

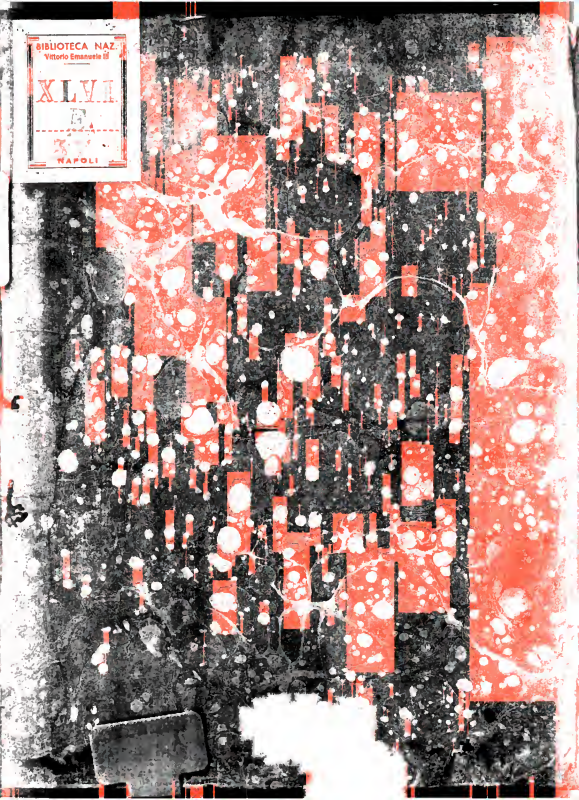


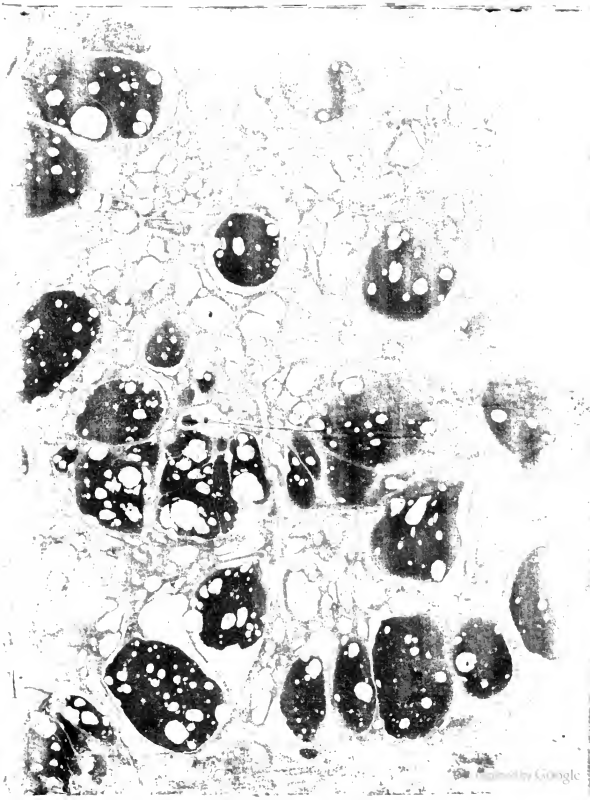
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XLVI

B

NAPOLI





INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE
DE
L'UNIVERS.

TOME SECOND.

1871

1872

1873

1874

1875



INTRODUCTION A L'HISTOIRE MODERNE, GENERALE ET POLITIQUE DE L'UNIVERS;

Où l'on voit l'origine, la révolution & la situation présente
des différens Etats de l'EUROPE, de l'ASIE, de l'AFRIQUE
& de l'AMERIQUE :

*Commencée par le Baron DE PUFENDORFF, augmentée
par M. BRUZEN DE LA MARTINIERE.*

NOUVELLE EDITION,

Revûe, considérablement augmentée, corrigée sur les meilleurs Auteurs,
& continuée julk'en mil sept cent cinquante,

Par M. DE GRACE.

TOME

SECOND.



A PARIS;

Chez { **MERIGOT**, pere & fils, Quai des Augustins, près de la rue Gille-Cœur.
GRANGE, au Palais & rue de la Parcheminerie, vis-à-vis le passage de S. Severin.
HOCHEREAU, l'ainé, Quai de Conti, vis-à-vis la Descente du Pont-Neuf, au Phenix.
ROBUSTEL, Quai des Augustins, près la rue Pavée,
LE LOUP, Quai & grande porte des Augustins, près la rue Dauphine.

M. DCC. LTV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

THE UNITED STATES OF AMERICA
DEPARTMENT OF THE INTERIOR
BUREAU OF LAND MANAGEMENT

WATER RESOURCES DIVISION
SALT LAKE CITY, UTAH

REPORT OF THE
SALT LAKE CITY WATER RESOURCES DIVISION
ON THE
SALT LAKE CITY WATER RESOURCES DIVISION

1964



E X P L I C A T I O N

Des Vignettes & Culs-de-Lampes.

LE Fleuron du Frontispice représente la Fable de Romulus & de Remus nourris par une Louve sur les bords du Tibre.

Le sujet de la Vignette de l'Histoire de Lorraine est la réunion de cette Province à la couronne de France par le traité de Vienne de 1736. On y voit la France représentée sous la figure d'une femme majestueuse & vêtue d'un manteau royal parsemé de fleurs de lys, & une couronne fermée sur la tête. Elle reçoit des mains de la Lorraine l'étendard de ce duché parsemé de croix. Elle est courbée pour marquer sa subordination & a sur la tête une couronne ducal. Le Roi de Pologne en habit de guerre & coëffé d'un bonnet à la Polonoise est à côté de la France qui lui montre la Lorraine.

Dans le Cul-de-Lampe de ce même chapitre on y a représenté une Minerve debout appuyée contre un ~~Olivier~~. Elle tient une médaille où l'on voit le buste du Roi Stanislas avec ces mots à l'exergue, FELICITAS LOTHARINGIÆ.

Dans la Vignette qui est à la tête du chapitre de l'Italie en général, on y voit l'Italie personnifiée assise sur les débris d'une colonne milliaire. Elle est couronnée d'épis de blé pour marquer sa fécondité : son bras gauche est appuyé sur un aviron, ce qui désigne ses Etats maritimes. Elle a à côté d'elle un enfant, qui tient d'une main un faisceau de verges garni de sa hache à l'antique, & il tient de l'autre une carte géographique déployée, qui représente la figure d'une botte. Aux pieds de l'Italie, on voit un monceau de thiares, de couronnes ducalès & de couronnes fermées du milieu desquelles s'élève l'aigle Romaine. Dans le milieu de la campagne, on a

représenté un paysan appuyé sur sa bêche. Il est attentif à considérer un casque qu'il vient de trouver dans la terre, & une garde d'épée antique.

Le sujet de la Vignette pour l'Histoire de Naples, est l'hommage que les Napolitains rendirent à Don Carlos lorsqu'il fut reconnu Roi de Naples & de Sicile. Cette cérémonie se passe dans la place du château de Naples. On voit un Officier Espagnol qui renverse d'une main la bannière de l'Empire, & qui de l'autre élève celle d'Espagne.

Le Cul de Lampe de ce Chapitre représente le Mont-Vesuve & le Mont-Etna, au-dessus desquels s'élève un arc-en-ciel qui les réunit. On a voulu désigner par-là la réunion des royaumes de Naples & de Sicile.

La Vignette de la Toscane représente Laurent de Medicis de retour de son long exil, d'où il revient triomphant à Florence, où il ramène avec la paix les lettres & les arts. Il est représenté dans le vestibule du palais nuptial, & tenant à la main une couronne de laurier. Deux Savans sous l'habillement Grec sont à côté de lui, & tiennent des livres dans le pan de leur robe avec des rouleaux de papier. Un Architecte lui présente le plan de son édifice, & un Peintre lui fait voir un dessin à demi déployé.

Le sujet de la Vignette de l'Histoire de Venise représente le port de cette ville & le bucentaure, sur lequel on voit le Doge accompagné des principaux Sénateurs, qui fait la cérémonie d'épouser la mer. Le lointain représente une petite vue de Venise.

Le sujet de la Vignette de l'Histoire de Gênes est l'hommage que les Corfès rendent à cette République, Elle est représentée sous la figure d'une femme assise sur le perron d'un grand bâtiment. Elle est couronnée d'un simple diadème, formé de plusieurs rangs de perles. Elle est vêtue d'une robe en broderie, pour marquer sa magnificence & son luxe. Elle tient de la main gauche le pavillon de la République, & reçoit de la main droite le tribut de l'île de Corse, qui est un plat rempli de branches de corail &

de pièces de monnoye. Un de ces Insulaires tourne la tête, & porte la main sur la garde de son épée, comme pour désavouer l'hommage de sa nation.

Le sujet de la Vignette de l'Histoire de Savoye représente le couronnement du feu Roi Victor-Amedée. Ce Prince est assis sur un trône, & d'une main il pose sur un carreau une couronne ducale, & de l'autre il tient une couronne fermée qu'il élève pour mettre sur sa tête. On voit les differens Ambassadeurs des Cours étrangères, qui sont caractérisés par leurs habillemens.

Les deux fleuves qui servent alternativement de Cul-de-Lampe, sont :

1°. Le Tibre caractérisé par des lauriers qui garnissent ses bords, & par la figure de la Louve qui allaite Remus & Romulus.

2°. Le Pô dont les eaux sont couvertes de cignes, & les bords garnis de peupliers.



T A B L E

Des Chapitres qui sont contenus dans le second Volume.

	Page
CHAPITRE I. De la Lorraine.	1
CHAPITRE II. De l'Italie en général.	87
CHAPITRE III. Des Royaumes de Naples & de Sicile	229
CHAPITRE IV. Du Grand Duché de Toscane.	331
De la République de Lucques.	332
De Pise.	333
De S. Marin.	335
CHAPITRE V. De la République de Venise.	425
Des Uscoques.	427
Du Duché de Parme.	436
De Mantoue.	439
Maison de Guastalla.	Ibid. & suiv.
De Sabioneta.	441
De Castiglione.	Ibid. & suiv.
De Novellara.	442
Du Duché de Modene.	447
CHAPITRE VI. De la République de Gènes.	482
De l'Isle de Corse	498
Du Duché de Milan.	511
CHAPITRE VII. Du Duché de Savoye.	

INTRODUCTION





INTRODUCTION

A L'HISTOIRE

UNIVERSELLE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA LORRAINE.



LE Pays, qui comprenoit autrefois une grande partie de la Gaule-Belgique, sçavoit la Belgique supérieure ou orientale, arrosée par la Meuse, la Moselle, la Sàre, la Seille & la Meurthe, ayant à l'orient le Rhin & les montagnes de Vôge ; au septentrion, les pays de Cologne, de Limbourg & de Liege ; à l'occident, le pays de Rheims, & au midi celui de Langres & de la Franche-Comté, étoit habité par les Tréviriens, les Mediomatriciens, les Leuquois & les Claviens, dont les capitales étoient Treves, Metz, Toul & Verdun. Ces pays ont éprouvé les mêmes révolutions que le reste des Gaules ; c'est-à-dire, qu'après avoir passé sous la domination des Romains, ils sont tombés au pouvoir des Franks, lorsque ces Peuples traverserent le Rhin pour se jeter dans les Gaules. Il est inutile de repeter ici ce que j'ai dit de leurs expéditions dans l'Histoire de France ; je me

Tome II.

A

2 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

DE LA
LO-RAINE.

ROYAUME
D'AUSTRASIE.

511.

contenterai de rappeler sommairement l'histoire des différens Souverains qu'ils ont eus jusqu'au temps que cette province a été gouvernée par ses Ducs.

Après la mort de Clovis, son Royaume fut partagé entre ses enfans. Theodoric I. ou Thierri, fils naturel de ce Prince, eut part à la succession de son pere, & fut reconnu Roi d'Austrasie, dont Metz étoit la capitale. Il eut pour successeur son fils Theodebert, qui, à sa mort laissa ses Erats à son fils Theodebalde. Clotaire I. resté seul maître de la Monarchie Francoise par la mort de ses freres, laissa quatre fils qui partagerent entr'eux les Erats, & Sigibert I. monta sur le trône d'Austrasie. Il eut pour successeur son fils Childébert. Thodebert son fils aîné regna après lui. Ce Prince ayant perdu la vie par les ordres de la Reine Brunehaut, les Seigneurs Austrasiens inviterent Clotaire II. à entrer promptement sur leurs terres. Ce Prince réunir une seconde fois toute la Monarchie sous sa puissance; que Dagobert I. son fils conserva seul pendant quelque temps. A sa mort Sigibert II. l'un de ses fils eut le Royaume d'Austrasie avec ses dépendances. Childeric II. fils de Clovis II. Roi de Neustrie & de Bourgogne, fut proclamé Roi d'Austrasie; mais son fils Daniel ne put lui succéder, & Dagobert II. fils de Sigebert monta sur le trône dont il avoit été privé jusqu'alors par la perfidie de Grimoalde Maire du Palais. Le royaume d'Austrasie, après la mort de ce Prince, demeura vacant & tomba sous la puissance de Martin & de Pepin fils d'Ansegise. Ce dernier resta souverain de cette province sans prendre le titre de Roi. Charles son fils qui lui succéda ne fut reconnu que Duc d'Austrasie. Carloman & Pepin le Bref, Ducs des François, tous deux fils de Charles Martel devinrent si puissans, que le dernier trouva moyen de se faire proclamer Roi des François. L'Austrasie n'eut plus alors de Rois particuliers, & ce royaume prit le nom de Lorraine sous Lothaire, fils de l'Empereur Lothaire.

ROYAUME DE
LORRAINE.

855.

Ce Royaume comprenoit alors tout le pays qui est entre le Rhin & la Meuse, à l'exception des territoires de Mayence, Spire & Worms qui avoient été cédés auparavant à Louis de Germanie. Il comprenoit outre cela ce qui est entre la Meuse & l'Escaut, le Brabant, la Flandres, le Hainaut, le Comté de Namur, l'Alsace, le Cambresis, les Comtés des environs de la Meuse; le pays remontant vers la Bourgogne, jusqu'au confluent du Rhône & de la Saône, jusqu'aux montagnes qui séparent les Suisses de ce qu'on appelle aujourd'hui la Franche-Comté. Genève, Lausanne & Sion en Valais étoient aussi de sa dépendance. Telle étoit l'étendue du royaume de Lothaire. Ce Prince étant mort sans enfans en 869, Charles le Chauve & Louis Roi de Germanie, ses oncles partagerent sa succession. Louis eut pour sa part, les villes de Cologne, d'Utrecht, de Strasbourg & de Bâle, avec leurs dépendances; les villes de Treves & de Metz avec leur territoire; tout ce qui est compris entre les rivières d'Ourt & de Meuse; Aix-la-Chapelle & presque tout ce qui est de ce côté-là entre le Rhin & la Meuse. Charles eut tout le reste de la Lorraine; savoir Toul, Verdun, Tongres, Cambrai, Viviers, Uzés, Lyon, Besançon, Vienne, le Hainaut, le tiers de la Frise, presque toute la basse-Lorraine, une partie considerable des pays-bas, de la Bourgogne, du Dauphiné & du Languedoc. Cette partie porta dans la

suivre plus particulièrement & plus communément le nom de Lorraine (1). Mais du temps de Gerard d'Alsace, la Lorraine qui avoit souffert plusieurs démembremens, étoit comme aujourd'hui renfermée entre l'Alsace, le Palatinat du Rhin à l'orient, le Luxembourg au nord, le Comté de Bourgogne au midi, la Champagne & le Barrois au couchant.

A la mort de Charles le Chauve, Louis le Begue posséda ce qui avoit été cédé à son pere. Ce qu'on appelle proprement la Lorraine, c'est-à-dire, les trois Evêchés, Metz, Toul & Verdun, une partie des Pays-bas & plusieurs autres places entre le Rhin & la Meuse devinrent dans la suite l'héritage de Louis de Germanie. Louis III. Roi de France ayant refusé de réunir la Lorraine à la couronne après la mort de Louis de Germanie, Charles le Gros frere de ce dernier, se mit en possession de cet Etat. Charles étant monté sur le trône de France après la mort de Carloman, posséda cette vaste Monarchie jusqu'en 886 qu'il fut obligé d'abandonner la couronne. Arnoul Duc de Carinthie, fils naturel de Carloman Roi de Baviere fut alors reconnu Roi de Germanie & de Lorraine. Il donna ce dernier Royaume à Zuindebolde son fils, qui le conserva jusqu'en 900. Celui-ci le laissa par sa mort à Louis son frere, qui régna jusqu'en 912. Alors Charles le Simple, Roi de France fut reconnu Souverain de la Lorraine, par les Seigneurs de ce pays. C'est vers ce temps-là, selon Dom Calmer, qu'il faut placer l'origine des Duchés & Comtés héréditaires dans la Germanie, la France & la Lorraine. La puissance que ces Seigneurs s'attribuerent insensiblement leur fut confirmée dans la suite, par la foiblesse ou la crainte des Rois & des Empereurs. Dès l'an 906 ou 907, on trouve dans l'Histoire, Renier premier Duc de Lorraine qui eut pour successeur Gislibert son fils. Il y avoit en même-temps dans ce pays, des Comtes de Metz, de Toul, de Verdun & des Ardennes.

Pendant que Charles le Simple étoit prisonnier à Peronne, une partie des Lorrains reconnurent Raoul Roi de France, tandis qu'une autre partie à la tête desquels étoient le Duc Gislibert & l'Archevêque de Treves, se donnoit au Roi de Germanie, Henri fils d'Othon Duc de Saxe; mais peu de temps après Raoul trouva moyen de réunir toute la Lorraine sous sa domination, & il la conserva jusqu'à sa mort arrivée en 936. Gislibert se révolta en 939 contre l'Empereur Othon, & offrit la Lorraine à Louis d'Outremer Roi de France. La guerre s'alluma entre les deux Monarques, & Louis s'empara de la Lorraine; mais Othon la reprit en 940. Le Duché de Lorraine tomba alors entre les mains d'Othon fils de Ricuin, qui en 944 eut pour successeur Conrad fils de Verinhere. Ce Duc s'étant soulevé en 952 contre l'Empereur, fut depouillé de ce Duché, qui fut donné à Brunon Archevêque de Cologne. Ce Prélat partagea la Lorraine avec Frideric son neveu, qui fut créé Duc de la haute Lorraine en 959 & Brunon gouvernoit pendant ce temps-là la basse-Lorraine. Theodoric succéda en 984 à Frideric, & laissa en 1024 ses Etats à Frideric II. qui les posséda jusqu'en 1034 ou 1033. Ce Seigneur ne laissa que deux filles; sçavoir Sophie qui épousa Louis Comte de Monçon & Beatrix qui fut femme de Boniface Marquis de Montferrat. L'Empereur accorda alors la haute-Lorraine à

(1) Dom Calmer Hist. Lor.

4 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

DE LA
LORRAINE.

Gorhelon ou Gozilon Duc de la basse; ce qui rendit ce Prince très-puissant. Il mourut en 1043 & laissa deux fils, dont le premier porta le même nom que lui, & le second fut appelé Godefroi. Il avoit donné à son cadet la basse-Lorraine dans l'espérance que l'Empereur Henri accorderoit la haute-Lorraine à son fils aîné; Gorhelon n'ayant point les qualités requises pour une place de cette importance, l'Empereur créa (1) Albert ou Adelbert Duc de la haute-Lorraine; ce qui porta Godefroi à se révolter contre lui.

ALBERT I.
Duc de la Mai-
son d'Alsace.

1043.

Les sentimens sont assez partagés sur la personne de ce Duc. Quelques-uns veulent que ce soit Albert frere de Poppon Archevêque de Treves, fils de Luitpold Marquis d'Antriche, dont il est parlé dans Herman le Contract, sous l'an 1042. D'autres au contraire soutiennent qu'Albert dont il est ici parlé, étoit fils de Gerard d'Alsace I. du nom, fils d'Albert Duc & Marchis, & fondateur de Bouzonville (3). La guerre que Godefroi entreprit contre l'Empereur, ne fut pas heureuse; trop foible pour se soutenir contre ce Monarque, il fut obligé d'avoir recours à sa clémence. Henri touché de son repentir lui rendit la liberté avec ses Etats, mais aux conditions qu'il lui laisseroit son fils en otage. La mort de ce jeune Seigneur arrivée quelque mois après, fut un prétexte dont Godefroi se servit pour dégager sa parole. Il reprit les armes, & attira dans son parti Baudoin, surnommé de l'Isle, Comte de Flandres son parent. Les différentes expéditions de cette guerre ne nous sont pas connues: la prise de Nimegue en 1046, & celle de Verdun par le Duc Godefroi, sont les seules dont il nous reste des monumens. Le ravage que Godefroi fit dans cette dernière ville fut si considérable, que le vainqueur en fut lui-même touché, & qu'il en fit une pénitence publique. Albert de son côté entra sur les terres de Godefroi; mais pendant que ses troupes étoient occupées au pillage, il fut attaqué par celles de Godefroi, & il périt lui-même dans le combat.

Mort d'Albert
Gerard d'Alsa-
ce III. premier
Duc héréditai-
re.

1048.

L'Empereur Henri III. donna le duché de la haute-Lorraine à Gerard d'Alsace III^e. du nom (4), & fils de Gerard second fils d'Albert fondateur

(1) On voit par-là que le duché de Lorraine n'étoit pas encore héréditaire, & que les Empereurs gratifioient de cette dignité ceux qu'ils jugeoient à propos. Les Seigneurs qui la possédoient, en jouissoient d'ordinaire toute leur vie: ils la transmettoient même à leurs enfans, les Empereurs la conservoient ordinairement dans une même famille, lorsque les Sujets faisoient voir qu'ils étoient capables de gouverner un tel Etat; mais ils se réservoient la liberté de la transporter dans une autre, comme on vient de le voir.

(2) D. Calmet.

(3) Hugues Comte d'Alsace eut trois fils, savoir Eberard, Hugues & Gontrand, qui après avoir fait de grands maux à l'abbaye de Lure en Bourgogne, se convertirent, & moururent Religieux dans cette abbaye. Avant leur retraite & leur conversion, ils avoient eu des enfans qui

demeurerent dans le siècle, & furent la tige de trois grandes & illustres maisons.

Eberard l'aîné des trois, fut chef de la maison de Lorraine d'aujourd'hui. Hugues le second fut pere des Comtes d'Eggenheim & de Darsbourg, d'où est sorti le Pape Saint Leon IX. famille éteinte il y a quelques siècles. Le troisième nommé Gontrand fut pere de Landelin, tige de l'auguste maison d'Autriche.

Eberard dont nous venons de parler eut deux fils & une fille. Les fils furent 1^o. Albert fondateur de l'abbaye de Bouzonville, époux de Judith sœur de Sigefroi I. Comte de Luxembourg. 2^o. Gerard I. Comte de Metz époux d'Ève, dont il eut un fils nommé Sigefroi, tué en 1014. 3^o. Adelberte ou Adelaïs, qui épousa Henri Duc de Franconie, & qui fut mere de l'Empereur Conrad le Salique.

de Bouzonville, & la basse-Lorraine à Frideric de Luxembourg; de sorte que Godefroi fut entièrement dépouillé de ses gouvernemens. Ce Seigneur que Baudoin n'avoit point abandonné, chercha tous les moyens de se venger de l'Empereur; ses fréquentes révoltes furent la cause des troubles qui agiterent la basse-Lorraine pendant plusieurs années; ils furent enfin apaisés en 1057 dans la diète générale qui se tint à Cologne en présence du Pape Victor. Baudoin & Godefroi se reconcilièrent avec le jeune Henri Roi de Germanie fils de l'Empereur Henri III. La mort de Frideric Duc de la basse-Lorraine arrivée en 1065, reveilla les prétentions que Godefroi avoit toujours conservées sur cet État, malgré sa réconciliation avec l'Empereur. Il s'en mit en possession, & le laissa à sa mort à Godefroi le Bossu son fils. Ce Prince à qui la nature avoit refusé les avantages extérieurs de la taille, avoit en même-temps orné son cœur des plus grandes qualités. Depuis que la paix fut rétablie entre Godefroi & Gerard d'Alsace, l'Histoire ne fait mention d'aucun événement considérable sous le regne de ce dernier. Il mourut à Remiremont en 1070, & fut enterré dans l'Eglise de l'abbaye. On soupçonna qu'il avoit été empoisonné par les marques qui en parurent & par sa mort précipitée. On nous le représente comme un Prince ardent, résolu, entreprenant, qui se rendit extrêmement odieux à la noblesse du pays par la hardiesse de ses entreprises. Il laissa trois fils, sçavoir Thierry qui lui succéda dans le Duché de Lorraine; Gerard Comte de Vaudemont & , à ce qu'on croit, Bertrice qui fut abbé de Moyenmoutiers.

Thierry étoit encore fort jeune lorsqu'il succéda à son pere. Louis Comte de Montferrat & époux de Sophie, fille de Frideric Duc de la basse-Lorraine, prétendant avoir quelques droits sur ce pays, voulut les faire valoir; mais il ne put en venir à bout, & Thierry fut maintenu dans la possession du duché. Un autre ennemi plus redoutable se presenta bien-tôt sur les rangs. Gerard peu content de son appanage, & s'imaginant que son frere ne lui avoit pas fait justice dans le partage des biens de leur pere, prit les armes & entreprit une guerre qui causa bien du désordre dans le pays. Elle ne put être terminée que par l'entremise de l'Empereur. Gerard eut pour son partage Vaudemont que l'Empereur érigea en Comté, & le Château de Suniac ou Savigni. Cette nouvelle dignité rendit Gerard si fier qu'il se regarda comme Souverain, & même indépendant de l'Empereur; il pilla les villes, les châteaux & les terres des Seigneurs ses voisins, laissant par tout des marques de sa violence & de sa cruauté: il attaqua & défit les habitans de Commerci qui assiégeoient la ville de Toul. Il ne fut pas si heureux dans la guerre qu'il entreprit contre Humbert Duc de Bourgogne. Il fut

DE LA
LORRAINE.

THIERRY
Duc héréditaire.

1070.

Comté de
Vaudemont.

1071 ou
1072.

» Adelbert fondateur de Bouzonville eut
» deux fils, 1^o. Albert qui fut Duc de Lor-
» raine, tué en 1048. 2^o. Gerard II. du
» nom, Comte de Metz, qui épousa Gisèle
» de Luxembourg sa niece, ou plutôt sa cou-
» sine-germaine, niece de sa mere Judith.
» Gerard mourut vers l'an 1046, & eut
» pour fils, 1^o. Gerard III. du nom, qui

» après la mort du Duc Albert son oncle fut
» fait Duc héréditaire de Lorraine en 1048.
» 2^o. Odalric. 3^o. Adelbert. Gerard III.
» épousa Hadvide de Namur, qui tiroit son
» origine de Saint Arnou & de Charlema-
» gne; elle donna plusieurs fils à Gerard son
» époux, & fonda le Prieuré de Châtenois
» en 1079. « *Dom Calmer.*

6 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

DE LA
LORRAINE.

fait prisonnier, & Humbert le traita avec toute la rigueur possible; & malgré les efforts que fit son frere Thierry, il resta prisonnier jusqu'en 1089. qu'il fut obligé de racheter sa liberté par une grosse somme d'argent, & de donner Châtel-sur-Moselle en échange de *Suniacum*. Ce revers fit rentrer Gerard en lui-même; il changea de conduite, & crut réparer les désordres de sa vie passée en faisant de grands biens à plusieurs monasteres. Ce Comte laissa un fils nommé Hugues qui lui succéda dans le Comté de Vandemonr, & une fille nommée Gertrude qui épousa Godefroi II. Baron de Joinville. Celui-ci eut de son mariage deux fils, sçavoir Godefroi III. Baron de Joinville, & Gui Evêque de Châlons en Champagne. Godefroi III. fit le voyage de la Terre Sainte, & mourut environ l'an 1200. Il avoit épousé Jeanne fille de Guillaume, Baron Rinel & de Vaucouleurs, qui lui donna trois fils, sçavoir Simon, Godefroi surnommé Troulart & Guillaume.

Cependant Thierry delivré de la guerre que son frere lui avoit faite au sujet de la succession de leur pere, ne resta pas long-temps tranquille dans ses Etats. La Noblesse du pays profitant de sa jeunesse, s'étoit portée à une licence extrême; & les guerres que les Seigneurs se faisoient entr'eux, caufoient des désordres effroyables. Thierry ne put remédier à tant de maux qu'en se mettant à la tête de ses troupes l'an 1089: ce qui fit rentrer tous les Seigneurs dans le devoir.

Troubles dans
l'Empire au
sujet des investitures.

De nouveaux troubles, mais d'une espece bien différente, agiterent bien-tôt la Lorraine. La dispute des Papes avec les Empereurs au sujet de l'investiture des évêchés, causa une querelle qui fit répandre bien du sang & qui mit l'Allemagne en combustion. Les brouilleries commencerent entre le Pape Gregoire VII. & l'Empereur Henri IV. Thierry attaché au parti de l'Empereur, se brouilla avec le Pape, & fut excommunié par Heriman Evêque de Metz, pour s'être emparé de la ville & des biens de l'évêché. Après plusieurs hostilités qui durèrent tout le temps du Schisme, Heriman se reconcila avec Thierry. Elles recommencerent sous Popon successeur d'Heriman; mais elles ne durèrent pas long-temps. Ce Duc voulant en quelque sorte réparer le tort qu'il avoit fait aux Eglises, fit plusieurs fondations, & l'an 1096 il s'engagea à faire le voyage de la Terre Sainte. La foiblesse de son tempérament ne lui ayant pas permis d'exécuter son vœu, il en fut relevé, à condition qu'il enverroit à sa place quatre cavaliers & un arbalétrier. Il mourut en 1115 dans un âge fort avancé. On ignore le lieu de sa sépulture. Il laissa quatre fils, sçavoir Simon, Thierry, Gerard & Henri. Le premier lui succéda; Thierry fut Seigneur de Bitche & Comte de Flandres; Gerard eut en partage les biens que son pere possédoit, & Henri fut Evêque de Toul. Ses deux filles Hara & Fronica prirent le voile, l'une fut Abbessé de Bouxieres, & l'autre de Remiremont. Thierry étoit hardi & vaillant dans la guerre, mais élement dans la victoire. Il se laissoit difficilement surprendre par ses ennemis.

Godefroi le
Bossu Duc de la
Basse-Lorraine.

Cependant Godefroi le Bossu; fils & successeur de Godefroi de Bouillon dit le Barbu, avoit été assassiné, & l'Empereur Henri IV. avoit donné à Godefroi fils du Comte Eustache de Boulogne, le Marquisat d'Anvers, & le Duché de la basse-Lorraine à Conrad son propre fils. Conrad ayant usurpé l'Empire sur son pere en 1089, à la sollicitation du Pape, accorda à Gode-

froi de Bouillon le Duché de Lorraine pour le récompenser des services qu'il lui avoit rendus. La valeur de ce dernier le fit monter sur le trône de Jérusalem, où il mourut en 1100. Le Duché de la basse-Lorraine fut alors donné à Henri Comte de Limbourg, que l'Empereur avoit forcé de quitter les armes, & de racheter ses bonnes grâces par une grande somme d'argent. Ce Seigneur, qui avoit pris tantôt le parti du pere contre le fils, tantôt celui du fils contre le pere, voulut réparer sa faute en se déclarant lui-même coupable de Leze-Majesté. Henri V. alors sur le trône de l'Empire par la déposition de son pere, peu touché de la sincerité de son aveu, le condamna à une prison perpétuelle, & le priva de son Duché de Lorraine, qui fut donné à Godefroi Comte de Louvain.

L'Histoire de Lorraine est si obscure dans cet endroit, & on a si peu de monumens, qu'il n'est pas facile de débrouiller un tel cahos, & de donner une suite exacte des Ducs de la haute & basse-Lorraine. On trouve que Valeran de Limbourg prenoit le nom de Duc de Lorraine dès l'an 1130, & qu'il le portoit encore en 1138 & 1148. Il se faisoit nommer, non-seulement Duc de Lorraine en général, mais de Lorraine Mosellane, c'est-à-dire de la haute. Sigebert & Othon de Frisingue nous apprennent que Godefroi Comte de Louvain ayant été dépouillé du Duché de Lorraine, ce Duché fut donné non à Henri Comte de Limbourg, dont on a parlé ci-devant, mais à Valeran son fils. Celui-ci dans une charte de l'abbaye de Saint-Tronc, datée de l'an 1130, prend la qualité de Duc de Lorraine Marchis, & dans trois chartes de l'abbaye de Stavelo des années 1138 & 1148, il se qualifie Duc de Mosellane. Il y nomme sa femme Judith, & son fils Henri. Cependant Simon étoit Duc de la haute-Lorraine en 1138 & 1148, & Mathieu gouvvernoir ce même Duché. Il n'est pas aisé de deviner pourquoi Valeran, sans faire mention du Duché de la basse-Lorraine, qu'il avoit certainement reçu en 1126, ne se qualifie que Duc de la Mosellane en 1138. Ne pourroit-on pas croire que l'Empereur Conrad III. ayant rétabli en 1137 le Duc Godefroi dans le Duché de la basse-Lorraine, & l'ayant même rendu héréditaire dans sa famille, auroit donné à Valeran en récompense, ou par forme de dédommagement, le Duché de la haute-Lorraine? On pourroit encore ajouter que le Duché de Lorraine, d'héréditaire qu'il avoit été sous Gerard & sous Thierry, avoit souffert quelques difficultés sous leurs successeurs. Les guerres qui survinrent dans l'Empire à l'occasion des schismes & des excommunications portées contre les Empereurs, donnerent lieu à bien des changemens que l'Histoire ne nous a pas conservés. Conrad ayant rétabli Godefroi dans le duché de la basse-Lorraine, l'Empereur Philippe voulut que cette grace fut commune pour tous ses successeurs de mâles en mâles: elle s'étendit dans la suite aux femmes mêmes. (5)

Simon fils de Thierry commença à regner dans la haute-Lorraine aussitôt après la mort de son pere. Il est nommé Sigismond dans quelques autres chartes du pays. Ce Prince épousa Adelaide fille de Gerard Comte de Querfort, & sœur de l'Empereur Lothaire II. Il fixa son séjour ordinaire à Nancy. La qualité de Duc de Lorraine qu'Adalberon Archevêque de Treves avoit

Simon T. Titte.
Duc héréditaire
etc.

1115.

(5) Dom Calmet.

8 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

DE LA
LORRAINE.

prise, & l'alliance que ce Prélat avoit faite avec Etienne Evêque de Metz, Renault Comte de Bar & Godefroi Comte de Louvain, cauferent de grands troubles dans ce pays. Les ennemis au nombre de dix mille hommes, se jetterent dans la haute-Lorraine, mais Simon auquel s'étoient joints le Duc de Baviere & les Comtes Palatins, & de Salm, les battit deux fois, la première près de Macheren, & la seconde près de Château-Jule. Cette défaite porta les ennemis à desirer la paix : elle fut conclue par la médiation de l'Empereur Lothaire II. mais elle ne fut pas de longue durée. Simon résolu de se venger de l'Archevêque de Treves, se mit bien-tôt à la tête de ses troupes, & fit plusieurs conquêtes dans le pays de Treves. L'Archevêque forcé à se défendre, leva promptement une armée dont il donna la conduite à Geoffroi le jeune, Comte de Fauquemont son cousin. Ce jeune Seigneur entra en Lorraine, & ayant rencontré le Duc Simon près de la ville de Toul, il lui tailla son armée en pieces, & l'obligea de se sauver dans la ville de Nancy. Le vainqueur mit le siège devant cette place, & le poussa si vivement que le Duc fut réduit aux dernières extrémités. Il étoit près de tomber entre les mains de ses ennemis lorsqu'ils abandonnerent leur entreprise. On ignore le motif qui engagea Geoffroi à se retirer avec tant de précipitation. Simon délivré d'un tel danger se retira auprès de l'Empereur Lothaire son beau-frere, pour lui demander du secours contre le Duc Godefroi. L'Empereur lui ayant accordé une puissante armée commandée par le Marquis de Saxe, il chassa le Duc Godefroi de la Lorraine, & demeura paisible possesseur de ses Etats. Quelques Historiens nous apprennent que Simon fit le voyage de la Terre Sainte, & qu'il fit dans ce pays plusieurs belles actions. Après y avoir resté deux ans, il repassa la mer pour retourner en Lorraine; mais étant arrivé à Venise, il y tomba malade & y mourut en 1141. Ce voyage d'outre-mer paroît une véritable fiction, & la date de sa mort n'est pas plus exacte, puisqu'on a des preuves qu'il mourut le 19 d'avril 1138 (1139) au retour de son voyage d'Italie, où il avoit accompagné l'Empereur Lothaire qui étoit passé dans ce pays pour faire la guerre à Roger Roi de Sicile. Il laissa plusieurs enfans : Mathieu qui lui succéda, Baudoin, Agathe qui épousa Renaud III. Comte de Bourgogne, Robert de Florenge chef de la tige de ce nom, Helvide mariée à Frideric IV. Comte de Toul, Adalberon Moine de Clervaux, Gautier de Gerbeville époux d'Agnes ou d'Anne d'Haraucourt, Sigebert d'Alsace Comte de Castres, & Thierri d'Attinville. Ces deux derniers sont denommés dans des chartes de Vautier ou Gautier de Gerbeville.

MATHIEU I.
1^{er} Duc héréditaire.

1139.

Mathieu, comme l'aîné de la famille fut reconnu Duc de la haute-Lorraine. Il eut plusieurs démêlés, tant avec l'abbesse de Remiremont qu'avec les Evêques de Toul & de Metz. Le Pape Eugene III. qui prit la défense de l'Abbesse de Remiremont, mit les terres du Duc en interdit. Dans l'assemblée que Hillin Archevêque de Treves tint à ce sujet en 1152. Mathieu promit de réparer le tort qu'il avoit fait à l'Abbesse de Remiremont, & reçut l'absolution de son excommunication. Mais ayant commis de nouveaux excès, le Pape Adrien IV. lui envoya un rescrit très-sévère, & ce ne fut que par l'entremise de l'Empereur, que les parties purent s'accorder. Cette affaire étoit à peine terminée qu'il se mit dans le cas d'en courir les censures ecclésiastiques. L'Evêque & le Chapitre de Toul ne voyant pas tranquillement

ment que Mathieu avoit fait bâtir un château à Gondreville, firent plusieurs remontrances au Duc. Ce Seigneur n'ayant point voulu se rendre à leurs représentations, Henri Evêque de Toul prit le parti de l'excommunier. La conduite de l'Evêque irrita le Duc à un tel point, que pour s'en venger, il s'empara de plusieurs terres qui appartenoient à l'Eglise de Toul. Henri porta ses plaintes au Pape Adrien IV. Ce Pontife ordonna aux Evêques de Metz & de Verdun, de mettre en interdit toutes les terres du Duc. Mathieu effrayé de tant de censures, ou las de faire du mal, répara tout le tort qu'il avoit fait à l'Eglise de Toul, & fit plusieurs donations à divers monastères.

Mathieu se vit encore obligé de prendre les armes contre Etienne de Bar Evêque de Metz, qui à son avènement à l'épiscopat avoit voulu se remettre en possession des biens que le Duc de Lorraine & plusieurs autres Seigneurs avoient enlevés à son Eglise. Par le moyen des troupes de l'Empereur Frideric Barberousse, il se rendit maître d'un grand nombre de châteaux & de petites places qui incommodoient les villes de Vic & de Marfal. Mathieu s'étant mis en campagne, remporta quelques légers avantages sur les troupes d'Etienne. Mais le Comte Renaud ayant assiégé le château de Perny qui étoit comme le Boulevard des Etats du Duc du côté de Metz, la paix se fit par les négociations de Renaud. Il aima mieux procurer la paix entre le Duc & l'Evêque, que de leur laisser continuer une guerre si ruineuse pour les deux partis.

Le Duc de Lorraine ayant épousé dans la suite Berthe fille de Frideric, Duc de Suabe & sœur de l'Empereur Frideric Barberousse, fut en grande estime dans l'Allemagne & sur-tout à la Cour de l'Empereur, qui le regardoit comme son véritable ami. Il l'accompagna dans ses différentes expéditions, & dans tous ses voyages, & fut invité à une assemblée que Frideric fit tenir à Dôle sur la Saône, pour chercher les moyens d'arrêter le schisme qui divisoit alors l'Eglise, au sujet de l'anti-Pape Victor III. Une autre preuve de la considération que l'Empereur avoit pour Mathieu, c'est qu'il le donna en otage au Roi de France, dans une assemblée qui se tint à Vaucouleurs sur la Meuse, au sujet de la résolution que les deux Monarques avoient prise d'exterminer des brigands publics qui défoloient les provinces en-deçà des Alpes. Ce Duc mourut à Nanci l'an 1176, d'une maladie de langueur. Il laissa huit enfans : sçavoir, Simon qui lui succéda ; Frideric ou Ferri Seigneur de Bitche, qui gouverna aussi après Simon ; Mathieu Comte de Toul, qui épousa Beatrix de Fontenoi, dont il eut deux fils Frideric & Renard ou Renaud. Frideric fut Comte de Toul, & Renard Seigneur de Couffley. Thiéri Evêque ou Elu de Metz, Alix femme de Hugues III. Duc de Bourgogne, une fille morte en bas âge. Quelques-uns y ajoutent Judith, mariée à Etienne I. Comte d'Aufsonne, & Sophie femme de Henri Duc de Limbourg.

Simon ayant succédé à son pere, eut un différend avec Ferri son frere, qui n'étoit pas content de la part qu'il avoit eue de la succession de son pere. Simon ayant refusé de lui accorder quelques places pour aggrandir son domaine, Ferri crut pouvoir l'y contraindre par la voie des armes. Ce moyen ne lui réussit pas, car après la perte d'une bataille considérable, il se vit obligé de demander la paix. Simon y consentit & lui donna Vienne, Conche, Neuf-Château & Châtenois. La bonne intelligence ne regna pas long-temps entre

Tome II.

B

SIMON II.
Ve. Duc héritier
d'aïeul.

1176.

DE LA
LORRAINE.

les deux freres , & soit que Frideric ou Ferri ne fut pas content de ce qu'il avoit obtenu , ou que Simon n'eut pas exécuté fidèlement ce qu'il avoit promis ; Ferri se retira mécontent auprès de Pierre d'Alsace son cousin , Comte de Flandres. Philippe lui donna des troupes ; mais Simon ne voulant pas recommencer la guerre avec son frere , consentir à ce qu'on exigeoit de lui , & le traité fut conclu à Riblémont en 1179. Les conditions furent que Frideric jouiroit du fief d'Ormes , du château de Gerbeviller , du fief du Comte Seibert ou Sigebert , de la Cour de Chansey , & de tout ce qui appartenoit au Duc Simon , depuis Metz jusqu'à Treves , du fief de l'Archevêque , après le fief du Comte de Sarbruch qui appartenoit au duché , & après l'hommage du Comte Robert leur oncle , sauf les redevances & gardes des nobles , le droit & la justice du duché , & après l'hommage du Comte , des Clercs & des autres Seigneurs demeurant proches le Rhin. De toutes ces choses Frideric fit hommage au Duc son frere , & lui rendit le château de Bruieres. En même-temps le Duc Simon le déclara héritier du duché , en cas qu'il mourut sans enfans (6). Simon fit plusieurs sages reglemens pour maintenir la tranquillité dans ses Etats , & deffendit les petites guerres que les Seigneurs du pays se faisoient continuellement , & qui occasionnoient souvent de grands désordres. Il réprima aussi par de severes ordonnances , les blasphêmes & les juremens , & condamna ceux qui tomberoient dans ces excès à être jetés dans la riviere. Il exclut aussi de sa Cour , les farceurs , bateleurs & joueurs d'instrumens. Il détruisit une secte de bandits , nommés *Cotteraux* , qui ne vivoient que de rapines. Ce Seigneur sur la fin de ses jours se retira vers l'an 1205 , dans l'abbaye de Stulzbronn , fondée par son ayeul Simon I. Il y mourut en 1207 sans laisser de posterité. On ne convient pas bien du nom de son épouse , & ses voyages d'outre-mer paroissent de pures fables , ou du moins on n'en a aucunes preuves certaines.

FERRI I. Vte.
Duc héréditaire.

1206.

Le duché de Lorraine devoit appartenir à Ferri de Bitche après la retraite de son frere ; mais Thiebaud Comte de Bar trouva moyen d'engager Ferri de Bitche à renoncer à son droit en faveur de son fils , nommé Ferri comme lui. Ce jeune Prince commença à regner en 1205 ou 1206 après la retraite de son oncle , & du vivant de son pere il avoit épousé Agnès , connue aussi sous le nom de Theomacete , fille de Thiebaud Comte de Bar. Le gouvernement de ce Prince ne nous offre rien de considerable , si ce n'est la guerre qu'il eut avec Henri Comte de Salm , à l'occasion de l'abbaye de Senones ; mais on ignore les particularités de cette guerre. Il mourut à Nanci le 10 d'octobre de l'an 1213. Il eut sept enfans : Thiebaud I. qui lui succeda ; Mathieu II. qui regna aussi après Thiebaud ; Jacques Evêque de Metz ; Renaud Seigneur de Bitche ; Alix , qui épousa le Comte de Kibourg ; Berthe , qui fut femme de Gautier de Vignory ; Laurette , mariée à Simon de Sarebruch.

THIEBAUD I.
Vte. Duc héréditaire.

1213.

Thiebaud I. du nom fut reconnu Duc de Lorraine après la mort de son pere. Il avoit épousé en 1206 Gertrude , fille d'Albert de Dasbourg , dont il n'eut aucun enfant. En consideration de ce mariage , il s'engageoit à restituer au Comte de Dasbourg le château de Thiaccourt , situé à trois lieues de Fauquemont , & à neuf lieues de Metz , pour en jouir pendant sa vie , à condition

(6) Dom Calmet.

qu'après sa mort il retourne-toit à son fils Thiebaut & à sa bru ; & au cas qu'ils n'eussent point d'enfans , ce château retourneroit aux Ducs de Lorraine ses successeurs. Ainsi Thiebaut se trouva maître du duché de Lorraine, du comté de Metz , & de celui de Dasbourg qui étoit fort considérable. L'Empereur Frideric II. l'avoit créé Vicaire de l'Empire le jour de la cérémonie de ses noces, & lui avoit accordé en même-temps pour lui & ses successeurs le privilège de porter l'Aigle Romaine dans sa bannière, étendards & écussons. Ce fait se trouve dans une Histoire manuscrite du Duc Ferri I. mais on ne sçait où l'Ecrivain a pris cette particularité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant Mathieu, les Ducs de Lorraine ne portoient point dans leurs armes les trois Aiglons ou Alerions ; au lieu que depuis ce Prince on les voit dans leurs écus, étendards, armes & monnoies. A l'égard du mariage de Thiebaut, il n'est gueres croyable qu'ayant été marié dès l'an 1206, on ait différé la cérémonie de ses noces jusqu'en 1214. (7) Thiebaut, maître du Duché de Lorraine, signala les commencemens de son regne par la guerre qu'il fit contre le Roi Frideric qui s'étoit emparé de la terre de Rosshem. Lambirin Général de ses troupes, surprit bien-tôt cette ville ; mais au lieu de profiter de sa conquête, il laissa la liberté à ses soldats de piller & de faire bonne chere. Les ennemis les ayant surpris dans le temps qu'ils étoient accablés de vin & de sommeil, les égorgèrent tous à la réserve de Lambirin, & d'un petit nombre qui eurent le bonheur de se sauver. Quelque temps après, la guerre s'étant allumée entre Philippe Auguste Roi de France, & Jean-Sanserre Roi d'Angleterre, Othon IV. Empereur prit le parti de ce dernier qui étoit son parent & son ami. Le Duc de Lorraine se joignit à l'Empereur, selon le sentiment d'un Historien contemporain, & se trouva à la célèbre bataille de Bovines, donnée le 27 Juillet en 1214. De retour dans ses Etats, il fit avec son oncle Henri Comte de Bar un traité, par lequel lui & sa mere s'engageoient de rendre au Duc Henri tout ce qu'il répertoit, tant en châteaux qu'en autres biens, & lui garantissoient cette restitution contre tous ceux qui pourroient y contredire. Le Comte de Bar de son côté cédoit au Duc Thiebaut tout ce qui pouvoir lui appartenir à Vohecourt, Hattancourt, Morville, Villecourt & Vieuville. Il fit aussi cette même année un autre traité de confédération avec Conrad Evêque de Metz. Les deux Contractans s'engageoient à se secourir mutuellement envets & contre tous, à l'exception du Roi des Romains & de l'Archevêque de Tteves, avec lequel Conrad ne vouloit point entrer en guerre.

Ces deux traités assurant en quelque sorte à Thiebaut la tranquille possession de ses Etats, il fit une nouvelle tentative en 1218 pour s'emparer de Rosshem ; ce qu'il n'eut pas de peine à exécuter. Frideric Roi des Romains, ne tarda pas à se venger ; & étant entré dans la Lorraine, il mit le siège devant la ville d'Amans, dans laquelle Thiebaut s'étoit enfermé. Les amis du Duc l'ayant abandonné dans cette occasion périlleuse, & ses Ennemis ayant profité de ces circonstances pour piller ses terres, il ne trouva point d'autre parti que celui d'avoir recours à la clémence du vainqueur. Frideric voulut bien lui pardonner ; mais il le retint prisonnier, & le mena avec lui en Allemagne. Il fut alors obligé de faire un traité tel que la Comtesse de Champagne l'exigeoit de

(7) Dom Calmet.

DE LA
LORRAINE.

lui, & par lequel il reconnoissoit qu'il étoit Homme-lige du Comte de Champagne pour certaine terre qu'il tenoit de lui. Il mit outre cela entre les mains d'Éudes Comte de Bourgogne, la terre de Chantenois, & entre celles de la Comtesse & du Comte de Champagne, le fief que Henri Comte de Bar tenoit de lui, & celui que Hugues Seigneur de la Fauche en tenoit aussi. L'acte fut passé à Amans le premier jour de Juin 1218. Le Roi des Romains qui l'avoit emmené avec lui, le faisoit manger à sa table, & lui fournissoit tout ce qui lui étoit nécessaire; mais la suite n'étoit que de quatre Gentilshommes & d'un Page, & il étoit logé dans une hôtellerie. Frideric lui rendit enfin sa liberté au mois de mai 1219, moyennant la somme de 1200 livres. Ce Duc étoit à peine en-deçà du Rhin, qu'il fut empoisonné par une Courtisane qu'on soupçonna Frideric de lui avoir envoyée. Depuis ce temps-là il mena une vie languissante jusqu'en 1220 qu'il mourut à Nanci, sans laisser d'enfans.

MATHIEU II.
VIII. Duc hé-
réditaire.

1220.

Mathieu se trouva héritier du duché de Lorraine par la mort de Thiebaut son frere. Le mariage de Gertrude de Dasbourg avec le Comte Thiebaut de Champagne l'obligea à faire divers accommodemens avec eux. Ce Prince eut plusieurs guerres avec ses voisins. Le Seigneur de Rodemach fut le premier qui l'attaqua, en faisant le ravage sur ses terres du côté de l'archevêché de Treves. Mathieu s'en vengea par la prise du château de la Haute-Pierre. Il songea en même-temps à fortifier son parti par les alliances qu'il fit avec les habitans de Metz & avec le Comte de Châlons sur Saône. Il se vit obligé en 1218 de donner du secours à Thiebaut Comte de Champagne, qui étoit attaqué par plusieurs Seigneurs de France, à l'occasion d'Alix Reine de Chypre, qui avoit des prétentions sur la Champagne comme fille du Comte Henri. Cette guerre étoit à peine terminée, que Thiebaut l'engagea de marcher contre le Comte de Bar, avec lequel il étoit brouillé. Le sujet de leur querelle étoit le mariage de Hugues Duc de Bourgogne avec la fille de Robert Comte de Braine. Le Comte de Champagne, prétendant que cette alliance lui portoit préjudice, fit arrêter secrètement Robert qui avoit fait ce mariage, & le mena de nuit, les yeux bandés, de châteaux en châteaux. Le Comte de Bar ayant trouvé moyen d'enlever le Prélat, Thiebaut en fut si irrité, qu'il déclara la guerre au Comte de Bar. Elle fut suspendue par les différentes trêves que l'on fit; mais enfin elle éclata à la fin de l'année 1229. Le Comte de Bar entra dans la Lorraine, & y brûla 70 villages. Le Duc Mathieu avec le Comte de Champagne, s'en vengerent par le ravage qu'ils firent dans le Barrois. Ce ne fut alors que pillages de part & d'autre; & on ignore comment cette affaire fut terminée. Une autre guerre allumée en 1231 entre Jean d'Apremont Evêque de Metz, & les Echevins & Bourgeois de la même ville, obligea le Duc de Lorraine & le Comte de Bar de porter leurs armes de ce côté-là. Le Comte de Bar prit le parti de ceux de Metz contre leur Evêque, dont il avoit abandonné les intérêts. En même-temps il se jeta sur les terres du Duc Mathieu son neveu. Le Duc de Lorraine de son côté brûla la petite ville du Pont, & alla mettre ensuite le siège devant le château de Foug, qu'il fut obligé d'abandonner avec perte. Ses troupes se retirèrent en désordre dans le château de Gondreville, pour éviter la fureur du vainqueur. On parla alors de paix, & elle fut conclue par l'entremise de Philippe Comte de Boulogne, & de Thiebaut Comte de Champagne, qui avoient été choisis pour Arbitres

par les parties. Le Duc Mathieu n'ayant plus rien à craindre du Comte de Bar, se joignit aux Bourgeois de Metz, & pressa vivement l'Evêque. Ce Prélat ayant reçu du secours, il y eut plusieurs propositions de faites, & le traité de paix fut signé en 1234. Le Pape Innocent IV. ayant convoqué une assemblée à Francfort en 1245 pour dépouiller l'Empereur Frideric qui méprisait les censures de Rome, le Duc Mathieu soutint le parti du Pape & de Guillaume Comte de Hollande, élu Roi des Romains à la place de Frideric après la mort de Henri de Thuringe : on pense qu'il avoit été bien-aise de se venger de Frideric, qui avoit fort maltraité Thiebaut son pere. Le Duc Mathieu mourut en 1251. Il avoit acquis le comté de Toul, & avoit été fait protecteur de la même ville. Il avoit aussi acheté les châteaux de Spisemberg, de Luneville, de Gerbeviller, & de Valfroicourt, & avoit vendu à Henri Comte de Luxembourg la terre de Thionville. Je ne ferai point mention de ses voyages d'outre-mer, qui ne sont pas plus certains que ceux de ses prédécesseurs.

La jeuneffe de Ferri fils du Duc Mathieu, ne lui permit pas de gouverner par lui-même ses Etats, & il fut élevé sous la tutelle de Catherine sa mere. Cette Princesse s'occupa pendant tout le temps de sa régence à maintenir la paix avec ses voisins, & à se mettre en état de supporter la guerre en cas qu'elle fut obligée de l'entreprendre. Elle fit pour cet effet alliance avec les Comtes de Bar & de Luxembourg. Ils convinrent de s'en rapporter aux décisions du Roi de Navarre, en cas qu'il survint entr'eux quelques difficultés, & consentirent de forcer celui qui ne voudroit s'y rendre à payer dix mille marcs d'argent. On regla en même-temps que nul d'entr'eux ne pourroit prendre la garde des cites de Toul & de Metz, ni emprunter le secours de ces villes pour se faire la guerre. Ces derniers articles ne furent pas observés exactement ; puisque dès l'an 1253 Catherine & Ferri son fils reçurent la ville & les bourgeois de Toul sous leur garde & protection ; & pour cette garde, ceux de Toul s'obligèrent de leur payer chaque année cent livres de Tulois. La mort de Thiebaut Roi de Navarre arrivée en 1254, empêcha sans doute que la Régente ne fut inquiétée sur la contravention formelle du traité qu'elle avoit fait.

Ferri ayant été déclaré majeur cette même année, donna des marques de son amour pour la justice. Il fit aussi quelques alliances avantageuses, & transigea avec Henri Comte de Luxembourg son oncle sur toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir dans la succession de la Duchesse Catherine sa mere. Il acheta aussi à diverses reprises, les salines de Rosieres. Il ne refusa point son secours à Gilles de Sorcy Evêque de Toul, dont les terres étoient ravagées par des brigands. Ferri reçut en 1259 d'Alfonse Roi de Germanie & d'Espagne, l'investiture des fiefs qu'il tenoit de l'Empire. Cette cérémonie se fit en lui mettant entre les mains cinq bannieres ou étendards, pendant qu'il étoit à genoux devant le trône du Roi. La premiere étoit pour son emploi de grand Sénéchal de l'Empereur, lorsqu'il tient sa cour aux environs du Rhin : & en cette qualité Ferri devoit lui servir le premier plat les jours de fetes & de cérémonies. Dans le cas où l'Empereur marchoit en personne à la guerre contre le Roi de France, le Duc étoit obligé de faire l'avant-garde en allant, & l'arrière-garde à son retour. Le second étendard marquoit que le Duc devoit reprendre de l'Empereur, les duels des nobles entre la Meuse & le Rhin,

FERRI III.
IXe. Duc héréditaire.

1251.

14 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

DE LA
LORRAINE.

c'est-à-dire, assigner le champ de bataille, & présider au nom de l'Empereur à ces combats qui se faisoient avec beaucoup de solennité, soit pour découvrir la vérité, soit pour vider les procès & les différends. Le troisième étendard que reçut Ferri, fut pour l'investiture du Comté de Remiremont. Le quatrième étoit pour l'investiture de la charge de Marchis ou grand Voyer de l'Empire dans toute l'étendue du duché, tant sur la terre que sur l'eau. Le cinquième enfin étoit donné pour l'investiture de la régence que l'Empereur avoit dans les abbayes de Saint Pierre & de Saint Martin de Metz, dont il investissoit le Duc. (8)

Eudes de Lorraine Sire de Fontenoi avoit engagé le comté de Toul à Ferri, & celui-ci le réunit à l'évêché, à la prière de l'évêque, qui s'obligea avec le Chapitre de n'aliéner jamais ce comté, sous peine de douze mille marcs d'argent. Ferri comprenant que cette défense le regardoit, conclut un traité avec les Bourgeois, qui lui promirent de l'aider dans toutes les guerres qu'il auroit à soutenir. Cette ligue leur attira l'excommunication & l'interdit de la part de Robert, Grand-Archidiacre de Toul. Ferri fut long-temps en guerre avec Laurent Evêque de Metz. elle avoit commencé en 1270, & ne fut entièrement terminée qu'en 1291. Elle avoit été interrompue à la vérité par plusieurs traités de paix qui n'avoient fait que suspendre les hostilités pour quelque temps. L'Empereur Adolphe ayant déclaré la guerre à Philippe le Bel, en faveur d'Edouard Roi d'Angleterre, voulut engager le Duc de Lorraine à se joindre au Comte de Bar, qu'il avoit nommé Lieutenant-Général de l'Empire; mais Ferri refusa ce que l'Empereur exigeoit de lui, & parut au contraire à la tête de quelques troupes dans l'armée du Roi.

Albert étant monté sur le trône Imperial après la mort d'Adolphe de Nasseau (9), accorda au Duc de Lorraine pour lui & ses successeurs, le droit de battre monnoye dans la ville d'Yves (10), que Ferri inféoda à cet effet à l'Empereur, & qu'il reprit de lui. Ferri mourut le dernier de décembre 1303 âgé de quatre vingt-dix ans. Il laissa plusieurs enfans. Si les événemens de l'Histoire de ce Duc nous étoient mieux connus & plus circonstanciés, son règne seroit un des plus beaux & des plus brillans, que l'on connoisse dans l'Histoire de Lorraine.

Ferri eut pour successeur Thiebaut son fils. Ce jeune Prince s'étoit déjà signalé dans la bataille qui se donna près de la ville de Spire, entre les armées d'Albert & d'Adolphe. Il avoit pris le parti du premier, & après la victoire que ce Monarque remporta sur son Compériteur, il l'avoit suivi à Francfort, & avoit assisté à son élection. Thiebaut avoit toujours été attaché au service de Philippe le Bel, & s'étoit trouvé à la bataille qui se donna près de Courtrai contre Gui, fils du Comte de Flandres. Il y fut fait prisonnier, & il ne put obtenir sa liberté qu'en promettant six mille livres de petits tournois, pour lesquels le Duc Ferri son pere fut obligé d'engager plusieurs belles terres. Thiebaut ne fut pas plutôt entré en possession de la Lorraine après la mort de son pere, qu'il fut obligé de prendre les armes contre la noblesse qui s'étoit soulevée contre lui, parce qu'il avoit voulu lui enlever les privilèges

THIEBAUT II.
X^e. Duc héréditaire.

1303.

(8) D. Calmet,
(9) En 1298.

(10) On ignore aujourd'hui ce que c'est que cette ville.

que Ferri lui avoit accordés. Il vint enfin à bout de réduire tous ces Seigneurs, & punit les uns par l'exil, & les autres par la destruction de leurs châteaux.

Le malheur qu'il avoit effuyé en Flandres, en prenant le parti de Philippe le Bel ne l'empêcha pas d'entreprendre de nouveau dans les intérêts de ce Prince, & de se joindre à lui contre les Flamands. Cette guerre plus heureuse que la précédente, fut célèbre par la bataille de Mons en Puelle, que Philippe gagna sur les Flamands, & par la prise de Lille. Les Flamands alors désespérés demandèrent la paix. Thiebaut se joignit au Duc de Brabant & au Comte de Savoye, pour engager le Roi à écouter les propositions des Flamands. Philippe le Bel accepta leur médiation, & la paix générale, qui avoit été précédée d'une trêve, fut lignée en 1305. Thiebaut reçut avec beaucoup de magnificence Philippe le Bel dans le voyage qu'il fit en Lorraine, & il accompagna même ce Monarque dans son retour à Paris. Philippe voulut qu'il assistât au couronnement de Clement V. qui se fit à Lyon le 14 de novembre 1305. Mais il eut le malheur d'y avoir le bras & la cuisse cassés. Cet accident fut causé par l'éroulement d'un vieux mur qui écrafa plusieurs Seigneurs. Le Pape même fut renversé de dessus son cheval. Quelque temps après, Henri Comte de Vaudemont étant entré en Lorraine, à la tête de six cents hommes, y fit plusieurs ravages. Thiebaut de son côté se jeta dans le comté de Vaudemont; mais ayant voulu surprendre Henri, il fut battu par ce Seigneur, qui remporta sur lui un second avantage à Puligny. Enfin les deux Princes firent la paix par la médiation d'Othon Evêque de Toul, moyennant le mariage d'Isabelle sœur du Duc Thiebaut, avec Henri III. Duc de Vaudemont. Elle avoit épousé en premières noces Louis de Bavière.

Il s'éleva en 1306, quelques difficultés sur la succession au duché de Lorraine, quoique Thiebaut eut alors trois fils, & quatre filles de son mariage avec Isabelle de Rumigny. Il fit tenir au mois d'août une assemblée à Colombé. Les Evêques & Seigneurs qui s'y rendirent, attestèrent que la coutume observée en Lorraine de temps immémorial, étoit, que si le fils d'un Duc de Lorraine venoit à mourir avant son père, & qu'il laissât des enfans légitimes mâles ou femelles, ces enfans devoient succéder au duché, à l'exclusion de tous autres héritiers. Les Seigneurs qui étoient dans cette assemblée, promirent d'observer & de faire observer à l'avenir cette Loi selon leur pouvoir.

Les secours que Clement V. vouloit procurer à la Palestine, l'engagerent à faire lever une décime sur les Eglises. Le Duc de Lorraine fut chargé de la lever sur les Eglises de son pays; & cette commission du Pape lui attira une guerre de la part de Renaud de Bar Evêque de Metz, qui étoit jaloux contre le Duc. L'Evêque, secondé d'Edouard Comte de Bar son neveu, & du Comte de Salm, attaqua la ville & château de Frouart. Thiebaut marcha au secours de la place avec une armée inférieure à celle de ses ennemis; mais son habileté lui fit remporter une victoire complète; & les Comtes de Bar & de Salm furent faits prisonniers avec plusieurs autres Gentilshommes. L'Evêque de Metz fit alors tout ce qu'il put pour leur procurer la liberté, & s'accommoder avec le Duc; mais l'affaire traîna si fort en longueur, que le Duc étoit mort avant qu'elle fut terminée.

Cependant Albert Roi des Romains, ayant été tué en 1308 par Jean Duc de

DE LA
LORRAINE.

Suabe son neveu, Henri de Luxembourg fut élu en sa place. Ce Monarque accorda à Thiebaut la garde & la préfecture de la ville de Toul, qui appartenoit à l'Empire, pour lui & ses successeurs, avec ordre aux Bourgeois de le reconnoître en cette qualité. L'Evêque n'ayant pu s'opposer à la volonté de l'Empereur, trouva moyen d'engager le Duc de Lorraine à céder la qualité de Gouverneur moyennant une pension annuelle de cent livres. L'Empereur ayant dessein de passer en Italie en 1310, voulut que le Duc de Lorraine l'accompagnât jusqu'à Milan, où l'on prétend qu'on lui donna un poison lent qui l'obligea de retourner en Lorraine. Depuis ce temps il ne mena plus qu'une vie languissante; & ce Prince connoissant que sa santé s'affoiblissoit de jour en jour, fit son testament le 24 d'avril 1312, & mourut l'année suivante, laissant sept enfans; sçavoir, Ferri qui regna après lui, Mathieu époux de Mathilde de Flandres, Hugues Seigneur de Rumigny & de Boves. On ne sçait pas le nom du quatrième fils. Ces trois filles furent Marie de Lorraine, qui épousa Gui de Châtillon; Marguerite, mariée à Gui de Flandres, & Isabelle femme d'Érard de Bar.

FERRI IV.
XI^e. Duc héréditaire.

1313.

Ferri porta le nom de Seigneur de Florine jusqu'à la mort de son ayeul, arrivée en 1303, & il prit ensuite le nom de Rumigny que Ferri III. avoit porté avant qu'il fut Duc de Lorraine. Il porta le surnom de *Luitéur*; nom qui lui fut donné à cause de sa valeur, dont il avoit donné des preuves en différentes occasions. Il avoit épousé en 1304 Isabelle d'Autriche, fille d'Albert. Dès la première année de son regne il fut en guerre avec Jean Comte de Dalsbourg, & Louis Comte de Richécourt. On croit que ce différend vint de ce que ces Seigneurs refusoient de reprendre de lui les fiefs qui relevoient du duché de Lorraine. Ferri les ayant battus entre Hesse & Lorquin, les Comtes demandèrent la paix, & furent obligés de venir à Nanci faire leur reprise des fiefs qu'ils tenoient du Duc. L'affaire des Comtes de Bar & de Salm, faits prisonniers à la bataille de Frouart en 1308, fut enfin terminée en 1314; & le Comte de Bar fut remis en liberté, ainsi que les autres Seigneurs qui avoient été pris avec lui, moyennant la somme de quatre-vingt-dix mille livres tournois de rançon, & la paix fut rétablie entre Ferri & Edouard.

La mort de Henri VII. arrivée en 1313, causa de grands troubles dans l'Allemagne. Frideric III. Duc d'Autriche fut élu Empereur par ceux de son parti, & Louis de Bavière le fut en même-temps par d'autres Electeurs. Le Duc de Lorraine embrassa les intérêts de Frideric, & se distingua dans les différens combats qui se donnerent entre les deux concurrents à l'Empire. Frideric ayant été défait l'an 1322 près de la rivière de Bruch, le Duc de Lorraine fut fait prisonnier en cette occasion avec l'Empereur Frideric. Charles le Bel obtint sa liberté aux conditions qu'il ne donneroit aucuns secours à Frideric d'Autriche; ce que le Duc promit & exécuta fidèlement. Deux ans après il eut une guerre à soutenir contre les habitans de Metz, qui ne vouloient pas reconnoître l'Empereur Louis. Il s'étoit ligué avec Baudouin Archevêque de Treves, Jean Roi de Bohême & Comte de Luxembourg, & le Comte de Bar. Les Confédérés n'osèrent cependant pas faire le siège de cette place qui étoit très-forte & bien peuplée; ils se contentèrent de ravager les environs. Les Messins pour empêcher le pillage, offrirent une grosse somme d'argent qui fut acceptée, & les hostilités cessèrent.

Ferri

Ferri pour reconnoître le service que Charles le Bel Roi de France lui avoit rendu, passa en Guyenne qui étoit alors le théâtre de la guerre que les Rois de France & d'Angleterre se faisoient entr'eux au sujet d'un château que le Seigneur de Montpéfat avoit fait bâtir sur un fonds que le Roi d'Angleterre prétendoit être à lui. Le Duc de Lorraine ne témoigna pas moins de zèle pour les intérêts de Philippe de Valois, & il se joignit à lui contre les Flamands qui s'étoient revoltés. Quelques Historiens prétendent que Ferri fut tué à la bataille de Montcassel qui se donna en 1327 (11). Ferri avoit eu de son mariage avec Isabelle d'Autriche, quatre fils & cinq filles; sçavoir, Raoul qui lui succéda, Frideric Comte de Luneville, Thiebaut Chanoine de Treves & de Liege, Albert Chanoine de Liege & Archidiacre d'Hasbene, Anne morte sans avoir été mariée, Agnès qu'on dit avoir épousé Louis de Gonzague Seigneur de Mantoue, Marguerite femme d'Olry de Ribaupierre, Elisabeth mariée à Philippe de Sarbruch, Blanche Religieuse d'Andlau. Il eut aussi un fils naturel, nommé Aubert.

Raoul ou Rodolphe, fils de Ferri IV. n'étoit pas encore en âge de gouverner la Lorraine à la mort de son père, & la régence en fut confiée à Isabelle d'Autriche sa mere. L'Evêque de Toul eut aussi part au gouvernement avec cette Princesse. Il eut dans la suite un gros procès à soutenir au sujet d'une somme considérable d'argent qu'il avoit touchée, & dont on vouloit lui faire tendre compte. Il fut enfin condamné à payer deux mille livres. Raoul devenu majeur, força les habitans de Toul à lui payer les cent livres de pension qui lui étoient dues en qualité de Gouverneur de cette ville. Il eut aussi un autre démêlé avec l'Evêque. Ce Prélat avoit fait un traité avec Henri Comte de Bar, par lequel il lui cédoit le château de Liverdun, à condition qu'il feroit réparer les fortifications qu'Isabelle d'Autriche avoit fait détruire pendant sa régence. Le Comte fit travailler avec tant de diligence, que la place se trouva en état de défenses en moins de six semaines, & dès-lors la garnison commença à faire des courses sur les terres de Lorraine. Le Duc de Lorraine trouva moyen de faire rompre le traité de l'Evêque avec le Comte de Bar, & de faire entrer ses troupes dans Liverdun. L'Evêque s'étant laissé de nouveau gagner par le Comte de Bar, Raoul força l'Evêque à lui payer six mille francs pour les frais de la guerre. Philippe de Valois ayant ensuite employé ses bons offices, le Duc de Lorraine & le Comte de Bar firent la paix entr'eux en 1338. Deux ans après, Raoul prit la croix pour aller combattre les Maures en Espagne, où il se distingua beaucoup sur-tout dans la bataille de Gibraltar, donnée le 30 d'octobre 1340. Il y commandoit l'aile gauche de l'armée des Chrétiens, & soutint avec beaucoup de valeur l'effort des Mahométans. De retour de cette expédition, il aida de sa personne & de ses troupes Philippe de Valois dans la guerre qu'il faisoit alors dans la Bretagne. L'année suivante il se brouilla avec l'Evêque de Metz; mais on ignore le motif de cette querelle. La guerre qui s'alluma entr'eux fut terminée en peu de temps comme la plupart de celles qui s'étoient faites jusqu'alors entre les Seigneurs Lorrains. Raoul se trouva engagé dans une autre bien plus considérable, je veux dire dans celle qui se fit entre Philippe de Valois & Edouard Roi d'Angleterre en 1346.

DE LA
LORRAINE.

RAOUL XIII.
Duc héréditaire.

1327.

(11) D. Calmer place cependant cette bataille & la mort du Duc de Lorraine en 1329.
Tome II. C

DE LA
LORRAINE.

JEAN T. XIIe.
Duc héréditaire.

. 1346.

Il fut tué à la bataille de Creci qui se donna le 26 d'août de la même année. C'étoit un des plus vaillans & des plus sages Princes de son temps ; & l'on rapporte qu'il avoit fait dans cette bataille des actions d'une valeur extraordinaire. Il ne laissa aucun enfant de sa première femme Alienor de Bar ; mais Marie de Blois lui donna le Duc Jean qui lui succéda.

Ce Prince étoit encore enfant lorsqu'il succéda à son pere. Raoul par son testament avoit donné la régence de ses Etats à Marie de Blois son épouse. Il avoit ordonné par un codicile, que le Comte de Virtemberg seroit chargé du gouvernement du duché, en cas que la Duchesse Marie songeât à prendre un second époux : ce qui arriva en effet quelque années après. Elle épousa Frédéric Comte de Linange, qui fut reconnu gouverneur de Lorraine. Deux Princesses gouvernoient alors en même-temps deux Etats differens ; l'une étoit Régente de la Lorraine & l'autre du Barrois, toutes deux habiles dans l'art de gouverner, hardies, entreprenantes, & capables des plus grandes choses. Marie de Blois au commencement de sa régence, obtint de Philippe de Valois son oncle, que les habitans de Neuf-château, de Fouart, de Monfort & de Châtenois, seroient déclarés quittes, francs & exempts de toutes charges & impositions pour les besoins du royaume de France. Elle fit ensuite les reprises auprès d'Ademar Evêque de Metz, pour tous les fiefs que les Ducs de Lorraine prédécesseurs de Jean, tenoient de cet évêché. Cette démarche n'empêcha pas l'Evêque, de sommer la Duchesse, de lui faire hommage du château de Salin, & de cesser de bâtir dans les fiefs dépendans de son évêché. Sur le refus de la Régente, Ademar fit marcher ses troupes contre la place. La garnison fit une sortie, & engagea un combat long & opiniâtre qui dura jusqu'au soir, sans qu'aucun des deux partis put s'attribuer la victoire. Marie de Blois ne se croyant pas assez forte pour résister long-temps seule contre ses ennemis, fit alliance avec les Comtes de Luneville, de Salin & le Seigneur de Rodemach. Ils vinrent promptement à son secours en ravageant tout le pays par où ils passoient, ils firent le siège de Saint Avold. Ademar les attaqua, & leur tua deux mille trois cens hommes. Profitant de son avantage, il entra sur les terres de Lorraine qu'il ravagea, & se présenta ensuite devant Château-Salin. La Régente n'ayant plus d'esperance de sortir avec honneur de cette affaire, proposa à Ademar d'acheter la place qui faisoit le sujet de leurs differends. L'Evêque y consentit, mais comme il n'avoit pas la somme dont on étoit convenu, il donna pour gage le château de Beau-Repaire. La Régente maîtresse de ces deux places, refusa de les rendre jusqu'à ce que l'Evêque eut delivré la somme qu'il avoit promise, & lorsqu'il eut satisfait à ses engagements, elle chercha de nouveaux détours, & enfin ordonna de démolir Beau-Repaire jusqu'aux fondemens. La conduite de la Duchesse obligea l'Evêque à se mettre de nouveau en campagne. Il attaqua Château-Salin, le prit & en renversa les murailles. Il traita de même plusieurs autres places qui appartenoient à la Duchesse. Cette Princessesse se vit forcée de faire la paix avec l'Evêque, & de renoncer aux prétentions quelle avoit sur les terres & châteaux qui étoient l'occasion de la guerre présente. Cette paix ne fut pas de longue durée. La Régente qui conservoit toujours l'envie de se venger de l'Evêque de Metz, n'eut pas plutôt reçu les secours qu'elle attendoit du Comte de Virtemberg & de ses alliés, qu'elle entreprit le siège de Metz

avec une armée composée d'Allemands, de François & de ses propres sujets. Cette entreprise n'eut pas son effet, & les troupes de la Duchesse s'étant contentées de ravager la campagne, rentrèrent en Lorraine. Les habitants de Metz usèrent bien-tôt de représailles : ils se jetterent dans la Lorraine, & ruinèrent une grande étendue de pays. Le Comte de Linange qui les attendoit près de Pont-à-Mousson, les attaqua & les auroit défaits sans Thiebaut Comte de Blamont qui vint à leur secours. La victoire se déclara alors pour ceux de Metz, & les Lorrains furent entièrement vaincus. La guerre auroit peut-être encore duré long-temps, si Jean II. Roi de France n'eut employé ses bons offices, pour pacifier les troubles de la Lorraine. Les parties s'accoutumèrent enfin, & la paix fut signée en 1351, entre la Régente de Lorraine d'une part, l'Evêque & la ville de Metz, & la Comtesse Régente de Bar d'autre part. Les comtés de Luxembourg & de Bar furent érigés en duchés l'an 1354 par Charles de Luxembourg, élu Roi des Romains en 1346, le premier en faveur de Wladislas son frere Comte de Luxembourg, & le second en faveur de Robert Comte de Bar son cousin. Les Historiens François, & même quelques Historiens Lorrains en rapportent l'érection à Jean de Valois. (12) Mais D. Calmer apporte des preuves qui semblent détruire cette dernière opinion. Le Duc Jean à l'imitation de ses ayeux s'attacha au parti de la France, & se trouva en 1356 à l'affaire de Poitiers, où le Roi Jean II. fut fait prisonnier, mais ce ne fut qu'en 1360 qu'il prit le gouvernement de ses Etats. Ce Prince qui desiroit satisfaire son ardeur martiale, en trouva une occasion en 1363. Le Roi de France s'étoit croisé, mais diverses circonstances l'ayant empêché d'exécuter son vœu, il en chargea le Duc de Lorraine. Ce Prince parut accepter avec joie la proposition du Roi de France ; cependant au lieu de passer en orient, il se rendit dans la Prusse royale, à dessein de secourir les Chevaliers teutoniques, qui étoient attaqués par le Duc de Lithuanie. Les Allemands s'étant joints à lui, il se vit à la tête de cent soixante bannières. Les deux armées s'étant rencontrées en 1365, dans les plaines de Hazeland près de la ville de Torn sur la Vistule, le combat s'engagea & le choc des chrétiens fut si grand, que les infidèles en furent ébranlés. Le Roi de Bohême & le Duc de Lithuanie s'avancèrent aussi-tôt pour les soutenir, alors la mêlée fut terrible, & les chrétiens ne durent la victoire qu'à l'habileté, & à la valeur de Geoffroi de Salles & de Jean de Saintré. Les ennemis furent entièrement défaits, & on en fit un grand carnage.

~ Cependant une troupe de brigands connus sous le nom de Bretons, qui avoient un chef nommé l'Archiprêtre, après avoir ravagé une partie de la France, se jetterent dans la Lorraine où ils commirent des désordres effroyables. Le Duc de Lorraine ayant joint ses troupes à celles de l'Empereur, attaqua ces brigands & les battit à deux lieues de Nanci. Il les suivit aussi jusques dans le pays de Luxembourg, où ils étoient retirés. Malgré cet avantage, la Lorraine se trouva encore long-temps exposée à la fureur de troupes étrangères, & de brigands que les Seigneurs du pays appelloient à leur secours, pour se faire mutuellement la guerre. Les Ducs de Lorraine & de Bar

(12) M. Bonamy dans un de ses Mémoires Académiques, fait voir que le Roi Jean, est l'auteur de l'érection du comté de Bar en

duché, & que l'époque en doit être placée à l'an 1355. Voyez les Mémoires de l'Acad. des bel. let. Tom. 22. p. 486.

DE LA
LORRAINE.

voulant remédier à tant de maux, firent alliance avec Charles V. Le traité en fut signé le 19 de novembre 1366.

Les habitans de Metz ne pouvoient pas rester long-temps tranquilles, ils étoient à peine sortis d'une guerre qu'ils avoient faite contre le Duc de Bar, qu'ils se virent attaqués par le Duc de Lorraine, & ce fut sans doute Pierre de Bar qui engagea le Duc Jean dans sa querelle contre ceux de Metz. Ceux-ci ayant reçu du secours, firent une irruption dans la Lorraine, d'où ils remportèrent un butin considérable. Le Duc Jean à la tête d'une armée assez forte, mit le siège devant Metz, où il resta trois mois entiers sans remporter aucun avantage; ce qui le porta à faire une trêve qui devoit commencer au mois de novembre, & finir à la Pentecôte de l'an 1372.

Charles VI. Roi de France étant obligé de passer en Flandres en 1382, pour punir les Gantois de leur révolte, engagea le Duc de Lorraine à se joindre à lui. Jean ayant mis sur pied une armée de trois mille chevaux, outre les gens de pied & les volontaires qui suivoient son armée, se rendit d'abord en France, & accompagna le Roi dans cette expédition. Les Gantois ayant été soumis, il retourna à Paris avec ses troupes, & se disposa à passer en Italie avec Louis de France Duc d'Anjou, oncle du Roi Charles VI. mais il fut empoisonné par un Secrétaire qui avoit été gagné par ceux de Neuf-Château. Ce fait ne paroît cependant pas bien certain, puisqu'on trouve dans d'autres écrits qu'il mourut en 1389 ou 1390. Les Historiens ne sont pas d'accord sur le temps de son mariage, les uns le placent en 1356 après la bataille de Poitiers, d'autres en 1362, & d'autres en 1366 après la bataille de Prusse. Il épousa en premières noces Sophie fille d'Eberard IV. Comte de Wirtemberg, dont il eut deux fils Charles & Frideric, & une fille nommée Elisabeth; il épousa en secondes noces Marguerite, fille de Louis Comte de Chiny, dont il n'eut point d'enfans.

CHARLES I.
XIV^e. Duc hé-
réditaire.

1389 ou
1390.

Charles fils aîné de Jean fut reconnu Duc de Lorraine à la mort de son pere, & il avoit environ vingt-cinq ans lorsqu'il commença à gouverner. Il partagea la succession du Duc Jean avec Ferri son frere, Comte de Vaudemont. Persuadé que les habitans de Neuf-Château étoient coupables de la mort de son pere, il les traita avec la dernière sévérité. Il avoit résolu d'épouser Marguerite de Vaudemont, mais il l'abandonna à Frideric son frere qui l'avoit demandée pour lui-même. Ce mariage ayant été manqué, il prit pour femme en 1393, Marguerite fille de Rupert Duc de Bavière, qui fut élu Empereur en 1400, à la place de Wincelas déposé par les Princes de l'Empire. Charles passa en Hongrie à dessein de venger la mort d'Enguerrand de Couci son beau-frere, fait prisonnier par les Turcs à la bataille de Nicopoli, & de secourir le Roi de Hongrie qui étoit en guerre avec cette nation. Il fut suivi par l'élite de la noblesse de la Lorraine & du pays Messin, qui partit avec lui le 25 de novembre 1399. Ceux de Metz ayant résolu d'aller plutôt en Prusse qu'en Hongrie, le Duc Charles se vit forcé de prendre cette route. Ayant rencontré le Chef des Prussiens près de Vilna, il tailla son armée en pieces, le fit lui-même prisonnier, & l'envoya à Marienbourg. Il revint par l'Allemagne, où il fut obligé de livrer bataille au Duc de Stalpe (ou de Suabe) sur lequel il remporta une victoire complete, quoique l'armée de ce Prince fut plus nombreuse que la sienne. Il s'avança ensuite vers

Francfort, où il joignit Robert ou Rupert Duc de Baviere son beau-pere, qui venoit d'être élu Empereur à la place de Winceflas.

Les habitans de Metz & de Toul ayant refusé de reconnoître le nouvel Empereur, Charles leur déclara la guerre. Il força la ville de Metz à lui donner une pension de trois mille francs, & il assiégea ensuite la ville de Toul, qui après deux mois de siège, se rendit faute de vivres. Les hostilités qui avoient été suspendues par le traité de paix, recommencèrent bien-tôt, mais elles ne furent pas de longue durée, & l'on convint de nouveaux articles qui terminerent tous differends. La guerre que le Duc de Lorraine eut avec le Duc de Bar au sujet du château de l'Avant-garde, paroissoit devoir être d'une plus grande importance. Cependant ces deux Princes ne tarderent pas à s'accorder. De nouvelles circonstances les ayant brouillés presque aussitôt, le Roi de France envoya du secours au Duc de Bar, ce qui engagea le Duc de Lorraine à demander la paix, & à promettre de rebâtir le château de l'Avant-garde qu'il avoit fait démolir.

Les Princes de l'Europe étoient encore partagés entre Rupert & Winceflas, & Louis Duc d'Orleans frere du Roi Charles VI. avoit pris le parti du dernier, moins par estime pour ce Prince, que par la haine qu'il portoit au Duc de Bourgogne. En conséquence, il forma en 1407 une ligue avec plusieurs Princes, & après avoir ainsi fortifié son parti, il déclara la guerre au Duc de Lorraine le plus zélé défenseur de l'Empereur Rupert. Les alliés du Duc d'Orleans firent le dégât sur les terres du Duc de Lorraine, & dans le pays Messin. Ils s'avancèrent ensuite vers Nanci qu'ils voulurent prendre d'assaut. Le Duc de Lorraine étant sorti de la place à la tête de ses troupes, fondit sur les ennemis avec tant de valeur, qu'il les força de prendre la fuite après un combat sanglant & opiniâtre. Le Maréchal de Luxembourg & plusieurs autres Princes, furent faits prisonniers en cette occasion. Ils obtinrent peu de temps après leur liberté, aux conditions que chaque Comte payeroit pour lui & ses gens soixante mille écus, & chaque Baron trente mille. Telle fut l'issue de cette guerre. Le Duc d'Orleans ayant été assassiné par les ordres du Duc de Bourgogne, ce dernier fut obligé de sortir pendant quelque temps du royaume. Le Duc de Lorraine lui rendit de grands services en cette occasion; ce qui indisposa la cour de France contre lui.

Le Duc Charles avoit perdu les deux seuls fils qu'il avoit eus de Marguerite de Baviere son épouse, & il ne lui restoit plus que deux filles. Il maria l'aînée qui s'appelloit Isabelle, avec René d'Anjou fils d'Isabelle Reine de Sicile. En considération de ce mariage, il s'engagea de faire reconnoître sa fille pour Duchesse de Lorraine, à l'exclusion du Comte de Vaudemont son neveu, en cas qu'il mourut sans enfans mâles. La Reine de Sicile avoit consenti que René portât les armes de Bar, suivant le désir du Cardinal de Bar qui l'avoit institué son héritier. Ainsi par ce moyen, les deux maisons de Bar & de Lorraine se trouverent réunies. Depuis la conclusion de cette affaire, Charles fit en 1425 un second testament dans lequel il prend des précautions pour assurer la souveraineté de la Lorraine à René d'Anjou, contre les prétentions du Comte de Vaudemont. Il y est dit de plus, que dans le cas où Isabelle femme de René viendrait à mourir sans enfans, ce Prince remettrait le duché & toutes les villes, fiefs & arriere-fiefs entre les mains de sa seconde fille

DE LA
LORRAINE.

Catherine de Lorraine, épouse du Marquis Charles de Bade. Que si cette Princeesse ne laissoit point d'enfans, le duché seroit remis entre les mains des Seigneurs, que lui Duc désignera. Antoine de Vaudemont fit connoître qu'il n'étoit pas content de l'arrangement que le Duc de Lorraine venoit de prendre. Charles ayant eu connoissance des sentimens de son neveu, voulut exiger de lui ses lettres patentes, par lesquelles il jureroit que lui & les siens ne pourroient jamais parvenir au duché de Lorraine, tant que lui Charles & les siens vivroient. On ne trouve pas que le Comte ait répondu aux différentes sommations de son oncle à ce sujet, & la conduite qu'il tint dans la suite, fait assez connoître quelles étoient dès-lors ses intentions.

La ville de Metz n'étoit pas long-temps en paix avec le Duc de Lorraine; elle se brouilla de nouveau en 1417. La querelle commença pour un sujet assez simple. L'Abbé de Sainct-Martin avoit fait cueillir dans son jardin un panier de fruits qu'il avoit fait transporter dans la ville de Metz où il avoit fa maison. On avoit oublié de payer les droits de sortie des Etats de Lorraine; & les Officiers du Duc voulurent exiger ce péage des habitans de Metz. Leur demande ayant été rejetée, les Officiers du Duc commencèrent à enlever du bétail dans les environs de la ville. Les habitans de Metz usèrent bien-tôt de représailles; & ces petites hostilités dégénérèrent enfin en une guerre ouverte. Au mois de mai 1419, Charles envoya son Hérault d'armes délier les Sites & tous les Bourgeois de Metz. Il étoit alors d'usage que le Prince qui faisoit un tel défi restât huit jours sans rien entreprendre contre son ennemi; cependant dès le lendemain il fit attaquer un petit poste qui appartenoit aux habitans de Metz, & huit jours après il envoya quinze cens cavaliers & cinq mille hommes d'infanterie pour piller les environs de Metz: malgré cela les habitans restèrent tranquilles dans leur ville. Le Duc de Bar, que Charles avoit engagé dans sa querelle, se présenta devant la place, & envoya son Hérault, pour faire le même défi que le Duc de Lorraine avoit fait auparavant. L'armée des deux Princes se trouvant alors composée de trente mille hommes, on résolut de faire le siège de cette place; & l'on continua, en approchant de la ville, à ravager tous les environs, & à mettre le feu à plusieurs villages. Il y eut plusieurs escarmouches dans lesquels les Lorrains eurent souvent l'avantage. Enfin l'Evêque de Metz & le Comte de Salm vinrent à bout d'accommoder les deux parties. Charles mourut le 25 de janvier 1431. Son attachement pour Alix du May a laissé une tache à sa vie. Cette fille étoit d'une naissance fort obscure; mais elle étoit extrêmement belle, & avoit beaucoup d'esprit. Elle avoit un si grand ascendant sur le Duc, qu'elle lui fit faire tout ce qu'elle voulut. Il ne l'oublia pas dans son testament, ainsi que les cinq enfans qu'il eut d'elle. Le Duc Charles étoit très-brave, & aimoit beaucoup la guerre. On assure qu'il se plaisoit extrêmement à la musique, & qu'il avoit toujours des Musiciens à sa suite. Il faisoit aussi ses délices de la littérature, principalement de l'Histoire: il portoit toujours dans ses voyages & expéditions Tite-Live & les Commentaires de César; & il ne passoit gueres quelques jours sans en lire plusieurs pages. Ce Prince fit aggrandir la ville de Nanci, & dessécher les marais des environs, qui rendoient l'air mal sain.

Rena' d'An-
jou XVe. Duc
héréditaire.

1431.

Charles eut pour successeur René d'Anjou Comte de Guise, qui avoit épousé Isabelle sa fille. Il étoit né à Angers le 26 de janvier 1408. Son pere Louis II.

Roi de Naples, lui fit porter le nom de Comte de Guife; & Louis Cardinal & Duc de Bar son oncle, le fit venir auprès de lui pour l'élever à la Cour, & le faire son héritier. A peine ce Prince avoit-il été reconnu par les Etats de Lorraine, qu'Antoine Comte de Vaudemont signifia ses prétentions sur le duché, & soutint que les filles n'étoient point habiles à hériter. Les nobles prévenus en faveur de René, ne lui rendirent aucune réponse favorable. Résolu de venir à bout de son entreprise, il eut recours à la voie des armes; mais René prévoyant qu'il alloit avoir une guerre considérable à soutenir, fit tous les préparatifs nécessaires pour obliger son ennemi à se désister de ses prétentions. Il commença par sommer le Comte de Vaudemont de lui venir faire hommage pour son comté. Sur son refus il alla mettre le siège devant cette ville, & fit beaucoup de dégât dans les environs. Antoine averti du danger où étoit cette ville, marcha promptement à son secours; mais étant arrivé à Sandaucourt, son Conseil fut d'avis qu'on se retirât en Bourgogne, parce qu'on manquoit de provisions pour subsister long-temps, & que l'armée n'étoit pas assez nombreuse pour attaquer les Lorrains. Obligé de prendre ce parti, il donna les ordres pour décamper. A peine avoit-il abandonné Sandaucourt, que l'armée du Duc de Lorraine s'avança pour l'attaquer. Il mit aussitôt son armée en bataille; & les Picards & les Anglois n'ayant point voulu combattre à cheval, on ordonna que toutes les troupes combattroient à pied. Pendant que les deux armées étoient en présence, René & Antoine eurent une conférence ensemble; mais elle n'eut aucun effet. Antoine avoit eu soin de fortifier son camp, situé d'ailleurs dans un terrain plus avantageux que celui du Duc; mais il manquoit de vivres, comme nous venons de le dire. Cette raison avoit porté la plupart des Seigneurs & Barons à ne point hasarder le combat, dans l'espérance que le Comte de Vaudemont seroit bien-tôt forcé de se rendre. Les jeunes Seigneurs ne purent goûter un avis si sage; & il fut résolu qu'on livreroit bataille au Comte. Le succès n'en fut pas aussi heureux qu'on s'étoit attendu; & dès le premier choc, l'armée du Duc de Lorraine fut mise en déroute. René y fut blessé & fait prisonnier. Le combat qui fut donné près de Bulgneville, ne dura qu'un quart d'heure: les Lorrains y perdirent plus de deux mille hommes; & elle ne coûta au Comte de Vaudemont qu'environ deux cens. Cette défaite jeta la consternation dans toute la Lorraine, & fut cause que les troupes qui assiégeoient Vaudemont, se retirèrent sans ordre, laissant leurs vivres & leurs bagages dans le camp. La Duchesse Douairière Marguerite, & Isabelle femme de René, engagèrent le Comte de Vaudemont à accorder une trêve, pendant laquelle on entama différentes négociations. Enfin l'affaire fut renvoyée au Tribunal de l'Empereur Sigismond. Les deux concurrents furent cités; mais le Duc de Bourgogne entre les mains duquel on avoit remis le Duc de Lorraine, refusa de rendre le prisonnier, & l'empêcha par ce moyen de comparoître devant l'Empereur. La Régente de Lorraine employa toutes sortes de moyens pour procurer au Duc sa liberté. Le Duc de Bourgogne ne pouvant résister plus long-temps aux vives sollicitations de ceux qui s'intéressoient au Duc René, consentit enfin à son élargissement, mais à des conditions fort dures. La première, qu'il sortiroit de prison le 1^{er} de mai 1432, & y rentreroit à pareil jour au bout d'un an; qu'il lui livreroit ses deux fils, Jean & Louis, pour lui servir d'otages;

qu'outre cela il lui feroit délivrer les lettres de plusieurs Seigneurs Lorrains pour gages de sa parole. Il exigea encore que René lui remit les châteaux & donjons de Clermont en Argonne, Châtillon sur Saône, & Bourmon au duché de Bar, & les château & ville de Charmes au duché de Lorraine, lui promettant de les rendre après qu'il feroit rentré prisonnier. René profita de cet intervalle pour rétablir la paix dans ses Etats, & faire un accord avec le Comte de Vaudemont. Par le conseil du Duc de Bourgogne, le Duc René donna sa fille en mariage au fils du Comte de Vaudemont; le Duc de Bourgogne se réserva ensuite le droit de prononcer entre les deux concurrents au sujet de la propriété de la Lorraine. A ces conditions la paix fut faite le 13 de février 1432 (c'est-à-dire 1433). Les deux Princes n'étoient cependant pas contents du reglement que le Duc de Bourgogne venoit de faire; & le Comte de Vaudemont prétendoit avec justice, que la rançon du Duc René devoit lui appartenir. La bonne intelligence qui avoit paru être établie entre les deux Princes, & qui avoit fait concevoir de si grandes espérances, ne dura pas long-temps. Le Comte de Vaudemont fit revivre ses prétentions, & demanda justice au Duc de Bourgogne. Ce Prince cita le Duc René, qui fut obligé de se rendre à la Cour du Duc de Bourgogne. Sur ces entrefaites on lui apporta la nouvelle que la Reine de Naples étoit morte, & qu'il étoit déclaré son héritier. Cette nouvelle dignité ne servit qu'à prolonger sa captivité & à augmenter sa rançon. On le transporta de Dijon dans sa première prison de Bracon, où il demeura encore deux ans, plus resserré qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. René déclara son épouse Lieutenant-générale de ses Etats de Provence, d'Anjou, de Naples & de Sicile, & la chargea d'aller en personne recueillir la succession du royaume de Naples. Il commit en son absence les Evêques de Metz & de Verdun pour gouverner les duchés de Lorraine & de Bar. On nous représente Isabelle comme une Héroïne, d'une taille avantageuse, d'un tempérament robuste, vif & ardent, d'un grand courage, & capable des plus grandes entreprises; infatigable dans les travaux, joignant beaucoup de vivacité d'esprit à une grande politesse & à une éloquence mâle. Cette Princesse arriva à Naples le 18 d'octobre 1435, & sa réception fut des plus magnifiques. Elle n'y fut pas long-temps tranquille, & eut à soutenir une guerre contre Philippe Duc de Milan & le Roi d'Aragon. Cependant on travailloit à la délivrance du Duc René; ce Prince de son côté avoit donné commission aux Administrateurs de ses duchés, d'engager les terres de son domaine pour subvenir aux frais de sa rançon. Le Duc de Bourgogne exigeoit un million de salus; savoir, deux cens mille livres à la fin de la première année de sa délivrance, deux cens mille à la fin de la seconde; & au cas qu'il fût reçu dans la possession du Royaume de Naples, il demandoit que René lui payât six cens mille livres. Le Duc de Bourgogne vouloit pour assurance de toutes ces choses, que le Roi René reçût garnison Bourguignonne dans la ville de Neuf-Château en Lorraine; il demanda de même le duché de Bar en chef & en membre, avec tout le revenu pour la garde des Places, & qu'on lui donnât en ôtage le fils aîné de René. Ces propositions exorbitantes ne furent pas acceptées, & on en fit de nouvelles. René s'engagea de donner le Prince Jean son fils en ôtage pendant les six semaines qu'il demandoit pour avoir le temps de négocier avec le Duc de Bourgogne, sous promesse de retourner

retourner en prison quinze jours après l'expiration du terme marqué. Enfin cette affaire fut entièrement terminée le 24 de février 1436 (1437). René ayant mis ordre aux affaires de la Lorraine, se mit en marche pour se rendre à Naples, où il arriva le 9 de Mai 1438. Cette expédition ne fut pas heureuse ; & il fut obligé de céder en 1442 le Royaume de Naples à Alfonse Roi d'Aragon.

Cependant le Comte de Vaudemont avoit excité de grands troubles dans la Lorraine pendant l'absence de René. Les Gouverneurs & le Conseil de régence ayant reçu quelques secours de Charles VII. Roi de France, s'étoient vengés du Comte de Vaudemont en ravageant ses terres. Ce n'étoit alors que pillages par toute la Lorraine ; car chaque Seigneur s'étoit aussi donné la liberté de faire la guerre à ses voisins. Ce fut l'état où René trouva la Lorraine à son retour d'Italie : & il ne lui fut pas facile de mettre fin à tant de désordres.

Dans l'assemblée qui termina la guerre entre Charles VII. Roi de France & Henri VI. Roi d'Angleterre, on arrêta le mariage de Marguerite fille de René avec Henri d'Angleterre, à condition que ce Monarque rendroit à René la ville du Mans, & les autres villes, places & châteaux qu'il occupoit dans le Comté du Maine. Le grand nombre de troupes que Charles VII. avoit sur pied, lui devenant inutiles par la paix qu'il venoit de faire, René l'engagea à se joindre à lui pour réprimer l'insolence des habitants de Metz. Charles y consentit, & les habitants de Metz ne pouvant résister à tant de forces réunies contre eux, furent obligés de se soumettre. Les articles de la paix furent publiés le 5 de mars 1445. Charles VII. avant que de sortir de la Lorraine, contraignit ceux de Toul à lui payer cinq cens florins de pension annuelle pour la garde & protection de leur ville. Ceux de Verdun obtinrent en même-temps des lettres de sauve-garde & protection du Roi de France. René dégoûté d'une vie si pleine de troubles, prit la résolution de se retirer pour passer le reste de ses jours plus tranquillement. Il céda en 1452, le Duché de Lorraine à Jean Duc de Calabre son fils, & son héritier présomptif, & fit son séjour, tantôt en Provence & tantôt dans l'Anjou. Sa retraite fut cependant interrompue l'année suivante. Les Florentins l'engagerent d'entrer en confédération avec eux & le Duc de Milan, contre le Roi d'Aragon. Pour l'obliger davantage à cette démarche, ils lui promirent de l'aider de leurs forces & de leur argent, pour conquérir le Royaume de Naples. De si flatueuses esperances le portèrent à rassembler promptement un corps de troupes, & à marcher au secours des Florentins. Les passages se trouvant fermés par le Marquis de Montferrat & le Duc de Savoye, il retourna promptement en Provence, & ayant équipé une flotte, il alla débarquer en Toscane. Cependant le Roi de France avoit menagé un passage par la Savoye, & les troupes de Provence s'étant jointes à celles de Milan, elles pénétrèrent dans l'Etat de Venise, où elles firent plusieurs conquêtes. La bonne volonté des Florentins pour René se rallentit par l'éloignement du danger, & ce Prince s'en étant aperçu, retourna en Provence. Il consentit que le Duc de Calabre son fils continuât à les protéger. Ce Prince mourut l'an 1480 à Aix en Provence, regretté de ses sujets, & aussi célèbre par ses malheurs, que recommandable par ses vertus. Il avoit épousé en premières noces Isabelle de Lorraine, dont il eut cinq fils auxquels il survécut : Jean Duc de Calabre, Louis Marquis de Pont,

DE LA
LORRAINE.

Nicolas Duc de Bar, Charles & René. Il eut outre cela quatre filles : Yolande mariée à Ferri, second Duc de Lorraine. Ce mariage termina les différends de la maison d'Anjou & de celle de Vaudemont, touchant le duché de Lorraine, en réunissant les droits des deux maisons sur ce duché. Cette Princesse porta encore par ce mariage, les droits de la maison d'Anjou sur le Royaume de Naples, dans celle de Vaudemont. Marguerite, première femme de Henri VI. Roi d'Angleterre, Isabelle & Anne. René n'eut point d'enfans de sa seconde femme Jeanne fille de Gui XIII. (XIV.) Comte de Laval. Il disposa par son testament de la Provence, & de ses droits sur le royaume de Naples, en faveur du seul mâle qui restoit de sa maison, Charles son neveu fils du Comte du Maine. René avoit institué le 11 d'août 1448 l'Ordre de Chevalerie du croissant émaillé sous l'invocation de Saint Maurice dans sa Ville d'Angers.

JEAN II.
XV^e. Duc hé-
réditaire.

1452.

René ayant cédé le duché de Lorraine au Duc Jean son fils, ce Prince fit son entrée à Nanci le 22 de mai 1453. Il partit deux ans après pour secourir les Florentins qui l'avoient demandé à son pere comme nous l'avons dit plus haut. Il arriva heureusement en Italie, se mit à la tête des troupes Toscanes & obligea Alfonse à laisser tranquille les Florentins. Ils payerent tous les frais de cette guerre, & firent au Duc de Calabre un présent de soixante-dix mille florins. Après cette expédition il retourna en Lorraine, mais trois ans après il entreprit de nouveau le voyage d'Italie, à dessein de tenter la conquête du royaume de Naples, dont les Seigneurs l'avoient appelé après la mort d'Alfonse. La bataille de Sarno qu'il gagna sur Ferdinand l'an 1460, sembloit devoir le rendre maître de Naples, lorsque Pie II. protecteur de Ferdinand, fit venir au secours de ce dernier Scanderberg Roi d'Albanie. Ferdinand renforcé par ces nouvelles troupes, battit le Duc Jean à Troia dans la Pouille l'an 1462. La trahison de son Général, & l'abandon de la plupart de ceux qui l'avoient appelé, obligèrent le Duc à renoncer à son entreprise, & à repasser en Provence l'an 1463. C'est ainsi que la maison d'Anjou perdit sans retour pour elle le royaume de Naples.

Jean se rendit ensuite en Lorraine, où il resta jusqu'à la mort de Charles VII. Roi de France. Il avoit toujours été attaché aux intérêts de ce Monarque; mais il se laissa entraîner dans le parti des rebelles, qui se forma contre Louis XI. son successeur. Il rentra cependant en grâces avec ce Prince, qui lui donna même des marques de sa confiance, en le chargeant de traiter avec le Duc de Normandie. Le mauvais succès de l'entreprise du Duc Jean sur le royaume de Naples, ne l'empêcha pas de former de nouveaux projets, & il ne cherchoit qu'une occasion favorable pour passer en Italie, lorsque les Catalans revoltés contre Jean II. Roi de Navarre & d'Aragon, députerent vers René d'Anjou pour lui offrir leur Royaume. Le grand âge de ce Prince ne lui permettant pas d'accepter les offres des Catalans, Jean son fils se chargea de cette expédition. Louis XI. lui avoit promis un corps de troupes considérable; mais des raisons de politique l'empêcherent d'exécuter sa promesse. Le Duc ne pouvant plus compter sur ce secours, leva des troupes de tous côtés, & tous ses amis & ses sujets s'empresrent à lui fournir l'argent dont il avoit besoin. Lorsqu'il fut arrivé en Catalogne, presque toute la Province se soumit à lui. S'étant mis ensuite à la tête de l'armée, il

1468.

fit de grandes conquêtes, & battit les Arragonois en diverses rencontres. Tant de succès le rendirent maîtres de la Catalogne; mais il avoit résolu de réduire l'Arragon. Il s'empara en effet de plusieurs villes, & ces succès sembloient en promettre de nouveaux lorsqu'il mourut à Barcelone, pendant le siège de Cadequies, le 13 de décembre 1470. « Jean fut un des plus » grands Capitaines de son siècle, quoique souvent malheureux; mais plus » admirable dans ses disgrâces, dit un moderne, que brillant dans ses succès: » il n'éprouva jamais de revers, qui n'ajoutât encore à sa gloire? s'il fut » souvent malheureux, il ne cessa jamais d'être grand. » Il fut sincèrement regretté des Barcelonois. Il fut inhumé dans la cathédrale de Barcelone, dans les tombeaux des Rois, & sa pompe funèbre fut d'une magnificence extraordinaire. Il avoit épousé Marie fille de Charles I. Duc de Bourbon, dont il eut René, mort jeune; Jean II. Duc de Calabre, qui survécut peu à son père; Nicolas Duc de Calabre & de Lorraine, & Marie morte dans l'enfance.

Nicolas fils & successeur du Duc Jean, ne profita point des conquêtes que son père avoit faites. Les Comtes qui commandoient l'armée de Lorraine, qui étoient encore en Catalogne, le pressèrent cependant de venir se mettre à leur tête. Ils l'attendirent long-temps, & dans cet intervalle ils remportèrent un nouvel avantage sur les Arragonois. Les Lorrains ennuyés d'attendre inutilement leur Duc, prirent la route de leur pays, où ils arrivèrent en 1471. La Lorraine fut continuellement agitée pendant le règne de Nicolas, & les Bourguignons fur-tout y firent beaucoup de défordres. Nicolas qui avoit été élevé à la Cour de France, & qui même y avoit fait plusieurs séjours depuis qu'il étoit devenu maître de la Lorraine, étoit resté jusqu'alors dans le parti de Louis XI. mais le refus qu'il lui fit de lui donner du secours pour recouvrer le royaume d'Arragon, & l'empêchement qu'il apporta à son mariage avec la Princesse Anne, l'irrita si fort qu'il se retira de la Cour. Le Duc de Bourgogne, profitant des circonstances, engagea le Duc de Lorraine dans ses intérêts. Ce Prince à la tête d'un corps de troupes, se rendit en Flandres où le Duc de Bourgogne avoit assemblé son armée; & il ne quitta ce Prince que sur la fin de novembre 1472. A son retour il forma le projet de surprendre la ville de Metz. Un Capitaine nommé Crantz, homme hardi & entreprenant, s'offrit à l'aider dans ce dessein. Il fit un amas considérable de charrettes & de tonneaux, dans lesquels il enferma des soldats, & s'étant déguisé en marchand, il s'approcha de la ville avec tout cet équipage, & une machine que le Duc avoit fait faire, & par le moyen de laquelle on devoit arrêter la herse de la porte. Quelques-unes des charrettes étant entrées dans la ville, il se saisit de la principale sentinelle, & intimida les autres. Il y avoit déjà quatre ou cinq cents hommes de ses troupes repandus dans la ville, lorsqu'un boulanger abbatit la herse de la porte, où la machine s'étoit arrêtée. Cependant le Duc Nicolas s'étoit avancé avec ses gens; mais n'ayant pu obliger les Allemands à mettre pied à terre pour passer par-dessous la machine, le Capitaine Crantz fut obligé de songer à la retraite. La plus grande partie de son monde fut taillée en pièces, & lui-même fut tué par les Messins qui l'avoient fait prisonnier. Cet événement se passa la nuit du 9 d'avril 1473. (1474.) Nicolas avoit résolu de réparer l'affront qu'il avoit reçu devant Metz, & il faisoit pour cela des préparatifs considérables, lorsque la mort mit fin à ses

NICOLAS XVII.
Duc héréditaire.

1470.

DE LA
LORRAINE.

RENÉ II.
d'Anjou XVIII
Duc héréditaire.

1474.

projets. Elle arriva le 27 de juillet 1474. Tous les sujets témoignèrent un grand chagrin, & le pleurèrent pendant long-temps. L'Evêque de Metz par ordre de l'Empereur, travailla à rétablir la paix entre cette ville & la Lorraine. Ses négociations ne furent point infructueuses : on convint d'abord d'une trêve, & la paix fut conclue l'année suivante.

Nicolas n'avoit que vingt-cinq ans lorsqu'il mourut, & comme il n'avoit jamais été marié, il ne laissa point d'enfans légitimes. Les Seigneurs embarrassés sur le choix de son successeur, s'assemblerent à ce sujet, & il y eut entr'eux de grands débats. Les uns étoient d'avis d'appeller à la succession le Bâtard de Calabre fils du Duc Jean ; les autres le Duc René I. qui vivoit encore. Quelques-uns vouloient que l'on reconnut Charles, fils de Jacques Marquis de Bade, époux de la Princesse Catherine, sœur cadette d'Isabelle ; mais aucun de ces sentimens ne prévalut. On résolut enfin de reconnoître pour Duchesse de Lorraine Yolande d'Anjou, épouse de Ferri II. Comte de Vaudemont, mère de René II. & fille du Roi René, & d'Isabelle de Lorraine, qui étoit la légitime héritière du duché, comme fille aînée du Duc Charles II. & qui réunissoit en sa personne, les droits de la ligne masculine & féminine. Yolande accepta les offres des Etats, & pour assurer au Prince René son fils la succession de la Lorraine, elle lui fit une cession de tous ses droits. Le Roi René lui céda aussi le duché de Bar : ainsi la jouissance de ces deux duchés fut assurée à René II.

Ce Prince avoit environ vingt-deux ans lorsqu'il succéda au Duc Nicolas son cousin. Charles le Hardi Duc de Bourgogne, Prince ambitieux, avoit dès-lors formé le dessein de s'emparer de la Lorraine, persuadé que la jeunesse & la foiblesse de René étoient pour lui une occasion favorable. Il avoit eu une entrevue avec le jeune Duc, lorsqu'il passa par Nanci dans le temps qu'il conduisoit le corps de son pere qu'il faisoit transporter à Dijon, & les deux Princes s'étoient séparés en apparence les meilleurs amis du monde. Cependant Charles fit avancer ses troupes sur les frontières de Lorraine, de Bourgogne & de Luxembourg, sous prétexte de secourir le Duc René en cas qu'il y eut quelques troubles à son avènement à la couronne. Le Duc de Lorraine prenant ombrage de la conduite du Duc de Bourgogne, le pria de retirer ses troupes, qui n'observant pas une exacte discipline, faisoient des ravages sur ses terres. Charles ne dissimulant plus ses véritables sentimens, déclara que ses troupes resteroient toujours dans les postes qu'elles occupoient jusqu'à ce que le Duc René eut fait avec lui une ligne offensive & défensive. René refusa d'abord la proposition du Duc de Bourgogne, parce qu'il vouloit rester dans le parti de Louis XI. mais se voyant abandonnée de tous ses alliés, il fut contraint malgré sa répugnance de consentir à ce que Charles exigeoit de lui. Cependant il traita en secret avec le Roi de France, & quelque temps après il fit alliance avec l'Empereur. Appuyé par deux puissances si considérables, il ne redouta plus les forces du Duc de Bourgogne, & lui déclara même la guerre. Il commença les hostilités par le siège de Danviller, dont il se rendit maître en huit jours. Ces nouvelles obligèrent Charles à abandonner le siège de Nuits qu'il faisoit alors, & à se rendre à Calais où étoit le Roi d'Angleterre, pour l'engager à faire avec lui une ligue contre la France. Les Généraux du Duc qui avoient reçu ordre de marcher vers la Lorraine, étoient déjà arrivés à Conthans, dont ils firent le siège qu'ils abandonnerent à l'approche des Lorrains.

Le Duc de Bourgogne ayant rassemblé une armée de quarante mille hommes, attaqua la ville de Briey qui est à quatre lieues de Thionville, dont il s'empara. Plusieurs autres petites villes eurent bien-tôt le même sort : la ville de Nanci fut même obligée de se rendre, ne pouvant être secourue par le Duc René. Ce Prince étoit à la Cour de France, où il s'étoit rendu pour engager Louis XI. à lui fournir des troupes. Ce Monarque lui faisoit de belles promesses ; mais elles étoient toujours sans exécution. Cependant le Duc de Bourgogne continuoit ses conquêtes, & il étoit déjà maître d'une grande partie de la Lorraine. Il tint même à Nanci les Etats du pays.

Charles fut obligé de suspendre ses conquêtes en Lorraine pour passer en Bourgogne, où sa présence étoit nécessaire. Deux grandes affaires l'y appelloient ; la première étoit le recouvrement du comté de Ferrette, & la seconde, la défense du Comte de Romont frère du Duc de Savoye, qui avoit été attaqué par les Suisses. Le Duc de Lorraine s'ennuyoit beaucoup à la Cour de France, où il n'avançoit rien. Les Suisses qui avoient déjà tempéré quelques avantages sur le Duc de Bourgogne, invitèrent René à se mettre à leur tête. Ce Prince accepta volontiers leurs offres, & battit le Duc de Bourgogne devant Morat le 22 de juin 1476. Les Seigneurs Lorrains avertis des pertes que Charles avoient faites, s'étoient réunis pour chasser les Bourguignons de leur pays, & en peu de temps plusieurs villes se virent délivrées de ces étrangers. Les Suisses pour reconnoître le service que le Duc René leur avoit rendu, lui fournirent les troupes & l'artillerie dont il avoit besoin pour recouvrer ses Etats. Avec ce secours & ceux qu'il reçut des habitants de Strasbourg, il se vit en état d'attaquer les Bourguignons. Il ne tarda pas à faire de grandes conquêtes, & se rendit bien-tôt maître de plusieurs villes : Nanci même fut obligé de capituler.

1475.

Le Duc de Bourgogne qui avoit rassemblé les débris de son armée, s'avança promptement pour venir au secours de la place ; mais il arriva trop tard. René après avoir laissé une forte garnison dans Nanci, se retira vers la Suisse, à dessein d'engager ces peuples à lui fournir de nouvelles troupes. Le Duc de Bourgogne profitant de l'absence de René, mit le siège devant Nanci, qu'il continua pendant les plus grands froids du mois de décembre. Ses troupes y eurent beaucoup à souffrir, tant de la rigueur de la saison, que des fréquentes sorties de la garnison de Rosieres, commandée par Malhortie le plus brave Capitaine de son temps. Cependant la ville de Nanci étoit réduite aux dernières extrémités : les vivres & les munitions de guerre commençoient à manquer, & elle se voyoit bien-tôt forcée à se rendre au Duc de Bourgogne, lorsque René reçut un secours considérable de la part des Suisses. Le Duc de Bourgogne délibéra quelque temps s'il livreroit bataille au Duc René, ou s'il prendroit le parti de la retraite. Ce dernier étoit le plus sage, mais il résolut malgré le petit nombre de troupes qui lui restoit alors, d'attaquer le Duc René. La bataille se donna le cinq de janvier 1476 (1477.) Les Bourguignons furent entièrement taillés en pièces, & le Duc de Bourgogne fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Son cheval s'étant enfoncé dans un endroit marécageux, il fut tué par un gentil-homme Lorrain, qui ne le connoissoit pas, & l'on trouva le lendemain son corps qui étoit pris dans la glace. La bataille avoit commencé entre dix & onze heures du matin, & ne finit

qu'à la nuit. René entra dans la ville de Nanci le soir même, & cette entrée fut remarquable par les témoignages de joye que les habitants de la ville donneroient en cette occasion. Ils dressèrent un arc de triomphe construit des os de chevaux, de chiens, & d'autres animaux qu'ils avoient mangés pendant le siège. Invention bizarre, mais qui devoit persuader le Duc de l'attachement qu'ils avoient pour lui.

1482.

Les Venitiens qui avoient pris querelle contre Hercule d'Est Duc de Ferrare, invirerent René à se mettre à la tête de leurs troupes; lui promettant de lui fournir ensuite les moyens pour faire la conquête du royaume de Naples. Ils le créèrent en même-temps noble Venitien, & l'admitrent dans le conseil de la ville. René accepta ces offres, & partit au commencement de l'an 1482. On lui fit à Venise une réception des plus magnifiques, & il fut déclaré Capitaine-général de la République. Il se mit en campagne dès le 16 d'avril, & attaqua les Ferrarois près de la ville d'Adria, & les tua en pieces. Cette victoire le mit en état de faire le siège de Ferrare, où il se fit plusieurs beaux faits d'armes. La rigueur que le Duc René exerça envers les prisonniers qu'il fit dans ces différentes occasions, indisposa les Venitiens contre lui. On diminua peu-à-peu l'autorité qu'il avoit; ce qui l'empêcha de terminer heureusement cette guerre. René mécontent de la conduite des Venitiens retourna en Lorraine vers la fin de la même année. Cependant on le revit l'année suivante en Italie, & il continua la guerre contre le Duc de Ferrare. La mort de Louis XI. & les brouilleries qui survinrent ensuite à la Cour de France, servirent de prétexte à René pour quitter de nouveau l'Italie. Il se rendit en France, & entra dans les intérêts du jeune Roi contre le Duc d'Orleans. Dans les Etats qui se tinrent à Tours, il demanda qu'on lui rendit le comté de Provence, & les duchés d'Anjou & de Bar, qui lui apparrenoient depuis la mort de René I. On lui répondit que le duché d'Anjou & le comté de Provence étoient des appanages de la couronne, ayant été cédés au Roi Louis XI. par Charles Comte du Maine, à qui le Roi René I. les avoit laissés: qu'à l'égard du duché de Bar, le Roi n'y prétendoit rien, & qu'il ne s'en étoit emparé que pour la garantie de quelques sommes qu'il avoit prêtées au Roi René: que dès-lors le jeune Roi Charles VIII. étoit disposé à en retirer ses troupes & à lui restituer, en lui donnant quittance des sommes prêtées au Roi René.

1487.

La révolte des Napolitains contre Ferdinand, paroissoit une occasion favorable aux intérêts du Duc de Lorraine. Malgré les mécontentemens qu'il avoit reçus de la Cour de France, & qui l'avoient engagé à se retirer dans ses Etats, il ne laissa pas de faire quelques tentatives auprès de Charles VIII. pour en obtenir les secours dont il avoit besoin. Le Roi lui donna de grandes espérances qui n'eurent aucun effet. On lui fit même entendre dans la suite, que si la France faisoit quelques efforts pour conquérir ces deux royaumes, elle prétendroit les garder pour elle-même. Rebuté du peu de succès de ses négociations, il s'en retourna dans ses Etats. Sur ces entrefaites, Charles VIII. mourut, & le Duc d'Orleans connu sous le nom de Louis XII. monta sur le trône à sa place. Le Duc de Lorraine qui jusqu'alors avoit été l'ennemi de ce Prince, ne lui vit pas plutôt la couronne sur la tête, qu'il songea à se reconcilier avec lui.

René avoit atteint la cinquante-septième année de son âge lorsqu'il fut attaqué d'apoplexie. Il mourut le 10 de décembre 1508. René ne laissa aucun enfant de Jeanne d'Harcourt, & la stérilité de cette Princesse fut une des principales causes de son divorce. Il avoit épousé ensuite Philippe de Gueldres, dont il eut douze enfans ; savoir, Charles, mort en bas âge ; François, mort aussi en bas âge ; Antoine qui lui succéda, Anne, Nicolas, Isabelle, morts en bas âge ; Claude Duc de Guise, tige des Princes de Lorraine établis en France ; Jean Cardinal de Lorraine, Louis Evêque de Verdun Comte de Vaudemont, Madame Claude, Madame Catherine sa sœur jumelle, François II. Comte de Lambesq & d'Ornon, qui fut tué à la bataille de Pavie en 1524. René étoit un des Princes le plus accompli de son siècle. Il étoit libéral, magnifique, courageux, aimant à récompenser ceux qui lui avoient rendu service. Il aimoit la justice, & vouloit qu'elle fut rendue avec toute l'exactitude possible.

Antoine, fils de René fut reconnu Duc de Lorraine aussi-tôt après la mort de son pere. Il naquit à Bar-le-Duc le 4 Juin 1489, & il avoit par conséquent environ dix-neuf ans lorsqu'il succéda à son pere. Il porta dans sa jeunesse le titre de Duc de Calabre, & fut élevé à la Cour de Louis XII. pour lequel il eut toujours un attachement sincere. Il accompagna ce Prince dans son expédition d'Italie, & y acquit beaucoup de gloire. Il aida le Roi de France à soumettre les Venitiens. Il ne fut pas moins dans les intérêts de François I. successeur de Louis XII. & il se trouva avec ce Monarque à la bataille de Marignan. Il étoit si fort attaché à François I. qu'après la mort de Maximilien, il employa toutes sortes de moyens pour procurer l'Empire au Roi de France, ce qui lui occasionna plusieurs voyages en Allemagne.

Luther avoit prêché sa doctrine en Allemagne, & il s'étoit fait un grand nombre de disciples. Ceux-ci voulurent s'établir dans la Lorraine ; mais le Duc Antoine aidé des troupes de France, remporta sur eux plusieurs avantages. Cependant François I. étoit sorti de sa prison de Madrid, où Charles V. l'avoit retenu si long-temps ; mais la guerre avoit bien-tôt recommencée entre ces deux Monarques. Antoine fit tous ses efforts pour rétablir s'il étoit possible la bonne union entre ces deux Princes. Il étoit occupé de cette grande affaire, & il se flattoit même d'en venir à bout lorsqu'il mourut. Cet événement arriva à Bar-le-Duc le 14 de juin 1544. Il fut fort regretté de ses sujets pour lesquels il avoit toujours eu des entailles de pere. Antoine laissa de Renée de Bourbon son épouse trois enfans ; savoir, le Duc François qui lui succéda, Nicolas Evêque de Metz & de Verdun, puis Comte de Vaudemont, de Mercœur & Marquis de Nemmeny & mort en 1577, & Anne de Lorraine qui épousa René de Châlons Prince d'Orange. Il avoit eu outre cela trois autres enfans morts en bas âge.

François fils & successeur d'Antoine étoit né à Nanci le 15 de février 1517, & il y avoit eu un magnifique tournois à sa naissance. François I. Roi de France, lui avoit donné son nom, & avoit voulu qu'il fut élevé à sa Cour. Animé du même zèle que son pere, il travailla fortement à faire cesser la guerre qui duroit depuis si long-temps entre le Roi de France & l'Empereur. Les Lorrains se flattoient d'un regne aussi heureux que le précédent. Il le fut en effet, mais il ne dura pas long-temps ; François mourut d'apoplexie dès la première année de son regne. Il laissa de sa femme Christine de Danemark, niece de Charles V. un fils nommé Charles.

DE LA
LORRAINE.

ANTOINE
XIXe. Duc hé-
réditaire.

1508.

FRANÇOIS
XXe. Duc hé-
réditaire.

1544.

DE LA
LORRAINE.

CHARLES II.
XXI^e. Duc hé-
réditaire.

1545.

Ce Prince n'avoit environ que trois ans lorsque son pere mourut. Après bien des difficultés, la Duchesse douairiere & le Prince Nicolas de Vaudemont eurent la régence pendant la minorité du jeune Duc. Henri II. étoit monté sur le trône de France, & il avoit pris la résolution au commencement de son regne de parcourir les frontieres de ses Etats. Etant arrivé à Nancy en 1552, il y fut reçu avec toute la magnificence possible; mais la Régente ne vit pas sans chagrin des troupes étrangères placées dans sa capitale, & jusqu'au milieu de son Palais. Il fut résolu dans un des conseils du Roi qui se tinrent dans cette ville, de faire conduire en France le jeune Duc de Lorraine, à qui le Roi destinoit dès lors la Princesse Claude sa fille. On y décida encore d'ôter à la Duchesse douairiere le commandement des places & des frontieres du pays, & de donner le gouvernement & la régence de la Lorraine au Prince Nicolas Duc de Mercœur & Comte de Vaudemont; qu'on mettroit dans Nancy une garnison de Lansquenets & de Lorrains, commandée par des officiers Lorrains, & qui prêteroiient serment au Duc; que les domestiques de ce Prince, qui pour la plupart étoient Allemands ou Flamands, & sujets de l'Empereur, seroient renvoyés incessamment & dans un certain temps limité; qu'au lieu du Seigneur Montbardon, on donneroit pour Gouverneur au jeune Prince le Seigneur de la Brosse-Mailly, ci-devant Gouverneur de M. le Duc de Longueville; que le nouveau Gouverneur seroit Lieutenant de cinquante hommes d'armes la plupart Lorrains, qui seroient pour la garde du jeune Duc; qu'on assigneroit à ce Prince une pension annuelle de quarante mille livres, & une de deux mille au Comte de Vaudemont son oncle, avec une compagnie de cinquante hommes d'armes. La Duchesse douairiere fit tout ce qu'elle put pour engager le Roi à changer de résolution, mais ses prieres & ses larmes furent inutiles. Le Roi ayant assemblé les nobles du pays, leur fit entendre les motifs qui l'obligeoient à en user ainsi envers le Duc Charles, protestant qu'il ne prétendoit causer aucun préjudice ni à la Duchesse ni au Prince son fils. La noblesse prêta alors serment au jeune Duc Charles en présence du Roi & des Princes de son sang, & renonça au serment qui avoit été fait à la Duchesse douairiere. Les Lorrains parurent fort sensibles au départ de la mere & du fils, & au changement qui arriva tout-à-coup dans le gouvernement de la province. Je ne rapporterai point les différentes expéditions que Henri fit à Metz, à Toul & à Verdun. J'en ai fait mention dans l'Histoire de France, & je ne ferois que répéter ce que j'en ai déjà dit.

Cependant le jeune Duc de Lorraine étoit à la Cour de France, où on lui procuroit tous les moyens de perfectionner son excellent naturel, & de faire briller ses grandes qualités. Il étoit si beau, & si bien fait que tous les Princes de l'Europe vouloient avoir son portrait, & Amurat III. Empereur des Turcs se le faisoient apporter tous les ans. » Dans un voyage qu'il fit en France à l'âge de soixante ans, » une infinité de personnes se rendirent à la Cour pour le seul plaisir de l'y voir. » Infatigable dans les travaux de la guerre, adroit dans tous les exercices du corps, de la chasse, des armes, il jouit d'une santé ferme & robuste jusqu'à la dernière extrémité de sa vie, ayant conservé jusqu'à la mort tous ses sens sains & entiers, sans aucuns besoins de secours extérieurs pour les fortifier ou les soutenir. On l'a vu dans un tournoi qu'il donnoit pendant un carnaval, être blessé d'un éclat de lance à la gorge. Le bois étoit entré bien avant dans

la

« la chair, sans que le Prince changeât de couleur, ni qu'il témoignât la
 « moindre frayeur. Il se le fit arracher sans jeter le moindre cri, & sou-
 « tenant au contraire par sa fermeté & par ses discours tous les assistants
 « allarmés. Les qualités de son cœur & de son esprit égaloient ou surpas-
 « soient celles de son corps. Magnanime, libéral, prudent, sage, prévoyant,
 « il sut gouverner ses Etats avec la bonté & la modération d'un père; il les
 « rendit florissans par sa prudence & son économie. Il y attira de toutes parts
 « des personnes habiles dans tous les arts. Il les aggrandit sans violence &
 « sans effusion de sang, par une sage & éclairée politique. Il cultiva son
 « esprit par toutes les belles connoissances dignes d'un grand Prince; sça-
 « chant les langues de l'Europe, l'histoire & les intérêts des Princes: éclairé
 « dans toutes les choses utiles à la vie. Sa grande expérience dans les
 « affaires l'avoit rendu un des plus grands politiques de l'Europe, & l'édu-
 « cation qu'il avoit reçue dans la Cour de France, lui avoit procuré la con-
 « noissance & l'estime de tous les premiers hommes de son siècle. Sçavant
 « même dans les choses qu'il n'avoit pas étudiées exprès, mais qu'il avoit
 « pour ainsi dire saisies dans les conversations des personnes éclairées &
 « intelligentes. Il raisonnoit juste sur toutes choses. Habile phylionomiste,
 « il pénétoit jusqu'au fond de l'ame de ceux qui l'approchoient. »

Le Duc de Lorraine retourna dans ses Etats après la mort de Henri II. Ils avoient beaucoup soufferts pendant les longues guerres de la France & de l'Empire. Il fit des reglemens pour remédier à tant de désordres, & ayant donné le gouvernement de la province à la Duchesse sa mere, il retourna en France; mais il n'y fit pas un long séjour. Pendant les guerres de religion qui désoloient la France, l'Allemagne & les Pays-bas, & les différens troubles qui agitoient l'Empire, le Duc Charles prit toutes les précautions nécessaires pour maintenir la tranquillité dans son pays. Cependant il fut soupçonné d'avoir favorisé la faction des Guises. Dans la querelle qui s'éleva entre Clement VIII. & la République de Venise, il ne voulut point souffrir que le Comte de Vaudemont entrât au service des Venitiens contre le Pape; il travailla au contraire à rétablir la paix entre ces deux puissances. Charles, après avoir porté la Lorraine au plus haut point de gloire où elle avoit jamais été, en y faisant fleurir les sciences & les arts, & en augmentant considérablement les revenus de ce duché par le moyen des salines, mourut à Nanci le 8 de mai 1608, ce qui jeta une grande consternation dans toute la Lorraine. Il eut de Claude de France plusieurs enfans; sçavoir, Henri Marquis du Pont, né à Nanci le 8 de novembre 1563, & qui prit ensuite le nom de Duc de Bar lorsqu'il voulut épouser Catherine de Bourbon, sœur unique du Roi Henri IV. ce qui souffrit plusieurs difficultés de la part de Rome. Son second fils fut Charles Cardinal de Lorraine né à Nanci le 1 de juillet 1567. Le troisième François Comte de Vaudemont né à Nanci le 17 de février 1571. Le Duc Charles eut aussi plusieurs filles; 1°. Christine née à Nanci le 6 d'août 1565, mariée à Ferdinand Gerard Duc de Toscane. Elle fut élevée à la Cour de France par son ayeule Catherine de Medicis, & mourut le 19 de septembre 1636. 2°. Antoinette née à Gondreville le 23 d'août 1566, qui fut mariée à Jean-Guillaume Duc de Juillers & de Cleves, Prince imbecille & frénétique. 3°. Anne née à Nanci le 10 d'octobre 1569. 4°. Catherine née à Nanci

Tome II.

E

1559.

DE LA
LORRAINE.

HENRI XXIII.
Duc héréditaire.

1608.

le 3 de novembre 1573. Cette Princesse fut Abbessé de Remiremont, & mourut à Paris en 1648. 5°. Elisabeth & Claude sœurs jumelles, nées à Nancy le 9 d'octobre 1574. Claude ne vécut pas; mais Elisabeth épousa en 1594 Maximilien Duc de Bavière, & mourut en 1635 sans avoir eu d'enfants.

Le duché de Lorraine fut occupé après la mort de Charles II. par son fils Henri surnommé le Bon. Ce Prince avoit déjà donné des preuves de sa valeur contre les troupes Allemandes qui étoient entrées en Lorraine, & en France au secours des Protestans. Le mariage qu'il avoit contracté avec Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV. l'engagea par trop de scrupule à faire le voyage de Rome, pour tâcher d'en obtenir la dissolution ou la dispense. Cette Princesse étant morte en 1604, il épousa en secondes noces Marguerite de Gonzague, fille de Vincent de Gonzague premier du nom, Duc de Mantoue, & d'Eleonor de Medicis, niece de Marie de Medicis Reine de France. Le regne de ce Prince ne nous offre aucun événement considérable : naturellement porté à la paix, il employa tous les efforts pour la maintenir dans ses Etats. Jaloux de se faire aimer de ses sujets, il chercha tout ce qui pouvoit contribuer à leur bonheur. Il étoit en si grande vénération chez ses voisins, que les Suisses catholiques qui s'étoient brouillés avec les Protestans le prirent pour arbitre de leur querelle. Il termina aussi par la voye de la négociation, les différends qui étoient depuis long-temps entre lui & le Comte de Nassau Sarbruch & Sarwerden au sujet des villages de Veisvillers & de Volflingen, dont la souveraineté étoit disputée entre les Officiers de ces deux Princes. Elle fut cédée au Duc de Lorraine par le traité qu'il fit avec le Comte de Nassau. Le mariage de Nicole sa fille aînée souffrit plusieurs contradictions. Elle avoit à peine deux ans, que Henri IV. la fit demander en mariage pour le Dauphin; le Roi d'Espagne avoit fait quelques jours auparavant la même demande pour l'Infant Philippe IV. & le Duc avoit envie de lui faire épouser Louis de Guise, Baron d'Anserville, depuis Prince de Phalzbourg, fils naturel du Cardinal de Guise. L'amour qu'il avoit pour ce jeune Prince, le portoit à vouloir le faire Duc de Lorraine. Mais dans la suite il consentit que la Princesse Nicole épousât Charles de Lorraine, fils aîné de François Comte de Vaudemont son frere. Henri mourut à Nancy le 31 de juillet 1624. La seizième année de son gouvernement, & la sixante-deuxième de son âge. Il n'eut de son second mariage que deux Princeses, Nicole dont nous venons de parler, & Claude qui fut mariée au Duc Nicolas-François. On lui reproche sa magnificence & sa libéralité qu'il poussa en effet jusqu'à l'excès.

CHARLES III.
XXIIIe. Duc
héréditaire.

Le mariage de Charles avec la Princesse Nicole lui donnant un droit sur les duchés de Lorraine & de Bar, il s'en mit en possession après la mort du Duc Henri. L'inclination n'avoit point fait ce mariage; ainsi rien n'étant plus capable de retenir le Duc Charles, l'indifférence naturelle qu'il avoit pour la Princesse son épouse, passa bien-tôt en mépris. Cette conduite irrita la Duchesse de Lorraine, & elle chercha dès-lors à marier sa sœur avec quelque Prince pour soutenir ses droits & ceux de sa sœur contre les entreprises de son époux. François Comte de Vaudemont pere de Charles, voulant assurer la Lorraine à son fils, reclama hautement ses droits, & se fit reconnoître dans les états tenus à Nancy, Duc de Lorraine à l'exclusion de Nicole sa niece.

Mais comme il n'avoit agi que pour les intérêts de son fils, il lui céda & transporta tous ses droits après quelques jours de gouvernement. Charles reconnu de nouveau Duc de Lorraine en prit seul le titre dans tous les actes publics, sans faire mention de la Princesse son épouse, dont la condition ne paroissoit pas moins brillante au-dehors, puisqu'elle partageoit toujours les honneurs souverains avec Charles.

Le caractère belliqueux de ce Prince le porta à une vie plus conforme à celle d'un aventurier, qu'à celle d'un Souverain. Toujours les armes à la main, & ne respirant que les combats, on le vit tantôt dans le parti de la France, tantôt dans celui de la maison d'Autriche : aujourd'hui maître de ses Etats, & d'autres fois obligé de chercher un asyle chez ses voisins, & n'ayant souvent d'autres sujets que des soldats. Le premier mécontentement qu'il donna à la France, fut le traité secret qu'il fit avec Charles I. Roi d'Angleterre. On le découvrit dans les papiers de Montaigu qui fut mis à la bastille. Le Duc de Lorraine étant venu quelque temps après en France, pour accommoder l'affaire de l'Evêque de Verdun, qui s'étoit opposé à la construction d'une citadelle que le Cardinal de Richelieu avoit résolu de faire bâtir près de cette ville, & ayant demandé l'investiture du duché de Bar, ne reçut de la Cour aucune réponse favorable. On ne voulut lui accorder de recevoir son hommage, qu'en qualité d'époux de la Princesse Nicole. La retraite qu'il accorda à Gaston Duc d'Orléans, frere unique de Louis XIII. & le mariage de ce Prince avec sa sœur acheverent de le brouiller entièrement avec la France. On dissimula cependant encore quelque temps de part & d'autre, & Charles qui ne vouloit pas encore se déclarer ouvertement, sembloit satisfaire à tout ce que Louis XIII. exigeoit de lui. Il s'excusa d'abord sur l'arrivée de Gaston en Lorraine, & déclara que les troupes qu'il avoit levées étoient destinées à secourir l'Empereur contre le Roi de Suede. Pour ôter tout soupçon, il leur fit passer le Rhin, & les employa à faire diverses conquêtes dont elles eurent seules toute la gloire ; car ses Impériaux intimidés par les succès des Suedois, n'avoient osé faire quelque entreprise considérable. La mauvaise saison ayant arrêté le cours des exploits du Duc de Lorraine, il renvoya ses troupes dans ses Etats, & se rendit à la cour de Munich. Le Duc de Baviere sollicité par la France, étoit près de prendre le parti du Roi de Suede ; mais le Duc de Lorraine l'ayant bien-tôt fait changer de résolution, il leva une armée de vingt mille hommes, dont il donna le commandement au Duc Charles. La joye que ce Prince ressentoit de se voir en état d'acquiescer de la gloire, fut troublée par les nouvelles qu'il reçut. Louis XIII. qui n'ignoroit pas sa conduite, étoit à Metz avec une armée considérable, & avoit fait mettre le siège devant Moyenvic. Obligé de défendre ses propres Etats, il se vit contraint d'abandonner l'Allemagne & de repasser en Lorraine. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il alla à Metz pour y voir le Roi. Ce Monarque lui fit tout l'accueil possible, mais il évita toujours de parler d'affaires, & cependant la ville de Moyenvic se trouva dans la nécessité de capituler. Le voisinage de l'armée François ne permit pas au Duc de Lorraine, de rester du moins en apparence dans les intérêts des ennemis du Roi. Il se vit forcé d'engager le Duc d'Orléans à sortir de ses Etats, & de signer en 1632 avec Louis XIII. un traité défavantageux. Il y étoit dit en

substance, que le Duc s'obligeoit à renoncer à tous les engagements qu'il pourroit avoir contractés au préjudice du Roi, & qu'il n'en pourroit faire aucun sans son consentement; que Charles ne permettroit dans les Etats aucune levée de troupes contre le service de la France; que le Duc donneroit toute liberté d'arrêter les sujets rebelles du Roi; que si ce Monarque se trouvoit dans la nécessité de porter les armes en Allemagne, le Duc donneroit passage à ses troupes, leur fourniroit pour de l'argent, des vivres & autres choses nécessaires, & joindroit du moins quatre mille hommes de pied, & deux mille chevaux de ses forces à celles du Roi; que dans ce cas le Duc participeroit pour un tiers aux conquêtes qui pourroient être faites. Enfin, que le Duc mettroit la Ville de Marfal en dépôt entre les mains du Roi pendant trois ans, durant lesquels le Duc jouiroit du domaine, de la ville & de ses dépendances.

Ce traité ne fut pas capable d'arrêter les desseins du Duc de Lorraine, & de l'empêcher de rester dans les intérêts de l'Empereur. Louis XIII. fut obligé de faire plusieurs voyages en Lorraine, & de se rendre maître de cette province pour forcer, s'il eut été possible, le Duc de Lorraine à rester tranquille. Ce Prince entraîné par son penchant pour la maison d'Autriche & pour le Duc de Bavière, aima mieux renoncer à ses Etats que d'embrasser un parti contraire à son inclination. Il se démit des duchés de Lorraine & de Bar, entre les mains du Cardinal de Lorraine son frere. L'acte fut passé à Mirecourt le 19 de janvier 1634. Après cette démission, Charles se retira en Alsace où il fut suivi par un grand nombre de personnes de la principale noblesse du pays, & par treize compagnies de cavalerie. Charles en sortant de ses Etats, avoit recommandé au Duc François son frere, de prendre garde qu'on ne lui enlevât la Princesse Claude & la Duchesse Nicole son épouse. Comme il n'avoit point eu d'enfans de cette Princesse depuis douze ans qu'il étoit marié, il appréhendoit que le Cardinal de Richelieu ne la portât à épouser quelque Prince François, qui par ce mariage auroit un droit au duché de Lorraine.

Le nouveau Duc signifia à la Cour de France la démission de son frere. Le Cardinal de Richelieu lui fit entendre que s'il vouloit rester ami de la France, il devoit tenir les traités qui avoient été faits avec le Duc Charles son frere, & remettre entre les mains du Roi, la minute du contrat de mariage de Gaston d'Orléans avec Marguerite de Lorraine, & le nom des témoins qui avoient assisté à ce mariage, & du Prêtre qui l'avoit beni. Le nouveau Duc n'ayant pu satisfaire le Cardinal de Richelieu sur ces articles, ou n'ayant pas voulu le faire, le Ministre de France déclara que le Roi ne recevroit pas son hommage pour le duché de Bar, que ce Monarque regardoit comme réuni à la couronne de France par la félonie du Duc Charles, & que quant à la qualité du Duc de Lorraine que François prenoit depuis la démission de son frere, on avoit plus d'une raison pour la lui contester.

Insqu'alors, il avoit été question du mariage du Duc François, qui avoit quitté la pourpre Romaine, avec la niece du Cardinal de Richelieu; le Duc François craignant qu'on enlevât la Princesse Claude, & que le mariage de cette Princesse ne causât la ruine de sa maison, il résolut de l'épouser. Le temps pressoit, & l'on ne pouvoit attendre la dispense de la Cour de Rome :

il fallut donc passer par-dessus toutes ces formalités, & le Prieur de Saint Remy leur donna la bénédiction nuptiale. Ce mariage leur attira bien des traverses de la part de la Cour de France. Ils furent obligés de se sauver sous des habits de payfans, & de se rendre avec bien des peines & des fatigues à Besançon, où étoit alors le Duc Charles. Ils passerent ensuite à Milan, où le Cardinal Infant leur fit tout l'accueil possible. Quant à la Duchesse Nicole, elle alla trouver à Fontainebleau Louis XIII. qui l'avoit invitée à faire ce voyage. Pendant qu'on la combloit d'honneurs en France, le Roi songeoit à conquérir le reste de la Lorraine, & il en fut entierement le maître après la prise de la Mothe qui se défendit long-temps.

Cependant le Duc Charles qui étoit toujours à Besançon, pensa plus d'une fois perdre la vie par les intrigues de quelques personnes mal intentionnées. Peu de temps après, ce Prince se rendit à Milan, où il concerta avec le Cardinal Infant sur les opérations de la campagne. Il s'avança ensuite avec son armée jusqu'en Tirol, & étant arrivé à Bruns où étoit alors la Cour de Bavière, il accepta le commandement de la Ligue catholique. Je ne suivrai point le Duc Charles dans ses différentes expéditions en Allemagne; parce que ces faits appartiennent à l'histoire de ce pays. Il me suffit d'observer ici que ce Prince y acquit beaucoup de gloire, & remporta de grands avantages sur les ennemis. Il se menagea si peu pendant la campagne de 1634 & pendant tout l'hiver de 1635, qu'il tomba dangereusement malade. Après le rétablissement de sa santé, il se mit de nouveau à la tête des troupes, & eut encore occasion de se signaler. On lui avoit conseillé de demander le duché de Wirtemberg en attendant qu'il pût rentrer en possession de ses Etats; mais il aima mieux repasser en Lorraine, & s'y rétablir par la voye des armes. En conséquence, il se rendit à Remiremont, dont ses troupes s'étoient déjà emparés. Ce premier succès fut suivi de plusieurs autres; ce qui engagea Louis XIII. à aller en Lorraine pour se mettre à la tête de ses troupes. La prise de Saint Michel inquiéta beaucoup le Duc Charles; mais ce Prince ayant été joint par le Comte de Galas, il se trouva en état de faire quelques conquêtes. Cet avantage ne fut pas de longue durée: les Généraux François ayant réuni toutes leurs forces, allerent camper entre Vic & Moyenvic. Par cette position, ils trouverent moyen de couper les vivres aux troupes du Duc Charles, & le contraignirent à sortir de nouveau de la Lorraine. Galas passa en Alsace, & le Duc Charles se retira à Besançon. Il en sortit au bout d'un mois pour se rendre à Bruxelles. Il y eut quelques conférences avec l'Infant.

Charles ne cherchoit que de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire, & de faire usage de ses troupes. La guerre que l'Electeur de Cologne faisoit avec les Bourgeois de Liege, lui en présenta une. Il consentit à marcher au secours de cet Electeur avec Jean de Wert qui l'étoit venn joindre. Il se présenta en effet devant la ville, & incommoda beaucoup les habitants; mais n'ayant point reçu de nouvelles troupes de l'Archevêque de Cologne, & d'ailleurs son armée ayant beaucoup de peine à subsister, il s'offrit pour être médiateur, & rétablit la paix entre l'Electeur & les habitants de Liege. La Lorraine étoit alors exposée aux plus grands maux: elle souffroit ce que la guerre, la peste & la famine ont de plus affreux. Toutes les pla-

DE LA
LORRAINE.

1636.

ces fortes & les châteaux furent démolis, & la Lorraine n'offroit par-tout qu'un pays ruiné & désolé.

Les Espagnols avoient résolu d'entrer en France au commencement du printemps, & le Cardinal Infant engagea le Duc Charles à se joindre avec lui. Ce Prince y consentit volontiers, & ayant rassemblé toutes ses troupes, qui formoient un corps d'environ neuf à dix mille hommes, il entra en France avec l'armée Espagnole, & commença les hostilités par la prise de la Cappel. Les commencemens de cette guerre furent assez heureux pour les ennemis de la France; mais dans la suite les choses changerent de face, & le Duc de Lorraine échoua devant Saint-Jean-de-Lône: une violente tempête & le débordement subit de la Saône le forcèrent à décamper si promptement, qu'il laissa son artillerie & une partie du bagage. Sur la fin de la campagne, le Duc Charles entreprit de se rendre maître de quelques places de la Lorraine. Il s'empara en effet de Remiremont, d'Epinal, de Châtel-sur-Moselle, de Charmes & de quelques autres places. Il battit aussi quelques corps de François & de Suédois qui avoient voulu arrêter ses progrès. Il partagea ensuite ses troupes, & les ayant envoyées sous la conduite de ses Généraux, il se retira à Besançon où son inclination pour la Princesse de Cante-Croix le rappelloit. Il profita du temps que l'hiver lui donnoit pour conclure son mariage avec cette Dame, & il fut célébré au mois d'avril 1637.

Cependant les Généraux François avoient repris toutes les places, dont le Duc Charles s'étoit rendu maître quelque temps auparavant, & le pays avoit été ruiné de nouveau, tant par les François que par une troupe de bandits qui faisoient le dégât de tous côtés, sous prétexte de servir le Duc de Lorraine.

1637.

1638.

Le Roi d'Espagne pour récompenser le Duc Charles des services qu'il lui avoit rendus, le déclara Capitaine-général de Bourgogne, avec ordre à ses Ministres de lui offrir un entretien proportionné à sa naissance. Le Duc accepta la charge; mais il ne voulut pas recevoir plus que ce qu'on auroit donné à un soldat de fortune. Le Ministre parut étonné de sa déclaration & lui dit que le Roi d'Espagne ne consentiroit jamais qu'il se contentât d'une pension si modique. Charles lui repliqua que sa naissance lui deviendroit incommode si elle l'empêchoit de vivre de son épée comme tant de soldats de fortune. L'armée de ce Prince étoit ordinairement sans paye, sans argent, sans artillerie & autres munitions de guerre. Le grand nombre d'ennemis que Charles eut à combattre dans cette Province, ne servit qu'à lui fournir l'occasion de donner de nouvelles preuves de sa valeur & de son intrepidité. Après avoir soutenu les efforts des François en plusieurs occasions & même souvent avec avantage, il trouva moyen de les empêcher de se rendre maîtres de Salins.

Le Vicomte de Turenne qui traversoit alors la Lorraine pour aller joindre le Duc de Weymar, fit assiéger Remiremont; mais après quelques jours de siège, les François furent obligés d'abandonner leur entreprise. Les troupes que le Duc avoit envoyées au secours de cette place, étant arrivées après la retraite du Vicomte de Turenne, surprirent Ramberviller, Baccarat & Domèvre, Epinal eut bien-tôt le même sort. L'Abbesse de Remiremont obtint une neutralité pour les villes de Remiremont & d'Epinal, & pour les

quatre Prévôtés qui en dépendent ; mais aux conditions qu'on payeroit certaines contributions pour l'entretien des troupes Françaises. On trouva cette charge bien légère en comparaison des maux auxquels on étoit exposé auparavant , & le pays de Vôge respira un peu , pendant les trois ans que la neutralité dura. Ces petits succès engagèrent le Duc Charles à faire un voyage dans ses Etats. Il n'y resta que huit jours, son armée qu'il avoit laissé en Franche-Comté souffrit de son absence , & il la trouva considérablement diminuée , tant par la desertion que la disette des vivres avoit occasionnée , que par la contagion qui en avoit enlevé une grande partie.

Malgré la foiblesse de son armée , Charles ne perdoit point de vûe ses grands projets. D'un côté , il songeoit à reprendre ses Etats ; & de l'autre , à secourir Brisac , que le Duc de Weymar assiégeoit. Les troupes qu'il avoit en Lorraine , avoient chassé les François de Luneville , & étoient déjà occupées à relever les fortifications de cette place. Cependant , il se dispoisoit à marcher au secours de Brisac. Il n'avoit avec lui que trois mille hommes. Le Duc de Weymar instruit de son arrivée , envoya contre lui un détachement considérable. L'habileté de Charles suppléa au nombre dans cette occasion ; & avec une si petite troupe , il trouva moyen de défaire ses ennemis (13). Charles , désespérant de secourir Brisac , tourna tous ses soins du côté de Luneville , qui étoit assiégée par le Duc de Longueville ; mais pendant qu'il faisoit tous les préparatifs nécessaires pour secourir la place , il apprit qu'elle avoit été obligée de capituler ; ce qui le détermina à prendre ses quartiers d'hiver en Bourgogne. La France ne pouvoit s'empêcher de rendre justice à la valeur de Charles , & elle auroit désiré que ce Prince employât ses talens militaires pour ses intérêts. Dès l'an 1639 , on lui fit quelques propositions d'accommodement ; mais elles furent sans succès , & ce Prince servit encore en Flandres l'année suivante , dans les troupes Espagnoles. Pendant cette campagne , où il s'étoit beaucoup distingué , sur-tout devant Arras , il avoit trouvé moyen de reprendre plusieurs places dans la Lorraine.

Charles , dégoûté depuis quelque temps de la conduite des Espagnols & des Impériaux à son égard , commença à écouter plus volontiers les propositions de la Cour de France ; & sur le simple passeport du Roi , il eut la hardiesse de se rendre à Paris. On le reçut avec tous les honneurs dûs à sa naissance. Le Cardinal de Richelieu lui témoigna l'envie qu'il avoit de le bien servir. Un accueil si favorable relevoit déjà les espérances du Duc de Lorraine , lorsque les propositions du traité qu'on lui présenta lui firent reconnoître qu'il s'étoit abusé. Il contenoit en substance :

« 1°. Que durant la guerre présente & après la paix , Charles & ses successeurs demeureront inviolablement attachés aux intérêts de la Couronne de France. 2°. Qu'ils n'aurent aucune intelligence avec les Princes de la maison d'Autriche , ou les autres ennemis de la France. 3°. Que le Duc renoncera à tous les traités qu'il peut avoir fait auparavant en ce qu'ils contiennent de contraire à celui-ci. 4°. A ces conditions , le Roi le rétablira en possession du duché de Lorraine & de celui de Bar , relevant de

1641.

(13) D'autres historiens prétendent que le Duc de Lorraine ne battit point les ennemis , mais qu'il fit une des plus belles retraites dont l'histoire fasse mention.

„ la Couronne de France , & tous les Etats qu'il avoit possédés auparavant ;
 „ excepté le comté de Clermont & ses dépendances , les terres de Stenay &
 „ de Jametz ; la ville de Dun & ses faubourgs , qui sont cédés au Roi &
 „ à ses successeurs. 5°. Que jusqu'à la fin de la guerre présente , Nanci de-
 „ meurera entre les mains du Roi , qui se réserve la liberté d'en démolir
 „ les fortifications , s'il le juge à propos. Par l'article secret , il étoit dit que
 „ le Roi ne restitueroit au Duc les deux villes de Nanci , qu'après en avoir
 „ détruit les fortifications , que le Duc ne pourroit faire sa demeure ordinaire
 „ à Luneville , comme trop proche de Nanci. 6°. Que le Duc ne pourra ,
 „ pendant tout le temps que le Roi tiendra cette place , mettre ses troupes
 „ en quartiers plus près qu'à cinq lieues de Nanci. 7°. Que les fortifications
 „ de Marfal seront rasées , avant que la place soit restituée à Charles , & qu'elle
 „ ne pourra être fortifiée à l'avenir. 8°. Que ce Prince joindra les troupes
 „ qu'il a présentement , & celles qu'il aura dans la suite , aux armées du Roi.
 „ 9°. Que les officiers & les soldats du Duc feront serment de fidélité au Roi ,
 „ & promettent de le bien servir envers & contre tous ceux avec qui le Roi
 „ sera en guerre , en tels lieux , & ainsi qu'il l'ordonnera. 10°. Que Charles ac-
 „ cordera dans ses Etats un libre passage aux troupes que le Roi voudra envoyer
 „ en Alsace , en Allemagne , dans le Luxembourg & dans la Franche-comté.
 „ 11°. Que tous les Lorrains , qui sont passés à la Cour de France , & qui ont
 „ fait au Roi le serment de fidélité , ne seront pas pour cela recherchés par le
 „ Duc ; mais qu'il les traitera comme ses autres sujets. 12°. Que les différends
 „ qui étoient à décider auparavant la guerre , pour raison de diverses parties
 „ des Etats du Duc , seroient terminés à l'amiable. 13°. Qu'en cas de contraven-
 „ tion de la part du Duc au présent traité , il consent que tout ce que le Roi
 „ lui rend , soit inseparablement uni à la Couronne de France. 14°. Le Roi
 „ déclare qu'il n'entre point dans ce qui concerne la dissolution du mariage
 „ du Duc avec la Princesse Nicole , l'affaire étant purement du tribunal ecclé-
 „ siastique ; mais il fut arrêté que le Duc donneroit par forme de pension à la
 „ Duchesse son épouse , six vingt mille livres monnoye de France par cha-
 „ cun an. “

Charles , qui n'avoit point envie d'observer les articles de ce traité , le signa
 le 2 d'avril , quelque dures que fussent les conditions. Il se rendit ensuite dans
 ses Etats , où ses sujets le reçurent avec des démonstrations de joie extraordi-
 naires. A peine fut-il arrivé à Bar , qu'on lui fit signer la ratification du traité
 qu'il avoit passé à Paris ; mais quelques jours après , il fit une protestation contre
 tout ce qu'il avoit fait. Le Duc Nicolas-François , qui étoit alors à Vienne en
 Autriche , en fit aussi une contre tout ce que le Duc Charles avoit fait & signé à
 Paris , au préjudice des droits de souveraineté de la maison de Lorraine , &
 en particulier contre les articles du traité. Le Duc Charles étant entré en pos-
 session de tous ses Etats , demanda la demolition de Marfal. On fut surpris
 à la Cour de France , d'une demande qui paroissoit si contraire à ses inté-
 rêts. On prétend que le dessein du Duc étoit de s'emparer de la ville aussi-
 tôt qu'on auroit démoli un bastion , & de la mettre en état de défense avant
 qu'on eut envoyé une armée pour la reprendre.

Charles , mécontent du traité qu'il avoit fait , ne cherchoit que les occasions
 de le rompre , & il avoit déjà contracté une alliance secrète avec le Comte
 de

de Soissons & le Duc de Bouillon, qui occasionnoient alors quelques troubles dans la France. Le Cardinal de Richelieu avoit découvert ses desseins, & pour l'empêcher de les exécuter, il l'avoit pressé de joindre ses troupes à celles du Roi. La mort du Comte de Soissons arrivée vers ce temps-là, & la paix que le Duc de Bouillon avoit été contraint de faire avec le Roi, rompirent toutes les esperances du Duc Charles, & l'engagèrent à sortir une seconde fois de ses Etats pour prévenir les effets du ressentiment de la France. Il alla avec ses troupes se camper dans son ancien poste entre la Sambre & la Meuse, d'où les François ne purent jamais le débûsquer pendant tout le temps que la guerre dura. Un de ses principaux talens avoit toujours été de sçavoir le camper avec avantage.

Le Duc Charles, qui ne cherchoit que les occasions de se déclarer l'ennemi de la France, se joignit au Duc de Baviere, qui étoit entré en guerre avec cette puissance pendant la minorité de Louis XIV. Les troupes de Suede devoient se joindre aux François pour pénétrer dans la Baviere; mais la manœuvre du Duc Charles empêcha la jonction, & il se posta si avantageusement, que les ennemis ne purent rien entreprendre. Le Duc de Lorraine, profitant de la rigueur de l'hiver, surprit les Suedois dans leurs quartiers, en tailla une grande partie en pieces & fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il y avoit plusieurs officiers généraux. Le Duc, profitant de cet avantage, s'empara de Rotteveil; il prit ensuite la route des Pays-bas, pendant que le Comte de Ligniville se rendoit maître de quelques places dans la Lorraine, que le Duc conserva jusqu'à l'arrivée du Marquis de la Ferté. Charles aida les Espagnols à reprendre plusieurs villes dans la Flandres. L'Empereur & la France avoient enfin signé à Munster un traité, dans lequel le Duc de Lorraine n'avoit point été compris, & l'on avoit remis à discuter les intérêts de ce Prince lorsque Louis XIV. feroit la paix avec le Roi Catholique. Les Espagnols avoient refusé d'accéder au traité, dans l'esperance de profiter des troubles dont la France étoit alors agitée, & la guerre continua encore quelque temps. Charles se voyant sans ressource par le traité de Munster, proposa un nouvel accommodement avec la France; les propositions qu'on lui fit lui paroissant trop dures, les choses demeurèrent dans le même état où elles étoient auparavant, & le Duc de Lorraine servit encore dans l'armée d'Espagne, qui étoit dans les Pays-bas; mais les railleries que l'Archiduc essuya plusieurs fois de ce Prince, l'indisposèrent contre lui & le portèrent à en prendre vengeance. Cependant il n'exécuta son dessein que quelques années après. Charles profitant de la querelle qui s'étoit élevée entre les Princes & le Cardinal Mazarin, prit le parti des premiers & joignit ses troupes au Vicomte de Turenne.

La valeur de Charles étoit connue de toute l'Europe, & chacun souhaitoit l'attirer dans son parti. L'Irlande obligée de plier sous la tyrannie de Cromwell, crut trouver dans le Duc de Lorraine un défenseur capable de la soustraire au joug que ce fameux politique lui avoit imposé. Les Archevêques & Evêques d'Irlande lui envoyèrent une députation, pour le conjurer de marcher promptement à leur secours. Charles, toujours avide de gloire, signa le 3 de juillet 1651 un traité, par lequel il s'engageoit de remettre le Roi Charles II. sur le trône à quelque prix que ce fut, & à passer en personne en

Tome II.

F

1643.

1648.

1650.

1651.

DE LA
LORRAINE.

Irlande avec sept mille hommes. Le Duc rencontra tant d'obstacles dans l'exécution de ce grand dessein, qu'il fut obligé de l'abandonner. Cependant la guerre des Princes continuoit toujours en France; & Charles qui étoit dans leurs intérêts, s'avança jusqu'à Paris. Il demeura dans cette ville pendant trois jours, & l'on prétend qu'il fit en cette occasion un accommodement avec la Reine. Quoiqu'il en soit, il décampa le 17 de juin 1652, & se retira en Lorraine. Il pouvoit alors y rester tranquillement; & cependant il alla de nouveau offrir ses services aux Espagnols, dont il avoit si souvent éprouvé la mauvaise volonté & les hauteurs. Il n'eut pas lieu d'être content de sa réception: on lui imputa le mauvais succès du combat de la porte saint Antoine, donné le 2 de juillet 1652. Il se vit obligé de prendre une seconde fois le parti du Prince de Condé, & il promit de le servir pendant deux mois.

1654.

Les Espagnols qui croyoient n'avoir plus besoin du bras du Duc de Lorraine, ou qui craignoient que ce Prince n'exécutât quelque dessein contraire à leurs intérêts, l'arrêterent prisonnier & l'enfermerent dans la citadelle d'Anvers. On eut même la lâcheté de se saisir de ses pierreries, & de tout l'argent qui lui appartenoit. Telle fut la récompense qu'il reçut des grands services qu'il avoit rendus à l'Espagne. Sa disgrâce ne lui fit rien perdre de la liberté de son esprit ni de son humeur enjouée. Il resta enfermé près de cinq mois, sans qu'on permit à ses parens mêmes de le voir. Cependant le tribunal de la Rote avoir enfin prononcé sur la validité de son mariage avec la Princesse Nicole, & avoit déclaré que la Princesse de Canre-Croix n'avoir aucune action contre elle. Le Duc François, qui étoit encore à la Cour de Vienne, ayant appris la déréction de son frere, alla se mettre à la tête des troupes Lorraines qui étoient en Flandres. Il les exhorta à servir fidelement l'Espagne, comme étant l'unique moyen d'obtenir la liberté du Duc Charles. La cour souveraine de Lorraine & Barrois prit en même-temps toutes les précautions nécessaires pour mainrenir l'autorité de ce Prince dans la petite partie de ses Etats qui lui restoit. Toute l'Europe vit avec étonnement la conduire que les Espagnols tenoient à l'égard du Duc Charles. L'Archiduc publia un manifeste, par lequel il prétendoit se justifier de l'emprisonnement du Duc de Lorraine, en chargeant ce Prince de plusieurs choses qui sembloient autoriser l'Archiduc à le traiter en ennemi. Le Duc François fut aussi soupçonné d'avoir eu part à l'emprisonnement de son frere, & ce soupçon étoit fondé sur l'attachement qu'il parut d'abord avoir pour les Espagnols. Il resta cependant long-temps incertain sur le parti qu'il devoit prendre, & les différens conseils qu'on lui donna, ne servant qu'à augmenter son irrésolution, il fit de grandes fautes avec les meilleurs intentions du monde. Le Duc Charles ayant été transféré d'Anvers à Dunkerque, fut enfin conduit en Espagne. On l'enferma à Tolède dans une ancienne tour, où on le traita assez durement. Le Duc François qui étoit resté à l'armée d'Espagne, ne fut pas long-temps sans avoir lieu de se plaindre de Fuenfeldagne; & les troupes Lorraines furent mises dans les plus mauvais quartiers d'hiver. Ces mauvais traitemens n'empêcherent pas les Lorrains de faire leur devoir dans la campagne suivante. Le Cardinal Mazarin avoir déjà fait tous ses efforts pour les attirer au service de la France, & quelques officiers généraux avoient déjà accepté les propositions qu'on leur avoit fai-

tes ; ce qui avoit fait perdre au Duc François une partie de son crédit auprès des Espagnols.

Charles s'ennuyoit dans sa prison , & il étoit résolu à tout faire pour en sortir. Il fit donc proposer à la Cour d'Espagne de lui donner ses troupes & une grosse somme d'argent en ôtage de sa fidélité. Les Cours de Rome , de Vienne & la République de Venise s'employèrent avec zèle pour lui procurer la liberté. La Princesse Nicole travailla plus efficacement. Le Duc Charles lui avoit envoyé un acte , par lequel il lui transportoit toute son autorité , & ne laissoit au Duc François que la qualité de Lieutenant-général. La Duchesse Nicole traita avec la France , pour faire passer à son service toutes les troupes Lorraines. Elle rendit ensuite une déclaration , par laquelle elle ordonnoit aux officiers & aux soldats du Duc Charles de quitter incessamment le service de l'Espagne , & de se rendre sur les frontières de France. Les troupes refusèrent de reconnoître d'autre autorité que celle du Duc François. La cour souveraine de Lorraine refusa d'abord d'obéir à la Duchesse Nicole ; mais enfin elle la reconnut pour Régente pendant l'absence du Duc. Ce Prince traitoit toujours avec l'Espagne , pendant que son épouse étoit en négociation avec la France. Le traité paroissoit conclu avec les Espagnols , & Charles avoit déjà donné ses ordres pour que ses troupes s'engageassent à leur service ; mais le Duc François , qui avoit d'abord été si fort attaché à l'Archiduc , trouva moyen de passer en France avec les troupes Lorraines. Il se rendit à la Cour , & obtint la restitution de ses châteaux , terres & bénéfices. Charles craignant que la conduite du Duc François ne fut un obstacle à son élargissement , en conçut une étrange indignation contre son frere. Une partie des Princes & Seigneurs François étoient dans le parti de la Duchesse Nicole , qui prétendoit jouir de tous les droits de la souveraineté à l'exclusion du Duc François ; l'autre penchoit du côté de ce Prince , sur-tout à cause de Ferdinand & de Charles ses fils , à qui il étoit mal-aisé de refuser son estime. Dans la suite la Duchesse Nicole prit le parti de François , dans la crainte que le Duc Charles ne voulût céder ses duchés de Lorraine & de Bar au Prince de Vaudemont fils de la Princesse de Cante-Croix.

La Duchesse Nicole travailloit toujours avec beaucoup d'ardeur pour procurer la liberté à son époux ; mais elle mourut avant que d'avoir pu réussir. La mort de cette Princesse arrivée au commencement de février 1657 , parut à la Princesse de Cante-Croix un événement favorable pour la fortune de ses enfans. Elle fit presser le Duc de déclarer & de ratifier son mariage avec elle. Le Duc Charles alors prévenu contre'elle , refusa de lui donner satisfaction.

Les Espagnols croyant n'avoir plus rien à craindre de la part du Duc Charles , & d'ailleurs ne pouvant résister aux vives sollicitations de plusieurs Princes de l'Europe , consentirent enfin à son élargissement ; mais ils ne le firent que par degrés. Les Cours de France & d'Espagne étoient alors entrées en négociations ensemble , pour conclure une paix solide & durable. Le Duc Charles n'y fut pas traité comme un allié , mais comme un Prince qu'on vouloit mettre hors d'état de brouiller à l'avenir les deux royaumes bornés par ses Etats. Il fut donc réglé que le Duc Charles feroit remis en possession de ses biens sous ces conditions : qu'il démoliroit Nanci ; qu'il céderoit à la France Moyenvic , le duché de Bar , le comté de Clermont , Stenay ,

Dun & Jametz, & qu'il donneroit un passage libre & ouvert aux troupes que le Roi de France voudroit envoyer en Alsace; que le Duc Charles ni aucuns Princes de sa maison ne pourroient demeurer armés, mais qu'ils seroient obligés de licentier leurs troupes à la publication de la paix; que le Duc Charles renonceroit à toute intelligence, ligue & association qu'il pourroit avoir avec quelque puissance que ce fût, au préjudice de la couronne de France. Après ces reglemens, le Duc de Lorraine fut remis en pleine liberté. Charles n'étoit pas content des articles du traité, & il ne fut pas plutôt devenu libre qu'il se plaignit hautement de l'ingratitude des Espagnols & de la maison d'Autriche. On fut obligé de renir plusieurs conférences pour signer le traité, parce que le Duc faisoit tous les jours naître de nouvelles difficultés. Il se rendit en France, & fut obligé d'avoir recours au Cardinal Mazarin pour obtenir des conditions moins dures. Il conclut en 1661 à Vincennes un nouveau traité par lesquels les duchés de Lorraine & de Bar lui étoient rendus, à la réserve de Sirk & de quelques autres villages. Le Roi retenoit Moyenvic, le comté de Clermont, Srenay & Jametz. Il fut de plus résolu, que les fortifications de Nanci seroient démolies; que le Duc n'en pourroit faire de nouvelles en aucunes places de ses Etats, sans l'agrément du Roi; que ce Monarque seroit mis en possession de Sarbourg & Phalsbourg, & des postes nécessaires pour conserver un chemin libre, depuis l'entrée des terres de son domaine jusqu'en Allemagne. En conséquence il rendit au Roi foi & hommage pour le duché de Bar. Après cette cérémonie il retourna en Lorraine dont il visita les places.

Quelques temps après il retourna en France, où il s'attira du chagrin par ses irrésolutions continuelles. Le mariage du Prince Charles son neveu avec Mademoiselle de Nemours souffrit bien des difficultés de sa part. Il y avoit d'abord consenti: mais les délais qu'il occasionnoit lui-même faisoient assez voir qu'il s'y opposoit secrètement. Enfin, on ne sçait par quel motif Charles signa en 1662 un nouveau traité avec la France, dont voici les principaux articles: « Que le Duc Charles cède & transporte au » Roi la propriété de ses Etats & duchés de Lorraine & de Bar, leurs dé- » pendances & annexes pour en jouir après son décès, en tout droit de » souveraineté pour être unis & incorporés à la Couronne de France à ja- » mais. Il est dit en conséquence que le Duc jouira sa vie durant des » duchés de Lorraine & de Bar en toute souveraineté, en la maniere qu'il » auroit fait ou pu faire avant le présent traité. Et en considération de » cette cession, le Roi déclare dès-à-présent tous les Princes de la maison » de Lorraine, habiles & capables de succéder à sa couronne, les agré- » geant à sa famille royale, & les adoptant à cet effet; veut qu'ils y soient » appellés selon leur rang de mâles en mâles après l'auguste maison de » Bourbon; qu'ils marchent devant tous les Princes issus des maisons sou- » veraines étrangères, ou enfans naturels des Rois & leurs descendans, & » jouissent des privilèges & prérogatives des Princes de son sang, à con- » dition néanmoins que dans les lieux où les Pairs du royaume ont rang » & séance, en qualité de Pair, les Princes de la maison de Lorraine ne » s'y pourront trouver en plus grand nombre, que quatre, selon l'ordre & » le rang de leur aînesse, pour y prendre leur rang comme les Princes du » sang. »

Ce traité fut signé à Montmartre le 6 de février 1662, en présence du Duc de Guise & de l'Abbesse de Montmartre sa sœur. Le Duc François & le Prince Charles son fils apprirent cette nouvelle avec beaucoup de chagrin, & la Cour souveraine de Lorraine & du Barrois crut voir son anéantissement dans le traité que Charles venoit de passer. Elle ne put retenir ses plaintes, & tous les Lorrains rémoignèrent leur mécontentement. Le Duc François écrivit à tous les Gouverneurs des places pour les engager à ne les point céder aux troupes Françaises. Le Prince Charles ayant employé inutilement tous les moyens pour porter le Roi à renoncer à ce traité, se retira d'abord à Befançon, ensuite en Italie & de-là à Vienne. Pendant son absence le Duc François son pere fondé de procuration, épousa au nom de son fils Mademoiselle de Nemours. Il fit ensuite de très-humbles remontrances au Roi, au sujet de la cession que le Duc son frere lui avoit faite. Le Duc Charles de son côté déclara qu'on avoit inséré trois ou quatre articles faux ou altérés, & qui étoient contraires à ses intérêts. Il demanda au Roi, ou son exécution dans toute son étendue, ou sa cassation entière. Le Roi sans avoir égard à routes ces remontrances, somma le Duc Charles de lui remettre Marsal entre les mains pour la sûreté de la cession, & le Duc lui demanda en même-temps de faire accepter le traité par les Etats du royaume & par les Princes du sang, persuadé que ces derniers n'y consentiroient jamais.

Au milieu de tant de troubles, l'amour avoit encore un empire absolu sur le cœur de ce Prince; & les charmes de Marie-Anne Pajot fille d'un Apoticaire, le captiverent au point qu'il résolut de l'épouser. Pour calmer les inquietudes du Duc François, il promit par un acte autentique de reconnaître le Prince Charles son neveu pour son unique & légitime héritier des duchés de Lorraine & de Bar, & déclara en même-temps que s'il lui naissoit des enfans de ce mariage, ils ne pourroient jamais prétendre à ces duchés. Le contract de mariage avec Mademoiselle Pajot fut fait en secret le 18 d'avril. Cependant le traité de Montmartre souffroit de grandes difficultés. Le Roi lassé des remises continuelles du Duc à l'égard de Marsal, donna ordre de lui saisir tous ses domaines, & contraignit par les armes, ses Officiers à se défaire de leurs deniers entre ses mains. Charles privé de nouveau de ses revenus envoya ses députés à la Diète de Ratisbonne. Les instructions qu'il leur avoit données rouloient principalement sur la nullité du traité de Montmartre, & sur la qualité du fief de l'Empire, qu'il prétendoit appartenir à la Lorraine, malgré le traité de Nuremberg de l'an 1542.

Une nouvelle inclination troubla le repos dont Charles jouissoit à Mirecourt. Une jeune Chanoinesse nommée Isabelle Comtesse de Ludre le charma si fort qu'il lui parla de mariage. Des propositions il en vint bien-tôt à l'effet, puisqu'il fut fiancé à cette Dame. La Princesse de Cante-Croix fit alors de nouvelles tentatives pour engager le Duc, ou à déclarer son mariage avec elle, ou à le rehablirer. Le Prince trop passionné pour sa nouvelle maitresse, alloit faire célébrer le mariage lorsque la mere de la Comtesse de Ludre rompit tout commerce avec le Duc. Le chagrin que les refus du Duc avoient causé à la Princesse de Cante-Croix, lui occasionnerent une maladie qui la conduisit au tombeau. Le Duc informé de son état con-

sentit alors à l'épouser par Procureur, & comme le danger pressoit on ne put attendre les dispenses de la Cour de Rome, qui dans la suite refusa de les accorder.

1663.

Louis le Grand persuadé que toutes les voyes de négociations étoient inutiles avec le Duc Charles, se rendit à Metz avec son armée, & fit faire le siège de Marfal. Le Duc de Lorraine désespérant de pouvoir sauver cette place, & craignant d'ailleurs la perte de ses États, signa un nouveau traité par lequel il s'engageoit de remettre cette ville entre les mains du Roi dans trois jours sans rien endommager. Le Roi lui promettoit après la remise de la place, de retirer toutes les troupes qu'il avoit dans ses États, dont il lui laisseroit la jouissance libre & entière. Ce Monarque s'obligeoit en même-temps à lui faire restituer les deniers qu'on avoit retenus sur ses domaines. Le Duc auroit souhaité que le Roi renonçât au traité de 1661; mais on lui fit entendre qu'il devoit être content que ce Monarque y dérogeât tacitement en le remettant au traité de Vincennes fait l'année précédente.

Le Duc de Lorraine s'étant raccommodé avec la France, se retira à Nancy que le Roi avoit permis de fermer d'une simple muraille. Le Duc François & le Prince Charles voulurent se rendre à sa Cour; mais il refusa de les y recevoir, ce qui obligea le Duc François à se retirer à Pont-à-Mousson, & le Prince Charles n'ayant pu trouver de retraite à Paris, passa à la Cour de Vienne. Le Duc de Lorraine ne songeant plus qu'à vivre en paix, s'occupa à rétablir ses finances par de nouveaux impôts qui jusqu'alors avoient été inconnus dans ses États. Il évitoit la dépense, & trouvoit dans la frugalité de sa table dequoi remplir ses coffres. Il contraignoit par des moyens violens ceux qui tenoient ses domaines en gages, à les réunir à la couronne sans en rembourser le prix. La chasse, les bals, la comédie, les carouzels étoient ses exercices ordinaires. Il se trouvoit cependant embarrassé de ses troupes, sa principale ressource. Il avoit été obligé, pour ne pas laisser languir les officiers dans une honteuse pauvreté, de leur donner des charges dans sa maison; mais la plupart se laisserent d'une vie oisive & tranquille. Ayant obtenu la permission de la France, il les envoya à l'Electeur de Mayence sous la conduite du Prince de Vaudemont son fils. Pendant que ce jeune Prince cherchoit à acquérir de la réputation, Charles son père se livroit à de nouvelles amours. Le différend qu'il avoit eu avec le Comte d'Apremont au sujet de ce comté, & les conférences qui suivirent cette petite guerre, donnerent occasion au Duc Charles de voir la fille de ce Seigneur. Il fut frappé de sa beauté, & l'épousa quelque temps après, quoiqu'elle n'eut que treize ans accomplis, & qu'il fut dans la soixante & deuxième année de son âge. Il ne déclara ce mariage que quelques jours après, & il voulut qu'elle fit son entrée solennelle à Nancy, mais seulement pendant la nuit pour qu'il s'y trouvât moins de monde.

La guerre étant terminée entre les Electeurs Palatin & de Mayence par le traité d'Heilbron fait en 1667. Les troupes Lorraines entrèrent au service de la France. Le Duc Charles fit alors de nouvelles levées sur différens prétextes; mais il fut obligé de les licentier en 1668. Les hostilités que l'Electeur Palatin committit sur ses terres, l'obligea à rassembler son armée & à

Penvoyet au devant de l'ennemi. Les Lorrains pénétrèrent bien-tôt par le duché des deux Ponts dans les Etats de l'Electeur, ayant à leur tête les Princes de l'Islebonne & de Vaudemont. Les deux armées s'étant trouvées en présence près de Bingham on en vint aux mains, & la victoire qui avoit long-temps penché pour les Palatins, se déclara pour les troupes de Lorraine. La rigueur de la saison, & le défaut de canon de batterie empêchèrent le Prince de l'Islebonne de profiter de sa victoire. L'Electeur Palatin ayant rassemblé les débris de son armée, s'empara de plusieurs châteaux; ce qui mit le Duc de Lorraine dans la nécessité de faire de nouvelles levées. Louis XIV. prenant ombrage du grand armement que le Duc de Lorraine faisoit alors, lui envoya de nouveaux ordres de licentier ses troupes, sous la garantie qu'on obligeroit l'Electeur à cesser les hostilités. Charles fit d'abord quelques difficultés, mais enfin craignant le ressentiment de la France, il consentit à tout ce qu'on exigeoit de lui, & le Roi retira ses troupes.

Le Duc qui ne pouvoit jamais rester tranquille, négocia secrettement avec diverses puissances pour le mettre à couvert des entreprises de la France. Ses intrigues furent découvertes, & le Roi le menaça de le faire repentir de sa conduite, & en effet comme on voyoit qu'il n'y avoit pas à compter sur les promesses du Duc de Lorraine, il fut résolu de se saisir de sa personne; mais il n'étoit plus à Nanci lorsque les François y arrivèrent. La ville fut livrée au pillage; on désarma les bourgeois, on enleva les chartes du trésor, & les registres de la Chambre des comptes qu'on transporta à Metz. Le Maréchal de Crequi s'empara ensuite de toutes les places fortes de la Lorraine, & le Duc à l'âge de soixante & quatre ans, sans aucunes commodités d'équipages, & suivi seulement de quatre Seigneurs, se vit contraint de chercher un asyle à Cologne, où il demeura jusqu'au commencement de la guerre de Hollande. L'Empereur & les Princes d'Allemagne s'intéressèrent vivement à son rétablissement. L'Electeur de Cologne & les Evêques de Munster & de Strasbourg travaillèrent plus efficacement que les autres, & le Roi content de leur médiation consentit à rendre la Lorraine au Duc Charles aux conditions suivantes. » Que le Roi fera bâtir à » ses frais une citadelle en Lorraine, en tel lieu qu'il jugera plus utile » pour son service; que le Duc de Lorraine assignera dans son pays une » route pour passer la garnison que le Roi enverra dans la citadelle; que » jusqu'à ce qu'elle soit achevée, le Roi aura en Lorraine un corps de » deux mille chevaux & de deux mille hommes d'infanterie, qui se retireront de la Lorraine après que l'ouvrage sera achevé; qu'au cas de » guerre & même en temps de paix, le Roi pourra faire entrer en Lorraine jusqu'à deux mille chevaux & six mille hommes de pied que le » Duc sera obligé de recevoir, de loger dans ses Etats, & d'entretenir en » payant sept sols par cavalier & trois sols par fantassin, &c. Que le » Duc ne pourra fortifier aucune place, faire aucun traité ou alliance » avec qui que ce soit, ni lever aucunes troupes sans l'agrément du Roi, » & qu'il se contentera de trois compagnies de gardes de soixante hommes chacune, à sçavoir de deux à cheval & d'une de Mousquetaires à pied; & que dès-à-présent le Roi disposera de toutes celles qui sont sur

1669.

DE LA
LORRAINE.

" pied ; que ce présent traité se fera personnellement pour le Duc sans
" parler de ses successeurs ; qu'en cas que le Duc contrevienne directement
" ou indirectement à aucuns des articles du présent traité , il consent que
" ses Etats demeurent pour toujours acquis au Roi , &c. "

Ce traité parut si dur , que le Comte de l'Islebonne déclara que le Duc ne le signeroit jamais. Cette déclaration fit rompre les négociations , mais on les entama de nouveau l'année suivante , c'est-à-dire l'année 1672. Elles n'eurent pas un meilleur succès , parce que la France ne voulut point se relâcher sur aucuns des articles. Charles se flattant d'un meilleur sort à la paix future , prit le parti de la guerre , & se joignit à l'Electeur de Brandebourg. Ce Prince ayant fait son accommodement avec la France , renvoya les troupes au Duc de Lorraine. Ce Prince proposa une ligue entre l'Empire , l'Espagne & la Hollande contre la France , & voulut les engager à ne point signer la paix qu'il ne fut compris dans le traité. Pendant que les confédérés réunissoient leurs forces pour arrêter les progrès de Louis XIV. le Duc de Lorraine s'étoit mis sur les rangs pour se faire élire Roi de Pologne.

1674.

Cette entreprise ne réussit pas ; Sobieski ayant été reconnu par la plus grande partie des Polonois. Charles n'ayant plus d'esperance de ce côté , partit de Vienne pour se rendre à l'armée Impériale qui étoit en Flandres. Il passa ensuite en Alsace , & se trouva à tous les combats qui se donnerent en differens endroits. Il se préparoit à joindre ses troupes à l'armée de Montecuculli , qui étoit dans le bas Palatinat lorsqu'il fut attaqué d'une maladie dont il mourut le 18 de septembre 1675 , dans la soixante & deuxième année de son âge. Son corps fut porté à Coblentz , & déposé dans l'Eglise des Capucins. Il ne fut transporté dans ses Etats que le 20 de mai 1717. Ce Prince dont il n'est pas facile de définir le caractère , disoit quelquefois à ses confidens qu'il auroit désiré être né simple gentilhomme , pour voir jusqu'où il auroit pu pousser sa fortune.

CHARLES LEOPOLD
DUC DE LORRAINE
XXIV.
Duc héritier.

1675.

Le successeur de ce Prince fut Charles Leopold son neveu , & fils du Duc Nicolas François. Il étoit né à Vienne le 3 d'avril 1643. L'envie d'acquiescer de la gloire l'avoit porté à faire la campagne en Hongrie en 1663 , & il s'étoit mis à la tête d'un escadron que l'Empereur lui avoit donné. Il fut le premier à attaquer les Turcs près de Raab ; & il se comporta en Héros dans cette occasion. Il continua depuis ce temps-là à servir dans les troupes Impériales , où il fit voir qu'il avoit hérité de la valeur & des autres talens militaires de son oncle. Sa prudence & son habileté étoient si connues de Montecuculli , que ce grand Général en demandant sa retraite à cause de ses infirmités , engagea l'Empereur à nommer Charles Leopold pour prendre le commandement général de son armée sur le Rhin.

1676 &
1677.

Ce Prince eut la gloire de prendre Philipsbourg à la vûe de l'armée Française , & l'Empereur lui en accorda le gouvernement. Il ne se comporta pas avec moins de valeur pendant que la guerre continua , & si le Duc n'eut pas toujours des succès favorables , il ne donna pas moins des preuves de sa capacité & de son courage. Enfin , la paix ayant été conclue avec l'Empereur en 1679 , il fut dit dans ce traité que le Duc de Lorraine seroit rétabli dans les Etats que le feu Duc son oncle possédoit en 1676.

1683.

Charles resta tranquille à Inspruck jusqu'au commencement de la guerre de

de Hongrie, c'est-à-dire jusqu'en 1683. Il fut chargé de cette guerre, où il acquit une nouvelle gloire. La délivrance de Vienne, la victoire que les Chrétiens remportèrent sur les Turcs à Gran, la prise de Bude & celle de Belgrade furent les fruits de sa prudence & de sa valeur (12). La guerre s'étant allumée entre la France & l'Empire pendant qu'elle continuoît toujours en Hongrie, l'Empereur chargea le Duc de Lorraine de la conduite de l'armée qu'il se proposoit d'envoyer sur le Rhin. Il se distingua beaucoup dans les deux campagnes qu'il fit, quoique la fortune n'eut pas toujours favorisé ses entreprises : mais comme il faisoit les préparatifs nécessaires pour la troisième campagne, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut le 18 d'avril 1690, dans la quarante-huitième année de son âge. Ce Prince étoit grand, bien fait & avoit l'air noble & majestueux. Il affectoit beaucoup de modestie dans ses habits ; avoit l'esprit élevé, solide, judicieux : il savoit parfaitement prendre son parti : étoit capable des plus grandes affaires, tant dans le conseil que dans l'exécution : prévoyant, attentif, vigilant, modéré, vif & ardent dans les affaires qui demandoient de la promptitude & de la diligence, & circonspect dans celles qui ne demandoient point de précipitation. Il aimoit les belles-lettres & la lecture, sur-tout celle de l'histoire. Il possédoit parfaitement plusieurs langues. Ce Prince laissa en mourant quatre fils d'Eleonor son épouse, 1°. Leopold I. Duc de Lorraine qui lui succéda, né à Inspruck le 2 de septembre 1679, 2°. le Prince Charles-Joseph-Ignace-Antoine-Jean-Félicité Grand-Prieur de Castille, Electeur de Trèves, né à Vienne le 24 de novembre 1680, & mort le 4 de decembre 1715, 3°. le Prince Joseph-Innocent-Emanuel-Félicien-Constant, né à Inspruck le 20 d'octobre 1685, mort à la bataille de Cassano le 18 d'août 1705, 4°. Le Prince François-Antoine-Joseph-Ambroise Abbé de Stavelo, né à Inspruck le 8 de decembre 1689, mort le 27 juillet 1715. 5°. La Princesse Eleonor, morte quelques jours après sa naissance. 6°. Le Prince Ferdinand, né le 9 d'août 1683, & qui ne vécut que deux mois.

Leopold Joseph-Charles fut reconnu Duc de Lorraine après la mort de son pere ; mais il n'entra en possession de ses Etats qu'en 1697, en vertu du traité de Rîswic & à peu-près sous les mêmes conditions que son grand oncle les avoit possédés en 1670. Ce Prince épousa l'an 1698 Elisabeth-Charlotte fille de M. le Duc d'Orléans, ce qui acheva d'assurer à ses sujets une heureuse tranquillité pour laquelle ils soupiroient depuis long-temps. Après la mort de Charles IV. dernier Duc de Mantou, celui de Lorraine voulut faire valoir ses prétentions sur le Mantouan & le Mont-ferrat du chef de son ayeul Eleonor femme de l'Empereur Ferdinand III. Le Duc de Gualtalla lui disputa cette succession ; mais l'Empereur les mir d'accord en donnant le Mont-ferrat au Duc de Savoye, & en se réservant le Mantouan. Le Duc de Lorraine s'appliqua à procurer la paix à ses Etats ; & il n'entra dans aucunes des guerres qui s'élevèrent au sujet de la succession de l'Espagne. L'Empereur fut si content de sa conduite, qu'il garda long-temps à Vienne le Prince héréditaire de Lorraine, pour lequel il avoit une tendresse véritable paternelle. Charles s'occupa à rétablir le bon ordre dans son duché :

CHARLES V.
XXVe. Duc hé-
réditaire.

1690.

(12) On verra les détails de cette guerre dans l'article d'Allemagne.

DE LA
LORRAINE.

FRANÇOIS
ETIENNE
XXVIE. Duc
héréditaire.

1719.

LE ROI STANISLAS
XXVIIIE.
Duc de Lorraine.

il y fonda une academie pour l'éducation de la noblesse, ce qui attira dans son pays un grand nombre de jeunes seigneurs étrangers. Il mourut le 27 de mai 1729. De cinq Princes & de huit Princesses qu'il eut de son mariage il ne reste plus que deux Princes; sçavoir François-Etienne aujourd'hui Empereur, né le 8 de décembre 1708, & Charles né le 12 de décembre 1712, & la Princessesse Anne-Charlotte née le 17 mai 1714.

François-Etienne étoit à Vienne lorsque son pere mourut; il en partit au mois d'octobre suivant pour se rendre dans ses Etats. Il avoit tâché d'obtenir la grace de rendre l'hommage au Roi de France par Procureur pour le duché de Bar; mais elle lui fut refusée, & il fut obligé de se rendre en personne à Paris. Il garda sur la route l'incognito, & ne prit que le titre de Comte de Blamont. Il prêta foi & hommage le premier de février 1730, & après avoir resté quinze jours à Paris il s'en retourna dans ses Etats.

L'Empereur Charles VI. qui le destinoit pour son gendre, prenoit un soin tout particulier de ce Prince. La guerre où l'Empereur s'engagea contre la France au sujet de la couronne de Pologne, fit retarder le mariage de sa fille avec le Duc de la Lorraine, mais les préliminaires de Vienne ayant rétabli la tranquillité, ce mariage fut célébré à Vienne le 12 de février 1736. En vertu du traité qui avoit été signé entre l'Empereur & la France, le Roi Stanislas fut mis en possession des duchés du Bar & de Lorraine & de leurs dépendances, dans la même étendue que les possédoit alors la maison de Lorraine; mais sous la clause qu'après la mort de ce Prince, ces duchés seroient réunis en pleine souveraineté & pour toujours à la couronne de France. En conséquence de cette cession, il fut décidé que le duché de Toscane appartiendrait à la maison de Lorraine après la mort du Prince qui possédoit alors ce duché. Le trône Imperial étant devenu vacant par la mort de Charles VII. François-Etienne fut élu Roi des Romains le 13 de septembre 1745.

Les différentes révolutions que le Roi Stanislas avoit éprouvées dans sa fortune, ne lui avoient pas permis de faire connoître jusqu'à quel point il étoit pénétré d'un tendre amour pour ses sujets; mais il ne se vit pas plus dans une situation tranquille & assurée, qu'il voulut en même-temps travailler au soulagement de l'ame & du corps de ceux que la Divine Providence avoit commis à ses soins, en augmentant la piété & en bannissant l'indigence.

Dans cette vûe, il donna dès le 21 mai 1739 ses lettres-patentes pour l'établissement à perpétuité de Missionnaires, qui, répandans la parole de Dieu, & distribuant des Aumônes successivement dans les paroisses de ses Etats, contribuassent à y entretenir la piété & à soulager les peuples: sur tous ceux de la campagne où ces secours sont moins abondans.

Mais l'éducation de la jeuneffe Chrétienne étant l'une des principales sources du soutien des Etats, par les dispositions qu'elle repand dans le cœur des Sujets à la fidelité envers Dieu & leur Souverain, à l'obéissance des Loix & à tout ce qui peut contribuer à l'avantage commun de la société civile; non-content d'avoir déjà donné son attention à procurer ce secours à la Noblesse de ses Etats par des établissemens solides, il pensa que ses soins paternels devoient s'étendre à tous les ordres sur un point aussi essentiel, & principalement aux pauvres.

Occupé de ce dessein, il ordonna qu'à commencer du 2 novembre 1749, il seroit ouvert à perpétuité deux écoles publiques & gratuites aux pauvres enfans des trois paroisses de la ville-neuve de Nancy & fauxbourgs en dépendans, aux conditions énoncées au contrat passé le 29 juillet précédent, accepté le même jour par les Officiers Municipaux de la ville de Nancy, avec le fondé de procuration des Freres de l'institut des Ecoles-Chrétiennes, ratifié par les Supérieurs du même institut le six août suivant : auxquels Freres la maison de Maréville seroit abandonnée pour y recevoir, garder & entretenir à titre de correction tous les Sujets qui y seroient envoyez.

Après avoir élevé des Temples dignes de la Majesté-Divine, & bâti des asyles à ces malheureux que la douleur accable ; il fit une fondation pour subvenir au soulagement des maladies épidémiques & populaires qui pourroient survenir aux gens de la campagne, & ensuite procurer quelque secours aux mêmes habitans qui auroient perdu leurs récoltes par la grêle, les orages, les débordemens ou les gelées, de même qu'à ceux dont les maisons ou habitations auroient été incendiées par accidens.

Il n'y avoit à la Cour souveraine de Nancy qu'un seul Avocat, par lequel les Sujets indigens pouvoient être aidés à titre de *charité*. Ce secours leur manquoit assez souvent à cause de la multiplicité des affaires, des exercices ordinaires de la profession & du temps nécessaire à un mur examen. Le Prince voulant procurer à cette portion de son peuple les moyens d'obtenir justice, établit par sa déclaration du 20 juillet 1750 une chambre des consultations composée de Jurisconsultes distingués par leurs lumières & leur probité, pour prendre connoissance des affaires que les pauvres se trouveroient dans le cas de porter par appel en cette Cour, & leur en donner gratuitement leur avis, sans lequel l'appel ne pouvoit être reçu, & l'utilité de cet établissement fut étendue à tous les Sujets de tous états & conditions qui voudroient en profiter.

Le progrès des sciences, des lettres & des arts attira ensuite l'attention du Souverain. Afin de fournir à ses Sujets les secours nécessaires pour augmenter leurs connoissances, & diminuer leurs besoins, il établit par sa déclaration du 28 décembre de la même année, une bibliothèque publique dans la ville de Nancy, & fonda des prix annuels à distribuer aux Auteurs des pièces qui en seroient jugées dignes par les Censeurs nommés à cet effet.

Il donna encore le 19 avril 1751 ses lettres-patentes confirmatives de la fondation d'une troisième école gratuite en la ville neuve de Nancy faite par le Prélat de Bouzey, & contenant nouveau un règlement pour les écoles charitables.

L'établissement de douze places dans le collège de Pont-à-Mousson en faveur des Gentilshommes par contrat du 14 septembre 1748, secondoit les vûes du Prince. Il vouloit procurer au moins à une partie de la Noblesse de ses Etats, dont les facultés seroient médiocres, les moyens de faire élever leurs enfans conformément à leur naissance, & les rendre utiles par cette voye au service de la patrie, soit dans l'Eglise, soit dans la profession des armes. Mais la création d'une école militaire que le Roi de France venoit de faire, présentant des avantages biens supérieurs à ceux que ce Prince s'étoit proposé d'assurer à ses Etats, il crut faire un plus grand bien

en les associant du consentement du Roi très-Chrétien à cette magnifique fondation. Il supprima donc celle qu'il avoit faite à Pont-à-Mousson, après avoir obtenu que 12 jeunes Gentilshommes Lorrains auroient place dans l'école militaire de France. Pour ne point priver ses sujets de ce qu'il avoit déjà fait en leur faveur, il transporta cette même fondation à l'établissement de douze pauvres Demeoiselles. En conséquence il créa par ses lettres-patentes du 14 juillet 1751 huit pensions viagères de six cens livres pour huit Demeoiselles qui voudroient se marier, & quatre autres pensions de 300 livres pour celles qui desireroient se consacrer à Dieu par des vœux de religion. Le fond de cet établissement, qui est à perpétuité, doit être pris sur le trésor royal de sa Majesté-Polonoise, sans aucune retenue sous quelque dénomination qu'elle puisse être. Les places seront remplies en vertu des brevets qu'on expédiera à mesure qu'il y aura des places vacantes.

La médecine étant la science la plus importante & la plus nécessaire à la conservation des sujets, il crut devoir porter plus particulièrement son attention à tout ce qui peut contribuer à ses progrès & à sa perfection, & dans cette vue par les lettres-patentes du 15 mai 1752, il établit dans la ville de Nancy un collège de Médecine à l'instar de ceux qui sont établis dans quelques-unes des grandes villes de France. Ce collège étant composé de Docteurs Médecins d'une habileté & d'une expérience reconnue, ils se communiqueroient respectivement leurs connoissances & leurs lumières, rassembleroient les observations & les découvertes qu'ils feroient dans l'exercice de leur profession & les ouvrages qu'ils composeroient; feroient des cours d'Anatomie, de Botanique & de Chimie, ce qui formeroit successivement des élèves, & donneroit des sujets utiles à l'Etat dans une partie aussi essentielle. Et par arrêt de son conseil du 4 mai 1753, il associa ce collège royal à la faculté de Médecine de l'Université de Pont-à-Mousson.

Il y avoit dans cette Université deux chaires & deux Professeurs de Mathématiques; mais le Prince considérant que la plus ancienne de ses écoles devenoit inutile au moyen de la fondation par lui faite le 8 septembre 1749, d'une nouvelle chaire de Mathématique en la même Université, laquelle renferme toutes les parties de Mathématiques, il ordonna par arrêt de son conseil du 5 janvier 1753, que cette ancienne école seroit convertie en une chaire de Professeur d'Histoire qui en enseigneroit un cours, & à cet effet donneroit une leçon d'une heure tous les jours qui ne seroient pas congé pour les Philosophes, & à tout autre heure que celle des leçons de Philosophie. Toutes personnes, quand même elles ne suivroient aucune autre leçon du Collège ou de l'Université, ont la liberté d'assister à ces leçons d'histoire.

Tous ces établissemens ne satisfaisoient pas encore les vûes du Prince, quoiqu'on ne put, dans la capitale de ses États, lever les yeux sans rencontrer par tout des monumens de la magnificence d'un grand Monarque, il voulut que tous ses Sujets se ressentissent de la tendresse d'un père bienfaisant.

Il fit remplir des magasins vastes & nombreux, qui par leur abondance toujours uniforme & toujours renaissante, pussent tromper en même-temps la dureté de l'avare qui entasse le superflu, & prévenir le désespoir de l'indigent qui manque du nécessaire.

Ne pouvant parer les coups de la fortune, ni prévenir les fautes des commerçans, il voulut au moins les mettre en état de les réparer; & pour cet effet il assigna un fond où les Marchands pourroient trouver aisément de quoi soutenir leur commerce.

L'établissement sous ses yeux d'une compagnie de cadets, par laquelle il leur avoit ouvert la voye de se placer dans le service militaire, lui donna une si grande satisfaction, qu'il voulut que les dotations de collèges & d'écoles gratuites qu'il avoit faites, fussent durables après lui, & même les étendre dans les lieux où il jugeoit qu'il pouvoit être fructueux.

Après avoir obtenu pour ses Sujets douze places dans la nouvelle école militaire de France, il destina les revenus de l'abbaye de S. Pierremont, à former ceux du collège de S. Simon, dans lequel on doit fournir tout ce qui est nécessaire pour l'entretien de huit pauvres Gentilshommes de ses Etats qu'il nommeroit successivement. Il résolut aussi d'assurer après son décès à douze de ses Sujets d'âge & de condition requises, une somme à titre de gratification par chacune des deux années, qu'ils seroient attachés en qualité de volontaires aux corps où ils desireroient d'être placés sous l'agrément des Commandans.

Le grand nombre des habitans de la ville de Bar méritant son attention, il leur procura des secours pour l'éducation des enfans. Il ajouta annuellement aux revenus de son collège, sous la direction des Peres de la Compagnie de Jesus, une somme à prendre sur son domaine, & fonda deux écoles de charité, lesquelles seroient déservies chacune par deux Freres de l'Institut des écoles Chrétiennes.

Il fonda une pareille école dans la ville de Commercy.

Et comme l'éducation des filles, sur-tout de celles qui sont favorisées de la naissance, lui parut aussi digne de ses soins, en ce qu'elle peut leur procurer des établissemens plus avantageux, & les rendre plus propres à bien élever un jour leurs enfans, il destina un fond dont le revenu serviroit après lui & les usufruitiers, à procurer dans un couvent distingué l'entretien à douze pauvres Demoiselles, jusqu'à ce qu'elles se trouvaient en état d'entrer dans le monde.

Tous ces bienfaits répandus sur un peuple qui a toujours pour ainsi dire adoré ses Maîtres, sont autant de voix qui s'élèveront jusqu'à la fin des siècles pour chanter les louanges, & rappeler continuellement la mémoire d'un si bon Prince.

» Il y a en Europe, dit un auteur Moderne (13), un grand Prince qu'un
 » singulier enchaînement de prospérités & de malheurs a rendu célèbre.
 » Personne ne sçait mieux imaginer un projet, & l'exécuter avec autant
 » d'économie que de promptitude..... Ses maisons de plaifance sont rem-
 » plies d'objets agréables & d'enjolivement d'un goût exquis..... Là, on
 » voit des bâtimens de toutes sortes de formes, qui plaisent par la richesse
 » des matieres, par la nouveauté du dessin, l'élégance de la forme, le
 » bon goût des ornemens..... Là, on se promène dans des jardins où la
 » nature est dans son beau & infiniment diversifié..... Que nos Artistes
 » aillent à l'école de ce grand Prince, & ils apprendront mille manieres de

(13) Essai sur l'Architecture in-12. 1743. A Paris chez Duchêne,

« nous surprendre, de nous plaire, de nous enchanter » (14).

La Lorraine, comme on vient de le voir par cet abrégé, a long-temps été le foyer des guerres & des disputes entre la France & l'Allemagne, qui s'en contestoient réciproquement la souveraineté & le domaine. Les fréquentes divisions qui regnerent entre ces deux puissances, produisirent entre la Meuse & le Rhin cette multitude de petites souverainetés, de Républiques & de seigneuries regaliennes qu'on y vit depuis le dixième siècle & qui ont subsisté jusqu'au seizième. Les Princes qui se disputoient l'Empire, voulant chacun de leur côté se faire des créatures, accorderoient aux Evêques, aux Abbayes, aux Eglises, aux Seigneurs, des privilèges & des droits très-étendus. Ils y ajoutoient souvent de grands domaines; ce qui fut l'origine des différentes maisons souveraines, telles que furent celles de Luneville, de Daisbourg, de Bouillon, de Salm, de Blamont, de Hombourg, de Castres, de Saverden, de Sarbourg, des deux Ponts, de Sarbruch, de Commercy, d'Apremont, de Pierre-Fort, de Sedan, de Chiny, de Luxembourg, &c. De-là vint aussi la puissance des Evêques de Metz, de Toul, de Verdun, de leurs chapitres, de leurs villes épiscopales, qui se gouvernoient comme Républiques & villes libres relevantes de l'Empire. Plusieurs abbayes mêmes exerçoient sur leurs terres, une espèce de pouvoir regalien subordonné à l'Empire, au Duc de Lorraine, au Duc de Bar ou à l'Evêque de Metz, à qui ils devoient respectivement l'hommage. Le duché de Lorraine n'en étoit pas pour cela moins étendu & moins considérable; mais les entreprises de ces petits Seigneurs obligeoient souvent les Ducs, d'avoir les armes à la main pour les contraindre à rester tranquilles. Telles furent les sources de ces guerres si fréquentes contre les Evêques de Metz & de Toul, & contre les Seigneurs qui se liguoient avec eux pour s'opposer aux Ducs de Lorraine. Ces Princes malgré ces petites dominations, avoient toujours le droit de glaive, le saut conduit par terre & par eau dans toute l'étendue de leurs marchisies & de leurs duchés. Les droits de souveraineté ont beaucoup varié dans ce pays comme dans le reste de l'Europe.

Tous les peuples de ce pays étoient anciennement Serfs; les Evêques étoient maîtres des biens de l'Eglise; & les terres cultivées par des particuliers, appartenoient à leurs Seigneurs, qui exerçoient sur leurs sujets une autorité presque absolue, puisque leur volonté seule tenoit lieu souvent de loi & de règle. Les villages ne furent affranchis qu'assez tard; & les affranchissemens étoient encore rares au douzième siècle. De-là se formèrent les communautés & les coutumes qui sont en si grand nombre dans ce pays. Les villes & les châteaux doivent en quelque sorte leur origine aux petites guerres que les Seigneurs se faisoient les uns aux autres. Toutes les querelles & disputes étoient ordinairement décidées par le Seigneur, qui imposoit des punitions aux coupables. On en appelloit rarement au Prince souverain, & les appels n'avoient ordinairement lieu qu'entre des Seigneurs ou des Eglises dont les Souverains étoient toujours les défenseurs naturels. Les Ducs de Lorraine en qualité d'*Avoués* de la

(14) On fera mention des autres actions de ce Prince à l'Article de Pologne.

plupart des Abbayes du pays, rendoient la justice aux sujets de leurs Eglises, présidoient à leurs plaids, y jugeoient souverainement, prenoient les armes pour leur défense, & se mettoient à la tête de leurs vassaux pour les conduire à la guerre. En conséquence on leur abandonnoit certain domaine ou certaine rétribution & on partageoit avec eux les biens des Eglises, afin qu'ils les garantissent de l'oppression & du pillage (15).

La maison de Lorraine a produit diverses branches, dont les principales sont Vaudemont, Mercœur, Guise, Joyeuse, Chevreuse, Mayenne, Ansmale, Elbeuf, Harcourt, Armagnac & Lillebonne.

La Lorraine peut avoir quarante lieues d'Orient en Occident depuis Biche jusqu'à Sainte-Menehould, & près de cinquante lieues du Sud-ouest au Nord-est depuis la Marche jusqu'à Chombourg. Elle est bornée à l'Orient par le Palatinat du Rhin & l'Alsace; au Nord par le Luxembourg; à l'Occident par la Champagne; & au Midi par la Franche-Comté. Ses rivières principales sont la Meuse, la Moselle & la Sare. Cet Etat se divise en trois parties; sçavoir le Duché de Lorraine, les trois Evêchés & le Duché de Bar (16).

Le pays est fertile & abondant en grains, quoiqu'il y ait beaucoup de montagnes & de forêts. On y trouve toutes les choses nécessaires à la vie, & même avec tant d'abondance, qu'on est en état d'en transporter dans les pays voisins. Les mines donnent du cuivre, du fer, de l'étain & du plomb. Le commerce du sel est si grand, qu'il fait une grande partie du revenu du Prince. Sur la montagne de Vosge on trouve des bains chauds, des perles & des calcedoines.

(14) D. Calmer, préf. de son hist. de Lor.

(16) Je crois devoir donner ici une courte description de quelques décorations particulières qu'on voit dans les châteaux de Luneville & de Commercy, d'autant plus volontiers que la plus grande partie de ces embellissemens ont été faits par les ordres du Roi Stanislas qui a lui-même dirigé les travaux.

Entre les différents morceaux qu'on admire dans le premier, il y en a quatre principaux; sçavoir 1°. la cascade & le pavillon au bout du canal des jardins de Luneville. 2°. Le *Kiosque* ou bâtiment turc. 3°. Le *Treffe* ou bâtiment chinois. 4°. Le *Rocher* situé au bas de la terrasse du même palais. Ce dernier morceau est une des choses les plus singulières que l'art ait jamais entreprises & exécutées. On y voit 86 figures de grandeur naturelles que l'eau fait mouvoir. Elles représentent des bergères qui conduisent leurs troupeaux, des ateliers, des forgerons, des fileuses, des lavandières, des ménagères de campagne, des enfans qui jouent, des buveurs, un hermite en contemplation, &c.

Dans le château de Commercy, on remarque deux morceaux singuliers. 1°. Une colonnade hydraulique bordant le pont qui

est situé au bas de la terrasse du château. Des deux côtés s'élèvent sept colonnes couvertes & revêtues d'eau, portant une corniche surmontée de vases & de bouquets de fleurs en amortissement. Dans chaque intervalle de colonnes est un bocal de verre, contenant des bougies & servant aux illuminations. Les colonnes ont des pieds d'estaux auxquels sont ajustés des Mascarons qui versent de l'eau sans cesse dans leurs coquilles; & pour la sûreté aiant que pour la décoration & l'ornement, le bas des entre-colonnes est rempli par des balustrades proprement travaillées. 2°. Le grand pavillon. Ce bâtiment est magnifique, & au milieu s'élève un superbe salon, d'où l'on passe par trois portes vitrées à un balcon posé sur l'entablement. Ce balcon paroît appuyé sur six colonnes d'eau, qui par des Mascarons placés à leurs socles, ont leur issue dans un vaste bassin. L'intérieur de ce pavillon répond par sa magnificence à la décoration de la façade. On y voit sur-tout un lustre singulièrement imaginé & construit. Le lustre & son fût, c'est-à-dire la base & son pied d'estal tiennent à un cordon qui forme une colonnade d'eau de 5 pieds de haut. Le cordon tient au

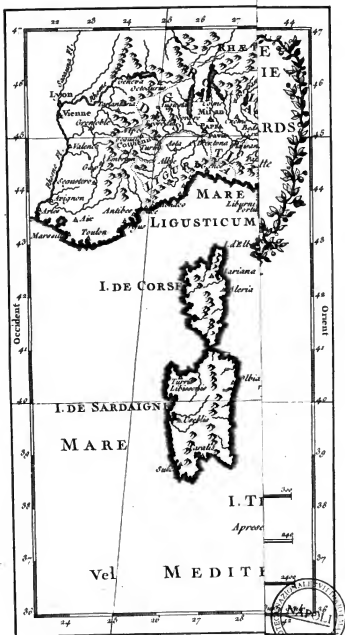
DE LA
LORRAINE.

couronnement du lustre chargé d'un grand nombre de bougies, & ce couronnement est soutenu par quatre colonnes d'eau, dans le milieu desquelles on voit un Neptune monté sur des monstres marins qui jettent de l'eau, dont la chute sert à former une cascade. Le lustre se termine en cul de lampe aussi chargé de bougies. De ce cul de Lampe sort une

colonne d'eau, qui fait communication avec le couronnement du lustre, lequel est soutenu par 8 colonnes d'eau, & dans le milieu il y a une grande cascade. Toute la machine est posée sur une table, & frappe agréablement les Spectateurs par les cisèlures, dorures & ornemens de toute espèce.

Fin de l'Histoire du duché de Lorraine.







INTRODUCTION

A L'HISTOIRE

UNIVERSELLE.

CHAPITRE SECOND.

DE L'ITALIE.



I nous avons eu lieu d'être surpris à la vûe des révolutions arrivées dans l'Espagne & dans les Gaules, nous le serons encore plus en considérant celles dont l'Histoire d'Italie nous fait le tableau. Nous verrons un pays d'abord habité par quelques sauvages devenir ensuite plus célèbre, tant par le nombre de ses premiers habitans qui se multiplient insensiblement, que par les différentes colonies qui viennent s'y établir, & qui s'agrandissent aux dépens les unes des autres. Du sein de ces mêmes nations il sort un nouveau peuple dont la puissance devient si formidable, qu'elle donne des loix à tous ses voisins. Mais se trouvant bien-tôt resserrée dans des bornes trop étroites, elle étend sa domination par toute la terre. Ce vaste Empire, dont la forme du gouvernement a varié tant de fois, ne peut plus enfin se soutenir, & sa grandeur fait sa foiblesse. Diverses nations l'attaquent de toutes parts, & en

Tome II.

A

AVANT-
PROPOS.

partagent enfin les dépouilles. La face de l'Italie est alors changée : de nouveaux Etats formés sur les débris de l'Empire s'élèvent de tous côtés, & font redouter leur puissance. Charlemagne met fin au royaume des Lombards, se fait reconnoître Souverain de l'Italie, & fonde la puissance temporelle des Papes. La forme de l'Italie devient encore différente dans la suite, & chaque siècle, pour ainsi dire, y apporte de nouveaux changemens. Telles sont les révolutions dont il sera fait mention dans ce Chapitre.

Il paroît naturel de croire que les premières Peuplades se font faire par terre, & que par conséquent, l'Italie qui est une espèce de presqu'île, n'a pu recevoir ses premiers habitans que par la chaîne de montagnes qui la joint à l'Europe.

On trouve dans ces montagnes deux chemins assez courts; l'un qui est au nord, conduit de la Carniole dans le Frioul, & l'autre est placé au midi, vers l'endroit où la chaîne des Alpes aboutit à la Méditerranée. Il y en a encore un troisième qui est celui du Tirol & du Trentin. Il n'est pas possible de déterminer le temps du passage des premières Peuplades en Italie, ni quelle a été la première Nation qui soit entrée dans ce pays. Mais comme il paroît probable, que les premières colonies ayant été repoussées par celles qui vinrent dans la suite, les peuples qui étoient à l'extrémité méridionale, doivent être regardés comme les premiers habitans de l'Italie. En suivant ce plan, on peut déterminer à peu près l'ordre des Nations qui allèrent habiter l'Italie. Elles sont au nombre de cinq : les Illyriens, les Iberes ou Espagnols, les Celtes ou Gaulois, les Pelasges ou les Grecs & les Toscans. Ces colonies sont l'origine des autres peuples qui furent connus dans la suite en Italie.

Illyriens,

On peut réduire les peuplades Illyriennes à trois nations principales, savoir les Liburnés, les Sicules & les Henetes ou Venetes. Ces peuples, qui sans doute étoient entrés par la partie septentrionale de l'Italie qui conduit de la Carniole dans le Frioul, comme étant le chemin le plus court & le plus facile, occuperent d'abord les terres les plus voisines de ce passage. Repoussés dans la suite par d'autres peuplades, il se retirèrent dans la partie de l'Italie connue aujourd'hui sous le nom de la Pouille : ainsi les Liburnes occuperent la Pouille, l'Abruzzi, & généralement toute cette partie du royaume de Naples & de la Romagne. Les Sicules originaires des confins de la Dalmatie entrèrent en Italie après les Liburnes. Les Sicules, nation nombreuse, peuplerent l'Ombrie du milieu, la Sabine, le Latium, & tous les cantons dont les peuples ont été connus depuis sous le nom d'Opiques. Les liguës particulières des Sabins, des Latins, des Samnites, des Oenotriens & des Italiens furent formées de ces peuples. Les Sicules, selon Denys d'Halicarnasse, passerent l'an 1364 avant l'Ere chrétienne dans l'île qui est à l'extrémité méridionale de l'Italie, & qui fut depuis appelée la Sicile. Les Henetes ou Venetes, troisième peuple Illyrien s'établirent au nord du Pô, & furent long-temps sans se mêler aux autres nations. Ils furent toujours en guerre avec les Gaulois établis en Italie, & firent de bonne heure alliance avec les Romains. Le voyage d'Anéïnor en Italie étoit vraisemblablement fondé sur la ressemblance du nom de Venetes avec celui des Henetes de l'Asie mineure, dont parle Homère ; mais on ne trouve aucun monument pour appuyer cette

opinion. L'ancienne *Venezia* est aujourd'hui le Frioul, le Vicentin & toute la partie maritime de l'état de Venise qui borde le fond du golfe Adriatique.

Les Iberiens, qui habitoient toute la côte de la mer Méditerranée depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, entreurent dans l'Italie près de 1500 ans avant l'Ere chrétienne par le passage méridional des Alpes. Ils occuperent d'abord l'ancienne Ligurie, aujourd'hui l'état de Gènes : ils pénétrèrent ensuite dans la Toscane, le Latium & la Campanie ; mais pressés par les Liguriens, un partie d'entr'eux resta avec les nouveaux possesseurs, & l'autre se retira plus loin. Ceux du Latium & de la Campanie passerent en Sicile, & ceux qui étoient établis en Toscane, passerent d'îles en îles jusques dans la Corse (1).

La troisième colonie, qui alla chercher des établissemens dans l'Italie, sortoit de la Gaule celtique. Elle pénétra par les gorges du Tirol & du Trentin. Le nom d'*Ombri*, sous lequel cette colonie a été désignée par plusieurs Historiens, n'étoit qu'une épithète qui signifioit *grand, noble, &c.* Les Ombriens s'emparèrent des terres qui sont des deux côtés du Pô au nord & au sud. Elles étoient alors occupées par les Illyriens Liburnes. Les Ombriens ne restèrent pas long-temps maîtres de ce pays : ils en furent chassés à leur tour par les Toscans environ l'an 1000 avant JESUS-CHRIST. Quoiqu'on n'ait point d'époque certaine du passage des Celtes en Italie, on peut cependant conjecturer avec raison que cet événement est environ de l'an 1100 avant l'Ere chrétienne, puisque la fondation d'Ameria, ville bâtie par cette nation, est de l'an 1136. Quelques siècles après, c'est-à-dire l'an 591 avant J. C. Bellovese, à la tête d'une troupe considérable de Gaulois traversa les Alpes, se rendit maître du pays qui est entre ces montagnes, l'Apennin, la rivière du Tésin & celle de Jesi qui se décharge dans la mer un peu en-deça d'Ancone. Les Gaulois établis dans cette contrée bâtirent Milan, Veronne, Padoue, Bresse, Come & plusieurs autres villes qui subsistent encore aujourd'hui. L'invasion de ces peuples étoit moins une usurpation que la conquête d'un pays possédé dans l'origine par ceux de leur nation que les Toscans en avoient dépouillés.

On ignore la date précise & les véritables circonstances du passage d'une colonie Grecque en Italie, & de son établissement. Denys d'Halicarnasse suppose deux peuplades Grecques différentes ; sçavoir, celle des Aborigènes & celle des Pelasges. Il fait venir les premiers d'Arcadie par mer, & les autres de Thessalie. Ces derniers, selon lui, n'avoient entrepris le voyage d'Italie que par l'ordre de l'oracle de Dodone, qui leur avoit indiqué l'Italie sous le nom de *terre de Saturne*. Leur flotte ayant été poussée jusqu'au fond du golfe, ils s'y arrêtèrent & bâtirent la ville de *Spina*. Une partie de ces Pelasges s'étant avancée dans la suite vers le milieu des terres, traversèrent l'Ombrie, & furent se joindre aux Aborigènes. L'union de ces deux peuples forma un Etat puissant.

Il n'est pas difficile de réfuter ce que Denys d'Halicarnasse rapporte du voyage des Pelasges, & la distinction qu'il fait de deux colonies Grecques.

(1) Voyez les preuves que M. Ferret rapporte dans son *Mém. sur les premières peuplades d'Italie*. *Mém. de l'Acad. des bel. Let.* tom. xvij. part. Hist. p. 71.

PREMIERS
HABITANS DE
L'ITALIE.

Iberiens ou
Espagnols.

Les Celtes ou
Gaulois.

Grecs ou
Pelasges.

Entre les différentes objections que l'on pourroit faire à l'hypothèse de ce judicieux Ecrivain, je ne m'arrêterai qu'aux suivantes. Denys suppose que les Aborigènes sont Arcadiens, & cependant il les fait arriver par mer en Italie. On sçait que les Arcadiens qui habitoient au milieu des terres, n'avoient ni ports ni vaisseaux ; & que d'ailleurs la navigation étoit encore inconnue chez les Grecs dans le temps où Denys d'Halicarnasse suppose le passage des Grecs en Italie. La colonie conduite par Danaüs en Argolide, longtemps après ce prétendu embarquement des Pélasges, fut la première qui conserva les vaisseaux sur lesquels elle étoit venue, & ce sont ces vaisseaux qui servirent de modèle aux premiers navires construits par les Grecs. De plus si les Grecs d'Énotrus étoient venus par mer, ils auroient rencontré sur leur route la Sicile, dont les côtes, sont remplies de ports & de rades. Elle n'étoit point encore habitée, & ils auroient pu y fixer leur demeure. On peut ajouter encore, que les Romains & les anciens peuples d'Italie n'ont jamais connu le nom d'Hellènes ni celui des Pélasges, ils se servoient de celui de *Græci* pour désigner les habitans de la Grèce. Ce nom de Pélasges est le nom général sous lequel on désigna les premiers Grecs avant la formation des Cités. Les habitans de chaque contrée le quitterent à mesure qu'ils se policerent, & il disparut enfin quand il n'y eut plus de sauvages dans la Grèce. Les noms d'Aborigènes & des Pélasges portés par les anciens peuples d'origine grecque qui se trouvoient en Italie, étoient deux noms généraux qui ne désignèrent aucun peuple particulier, & dont l'usage cessa lorsque ces Aborigènes s'étant mêlés avec les Ombriens & les Sicules formèrent différentes Cités, sous les noms d'Ombriens, de Sabins, de Latins, de Samnites, de Tyrrhènes, d'Aufones, d'Osques, d'Énotres, de Lucaniens, de Brutiens, &c. Les Grecs n'ayant pu venir par mer en Italie, il s'ensuivra nécessairement qu'ils y pénétrèrent par les passages septentrionaux des Alpes.

Les Etrusques.

L'ancienne Etrurie avoit beaucoup plus d'étendue que le grand duché de Toscane qui lui répond aujourd'hui : l'Arno, qui la traverse d'orient en occident, la coupoit en deux parties à peu près égales, dont l'une alloit presque jusqu'aux portes de Rome ; l'autre frontière de Ligurie renfermoit outre le Pisan, qui de nos jours appartient à la Toscane, une portion de l'Etat de Gênes, le Val de Magra, le duché de Carrara & le territoire de la République de Luques. Quelques villes qui dépendent du duché de Spolète & de celui d'Urbain, comme Perouse, Eugubio, appartenoient encore à l'Etrurie.

Leur origine.

L'origine des Etrusques, ainsi que celle des autres peuples, a occasionné un grand nombre de systèmes moins satisfaisans les uns que les autres, & qui, loin de jeter quelque jour sur les antiquités de ces peuples, n'ont servi qu'à augmenter les ténèbres dont elles sont enveloppées. Sous le nom général de Toscans ou d'Etrusques, on a souvent confondu des peuples très-différens les uns des autres. Presque tous les Historiens qui n'ont fait que copier Herodote, font venir ces peuples de la Lydie ; mais ils n'ont pas fait en même-temps attention, que ce célèbre Historien n'assure point ce qu'il avance, & qu'il se contente seulement de rapporter l'opinion des Lydiens mêmes, qui regardoient les Toscans de l'Ombrie comme un peuple

originaires de leur pays. Selon le récit d'Herodote, ce fut à l'occasion d'une grande famine, que la moitié des Lydiens résolurent après dix-huit ans de disette d'aller chercher de nouvelles demeures, sous la conduite de Tyrrhenus, fils d'Arys leur Roi. L'absurdité de cette Histoire se fera sentir naturellement, si l'on veut seulement faire réflexion que du temps d'Arys, qui vivoit long-temps avant la guerre de Troyes, la navigation étoit encore inconnue chez les Grecs, & que d'ailleurs les Lydiens n'ont jamais eu ni port ni vaisseaux, non pas même dans le temps de leur plus grande puissance, sous Alyattes & sous Cresus. Ajoutons à cela qu'il paroît fort étonnant qu'au bout de dix-huit ans d'une extrême famine, on ait pu ramasser assez de vivres pour faire subsister la moitié d'une nation pendant le trajet qu'elle avoit à faire. D'ailleurs, pourquoi les Lydiens ne s'arrêterent-ils pas plutôt dans les îles voisines de la Lydie qui étoient très-fertiles & alors inhabitées, que d'aller chercher un pays sur lequel on n'avoit encore que des idées très-faibles dans le siècle d'Homère (1). De plus, Denys d'Halicarnasse observe que les Tyrrhenes d'Italie différoient absolument des Lydiens pour la langue, les loix, les mœurs & la religion. Ainsi ce n'est point chez les Lydiens qu'il faut chercher l'origine des Toscans.

Les Toscans étoient appelés Tyrrhenes ou Tyrsenes, & même Pelasges par les Grecs qui les confondoient ensemble. Les Romains les connoissoient sous le nom de *Tusci* ou *Etrusci*, & leur pays sous celui d'*Etruria*; mais les Toscans eux-mêmes ignoroient l'usage de ces différens noms. » Chaque canton de » la Toscane étoit distingué par une dénomination particulière, & le nom » général de la nation étoit celui de *Rasena*. Ces *Rasena* étoient originaires » remment le même peuple que les *Rhati*, anciens peuples du Trentin & » de la partie du Tirol qui comprend la portion des Alpes, où coule » l'Archeis. Tite-Live & Pline sont l'un & l'autre de cet avis. Il est vrai » qu'ils nous donnent ces *Rhati* pour des Toscans chassés des plaines par » les Gaulois, lorsque ces derniers envahirent l'Italie vers l'an 600 avant » l'Ere chrétienne; & c'est même à cette situation des *Rhati* dans les montagnes, que le premier attribue la barbarie de leurs mœurs, aussi grossières que celles des autres Toscans étoient douces & polies. Mais cette » méprise est une conséquence naturelle de la fautive origine qu'ils donnoient aux Toscans. Ils les regardoient comme une colonie venue par mer, » & qui s'étoit d'abord établie dans la Toscane. Or il est bien plus probable » que la *Rhetie*, loin d'être peuplée dans la suite par les Toscans, avoit » elle-même fourni à la Toscane les premiers habitans. En effet les *Rasena* étoient venus par terre en Italie. Ils y pénétrèrent par le Trentin & par les gorges de l'Adige, & le pays qu'ils occupèrent d'abord, avoit toute » une autre étendue que l'Etrurie proprement dite, comme Polybe l'assure en termes formels. Au temps de leur plus grande puissance, ils avoient été » maîtres non-seulement de l'Etrurie, mais encore de presque toute l'Onbrie, » & de tout ce qu'envahirent depuis les Gaulois *Cenomani*, *Boii* & *Lingones*; » c'est-à-dire de toute la contrée qui s'étend des deux côtés du Pô, depuis » l'Adda jusqu'à la mer. Ainsi, pour lors il touchoient aux Alpes dont ils » étoient originaires, & n'avoient fait à proprement parler que reculer les

(1) Voy. les autres preuves que M. Ferret rapporte dans son Mémoire déjà cité.

PREMIERS
HABITANS DE
L'ITALIE.

» bornes de leur ancienne patrie sans en sortir. Les pays qui séparent la Rhétie de la Toscane, ayant été dans la suite conquis sur eux par d'autres peuples, cette séparation fit perdre de vue la trace de leur première origine (3). »

Les Toscans étant arrivés en Italie s'arrêtèrent au nord du Pô, où ils bâtirent deux villes, Mantoue & Adria. Cette dernière donna son nom au Golfe Adriatique. Les Toscans ne restèrent pas long-temps dans des bornes si étroites : ils étendirent leur état au midi du Pô, par les conquêtes qu'ils firent sur les Ombriens, ce qui obligea sans doute ces derniers peuples à refluer vers le midi, & à repousser de proches en proches les peuples méridionaux de l'Italie. Nous n'avons point de date précise de cette conquête des Toscans ; mais elle ne doit pas être de la première antiquité, puisque les Ombriens étoient déjà établis dans ce pays. Cependant en suivant la manière de compter des Toscans, qui donnoient le nom de siècle ou de *seculum* à des espaces de temps, dont la durée inégale se mesuroit sur la vie de certains hommes, il est possible de déterminer à-peu-près le temps de la conquête des Toscans. Les devins Etrusques avoient déclaré l'année du premier consulat de Sylla, qu'il y avoit déjà eu huit âges différens par les mœurs & par la durée de la vie des hommes, d'où il faut conclure que le huitième siècle des Toscans de l'Etrurie, finissoit cette année-là, qui étoit la quatre-vingt-huitième avant J. C. » En supposant la durée de ce huitième âge égale à celle du plus long des âges précédens, elle aura été de cent vingt-trois ans, & ainsi leur huitième siècle aura commencé l'an 211 avant J. C. ; joignons-y les sept cens quatre-vingt-un ans des sept siècles précédens, nous aurons l'an 992 avant l'Ere chrétienne pour l'époque de l'établissement des Toscans en Etrurie. Cette époque est postérieure de cent quarante-quatre ans à la fondation d'Ameria par les Ombri, mais antérieure de deux cens quarante à celle de Rome. D'où il résulte que la conquête de l'Etrurie sur les Ombri est au-plutôt de l'an mil avant l'Ere chrétienne ; ce qui s'accorde parfaitement avec le temps où Thucydide fait passer en Sicile les Sicules, chassés de l'extrémité méridionale de l'Italie, par quelques révolutions arrivées vers le nord ; révolution qui ne peut être que l'invasion des *Rasena* ou *Toscans*, par qui les *Ombri* furent chassés de la Toscane. »

Les Gaulois sous la conduite de Bellovese étant arrivés en Italie, barrant les Toscans d'au-delà du Pô, qui étoient venus à leur rencontre sur les bords du Tésin, & s'établirent dans le Milanès ou l'Insubrie. D'autres Gaulois ayant passé les Alpes quelque temps après, acheverent de chasser les Toscans, & leur enleverent tout ce qu'ils possédoient au nord du Pô, à la réserve de Mantoue. Les Toscans se retirèrent d'abord en Ombrie, & de-là dans le Picenum. Une partie s'y étant arrêtée, fonda les villes de *Cupra* & d'*Adria* ; l'autre traversa l'Apennin, & s'empara de la Campanie, alors occupée par les Opiques. Ces Toscans y formèrent une Cité divisée en douze canons, dont *Vulturnum* étoit la capitale (4).

Il faut distinguer trois corps différens des Toscans : ceux de l'Etrurie,

(3) M. Ferret. *ibid.*

(4) Cette ville fut nommée depuis Capoue, lorsqu'elle eut passé sous la domination des Samnites.

ceux de la Campanie & ceux qui habitoient au-delà du Pô ; ces trois corps ne dépendoient point l'un de l'autre. On a souvent confondu les Toscans de l'Etrurie avec les Pelasges, à cause de plusieurs cités Pelasgiques qui se trouvoient enclavées dans l'Etrurie. Telles étoient la ville de Falerie, de Veies, de Tarquinium dont le nom véritable étoit *Trachinia*, que les Sicules nommoient *Tarracina Cosa* ou *Cossa* & celle d'*Agylla*.

La Toscane ou l'Etrurie étoient anciennement partagée en douze cités, qui avoient chacune un Chef électif auquel les Romains donnoient le nom de *Roi*. Presque tous les anciens supposent qu'il avoit le titre de *Lucumon*. Ce n'étoit cependant qu'un seul corps, dont chaque membre envoyoit ses députés aux assemblées qui se tenoient pour les intérêts généraux de la nation. Les Romains ne durent la conquête de ce pays qu'à la méfintelligence qui regnoit alors dans la cité. Les Anciens ont parlé de ces douze cantons de l'Etrurie ; mais aucun n'en a fait l'énumération, & les Modernes qui l'ont entreprise ne sont pas d'accord entr'eux.

Les noms de *Tuscus* & d'*Etruria* n'étoient pas latin : il est probable que c'étoit ceux de quelques cantons particuliers des Toscans ou *Rafena* : c'étoient peut-être aussi les noms que leur donnoient les Ombriens, les Sicaniens ou les Liburnes.

Telles sont les origines des différens peuples, qui dans la suite parurent en Italie, & dont nous n'avons aucune histoire bien suivie. De ces mêmes peuples on en vit sortir un nouveau, qui foible dans ses commencemens, fut bien-tôt étendre sa puissance par toute la terre, & faire respecter ses loix. Je ne rapporterai point ici les diverses questions qui se sont élevées au sujet de l'origine des Romains, que la plupart des Historiens ont fait descendre des Troyens. Il me suffit d'observer que les meilleures critiques font voir que le voyage d'Enée en Italie n'est qu'une pure fiction adoptée par les Historiens, & que c'est des colonies Grecques dont nous venons de parler que les Romains tirent leur origine. La fondation de Rome ne souffre pas moins de difficultés dans l'Histoire, soit par rapport à son Fondateur, soit par rapport à l'époque de son établissement, soit enfin par rapport aux premiers habitans de cette ville.

En suivant le plus grand nombre des Historiens, nous reconnaitrons pour Fondateurs de Rome deux freres jumeaux nommés Remus & Romulus, issus du sans royal d'Albe. Je passe sous silence la fable de la naissance, & de l'éducation de ces deux freres. Accoutumés dès leur jeunesse au brigandage, ils continuèrent long-temps à mener la même vie ; mais enfin ils résolurent de bâtir une ville (si on peut lui donner ce nom) pour renfermer le butin qu'ils enlevoient aux nations voisines. Cette ville (4) n'avoit

ROIS DE
ROME.

Fondation de
Rome.

ROMULUS I.
ROI.

An. de Rome 1.
Avant J. C. 753.

(5) Le nom de Rome est grec, & signifie force ou vaillance, & en latin *valentia*. C'étoit le nom secret de la ville, & Valerius Soranus fut severement puni pour l'avoir découvert. Les Romains avoient des Dieux tutélaires, & il les cachoit à dessein, de peur que les ennemis venant à les connoître, ne les forçassent par des sacrifices évocateurs d'a-

bandonner ceux qu'ils avoient protégés jusqu'alors. Le nom propre des villes étoit en quelque sorte regardé comme le génie tutélaire, & il n'étoit connu que de très-peu de personnes. On n'osoit le proférer de peur que les ennemis ne s'en servissent dans ces sortes d'évocations qu'ils croyoient n'avoir aucune force, si le vrai nom des villes n'y étoit ex-

ROIS DE
ROME.

pas même de rue à moins qu'on ne voulut donner ce nom à une continuation de chemins qui aboutissoient les uns aux autres. Les maisons étoient placées sans ordre & très-petites ; car les hommes toujours occupés au travail ou à la guerre, ou dans la place publique, se tenoient rarement dans les maisons. L'ambition rompit bien-tôt l'union qui avoit régné jusqu'alors entre les deux frères. Chacun vouloit dominer ; mais il ne falloit qu'un seul maître, & les armes décidèrent enfin en faveur de Romulus. Ce Prince après la mort de son frère n'ayant plus de compétiteur, fut reconnu Roi par tous ceux qui s'étoient joints à lui & à son frère, pour habiter la nouvelle ville (6).

Romulus ne fut pas plutôt sur le trône qu'il songea à établir des loix pour tenir en bride son nouveau peuple, & il nomma en même-temps des Sénateurs pour les faire exécuter. Voulant s'attirer plus de respect de la part des Romains, & donner en quelque sorte de l'éclat à sa dignité, il prit des ornemens qui le distinguoient de ses sujets ; il voulut même se faire accompagner par douze gardes qui furent nommés *Licteurs*.

Enlèvement
des Sabins.

Rome n'avoit alors que des hommes pour habitans, & les nations voisines avoient refusé de donner leurs filles en mariage à un peuple composé de brigands & d'esclaves fugitifs. Romulus eut recours à la ruse pour forcer les peuples des environs à lui accorder ce qu'ils avoient refusé avec tant de mépris & de hauteur. Des jeux qu'il fit célébrer avec autant de magnificence que les circonstances le pouvoient permettre attirèrent ses voisins, plus curieux sans doute de voir cette nouvelle ville que d'assister aux fêtes qu'on devoit y donner ; mais pendant qu'on étoit attentif au spectacle, Romulus ayant donné le signal dont il étoit convenu, les Romains enlevèrent toutes les filles. Cette entreprise hardie pensa causer la ruine de la ville. Les peuples résolus de se venger de l'affront qu'ils avoient reçu, formèrent une ligue contre les Romains. La lenteur des Sabins sauva Rome. Les autres nations se croyant assez fortes, prirent les armes & commirent quelques hostilités. La valeur des Romains rendit inutiles les efforts de ces en-

primé. Les Romains n'étoient pas les seuls qui fussent persuadés de la vertu de ces espèces d'enchantemens. Les Egyptiens & les Perses qui avoient les mêmes idées, ne vouloient point reconnoître des Dieux particuliers pour leurs Protecteurs. Les Lacédémoniens enchaînerent le Dieu Mars qu'ils adoroient sous le nom d'*Enyalios*, & les Athéniens avoient une *Visioire* à laquelle on n'avoit point mis d'allées. Les Tyriens enchaînerent pareillement leur Dieu, dans le temps qu'Alexandre faisoit le siège de leur ville. Voici une formule d'évocation que Macrobe nous a conservée, & qu'il dit avoir trouvée dans le Livre cinquième des choses secrètes de *Samanicus Serenus*.

» Dieu ou Déesse qui avez pris sous votre
» protection le peuple & la ville de Cartha-
» ge, & vous sur-tout qui avez reçu la gaid-

» de cette ville, je vous prie & vous conjure
» d'abandonner le peuple & la ville de Car-
» thage, & de sortir sans eux des lieux, des
» temples, des endroits les plus secrets, &
» de la ville ; d'oublier entièrement ce peu-
» ple, & d'y répandre la terreur : de venir à
» Rome vers moi & mes citoyens : de trouver
» plus agréable notre ville, nos temples,
» nos sacrifices. Je vous prie de faire en sorte
» que nous puissions connoître que vous
» venez prendre au bonheur du peuple Ro-
» main & des soldats. Si vous le faites je
» promets de vous bâtir un temple, & d'in-
» stituer des jeux en votre honneur. »

Mém. de l'Ac. des bel. let. T. iv. p. 560 & suiv. 581 & suiv.

(6) Les Historiens anciens ne font pas d'accord sur les circonstances de la mort de Remus.

nemis. La guerre que les Sabins entreprirent deux ans après fut beaucoup plus dangereuse, & elle auroit peut-être eu des suites fâcheuses pour Rome, si les Sabines n'eussent employé leurs larmes & leurs prières pour reconcilier ces deux peuples. Ils contractèrent alors une alliance si étroite, qu'une partie des Sabins voulut s'établir à Rome, & que Romulus consentit, du moins en apparence, que Tatinus un de leurs chefs partageât le trône avec lui. La politique seule étoit le motif qui avoit fait agir Romulus; car il n'est pas naturel de croire que celui qui n'avoit pu souffrir son frère pour égal, voulut remettre une partie de sa puissance entre les mains d'un étranger. La mort de Tatinus arrivée quelque temps après fit bien voir que Romulus vouloit seul porter la Couronne; puisqu'il ne donna point de successeur au chef des Sabins.

Les victoires des Romains & l'alliance qu'ils avoient faite avec les Sabins n'empêchèrent pas les nations voisines de faire de nouveaux efforts pour abattre une puissance qu'elles voyoient s'élever au milieu d'elles, & dont elles sembloient présager une grandeur qui devoit un jour leur être si funeste. Leurs entreprises ne servirent qu'à relever la gloire des Romains. Rome enfin étoit déjà redoutable, & devoit en partie ses triomphes à la valeur & à la prudence de son chef. Trop ingrate pour reconnoître les obligations qu'elle avoit à son Roi, elle oublia bien-tôt ce qu'elle lui devoit & jura sa perte. Les Sénateurs jaloux de l'autorité de Romulus, massacrerent ce Prince un jour qu'il faisoit la revue de ses troupes. Il régna trente-sept ans & en vécut cinquante-cinq.

Les Sénateurs, qui n'avoient fait mourir Romulus que pour s'emparer de la souveraine puissance, ne pouvant s'accorder entr'eux pour le choix d'un Roi, parce que chacun d'eux vouloit monter sur le trône, se virent obligés après un an d'interregne d'offrir la couronne à un étranger. Le peuple à qui les Sénateurs avoient voulu remettre le droit d'élection, consentit que les Sénateurs nommassent celui qu'ils croiroient le plus capable de les gouverner. Cette déférence du peuple pour les Sénateurs ne levoit point encore tous les obstacles qui retardoient l'élection du Roi. Le Sénat composé de Romains & de Sabins étoit partagé en deux factions, & chacun prétendoit avoir un Roi de sa nation. Enfin on s'accorda à reconnoître pour Roi Numa Pompilius qui demouroit à Cures, ville des Sabins. Les Romains, plus semblables à des barbares qu'à une nation policée, avoient besoin d'un Roi du caractère de Numa, pour adoucir la ferocité de leurs mœurs. Ce Prince voulant, pour ainsi dire, former de nouveaux hommes, employa tout le temps de son règne à établir un sage gouvernement, à bâtir des temples, à instituer des fêtes & des sacrifices, à créer des Prêtres pour chaque divinité & à régler les différentes cérémonies religieuses. Numa craignant que la guerre n'interrompît les exercices de piété auxquels il vouloit accoutumer ses sujets, trouva moyen d'entretenir la paix avec ses voisins pendant son règne qui fut de quarante-trois ans.

La longue paix dont les Romains avoient joui sous ce Prince avoit énérvé leur courage, & ils seroient restés dans la médiocrité où ils étoient alors s'ils eussent toujours été gouvernés par des Princes du caractère de Numa. Mais Tullus Hostilius son successeur, reveilla bien-tôt dans le cœur des Ro-

Tome II.

B*

ROIS DE
ROME.

Mort de Ro-
mulus.
An. de R. 17.
Av. J. C. 711.

NUMA POMPI-
LIUS IIe. Roi

TULLUS Hos-
tilius IIIe Roi
An. de R. 18.
Av. J. C. 670.

ROIS DE
ROME.

ANCUS MAR-
TIUS I^{er} R^{oi}.
An. de R. 114.
Av. J. C. 619.

mais cette ardeur martiale qui leur étoit si naturelle. Albe soumise par les intrigues de ce Prince fut le prélude des conquêtes que les Romains firent dans la suite. Rome devenue puissante par la réunion des Albains ne pouvoit plus renfermer les habitans.

Ancus Martius, petit-fils de Numa Pompilius, étant monté sur le trône après la mort de Tullus, s'occupa non-seulement à augmenter le nombre des édifices, mais encore à embellir la ville par divers monumens publics. Il bâtit aussi la ville d'Ostie entre Rome & l'embouchure du Tibre, éloignée de la mer d'environ une lieue. Il fit en même-temps refleurir la religion qui avoit été négligée sous son prédécesseur. Quoique ce Prince ne fut pas guerrier, il ne laissa pas que de faire la guerre aux Latins, & il remporta sur eux des avantages considérables. Ce Prince mourut après un regne de vingt-quatre ans.

TARQUIN PAM-
PHILUS II^e R^{oi}.
An. de R. 118.
Av. J. C. 614.

Ancus laissa deux fils ; mais Tarquin l'ancien Prince de Tarquinium ayant gagné l'affection des Romains sous le regne précédent, trouva moyen de se faire élire Roi à la place des enfans d'Ancus dont il étoit tuteur. A l'exemple de son prédécesseur, il éleva dans Rome plusieurs beaux édifices, fit creuser des aqueducs & des égouts ; bâtit le Cirque pour représenter les jeux publics & prépara les fondemens du Capitole. Il augmenta aussi le nombre des Sénateurs. En même-temps qu'il songeoit à l'embellissement de la ville, il ne négligeoit rien pour sa gloire, & les victoires qu'il remporta sur les peuples voisins, étendirent les bornes de la domination Romaine.

SERVILIUS TULLIUS
III^e R^{oi}.
An. de R. 126.
Av. J. C. 576.

Tarquin ayant été assassiné par les enfans d'Ancus, eut pour successeur Servilius Tullius, fils d'une Reine qui avoit été conduite captive à Rome. Ce Prince voulut donner une nouvelle forme au gouvernement. Il fit le dénombrement de ses sujets qu'il partagea en dix-neuf tribus, & étendit les privilèges du peuple pour abaisser le Sénat. Mais le Peuple devenu plus hardi dans la suite, anéantit la Royauté & mit des bornes étroites à la puissance du Sénat. Ce Prince cheri de son peuple, s'étoit attiré la haine des Sénateurs, & le jeune Tarquin (7) son gendre profitant de la disposition des Sénateurs se fit proclamer Roi du vivant même de son beau-père qu'il fit ensuite assassiner.

TARQUIN EN
SUPERBE VILLE.
Roi.
An. de R. 130.
Av. J. C. 574.

Jusqu'alors les Rois de Rome avoient vécu dans une sorte de simplicité ; mais Tarquin s'étant emparé du trône par la force & contre toutes les loix des Romains, voulut paroître avec plus de pompe & de faste que les Rois ses prédécesseurs. Il prit une nouvelle garde qu'il arma d'épées & de lances, & chercha par ce moyen à inspirer de la terreur à des sujets dont il avoit raison de redouter la haine. Si les Romains souffrirent de la tyrannie, ils lui dûrent une partie de l'embellissement de leur ville & la conquête de la ville de Gabies. Ce Prince acheva aussi de bâtir le Capitole, qui avoit été commencé sous le regne de Tarquin l'ancien. Les peuples fatigués par les travaux sans nombre qu'il leur faisoit faire, supportoient avec peine un joug si tyrannique.

Etablissement
de la Républi-
que.
An. de R. 144.
Av. J. C. 508.

L'outrage fait à Lucrece par Sextus fils de ce Prince, servit de prétexte

(7) On ignore de quelle famille étoit ce Prince, & s'il étoit parent de Tarquin l'ancien. On pourroit croire que c'étoit un Sei-
gneur de Tarquinium qui avoit suivi Tarquin l'ancien, lorsqu'il étoit venu à Rome.

aux Romains pour se soustraire à la puissance des Rois. La forme du gouvernement changea dès cet instant, & à la place de Rois, on créa deux Consuls dont le pouvoir ne pouvoit durer qu'un an conformément au plan qu'on trouva dans les mémoires de Servius Tullius. Les Consuls devinrent les chefs du Senat & du Peuple & avoient autorité sur toutes les autres Magistratures. L'administration générale & particulière de la justice & celle des fonds publics étoient de leur ressort. Ils avoient seuls droit de convoquer le Senat, d'assembler le Peuple, de lever des armées & de nommer des Officiers. Ils étoient élus par le Peuple, & les Patriciens pouvoient d'abord seuls prétendre à cette élection. Les Consuls avoient les mêmes marques de dignité que les Rois, à l'exception de la couronne d'or & du sceptre ; mais il n'y avoit que six Licteurs armés de haches & de faisceaux qui marchassent devant l'un des deux Consuls ; l'autre étant également précédé de six Licteurs, mais qui n'avoient que des faisceaux sans haches. Les deux premiers Consuls furent Junius Brutus qui avoit soulevé le peuple contre Tarquin, & Tarquin Collatin mari de Lucrece.

Tarquin employa tous les moyens possibles pour remonter sur le trône, & il engagea même dans sa querelle Porfenna Roi des Clusiens peuple de Toscane. Toutes ses tentatives furent inutiles : il fut enfin obligé de renoncer à son projet, & de se retirer dans une ville de Toscane, pour y vivre en simple particulier. » Sa conduite avant son malheur, sa douceur pour les peuples vaincus, sa libéralité envers les soldats, cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conservation, ses ouvrages publics, son courage à la guerre, sa constance dans son infortune, une guerre de vingt ans qu'il fit ou qu'il fit faire au peuple Romain sans royaume & sans bien, ses continuelles ressources sont bien voir que ce n'étoit pas un homme méprisable. »

Rome sous le gouvernement des Consuls changea bien-tôt de face : ces Chefs de la République cherchant à signaler leur magistrature pour en obtenir d'autres en sortant du Consulat, engageoient tous les jours de nouvelles guerres, qui en même-temps qu'elles leur fournissoient l'occasion de se couvrir de gloire, étendoient la domination Romaine, & la faisoit monter comme par degrés à ce haut point où elle se trouva dans la suite. Ce n'étoit que par une conquête ou par une victoire signalée que les Consuls pouvoient obtenir l'honneur du triomphe. Cette récompense qui flattoit tant leur ambition, les portoit à pousser la guerre avec ardeur & à ne la point traîner en longueur. Le butin mis en commun & distribué ensuite aux soldats avec toute l'équité possible ; les terres des vaincus partagées entre les citoyens, ou vendues au profit du public, toutes ces choses en un mot portoit à la guerre un peuple naturellement belliqueux. Cette nation retiroit encore deux avantages des guerres où elle étoit occupée continuellement : elles servoient à leur donner une profonde connoissance de l'art militaire, & suspendoient les querelles domestiques qui déchiroient souvent le sein de la patrie. Les Romains avoient aussi pour principe de ne jamais faire la paix que lorsqu'ils étoient vainqueurs ; & par ce moyen ils consternoient leurs ennemis, & s'imposoient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre. Les obstacles qu'ils y rencontroient souvent, servirent à faire éclater leur valeur & leur constance.

HISTOIRE DE
LA REPUBLI-
QUE ROMAINE.

Prise de Rome
par les Gaulois
An. de R. 344.
Av. J. C. 388.

Les Romains n'avoient chassé les Rois que pour jouir de la liberté, mais cet amour de la liberté ne servit qu'à les rendre malheureux, & à bannir le repos que leur pouvoit procurer un Roi sage & vertueux. Le Senat croyant que toute l'autorité devoit lui appartenir, prétendoit que le peuple lui fut soumis. Le peuple de son côté voyoit d'un œil jaloux la tyrannie des Sénateurs, & cherchoit les moyens de s'attribuer toute la puissance. De-là ces disputes continuelles entre ces deux membres de la République, ces retraites fréquentes du peuple, ces demandes séditieuses qu'il faisoit au Senat, & ces dissensions dont quelques particuliers ambitieux cherchoient à profiter pour donner des fers à la patrie. De-là ces différens changemens dans la magistrature, la création des Tribuns militaires, des Decemvirs, & le partage du consulat entre les Patriciens & les Plebéiens.

Cependant au milieu de tant de troubles, Rome faisoit de nouvelles conquêtes, & se rendoit redoutable à ses voisins. Depuis l'expulsion des Rois, elle avoit soumis les Volques, les Veïens, les Falisques & quelques autres peuples des environs. Un nouvel ennemi jusqu'alors inconnu, pensa d'un seul coup abattre une puissance qui se rendoit déjà formidable à l'Italie. Les habitans de Clusium ayant été attaqués par les Gaulois, les Romains furent obligés de voler au secours des premiers qui étoient leurs alliés. Accoutumés à vaincre, ils se flattoient de remporter une victoire facile sur les Gaulois; mais tant de présomption eut un retour funeste. Battus & entièrement mis en fuite par cette nation qu'ils méprisoient, ils se retirèrent à Rome en désordre, où ils repandirent l'alarme & l'épouvante. Le trouble & la confusion s'emparent alors des esprits, & les Romains incapables de prendre un conseil salutaire, ne songent plus qu'à la retraite & à quitter la ville. Les vieillards conduits par le désespoir, résolurent de s'ensevelir sous les ruines de Rome; cependant la jeunesse est enfermée dans le Capitole, à dessein de le défendre jusqu'à l'extrémité. Les vainqueurs furent bien-tôt aux portes de Rome, dont ils n'eurent point de peine à se rendre maîtres. Après avoir massacré les vieillards qu'ils trouverent dans la ville, & ruiné les édifices, ils attaquèrent le Capitole. La valeur des Romains rendit tous leurs efforts inutiles, & les Gaulois s'ennuyant enfin de la longueur du siège, & ayant d'ailleurs appris que les Venetes profitant de leur absence étoient venus sur leurs terres, consentirent à recevoir une grosse somme d'argent pour se retirer. (8)

Rome délivrée d'un ennemi si dangereux, ne tarda pas à reprendre son premier éclat, & trouva moyen dans la suite de se venger des Gaulois, & d'effacer la honte qu'elle avoit reçue près la rivière d'Allia.

Guerre des
Samnites.
An. de R. 418.
Av. J. C. 340.

Les alliés que les Romains avoient dans l'Italie, leur occasionnoient souvent des guerres, & leur suscitoient de nouveaux ennemis. La défense qu'ils avoient prise des Clusiens attaqués par les Gaulois, avoit pensé causer leur ruine, & la guerre qu'ils entreprirent contre les Samnites pour secourir les Campaniens, fut longue & cruelle. L'armée Romaine commandée

(8) Polybe, Paul Orose, dans Trogue Pompée & Suetone dans la vie de Tibère, nous apprennent contre le sentiment de Tite-Live, que les Gaulois emportèrent avec eux

l'argent que les Romains leur avoient donné pour leur rançon, & que la victoire de Camille est une pure fiction.

par deux Consuls se trouvant surpris dans les fourches caudines, fut obligée de passer sous le joug. Elle s'en vengea bien-tôt par les avantages considérables qu'elle remporta sur ces peuples qui furent enfin soumis.

La guerre des Samnites en occasionna une nouvelle. Pyrrhus Roi d'Épire, qui méditoit la conquête de l'Italie, prit occasion des troubles dont ce pays étoit alors agité, & attaqua les Romains sous prétexte de donner du secours aux habitants de Tarente. Les éléphants dans la première rencontre, qu'ils furent entièrement défaits; mais une seconde & troisième bataille gagnée sur les Epirotes, obligèrent Pyrrhus à faire la paix avec les Romains. La conquête entière de toute l'Italie, & la réduction de ce pays en Province Romaine, furent les fruits que les Romains retirèrent de toutes ces guerres.

Animés par tant de succès, ils méditerent bien-tôt de nouvelles conquêtes, & la jalousie que leur donnoit la puissance de Carthage, les engagea à porter leurs armes au-delà des mers. Carthage osa lutter contre Rome, & lutta long-temps avec succès. La domination de cette République guerrière & commerçante embrassoit les deux côtes de la méditerranée. Outre celle d'Afrique qu'elle possédoit presque toute entière, elle s'étoit étendue du côté de l'Espagne par le détroit de Gibraltar. Maîtresse de la mer & du commerce, elle avoit envahi les îles de Corse & de Sardaigne; la Sicile avoit peine à se défendre, & l'Italie étoit menacée de trop près pour n'avoir pas un sujet ou de moins un prétexte de craindre. De-là vinrent les guerres puniques, dont l'issue malgré les grands avantages d'Annibal, fut si funeste aux Carthaginois, puisque la dernière guerre ne fut terminée que par la destruction de la rivale de Rome.

La révolte des Mamertins ou Messinois en Sicile, occasionna la première guerre punique. Une partie des Messinois implora l'assistance des Romains, tandis que l'autre appelloit à son secours les Carthaginois. La guerre se fit par terre & par mer, & quoique les Romains fussent fort ignorans dans la navigation ils battirent la flotte Carthaginoise, & Atilius Regulus s'empara des îles de Lipari & de Malthe occupées alors par les Carthaginois. Excité par ses victoires, il porta la guerre en Afrique, où il remporta des avantages si considérables, que les Carthaginois se virent contraint de demander la paix. Regulus ne voulant l'accorder qu'à des conditions trop dures, la guerre continua, & la fortune qui jusqu'alors s'étoit déclarée pour le Général Romain lui étant devenue contraire, son armée fut entièrement taillée en pièces, & il fut fait prisonnier. Les Carthaginois crurent que cette victoire étoit un moyen pour faire une paix avantageuse; mais l'inflexibilité de Regulus rendit leurs espérances vaines, & les Carthaginois ayant été défaits dans la suite, furent forcés d'accepter la paix aux conditions que le vainqueur voulut leur imposer. Les principales étoient que les Carthaginois abandonneraient entièrement la Sicile; qu'ils rendroient les prisonniers sans aucune rançon, & qu'ils payeroient aux Romains trois mille deux cents talens pour les frais de la guerre.

Elle étoit à peine finie que les Romains se virent engagés dans deux nouvelles guerres; sçavoir, celle d'Illyrie & celle des Gaulois. La première commença 229 ans avant l'Ere chrétienne. Les Illyriens qui étoient puissans

HISTOIRE DE
LA RÉPUBLIQUE
ROMAINE.

Guerre contre
Pyrrhus.
An. de R. 491.
Av. J. C. 281.

Guerres puniques.
An. de R. 481.
Av. J. C. 264.

14 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

HISTOIRE DE
LA REPUBLIQUE ROMAINE.

Seconde guerre punique.

An. de R. 514.
Av. J.-C. 218.

fur mer, avoient fait plusieurs descentes sur les côtes d'Italie; ce qui obligea les Romains à armer contre'eux par mer & par terre. Ils ne purent résister aux efforts des Romains & devinrent leurs tributaires. La guerre que Rome entreprit contre les Gaulois, ne fut pas sitôt terminée, & coûta bien du sang aux deux partis; mais les grandes victoires que les Romains remportèrent, leur donnerent lieu dans la suite de pénétrer dans les Gaules.

La paix qui avoit été conclue entre les Romains & les Carthaginois, étoit plutôt une suspension d'armes qu'une réconciliation sincère entre les deux peuples. Carthage n'avoit cédé qu'aux circonstances, & n'avoit signé un traité si défavantageux pour elle que dans l'esperance de se venger un jour des Romains. Elle n'avoit employé le temps de la paix, qu'à faire des préparatifs pour recommencer la guerre avec avantage. La haine d'Amilcar pour les Romains, devenu héréditaire dans son fils Annibal, pensa devenir funeste à la République Romaine. Ce jeune Héros porta d'abord la guerre en Espagne, & ses premiers exploits furent la prise de Sagunte. La nouvelle de cette conquête allarma les Romains. Ils envoyèrent des Ambassadeurs à Carthage pour se plaindre de ce qu'on avoit attaqué leurs alliés. Carthage refusa de les satisfaire, & la guerre fut résolue. Annibal conçut alors le projet de pénétrer jusqu'au sein de l'Italie, & de faire soulever en même-temps tous les Gaulois contre les Romains. Ce Général ayant passé les Pyrénées, arriva sur les bords du Rhône qu'il remonta heureusement. Les troupes Romaines n'ayant pu s'opposer au passage des Carthaginois, ceux-ci arriverent bien-tôt au pied des Alpes. Les obstacles qu'Annibal trouva dans ce passage, ne furent pas capables de le faire changer de dessein. Après une marche de quinze jours, pendant lesquels les Carthaginois eussent toutes sortes de fatigues, soit par rapport à la difficulté des chemins qu'ils étoient obligés de se frayer, soit de la part des ennemis qu'ils rencontroient, arriverent enfin dans les fertiles campagnes du Pô. Les pertes qu'Annibal avoient faites pendant cette traversée, furent réparées par une partie des troupes Gauloises qui se joignirent à lui. Cependant Scipion s'étoit avancé vers le Pô pour disputer le passage de ce fleuve aux ennemis, & Sempronius son collègue eut ordre de venir joindre Scipion qui étoit sur la rivière du Tesin. Mais les Carthaginois s'étant avancés avant que la jonction put se faire, Scipion se vit dans la nécessité de se préparer au combat. Annibal saisissant avec joye l'occasion d'en venir aux mains, attaqua l'armée Romaine, & eut la gloire de la mettre en fuite. Les Gaulois, qui d'abord n'avoient osé se déclarer en sa faveur, passerent dans son camp après la victoire qu'il venoit de remporter sur les Romains, ce qui obligea Scipion de se retirer vers la Trebie. Sempronius y étant arrivé, résolut de livrer une seconde bataille à Annibal, dans l'esperance de réparer la honte que son collègue avoit reçue quelques jours auparavant, mais la défaite de son armée lui apprit que la valeur ne suffit pas toujours à un Général. Ces deux victoires consécutives mirent Annibal en état de s'avancer avec plus de sûreté en Italie. Ce Général politique & guerrier sut attirer dans son parti les alliés des Romains, par ses manieres douces & insinuanes. Résolu d'attaquer les Romains sur leurs terres mêmes, il prit le chemin le plus court, mais en même-temps le plus difficile. Pendant trois

jours il fut obligé de traverser des marais où ses troupes souffrirent beaucoup, & où il perdit même un œil. Le Consul Flaminius homme vain & sans expérience, eut l'imprudence d'attaquer les Carthaginois campés dans une vallée étroite, qui étoit bordée d'un côté par le Lac Trafymene & de l'autre par une chaîne de montagnes. Annibal ayant posté ses troupes sur les hauteurs, fit attaquer les Romains de rous côtés. La confusion se mit bien-tôt dans leur armée, & les Carthaginois en firent un grand carnage. Plus de quinze mille Romains furent tués dans cette journée, où le Consul perdit la vie, autant restèrent prisonniers, & un grand nombre se précipita dans le lac.

Jusqu'alors les troupes Carthaginoises n'avoient pris aucun repos ; ce qui engagea Annibal à permettre à ses troupes de se répandre dans les campagnes, où elles firent un butin considérable, qui les dédommagea de tout ce qu'elles avoient souffert depuis leur départ de Carthage. Tant de succès consécutifs de la part des Carthaginois, avoient jeté la consternation dans Rome. On y fit de nouveaux préparatifs pour arrêter les progrès de l'ennemi, & l'on créa pour Dictateur Quintus Fabius Maximus, l'homme de son siècle le plus sage & le plus prudent. Sa conduite bien différente de celle de ses prédécesseurs, arrêta l'impétuosité des Carthaginois, & rompit toutes leurs mesures. Il ne remporta pas à la vérité de grands avantages sur eux, mais il les empêcha de rien entreprendre, & par ce moyen il refroidissoit l'ardeur des ennemis. Cette manière d'agir si nécessaire dans les circonstances où Rome étoit alors, ne fut point approuvée, & fit donner à Fabius le surnom de Temporiseur. Après qu'il se fut remis de la Dictature, on créa de nouveau deux Consuls qui furent Emilius Paulus & Terentius Varron. Le premier vouloir profiter des sages avis de Fabius, & se contenir de couper les vivres aux Carthaginois sans en venir aux mains ; mais son collègue, homme présomptueux ne put goûter un conseil si prudent, & il chercha l'occasion de livrer bataille. Annibal qui avoit le même dessein ne tarda pas à lui en fournir les moyens. Les deux armées se rencontrèrent près de Cannes, village de la Pouille. La position désavantageuse de celle des Romains, n'empêcha pas Varron d'engager le combat. Il fut long & sanglant : l'armée Romaine enveloppée de toute part, fut taillée en pièces, & jamais victoire ne fut plus complète. Emilius Paulus qui avoit été blessé dans l'action, se fit tuer par un soldat Carthaginois, ne voulant pas survivre à la perte de sa patrie. Un nombre considérable de Sénateurs & de Chevaliers Romains périrent dans cette journée, & quelques Historiens font monter le nombre des morts à près de soixante & dix mille hommes. Varron ayant rassemblé les débris de son armée, retourna à Rome, où l'on croyoit déjà voir l'ennemi aux portes de la ville. On y fit tous les préparatifs nécessaires pour se mettre en état de défense ; mais Annibal ne songeoit point à porter ses pas de ce côté-là.

Tous les critiques ont blâmé Annibal de n'avoir point su profiter de sa victoire en marchant droit à Rome, dont il se seroit rendu maître. Il me semble qu'il n'est pas difficile de justifier ce grand Général sur ce point, si l'on fait attention aux circonstances dans lesquelles il se trouvoit. Peut-on douter qu'Annibal ne sentit de quelle importance il étoit de s'emparer de

Bataille de
Cannes.

Rome, avant que les Romains eussent eu le temps de s'y fortifier ? mais il sçavoit aussi que c'étoit l'unique moyen de terminer une guerre que ses intérêts particuliers vouloient qu'il prolongeât. Rome étant détruite & toute l'Italie au pouvoir des Carthaginois, Annibal ne devenoit plus nécessaire à sa patrie ; car il avoit tout lieu de craindre qu'on ne lui ôtât le gouvernement de ce pays. Le grand nombre d'ennemis qu'il avoit à Carthage, auroit cherché à diminuer la grandeur de ses exploits ; & après s'être vu à la tête des armées, & donner pour ainsi dire la loi à la nation, il auroit été réduit à vivre comme un simple particulier, & n'auroit retiré aucun fruit de ses conquêtes. Il étoit donc de sa politique de ne point abbatre entièrement le nom Romain ; mais de l'empêcher seulement de se relever. Il auroit exécuté facilement ce projet, si la République de Carthage lui eut fourni les troupes & l'argent qu'il avoit demandés après la bataille de Cannes. L'irrésolution des Carthaginois ou plutôt la jalousie qu'ils avoient conçue contre ce grand homme, fut le salut des Romains, en leur donnant le temps de revenir de leur première frayeur, & de rassembler une nouvelle armée. Dès cet instant la fortune se déclara pour eux, & abandonna le parti d'Annibal. Ce Général n'ayant pas assez de troupes pour tenir la campagne, & garnir toutes les places qu'il avoit conquises, reçut plusieurs échecs considérables en différentes occasions. Les succès des Romains étoient encore plus considérables en Espagne, où les Carthaginois étoient continuellement battus par les deux Scipion. Ces deux grands Capitaines ayant été tués, un autre Scipion leur neveu eut le commandement de l'armée Romaine. Héritier de la valeur de ses Ancêtres, il ne fut pas moins redoutable aux Carthaginois que ses oncles, car après les avoir chassés de l'Espagne, il porta la guerre en Afrique. Le Senat de Carthage obligea alors Annibal à quitter l'Italie pour marcher au secours de sa patrie. Ce Général contraint d'obéir, ne put s'empêcher de verser des larmes en abandonnant un pays où il avoit acquis tant de gloire, & où il espiroit faire encore d'autres conquêtes. Etant arrivé en Afrique, il eut une conférence avec Scipion ; mais n'ayant pu convenir d'un accommodement avec ce Général, il se vit obligé de livrer combat. Les deux plus grands Généraux de leur siècle en étoient alors aux mains ensemble, & chacun d'eux fit des efforts incroyables pour l'emporter sur son émule ; enfin la victoire se déclara pour les Romains. Les Carthaginois ayant lieu de craindre que Scipion ne se rendit maître de leur pays, consentirent à faire la paix malgré la dureté des conditions que le vainqueur leur imposa. Ainsi finit la seconde guerre punique qui avoit duré seize ans.

Depuis ce temps-là, Annibal ne mena plus qu'une vie errante. Il s'étoit rendu si redoutable aux Romains, qu'ils eurent la lâcheté de le poursuivre chez les peuples où il étoit allé chercher un asyle contre eux. Il étoit d'abord passé à la cour d'Antiochus Roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains ; mais craignant d'être livré entre les mains de ses ennemis lorsque ce Prince fit la paix avec eux, il se retira chez Prusias Roi de Bithynie. Il ne fut pas plus en sûreté chez ce Prince, qui étoit convenu de le remettre au pouvoir des Romains. Annibal n'espérant plus pouvoir échapper de leurs mains, prévint une captivité ou peut-être un supplice honteux.

en prenant du poison. Tel fut le sort de ce grand homme auquel les Historiens n'ont pas rendu justice, & à qui ils ont attribué des défauts qu'il n'avoit pas.

La seconde guerre de Carthage étant terminée, les Romains marcherent en Macedoine contre Philippe & son fils Persée. Philippe fut vaincu & réduit à demander la paix. Persée son fils se flattant de reprendre tout ce que son pere avoit perdu, entreprit une nouvelle guerre qui lui devint funeste, car ayant été fait prisonnier après la perte d'une bataille, il fut mis à mort par l'ordre des Romains. La Macedoine fut alors réduite en province romaine.

Rome qui s'étoit remise de ses pertes, voyoit toujours d'un œil jaloux la puissance de Carthage. Elle ne cherchoit qu'une occasion de recommencer la guerre contre cette nation; & celle que les Carthaginois déclarée à Massinissa Roi de Numidie, fut un prétexte pour faire passer des troupes en Afrique. Les Carthaginois voulurent entrer en négociations, mais les Romains refusèrent de rien écouter, & le siège de Carthage fut résolu contre le sentiment de Scipion Nasica. Cette ville se défendit avec un courage égal à son désespoir. Mais enfin P. Corn. Scipion s'en étant rendu maître, la ruina entièrement.

Les Romains vainqueurs de Carthage, le furent bien-tôt de la Grece, dont les villes s'étoient liguées contre eux : Corinthe fut détruite, & toute la province passa sous la domination Romaine. Numance ville d'Espagne qui s'étoit révoltée, fut traitée avec la même rigueur que Carthage & Corinthe. Pendant que Rome faisoit redouter sa puissance au-dehors, des dissensions domestiques troublaient le repos dont ses citoyens pouvoient jouir dans le temps de guerre même. Les Tribuns toujours zelés pour les intérêts du peuple au préjudice du Senar, proposoient de nouvelles loix qui étoient souvent onéreuses à l'Etat. Tiberius Gracchus & Caius son frere, les plus séditieux des Tribuns, voulurent qu'outre le partage des terres en faveur des pauvres citoyens, on leur distribuât encore tout l'argent qu'Attalus Roi de Pergame avoit laissé au peuple Romain. Ces propositions troublèrent l'ordre public, en animant le peuple contre le Senar; mais ces deux factieux ayant été tués, le calme fut rétabli pour quelque temps.

Tout cédoit alors aux Romains, & les guerres qu'ils entreprenoient étoient pour eux de nouveaux sujets de triomphes. La cruauté de Jugurta Roi de Numidie qui avoit fait mourir ses freres pour s'emparer de leurs Etats, attira sur ses terres l'armée des Romains. Il avoit d'abord trouvé moyen par ses présents de se rendre Rome favorable; mais enfin Metellus qui eut ordre de l'attaquer, lui enleva plusieurs places. Marius homme sans naissance, mais qui avoit de grands talens pour la guerre, ayant été nommé Consul acheva la conquête de Numidie, & emmena Jugurta prisonnier à Rome où on le laissa mourir de faim. Marius battit ensuite les Teutons, les Cimbres & les autres peuples du Nord qui avoient pénétré dans les Gaules, l'Espagne & l'Italie. Ce pays étoit d'ailleurs agité de troubles. Les villes d'Italie se soulevèrent contre Rome pour obtenir le droit de bourgeoisie. Après trois années de guerres, les Romains quoique vainqueurs consentirent à accorder à ces villes ce qu'elles leur demandoient; & ce qui causa

HISTOIRE DE
LA REPUBLIQUE
ROMAINE.

Troisième
guerre punique.

Différentes
guerres.

HISTOIRE DE
LA REPUBLIQUE
ROMAINE.

Guerre de Mithridate.

dans la suite de grands troubles dans la République.

La puissance de Rome avoit excité l'envie de plusieurs Princes, & avoit attiré à cette République un grand nombre d'ennemis; mais le plus redoutable de tous fut Mithridate Roi de Pont dans l'Asie mineure. Ce Prince résolu d'abattre l'orgueil des Romains, leur fit tous les maux dont il fut capable. Il commença les hostilités par la prise de plusieurs provinces de l'Asie, alliées ou tributaires de Rome. Sylla qui avoit été nommé Consul fut d'abord chargé du soin de cette guerre; Marius vint à bout par ses intrigues de se faire nommer à la place de Sylla, ce qui occasionna une guerre civile qui fit périr un grand nombre de citoyens tant en Italie que dans l'Espagne où Sertorius partisan de Marius s'étoit retiré. Sertorius ayant été tué par un de ses Lieutenans le calme fut rétabli dans l'Espagne, le parti de Marius fut éteint la seconde année de cette guerre par la mort de celui qui en étoit le chef. Cependant Mithridate ayant été défait sur terre & sur mer, se vit contraint de demander la paix. Elle ne fut pas de longue durée: Murena Lieutenant de Sylla ayant enfreint le traité, Mithridate se servit de ce prétexte pour recommencer la guerre. Tygrane Roi d'Arménie s'étant joint au Roi de Pont, ces deux Princes battirent les Romains & s'emparèrent de la Bithynie. Le Consul Lucullus étant passé en Asie fit changer les choses de face, rompit toutes les mesures de Mithridate, & remporta de si grands avantages, qu'il força ce Prince à chercher une retraite dans l'Arménie. Lucullus poursuivant ses conquêtes, entra dans ce pays, où il gagna deux batailles. Il étoit sur le point de terminer cette guerre lorsque Glabrien se fit nommer à sa place. Mithridate connoissant l'incapacité de ce nouveau Général, parut bien-tôt en campagne avec une nouvelle armée. Ses conquêtes furent si rapides, qu'il recouvra son Royaume & ravagea la Capadoce. On résolut alors à Rome d'envoyer un nouveau Commandant; & Pompée qui s'étoit déjà fait connoître par la guerre d'Espagne & par celle des Pirates de Cilicie, fut chargé du commandement de l'armée Romaine qui étoit en Asie. Ce Général eut la gloire de terminer cette guerre qui avoit duré vingt ans, & de réduire tout le pays sous la domination Romaine.

Conjuration de Catilina.

Cependant un célèbre factieux, je veux dire Catilina, homme de la première naissance, mais perdu de dettes & de débauche, avoit formé le projet de s'emparer de la souveraine autorité. La prudence de Cicéron qui étoit alors Consul, étouffa cette conjuration. L'armée que Catilina avoit rassemblée fut taillée en pièces, & il fut tué lui-même en combattant au premier rang. La plupart de ses complices furent mis à mort par un décret du Sénat.

Triumvirat.

Cet exemple de sévérité ne fut pas capable d'empêcher plusieurs citoyens d'attenter à la liberté publique. Pompée, Crassus & César excités par le même motif, se joignirent ensemble pour donner des loix aux Romains. César qui s'étoit attaché Pompée par les liens du sang, en lui faisant épouser sa fille, obtint le Consulat & le gouvernement des Gaules pour cinq ans. Pompée & Crassus restèrent à Rome pendant que César passa dans les Gaules dont il fit la conquête. Cette liaison formée entre trois personnes qui avoient la même ambition ne pouvoit subsister qu'autant qu'il

seroit de leur politique de rester unies. La mort de Crassus arrivée en combattant contre les Parthes délivroit César d'un rival, mais il en testoit encore un autre beaucoup plus dangereux. Les belles actions de César exciterent la jalousie de Pompée. Il employa toutes sortes de moyens pour lui faire ôter son gouvernement, & pour s'emparer seul de la souveraine puissance. César assuré de la fidélité de ses troupes marcha droit à Rome, mais Pompée & ses partisans se retirèrent à son approche. César ayant obtenu de nouveau le Consulat, pour suivit Pompée jusques dans la Grece. Après divers événemens, ces deux rivaux en vinrent aux mains dans la plaine de Pharsale où la fortune se déclara pour César. Pompée croyant trouver un asyle assuré dans l'Egypte se retira auprès de Ptolémée Roi du pays, mais ce Prince perfide le fit inhumainement assassiner. César ne put s'empêcher de verser des larmes en voyant la tête de ce grand homme, & résolut de venger sa mort. Ce fut en cette occasion que César connut la belle Cleopatre, dernière Princesse du sang de Ptolémée. Les deux fils de Pompée s'étant mis à la tête de ceux qui avoient pris le parti de leur pere, se déclarerent contre César; mais ayant été vaincus, César se vit entierement maître de la République qu'il gouverna sous le nom de Dictateur. Quelques zelés teubains formerent une conjuration contre lui & l'assassinerent dans le Senat.

La mort de César ne rendit point la liberté aux Romains, elle servit au contraire de prétexte à l'ambition d'Antoine, de Lepidus & d'Octave. Ces trois Sénateurs formerent un nouveau triumvirat. Le dessein de venger la mort de César fut le voile dont ils couvrirent leur ambition. Ils attaquèrent Brutus & Cassius chefs des meurtriers de César & les défirent dans les champs de Philippes ville de Macedoine. Cassius se tua sur le champ de bataille, & Brutus ne lui survécut que jusqu'au lendemain. Les Triumvirs partagerent alors l'Empire entr'eux. Lepidus eut la moindre part. Octave resta à Rome, & Antoine se rendit en Asie. Cleopatre qui avoit pris le parti de Brutus & de Cassius craignant qu'Antoine ne la privât de son Royaume, alla le trouver pour implorer sa clémence. Antoine épris de ses charmes, devint bientôt son esclave & la suivit en Egypte. La bonne intelligence qui jusqu'alors avoit régné entre les Triumvirs fut rompue. Lepidus ayant été dépouillé de ce qu'il possédoit, Octave forma le dessein de contraindre Antoine à lui céder toute l'autorité. Il alla chercher son ennemi jusques dans l'Egypte, & lui présenta le combat près d'Actium. Cleopatre s'étant retirée avec ses vaisseaux pendant l'action, Antoine la suivit & abandonna la victoire à son ennemi. Se voyant alors sans esperance & craignant de tomber entre les mains d'Auguste, il se donna la mort.

Octave se trouvoit alors sans Compétiteur; car il y avoit déjà long-temps qu'il avoit forcé Lepidus à mener la vie d'un simple particulier. Les temps étoient changés, & les Romains ne soupiroient plus que foiblement après une liberté dont ils n'avoient fait usage que pour se détruire; tout en un mot favorisoit les desseins ambitieux d'Octave. Sa politique le porta à gagner les esprits, & à ne s'emparer du souverain pouvoir qu'après avoir fait sentir aux Romains la nécessité du gouvernement d'un seul homme. Il voulut cependant en établir un qui leur fut agréable, & qui en même-temps

Second Triumvirat.

OCTAVE IMPERATEUR.
AN. DE R. 713.
AV. J. C. 31.

ne fut point contraire à ses intérêts. Il en fit un Aristocratique par rapport au civil, & Monarchique par rapport au militaire. Ce Prince, pour ne point effraier les Romains ne voulut pas prendre d'autre titre que celui d'Empereur ou de Général des armées; mais comme cette dignité ne lui donnoit pas assez de pouvoir, il eut soin dans la suite de réunir en sa personne les autres charges de la République, par le moyen desquelles il s'empara par degrés de la souveraine puissance. Ce qui a fait dire à un Auteur moderne : *Que Sylla homme emporté avoit mené violemment les Romains à la liberté : & qu'Auguste rusé tyran les avoit conduit doucement à la servitude.* Et il ajoute que pendant que sous Sylla la République reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie & pendant que sous Auguste la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

Octave, connu depuis sous le nom d'Auguste, étant devenu maître de l'Empire, ferma les portes du Temple de Janus qui avoient resté ouvertes depuis si long-temps. Il ne s'occupa alors qu'à établir de sages reglemens soit pour l'utilité de ses nouveaux sujets, soit pour affermir son autorité. Tranquille possesseur de l'Empire, il voulut en reculer les bornes soit du côté des Parthes qu'il vainquit, soit du côté de l'Espagne dont il apaisa les fréquentes révoltes. Les peuples de Germanie l'obligèrent souvent à envoyer des armées de ce côté-là, & il eut le chagrin de voir battre ses légions sous la conduite de Varus. Ces pertes furent réparées par les autres avantages qu'il remporta en Dalmatie, qui depuis plus de deux cens ans avoit été un théâtre de guerre. Il eut aussi la gloire de recouvrer les aigles Romaines que les Parthes avoient enlevées dans la bataille où Crassus perdit la vie. Les Romains paroissoient contents du regne d'Auguste, & les Sénateurs même ne cherchoient que les occasions de flatter ce Prince; cependant sa vie fut plus d'une fois en danger par les différentes conjurations qui se formèrent contre lui. La plus dangereuse fut celle de Cinna fils d'une fille du grand Pompée. Les principaux de Rome étoient entrés dans cette conspiration; mais la modération d'Auguste à l'égard des conjurés, acheva de dissiper entièrement les ennemis que ce Prince pouvoit avoir, & depuis cet instant il posséda tranquillement le trône. Il mourut après un regne de quarante-quatre ans, étant âgé de près de soixante-seize ans. On a dit de ce Prince qu'il ne devoit jamais naître, à cause des maux qu'il avoit fait pour se rendre maître de la République, ou qu'il ne devoit jamais mourir, à cause de la sagesse & de la modération avec laquelle il avoit gouverné après être venu à bout de ses desseins. Les deux premiers favoris d'Auguste étoient Agrippa & Mécenas. Le premier étoit le plus grand Capitaine qui fut alors dans l'Empire, & qui auroit donné de la jalousie à Auguste s'il n'eut pas eu une extrême modestie, qui lui fit même refuser les honneurs du triomphe. L'autre habile politique, se servoit de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de l'Empereur pour lui donner de sages avis & régler sa conduite. La protection que ce favori a accordé aux Sçavans & les grâces qu'il leur a fait obtenir d'Auguste, ont rendu son nom illustre. Le regne d'Auguste fut célèbre par les grands hommes, soit dans la guerre, soit dans les lettres, qui parurent de son temps. Auguste étoit sensible à tout ce qu'on disoit de lui. Il suivit le sage conseil de Mécenas qui l'avertissoit de se corriger, si ce qu'on disoit de lui étoit véritable, ou de s'en mettre peu en peine s'il n'y avoit aucun fondement dans ce qu'on lui reprochoit.

Auguste, deux ans avant que de mourir, avoit associé à l'Empire Tibere fils de Tibere Neron & de Livie, & lui avoit fait donner par le Senat & le Peuple un pouvoir égal à celui qu'il avoit lui-même. Après la mort d'Auguste les Romains ne firent aucunes difficultés de le reconnoître pour le successeur de ce Prince. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit éclater tous les vices qu'il avoit eu soin de cacher jusqu'alors. Il affecta d'abord de refuser l'Empire, & fut mauvais gré à quelques Sénateurs qui avoient paru accepter la proposition. Il fit connoître son caractère cruel par le massacre d'Agrippa petit fils d'Auguste, & par la mort de Germanicus que les légions Romaines, qui étoient en Allemagne, avoient voulu élire Empereur. Il n'épargna pas même les deux fils de ce Prince. Il ne fut pas moins cruel à l'égard de ses autres sujets, & fit périr les plus riches familles sous divers prétextes, afin de s'emparer de leurs biens. Tant de cruautés lui étoient inspirées non-seulement par son caractère dur & féroce, mais encore par les sollicitations de Sejan son Ministre, le plus méchant homme de son siècle. Ce favori porta le crime jusqu'au point de faire empoisonner Drusus, fils de l'Empereur. Il devint dans la suite si redoutable à Tibere, que ce Prince fut obligé d'engager le Senat à le faire arrêter. Il périt par la main du bourreau, son corps fut traité avec ignominie, ses statues furent renversées, & l'on sacrifia ses amis à la vengeance publique. Après la mort de Sejan, Tibere ne changea pas pour cela de conduite, il continua à se livrer à toutes les débauches que son imagination lui suggeroit, & fit mourir une infinité de citoyens faussement accusés d'être amis de Sejan. Cependant la dignité de l'Empire se soutenoit : les armées Navales d'un côté, d'un autre les légions faisoient respecter le nom Romain, & empêchoient tant de nations soumises de se révolter. Tibere mourut le seize ou le vingt-six de mars de l'an 37 de J. C., dans la soixante & dix-huitième année de son âge, après avoir régné depuis la mort d'Auguste 22 ans. La dureté du gouvernement de Tibere, a fait croire qu'Auguste l'avoit choisi pour se faire regretter.

Caius Julius César Germanicus, dernier fils de Germanicus, neveu de Tibere & d'Agrippine petite fille d'Auguste, surnommé Caligula du nom d'une chaussure militaire, succéda à Tibere. Le respect que les Romains avoient pour la mémoire de Germanicus, les avoient portés à faire monter son fils sur le trône des Césars, dans l'espérance qu'il ressembleroit à son pere. Les commencemens de son regne répondirent à l'idée flatteuse qu'on avoit conçue de ce jeune Prince, qui n'avoit alors que vingt-cinq ans. Il diminua en effet les impôts dont Tibere avoit accablé les Romains, fit ouvrir les prisons, & rappella ceux que son prédécesseur avoit exilés. Les flatteurs qui l'environnerent dans la suite, & auxquels il abandonna l'administration des plus grandes affaires corrompirent son caractère. Il n'y eut plus alors d'excès qu'il ne commit, & il se montra encore plus cruel que celui auquel il avoit succédé. Sa conduite inhumaine & barbare le rendit l'horreur du Peuple Romain. Il poussa la folie jusqu'à se faire bâtir un temple, & s'y faire adorer comme un Dieu. En un mot la vie de ce Prince ne fut qu'un tissu d'extravagances & de cruautés. Il se forma enfin plusieurs conspirations contre lui. Calpurnius & Sabinus Capitaines de ses gardes, le poignardèrent le 24 de janvier de l'an 41 de J. C. après avoir régné trois ans &

EMPEREURS
ROMAINS.

TIBERE IIe.
EMPEREUR.
An. de J. C. 19.

CALIGULA IIIe.
EMPEREUR.
An. de J. C. 37.

EMPEREURS
ROMAINS.

quelques mois. Cefonia son épouse fut pareillement massacrée aussi-bien qu'une petite fille issue de leur mariage, qui en haine de son pere fut écrasée contre la muraille. Après la mort de ce Prince, on trouva dans son cabinet un registre dans lequel étoient marqués les noms d'un grand nombre de citoyens qu'il avoit résolu de faire mourir. Il y avoit même un coffre rempli de poisons qu'on jetta dans la mer; ce qui fit périr une grande quantité de poissons. On prétend que sa folie avoit été occasionnée par un breuvage que l'Imperatrice lui avoit fait prendre à dessein d'en être toujours aimée, & qui, en lui faisant perdre le jugement, le rendit comme furieux. Cette disposition étrange jointe à son mauvais naturel, l'avoit jeté dans de si grandes agitations, qu'il paroissoit toujours saisi d'épouvante. Il avoit résolu d'abolir la religion des Juifs, parce que cette nation avoit refusé de placer sa statue dans le temple de Jerusalem.

CLAUDE IVe.
Empereur.
An. de J. C. 41.

Après la mort de Caligula, les Romains reconnurent pour Empereur Tiberius Claudius Neron Drusus, oncle de Caligula. La crainte d'être enveloppé dans le massacre de la famille de Caligula, l'avoit obligé de se cacher dans le palais d'où les soldats, qui l'avoient proclamé, le retirèrent tout tremblant. Les Sénateurs qui vouloient faire revivre la République Romaine, furent obligés d'aller lui rendre leurs hommages. Les premiers actes d'autorité que fit cet Empereur, furent de poursuivre les meurtriers de Caligula. Mais en même-temps qu'il vengeoit la mort de son neveu, il se déclara contre les injustices & les cruautés de ce Prince: puisqu'il fit casser tous les testamens que Caligula avoit fait faire en sa faveur, & qu'il ordonna qu'on rendit les biens aux légitimes héritiers des testateurs. Il fit en même-temps brûler les rolles des Proscrits que son neveu avoit fait mourir. Ce ne furent pas les seuls actes de justice qu'il fit à son avènement à l'Empire, il rendit à Antiochus le royaume de Comagene, dont il avoit été depouillé par le dernier Empereur; il mit en liberté Mithridate Roi d'Ibétie; combla de faveurs Agrippa Roi des Juifs, dont les conseils lui avoient été salutaires; il lui accorda même les prérogatives des personnes consulaires, & lui donna entrée au Senat. La quatrième année de son regne, il fut obligé de passer en Bretagne pour soumettre les habitans de cette île qui s'étoient revoltés; ce qui lui fit donner le surnom de Britannicus, qui passa jusqu'à son fils. La bonté de ce Prince n'empêcha pas quelques sujets mal intentionnés, de conspirer contre lui. La conjuration qui éclata le plus, fut celle d'Annius Vinicianus, qui eut pour complice Ciccina Petus alors Consul. Leurs desseins ayant été découverts, Ania femme de Petus, craignant que son mari ne pérît par la main des bourreaux, se perça le sein d'un poignard qu'elle présenta aussi-tôt à son mari, en ajoutant qu'il ne faisoit point de mal *Pete non dolet*. Le regne de Claude, auroit été assez heureux s'il n'eut pas eu pour femme Messaline & Agrippine. La première le deshonna par ses infâmes débauches, & l'autre l'empoisonna pour faire regner son fils Neron qu'elle avoit eu de son mariage avec Domitius. Claude mourut le 13 d'octobre de l'an 54 de J. C. dans la soixante quatrième année de son âge, après un regne de treize ans. Ce Prince étant monté sur le trône, prit les noms de César & d'Auguste, quoi qu'il ne fut point de cette maison, ni par adoption comme ses prédéces-

seurs , ni par la naissance. Il n'étoit allié à cette famille , que du côté des femmes. Ses successeurs ont pris ces mêmes noms ; celui de César est devenu le titre de l'héritier présomptif de l'Empire , & celui d'Auguste a été la marque de l'autorité suprême & absolue.

Agrippine avoit préparé tous les esprits en faveur de Neron Claudius César Drusus Germanicus , de sorte que ce Prince ne trouva plus de difficultés à monter sur un trône , qui cependant devoit plutôt appartenir à Britannicus , fils de l'Empereur Claude & Prince d'un grand mérite. Neron se laissa d'abord conduire par sa mere ; mais sur les avis de Senèque & de Burrhus ses Gouverneurs , il prit lui-même les rênes de l'Empire. La conduite qu'il tint alors , fut si agréable aux Romains , qu'on s'imagina avoir retrouvé dans le jeune Neron , les dernières années du regne de l'Empereur Auguste. Mais si-tôt qu'il eut cessé d'écouter les avis de ces deux hommes célèbres , il se précipita dans le luxe , dans les festins & dans une prodigalité extraordinaire. Ses débauches le portèrent insensiblement à la cruauté , & l'on pourroit dire qu'il surpassa même Caligula. Abandonné à lui-même & à ses folles passions , on vit bien-tôt ce Prince monter sur les théâtres , y reciter publiquement les pieces qu'il avoit composées , & conduire des chariots dans les jeux qu'il faisoit célébrer.

Agrippine voyant que son crédit étoit perdu , ne put retenir ses plaintes , & reprocha à son fils qu'il lui devoit le trône. Ces reproches ne servirent qu'à aigrir l'esprit de Neron , & le portèrent à faire mourir Britannicus. Agrippine n'ayant plus d'esperance de rentrer dans les bonnes grâces de son fils , résolut sa perte. Neron ayant découvert les différentes conspirations dans lesquelles sa mere étoit entrée , consentit à la faire mourir. Il traita avec la même inhumanité Octavie sa femme , Princesse très-vertueuse , & qu'il avoit d'abord répudiée à la sollicitation de Poppée , pour laquelle il avoit conçu une passion déréglée. Il fit aussi périr Burrhus & Senèque , dont les sages conseils l'importunoient. Neron forma un dessein extravagant & en même-temps cruel , & qui jusqu'alors n'avoit point encore eu d'exemple. Pour se former l'image de l'incendie de Troie , il fit mettre le feu à la ville de Rome , & contempla avec une satisfaction cruelle cet embrasement du haut d'une tour qui étoit à quelque distance de la ville. Il fit mourir un grand nombre de chrétiens qu'il accusa de cet incendie. Les Romains se lassèrent enfin de tant de cruautés : les troupes se révolterent dans les différentes provinces qui étoient soumises à l'Empire , & les légions qui étoient en Espagne proclamèrent Galba. Neron saisi de crainte à cette nouvelle , sortit de Rome comme un fugitif , n'étant accompagné que de cinq personnes. Le Senat rendit contre lui un arrêt de mort , & le déclara ennemi de la République. L'Empereur voyant qu'il étoit prêt de tomber au pouvoir de ses ennemis , se poignarda pour éviter de périr par les mains d'un bourreau. Il avoit régné treize ans , & étoit alors âgé d'environ 31 ans. Les Romains firent quelques conquêtes sous son regne ; & remporterent de grands avantages sur les Bretons , les Germains , les Parthes & les Frisons. Neron suscita la première persécution contre les chrétiens , & ce fut sous son regne que les Apôtres Saint Pierre , & Saint Paul fonderent l'Eglise de Rome , autant par leur sang que par leurs prédications.

EMPEREURS
ROMAINS.

NERON Vc.
Empereur.
An. de J. C. 54.

EMPEREURS
ROMAINS.

GALBA VI.
Empereur.
An. de J. C. 69.

Servius Sulpicius Galba ayant appris la mort de Neron, se rendit à Rome où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joye. Il étoit alors âgé de soixante & treize ans. Il s'attira la haine des troupes par sa trop grande sévérité pour la discipline militaire. Ses Ministres voyant que son regne ne seroit pas long, ne songerent qu'à s'enrichir par toutes sortes de voyes illicites, & portèrent même ce Prince, qui étoit naturellement doux, à faire périr sur leurs rapports, les personnes les plus illustres de Rome. Cette conduite irrita tellement les légions, que celles qui étoient dans la Germanie inférieure, engagerent Vitellius qui les commandoit à accepter l'Empire. Galba s'associa alors Pison : mais son choix ne fut point approuvé, & Othon profitant du désordre, se fit déclarer Empereur. Galba fut aussitôt abandonné des siens, & massacré par ses propres troupes. Il lui coupèrent ensuite la tête qu'ils portèrent à Othon avec celle de Pison. Galba n'avoit régné que 9 mois & 13 jours, & fut assassiné le 15 de janvier de l'an 69 de J. C.

Othon & Vitellius Vils.
& Ville. Em-
pereurs.
An. de J. C. 69.

Othon qui étoit d'une famille très-distinguée de Rome, commandoit en Lusitanie lorsqu'il fut nommé Empereur. Il étoit entièrement perdu de dettes & de débauches, & cependant les Romains s'empresstoient de le féliciter sur son élévation. Vitellius résolu de lui disputer l'Empire, s'avança à grandes journées, pour lui présenter la bataille. L'armée d'Othon ayant été taillée en pièces, ce Prince se précipita lui-même sur son épée, & mourut à l'âge de 38 ans après un regne de trois mois & deux jours.

Vitellius resté seul maître de l'Empire, loin de s'appliquer aux affaires du gouvernement, ne songea qu'à passer son temps dans toutes sortes de débauches, & il ne fut pas moins cruel que Neron & Caligula. Il eut l'impudence de réformer les cohortes prétorienne, & d'autres corps de troupes qui se donnerent à Vespasien alors Gouverneur de Judée. Vespasien en profita pour s'emparer de l'Empire, & ses troupes ayant battu près de Crémone l'armée de Vitellius, elles entrèrent dans Rome. Vitellius fut fait prisonnier, & ensuite massacré sans être regretté, ni des soldats ni du peuple. Il étoit âgé de plus de cinquante-quatre ans, & avoit régné un an & quelques jours.

VESPASIEUX.
Empereur.
An. de J. C. 69.

Vespasien étoit occupé au siège de Jérusalem lorsqu'il apprit la victoire que ses troupes avoient remportée, & la mort de Vitellius. Cette nouvelle l'engagea à donner la conduite du siège à Titus son fils, & à prendre la route d'Italie. La manière dont Vespasien s'étoit conduit dans les différents Gouvernemens où il avoit été, faisoit concevoir de grandes espérances de ce Prince ; qui étoit alors âgé de soixante ans. Cependant Titus pressoit vivement le siège de Jérusalem ; mais il auroit eu beaucoup de peine à se rendre maître de cette ville, si la division ne se fut mise parmi les Juifs mêmes. Les différentes factions qui s'étoient formées dans Jérusalem, causèrent plus de maux aux Juifs qu'ils n'en auroit eu à souffrir de la part de leurs ennemis. Enfin, cette ville réduite aux dernières extrémités tomba sous la puissance des Romains. Il périt dans ce siège plus d'onze cents mille Juifs, & la ville ainsi que le temple furent entièrement détruits l'an 70 de J. C. Titus étant retourné à Rome après cette expédition, reçut les honneurs du triomphe. Les vaisseaux sacrés, le chandelier d'or

&c

& le livre de la Loi furent portés parmi les dépouilles de la Nation Ju-
daïque. La Germanie & l'Arménie s'étant revoltées au commencement du
regne de Vespasien, furent bien-tôt obligées de rentrer dans le devoir. Cet
Empereur soumit aussi les Parthes & les Bretons, & après avoir pacifié
tous les troubles de l'Empire, il fit fermer le temple de Janus. La mo-
dération avec laquelle il gouverna les Romains, lui attira l'amitié de ses
sujets. On lui reprocha seulement son avarice, qui étoit vraisemblablement
occasionnée par l'envie qu'il avoit d'enrichir sa famille; ce qui le porta à
mettre sur le peuple des impôts fort onéreux. Sa réputation étoit si gran-
de, que les nations étrangères lui envoyèrent des Ambassadeurs pour l'as-
surer de leur fidélité, & sans être obligé de faire la guerre, il rendit plu-
sieurs Provinces tributaires de l'Empire. Il souilla son regne par la mort de
Sabinus qui s'étoit révolté contre lui dans les Gaules, & par celle de Ce-
cina Auteur d'une conspiration formée contre lui. Vespasien mourut à l'âge
de 69 ans, après en avoir régné 9.

Ce Prince laissa l'Empire à Titus son fils. Sa douceur lui acquit le titre
glorieux de l'amour & des délices du genre humain, mais la brièveté de
son regne ne lui permit pas de faire tout le bien qu'il vouloit. Il se plai-
soit tant à rendre service, que s'étant souvenu un soir qu'il n'avoit rien
donné dans la journée, il dit cette parole mémorable : *mes amis, voilà
un jour que j'ai perdu*. Un regne si heureux ne fut que de deux ans & quel-
ques jours, Titus étant mort le 13 de décembre, de l'an 81 de J. C. dans
la quarante & unième année de son âge.

Rome avoit respiré sous ces deux derniers regnes, mais elle tomba de
nouveau dans la tyrannie sous celui de Domitien, frere de Titus & fils de
Vespasien. Domitien étant parvenu à l'Empire, fit mettre Titus au rang des
Dieux, afin de se faire considérer comme le frere d'une Divinité. Il ban-
nit les comédiens de Rome, fit arracher la moitié des vignes de l'Empire,
& empêcha qu'on en plantât de nouvelles. Ce Prince entierement sembla-
ble à Neron, se déclara ennemi de toute vertu, & porta la cruauté jus-
qu'aux derniers excès. Il y eut quelques guerres sous son regne contre les
Germains & les Bretons. Ses armées furent battues par les premiers; mais
Julius Agricola eut la gloire de vaincre les Bretons. Ce grand Capitaine fut
empoisonné par les ordres de Domitien qui n'avoit pu voir sans jalousie les
belles actions de son Général. Il fut lui-même assassiné par un Capitaine de
ses Gardes le 18 de septembre, à l'âge de 44 ans, & la seizième année de
son regne.

Après la mort de Domitien, Cocceius Nerva fut déclaré Empereur. Ce
Prince qui étoit né d'une illustre famille d'Ombrie, avoit beaucoup de dou-
ceur. Comme il étoit fort âgé, & qu'il craignoit que les peuples ne res-
pectassent pas assez son autorité, il associa à l'Empire Ulpius Trajan. Le regne
de ce Prince, qui ne fut que de seize mois, ne nous offre rien de confi-
dérable. Il mourut au mois de janvier de l'an 98.

L'élévation de Trajan fut généralement approuvée de tout le monde,
quoique ce Prince ne fut ni Romain ni Italien, puisqu'il étoit né à Seville
en Espagne. La réputation qu'il s'étoit acquise & ses talens, soit dans l'art
militaire, soit dans le gouvernement civil, lui avoient attiré l'estime des

Tome II.

D *

 EMPEREURS
ROMAINS.

 TITUS Xc. Em-
pereur.
An. de J. C. 79.

 DOMITIEN Xlce.
Empereur.
An. de J. C. 81.

 NERVA Xllec.
Empereur.
An. de J. C. 96

 TRAJAN Xllec.
Empereur.
An. de J. C. 98.

**EMPEREURS
ROMAINS.**

Romains. Ce Prince guerrier & politique releva la gloire du nom Romain ; qui avoit été flétrie sous les autres Empereurs. Il s'occupa pendant la paix à faire fleurir les arts & à embellir la Capitale de l'Empire par des édifices qui ont rendu son nom immortel , & dont il nous reste encore quelques monumens.

Les guerres que les ennemis du peuple Romain entreprirent contre lui, ne servirent qu'à lui fournir de nouvelles occasions de signaler sa gloire. Les Germains, toujours rebelles , se virent obligés d'avoir recours à sa clémence. Il battit Decebal Roi des Daces , & réduisit son Royaume en Province. Les Parthes vaincus sous leur Roi Cosroës , se virent forcés d'obéir à un Roi du sang des Arsacides que le vainqueur leur donna. L'Arménie, l'Ibérie, l'Arabie & plusieurs autres Royaumes qui sont au centre de l'Asie, ayant subi le joug des Romains, Trajan passa l'Euphrate, imposa des loix aux peuples qui sont au-delà du fleuve , & pénétra jusqu'aux Indes. La rapidité de ces conquêtes avoit effrayé les peuples nouvellement vaincus ; mais revenus de leur première surprise, ils se révolterent de tous côtés , & massacrèrent les garnisons Romaines. D'un autre côté les Juifs s'étant rassemblés, firent périr plus de deux cens mille Romains. Trajan ne tarda pas à se venger de ces rebelles : il en détruisit une grande partie , & contraignit les autres à rester tranquilles. La douceur de ce Prince & ses autres grandes qualités n'empêchèrent pas qu'il ne se formât contre lui plusieurs conspirations ; mais il refusa toujours d'en punir les complices. Ce qui engagea le Senat, qui avoit découvert celle de Crassus à en punir l'auteur.

Ce Prince étoit âgé de soixante & trois ans lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau. Il mourut à Selinunte ville de la Cilicie , & ses cendres furent portées à Rome. Trajan dont le caractère étoit humain & modéré, vivoit sans faste , & même d'une manière populaire. On lui reproche d'avoir aimé le vin & d'avoir mené une vie un peu trop licentieuse. Il persécuta les Chrétiens ; mais Pline le jeune parla si bien en leur faveur, que la persécution fut rallentie. Il avoit épousé Plotine, Princesse d'une grande vertu , & qui l'accompagna dans ses différentes expéditions. Rome fut dans la consternation à la mort de ce Prince , qu'elle regardoit comme son pere ou son protecteur.

Publius Ælius Adrien monta sur le trône par le crédit de Plotine , & soutenu des légions Romaines dont il avoit le commandement en Syrie. Ce Prince, qui ne cherchoit point à faire des conquêtes du côté de l'Orient, voulut que l'Euphrate servit de bornes à l'Empire Romain du côté de l'Asie. Les révoltes des divers peuples de son Empire , l'obligèrent à en parcourir les différentes provinces. Il apaisa les troubles qui s'étoient élevés en Illyrie , défit les Alains & les Sarmates qui avoient fait des courses sur les terres de l'Empire, vainquit les peuples de la Grande-Bretagne , & y fit faire un mur pour s'opposer aux incursions des Pictes. Il fut aussi obligé de marcher contre les Juifs qui s'étoient soulevés, parce qu'il vouloir les empêcher de se circoncir , & qu'il avoit bâti à Jérusalem un Temple à Jupiter dans l'endroit même où étoit autrefois celui de Salomon. Ayant fait réparer cette ville, il la ferma de murailles & lui donna le nom d'Ælia Capitolina. Il la

ADRIEN XIVe.
Empereur.
An. de J. C. 117.

peupla d'un grand nombre de Gentils, à qui il permit d'élever des Temples aux Divinités qu'ils adoroient. Les Juifs firent de nouveaux efforts pour rentrer dans leur ville; mais leur puissance fut entièrement abbaïue, & c'est depuis ce temps qu'ils sont dispersés par toute la terre.

La guerre ne fut pas toujours le motif des différens voyages que ce Prince fit dans toute l'étendue de son Empire. Le bonheur de ses sujets, le soulagement des peuples, le rétablissement de la discipline militaire & le desir de faire rendre exactement la justice & d'entretenir le bon ordre en furent souvent le but. Il fit rétablir les villes de Nicopolis & de Césarée, & en bâtit une nouvelle en Egypte appelée Antinoë, du nom d'Antinoüs. L'amour criminel qu'il eut pour ce favori le deshónora beaucoup, ainsi que les cruautés qu'il exerça sur la fin de ses jours contre les Sénateurs. Ce Prince, après avoir ainsi parcouru tout son Empire, se rendit à Rome la dix-neuvième année de son règne, & mourut l'année suivante, après avoir régné vingt ans, dans la soixante & treizième année de son âge. Ce Prince avoit de grandes vertus qui étoient obscurcies par de grands défauts. Il laissa plusieurs monumens de sa magnificence.

Adrien, avant que de mourir avoit désigné pour son successeur Titus Antonin, originaire de Nîmes. Il fut surnommé le Pieux ou le Bon, à cause de la douceur de son caractère & de ses autres vertus. A son avènement au trône, il sauva tous ceux qu'Adrien avoit proscrits pendant les derniers temps de sa vie, & chassa les calomniateurs qui avoient fait périr tant de monde sous les règnes précédens. Ce Prince vraiment digne du trône, ne négligea rien pour soutenir l'éclat de l'Empire qui lui étoit confié, & pour le soulagement de ses sujets. Il s'appliqua sur tout à connoître les forces des provinces, l'état de leur revenu & les impôts qu'elles pouvoient supporter. Quoiqu'il aimât la paix, parce qu'il aimoit la tranquillité de ses peuples, il se vit obligé de faire marcher ses troupes contre les Bretons & les habitans de la Mauritanie qui s'étoient révoltés; mais il évita la guerre que le Roi des Parthes vouloit lui déclarer, & il l'appaisa par une seule lettre. Il mourut à l'âge de 76 ans, après un règne de 22 ans & quelques mois. Il fut sincèrement regretté du peuple & du Sénat, & il fut mis au nombre des Dieux.

ANTONIN XVe.
Empereur.
An. de J. C. 136.

Après la mort d'Antonin, on vit pour la première fois deux Chefs égaux en puissance gouverner l'Empire. Marc-Aurèle qui avoit épousé la fille d'Antonin, avoit en même-temps été désigné son successeur; & ce Prince ayant donné sa fille Lucille en mariage à Lucius Ceionius Commodus Verus voulut partager avec lui le souverain pouvoir. Ces deux Princes étoient de caractère bien opposé: le premier doux & bienfaisant, étoit né pour faire le bonheur de ses peuples & se plaisoit à l'étude des belles-Lettres & de la Philosophie; l'autre au contraire abandonnant entièrement le soin des affaires, étoit continuellement plongé dans toutes sortes de débaüches. Des sentimens si peu conformes n'altérèrent cependant point la bonne intelligence, & ces deux Princes vécurent toujours dans une parfaite union.

MARC-AURÈLE
LUCIUS CEIO-
NIUS COMMO-
DUS VERUS
XVI. & XVIIe.
Empereurs.
An. de J. C. 161.

Vologeses Roi des Parthes, ayant déclaré la guerre aux Romains, Lucius Verus fut envoyé contre lui; mais ce Prince mol & efféminé chargea du soin de cette guerre ses Lieutenans, qui remportèrent plusieurs victoires sur

les Parthes. Quelques années après les Bretons firent de nouveaux efforts pour secouer le joug des Romains ; mais ils ne tardèrent pas à porter la peine de leur rébellion. La guerre contre les Marcomans , peuple de la Germanie ne fut pas si facile à terminer. La peste ayant fait de grands ravages à Rome pendant ce temps-là, empêcha les Romains de poursuivre vivement ces nouveaux ennemis, qui remportèrent même sur eux un avantage considérable. Les Empereurs furent obligés d'aller en personne pour s'opposer à leurs progrès. Leur présence obligea ces peuples à faire un traité avec les Romains. L'Italie se vit aussi exposée à la fureur des Celtes, qui y firent de grands ravages. Après différentes expéditions, ils furent chassés de l'Italie & de la haute Germanie, par où ils se retiroient dans leur pays.

Lucius Verus étant mort sur la fin de l'an 169 dans la quarantième année de son âge, Marc-Aurele resta seul possesseur de l'Empire. Il se vit obligé de marcher de nouveau contre les Marcomans, & de se servir contre eux de troupes étrangères, parce que ses légions étoient considérablement affoiblies. Les Marcomans furent entièrement défaits au passage du Danube, & la Pannonie fut délivrée des courses de ces barbares. Cependant les autres provinces de l'Empire n'étoient pas plus tranquilles. Les légions Romaines furent maltraitées en Egypte par les séditieux ; les peuples de la Mauritanie firent quelques courtes en Espagne, & les habitans de la Grande-Bretagne leverent l'étendard de la révolte ; mais tous ces troubles n'eurent point de suite. Marc-Aurele avant que de retourner en Italie attaqua les Quades alliés des Marcomans. Son armée se trouva dans un danger éminent de périr, & elle étoit accablée de fatigue & d'une soif insupportable, lorsqu'une grosse pluie qui survint dans ce moment si critique désaltéra l'armée & rendit la vigueur aux soldats. Les Payens attribuerent cette faveur du Ciel à leur Divinité ; mais les Chrétiens reconnurent que c'étoit un effet de la Providence divine. La révolte d'Aufidius Cassius qui s'étoit fait déclarer Empereur en Asie, empêcha Marc-Aurele d'exécuter le projet qu'il avoit formé de réduire le pays des Sarmates en province Romaine. Les troupes qui avoient reconnu pour Empereur Aufidius, massacrèrent ce Général aussi-tôt qu'elles eurent appris que Marc-Aurele s'étoit mis en marche pour passer en Asie. Après cette expédition, il continua la guerre contre les Marcomans, & il avoit conçu le dessein d'en entreprendre une nouvelle lorsqu'il mourut à Sirmium dans la cinquante-neuvième année de son âge, & après un regne de dix-neuf ans. Ce Prince avoit été instruit dans les lettres Grecque par Sextus de Cheronnée petit-fils de Plutarque : il avoit été formé dans la Rhétorique par Ponton, le plus fameux Orateur de son temps, & il avoit étudié la Philosophie Stoïcienne sous Apollonius de Chalcis. Les Romains le regardèrent comme le pere de la Patrie & comme l'un de leurs meilleurs Souverains. Il avoit en effet soulagé ses peuples de son propre argent dans les temps de calamités publiques, & avoit réparé les pertes qu'ils avoient faites.

Les beaux jours de l'Empire Romain étoient finis avec la vie de Marc-Aurele, & cet Empire jadis si florissant, alloit se voir exposé pendant plus d'un siècle à la fureur des Tyrans qui le désolèrent. Lucius Ælius Aurelius Commode, plus semblable à Neron qu'à Marc-Aurele son pere, monta sur le

trône dont il étoit si peu digne. La bonne éducation que son pere lui avoit donnée ne fut pas capable de réprimer ses mauvaises inclinations. Il ressembloit plutôt à un vil Gladiateur qu'à un Prince né pour commander. Sa mollesse & sa lâcheté ne lui permirent pas de continuer la guerre que son pere avoit commencée contre les Marcomans, & il se crut trop heureux d'acheter la paix à prix d'argent; mais deux ans après ces mêmes peuples se révolterent, ce qui l'obligea d'envoyer en Getmanie Pescennius Niger & Albinus qui soumirent ces peuples. Ces deux Généraux battirent aussi les Frisons, & l'Empereur par reconnaissance leur accorda le titre de César (9). Les Bretons ne cessoient de donner de l'inquiétude aux Romains par leurs fréquentes révoltes, & les avantages qu'on avoit toujours remportés sur eux, n'avoient jamais été capables de les forcer à rester tranquilles. Supportant avec peine le joug qu'on vouloit leur imposer, ils faisoient de continuel efforts pour le secouer. Sous le regne de Commode, ils firent beaucoup de maux aux Romains, & les victoires qu'Ulpus Marcellus remporta sur eux, ne les empêchèrent pas de prendre de nouveau les armes, & Helvius Pertinax fut contraint de passer dans cette Isle pour les combattre. Les autres Généraux de Commode furent aussi employés contre les Sarmates, les Gaulois & les Espagnols; car ces peuples ne cherchoient que des occasions de se soustraire à la domination Romaine.

Cependant Commode n'étoit occupé que de ses plaisirs, & se rendoit odieux aux Romains par ses débauches & ses cruautés. On forma plusieurs conspirations contre lui qu'il vint à bout de découvrir; mais enfin il ne put éviter de succomber aux artifices de Marcia sa concubine, qui s'étoit jointe à Letus & Eleusus Capitaine de ses Gardes. On lui donna du poison; mais la force du tempéramment lui ayant fait rejeter ce qu'on lui avoit fait prendre, on chargea un Athlete des plus robustes de l'étouffer. Son corps fut jeté dans le Tibre par ordre du Senat, & il fut traité d'ennemi des Dieux & de la République. Il étoit âgé de 31 ans, & en avoit régné 12.

Commode ne fut pas plutôt mis à mort, que les Pretoriens proclamèrent Helvius Pertinax, homme d'une naissance obscure; mais qui s'étoit élevé par son mérite & ses grandes qualités. Il auroit ramené les siècles glorieux de Marc-Aurele, si son regne eut été plus long. Il avoit en effet déjà commencé à soulager ses sujets, & le Senat & le peuple voyoient avec plaisir ce Prince sur le trône. Mais la réforme qu'il vouloit mettre dans la discipline militaire ayant déplu aux soldats, ils se révolterent contre lui & lui coupèrent la tête. Ce Prince avoit alors soixante-sept ans, & n'avoit régné que quatre-vingt-sept jours.

Après la mort de Pertinax, l'Empire devint la proie de celui qui offroit aux soldats les plus grosses sommes d'argent. Didius Julianus l'emporta d'abord sur ses Competiteurs; mais il ne conserva que deux mois un trône qu'il n'avoit obtenu qu'à prix d'argent. Plusieurs prétendans s'étant élevés contre lui, il fut déclaré ennemi de l'Etat, & ensuite massacré dans son Palais.

Les plus célèbres concurrens à l'Empire étoient Septime Severe qui com-

PERTINAX
XIX^e. Empe-
reur.
An. de J.C. 193.

JULIEN XX^e.
Nerva XXII^e.
SEVERUS XXIII^e.
Empereurs.
An. de J.C. 193.
Mort de Julien.

(9) Art de vérifier les dates.

EMPEREURS
ROMAINS.

Mort de Niger.

mandoir dans la Pannonie, Albinus Gouverneur de la Grande-Bretagne & Pescennius Niger qui avoit le commandement des troupes de Syrie. Septime Severe ayant été reconnu Empereur en Pannonie & ensuite en Illyrie, marcha droit à Rome. Se croyant trop foible contre deux rivaux, il gagna Clodius Albinus, en lui promettant de l'associer à l'Empire, & de le faire déclarer Cefar. Severe ayant réglé à Rome les affaires les plus pressantes, passa en Asie pour attaquer Pescennius Niger. Celui-ci ayant été battu, rassembla les débris de son armée, & se présenta de nouveau devant son ennemi. Il fut défait une seconde fois, & tué par les soldats qui le poursuivoient. Ce Prince n'avoit régné qu'un an. Après cette victoire, le vainqueur fit le siège de Byzance qui dura trois ans. Cependant il attaqua les Parthes, les Arabes & d'autres Peuples qui avoient pris le parti de Pescennius Niger.

Mort d'Albinus.

Albinus craignant que Severe ne changât de sentimens à son égard, fit soulever les Gaules & la Grande-Bretagne en sa faveur. Severe marcha aussitôt contre lui, & ces deux rivaux en vinrent aux mains près de la ville de Lyon. Le combat fut long & sanglant, & Albinus perdit la vie sur le champ de bataille. Il avoit commandé environ trois ans en qualité de Cefar.

Severe resté sans concurrent, retourna à Rome où il fit perir ceux qui avoient été dans les intérêts d'Albinus. Les Parthes, qui ne cherchoient que l'occasion de faire des maux aux Romains, avoient profité des troubles de l'Empire, & s'étoient jetés dans la Syrie. L'approche de l'armée Romaine, commandée par l'Empereur, les obligea bien-tôt à se retirer. Severe les poursuivit jusqu'au-delà de l'Euphrate, prit & pilla Seleucie, Babylone & Ctésiphonte. Il attaqua ensuite les Arabes sur lesquels il remporta quelques avantages; mais il ne put se rendre maître de leur Capitale. Étant passé de là en Égypte, il persécuta les Chrétiens. Severe de retour de ses expéditions, fit célébrer à Rome des jeux séculaires. Le mariage de son fils Antoninus avec la fille de Plautianus, pensa lui devenir funeste. Plautianus irrité de ce que le fils de l'Empereur avoit conçu une aversion insurmontable pour sa nouvelle épouse, conspira contre son Souverain. La conjuration fut découverte, & Plautianus fut mis à mort par ordre de Severe.

De nouveaux troubles qui s'étoient élevés dans la grande-Bretagne, obligèrent ce Prince à passer dans cette île, où il perdit un grand nombre de ses troupes, sans avoir cependant livré aucune bataille. Severe étoit encore à Yorck lorsqu'il fut attaqué d'une maladie, dont il mourut dans la 67^e. année de son âge, après avoir régné 17 ans & quelques mois. Septime Severe s'étoit signalé par beaucoup de victoires. Il étoit indulgent pour ses amis, mais cruel pour ses ennemis. Il avoit l'esprit excellent, & s'étoit adonné aux belles-lettres.

CARACALLA &
GETA XXIII^e.
& XXIV^e. Empereurs.
An. de J. C. 211.

Severe avoir déclaré Césars ses deux fils, Antoninus Caracalla & Septimius Geta, & étant près de mourir, il les avoir exhortés à vivre en bonne intelligence. L'envie de regner seul, porta l'aîné de ces deux Princes, à faire mourir son frere au bout d'un an. Il traita avec la même inhumanité ceux qui étoient attachés au parti de Geta, Prince d'un caractère doux & modéré. Il eut la cruauté de faire enterrer toutes vives, les Vestales qui refusoient de se livrer à ses infamies. Une conduite si barbare irrita contre lui les Romains, & comme il appréhendoit qu'il ne se formât

quelque parti contre lui, il résolut de ne pas tester plus long-temps à Rome, & de parcourir les différentes provinces de son Empire. Etant arrivé dans la Thrace, il prit le nom d'Alexandre, & forma une Phalange nommée Macedonienne. Il se rendit ensuite à Alexandrie, où il fit massacrer la jeunesse dont il avoit essuyé de piquantes railleries. Etant passé de là en Arménie, il déclara la guerre aux Arméniens & aux Parthes. Elle étoit à peine terminée qu'il se disposa à la recommencer : mais la mort mit fin à ses projets & à ses cruautés. Un soldat de sa garde dont il avoit fait mourir le frère, l'assassina dans la ville de Carres. Ce Prince étoit alors dans la 29^e. année de son âge, & dans la 7^e. de son règne. Il n'y eut que les troupes qui le regretterent, parce qu'il leur permettoit le pillage ; cependant les Sénateurs le mirent au rang des Dieux, sur la demande de l'armée. Ce monstre avoit avancé la mort de son père, tué son frère, & s'étoit porté à toutes sortes de crimes.

Caracalla eut pour successeur Marcus Opilius Macrin, né en Mauritanie d'une famille très-obscur. Il étoit en Asie lorsque Caracalla fut assassiné, les troupes n'ayant plus de Chef, le proclamèrent Empereur, & le Sénat y consentit. Son mérite l'avoit élevé au poste éminent qu'il occupoit ; mais à peine fut-il sur le trône qu'il négligea de prendre soin des affaires de l'Etat, & qu'il se livra entièrement à ses passions. Il devint même si cruel, qu'il inventoit de nouveaux supplices pour tourmenter ceux qui étoient devenu l'objet de sa haine. Les troupes qui l'avoient élevé à l'Empire voyant qu'il oublioit leurs services, mirent à leur tête Elagabale que l'on disoit fils naturel de Caracalla. On en vint aux mains dans un bourg du territoire d'Antioche, & Macrin ayant été vaincu & fait prisonnier, fut massacré par les soldats après un règne de 13 mois & quelques jours.

La mort de Macrin laissa Elagabale tranquille possesseur de l'Empire. Ce Prince nommé Bassien étoit Pontife du Soleil adoré sous le nom d'Elagabale (10), & qui avoit un temple fameux dans la ville d'Emèse en Syrie : son Idole étoit une pierre de figure conique. Bassien qui avoit pris le nom de ce Dieu dont il avoit conservé le Sacetdoce, fit transporter à Rome cette Idole d'Emèse, bâtit un temple en son honneur, & voulut la faire regner seule dans la capitale du monde, en abrogeant tout autre culte religieux. Ce Prince conduisoit de la ville dans sa maison de plaisance, cette Idole sur un char attelé de six chevaux de front, d'une taille & d'une beauté singulière. Personne ne menoit le char ; on marchoit seulement au tour, comme pour accompagner le Dieu qui sembloit en être le conducteur. Après la mort de l'Empereur, le culte du Soleil paroît s'être aboli, même à Emèse. Elagabale étant monté sur le trône, se plongea dans les plus horribles infamies, & donna en toute occasion des preuves de son naturel sanguinaire. Il avoit adopté Severe Alexandre, fils de Mammée, sage & vertueuse Princesse. Ayant ensuite conçu de la jalousie contre lui,

EMPEREURS
ROMAINS.

MACRIN XXVc.
Empereur.
An. de J.C. 217.

ELAGABALE
XXVIc. Em-
pereur.
An. de J.C. 218.

(10) Ce nom signifie selon quelques-uns *Drus montis*, le Dieu de la Montagne, en le tirant de deux racines Phéniciennes *Mars-Gabale*, M. l'Abbé Belley fait venir ce nom de *El*, *Al*, *Allah*, qui en Hébreu,

en Phénicien, en Arabe signifient *Dieu*, & de *Gabal*, Créateur ; & c'est en effet le sentiment de Bochart. *Mémoires de l'Académie des belles-lettres, dans la Part. Histor.* T. xvij p. 233.

EMPEREURS
ROMAINS.

ALEXANDRE
SEVERE
XXVIIe. Em-
pereur.
An. de J. C. 111.

il voulut le faire empoisonner. Les troupes qui aimoient Alexandre, & qui étoient lassés des excès auxquels Elagabale se portoit, se révolterent contre lui, & le massacrèrent la 4e. année de son règne & la 18e. de son âge. Son corps fut traité avec ignominie, & jeté dans le Tibre.

Alexandre Severus avoit à peine treize ans & demi lorsqu'il succéda à Elagabale. A son avènement à la couronne, il chassa du palais & de tous les ordres de l'Etat, ceux qui à l'exemple du dernier Empereur avoient mené une vie aussi licentieuse que celle de ce Prince, & il mit en leur place des personnes capables de travailler avec lui à réformer les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement. Ce Prince politique & guerrier tout ensemble, eut bien-tôt des occasions de signaler sa valeur. Le dessein qu'Artaxar ou Artaxerxès usurpateur du trône des Parthes, avoit formé d'enlever aux Romains toutes les conquêtes qu'ils avoient faites sur les Parthes, obligerent Alexandre à marcher contre lui. Son courage & son habileté le firent triompher d'un ennemi si dangereux. Après cette glorieuse expédition, il se préparoit à passer en Germanie pour y appaiser les troubles qui s'y étoient élevés; mais les légions Romaines conduites par la seule avidité de l'argent, ne purent souffrir la trop grande économie de l'Empereur, & se révolterent contre lui. Il fut poignardé à Mayence la 14e. année de son règne, & la 27e. de son âge. On croit que Julie Mammée sa mere étoit chrétienne. Alexandre même avoit du respect pour J. C., & l'adoroit en mêlant son culte avec celui des faux Dieux, parmi lesquels il voulut le faire recevoir par le Senat; ce qui n'eut pas lieu. Les Chrétiens vécurent dans une grande liberté sous son règne: il y eut cependant quelques martyrs. Ce Prince aimoit la justice, & ne souffroit pas que les soldats fissent tort à personne. Il avoit souvent à la bouche cette belle maxime, de ne jamais faire aux autres ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fit.

MAXIMIN
XXVIIIe. Em-
pereur.
An. de J. C. 237.

Julius Verus Maximin qui avoit fait massacrer Alexandre par quelques soldats mécontents, fut proclamé Empereur après sa mort. Il étoit Goth, d'une naissance obscure, d'une taille & d'une force extraordinaire, & il avoit un courage qui répondoit à sa force. Il se comporta sur le trône avec tant de cruauté, qu'on lui donna les noms de Cyclope, de Phalaris, &c. Il vouloit soumettre toute la Germanie, mais la révolte des troupes l'empêcha d'exécuter son dessein. Il fut massacré l'an 238 devant Aquilée, dont il faisoit le siège après avoir vu égorger son fils à ses yeux.

LES DEUX GORDIENS
XXIXe. Em-
pereurs.
An. de J. C. 237.

Les troupes d'Afrique qui s'étoient révoltées contre Maximin avoient proclamé Gordien malgré sa vieillesse & sa résistance. Il associa à l'Empire son fils Gordien, & cette élection fut confirmée par le Senat le 27 de mai 237; mais ce jeune Prince ayant perdu la vie dans un combat que lui livra Capellien Gouverneur de Mauritanie, Gordien le pere finit la sienne en s'étranglant.

PUPPIEN &
BALBIN XXX.
XXXIe. Em-
peurs.
GORDIEN le
jeune XXXIIe.
Empereur.
An. de J. C. 237.

Après la mort des deux Gordiens & celle de Maximin, le Senat reconnut pour Empereurs Puppien & Balbin. Le premier qui étoit habile, fut chargé de commander les armées, & Balbin devoit rester à Rome pour la gouverner. Les Pretoriens ne voyant qu'à regret des Empereurs choisis par le Senat, & craignant d'ailleurs la severité de Puppien, qui vouloit rétablir l'ancienne discipline militaire, massacrèrent les deux Empereurs trois mois

mois depuis la mort de Maximin, & un an depuis leur élection.

Ils eurent pour successeur Gordien le jeune, fils du second Gordien ou seulement son neveu, qu'il avoit adopté. Son élection qui avoit été faite par les Prétoriens, fut confirmée avec joye par le Senar & par toutes les provinces de l'Empire. Cependant Sabinianus fit quelques mouvemens en Afrique pour se faire élire Empereur; mais la conduite du Gouverneur de Mauritanie, rendit ses efforts inutiles. L'autorité du jeune Gordien étant reconnue par tout l'Empire; ce Prince passa en Asie pour reprendre sur les Perses, les villes qu'Artaxerxès avoit enlevées aux Romains. Il fut tué pendant cette expédition, par les intrigues de Philippe Préfet du Pretoire dans la sixième année de son regne.

Philippe ayant gagné les Officiers, se fit donner le titre d'Empereur par les soldats. Il étoit alors en Orient, & il se pressa de faire la paix avec les Perses, même à des conditions honteuses pour les Romains. Le regne de ce Prince, qui étoit Arabe de nation & d'une famille obscure, fut continuellement agité de troubles. Il feignit plusieurs fois de vouloir se demettre de l'Empire; enfin les troupes irritées de sa tyrannie le poignardèrent à Verone, & son fils fut assassiné à Rome. Philippe n'avoit régné que cinq ans.

On élut à sa place Caius Messius Quintus Trajanus Decius. Philippe avoit envoyé ce Prince, pour punir les Auteurs d'une révolte dans la Macédoine & la Pannonie. Les troupes de ce pays, pour éviter la punition qu'elles méritoient, offrirent l'Empire à Decius, qui l'accepta volontiers. Il s'éleva alors quelques tyrans dans l'Empire, dont les plus célèbres furent Marcus Marcianus, Lucius Severus & Julius Valens; mais leurs factions furent bien-tôt dissipées. Ce Prince eut plusieurs guerres à soutenir contre les nations barbares; il auroit terminé celles des Scythes & des Goths, s'il n'eût été tué avec ses enfans dans une bataille qu'il livra à ces derniers. Il n'avoit régné que deux ans. Ce fut sous ce Prince, que la persécution contre les Chrétiens fut la plus sanglante, & ce fut le temps le plus illustre pour les Martyrs, dont les actes marquent toujours le nom de l'Empereur Decius.

Caius Vibius Trebonianus Gallus soupçonné d'avoir contribué à la mort de Decius, fut reconnu Empereur par les armées qui restoient dans la Macédoine & dans la Thrace. Il donna le nom de César à Volusien son fils, & le déclara Auguste l'année suivante. L'avantage que les Goths & les Scythes avoient remporté, étoit si considérable que le nouvel Empereur fut obligé de leur payer un tribut annuel; ce qui n'étoit jamais arrivé aux Romains. Ces barbares cependant se jetterent quelque-temps après sur les frontières de l'Empire. Les Perses profitant de tant de troubles, s'emparèrent de quelques villes d'Asie soumises aux Romains.

L'irruption des Scythes obligea l'Empereur d'envoyer contre eux Caius Julius Emilianus Gouverneur de Macédoine. Les troupes furent si contentes de sa conduite, qu'après avoir massacré Gallus & Volusianus qui n'avoient régné que 18 mois, elles élurent à leur place Emilien. Ce Prince ne jouit que trois mois de l'Empire qui lui fut ôté avec la vie, par les soldats mêmes qui l'avoient proclamé.

Publius Lucinius Valerien fut proclamé Empereur par les troupes qu'il

Tome II,

E *

EMPEREURS
ROMAINS.

PHILIPPE
XXXIII^e. Em-
pereur.
An. de J.C. 244.

DEC
XXXIV^e. Em-
pereur.
An. de J.C. 249.

GALLUS & VO-
LUSIEN son fils
XXXV^e. Em-
pereur.
An. de J.C. 252.

EMILIEN
XXXVI^e. Em-
pereur.

VALERIEN &
GALLIEN
XXXVII^e. &
XXXVIII^e.
Empereurs.

253.

menoit au secours des Gallus contre Emilien, & ensuite par celles de ce dernier Empereur. Il associa aussi-tôt à l'Empire Publius Licinius Gallien son fils, que le Senat avoit déclaré Cesar. L'Empire étoit alors attaqué de tous côtés par les Barbares; ce qui obligea les deux Empereurs à partager leurs forces. Valerien passa en Asie pour attaquer les Perses. La peste qui se mit dans son armée, facilita à Sapor la victoire qu'il remporta sur les Romains. Tout vainqueur qu'il étoit, il paroissoit desirer la paix, & vouloir avoir une entrevue avec Valerien. L'Empereur eut l'imprudence de se rendre au rendez-vous avec un très-petit nombre de troupes. Sapor contre le droit des gens, fit arrêter l'Empereur & le retint prisonnier. Cet événement arriva la septième année du règne de ce Prince. Le Roi de Perse le traita avec toute l'indignité possible, dont les Historiens rapportent différens traits. Valerien étoit un Prince qui avoit beaucoup de courage, de la conduite & de la vertu. Il étoit capable de gouverner un grand Empire, & de commander les armées.

Gallien insensible à l'outrage qu'on avoit fait à son père, ne songea point à le venger. D'ailleurs il n'étoit gueres en état de rien entreprendre quand il l'auroit voulu. D'un côté, les Tyrans désoleoient les provinces Romaines, d'un autre les Scythes avoient pénétré jusques dans l'Italie, & s'avançoient jusqu'à Rome, où tout étoit dans la confusion. Le peu de soin que Gallien prenoit des affaires de l'Empire, obligèrent les Romains d'élire pour Empereur Macrien & ses enfans. Les Tyrans s'emparèrent alors de l'Empire. Aureole Tyran d'Illyrie, qui aspirait au trône, défit & tua Macrien. De tous ces Tyrans, il y en eut quelques-uns qui se distinguèrent, ou par leur valeur ou par les intérêts qu'ils prenoient aux affaires de l'Etat.

101 trente Ty-
rans.

Odenat Prince de Palmyre, à l'extrémité de la Syrie, déclara la guerre aux Perses pour venger la mort de Valerien. Les grands avantages qu'il remporta sur ces peuples, engagèrent Gallien à l'associer à l'Empire. Cette dignité lui fut fatale, & il fut assassiné par Mæonius son parent qui étoit jaloux de sa fortune. La mort d'Odenat ne rendit pas la paix aux Perses: Zenobie sa veuve femme d'un grand courage, & qui avoit beaucoup d'expérience dans le gouvernement, continua la guerre que son mari avoit commencée. Cette Princesse avoit pris la qualité de Reine de l'Orient, & avoit résolu de terminer seule la guerre contre les Perses. Les Romains jaloux la gloire que cette Princesse vouloit acquérir, envoyèrent des troupes contre elle. Elle fut prise & conduite en triomphe à Rome par l'Empereur Aurelien.

Les autres Tyrans les plus célèbres furent Emilianus Alexandre, qui s'étoit fait proclamer en Egypte. Il fut défait par Theodoctus, Général des troupes de Gallien. Saturninus le fut ensuite dans le même pays. Caius Cassius Postumius dans les Gaules; Ingenuus, & après lui Regillianus & Macrianus dans l'Illyrie; Trebellianus en Isaurie, Celsus en Afrique; & Ballista en Asie. Cependant les Scythes avoient passé le Danube, & la bataille qu'on avoit gagnée sur eux, ne les avoit pas empêchés de se jeter dans l'Asie & dans la Grece. On les battit de nouveau; mais tout vaincus qu'ils étoient, ils firent encore de grands ravages dans l'Epire, la Beotie & l'Illyrie.

Ce n'étoit pas les seuls Barbares qui attaquoient l'Empire, les Goths, les Ostrogoths, les Turingiens, les Herules & les Francs cherchoient alors à s'emparer de quelques provinces qui étoient sous la domination Romaine. Gallien trop foible pour résister à tant de forces réunies contre lui & contre l'Empire, se joignit avec Aureolus qui gouvernoit dans l'Illyrie : mais celui-ci se déclara bien-tôt lui-même contre l'Empereur. Son exemple fut suivi par Valens qui étoit en Grece, & par Pison. Gallien ayant appris qu'Aureolus s'étoit emparé de Milan, alla mettre le siege devant cette place. Pendant qu'il cherchoit les moyens de l'enlever à son ennemi, il fut tué par ses propres soldats, dans une allarme qui se donna la nuit. On témoigna beaucoup de joye à Rome à la mort de l'Empereur, & ses parens, ses favoris & ses Ministres furent condamnés à mort ; cependant les Senateurs furent assez lâches quelque tems après, pour mettre au rang des Dieux, celui qu'ils avoient déclaré ennemi de la patrie. Il avoit régné 15 ans : scavoit 7 avec son pere, & 8 depuis la prison de ce Prince.

L'état où l'Empire se trouvoit alors, avoit besoin d'un Chef capable de le defendre, & de lui rendre s'il étoit possible son premier éclat. Les qualitez éminentes de Marcus Aurelius Claudius, déterminèrent les légions Romaines à lui mettre la couronne Impériale sur la tête, & ce choix fut généralement approuvé par le Senat & par le peuple. A peine fut-il revêtu de la pourpre, qu'il marcha contre le Tyran Aureolus. Il le battit, & l'ayant fait prisonnier, il l'abandonna à la fureur des soldats qui le massacrèrent. Il entreprit ensuite de repousser les Scythes, les Frisons & les Francs, & il avoit même taillé entièrement en pièces l'armée des Goths près de Naïsse ; mais il ne put terminer ces guerres, étant mort à Sirmich de la peste la troisieme année de son regne.

Après la mort de Claude, Marcus Aurelius Claudius Quintillus frere de ce Prince, fut élu Empereur par le Senat & par les troupes qui étoient en Italie. Mais Aurelien, qui se trouvoit à Sirmich, ayant été déclaré Empereur par l'armée, Quintille fut tué le dix-septieme jour de son regne. Quelques-uns prétendent que ce Prince se voyant abandonné de ses soldats, se fit ouvrir les veines & se laissa mourir.

Aurelien, natif de Pannonie, d'une famille peu illustre pour la naissance, étoit monté par son mérite au dernier grade de la milice. Lorsqu'il fut maître de l'Empire, il songea à terminer la guerre contre les Scythes du côté de la Pannonie ; & les avantages qu'il remporta sur eux furent si considérables, qu'ils se virent dans l'obligation de demander la paix. Quelques troubles qui s'éleverent à Rome où les Germains, les Marcomans & d'autres Peuples barbares avoient porté l'épouvante, le mirent dans la nécessité de se rendre dans la Capitale de son Empire. Il y punit de mort les auteurs de la rebellion & n'épargna pas même quelques Senateurs qui s'y trouvoient compris. Il partit ensuite pour l'Asie. En traversant l'Illyrie & la Thrace, il défit quelques troupes de barbares, & passant de-là dans la Bithynie & la Syrie, il se rendit maître d'Antioche & de quelques autres villes. Ce fut dans cette guerre que Zenobie tomba entre les mains du vainqueur : comme on l'a vu plus haut. Les victoires qu'il remporta sur cette Princesse, rendirent aux Romains toutes les conquêtes qu'elle avoit faites sur eux. La

 EMPEREURS
ROMAINS.

 CLAUDE II.
XXXIXe. Em-
pereur.

 268.

 QUINTILLE
XLe. Empe-
reur.

 270.

 AURELIEN
XLIe. Empe-
reur.

 270.

**EMPEREURS
ROMAINS.**

révolte des habitans de Palmyre obligea l'Empereur à marcher de ce côté-là. Les rebelles furent soumis, & leur ville fut détruite. Les troubles que Firmus avoit élevés en Egypte furent aussi bien-tôt apaisés. Aurelien n'eut pas plus de peine à vaincre Tetricus & son fils tous deux du nombre des tyrans, & qui tenoient encore les Gaules où ils commandoient en maîtres absolus. Après de si glorieuses expéditions, il entra en triomphe à Rome, où il conduisit Zenobie & des captifs de toutes sortes de nations. L'irruption des peuples de Bohême sur les terres de l'Empire, ne lui permit pas de jouir tranquillement du fruit de ses victoires. Il fut contraint de passer en Germanie pour repousser ces barbares. Une sédition excitée à Rome par les Directeurs des monnoyes, l'obligea à retourner promptement dans la Capitale. Il eut beaucoup de peine à en arrêter les suites, & il perdit sept mille soldats en cette occasion. Le calme étant rétabli dans Rome, il partit pour faire la guerre aux Perses, qui avoient donné du secours à Zenobie. Il étoit encore en Europe entre Byssance & Heraclée lorsqu'il fut assassiné par Mnestheus son secrétaire, qu'il avoit résolu de punir pour quelque faute. Il étoit dans la cinquième année de son regne. Le siege Imperial vauqua sept mois & vingt-huit jours, le Senat & les légions ayant voulu se céder réciproquement le droit d'élire un Empereur.

**TACITE XIIIe.
Empereur.**

275.

Le Senat proclama enfin Marcus Claudius Tacitus qui se trouvoit alors à la tête de ce corps respectable. Il avoit passé par tous les emplois de la République où il s'étoit toujours distingué par sa probité, comme il l'étoit d'ailleurs par sa naissance. Il se faisoit gloire de descendre de Corneille Tacite célèbre Historien & Chevalier Romain. Il se plaisoit beaucoup à l'étude des belles-Lettres, & il étoit si modeste, qu'il ne souffroit pas que son épouse parut en public avec les ornemens des Imperatrices. Il vouloit par-là maintenir les édits qu'il avoit faits contre le luxe des Dames Romaines. Ses premières expéditions furent contre les Scythes, & après avoir terminé cette guerre, il se préparoit à marcher contre les Perses lorsqu'il mourut à Tarse en Cilicie. Quelques-uns prétendent qu'il fut tué par ses propres soldats. Ce Prince n'avoit régné qu'environ six mois.

**FLORIEN
XIIIE. Empe-
reur.**

276.

Claudius Annius Florianus se fit proclamer à Rome après la mort de Tacite son frere ; mais ayant appris que les troupes avoient élu Marcus Aurelius Valerius Probus, il se laissa mourir volontairement. Des Auteurs ont cependant écrit qu'il fut assassiné par ses troupes deux mois après son éléction.

**PROBUS
XIIIE. Empe-
reur.**

276.

La mort de Florian laissa Probus tranquille possesseur du trône. Les Francs faisoient alors de grands ravages dans les Gaules, & les Gaulois eux-mêmes cherchoient les moyens de se soustraire à la domination Romaine. La présence de l'Empereur rendit le calme dans ces provinces, & la victoire qu'il remporta sur les Francs, forcèrent les peuples de cette ligue à rester tranquilles pour quelque temps. Il profita de cette intervalle pour passer en Illyrie, d'où il chassa les Sarmates qui s'y étoient cantonnés : étant ensuite arrivé dans la Thrace, il soumit les Gètes. Il poussa ses conquêtes jusques dans l'Isaurie & la Pamphylie, & délivra ces provinces de l'Asie des barbares & des tyrans qui la désoloient. Tant de succès effrayèrent tellement le Roi de Perse, qu'il envoya demander la paix à l'Empereur. Ce

Prince la lui accorda à des conditions très-avantageuses pour les Romains. A la faveur de tant de troubles, Saturnin se flattant de réussir dans ses projets ambitieux, se fit proclamer Empereur en Egypte. Il ne jouit pas longtemps de cette nouvelle dignité; car il fut massacré par les troupes de Probus. Cependant Proculus & Bonnosus avoient formé deux partis considérables dans les Gaules, & s'étoient fait reconnoître dans l'Espagne & la Grande-Bretagne. Probus marcha contre eux, les attaqua, les vainquit près de Cologne, & ordonna qu'on les fit mourir. L'Empereur de retour à Rome, reçut les honneurs du triomphe. Pour montrer ensuite sa magnificence aux Romains, il fit faire dans le Cirque une chasse où il y avoit mille autruches, autant de cerfs, de daims & de sangliers avec beaucoup d'autres animaux champêtres & sauvages. Il fit paroître & combattre dans un autre spectacle cent lions, autant de lionnes & de léopards. Il ne resta pas long-temps en repos. Les Perses ayant commis des hostilités contre les Romains, il se mit en marche pour aller les attaquer. Il ne put achever ce voyage, ayant été assassiné par ses soldats en Illyrie. Le Sénat fut fort touché de sa mort, & les soldats mêmes se repentirent dans la suite de leur crime. Ce Prince n'avoit régné que six ans. M. de Tillemont remarque dans ses notes que le commencement du règne de Probus en 276 & la fin en 282, sont un des points les plus importants de toute l'Histoire.

Les soldats qui avoient massacré Probus, lui donnerent aussi-tôt pour successeur Marcus Aurelius Carus. Ce Prince étoit natif de Narbonne & avoit passé par tous les degrés d'honneurs civils & militaires. Lorsqu'il fut proclamé Empereur, il étoit en Illyrie où il faisoit la guerre aux Sarmates. Il continua de poursuivre ces barbares, & les chassa de la Pannonie. Il ne remporta pas de moindres avantages contre les Perses; mais la mort l'empêcha de poursuivre ses conquêtes. On le trouva mort dans sa tente après un grand orage, & l'on crut qu'il avoit été tué d'un coup de tonnerre après un an & quelques mois de règne.

Après la mort de Carus, ses deux fils Carin & Numerien furent reconnus Empereurs. Numerien, qui étoit en Perse, fut poignardé dans sa tente au bout de quelques mois. Carin, cependant étoit dans les Gaules où il se livroit à toutes sortes de débauches. Il fut tué par ses troupes en combattant contre Diocletien, qui avoit été élu Empereur.

Ce Prince, nommé auparavant Dioclès, étoit né en Dalmatie. Les fréquentes révoltes des différentes provinces de l'Empire, firent connoître à Diocletien, qu'il ne pouvoit seul conserver un si vaste Empire, & le défendire contre tant de peuples ligués pour le détruire. Il s'allia Marcus Aurelius Valerius Maximianus, qui se fit surnommer Herculus. Il lui confia tout l'Occident, & se réserva l'Orient. Diocletien se rendit d'abord en Pannonie pour s'opposer aux courses des Sarmates. Il passa ensuite en Orient, où il battit les Sarrasins & les Parthes. Narsès, Roi des Perses, redoutant l'approche de l'armée Romaine, envoya des présents à Diocletien, pour gagner son amitié.

Cependant Maximien étoit dans les Gaules, où il avoit vaincu Aman-
dus & Elianus qui y avoient excité des troubles: ce Prince désir aussi le tyran Julianus qui faisoit de grands ravages en Italie. Il tailla encore en

 EMPEREURS
ROMAINS.

 CARUS XLVe.
Empereur.

282.

 CARIN &
NUMERIEN
XLVie. &
XLViii. Em-
pereurs.

284.

 DIOCLETIEN
& MAXIMIEN
XLViii. Em-
pereurs.

 284 &
286.

EMPEREURS
ROMAINS.

pieces les Germains qui étoient entrés dans les Gaules, & ayant passé le Rhin, il fit de grands ravages dans la Germanie & s'avança jusqu'au Danube. Constantin Chlorus qu'on envoya dans la Grande-Bretagne, ruina entièrement le parti de Carausius qui s'étoit emparé de cette île, & qu'il posséda pendant sept ans.

D'un autre côté, Diocletien ayant passé l'Isther ou le Danube inférieur, battit une nation Scythique, & l'obligea à lui demander la paix. Après cette expédition, il attaqua les Goths, les Quades & les Marcomans voisins de la Germanie.

CONSTANTIUS
& GALERIUS
XLIXe. Empereur.

292.

Les révoltes d'Egypte & de Mauritanie obligèrent Diocletien de se donner encore deux nouveaux Collegues qui furent Flavius Valerius Constantius Chlorus, & Caius Galerius Valerius Maximianus. Galerius fut envoyé sur le Danube; Constantius eut dans son partage les Gaules & la Grande-Bretagne; Diocletien passa en Egypte & Maximien en Mauritanie. Ces quatre Princes vinrent heureusement à bout de leurs entreprises. Constantius après avoir vaincu les Baraves, se rendit dans la Grande-Bretagne, où il battit le tyran Allectus, qui avoit pris la place de Carausius. Diocletien pour terminer plus promptement la guerre en Egypte fit venir Galerius qui étoit en Mesie. Ces deux Princes ayant réuni leurs forces, taillèrent en pieces l'armée du tyran Achillas, & ruinèrent ensuite Alexandrie, ce qui mit fin aux troubles de l'Egypte. Galerius étant ensuite passé en Arménie, remporta une victoire sur les Perses qui avoient fait révolter cette province. Les Perses s'en vengerent bien-tôt par la défaite de l'armée Romaine. Galerius répara ce malheur, battit les Perses en diverses rencontres, pénétra dans leur Royaume & poussa ses conquêtes jusqu'au Tigre. Les Perses demanderent alors la paix, & on la leur accorda à des conditions avantageuses pour les Romains. Maximien avoit toujours d'heureux succès en Afrique, & y avoit rétabli la tranquillité.

Diocletien ne profita du temps de la paix que pour persécuter les Chrétiens, & faire démolir leurs Temples. Enfin il quitta l'Empire en 305, & se retira à Salone où il vécut encore neuf ans. Il eut avant la mort la douleur de voir Constantin faire ouvertement profession de la Religion chrétienne qu'il s'étoit flatté de détruire. Il mourut de désespoir au mois de mai de l'an 313, âgé de soixante-huit ans. Il en avoit régné vingt fort heureusement, & passé neuf dans la retraite avec le cruel chagrin de se voir maltraité & méprisé. Maximien fut obligé de quitter la pourpre le même jour que Diocletien renonça à l'Empire. Constantius & Galerius, après la retraite de Diocletien & de son Collegue, firent un nouveau partage de l'Empire. Les Gaules, la Grande-Bretagne, l'Italie & l'Afrique échurent en partage au premier, & Galerius eut pour sa part l'Illyrie, l'Asie & le reste de l'Orient. Constantius ne conserva l'Empire que quinze mois depuis l'abdication de Diocletien. Il mourut à York en Angleterre le 25 de juillet 306.

SEVERE LE
MAXIMIN OS
MAXIMIN LIIe.
Empereurs.

306.

Galerius ne se croyant pas capable de porter seul le poids du gouvernement, déclara Auguste Flavius Valerius Severus & Caius Valerius Maximianus ou Maximinus, nommé auparavant Daïa ou Daza, fils de sa sœur, à l'exclusion de Maxence, fils de Maximien & de Constantin fils de Constantius Chlorus, que Diocletien avoit voulu faire Césars. Galerius ayant donné quel-

que sujet de mécontentement aux troupes, elles accordèrent à Maxence le titre d'Empereur. Maximien son pere voulut alors remonter sur le trône; mais les troupes refuserent de le reconnoître. Galerius associa encore à l'Empire Caius Flavius Valerianus Licinius ou Licinius, homme de mérite.

D'un autre côté, les troupes qui étoient en Angleterre avoient proclamé Caius Flavius Valerius Aurelius Claudius Constantinus, fils de Constantius & d'Helene, premiere & légitime femme de ce Prince. Constantin étoit né à Naïsse ville de Dardanie le 27 de février de l'an 274. Le premier usage que Constantin fit de son autorité, fut de donner une ordonnance pour faire cesser la persécution contre les Chrétiens qui étoient dans les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne, province de son département. Il marcha ensuite contre les Francs qui avoient fait de nouvelles irruptions dans les Gaules, remporta sur eux de grands avantages, & fit exposer aux bêtes deux Rois de cette nation, qui avoient été pris dans cette bataille. Cependant Maximien qui étoit sorti de sa retraite, se mit à la tête de quelques troupes pour aller assiéger Severe dans Ravenne. N'ayant pu venir à bout de les forcer dans cette place, il l'attira en plaine, sous prétexte de le mettre en possession de la ville de Rome. Severe se voyant abandonné de ses soldats, se rendit à Maximien l'an 307, lui remit la pourpre qu'il avoit reçu il n'y avoit pas encore deux ans, & fut conduit prisonnier à Rome. Il fut mis à mort contre la parole que lui avoit donné Maximien, qui lui accorda seulement la grace de se faire ouvrir les veines pour mourir plus doucement. Galerius s'étant rendu en Italie pour venger la mort de Severe, Maximien se prépara à lui livrer bataille; mais ses troupes ayant refusé de lui obéir, il fut obligé de se retirer en Dalmatie auprès de Diocletien. N'ayant pu engager ce Prince à reprendre la pourpre, il alla trouver Constantin qui étoit à Treves & qui se dispoisoit à marcher de nouveau contre les Francs, & il avoit même fait faire un pont sur le Rhin, vis-à-vis de Cologne pour passer plus facilement en Germanie. Constantin le reçut avec bonté, & lui donna même le commandement de quelques troupes. Maximien en abusa, & voulut s'en servir pour remonter sur le trône. Constantin l'attaqua, le fit prisonnier, & lui laissa la vie. Ce Prince ne pouvant rester tranquille, forma quelque-temps après une conjuration; mais ayant été convaincu de sa perfidie, il fut réduit à s'étrangler; ce qui arriva au plûtard dans le mois d'Avril de l'an 310. L'année suivante l'Empire perdit encore un de ses Chefs. Galerius mourut d'une maladie honteuse & cruelle après un regne de 19 ans, à compter du temps qu'il fut fait César l'an 292. Cependant il restoit encore quatre Princes qui gouvernoient l'Empire: Maximin avoit tout l'orient; Licinius l'Illyrie, la Dalmatie, la Pannonie & toute la Grece; Maxence l'Italie & l'Afrique; & Constantin les Gaules, l'Espagne & la grande-Bretagne.

Maxence ne se trouvant pas content de la portion de l'Empire qui lui étoit échue, forma le projet de s'emparer de celle qui appartenoit à Constantin. Ce dernier se hâta de le prévenir, & s'avança dans l'Italie avec une armée considérable. Comme il étoit en marche un jour après midi, il vit au-dessus du Soleil une croix lumineuse avec cette inscription: *In hoc signo vinces*. Animé par ce prodige, il attaqua & défit auprès de Turin

EMPEREURS
ROMAINS.

Le grand CONSTANTIN le Empereur chrétien. LIII. Empereur.

306.
LICINIUS
LIII. Empereur.

307.

Morts de Maximien & de Valerius.

EMPEREURS
ROMAINS.

une des armées de Maxence, & un autre corps de troupes près de Verone. Il se rendit ensuite à Rome, où Maxence osa hasarder une nouvelle action. Elle lui fut fatale, car il perdit la bataille & la vie. Cet événement arriva l'an 312. Le lendemain de cette victoire, Constantin entra en triomphe dans la ville, où il fut reçu comme un libérateur. Il donna conjointement avec Licinius un édit en faveur des Chrétiens, & l'année suivante il accorda des privilèges & des immunités aux Eglises & aux Clercs. Pendant que Constantin se plaisait à favoriser la Religion chrétienne, Maximin s'étoit déclaré son plus grand ennemi. Il fit même la guerre en 312 aux peuples de la grande Arménie, parce qu'ils étoient chrétiens : ce qui mérite d'être remarqué comme le premier exemple d'une guerre pour la Religion. Elle ne fut pas toujours le motif de celles que Maximin entreprit : l'envie de s'emparer des provinces qui étoient gouvernées par ses collègues, le porta à attaquer Licinius. Le succès n'ayant pas répondu à son attente, & se voyant vaincu & poursuivi, il prit inutilement du poison, & fut frappé tout d'un coup d'une playe mortelle : au lieu de nourriture propre à le soutenir, il prenoit de la terre à pleines mains & la devoit. Son corps n'étoit qu'un squelette, & les yeux lui sortoient de la tête. Il mourut vers le mois d'août de l'an 313.

Mort de Maxi-
min.

L'Empire n'étoit plus alors partagé qu'entre Licinius & Constantin. Ces deux Princes ne vécurent pas long-temps en bonne intelligence ensemble : La jalousie que Licinius avoit conçue contre son collègue dégénéra bien-tôt en guerre civile. Constantin toujours vainqueur, obligea Licinius à avoir recours à sa clémence. Il lui avoit accordé la vie à la prière de Constancie sa femme (sœur de Constantin,) mais peu après il le fit étrangler : ce qui arriva le 16 de mai de l'an 324.

Mort de Li-
cinius.

Les premiers soins de Constantin lorsqu'il fut seul maître de l'Empire ; furent de pacifier les troubles qui l'agitoient depuis long-temps, & de rendre des édits pour permettre le libre exercice de la Religion chrétienne. Il profita de la paix pour exécuter un dessein qu'il avoit depuis quelque temps. La situation de la ville de Byzance l'avoit frappé, & il vouloit en faire le siège de son Empire, parce quelle étoit également à portée de l'Europe & de l'Asie. Il y fit des augmentations considérables, & lui donna le nom de Constantinople. Ainsi Rome perdit beaucoup de son lustre par ce nouvel établissement, dont il fit la dédicace le 19 de mai 330.

Siège de l'Em-
pire transféré
à Constantinople.

La paix que Constantin avoit procuré à l'Empire, ne fut pas de longue durée, & elle fut troublée par les incursions des Nations septentrionales qui cherchoient à s'établir sur les terres de l'Empire. Constantin après plusieurs victoires remportées sur elle, les reçut à son service. Il se préparoit à marcher contre les Perses qui s'étoient emparés de la Mésopotamie ; mais il n'eut pas le temps de commencer cette guerre, étant mort le 22 de mai 337, après avoir reçu le Baptême. Il étoit âgé de soixante-trois ans, dont il en avoit régné trente. Constantin étoit d'un caractère doux & humain. L'équité de son gouvernement lui gagna la confiance des troupes & le cœur des Peuples. Il avoit l'âme grande & généreuse : outre les talens politiques, il avoit encore toutes les vertus militaires qui conviennent à un grand Prince, & c'est à juste titre qu'il a mérité le surnom de Grand.

Constantin

Constantin deux ans avant sa mort avoit partagé l'Empire entre ses trois fils, & il confirma ce partage par son testament. Constantin qui étoit l'aîné eut les Gaules, l'Espagne & la grande-Bretagne : Constantius l'Asie, la Syrie & l'Egypte ; & Constant eut l'Illyrie, l'Italie & l'Afrique. Les neveux de Constantin Dalmace & Annibalien, eurent aussi part à ce partage ; mais les armées ne voulurent point d'autres Empereurs que les enfans de ce Prince, & demanderent qu'ils prissent le titre d'Auguste ; ainsi les trois freres furent proclamés seuls Empereurs & Augustes par le Senat de Rome ; ils ne prirent cependant ce titre que trois mois après. Les soldats sous prétexte de n'avoir point d'autres maîtres que les fils de Constantin, firent mourir presque toute la famille Impériale : Jules Constance oncle paternel des trois Empereurs, un autre frere du Grand Constantin, cinq neveux du même Empereur furent massacrés avec Dalmace & Annibalien ; & ce fut avec beaucoup de peine que Gallus & Julien échapperent à ce massacre.

Les mouvemens que les Francs & les autres Nations de la Germanie ; les Scythes & les Sarmates firent au commencement du regne de ces Princes, obligerent Constant à marcher contre eux. Constantin profitant de ces troubles, voulut s'emparer d'une partie des provinces qui appartinrent à Constant, & se servit des Francs dans cette expédition ; mais il périt l'an 340, étant tombé dans une embuscade que les Généraux de Constant lui tendirent près d'Aquilée.

Constant s'empata aussi-tôt après la mort de son frere de tout l'Occident. Il continua ensuite la guerre contre les Scythes & les Sarmates. Il fut obligé de l'interrompre pour s'opposer aux progrès que les Francs faisoient dans les Gaules. Après plusieurs victoires remportées sur ces Peuples, il jugea à propos de faire alliance avec eux. Ce traité est de l'an 342. Constantius étoit en Orient, où les Perses faisoient de grands ravages. Leurs succès furent même si considérables, que l'Empire fut en danger de ce côté-là. La mauvaise conduite de Constant donna occasion à Magnence, homme de basse naissance & François de nation, de prendre le titre d'Empereur. Cette concurrence excita une guerre entre les deux partis. Constant ayant été entièrement défait, vouloit se retirer en Espagne lorsqu'il fut arrêté par un corps de troupes de Magnence. Il fut mis à mort à Elne, ville frontiere des Gaules & de l'Espagne. Constant n'avoit que trente ans, & c'étoit la douzième année de son regne depuis qu'il eut pris le titre d'Auguste.

A peine Constant fut-il mort, qu'on vit paroître un grand nombre de Tyrans qui vouloient partager l'Empire. Nepotien se fit proclamer à Rome : mais son regne ne fut que de peu de jours. Vettanion le fut en Pannonie ; il se soumit néanmoins à Constantius. Decentius & Desiderius s'emparerent de l'Espagne & des Gaules. Tant de troubles obligerent Constantius à revenir d'Orient, & à faire déclarer Cesar son cousin, Constantius Gallus à qui il fit épouser sa sœur Constantia. Il laissa ce Prince en Asie pour continuer la guerre contre les Perses, & il s'avança vers l'Occident à dessein de s'opposer à Magnence. Cet usurpateur ayant été entièrement défait, quitta l'Italie, abandonna Rome à Constantius, & se retira dans les Gaules où il fut battu une seconde fois. Se voyant alors sans ressources, & prêt à

Tome II.

F*

EMPEREURS
ROMAINS.CONSTANTINUS,
CONSTANT
LIII. Empe-
reur.

337.

Mort de Con-
stantin.Mort de
Constant.

EMPEREURS
ROMAINS.

tomber entre les mains du vainqueur par la trahison de ses propres troupes, il entra dans un désespoir si grand qu'il fit tuer ses parens, ses amis, sa propre mere & son frere Desiderius qu'il avoit déclaré Cesar. Il ne s'épargna pas lui-même, & Decentius son autre frere, termina sa vie en s'étranglant. Cependant Gallus, au lieu de s'opposer aux progrès des Perses, ne se distinguoit en Orient que par ses cruautés, auxquelles il étoit porté par Constantia sa femme. Cette Princesse étant morte, Constantius rappella Gallus & lui fit couper la tête à Pola l'an 354.

La défaite de tant de Tyrans, ne rendit pas pour cela la tranquillité à l'Empire. Il étoit continuellement attaqué du côté des Gaules par les Francs, les Allemands, les Saxons & les Sarmates qui faisoient de grands ravages dans la Pannonie. Constantin ne pouvant seul s'opposer à tant d'ennemis, déclara Cesar Julien son parent, qui s'étoit retiré à Athènes, où il menoit la vie d'un Philosophe. Il lui donna en mariage sa sœur Helene. Julien se rendit dans les Gaules, & défit en plusieurs rencontres divers peuples de la Germanie qui cherchoient des établissemens en-deçà du Rhin. Après ces expéditions, il alla passer l'hiver à Paris en 359. Il y fit faire de grands édifices pour y donner des spectacles, & il sut tellement gagner l'esprit des soldats, que l'an 360 ils le déclarèrent Auguste. Constantius voulut engager Julien à renoncer à ce titre; mais celui-ci ayant refusé de le satisfaire, l'Empereur se disposa à l'y forcer par la voye des armes. Après avoir mis ordre à ce qui regardoit l'orient, il prit le chemin des Gaules, & étant arrivé à Tarse en Cilicie, il y mourut l'an trois cent soixante-un dans la quarante-cinquième année de son âge; la trente-huitième de son regne depuis qu'il eut été fait Cesar par Constantin, la vingt-cinquième depuis qu'il eut été proclamé Auguste, & la neuvième depuis qu'il étoit maître de tout l'Empire. Ce Prince n'avoit ni les vertus politiques, ni les talens nécessaires pour soutenir de grands Etats. Les Eunuques & les femmes avoient seuls du crédit à la Cour.

JULIEN L'APÔ-
TAT LIVRE. Em-
PEREUR.

361.

Après la mort de Constantius, Julien se trouva entièrement maître de l'Empire. Ce Prince, fils de Jule Constance, frere du Grand Constantin & de Basilide sa seconde femme, étoit né à Constantinople au mois de juin de l'an 331. La nature lui avoit refusé tous les agrémens du corps, mais elle l'avoit recompensé du côté de l'esprit. Il fut élevé avec un soin particulier dans la Religion chrétienne, dont il fit profession pendant 20 ans, & il fut même Lecteur. Ayant été de nouveau proclamé à Constantinople, il fit mourir la plupart des amis de Constantius, condamna les autres à de grosses amendes. Il ordonna aux Evêques des différentes sectes du Christianisme de vivre en paix les uns avec les autres, & permit à chacun d'eux de suivre sur la foi, les sentimens qu'il jugeroit à propos. Il fit en même-temps rouvrir les temples des faux Dieux, qui avoient été fermés depuis le commencement du regne du grand Constantin, & s'en fit lui-même déclarer souverain Pontife. Pour empêcher que le Christianisme ne fit quelques progrès par les lettres & par les sciences, il défendit aux Chrétiens de tenir aucune école où l'on enseignât la Poésie, la Philosophie & les autres sciences profanes.

L'Oracle de Delphes lui ayant promis une victoire complete sur les

Perfes, il refufa de leur accotter la paix qu'ils demandoient, & fit des préparatifs extraordinaires pour marcher contr'eux. Lorsqu'il fut arrivé dans leur pays, il fut allez infensé pour faite mettre le feu à la flotte qui étoit de douze cens galeres ou vaisseaux de transport : il s'engagea ensuite dans un pays impraticable, où son armée fut en même-temps attaquée par les Perles & par la faim. Dans une si dure extrémité, il fut assez heureux pour battre les ennemis ; mais comme il les poursuivoit, il fut frappé d'une flèche dans le côté. Ainsi mourut le dernier Prince de la maison de Constantin, l'an 363. Ce Prince étoit dans la trente-deuxième année de son âge, après avoir régné sept ans & demi depuis qu'il avoit été fait Cesar, environ trois ans depuis qu'il avoit pris le titre d'Auguste, & vingt mois depuis la mort de Constantin.

Julien eut pour successeur Flavius Claudius Jovianus qui étoit né dans la Pannonie. Il ne voulut accepter l'Empire qu'aux conditions que tous les soldats embrasseroient la Religion chrétienne. Il étoit tellement aimé & estimé des troupes, qu'elles firent tout ce qu'il exigeoit d'elles. Les temples des faux Dieux furent alors fermés, leurs Sacrifices abolis, les Evêques Orthodoxes rappelés de l'exil, & la paix fut tendue à l'Eglise. L'extrémité ou l'armée Romaine se trouvoit en Perse, l'obligea à faire la paix pour trente ans avec ses ennemis, à des conditions avantageuses pour eux. Comme il revenoit à Constantinople pour y regler les affaires du gouvernement, on le trouva mort dans son lit la nuit du seize au dix-sept de février de l'an 364, après un regne d'environ 8 mois.

Il y eut un interregne de quelques jours, après lequel l'armée qui étoit à Nicée, proclama Empereur Valentinien I., Officier de peu de naissance, mais très-distingué par ses services. Il avoit été envoyé en exil par Julien, parce qu'il professoit la Religion chrétienne : il en avoit été rappelé par Jovien. Persuadé qu'il ne pouvoit supporter seul le poids d'un si vaste Empire continuellement attaqué par les Barbares, il choisit son frere Valens pour gouverner l'Orient, & se réserva l'Occident. C'est ici l'époque de la division de l'Empire Romain, & le commencement de celui d'Orient (11). Les deux freres étoient de caracteres entierement opposés. Valentinien joignoit à la dignité de sa personne, une grande vigilance & un esprit juste. Il étoit ennemi du vice, courageux, sévère dans la discipline militaire ; grand Capitaine & grand politique, mais cependant trop enclin à la cruauté. Valens au contraire étoit un assemblage confus de vertus & de vices : cruel & compassant, indolent & sévère. Il étoit capable d'amitié, mais il étoit extrêmement colere.

Valentinien n'ayant plus que l'Occident à défendre, commença par s'opposer aux incursions des Germains qui ravageoient les Gaules, & la victoire qu'il remporta sur eux entre Toul & Metz, les empêcha de passer davantage le Rhin, sous le regne de cet Empereur. L'Empire ne fut pas pour cela plus tranquille : d'un côté, les Pictes & les Ecois commettoient toutes sortes de désordres dans la grande-Bretagne ; d'une autre part, les Francs & les Saxons menaçoient les frontieres de l'Empire du côté

(11) Je donnerai un abrégé de l'Histoire de cet Empire, dans le Chapitre qui traitera de la Turquie.

EMPEREUR
ROMAIN.

JOVIEU L'V.
Empereur.

363.

VALENTINIEU
I. & VALENS
son frere, L'VI.
Empereur.

364.

EMPEREURS
ROMAINS.

du nord. Il y avoit aussi de grands mouvemens dans l'Afrique, causés par les impôts excessifs que l'Empereur y avoit mis, & par les entreprises de l'irminus qui s'étoit fait déclarer Empereur: mais l'irruption des Quades & des Sarmates caufoient encore de plus grands défords dans l'Empire. Valentinien ayant fait avancer son armée en Illyrie, des Quades effrayés vinrent lui demander la paix. Valentinien leur parla avec tant de force & de chaleur, qu'il tomba en apoplexie. D'autres prétendent que ce fut d'une hémorragie dont il mourut le 17 de novembre de l'an 365, dans la cinquante-cinquième année de son âge, & la douzième de son règne. Il laissa deux fils: sçavoir, Gratien qu'il eut de Severa sa première femme, & Valentinien II. qu'il eut de Justine.

GRATIEN
LEVIÉ. & VA-
LENTININ II.
LVIII. Empe-
reurs.

375.

Valentinien eut pour successeur Gratien son fils aîné, qui étoit né à Sirmich le 18 d'avril ou le 13 de mai 359. Il fut fait Auguste par son père le 24 d'août 367, sans avoir passé par la dignité de César, & il monta sur le trône à l'âge de seize ans & demi. Un heureux naturel fortifié par une bonne éducation, rendit ce Prince recommandable, & lui attira l'affection des peuples. Cependant l'amour du plaisir l'emporta souvent sur les affaires les plus importantes. Il eut pour collègue Valentinien II. & les deux frères sans consulter leur oncle Valens, partagèrent entre eux l'Empire d'Occident. Valentinien eut l'Italie, l'Afrique & l'Illyrie; & Gratien tint les Gaules, l'Espagne & l'Angleterre. Le commencement de leur règne fut assez tranquille; mais les intrigues de Maxime Préfet des Gaules, & l'irruption des Allemands qui avoient passé le Rhin, obligèrent Gratien à prendre les armes. Il battit ces Barbares, & après cette victoire, il se disposoit à marcher au secours de Valens son oncle, qui étoit attaqué par les Goths; mais son oncle jaloux du mérite de ce jeune Prince, avoit eu l'imprudence de donner la bataille sans attendre de secours. Son armée avoit été entièrement défaite près d'Andrinople, & il avoit été consumé par le feu que les ennemis avoient mis dans une chaumière où il s'étoit retiré. Valens étant mort sans enfans mâles, l'Empire d'Orient fut réuni à celui d'Occident. Gratien se choisit un nouveau collègue, & associa à l'Empire Theodose, qui depuis long-temps s'étoit distingué dans les armées. Cependant les Vinules ou Lombards étoient entrés en germanie, où ils attaquèrent les Vandales, & le Tyran Maxime s'étoit fait déclarer Empereur. Gratien marcha contre lui, & l'attaqua aux environs de Paris: l'Empereur ayant été abandonné de ses troupes, ne trouva aucun asyle pour se mettre en sûreté, & il fut arrêté à Lyon par les emissaires de Maxime qui le firent mourir. Il étoit alors âgé de vingt-quatre ans, dont il en avoit régné seize depuis qu'il avoit été fait Auguste, & sept depuis la mort de son père. Ce Prince fut beaucoup regretté pour la douceur de son gouvernement. Il avoit fait des loix très-sages, sur-tout contre les faineans & les gens oisifs. Ce Prince avoit aussi détruit l'autel de la Victoire, & il avoit aboli les privilèges accordés aux Vestales, aux temples & aux Prêtres des Idoles.

THEODOSE as-
socié à l'Empe-
re.

379.

Mort de Gra-
tien.

383.

La mort de Gratien avoit fortifié le parti de Maxime dans les Gaules, & il avoit choisi Treves pour la capitale de sa domination. Ayant formé le dessein de se rendre maître de l'Empire, il marcha vers l'Italie. Valentinien, qui étoit alors à Milan, ne se croyant pas en sûreté dans cette place,

se retira avec sa mere en Orient où étoit Theodose. Cer Empereur prenant les intérêts de Valentinien, s'avança avec tant de promptitude, qu'il surprit le Tyran Maxime sur les bords de la Save, où il le défit. Une seconde bataille qu'il gagna sur le Tyran, lui ouvrit le passage des Alpes. Maxime obligé de fuir, s'enferma dans Aquilée, où Arbogaste François de nation & Général des troupes de Theodose, l'assiégea & le fit prisonnier. On le conduisit ensuite devant les Empereurs qui lui firent trancher la tête. Arbogaste fit mourir aussi Victor, que Maxime son pere avoit déclaré Auguste. Le calme fut alors rétabli dans les Gaules, & Theodose donna de quoi entretenir l'épouse & les filles du Tyran Maxime.

Valentinien, croyant sa présence nécessaire dans les Gaules pour s'opposer aux Franks, qui cherchoient à y étendre leur domination, mena avec lui Eugene & Arbogaste, auxquels il laissa le soin du gouvernement & se retira dans son palais à Vienne sur le Rhône. Valentinien ne tarda pas à reconnoître qu'il avoit donné trop de pouvoir à Arbogaste. Il voulut en moderer la puissance; mais il ne put exécuter son dessein. On le trouva étranglé dans sa chambre le 15 de mai de l'an 392. Il étoit âgé de vingt ans & quelques mois. Il portoit le titre d'Auguste depuis seize ans; mais on ne peut gueres compter son regne que depuis la mort de Gratien, & il fut par conséquent de près de neuf ans. Arbogaste, soupçonné du meurtre de Valentinien, n'osa s'emparer du trône. Il y fit monter le tyran Eugene, homme de fortune, qui de simple maître d'école, s'étoit avancé aux premières charges de l'Empire. Theodose refusa de le reconnoître pour son Colleague à l'Empire, & lui déclara la guerre après avoir donné le titre d'Auguste à son second fils Honorius. Theodose attaqua le Tyran près d'Aquilée, mais la fortune ne le favorisa pas d'abord, & ses troupes furent obligées de plier. Il s'en vengea le lendemain par la défaite entière des ennemis & par la prise d'Eugene. Il lui fit couper la tête, & Arbogaste ayant appris cette nouvelle, se tua lui-même.

Honorius, second fils de Theodose, né le 9 de septembre de l'an 384, avoit été fait Auguste en 393. Theodose étant tombé malade à Milan, le déclara Empereur d'Occident. Comme il n'avoit pas encore dix ans, son pere lui donna pour conseil Stilicon, l'un des plus grands hommes de son siècle. Cependant Arcadius son frere étoit monté sur le trône d'Orient depuis la mort de Theodose le grand. L'Empire d'Occident, sous le regne d'Honorius fut continuellement agité, & éprouva les plus grands malheurs. La révolte de Gildon en Afrique, obligea Stilicon à faire venir en Italie Alaric Roi des Visigoths avec lequel il avoit fait un traité; mais craignant ensuite qu'Alaric ne se rendit maître de l'Italie, il marcha au-devant de lui, & le battit à l'entrée du Piémont. Son bagage fut pris avec sa femme & ses filles: ce qui l'obligea à faire la paix avec les Romains. L'Empereur & Stilicon entrèrent en triomphe à Rome, montés tous deux sur le même char.

L'Italie, délivrée d'un si redoutable ennemi, se vit bien-tôt exposée à la fureur des Huns. Radagaïse leur Roi, à la tête de quarante mille hommes étoit entré en Italie, & il faisoit déjà le siege de Florence lorsqu'il fut battu par Stilicon. Radagaïse fut fait prisonnier, & il eut la tête tran-

HONORIUS
LIXE. Empe-
reur.

395.

chée à Rome, qu'il avoit juré de détruire. Ces deux grandes victoires ne rendirent pas la tranquillité à l'Empire; les desseins ambitieux de Stilicon le portèrent à animer secrètement les barbares à troubler l'Etat, se flattant de monter sur le trône, à la faveur de tant de révolutions. Bien-tôt l'Empire fut inondé par différentes nations étrangères, qui se préparoient à le partager entr'elles : telles étoient les Alains, les Goths, les Vandales, les Sueves, les Francs & les Bourguignons, qui causèrent d'étranges révolutions en Afrique, en Espagne & dans les Gaules. Honorius ayant enfin découvert les intrigues secrètes de Stilicon, le fit arrêter avec son fils, & les fit mourir. Alaric voulut alors exiger une grosse somme de l'Empereur pour se retirer de l'Italie, mais ce Prince l'ayant refusé, le Roi des Goths alla mettre le siège devant Rome; & cette ville ne put se retirer de l'extrémité où elle étoit réduite, qu'en donnant tous les trésors. Alaric se présenta l'année suivante devant cette ville, qui ne put arrêter le vainqueur qu'en faisant avec lui un traité honteux pour elle; elle fut enfin prise & pillée l'an 410. Cependant Honorius étoit à Ravenne, où il mourut d'hydropisie l'an 423, dans la trente-huitième année de son âge, après un regne de vingt-huit ans. Il ne laissa point d'enfans, quoiqu'il eut eu deux femmes, toutes deux filles de Stilicon. Constance, son Général, empêcha la ruine totale de l'Empire d'Occident, le délivra de plusieurs Tyrans qui avoient pris le titre d'Empereurs; tels étoient Constantin, Jovin, Sébastien, Attale. Constance avoit été élevé par Honorius à la dignité d'Auguste & d'Empereur, mais il n'en jouit qu'environ sept ou huit mois.

Le trône Imperial fut alors occupé par Valentinien III. fils du Général Constance & de Placidie fille du grand Theodose. Il étoit né le 2 ou le 3 de juillet de l'an 419, fut déclaré César en 424 à Thessalonique, & reçut à Rome la couronne & le titre d'Auguste le 23 d'octobre de l'an 425. A peine Valentinien, qui n'avoit que cinq ans étoit-il monté sur le trône, qu'il s'éleva un nouveau Tyran nommé Jean, qui gouverna environ 2 ans. Cependant Theodose II. Empereur d'Orient, donna au jeune Prince Ardabure & Alpar pour commander ses armées. Ces deux habiles Généraux se saisirent du Tyran, qu'ils envoyèrent à Placidie mere de Valentinien. Cette Princesse l'ayant fait mourir, l'Empereur fut maintenu tranquille possesseur du trône. On fit grâce à ceux qui avoient pris son parti, & Aëtius même qui l'avoit favorisé eut le gouvernement des Gaules. Le Comte Boniface, qui commandoit en Afrique, rendit inutiles tous les efforts de Castinus qui avoit voulu exciter de grands troubles dans ce pays. Sa fidélité à l'égard de l'Empereur fut mal interprétée par ses ennemis, & il fut déclaré criminel d'Etat. Résolu de se venger de l'outrage qu'on lui faisoit, il fit venir en Afrique les Vandales, qui y commirent d'horribles excès. Ce fut en vain que l'Empereur voulut s'opposer à leurs progrès : ses troupes y furent battues plusieurs fois, & il ne put venir à bout de les chasser.

Valentinien, pouvoit à peine se défendre contre tant de nations qui cherchoient à envahir l'Empire, ou qui même s'étoient déjà emparé de plusieurs provinces. Les Goths & les Francs occupoient alors une partie des Gaules, & cherchoient à y faire de nouvelles conquêtes : les Bourguignons avoient passé le Rhin : la Grande-Bretagne étoit continuellement défolée par les

courbes des Pictes : les Goths s'étoient emparés de l'Espagne, l'Afrique étoit au pouvoir des Vandales ; mais les plus redoutables de tous ses ennemis étoient les (12) Huns, conduits par Attila, Prince d'un caractère fier & arrogant, né pour commander une nation guerrière, & capable des entreprises les plus téméraires. Valentinien, pour s'opposer à Attila dont l'armée formidable sembloit devoir envahir tout l'Empire, fut obligé de céder l'Afrique à Genéric, d'abandonner l'Espagne à Theoderic & de faire alliance avec eux. Le secours qu'il en reçut, & celui que Martien Empereur d'Orient lui envoya, le mirent en état d'attaquer les Huns. Attila fut battu près de Châlons par Aëtius, & après sa défaite il fut contraint de se retirer dans la Pannonie.

La valeur d'Aëtius avoit sauvé l'Empire, mais elle devint funeste à ce Général. Les flatteurs qui environnoient l'Empereur, firent entendre à ce Prince foible qu'Aëtius songeoit à le détrôner. Valentinien, écoutant trop facilement les discours de Maxime, qui cherchoit à se venger de l'Empereur dont il avoit sujet de se plaindre, poignarda Aëtius de sa propre main. Un des Officiers de ce Général vengea sa mort en assassinant l'Empereur. Ce Prince mourut l'an 455, dans la trente-quatrième année de son âge, après un règne de vingt-neuf ans. L'Empire d'Occident tomba alors dans une entière décadence, & ne s'en releva jamais : la mort d'Aëtius y contribua beaucoup. Les neuf successeurs de Valentinien font à peine connus de nom, & l'Empire ne fut proprement qu'une ombre d'Empire jusqu'à ce qu'il fut entièrement détruit.

Après la mort de Valentinien III. Petrone Maxime prit la pourpre, & fut dès le lendemain déclaré Auguste à Rome. Il étoit illustre par la noblesse de ses ancêtres, & il avoit passé par tous les honneurs. Il avoit épousé Eudoxie femme de Valentinien. Cette Princesse, pour venger la mort de son premier mari dont Maxime étoit regardé comme l'auteur, fit venir Genéric Roi des Vandales. Maxime voulut fuir ; mais il fut arrêté & mis en pièces le 22 de juin, trois mois après qu'il se fut emparé de l'Empire.

La couronne Imperiale fut alors donnée à Avitus, Seigneur Gaulois du pays d'Auvergne, & il fut proclamé Auguste à Toulouse par les Goths, vers lesquels Maxime l'avoit envoyé pour les engager à continuer la paix. Il le fut de nouveau à Arles par les armées qui étoient dans les Gaules, & cette dignité fut confirmée à Rome, où il se rendit ensuite. Son règne ne fut pas de longue durée ; car il fut privé du trône quatorze mois après par le Sénat à l'instigation de Ricimer Goth de nation & Général des troupes de l'Empire en Occident.

Ce Seigneur ne pouvant ou n'osant monter sur le trône, fit reconnoître Empereur Majorien après un interregne de dix mois. Ce Prince avoit tous les talens nécessaires pour bien gouverner, & il auroit pu même rétablir l'Empire dans son ancienne splendeur, si le perfide Ricimer, jaloux de la réputation qu'il s'acqueroit, n'eût trouvé moyen de lui faire perdre la couronne & la vie après un règne de trois ans & quelques mois.

Ricimer éleva alors à l'Empire Libius Severus, & le fit proclamer à Ra-

EMPEREURS
ROMAINS.

MAXIME LXII.
Empereur.

455.

AVITUS LXIII.
Empereur.

455.

MAJORIEN
LXIIIe. Empe-
reur.

457.

SEVERUS II.
LXIVe. Empe-
reur.

461.

(12) Voyez ce qu'on a dit de ces Peuples | II. partie de cette Introduction.
dans la note 38 de la page 33. Tome 1.

EMPEREURS
ROMAINS.

venne le 19 novembre. Ce Prince eut une guerre à soutenir contre Genserich Roi des Vandales, sur lequel il remporta plusieurs avantages. Il fut empoisonné après un règne de trois ans & neuf mois par ordre de Ricimer. Ce Général, qui étoit maître de tout l'Occident, laissa le trône vacant pendant plus de vingt mois.

ANTHEME
XXVc. Empereur.

467.

Anthème fils du Patrice Procope gendre de Marcien, & Général d'armées dans l'Empire d'Orient, fut élu Empereur d'Occident par le Senat, l'armée & le peuple Romain. Leon, alors sur le trône d'Orient, agréa ce choix. Anthème partit de Constantinople & arriva à Rome, où il fut proclamé Auguste. Pour se soutenir dans cette nouvelle dignité, il donna sa fille en mariage à Ricimer avec le gouvernement de la Gaule Narbonnoise; mais cette alliance n'empêcha point Ricimer de se soulever contre lui ni de le faire mourir après un règne de cinq ans.

OLYBIUS
XXVc. Empereur.

472.

Ricimer mourut quarante jours après ce Prince; mais il avoit auparavant placé sur le trône d'Occident, ou du moins confirmé Anicius Olybrius; car on croit qu'il fut envoyé par l'Empereur Leon. Olybrius ne regna que trois mois & quelques jours.

GLYCERIUS
XXVIIc. Empereur.

473.

Le trône resta vacant pendant quelques mois; & Glycerius profitant de cet interregne, prit le titre d'Auguste à Ravenne; mais il ne le porta qu'un an. Nepos le surprit dans le port de Rome, l'obligea avant que d'en sortir de quitter l'Empire, lui fit couper les cheveux, & le fit ordonner Evêque pour l'Eglise de Salone en Dalmatie.

JULIUS NEPOS
XXVIIc. Empereur.

474.

Julius Nepos avoit été déclaré Empereur à Ravenne par Domitien Officier de l'Empereur Leon, & il fut proclamé de nouveau à Rome, après qu'il eut privé du trône Glycerius. Les Vandales désoloient alors l'Italie, & ils s'en feroient rendu maîtres sans les troupes de Julius Nepos, qui arrêta les progrès de ces barbares. Mais la révolte de son Général nommé Oreste l'obligea après un an de règne à se retirer près de Solone où il fut tué le 9 de mai 480.

AUGUSTULE
XXIXc. & dernier Empereur d'Occident.

475.

Fin de l'Empire
d'Occident.
23 d'août 476.

Oreste, maître de l'Empire, pouvoit alors en disposer en sa faveur; mais il crut qu'il gouverneroit également en mettant sur le trône son fils Romulus Momillus, surnommé Augustulus par mépris, parce que ce n'étoit qu'un enfant. Les partisans de Julius Nepos ayant appelé à leur secours Odoacre Roi des Herules. Ce Prince battit Oreste, & le fit mourir. Comme il méprisait le jeune Augustule, il se contenta de le teleguer. Ainsi l'Empire Romain qui devoit son origine à Auguste finit par un autre Auguste en Occident où il avoit pris naissance, après avoir duré 507 ans, à quelques jours près, depuis la bataille d'Actium; & la ville de Rome fondée par un Romulus, perdit sous un autre Romulus l'an 1229 de sa fondation, sa liberté avec le titre de maîtresse du monde, & devint la proie de toutes les nations septentrionales qui s'en emparèrent.

ODOACRE Roi
d'Italie.

476.

L'Empire d'Occident se trouvoit alors entièrement éteint. Les Vandales, les Visigoths & les Sueves possédoient l'Espagne: les François & les Bourguignons étoient maîtres d'une partie des Gaules; d'autres ligues Germaniques avoient secoué le joug des Romains dans la Germanie: les Empereurs d'Orient ne pouvant défendre l'Italie, l'avoient abandonnée & laissée en proie aux barbares. Odoacre, maître de cette presqu'île, ne voulut prendre

dre que le titre de Roi d'Italie, sur laquelle il regna environ quatorze ans, pendant lesquels il n'y eut que desordres, confusions, troubles continuels. Tous les Historiens nous apprennent qu'Odoacre gouverna plutôt en tyran qu'en Roi les nouveaux Etats qu'il avoit conquis ; mais ils ne nous donnent point les détails des événemens qui se sont passés sous le regne de ce Prince.

Les Ostrogoths (13) regnoient alors en Illyrie dont ils avoient fait la conquête, & ils avoient pour Roi Theodoric fils de Theodemit. Ce jeune Prince avoit été élevé à la Cour de Leon Empereur de Constantinople, d'où il s'étoit retiré pour monter sur le trône. Zenon, successeur de Leon, craignant que le nouveau Roi ne formât quelque entreprise contre ses intérêts, l'invita à retourner à Constantinople, où il l'adopta par les armes (14) & le fit Consul. Pour donner à ce Prince de nouvelles marques d'affection pour lui, il fit élever sa statue équestre devant le palais Imperial. Ce fut au milieu de tous ces honneurs qu'il conçut le dessein de faire la conquête de l'Italie, & d'en chasser les Herules. Quelques Historiens prétendent que l'Empereur l'avoit excité lui-même à cette entreprise, afin d'occuper la valeur des Goths qu'il redoutoit. Quoiqu'il en soit, il partit de Constantinople comblé de riches présens de la part de l'Empereur, ayant déterminé une grande partie des Goths à le suivre ; il entra en Italie par le territoire de Venise, & campa aux environs d'Aquilée. A cette nouvelle, Odoacre se mit en marche à dessein d'arrêter son ennemi. Les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine de Verone, & la victoire se déclara en faveur de Theodoric. Le vainqueur ne trouvant plus d'obstacles, passa le Pô & alla attaquer Ravenne, où Odoacre s'étoit retiré. Le siège de cette place dura trois ans, pendant lesquels il se fit un grand nombre de partisans dans l'Italie, & déjà la plus grande partie le reconnoissoit pour son Roi. Odoacre ne pouvant plus se défendre, fut obligé de demander la paix, & de se soumettre aux conditions qu'il plairoit au vainqueur de lui imposer. Theodoric lui accorda la vie ; mais quelque-temps après il le fit mourir, l'ayant soupçonné de faire des tentatives pour remonter sur le trône. Odoacre avoit régné seize ans & demi, en comptant jusqu'au jour de sa mort.

Theodoric maître de l'Italie par une conquête, dont la possession lui étoit confirmée par Zenon, & dans la suite par ses successeurs, ne prit pas le titre d'Empereur d'Occident, & se contenta de celui de Roi d'Italie. Il gouverna cependant ses nouveaux Etats suivant les usages des Romains, dont il conserva les loix & les mêmes charges. Il distribua les Ostrogoths dans les différens endroits, & leur donna des Chefs pour les gouverner pendant la paix & pendant la guerre. A l'exception des emplois militaires, il rendit aux Romains tous ceux qu'ils avoient possédés. Il ordonna par un

ROIS
GOTHS EN
ITALIE.

THEODORIC
Roi des Ostro-
goths passé en
Italie.

489.

THEODORIC
1er. Roi des
Goths en Italie.

493.

(13) Les Goths furent partagés selon la situation des pays qu'ils habitoient, en Goths Orientaux ou Ostrogoths, & en Goths Occidentaux ou Vestrogoths, que les Latins ont nommés par corruption Visigoths. Il est très-important de bien faire cette distinction, afin de ne pas attribuer aux uns ce qui regarde les autres, & de ne pas confondre leurs mœurs

& leurs coutumes. On donnera dans l'article d'Allemagne, l'Histoire suivie de ces Peuples, qui tiroient leur origine de la Scandinavie ainsi que les Herules.

(14) On voit dans la Cange plusieurs exemples de ces sortes d'adoptions, & de la manière dont elles se faisoient.

ROIS
GOTHS EN
ITALIE.

édit l'observation des loix Romaines , & y fournit également les Goths & les Romains. Sa valeur & ses autres grandes qualités inspirèrent sans doute tant de respect aux Nations Barbares, qu'aucune d'elles n'entreprit d'entrer dans les Etats. Il avoit pris d'ailleurs différentes précautions pour fermer les passages de l'Italie , en faisant bâtir plusieurs châteaux & forts entre la pointe de la mer adriatique & les Alpes. Il employa le temps de la paix , à faire faire plusieurs ouvrages considérables à Rome & à Ravenne , tant pour l'embellissement de ces deux villes que pour leur utilité. L'Italie alors eut le bonheur de jouir d'un repos qu'elle n'avoit pu goûter depuis tant de siècles. Theodoric , dont on ne sçauroit trop faire l'éloge , mourut l'an 526 , étant fort âgé , & après avoir régné trente-trois ans , à compter depuis la mort d'Odoacre , & trente-sept depuis son entrée en Italie. Ce Prince se repentit sincèrement d'avoir fait mourir sur des calomnies , les célèbres Boèce & Symmaque. La mort de ces deux grands hommes , qui peut cependant être justifiée sur des raisons d'Etat , font une grande tache à la mémoire de ce Monarque.

ATHALARIC
Roi.

526.

Theodoric avoit désigné pour son successeur Athalaric , fils d'Amalasonte sa fille , & d'Eutharic qui étoit de l'illustre famille des Amales. La jeunesse de ce Prince ne lui permettant pas alors de gouverner seul ses Etats , la régence fut dévolue à sa mere , Princesse capable par son mérite & ses vertus , de conduire un vaste Empire. Suivant le conseil de Theodoric , elle eut soin d'entretenir la bonne intelligence avec l'Empereur d'Orient. Elle voulut que les choses restassent dans le même état que Theodoric les avoit laissées , & elle eut soin de faire élever son fils à la Romaine. Les Goths oubliant les sages avis qu'ils avoient reçus du dernier Roi , obligeaient la Régente à donner une autre éducation au Prince. Athalaric s'abandonna alors à la débauche , ruina sa santé , & tomba dans une langueur dont il mourut l'an 534 , dans la dix-huitième année de son âge , & dans la huitième de son regne. Telle fut l'origine du malheur & de la ruine des Goths en Italie , & des révolutions qui y arriverent dans la suite.

THEODAT IIIe.
Roi.

534.

Amalasonte qui avoit apprehendé qu'après la mort de son fils , elle ne fut pas en sûreté parmi les Goths qui la haïssoient beaucoup , avoit traité secrètement avec Justinien Empereur d'Orient , pour le rendre maître du Royaume d'Italie. La mort de son fils ne lui ayant pas donné le temps de prendre les mesures nécessaires pour l'exécution de son dessein , elle mit sur le trône Theodat son cousin , fils d'Amalafride sœur de Theodoric le Grand. Theodat avoit passé sa vie dans les solitudes de la Toscane , où il s'étoit adonné à l'étude de la Philosophie de Platon. Il étoit d'ailleurs fort sçavant , & possédoit parfaitement la langue Latine , qui étoit alors presque oubliée. Mais toutes ces sciences n'avoient pu changer son mauvais naturel. Ce Prince n'avoit nulle connoissance dans l'art militaire , & étoit timide , paresseux , avare , sans probité & capable des actions les plus méchantes. Theodat oubliant bien-tôt les obligations qu'il avoit à Amalasonte , écouta les conseils des ennemis de cette Princesse , & pour satisfaire leur injuste vengeance , il la fit conduire prisonnière dans une île située au milieu du Lac Bolsena , où quelques jours après il la fit étrangler dans un bain. On a prétendu qu'il s'étoit prêté en cela aux vives sollicitations de

l'Impératrice Theodora, jalouse de l'attachement que Justinien avoit pour Amalasonthé.

La mort de cette Princesse fut une occasion favorable aux projets de Justinien, qui avoit résolu de réunir l'Italie à son Empire. Après avoir soumis l'Afrique, il avoit voulu exiger des Goths, qu'on lui remit le Promontoire ou le château de Lilibée en Sicile, comme devant appartenir à l'Afrique. Amalasonthé avoit toujours traîné l'affaire en longueur : mais après sa mort, l'Empereur n'ayant plus rien qui fut capable de l'arrêter, il fit des préparatifs considérables pour attaquer la Sicile. Il voulut mettre les Francs dans ses intérêts ; Theodebert petit-fils du Grand Clovis, irrité de ce que Justinien prenoit le titre de Francique, se déclara pour les Goths.

La conquête de la Sicile ne coûta pas beaucoup de peine à Belisaire Général de l'Empereur. Maître de cette île, il s'empara de Reggio qui lui ouvrit ses portes ; il prit ensuite la route de Rome, & ne trouvant aucun obstacle il fournit la Lucanie, la Pouille, la Calabre, le Samnium, Benevent & presque toutes les principales villes de ces provinces. La Campanie fit quelques résistances : Naples & Cumès se défendirent autant qu'il leur fut possible. Rome enfin tomba sous la puissance de Belisaire. Cependant les Goths n'avoient osé se mettre en campagne, & Theodat leur Roi employoit toutes sortes de moyens pour obtenir la paix, aux conditions même les plus honteuses. Les Goths de leur côté, représentèrent inutilement à Belisaire, qu'ils étoient amis & alliés des Grecs, & que Theodoric leur Roi ne s'étoit rendu maître de l'Italie, que du consentement de l'Empereur Zenon ; mais rien ne fut capable d'ébranler le Général Grec, & il déclara ouvertement qu'il étoit résolu de réduire l'Italie sous la domination de l'Empereur d'Orient.

Les Goths n'ayant plus de ressource que dans leur courage, & connoissant l'incapacité de leur Roi Theodat, le priverent du trône & de la vie, & proclamèrent Vitiges à sa place. Ce Prince avoit épousé Maralasonte, fille d'Amalasonthé, & avoit donné des preuves de sa valeur & de sa capacité en différentes occasions. Lorsqu'il fut monté sur le trône, il fit de nouveaux efforts pour engager Justinien à retirer ses troupes : mais n'ayant pu réussir, il prit le parti de repousser l'ennemi par la voye des armes, & commença par le siège de Rome. Vitiges obligé de le lever en 538, se retira à Ravenne, où Belisaire le força à se rendre prisonnier. Le Général Grec le conduisit en triomphe à Constantinople, où Justinien l'avoit rappelé sur quelques soupçons qu'il avoit eu contre lui.

L'incapacité de Jean & de Vitalis, que l'Empereur envoya en Italie, fit reprendre courage aux Goths, & ils élurent pour Roi Heldibade ou Theodebalde, ou Ildibade qui étoit Gouverneur de Verone. Sa cruauté irrita ses sujets, & ils le tuèrent au bout d'un an de règne, dans le temps qu'il prenoit toutes les mesures convenables pour rétablir la domination des Goths.

Eraric fut choisi pour commander les Goths après la mort d'Ildibade, & il eut le même sort que lui cinq mois après, parce qu'il étoit soupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'Etat.

Les Goths choisirent enfin un Prince capable de ranimer leur courage, en faisant monter sur le trône Totila, dont ils connoissoient la valeur. En

ROIS
GOTHS EN
ITALIE.

VITIGES IV.
Roi.

536.

ILDIRADE VI.
Roi.

540.

ERARIC VII.
Roi.

541.

TOTILA VIII.
Roi.

ROIS
GOTHS EN
ITALIE.

effet, à peine eut-il la couronne sur la tête qu'il songea à reprendre tout ce que les Grecs avoient enlevés aux Goths. La bataille qu'il gagna sur l'armée Impériale, le mit en état de remporter de nouveaux avantages. Il se rendit bien-tôt maître de la Toscane, & des provinces qui composent aujourd'hui le royaume de Naples. Pendant qu'il faisoit le siège de la capitale de ce royaume, ses Généraux s'emparèrent de la Pouille & de la Calabre. Les Napolitains se soumettent d'eux-mêmes, & Totila les traita avec beaucoup de douceur & d'humanité. La valeur de ce Prince fit rentrer sous la domination des Goths, toutes les provinces que la lâcheté de Theodat leur avoit fait perdre.

Tant de succès consécutifs obligèrent l'Empereur de renvoyer Belisaire en Italie; mais comme il n'avoit pas assez de force pour s'opposer aux Goths, Totila fit encore de nouvelles conquêtes, & s'empara en présence même de l'armée des Grecs, de la ville de Rome dont il fit détruire la plus grande partie, parce qu'il ne pouvoit pas la conserver. La guerre que les Perses & ensuite les Sclaves déclarèrent alors à Justinien, obligea Belisaire à quitter de nouveau l'Italie, & à rester quelque temps dans la Germanie. Totila profita de son absence pour soumettre le reste de l'Italie. Il ne put cependant conserver long-temps ses conquêtes, & le passage de Narsès en Italie devint funeste à la souveraineté des Goths. Ce Général Grec à la tête d'une puissante armée qui fut encore augmentée par les Herules, les Huns, les Gepides & les Lombards, pénétra dans l'Italie malgré les précautions que Totila avoit prises. Il fut obligé d'en venir aux mains avec les Grecs; mais sa valeur lui devint inutile en cette occasion. Accablé par le nombre, il perdit la bataille & la vie.

TEJA VIII.
Roi.

552.

Fin de la Mo-
narchie des
Goths en Italie.

553.

Souveraineté
des Empereurs
d'Orient dans
ce pays.

568.

Les débris de l'armée des Goths s'étant retirés à Pavie, on eût pour Roi Teja dont le courage & la fermeté étoient les seules ressources qui restaient aux Goths. Ils firent cependant d'inutiles efforts pour engager les François à leur donner du secours. Teja n'ayant plus d'espérance que dans ses propres forces, fit tout ce qui dépendoit de lui pour conserver l'Italie. Il se campa si avantageusement au pied du Mont-Vesuve, où il avoit rencontré l'armée de Narsès, que ce Général fut deux mois sans oser passer le Sarno. Narsès ayant reçu de nouveaux secours, se détermina enfin à attaquer les Goths. La bataille fut sanglante & la victoire long-temps disputée par la valeur de Teja, mais ce Prince ayant perdu la vie, les Goths réduits au désespoir, se soumettent à Narsès qui leur accorda la permission de sortir des terres de l'Empire avec tout ce qui leur appartenoit. Le traité fut exécuté de bonne foi de part & d'autre, & les places furent remises entre les mains des Commissaires de Narsès. Les Goths sortirent de l'Italie l'an 553, après y avoir régné environ soixante ans.

Ce pays se trouva alors sous la domination des Empereurs d'Orient. Justinien étant mort l'an 565, eut pour successeur Justin II. Prince d'un caractère indolent, & qui se laissoit gouverner par sa femme Sophie. Il rappella d'Italie Narsès, & envoya à sa place Longin. Ce nouveau Gouverneur fit des changemens considérables dans l'Italie, supprima les emplois consulaires & mit dans les lieux de quelque importance, des Chefs qu'il nomma Ducs. Rome ne fut pas traitée avec plus de distinction que les

autres villes : elle fut également soumise au gouvernement d'un Duc annuel, & fut privé de ses Consuls & de son Senat, dont les noms s'étoient conservés jusqu'alors. Le Magistrat suprême qui résidoit à Ravenne, & auquel les autres Juges relevoient uniquement, porta le titre d'Exarque (15) à l'imitation de l'Exarque d'Afrique. Ce fut de ces changemens considérables que vint ce grand nombre de duchés dans les différentes provinces de l'Italie. Cette division de provinces en tant des petites parties, facilita aux Lombards les moyens de s'en rendre plutôt maîtres. Ces peuples y furent appelés par Narsès, qui avoit résolu de se venger de l'outrage que l'Empereur lui avoit fait en lui ôtant le gouvernement d'un pays dont il lui devoit la conquête. L'Impératrice Sophie avoit ajouté les railleries à l'injustice de son rappel, & lui avoit proposé d'aller filer avec les autres Eunuchs & les femmes du palais. Narsès ne pouvant retenir sa colère, répondit qu'il lui ourdrait une trame que l'Empereur ne pourroit rompre. Passant bien-tôt des menaces à l'exécution, il engagea Alboin Roi des Lombards (16) qui regnoit alors dans la Pannonie, à passer en Italie avec sa Nation.

Ce Prince reçut avec joie la proposition de Narsès, & ayant fait tous les préparatifs nécessaires pour une si grande entreprise, il se mit en marche avec tous ses sujets qui emmenèrent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Il abandonna la Pannonie aux Huns, à condition qu'ils lui rendroient ce pays s'il étoit obligé de revenir. Alboin n'ayant trouvé aucun obstacle sur sa route, entra en Italie par le pays de Venise, & se rendit bien-tôt maître d'Aquilée & de plusieurs autres places. Il s'empara ensuite de Friuli qu'il érigea en duché, en faveur de Gisulphe son neveu. Telle est l'origine du duché de Friuli & de son titre. Ses premières conquêtes lui ouvrirent le chemin à des nouvelles ; & l'année suivante Trevizo, Oderzo, Padoue, Monte Felice, Mantoue, Cremona, Vicence, Verone, Trente, &c. furent obligées de reconnoître ses loix. Il n'eut pas de moindres succès en Ligurie.

Après la prise de Milan, les Lombards proclamèrent Alboin Roi d'Italie, & lui rendirent hommage en cette qualité. Ce Prince cherchant à étendre de plus en plus sa domination, fit mettre le siège devant Pavie, pendant qu'il soumettoit l'Emilie, la Toscane & l'Ombrie. Maître de ces provinces, il retourna devant Pavie dont il avoit résolu de faire passer les assiégés au fil de l'épée, pour les punir de leur trop longue résistance. S'étant enfin laissé toucher, il pardonna aux habitans de cette ville, dans laquelle il entra aux acclamations du Peuple qui le reconnut pour son Roi. Pavie devint alors la capitale de ses Etats.

Alboin se flattoit de jouir tranquillement de ses conquêtes, lorsqu'une action inhumaine occasionna sa mort. Ce Prince d'un naturel féroce s'étant trop livré aux plaisirs dans un festin qu'il donnoit à Verone, ordonna qu'on présentât du vin à la Reine dans une tasse faite du crâne de Cunimond Roi

ROIS
GOTHS EN
ITALIE.

Établissement
des Lombards
en Italie.

568.

ALBOIN R. ROY
des Lombards
en Italie.

Janvier

570.

(15) Les Grecs donnoient ce titre à ceux qui commandoient dans un diocèse, c'est-à-dire à plusieurs provinces qui formoient un diocèse.

(16) Ces peuples, suivant le sentiment le plus général, étoient originaires de la Scan-

dinavie, d'où il étoit sorti une colonie qui avoit été s'établir en Germanie. J'aurai occasion de parler de ces Peuples dans l'article d'Allemagne, & de donner l'Histoire de leurs différentes migrations, & des Rois qui précéderent Alboin.

54 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

ROIS DES
LOMBARDS.
EN ITALIE.]

Mort d'Alboin.

574.

des Gepides, pere de cette Princesse, qu'il invita à boire avec son pere. Rosemonde irritée, résolut d'en tirer vengeance. Elle se servit de la passion qu'Almachilde jeune Seigneur Lombard avoit pour une Demoiselle de sa suite, & s'étant trouvé au lieu du rendez-vous à la place de cette Demoiselle, elle mit le Seigneur Lombard dans le cas d'être puni comme un adulateur, ou d'assassiner le Roi. Almachilde ne balança pas à accepter le dernier parti qui sembloit lui frayer un chemin au trône, & Alboin fut assassiné après un regne de trois ans & demi, à compter depuis la prise de Milan. La Reine & le meurtrier du Roi craignant que les Lombards ne cherchassent à venger la mort d'Alboin, se retirèrent à Ravenne auprès de Longin, qui se flatta alors de s'emparer de toute l'Italie, & de devenir Roi des Lombards, par le moyen de Rosemonde. Il persuada à cette Princesse de faire périr Almachilde, & lui promit de l'épouser. La Reine accepta la proposition, & fit préparer une coupe empoisonnée qu'elle présenta à Almachilde. Ce Seigneur en ayant bu la moitié, sentit tout d'un coup l'effet du poison, & mettant l'épée à la main, il força Rosemonde à boire le reste. Quelques heures après ils expirèrent tous deux, & Longin vit par ce moyen tous ses projets s'évanouir.

CLEPH II.
Roi.

574.

Les Lombards consternés de la mort d'Alboin, élurent à sa place Cleph, appelé aussi Cleh, Clohem, & Clephem Prince d'une naissance illustre ; mais fier & cruel. Le regne de ce Prince qui ne fut que de 18 mois, ne fut marqué que par des cruautés. Il fit cependant quelques conquêtes, & se rendit maître de Rimini & de plusieurs autres villes aux environs de Rome. Il fut enfin assassiné par un de ses Officiers. Les Lombards furent 10 ans sans donner de successeur à Cleph, & pendant cet interregne ils eurent seulement des Ducs, dont chacun gouvernoit sa ville : elles étoient au nombre de trente. Les Lombards firent de grands ravages dans l'Italie, pillèrent les Eglises, détruisirent les villes, massacrèrent les Peuples. Ils firent aussi beaucoup de maux dans les Gaules, où ils pénétrèrent en différens temps. Paul Diacre & Gregoire de Tours ne nous donnent point la date de ces événemens.

AUTHARIS
IIIe. Roi.

585.

Cependant Maurice qui étoit sur le trône d'Orient, voulut profiter de la situation des Lombards & de la mésintelligence qui regnoit parmi eux. Ayant rappelé Longin, dont la fidélité lui étoit suspecte, il envoya à sa place l'an 584 Smaragdus, homme très-experimenté dans l'art militaire. L'Empereur engagea en même-temps Childebert Roi d'Austrasie à se joindre à lui pour attaquer les Lombards. Ces peuples considerant alors la grandeur du péril qui les menaçoit, reconnurent qu'ils avoient besoin d'un Chef pour les défendre contre tant d'ennemis, & ils élurent pour Roi d'un commun consentement Autharis fils de Cleph. Il commença son regne par chercher les moyens de contenir tous les Ducs dans l'obéissance & à prévenir leur desertion. Il s'attacha en même-temps à rendre ses Etats florissans, & à affermir la forme du gouvernement. Depuis dix ans les Ducs étoient accoutumés à commander avec un pouvoir absolu, & il y avoit à craindre qu'ils ne prissent les armes si l'on vouloit les réduire à leur premier état. Autharis, pour prévenir les défordres qui pourroient arriver, fit un reglement par lequel il ordonnoit que chaque Duc feroit remettre au Roi dans son palais la moi-

tié des tailles & gabelles qu'il percevoit; que cet argent seroit employé au soutien de l'autorité & de la dignité royale; que l'autre moitié resteroit aux Ducs pour payer les gages des Officiers subalternes, & fournir aux autres dépenses que demanderoient les besoins de leurs Duchés; il leur laissa aussi le gouvernement des villes dont ils avoient été établis Ducs; mais il s'en réserva la souveraineté, & les obligea de marcher à son secours avec toutes leurs forces, lorsqu'il seroit attaqué par ses ennemis. Autharis s'étoit réservé le droit de les priver de leurs Duchés lorsqu'il le jugeroit à propos; cependant il ne leur donna jamais de successeur que lorsqu'ils mouraient sans enfans mâles, ou qu'ils étoient coupables de quelque crime d'Etat. Il fit outre cela plusieurs sages reglemens pour faire regner la justice dans ses Etats, & rendit plusieurs ordonnances pour la punition des criminels. Autharis ayant embrassé la Religion chrétienne, ses sujets se déterminèrent bien-tôt à suivre son exemple.

En même-temps que ce Prince s'occupoit des moyens de rendre ses Etats florissans, il songeoit à les conserver & à en reculer les bornes. Il s'empara de Brissello dont il fit raser les murailles, afin d'empêcher les ennemis de s'en emparer. Le nombre de ses troupes n'étant pas assez considérable pour tenir la campagne contre l'armée de Childeberr, il ordonna à ses Ducs de mettre de fortes garnisons dans leurs places, de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cette sage précaution produisit l'effet qu'il en attendoit: le grand nombre de sièges que Childeberr se voyoit obligé de faire, l'engagea à écouter les propositions d'Autharis, & à lui accorder la paix. Mais ce Monarque n'ayant pu résister aux reproches de Maurice, & aux vives sollicitations que cet Empereur lui faisoit continuellement, il repassa en Italie avec une armée plus puissante que la première. Autharis prit alors d'autres mesures pour sauver ses Etats, & résolut de risquer le sort d'une bataille. Ayant rassemblé en un seul corps toutes les forces de son Royaume, il présenta le combat aux François. Les Lombards les attaquèrent avec tant de vivacité & d'intrépidité, que l'aile droite de l'armée ennemie fut obligée de plier. Les Lombards redoublèrent alors leurs efforts, & bien-tôt toutes les troupes Françoises furent obligées de prendre la fuite. Autharis n'ayant plus rien à craindre des François, forma le dessein de subjuguier le reste de l'Italie, qui étoit encore au pouvoir des Grecs. Il ne tarda pas en effet à soumettre toute l'Italie citerieure, à la réserve du duché de Rome & de l'exarchat de Ravenne, où commandoit alors Romanus pour l'Empereur Maurice. Ces deux conquêtes lui paroissant trop difficiles, il prit la résolution de se rendre maître des provinces qui composent aujourd'hui le royaume de Naples, & qui étoient alors sous la domination des Empereurs d'Orient. Les villes de ces provinces n'étoient gardées que par de foibles garnisons, & par conséquent le succès de l'entreprise paroissoit assez facile. Autharis étant tout d'un coup entré dans le Samnium n'eut pas de peine à l'enlever aux Grecs. On prétend que ce Prince traversa ensuite la Calabre, & ayant pénétré jusqu'à Reggio, frappa de sa lance contre une colonne en prononçant ces mots : *La domination des Lombards s'étendra jusqu'ici*. On attribue aussi à Autharis l'érection du duché de Benevent, dont Zoton fut créé Duc. Ce troisième duché qu'il ajouta à ceux de Spolète & de Frioul, devint par la suite des temps si considérable qu'il s'éleva au-dessus des deux premiers.

ROIS DES
LOMBARDS.
EN ITALIE.

Après ces différentes conquêtes, Autharis songea à se marier. N'ayant pu obtenir la sœur de Childebart qui fut donnée à Recarede Roi d'Espagne, il épousa Theodelinde, fille de Garibalde Roi de Bavière. Le mariage se fit à Verone l'an 590. Quelque temps après Childebart repassa en Italie, & engagea plusieurs Ducs Lombards à entrer dans son parti. Autharis, ne jugeant pas alors à propos de se tenir en campagne, obligea ses Ducs à s'enfermer dans leurs places comme ils avoient fait la première fois que Childebart étoit entré en Italie. L'armée Françoisse ayant resté trois mois en Italie sans pouvoir rien entreprendre, fut attaquée d'une violente dyenterie, ce qui força le Roi d'Austrasie à retourner dans son pays. Autharis profita des circonstances pour faire la paix avec ce Prince. Il ne lui survécut pas long-temps, étant mort à Verone d'un breuvage empoisonné.

AGILULFUS
Roi.

590.

Les Lombards avoient tant d'attachement pour Theodelinde veuve d'Autharis, qu'ils lui promirent de reconnoître pour Roi celui qu'elle choisiroit pour époux. Elle se déclara en faveur d'Agilulphus parent d'Autharis, & qui étoit alors Duc de Turin. Ce choix fut universellement approuvé de tous les Lombards. Le premier usage qu'elle fit du crédit qu'elle avoit sur son nouvel époux qui lui devoit la couronne, fut d'obtenir de ce Prince qu'il renonceroit à l'Arianisme. Les Lombards ne tarderent pas à suivre son exemple. Le duché de Benevent obéissoit alors immédiatement à son Duc, qui tenoit son autorité du Roi des Lombards; mais la Pouille, la Calabre, la Lucanie, les Brutiens, les duchés de Naples, Gaëte, Surrente, Amalphie, &c. étoient gouvernés par leurs Ducs, subordonnés à l'Exarque de Ravenne qui représentoit les Empereurs d'Orient. Agilulphus avoit projeté de se rendre maître de ces provinces où les Grecs avoient assez de peine à se maintenir. Il ne put exécuter son dessein ni s'emparer de Rome, ayant été obligé de se défendre contre les Avars qui s'étoient jetés dans le Frioul. Ce Prince mourut après un regne de vingt-cinq ans, pendant lesquels il s'étoit acquis beaucoup de gloire, & avoit donné un nouveau lustre au royaume des Lombards.

ADOALDE V.
Roi.

616.

Agilulphus eut pour successeur Adoalde ou Adalaoade ou Adawalde son fils qu'il s'étoit associé. Le commencement du regne de ce Prince, qui marchoit sur les traces de son pere fut assez heureux, & ne fut troublé par aucune guerre; mais un breuvage que l'Ambassadeur d'Heraclius lui fit prendre la huitième année de son regne, troubla son esprit & le rendit furieux. Dans sa phrénésie il fit mourir douze des principaux Seigneurs Lombards. Ces excès de cruautés irritèrent ses peuples à un tel point qu'ils se souleverent contre lui, le chasserent du trône avec la Reine Theodelinde sa mere, & mirent à sa place Ariobalde Duc de Turin son beau-frere. Cet événement arriva l'an 624. On voit par une charte d'Adoalde, datée de Pavie, qu'il regnoit sur les Lombards l'an 628, ainsi le regne de ce Prince a été de douze ou treize ans. Tous les Chronologistes modernes, en suivant Paul Diacre, sont tombés, selon la remarque du P. Pagi, dans des fautes perpétuelles jusqu'au regne de Grimoalde, pour n'avoir pas fait attention qu'Adoalde avoit remonté sur le trône, & qu'il avoit régné quelques années sur une partie des Lombards, tandis qu'Ariobalde regnoit sur l'autre (17).

(17) Art de vérifier les dates.

L'expulsion

L'expulsion d'Adoalde occasionna de grands troubles dans l'Italie. Les Seigneurs, les Evêques & le Peuple s'étoient déclarés pour Arioalde ou Ariobalde, mais le Pape Honorius avoit pris le parti d'Adoalde. Les services que Theodelinde avoit rendus à la Religion, & l'Arianisme qu'Arioalde professoit, étoient les deux principaux motifs qui faisoient agir le Pape. D'un côté, il engagea l'Exarque de Ravenne à se servir de ses troupes pour rétablir Adoalde sur le trône; & d'un autre, il menaça de censures Ecclesiastiques les Evêques qui favorisoient son concurrent. Cette entreprise ne put avoir son exécution, Adoalde ayant été empoisonné (18). Arioalde resta seul maître du trône par la mort de son rival, & satisfait la haine qu'il avoit contre les Catholiques, & occasionna de grands désordres en Italie. Ce Prince mourut l'an 630, selon les Benedicins, & 636, suivant Giannone, qui cite le Pellerin.

Arioalde ne laissant aucun enfant mâle, les Lombards accordèrent à Gondeberge son épouse le même pouvoir qu'ils avoient donné à Theodelinde. Rotharis Duc de Bressia fut l'époux que cette Princesse choisit, & les peuples ne firent aucune difficulté de reconnoître pour leur Roi un Prince dont ils connoissoient les grandes qualités. Il fut le premier qui donna des loix écrites aux Lombards. Ses successeurs en publièrent de nouvelles à son imitation, ce qui forma dans la suite un recueil auquel on donna le nom de *Loix Lombardes*, qui l'emportèrent pendant quelque temps sur les Loix Romaines. Rotharis ne se contenta pas de faire fleurir ses Etats par l'équité de ses Loix, il voulut encore les étendre, & fit la conquête des Alpes Cottienes & de la ville d'Oderzo. Ce Prince, après un règne de seize ans, mourut à Pavie l'an 646, selon l'Art de vérifier les dates par les Benedicins, & 652 suivant Giannone. Rotharis, qui étoit Arien, permit à ses sujets de professer la Religion qu'ils voudroient, & il établit dans toutes les villes de son royaume deux Evêques, dont l'un étoit Catholique & l'autre Arien.

Il eut pour successeur son fils Rodoalde, qui loin de marcher sur les traces de son pere, ne songea qu'à satisfaire ses passions déréglées, & s'inquiéta peu des affaires de son royaume. Une conduite si irrégulière le rendit bien-tôt odieux à ses sujets, qui conspirèrent contre sa vie. Il fut assassiné l'an 651, comme le marque Sigebert, & non en 659, comme le veut Baronius. Giannone ne donne qu'un an de règne à ce Prince.

Il n'avoit laissé aucun enfant mâle, ce qui obligea les Lombards à s'assembler pour l'élection d'un Roi. Aribert ou Aripert fut celui sur lequel le choix tomba. Il étoit fils de Gondoalde, frere de Theodelinde. L'Histoire ne nous apprend aucun événement du règne de ce Prince, qui fut de huit ans, étant mort l'an 659 ou 661, selon Giannone.

Aribert avoit laissé deux fils Percharit & Gondebert, qui partagerent entre eux ses Etats; mais ce partage mit bien-tôt la désunion entre les deux freres, & l'ambition de regner seul occasionna une guerre civile. Gondebert trop foible pour exécuter son projet, eut recours à Grimoalde Duc de Benevent par l'entremise de Garibalde Duc de Turin. Ce Seigneur, au lieu de parler en faveur de Gondebert, engagea le Duc de Benevent à se servir

(18) C'est le sentiment de Pietro Giannone | dessus, qui fait voir qu'Adoalde étoit effec-
qui cite Paul Diacre & Sigonius. Il se trouve | tivement remonté sur le trône, & qu'il ne
contredit par la charte dont on a parlé ci- | peut être mort au plutôt que l'an 628.

ROIS DES
LOMBARDS
EN ITALIE.
ARIOALDE VI.
Roi.

618.

ROTHARIS
Ville. Roi.

630.

RODOALDE
Ville. Roi.

646.

ARIBERT IX.
Roi.

651.

GONDEBERT &
PERCHARIT X.
Roi.

659.

ROIS DES
LOMBARDS
EN ITALIE.

des circonstances pour s'emparer du royaume des Lombards. Grimoalde, profitant d'un conseil qui s'accordoit avec son ambition, se mit à la tête de ses troupes & se rendit à Plaisance, où il rencontra Gondebert. Le Duc de Benevent, en embrassant ce Prince, sentit la cuirasse qu'il avoit mise par le conseil du Duc de Turin. Craignant alors que Gondebert n'eût formé le dessein de le tuer, il voulut le prévenir, & le perça de son épée au défaut de la cuirasse. Grimoalde se trouva maître du royaume des Lombards par la mort de Gondebert. Il avoit cependant laissé un fils nommé Rambert, qui étoit en bas âge. Grimoalde négligea de s'assurer de ce Prince, que de fides serviteurs du Roi eurent soin de cacher. Pertharit, loin de songer à conserver la partie du royaume dont il étoit en possession, prit la fuite aussitôt qu'il eut appris la mort de son frere, & chetcha un asyle auprès du Cacan, Chef ou Roi des Avars.

GRIMOALDE
X^e. Roi.

662.

Tout favorisoit alors les desseins de Grimoalde : la mort de Gondebert & la trahison de Pertharit le laissoient libre possesseur du royaume. Il se fit proclamer Roi à Pavie, où il épousa la sœur de Gondebert. Il renvoya ensuite son armée à Benevent, dont il avoit laissé le gouvernement à Romualde son fils.

Cependant Constans, fils de Constantin, qui étoit monté sur le trône d'Orient en 641, avoit formé le projet de réunir l'Italie à son Empire. Les Grecs étoient encore maîtres de plusieurs villes des provinces qui composent aujourd'hui le royaume de Naples, & de quelques places sur les côtes de la Calabre, comme Tarente dont les Lombards de Benevent ne s'étoient pas emparés. Ils possédoient aussi l'exarchat de Ravenne, & le duché de Rome. Constans ne voulant confier à aucun de ses Généraux le soin d'une entreprise si importante, se mit à la tête de son armée, & s'embarqua en 663 à Constantinople sur une flotte considérable, & se rendit à Tarente. L'arrivée imprévue des Grecs inspira tant de frayeur aux Beneventains qu'ils abandonnerent plusieurs villes de la Pouille; ce qui facilita à l'Empereur les moyens de s'en emparer. Il alla ensuite attaquer Benevent, dont il poussa le siège avec tant de vicacité, que la ville étoit prête à être forcée lorsque Romualde averti du danger que courroit cette place, marcha promptement à son secours. L'Empereur ne se trouvant pas assez fort pour continuer le siège, & faire face en même-temps aux Lombards, decampa en diligence & se retira à Naples. Il fut attaqué dans sa retraite par le Comte de Capoue, qui tailla en pieces une partie de son armée près de la riviere de Calore.

Après cet échec, Saburtus lui offrit vingt mille hommes qu'il commandoit, & il se flattoit avec cette troupe, de soumettre entièrement les Lombards. Constans lui donna à garder le passage de Formia, aujourd'hui Castellone ou *Mola di Gaeta*, dans l'esperance que cette armée seroit capable d'arrêter l'ennemi pendant qu'il prendroit la route de Rome, où il avoit résolu de se rendre. Romualde avec une partie de l'armée de son pere, alla attaquer Saburtus & remporta sur lui une victoire complete. Cette nouvelle défaite fit perdre à l'Empereur l'envie de chasser les Lombards de l'Italie. Après avoir demeuré pendant douze jours à Rome, il reprit la route de Naples pour retourner à Constantinople, emportant avec lui tout ce qu'il

avoit trouvé de plus rare en or, en argent, en bronze & en marbre. Toutes ces richesses tomberent entre les mains des Sarrasins qui les transportèrent à Alexandrie. L'Empereur étant arrivé à Reggio, y fut battu pour la troisième fois par ceux de Benevent. Il passa de-là en Sicile, & fut assassiné à Syracuse l'an 668.

Tel fut le succès de l'entreprise des Grecs en Italie. Romualde profitant de la terreur que ses victoires avoient inspirée, joignit au duché de Benevent Bari, Tarente, Brindes, & tout le pays de la Calabre connu aujourd'hui sous le nom de terre d'Otrante, & les Grecs furent réduits aux seuls duchés de Naples, d'Amalphi, & d'Ottante avec les villes de Gallipoli, Gaète & quelques autres places sur les bords de la mer dans le pays des Bruniens, qu'on nomme aujourd'hui la Calabre ultérieure. Ce fut vers ces temps-là que les Lombards de Benevent renoncèrent entièrement à l'idolâtrie, & embrassèrent la Religion catholique (19).

Grimoalde ne croyant plus la présence nécessaire à Benevent, retourna à Pavie. Il songea alors à se venger du Duc de Frioul, qui s'étoit revolté. Pendant qu'il étoit occupé à cette guerre, Alezec Duc des Bulgares (20), qui étoit arrivé en Italie, offrit ses services au Roi des Lombards, & le pria de vouloir bien lui accorder quelques terres où il put s'établir avec ceux de sa nation. Grimoalde persuadé que ces Peuples seroient d'un grand secours à son fils contre les Grecs, l'engagea à leur donner un établissement dans le duché de Benevent. Romualde leur permit de s'établir à Sepino, Romano, Isernia, & dans quelques autres villes. Il n'accorda point ces places à Alezec à titre de seigneurie ou de perpétuité; il ne voulut pas non plus qu'il prit la qualité de Duc; mais seulement celle de *Gastaldo*, qui signifie Gouverneur ou Commandant.

Grimoalde avoit enfin rétabli la paix dans ses Etats, & il avoit eu soin de l'affermir de telle sorte, qu'il ne devoit pas craindre qu'elle fut si-tôt rompue. Il employa ce temps de repos à faire de nouvelles loix, & à changer même quelques-unes de celles de Rotharis qui étoient trop sévères ou trop cruelles. Quoiqu'on n'eût point interdit l'usage du Droit Romain, les loix Lombardes étoient suivies par la plus grande partie des peuples de l'Italie. Pendant que Grimoalde étoit occupé à faire le bonheur de ses peuples par l'équité de ses loix, un accident imprévu les priva d'un Prince si digne du trône qu'il occupoit. Ce Monarque voulant bander un arc neuf jours après avoir été saigné, fit un effort qui ouvrit la veine. Il fut impossible d'arrêter le sang, & il mourut l'an 671 après un royaume de neuf ans.

Grimoalde avoit nommé pour son successeur Garibalde son fils, qui étoit encore dans l'enfance, à l'exclusion de Romualde qui passoit pour son fils

ROIS DES
LOMBARDS
EN ITALIE.

Entrée des
Bulgares en
Italie.

PEUVRE
le Roi.

(19) Voyez les preuves que Giannone en rapporte dans son histoire de Naples.

(20) Ces Peuples étoient sortis de la partie de la Sarmatie Asiatique qui est arrosée par le Volga. Après avoir traversé tous les pays qui s'étendent depuis cette contrée jusqu'aux embouchures du Danube, ils passèrent ce fleuve pour la première fois sous l'Em-

peur Anasthase. Ils firent souvent de grands dégâts dans la Thrace & dans l'Illyrie, & s'établirent enfin le long du Danube, dans cette étendue de pays qui comprend les deux Mythes avec la petite Scythie, appelée aujourd'hui Bulgarie du nom de ces Peuples. Les Historiens ne nous ont pas bien informé des raisons qui obligèrent Alezec & les Bulgares à quitter leur ancienne habitation.

**ROIS DES
LOMBARDS
EN ITALIE.**

naturel. Ce jeune Prince ne porta pas long-temps la couronne, & l'attachement que les Lombards avoient eu pour Grimoalde, ne fut pas assez fort pour les empêcher de reconnoître pour leur souverain Pertharit ou Bertharic fils d'Aripert leur Roi légitime. Ce Prince qui s'étoit réfugié en France, pensa que la mort de Grimoalde étoit une occasion favorable pour remonter sur un trône qui lui appartenoit. Il se rendit en Italie, & eut la satisfaction de voir ses sujets s'empreser à lui rendre leurs hommages. Garibalde abandonné de presque tous les Lombards, fut obligé de prendre la fuite après avoir régné environ trois mois.

**CUNIPERT
XIIIe. RoI.**

678. ou
679.

Rodelinde femme de Pertharit & Cunipert son fils, qui avoit été relegués à Benevent, retournerent alors à Pavie. Ce jeune Prince fut associé au trône en 678 ou 679. Les deux Rois eurent soin de maintenir la tranquillité dans leurs Etats, & d'y faire regner si exactement la justice qu'on n'entendit parler d'aucune violence tant qu'ils furent sur le trône. Pertharit mourut l'an 688 ou 689. Cunipert porta seul la couronne jusqu'à sa mort arrivée l'an 700 ou 703, suivant Giannone.

**LUITPERT
XIVe. RoI.**

700.

Ce Prince laissa le trône à Luitpert son fils unique, qui étoit encore en bas âge. Ansprand, Seigneur distingué par son mérite & par sa naissance, étoit chargé de la tutelle du jeune Roi & de l'administration du royaume. Il ne put cependant le défendre long-temps contre les efforts de Ragumbert Duc de Turin & fils du Roi Gondebert, déposé par Grimoalde. Luitpert fut privé de la couronne après l'avoir porté pendant huit mois.

**RAGUMBERT
XVe. RoI.**

701.

**ARIPERT II.
XVIe. RoI.**

Ragumbert ne conserva pas long-temps le trône, étant mort la même année qu'il y étoit monté.

Aripert son fils fut reconnu pour son successeur. Ce Prince craignant que Luitpert ou quelqu'un de ses partisans ne formât quelque entreprise, la fit mourir, & Ansprand auroit eu le même sort s'il n'eut pris la fuite. Luithprand fils de ce Seigneur, eut cependant la liberté de se retirer auprès de son pere.

**ANSPRAND
XVIIe. RoI.**

712.

Ansprand, après un séjour de neuf ans en Baviere, ayant trouvé moyen de lever une armée, entra en Italie, & attaqua Aripert. Mais la victoire s'étant déclarée en faveur du premier, Aripert perdit le trône & la vie. Ansprand ne lui survécut pas long-temps, étant mort trois mois après.

**LUITHPRAND
XVIIIe. RoI.**

712.

Luithprand son fils lui succéda. Il signala les commencemens de son regne par faire de nouvelles loix, qui rendirent son nom célèbre. Ce Prince ne se contenta pas du titre de sage Législateur, né guerrier & plein d'une noble ambition, il voulut obtenir celui de conquérant. Peu satisfait des Etats que son pere lui avoit laissés, il songea bien-tôt à en reculer les bornes, & à enlever aux Grecs tout ce qu'ils possédoient encore en Italie. Il priva les Papes, des patrimoines des Alpes cottiennes (21) qu'Aripert avoit remis peu de temps auparavant à l'Eglise de Rome, & s'empara en même-temps du patrimoine que cette Eglise avoit dans la Sabine. Il ne néglegia aucune occasion d'aggrandir ses Etats aux dépens des Grecs. Ses prospérités inquiéterent les Papes & les Empereurs d'Orient, & les portèrent à s'opposer à ses progrès; mais sa valeur & son habileté le firent toujours triompher de ses ennemis.

(21) Aujourd'hui le mont Genevre & le mont Cenis.

Cependant l'Empereur Leon surnommé l'Isaurien avoit résolu de détruire entièrement le culte des images, & il avoit donné à ce sujet plusieurs édicts dont il vouloit faire exécuter la teneur dans toute l'étendue de son Empire. Ces édicts revoltèrent tous les peuples d'Italie, & les Officiers de l'Empereur ne purent empêcher plusieurs villes qui étoient sous la domination des Grecs, de conserver leurs images. Ravenne même se révolta, & Luitprand profitant des circonstances, assiégea cette ville par mer & par terre, & battit la flotte des Grecs, qui étoit venue au secours de l'Exarque. Les habitants de cette ville s'étant soumis volontairement au Roi des Lombards, ce Prince changea l'exarchat en duché, qu'il donna à Hildebrand son neveu.

Le Pape Gregoire II. se trouvoit alors dans un extrême embarras : d'un côté il redoutoit la puissance des Lombards, & de l'autre il étoit menacé par l'Empereur d'Orient, aux desseins duquel il s'étoit fortement opposé ; mais préférant la cause publique à ses intérêts particuliers, il retint autant qu'il put les sujets de l'Empereur dans le devoir, & fit tous ses efforts pour empêcher les Lombards de s'emparer des terres de l'Empire. Il engagea même les Venitiens à prendre le parti de Leon, & à rétablir l'Exarque à Ravenne. Ses sollicitations furent si pressantes que cette place fut reprise, & qu'elle rentra sous la domination des Grecs. Le service que le Souverain Pontife venoit de rendre à l'Empereur ne fut pas capable de le toucher. Persuadé que Gregoire avoit plutôt agi pour lui-même que pour les intérêts de l'Empire, il résolut de le perdre à quelque prix que ce fut. Plusieurs conjurations formées contre ce Pontife ayant été découvertes, ne purent avoir leur effet ; mais enfin il auroit succombé si le Roi des Lombards qui avoit lieu de se plaindre de lui, n'eut fait marcher des troupes à son secours pour s'opposer à celles que l'Exarque de Ravenne envoyoit à Rome. Leon désespérant alors de pouvoir se rendre maître de la Personne du Pape, donna de nouveaux édicts pour faire enlever les images de toutes les Eglises. Il promettoit en même-temps au Pape s'il vouloit lui obéir, de lui accorder toutes sortes de faveurs, & le menaçoit au contraire de le priver du Pontificat s'il continuoient à s'opposer à ses desseins. Les Romains soutenus des Lombards, ne gardèrent plus aucunes mesures à l'égard de l'Empereur. Ils se joignirent à ceux de la Pentapole (11) & aux Venitiens, & ayant pris les armes ils abbatirent les portraits & les statues de Leon, ne voulurent plus le reconnoître pour Empereur, & nommerent de leur propre autorité des Magistrats pour les gouverner pendant l'interregne. Ils avoient même résolu d'aller jusqu'à Constantinople pour le déposer ; mais le Pape trouva moyen d'empêcher l'exécution de ce projet. Ravenne n'étoit pas dans une moindre agitation : il s'y étoit formé deux partis, & l'on en étoit venu aux mains : la plus grande partie des Iconoclastes avoit été massacrée, & l'Exarque lui-même avoit été tué dans le tumulte.

Luitprand en habile politique, persuada aux habitants de plusieurs villes de la Romagne & de la marche d'Ancone, de le reconnoître pour leur Souverain, leur représentant qu'ils étoient trop foibles pour résister à l'Em-

ROIS DES
LOMBARDS
EN ITALIE.

Troubles en
Italie, au sujet
des édicts de
Leon l'Isaurien
sur le culte des
images.

726.

(11) Aujourd'hui la marche d'Ancone.

peur, ou qu'ils ne pourroient conserver leur religion s'ils étoient obligés de se soumettre à ce Prince. Peu s'en fallut qu'il ne se rendit maître avec la même facilité du duché de Naples; mais le grand attachement que les Napolitains avoient pour l'Empereur & la haine qu'ils avoient conçue contre les Lombards, empêchèrent que ce Prince ne réussit dans cette entreprise. Rome ne tarda pas à se soustraire entièrement à la domination de l'Empereur; elle évita en même-temps de tomber sous celle des Lombards. Les Romains s'étant réunis sous l'obéissance du Pape, lui jurèrent de le défendre contre les efforts de Leon & de Luithprand, & le reconnurent pour leur Chef; mais non pas encore pour leur Prince.

Cependant l'Exarque Eutichius avoit trouvé moyen de rentrer dans Ravenne; mais ce succès ne le mettoit pas en état d'empêcher les autres villes d'Italie de se soustraire à la domination des Grecs, & d'obliger les Romains à se soumettre. En effet, il avoit tout à craindre tant que le Roi des Lombards prendroit le parti des rebelles. En habile politique, il sçut faire envisager à Luithprand qu'il ne devoit pas se flatter de réduire les Romains sous sa domination, depuis la résolution qu'ils avoient prise de former une République. Ces réflexions engagèrent le Roi des Lombards à conclure un traité avec Eutichius, qui en conséquence se joignit à lui pour punir le Duc de Spolète de sa révolte. Ce Seigneur ne se flattant point de pouvoir résister à tant de forces réunies, alla se jeter aux pieds de Luithprand, qui, touché de sa soumission, lui pardonna sa félonie, & le conserva dans sa place.

Les Confédérés marchèrent ensuite vers Rome; & leurs armées étoient déjà campées dans les prairies de Neron, situées entre le Tibre & l'Eglise de Saint Pierre, vis-à-vis le château Saint Ange, lorsque le Pape déterminé par l'exemple du Duc de Spolète, sortit de Rome & alla se présenter au Roi. Luithprand ne put alors se refuser un mouvement d'une générosité qui lui étoit naturelle, & touché des remontrances du Pape, il promit de le prendre sous sa protection, & de ne point souffrir qu'on fit aucun mal aux Romains. L'Exarque voyant tous ses projets détruits par ce nouvel accord, fit inutilement tout ce qu'il put pour engager Luithprand à rester dans les intérêts de l'Empereur. Rien n'ayant été capable de faire changer de sentimens le Roi des Lombards, il employa ses bons offices pour reconcilier Gregoire II. avec l'Exarque.

Le Pape se flattoit toujours que Leon reconnoitroit enfin son erreur, & il cherchoit de nouvelles occasions de lui donner des preuves de son attachement pour lui. L'imposture d'un nommé Tibere, qui se disoit de la race des Empereurs, & qui avoit déjà été reconnu Auguste par quelques peuples de la Toscane, faisoit craindre à l'Exarque que la révolution ne devint générale. Gregoire engagea alors les Romains à se joindre à l'Exarque pour s'opposer aux progrès de Tibere. Le parti de l'imposteur fut bien-tôt dissipé, & ce fourbe ayant été pris dans un château, fut mis à mort, & l'on envoya sa tête à l'Empereur. Leon peu touché du service que le Pape lui avoit rendu, continua à persécuter ceux qui soutenoient le parti contraire au sien. Gregoire, persuadé que rien n'étoit capable de faire changer ce Prince de sentiment, & appréhendant d'ailleurs que les provinces de l'Occident ne fussent exposées aux mêmes malheurs que celles de l'Orient,

consentit enfin que les Romains prissent le parti qu'il avoit jusqu'alors formement combattu. Ils déclarèrent donc qu'ils ne vouloient plus dépendre de l'Empereur, ni lui payer à l'avenir aucun tribut, & ils formèrent en conséquence un Etat Republicain, dont le Pape fut le Chef & non pas le Prince (23). Les Souverains Pontifes ne devinrent Seigneurs de Rome que longtemps après, & ce ne fut pas même dans cette ville qu'ils obtinrent d'abord la Souveraineté temporelle; mais bien plutôt dans l'exarchat de Ravenne, dans la Pentapole & dans le duché de Rome. Pendant cette espèce d'interregne que les Romains se procurèrent par leur rebellion, il y eut toujours dans leur ville quelques Officiers des Empereurs Grecs (24).

L'Empereur ne vit pas sans chagrin la résolution que les Romains avoient prise, & résolut de s'en venger; il confisqua les patrimoines que l'Eglise de Rome possédoit en Sicile, dans la Calabre & dans les autres provinces de l'Empire. Il se disposa en même-temps à marcher en Italie avec une puissante armée pour punir les Romains, & se venger du Pape, qu'il regardoit comme l'Auteur du soulèvement. Gregoire n'osant se fier aux Lombards dont ils connoissoit les vûes, & n'espérant point de secours de la part des Venitiens, trop foibles contre un ennemi si puissant, implora la protection de la France. Il envoya une ambassade solennelle à Charles Martel, qui gouvernoit alors ce Royaume comme s'il en eût été le Souverain. Charles promit de défendre l'Eglise & les Romains, en cas que les Grecs ou les Lombards voulussent les attaquer. Les Romains reconnurent Charles Martel pour leur protecteur, & lui accorderent l'honneur du Consulat (25).

Ce traité n'eut pas lieu; Charles Martel étant mort comme il se disposoit à son voyage d'Italie. Gregoire III. & l'Empereur Leon ne lui survécurent pas long-temps. Constantin Copronyme fils de ce dernier & son successeur, témoigna encore plus d'averfion que son pere pour la culte des images, & il attaqua même celui que l'on rendoit aux Saints. Cette conduite irrita tellement ses sujets, qu'ils le priverent du reste de l'autorité dont il jouissoit encore à Ravenne.

Zacharie occupoit alors la Chaire de Saint Pierre. Ce Pape gagna tellement les bonnes grâces de Luithprand, qu'il obtint de ce Prince le patrimoine de l'Eglise de Rome dans la Sabine, & la restitution de plusieurs autres places dépendantes du duché de Rome. Il auroit pu tirer de plus grands avantages de l'amitié de ce Prince, si la mort ne l'eût privé d'un si puissant protecteur. Luithprand mourut l'an 744, après un regne de trente & un ans & sept mois.

Ce Prince avoit laissé le trône à Hildeprand son neveu; mais son peu de capacité ne promettant pas un regne heureux, les Lombards nommerent à sa place Rachis Duc de Frioul, Prince orné des plus belles qualités. A son

ROIS DES
LOMBARDS
EN ITALIE.

Origine de la
souveraineté
temporelle des
Papes.

RACHIS XIXe.
Roi.

744.

(23) Giannone.

(24) Ibid.

(25) Quelques Ecrivains prétendent que ce fut Gregoire III. qui envoya une ambassade à Charles Martel pour lui demander du secours contre Luithprand, qui après avoir puni Trasimond Duc de Spolète de sa nou-

velle révolte, avoit mis le siège devant Rome, & ne s'étoit point laissé séduire par les prières du Pape, qu'il soupçonnoit d'avoir favorisé Trasimond. Quoiqu'il en soit, c'est depuis ce temps que les François de concert avec les Romains, se sont intéressés aux affaires d'Italie.

ROIS DES
LOMBARDS
EN ITALIE.

avenement à la couronne, il confirma le traité de paix que Luithprand avoit fait avec Zacharie, & s'occupa à publier de nouvelles loix, à l'imitation de ses prédécesseurs. Après avoir ainsi travaillé à la sûreté de ses sujets, il ne négligea rien pour aggrandir ses Etats. Il étoit déjà maître d'une partie de la Pentapole, & il avoit mis le siège devant la ville de Perouse, lorsque Zacharie se transportant à son camp, obtint qu'il retireroit ses troupes. Rachis, fortement touché des discours du Pape, se rendit l'année suivante à Rome, & déposa la couronne aux pieds du Souverain Pontife. Il se retira ensuite au Mont Cassin l'an 749, après cinq ans de règne. Cependant Zacharie qui redoutoit toujours la puissance des Lombards, & qui cherchoit à établir l'autorité temporelle des Papes, avoit fait un traité avec Pepin, par lequel ce Monarque s'obligeoit de protéger le Pape contre tous ses ennemis, & particulièrement contre les Lombards.

ASTOLPHE
XXe. Roi.

749.

Vin de l'Empe-
reur de Raven-
ne.

752.

Après la retraite de Rachis, Astolphe ou Aistulphe son frere fut reconnu Roi par les Lombards. Rival de la gloire que Luithprand s'étoit acquise, il voulut à l'imitation de ce Prince, étendre la domination des Lombards dans toute l'Italie. Il consentit cependant à ratifier le traité que Luithprand & ensuite Rachis avoit fait avec le Pape; mais ces apparences d'un caractère pacifique, voiloient les desseins les plus ambitieux & assuroient en même-temps les conquêtes qu'il méditoit. Ayant passé deux ans à rassembler ses forces, il choisit le temps que l'Empereur d'Orient étoit occupé en Asie, pour attaquer Ravenne. La place étant hors d'état de se défendre, fut bien-tôt obligée de se rendre; & les autres villes de l'exarchat ne tardèrent pas à reconnoître les loix du vainqueur. Telle fut la fin de l'exarchat de Ravenne qui avoit duré cent quatre-vingt ans, ayant commencé sous Justin II. & fini sous Constantin Copronyme.

Etienne, alors Souverain Pontife, effrayé de la rapidité de ces conquêtes, envoya demander du secours à l'Empereur, & fit entrer dans Rome autant de troupes qu'il lui fut possible. Cependant Astolphe somma les habitants de Rome de le reconnoître pour leur Souverain, & de lui payer le même tribut qu'ils avoient coutume de payer à l'Exarque. Ce Prince fondoit ses prétentions sur ce que cette ville faisant partie de l'exarchat de Ravenne dont il étoit maître devoit en suivre le sort, & se soumettre à lui. Pour déterminer plus promptement les citoyens de cette ville à lui en ouvrir les portes, il entra à la tête de son armée sur son territoire, ravagea la campagne, pilla les maisons & les châteaux, sans épargner ceux du Pape. On attendoit toujours avec impatience à Rome les secours de Constantinople; mais il n'arriva qu'un Ambassadeur nommé Jean le Silenciaire, qui étoit chargé d'aller trouver le Roi des Lombards pour se plaindre de l'infraction de la trêve, & réclamer l'exarchat avec toutes ses dépendances. Astolphe, ne voyant qu'un simple négociateur sans les forces nécessaires pour appuyer ses plaintes, prit le parti d'amuser l'Empereur & les habitants de Rome, en envoyant un Ambassadeur à Constantinople. Pendant cet intervalle la ville étoit toujours bloquée.

Dans cette extrémité, le Pape eut recours à Pepin, & le conjura de le délivrer de la tyrannie des Lombards. Pepin ayant égard aux prières du Souverain Pontife envoya l'Evêque Rodégand & le Duc Antoine pour le conduire en France.

Ces

Ces deux Seigneurs allerent trouver Astolphe, pour l'engager à terminer à l'amiable ses différends avec le Pape. Astolphe, qui ne vouloit point s'attirer un ennemi tel que Pepin, fit lever le blocus, & consentit à une entrevue avec Etienne. Le Pape & un Envoyé se mirent en marche pour se rendre à Pavie; mais lorsqu'ils furent près de cette ville, Astolphe leur fit déclarer qu'il étoit inutile de lui proposer de rendre Ravenne, & qu'il étoit résolu de garder cette place avec toutes ses dépendances. Les Envoyés de Pepin demandèrent un passe-port pour mener le Pape en France. Cette proposition surprit Astolphe qui avoit résolu, à ce qu'on prétend, de le faire arrêter; mais ne pouvant refuser le Roi de France, il consentit qu'Etienne se retirât dans ce Royaume.

Etienne fut reçu à la Cour de France avec grandes marques de respect, & le lendemain de son arrivée il eut une audience publique, dans laquelle il engagea le Roi & les principaux Seigneurs à lui accorder leur protection. Le Pape & le Roi avoient alors besoin l'un de l'autre. Pepin n'étoit pas sans inquiétude au sujet de son successeur : les François, à la vérité l'avoient couronné; mais ils ne s'étoient pas encore expliqué sur sa postérité. Dans la première Race la couronne avoit été héréditaire; la forme du gouvernement sembloit avoir changé par la déposition de Childeric III. & il craignoit que les François ne préférassent à ses enfans ceux de son aîné. Pepin, sous prétexte de renouveler son sacre, souhaila que ses deux fils Charles & Carloman fussent aussi sacrés par le Pape, dans la persuasion où il étoit que la vénération des François pour le Souverain Pontife, les porteroit à reconnoître les deux jeunes Princes pour ses successeurs. Cet intérêt réciproque forma entr'eux une alliance très-étroite. Pepin promit au Pape de ne rendre ni aux Empereurs d'Orient ni aux Lombards l'exarchat de Ravenne & la Pentapole lorsqu'il s'en seroit rendu maître. Il en fit même dès-lors une donation anticipée, que les Princes ses enfans signèrent conjointement avec lui. Cependant Carloman, frère aîné de Pepin & Moine du Mont Cassin, étoit passé en France par ordre de ses Supérieurs pour traverser les desseins du Pape. Il représenta au Roi les suites funestes d'une guerre dans un pays éloigné, l'incertitude des succès, & obtint qu'on tiendroit des conférences avant que de commencer la guerre. Astolphe consentit à se délistier de ses prétentions sur le duché de Rome; mais il prétendit garder l'exarchat & la Pentapole.

Toutes les négociations ayant été inutiles, Pepin se mit en marche, força les passages, & après avoir ravagé tout le pays, il alla mettre le siège devant Pavie. Il fut long par la vigoureuse défense des alliés; mais Astolphe craignant de succomber à la fin, entra en négociation. On convint que le Roi des Lombards remettroit entre les mains de Pepin l'exarchat, & qu'il rendroit au Pape les justices de Saint Pierre. Pour gage de l'exécution de sa parole, il donna en otage quarante des principaux Seigneurs de son Royaume. A peine Pepin fut-il retourné en France qu'Astolphe, contre la foi des traités, rassembla ses troupes & alla investir Rome. Il fit sommer les habitans de lui livrer le Pape, dans l'espérance que les Romains intimidés, lui sacrifieroient volontiers le Pontife. Ses menaces n'eurent aucun effet, & les Romains au contraire défendirent Etienne avec tout le courage & la persévérance possibles. Etienne fit sçavoir au Roi de France le triste

ROIS DES
LOMBARDS
EN ITALIE.

Retraire de
Pape en France.
cc.

Succès de Pepin en Italie.

754.

état où il étoit réduit, & le pressa de marcher à son secours. Pepin repassa promptement les Alpes, battit Astolphe, fit lever le siège de Rome, attaqua Pavie, & força le Roi des Lombards à tenir le premier traité qui avoit été fait.

La donation que Pepin avoit faite en France de l'exarchat, de la Pentapole & de leurs dépendances en faveur du Pape, n'étoit plus un mystère. L'Empereur Grec qui en étoit informé, envoya des Ambassadeurs à Pepin pour lui représenter qu'il ne pouvoit disposer d'un bien qui ne lui appartenoit pas. Pepin répondit que l'exarchat de Ravenne appartenoit au vainqueur des Lombards qui l'avoient acquis par le droit de guerre; & que s'en étant rendu maître sur ces peuples, il pouvoit en faire l'usage qu'il jugeroit à propos. Ce fut avec une réponse si sèche qu'il renvoya les Ambassadeurs de Constantin. Pepin voulut que le traité eût sur le champ son exécution; tous les Lombards sortirent des places de l'exarchat dont le Roi de France avoit fait au Pape la donation en bonne forme & avec toutes les solennités nécessaires: Pepin la fit encore signer par ses deux fils Charles & Carloman, par les Seigneurs & les Prélats les plus distingués de la France. L'exarchat, suivant le rapport de Sigonius, renfermoit alors les villes de Ravenne, Bologne, Imola, Faenza, Forlimpopoli, Forli, Cesena, Ferrare, Commachio, Adria, Servia & Secchia. Toutes ces places furent mises au pouvoir du Pape, à l'exception de Faenza & de Ferrare. La Pentapole où Marché d'Ancone comprenoit Arimini, Pefaro, Conca, Fano, Sinigaglia, Ancone, Ofimo, Umara, aujourd'hui ruinée, Jesi, Fossombrone, Montefeltro, Urbin, le territoire de Balni, Cagli, Luceoli, Ugubio, avec tous les châteaux & terres qui en dépendoient. Telle est la description qu'en donne Louis le Debonnaire dans le privilège par lequel il confirma la donation de Pepin (26). Le Pape devenu maître de l'exarchat de Ravenne, en donna l'administration à l'Archevêque. C'est de-là que quelques Ecrivains ont prétendu que ces Prélats tenoient encore le titre d'Exarques, non en qualité d'Archevêques de Ravenne, mais comme Officiers du Pape. Tel fut le commencement de cette puissance temporelle que les Papes acquirent en Italie. Assurés de la protection du Roi de France, ils ne voulurent plus reconnoître les Empereurs d'Orient pour leurs maîtres, ni être regardés comme leurs sujets; & depuis ce temps les Papes ont cessé de dater leurs lettres & leurs diplômes par les années du règne des Empereurs. Quelques Historiens veulent que toutes les villes qui furent données par Pepin à l'Eglise, ne passèrent entre les mains des Papes qu'à titre de domaine utile, dont Pepin s'étoit réservé la souveraineté pour lui & ses successeurs. Ils ajoutent que les Papes ne devinrent souverains de ces provinces & de la ville de Rome que long-temps après, lorsque l'Empire se trouva renfermé dans les bornes de l'Allemagne. Pierre de Marca dit que c'est uniquement à titre d'Exarques que les Papes commencèrent à exercer une autorité dans Rome, & il prétend que Pepin & Charlemagne ayant été créés Patrices de Rome on vit alors deux maîtres dans cette ville, le Pape & le Patrice. Charlemagne ayant été élevé à la dignité d'Empereur, pourfuit le même Ecclésiastique, ce Prince

(26) Giannone.

acquit par ce titre la souveraineté sur Rome. Les Papes ne prirent plus alors aucune part au gouvernement de cette ville jusqu'à ce que l'autorité des successeurs de Charlemagne venant à décliner insensiblement en Italie, Charles le Chauve se dépouilla en 876 de tous ses droits, & céda au Souverain Pontife la souveraineté de Rome. La donation faite par Constatin le grand, est regardée par les Historiens les plus judicieux comme une pure fiction. Les Papes ne possédoient pour lors que ce qu'ils tenoient de la libéralité des Princes ou de la dévotion des particuliers, de la même manière que les autres Ecclésiastiques possèdent aujourd'hui leurs bénéfices (17).

Les pertes qu'Astolphe avoit faites, sembloient devoir le mettre hors d'état de rien entreprendre de nouveau, & l'obliger à rester tranquille. Il passa en effet quelque temps à donner de nouvelles loix, & à faire les changemens qu'il crut nécessaires dans celles que ses prédécesseurs avoient laissées. Il ne perdoit pas cependant de vue le projet de reprendre les villes qu'il avoit été obligé de céder, & il étoit occupé des moyens de réussir dans cette entreprise, lorsqu'il mourut d'une chute de cheval l'an 756, ayant à peine achevé la septième année de son regne.

Astolphe, n'ayant point laissé d'enfans, Didier ou Desiderius Duc de Toscane, se fit proclamer Roi. Rachis eut alors dessein de quitter son Monastère pour remonter sur le trône; mais le Pape Etienne, à qui Didier avoit promis de rendre les villes qu'Astolphe avoit retenues, engagea Rachis à rester dans son couvent, & par ce moyen affermit Didier sur le trône des Lombards. Ce Prince ne vécut pas en si bonne intelligence avec les successeurs d'Etienne, & il eut un différend avec un autre Etienne III. ou IV. Le Roi des Lombards craignant que Charles & Carloman, qui occupoient alors le trône de France, ne prissent le parti du Pape, résolut de mettre ces Princes dans ses intérêts, en leur donnant ses deux filles en mariage. Etienne s'y opposa inutilement, & les deux Princesses Lombardes épousèrent les deux Princes François. Charlemagne ayant dans la suite répudié son épouse, sous prétexte qu'elle ne pouvoit pas avoir d'enfans, & la veuve de Carloman, mort quelque temps après ce divorce, s'étant retirée auprès de Didier son père, ce Prince résolut de s'en venger en excitant de grands troubles en France. Il crut avoir trouvé dans Adrien Ier, successeur d'Etienne, un Pontife attaché à ses intérêts; & dans cette idée il voulut l'engager à sacrer les deux fils de Carloman, & à les nommer Roi d'Austrasie.

Le refus du Pape lui fit bien-tôt connoître que ce Souverain Pontife étoit dans les mêmes sentimens que ses prédécesseurs; ce qui le porta à la vengeance. Il entra tout d'un coup dans l'exarchat, & se rendit maître en peu de temps de Ferrare, de Commachio & de Faenza. Adrien envoya des Légats à Didier, pour demander la restitution de ces places, & il l'auroit obtenue s'il eut voulu consentir à une entrevue avec le Roi des Lombards. Didier irrité de la hauteur du Pape, fit saccager Sinigaglia, Urbin & plusieurs autres Villes du patrimoine de S. Pierre, jusqu'aux environs de Rome. Adrien hors d'état de résister à un ennemi si puissant, implora

ROIS DES
LOMBARDS
EN ITALIE.

Didier XXIX.
& dernier Roi.

756.

(17) Giannone.

DOMINA-
TION DES
FRANÇOIS
EN ITALIE.

Conquêtes de
Charlemagne.

773.

le secours de Charlemagne, & l'invita à faire la conquête du royaume d'Italie. Didier de son côté envoya des Ambassadeurs en France pour détruire les accusations formées contre lui, & pour assurer le Roi qui étoit prêt à faire la paix avec le Pape.

Charles qui cherchoit depuis long-temps l'occasion de se venger de Didier, écouta volontiers les propositions que le Pape lui faisoit, & renvoya les Ambassadeurs Lombards sans rien conclure avec eux. Le Roi de France s'étant mis à la tête d'une puissante armée, força les passages des Alpes & battit les Lombards qui s'étoient présentés pour les défendre. Didier ayant appris que Charles étoit entré en Italie, marcha au devant de lui à dessein de lui livrer combat; mais son armée ayant été taillée en pièces, il fut contraint de se retirer à Pavie. Le vainqueur mit le siège devant cette place, & envoya en même-temps investir Verone, où Adalgise fils de Didier s'étoit enfermé avec Berthe veuve de Carloman & ses deux fils. Adalgise désespérant de sauver cette place, sortit secrètement de Verone & fut assez heureux pour se sauver par mer à Constantinople, où l'Empereur Leon fils de Copronyme le reçut avec bonté. Les habitans de Verone se voyant abandonnés, se rendirent à Charles, qui par ce moyen se trouva maître de Berthe & de ses deux fils. Les autres villes qui dependoient des Lombards ne tarderent pas à ouvrir leurs portes à Charlemagne, & Pavie seule restoit au Roi des Lombards.

Pendant que le siège de cette place continuoit, Charles se rendit à Rome pour la fête de Pâques, & il y fut reçu au milieu des acclamations du Peuple, qui témoigna la joye qu'il avoit de voir ce Prince dans leur ville. Il y fut salué Roi de France & des Lombards, & reçut les hommages publics en qualité de Patrice de Rome. Ce fut en cette occasion qu'il dressa un nouvel acte de donation en faveur de l'Eglise de Rome. Il retourna ensuite au siège de Pavie qu'il pressa avec beaucoup de vigueur. Didier s'y défendit jusqu'à l'extrémité, mais la plus grande partie de ses troupes étant périée par la famine & par la peste, il fut contraint de rendre la place & de se mettre à la discrétion du vainqueur. Charles le fit conduire en France avec sa femme & ses enfans, & ils furent enfermés dans l'abbaye de Corbie où ils finirent leurs jours. Telle fut la fin du royaume des Lombards en Italie, après avoir duré 206 ans, à compter de l'an 568 qu'ils y entrèrent sous la conduite d'Alboin.

Extinction du
royaume des
Lombards.

774.

CHARLEMAGNE
Roi d'Italie.

Charlemagne maître de la plus grande partie de l'Italie par la conquête du royaume des Lombards, ne fit aucun changement dans ses nouveaux Etats, & permit aux Peuples de suivre les loix Romaines ou Lombardes comme ils le jugeroient à propos. Il déclara en même-tems qu'il conservoit aux Ducs de Frioul, de Spolète & de Benevent, les mêmes droits, pouvoirs & prérogatives dont ils avoient jouis sous les Rois Lombards. Cependant quelques tentatives que fit Charlemagne, il ne put jamais venir à bout de se rendre maître de ce dernier duché qui étoit très-considérable: il exigea seulement de ces Ducs, qu'ils le reconnussent comme Roi d'Italie, & qu'ils relevassent de lui en formant toujours une espece de République. Charles ayant mis le Pape en possession de l'exarchat de Ravenne, de la Pentapole & du duché de Rome, dont il retint les droits de souveraineté,

se réserva pour lui & à titre de royaume la Ligurie, l'Emilie, Venise, la Toscane & les Alpes cottiennes, qui forment cette partie de l'Italie improprement dite Lombardie. Il exigea aussi que les autres Ducs lui prêtassent serment de fidélité, & il les laissa en conséquence dans la place qu'ils occupoient.

DOMINA-
TION DES
FRANÇOIS
EN ITALIE.

Les villes de la nouvelle Lombardie furent gouvernées par des Comtes auxquels Charlemagne accorda toute juridiction. Il regla en même-temps les limites du territoire de chacune de ces villes, afin d'éviter les contestations qui pouvoient survenir à ce sujet. Il leur imposa une sorte de tribut qu'elles seroient obligées de payer, principalement quand le Roi seroit le voyage de France en Italie. Charlemagne ayant enfin réglé toutes les affaires de ce pays, & laissé une forte garnison dans Pavie, retourna en France, emmenant avec lui Didier & sa femme. Pendant son absence, les Ducs de Frioul & de Spolète formèrent le dessein de secouer le joug que Charlemagne leur avoit imposé. Ils se flattoient d'autant plus de réussir qu'Adalgise fils de Didier, qui s'étoit retiré à Constantinople, leur faisoit espérer que l'Empereur enverroit une flotte pour les secourir. Le Duc de Frioul fut le premier à lever l'étendard de la révolte, & il prit le temps que Charles étoit embarrassé dans la guerre contre les Saxons. Charles ayant vaincu ces derniers, passa promptement en Italie, attaqua Rodgand, le battit, & l'ayant fait prisonnier lui fit trancher la tête. Le vainqueur joignit ce duché à son royaume d'Italie, & il établit des Comtes pour gouverner les villes qui en dépendoient. Ce duché étoit le premier qu'Alboin avoit créé, & il fut le premier que Charles supprima. Cet exemple de sévérité retint le Duc de Spolète dans le devoir, & le détermina à vivre tranquillement.

Les Empereurs d'Orient ne possédoient plus alors que la Sicile, la Calabre, le duché de Naples, celui de Gaëte & quelques villes sur les bords de la mer. Ils en connoient le gouvernement à une nouvelle sorte de Magistrat appelé Patrice ou *Stratico*. Charlemagne ne fit aucune tentative pour enlever aux Grecs ces places, & il y avoit tout lieu de croire que l'Italie jouiroit d'un repos dont elle avoit été privée depuis si long-temps. Mais l'ambition d'Arèchis Duc de Benevent, obligea bien-tôt Charlemagne à prendre les armes.

Arèchis ne pouvant se résoudre à obéir à un Prince étranger, résolut de se soustraire entièrement à la domination des François. Peu content du titre de Duc qu'il avoit eu jusqu'alors, il prit la qualité de Prince de Benevent. Il prit en même-temps les marques de la royauté, se couvrit du manteau royal, porta le sceptre & ceignit sa tête d'une couronne; il voulut aussi être sacré par les Evêques, de la même manière que cette cérémonie se pratiquoit en France. Enfin il s'attribua tous les droits de la souveraineté, en faisant administrer la justice en son nom, & frapper la monnaie à son coin. Charles ne le laissa pas long-temps tranquille possesseur de sa nouvelle dignité. Il passa en Italie au mois d'avril de l'an 787, & après avoir fait des courses sur les terres de Benevent, il se disposa à assiéger cette place. Cette nouvelle obligea Arèchis de terminer promptement la guerre qu'il faisoit aux Napolitains, afin de n'être plus occupé que du soin de défendre ses propres Etats. Ce Prince n'ayant pu arrêter la marche

Révolte du Duc
de Benevent.

de l'armée Françoisë , se contenta d'augmenter la garnison de la ville ; & se retira à Salerne qu'il fortifia par le moyen de plusieurs tours élevées , & en faisant construire de fortes murailles. Les François ne trouvant rien qui fut capable de leur résister , ravagèrent tout le pays , & s'avancèrent jusqu'à Capoue. Arechis désespérant de s'opposer aux progrès de Charles , députa plusieurs Evêques vers ce Monarque pour l'engager à lui accorder la paix. Le Roi satisfait de la soumission d'Arechis , accepta les otages qu'il lui offroit , fit un traité de paix avec lui , & le laissa en possession du Duché de Benevent aux conditions qu'il lui payeroit un certain tribut , & lui donneroit son trésor. Le Duc ayant satisfait à tout ce que le vainqueur avoit exigé de lui , Charles retourna en France.

Arechis ne se vit pas plutôt délivré de la crainte que l'armée Françoisë lui avoit causée , que sans avoir égard au traité qu'il avoit fait avec Charlemagne , il en fit un contraire avec Constantin , fils d'Irene , Empereur d'Orient. Il promettoit par ce traité de se soumettre à l'Empereur , de vivre selon les usages des Grecs , & de ne plus reconnoître le Roi Charles , aux conditions que Constantin lui accorderoit le Patriarchat , l'investiture du duché de Naples , & les secours dont il auroit besoin pour se défendre contre les François. Constantin avoit consenti à toutes ces choses , & il avoit même envoyé ses Commissaires à Naples , lorsque la mort de Romuald dernier fils d'Arechis , qui devoit servir d'otage , & celle du Duc de Benevent arrivée peu de temps après , mirent fin à de si beaux projets.

Les Beneventins envoyèrent alors prier Charlemagne de leur accorder pour Prince Grimoalde fils d'Arechis , & qui étoit en otage en France. Le Roi qui ignoroit encore le traité que le pere de ce jeune Prince avoit fait avec l'Empereur d'Orient , ne fit aucune difficulté de l'investir du duché de Benevent : il exigea seulement de lui qu'il obligerait les Lombards à raser leur barbe ; que dans les actes publics & dans les monnoyes , on employeroit premièrement le nom du Roi & ensuite celui de Grimoalde , enfin qu'il feroit abattre les murs des villes de Salerne , d'Acerenza & de Consa. Grimoald de retour à Benevent , exécuta une partie du traité , c'est-à-dire que pendant quelque temps , il fit mettre le nom de Charles dans les actes publics & sur les monnoyes , mais il différa de faire raser les fortifications des places que Charlemagne lui avoit désignées. Il parut cependant rester dans les intérêts de ce Monarque , & il refusa même de seconder l'entreprise de son oncle Adalgise , qui étoit passé en Sicile l'an 788 , avec une flotte à dessein de se faire proclamer Roi d'Italie. Cette expédition ne fut pas heureuse , & Pepin que Charles avoit déclaré Roi d'Italie en 781 , battit les Grecs & fit mourir Adalgise qu'on avoit fait prisonnier. Quelques Auteurs prétendent cependant que ce Prince trouva moyen de se sauver à Constantinople , où il mourut dans une extrême vieillesse.

Ce que Grimoalde venoit de faire en faveur de Charles , sembloit devoir dissiper les soupçons que le Roi de France auroit pu avoir de sa fidélité ; mais ces apparences d'attachement n'étoient qu'extérieures , & il conservoit au fond du cœur les mêmes desseins qu'Arechis son pere. Il les fit bien-tôt connoître en retranchant de dessus ses monnoyes le nom de Charles , en différant de démolir les murs de Salerne & des autres villes , & en épou-

fant Wansia nièce de l'Empereur Grec. Charles qui étoit occupé ailleurs, ne pouvoit s'opposer aux projets de Grimoalde ; mais Pepin jeune Prince plein d'ardeur, entra dans la principauté de Benevent avec une nombreuse armée. Grimoalde pour appaiser ce Prince, répudia la nièce de l'Empereur, sous prétexte qu'elle étoit stérile, & la fit reconduire en Grece ; cette dissimulation ne fut pas capable d'arrêter Pepin, & Louis son frere Roi d'Aquitaine étant passé en Italie, ces deux freres employèrent toutes leurs forces pour soumettre Grimoalde. Cette guerre fut longue, & les succès en furent variés, puisque le Duc de Benevent reprenoit sur les François, les places qu'ils lui avoient enlevées. Le plus grand nombre des Histotiens assure que Pepin & Grimoalde furent continuellement en guerre. Ce dernier mourut l'an 806, sans laisser de postérité.

Cependant le Pape Adrien étoit mort l'an 796, & il avoit eu pour successeur Leon III. Le nouveau Pape envoya des députés à Charlemagne pour lui faire part de son élection, & lui remettre comme au Patrice de Rome, l'étendard de la ville avec d'autres présents. Charlemagne accepta l'hommage qu'on lui offroit : il fit partir en même-temps Anghilbert pour recevoir le serment de fidélité des Romains, & assurer le Pape de la protection qu'il lui accordoit.

Leon étoit à peine sur la chaire de Saint Pierre, qu'il pensa devenir la victime de deux ennemis qui employèrent la violence & la calomnie pour le faire périr. Pascal & Compulus neveux d'Adrien, soutenus de plusieurs Seigneurs, accusèrent le Pape d'une infinité de crimes. Ces calomnies n'ayant point eu l'effet qu'ils en attendoient, ils le maltraitèrent de coups & firent tous leurs efforts pour lui crever les yeux & lui couper la langue. Après l'avoir ainsi meurtri, ils le mirent en prison dans le couvent de Saint Gerasimi, d'où ses Partisans le tirent ensuite. Comme il ne pouvoit rester en sûreté à Rome, on le conduisit à Paderborn où Charlemagne étoit alors. Ses ennemis envoyèrent en même-temps les chefs d'accusation qu'ils avoient intentés contre lui. Le Roi après une réception des plus magnifiques, le renvoya à Rome suivi d'un grand nombre de François, pour y prendre une connoissance juridique de cette affaire.

Charlemagne ayant terminé glorieusement la guerre contre les Huns, passa en Italie à la priere de son fils Pepin, qui faisoit encore d'inutiles efforts pour soumettre Grimoalde. Charlemagne étant arrivé à Rome, fit examiner l'affaire du Pape, & ce Pontife s'étant justifié par son serment, on résolut de poursuivre Pascal & ses complices qui n'avoient pu donner aucune preuve des crimes dont ils avoient accusé Leon. Les obligations que ce Pontife avoit à Charlemagne, & les autres secours qu'il en espiroit le portèrent à le proclamer Empereur d'Occident. Pendant que ce Prince étoit en priere le jour de Noël dans la Basilique de Saint Pierre, le Pape le revêtit des ornemens Impériaux, & le fit reconnoître en qualité d'Empereur par tous les assistans. Quelques jours après on fit le procès à Pascal, à Compulus & à tous ceux qui avoient attenté à la vie du Pape. Les coupables furent condamnés à perdre la vie ; mais le Pape qu'ils avoient si cruellement outragé, obtint du nouvel Empereur qu'elle leur seroit conservée. Charlemagne les envoya en France, où ils finirent leurs jours. Ce

DOMINATION
DES
FRANÇOIS
EN ITALIE.

793.

CHARLEMAGNE
couronné Empereur.

800.

DOMINA-
TION DES
FRANÇOIS
EN ITALIE.

Monarque passa tout l'hiver à Rome , à régler les affaires de l'Eglise & de l'Italie, & il renvoya Pepin dans le duché de Benevent pour y continuer la guerre contre Grimoalde.

Ce Duc étant mort comme nous l'avons dit plus haut, eut pour successeur son trésorier nommé aussi Grimoalde. Ce nouveau Prince qui étoit d'un caractère doux & pacifique, ne songea qu'à procurer la paix à ses Etats, & à les délivrer des courtes des François. Il conclut pour cet effet un traité avec Charlemagne, moyennant un tribut qu'il consentit de payer à ce Monarque. Depuis ce temps, la principauté de Benevent resta tributaire des Empereurs d'Occident comme Rois d'Italie, & les Peuples de ce duché furent long-temps en paix avec les François. Pepin étoit mort sur la fin de 810, ainsi ce fut avec Charlemagne que ce traité fut signé; car Bernard fils de Pepin, ne fut déclaré Roi d'Italie que 2 ans après. Il eut pour successeur Louis le Debonnaire fils & héritier de Charlemagne. Ce Monarque dans une assemblée qu'il tint à Aix-la-Chapelle en 817, associa à l'Empire Lothaire son fils aîné, & le fit reconnoître en même-temps Roi d'Italie. Lothaire donna en 844 ce même royaume à Louis son fils aîné, lorsqu'il l'envoya à Rome au sujet de l'élection & de l'ordination du Pape Sergius, qui avoient été faites sans la participation de l'Empereur. Louis fut associé à l'Empire en 849, & il fut sacré Empereur en 850 par Leon IV. enfin il succéda à son pere l'an 855.

Expéditions
de l'Empereur
Louis contre
les Sarrasins.

867.

Cependant les Sarrasins qui étoient entrés en Sicile dès l'an 820 ou 828 continuoient à ravager ce pays, & profitoient des troubles qui agitoient depuis long-temps les duchés de Benevent & de Naples. Les Beneventins malgré les secours qu'ils avoient reçus des François & de Lambert Duc de Spolète, n'étoient pas encore en état de résister aux Sarrasins. Ils supplièrent l'Empereur Louis de vouloir bien les défendre contre de si formidables ennemis. Ce Prince ne pouvant refuser leur demande, se rendit avec une puissante armée à Benevent, où il trouva les députés de plusieurs villes qui implorèrent sa protection. Les Princes Lombards ayant réuni toutes leurs forces sous les ordres de l'Empereur, ce Prince marcha vers Bati. Il attaqua les Sarrasins qui étoient de ce côté-là, & remporta sur eux une victoire complète. Le fruit de ce grand avantage fut la prise de Bari, qu'il rendit au Prince de Benevent, & celles de Matera & de Canosa. Il pour- suivre ensuite les Sarrasins jusqu'à Tarente, & pendant que ses troupes en faisoient le siège, il retourna à Benevent. Voulant profiter des circonstances qui s'accordoient avec ses desseins, il chercha les moyens d'établir son autorité à Amalfi & dans le duché de Naples, sous prétexte de leur accord avec la protection contre les Arabes. Basile le Macedonien Empereur d'Orient, ne put s'empêcher de se plaindre de la conduite de l'Empereur Louis; mais ce Monarque craignant de se brouiller avec les Grecs, calma les soupçons de Basile en lui protestant qu'il n'avoit aucune vue sur le duché de Naples, & que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors n'avoit été que pour secourir ces peuples opprimés par les Sarrasins. Les services qu'il venoit de rendre aux Beneventins, furent payés de la plus noire ingratitude. Ces Peuples irrités des manieres dures & hautaines avec lesquelles il les traitoit, l'arrêterent prisonnier dans leur ville, & s'emparèrent de tout ce qui lui appartenait.

871.

appartenait. Ce Prince avoit eu l'imprudence de renvoyer son armée, & il n'avoit alors au tour de lui qu'une garde peu nombreuse. Quelques Auteurs ont prétendu qu'Adelgise Prince de Benevent n'avoit agi avec tant de rigueur à l'égard de Louis, que pour céder aux vives sollicitations de Basile. Louis demeura en prison pendant 40 jours, & il ne dûr sa liberté qu'à une nouvelle irruption des Sarrafins. Adelgise lui fit jurer qu'il ne rentreroit jamais dans le territoire de Benevent, & qu'il ne tireroit point vengeance de l'injure qu'on lui avoit faite. Louis promit avec serment tout ce que le Prince de Benevent exigea de lui, & il se rendit à Veroli d'où il passa à Rome. Ce Monarque sans avoir égard à ses sermens, rentra deux ans après dans la principauté de Benevent, & s'avança jusqu'à Capoue. Il y remporta de nouveaux avantages sur les Sarrafins, & chercha en même-temps à se venger d'Adelgise en s'emparant de Benevent. Ce Prince ne tarda pas à faire la paix avec l'Empereur, & à rentrer même dans ses bonnes grâces.

L'Empereur Louis étant mort, Charles le Chauve & Louis de Germanie ses oncles prétendirent à l'Empire. Mais Charles s'étant rendu en diligence à Rome, reçut la couronne Imperiale des mains du Pape Jean VIII. Il alla ensuite à Pavie où il fut proclamé Roi d'Italie, suivant l'usage des autres Rois. Après cette cérémonie il retourna en France, qui étoit attaquée par Louis de Germanie. Sous le regne de ce Prince, les Sarrafins rentrent de nouvelles conquêtes en Italie, & ils devinrent si redoutables que les Napolitains se virent dans la nécessité de leur demander la paix. Charles avoit résolu de marcher en Italie, & il avoit même déjà passé les Alpes lorsqu'il apprit que Carloman Roi de Bavière & son neveu étoient entrés dans ce pays avec une puissante armée. Cette nouvelle le déterminà à prendre la route de ses Etats; mais il ne put y arriver, étant mort en chemin.

Cependant les Napolitains, qui n'avoient obtenu la paix qu'à condition qu'ils joindroient leurs armes aux Sarrafins pour les porter contre Rome même, se disposoient à exécuter le traité. Le Pape, dans un danger si éminent, se mit à la tête des troupes que le Duc de Spolere avoit amenées à son secours, & il n'épargna rien pour rompre cette ligue si dangereuse pour l'Italie. Il vint à bout d'en détacher Guaiferio Prince de Salerne, il l'engagea même à se joindre à lui contre les Napolitains; mais ses remontrances furent inutiles auprès de Sergio Duc de Naples. Atanase son frere & Evêque de Naples, vengea cruellement le Pape par une action des plus inhumaine. Il fit crever les yeux à Sergio, & le livra entre les mains du Pape. Atanase, Evêque & Duc de Naples en même-temps, abandonna bien-tôt le parti du Pape, & fit alliance avec les Sarrafins. Ces barbares attaquèrent ceux de Benevent, de Capoue, de Salerne, ravagèrent tout le pays, s'avancèrent même jusqu'aux portes de Rome.

Le Pape se trouvoit alors dans un extrême embarras; car il n'avoit aucun secours étranger à espérer: les Empereurs d'Orient étoient trop éloignés, & Carloman Roi d'Italie étoit occupé à se défendre contre Louis le Begue fils de Charles le Chauve. Carloman étant mort l'an 880, le Pape eut recours à Charles le Gros, qui avoit alors réuni en sa personne toute la Monarchie Française. Ce Prince ne pouvant se refuser aux vives sollicitations du Pape,

ROIS ITALIENS.

passa en Italie & se rendit même à Ravenne ; mais les troubles qui s'élevèrent sur ces entrefares dans son Royaume, l'obligèrent à y retourner promptement. La difficulté de recevoir des secours dégoûta les Italiens d'une domination étrangère, & leur fit concevoir dès-lors le dessein de s'emparer de la couronne d'Italie & de la dignité Imperiale, persuadés que c'étoit l'unique moyen de remédier aux maux dont ils étoient accablés, & de rétablir le bon ordre dans les provinces. Ce projet eut son exécution à la mort de Charles le Gros, arrivée l'an 888.

BERENGER & GUI COURONNÉS ROIS D'ITALIE.

888.

Ce Monarque n'ayant point laissé d'enfans mâles, les Princes d'Italie résolurent de s'emparer de ce Royaume & de la dignité Imperiale. La puissance de Berenger Duc de Frioul, & celle de Gui Duc de Spolète relevoient les prétentions de ces deux Seigneurs à la souveraineté de l'Italie. Le Prince de Benevent dont les Etats avoient soufferts tant de démembremens, ne pouvoit plus leur disputer la couronne. Berenger & Gui étant donc les seuls concurrents, crurent qu'il leur seroit plus avantageux de réunir leurs forces & de s'accorder ensemble, que de s'affoiblir mutuellement par une guerre civile. Ils convinrent entr'eux que Berenger seroit chargé de soumettre l'Italie, tandis que le Duc de Spolète porteroit la guerre dans le royaume de France. Berenger bien-tôt maître de l'Italie, se fit couronner à Pavie par Anselme Archevêque de Milan. Gui n'ayant pu réussir dans son entreprise, fut obligé de retourner en Italie, où son ambition le porta à chercher les moyens d'enlever la couronne à Berenger. Soutenu d'un parti considérable, il vint à bout de se faire couronner Roi d'Italie par les mains du Pape : ce qui forma deux factions qui causèrent de grands maux à ce pays. Il ne s'agissoit point alors de partager l'Empire : chacun vouloit regner seul avec un pouvoir absolu. La guerre s'alluma avec fureur entre ces deux rivaux, & l'on en vit plusieurs fois aux mains avec divers avantages ; mais enfin Berenger ayant été entièrement défait, fut obligé d'abandonner le Royaume.

BERENGER chassé du trône.

Le vainqueur se rendit à Pavie, & soumit en peu de temps toute la Lombardie. Il prétendit bien-tôt au titre d'Empereur, & se fit proclamer Auguste à Rome, où il reçut la couronne Imperiale. La mort du Pape Etienne V. arrivée en 891, causa de nouveaux troubles en Italie. Sergius & Formose ayant été élus en même-temps par ceux de leur parti, occasionnerent un schisme dans toute l'Europe. Gui étoit dans les intérêts de Sergius, & Berenger se déclara pour Formose. Cependant Berenger avoit engagé Arnolphe ou Arnoul Roi d'Allemagne, fils naturel de Carloman, à lui prêter du secours pour l'aider à remonter sur le trône. Arnolphe étoit d'autant plus volontiers porté à rendre service à Berenger, qu'il se flattoit de se rendre maître de l'Empire d'Occident, s'il pouvoit venir à bout de ruiner le parti de Gui. Il envoya pour cet effet en Italie Zuendebaud ou Zuendebold son fils à la tête d'une puissante armée ; mais ce jeune Prince n'ayant pu réussir, il retourna en Allemagne. De si mauvais succès ne furent pas capables de rebuter Berenger : il se rendit à Vorms où étoit Arnolphe, & fit tant d'instances auprès de ce Prince, qu'il l'engagea à passer en Italie. La présence du Roi d'Allemagne fit changer les choses de face : Bergame, Milan, Pavie & Plaisance se fournirent à Berenger, & Gui avec son fils Lambert furent contraints de prendre la fuite, Gui ne survécut pas long-temps à son malheur, & mourut d'un vomissement de sang l'an 894.

Mort de Gui.

Berenger ne resta pas tranquille possesseur du trône sur lequel il étoit remoné par le secours d'Arnolphe : Lambert fils de Gui lui disputa la couronne, & le força de la lui abandonner. Berenger, ayant une seconde fois quitté l'Italie, Lambert se fit proclamer Roi. Arnolphe marcha de nouveau au secours de Berenger, s'empara de Rome, d'où il chassa le Pape Sergius & tous ses partisans, rétablit Formose sur la chaire de Saint Pierre, & se fit couronner Empereur par les mains de ce Pontife, qu'il engagea à lui prêter serment de fidélité. Il attaqua ensuite Lambert, & le poursuivit avec vigueur. Mais il ne put venir à bout de lui enlever la couronne. La conduite de Lambert ayant enfin déplu aux Italiens, ils formèrent contre lui divers conspirations. Ce Prince fut tué l'an 898 ou 899.

Berenger se vit alors maître du trône d'Italie, mais les partisans de Lambert lui suscitèrent bien-tôt de nouveaux embarras. Ils engagèrent Louis Roi d'Arles à chasser Berenger du trône. Ce Prince charmé de l'occasion qui se présentait de satisfaire ses desirs ambitieux, entra en Italie, où il remporta de grands avantages sur Berenger qui se vit contraint de se retirer en Bavière. Louis se trouvant maître de l'Italie par la retraite de Berenger, se fit d'abord reconnoître Roi, & prit ensuite la couronne Imperiale. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité. Berenger, de retour en Italie avec de nouvelles forces, attaqua & défit Louis; & l'ayant surpris dans Verone, il lui fit crever les yeux. Il se vit enfin seul possesseur du trône & sans aucun concurrent, & quelques années après il fut couronné Empereur par le Pape Jean X. Ce nouveau titre ne le mit pas à l'abri de l'inconstance des Italiens, qui appellerent en Italie Rodolphe II. Roi de Bourgogne, après l'avoir reconnu pour leur Souverain. Ces deux rivaux ne furent pas long-temps sans en venir aux mains; mais Berenger ayant été défait, toutes les villes d'Italie, à l'exception de Verone, se soumirent au vainqueur. Berenger, ayant trouvé moyen de relever son parti attaqua Rodolphe, & la victoire s'étoit même déclarée pour lui lorsque les Comtes Boniface & Girard fondirent inopinément sur l'armée de Berenger & la taillèrent en pieces. Berenger fut tué en trahison l'année suivante, c'est-à-dire l'an 824.

Rodolphe, après sa victoire retourna en Bourgogne; mais les ravages que les Hongrois firent en Italie pendant son absence, l'obligerent à repasser les Alpes. Deux ans après cette expédition les Italiens conjurèrent contre lui, & envoyèrent une ambassade à Hugues Comte de Provence pour lui offrir le royaume d'Italie. Ce Prince s'étant rendu à Pavie, y fut couronné avec les cérémonies ordinaires. Rodolphe ne jugeant pas à propos de lui disputer le trône, se retira dans son royaume de Bourgogne, d'où il fut rappelé en 930 par les Italiens qui étoient dégoûtés du gouvernement de Hugues. Celui-ci prévint l'orage qui le menaçoit en cédant à Rodolphe une partie de ce qu'il possédoit en Provence, à condition que ce Prince le laisseroit tranquille possesseur du royaume d'Italie. Hugues, voulant s'affermir sur le trône, s'unit d'une étroite amitié avec Henri Roi d'Allemagne & Romain Empereur d'Orient, & s'affocia Lothaire son fils, afin de lui faire passer la couronne sur la tête. Il songea ensuite à se rendre maître de Rome, où Gui fils de Berthe & d'Adalbert Marquis de Toscane commandoit. Il avoit été invité à cette entreprise par la célèbre Marozie,

ROIS ITALIENS.

LAMBERT proclamé Roi d'Italie.

894.

896.

Mort de Lambert.

LOUIS III Roi d'Arles veut se rendre maître de l'Italie.

899.

901.
BERENGUER reconnu Empereur.

916.
RODOLPHE Roi d'Italie.

922.

Mort de Berenger.

HUGUES Roi d'Italie.

926.

 ROIS ITA-
LIENS.

936.

qui lui avoit proposé de l'épouser & de le mettre en possession de la ville. Il ne garda cette conquête qu'environ cinq ans , & il en fut chassé par Albenc fils de Marozie. Ce Prince acquit beaucoup de gloire dans la guerre qu'il fit contre les Sarrafins, qu'il obligea d'abandonner le fort de Fraxinet, situé sur les frontieres de Provence & de Lombardie. La conduite de Hugues ayant déplu de nouveau aux Italiens, ils appellerent Berenger II. fils du Marquis Adalbert & de Gisele fille de Berenger I. Hugues se voyant abandonné de tous ses sujets, retourna en Provence & laissa ses Etats à Lothaire son fils, qui ne put se faire reconnoître Souverain que par les habitans de Milan.

 945.
BERENGER II.
Roi d'Italie.

950.

Ce Prince étant mort, Berenger II. commença à regner en Italie. Il assiéga & prit la ville de Pavie, où Adelaide veuve de Lothaire s'étoit retirée. Il fit enfermer cette Princesse dans une étroite prison; mais elle en fut délivrée par Othon I. Empereur d'Allemagne, qui l'épousa & l'emmena avec lui en Allemagne. Berenger ayant été obligé de rendre hommage & de prêter serment de fidélité à l'Empereur, fut confirmé dans la possession du royaume d'Italie à la réserve du Veronois & du Frioul qu'Othon donna à son frere Henri Duc de Baviere. Berenger fut à peine rentré dans ses Etats qu'il conspira contre l'Empereur, maltraita les sujets de ce Prince & se conduisit en tyran à l'égard du Pape, des Evêques & des Seigneurs du pays. Les Italiens irrités contre ce Prince, offrirent le royaume d'Italie & la couronne Imperiale à Othon, pour l'engager à les délivrer des maux qu'ils souffroient sous le regne de Berenger. Othon ne tarda pas à passer en Italie avec une armée considérable, & tous les peuples s'étant soumis à son arrivée, il fut proclamé à Milan Roi d'Italie dans une assemblée d'Evêques, où Berenger fut déposé. S'étant rendu à Rome l'année suivante, il fut reconnu Empereur Romain avec les mêmes cérémonies & les mêmes acclamations dont on s'étoit servi au couronnement de Charlemagne. C'est ainsi que le royaume d'Italie passa entre les mains des Empereurs d'Allemagne.

 OTHON I. Roi
& Empereur.

962.

Othon, après son couronnement, établit son autorité dans toutes les provinces d'une façon beaucoup plus absolue que ne le put faire Charlemagne. Tous les Princes & Seigneurs Lombards se déclarerent ses vassaux liges & feudataires, & le reconnurent Roi d'Italie avec les mêmes droits de souveraineté que les anciens Rois des Lombardie avoient eus sur leurs ancêtres. L'Empereur, pour s'assurer davantage de la fidélité de ces Princes se rendit dans les différentes provinces dont ils avoient le commandement: il fut reçu à Capoue avec toutes les marques de respect & de zele par Pandolfe surnommé *tête de fer*, & Landolfe son frere: l'un étoit Comte de Capoue & l'autre Prince de Benevent. Gisulfe Prince de Salerne, soupçonné d'être dans le parti des Grecs dont il avoit reçu la dignité de Patrice, fut aussi invité par l'Empereur à se rendre à Capoue. Othon lui fit un accueil très-favorable, ce qui le détermina entièrement à abandonner les intérêts des Grecs. Ce fut dans ces circonstances qu'Othon érigea le comté de Capoue en principauté en faveur de Pandolfe & de ses successeurs.

Tous ces Princes ayant reconnu Othon pour leur Souverain, ce Monarque, en vertu des droits attachés ce à titre, forma le dessein d'enlever aux

Grecs la Pouille, la Calabre & le duché de Naples. Luithprand Evêque de Cremona proposa à l'Empereur de demander en mariage pour Othon son fils, Anne ou Theophanie fille de Romain Empereur d'Orient, prédécesseur de Nicephore, qui étoit alors sur le trône, & d'exiger en même-temps les provinces de la Pouille & de la Calabre pour la dot de cette Princesse. Luithprand, qui avoit donné ce conseil, fut chargé lui-même de l'ambassade auprès de Nicephore; mais quelque habile que fut le négociateur, il ne put venir à bout de gagner l'Empereur d'Orient qui étoit indifférent contre Othon. Nicephore cependant, dissimulant ses véritables intentions, fit sçavoir à Othon qu'il lui accordoit Theophanie, & qu'il pouvoit faire tous les préparatifs nécessaires pour recevoir cette Princesse. L'Empereur, persuadé de la bonne-foi de Nicephore, fit venir son fils en Italie, & envoya en Calabre un grand nombre de personnes pour se trouver à l'arrivée de Theophanie. A peine se furent-ils rendus dans cette province, qu'ils furent attaqués de tous côtés par les Grecs. Une partie perdit la vie dans cette occasion, & l'autre fut conduite à Constantinople.

Un si sanglant outrage irrita l'Empereur à un tel point, qu'il entra en Calabre & y fit de grands ravages. Les Princes Lombards, en qualité de vassaux, & Gisulfe lui-même Prince de Salerne, se joignirent à Othon contre les Grecs & les Sarrafins qui étoient venus au secours de ces derniers. L'Empereur étant retourné à Ravenne, laissa le soin de la guerre à Pandolphe *tête de fer*, & le chargea de faire une irruption dans la Pouille. Cette expédition ne fut pas heureuse : les Grecs renfermés dans Bovino firent une vigoureuse sortie, & défirent entièrement les troupes qui étoient sous les ordres de Pandolphe ; ce Prince même fut fait prisonnier & conduit à Constantinople. Les vainqueurs s'emparèrent ensuite d'Avellino, firent le dégât sur les terres de Capoue, & mirent le siège devant cette place. Martino Duc de Naples, prenant le parti des Grecs, renforça leur armée avec les troupes Napolitaines. Othon, informé de ce qui se passoit, rassembla promptement son armée & marcha au secours de Capoue. Le Patrice Eugene ne jugeant pas à propos de l'attendre, se retira promptement à Salerne, où le bon accueil que lui fit Gisulfe confirma les soupçons que l'Empereur avoit sur la fidélité de ce Prince. Eugene ne se croyant pas encore en sûreté dans cette place se retira dans la Pouille. L'armée d'Othon ne trouvant plus d'ennemis, ravagea les terres des environs de Naples, & assiegea même cette ville. Mais cette entreprise ne paroissant pas facile, elle abandonna le siège & marcha vers Avellino qu'elle enleva aux Grecs. Après cette expédition, l'Empereur s'avança dans la Pouille, où il battit les Grecs.

Cependant Nicephore étoit péri par les intrigues de Theophanie sa femme, & de Jean Zimisques ou Zimisques qui fut élu Empereur d'Orient, & porta le nom de Jean I. Le nouvel Empereur résolu de vivre en bonne intelligence avec Othon, rendit la liberté à Pandolphe, & envoya Theophanie à Rome où elle épousa le jeune Othon. Le Pere de ce Prince connoissant les bonnes intentions de l'Empereur, Jean se détermina à abandonner son entreprise sur la Pouille & la Calabre, & à faire même un traité de paix. Tout paroissant alors tranquille en Italie, l'Empereur retourna en Allemagne où il mourut l'an 973.

L'ITALIE
sous la domi-
nation des
Empereurs
d'Allemagne.

961.

969.

L'ITALIE
sous la domi-
nation des
Empereurs
d'Allemagne.

OTHON III.

973.

Ce Prince eut pour successeur son fils Othon, dont le pouvoir fut encore plus absolu en Italie que ne l'avoit été celui de son pere. Les divisions des Princes Lombards y contribuerent beaucoup, & occasionnerent leur propre chute. Les partages qu'ils firent de leurs terres, affoiblirent tellement leur puissance qu'ils ne se trouverent plus en état de se soutenir lorsqu'ils étoient attaqués. Cependant Zimisces étoit mort, & le trône d'Orient étoit occupé par Basile & par Constantin. Othon II. qui n'avoit aucune raison pour menager ces deux Princes, résolut de s'emparer de la Pouille & de la Calabre. Ayant mis ordre à ses affaires en Allemagne, il passa en Italie l'an 980 avec Theophanie son épouse. Lorsqu'il fut arrivé à Plaissance, il tint une grande diète à Roncaglia suivant l'usage des Empereurs d'Occident. Il passa ensuite à Rome où il fit massacrer plusieurs Seigneurs dont il soupçonnoit la fidélité.

981.

L'année suivante il conduisit son armée à Benevent, ou ayant reçu des nouvelles troupes de la part des habitans de cette ville, de Capoue, de Salerne & de Naples, il ne balança plus à entrer dans la Pouille. Une si puissante armée sembloit devoir soumettre tout le pays; mais les Grecs soutenus des Sarrafins se battirent avec tant de courage, que les troupes de l'Empereur furent entièrement défaites près de Tarente. La déroute fut si générale qu'Othon eut beaucoup de peine à se sauver, & que Rome seroit tombée au pouvoir des Grecs, s'ils eussent osé profiter de leur victoire. L'Empereur attribua la perte de la bataille aux Romains & à ceux de Benevent, qui n'avoient pas soutenu le combat avec assez de courage, & plein de cette idée il alla avec les débris de son armée saccager Benevent. Le grand avantage que les Grecs venoient de remporter sur l'armée Impériale, mit les Empereurs Basile & Constantin en état de faire des conquêtes sur les terres de Benevent & de Salerne, & sur les autres principautés des Lombards. Dans la crainte qu'Othon ne fit quelques nouvelles tentatives, ils fortifierent plusieurs places, les mirent en état de défense & prirent en même-temps d'autres précautions contre les irrutions des Sarrafins. Enfin le pouvoir des Grecs s'augmenta considérablement dans toutes ces provinces jusqu'à l'arrivée des Normands.

OTHON III.

983.

Tout les mauvais succès que l'entreprise d'Othon avoit eu, n'avoit pas été capable de rebuter ce Prince, & il se préparoit à faire de nouveau la guerre aux Grecs lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau. Il laissa ses Etats à son fils Othon : la jeunesse de ce Prince qui n'avoit alors que 17 ans, occasionna de grands troubles en Allemagne & en Italie. Le Pape Benoît étant mort à Rome, Pierre Evêque de Pavie qui prit le nom de Jean XIV. fut élu en sa place, Boniface Cardinal Diacre qui avoit été déposé du Saint Siège, s'étoit retiré à Constantinople; mais sût qu'il eut appris l'élévation de Jean XIV. au Pontificat, il retourna à Rome, où ayant mis le Peuple dans son parti, il fit enfermer le Pape Jean dans le château Saint Ange, & l'y laissa mourir de faim. Boniface étant mort quatre mois après, eut pour successeur Jean XV. Cependant Crescentius qui avoit pris à Rome le titre de Consul, s'étoit emparé du château Saint Ange. Le Pape redoutant son pouvoir, se retira en Toscane & fit prier l'Empereur Othon de se rendre en Italie pour le rétablir sur son siège. Les

985.

Romains craignant la colere de l'Empereur, rappellerent le Pape. Othon étant arrivé en Italie & ayant appris la mort de ce Pontife, obligea les Romains d'élire Bruno, cousin du Pape qui venoit de mourir : (il prit le nom de Gregoire V.) Crescentius qui avoit conservé toute son autorité dans Rome le chassa, & mit à sa place Jean Evêque de Plaisance.

L'ITALIE
sous la domi-
nation des
Empereurs
d'Allemagne.

996.

Othon ne pouvant souffrir qu'on attentât ainsi à son autorité, se rendit à Rome avec son armée & retablit le Pape Gregoire sur le siège Apollonique. Jean & Crescentius crurent alors trouver un asyle dans le château Saint Ange ; mais il y furent aussi-tôt assiégés par l'Empereur, & Crescentius ayant été tué par trahison, on se saisit du Pape Jean qui fut traité avec la dernière cruauté. Les provinces de Naples n'étoient pas plus tranquilles. Landenulte qui commandoit à Capoue ayant été assassiné par ses sujets, eut pour successeur Laidolfe son frere. Trasimond Comte de Chieti résolu de venger la mort de Landenulte, intéressa dans sa querelle Raimond & Oderisio Comte de Marfi. Ces Princes mirent le siège devant Capoue, & ravagerent tout le pays des environs. L'Empereur prit en même-temps le parti de Landenulte, & força les habitans de Capoue à lui livrer les meurtriers de leur Prince. Ils expierent leur crime par divers supplices, & Laidolfe qui avoit eu part à la mort de son frere, fut privé de la principauté & envoyé en exil.

999.

La faction de Crescentius avoit été éteinte par la mort de ce rebelle ; cependant l'Empereur craignant quelques nouvelles entreprises de la part des Romains, se retira en Lombardie. Ce Prince étant arrivé à Paterne près de la ville de Castellina, y fut attaqué d'une maladie dont il mourut en 1001 ou 1002, suivant les differens sentimens des Auteurs qui nous ont donné l'histoire de la vie de ce Prince.

Othon étant mort sans enfans, il s'éleva de grands troubles en Allemagne & en Italie, au sujet de sa succession. Les Italiens profitant des circonstances pour s'emparer de l'Empire & du Royaume d'Italie, élurent à Pavie Hardouin ou Harduic Seigneur Lombard Marquis d'Yvrée, tandis que les Allemans firent monter sur le trône Impérial Henri II. de la maison de Saxe, Duc de Baviere, & petit fils du Duc Henri, frere d'Othon I. Henri ayant appris qu'Hardouin s'étoit fait reconnoître souverain d'Italie, envoya contre ce Prince Othon Duc de Saxe, pour le chasser du trône. Hardouin soutenu d'un fort parti, résista aux efforts du Général de l'Empire, & ravagea tout le Milanès : ce qui engagea Henri à se rendre à Verone avec une puissante armée. Hardouin qui s'étoit fortifié dans cette place, s'y défendit pendant quelque temps ; mais enfin obligé de céder à la force, il se retira dans Pavie qu'il fut encore contraint d'abandonner. La ville fut prise, saccagée & réduite en cendres. L'Empereur se rendit ensuite à Milan où il se fit couronner Roi d'Italie par l'Archevêque de cette ville. Hardouin qui avoit régné environ deux ans, voyant son parti entièrement ruiné & n'ayant plus d'esperance d'être rétabli, prit l'habit de Moine dans un couvent près de Turin. Henri se trouvant sans Competiteur, tint une diète générale à Roncaglia où il fit diverses loix en qualité de Roi d'Italie. Quelque temps après il alla à Rome où il reçut la couronne Impériale avec les cérémonies accoutumées. C'est ainsi que l'Empire & le Royaume d'Ita-

HARDOUN Roi
d'Italie &
HENRI II.

1002.

1013.

L'ITALIE
sous la domi-
nation des
Empereurs
d'Allemagne.

Ce Prince s'y rendit en 1047, & chassa de Rome les trois Papes qui occupoient en même-temps le saint Siège au scandale des Fideles. On élut à leur place l'Evêque de Bamberg, qui prit le nom de Clement II. Les Romains reconnoissans du service que Henri venoit de leur rendre en leur procurant le repos pour quelque temps, lui accordèrent la couronne Imperiale & celle de Patrice. La tranquillité étant rétablie dans Rome, il alla visiter les provinces de la Pouille & de la Calabre, & il fut accompagné dans ce voyage par le Pape Clement. Les Empereurs d'Orient & d'Occident prétendoient en même-temps à la souveraineté de la Pouille & de la Calabre ; les premiers en qualité de maîtres de l'ancien Empire Romain, & les autres comme Rois d'Italie. Dans la suite, les Papes voulurent s'arroger les mêmes droits, ce qui occasionna de longues & sanglantes guerres entre les souverains Pontifes & les Empereurs d'Allemagne.

Leon IX. élevé au Pontificat en 1049, fut l'Auteur de plusieurs nouveautés qui eurent dans la suite des conséquences très-dangereuses. Par le conseil de Hildebrand Moine de Cluny, Leon voulut être élu Pape par le Clergé, & ne point recevoir cette suprême dignité d'une main laïque. Hildebrand qui fut placé sur le saint Siège plusieurs années après, s'obstina à soutenir cette entreprise qui n'étoit fondée que sur l'exemple de Leon. Les autres Papes qui furent élus dans la suite, refuserent de reconnoître la nécessité de l'approbation des Empereurs pour la validité de leur élection, & c'est ainsi qu'ils arriverent par degrés au souverain pouvoir dont ils jouissent maintenant.

La puissance des Normans qui s'augmentoît de jour en jour, inquiétoit beaucoup le Pape Leon, & il forma le projet d'arrêter les progrès de cette nation, & même de la chasser de l'Italie. Occupé de ce dessein, il se rendit en Allemagne où l'Empereur étoit retourné, & l'engagea par ses pressantes sollicitations, à lui remettre le commandement d'une armée nombreuse pour attaquer les Normans. Cependant l'Empereur par le conseil de Gebehard Evêque d'Aichster, retira une partie des troupes qu'il avoit confiées à Leon, mais l'armée de ce Pontife s'étant augmentée par les troupes Italiennes qui s'étoient jointes à lui, il la fit marcher vers la Pouille. Les Normans se croyant hors d'état de résister à tant de forces réunies pour leur perte, envoyèrent au Pape des Ambassadeurs pour lui demander la paix, aux conditions qu'il jugeroit à propos de leur imposer. Leon refusa d'écouter leurs propositions, & voulut exiger qu'ils abandonnassent l'Italie. Le Pape eut bien-tôt lieu de se repentir de sa conduite à l'égard des Normans : ces Peuples n'écouterant plus que leur désespoir, se présentèrent en bataille devant l'armée ennemie, & l'attaquèrent avec tant de vigueur qu'ils l'enfoncèrent entièrement. Leon après la deroute de son armée se sauva dans la ville de Civitate, mais y ayant été aussi-tôt assiégé, il fut obligé de se rendre. Les bons traitemens qu'il reçut des Normans, & la liberté qu'ils lui rendirent, le firent changer de sentimens à leur égard. Ce Pape de retour à Rome y mourut quelque temps après, & eut pour successeur Gebehard Evêque d'Aichster qui prit le nom de Victor II. Ce Pontife étant mort au bout de deux ans, on mit en sa place Frederic Abbé du Mont-Cassin, connu sous le nom d'Etienne IX. ou X.

1054

Tome II.

L*

L'ITALIE
sous la domi-
nation des
Empereurs
d'Allemagne.

HENRI IV. Roi
d'Italie & Em-
pereur.

1056.

1059.

Henri III. étoit mort l'an 1056, & Henri IV. son fils, âgé d'environ cinq ans, avoit été reconnu son successeur. Pendant la minorité de ce Prince, le Pape Etienne conçut le dessein de placer sur le trône Imperial, le Duc Godefroy son frere dans l'esperance que ce Prince aideroit à chasser les Normans de l'Italie, mais sa mort qui arriva deux ans après mit fin à tous ses projets. Une troupe de factieux élurent Jean Evêque de Velletri, qui prit le nom de Benoît. Les autres Cardinaux qui n'avoient point eu part à l'élection de Benoît, reconnurent pour souverain Pontife Gerard Archevêque de Florence. L'Imperatrice Agnès mere & nurse de Henri, confirma cette election & fit mettre Gerard en possession du saint Siége. Ce Pape qui est connu sous le nom de Nicolas II. tint un Synode composé de 113 Evêques. Benoît y comparut, demanda pardon, & protesta qu'on l'avoit élu malgré lui. Dans ce même Concile, on fit des reglemens pour assurer la liberté de l'élection des Papes, & il y fut décidé que la nomination dépendroit des Cardinaux; que celui qu'on éliroit seroit proposé au Clergé & au Peuple, & qu'en dernier lieu il obtiendrait le consentement de l'Empereur (29).

Nicolas étant mort à Florence l'an 1061, les Cardinaux & la noblesse Romaine, à la tête desquels étoit Hildebrand, élurent l'Evêque de Luques surnommé Alexandre II. L'Empereur à qui l'on n'avoit point fait part de cette election, nomma de son côté l'Evêque de Parme, qui fut appelé Honorius II. & il l'envoya à Rome avec un grand nombre de troupes pour en chasser Alexandre. La plupart des Prélats, & l'Archevêque de Cologne même soutenoient qu'Alexandre avoit eu tort d'accepter le Pontificat sans le consentement de l'Empereur, suivant l'usage qui s'étoit constamment pratiqué depuis que Charlemagne avoit établi la puissance temporelle des Papes. Hildebrand, au contraire prétendoit qu'on devoit abolir cette coutume, & que les Empereurs n'avoient aucuns droits d'élire les Souverains Pontifes. Cette dispute aigrit beaucoup les esprits; mais Hildebrand ayant trouvé moyen de forer le parti d'Alexandre, Honorius fut déposé. Alexandre mourut après onze ans & six mois de Pontificat. On lui donna pour successeur Hildebrand, qui prit le nom de Gregoire VII. Il envoya aussitôt des députés à l'Empereur pour lui en donner avis, le priant de n'y pas consentir, parce que s'il restoit sur la chaire de Saint Pierre, il ne laisseroit pas ses crimes impunis. Gregoire diffeta son ordination jusqu'à ce qu'il eut eu réponse de Henri. Ce Prince voyant qu'il s'opposeroit envain à cette election à cause du grand crédit que le nouveau Pape avoit à Rome, ne put s'empêcher d'accorder son consentement (30). Gregoire, résolu de porter le dernier coup aux droits des Empereurs, éleva au suzer des investitures cette fameuse querelle qui causa des maux infinis à l'Eglise & à l'Etat. Les excommunications, les dépositions, les schismes, les revoltes, les horreurs de la guerre furent les suites funestes de cette dispute entre les Papes & les Empereurs (31). Les Empereurs, les Rois, les Princes mêmes ayant

(29) Giannone.

(30) Le Pere Pagi soutient que Gregoire VII. est le dernier Pape dont le decret d'élection ait été envoyé à l'Empereur pour en ob-

tenir la confirmation.

(31) On en verra les détails dans l'article d'Allemagne, & je ne les place point ici pour éviter les répétitions.

accordé des terres, des revenus pour les Evêques & les Abbés, ils ont conservé les droits regaliens ou de souveraineté sur les premiers Bénéficiers, & les Evêques se sont toujours regardés, quant au temporel, comme vassaux de leurs Souverains & leur ont rendu dans les occasions les devoirs auxquels les vassaux sont obligés. En conséquence de cette mouvance & reconnaissance du fief, le Seigneur ou le Souverain donnoit anciennement aux Evêques comme aux autres vassaux l'investiture, & en recevoit pareillement la foi & hommage. Cette investiture se donnoit différemment, & l'usage seul en décidoit. Les Rois de Germanie & ensuite les Empereurs avoient accoutumé de donner aux Evêques cette investiture avec l'anneau & le bâton pastoral. Gregoire VII. voulant ôter aux Empereurs cette maniere de la donner, tint un Concile à Rome, où il excommunia tous ceux qui recevoient d'une puissance laïque l'investiture de quelque bénéfice que ce fut. Le Pape fit signifier son decret à l'Empereur, & le menaça de l'excommunication s'il ne s'y conformoit. Ces démêlés coûtèrent bien du sang à l'Allemagne & à l'Italie, & priverent Henri de l'Empire.

La mort de Gregoire VII. arrivée en 1085 & celle de Henri en 1106 ne terminerent point ce différend. Henri V. son fils, qui s'étoit révolté contre lui, & qui avoit été reconnu Empereur dès l'an 1104, eut la même dispute avec Pascal II. & ce ne fut que l'an 1122 que la paix fut rendue à l'Eglise par l'accord qui se fit entre Calliste & l'Empereur.

Henri étant mort sans enfans l'an 1125, Lothaire II. Saxon de naissance fils de Gebhard fut élu Roi de Germanie dans une assemblée tenue à Mayence. Il fut couronné à Aix-la-Chapelle, & reçut la couronne par les mains d'Innocent II. l'an 1131 dans l'Eglise du Sauveur à Latran, parce qu'alors l'anti-Pape étoit maître de celle de Saint Pierre. Lothaire n'ayant pas les forces suffisantes pour se soutenir en Italie, retourna en Allemagne; mais l'an 1136 il repassa les Alpes à la sollicitation du Pape, & mourut en chemin l'année suivante, comme il revenoit de son voyage.

Ce Prince eut pour successeur Conrad III. neveu de Henri V. fils d'Agnès sœur de cet Empereur. Ce Monarque, presque continuellement occupé aux guerres des Croisades ne fit aucun voyage en Italie. Frederic I. qui monta sur le trône Imperial après la mort de Conrad, causa de grands troubles dans ce pays, & fut continuellement en guerre avec les Papes; mais la bataille qu'il perdit en 1177 contre les Milanais, ruina en Italie la puissance des Empereurs Allemands.

Henri VI. son fils & son successeur s'étant rendu à Rome pour se faire couronner, ne reçut la couronne qu'après s'être rendu vassal & tributaire du Saint Siège pour le royaume des deux Siciles qui appartenoit à la femme Constance. Les actions de ce Prince & celles de ses prédécesseurs appartenant à l'histoire d'Allemagne ou à celles de Naples & de Sicile, on en verra le détail dans l'histoire de ces Pays. Les Papes étant venu à bout de se rendre souverains dans une partie de l'Italie, & d'étendre leurs droits sur les royaumes de Naples & de Sicile, qui s'étoient formés à la faveur des troubles, celui d'Italie fut entièrement éteint, & Henri VI. est regardé comme le dernier Roi.

L'ITALIE
sous la domination des
Empereurs
d'Allemagne.

HENRI V. Em-
pereur & Roi
d'Italie.

1106.

LOTHAIRE II.
Empereur &
Roi d'Italie.

1125.

CONRAD III.
Empereur &
Roi d'Italie.

1138.

FREDERIC I.
Empereur &
Roi d'Italie.

1152.

HENRI VI. Em-
pereur & der-
nier Roi d'Ita-
lie.

1190.

86 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

Après avoir donné une idée générale de l'Etat de l'Italie depuis ses premiers habitans jusqu'au treizieme siecle, je vais parler en particulier & avec plus d'étendue des differens Etats qui se sont formés dans ce pays depuis la destruction de l'Empire Romain. Je commence par les royaumes de Naples & de Sicile.

Fin de l'Histoire générale de l'Italie.





INTRODUCTION

A L'HISTOIRE

UNIVERSELLE.

CHAPITRE TROISIEME.

DES ROYAUMES DE NAPLES ET DE SICILE.



L'EMPIRE Romain étant devenu la proie des nations Barbares, comme on l'a vu plus haut, l'Italie après avoir passé sous la puissance des Herules, tomba sous la domination des Ostrogoths. Les Provinces qui composent aujourd'hui le royaume de Naples, furent alors gouvernées par les mêmes Magistrats que les Empereurs Romains y avoient envoyés. Cette partie de l'Italie étoit divisée en quatre provinces; sçavoir la Campanie; la Calabre avec la

Pouille; la Lucanie & les Brutiens; & le Samnium. Le gouvernement de la Campanie fut confié à des Consulaires, ceux de la Calabre & de la Lucanie à des Correcteurs, & celui du Samnium à des Présidens. Ces provinces restèrent au pouvoir des Goths jusqu'au regne de Théodar, sous lequel Belisaire Général de l'Empereur Justinien, entra en Italie pour la soumettre à l'Empire d'Orient. Belisaire s'étant rendu maître de la Sicile, s'empara de la Lucanie, de la Pouille, de la Calabre, du Samnium, & de Be-

nevent. Les choses changerent de face sous Totila septieme Roi des Goths; mais Narfes que Justinien avoit envoyé en Italie à la place de Belisaire, ayant trouvé moyen de chasser les Goths, toute l'Italie reconnut l'Empereur d'Orient pour son souverain. Les conquêtes des Lombards firent perdre aux Grecs la plus grande partie de ce pays, & ces derniers ne purent conserver que l'exarchat de Ravenne, le duché de Rome, & la plus grande partie des provinces connues aujourd'hui sous le nom de Royaume de Naples. Elles furent alors partagées en plusieurs duchés, & la forme du gouvernement fut différente de celle qui y avoit été établie auparavant. C'étoit des especes de Républiques qui reconnoissoient cependant l'Empereur d'Orient pour leur souverain. Les Ducs profitant quelquefois de l'éloignement des Empereurs & de la foiblesse de l'exarque de Ravenne, chercherent à se rendre indépendans, & leverent même souvent l'étendard de la révolte.

**DU DUCHÉ
DE NAPLES.**

Le duché de Naples fut le seul dont les Lombards ne purent entièrement s'emparer : il devint seulement tributaire des Princes de Benevent, l'an 818 sous le Prince Sicon IV. Le duché de Naples étoit d'abord resté dans les limites étroites de la ville & de ses dépendances; mais dans la suite il devint beaucoup plus considérable. L'Empereur Maurice y ajouta les isles d'Ischia, de Nidica & de Procida : les villes de Cumès, de Stabia, de Surrante & d'Amalfi furent aussi jointes à ce duché, qui étoit ordinairement nommé la Campanie. Celui de Benevent, qui étoit devenu très-considérable l'empêcha de s'étendre à l'occident, au nord & à l'orient. A peine rest-il quelques vestiges de ce dernier, au lieu que Naples est devenue la capitale d'un royaume florissant. Charlemagne ayant mis fin au royaume des Lombards, il ne songea point à attaquer les villes du duché de Naples ni les autres places que les Grecs possédoient encore de ce côté-là. Mais les Lombards, qui s'étoient soutenus dans le duché de Benevent, firent tous leurs efforts pour s'emparer de celui de Naples; ce qui donna occasion aux guerres continuelles que les Beneventins & les Napolitains eurent ensemble. Ces derniers se virent dans la suite exposés à des ennemis encore plus dangereux, je veux dire les Sarrasins qui, ayant passé la mer en 820, se jetterent dans la Sicile, & la ravagerent entièrement. Après cette conquête, ils allerent attaquer Tarente, & jetterent l'épouvante dans tous le pays. Les maux que les Grecs eurent alors à souffrir, furent encore moins considérables que ceux qu'ils éprouverent lorsque, déchirés par des divisions intestines, ils appellerent les Sarrasins à leur secours; ce qui acheva de porter la désolation dans ces provinces.

**Arrivée des
Normans en
Italie environ
1000.**

Elles se trouvoient dans ces malheureuses circonstances, lorsqu'une troupe de Normans qui revenoient de la Terre sainte débarquerent à Salerne, alors érigée en principauté. Guimar III. qui commandoit dans cette ville, fit un accueil favorable à ces étrangers, & les invita à se reposer dans Salerne des fatigues de leur voyage. Ils eurent bien-tôt occasion de marquer leur reconnaissance des bienfaits qu'ils avoient reçus. Les Sarrasins s'étant approchés de la ville, Guimar étoit prêt à leur livrer une somme considérable pour les empêcher de faire le dégât sur ses terres, lorsque les Normans s'y opposerent. Ces braves guerriers passant des paroles à l'exécution,

fondirent sur les barbares accablés de sommeil & de vin. Ils les chargerent si à propos, qu'ils en taillèrent en pieces une grande partie, le reste s'échappant sauté avec précipitation dans les vaisseaux. Les Normans, après cette glorieuse expédition, retournèrent à Salerne chargé d'un riche butin qu'ils avoient enlevé aux Infideles. Ces exploits leur attirerent l'admiration de toute la ville, & on chercha par toutes sortes de bons traitemens à les engager à s'établir à Salerne; mais rien ne fut capable de les faire renoncer à leur patrie. Ils partirent avec tout le butin qu'ils avoient fait sur les barbares, & les autres présens que Guimar y avoit ajouté. La maniere dont ils avoient été reçus à Salerne, engagea bien-tôt un grand nombre de leurs compatriotes à s'y rendre.

Osmon Drango obligé de quitter la cour de Robert Duc de Normandie, qui vouloit le faire arrêter pour avoir tué Guillaume Repostel, profita de l'idée favorable qu'on avoit des Normans dans l'Italie, & y alla chercher un asyle avec toute sa famille. Il paroît vrai-semblable qu'ils s'établirent à Capoue vers l'an 1016, puisque ce fut dans cette ville qu'ils promirent de seconder les desseins de Melo. Ce capitaine Lombard s'étoit mis à la tête des habitans de Bari, qui avoient résolu de se soustraire à la domination des Grecs. Mais la présence des troupes les ayant fait rentrer dans leur devoir, ils crurent obtenir grace en livrant leur chef. Melo, instruit de leurs intentions, se rendit à Capoue pour demander du secours au Duc Pandolfe. Les Normans s'étant joints aux autres troupes que Melo avoit rassemblées, ce Général Lombard battit trois fois les Grecs; mais ayant été enfin vaincu malgré la valeur des Normans, il alla en Allemagne pour engager l'Empereur à passer en Italie. Melo étant mort à la cour de Henri, les Normans se trouverent sans chef. Une partie entreprit de garder les terres de l'abbaye du Mont-Cassin, dont Adinolfre frere de Pandolfe Prince de Capoue étoit alors abbé, tandis que l'autre parti qui s'étoit mis sous la protection du Pape Benoît VIII. étoit chargée de la garde de la tour du Garillan. Les Normans la défendirent contre l'attaque des Grecs avec toute l'intrépidité possible; mais enfin ils furent obligés de céder au grand nombre. Dato frere de Melo qui s'étoit retiré dans cette tour, fut fait prisonnier & jetté à la mer renfermé dans un sac: à l'égard des Normands, ils furent traités avec douceur sur les instantes prieres de l'Abbé Adinolfre, & on leur rendit la liberté.

Henri II. qui étoit entré en Italie, pour reprendre sur les Grecs les places qu'ils lui avoient enlevées, & venger la mort de Dato, n'ayant pu terminer entierement cette expédition, chargea les Normans d'exécuter cette entreprise. Les Princes de Benevent, de Salerne & de Capoue à qui l'Empereur avoit recommandé les Normans, oublierent bien-tôt les services qu'ils en avoient reçus, & refuserent de leur payer la solde qui leur avoit été accordée. Les Normans outrés de ce mauvais traitement, résolurent de se procurer un asyle par la voie des armes. Ils choisirent d'abord pour chef Turstin, vaillant capitaine & qui étoit d'une force prodigieuse. Mais ce Général étant mort peu de temps après, on lui donna pour successeur Rainolfre ou Rainulfe.

Les Normans résolus de se venger de Pandolfe de Tiano, se joignirent à Pandolfe IV. & le rétablirent dans Capoue. Ce Prince ne fut pas plus re-

DU DUCHÉ
DE NAPLES.

Ville bâtie par
les Normans.

connoissant que les autres, ce qui indisposoit tellement les Normans contre les Lombards, qu'ils cherchèrent enfin à se procurer une habitation commode. Ils bâtirent pour cet effet dans les environs de Naples une ville qui fut appelée Aversa la Normande. Ils étoient à peine établis dans cette ville que Sergio, qui avoit été chassé du duché de Naples par Pandolfe IV. Prince de Capoue, les engagea à prendre ses intérêts. Rainolfe charmé de l'occasion qui se présentoit de tirer vengeance de l'ingratitude de Tiano, accepta les propositions du Duc de Naples, & le remit en possession de son duché. Sergio exécuta fidèlement les promesses qu'il avoit faites aux Normans, & il épousa même une parente de Rainolfe leur chef. Il lui donna le titre de Comte, & lui accorda tout le territoire qui étoit autour de la ville d'Aversa. Tel fut le premier établissement des Normans dans le royaume de Naples.

Rainolfe se voyant en possession de ce nouveau comté, invita ses anciens compatriotes à se rendre en Italie. Ses exhortations eurent tout l'effet qu'il pouvoit en espérer. Les fils aînés de Tancrede de Hauteville, après avoir tenté la fortune en divers endroits, passèrent en Italie & s'arrêterent à Salerne. Tous ces Princes ne passèrent pas en même-temps dans ce pays : les premiers qui y entrèrent, furent Guillaume, Drogon & Humbert. Guimar IV. Prince de Salerne, en reconnaissance des obligations qu'il avoit aux Normans, engagea l'Empereur Conrad à donner à Rainolfe l'investiture du comté d'Aversa, afin de rendre plus solide l'établissement des Normans dans ce comté. En vertu de cette investiture, la ville & le comté appartenoient en toute propriété à Rainolfe, avec les prérogatives attachées à des semblables concessions. Les obligations que les Normans avoient alors à Guimar, les portèrent à le seconder dans toutes ses entreprises.

Leurs conquêtes
dans la
Pouille.

La valeur des Normans les rendit dans la suite si puissans, que Guimar ne put s'empêcher d'en prendre ombrage, & la réputation que les fils de Tancrede s'étoient faite, lui causa beaucoup d'inquiétude. Il cherchoit un prétexte spécieux pour les éloigner de ses Etats, lorsque l'entreprise de Michel le Paphlagonien sur la Sicile lui fournit une occasion favorable à ses desseins. L'Empereur Grec, instruit de la gloire que les Normans s'étoient acquise, leur fit proposer de se joindre à ses troupes, pour lui aider à chasser les Sarrafins de la Sicile. Guimar leur fit sentir tous les avantages qu'ils pouvoient retirer de cette expédition, & il ajouta en même-temps différentes promesses de sa part & de celle de l'Empereur. On n'eut pas de peine à les gagner, & ils partirent de Salerne au nombre de trois cens, ayant à leur tête Guillaume, Drogon & Umfroy fils de Tancrede. Manassès ou Maniace Général de l'armée des Grecs, s'embarqua alors pour la Sicile, & alla mettre le siège devant Messine. Il s'en rendit bien-tôt maître, & reconnut qu'il étoit redevable de cette conquête à la valeur des Normans, qui lui aidèrent à s'emparer de plusieurs autres postes importants. Ces grands avantages mirent le Général Grec en état d'attaquer Syracuse. Le Commandant de cette place ayant fait une vigoureuse sortie, mit l'armée des Grecs en défordre ; mais Guillaume l'ayant renversé mort d'un coup de lance, la victoire se déclara pour les Grecs qui restèrent maîtres du champ de bataille. Les Normans à qui on avoit obligation de

de ce grand succès, furent injustement privés de la part du butin, & le commandement des places conquises ne fut confié à aucun d'eux. Ils en portèrent leurs plaintes au Général des Grecs, par le ministère d'Hardouin qui étoit Lombard. Manassès ou Doceano son successeur, offensé des représentations des Normans, fit sentir à Hardouin les effets de son injustice colere. Les Normans étoient résolus de venger l'outrage qui avoit été fait au Lombard; mais celui-ci les engagea à dissimuler jusqu'à ce qu'il eut pris les mesures nécessaires pour l'exécution d'un projet qui leur ouvriroit le chemin à de grandes conquêtes.

La Pouille & la Calabre se trouvoient alors sans défense, parce que la plupart des troupes Grecques étoient passées en Sicile; les Peuples fatigués du severe gouvernement des Grecs attendoient avec ardeur le moment qui devoit les délivrer d'un joug si insupportable: affoiblis d'ailleurs par les guerres continuelles qu'ils avoient eu à soutenir contre les Princes Lombards, & par le ravage que les Sarrasins faisoient souvent sur leurs terres, ils ne se trouvoient point en état de s'opposer aux entreprises qu'on pourroit former contre eux. Ajoutons à cela les troubles qui agitoient alors la Cour de Constantinople. Toutes ces circonstances sembloient engager les Normans à se rendre maîtres de la Pouille & de la Calabre; mais il étoit encore à propos de dissimuler. Hardouin ayant enfin cru trouver le moment favorable pour l'exécution de son projet, s'embarqua pendant la nuit avec les Normans & se rendit en Calabre. A peine furent-ils débarqués, qu'ils ravagerent tout le pays, & ils s'avancèrent ensuite vers la Pouille. Hardouin se rendit en même-temps auprès de Rainolfe, pour l'engager à se joindre aux autres Normans qui avoient commencé la conquête de la Pouille. Rainolfe fit aussitôt partir un corps de troupes sous la conduite de douze braves Capitaines. Ce nouveau secours facilita aux Normans la conquête d'une partie considérable de la Pouille, dont il se rendirent maîtres insensiblement. Les Grecs firent inutilement tous leurs efforts pour chasser les Normans de ces provinces; mais leurs différentes tentatives tournerent toujours à leur confusion.

1041.

Les Normans craignant d'exciter la jalousie des Princes Lombards, & cherchant d'ailleurs à gagner l'affection des habitans du pays, reconnurent pour leur chef suprême Adinolfe frere de Pandolfe, Prince de Benevent. Peu satisfaits de la conduite de ce Prince à leur égard, ils choisirent en sa place Argire fils de Melo qui s'étoit échappé de Constantinople, où il étoit retenu prisonnier. Ce fut sous le gouvernement de ce Prince, que Constantin Monomaque monta sur le trône d'Orient. Manassès Général des troupes de l'Empire, & que la Cour de Constantinople avoit envoyé de nouveau en Italie contre les Normans, irrité de la préférence qu'on avoit donnée à Constantin, se fit proclamer Empereur par ses partisans. Pardo que Constantin avoit envoyé contre lui, ayant été battu, Manassès alla faire le siège de Bari. Ayant été obligé de le lever, il se retira à Tarente dont il fit la place principale. Argire à la tête des Normans, alla l'assiéger dans cette ville; mais il ne put venir à bout de l'y forcer. Les Normans ne laisserent pas de faire diverses conquêtes, & d'étendre de plus en plus leur domination. Résolus alors de n'être commandés que par quelqu'un de leur

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

GUILLAUME
dit BRAS-DE-FER
1er. Comte de
la Pouille.

1043.

nation, ils reconnurent pour leur chef Guillaume, dit Bras-de-fer, qui fut le premier qu'on appella Comte de la Pouille.

Le titre qu'on avoit accordé à Guillaume, ne lui donnoit point un pouvoir absolu sur toute la Pouille : on étoit convenu d'un commun consentement, que routes les conquêtes n'appartiendroient point à un seul ; mais qu'elles seroient divisées par égales portions. Ainsi dans ces commencemens, le gouvernement étoit plutôt Aristocratique que Monarchique. Dans une diète qui fut tenue à Meli, les villes conquises furent partagées de la maniere suivante. La ville de Siponto avec le Mont-Gargan ou Saint-Ange, & toutes les terres qui en dependoient, furent données à Rainolf Comte d'Aversa. Guillaume dit Bras-de-fer eut pour sa part les villes d'Ascoli avec la confirmation du titre de Comte. Drogon eut en partage Venose ; Annolin, la ville de Lavello ; Hugues, celle de Monopoli ; Pierre, celle de Trani ; Gautier, celle de Civita ; Rodolfe, celle de Cannes ; Tritan, celle de Montepiloso ; Hervé, celle de Trigento ; Asclittin, celle d'Acerenza ; Rainfroid, celle de Minervino ; enfin Hardouin auteur de ces conquêtes, eut la part qui lui avoit été promise. La seule ville de Meli resta en commun, & on la réserva comme un lieu où toute la nation pourroit se rassembler pour délibérer sur les affaires importantes qui l'intéressoient (1).

Argire, à qui on n'avoit donné aucune ville, obtint de l'Empereur de Constantinople avec lequel il étoit rentré en grace, la principauté de Bari avec le titre de Duc de la Pouille ; ainsi cette province se trouva partagée entre lui & les Normans. Ces Peuples perdirent en 1046, deux de leurs plus fameux Capitaines, je veux dire, Rainolf & Guillaume. Le premier eut pour successeur Asclittin qui mourut l'année suivante. Rodolfe s'empara du comté d'Aversa, au préjudice des enfans d'Asclittin. Les habitans ne le laisserent pas tranquille possesseur de cet Etat, & ils mirent à sa place un autre Rodolfe surnommé Frindinotte. Ce Comte étant mort peu de temps après, fut remplacé par Richard fils d'Asclittin, qui se trouvoit alors dans la Pouille au service de Drogon, dont il avoit épousé une sœur. Les Princes Normans de Capoue tirent tous leur origine d'Asclittin : il ne faut pas les confondre avec les autres Normans de la Pouille & de la Calabre, qui descendent de Tancrede Comte de Hauteville.

DROGON II.
Comte de la
Pouille.

Les Normans de la Pouille élurent à la place de Guillaume Bras-de-fer, Drogon son frere brave & prudent Capitaine. Les freres de ce Prince informés des conquêtes que les Normans avoient faites en Italie, prirent la résolution de venir joindre leur frere, & Tancrede put à peine engager un d'entr'eux à rester auprès de lui, pour soutenir sa maison en Normandie. Robert & ses autres freres passerent en Italie avec plusieurs Gentilshommes de leur nation. Comme ils appréhendoient également les Grecs & les Romains, qui ne voyoient pas sans inquietude l'accroissement de cette nation, ils étoient obligés de se travestir en habits de pelerins comme s'ils alloient visiter le Mont-Cassin ou celui de Saint-Ange. Malgré toutes ces difficultés, le nombre des Normans s'augmentoient tous les jours dans la Pouille, & Drogon pour assurer son Etat, fit créer Comte Umfroy

(1) Giannone histoire de Naples.

son frere. Il confia en même-temps la garde du château de Saint-Marc, dont il avoit fait la conquête, à Robert surnommé Guiscard, l'aîné du second mariage de Tancrede.

Henri II. Empereur d'Allemagne, voyoit sans peine les conquêtes que les Normans faisoient dans la Pouille & dans la Calabre ; mais il desiroit que ces peuples relevassent de lui, & le reconnussent pour leur Souverain, comme les Princes Lombards l'avoient fait. Il accorda en conséquence aux Normans l'investiture de tout ce qu'ils possédoient, & il leur donna encore peu de temps après, celle du territoire de Benevent. Ce fut donc en l'année 1047 que la maison de Normandie commença à se soumettre à l'investiture & à l'inféodation des Empereurs d'Occident, qui en qualité de Rois d'Italie, prétendoient que toutes ces provinces dépendoient de l'Empire. Les Empereurs Grecs voyoient avec chagrin la puissance des Normans, & ils cherchèrent les moyens de les faire sortir de ce pays. Constantin Monomaque leur fit offrir des sommes considérables d'or & d'argent & de riches étoffes pour les engager à le servir dans la guerre qu'il vouloit faire aux Persans. Les Normans qui reconnurent le piège qu'on vouloit leur tendre, déclarèrent qu'ils ne sortiroient jamais de l'Italie, à moins qu'ils n'y fussent contraints par la force. Argire Ministre de Constantin, n'ayant pu réussir, corrompit plusieurs habitans de la Pouille, afin de faire périr Drogon & les Normans. Cette conjuration eut tout l'effet qu'Argire en avoit attendu. Drogon fut assassiné, & un grand nombre de Normans subirent le même sort dans divers endroits de la Pouille. Umfroy n'eut pas plutôt appris la mort de son frere, qu'il rassembla ses troupes & alla assiéger le fort Montoglio dont il se rendit maître. L'assassin & ses complices tombèrent entre ses mains, & perdirent la vie dans les supplices les plus rigoureux. Umfroy battit aussi Argire, & l'obligea de se retirer honteusement. Les Normans irrités contre les Grecs, songerent à les chasser entièrement de la Calabre, & ils traitèrent avec beaucoup de dureté les habitans de la Pouille. Cette conduite sévère indisposa les habitans de ces provinces, & les porta à s'adresser à l'Empereur Henri & ensuite au Pape Leon IX. Ce Pontife ne fut pas heureux dans l'expédition qu'il fit contre les Normans, comme on l'a dit plus haut. La victoire qu'ils avoient remportée sur l'armée que le Pape commandoit en personne, leur ouvrit le chemin à de nouvelles conquêtes dans la Pouille. Après une guerre de treize ans, ils se trouverent maîtres de cette province ; ce qui les mit en état de soumettre entièrement la Calabre. Le Pape Etienne successeur de Leon voulut s'y opposer, mais il ne vécut pas assez long-temps pour l'exécution de ces projets.

Les Normans, sous les ordres de Robert Guiscard, profitant des troubles qui agitoient alors Rome & la cour de Constantinople, s'emparèrent de presque toute la Calabre. Ils prirent Cariati & plusieurs autres places voisines : Reggio capitale de cette province, ne fit pas une plus longue résistance & se rendit à Robert. Ce Prince se voyant maître d'une ville si illustre & si ancienne, se fit proclamer avec beaucoup de solennité Duc de la Pouille & de la Calabre.

D'un autre côté, Richard qui commandoit les Normans d'Aversé, ne faisoit pas de moindres conquêtes sur ses voisins. Il avoit mis le siège de-

ROYAUME
DE NAPLES
ET DE SICILE.

ROBERT GUISCARD
Duc de la
Pouille & de la
Calabre.

1054.

1059.
Principauté de
Capoue sous la
domination des
Normans.

vant Capoue; mais il s'étoit retiré moyennant sept mille écus d'or que Pandolfe V. lui avoit donnés. Après la mort de ce Prince, il attaqua de nouveau la ville, & força les habitans à le reconnoître pour leur Souverain. Richard se voyant en possession de cette ville, voulut à l'exemple d'Arechis Prince de Benevent, se faire oindre de l'huile sainte. Les autres Princes Normans, qui commandèrent ensuite à Capoue, conservèrent cet usage. Par un des articles de la capitulation que Richard avoit accordée aux habitans de Capoue, ils devoient conserver les portes & les tours de leur ville. Cet article fut observé pendant quelque temps; mais Richard voulant enfin en être le maître, fit assembler toute la noblesse, & lui déclara qu'il vouloit qu'on lui remit les portes & les tours de la ville. Cette demande ayant été absolument refusée, Richard se vit contraint d'assiéger la ville pour la troisième fois. Les habitans de Capoue ayant inutilement demandé du secours à l'Empereur Henri, se virent dans la nécessité d'avoir recours à la clémence de Richard & de se rendre à discrétion. Ainsi les Capouans passèrent de la domination des Lombards sous celle des Normans.

1062.

Cependant Robert commandoit dans la Pouille & la Calabre au préjudice de Baccard son neveu. Ce jeune Prince, privé des Etats du Comte Umfroy son pere, trouva moyen de mettre une partie des peuples dans ses intérêts & de les faire soulever contre son oncle. L'activité de Robert mit bien-tôt fin à ces troubles, & il fit rentrer sous ses ordres les villes dont son neveu s'étoit emparé. La prise de Troja, qu'il enleva aux Grecs dans ces circonstances, réveilla l'attention de Nicolas II. qui prétendoit que cette ville lui appartenait par un droit spécial. Le Pontife ne pouvant faire valoir ce droit par les forces humaines, se servit des armes spirituelles, c'est-à-dire, qu'il excommunia solennellement Robert & tous les Normans. Les excommunications ne produisirent pas l'effet que le Pape en avoit attendu : les Normans persisterent à conserver ce qu'ils avoient conquis, & refuserent de rendre ce qu'ils regardoient comme le fruit de leurs travaux. Tout sembloit donc annoncer une rupture ouverte entre le saint Siège & les Normans; mais les intérêts de ces deux Etats réunirent bien-tôt les parties. D'un côté le Pape cherchoit un puissant appui contre les Empereurs d'Occident, & les Normans étoient les seuls dont il put recevoir les secours qu'il espéroit; d'un autre côté, Robert faisoit réflexion qu'il assureroit davantage ses conquêtes, s'il avoit l'approbation des Papes. Les esprits ainsi disposés, le Pape consentit à accepter le traité que Robert lui avoit envoyé proposer. Ils convinrent donc que Robert & tous les Normans feroient abous de l'excommunication prononcée contre eux : qu'on confirmeroit en faveur de Robert la possession des duchés de la Pouille & de la Calabre; & qu'en cas qu'il chassât les Grecs & les Sarrafins qui occupoient une grande partie de la Sicile, le Pape lui donneroit l'investiture de cette île à titre de duché; enfin qu'il confirmeroit Richard dans la principauté de Capoue. On convint en échange que Robert, Richard & leurs successeurs se mettroient sous la protection du Pape, qui leur confirmeroit la possession de tous les Etats qu'ils avoient en Italie & de ceux de la Sicile, lorsqu'ils l'auroient conquise sur les Sarrafins; qu'en conséquence ils prêteroiient serment de fidélité comme feudataires du saint Siège, auquel Robert feroit obligé de payer chaque année un

tribut de douze deniers de Pavie pour chaque paire de bœufs (2).

Ce traité fut exécuté de bonne-foi de part & d'autre, & Robert prêta serment de fidélité. Tel est le fondement du droit que les Pontifes Romains ont sur les royaumes de Naples & de Sicile. A l'égard de Richard, son investiture ne comprenoit que la principauté de Capoue. Robert n'ayant plus rien à redouter du saint Siège, acheva de soumettre le reste de la Calabre par le moyen du Comte Roger son frere, tandis que de son côté, il affermissoit sa puissance dans la Pouille. Sa politique le porta en même-temps à faire alliance avec les Princes Lombards, afin qu'ils ne s'opposassent pas à ses conquêtes, ou même qu'ils l'aidassent dans ses entreprises : peut-être formoit-il le dessein de se rendre maître dans la suite de leurs États, en vertu de ces alliances. En conséquence il fit proposer à Gisulfe II. Prince de Salerne de lui accorder sa sœur en mariage. Gisulfe avoit plusieurs raisons pour refuser cette alliance; d'un côté il craignoit qu'elle ne servit de prétexte à Robert pour s'emparer de ses États, & de l'autre il sçavoit que Robert étoit déjà marié, & qu'il avoit un fils nommé Boëmond. Le Duc Robert ayant assuré qu'il répudioit sa femme à cause du degré de parenté, Gisulfe consentit enfin à lui accorder l'ainée de ses sœurs nommée Sicalgaita. Un Prince Norman épousa une autre sœur du Prince de Salerne, & elle lui porta en dot Nola, Mariglian, Palme, Sarno & quelques autres lieux voisins.

Ce fut alors que Robert forma le projet de se rendre maître de la Sicile. Cette île avoit été délivrée du joug des Sarrasins par la valeur des Normans, sous la conduite de Manassès Général des Grecs. Mais la retraite de ces braves guerriers avoit mis les Sarrasins en état de reprendre les places qu'on leur avoit enlevées, & enfin ils étoient venus à bout de chasser les Grecs de toute l'île; de sorte qu'ils en étoient seuls maîtres lorsque Robert & Roger y firent une descente. Ils ne tarderent pas à s'emparer de plusieurs places d'importance; mais la plus célèbre conquête qu'ils y firent fut celle de Palerme. Les Sarrasins, qui y avoient rassemblé toutes leurs forces, s'y défendirent pendant cinq mois avec toute la vigueur possible. Au bout de ce temps, ils furent enfin forcés de rendre la ville à Robert qui y fit son entrée au milieu des acclamations du peuple. Le vainqueur, pour gagner l'affection des Sarrasins qui s'étoient établis dans l'île, leur permit de professer le Mahometisme. Il donna ensuite l'investiture de toute cette île à Roger son frere, & le créa Comte de Sicile : il garda cependant pour lui la moitié de Palerme, de la vallée de Démona & de Messine. Pendant le cours de ces expéditions, & même avant la prise de Palerme, Robert étoit retourné dans la Calabre.

Les Grecs y possédoient encore Bari, Otrante & quelques autres places de l'ancienne Calabre. Robert avoit résolu de se mettre en possession de la ville de Bari; mais avant que d'entreprendre le siège de cette place, il se présenta devant Otrante, & obligea cette ville de lui ouvrir ses portes. Son armée ayant été renforcée par de nouvelles troupes, il attaqua Bari par mer & par terre. Ce siège célèbre dans l'Histoire, dura près de quatre ans, & la ville n'auroit peut-être pas été prise si Roger n'eut envoyé un

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Conquêtes des
Normans en
Sicile.

Prise de Bari
par Robert.

1067.

(2) Giannone, *ibid.*

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1070.

Prise de Salerne
& d'Anagni
par les Normans.

1075.

nouveau corps de troupes au secours de son frere. Cette place capitula enfin au mois d'avril de l'année 1070, & se tendit à la discrétion du vainqueur. Robert en usa avec toute la modération possible, & laissa même aux Grecs la liberté de rester dans la ville ou de se retirer à Constantinople. C'est ainsi que le Duché de Bari passa des Grecs aux Normans sous le Prince Robert, qui y établit un nouveau Duc dépendant de lui. Robert ayant séjourné trois mois dans cette ville, partit avec une flotte composée de cinquante huit vaisseaux pour aller assiéger Palerme, dont il se rendit maître ainsi que de toute la Sicile, comme on vient de le dire.

Robert animé par tant de succès, songea à conquérir les provinces du royaume de Naples qui ne lui étoient pas encore soumises; mais avant que de faire cette entreprise, il profita de l'occasion favorable qui se présentoit de s'emparer de la principauté de Salerne. Les habitans d'Amalfi mécontents du gouvernement de Guimar Prince de Salerne, sous la domination duquel ils étoient passés, se révolterent contre ce Prince & le firent périr. Gui son frere ayant repris la ville, la remit à Gisulfus son neveu, fils de Guimar. La rigueur avec laquelle ce nouveau Prince traita ses sujets, les obligea à porter leurs plaintes à Robert son beau-frere. Les remontrances de Robert ne servirent qu'à aigrir l'esprit de Gisulfus. Il voulut même élever une querelle au sujet des prétentions qu'il formoit sur la côte depuis Salerne jusqu'au Port de Fico, & il déclara en même-temps qu'il vouloit rentrer en possession d'Arco & de Sainte-Euphemie, dont le Duc s'étoit emparé. Robert n'ayant pu engager son beau-frere à faire un accommodement avec lui, termina d'abord les différends qu'il avoit depuis quelque-temps avec Richard, & le mit dans ses intérêts. Il fit ensuite un traité avec les habitans d'Amalfi en conséquence duquel, il mit une forte garnison dans leur ville. Après toutes ces précautions, il alla mettre le siège devant Salerne. Gisulfus qui avoit refusé de suivre les sages avis de tous ceux qui s'intéressoient à lui, se vit dans la nécessité, au bout de cinq mois de siège de se remettre à la clémence du vainqueur, dont il n'obtint que la liberté. Ce Prince dépouillé de ses états, se retira auprès de Gregoire VII. qui lui accorda quelques terres dans la campagne de Rome.

La principauté
de Benevent
passe au pouvoir
des Normans.

1077.

Robert se trouvoit donc alors maître de la principauté de Salerne; mais tant de conquêtes loin de satisfaire son ambition, sembloient l'exciter encore à en faire de nouvelles. Ayant joint ses troupes à celles de Richard, il marcha vers la campagne de Rome, & s'empara d'une partie de la Marche d'Ancone. Gregoire VII. qui ne cherchoit que les occasions de se brouiller avec les Normans, employa d'abord contre eux les foudres du Vatican, & envoya ensuite une puissante armée, qui les obligea à renoncer à leur entreprise. Ces deux Princes tournerent ailleurs leurs pas, & Robert alla assiéger Benevent, tandis que Richard s'avançoit vers Naples. Ce dernier étant mort pendant le siège de cette ville, eut pour successeur Jourdan son fils, qui se réunit au Pape contre Robert. Celui-ci étoit alors occupé au siège de Benevent, que Gregoire VII. prétendoit devoir être remise au saint Siège, Landolfus VII. dernier Prince de cette ville, étant mort sans laisser d'enfans. Robert qui étoit déjà maître de plusieurs terres qui appartenoient à

cette principauté, soutenoit que la capitale devoit lui appartenir. Robert ayant appris que son neveu s'étoit déclaré contre lui, abandonna Benevent & passa de la Calabre dans la Pouille où il prit Ascoli, Monte-vico & Ariano. Il marcha ensuite contre Jourdan, & les deux armées étoient prêtes à en venir aux mains, lorsque l'Abbé Didier trouva moyen de reconcilier ces deux Princes. Il travailla en même-temps à obtenir du Pape, qu'il levât l'excommunication prononcée contre Robert. Cette absolution fut suivie de la paix entre le Pape & les Normans. Robert qui avoit conquis les terres de Monticulo, de Carbonara, de Pietra Palumbo, de Monte-Verde, de Genziano & de Spinazzola, abandonna la ville de Benevent au Pape, qui la fit gouverner par des Roçeurs. Tel fut le sort de la principauté de Benevent, qui étoit devenue si célèbre.

Robert Guiscard étoit alors maître de la Pouille, de la Calabre, des principautés de Bari, de Salerne, d'Amalfi, de Sorrente & des terres du duché de Benevent: Jourdan fils de Richard possédoit la principauté de Capoue & le duché de Gaëte: ainsi il ne restoit plus à conquérir aux Normans que le duché de Naples. Un objet plus considérable occupoit le Prince Robert, & il avoit porté ses desseins ambitieux jusqu'au trône de l'Orient. Il avoit donné en mariage quelques années auparavant Helene, l'une de ses filles à Constantin, fils de l'Empereur Michel Ducas. Nicephore surnommé Botoniates ayant chassé Michel du trône, fit enfermer sa famille dans un monastere, & par son ordre Constantin cessa d'être homme sans cesser de vivre. Robert en cherchant à tirer vengeance d'un affront aussi sanglant, satisfaisoit en même-temps le désir qu'il avoit de porter ses armes en Orient. Pour avoir un prétexte plausible d'y passer avec une armée, il feignit d'ajouter foi aux discours d'un imposteur Grec, qui se disoit être l'Empereur Michel, & en cette considération il fit rendre de grands honneurs à cet aventurier. Cependant Alexis Comnene, qui étoit monté sur le trône Impérial, avoit fait raser Nicephore & avoit rendu la liberté à la Princesse Helene. Ces circonstances ne furent pas capables d'arrêter le Prince Robert; il s'embarqua à Otrante avec Boëmond fils de sa première femme, & arriva en 1081 à l'isle de Corfou, dont il se rendit maître. Après cette conquête, il entra dans la Bulgarie où il remporta des avantages considérables. Il se dispoisoit à profiter de ses victoires lorsqu'il reçut des lettres de Gregoire VII. qui le pressoit de venir promptement à son secours, pour le défendre contre l'Empereur d'Occident, avec lequel il étoit en guerre au sujet des investitures. Robert informé de la pressante nécessité dans laquelle le Pape se trouvoit, laissa le commandement de son armée à son fils Boëmond, & au Comte de Brienne, & repassa en Italie.

Sa présence y étoit nécessaire pour ses propres intérêts: plusieurs villes s'étoient revoltées & avoient refusé de payer le tribut à son fils Roger. Après les avoir forcés à rentrer dans le devoir, il marcha contre Jourdan qui avoit pris le parti de l'Empereur Henri, & qui tenoit la campagne avec son armée. Pour faire diversion il alla mettre le siège devant Aversa, mais la difficulté de se rendre maître sitôt de cette place, l'obligea à décamper & à s'avancer vers Rome. Gregoire étoit assiégé dans le château saint-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Expedition de
Robert en
Orient.

1081.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Ange, & l'Empereur & son anti-Pape occupoient le palais de saint-Jean-de-Latran. Robert forma aussi-tôt l'investissement de Rome, & ayant découvert un endroit qui étoit mal gardé, il y fit planter des échelles & entra dans la ville par escalade. Les portes furent aussi-tôt ouvertes, & l'armée étant entrée dans Rome, mit le Pape en liberté. Les Romains se virent alors obligés de faire la paix avec le Pape, & le calme parut rétabli dans la ville. Cependant Gregoire qui n'osoit se fier aux Romains, se retira à Salerne & ne voulut plus retourner à Rome. Pour reconnoître les services que Robert lui avoit rendus, il lui confirma l'investiture des duchés de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile; mais il ne voulut point consentir à comprendre dans cette investiture la principauté de Salerne, le duché d'Amalfi, & une partie de la Marche de Ferte que Robert avoit conquise, & il laissa en suspens l'investiture de ces nouvelles conquêtes. Robert s'engagea de son côté à secourir le saint Siège, & à ne former aucun dessein sur les terres de saint-Pierre.

Cependant Boëmond que Robert avoit laissé en Orient, avoit remporté une victoire complète sur Alexis Comnene, & cet Empereur s'étoit vu réduire à se sauver dans la Bulgarie. Cette nouvelle engagea Robert à repasser en Orient avec une flotte considérable, afin de terminer heureusement cette guerre. Il rencontra la flotte des Grecs qui n'étoit point inférieure en force à la sienne; mais la valeur avec laquelle il l'attaqua, contraignit bientôt les ennemis à prendre la fuite, & à abandonner la victoire aux Normans. Cette armée victorieuse eut beaucoup à souffrir, par une maladie contagieuse qui fit mourir plus de dix mille hommes. Boëmond qui en fut attaqué, se vit obligé de repasser en Italie pour y rétablir sa santé. Sur ces entrefaites, Roger fils de Robert alla soumettre les habitans de Cephallonie qui s'étoient révoltés. Pendant que Robert poursuivoit avec tant de chaleur son entreprise contre l'Orient, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut à l'âge de soixante ans au château de Casopoli, sur le promontoire de l'Isle de Corfou. Ce fut à sa seule valeur & à son habileté, qu'il dut l'avantage de s'être élevé de l'état de simple Gentilhomme à celui de Souverain. Il régna sous le titre de Comte de la Pouille & de la Calabre pendant quatre ans; sous celui de Duc, 12 ans, & quatorze sous le nom de Duc de la Pouille, de la Calabre & de Sicile. il vécut en Italie depuis l'année 1047 jusqu'en 1085, ce qui fait environ 39 ans. Il laissa de ses deux mariages deux fils, Boëmond & Roger. Quelques Auteurs ont prétendu que Robert avoit fait un testament, par lequel il laissoit la Sicile à son frere Roger; tout ce qui avoit été conquis dans l'Orient à Boëmond son fils aîné, & tout ce qu'il possédoit dans l'Italie à Roger son second fils. Quoi qu'il en soit, Boëmond & Roger prétendirent tous deux à la succession entière des Etats de leur pere. Le Comte de Sicile s'étant déclaré pour Roger, le parti de ce Prince devint le plus fort, il se trouva en possession de tous les Etats de son pere en Italie, & ce fut inutilement que Boëmond voulut s'en emparer.

Le Prince Roger en reconnaissance des services que lui avoit rendus son oncle, lui donna la moitié de la ville de Salerne, où le Comte fit bâtir un château. Les Croisades qui commencèrent alors, enlevèrent aux deux

Roger

Mort de Boëmond.

1085.

1095.

Roger la meilleure partie de leurs troupes, qui passèrent en Palestine avec Boëmond. Le Comte de Sicile s'étoit tellement attiré l'estime des Princes de l'Europe, qu'ils rechercherent à l'envi son alliance. Philippe I. Roi de France demandoit en mariage sa fille aînée, & la seconde avoit épousé Conrad fils de l'Empereur Henri III. le Roi de Hongrie fit un pareille proposition pour son fils nommé Alleman. Ces alliances si illustres & les grandes conquêtes que Roger avoit faites, lui firent donner le titre de grand Comte. Son entreprise sur Capoue donna un nouvel éclat à la gloire qu'il s'étoit déjà acquise. Richard fils de Jourdan, qui en avoit été chassé, implora le secours de Roger pour le rétablir dans cette principauté, & lui promit de se déclarer son homme-lige & de lui rendre hommage de ses Etats. Le Comte de Sicile accepta ces propositions, & après avoir ravagé les environs de Capoue, il menaça les habitans de la ville de les faire périr s'ils ne se rendoient pas volontairement. Le Pape Urbain ayant inutilement tenté de mettre les Capouans à la raison, les abandonna entièrement; mais bien-tôt après ils consentirent à recevoir Richard dans leur ville. Ce Prince par le conseil de Roger, traita les habitans avec beaucoup de douceur, & prêta serment de fidélité au Comte de Sicile, comme il en étoit convenu.

Pendant que les deux Roger étoient à Salerne, le Pape Urbain les alla féliciter sur leur conquête de Capoue. Ce fut en cette occasion qu'il nomma le Comte Roger son Légat en Sicile, & qu'il donna cette Bulle (3), que la Sicile regarde comme une prérogative singulière de sa Monarchie. Elle a même prétendu en conséquence que les successeurs de Roger étoient maîtres absolus dans leurs Etats, tant pour le spirituel que le temporel. Le Pape annula en même-temps la légation de l'Evêque de Trina pour la Sicile, & transféra au Comte toute l'autorité dont jouissoit cet Evêque comme Légat, créa Roger & tous ses héritiers, & légitimes successeurs, Légats nés du saint Siège en Sicile (4). Tel est le fondement de la grande prérogative que les successeurs de Roger, & particulièrement les Rois d'Arragon ont conservée malgré les efforts qu'on a fait pour les en priver.

Trois ans environ après, le Comte Roger mourut à Melito ville de la Calabre. Il étoit âgé de soixante ans, & il en avoit régné seize depuis la mort de son frere. Il laissa trois fils; sçavoir, Simon qui ne lui survécut pas long-temps; Godefroi, surnommé Raguse, dont l'histoire ne nous apprend rien, & Roger II. qui hérita des Etats de son pere. Le Comte Roger laissa aussi deux filles. La première nommée Mathilde épousa Rainolfe Comte d'Avellino. Ce fut en conséquence de ce mariage, qu'Innocent II. donna à Rainolfe en 1137 l'investiture du duché de la Pouille au préjudice de Roger son beau-pere. Emma seconde fille de Roger épousa Rodolfe Macchabée Comte de Montefraglio.

Richard II. Prince de Capoue étant mort sans enfans en 1106, eut pour successeur Robert son frere. Le Pape Paschal II. craignant les menaces de Henri IV. Roi d'Allemagne, se rendit à Capoue pour engager Robert & le Duc Roger à prendre sa défense. Pendant qu'ils se dispoient à le se-

(3) On la trouve dans les Annales de Baronius.

(4) Giannone.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Mort de Roger
Duc de la Pouille
& de la Calabre.

1111.

ROGER II.
Ter. Roi de Sicile
& de la Pouille.

1112.

1117.

ROGER II.
Roi de Sicile.

1129.

courir, le Pape se présenta devant l'Empereur à la tête de son Clergé, espérant le fléchir par la soumission. Mais Henri, peu sensible à la démarche du Pape, le retint prisonnier, le força de renoncer au droit de l'investiture, & le contraignit à le couronner suivant l'usage & les cérémonies ordinaires. A peine Henri eut-il quitté l'Italie, que le Pape annulla tous les actes qu'il avoit faits, se flattant avec le secours des Normans, d'être en état de résister à ce Prince. La mort du Duc Roger déranga tous ses projets. Ce Prince eut pour successeur Guillaume son fils, qui à l'imitation de son père, prit toujours les intérêts du Pape. Il en obtint l'investiture des duchés de la Pouille & de la Calabre de la manière que ses prédécesseurs l'avoient reçue. Cependant Boëmond étoit mort en 1110 dans la ville d'Antioche dont il avoit fait la conquête. Il laissa aussi un fils qui s'appella aussi Boëmond, & qui lui succéda tant à la principauté d'Antioche qu'à ses autres Etats. Il avoit encore une fille, & il recommanda ses deux enfans à Tancrede son neveu.

La race d'Asclutin se trouvant éteinte par la mort de Robert II. Prince de Capoue, & celle de Robert Guiscard ayant eu le même sort par la mort de Guillaume Duc de la Pouille, qui ne laissoit point d'enfans, Roger Comte de Sicile, étoit le seul qui put succéder à leurs Etats. Craignant d'être prévenu par quelqu'un, il partit de Messine & se rendit à Salerne, où il se fit sacrer par l'Archevêque de Capoue. Il passa ensuite dans les autres provinces, dont il se fit reconnoître Souverain. Le Pape Honorius ne put voir sans inquiétude, la trop grande puissance de Roger, appréhendant qu'elle ne devint préjudiciable au saint Siège. Il étoit d'ailleurs offensé de ce que ce Prince ne lui avoit pas demandé l'investiture de toutes ces provinces. Rêlé de mettre des bornes à sa puissance, il commença par excommunier ce Prince jusqu'à trois fois; mais ces armes spirituelles ne lui paroissant pas suffisantes, il rassembla une armée & la fit marcher dans la Pouille où le Comte Roger étoit alors. Ces troupes levées à la hâte, & composées de quelques rebelles, n'étoient pas capables de résister long-temps. Roger, qui ne cherchoit qu'à appaiser le Pape, & qui prévoyoit que cette armée se dissiperoit d'elle-même, se tint sur la défensive pendant tout l'été. En effet à peine la mauvaise saison commença-t-elle à se faire sentir que le Pape se vit entièrement abandonné. Roger profitant de cette occasion favorable fit faire de nouvelles propositions au Pape qui furent enfin acceptées. La paix fut conclue au commencement de l'an 1118 sous les conditions que Roger juretoit fidélité au Pape, & qu'il lui payeroit le tribut ordinaire.

Ce Prince se voyant maître d'un si grand nombre de provinces, crut qu'il devoit prendre le titre de Roi, & déclara Palerme capitale de son royaume. Il se fit oindre d'une huile sainte en présence de ses principaux Barons, de plusieurs Evêques & Abbés, de toute la Noblesse & du Peuple: les Archevêques de Palerme, de Benevent, de Capoue & de Salerne qui avoient assisté à cette cérémonie, le couronnèrent Roi de Sicile, de la Pouille & de la Calabre. Tous les Ecrivains ne sont pas d'accord sur ce premier couronnement de Roger, & la plupart prétendent que ce Prince ne prit le titre de Roi que l'an 1130 sous l'autorité d'Anaclet II. anti-Pape; c'est-à-dire, pendant le schisme qui s'étoit élevé au sujet de l'élection d'Innocent II. & d'Anaclet II. Les obligations que ce dernier avoit à Roger, qui s'étoit déclaré

pour lui, portèrent ce Pontife à lui donner le nom de Roi par une Bulle datée du 27 de septembre. Au reste on pourroit peut-être regarder cette Bulle comme une confirmation du titre que Roger avoit déjà pris, & que ce Prince auroit pu demander afin d'éviter les difficultés qu'on auroit pu lui faire dans la suite. Quoiqu'il en soit, Anaclet accorda à Roger une investiture plus étendue que celle que ses prédécesseurs avoient jamais donnée ; puisqu'outre la Sicile, la Pouille & la Calabre, il y joignoit la principauté de Capoue & même le duché de Naples qui étoit encore au pouvoir des Empereurs d'Orient.

Innocent II. trop foible pour se soutenir contre le parti d'Anaclet, passa d'abord en France pour engager le Roi à prendre ses intérêts ; mais voyant qu'il ne pouvoit en espérer de secours, il se retira en Allemagne, qu'il trouva plus disposé à le seconder. En effet l'Empereur avoit formé le projet d'enlever à Roger les provinces de la Pouille & de la Calabre, dont le Pape lui accorda l'investiture, suivant Pierre le Diacre. Sur ces entre faites plusieurs Barons de la Pouille, encouragés par la présence de Lothaire qui étoit venu à Rome, se soulevèrent & se joignirent au Duc de Naples pour chasser Roger de la Pouille. Un si grand nombre d'ennemis ne fut pas capable d'ébranler le courage de Roger. Il passa promptement de la Sicile dans la Pouille, & après divers succès qui furent souvent variés, il resta vainqueur de ses ennemis & força Lothaire à repasser en Allemagne. Innocent ne pouvant plus rester en sûreté à Rome, se retira à Pise où il tint un second Concile. Après la retraite de Lothaire & celle d'Innocent II. Roger fit les préparatifs nécessaires pour entrer dans la Pouille à dessein de punir les Barons Normans qui s'étoient révoltés contre lui. Il voulut auparavant faire le siège de Naples ; mais la valeur avec laquelle cette ville se défendit, l'obligea de renoncer à son entreprise. Il n'eut pas tant de peine à se rendre maître de Capoue & des autres places de cette principauté qu'il réunit à ses autres Etats. Il en donna l'investiture à son fils Anselme ; à condition qu'elle releveroit de la Couronne. Il retourna ensuite devant Naples, qu'il attaqua par terre & par mer. Voyant que le siège traînoit en longueur, il repassa en Sicile afin d'y lever une nouvelle armée.

Pendant qu'il étoit occupé à faire des préparatifs pour cette expédition, Robert Prince de Capoue étoit allé à Pise pour demander du secours. Le Pape Innocent qui y étoit l'engagea à s'adresser à l'Empereur Lothaire. Ce Prince d'ailleurs vivement sollicité par les exhortations de Saint Bernard se disposa à faire une seconde fois le voyage d'Italie, dans l'espérance de mettre fin au schisme, & d'enlever à Roger la Pouille & la Calabre. De si grands projets pensèrent avoir leur exécution. Lothaire étant entré en Italie en 1136, y eut des succès si rapides que Roger perdit les plus belles provinces de son royaume, qui étoient en-deçà du Phare. D'un autre côté, le Pape Innocent à la tête des troupes que l'Empereur lui avoit confiées, & de celles qu'il avoit trouvé moyen de rassembler, s'empara de Capoue & de plusieurs autres places voisines de cette ville. Lothaire, maître de toute la Pouille, marcha vers Naples pour délivrer cette ville, qui étoit fort resserrée. La flotte des Pisans étant arrivée, les troupes du Comte Roger se virent forcées de lever le siège. Ce succès fut suivi de la prise d'Amalfi & de tous les lieux

voisins, qui furent obligés de se rendre aux Pisans. Lothaire fit ensuite entreprendre le siège de Salerne, & cette ville après avoir résisté aussi longtemps qu'il lui fut possible, se vit réduite à la nécessité de se soumettre. La prise de cette place pensa occasionner une rupture entre l'Empereur & le Pape, ce dernier prétendant que cette ville lui appartenait. Innocent qui avoit besoin de l'Empereur, voyant la résistance de Lothaire, jugea à propos de dissimuler; mais il n'y eut plus dès-lors entre ces deux Princes la même union qui avoit régné auparavant. L'Empereur ayant confié le soin de ses conquêtes au Duc Rainolfe, retourna en Allemagne.

1137.

A peine ce Prince eut-il quitté l'Italie, que Roger qui avoit jugé à propos de rester tranquille, parut à Salerne avec une armée considérable. Cette ville ne tarda pas à lui ouvrir ses portes, & Roger se vit bien-tôt maître non seulement de tous les environs; mais de Capoue même qu'il livra à la fureur du soldat pour se venger du Prince Robert auteur de ces troubles. Ces premiers avantages jetterent la terreur de tous côtés, & la plupart des villes s'empresèrent à se soumettre à lui. Maître de Benevent & de Monte-Sarchio, il entra dans la Pouille où il fit plusieurs conquêtes. Rainolfe s'étant mis alors à la tête de quinze cents braves soldats, résolut d'arrêter les progrès de Roger. Innocent craignant les suites de cette guerre, envoya Bernard Abbé de Clairvaux pour négocier la paix entre le Duc & le Roi de Sicile. Les représentations de Bernard ayant été inutiles, le Roi & le Duc en vinrent aux mains & Roger fut vaincu. La perte de cette bataille n'eut aucune mauvaise suite pour Roger, & ce Prince s'étant retiré à Salerne pour y rétablir son armée, se disposa à entrer de nouveau dans la Pouille. L'Abbé de Clairvaux se flattant que Roger seroit volontiers porté à la paix, se rendit auprès de lui pour en faire de nouvelles propositions. Le Roi parut les accepter, & consentit d'assembler quelques partisans d'Anaclet & d'Innocent II. afin d'examiner les raisons des uns & des autres. Ces conférences n'eurent aucun effet & Roger s'occupait toujours de la conquête de la Pouille. Pendant qu'il étoit en Sicile à faire les préparatifs nécessaires pour cette expédition, Anaclet mourut; mais cette mort ne mit pas encore fin au schisme. Les partisans de cet anti-Pape élurent par le conseil de Roger, Gregoire qui prit le nom de Victor IV. Ce Pontife ne conserva pas long-temps la nouvelle dignité à laquelle il renonça volontairement par les exhortations de Bernard.

1138.

Le calme étoit rétabli dans Rome, ce qui mit le Pape en état de s'opposer aux entreprises de Roger. Cependant tous ses efforts furent inutiles, & la mort du Comte Avellino nouveau Duc de la Pouille, facilita au Roi de Sicile les moyens de rentrer en possession de la Pouille. Ce Prince secondé par la valeur de son fils aîné nommé Roger comme, lui se vit bien-tôt maître de la plus grande partie des places qu'on lui avoit enlevées. Il eut même l'avantage de battre l'armée à la tête de laquelle le Pape s'étoit mis. Ce Pontife fut fait prisonnier en cette occasion, & ses riches équipages devinrent la proie des soldats. Les bons traitemens que le Pape reçut de Roger le portèrent à la paix, & elle fut enfin conclue le 25 juillet 1139. Roger abjura des excommunications reconnut Innocent pour Pape légitime, & lui prêta serment de fidélité. Il se reconnut en même-temps son homme-lige, & promit de lui rendre Benevent. Le Pape l'investit du royaume de Sicile, du

1139.

duché de la Pouille & de la principauté de Capoue. Il n'est fait aucune mention dans cette investiture de la principauté de Salerne, parce que le saint Siège a toujours prétendu qu'elle lui appartenait ainsi que Benevent. Les Napolitains redoutant la valeur de Roger n'attendirent pas qu'il les forçât à se rendre. Ils se soulevèrent d'eux-mêmes, & élurent pour Duc Roger fils du Roi. Ce Monarque laissa subsister la même forme de gouvernement, & confirma à cette ville les privilèges & prérogatives dont elle avoit joui jusqu'alors; mais il s'en réserva la souveraineté. Il restait encore quelques villes rebelles dans la partie de l'Abruzze, qui est au-delà de la rivière de Pescara, qui dépendoient de la principauté de Capoue. Anfuse & Roger son frère furent chargés de les faire rentrer dans le devoir, & bien-tôt le Roi de Sicile se vit tranquille possesseur de toutes ces provinces, qui furent enfin réunies sous l'autorité d'un seul Souverain.

Roger n'ayant plus d'ennemis à combattre, s'occupa à donner une meilleure forme au gouvernement de son Royaume, & à y établir de nouvelles loix. Il institua aussi les sept grands Officiers de la couronne, dont le titre supprimé pour la Sicile depuis les Vêpres Siciliennes, subsiste encore aujourd'hui à Naples: tels sont ceux de Connétable, de Chancelier, de Justicier, d'Amiral, de Camerier, de Protonotaire & de Sénéchal, qui résidoient à Palerme auprès de sa personne. Il divisa les provinces de ses Etats en divers départemens, & y envoya des Officiers subalternes & dépendans de ceux qui résidoient à Palerme. Mais dans la suite ceux-ci prirent le nom de grand Chancelier, de grand Connétable, &c. Il permit aux François qui l'avoient accompagné dans ses expéditions militaires, de régir suivant le droit François les fiefs qu'ils tenoient de sa générosité à titre de récompense, afin que ces fiefs fussent transmis à leur postérité, sans partage & avec plus de distinction. Ainsi le droit François s'introduisit dans les Etats de Roger, & y devint, comme il l'est encore aujourd'hui, la loi particulière en matière féodale, à la différence du droit Lombard regardé comme droit commun.

Roger resta en paix avec le saint Siège jusqu'à la mort d'Innocent II. arrivée en 1143. Celestin II. son successeur ne voyoit pas sans inquiétude la puissance du Roi de Sicile, & il cherchoit les occasions de rompre la paix avec ce Prince, lorsqu'il mourut l'an 1144. Luce II. qui fut mis à sa place, avoit hérité des sentimens de son prédécesseur. Roger, cependant fit tout ce qu'il put pour gagner l'amitié de ce Pontife, mais toutes voies de négociations ayant été rompues, le Roi entra sur les terres de l'Eglise, s'empara de Terracine & de plusieurs autres places dans la campagne de Rome. Ces succès forcèrent le Pape à accepter la paix; & tout ce qui avoit été pris fut rendu en conséquence du traité. Luce donna alors à Roger le droit de porter l'anneau, les sandales, le sceptre, la mitre & la dalmatique.

Roger toujours avide de gloire, n'ayant pas voulu se joindre aux croisés de la Palestine, se détermina à passer en Afrique. Il s'y rendit maître de Tripoli, d'Africa, de Stace, de Cassia, & imposa aux Africains un tribut annuel qu'ils payerent pendant trente ans de suite. L'outrage qu'Emmanuel fils de Jean VI. Empereur de l'Orient avoit fait aux Ambassadeurs de Ro-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE

Naples se soumet à Roger.

1139.

1140.

Expéditions de
Roger en Afri-
que.

1145.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

get, obligea ce Prince à envoyer ses troupes dans la Grece, sous la conduite de George d'Antioche son grand Amiral. Ce Général s'étant emparé de la ville de Mutine, attaqua l'isle de Corfou, & mit à feu & à sang toute la Morée & le Golfe de Satone. Il ravagea ensuite l'Achaïe, détruisit la ville de Thebes, & ruina tous les environs de l'isle de Negrepoint & de la Beotie. Il auroit pénétré jusqu'à Constantinople, si les Venitiens ne fussent venus au secours de l'Empereur.

La satisfaction que Roger devoit ressentir de tant de conquêtes fut troublée par la perte qu'il fit de la plus grande partie de ses enfans, & d'une nombreuse famille qu'il avoit eue, il ne lui resta plus que Guillaume qu'il fit couronner & oindre à Palerme l'an 1150. Roger ayant terminé heureusement la guerre d'Afrique par la prise d'Hippone, employa les dernières années de sa vie à élever des monumens de la piété & de sa magnificence. Ce Prince mourut à Palerme le 27 de février 1154, dans la vingt-quatrième année de son regne comme Roi de Sicile, & la cinquante-huitième de son âge. Ce Prince ne fut pas moins célèbre par ses belles qualités que par ses grands exploits, & il peut à juste titre être regardé comme un des plus grands Princes de son siècle.

Mort de ROGER
Roi de Sicile.

GUILLAUME I.
dit le MAUVAIS
IIe. Roi de Sicile.

Guillaume qui avoit été associé au trône du vivant de son pere, fut reconnu son successeur après la mort de ce Prince. Le peu de cas que Guillaume fit des sages reglemens que son pere avoit faits, & les changemens qu'il introduisit dans l'ordre de l'Etat, furent la source des troubles qui agiterent le regne de ce Monarque. Ajoutons à cela la trop grande confiance qu'il avoit en Majone de Bari, entre les mains duquel il remit le gouvernement général de tous ses Etats. Ce Courtisan qu'il avoit fait son grand Amiral, étoit orné d'un génie vif & pénétrant, incapable de se rebuter par les entreprises les plus difficiles : liberal, dissimulé, ambitieux, & continuellement occupé des moyens de parvenir aux plus grands honneurs. Adrien IV. étant monté sur la chaire de Saint Pierre, fut irrité de ce que Guillaume s'étoit fait couronner sans sa permission, & refusa de recevoir les Ambassadeurs de ce Prince, qui venoient demander la confirmation des traités faits avec ses prédécesseurs. Guillaume de son côté ne voulut point donner audience à ceux que le Pape lui envoya quelque temps après. Offensé de ce qu'Adrien ne lui donnoit point le titre de Roi dans ses lettres, il ordonna à Asclittin Archidiacre de Catanée, à qui il avoit confié le gouvernement de la Pouille, d'aller attaquer Benevent. Le Pape informé des desseins de Guillaume, eut recours aux excommunications. Le Roi de son côté descendit à tous les Evêques de son Royaume, de reconnoître Adrien pour Pape, & de se faire sacrer par ce Pontife. Cependant l'Archidiacre de Catanée après avoir ravagé le territoire de Benevent, attaqua cette ville dont les habitans se défendirent avec une vigueur incroyable. Un grand nombre de Barons mécontents du gouvernement, ayant quitté l'armée, Asclittin se vit dans la nécessité d'abandonner le siège. D'un autre côté, le grand Chancelier enleva plusieurs places dans la campagne de Rome, & s'empara de divers châteaux appartenans aux Religieux du Mont-Cassin, qui tenoient le parti du Pape. Ce Général mena ensuite son armée à Capoue, afin de tenir en respect les Barons qui étoient mé-

1150.

1154.

1155.

contens de la trop grande puissance du grand Amiral. Il falloit d'ailleurs s'opposer aux entreprises de Frederic Barberouille qui avoit fait une ligue avec Emmanuel Comnene Empereur d'Orient, & Adrien IV. contre le Roi Guillaume.

Ce Prince effrayé à la vûe de tant d'ennemis, & incapable de prendre une ferme résolution, se renferma dans son palais où il ne se laissoit voir qu'à Majone & à l'Archevêque de Palenne. Ces deux favoris aveuglés par leur ambition, regarderent ces circonstances comme des moyens favorables pour l'exécution de leurs desseins criminels. Ils étoient venus à bout de rendre suspects les Comtes Robert & Simon, & à faire exiler de la cour ceux qui pouvoient leur être contraires.

Le Roi ayant ainsi resté enfermé pendant long-temps sans se communiquer à ses sujets, le bruit courut qu'il avoit été empoisonné par l'Amiral. A peine cette nouvelle se fut-elle répandue, que la Pouille, la Calabre & la terre de Labour furent en combustion. Le Comte Robert se saisit aussitôt de plusieurs villes de la Pouille, & Emmanuel Empereur d'Orient fit passer en diligence un grand nombre de troupes dans cette province; d'un autre côté le Prince Robert de Sorrente qui avoit été dépossédé de la principauté de Capoue, profita de ces troubles pour rentrer dans ses Etats. On avoit tout lieu de craindre que l'Empereur Frederic ne saisit cette occasion pour satisfaire la haine qu'il portoit à Guillaume; mais la contagion s'étant mise dans son armée, il fut obligé de retourner en Allemagne. Cependant le Roi étoit toujours dans sa retraite où Majone lui déguisoit une partie du danger; il l'engagea seulement à écrire aux Barons qui lui étoient restés fidèles, que la nouvelle de sa mort n'avoit été supposée que par les rebelles. Jusqu'alors la Sicile ne s'étoit point encore ressentie de tous ces désordres; mais la tranquillité dont elle jouissoit, ne pouvoit être de longue durée, & il y avoit lieu de croire que les Confédérés, après s'être rendu maîtres des provinces en-deçà du Phare, songeroient à s'emparer de la Sicile. Le Comte Geoffroy ayant découvert la conduite de l'Amiral & de l'Archevêque de Palenne, trouva moyen d'en informer le Roi, & de lui faire connoître la trahison de ses deux favoris; Guillaume reçut mal un avis si salutaire, & refusa d'ajouter foi aux discours du Comte. Celui-ci voyant que rien n'étoit capable de défabuser le Roi, & qu'il s'étoit même attiré la haine de ce Prince en voulant le servir, se mit à la tête des Siciliens qui ne pouvoient plus supporter la tyrannie de l'Amiral. Cet événement déterminâ en fin Guillaume à sortir de son palais, & il reconnut trop tard les malheurs que son inaction avoit causés. Il fut cependant assez heureux pour apaiser le tumulte, & rétablir le calme dans la Sicile. Cette première démarche le porta à prendre la résolution de passer dans la Pouille pour y soumettre les rebelles.

Ayant assemblé son armée avec toute la promptitude possible, il partit de Messine & alla camper aux environs de Brindes alors occupé par les Grecs. Avant que de former les attaques devant cette place, il envoya demander la paix au Pape; mais les Partisans de Frederic ayant détourné le Souverain Pontife d'écouter aucune proposition, Guillaume n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de continuer la guerre. Le siège de Brindes

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Troubles en
Sicile,

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Les ennemis
sont chassés de
la Pouille.

fut poussé avec tant de vigueur, que la ville fut obligée de se soumettre. Les Capitaines Grecs qui s'y étoient renfermés, furent faits prisonniers avec plusieurs Barons rebelles. Toutes les richesses des Grecs devinrent la proie du vainqueur, & Guillaume retira un grand profit de cette conquête.

La prise de Brindes fut suivie de celle de Bari, que Guillaume fit raser entièrement pour punir les habitans de cette ville qui avoient fait détruire la citadelle bâtie par son pere. Il s'empara ensuite de Tarente, & de tous les autres endroits de cette Province que le Comte Robert & les Grecs avoient occupés. De-là il se rendit à Benevent, dont il fit le siège. Le Pape Adrien qui s'y étoit enfermé avec les Cardinaux & plusieurs Barons rebelles, craignant de tomber entre les mains de Guillaume, envoya trois Légats pour faire des propositions de paix au Roi de Sicile. Ce Prince qui étoit bien aise de se reconcilier avec le Souverain Pontife, nomma des Plénipotentiaires pour convenir des articles du traité. Avant qu'ils fussent réglés, il alla trouver le Pape dans l'Eglise de Saint Marc située hors de la ville de Benevent, lui rendit hommage pour son royaume, & lui prêta serment de fidélité. Le Pape lui mit en même-temps la couronne sur la tête, & l'investit en lui donnant premièrement un étendard pour le royaume de Sicile, un autre pour le duché de la Pouille, & un troisième pour la principauté de Capoue. Le Pontife lui accorda aussi ce que ses prédécesseurs n'avoient jamais voulu céder aux autres Princes Normans, c'est-à-dire, l'investiture de Salerne, d'Amalfi, de Naples avec leurs appartenances, de la marche d'Ancone, & de toutes les autres terres que le Roi possédoit. Cet acte regardoit aussi Roger fils de Guillaume, & tous ses successeurs à la couronne. En conséquence de cette investiture, le Roi s'engageoit à donner tous les ans six cens schifates pour la Pouille & la Calabre, & cinq cens pour la marche d'Ancone.

Traité avec le
Pape.

» Le traité contenoit ce qui suit. On convint de divers articles par rap-
» port aux appellations, élections & autres choses concernant le gouverne-
» ment ecclésiastique dans le royaume de la Pouille: Quant aux appella-
» tions, il fut réglé que si un Clerc avoit des difficultés dans la Pouille,
» la Calabre & les terres voisines, avec un autre Clerc, au sujet de quelque
» affaire ecclésiastique, si le Chapitre, l'Evêque, l'Archevêque, ou quel-
» que autre personne ecclésiastique de cette province, ne pouvoient pas
» réussir à la terminer, en ce cas il seroit permis d'en appeler au saint
» Siège: Que si la nécessité ou le bien d'une Eglise le demande, on pourra
» faire les translations d'une Eglise à l'autre: Que le saint Siège pourra li-
» brement faire les visites & les consécutions dans les villes de la Pouille,
» de la Calabre & lieux adjacens, à la réserve cependant des villes où le
» Roi & ses héritiers se trouveroient présents en personne, auquel cas il
» faudroit leur en demander la permission: Que le saint Siège pourroit sans
» difficulté avoir des Légats dans la Pouille, dans la Calabre & dans les
» pays voisins, à condition cependant qu'ils s'y comporteroient avec mo-
» dération, & qu'ils ne dépouilleroient point les Eglises de ce qui leur
» appartenoit, pour se l'approprier à eux-mêmes.

» Il fut aussi convenu que le saint Siège auroit le droit de visiter & de
» consacrer les Eglises en Sicile, & que si le Roi ou ses successeurs veulent
» faire

« faire venir auprès d'eux les personnes ecclésiastiques de la Sicile, soit
 « pour recevoir de leurs mains la couronne, soit pour quelque autre besoin,
 « elles seront obligées d'obéir à leurs ordres, & qu'ils pourrout faire sé-
 « journer & retenir auprès de leurs personnes ceux d'entr'eux qu'ils juge-
 « ront à propos. Par rapport aux autres affaires ecclésiastiques, il fut aussi
 « réglé que le saint Siège jouiroit en Sicile de tous les droits dont il jouis-
 « soit dans les autres parties du royaume, à la réserve des appellations,
 « & de pouvoir y envoyer des Légats, que l'on n'y souffrira point, à moins
 « que le Roi ou ses héritiers ne les aient demandés. Enfin, il fut dit que
 « le saint Siège conserveroit sur les Eglises & Monastères de la Sicile, les
 « consécrations & les Bénédictions ordinaires, pour lesquelles on lui paye-
 « roit les cens établis, ainsi que cela se pratiquoit dans les autres Eglises.
 « Quant aux élections, il fut réglé : que les ecclésiastiques assemblés éli-
 « ront la personne qu'ils en jugeront digne, & tiendront secret le choix
 « qu'ils auront fait, jusques à ce qu'ils l'aient communiqué au Roi, qui
 « l'approuvera, pourvu néanmoins qu'il n'apprenne pas que la personne
 « élue soit engagée dans le parti de ses sujets rebelles, ou d'ennemis contre
 « lui ou ses héritiers ; ou bien que ce fut une personne qu'il hait, ou que
 « par quelque autre raison, il n'estimât pas digne de mériter son consen-
 « tement à son élection (4).

Les Barons de la Pouille voyant qu'ils n'avoient pas été compris dans le traité, furent obligés de prendre la fuite pour éviter la colère du Roi. Robert Prince de Capoue eut le malheur d'être arrêté avec toute sa famille ; mais Jourdan un de ses fils trouva moyen de se sauver à Constantinople. Toute la Pouille étoit rentrée sous la domination de Guillaume, & la plupart de ses ennemis étoient abatus ou avoient pris la fuite ; mais il étoit résolu de se venger de l'Empereur de Constantinople. Etienne frère de Majone qu'il chargea d'aller attaquer les Grecs sur les côtes de la Morée, remporta sur eux une victoire si complète qu'Etmanuel envoya demander la paix au Roi de Sicile. Elle fut enfin conclue entre ces deux Princes, & l'Empereur par ce traité, reconnut Guillaume pour Roi, & lui en donna le titre.

La Sicile auroit pu jouir de la tranquillité que tant de traités avantageux venoient de lui rendre. Ils sembloient même l'en assurer ; mais la trop grande autorité que le Roi laissa prendre à Majone, & la tyrannie de ce Ministre, causèrent de nouveaux troubles. Ce favori peu satisfait du pouvoir absolu que Guillaume lui avoit confié, osa former le projet de monter sur le trône, au préjudice de celui qui l'avoit comblé de tant de bienfaits. Pour parvenir à ses fins, il offrit de grosses sommes d'argent au Pape Alexandre, afin de l'engager à ôter la couronne à Guillaume & à lui mettre sur sa tête. Le Pontife qui étoit dans les intérêts de Guillaume refusa de se prêter à de si noirs projets. Les mauvais desseins de l'Amiral étant devenus publics, toutes les villes de la Pouille & de la Sicile se liguerent pour perdre Majone. Le Roi ne voulant point ajouter foi à tout ce qu'on disoit de son favori, ne put s'empêcher de témoigner sa colère contre les villes qui s'étoient

(4) Baronius cité par Giannone. Voyez aussi Lunig, tom. II. cod. ital. Diplom. pag. 850, Tome II.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

révoltées, & leur envoya des ordres précis de rentrer dans le devoir, en déclarant que tout ce qu'on publioit contre son Ministre, n'étoit appuyé sur aucun fondement. Cette démarche du Roi n'eut aucun effet, & la haine qu'on portoit au Ministre s'étant encore augmentée, tout le Royaume se déclara ouvertement contre lui. Majone sentit alors la grandeur du péril qui le menaçoit, & il crut dissiper cette conjuration en employant le crédit de Matthieu Bonnello, à qui il vouloit donner en mariage une de ses filles. Ce Seigneur qui avoit conçu une violente passion pour Clemence fille naturelle du Roi Roger, étoit désespéré de l'opposition que l'Amiral mettoit à son mariage. Il accepta cependant la commission dont Majone l'avoit chargé; mais il se laissa bien-tôt séduire par les discours des chefs des conjurés, & il forma le dessein de tuer l'Amiral.

Mort de Majone.

Ce Ministre, au milieu de tant de périls, méditoit toujours la mort du Roi, & il avoit déjà marqué le jour pour l'exécution de ce parricide, lorsque la dispute qu'il eut avec l'Archevêque de Palerme au sujet du gouvernement du Royaume, avança la perte de ces deux scélérats. L'Archevêque, mécontent de Majone engagea Bonnello à exécuter promptement son dessein, dans la crainte qu'il ne fut prévenu par cet Amiral. Les assassins que Bonnello plaça en différens endroits ayant été découverts, Bonnello jugea qu'il étoit perdu sans ressource. Il prit aussitôt son parti, il attaqua l'Amiral l'épée à la main & le renversa du second coup qu'il lui porta. L'Archevêque ne lui survécut pas long-temps. Il mourut du poison que Majone lui avoit fait donner secrètement. Les Siciliens ayant appris la mort de l'Amiral, satisfirent sur son corps la haine qu'ils avoient conçue contre lui, & le traînèrent par les rues, lui firent mille outrages. Le Roi averti de ce qui se passoit, regarda la mort de son favori comme un attentat à sa personne & fit garder les maisons des amis & des parens de Majone pour les garantir du pillage. Henri Aristippo à qui le Roi confia l'exercice de la charge d'Amiral par *interim*, trouva enfin moyen de défabuser Guillaume & de lui faire connoître la perfidie de son favori. Un sceptre d'or, une couronne & des habillemens royaux qu'on trouva dans les trésors de Majone achevèrent de convaincre le Roi, & le portèrent à faire arrêter les frères & le fils de l'Amiral. Le Roi approuva l'action de Bonnello, & l'assura qu'il pouvoit reparoître à sa Cour en toute sûreté. L'arrivée de ce Seigneur à Palerme fut une espèce de triomphe. On s'empressa d'aller au-devant de lui, & chacun le regardoit comme le libérateur de la patrie.

Conjuration
contre le Roi.

La Reine qui avoit participé aux desseins de l'Amiral son favori, résolut de perdre Bonnello dont le grand crédit lui causoit en même-temps de la jalousie. Le Roi étoit alors renfermé de nouveau dans son palais, uniquement occupé de ses plaisirs & du soin d'amasser des trésors. Les Eunuques qui étoient continuellement avec lui, ne cessèrent de rendre suspecte la conduite de Bonnello & de représenter à Guillaume qu'on l'avoit surpris au sujet de l'Amiral. Le Roi se laissant séduire par ces discours, se persuada que Bonnello n'avoit fait périr Majone que pour lui faire éprouver le même sort. L'affection que le peuple témoignoit à ce Seigneur, l'empêcha d'abord d'user de sévérité. Bonnello s'étant aperçu qu'il n'avoit plus à la Cour le même crédit qu'auparavant, soupçonna qu'on cherchoit à le perdre. Les Barons aux-

quels il fit part de ses idées, convinrent de se défaire du Roi ou de l'enfermer dans une prison, & de mettre sur le trône Roger son fils, qui étoit alors âgé de neuf ans. Pendant que Bonnello étoit à un de ses châteaux près de Palerme pour y rassembler des provisions de bouche & le fournir de troupes, le complot pensa être découvert. Les conjurés voyant qu'ils n'avoient point de temps à perdre, ne jugèrent pas à propos d'attendre le retour de leur Chef; ils furent s'introduire secrètement dans le palais, se saisirent de la personne du Roi, & proclamèrent à sa place son fils Roger.

Bonnello craignant le retour du peuple pour son Souverain, refusa de se rendre à Palerme. Les Siciliens étoient restés tranquilles pendant trois jours; mais enfin excités par les représentations des Archevêques de Salerne & de Messine & de l'Evêque de Mazzara, ils coururent en foule au palais, & forcèrent les conjurés à rendre la liberté au Roi. Ce Prince permit à ceux-ci de se retirer, & il obtint du peuple qu'on ne leur feroit aucune violence. Roger, seul qui avoit eu l'imprudence de paroître aux fenêtres, fut blessé d'un coup de fleche. Ce Prince ne seroit pas mort de cette blessure, si le Roi, irrité de la joie qu'il avoit témoignée de son emprisonnement ne lui eût donné un coup de pied dans l'estomac. Guillaume, revenu de sa colère, en témoigna une douleur qui convenoit peu à la Majesté royale. Il quitta les ornemens royaux, & se livra entièrement aux pleurs & aux gémissemens. Ses Officiers & plusieurs Prélats firent tout ce qu'ils purent pour le consoler, & l'obligèrent enfin à se montrer au peuple. Les sanglots ayant interrompu le discours qu'il tint en cette occasion, Richard Elu de Syracuse prit la parole, & déclara aux Siciliens que le Roi leur accordoit plusieurs privilèges & franchises. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux habitans de Palerme, qu'ils ne s'y attendoient pas, puisque jusqu'alors Guillaume les avoit chargés de fortes impositions, à dessein seulement de satisfaire son extrême avarice. Bonnello voyant tous les troubles apaisés, voulut persuader au Roi qu'il n'avoit point participé à la conjuration qu'on avoit faite contre lui. Mais ce Prince lui ayant représenté que la retraite qu'il donnoit aux conjurés dévoiloit clairement son crime; il s'excusa sur les devoirs de l'humanité. Il proposa en même-temps à Guillaume d'abolir les loix onéreuses qu'il avoit imposées à ses peuples, & de rétablir les sages reglemens de Roger Comte de Sicile & de Robert Guiscard, & menaça le Roi de se procurer la liberté les armes à la main, s'il ne vouloit pas accepter ses propositions. Guillaume, offensé de la hardiesse de son Sujet, déclara qu'il trouveroit moyen de réduire lui & ses partisans; mais que s'ils vouloient rentrer dans le devoir, il oublieroit tout ce qui s'étoit passé. Les conjurés n'osant se fier à la parole du Roi, ou plutôt se servant de ce faux prétexte, s'avancèrent vers Palerme où ils jetterent la consécration. Guillaume rassembla aussitôt ses troupes, & marcha à leur rencontre. Avant que de tenter le sort d'une bataille, il fit faire de nouvelles propositions aux rebelles par Robert de Saint-Jean Chanoine de Palerme. Ce Ministre négocia avec tant de dextérité, que les conjurés demandèrent à faire la paix. Robert de Saint-Jean obtint que le Roi leur pardonneroit, & qu'il leur fourniroit des galetes armées pour sortir du royaume. Bonnello rentra en grace; & Richard Mandra qui avoit empêché les conjurés de tuer le Roi, fut fait grand Connetable de Sicile.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Fin tragique
de Bonello.

Roger Scelavo fils du Comte Simon & Tancrede Comte de Lecce, n'avoient point voulu avoir part à l'amnistie que le Roi avoit accordée. Ces Princes persévérant dans leur rébellion, s'emparèrent de plusieurs places, & firent de grands ravages sur les terres de Syracuse & de Catane. Le Roi croyant que Bonello étoit complice de tous ces défordres, le fit arrêter & mettre en prison. Il y eut quelque émeute à ce sujet; mais le peuple toujours inconstant, oublia bien-tôt celui dont il avoit pris les intérêts avec tant de chaleur. Bonello eut les yeux crevés; on lui coupa tous les nerfs des pieds, & il finit sa vie dans une prison. Guillaume vint à bout d'arrêter les progrès des autres conjurés, & le calme fut rétabli dans la Sicile. Cependant quelques partisans de Majone continuoient à exciter des troubles dans la Pouille & dans la Calabre. Les rebelles s'étoient déjà emparé de plusieurs châteaux & même de Tarente. Le Roi faisant diligence, passa dans ces provinces à la tête d'une nombreuse armée, & poursuivit les rebelles avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de sortir de ses Etats. Ceux qui tombèrent entre ses mains, furent punis de mort ou eurent les yeux crevés, & les villes rebelles ne purent apaiser ce Monarque irrité qu'en donnant de grosses sommes d'argent. Tout paroissant alors tranquille dans la Pouille, la Calabre & la Sicile, Guillaume se renferma de nouveau dans son palais, & ne voulut plus se mêler du gouvernement de ses Etats, dont il confia le soin à Matthieu Notaire de Salerne, & à Henri Evêque de Syracuse. La sévérité de Matthieu à l'égard des prisonniers qui étoient dans le palais occasionna un événement qui pensa causer une grande révolution. Ces prisonniers qui préféreroient la mort à la rigueur de leur captivité, ils trouverent moyen de briser leurs fers, se jetterent sur la garde & mirent tout en défordre dans le palais. Un des Officiers du Roi étant accouru avec un grand nombre de soldats, arrêta bien-tôt les rebelles & délivra le Roi d'un des plus grands dangers qu'il eût couru de sa vie. Cet événement engagea Guillaume à transférer les autres prisonniers dans une forteresse près de la mer, dans la crainte de se voir exposé de nouveau à une semblable révolution.

Le repos honteux dont Guillaume continua de jouir dans son palais, donna la liberté à ses Ministres & aux Eunuques de vexer les Peuples, & de les rendre malheureux. Pendant qu'ils gémissoient sous l'esclavage de ces tyrans, leur Monarque n'étoit occupé que de ses plaisirs, il faisoit construire un palais qui surpassoit en magnificence & en agremens ceux que Roger avoit fait bâtir. Mais il n'eut pas le plaisir d'en jouir, étant mort d'une dysenterie le 14 ou 15 de mai de l'an 1166, après un regne de douze ans, à compter depuis la mort de son pere.

La Reine Marguerite qui craignoit quelques mouvemens à la mort du Roi, eut soin de faire cacher cette nouvelle jusqu'à ce qu'elle eut fait venir les Barons qui devoient assister au couronnement de Guillaume fils du feu Roi. Tous les préparatifs nécessaires pour cette cérémonie étant faits, on annonça la mort du Roi en même-temps que le couronnement de Guillaume II. Ce Prince n'étoit âgé que de douze ans, mais la Reine sa mere se chargea de l'administration du royaume. Elle signala les commencemens de sa regence par le soulagement des Peuples, & fit rendre la liberté à tous les prisonniers. Les changemens qu'elle fit dans le ministère, occasionne-

GUILLAUME
II. dit le Bon
111e. Roi de Si-
cile.

1166.

rent quelques troubles, qui n'eurent point de suite dangereuses. Ils recommencerent cependant deux ans après; mais, enfin ils furent apaisés.

Ce Prince étoit à peine sur le trône, qu'Emmanuel Empereur d'Orient lui envoya une ambassade pour confirmer le traité qu'il avoit fait avec son pere. Il lui proposa en même-temps de lui donner la fille en mariage: différens obstacles en empêcherent l'exécution. Guillaume qui faisoit profession d'une grande piété, ne put apprendre le triste état où étoient les Chrétiens en Egypte, sans songer à les secourir. Il fit équiper une flotte considérable, & l'envoya sous les ordres de Gantier de Moac à Alexandrie d'Egypte contre Salaheddin.

Cependant Frederic Barbe-rouille étoit entré en Italie avec une puissante armée, pour faire la guerre contre Alexandre III. Ce Monarque considérant combien il lui seroit avantageux de mettre le Roi de Sicile dans son parti, lui envoya proposer sa fille en mariage. Guillaume qui vouloit toujours rester dans les intérêts du Pape, refusa l'alliance de l'Empereur; ce qui irrita tellement ce Prince, qu'il fit marcher un corps de troupes vers la Pouille, sous la conduite de Trifan son Chancelier. Mais la valeur de Tancrede & de Roger d'Andria, rendirent inutiles les efforts des Allemans, & les obligèrent à se retirer. Guillaume qui avoit refusé d'épouser les filles des Empereurs d'Orient & d'Occident, fit partir des Ambassadeurs pour l'Angleterre, chargés de demander en mariage Jeanne fille de Henri II. La proposition fut acceptée avec beaucoup de joye, & la Princesse s'étant rendue à Palerme, la cérémonie des nocés s'y fit avec beaucoup d'éclat. Guillaume accorda pour douaire à la Reine son épouse, la ville de Mont saint-Ange, celle de Vesi avec toutes leurs dépendances, & les droits honorifiques sur Lefina, Pefchici & sur plusieurs autres places.

Les mauvais traitemens que les Latins établis à Constantinople avoient soufferts de la part d'Andronic, engagerent Guillaume à faire partir une flotte considérable sous les ordres de Tancrede pour les secourir. Les Siciliens étant arrivés dans la Grece y commirent toutes sortes d'excess, faccagerent Duras, Thessalonique & plusieurs autres places. Andronic n'osant s'opposer aux progrès des Siciliens, excita la haine de ses nouveaux sujets & fut chassé du trône. Isaac l'Ange ayant été mis à sa place, marcha contre les Siciliens, les défit en diverses rencontres, & les obligea enfin de retourner dans leur pays.

La stérilité de la Reine faisant craindre à Guillaume, que ses Peuples n'éprouvassent de grands malheurs s'il ne laissoit point de postérité, il résolut de les prévenir en désignant un successeur. Constance fille postume du Roi Roger, étoit la seule qui restât du sang légitime des Rois Normans; car Tancrede Comte de Lecce n'étoit que fils naturel de Roger, fils du Roi Roger. L'Empereur Frederic l'ayant demandée en mariage pour Henri son fils, le Roi de Sicile y consentit, & le mariage fut célébré à Milan. Suivant la chronique de Richard de saint Germain, on assura pour dot à cette Princesse la succession irrévocable à la couronne de Sicile (5). Guillaume ne vcut pas long-temps après ce mariage, il mourut le 16 de Novembre 1189.

(5) Giannone.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1174.

1176.

Expédition
des Siciliens en
Grece.

1185.

Mariage de
Constance.

1186.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

TANCREDE
IV^e. Roi de Si-
cile.

1189.

Henri envoie
une armée en
Italie.

HENRI VI. dis-
pute la couron-
ne de Sicile à
Tancrede.

Après la mort de Guillaume qui ne laissoit point d'enfans, il s'éleva plusieurs prétendans à la couronne Constance avoit été désignée héritière de Guillaume dans une assemblée tenue à Troja, & le Roi lui avoit fait prêter serment de fidélité & à Henri son époux. L'éloignement de ce Prince qui étoit alors en Allemagne, peut-être même le chagrin de passer sous une domination étrangère, engagèrent les Peuples à proclamer Tancrede. Les Barons du royaume qui descendoient de la famille royale, portoiént aussi leurs prétentions au trône, & refusèrent de reconnoître Roger. Cependant les Siciliens après avoir mis la couronne sur la tête de Tancrede, envoyèrent demander au Pape l'investiture ordinaire. Tancrede n'avoit aucun droit au trône, & ce n'étoit que par la volonté des Peuples qu'il y étoit monté. Un grand nombre de Barons & particulièrement ceux du royaume de la Pouille, refusèrent de le reconnoître. Les mouvemens que Richard Comte de la Cerra, beau-frère de Tancrede, se donna à cette occasion, & les troupes qu'on envoya dans la Pouille engagèrent enfin les Barons à prêter serment de fidélité. Le grand Connetable Roger Comte d'Andria, qui s'étoit flatté d'obtenir la couronne, joignit ses troupes à celles de Richard Comte de Calvi, pour s'opposer aux progrès de l'armée de Tancrede. Il écrivit en même-temps à Henri qui étoit en Allemagne, pour l'engager à venir prendre possession du royaume de Sicile qui lui appartenoit du chef de sa femme. Tancrede étant passé lui-même dans la Pouille, battit les troupes du grand Connetable, & soumit la plus grande partie de la province.

Les sollicitations du grand Connetable avoient fait effet sur l'esprit de Henri, & ce Prince avoit envoyé une nombreuse armée en Italie. Elle entra dans la terre de Labour, & y mit tout à feu & à sang. Elle passa ensuite dans la Pouille, où elle détruisit un grand nombre de châteaux. Tancrede croyant qu'il étoit de sa prudence, de ne pas risquer le sort d'une bataille, & persuadé d'ailleurs que l'ardeur de ses ennemis se ralentiroit, ou même que ces troupes se dissiperoient, se retira dans Ariano, & plaça le reste de ses soldats dans les châteaux voisins. Ce qu'il avoit prévu arriva. Le Général Alleman ayant entrepris le siège d'Ariano dans les plus fortes chaleurs de l'été, perdit la plus grande partie de son armée, fut obligé de lever le siège & de s'en retourner en Allemagne. La retraite des Allemands n'empêcha pas le grand Connetable de continuer la guerre. Après avoir mis une forte garnison dans le château de sainte-Agathe, il se retira dans Ascolie. Richard Comte de la Cerra alla mettre le siège devant cette place, & n'ayant pu engager le grand Connetable Roger à se rendre, il le fit sortir de la place sous prétexte d'avoir une conférence avec lui. Pendant qu'il étoit en chemin pour se rendre au lieu indiqué, il fut assassiné par ceux que Richard avoit apostés pour exécuter ses desseins. Les habitans de Capoue effrayés de la mort du grand Connetable, ouvrirent leurs portes à Richard lorsqu'il se présenta devant cette ville. Tancrede qui étoit allé à Palerme pour y régler diverses affaires, se rendit ensuite dans l'Abruzze où il soumit le Comte Rainolde.

Cependant Henri VI. fils de Frederic, étoit monté sur le trône de l'Empire depuis la mort de son père. Toujours occupé du dessein de faire va-

loit ses droits sur la Sicile, après s'être fait couronner à Rome, il s'avança vers la Pouille. Le Pape Celestin fit tout ce qu'il put pour le détourner de cette entreprise, mais toutes ces représentations n'empêchèrent pas l'Empereur de s'emparer de la forteresse d'Arse, qui étoit sur les frontières de l'Etat ecclésiastique. Toutes les villes de la terre de Labour intimidées par la présence de l'armée Impériale, se soumirent volontairement, & il n'y eut que la ville de Naples qui osa résister. Le Comte de la Cerra qui s'y étoit renfermé, se voyant secondé des Napolitains se défendit avec tant de courage, que l'Empereur fut obligé d'abandonner son entreprise. Les excessives chaleurs de l'été, la grande quantité de fruits que les soldats Allemands avoient mangés, & le mauvais air causé par les marais voisins, avoient fait périr la plus grande partie de ses troupes, & ce Prince étoit lui-même tombé malade. Henri ayant laissé Constance son épouse à Salerne, & reçu des otages des villes qu'il avoit soumises, se rendit en Lombardie & prit la route d'Allemagne.

L'Empereur perdit ses conquêtes avec autant de facilité qu'il les avoit faites. A peine eut-il quitté l'Italie, que Richard de la Cerra se rendit maître de toutes les villes qui s'étoient soumises aux Allemands, à l'exception du Mont-Cassin, dont l'Abbé résista aux excommunications même du Pape Celestin. Les habitants de Salerne qui ne s'étoient rendus que par force à l'Empereur, ne virent pas plutôt ce Monarque éloigné, qu'ils remirent entre les mains de Tancrede l'Impératrice Constance. Ce Prince la reçut honorablement à Palerme, & peu de temps après il la renvoya comblée de présents. Les succès de Richard furent plus variés dans la terre de Labour, où l'Empereur avoit renvoyé de nouvelles troupes. Tancrede craignant enfin que le Royaume entier ne se revoltât, passa dans la Pouille avec une nombreuse armée à dessein de livrer bataille au Comte Bertolde. Il étoit prêt à en venir aux mains avec ce Seigneur, lorsqu'on lui représenta qu'il ne devoit pas compromettre sa personne en combattant contre un simple Capitaine. Ce conseil fut le salut de Bertolde, dont les troupes étoient inférieures en nombre à celles du Roi. Bertolde s'étant retiré dans le comté de Molise, attaqua le château de Monte Rodano, où il fut tué d'une pierre lancée par une machine. Tancrede de son côté, prit toutes les places du comté de Molise & de la terre de Labour; mais il ne put venir à bout de l'Abbé du Mont-Cassin.

Tancrede étant de retour à Palerme, eut le chagrin de perdre Roger son fils aîné, qu'il avoit déjà fait couronner. La douleur qu'il en ressentit fut si grande, qu'il tomba dans une maladie de langueur dont il mourut l'an 1191. On l'inhuma avec beaucoup de cérémonies dans la grande Eglise, & dans le même tombeau où reposoit son fils Roger, & on suivit en cela les ordres qu'il avoit donnés pendant sa maladie. Tancrede avoit épousé Sibille de Medania fille de Robert Comte de la Cerra, frère de mère de Roger de Sanseverin, fils de Trogisio Norman. Il en eut deux fils, Roger & Guillaume, & quelques filles, dont deux seulement lui survécurent, savoir Albitria & Mandonia.

Guillaume III. fils de Tancrede avoit été couronné du vivant de son père, & les peuples ne firent pas difficulté de le reconnaître pour souve-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1191.

Mort de Tancrede.

GUILLAUME
III. Ve Roi
de Sicile.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1193.

Guillaume de
trois.

HENRI Empe-
reur d'Allema-
gne & Vte. Roi
de Sicile.

1194.

1195.

rain ; mais l'arrivée de l'Empereur en Italie, fit bien-tôt changer les choses de face. Ce Monarque regardant la mort de Tancrede comme un événement favorable pour faire valoir les droits de Constance son épouse, reentra de nouveau dans ce pays à la tête d'une puissante armée. Les Allemands qui étoient encore dans la Pouille, le Comte de Fondi & plusieurs Barons qui étoient dans son parti, joignirent aussitôt son armée. Presque toutes les villes de la Campanie se soumirent à l'Empereur, & la ville de Naples même lui ouvrit ses portes. Salerne qui avoit livré l'Imperatrice entre les mains de Tancrede, craignant le ressentiment de l'Empereur, fit une vigoureuse résistance. Elle fut cependant obligée de se rendre, & elle éprouva le sort qu'elle redoutoit. Une partie des habitans fut massacrée, les autres furent mis en prison ou envoyés en exil, & la ville fut entièrement détruite. La Pouille, la Calabre & la Sicile se déclarèrent pour Henri. La Reine Sibille se voyant abandonnée de ses sujets, se retira dans une forteresse où elle pouvoit se défendre pendant long-temps. L'Empereur lui fit proposer de lui donner le comté de Lecce, & à son fils Guillaume la principauté de Tarente, s'il vouloit céder toutes ses prétentions à la couronne. La Reine qui se voyoit sans ressources, accepta les propositions qui lui furent faites, & Guillaume eut la lâcheté d'apporter la couronne de Sicile aux pieds de l'Empereur. C'est ainsi que le royaume de Sicile passa des Princes Normans dans la maison de Suabe.

A peine Henri fut-il monté sur le trône de Sicile, qu'il gouverna plutôt en tyran qu'en souverain. Une conjuration supposée lui fournir le prétexte de faire arrêter le jeune Guillaume, la Reine Sibille, ses filles & tous les Seigneurs & Prélats qui s'étoient opposés à son élévation. Guillaume eut les yeux crevés, & ses partisans périrent dans divers supplices. Henri exerça même sa fureur jusques sur les morts. Il fit déterrer les corps de Tancrede & de son fils Roger, & on leur ôta par ses ordres les couronnes royales avec lesquelles ils avoient été enterrés. Il fit en même-temps casser tous les actes, privilèges, concessions, & généralement tout ce qui avoit été fait sous le nom de ces deux Princes qu'il regardoit comme des usurpateurs.

Constance qui étoit partie d'Allemagne pour aller partager avec l'Empereur la couronne de Sicile, accoucha d'un fils dans Esi, petite ville de la Marche d'Ancone, à qui on donna le nom de Frederic Roger. L'Empereur s'étant fait reconnoître souverain dans toute l'étendue de ses nouveaux Etats, s'en retourna en Allemagne, emportant avec lui toutes les richesses & les trésors qui avoient appartenus aux Rois de Sicile. Ayant fait une nouvelle levée de troupes, sous prétexte qu'il les destinoit pour la guerre de la Terre-Sainte, il repassa en Italie où il exerça les plus horribles cruautés. Résolu de détruire entièrement les Normans, il les fit inhumainement massacrer, & n'épargna pas même les enfans. L'Imperatrice Constance ne pouvant plus supporter la barbarie de l'Empereur, fit soulever les Peuples qui lui étoient attachés. Ils se jetterent sur les Allemands dont ils firent un grand carnage, & Henri auroit eu le même sort s'il ne se fut sauvé dans une forteresse. Ce Prince y auroit été bien-tôt forcé, & n'auroit pu échapper à la fureur des Siciliens s'il n'eut accepté les conditions que Constance lui fit proposer. On convint de le laisser sortir en liberté, moyennant qu'il retourneroit aussi-tôt

aussi-tôt en Allemagne. Henri délivré d'un si pressant danger, se reconcilia avec sa femme & les Barons qui s'étoient révoltés. Ce Prince mourut peu de temps après à Messine, le 29 de septembre 1197; ce qui délivra les habitants de Sicile & de la Pouille des continuelles inquiétudes où la cruauté de leur nouveau Souverain les avoient jettés.

Après la mort de Henri, Constance s'empara du gouvernement du Royaume, & travailla à rétablir la tranquillité dans ses Etats. Elle ordonna pour cet effet aux soldats Allemands de sortir de la Sicile & de la Pouille, avec défense d'y rentrer sans sa permission. Cette Princesse fit ensuite conduire dans le royaume de la Pouille & dans celui de Sicile le jeune Frédéric son fils, qu'elle avoit laissé entre les mains du Duc de Spolète pour l'élever. Elle demanda au Pape pour elle & pour ce Prince l'investiture accoutumée. Innocent III. refusa de l'accorder sous les mêmes conditions que le Pape Adrien l'avoit donnée à Guillaume I. La Reine ayant consenti à annuler quatre articles de l'investiture, le Pape lui accorda sa demande. Le Cardinal d'Osie se rendit à Palerme en qualité de Légat du saint Siège, mit la couronne sur la tête de Constance & de Frédéric, reçut le serment de fidélité qu'ils prêtèrent, & leur reconnôissance d'un tribut annuel de six cens schifates pour la Pouille & la Calabre, & de quatre cens pour la Marisie.

L'Imperatrice Constance mourut quelque temps après, c'est-à-dire, le 5 de décembre de l'an 1198. Par le testament qu'elle fit deux jours avant sa mort, elle laissa son fils Frédéric & le Royaume sous la tutelle d'Innocent III. Cette disposition eut des suites dangereuses, & occasionna de grands troubles dans le royaume, comme on le verra par la suite de cette histoire. La race royale des Princes Normans finit par la mort de Constance. Cependant il resta plusieurs Barons & Comtes, qui par une longue suite d'années transmiroient avec leurs terres considérables cet avantage à leur postérité.

Innocent III. ayant appris la mort de Constance, exerça aussi-tôt les fonctions de tuteur du jeune Frédéric, & envoya des Légats pour se faire reconnoître en cette qualité. Le grand Chancelier Richard & tous ceux de son parti, refusèrent de se soumettre aux dernières volontés de Constance. D'un autre côté, Marcovalde Général Alleman, ayant rassemblé une nombreuse armée, fut bien-tôt joint par quelques Barons Normans qui ne cherchoient que l'occasion d'exciter des troubles. Rofrido Abbé du Mont-Cassin considérant que Marcovalde se proposoit plutôt d'envahir l'Etat que de le défendre, refusa d'écouter les propositions qu'il lui fit. Le Général Alleman, irrité contre l'Abbé du Mont-Cassin, se jeta sur les terres de l'abbaye, & commit de grands désordres. Le Pape informé de ce qui se passoit, envoya quelques troupes pour repousser les factieux. Mais Marcovalde ayant reçu en même-temps de nouveaux secours, trouva moyen d'entrer dans la ville de saint-Germain, où il exerça toutes sortes de cruautés. Il attaqua ensuite l'abbaye du Mont-Cassin : tous ses efforts furent inutiles, & il fut obligé de se retirer après avoir perdu une grande partie de son armée.

Le Pape mit alors tout en usage pour arrêter les violences de Marcovalde. Il commença par l'excommunier solennellement avec tous ceux de son parti, ordonna ensuite une levée de troupes & menaça de publier une Croisade contre le Général Alleman. Toutes ces choses n'empêchèrent pas cependant

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.
Mort de Henri.

1197.
Constance
s'empare du
gouvernement
du royaume.

Mort de Con-
stance.

FRANCIS I.
Vice-Roi de Si-
cile.

1198.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Marcovalde de ravager le territoire du Mont-Cassin, & l'Abbé ne trouva pas d'autre expédient pour se délivrer d'un si dangereux ennemi, que de lui offrir une grosse somme d'argent, afin de l'engager à se retirer. Le Comte de Fondi suivit l'exemple de l'Abbé, & se mit à l'abri des entreprises de Marcovalde. Ce Général feignit de vouloir se reconcilier avec le Pape, & lui fit faire même plusieurs propositions. Le Pontife consentit à lever l'excommunication à condition qu'il restitueroit toutes les villes dont il s'étoit emparé; qu'il indemniferoit le saint Siège & l'Abbé du Mont-Cassin, & qu'il prêteroit serment de fidélité. Ces propositions ne s'accordoient pas avec les desseins de Marcovalde, il continua à désoler les provinces. Il passa ensuite dans la Sicile, qui éprouva les mêmes malheurs que la Pouille & la Calabre.

Entreprises de
Gautier sur le
royaume de Si-
cile.

De nouveaux troubles s'élevèrent bien-tôt dans le Royaume, & furent causés par les prétentions de Gautier Comte de Brienne François de nation. Il avoit épousé Albinia fille de Tancrede & de Sibille, & sœur de Guillaume III. qui avoit été chassé du trône par Henri VI. Cet Empereur étoit convenu avec Guillaume lorsqu'il lui céda la couronne, de lui laisser le comté de Lecce & la principauté de Tarente. Gautier s'adressa au Pape en qualité de tuteur du jeune Frédéric pour lui demander l'exécution de ce traité. Le Pape craignant que ce Seigneur François ne se joignit aux ennemis de l'Etat, crut qu'il étoit à propos d'accorder à Gautier ce qu'il demandoit. Il voulut auparavant en informer les Gouverneurs du jeune Roi. L'Archevêque de Palerme désapprouva la conduite du Pape, qui vouloit disposer suivant ses volontés des comtés & principautés du Royaume, comme s'il en eût été le Souverain. Il assemble le peuple de Messine, & l'exhorta à s'opposer fortement à la résolution d'Innocent. Gautier reconnoissant alors que la bonne volonté du souverain Pontife ne lui suffiroit pas pour réussir dans ses desseins, passa en France & y leva des troupes pour les conduire dans le royaume de la Pouille.

Cependant Marcovalde continuoit ses brigandages dans la Sicile, & s'étoit emparé d'un grand nombre de villes & de châteaux. Les troupes que le Pape avoit envoyé dans cette île se trouvant en état d'attaquer ce factieux, on résolut d'en venir aux mains avec lui. Marcovalde eut soin d'éviter le combat, & tâcha de gagner du temps. Il n'ignotoit pas que ces troupes manquoient d'argent & de vivres, & qu'en conséquence cette armée ne pourroit subsister long-temps. Il fit faire des propositions de paix, & l'on étoit prêt de conclure un traité avec lui, lorsqu'un Officier du Pape s'y opposa de la part de son Souverain. Les voies de négociation ayant été ainsi rompues, on en vint aux mains entre Palerme & Mont-Real; mais après un combat dans lequel Marcovalde eut plusieurs fois l'avantage, les Allemands & les Sarrafins de Sicile qui s'étoient joints à eux, furent enfoncés de toutes parts & entièrement défaits. Le Général Alleman se voyant sans ressource prit la fuite & l'on fut quelque temps sans entendre parler de lui.

1200.

La retraite de ce factieux ne rendit pas la tranquillité au Royaume. Diopold Seigneur Alleman étoit dans la Pouille où il commettoit une infinité de désordres. Il avoit été fait prisonnier par le Comte de Caserte, & il ne fut remis en liberté qu'après la mort de ce Comte. Il n'en profita que pour causer de nouveaux troubles dans l'Etat. Le monastère du Mont-Cassin fut exposé à sa fureur, & il fit de grands ravages sur les terres de cette Abbaye.

Sur ces entrefaites Gautier Comte de Brienne entra en Italie avec un petit nombre de troupes qu'il avoit levées en France. Diopold le regardant comme son rival rassembla une nombreuse armée, à dessein de le chasser du Royaume. Le Pape qui avoit pris son parti, envoya à Gautier une somme considérable pour le mettre en état d'augmenter le nombre de ses troupes. Il écrivit en même-temps aux Comtes, Barons & aux habitants du Royaume pour les engager à prendre les intérêts du Comte de Brienne. Gautier étant entré dans la terre de Labour, & ayant été joint par l'Abbé de Mont-Cassin & l'Archevêque de Capoue, s'empara de la ville après s'être rendu maître de plusieurs autres postes dans les environs. Diopold dont les troupes étoient plus nombreuses que celles du Comte de Brienne, s'avança vers l'endroit où Gautier étoit campé, & lui livra bataille. Le succès ne répondit pas à son attente: les troupes du Comte de Brienne se battirent avec tant d'ardeur que les Allemands furent entièrement défaits. Cette victoire fut suivie de la prise de plusieurs places, & Gautier après s'être emparé de la plus grande partie du comté de Molise, se vit bien-tôt maître de la principauté de Tarente, du comté de Lecce & des villes de Brindes, de Meli & de Montepiloso.

L'Archevêque de Palerme ne vit pas sans chagrin les grands succès du Comte de Brienne, & il employa toutes sortes de moyens pour les arrêter. Ce Prélat s'étoit emparé de toute l'autorité dans la Sicile, & il dispoſoit des comtés, baronies & des autres emplois & dignités. Il avoit fait venir auprès de lui Gentil de la Pagliara son frere qu'il nomma un des Gouverneurs du Royaume. Marcovalde eut aussi part à l'administration des affaires, & ces espèces de Triumvirs partagerent entr'eux toute l'autorité. L'Archevêque voulut en même-temps engager les Barons du Royaume à chasser Gautier de la Pouille & à ôter la tutelle au souverain Pontife. Le Pape irrité de la conduite de l'Archevêque, l'excommunia & le priva de l'Archevêché de Palerme, de l'Evêché de Troja & de la charge de grand Chancelier de Sicile. Cette excommunication eut l'effet que le Pontife en attendoit: en un instant le Prélat se vit abandonné de tout le monde, & devint bien-tôt l'objet du mépris public; ce qui le força à chercher à se reconcilier avec le Pape. Mais sur la proposition qu'on lui fit de favoriser le Comte de Brienne dans son entreprise, il persista dans ses premiers desseins, & se ligua avec le Comte Diopold. Ce guerrier étant passé dans la Pouille, osa attaquer une seconde fois le Comte de Brienne: le sort de cette bataille ne fut pas différent de celui de la précédente, & Diopold ne se sauva qu'avec beaucoup de peine.

Cependant Gentil frere de l'Archevêque de Palerme, & qui étoit chargé de la garde du Roi, livra à Marcovalde la ville de Palerme & toute la Sicile, à la réserve de Messine. On prétend que Marcovalde avoit dès-lors pris la résolution d'attenter à la vie du Roi, & d'usurper la couronne; mais qu'il avoit été retenu par la crainte que le Comte de Brienne ne fit valoir les droits de sa femme. Il voulut pour cet effet engager le Pape à cesser de favoriser Gautier, & à l'obliger de sortir du Royaume. Pendant qu'il étoit occupé de ces desseins ambitieux, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau. La mort de ce factieux fut cause des nouveaux malheurs dont la Sicile fut accablée. Guillaume Capparone autre Capitaine Allemand

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Troubles occasionnés par le Comte de Brienne.

1202.

voulut remplacer Marcovalde, & prit le titre de gardien du Roi & de gouverneur de Sicile. Les partisans de Marcovalde refusèrent de lui obéir, ce qui forma un nouveau parti dans l'Etat.

L'ancien Archevêque de Palerme qui avoit alors obtenu l'absolution du Pape, dont il avoit juré de prendre les intérêts, repassa en Sicile où il exerça comme auparavant la charge de grand Chancelier. Capparone ayant consenti à reconnaître Innocent pour tuteur de Frederic, fut aussi absous de son excommunication & partagea l'administration de l'Etat avec l'ancien Archevêque de Palerme. D'un autre côté Diopold cherchoit à faire de nouvelles conquêtes dans la Pouille, mais le Comte de Brienne & ses partisans remportoient toujours quelques avantages sur lui. Tant de mauvais succès ne furent pas capables d'abattre le courage de Diopold. Il se flattoit toujours de trouver quelque occasion favorable pour réparer ses pertes. La négligence du Comte de Brienne lui en fournit bien-tôt une : il surprit l'armée qui n'étoit pas sur ses gardes, & la tailla en pieces. Le Comte de Brienne fut fait prisonnier, & mourut quelques jours après du grand nombre de blessures qu'il avoit reçues dans le combat. Albinia veuve du Comte de Brienne, qui étoit restée enceinte, accoucha d'un fils qui fut aussi nommé Gautier & qui devint Comte de Lecce. C'est de lui que descendoient la Reine Marie d'Eugenio, & Brenne femme du Roi Ladislas II.

Le parti de Diopold se trouvoit alors si puissant par la mort du Comte de Brienne, que le Pape Innocent fut obligé de faire la paix avec lui, & de le charger de la garde du royaume. Diopold & les autres Capitaines Allemands prêtèrent serment de fidélité, & reconnurent le Pape comme Regent ou Tuteur du royaume de Sicile & de ses dépendances. Diopold s'étant ensuite rendu à Rome, eut une conférence avec le souverain Pontife au sujet de l'administration de l'Etat, & après avoir réglé ensemble ce qu'il étoit à propos de faire pour rétablir la paix, il alla à Palerme du consentement du Pape. Le grand Chancelier jaloux de l'autorité de Diopold, le surprit par trahison, & le fit emprisonner avec un de ses fils. Diopold trouva moyen de se sauver à la faveur de la nuit, & de se rendre à Salerne, d'où il passa dans la terre de Labour pour faire la guerre aux Napolitains qui avoient maltraité les Allemands.

La bonne intelligence n'avoit pas long-temps régné entre le grand Chancelier & Guillaume Capparone. Le premier voulant que celui-ci cedât entièrement l'administration du royaume & la garde de la personne du Roi, excita de grands troubles dans la Sicile. Chacun eut ses partisans, & les Sarrasins de cette île profitant du désordre, prirent les armes & firent beaucoup de dégât. La Pouille n'étoit pas plus tranquille, & Conrad de Marlei Comte de Sora faisoit de grands ravages dans la terre de Labour & dans l'Etat de l'Eglise. Le Pape espérant remédier à tous ces maux par sa présence, passa en Sicile avec un grand nombre de Cardinaux, d'Archevêques & d'autres Prélats. Il proposa à Frederic, qui étoit alors âgé de treize ans, de lui faire épouser Constance fille d'Alphonse II. Roi d'Aragon. Ce mariage se fit au mois de février 1209.

Après la mort de Henri VI. l'Empire d'Allemagne auroit dû appartenir à Frederic son fils; mais les Electeurs se trouvant partagés, les uns nom-

1205.

1108.

merent Philippe Duc de Suabe, frere du feu Empereur, & les autres reconnurent Othon IV. Duc de Saxe, qui fut couronné à Aix-la-Chapelle. Le parti de Philippe prévalut pendant dix ans, après lesquels Othon demeura maître de l'Empire. Le Pape avoit toujours favorisé Othon, & lui avoit même donné à Rome la couronne Imperiale. La dispute que les Allemans eurent avec les Romains, servit de prétexte à Othon pour ravager les terres de l'Eglise, & même pour tenter la conquête de la Pouille & de la Sicile. Le Comte Diopold & le Comte de Celano, l'un maître de Capoue & l'autre de Salerne avoient excité l'Empereur à cette dernière expédition. Othon étant entré dans la Pouille & la Calabre, se rendit maître de la plus grande partie du pays. Le Pape alarmé de tant de succès, fit tout ce qu'il put pour engager l'Empereur à laisser Frederic tranquille possesseur de ses Etats. Othon prétendant que toutes les provinces de l'Italie étoient du ressort de l'Empire, n'eut aucun égard aux représentations du Souverain Pontife. Innocent n'ayant point de forces suffisantes pour arrêter les progrès de l'Empereur, & voyant que toutes ses remontrances étoient inutiles, prit le parti de l'excommunier, & le déclara privé du trône dans un Concile qu'il tint à Rome à ce sujet. Il écrivit en même-temps aux Electeurs & aux Princes Allemans, pour les exhorter à ne plus regarder comme leur Souverain, un parjure & un excommunié, & à procéder en conséquence à une nouvelle élection. Les lettres du Pape produisirent un grand effet, & mirent toute l'Allemagne en mouvement. Les ennemis d'Othon se servant de ce prétexte, tinrent une assemblée dans laquelle ils élurent Frederic qui avoit alors quinze ans, & auquel ils avoient prêté serment dès son enfance. Les troubles de l'Allemagne obligèrent Othon à quitter l'Italie, & à se rendre dans l'Empire où sa présence étoit nécessaire.

Frederic ayant reçu les Ambassadeurs des Princes Allemans, se détermina bien-tôt à aller prendre possession de l'Empire. Il arriva à Constance par des chemins détournés, pour éviter toute surprise. Pendant qu'il étoit à Constance, la plus grande partie des habitans de la Suabe lui offrirent leurs services, & Othon voyoit tous les jours son parti s'affoiblir considérablement. Frederic dont le nombre des partisans s'augmentoient tous les jours, arriva à Aix-la-Chapelle où il fut couronné Empereur.

Innocent III. étant mort, Honorius III. fut mis en sa place. Ce Pontife proposa à Frederic de remettre en sa disposition les royaumes de la Sicile & de la Pouille, parce que s'ils restoiént unis en sa personne avec la qualité d'Empereur, il seroit à craindre qu'on ne les regardât plus comme fiefs de l'Eglise. Frederic répondit qu'il étoit prêt à céder à son fils Henri les royaumes de Sicile & de la Pouille, & que par conséquent il n'y auroit plus rien à craindre pour les droits de l'Eglise. Honorius ne pouvant refuser ces propositions, promit d'envoyer un Légat pour mettre fin à cette affaire.

La mort d'Othon arrivée en 1218, rendit Frederic seul possesseur de l'Empire. Il avoit dessein de se faire couronner à Rome. Honorius ne consentit à lui donner la couronne Imperiale qu'aux conditions qu'il lui remettrait le comté de Fondi. Frederic étant arrivé à Mantoue, y trouva un Légat du Pape qui l'obligea de promettre par serment qu'il seroit soumis au saint Siège, en défendrait les droits, & qu'il céderoit les royaumes de la

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1209.

FREDERIC II.
COURONNÉ EM-
PEREUR.

1213.

1218.

Pouille & de la Sicile à son fils Henri (6). Il exigea en même-temps de ce Prince, qu'il annulât toutes les constitutions & usages introduits contre les libertés ecclésiastiques, & qu'il restituât le Duché de Spolète, les terres de la Comtesse Matilde, Ferrare, Villamediana, Monte-Fiascone, & les villes de Toscane qui appartenoient au patrimoine de saint Pierre; enfin il se fit remettre le comté de Fondi (7). Les complaisances que Frederic avoit eues pour le Pape, ne furent pas capables de lui concilier l'amitié de ce Pontife. Les ordres de l'Empereur étoient mal exécutés dans les villes du parti Guelfe (8) attachées au saint Siège, & il y avoit lieu de penser que le Pape n'entretenoit cette division que pour mettre des bornes à la puissance de Frederic, qui seroit devenue trop redoutable. Frederic obligé de dissimuler alors, parut ne faire aucune attention à la conduite du Pape. Il se rendit dans la terre de Labour pour s'opposer aux mauvais desseins de quelques Barons du royaume, & il avoit laissé dans la Toscane Conrad Evêque de Spire, & Chancelier de l'Empire en Italie, pour retenir ses partisans dans le devoir, & lui en gagner de nouveaux.

Frederic étant allé ensuite à Capoue, y établit un nouveau tribunal nommé la *Corte Capuana*, dans lequel il ordonna que tous les Barons & les Communautés des villes & terres, ainsi que toutes autres personnes représentassent les titres, concessions & privilèges, en vertu desquels ils possédoient leurs châteaux ou autres biens venant de lui ou des Rois ses prédécesseurs, à la réserve cependant de ce qui auroit été donné par Tancrede ou ses fils qu'il regardoit comme des usurpateurs, & dont il ne vouloit pas par conséquent que les actes subsistassent, ni qu'on en fit aucun usage. Il vouloit connoître par ce moyen si les possesseurs des fiefs les avoient obtenus légitimement afin d'en priver ceux qui ne les avoient acquis qu'à la faveur des troubles & des désordres. Ceux qui refusèrent de représenter les titres, furent privés de leurs fiefs, & leurs privilèges furent révoqués. Il ôta aussi les places à ceux qui les avoient eues par fraude pendant sa minorité, ou qui avoient abusé de leur crédit pour causer des troubles dans l'Etat. Plusieurs Evêques privés de leurs postes, furent obligés de se retirer à Rome sous la protection du Pape Honorius, & Frederic en mit d'autres à leur place. Co-

(6) Lunig. Tom. II. Cod. Ital. Diplom. p. 866.

(7) Le comté de Fondi appartenoit au saint Siège, en vertu du testament de Richard Comte de Fondi, qui le lui avoit légué au mois de janvier 1211. Lunig. *ibid.* pag. 664. & suiv.

(8) Les sentimens sont différens sur l'origine des factions Guelfes & Gibelins. On peut consulter les Ecrivains que Struvius a rassemblés. *Sinag. hist. Germ. differt.* 17. §. 4. pag. 510. L'opinion qui paroît la plus vraisemblable, est celle d'André Prêtre, dans sa Chronique de Bavière pag. 25. Struvius en rapporte les paroles. Ces deux fameuses factions ne prirent point naissance comme quelques-uns l'ont cru, sous le regne de Fre-

deric, & il n'en fut pas l'Auteur, ainsi Fazzel l'a prétendu sans raison. Elles s'élevèrent long-temps auparavant, & Frederic les trouva établies en Italie. C'est en Allemagne qu'elles prirent naissance depuis l'an 1139, dans les temps de l'Empereur Conrad III. & de Roger I. Roi de Sicile. Les Gibelins qui furent toujours attachés au parti des Empereurs, prirent leur nom d'un bourg d'Allemagne appelé Gibelin, où étoit né Henri fils de Conrad. Les Guelfes toujours partisans des Papes, furent ainsi appelés du nom de Guelfe Duc de Bavière. Ces deux noms passèrent ensuite d'Allemagne en Italie, à l'occasion d'une affaire qui arriva à Florence, & qui produisit de grandes divisions. *Inverges ann.* 1232. *Hist. Patrim. rom.* 1. *Gian.*

Prince se trouvant pressé d'argent pour fournir aux dépenses de son armée, se vit forcé de lever des contributions sur les Eglises & sur les Ecclésiastiques.

Le Pape se plaignit hautement de la conduite de Frederic, & l'accusa de violer les immunités & les libertés ecclésiastiques, malgré le serment qu'il avoit fait d'en soutenir les droits en toute occasion. Honorius se trouvant offensé de ce que l'Empereur osoit disposer des évêchés, & en chasser ceux qui les possédoient avec l'appobation du saint Siège, lui envoya des Légats pour lui demander le rétablissement des Evêques dépouillés. L'Empereur représenta que les Souverains avoient toujours en droit de chasser de leurs Etats les sujets qui leur étoient infidèles ou suspects: que depuis le regne de Charlemagne, les Empereurs avoient donné l'investiture des évêchés & des autres dignités par l'anneau & la crosse: que l'un des plus anciens droits des Rois de Sicile étoit celui de donner l'investiture & leur approbation aux élections des Prélats: enfin l'Empereur assura qu'il s'exposeroit plutôt à perdre sa couronne qu'à déroger à un seul point de tous ses droits (9).

La prise de Damiette par le Soudan d'Egypte & le secours dont les Chrétiens avoient besoin, reconcilièrent le Pape avec l'Empereur. Ce Prince avoit déjà envoyé une grosse somme d'argent aux habitans de Damiette; mais il promit au Pape de faire lui-même le voyage de la Terre-sainte dans un certain temps marqué. Avant que d'entreprendre ce voyage, comme il étoit devenu veuf, & qu'il ne lui restoit qu'un fils nommé Henri, il le fit couronner Roi d'Allemagne à Aix-la-Chapelle. Il conclut promptement le mariage de ce jeune Prince avec Marguerite fille de Leopold Archiduc d'Autriche.

L'Empereur étoit dans la Pouille, lorsque l'armée des Croisés qui revenoit de Syrie y arriva. Le grand Maître de l'Ordre Teutonique qui l'avoit accompagnée, proposa à Frederic d'épouser Yolande fille unique de Jean de Brienne & de feu Marie Reine de Jerusalem sa femme. Pour l'engager à se déterminer, il lui représenta que cette Princesse en qualité d'héritière de sa mère lui apporteroit en dot la couronne de Jerusalem, qu'il pourroit facilement reprendre sur le Soudan d'Egypte. L'Empereur ayant accepté avec joye cette proposition, le grand-Maître de l'Ordre Teutonique en fit part au Pape. Ce Pontife obtint le consentement du Roi Jean & de Guérin de Montagu grand-Maître de l'Ordre des Chevaliers hospitaliers, & l'Empereur promit solennellement d'épouser Yolande. Frederic s'engagea en même-temps à passer en Syrie dans le terme de deux ans avec une puissante armée. Par ce mariage, Jean de Brienne, qui en vertu des droits de la Reine Marie sa femme avoit joui pendant vingt-sept ans du titre de Roi de Jerusalem, l'abandonna avec ses prétentions à sa fille Yolande (10). Les noces ne furent célébrées

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Bronzini en-
tre Frederic &
le Pape Honorius III.

Mariage de
Frederic avec
Yolande Reine
de Jerusalem.

1222.

(9) Fazzel. Dec. 2. lib. 8. c. 2. fol. 448. Giannone.

(10) Les Auteurs parlent de deux différentes unions de la couronne de Jerusalem à celle de Sicile. La première se fit l'an 1212, en la Personne de l'Empereur Frederic II. Roi de Sicile à cause des droits de Yolande sa seconde femme. Giannone pense que celle-

ci est la mieux fondée, & je vais rapporter ce qu'il en dit. La seconde se fit l'an 1272, en la personne de Charles I. d'Anjou par la cession de Marie, fille du Prince d'Antioche. Celle-ci ne paroît pas claire, & on ne la regarde pas comme bien solide.

Après la mort de Baudouin frere de Godfrey de Bouillon premier Roi de Jerusa-

qu'en 1125, & cette cérémonie se fit à Brindes où la Princesse s'étoit rendue. Frederic voulut alors être couronné Roi de Jerusalem, & il exigea que

Jem, la couronne passa l'an 1119 sur la tête de Baudouin second son cousin. Ce Prince n'ayant point d'enfants mâles, voulut assurer la succession à Melisende sa fille aînée, en la mariant à Foulques Comte d'Anjou, qui porta le titre de Roi de Jerusalem l'an 1115.

Il eut pour successeur Baudouin III. son fils, & ensuite son frère Amauri. Celui-ci laissa un fils nommé Baudouin IV. âgé de treize ans, & il en regna douze sous la régence de Raimond Comte de Tripoli.

Baudouin IV. n'eut point d'enfants : il laissa seulement deux sœurs filles d'Amauri, la première s'appelloit Sibille, la seconde Isabelle. Sibille avoit été mariée à Guillaume, Marquis de Montferrat, & de ce mariage étoit né un fils appelé Baudouin. Guillaume étant mort, Sibille épousa Gui de Lusignan que Baudouin vouloit d'abord faire reconnoître pour son successeur ; mais rendant ensuite justice à son neveu, il le fit couronner Roi sous le nom de Baudouin V. & lui donna le Comte de Tripoli pour tuteur.

Après la mort de Baudouin V. qui ne laissa point d'enfants, le Comte de Tripoli & Gui de Lusignan le disputèrent la couronne. Sibille l'obtint en faveur de Gui son mari, & le Comte mécontent de ce qu'il en étoit privé, eut des secrettes intelligences avec Salaheddin Soudan d'Egypte. Ce Prince ayant déclaré la guerre aux Chrétiens de Syrie, & mis le siège devant Tiberiade, Gui Roi de Jerusalem marcha au secours de cette place. Le Comte de Tripoli ayant abandonné les Chrétiens en cette occasion, leur ordonna d'être enterrés déshonorés, & Gui fut fait prisonnier. Il fut obligé de donner pour sa rançon Acre, Berite & Afcalon. Le Soudan maître de Tiberiade & des autres villes voisines, le fut bien-tôt de Jerusalem, & il ne resta plus en Asie aux Chrétiens, qu'Antioche, Tripoli & Tyr. Tel fut l'état des Chrétiens dans ce pays, l'an 1187.

Sibille qui avoit épousé en secondes nocces Gui de Lusignan, mourut sans enfants. Conrad Marquis de Montferrat épousa sa sœur Isabelle, en vertu des droits de laquelle il prétendait au royaume de Jerusalem. Cette prétention l'engagea à défendre la ville de Tyr ; car Tripoli étoit donné à Baudouin Prince d'Antioche, après la mort du Comte de Tripoli. Le triste état où les Chrétiens étoient réduits dans l'Orient, engagea le Pape à publier une nouvelle Croisade en 1188,

& l'on reprit en 1190 saint-Jean d'Acre. Les Rois de France & d'Angleterre terminèrent les difficultés qui s'étoient élevées entre Gui de Lusignan & le Marquis de Montferrat, au sujet du royaume de Jerusalem. Suivant le témoignage de plusieurs Auteurs, il fut décidé que Gui conserveroit pendant sa vie le titre de Roi de Jerusalem, & qu'après sa mort le Marquis de Montferrat en à son défaut, ses enfants auroient cette couronne, mais que les villes de Tyr, de Sidon & de Berite resteroient au Marquis.

Du mariage de Conrad de Montferrat avec Isabelle sœur de Sibille & fille du Roi Amauri, il n'y eut point de fils, mais seulement quatre filles. L'aînée fut Marie qui épousa Jean Comte de Brienne. Aîsée la seconde fut, suivant le témoignage de Summonte, mariée à Hugues Roi de Chypre. La troisième nommée Sibille, épousa Livon Roi d'Arménie. Melisende la quatrième, suivant le même Auteur, eut pour mari le Prince d'Antioche, & de leur mariage naquit Marie, qui par les droits de sa mère, prétendoit que le royaume de Jerusalem lui appartenoit.

Les droits à cette couronne étoient donc passés à la postérité d'Isabelle fille d'Amauri & sœur de Baudouin IV. Chaque branche y avoit ses prétentions ; mais aucune d'elles ne la possédoit puisqu'elle étoit au pouvoir de Salaheddin. Jean de Brienne étoit regardé comme l'un des plus légitimes prétendants, & en qualité d'époux de Marie fille aînée d'Isabelle, il se faisoit nommer Roi de Jerusalem. Ce fut de ce mariage que naquit Yolande épouse de Frederic II.

Frère Etienne de Lusignan dans la Chronique de Chypre, oppose aux Rois de Sicile ceux de Chypre, & prétend que les droits à la couronne de Jerusalem leur appartiennent comme en étant les plus proches héritiers. Il rapporte à ce sujet que les Rois de Chypre avoient coutume de se faire premierement couronner à Nicosie pour le royaume de Chypre, & qu'ensuite ils alloient à Famagoutte prendre la couronne de Jerusalem. Il parolt que cet Auteur se trompe dans le droit qu'il attribue aux Rois de Chypre, puisqu'il est évident, par la Généalogie des Rois de Jerusalem, que la Reine Marie mere de la Princesse Yolande étoit la plus proche héritière, en qualité de fille aînée d'Isabelle, fille d'Amauri Roi de Jerusalem.

le Seigneur de Tyr & divers autres Barons de la Palestine qui se trouvoient à la suite du Roi Jean lui prêtassent serment de fidélité. Il envoya aussi à saint Jean d'Acre l'Evêque de Molfetta pour recevoir l'hommage de ses nouveaux sujets.

Pendant que Frederic étoit occupé du dessein de faire la conquête du royaume de Jerusalem, il songeoit à tendre la tranquillité au royaume de Sicile, & à rétablir la ville de Naples dans son ancienne splendeur. Depuis long-temps les Sarrafins de la Sicile caufoient de grands désordres dans cette île, & se tenoient redoutables aux Siciliens. L'Empereur considérant qu'ils étoient trop voisins de l'Afrique dont ils recevoient de frequens secours, en transporta une grande partie dans la Pouille, & leur assigna Lucera pour y fixer leur séjour. La seconde translation de ces peuples se fit en 1247. Frederic leur donna pour demeure une autre Lucera qui fut surnommée des *Payens*. Dans la suite ce Prince accorda à la première colonie tout le territoire qu'on nommoit *Japigia* qui est présentement la *Capitanate*. Frederic, Conrad & Mainfroi ses successeurs, furent obligés de tolérer les désordres que ces barbares commettoient dans la province; parce qu'ils étoient bons guerriers, & qu'ils s'en servoient dans les différentes guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Papes ou contre d'autres Princes de l'Italie. Charles I. d'Anjou ayant fait la conquête du royaume de Naples & de Sicile, les chassa entièrement de l'Italie.

Naples en qualité de ville Grecque, avoit eu autrefois des écoles où la jeunesse étoit instruite dans les belles-lettres; mais la barbarie des siècles lui avoit fait perdre son ancien éclat. Frederic résolu d'élever cette ville au-dessus de toutes les autres du royaume de la Pouille, y rétablit les écoles & les mit en forme d'academie. Elle n'étoit pas seulement pour la ville de Naples comme auparavant; mais pour tous les sujets de l'Empereur en Italie. Il ordonna que les Professeurs ne pourroient enseigner ailleurs que dans cette academie, & que les jeunes gens, tant du royaume de la Pouille que de la Sicile, ne feroient leurs études dans aucune autre ville que dans Naples. Pour engager la jeunesse à l'étude des sciences, il accorda un grand nombre de privilèges aux écoliers. Le Tribunal nommé la *grande Cour* que Frederic établit à Naples, & les frequens séjours de l'Empereur dans cette ville y attirerent un grand concours de monde qui la rendit bien-tôt celebre & très-peuplée.

Les mouvemens continuels des peuples d'Italie empêcherent Frederic d'exécuter le vœu qu'il avoit fait de passer en Syrie, & Honorius III. qui le pressoit tant de faite ce voyage, ne vit point l'exécution de cette entreprise. Il mourut en 1227, & eut pour successeur Gregoire IX. Le nouveau Pontife sollicita vivement l'Empereur pour l'engager à rassembler son armée, & Frederic voyant qu'il ne pouvoit plus différer cette expedition, fit annoncer dans ses États qu'il étoit résolu de passer en Syrie au milieu du mois d'août de la même année. Un nombre incroyable de Chrétiens se rendirent dans la Pouille pour être en état de partir au jour marqué; mais la plus grande partie qui n'étoit point accoutumée au climat de cette province y perdit la vie. Frederic s'étant embarqué pour rejoindre la flotte qu'il avoit fait partir le 15 d'août, fut obligé après trois jours de navigation de retourner à Brindes,

Tome II.

Q.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Translation
des Sarrafins
dans la Pouille.

1223.

Etablissement
d'une Academie
dans la ville
de Naples.

1224.

Frederic s'embarque pour la
Terre-Sainte.

1227.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

parce qu'il n'avoit pu supporter la mer à cause de la foiblesse de sa santé. Le Pape s'imaginant que la maladie de l'Empereur n'étoit que supposée, & que c'étoit un prétexte pour ne pas faire le voyage d'outre-mer, publia qu'il avoit encouru l'excommunication prononcée par Honorius, au cas que ce Prince n'allât pas en Syrie. L'Empereur fit vainement tout ce qu'il put pour se justifier; mais toutes ses démarches n'empêcherent pas le Pape de le déclarer de nouveau excommunié, & de jeter un interdit sur ses Etats. Frederic écrivit à tous les Princes de l'Europe pour se plaindre de la rigueur du souverain Pontife, & pour faire connoître son innocence.

1223.

Ce Prince craignant les suites funestes des censures ecclésiastiques, fit de nouveaux préparatifs pour aller joindre les Croisés. Pendant qu'il se disposoit à ce voyage, les *Francipani* & les autres partisans de Frederic qui étoient dans Rome se souleverent contre le Pape lorsqu'il renouvelloit dans l'Eglise de saint Pierre les censures contre ce Prince. Gregoire IX. fut accablé d'injures, chassé de Rome & obligé de se retirer à Perouse où il resta quelque temps.

Frederic ayant perdu sa femme Yolande dans le temps qu'elle donnoit le jour à un fils qui fut nommé Conrad, fit un testament avant que de s'embarquer. Après avoir recommandé à ses sujets de vivre en bonne intelligence, il nomma pour son vicaire & tuteur du royaume Renaud Duc de Spolète. Il déclara qu'en cas qu'il vint à mourir dans la Terre-sainte, son fils aîné lui succéderoit tant à l'Empire qu'au royaume de Sicile; & que celui-ci venant à mourir sans enfans mâles, sa succession passeroit à son second fils Conrad. Il régla en troisième lieu que personne dans le royaume ne seroit obligé de payer aucune chose, soit à titre d'impôt ou de contribution, qu'autant que l'utilité publique le demanderoit. Après ces divers réglemens, Frederic s'embarqua le 11 d'août 1228, & arriva heureusement dans la Terre-sainte. Gregoire IX. n'eut pas plutôt su que l'Empereur étoit parti sans avoir obtenu l'absolution des censures prononcées contre lui, qu'il écrivit au Patriarche de Jerusalem, & au Maître de l'hôpital du saint Sepulchre en Syrie afin qu'ils n'eussent point de communication avec ce Prince. Le Pape excita en même-temps les Milanois à se déclarer contre l'Empereur, & toutes ses démarches du Pontife causerent de grands troubles en Italie.

Expédition de
GAILOINE IX.
dans la Pouille.

1229.

Pendant que l'Empereur combattoit contre les Infidèles dans la Terre-sainte, Gregoire IX. formoit des projets sur le royaume de la Pouille. Le Duc de Spolète voulant déranger les desseins du Pape, porta la guerre dans l'Etat ecclésiastique, & s'empara de la marche. D'un autre côté, Bertholde son frere se rendit maître de Norcia, détruisit le château de Brusca, & livra les habitans à la cruauté des Sarrafins qu'il avoit amenés avec lui de la Pouille. Gregoire n'ayant pu engager le Duc de Spolète à se retirer de dessus ses terres, l'excommunia avec tous ses adhérens. Ces foudres spirituelles n'ayant point été capables d'arrêter ce Prince, le Pape fut obligé de lever contre lui une grosse armée qu'il nomma la *milice de Jésus-Christ*. Jean de Brienne autrefois Roi de Jerusalem, & le Cardinal Légat Jean Colonne furent chargés du commandement de ses troupes. Le Pape pour faire diversion en leva de nouvelles, qu'il envoya dans la Pouille sous les ordres des Comtes de Fondi & de Celano, qui s'étoient revoltés contre l'Empereur.

Ils entrent dans la terre de Labour où ils pousserent leurs conquêtes jusqu'à Gaëte. Cette ville résista long-temps à tous les efforts des ennemis, & ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Les Beneventins profitant des circonstances, firent de leur côté de grands ravages dans la Pouille. Les troupes Impériales les firent bien tôt repentir de leur conduite, & en tirèrent une vengeance authentique. Jean de Brienne & le Cardinal Colonne avoient cependant forcé le Duc de Spolète de sortir de la Marche, & de se retirer dans l'Abruzze. Il s'étoit enfermé dans Sulmone où Jean de Brienne le renoit assiégé ; mais ce Prince ayant été contraint de passer dans la terre de Labour pour marcher au secours du Cardinal Pelage, le Duc de Spolète se vit en liberté.

Sur ces entrefaites Frederic qui avoit joint l'armée des Croisés à Jaffa, fit partir des Ambassadeurs pour faire demander au Soudan d'Egypte le royaume de Jerusalem & le saint Sepulchre. Ce Prince renvoya de grands préfens à l'Empereur, & lui fit proposer de dépêcher vers lui quelques-uns de ses Barons, afin de convenir de ce qui seroit juste & raisonnable. Pendant que les députés de l'Empereur étoient en chemin, le Soudan avoit quitté Napoli & étoit allé à Gaza ; mais les Ministres de Frederic n'ayant pas jugé à propos de se rendre dans cette dernière ville, ils retournerent auprès de l'Empereur. Frederic voyant que le Soudan ne cherchoit qu'à l'amuser, forma le projet d'attaquer Sapha, & invita tous les Croisés à le seconder dans cette entreprise. Les grands Maîtres des Hospitaliers & des Templiers qui avoient reçu les lettres du Pape, ne consentirent à marcher avec lui qu'à condition que les ordres se donneroient dans le camp de la part de Dieu & de la Chrétienté, sans faire aucune mention de l'Empereur. Frederic offensé de cette proposition, résolut de poursuivre ses desseins sans le secours des Chevaliers ; mais ceux-ci préférant les intérêts de la religion aux ordres du Pape, pensèrent qu'il étoit de leur devoir de secourir l'Empereur. Pendant que ce Monarque étoit en marche pour aller attaquer Sapha, il reçut la nouvelle des troubles qui agitoient l'Italie : ce qui l'obligea à changer de dessein.

Il songea alors à se tendre en Italie pour y défendre ses propres Etats, & résolut de faire un traité de paix avec le Soudan. Ils convinrent entre eux qu'il y auroit une treve de dix ans, en consequence de laquelle le Soudan restituerait à l'Empereur la ville de Jerusalem avec toutes ses dépendances : que les Sarrafins auroient la garde du saint Sepulchre : que les Chrétiens cependant pourroient y aller en toute liberté faire leurs exercices de dévotion. Bethlehem, Nazareth, & toutes les villes situées sur la grande route de Jerusalem, ainsi que celles de Tyr & de Sidon, & quelques autres châteaux possédés auparavant par les Templiers, furent aussi rendus à l'Empereur. On convint encore que Frederic pourroit fortifier Jerusalem de murailles, de tours, & de toutes les choses qu'il jugeroit nécessaires pour sa défense, de même que les châteaux de Jaffa, de Cesarée, de Montfort & de Châteauneuf. Enfin, qu'on rendroit à ce Prince tout ce que Baudouin IV. avoit possédé, & que tous les prisonniers seroient remis en liberté sans rançon. L'Empereur avant que de quitter la Syrie, voulut prendre possession du royaume & de la couronne de Jerusalem. Il invita le Patriarche de

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Expedition de
Frederic en
Asie.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Jerusalem à se rendre dans cette ville pour cette cérémonie. Le Patriarche qui étoit partisan du Pape, exigea que Frederic lui fît voir le traité avant qu'il accordât ce qu'on lui demandoit. Lorsqu'il l'eut examiné, il déclara qu'il ne pouvoit sans risques se rendre à Jerusalem, puisqu'il n'étoit pas fait mention du Clergé dans ce traité; & que d'ailleurs le Soudan de Damas à qui appartenoit Jerusalem, ne l'avoit pas ranié. Le Patriarche poussa plus loin son zèle; il interdît la ville de Jerusalem & le saint Sepulche même, & défendit qu'on y célébrât les Offices divins. Les censures du Patriarche intimidèrent tous les Prêtres, & aucun d'eux ne voulut célébrer la Messe. Frederic n'ayant pu les vaincre, prit la couronne qui étoit sur l'Autel & la mit sur sa tête. Le grand Maître de l'Ordre Teutonique fit ensuite l'éloge du Prince, & prouva que le royaume de Jerusalem avoit été rendu aux Chrétiens par la valeur & la prudence de Frederic. L'Empereur ayant fait fortifier Jerusalem, partit en diligence pour se rendre dans ses Etats où sa présence étoit nécessaire.

Brevet de Frederic en Italie.

Ce Prince étant arrivé à Brindes, envoya des Ambassadeurs au Pape pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé en Palestine, & pour lui demander l'absolution de son excommunication. Gregoire prévenu par le Patriarche de Jerusalem, prétendit que le traité que Frederic avoit fait avec le Soudan étoit préjudiciable aux Chrétiens, & en conséquence il ne voulut écouter aucunes propositions. L'Empereur s'étant ensuite avancé dans la terre de Labour, les troupes du Pape abandonnerent le siège de Cajazza, & se retirèrent avec précipitation à Teano. Frederic ayant retlé quelque-temps à Capoue, passa à Naples où il obtint des habitants de cette ville un secours d'armes & de soldats. Avec ce nouveau renfort il se rendit maître de la ville de Calvi, où il fit pendre une grande quantité de soldats du Pape qu'il avoit faits prisonniers. La prise de Calvi fut suivie de celle de Vairano, d'Alife, de Venafre, & de toutes les terres des fils de Pandolfe. Il voulut ensuite s'emparer du Mont-Cassin; mais toutes ses tentatives furent inutiles. Il en fut consolé par la soumission de plusieurs autres places qui se rendirent d'elles-mêmes.

Traité de paix
avec le Pape &
l'Empereur.

1229.

Frederic étant rentré dans la plus grande partie de ses Etats, prit la résolution de mettre ordre aux autres affaires qu'il avoit en Italie, & résolut de se reconcilier avec le Pape. Il signifia aux villes de Lombardie son retour de la Terre-Sainte, & écrivit à tous les Princes de la Chrétienté pour se justifier des mauvaises idées que le traité qu'il avoit fait avec le Soudan avoit données de lui. Cependant le Pape s'étant laissé fléchir à la prière du grand-Maître de l'Ordre Teutonique, & de plusieurs Prélats & Cardinaux, conclut un traité avec l'Empereur. Ce premier traité ne leva pas toutes les difficultés. L'Empereur prétendoit qu'on lui rendir Gaëte & sainte-Agathe que le Pape vouloit garder: enfin après plusieurs conférences, le Pape & l'Empereur ayant eu une entrevue ensemble, la paix fut entièrement rétablie, & il y eut une amnistie générale pour tout ce qui s'étoit passé. L'Empereur délivré des embarras de la guerre, ne s'occupa plus qu'à assurer le repos & la tranquillité publique, & à réparer les maux qu'on venoit d'éprouver.

1231.

L'Italie jouissoit à peine des douceurs de la paix, qu'elle se vit de nou-

veau exposée à tous les malheurs qu'elle avoit éprouvés tant de fois. Frederic par sa prudence avoit trouvé moyen d'entretenir la tranquillité dans ce pays malgré le caractère inquiet de plusieurs Seigneurs, & la faction des Guelles & des Gibelins. Ces deux partis, quoique toujours en division, n'avoient osé en venir à une rupture ouverte. Frederic ne desiroit que le repos & la tranquillité, & il employoit pour cet effet tous les moyens imaginables. Cependant tant de soins furent inutiles, & il se vit attaqué par un ennemi dont il sembloit n'avoir rien à redouter, si l'on consulte les droits de la nature; mais l'ambition pour qui rien n'est sacré, arma le fils contre le pere. Henri fils aîné de Frederic qu'il avoit fait couronner Roi des Romains, se joignit aux Milanois & aux autres villes de la ligue de Lombardie, dans l'esperance d'être couronné avec la couronne de fer aussi-tôt qu'il seroit arrivé en Italie. Sigonius prétend que la révolte de Henri commença en Allemagne où ce Prince ayant fait une conjuration contre l'Empereur, mit dans son parti plusieurs villes, & qu'alors les Milanois lui offrirent leur secours. Les véritables motifs de cette rebellion selon Richard de saint Germain, furent causés par la jalousie que Henri prit contre son frere Conrad, qui étoit tendrement aimé de l'Empereur. Quoiqu'il en soit, Frederic informé des mauvais desseins de son fils, passa promptement en Allemagne où sa présence fit changer les choses de face. Les Barons à l'approche de l'armée de l'Empereur ayant abandonné le parti de Henri, ce jeune Prince se vit dans la nécessité d'avoir recours à la clémence de son pere. Frederic consentit à lui accorder la vie, mais il le condamna à une prison perpétuelle, & le fit enfermer dans la forteresse de saint Felix.

L'Empereur qui étoit veuf depuis sept ans, épousa Isabelle fille du Roi d'Angleterre dont les nœces furent célébrées à Worms. Après la cérémonie du mariage, il fit couronner Roi des Romains Conrad son second fils avec lequel il se rendit en Italie. Il avoit résolu de faire la guerre aux Lombards ses ennemis irréconciliables, mais le Pape fit tout ce qu'il put pour le détourner de ce dessein. Il prit même prétexte de la nécessité où étoit ce Prince de se préparer à passer en Syrie avant deux ans; parce qu'alors le temps de la trêve avec le Soudan d'Egypte seroit expiré. Frederic ne s'étant point laissé séduire par les discours du Pape, retourna en Allemagne d'où il ramena une puissante armée avec laquelle il repassa les Alpes. Avant que d'en venir aux dernières extrémités, il fit tout son possible pour engager les ligues à se soumettre; mais voyant que toutes ses tentatives étoient inutiles, il se détermina à les poursuivre sans relâche. Il avoit déjà remporté de grands avantages sur les rebelles, & tout sembloit lui en annoncer de plus grands lorsque la révolte de Frederic Duc d'Autriche le força de retourner en Allemagne. Ce rebelle ne put soutenir long-temps les efforts de l'armée impériale, & l'Empereur se vit bien-tôt en possession de tous ses Etats. Le Duc d'Autriche se trouvant sans ressource eut recours à la clémence du vainqueur qui lui rendit tous ses biens.

Cependant les Généraux que Frederic avoit laissés en Italie, s'emparèrent de plusieurs villes de la Lombardie & de la Marche. Les succès de l'Empereur causerent beaucoup d'inquiétude au Pape. Il voyoit avec chagrin que la puissance de ce Prince deviendroit trop redoutable s'il venoit à bout de

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Révolte de
Henri fils de
Frederic.

1234.

soumettre toute l'Italie. Il offrit donc sa médiation pour porter l'Empereur à la paix ; mais Frederic n'ayant voulu écouter aucune proposition , Gregoire se déclara publiquement son ennemi. On entama cependant quelque négociation , qui ne purent avoir aucun effet tant les esprits étoient irrités de part & d'autre , & la guerre fut continuée avec plus de fureur qu'auparavant. La celebre bataille de *Cortenuova* que les Milanois perdirent , entraîna leur ruine & celle des autres villes de la ligue. Frederic en cette occasion fit prisonnier Pierre Tiepolo fils de Jacques Doge de Venise , son plus grand ennemi , qui étoit Podesta & Gouverneur de Milan. Le vainqueur à l'imitation des anciens Romains , monta dans un char de triomphe , & fit son entrée dans Cremona avec toute la pompe possible. Tiepolo étoit attaché par le col avec une corde , & suivoit le char. Cet infortuné Prince fut pendu quelque temps après.

Cette victoire jeta la terreur dans la Lombardie , & toutes les villes se soumirent à la réserve de Milan , de Bologne , de Plaisance & de Faenza. L'Empereur pour se mettre en état de les forcer à se rendre , repassa en Allemagne pour y faire une nouvelle levée de troupes. Pendant qu'il s'occupoit des préparatifs nécessaires pour recommencer la campagne , le Pape cherchoit à lui susciter de nouveaux ennemis. Il engagea Jacques Roi d'Aragon à passer en Lombardie , lui promettant de le reconnoître pour Souverain de cette province. Jacques accepta la proposition ; mais les promesses qu'il fit n'eurent aucun effet : Frederic de retour en Italie attaqua Verceil , Turin & les autres places voisines , dont il fit la conquête assez facilement. Conrad ayant passé les Alpes au mois de juillet suivant , avec une grande quantité de Prélats , de Seigneurs & une nombreuse armée , se rendit à Verone où étoit l'Empereur. Les Milanois firent alors tous leurs efforts pour détourner l'orage qui les menaçoit. Ils demanderent humblement la paix , & offrirent dix mille soldats pour le secours de la Terre-sainte , aux conditions que l'Empereur leur conserveroit les mêmes droits & privilèges dont ils jouissoient. Frederic refusa leurs propositions , & exigea d'eux qu'ils se rendissent à discrétion. Les Milanois craignant la trop grande sévérité de l'Empereur , résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité , & employèrent toutes sortes de moyens pour fortifier leur ville. L'Empereur voyant qu'il n'avoit point d'esperance de réduire les Milanois que par la force , se disposa à les attaquer. Il partagea son armée en deux corps , dont l'un s'empara de Bressia & l'autre d'Alexandrie. Ces deux villes furent détruites , & leur territoire entierement ruiné. Frederic pour soutenir les frais de la guerre , fit lever des contributions sur les biens des Eglises & des Ecclesiastiques. Le Pape en fut tellement offensé qu'il refusa de recevoir de l'Empereur aucune satisfaction à ce sujet.

Cependant Gregoire ne perdoit point de vue le projet qu'il avoit formé de publier une nouvelle Croisade , & il vouloit engager Frederic à entreprendre de nouveau le voyage de la Terre-sainte. Le Pape avoit deux objets en vue dans cette proposition : d'un côté il délieroit les Milanois , & les villes de Lombardie d'un ennemi dangereux ; de l'autre il procuroit des secours aux Chrétiens qui étoient en Palestine. Frederic qui apprehendoit que pendant son absence il ne s'élevât quelques nouveaux troubles dans ses

Erats, & que les rebelles ne reprissent courage, renouvela avec le Soudan d'Egypte une treve pour dix ans. Il défendit en conséquence à Renaud de Baviere son Lieutenant dans le royaume de Jerusalem, d'y faire aucune entreprise contre les Sarrasins. L'accommodement que Frederic avoit fait avec le Soudan d'Egypte, n'empêcha pas le Pape de faire prêcher la Croisade par toute la Chrétienté; mais comme on n'avoit pas eu soin de préparer une flotte assez considérable pour transporter tous les Croisés, la plupart furent contraints d'entreprendre la route par terre.

Il survint dans ce même-temps un nouveau sujet de querelle entre le Pape & l'Empereur, à l'occasion d'un fief dont Enzius son fils naturel s'étoit emparé dans la Sardaigne. Le Pape prétendoit que ce royaume étoit un fief de l'Eglise, & Frederic soutenoit au contraire que cette île dépendoit de l'Empire: en conséquence il créa Enzius Roi de Sardaigne. Gregoire offensé de la fermeté de Frederic, ordonna à ce Prince sous peine d'excommunication, de rendre à l'Eglise ce qui lui appartenoit. L'Empereur ne se laissant point ébranler par cette menace, le Pape crut ne devoir plus rien ménager, & l'excommunia le Jeudi-saint. Frederic pour parer les coups que le Pape venoit de lui porter, convoqua une grande assemblée dans laquelle il se justifia sur les sujets de plaintes que le Pape avoit contre lui. Il prit alors toutes les précautions pour empêcher que les sujets ne se servissent du prétexte de son excommunication pour se soulever contre lui. Il s'empara du Mont-Cassin & du trésor immense qui étoit dans cette Abbaye. Il y mit une forte garnison, ainsi que dans tous les autres endroits qui étoient à portée d'être attaqués. L'Empereur avant que de s'engager dans une guerre ouverte, tenta les voyes de la négociation; le Pape ayant refusé de donner audience à son Ambassadeur, il pensa qu'il ne devoit plus avoir aucun ménagement. Les hostilités commencerent dans la Marche d'Ancone, que son fils Enzius enleva à Gregoire. Ce Pontife n'ayant pas assez de troupes pour opposer à celles de Frederic, demanda du secours aux Venitiens. Ces Peuples équipèrent aussitôt une flotte, & alletent ravager la Pouille. A cette nouvelle, l'Empereur quitta la Lombardie après avoir mis de bonnes garnisons dans les places les plus importantes, il se rendit à Luques & de-là à Pise. Il engagea les habitans à attaquer les Genoïs qui étoient dans le parti du Pape, & mit dans ses intérêts divers peuples de la Toscane.

Avec ces nouveaux secours, il fut bien-tôt maître de plusieurs places du patrimoine de saint Pierre. Le Pape effrayé de ces succès, publia une Croisade contre l'Empereur; mais ces troupes levées à la hâte & sans discipline, ne putent résister à l'armée Imperiale, & furent battues de tous côtés. L'Empereur devenu furieux, exerça des cruautés sur ceux qui tombaient entre ses mains, & il en fit marquer un grand nombre d'une croix au front avec un fer chaud. Les Cardinaux conseillèrent au Pape d'assembler un Concile à saint-Jean-de-Latran, afin de chercher les moyens de remédier à tant de désordres. Frederic qui sentoit de quelle importance il étoit pour lui d'empêcher que ce Concile n'eût lieu, écrivit au Roi d'Angleterre pour l'engager à ne point permettre que les Evêques de son royaume, se rendissent aux ordres du Pape, & tâcha d'en détourner par de fortes menaces les Allemans & les François. Il commanda en même-temps à Enzius son fils, de croiser avec

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

une flotte dans la rivière de Gènes, afin d'arrêter tous les Fédats qu'il trou-
veroit sur cette mer.

L'Empereur qui étoit alors très-puissant, avoit cinq nombreuses armées
sur pied. L'une campée près de Faenza; l'autre dans le pays de Gènes; une
troisième dans la Marche d'Ancone; la quatrième dans la Palestine, & en-
fin Conrad fils de l'Empereur étoit chef de la cinquième qu'il avoit levée
pour aller au secours de Bela Roi de Hongrie, qui étoit attaqué par les
Tartares. La flotte qu'il avoit envoyée croiser sur la rivière de Gènes, ren-
contra celle des Genois sur laquelle s'étoient embarqués plusieurs Evêques
& les Légats du Pape. Enzius l'attaqua, la mit en désordre, prit ving-
deux galères ennemies & en coula trois à fond. Quatre mille Genois furent
désarmés & arrêtés, & l'on fit prisonniers tous les Ecclésiastiques qu'il tra-
ta avec dureté. Gregoire ne pouvant plus supporter le chagrin dont il étoit
accablé, tomba dangereusement malade, & mourut le 21 août 1241. Ce-
lestin IV. qui lui succéda, ne jouit de sa nouvelle dignité que pendant dix-
sept jours. Le saint Siège fut long-temps vacant; mais enfin les Cardinaux
nommèrent le 24 de juin 1243 Sinibalde de Fiesque Genois, connu sous
le nom d'Innocent IV. Ce Pontife qui avoit les mêmes sentimens que
Gregoire poursuivit la guerre contre Frederic avec autant d'animosité que
son prédécesseur. Il avoit voulu forcer ce Prince à se purger de toutes les
accusations dont on l'avoit chargé, & de réparer incessamment les torts
qu'il avoit faits à l'Eglise. Frederic refusa de consentir aux demandes du
Pape, & fit garder tous les chemins pour empêcher qu'il ne pût envoyer
des lettres aux Princes de l'Europe. Il fit cependant quelques démarches
auprès du Pape pour l'engager à la paix, & à lever l'excommunication que
Gregoire avoit lancée injullement contre lui. Le Pape exigea qu'il rendit
auparavant ce qu'il étoit accusé d'avoir pris sur l'Eglise. Ainsi toutes voies
d'accommodement se trouvant rompues, l'Empereur ne songea plus qu'à
se venger du Pape. Il avoit résolu de se rendre maître de sa personne;
mais le Pape qui fut informé des desseins de Frederic, trouva moyen de
se sauver à Gènes; de-là il passa à Lyon, où il convoqua un Concile.

Concile de
Lyon.

1245.

Ce fut dans cette assemblée qu'il prononça contre Frederic la sentence
par laquelle il le déclara privé de l'Empire, ainsi que de tous ses autres
Etats. Frederic sentit bien toutes les dangereuses conséquences qui pouvoient
en résulter, ce qui le détermina à employer la médiation du Roi de Fran-
ce pour se reconcilier avec le Pape. Innocent ne se laissa point toucher par les
soumissions de Frederic, & il donna avis par ses lettres à tous les Princes
de la Chrétienté, de la Sentence qu'il avoit prononcée contre l'Empereur.
Ce Prince de son côté écrivit plusieurs lettres pour se justifier, & démontra
la nullité de sa déposition. Ses raisons l'emportèrent sur celles du Pape, &
les Peuples de l'Europe continuèrent à le reconnoître pour Empereur, mal-
gré les vives sollicitations d'Innocent, qui mettoit tout en œuvre pour faire
révolter les sujets de l'Empereur. Ce Prince pour se venger du Pontife,
ne cessoit de ravager les terres de l'Eglise.

Tant de désordres & de carnages ne furent point capables de faire chan-
ger le Pape de résolution, & il suscitoit continuellement de nouveaux en-
nemis à Frederic. La Pouille étoit à peine pacifiée que la ville de Parme se
révolta,

révolta, ce qui occasionna une guerre où Enzius eut plusieurs fois du dé-savantage. Ce Prince même fut battu par les Bolonois & fait prisonnier. Ceux-ci refuserent constamment de lui rendre la liberté ; mais ils le traitèrent toujours en Prince. Il mourut dans leur ville après vingt-deux ans de captivité. La perte de cette bataille fut suivie de la prise de plusieurs places , ce qui obligea Frederic à rassembler son armée , afin d'arrêter les progrès de son ennemi. Il étoit occupé de ces préparatifs lorsqu'il mourut dans la cinquante-septième année de son âge , & la trente-septième de son regne à l'Empire. Il gouverna pendant cinquante ans les royaumes de Naples & de Sicile , & pendant vingt-huit celui de Jerusalem. On ne peut se dispenser de donner de grandes louanges à ce Prince , mais en même-temps on doit lui reprocher sa sévérité , qui alloit souvent jusqu'à la cruauté. Quelques Auteurs ont pris plaisir à inventer plusieurs calomnies contre lui. Ces faits apocryphes se trouvent démentis par un grand nombre d'Historiens dignes de foi. Ce Prince laissa beaucoup d'enfans qu'il avoit eus de ses différentes femmes & de quelques concubines. Il avoit eu six femmes , la première étoit Constance fille d'Alphonse II. Roi d'Aragon , & de la Reine Sanche de Castille , de laquelle il eut Henri Roi d'Allemagne qui mourut en prison , & Jourdan qui ne vécut pas long-temps. La seconde fut Yolande fille de Jean de Brienne Roi de Jerusalem , qui lui apporta en dot les droits à ce royaume qu'elle avoit par succession de sa mere Marie. Il eut de ce mariage Conrad Roi des Romains. La troisième se nommoit Agnès fille d'Orthon Duc de Moravie. Il répudia cette Princesse qui se remaria à Uldric Duc de Carinthie. La quatrième fut Ruthine fille d'Orthon Comte de Wolferthausen dans la Baviere , La cinquieme fut Isabeau fille de Louis Duc de Baviere. Il n'eut pas d'enfans de ces trois dernieres. La sixieme fut Isabelle fille de Jean Roi d'Angleterre & sœur du Prince de Galles , qui fut ensuite Souverain du même royaume , sous le nom de Henri III. Il naquit de ce mariage un Prince nommé Henri , dont la mort fut cause de toutes les brouilleries qu'il y eut entre le Roi d'Angleterre & Conrad , qui fut soupçonné de l'avoir empoisonné.

Il eut aussi plusieurs fils naturels. De Beatrix Princesse d'Antioche , il eut un fils nommé Frederic qui fut Prince d'Antioche & Comte d'Albi , de Celano & de Lorette. Suivant le témoignage de quelques Auteurs , son pere lui accorda le titre de Roi de Toscane. De ce Prince naquit Conrad d'Antioche qui se maria avec Beatrix fille du Comte Galvano Lancia. Il eut d'elle Frederic Henri & Galvano d'Antioche , dont la postérité se maintint pendant quelque temps avec beaucoup d'éclat en Sicile. Frederic eut encore de la sœur de Geofroi Maletta Comte de Minio & de Trivento , Seigneur du Mont-Saint-Ange & grand Camerlingue du Royaume , Mainfroi Prince de Tarente , & ensuite Roi de Naples & de Sicile ; & Constance qui se maria pendant la vie de son pere , comme on le voit par les titres des archives royales (11) , avec Charles Jean Battase Empereur de Constantinople , schismatique & ennemi de l'Eglise Romaine. Innocent IV. n'oublia pas d'en faire le sujet d'un grief contre l'Empereur Frederic , lorsqu'il le priva de l'Empire. On

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1248.

Mort de Frederic.
sic. II.

1250.

(11) Giannone.
Tome II.

voit cependant par le testament de ce Prince, qu'il regardoit Mainfroi comme son enfant légitime; puisqu'il l'appella à la succession de ses Etats au défaut des fils de Conrad & de Henri. Quelques Ecrivains ont soutenu que Mainfroi étoit fils légitime de Frederic. Enfin ce Prince eut encore plusieurs enfans de différentes autres femmes; sçavoir Henri Roi de Sardaigne que l'on nomme ordinairement Enzius, & trois autres filles.

Frederic par le testament qu'il fit quelque-temps avant sa mort, institua pour héritier de l'Empire, de tous ses autres Etats, & particulièrement du royaume de la Pouille & de la Sicile, Conrad Roi des Romains son fils; & au cas qu'il vint à mourir sans enfans, il nommoit à sa place Henri son autre fils; & au défaut de celui-ci & de ses enfans mâles, il appelloit à sa succession Mainfroi Prince de Tarente son fils. Il nomma ce dernier Gouverneur en Italie, & particulièrement dans la Pouille & dans la Sicile, dans le cas que Conrad se trouveroit en Allemagne ou dans quelque autre pays. Ce même Mainfroi en vertu de ce testament, devoit posséder la principauté de Tarente avec les comtés de Montescaglioso, Tricarico, Gravina, & celui du Mont-saint-Ange avec tous les titres & honneurs que l'Empereur lui avoit accordés pendant sa vie, & toutes les villes, terres & châteaux dépendans des lieux que ce Prince lui léguoit; à la charge néanmoins de reconnoître Conrad pour son Souverain. Il laissa à Frederic son petit-fils, le duché d'Autriche & de Stirie à la même condition. Il lui légua outre cela dix mille onces d'or. Henri son fils fut aussi institué héritier du royaume de Jerusalem ou de celui d'Arles, à la volonté de Conrad.

CONRAD VIII.
Roi.

1250.

Conrad étoit en Allemagne lorsque son pere mourut. Mainfroi son frere qui avoit été nommé Gouverneur en Italie avec un pouvoir absolu fit reconnoître Conrad par tous les peuples de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile. Le Pape qui avoit excommunié Frederic, persuadé que cette Sentence de déposition s'étendoit jusqu'à la postérité de ce Prince, prétendit que les royaumes de Sicile & de la Pouille lui appartenoient comme fiefs de l'Eglise. En conséquence il exhorta les Barons de ces provinces à se déclarer en sa faveur. Mainfroi fit tout ce qu'il put pour rendre inutiles les démarches du Pape, mais il ne put empêcher les provinces de la Pouille, la terre de Labour, Naples & Capoue de lever l'étendard de la révolte. La valeur & l'activité de Mainfroi, firent bien-tôt rentrer les peuples dans le devoir, & la clémence dont il usa à l'égard des rebelles, engagea plusieurs villes à se soumettre d'elles-mêmes. La ville de Naples fit plus de résistance, & ce fut en vain que Mainfroi employa toutes les ruses de la guerre pour se rendre maître de cette ville, ou forcer les habitans à accepter le combat. Il fut donc obligé d'abandonner son entreprise, & de s'avancer vers la terre de Labour, pour empêcher les villes de cette province de suivre l'exemple de Naples & de Capoue.

Arrivée de
Conrad en Ita-
lie.

1251.

Cependant Conrad ayant terminé heureusement toutes les guerres qui l'occupaient en Allemagne, se rendit en Italie avec une puissante armée. Après avoir employé tous les moyens qu'il crut nécessaires pour relever le parti des Gibelins dans la Lombardie, il s'embarqua pour passer dans la Pouille. Mainfroi & tous les Barons le reçurent avec de grandes démonstrations de joye. Ils concertèrent ensemble sur les mesures qu'ils devoient pren-

dre pour réduire les Comtes d'Aquin, qui pouvoient par la situation de leurs terres, entre le Garillan & le Volturne, donner de prompts secours au Pape. Ce Pontife qui étoit alors à Perouse, connoissant le danger auquel les comtés d'Aquin alloient être exposés, leur envoya quelques troupes. Ce foible secours ne fut pas capable d'arrêter l'armée de Conrad qui avoit été renforcée par les Sarrafins que Mainfroi avoit fait venir de Lucera & de la Sicile. Les rebelles furent vaincus, & les principales villes de leur dépendance furent entièrement saccagées.

La sévérité que l'Empereur avoit montrée à l'égard de ces villes, inspira tant de terreur aux habitans de Capoue, qu'il se rendirent sans faire aucune résistance. Les Napolitains au lieu de suivre un exemple si sage, persisterent dans leur révolte; mais ils se repentirent bien-tôt de leur obstination. La ville fut serrée de si près qu'elle fut contrainte de se rendre, sous la seule condition que les habitans auroient la vie sauve. Les Napolitains en punition de leur révolte, furent obligés de détruire leurs murailles jusqu'àux fondemens, & ils furent eux-mêmes traités avec beaucoup de rigueur.

Le Pape ne pouvant plus espérer par ses propres forces d'arrêter les progrès de Conrad, invita Richard ou Charles frere de Henri III. Roi d'Angleterre, à faire la conquête du royaume de Sicile; plusieurs raisons empêchèrent le Prince d'Angleterre d'accepter les propositions d'Innocent III. & les desseins de ce Pontife ne purent avoir leur exécution.

Le caractère doux & modéré de Mainfroi lui avoit gagné tous les cœurs, & l'on détestoit au contraire l'Empereur, qui donnoit continuellement des marques de sa cruauté. Ce dernier ne tarda pas à s'appercevoir que ses sujets étoient touchés des grandes qualités de son frere; ce qui le porta à concevoir contre ce Prince une basse jalousie. Il résolut dès-lors de lui enlever toutes les places que Frederic lui avoit données, afin d'abaisser par ce moyen son crédit & son autorité. Sous prétexte d'engager les Barons à souffrir tranquillement qu'il les privât des donations que le feu Empereur avoit faites en leur faveur, il proposa à Mainfroi de se démettre le premier de ce qu'il possédoit. Ce Prince s'appercut bien-tôt des véritables motifs qui faisoient agir son frere; mais jugeant à propos de dissimuler, il lui remit en différentes fois les seigneuries dont il jouissoit en vertu du testament de Frederic. Il ne se montra pas moins ardent pour les intérêts de Conrad, malgré les sujets de mécontentement que ce Prince lui donnoit continuellement.

Sur ces entrefaites Henri frere de Conrad mourut à l'âge de douze ans, & l'Empereur fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner. Innocent profita des bruits que cette mort occasionna, & invita de nouveau le Roi d'Angleterre à prendre possession du royaume de Sicile au nom d'Edmond son fils, qui étoit encore dans l'enfance. Ce projet resta sans exécution comme le premier. Toutes les provinces de la Pouille étoient enfin rentrées dans le devoir, & le calme qui paroissoit rétabli dans le royaume, sembloit inviter Conrad à faire un voyage en Allemagne. Il se disposoit à se rendre dans ce pays, lorsqu'il tomba malade d'une fièvre qui termina sa vie à l'âge de vingt-six ans, après en avoir régné un peu plus de trois.

Conrad par son testament avoit laissé le trône à Conradin son fils. Ce Prince qui étoit en bas âge, ne pouvoit pas gouverner ses Etats par lui-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1253.

Mort de Conrad.
1254.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

même ; c'est ce qui déterminâ son pere à nommer pour Regent Bertholde Marquis d'Honebruch. Il l'exhorta en même-temps à mettre tout en œuvre pour procurer la paix à ses Etats, & concilier à son fils les bonnes grâces du Pape. Bertholde en conséquence des ordres qu'il avoit reçus du feu Empereur, envoya des Ambassadeurs pour demander la paix au souverain Pontife. Innocent qui regardoit la mort de Conrad comme un événement favorable à ses desseins, déclara qu'il vouloit prendre possession du royaume de Sicile, qui étoit dévolu au saint Siège ; que dans la suite, lorsque Conradin seroit devenu majeur, on examineroit ses prétentions, & qu'on le rétablirait sur le trône si on l'en jugeoit digne (12). Des paroles il passa bien-tôt aux effets. Il leva une puissante armée, & fit un traité avec plusieurs Barons du royaume qui étoient mécontents du gouvernement de Bertholde. Ce Seigneur voyant que le parti du Pape étoit devenu le plus fort, & qu'il ne se trouvoit pas en état de résister à tant de forces réunies contre l'Etat, eut la lâcheté d'abandonner l'administration du royaume. Les Comtes, les Barons & les autres Seigneurs qui étoient attachés aux intérêts du Roi, engagèrent Mainfroi à se mettre à leur tête. Ce Prince fit beaucoup de difficultés ; mais n'ayant pu résister aux instances réitérées des Barons, il consentit à prendre le gouvernement de l'Etat.

Mainfroi s'em-
pare du gou-
vernement.

A peine les Barons lui eurent-ils prêté serment de fidélité, qu'il rassembla une armée pour tâcher de rendre inutiles les projets du Pape, & mit de fortes garnisons dans les places qu'il croyoit disposées à la révolte. Cependant le Pape exerçoit déjà les droits de Souverain dans la Pouille & dans la Sicile, & donnoit l'investiture de plusieurs terres à ceux qui s'étoient déclarés pour lui. Mainfroi n'étoit pas en état de s'opposer à la volonté du Pape ; Il se trouvoit environné d'ennemis secrets qui avoient juré sa perte, & il eut bien de la peine à éviter les embûches qu'on lui dressoit de toutes parts. Le Marquis Bertholde au lieu de lui envoyer du secours comme il lui avoit promis, ne s'occupoit qu'à piller la province, & par cette conduite, il avoit rendu les Allemans odieux à tous les peuples, & leur faisoit desirer de passer sous la domination du Pape. Dans des circonstances si critiques, Mainfroi n'avoit d'autre parti à prendre que celui de la dissimulation, & de céder pour quelque temps.

Il remet le
royaume entre
les mains du
Pape.

Le Pape ayant fait tous les préparatifs nécessaires pour venir à bout de son entreprise, fit proposer à Mainfroi d'abandonner le gouvernement du royaume, & de le remettre entre les mains de l'Eglise. Ce Prince avoit toujours refusé de donner une réponse positive ; mais la situation où étoient les affaires, ne lui permirent pas de différer à donner satisfaction au Pape. Il lui fit donc représenter qu'il se confioit en la bonté du souverain Pontife, pour le Roi son neveu encore Pupille ; qu'il se flattoit que le saint Pere le protégeroit, & le recevrait avec un amour paternel ; qu'il consentoit d'abandonner le gouvernement du royaume, & de le remettre entre les mains de l'Eglise, qui étoit la mere de tous les Chrétiens, & plus particulièrement encore de tous les Orphelins ; qu'il se portoit d'autant plus volontiers à cette démarche, que par-là il espiroit remplir les intentions du

(12) Anonym. in vita Inn. IV. Giamone

Roi Conrad, qui par son testament avoit témoigné combien il souhaitoit que son fils encore dans l'enfance, pût obtenir la protection & la bienveillance du saint Siège; que par conséquent, il n'apporterait aucune opposition; mais qu'il contribueroit au contraire en tout ce qui dépendroit de lui, pour que le Pape entrât dans le royaume & en prit possession; pourvu cependant que cet acte ne donnât aucune atteinte à ses droits, ni à ceux du Roi Pupille (13). Les offres de Mainfroi causerent une joye sensible au Pape: ce Pontife promit que la possession qu'il vouloit prendre du royaume, ne préjudicieroit en rien aux droits de Mainfroi, non plus qu'à ceux du jeune Roi, qui lui seroient conservés pour lui être rendus lorsqu'il feroit en âge. Innocent pour témoigner sa reconnaissance envers Mainfroi, lui donna l'investiture de plusieurs terres. Ce Prince poussa la dissimulation jusqu'au point de s'aller jeter aux pieds du Pape, tenir la bride du cheval sur lequel le Pontife étoit monté, & le conduire ainsi pendant un long espace de chemin. Ces marques de soumission touchèrent tellement le Pape, qu'il lui accorda les plus grandes marques d'honneur, & en fit son confident.

Les habitans de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile, apprirent avec beaucoup de plaisir qu'ils alloient passer sous la domination du Pape, & qu'ils seroient par ce moyen délivrés des Allemans dont ils ne pouvoient plus supporter la tyrannie. Mainfroi résolu de profiter de toutes les circonstances qui pouvoient lui devenir favorables, conseilla au Pape de partager son armée en plusieurs corps, & d'entrer dans les plus riches provinces du royaume, afin d'en chasser les Allemans. Ce projet eut tout l'effet qu'on pouvoit en attendre. Les Allemans environnés d'ennemis de tous côtés, prirent le parti de se retirer & de repasser en Allemagne. Il n'y avoit plus alors dans le royaume que les troupes du Pape; mais elles ne paroisoient pas redoutables à Mainfroi, & il espéroit trouver bien-tôt moyen de les en chasser.

Innocent ne trouvant plus d'obstacles appatens à ses desseins, s'appliqua entièrement à réunir sous la domination du saint Siège, toutes les provinces de la Pouille & de la Sicile. Il nomma le Cardinal de saint Eustache son neveu pour son Légat, & lui donna un pouvoir absolu dans toute l'étendue du royaume. Ce jeune Prélat contraignit les Comtes, les Barons & tous les autres Vassaux à lui prêter serment de fidélité; mais il ne put jamais obliger Mainfroi à suivre leur exemple. Ce Prince cessant alors à dissimuler, donna à connoître quelles étoient ses véritables intentions. Le Légat qui s'en aperçut, commença à le traiter avec moins de distinction, & bientôt il perdit tout son crédit. Ses ennemis ne tarderent pas à s'en prévaloir, & Borello d'Anglono en conséquence de l'investiture que le Pape lui avoit donnée, s'empara du comté de Lefina qui appartenait à Mainfroi. Ce Prince s'en plaignit au Pape, qui différa toujours à lui en donner satisfaction. Il avoit pris la résolution de dissimuler encore son mécontentement, lorsque la mort de Borello l'obligea à lever le masque.

Ce Seigneur à la tête d'un petit corps de troupes, s'étoit mis en embus-

Mainfroi IX.
Roi.

(13). Ibid.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

cade pour surprendre Mainfroi. Ceux qui accompagnoient ce Prince ayant apperçus ses troupes, tombèrent dessus avec fureur, les taillèrent en pieces & tuèrent Borello. Tout ceci s'étoit passé à l'insçu de Mainfroi; cependant ses ennemis prirent cette occasion pour indisposer le Pape contre lui. Innocent prétendit que ce Prince devoit comparoître devant lui pour se justifier de la mort de Borello. Mainfroi qui avoit découvert qu'on le vouloit arrêter, se retira d'abord à Acetra; mais comme il n'y étoit pas en sûreté, il alla chercher un asyle à Lucera. Les Sarrafins & les autres habitants le reconnurent pour leur Souverain, & lui promirent de soutenir ses droits jusqu'à la dernière extrémité. Cette nouvelle inquiéta beaucoup le Légat, & l'engagea à s'approcher de Troja. L'armée du Pape ne fut pas capable d'effrayer Mainfroi; il sortit bien-tôt de sa retraite, & après s'être rendu maître de Loggia, il battit les troupes Papales & s'empara de Troja.

Le Pape offre
la couronne à
Charles d'An-
jou.

Les grands avantages que Mainfroi venoit de remporter, firent comprendre au Pape qu'il avoit affaire à un ennemi redoutable contre lequel il devoit opposer d'autres forces que celles qu'il avoit alors. Persuadé qu'il n'avoit aucun secours à espérer de l'Angleterre, il tourna ses vûes du côté de la France, & fit offrir le royaume de Sicile à Charles d'Anjou Comte de Provence, dont il connoissoit la valeur. Cette négociation ne put avoir lieu parce qu'alors saint Louis frere de Charles étoit occupé à faire la guerre dans la Terre-sainte, & ce ne fut que sous Urbain IV. que la chose réussit, c'est-à-dire quatorze ans après qu'elle eut été proposée.

Innocent IV. étant mort quelque-temps après la défaite de son armée, Mainfroi profita de la vacance du Siège pour reprendre toutes les places de la Pouille qui s'étoient soumises au saint Siège. Alexandre IV. qui étoit monté sur la chaire de saint Pierre, effrayé des grands succès de Mainfroi, envoya des députés pour entrer en négociation avec lui. On voulut lui persuader d'envoyer des Ambassadeurs au Pape, pour le féliciter sur son éléction. Mainfroi appréhendant qu'on ne regardât cette démarche comme un acte de crainte ou de foiblesse, déclara qu'il ne pouvoit traiter de la paix avec le Pape, qu'à condition que le royaume resteroit en souveraineté à Conrad II. son neveu. Le Pape voyant que Mainfroi ne consentiroit jamais à laisser le royaume au pouvoir du saint Siège, offrit à l'exemple de ses prédécesseurs, le royaume à Charles d'Anjou, & ensuite au Roi d'Angleterre; mais aucun de ces Princes ne voulut entrer dans les vûes du Pape. Ce Pontife crut intimider Mainfroi en le citant devant son tribunal au sujet de la mort de Borello, & de la conquête de la Pouille. Quant au premier chef, Mainfroi n'eut pas de peine à faire connoître son innocence; par rapport au second, il répondit qu'il n'avoit fait en cela aucun tort au saint Siège, & qu'il avoit défendu les droits de son neveu & les siens.

Les esprits s'échauffoient de part & d'autre, & tout annouçoit une guerre sanglante entre le Pape & Mainfroi. On vint cependant à bout d'engager celui-ci à envoyer des Ambassadeurs à Alexandre. Lorsqu'ils furent arrivés à Naples où le Pape faisoit alors sa résidence, on entama diverses négociations; mais les difficultés qui survenoient continuellement, n'ayant pu être surmontées, on se prépara à la guerre. Mainfroi ennuyé de tant de longueur, reprit une terre qui dépendoit du comté d'Andria, dont il étoit

en possession. Cette entreprise fut regardée comme un acte d'hostilité : on en fit de grandes plaintes à ses Ambassadeurs, qui représentèrent envain que cette terre étant de son domaine, elle n'avoit aucun rapport avec les affaires générales du royaume : Ce qui inquiétoit le plus le Pape, étoit le voisinage de l'armée de Mainfroi qui s'approchoit insensiblement de Naples. On invita ses Ambassadeurs à lui écrire pour l'engager à se retirer ; mais ils eurent soin de lui faire sçavoir la consternation où étoit la cour du Pape, & la facilité qu'il trouveroit à se rendre maître de la terre de Labour. Mainfroi étoit résolu de profiter de cet avis lorsqu'il apprit la révolte des habitants de Brindes, ce qui l'engagea à marcher de ce côté-là.

L'éloignement des troupes de Mainfroi rassurèrent le Pape & le portèrent à profiter du soulèvement de la terre d'Otrante, pour se rendre maître du royaume. Il nomma un Légat pour en être le Gouverneur, & il parut ne plus se soucier de la paix. Cependant Mainfroi avoit attaqué les rebelles avec succès, & déjà la plupart des villes qui s'étoient jointes à celle de Brindes, étoient rentrées dans le devoir. Mais de nouveaux troubles qui s'élevèrent en même-temps dans la Calabre & la Sicile, l'obligèrent d'employer ses troupes dans ces provinces.

Pierre Ruffo de la Calabre, Comte de Catanzaro, Gouverneur de ces pays, avoit regardé d'un œil jaloux la puissance de Mainfroi, & il s'étoit flatté avec la protection du Pape, de se rendre souverain dans ces provinces. Les Lieutenans que Mainfroi y envoya y remportèrent de si grands avantages contre les rebelles, qu'ils se virent contraints de recourir à la clémence du vainqueur.

Cependant le Légat avoit assemblé une puissante armée, & il s'avançoit vers la terre d'Otrante où Mainfroi étoit alors occupé à faire le siège d'Orta. La nouvelle de l'approche des ennemis, força Mainfroi à lever le siège & à aller à la rencontre du Légat, quoique son armée fut inférieure en nombre à celle du Pape. Le Légat ne jugea pas à propos de s'exposer à en venir aux mains avec un Général tel que Mainfroi ; il se contenta de cotoyer l'armée du Prince. Le Pape ne se croyant pas encore assez fort contre Mainfroi, publia une Croisade, & par ce nouveau moyen, il se vit en état de mettre plusieurs armées sur pied. Gervais de Martina un des Généraux que Mainfroi avoit envoyé en Calabre, ne se laissa pas épouvanter par cette multitude rassemblée à la hâte, & conduite par des Chefs qui ne devoient point entendre le métier de la guerre. Ces troupes furent en effet bien-tôt mises en fuite, & le calme fut rétabli dans la Calabre.

Mainfroi de son côté étoit toujours en présence de l'armée du Légat, qui différoit d'en venir aux mains. Pendant que les deux armées étoient dans cette situation, un Maréchal du Duc de Bavière oncle du jeune Roi Conrad, arriva pour être médiateur entre le Pape & Mainfroi. On proposa une trêve afin de négocier avec plus de sûreté, & elle fut jurée de part & d'autre. Mainfroi se hâta sur la foi du traité, s'éloigna avec son armée & parcourut la terre de Bari. Le Légat profitant de l'éloignement du Prince, entra dans la Capitanate & surprit Foggia. Mainfroi irrité de la conduite du Légat, s'avança promptement avec son armée, punit quelques villes rebelles & mit le siège devant la ville de Foggia dans laquelle le Légat s'étoit

enfermé. Bertholde accourut au secours du Légat; mais il fut vaincu & obligé de chercher son salut dans la fuite.

Mainfroi après cette victoire pressa si vivement le siège, que le Légat n'eut d'autre parti à prendre que celui de se rendre. Il fit des propositions de paix que Mainfroi écouta avec plaisir. Enfin elle fut conclue aux conditions que Mainfroi auroit la possession & le gouvernement du royaume, tant en son nom qu'en celui du Roi Conrad son neveu, à la réserve de la terre de Labour qui resteroit sous l'obéissance du saint Siège; & qu'au cas que le Pape Alexandre ne voulut pas ratifier cet accord & transaction, il seroit permis au Prince de se rendre maître de toute cette province qui lui appartenoit. Quoique les Seigneurs rebelles n'eussent point été compris dans le traité, cependant Mainfroi à la prière du Légat, voulut bien leur accorder une amnistie générale; & il leur rendit même les terres qu'ils avoient possédées.

Le Pape refuse
de ratifier le
traité.

La paix que Mainfroi venoit de conclure avec le Légat, ne pouvoit avoir de force qu'autant qu'elle seroit ratifiée par le Pape. Il lui envoya donc des Ambassadeurs pour lui en demander la ratification, & lui déclarer en cas de refus qu'il en feroit avec ses troupes dans la terre de Labour comme il étoit convenu par le traité. Les menaces de Mainfroi n'empêchèrent pas le Pape de désapprouver le traité que son Légat avoit fait, & de former de nouveaux desseins sur le royaume de Sicile. Mainfroi apprit en même-temps que le Marquis Bertold & ses frères avec quelques Barons du royaume, avoient tramé une conjuration contre lui: ce qui l'engagea à prendre les mesures nécessaires pour faire avorter les projets de ses ennemis. Convaincu des mauvaises intentions de Bertold, il le fit arrêter avec ses frères & assembla un Parlement général dans Barlette pour les juger. La conjuration ayant été prouvée, les criminels furent condamnés à mort; mais ce Prince voulant les traiter avec plus de clémence, commua la peine en une prison perpétuelle dans laquelle ils finirent leurs jours.

Mainfroi avoit toujours à craindre quelque entreprise de la part du Pape, & son Légat en Sicile avoit déjà fait soulever un grand nombre des habitants de cette île. Ces troubles n'eurent point de suite par la prudence de Frederic Lancia oncle de Mainfroi: Les Siciliens reconnurent leur faute, & le Légat avec ses partisans furent faits prisonniers. Les différentes tentatives que Mainfroi avoit faites pour porter le Pape à la paix, ayant toujours été inutiles, ce Prince se prépara à la guerre. Il entra dans la terre de Labour avec une puissante armée, & marcha du côté de Naples. Cette ville qui se souvenoit encore des malheurs que sa rébellion lui avoit occasionnés sous le règne de Conrad, voulut en prévenir de nouveaux en se soumettant volontairement à Mainfroi. Son exemple fut bien-tôt suivi par la ville de Capoue & par plusieurs autres places voisines. Averse osa cependant résister; mais elle ne tarda pas à se repentir de sa révolte. Maître de toute la terre de Labour, Mainfroi passa dans la Capitanate & de-là à Brindes qu'il soumit aussi. Ariano & Aquila qui persévérèrent dans leur rébellion, en furent punies par la destruction de leurs murailles. Tout le royaume de la Pouille étoit rentré dans l'obéissance, & il ne restoit plus que quelques factieux qui pouvoient troubler la Sicile. La présence de Mainfroi ruina leurs projets, & les força à rester tranquilles.

Les

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

MAINFROI Xc.
Roi.

Les Ecrivains de ce temps , ou trop portés pour Mainfroi nous le représentent comme un Prince déintéressé , & qui ne cherchoit qu'à conserver la couronne à son neveu ; ou excités par leur haine , ils ne cessent d'empoisonner par leurs traits malins , les moindres actions de ce même Prince , & veulent nous faire croire qu'il ne publia la fausse nouvelle de la mort de Conradin que pour usurper le trône. Quoiqu'il en soit , à peine le bruit de la mort de Conradin se fut-il répandu que les Comtes & les Seigneurs du royaume couronnerent solennellement Mainfroi. Ce Prince qui cherchoit à gagner l'affection des peuples , ne fut pas plutôt monté sur le trône , qu'il fit de magnifiques présents à tous les Syndics des villes & des terres qui avoient assisté à son couronnement ; donna des emplois à ceux qui avoient toujours pris ses intérêts , & conféra l'Ordre de Chevalerie à un grand nombre d'entr'eux. Mainfroi témoin de la joye que les peuples avoient marquée à son avènement à la couronne , pouvoit se flatter de jouir tranquillement du trône , si le Pape n'eut trouvé à redire qu'il se fut emparé du royaume sans son consentement. L'élevation de Mainfroi ruinoit toutes les esperances qu'il avoit eues sur la Sicile , & il n'avoit pas assez de force pour oser entreprendre de l'en chasser. Les nouvelles offres qu'il avoit faites au Roi d'Angleterre , n'avoient eu aucun effet : il fit encore des efforts auprès de Charles d'Anjou.

Cependant la puissance de Mainfroi s'augmentoit de jour en jour , & tous les partisans du Pape avoient été chassés de toute l'étendue du royaume. Alexandre n'ayant pu engager aucun Prince dans sa querelle , menaça d'excommunier Mainfroi s'il refusoit de donner satisfaction au saint Siége , en lui cédant le royaume de Sicile. Le Roi peu frappé de ces menaces , persista à vouloir conserver une couronne qui lui appartenoit. En conséquence il fut excommunié , déclaré rebelle , ennemi de l'Eglise , usurpateur , sacrilège , privé de la principauté de Tarente & de tous les fiefs , droits , honneurs & prééminences. Par cette même sentence , Mainfroi étoit chargé d'avoir par d'horribles & exécrables attentats , aspiré au trône de Sicile , & usurpé ce royaume qui étoit dévolu au saint Siége , en se faisant couronner Roi d'une manière sacrilège , sans le consentement du Pape ni sa permission. Alexandre poussa plus loin sa vengeance , & étendit l'excommunication sur toutes les villes , châteaux & autres lieux qui recevroient Mainfroi , & le reconnoitroient pour leur Souverain. Il fut aussi défendu à tous les Evêques , Abbés & autres Ecclésiastiques , de célébrer l'Office divin en présence de Mainfroi , & de recevoir de lui aucun bénéfice , & que si quelqu'un s'en étoit chargé , il eût à le résigner dans le terme de deux mois. Les Evêques qui avoient sacré le Roi ou assisté à son couronnement , furent pareillement excommuniés , & même quelques-uns furent déposés (14).

Le Clergé & le peuple n'eurent aucun égard à l'excommunication du Pape , & tous les sujets de Mainfroi restèrent tranquilles. Ce Prince délivré des embarras de la guerre , ne croyoit pas pour cela devoir licentier ses troupes ; car il avoit toujours à craindre que le Pape ne formât quelque nouvelle entreprise contre lui. Mais comme il avoit plusieurs armées sur pied , & que l'entretien de ces troupes lui causoit trop de dépense , il en

(14) Tutin de Conest. pag. 63 & suiv. Giannone.
Tome II.

envoya une partie en Toscane, & l'autre en Lombardie pour fortifier le parti des Gibelins, qui commençoit à devenir plus considérable que celui des Guelfes.

Pendant que Mainfroi jouissoit paisiblement du trône, & que sa puissance & son autorité sembloient s'affermir de plus en plus, la Reine Elizabeth ou Marguerite, mere de Conradin & du Duc de Baviere, envoya des Ambassadeurs à Mainfroi pour lui faire sçavoir que Conradin n'étoit point mort, & qu'elle redemandoit la couronne au nom de ce jeune Prince. Mainfroi fit entendre aux Ambassadeurs qu'il n'étoit pas disposé à rendre un trône qui étoit le prix de ses travaux, & qu'il avoit deffendu contre les entreprises de deux différens Papes; que d'ailleurs s'il le rendoit à Conradin, il y auroit à craindre que ce Prince encore trop jeune pour bien gouverner ses Etats, ne fut pas capable de le deffendre contre les ennemis de la maison de Suabe. Il ajouta de plus que Conradin seroit obligé pour se maintenir dans son royaume, d'employer le secours des troupes Allemandes, que les Italiens ne pouvoient plus souffrir depuis les désordres qu'elles avoient commis dans le pays. Mainfroi pour justifier son ambition, déclara qu'il ne prétendoit garder le trône qu'à dessein de le conserver à Conradin, qui y monteroit après sa mort. En conséquence il prioit la Princesse de lui envoyer son neveu, afin qu'il put le former aux usages du pays, & que les Italiens le vissent avec plus de plaisir devenir leur Souverain. La Reine Elizabeth comprit aisément par la réponse de ses Ambassadeurs, qu'il ne lui seroit pas facile de chasser Mainfroi du trône: ce qui l'engagea à céder aux circonstances.

La réputation de Mainfroi étoit alors si grande, que Jacques Roi d'Arragon maria son fils aîné avec Constance fille du Roi de Sicile, née du mariage de ce Prince avec Beatrix fille d'Amedée Comte de Savoye, la premiere femme. Le Marquis de Montferrat épousa une autre fille de Mainfroi. Ces différentes alliances paroissoient assurer à Mainfroi une tranquille possession du royaume de Sicile, & en effet ce Prince eut depuis ce temps un regne assez paisible jusqu'à la mort d'Alexandre IV. arrivée en 1260 ou 1261. L'élevation d'Urbain IV. à la dignité du Souverain Pontife, fut le coup funeste qui renversa la maison de Suabe. Urbain assis sur la chaire de saint Pierre, marcha bien-tôt sur les traces de son prédecesseur, & se déclara ouvertement contre Mainfroi. Il commença par le citer à comparoitre devant lui pour se justifier d'un grand nombre de crimes que ses ennemis lui imputoient. Mainfroi ne jugea pas à propos de négliger cette citation, & il envoya aussitôt des Ambassadeurs au Pape pour entamer quelque négociation. Ces précautions furent inutiles, & le Pape refusa même à Mainfroi de lui accorder la permission de se présenter devant lui avec un certain nombre de troupes. Le Roi soupçonnant alors que le Pape avoit formé contre lui quelque mauvais dessein, ne put s'empêcher de se faire accompagner d'un grand nombre de ses Chevaliers, soutenus par un nombre suffisant de soldats.

Le Pape voyant tous ses projets déconcertés, parut si irrité de la démarche de Mainfroi qu'il renouvella les censures qu'Alexandre IV. avoit publiées contre

Expédition
d'Urbain IV.
contre Main-
froi.

lui. Cette conduite du Pape fit connoître à Mainfroi qu'il n'y avoit aucune espérance d'accommodement avec le Pape. Il se vit donc contraint d'avoir recours à la force, pour prévenir les malheurs qu'il avoit lieu de craindre. Il envoya un corps de troupes composé de Sarrasins dans la campagne de Rome, pour y faire le ravage, en fit passer d'autres dans la Marche d'Ancone, & se retira dans la Pouille pour se préparer à la guerre qu'il se voyoit dans la nécessité de faire au Pape. Urbain résolu de chasser Mainfroi de l'Italie, s'adressa au Roi de France, & le pria d'accepter l'investiture du royaume de Sicile pour l'un de ses trois fils cadets. Louis refusa les offres du Pape, mais il ne put empêcher que ce Pontife ne prêchât une Croisade contre Mainfroi.

Robert Comte de Flandres qui étoit à la tête de cette Croisade, ayant rassemblé un grand nombre de troupes, entra en Italie où il releva la faction Guelfe. Mainfroi s'avança alors vers la campagne de Rome avec toute son armée, & campa entre Frosinone & Agnane, afin de défendre l'entrée de son royaume. Robert excité par les exhortations du Pape, alla se poster auprès de l'armée de Mainfroi. Ce Prince se croyant trop foible pour tenir la campagne, pensa qu'il lui seroit plus avantageux de garnir ses places & de garder les passages, afin de laisser refroidir l'ardeur de ses ennemis. Il traversa le Garillan dans l'endroit où cette rivière sépare l'Etat de l'Eglise du royaume de Naples, & se rapprocha de la ville de ce nom. Robert se disposoit à passer cette rivière : mais la révolte des Romains l'obligea de matcher au secours du Pape avec son armée. Mainfroi profitant de la retraite du Comte Robert, repassa le Garillan avec les Sarrasins, se joignit à la faction qui s'étoit élevée contre le Pape, & commit de grands désordres dans l'Etat ecclésiastique.

La liaison que ce Prince venoit de prendre avec les Romains, irrita tellement le souverain Pontife, qu'il prit la résolution de le perdre entièrement. Après plusieurs délibérations avec les Cardinaux pour sçavoir à quel Prince on offriroit la couronne de Sicile, il fut décidé qu'on s'adresseroit de nouveau à Charles Comte d'Anjou & de Provence, frere de saint Louis, auquel on envoya Barthelemi Pignatelli alors Archevêque de Cosence. On fit en même-temps partir un autre Légat en Angleterre, afin d'engager Henri III. à renoncer pour son fils à l'investiture du royaume de Sicile, qui lui avoit été accordée aux conditions qu'il passeroit promptement en Italie. Cependant Charles d'Anjou faisoit beaucoup de difficultés pour recevoir les offres du Pape; mais Beatrix sa femme vint à bout de le déterminer. On entama alors la négociation, & telles furent les conditions auxquelles Urbain consentoit d'accorder l'investiture à Charles : Que Naples & toute la province de la terre de Labour avec les villes, terres & isles adjacentes, comme Capri & Procida, Benevent avec son territoire & le Val de Gaudio, appartiendroient & resteroient à l'Eglise, & que toutes les autres provinces avec l'isle de Sicile seroient remises à Charles, à titre d'investiture. Ce Prince mécontent de ces conditions, déclara qu'il n'auroit jamais entrepris la guerre contre Mainfroi, s'il n'eût pas été persuadé qu'on lui abandonneroit entièrement le royaume de Sicile avec les terres qui sont depuis cette isle jusqu'aux confins de l'Etat de l'Eglise, de la même manière que

Urbain offre
le royaume de
Sicile à Charles
d'Anjou.

1263.

les Rois Normans & Suabes l'avoient possédé : en sorte qu'à la réserve de la ville de Benevent avec toutes ses appartenances & dépendances, le saint Siège apostolique ne devoit retenir aucune terre ni droits que celui du cens que Charles consentoit de payer tous les ans, & qui étoit de dix mille onces d'or (15).

Le desir que le Pape avoit de conclurre le traité, le fit passer sur toutes les modifications que Charles demandoit, & il fut enfin décidé que ce Prince passeroit en Italie. Son voyage fut différé par la mort d'Urbain arrivée en 1264. On lui donna pour successeur l'année suivante, Clement IV. François de nation. Ce Pontife voyant Charles engagé dans l'entreprise qu'Urbain lui avoit proposée, fit avec lui un nouveau traité qu'il chargea de plusieurs conditions dures & onéreuses telles que Summonte, Renaud & Inveges les ont rapportées. » 1°. Clement investit Charles du royaume de Sicile, & de toute la terre qui est en-deçà du Phare jusqu'aux confins de » l'Etat de l'Eglise, à la réserve de la ville de Benevent avec tout son territoire & dépendances. Il en fut investi pour lui & ses descendants mâles » & femelles : aux conditions cependant que les femelles ne pourroient succéder qu'aux défauts des mâles ; & que parmi les mâles l'aîné aura seul » droit à la couronne ; qu'au défaut d'héritiers, le royaume retournera à » l'Eglise.

» 2°. Que le royaume ne pourra en aucune maniere être démembré.

» 3°. Que Charles prêteroit serment de fidélité, & feroit hommage-lige à l'Eglise.

» 4°. Le Pape se ressouvenant des iniquités que ses prédécesseurs » avoient eues lorsque les Princes de la maison de Suabe réunissoient en » leur personne les qualités d'Empereurs & de Rois de Sicile, voulut stipuler » à différentes fois, que Charles ne pourroit point prétendre à se faire élu, » ou sacrer comme Roi & Empereur Romain, ou Roi des Teutoniques, pas même pour Seigneur de la Lombardie ou de la Toscane, ni » de la plus grande partie de ces provinces : qu'au cas qu'il vint à être élu, » & qu'il ne renoncât pas dans le terme de quatre mois à cette élection, » il seroit sensé déchû de la couronne de Sicile : que s'il vouloit conserver » l'Empire, il émanciperait son fils entre les mains du Pape, & renonceroit, en faveur de ce jeune Prince, au royaume de Sicile sans faire aucune réserve.

» 5°. Que les Rois parvenus à l'âge de dix-huit ans, pourroient gouverner par eux-mêmes le royaume : mais qu'au-dessous de cet âge, la garde » & l'administration en seroit remise à l'Eglise jusqu'à la majorité du Roi.

» 6°. Que dans le cas où une des filles du Roi viendrait à se marier pendant le vivant de son pere avec l'Empereur, & qu'ensuite après la mort » de son pere elle fut son héritière, elle ne pourroit cependant point succéder au royaume de Sicile : de même si une fille à laquelle la succession » du royaume seroit dévolue, venoit à se marier avec l'Empereur, elle seroit déchue du droit d'y succéder ; parce que le royaume de Sicile ne » pourroit jamais être joint à l'Empire.

(15) *Tunini de constab. del Regno fol. 70 & 71.*

« 7°. Que le Roi seroit obligé de payer huit mille onces d'or par an de tribut, le jour de la fête de saint Pierre & saint Paul, & qu'au défaut de ce paiement il seroit déchu de sa couronne; outre cela qu'il seroit présenter au Pape, un palefroy ou cheval de parade & de Pompe, blanc, beau & bon.

« 8°. Que pour la conservation des terres de l'Eglise, le Roi enverroit au Pape trois cens cavaliers bien armés, en sorte que chacun d'eux put entretenir à ses dépens au moins trois chevaux pendant trois mois de chaque année, & qu'en leur place le saint Siège pourroit demander un secours de vaisseaux.

« 9°. Que le Roi ne pourroit sous aucun titre acquerir aucune terre de l'Eglise, y posséder de gouvernemens ou de charges qui lui donnaissent juridiction; & qu'il restitueroit aux Eglises du royaume tous les biens qui leur avoient été enlevés.

« 10°. Que toutes les Eglises ainsi que leurs Prélats & administrateurs, jouiroient des libertés ecclésiastiques, & particulièrement dans les élections. Le Pape rétablisoit par cet article ce qu'Alexandre IV. avoit ajouté dans l'investiture donnée à Edmon fils du Roi d'Angleterre; sçavoir, que le Roi & ses successeurs ne se mêleroit point des élections, des mandes & des provisions des Prélats: en sorte que, ni avant l'élection, ni dans l'élection, ni après, on n'auroit besoin ni de l'avis ni du consentement du Roi (16). On ajouta cependant que cette clause ne préjudicieroit point aux droits du Roi ou de ses successeurs, & qu'ils pourroient s'opposer aux bulles de provision, toutes les fois que la personne élue leur seroit suspecte d'infidélité.

« 11°. Que les causes ecclésiastiques seroient poursuivies par les Ordinares, & par appel par devant le saint Siège: que les Clercs ne pourroient être cités devant un Juge séculier, tant pour le civil que pour le criminel, à moins qu'il ne fut question d'un procès civil regardant les fiefs.

« 12°. Que les Rois ne pourroient prétendre ni avoir aucun droits de Regale sur les Eglises vacantes, ni leur imposer des charges.

« 13°. Que le Roi ne pourroit faire aucune ligue ou alliance avec quel qu'un contre l'Eglise, & qu'il seroit obligé de tenir sur pied mille cavaliers pour le service de la Terre-sainte.

« 14°. A l'égard du Senatoriat de Rome, que les habitants de cette ville avoient conféré à Charles, il fut réglé qu'il ne le garderoit que trois ans s'il ne pouvoit s'en remettre plutôt: que lorsqu'il seroit maître du royaume ou de la plus grande partie, il abandonneroit entièrement cette dignité qui seroit rendue à l'Eglise, ou que du moins on ne pourroit la donner sans son consentement.

Ainsi fut conclu le traité qui appelloit à la couronne de Sicile la première maison d'Anjou, & qui la mit en concurrence avec la maison de Suabe & d'Aragon.

Charles s'étant embarqué à Marseille au mois d'avril avec mille cavaliers,

Arrivée de
Charles d'Anjou
en Italie.

(16) *Chiocci. M. S. Jurisd. in indice. tom. 19.*

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1265.

fut assez heureux pour éviter la flotte de Mainfroi qui croisoit le long des côtes, & arriva sans aucun danger à Rome le 23 de mai. Il fut couronné le six de janvier l'année suivante avec la Reine Beatrix sa femme. Après les cérémonies du couronnement, Charles marcha contre Mainfroi à dessein de lui livrer bataille. Les peuples toujours inconstans, & qui jusqu'alors avoient paru attachés aux intérêts de Mainfroi, témoignèrent dans cet instant la joye qu'ils ressentoient de passer sous le gouvernement de Charles. Mainfroi fit tout ce qu'il put pour ramener les esprits en sa faveur, & engager ses sujets à faire une généreuse défense : mais tous ses efforts furent inutiles, & il fut trahi par la plupart des Généraux auxquels il avoit confié les postes les plus importants. Charles ne trouvant point d'obstacles, passa le Garillan près de Cepperano ; ce qui obligea Mainfroi de demander la paix ou du moins une trêve. Charles animé par ses premiers succès, refusa l'un & l'autre dans l'espérance de voir bien-tôt son ennemi abattu. Mainfroi n'ayant plus d'autres ressources que dans sa valeur, se prépara à disputer le terrain autant qu'il lui seroit possible. Il se flattoit que la garnison qu'il avoit mise dans saint-Germain, pourroit arrêter le Prince François, & que pendant cet intervalle, il pourroit recevoir des secours de Barbarie, des Sarrasins de l'Italie, & de la faction Gibeline qui étoit en Toscane & en Lombardie. Ces précautions paroissoient assez sages, & il pouvoit se flatter de quelque succès. Mais après la prise de saint-Germain & celle de Capoue, se voyant pressé par l'armée de Charles, il négligea de suivre un dessein qui auroit pu lui réussir. L'armée François manquoit alors de vivres, & étoit fort fatiguée : Mainfroi en différant le combat, l'auroit vu se dissiper d'elle-même, ou du moins les secours qu'il attendoit de toutes parts étant arrivés, il se seroit trouvé supérieur en nombre à ses ennemis. Emporté par son ardeur ou peut-être par son désespoir, il osa livrer combat, & risquer sa couronne au sort d'une bataille. Les deux armées qui étoient en présence près de Benevent, ne tardèrent pas à en venir aux mains, mais au milieu de l'action, la plus grande partie des troupes de Mainfroi passèrent du côté de Charles, & par cette désertion assurèrent la victoire à ce Prince. Mainfroi dans cette extrémité, se jeta au milieu des ennemis, où il donna des marques d'une valeur incroyable. Accablé enfin par le nombre, il tomba percé de coups, & son corps fut trouvé trois jours après parmi les morts. Telle fut la fin tragique de ce Héros.

Défaite de
Mainfroi & sa
mort.

1266.
18 février.

CHARLES D'AN-
JOU Xc. Roi.

Après la victoire complète que Charles venoit de remporter sur Mainfroi, & qui le rendoit maître du royaume, ses troupes entrèrent dans Benevent où elles commirent toutes sortes de cruautés. Le vainqueur s'avança ensuite du côté de Naples, afin de forcer cette ville à lui ouvrir ses portes. Les habitans de cette place qui avoient appris la mort de Mainfroi, prévirent l'arrivée de Charles, & lui envoyèrent des députés pour l'assurer de leur soumission. Bien-tôt toutes les villes du royaume suivirent cet exemple, & en peu de temps le nouveau Roi se vit maître de tous les Etats que Mainfroi avoit possédés. Charles auroit pu rester tranquille possesseur d'un trône qu'il venoit de conquérir, s'il eut profité des sages avis qu'on lui avoit donnés, & qu'il n'eut pas écouté les mauvais conseils de quelques courtisans qui ne cherchoient qu'à s'enrichir aux dépens des peuples. Les

fortes impositions qu'il mit sur ses sujets, excitèrent leurs murmures & les porterent enfin à la révolte. Ils souhaitèrent alors passer sous une nouvelle domination, & inviterent Conradin qui étoit en Allemagne, à se rendre en Italie pour se mettre à leur tête.

Ce Prince n'étoit alors âgé que de quinze ans. Sa mere fit tout ce qu'elle put pour l'empêcher d'accepter les propositions qu'on lui faisoit; le courage de ce jeune Prince ne lui permit pas de retarder cette entreprise, & dès le mois de février 1267, il parut en Italie à la tête de dix mille chevaux. Lorsque Conradin fut arrivé à Pise où il avoit été reçu avec des grandes marques d'honneur & d'affection, il publia un manifeste dans lequel il se plaignoit de Mainfroi & de Charles. Cette piece fit une grande impression sur les peuples de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile. Ces heureux commencemens furent soutenus par un petit avantage que les troupes de Conradin remportèrent sur celles de Charles au passage du pont de Valle près d'Arezzo. Cette victoire qu'on eut soin de rendre plus considérable qu'elle n'étoit en elle-même, attira un grand nombre de partisans à Conradin, & sur tout de la part des Sarrasins de Lucera.

Charles allarmé des progrès de Conradin qui s'avançoit à grandes journées vers Rome, fit de nouvelles levées de troupes pour s'opposer à son ennemi. Le Pape de son côté qui étoit à Viterbe, tira devant lui Conradin, & lui fit sçavoir que s'il avoit quelques prétentions sur les royaumes de la Pouille & de la Sicile, il ne devoit point chercher à les faire valoir par les armes; mais qu'il pouvoit les proposer devant le saint Siège où on lui rendroit Justice. Conradin faisant peu d'attention aux menaces du Pape, pour suivre sa route. Clement irrité du mépris que Conradin faisoit de ses remontrances, l'excommunia publiquement, & le déclara ennemi & rebelle à l'Eglise. Les partisans de ce Prince qui étoient allés à Tunis lever des troupes, n'eurent pas plutôt été informés des succès de Conradin, qu'ils se rendirent en Sicile, & firent déclarer cette île en sa faveur. Cette nouvelle engagea le Pape à publier une Croisade contre tous ceux qui se déclarèrent en faveur de Conradin. Ce jeune Prince étoit arrivé à Rome, où les habitans de cette ville lui avoient rendu de grands honneurs. Il en partit le 10 d'août, suivi du Sénateur Don Henri de Castille, d'un grand nombre de Romains & des Barons qui avoient embrassé son parti. Il passa par les montagnes qui sont entre la campagne de Rome & l'Abbruzze, parce que ces chemins n'étoient pas gardés, & que d'ailleurs le pays étoit abondant en toutes sortes de choses. Cependant Charles étoit parti de Capoue pour marcher à la rencontre de son ennemi. Ce fut dans ces circonstances qu'il fut joint par Alard de saint-Valtri Gentilhomme François, qui s'étoit beaucoup distingué pendant vingt ans dans la Terre-sainte. L'arrivée de ce Héros fut d'une grande utilité pour le Roi, qui le chargea du commandement de son armée.

Ce Général considérant que les forces de Conradin étoient de beaucoup supérieures en nombre à celles de Charles, se crut obligé d'avoir recours à la ruse pour remporter la victoire. Il partagea son armée en trois corps, & en fit cacher un derrière une colline. Il s'avança avec les deux autres vers l'ennemi, qui étoit rangé en bataille dans la plaine de Palene ou de Ta-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Conradin dis-
puta la couron-
ne à Charles I.

1267.

1268.

Défaite de
Conradin.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

gliacozzo près des Monts-Marliens. Contradin voyant un si petit nombre de troupes, accepta le combat avec joye, & après une action assez sanglante de part & d'autre, il vint à bout d'enfoncer les François & de les tailler en pieces. Ses soldats assurés de la victoire, ne songerent plus qu'à s'emparer des dépouilles des François, ou à poursuivre sans ordre un reste de fuyards. Contradin & la plus grande partie des Seigneurs de sa suite, s'étoient déjà desarmés pour prendre un peu de repos. Alard voyant le moment favorable pour l'exécution de son dessein, sortit tout d'un coup de son embuscade, & fondit avec impetuosité sur l'armée ennemie. Ces troupes surprises furent bien-tôt mises en déroute, & un plus grand nombre périt sous le fer des François. Contradin & le Duc d'Autriche se sauverent avec beaucoup de peine du côté de Rome, avec intention de s'embarquer & d'aller se réfugier à Pise. Ils s'étoient déguisés en payfans, & avoient cru trouver une retraite dans une terre appartenante aux *Frangipani* nobles Romains. Ils y furent découverts & livrés entre les mains de Charles, qui leur fit trancher la tête sur un échaffaud le 26 d'octobre 1269. Les autres partisans de ce Prince ne furent pas traités avec moins de rigueur, & la plupart perirent dans divers supplices. Le Roi Charles désarma aussi les Sarrafins qui s'étoient fortifiés dans Lucera. Il se rendit maître de cette ville où il trouva Helene des *Angioli* seconde femme de Mainfroi, avec son fils nommé Manfredino. Ils furent l'un & l'autre conduits à Naples, & enfermés dans le château de l'Oeuf, où on les fit mourir quelque temps après. L'illustre maison de Suabe qui finit à Contradin, avoit gouverné l'Empire pendant 115 ans, & possédé le royaume de Sicile pendant 76. Elizabeth de Baviere qui avoit appris la détention de son fils, partit d'Allemagne avec une grosse somme d'argent qu'elle destinoit à la rançon de ce Prince. Comme elle étoit en chemin, on lui annonça le sort funeste de son fils. Elle demanda alors pour toute consolation, qui lui fut permis d'élever à Contradin un sépulchre de marbre au lieu même de son supplice. Le Roi lui refusa cette grace sous prétexte que ce monument tant qu'il subsisteroit, pourroit animer les Allemans à la vengeance, mais il lui permit de faire transporter son corps de la place du marché où on l'avoit enterré comme un excommunié, dans l'Eglise des Carmes de Naples. *

Le Roi de Tunis paye un tribut à Charles.

1270.

Charles qui se trouvoit alors sans concurrent, se prépara à l'expédition de la Croisade. Saint Louis à la tête des Croisés, s'étoit rendu devant Tunis, & son armée y souffroit beaucoup par les maladies dont elle étoit accablée, Charles averti du triste état des Croisés, partit avec sa flotte : mais lorsqu'il entra dans le port près de l'ancienne Carthage, le Roi de France étoit déjà mort. L'arrivée du Roi de Sicile releva le courage des Croisés, & les mit en état d'attaquer les Sarrafins. Les différens intérêts des Souverains qui se trouvoient dans l'armée des Croisés, empêcherent qu'on ne poursuivît avec ardeur la guerre contre les Africains, & firent accepter avec joye, les propositions de paix que le Roi de Tunis leur fit faire. Par ce traité, le Roi de Tunis & ses successeurs s'engagerent à payer tous les ans aux Rois de Sicile, un tribut de vingt mille doubles d'or.

Embellissement de la ville de Naples.

Charles de retour dans ses Etats, s'occupa à perfectionner les ouvrages qu'il avoit commencés pour l'embellissement de la ville de Naples où il avoit

avoir fait sa principale résidence depuis son avènement à la couronne. Frederic II. y avoit fixé le premier sa demeure, & jetté les fondemens de la grandeur & de la magnificence où elle est parvenue. Les Papes Innocent IV. & Alexandre IV. qui y avoient établi leur cour, donnerent à cette capitale un nouvel éclat, que Charles d'Anjou augmenta encore. Ce Prince voulut que l'assemblée des Etats généraux se tint toujours à Naples, au lieu qu'auparavant ces Etats étoient indifféremment convoqués dans une ville ou dans une autre. Il l'embellit en même-temps par de somptueux édifices; pourvut à sa défense en faisant bâtir des châteaux & des tours, & en relevant les murailles que Conrad avoit fait raser. Il rétablit ou plutôt donna de nouveaux privilèges à l'Université que Frederic avoit fondée, & qui avoit perdu beaucoup de son lustre pendant la dernière guerre. Elle reprit bien-tôt sa première splendeur, & la réputation de l'Académie s'étendit par toute l'Europe. Les titres de noblesse, & les marques d'honneur que le Roi accorda à plusieurs personnes distinguées, donnerent un nouvel avantage à cette ville.

Naples autrefois gouvernée en forme de République, avoit conservé ses droits sous les Rois Normans, & elle en jouissoit encore lorsque Charles parvint à la couronne. Deux ordres composoient cette République, les nobles représentés par le Senat, & les simples citoyens qui s'assembloient dans un ancien palais, lorsqu'il s'agissoit de délibérer sur les affaires communes. Charles trouva moyen de désunir insensiblement ces deux Ordres, & bien-tôt il n'y eut plus d'assemblée. La puissance de Charles étoit devenue formidable; maître de la Sicile, de la Pouille, de la Calabre, des comtés de Provence, du Maine & d'Anjou: de l'isle de Corfou & de celle de Malthe, il voyoit sur le trône de France son neveu, avoit à sa disposition toutes les villes Guelfes d'Italie, tenoit sur pied un nombre considérable de troupes commandées par d'excellens Capitaines, & les ports se trouvoient remplis de vaisseaux qui lui assuroient l'Empire de la mer.

Ces grands avantages furent encore augmentés par le titre de Roi de Jérusalem, que Marie fille du Prince d'Antioche lui céda avec tous ses droits (17). Cette Princesse s'étoit rendue à Rome pour implorer le secours du

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Cession du
royaume de Jérusalem
à Charles.

1276.

(17) Les droits de Marie sur le royaume de Jérusalem provenoient de sa mere Melisè, quatrième fille d'Isabelle sœur de Baudouin. Cette Princesse laissa (comme on l'a vu plus haut, page 120. col. 2.) de Conrad de Montferrat son premier mari, quatre filles. L'aînée appelée Marie, étoit mere de Jole seconde femme de l'Empereur Frederic, auquel elle apporta pour dot ses droits au royaume de Jérusalem, & ce fut par cette raison que Frederic, Conrad son fils & Conradin son petit-fils, portoient le titre de Rois de Jérusalem. Conradin le dernier Prince de la maison de Suabe étant mort sans successeur, Marie prétendit qu'elle devoit en qualité de fille de Melisè, succéder à la couronne. La seconde fille d'Isabelle nommée Alise,

avoit épousé Hugues Roi de Chypre. Ce Prince prétendit que la branche aînée se trouvant éteinte en la personne de Conradin, il pouvoit par les droits de sa femme, prendre le titre de Roi de Jérusalem. On pouvoit dire que les droits d'Alise étoient éteints, parce que le Roi Almeric de Chypre, second époux de la Reine Isabelle, auquel le Roi Hugues son fils avoit succédé, avoit cédé tous ses droits à Jean de Brienne époux de Marie l'aînée, ainsi que le rapporte le pere Lusignan dans son histoire des Rois de Chypre.

La troisième fille d'Isabelle s'appelloit Sibille, qui épousa Livon Roi d'Arménie: il mourut sans laisser d'héritiers. Ainsi il ne restoit plus que les droits de Melisè qui étoit la quatrième fille & mere de Marie. Ce fut

Tome II.

T *

Pape, & celui du Roi contre son oncle Hugues Roi de Chypre, qui lui disputoit ses droits & son titre au royaume de Jerusalem. Marie n'ayant pas reçu de réponse favorable du Pape, céda à Charles tous ses droits & prétentions sur le royaume de Jerusalem avec la principauté d'Antioche. Cet acte se fit avec toutes les formalités que demandoit un cas de cette im-

cette Princesse qui fit à Charles la cession dont on vient de parler.

Il faut convenir que la validité de cette cession étoit sujette à de grandes difficultés; car on ne pouvoit pas dire sérieusement que les droits d'Alise la seconde fille d'Isabelle, fussent éteints par la cession qu'Almeric avoit faite à Jean de Brienne, puisque cette cession ne devoit pas préjudicier à ses descendants. Ceux-ci pouvoient prétendre à la succession par d'autres moyens, d'avoir par les droits d'Alise à laquelle ils appartenoient comme fille d'Isabelle, & non pas d'Almeric. En effet ce Prince n'avoit cédé que les droits dont il jouissoit alors comme mari d'Isabelle; mais non pas les prétentions à venir, qui par d'autres moyens pourroient regarder Alise ou ses descendants. Ainsi le pape Lufignan a très-judicieusement observé que Marie céda à Charles des droits qui ne lui appartenoient pas, & qui étoient à Alise sa tante, femme du Roi Hugues.

Lorsque l'Empereur Frederic II. vint de la Syrie dans la Pouille, la Reine veuve du Roi de Chypre se rendit dans cette province, & s'adressa aux Hospitaliers & aux Templiers pour les engager à la mettre en possession du royaume de Jerusalem, vu l'excommunication lancée contre Frederic. Ces Chevaliers ne se prêtèrent point à cette entreprise, & lui répondirent qu'ils vouloient attendre une année pour voir si Conrad fils de Frederic & de Yolande sa femme, fille de la sœur aînée du côté de la mere de cette Reine de Chypre, ne seroit point le voyage de Syrie. Le Prince Conrad étoit le plus proche héritier de la couronne, selon les sentimens de Boffo dans son *histoire de Malthe* liv. xvi. pag. 561. Giannone.

Charles instruit du peu de solidité des droits que Marie lui avoit cédés, convint avec Henri II. du titre de Roi de Chypre, qui, au rapport du Pape Lufignan, lui étoit contesté. Quoiqu'il paroisse que Henri voulut de nouveau disputer sur cette matière avec Charles II. d'Anjou, par le moyen des droits de sa grande-mere; cependant Charles, ainsi que tous les autres Rois ses successeurs, continuent à porter toujours le titre de Roi de Jerusalem, comme on peut le voir dans tous les

diplômes & privilèges qui sont émanés d'eux.

Sous le regne du Roi Robert & de la Reine Sance sa femme, les Chrétiens qui servoient au saint Sepulchre, eurent plus à souffrir de la part du Soudan qu'ils n'avoient coûtume. Robert fit un traité avec lui, & convint de lui payer un tribut considérable, afin qu'il laissât les Chrétiens en liberté. Il leur fournit tout ce qui étoit nécessaire à leur subsistance, afin qu'ils n'abandonnassent point cet endroit. La Reine Sance fit aussi établir à ses frais dans le Mont-Sion, un couvent de Freres-Mineurs de l'Ordre de saint François.

La Reine Jeanne obtint aussi du Soudan la permission de pouvoir construire un autre couvent dans la vallée de Josaphat, où elle mit des Moines du même Ordre. C'est de-là que quelques-uns prétendent établir le droit de patronage des Rois de Naples sur le saint Sepulchre, & sur ces autres endroits desservis par les Freres-Mineurs de saint François.

Mais d'autres Auteurs ont considéré que la source d'où les Rois de Naples tirent le titre de Roi de Jerusalem, n'est pas bien claire, lorsqu'ils la font venir de cette cession de Marie. Ces Auteurs pour répondre aux prétentions du Roi d'Angleterre, des Marquis de Monferrat, que les Ducs de Savoye représentent aujourd'hui, & de la seigneurie de Venise, qui tous prétendent à ce titre par succession des Rois de Chypre; ces Auteurs, dis-je, ont écrit que le titre de Roi de Jerusalem appartenoit aux Rois Autrichiens, à cause des droits de Marie fille aînée d'Isabelle sœur de Bandouin IV. Que ses droits ne s'éteignirent point dans la personne de Conradin, puisque tous les Ecrivains conviennent que lorsque ce Prince eut la tête tranchée sur un échafaud, il jeta dans la place un gland & un anneau à dessein d'investir Pierre d'Aragon de tous les royaumes & de tous ses droits. Cette succession lui appartenoit naturellement en qualité d'héritier de la maison de Suabe, à l'occasion de Constance fille du Roi Mainfroi. Le Roi Frederic d'Aragon ayant succédé au Roi Pierre, & les Rois d'Espagne de la maison d'Autriche à Frederic, c'est avec fondement qu'ils ont pris le titre de Roi de Jerusalem. *ibid.*

portance. Le Pape Jean XXI. qui étoit dans les intérêts du Roi, approuva les raisons pour lesquelles Marie faisoit cette cession, & couronna Charles Roi de Jerusalem. Ce Prince fut en conséquence de grands préparatifs de guerre, équipa une nombreuse flotte, & assembla une armée considérable. Tous ces mouvemens avoient également pour but, la conquête de Constantinople & celle de Jerusalem.

Charles envoya en Palestine Roger Comte de saint-Severin avec la qualité de Vice-Roi, pour prendre possession du royaume de Jerusalem. Le Comte y fut reçu à l'aide des Templiers, & il établit des Officiers pour le gouvernement du royaume, dont Hugues conserva la plus grande partie. La mort de Jean XXI. fut le terme des prospérités du Roi de Sicile, qui ne trouva pas en Nicolas III. les mêmes sentimens que Jean XXI. avoit eus pour lui. Ils se brouillèrent bien-tôt, & cette querelle fut cause de rous les malheurs dont Charles fut accablé sur la fin de son regne. L'inimitié du Pape ne l'empêcha pas de songer à son entreprise sur l'Empire d'Orient. Michel Paleologue informé des préparatifs que Charles faisoit continuellement, se mit en état de recevoir son ennemi. Les plus grands secours qu'il put alors recevoir, furent ceux que lui procura Jean de Procida noble citoyen de Salerne, homme qui avoit de grands talens pour exécuter une entreprise. Ses biens avoient été confisqués lorsque Charles monta sur le trône, & il s'étoit retiré en Arragon, où le Roi l'avoit comblé d'honneurs & de bienfaits. Sa reconnaissance le porta à former le projet de mettre sur la tête du Roi d'Arragon, la couronne de la Pouille & de la Sicile. Après avoir inutilement tenté d'attirer dans son parti les habitans de la Pouille, il tourna ses vûes du côté des Siciliens, à qui il trouva des dispositions plus favorables. Il forma avec eux une conjuration contre les François, & leur fit promettre qu'ils se déclareroient en faveur de Pierre d'Arragon.

Les conjurés pout venir à bout de leur dessein avec plus de sûreté, jugerent à propos de mettre dans leurs intérêts le Pape & l'Empereur Paleologue. Procida qui s'étoit rendu à Constantinople, persuada à l'Empereur qu'il ne pouvoir détourner l'orage dont il étoit menacé, qu'en fournissant à Pierre d'Arragon les sommes d'argent dont il avoit besoin pour faire réusir l'entreprise sur la Sicile. Le Pape informé que Paleologue consentoit à fournir aux frais de cette guerre, promit au Roi d'Arragon l'investiture des royaumes de Sicile & de la Pouille. Ce Prince malgré les assurances du Pape & les secours effectifs qu'il avoit déjà reçus de l'Empereur de Constantinople, balançoit à entreprendre une guerre dont le succès devoit être fort doureux. Procida trouva enfin moyen de le déterminer à cette entreprise, à laquelle Constance son épouse ne cessoit de l'exciter. Cette Princesse regardoit cet événement comme une occasion de venger la mort du Roi Mainfroi son pere, celle de Conradin son cousin, & de recouvrer les Etats qui devoient lui appartenir par l'extinction de la posterité masculine de la maison de Suabe. Le Roi d'Arragon engagé par tant de motifs, fit équiper une flotte considérable, sous prétexte de porter la guerre en Afrique contre les Sarrafins.

Cependant Nicolas étoit mort, & on lui avoit donné pour successeur Martin IV. François de nation. L'élection du nouveau Pontife pensoit faire

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1277.

1280.

T 2

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Vépres Siciliennes.

1182.

échouer les projets de Procida ; mais ce négociateur infatigable ne cessa de passer de Constantinople en Sicile, & de cette île en Arragon, pour ranimer les conjurés. La flotte du Roi d'Arragon étant prête à faire voile, les Siciliens convinrent entr'eux de prendre les armes, & de se jeter sur les François au moment que la cloche appellerait les Chrétiens à l'office des vêpres. Ce noir complot fut exécuté le 29 ou 30 de Mars, & dans l'espace de deux heures il périt environ huit mille personnes. Les femmes & les enfans ne furent pas même épargnés, & d'un massacre si général, Guillaume de Porcelet Provençal, Gouverneur de Calafaximi, fut le seul qui échappa. On respecta en lui, sa probité généralement reconnue & ses autres vertus. Quelques Historiens rapportent différemment l'exécution de cette sanglante tragédie, & prétendent que le massacre commença à l'occasion d'un François qui avoit voulu faire violence à une femme ; qu'alors le peuple qui depuis long-temps étoit porté à la révolte, saisit cette occasion pour attaquer les François dont ils avoient résolu la perte (18). On a toujours remarqué avec étonnement qu'une conspiration dans laquelle on avoit fait entrer des peuples étrangers, & dont les négociations avoient duré plus de deux ans, ait pu avoir été long-temps si secrète.

Charles étoit à Montefalcone lorsqu'il apprit la révolte des Siciliens. Cette nouvelle le surprit, & lui causa un chagrin très-sensible. Résolu de venger la mort des François, & de rentrer en possession d'un royaume qui venoit de lui échapper, il fit embarquer les troupes qu'il avoit destinées pour l'expédition de Constantinople, & alla mettre le siège devant Messine. Le Pape Martin envoya en même-temps un Légat pour exhorter les peuples à rentrer dans l'obéissance, & pour menacer ceux qui voudroient favoriser les rebelles. Les habitans de Messine après une vigoureuse défense, voyant qu'ils seroient bien-tôt forcés de se rendre, consentirent à se soumettre aux conditions que le Roi leur laisseroit la vie sauve, & qu'il ne leur donneroit plus de Gouverneur François. Charles exigea qu'ils se rendissent à discrétion, & qu'ils lui livraissent huit cens otages qu'il traiteroit à sa volonté. Cette réponse fit connoître aux Siciliens qu'ils n'avoient pas de grace à espérer, & qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que celui de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils firent sçavoir à Pierre d'Arragon le triste état où ils étoient réduits.

Pierre étoit en Afrique où il faisoit le siège d'une petite place dans les environs de Tunis. Cette expédition contre les Sarrasins, n'étoit qu'un prétexte pour avoir occasion d'équiper la flotte sans causer d'ombrage à ses voisins. Aussitôt qu'il fut informé du soulèvement général des Siciliens, & que les habitans de Messine étoient vivement pressés par l'armée de Charles, il se mit en mer & alla débarquer à Trapano, d'où il se rendit à Palerme. Il y fut couronné au milieu des acclamations publiques, & avec toute la magnificence possible. Il écrivit ensuite au Roi Charles, pour lui faire sçavoir qu'il venoit prendre possession d'un royaume dont il avoit reçu l'investiture par le Pape Nicolas III. & qui lui appartenoit du chef de sa femme Constance. Il s'avança ensuite vers Messine pour secou-

PIERRE III.
Roi d'Arragon
se rend maître
de la Sicile.

1182.

(18) Hist. de Naples par M. d'Égly.

rir cette place dont Charles étoit prêt de se rendre maître. L'arrivée des Arragonois obligea ce Prince à se retirer en Calabre, dans l'espérance de rentrer en Sicile au printemps suivant, avec des forces plus nombreuses. Il étoit à peine arrivé dans cette province, que la flotte ennemie lui enleva trente galères, & lui brûla plus de soixante & dix bâtimens de charge. Charles ne resta pas long-temps en Calabre : il alla à Naples & de-là à Rome, pour demander quelque secours au Pape.

Cependant Pierre étoit entré dans Messine, où il avoit été reçu avec de grandes démonstrations de joye. Le Légat suivant les ordres qu'il avoit reçus, jeta un interdit sur toute la Sicile, mais le nouveau Roi força les Prêtres à célébrer l'Office divin. Quelque temps après, ce Prince fit venir à Palerme la Reine Constance & ses deux fils D. Jacques & D. Frederic. Comme il devoit retourner en Arragon, & passer ensuite en France pour se battre en duel avec le Roi Charles, ainsi qu'ils en étoient convenus, il voulut que les Siciliens s'engageassent par serment à reconnoître D. Jacques son fils pour son légitime successeur à la couronne.

C'est ainsi que les deux-royaumes de la Sicile & de la Pouille furent séparés l'un de l'autre. Palerme & la Sicile restèrent à la maison d'Arragon : Naples, la Pouille & la Calabre à la maison d'Anjou.

Le zèle que le Pape témoignoit pour Charles d'Anjou, n'empêcha pas le nouveau Roi de Sicile d'envoyer des Ambassadeurs à Rome pour engager le Pape à employer sa médiation, afin de terminer la guerre. Ils étoient en même-temps chargés de représenter au Pontife, les droits que Pierre avoit sur la Sicile, & de déclarer que ce Prince consentoit à se soumettre au tribut que ses prédécesseurs avoient coutume de payer au saint Siège. L'ambassade fut mal reçue, & le Pape annonça aux Ministres de Pierre, qu'il étoit déterminé à favoriser Charles par tous les moyens qui lui seroient possibles. Le Roi d'Arragon comprit alors qu'il devoit faire de nouveaux préparatifs pour soutenir les efforts de son ennemi. Il passa pour cet effet en Arragon, afin d'y lever des troupes. Les Arragonois animés par les succès que leur Roi avoit eus en Sicile, lui fournirent volontiers tout ce qui lui étoit nécessaire pour conserver sa conquête. Il lui conseillèrent aussi de mettre tout en usage pour apaiser le Pape, & de lui envoyer un nouvel Ambassadeur. Gismond de Luna, homme prudent & capable, fut chargé de résider à Rome, & de solliciter les Cardinaux, afin qu'ils travaillassent à adoucir l'esprit du Pape.

Charles d'Anjou toujours déterminé à se battre en duel contre Pierre d'Arragon, choisit la ville de Bourdeaux qui appartenait alors au Roi d'Angleterre. Le jour du combat fut fixé au premier de Juin 1283, & les deux Rois devoient être accompagnés chacun de cent Chevaliers. Les conditions du combat ayant été réglées, Charles & Pierre songèrent à pourvoir à la sûreté de leurs royaumes, afin que leur absence ou leur mort n'y causât aucun préjudice. Pierre avoit déjà fait prêter serment de fidélité à Don Jacques son fils, & Charles de son côté nomma le Prince de Salerne son fils, Vicaire Général de son royaume. Charles parut le premier au jour marqué devant Bourdeaux. Il resta toute la journée à cheval, & fit à diverses fois appeler le Roi Pierre par son Hérault d'armes. Personne n'ayant comparu, Charles

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

repartit le même jour. Pierre craignant qu'il n'y eût point de sûreté pour le champ de bataille, se tint caché dans Bourdeaux sous le nom d'un des Seigneurs de sa cour, & le même soir que Charles partit de cette ville, il alla voir le Sénéchal de Guienne, & lui laissa ses armes entre les mains comme une preuve qu'il avoit comparu.

Pierre avoit cru par le moyen de ce duel éviter une guerre qui pouvoit lui être funeste; mais cet expédient ne le mit pas à l'abri des censures ecclésiastiques. Il fut excommunié avec tous ses Ministres & ses adhérens, déposé & privé des royaumes d'Aragon & de Valence, & le Pape les donna à Charles de Valois second fils de Philippe III. Roi de France. Le Légat qui porta à ce Prince l'investiture, fit prêcher une Croisade, & accorda des indulgences à ceux qui prendroient les armes contre le Roi Pierre. Pendant que l'on faisoit en France des préparatifs nécessaires pour porter la guerre en Aragon, Roger de Loria remporta quelques avantages sur la flotte de Charles, & lui enleva dix de ses galères. L'île de Malthe se soumit aussi à cet Amiral, & ce Seigneur formant de plus vastes projets, alla se présenter aux environs de Naples. Il rangea son armée navale en bataille, & s'avança près des murs, comme s'il eût voulu donner l'assaut à la ville. Son dessein n'étoit cependant que d'engager au combat les galères qui se trouvoient dans le port de Naples. Après être resté quelque-temps dans cette situation, il feignit de se retirer & ravagea toute la côte.

1183.

Combat naval.
Le Prince de
Salerne est fait
prisonnier.

Le Prince de Salerne crut devoir arrêter le progrès de l'Amiral, & donna ordre aussitôt que les galères missent à la voile. Ce jeune Prince voulut se trouver à cette action, & toutes les représentations ne furent pas capables de modérer l'ardeur de son courage. De Loria n'eut pas plutôt aperçu l'armée navale des Napolitains, qu'il commença à gagner le large, afin que le combat devint inévitable. Le Prince de Salerne qui s'imaginait que l'ennemi fuyait, crut marcher à une victoire assurée; mais de Loria ayant toutretourné les proues contre l'ennemi, engagea un combat qui devint funeste aux Napolitains. La plus grande partie des galères s'étoient rendues à l'Amiral de Loria: la Capitaine sur laquelle le Prince de Salerne étoit monté, fit une résistance incroyable. De Loria désespérant de pouvoir s'en rendre maître par force, eut recours au stratagème. Des plongeurs trouverent moyen de percer la galère, & d'y faire entrer l'eau. Le Prince de Salerne se voyant prêt à périr sans ressource, fut obligé de se rendre avec toute sa suite. Le vainqueur parut devant les murs de Naples, & fit tout ce qu'il put pour soulever le peuple. Il y eut en effet quelques mouvemens, mais qui furent bien-tôt apaisés. De Loria obtint alors du Prince de Salerne, qu'il rendroit la liberté à Beatrix fille cadette du Roi Mainfroi, qui depuis quinze ans étoit prisonnière dans le château de l'Œuf. La mère & les frères de cette Princesse étoient morts dans cette prison. De Loria retourna ensuite en Sicile où il conduisit le Prince de Salerne. Les Siciliens vouloient qu'on fit couper la tête à ce jeune Prince, pour venger la mort de Conradin. Constance s'y opposa, & dans la crainte que la présence du prisonnier n'excitât la fureur du peuple, elle l'envoya en Aragon, où le Roi son époux étoit alors.

Charles arriva à Gaëte deux jours après la perte de cette bataille. Irrité contre les Napolitains qui avoient fait connoître leurs mauvaises intentions

pour lui , il fit pendre 150 des plus coupables , & pardonna aux autres en considération des nobles & des principaux citoyens qui avoient défendu la ville. Charles toujours occupé du dessein qu'il avoit de reprendre la Sicile , fit équiper une nouvelle flotte pour la joindre à celle qu'il avoit près de Brindes. Il se rendit par terre en Calabre , pour assiéger Reggio qui étoit au pouvoir des Arragonois. Cette expédition eut un mauvais succès ; & Charles retourna dans la Pouille où il disposa tout ce qui étoit nécessaire pour son entreprise contre la Sicile. Cependant Pierre d'Arragon étoit repassé dans cette île , afin d'être à portée de la défendre. Le Pape qui jusqu'alors avoit paru fort éloigné de la paix , envoya deux Cardinaux pour traiter de la liberté du Prince de Salerne. Le Roi de Sicile profitant de cette occasion pour empêcher le Roi Charles d'exécuter l'entreprise qu'il médioir , donna les espérances les plus fortes & les plus flatteuses d'un accommodement , qui devoit être avantageux au Roi Charles. Ce Prince persuadé de la sincérité des intentions de Pierre , laissa passer la belle saison sans faire aucun mouvement. Il connut dans la suite que le Roi de Sicile l'avoit amusé. Résolu d'en tirer vengeance , il partit de Naples pour se rendre à Brindes où étoit sa flotte. Il tomba malade en route à Foggia où il mourut au mois de janvier 1285 , âgé de soixante-six ans , il en avoit régné vingt. Villani & Nangis , dont le premier commence l'année, le 25 de mars , & le second à Pâques , suivant l'usage des François , placent sa mort en l'année 1284. Charles eut de Beatrix de Provence sa première femme , Charles le Boiteux son successeur , Philippe & Robert , avec trois filles , Beatrix Impératrice de Constantinople , Blanche Comtesse de Flandres & Isabelle. Mais il ne laissa point d'enfans de Marguerite sa seconde femme.

Charles Prince de Salerne étoit toujours prisonnier en Arragon , & sa détention fut préjudiciable à ses Etats. Le royaume se trouvoit sans Chef , & ne pouvoit être gouverné que par une femme & un enfant. Le Pape envoya un Légat qui devoit se charger de l'administration du royaume , & Philippe Roi de France chargea de son côté Robert Comte d'Artois son fils , de prendre les rênes du gouvernement. La mort de Charles assuroit à Pierre la possession du royaume de Sicile , & il sembloit n'avoir rien à craindre de cette part. Il porta donc toutes ses forces dans l'Arragon , où le Roi de France faisoit de grands progrès. Ce Monarque s'étoit déjà rendu maître de Perpignan , de Gironne & de plusieurs autres places. Pierre dont le nombre de troupes étoit inférieur à celles du Roi de France , osa livrer bataille ; mais son armée fut défaire , & il fut blessé dangereusement. Il se retira à Ville-Franche , où il mourut peu de jours après , le 6 d'octobre de l'an 1285 , après un règne d'environ trois ans comme Roi de Sicile.

Les Siciliens qui avoient déjà prêté serment de fidélité à Jacques fils de Pierre , ne firent aucune difficulté de le reconnoître pour leur Souverain après la mort de Pierre. Le Comte d'Artois regardoit cet événement comme une occasion favorable pour enlever la Sicile aux Arragonois , & rendre la liberté à Charles II. Ce Prince considérant que ce moyen seroit très-long , aima mieux avoir recours aux voies de négociations. Le Pape Honorius IV. & Edouard Roi d'Angleterre employèrent leur médiation auprès d'Alphonse Roi d'Arragon frere de Jacques Roi de Sicile. Après bien des discussions ,

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

CHARLES II.
dit le BOITEUX
Roi de Naples.

1285.

JACQUES ROI DE
SICILE.

1285.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE

on convint des articles suivans. Que Charles II. avant que de sortir du royaume d'Arragon, donneroit en ôtage trois de ses fils avec soixante Gentilshommes Provençaux, tels que le Roi Jacques voudroit les choisir : Que Charles lui payeroit trente mille marcs d'argent. Que ce Prince seroit en sorte de procurer une treve de trois ans avec le Roi de France, & que Charles de Valois frere de ce Roi qui avoit été investi par le Pape Martin IV. des royaumes d'Arragon & de Valence, céderoit à Alphonse toutes ses prétentions, & lui restitueroit les terres que Philippe son pere avoit prises dans le comté de Roussillon & dans la Cerdagne : Que si Charles manquoit à l'exécution de toutes ses promesses, il seroit obligé dans le terme d'une année, de se constituer de nouveau prisonnier : Que ce Prince abandonneroit au Roi Jacques toutes ses prétentions sur la Sicile, & qu'il lui donneroit en mariage Blanche sa fille (19).

Nicolas IV. successeur d'Honorius, désapprouva un traité, dont les conditions lui paroissoient trop dures pour le Roi de Naples. Le Roi d'Angleterre se donna alors de nouveaux mouvemens pour adoucir quelques articles du traité, & Alphonse consentit enfin qu'il ne fut fait aucune mention du Roi Jacques & de la Sicile. Charles remis en liberté, se rendit à la cour de France pour y solliciter la paix, & engager Charles de Valois à se défaire de ses prétentions. Après avoir inutilement travaillé à obtenir ces deux articles, il retourna à Naples où il fut couronné. Charles avoit donné pendant la vie de son pere, tant de preuves de son affection pour les peuples, qu'ils s'empresserent de lui témoigner la joye qu'ils ressentoient de vivre sous son gouvernement. Il fixa son séjour à Naples, & s'appliqua à réformer par de nouvelles Loix, les abus qui s'étoient introduits dans le royaume pendant son absence.

TREVENTE LES
ROIS DE NAPLES,
DE SICILE &
D'ARRAGON.

1290.

Jacques informé que le Pape avoit donné l'investiture de l'une & l'autre Sicile à Charles II. ne jugea pas à propos de rester sur la défensive, & porta la guerre dans la Calabre. Il y remporta d'abord des avantages assez considérables ; mais quelques mauvais succès l'obligèrent de tourner ses armes d'un autre côté. Il alla faire le siège de Gaëte, & il se flatoit déjà de se rendre maître de la ville lorsque Charles marcha au secours de cette place. Jacques se trouva bien-tôt plus resserré que la ville qu'il assiégeoit. L'arrivée des Ambassadeurs des Rois d'Angleterre & d'Arragon, qui venoient négocier la paix avec Charles, le tira d'un danger si éminent. Le conseil du Roi de Naples s'opposa à la paix autant qu'il lui fut possible. Charles qui avoit de grandes obligations au Roi d'Angleterre, ne put refuser ce que ce Prince lui faisoit demander par ses Ambassadeurs, & il consentit à une treve de deux ans. Le Comte d'Artois & les Seigneurs François qui étoient à sa suite, furent très-mécontents de ce traité, & se retirèrent en France ; Jacques retourna en Sicile, & Charles reprit la route de Naples.

CHARLES MAR-
TEL couronné
Roi de Hongrie.

Cependant Ladislas III. Roi de Hongrie étoit mort sans enfans. Marie de Hongrie sa sœur, épouse de Charles II. prétendit à la couronne par droit héréditaire, comme descendant au même degré d'ainesse que Ladislas du Roi André II. leur bisayeul. Cette Princesse céda tous ses droits à Charles Martel son fils aîné, alors âgé de dix-huit ans. Charles se fit couronner à Naples par le Légat du Pape, & il y eut de grandes fêtes à cette occasion.

(19) *Fœdera conv. &c. inter Reges Angliæ & alijs. pag. 142. Giannone.*

Les

Les troubles qu'il y avoit alors en Hongrie, & qui étoient excités par un parent du Roi en ligne indirecte, empêcherent le Roi de Naples de faire partir son fils (10).

Les difficultés que ce Prince éprouva pour monter sur le trône, ne furent pas les seuls chagrins que Charles ressentit alors. Le Roi d'Angleterre le pressoit d'engager la France à cesser les hostilités contre le Roi d'Arragon, comme il s'y étoit engagé par un des articles du traité en conséquence duquel on lui avoit rendu la liberté. Charles dont la fidélité à sa parole & la probité, formoient le caractère distinctif, étoit résolu de se constituer prisonnier s'il ne venoit à bout de reconcilier les cours de France & d'Arragon. Il se rendit pour cet effet en France, où il trouva les esprits peu disposés à la paix. Les Légats que le Pape avoit envoyés, faisoient tous leurs efforts pour terminer la guerre; mais il se trouvoit à chaque instant des difficultés insurmontables. Enfin il fut décidé que Jacques Roi de Sicile seroit exclus du traité, & que Charles de Valois épouserait Clemence fille du Roi de Naples, qui lui apporteroit en dot le duché d'Anjou. Toutes les choses étant ainsi réglées, la paix fut conclue & Charles retourna en Italie avec ses trois fils, & les autres trépassés qu'il avoit donnés au Roi d'Arragon.

Ce Prince étant mort quelque-temps après sans laisser d'enfans, avoit appelé à la couronne Jacques son frere. Celui-ci en conséquence du testament d'Alphonse, ne tarda pas à prendre possession des royaumes d'Arragon & de Valence. Le Pape, les Rois de France & d'Angleterre, à la sollicitation de Charles, voulurent exiger de lui de remplir les conditions du traité qu'on avoit fait avec le feu Roi, & lui demanderent de restituer la Sicile. Ils lui déclarerent en même-temps que s'il persistoit dans la résolution, de garder ce royaume, la paix seroit rompue, & que le Pape jetteroit un interdit sur les royaumes de Valence & d'Arragon. Jacques répondit aux Ambassadeurs de ces Princes, qu'il étoit monté sur le trône d'Arragon en qualité de fils de Pierre III. & non pas comme frere d'Alphonse, ainsi qu'il n'étoit pas obligé de tenir les engagements que son frere avoit pris. Cette réponse donna à connoître que les hostilités étoient prêtes à recommencer, & en effet la guerre s'alluma dans la Calabre entre Charles & Jacques.

Le Pape, le Roi de France, les Arragonois & les habitans du royaume de Valence, firent tout ce qu'ils purent pour engager le Roi Jacques à abandonner la Sicile; mais toutes les représentations furent inutiles. La mort de Nicolas arrivée en 1292, parut à ce Prince un événement favorable à ses desseins. On le laissa tranquille pendant deux ans que dura la vacance du saint Siège, Celestin V. qui fut élu en la place de Nicolas, étoit trop adonné à la vie contemplative pour se mêler de toutes ces querelles. Son goût pour la retraite lui fit bien-tôt abandonner une dignité qu'il n'avoit prise que malgré lui. Boniface VIII. qui lui succéda, devoit son élévation à Charles II. Pour lui en témoigner sa reconnaissance, il envoya signifier à Jacques qu'il falloit qu'il renonçât à la Sicile, & que s'il refusoit d'obéir, il le priveroit par une sentence des royaumes d'Arragon & de Valence. D'un autre

(10) On fera mention de cette affaire dans l'article de la Hongrie. Il me suffit de remarquer ici qu'André le Venitien conserva jus-

qu'à sa mort une partie de ce royaume, & que Charles Martel ne vcut pas assez pour le mettre en possession de la couronne.

ROYAUMES
DE NAPLES
& DE SICILE.

Jacques monte sur le trône d'Arragon.

1291.

Jacques refuse de rendre la Sicile.

1292.

1295.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Traité de paix.

côté Charles engagea Charles de Valois à faire valoir de nouveau ses droits sur ces royaumes, puisque Jacques s'obstinoit à n'observer aucun article du traité.

Jacques trop foible pour résister à tant d'ennemis, envoya des Ambassadeurs à Rome pour déclarer qu'il vouloit vivre en bonne union avec le souverain Pontife, & qu'il signeroit volontiers un traité de paix, si les conditions en étoient justes & honorables. Le Pape reçut avec bonté les Ambassadeurs, & promit de travailler à la paix, de maniere que le Roi d'Aragon n'auroit aucun sujet de se plaindre de lui. Il negocia avec tant d'adresse, que les plénipotentiaires de Jacques consentirent pour ce Prince à la renonciation de la Sicile. Le traité de paix fut signé sous les conditions suivantes.

» Que le Roi Jacques remettrait au Roi Charles l'isle de Sicile dans route
» son étendue, telle que Charles l'avoit possédée avant la revolution; qu'il
» restitueroit de même toutes les terres, forteresses & châteaux que ses Ca-
» pitaines tenoient dans la Calabre, la Basilicate & la Principauté; Que le
» Roi Charles donneroit en mariage au Roi Jacques, Blanche sa seconde
» fille avec une dot de cent mille marcs d'argent; qu'il y auroit une amnistie
» générale pour tous ceux qui avoient servi dans l'un ou l'autre parti;
» que le Pape leveroit l'interdit & les censures prononcées contre Jacques.»

Les Ambassadeurs de France signèrent aussi ce traité au nom du Roi leur Souverain, & s'obligerent à le faire approuver au Roi de Castille.

FREDERIC I.
Roi de Sicile.

1296.

Frederic frere de Jacques, que ce Prince avoit nommé son Lieutenant en Sicile, lorsqu'il alla prendre possession du royaume d'Aragon, n'eut pas plutot appris le traité que son frere venoit de conclure, qu'il forma le dessein de s'emparer de la Sicile. Il dissimula pendant quelque temps ses véritables intentions, & fit même un voyage à Rome, pour assurer le Pape qu'il étoit disposé à faire tout ce qu'on exigeroit de lui. Boniface qui avoit peut-être pénétré ses véritables intentions, ou qui craignoit quelque entreprise de la part de ce Prince, le flatta de lui faire épouser la fille unique de Philippe Empereur de Constantinople, & de lui donner tous les secours nécessaires pour le faire monter sur le trône. Il l'engagea en conséquence à ne pas s'opposer à la restitution de la Sicile, & à faire en sorte que Charles n'eut aucune difficulté à ce sujet. Ce Prince accepta les offres du Pape & promit tout ce qu'on voulut.

Cependant les Siciliens irrités que Jacques les eut abandonnés, & qu'il eut disposé de leur isle par un traité, proclamèrent hautement Frederic, & le recoururent pour leur Souverain. Ce Prince oubliant alors les promesses qu'il avoit faites au Pape, jugea à propos de profiter du zele que les Siciliens témoignoiient pour lui, & accepta la couronne qui lui étoit offerte. Il prit dès-lors toutes les précautions nécessaires pour la conserver, ainsi que les conquêtes qu'on avoit faites en Calabre. Charles qui ignoroit ce qui se passoit avoit engagé le Pape à envoyer en Sicile un Légat avec les Commissaires du Roi d'Aragon, pour ordonner aux Siciliens de se soumettre, & de le reconnoître comme leur Souverain. Le Légat & les Commissaires étant arrivés à Messine, apprirent que les Siciliens étoient résolus d'obéir à Frederic, & qu'il seroit difficile de les faire changer de sentimens; ce qui les déterminà à retourner à Rome. Le Pape fut d'avis qu'on envoyât un Amba-

fauteur à Jacques pour le porter à faire tout ce qui dépendroit de lui, afin que Charles rentrât en possession de la Sicile. Il conseilla en attendant à Charles, d'attaquer Frederic avant qu'il se fut affermi sur le trône.

La guerre commença dans la Calabre, & se fit avec beaucoup de vigueur. Charles eut quelques avantages sur son ennemi, qui à son tour lui enleva plusieurs places, & le battit en diverses rencontres. Boniface craignant que Frederic n'enlevât une partie du royaume de Charles, pressa le Roi d'Aragon d'agir promptement en faveur de Charles. Pour l'exciter d'avantage, il lui donna l'investiture du royaume de Sardaigne, le créa Gonfalonier de la sainte Eglise, & Capitaine général de tous les Chrétiens qui combattoient contre les Infidèles. Jacques engagé par tant de bienfaits, fit de grands préparatifs de guerre, & se rendit à Rome pour déclarer au Pape qu'il ne soutenoit ni directement ni indirectement Frederic son frere, contre lequel il étoit prêt à prendre les armes. Avant que de commencer les hostilités, il envoya à Frederic Pierre Comaglies Dominicain, pour tâcher de le déterminer à céder la Sicile. Toutes les représentations de ce Moine furent inutiles, & tout ce qu'il put obtenir, fut que Frederic abandonneroit les conquêtes qui avoient été faites en Calabre. Jacques vouloit avoir à ce sujet une conférence avec son frere, mais ce Prince ayant refusé de se rendre au lieu du rendez-vous, Constance mere des deux Princes, alla à Rome pour calmer l'esprit du Roi Jacques. Le Roi d'Aragon lui proposa le mariage de sa sœur avec Robert Duc de Calabre. Constance apprit cette nouvelle avec d'autant plus de plaisir qu'elle se flattoit que cette alliance pourroit faciliter la paix entre Charles & Frederic. Ses espérances furent cependant trompées, le Roi de Naples étoit toujours occupé à prendre les mesures nécessaires pour se rendre maître de la Sicile; & il fut assez heureux pour faire passer à son service Roger de Loria, à qui il donna le titre d'Amiral avec plusieurs privilèges & des grandes marques de distinction. Il lui rendit aussi toutes les terres qui lui appartenoient, & qui avoient été confisquées, tant en Calabre que dans la Basilicate & la Principauté.

Frederic informé que Roger de Loria avoit abandonné son parti, le fit condamner comme rebelle, & se saisit des terres qu'il possédoit en Sicile. Ce ne fut pas la seule perte que Frederic essuya: les Aragonois & les Catalans qui étoient en Sicile, l'abandonnerent en même-temps par les ordres du Roi d'Aragon. Ce Prince ayant assemblé une puissante armée, se joignit au Roi de Naples, & ces deux Princes attaquèrent ensemble la Sicile. Plusieurs places se virent bientôt dans la nécessité de se soumettre, mais les soins que Frederic prit de fortifier les plus importantes, & de couper les vivres aux ennemis par le moyen de sa flotte, arrêterent la rapidité de leurs progrès. La saison commençoit déjà à s'avancer, & Jacques qui craignoit d'exposer son armée sur ces mers continuellement agitées du vent du Nord pendant l'hiver, prit le parti de passer le Phare, & de se présenter devant Syracuse, afin de se mettre à l'abri dans ce port. Il fit de vains efforts pour s'emparer de cette place. Les Syracusains se défendirent avec tant de valeur, que Jacques se vit contraint de lever le siège, & de prendre la route de Naples, avec son armée qui avoit beaucoup souffert dans ces différentes expéditions.

L'année suivante, les troupes combinées de Naples & d'Aragon se mi-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Charles lui dis-
puta la couro-
ne.

Les Rois de Na-
ples & d'Ara-
gon attaquèrent
la Sicile.

1298.

1299.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

rent en met pour venir de nouveau attaquer la Sicile. Frederic de son côté partit de Messine dans le dessein de livrer combat aux ennemis, & les deux armées s'étant trouvées en présence le 4 de juillet vers le Cap d'Orlando, on se battit de part & d'autre avec une ardeur extraordinaire; mais l'habileté de Loria fit décider la victoire en faveur des Arragonois. Les Siciliens furent battus, & perdirent six mille hommes en comptant les prisonniers, & vingt-deux galeres furent prises & coulées à fond. Cette victoire complete sembloit devoir assurer la conquête de la Sicile au Roi Charles, & Jacques en étoit si persuadé, qu'il se retira en Catalogne. Sa retraite releva le courage abbatu des Siciliens, & les mit en état de soutenir les efforts des Napolitains. Frederic ayant rassemblé autant de troupes qu'il lui fut possible, alla camper à Castro Giovanni, lieu fort par sa situation, & d'où il étoit également à portée de secourir ses places maritimes de quelques côtés que les Napolitains tentassent la descente. Cependant il ne put empêcher le Duc de Calabre de prendre Chiamonte & Catane. Le Pape se hâtant alors que les Siciliens écouteroient ses remontrances, leur envoya un Légat pour les exhorter à se rendre, & les menacer d'excommunication s'ils persistoient à reconnoître Frederic pour leur Souverain. Les prieres & les menaces n'eurent aucun effet, & il fallut employer des armes plus fortes pour les soumettre. Le Duc de Calabre fit venir de nouvelles troupes, & le Roi Charles dépêcha douze galeres, & plusieurs bâtimens de charge. Le Prince de Tarente qui commandoit un fort de seize cens hommes, attaqua les troupes de Frederic; mais il fut battu & fait prisonnier. Ce petit avantage fut suivi de quelques autres, & excita Frederic à pousser la guerre avec plus d'activité. Il obligea le Duc de Calabre de lever le siège de Messine, après avoir coupé les vivres de son armée qui souffrit beaucoup de la faim & des maladies. La Duchesse de Calabre sœur de Frederic, obtint alors une trêve de six mois, pendant laquelle les deux partis se préparèrent à recommencer la guerre aussi-tôt qu'elle seroit expirée.

Le Pape Boniface engagea Charles de Valois frere du Roi de France, à employer ses troupes à la conquête de la Sicile. Ce Prince qui avoit épousé en secondes nœces une fille de Philippe, fils du dernier Baudouin Empereur de Constantinople, étoit alors en Italie. Il s'étoit mis en marche pour faire valoir les droits de sa femme sur l'Empire de Constantinople, & il étoit à la tête d'une armée considérable. Le Pape lui représenta que Charles maitre de la Sicile, pourroit lui donner de plus prompts secours que ceux qu'il attendoit de la France. Charles de Valois s'étant laissé persuader, passa en Sicile avec le Duc de Calabre, & il y avoit lieu de croire que Frederic ne seroit point en état de résister à tant d'ennemis; mais ce Prince sut trouver des ressources dans sa prudence & son habileté. Il eut soin de distribuer le petit nombre de troupes qu'il avoit dans les endroits les plus importants de l'île, & par ce moyen il laissa refroidir l'ardeur des ennemis dont le nombre diminua insensiblement par la disette des vivres ou par les maladies. Charles de Valois craignant d'affoiblir son armée, & de la mettre hors d'état de soutenir la route jusqu'à Constantinople, écouta volontiers les propositions qui lui furent faites de la part de Frederic.

Traité de paix.

La paix fut conclue le 19 d'Août aux conditions suivantes: Que Frederic

resteroit Roi de Sicile pendant sa vie , & qu'après sa mort , ce royaume passeroit au pouvoir du Roi Charles & de ses héritiers : que Frederic ne porteroit point le titre de Roi de Sicile ; mais celui de Trinacrie , nom que les anciens donnoient à cette île , à cause de ses trois pointes ou promontoires : que toutes les terres occupées dans la Sicile seroient rendues à Frederic , qui de son côté remettrait toutes les terres & forteresses qu'il occupoit dans la Calabre : que Frederic épouseroit Eleonore troisieme fille du Roi Charles : que le Roi Charles seroit approuver le présent traité de paix par le Pape , & obtiendrait de ce Pontife l'investiture de la Sardaigne ou de Chypre , où s'établiraient les fils qui naîtroient du mariage de Frederic avec Eleonore : qu'aussitôt que ce Prince seroit en possession de l'un ou de l'autre de ces royaumes , il remettrait sur le champ la Sicile au Roi Charles , en lui payant néanmoins à compte de la dot de sa femme , cent mille onces d'or. Le Roi de Naples qui ne voyoit cette guerre qu'avec peine , ratifia avec plaisir le traité de paix dont Frederic retireroit un si grand avantage.

Charles II. employa tout le reste de sa vie à rendre florissant la ville & le royaume de Naples , par les établissemens utiles qu'il y fit , & par la magnificence des édifices qui furent construits par ses ordres. Ce Prince mourut âgé de soixante-un ans après en avoir régné vingt-cinq. Il étoit alors dans un de ses palais nommé *Casa Nova* , situé au-dehors de la porte Capouane , à deux cens pas de Naples. Il avoit fait bâtir ce palais où il passoit ordinairement les Étés. Il s'est formé depuis dans cet endroit un grand village qui porte le nom de *Casa Nova* , & il ne reste plus aucun vestige du palais de Charles II. Le corps de ce Prince , qui fut sincèrement regretté de ses peuples , fut d'abord transporté dans l'Eglise de saint Dominique. Quelque-temps après il fut transféré à Arles en Provence dans le Monastere des Sœurs de l'Ordre des Prêcheurs qu'il avoit fait bâtir. Son cœur fut conservé dans une urne d'ivoire , & reporté dans l'Eglise de saint Dominique de Naples.

Charles eut de son épouse Marie fille d'Etienne V. Roi de Hongrie , & sœur de Ladislas III. dix fils & cinq filles : sçavoir. 1°. Charles Martel Roi de Hongrie ; 2°. Louis Evêque de Toulouse , célèbre par sa sainteté ; 3°. Robert son successeur ; 4°. Philippe Prince de Tarente , Empereur titulaire de Constantinople ; 5°. Raymond Berenger Comte de Provence ; 6°. Jean mort jeune ; 7°. Tristan Prince de Salerne mort jeune ; 8°. Jean Duc de Duras ; 9°. Louis aussi Duc de Duras ; 10°. Pierre , surnommé *Tempête* , Comte de Gravine , mort l'an 1315. Les filles furent 1°. Marguerite femme de Charles de France , Comte de Valois ; 2°. Blanche mariée à Jacques II. Roi d'Aragon ; 3°. Eleonore femme de Frederic Roi de Sicile ; 4°. Marie épouse de Sanche Roi de Majorque ; 5°. Beatrix mariée & ensuite Religieuse.

Charles II. par son testament avoit institué Robert Duc de Calabre pour son héritier , & il le nommoit dans cet acte son fils aîné. Il laissoit à Charles ou Carobert son petit-fils , né du Roi de Hongrie (21) , deux milles onces d'or pour toutes prétentions. Malgré ces dispositions , Carobert envoya demander au Pape Clement V. l'investiture du royaume de Naples , comme représen-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1301.

Mort de CHARLES
Roi de Naples.

1309.

ROBERT Roi de
Naples.

1309.

(21) Charles Martel étoit mort à Naples l'an 1301 , & il avoit laissé de Clementine sa femme , fille de l'Empereur Rodolphe , un

fils nommé Carobert , qui fut son successeur au royaume de Hongrie. C'est de ce Prince dont il s'agit ici.

tant Charles Martel son pere, qui étoit fils aîné du Roi Charles II. Robert de son côté vouloit faire valoir le testament de son pere, & cette question fut portée devant le tribunal du Pape. Ce Pontife après avoir écouté les raisons de part & d'autre, décida en faveur de Robert, Prince sage, prudent & reconnu pour le Salomon de son siècle. La diétance des deux royaumes fut une des principales raisons qui déterminèrent le Pape à donner l'investiture à Robert. On avoit fait considérer à Clement que le royaume de Naples se trouveroit gouverné par des Seigneurs Hongrois, si le jeune Carobert montoit sur le trône, & que ces Ministres étrangers pourroient causer des troubles dans l'Italie. Robert fut donc reconnu Roi de Sicile & de la Pouille, & il prêta en conséquence serment de fidélité, & fit l'hommage-lige entre les mains du Pape, Toutes ces choses se passerent à Avignon où le Pape avoit établi son Siège.

Robert se rendit ensuite en Italie pour prendre possession de ses nouveaux Etats. Il en parcourut toutes les différentes provinces, examina la conduite des Magistrats, & punit sévèrement ceux qui abusoient de leur autorité. La paix dont Robert jouit pendant les trois premières années de son regne, fut interrompue par la mort de l'Empereur Albert d'Autriche. Henri VII. le premier Empereur de la maison de Luxembourg ayant été couronné à Aix-la-Chapelle, fut sollicité par le parti Gibelin, de se faire couronner une seconde fois à Rome. Cette nouvelle causa une grande inquiétude au Pape, qui craignoit que l'Empereur ne s'empara de l'Etat ecclésiastique. Robert chargé de le défendre, envoya des troupes aux Florentins, & fit passer dans Rome six cents cavaliers Catalans & Napolitains, pour s'opposer au couronnement de l'Empereur.

Guerre entre
l'Empereur
Henri VII. &
Robert.

1312.

Frederic Roi de Sicile concevoit de grandes esperances du projet de l'Empereur sur l'Italie ; mais il se crut caché ses desseins jusqu'au moment que l'injure faite à un de ses Ministres par le Roi de Naples, le força à ne plus observer aucun ménagement. Il fit un traité avec l'Empereur, qui le déclara Amiral de l'Empire, & le chargea d'attaquer le royaume de Naples par mer pendant qu'il entreroit sur les terres de cet Etat. Les Genoïs s'étant soumis à l'Empereur, ce Prince ne trouva plus d'opposition à son voyage, & arriva à Rome le premier d'août 1312. Il y fut couronné dans l'Eglise de saint Jean-de-Latran avec beaucoup de solennité. Après cette cérémonie il retourna à Pise, & fit citer Robert comme Vassal de l'Empire, à comparoître devant lui. On doit se ressouvenir que les Empereurs d'Occident prétendoient que les royaumes de Sicile & de Naples relevoient d'eux. On a vu que ces Princes en avoient donné l'investiture avant les Papes, & ce fut en vertu de ces premiers droits que Henri VII. fit citer devant lui le Roi de Naples. Robert n'ayant pas jugé à propos de comparoître, l'Empereur rendit contre lui une sentence par laquelle il le privoit de son royaume & de tous ses Etats, & le condamnait comme rebelle à l'Empire à avoir la tête tranchée (21). Pendant que l'Empereur procédoit ainsi contre le Roi de Naples, Frederic faisoit d'horribles ravages dans la Calabre. Robert se trouvoit alors dans un extrême embarras ; mais la mort de Henri arrivée le 24

(21) Baluz. pag. 51. Alberic. in L. quibus, num. 11. C. ad Legem Jul. Majest. | Lunig. Tom. II. pag. 1075. Giannone,

d'août 1113, le délivra d'un ennemi dangereux. L'armée Imperiale se trouvant sans chef, repassa en Allemagne, & Frederic n'étant plus soutenu par ces troupes, retourna en Sicile.

Robert pour se venger de ce Prince, équipa une flotte considérable, & alla en personne attaquer la Sicile. Il prit d'abord Castellamare; mais il ne put se rendre maître de Trapani, parce que son armée manqua de vivres, & que les maladies lui en emporterent une grande partie. Le Roi de Naples après avoir inutilement tenté toutes sortes de moyens pour attirer les Siciliens au combat, fut obligé de faire avec eux une treve de trois ans, & de s'en retourner à Naples. À peine fut-elle expirée que Robert commença la guerre en Sicile. Les avantages qu'il y eut, firent craindre aux Siciliens qu'il ne se rendit maître de leur îlle. Ils envoyèrent une ambassade à Jean XXII. pour le prier de porter Robert à la paix, ou du moins de l'engager à faire une treve. Le Pape fit un accueil favorable aux Ambassadeurs, & à la priere des Siciliens il envoya un Légat à Robert qui consentit à signer une nouvelle treve pour cinq ans.

La mort de Henri VII. occasionna de grands troubles dans l'Empire, dont l'Italie fut agitée à son tour. Louis de Baviere, & Frederic fils d'Albert Archiduc d'Autriche, élus en même-temps, chacun par sa faction se disputèrent le trône. Frederic vaincu & fait prisonnier, laissoit Louis de Baviere seul maître de l'Empire. Jean XXII. qui avoit refusé d'approuver l'élection de ces deux Princes, déclara le trône vacant, & excommunia Louis de Baviere. La faction des Guelfes & celle des Gibelins mirent toute l'Italie en mouvement. Robert & Charles son fils Duc de Calabre attachés aux intérêts du Pape, leverent des troupes contre le parti de Louis. Les Gibelins de leur côté engagerent Louis de Baviere à passer en Italie. Ce Prince céda à leurs instances, & se rendit à Tarente où il fut reçu par les principaux Seigneurs de sa faction. Il passa de-là à Milan où l'Evêque d'Arrezzo lui mit sur la tête la couronne de fer. Il prit ensuite sa route vers Rome. Robert envoya dans cette ville un gros corps de cavalerie, & fit partir en même-temps une flotte pour la Sicile, afin d'empêcher Frederic de donner du secours à l'Empereur. Toutes ces précautions ne furent pas capables d'arrêter Louis de Baviere, & il arriva à Rome où il se fit couronner. Ce Prince dont les forces étoient supérieures à celles de Robert, auroit pu attaquer le royaume de Naples; mais il s'occupa dans Rome de l'élection d'un nouveau Pape, de la main duquel il vouloit être couronné une seconde fois, & perdit son temps à faire quelques reglemens. Ses ennemis profitant de son inaction, prirent Ostie & Agnanie, fortifierent les passages, & forcerent enfin Louis de Baviere à sortir de Rome & à retourner en Toscane. Cette expédition abattit la faction des Gibelins, & releva la gloire du Roi de Naples; mais ce Prince au milieu de tant de prospérités fut accablé d'un sensible chagrin causé par la mort de Charles Duc de Calabre son fils unique. Ce jeune Prince laissoit deux filles, Jeanne & Marie. Le Roi maria la première au fils du Roi de Hongrie son neveu. Le Prince & la Princessse n'avoient encore que sept ans lorsqu'ils furent fiancés, & depuis cette cérémonie, le jeune Prince porta le titre de Duc de Calabre.

Robert par ce mariage faisoit rentrer la couronne dans la branche dont

1328.

1333.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

PIERRE II. Roi
de Sicile.

1337.

Il est attaqué
par Robert.

1338.

& suiv.

LOUIS ROI de
Sicile.

1342.

JEANNE I. &
ANDRÉ de Hongrie
Rois de Na-
ples.

1343.

elle étoit sortie, & lui assuroit un successeur dans sa famille. Debarrassé de cette inquiétude, il ne songea plus qu'à se rendre maître de la Sicile. Il mit sur pied une nouvelle armée : mais il ne put se mettre en possession d'aucune ville fermée, & toute cette expédition se réduisit à de simples ravages.

Frederic étant mort sur ces entrefaites, eut pour successeur Pierre II. son fils aîné. Robert engagea Benoît XII. à envoyer un Légat en Sicile pour forcer Pierre à abandonner ce royaume en conséquence du traité que Frederic avoit fait avec Charles II. Il sollicita en même-temps Eleonor sa sœur, pour qu'elle disposât son fils à renoncer à la couronne de Sicile. Robert offroit alors de fournir à ce jeune Prince les secours dont il auroit besoin pour faire la conquête du royaume de Sardaigne. La Reine de son côté représenta à Robert son frere, qu'il devoit regarder Pierre II. comme son fils, puisqu'il n'avoit plus d'enfants mâles, & que par conséquent il devoit l'appeller à la succession du royaume de Naples & de ses autres Etats, préférentement à tout autre Prince. Toutes ces représentations furent inutiles, & le Légat se servit d'un côté des armes spirituelles, tandis que Robert se préparoit à employer d'autres armes pour le chasser de la Sicile.

Les tentatives continuelles qu'il fit pendant plusieurs années, ne furent suivies d'aucun avantage considérable, & Pierre se maintint toujours sur le trône malgré les efforts de son rival. La puissance des Catalans en Sicile, que de nombreuses armées n'avoient pu ébranler jusqu'alors, pensa être renversée dans un instant par de secrètes intrigues. Pierre après un regne de cinq ans étoit mort, & il avoit laissé la couronne à Louis son fils aîné, sous la tutelle de Jean Duc de Randazzo oncle du jeune Prince. La famille des Palizzi, l'une des plus illustres maisons de Messine, ennemie de la domination Catalane, causa quelques troubles dans cette ville, & envoya des députés au Roi de Naples pour lui prêter serment de fidélité. Ce Prince n'étoit plus en état de profiter d'une révolution, qui deux ans auparavant auroit pu le rendre maître de la Sicile. Il touchoit alors aux derniers instans de sa vie, & mourut le 16 de janvier 1343. Il fit un testament par lequel il institua pour l'héritière universelle de ses Etats de Provence & du royaume de Sicile, Jeanne sa petite fille.

Après la mort de Robert, Jeanne & André époux de cette Princesse furent proclamés Rois par les Napolitains. Les choses changerent alors de face, & les Hongrois s'emparèrent du gouvernement. Frere Robert qui avoit été chargé de l'éducation d'André, eut soin d'éloigner du conseil les personnes les plus sages, de peur qu'elles ne s'opposassent à l'autorité qu'il vouloit usurper. Les Princes du sang se voyant méprisés, se retirèrent de la cour, & les Chevaliers Napolitains qui ne cherchoient que les occasions de signaler leur valeur, offrirent leurs services à Robert Prince de Tarente. Ce Prince méritoit alors la conquête de Constantinople, & avec le secours des Chevaliers Napolitains il remportades avantages considérables dans la Grece. Les troubles qui arrivèrent quelque-temps après dans l'Italie, obligèrent ces Chevaliers à quitter l'armée du Prince de Tarente, qui vit alors toutes ses esperances s'évanouir.

Frere Robert craignant que les Princes du sang ne formassent quelqu'entreprise contre lui, sollicita Louis Roi de Hongrie frere aîné d'André, de prendre possession du royaume de Naples, comme plus proche héritier de

son

son grand-père. Louis refusa de consentir aux projets de Frère Robert, & envoya des Ambassadeurs au Pape pour le prier de donner l'investiture du royaume de Naples à son frère André, non à titre de mari de la Reine Jeanne ; mais comme héritier de Charles Martel son grand-père. Les Ambassadeurs eurent beaucoup de peine à obtenir cette demande. Enfin le Pape y consentit & accorda les bulles pour son couronnement. Les Princes du sang & un grand nombre de Barons ne pouvant souffrir la conduite des Hongrois à leur égard, crurent ne pouvoir se délivrer de leur tyrannie qu'en faisant mourir le Prince André. Ils exécutèrent ce détestable projet en étranglant ce Prince, comme il traversoit une des galeries de son palais. On fut frappé d'étonnement à la nouvelle d'un événement si tragique : tout le monde resta dans le silence, & personne n'osoit faire des recherches pour découvrir les Auteurs de ce crime. La Reine qui n'avait encore que dix-huit ans, ne sçavoit quels ordres donner, & les Hongrois qui connoissoient la haine qu'on avoit pour eux, n'osoient plus se mêler du gouvernement. Tout étoit dans une si grande confusion, que le corps du Roi resta plusieurs jours sans sépulture. Un Chanoine Napolitain nommé Urtillo Minutolo le fit ensevelir à ses frais, dans la Chapelle de saint Louis de l'Archevêché de Naples. François Capece, Abbé de cette Chapelle, lui fit faire dans la suite un tombeau de marbre.

La Reine qui s'étoit retirée à Naples, fit faire des informations contre les coupables, & l'on en découvrit un grand nombre. Jeanne employa aussi toutes sortes de moyens pour se justifier des soupçons qu'on avoit formés contre elle au sujet de la mort de son mari. Le Roi de Hongrie ne parut pas satisfait des preuves qu'elle apporta pour sa justification, & il fut offensé de ce que la Reine s'étoit emparée du gouvernement. La réponse de ce Prince fit connoître aux Napolitains qu'il avoit dessein de s'emparer du royaume. Ce Prince avoit déjà fait voir ses véritables sentimens, lorsqu'il avoit demandé pour son frère l'investiture du royaume de Naples en qualité de petit-fils de Charles Martel. Le conseil de Naples engagea la Reine à prendre pour époux Louis de Tarente, Prince courageux, & qui étoit à la fleur de son âge. Il y avoit déjà un an qu'André étoit mort, & l'on apprenoit que le Roi de Hongrie se préparoit à passer en Italie. Un danger si éminent fit conclure le mariage promptement, sans attendre les dispenses du Pape qui étoient nécessaires à cause de la proximité de leur parenté.

Cette nouvelle alliance ne fut pas capable de diminuer la crainte que la puissance du Roi de Hongrie avoit inspirée aux Napolitains : les esprits d'ailleurs étoient indisposés contre la Reine, & on avoit peine à se persuader qu'elle fût innocente de la mort de son mari. Cependant Louis de Tarente faisoit tout ce qui dépendoit de lui pour gagner l'affection de ses nouveaux sujets, & pour mettre ses Etats à l'abri des attaques de son ennemi. Il fut mal secondé par ses peuples, & la Reine considérant qu'il lui seroit impossible de résister aux forces des Hongrois, prit le parti de la retraite. Elle convoqua une assemblée générale des principaux Seigneurs, & leur déclara quelles étoient ses intentions. Elle les exhorta en même-temps à se soumettre au Roi de Hongrie, & à lui ouvrir les portes de leur ville avant que ce Prince les sommât de se rendre. Après ces différens arrangemens, Jeanne partit de Naples le 15 de janvier 1347, & se rendit en Provence

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Entrée du Roi
de Hongrie en
Italie.

1347.

avec son mari & la Princesse de Tarente sa belle-sœur, qu'on appelloit l'Imperatrice.

Louis Roi de Hongrie ne tarda pas à entrer dans le royaume de Naples avec une puissante armée. Tous les Seigneurs de l'Abruzze se pressèrent d'aller au devant de lui, & de lui prêter serment de fidélité. Les Princes du sang allèrent aussi lui rendre leurs devoirs, & lui présentèrent le petit Carobert fils du Roi André. Le Roi leur fit d'abord un accueil favorable : mais comme il passoit avec eux devant l'endroit où André avoit été étranglé, il demanda au Duc de Duraz par quelle fenêtre le corps de ce Prince avoit été jeté ? Le Duc ayant répondu qu'il l'ignoroit, le Roi lui fit voir une lettre que ce Seigneur avoit écrite à ce sujet. Il le fit arrêter sur le champ, ordonna qu'il eût la tête tranchée ; que l'on jettât son corps par la même fenêtre par laquelle celui du Roi André avoit été jeté, & qu'il y restât sans sépulture jusqu'au lendemain (12), ce qui fut exécuté en présence du Roi. Ce Duc étoit fils de Jean, cinquième fils de Charles II. & il avoit épousé Marie sœur de la Reine Jeanne, de laquelle il n'eut point d'enfans mâles ; mais seulement quatre filles : sçavoir Jeanne, Agnès, Clementine & Marguerite. Le Roi de Hongrie fit en suite enfermer les autres Princes du sang dans le château d'Aversa, & peu de temps après il les envoya dans ses Etats avec le jeune Carobert.

Louis ne trouvant aucune résistance sur son passage, s'avança vers Naples faisant porter devant lui un étendard noir, sur lequel étoit représenté un Roi étranglé. Les habitans de cette ville redoutant la colete du Roi de Hongrie, lui firent de grandes soumissions : ce Prince en parut peu touché, & refusa les honneurs qu'on vouloit lui rendre. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il abandonna au pillage les maisons des Princes du sang, cassa les Elus de la ville, en établit d'autres qui ne pouvoient rien faire sans les ordres de l'Evêque de Waradin. Ce Prince après avoir fait divers reglemens dans plusieurs endroits du royaume, s'embarqua à Barlette & retourna en Hongrie. Il n'étoit resté que quatre mois dans le royaume de Naples.

Cependant la Reine Jeanne qui étoit arrivée à Avignon, avoit donné de si grandes preuves de son innocence, que le Pape résolut de la protéger. Il envoya un Légat au Roi de Hongrie, afin de porter ce Prince à la paix. Tandis que le Légat la négocioit avec beaucoup de peine à la Cour de Hongrie, les affaires de la Reine prenoient une nouvelle face en Italie. La protection que le Pape accorda à cette Princesse, & la durée du gouvernement des Hongrois furent les motifs qui ramenerent les esprits des Napolitains, & qui les portèrent à rentrer sous la domination de la Reine. Les peuples se pressèrent à l'envi les uns des autres, à lui offrir leurs services & à lui fournir de l'argent. Assurée de l'affection de ses sujets & de la haine qu'ils portoient aux Hongrois, elle s'embarqua à Marseille & arriva heureusement aux environs de Naples, où elle fut reçue par les habitans de cette ville avec des démonstrations de la joye la plus sincère. Louis de Tarente son époux, & à qui le Pape avoit donné le titre de Roi, mit tout en usage pour profiter de la bonne volonté des Peuples, & s'attacha particulièrement tous les jeunes Chevaliers qui étoient à-peu-près de son âge.

(12) Giannone,

Le Roi ayant rassemblé une armée assez considérable pour faire quelque entreprise, battu un des Généraux Hongrois, & se rendit maître de Lucera & de Barlette. Ces premiers succès obligèrent le Roi de Hongrie à repasser promptement dans la Pouille. La guerre devint alors vive & sanglante, & les deux partis ne consentirent à la paix qu'après s'être épuisés mutuellement. Il n'y eut cependant d'abord qu'une trêve d'un an, qui fut enfin suivie de la paix par l'habileté d'un Légat apostolique. Le traité fut signé au mois d'avril de l'an 1351. Le Roi Louis & la Reine délivrés des dangers de la guerre, firent prier le Pape de charger un Légat de les couronner. La cérémonie se fit à Naples au mois de mai suivant, avec toute la magnificence possible. Ce fut en mémoire de ce couronnement que le Roi institua l'Ordre ou la compagnie du Nœud.

Cependant la Sicile étoit toujours agitée par les différentes factions. Les deux principales étoient les Catalans qui s'étoient emparés de la tutelle du jeune Louis, & la maison de Clermont qui cherchoit les moyens d'abatre la puissance des Catalans en Sicile. Ces divisions causèrent des maux infinis à cette île. L'agriculture fut abandonnée & le commerce interrompu. Les Siciliens ayant perdu ces deux ressources, loin d'être en état de fournir au Roi des secours extraordinaires, pouvoient à peine payer les impositions accoutumées. Ceux de la maison de Clermont devinrent si puissans, qu'ils se rendirent maîtres de Palerme, de Trapani, de Siracuse, de Gergenri, de Mazare & de plusieurs autres places importantes dans la Sicile. Ils avoient dans ces villes un pouvoir si absolu, que le Roi y conservoit à peine le titre de Souverain. Il ne restoit plus à ce Prince que la plus petite partie de la Sicile, qui ne lui pouvoit fournir des revenus suffisans pour soutenir sa dignité. Il fallut charger le peuple de nouveaux impôts, & ces taxes furent si onéreuses aux Siciliens, qu'ils en témoignèrent hautement leur mécontentement. La ville de Messine & celle de Sciacca se revoltèrent, & les Officiers qui y commandoient pour le Roi, furent tués. Le Comte Simon de Clermont, auteur de tous ces désordres, craignant enfin les effets de la colère du Roi, invita Louis Roi de Naples à tenter la conquête de la Sicile.

Louis n'étoit pas en état d'envoyer de puissantes armées comme ses prédécesseurs avoient fait, parce qu'alors toutes les forces du royaume de Naples étoient divisées par les partions qu'il falloit accorder aux Princes du sang. Il n'étoit pas alors nécessaire d'une nombreuse armée pour se rendre maître de la Sicile. Le petit nombre de troupes qu'on y fit passer, & les grosses provisions de vivres qu'elles y conduisirent, & dont les Siciliens avoient si grand besoin, suffirent pour engager ceux-ci à se soumettre au Roi de Naples. Les Ministres de Don Louis alarmés du succès des Napolitains, résolurent d'attaquer les troupes du Roi de Naples avant que leur nombre fut devenu plus considérable. Ils voulurent reprendre Palerme : mais les habitants de cette ville, déjà fortement attachés aux intérêts du Roi de Naples, se défendirent avec tant d'ardeur, qu'on fut obligé d'abandonner l'entreprise.

Louis mourut quelque temps après âgé de dix-huit ans, dont il en avoit régné treize. Frédéric son frere qui n'avoit que treize ans, fut déclaré son successeur. Les Catalans chargés de la tutelle de ce Prince, firent bannir de

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Le Roi de Na-
ples porte la
couronne en Sicile.

FREDERIC II.
dit le Simple
Roi de Sicile.

Messine Nicolas Cefario chef d'un parti très-puissant. Ce Seigneur irrité contre les partisans du Roi, entretenit quelques liaisons dans la ville par le moyen desquelles il vint à bout de la livrer aux Napolitains. Cette nouvelle déterminâ le Roi de Naples à envoyer d'autres troupes en Sicile, & à se rendre lui-même à Messine avec la Reine son épouse. Le Comte Simon, Mainfroi & Frederic de Clermont allèrent lui rendre hommage. Ce dernier pour récompense des services qu'il avoit rendus au Roi, supplia ce Prince de lui accorder en mariage Blanche sœur du Roi Frederic. Louis considérant que le Roi Frederic étoit le dernier mâle de la race des Rois de Sicile de la maison d'Arragon, & qu'il étoit d'un temperament si délicat qu'on pouvoit croire qu'il ne vivroit pas long-temps, sentit les conséquences du mariage de Blanche avec le Comte de Clermont. Il ne put se résoudre à y consentir, & le Comte de Clermont conçut un si vif chagrin de ce refus, qu'il en mourut quelques jours après. La famille de ce Seigneur se détacha insensiblement du parti du Roi de Naples.

Ce Prince se flattant qu'il seroit bien-tôt possesseur de la Sicile s'il pouvoit se rendre maître de la personne du Roi, qui s'étoit enfermé dans Canane avec le petit nombre de troupes qui lui restoit, entreprit le siège de cette place. L'événement ne répondit pas à ses esperances : Ses troupes furent battues, Raymond-del-Balzo Comte Camerlingue fut fait prisonnier, & le grand Sénéchal Acciajoli eut beaucoup de peine à se sauver. Louis qui aimoit beaucoup le Comte, proposa une somme considérable pour sa rançon : mais Frederic exigea qu'on lui rendit, en échange de Raymond, ses deux sœurs que le Roi retenoit prisonnières. Les troubles qui arriverent alors dans le royaume de Naples, obligèrent le Roi Louis à retourner dans ses Etats. Il laissa en Sicile le grand Sénéchal, & le chargea de continuer la guerre.

L'autorité que le Prince de Tarente, frere aîné du Roi, vouloit prendre sur ce Monarque, & la souveraineté qu'il vouloit usurper, occasionnerent de grands mouvemens dans le royaume. D'un autre côté Louis de Duras, cousin du Roi, s'étoit joint avec Robert son frere & le Comte de Minorvino, & s'étoit emparé de la ville de Bari, d'où il prit le titre de Prince. Il avoit une armée assez nombreuse pour résister au Prince de Tarente & au Roi Louis. Ce Monarque marcha contre Minorvino, & réduisit bien-tôt ce rebelle. Il pardonna à Louis de Duras en faveur du sang, & le calme fut enfin rétabli dans le royaume.

Il n'en étoit pas de même dans la Sicile, où le Roi Frederic avoit beaucoup de peine à se soutenir. Le mariage qu'il fit avec la sœur du Roi d'Arragon, ne lui fut pas d'une grande utilité, puisque cette Princesse mourut peu de temps après. On parla pendant de paix, & elle fut enfin conclue aux conditions suivantes : Que le Roi Frederic porteroit dorenavant le titre de Roi de Trinacrie : Qu'il prendroit pour femme Antoinette del Balzo fille du Duc d'Andria, & de la sœur du Roi Louis : Qu'il feroit hommage du royaume de Trinacrie au Roi Louis & à la Reine Jeanne, & qu'il payeroit à la Fête de saint Pierre de chaque année, trois mille onces d'or. Que dans le cas où le royaume de Naples seroit attaqué, Frederic entretiendrait pour sa deffense cent hommes d'armes & dix galeres armées : Le Roi Louis de son côté s'engagea de rendre à Frederic toutes les places dont il s'étoit emparé

Traité entre
les Rois de Na-
ples & de Sicile.

dans la Sicile. Ce traité termina une guerre qui duroit depuis si long-temps entre ces deux couronnes. Depuis ce dernier arrangement, les Rois de Naples ne prétendirent plus avoir aucun droit sur la Sicile, & ne songerent plus à attaquer cette île. Frederic tranquille possesseur de ses Etats, s'appliqua à rendre à son royaume l'abondance qu'il avoit perdue pendant les troubles dont il avoit été si long-temps agité. Ce Prince mourut l'an 1377, laissant pour unique héritière la Princesse Marie qu'il avoit eue de sa première femme. On ne voit point que ce Prince ait prêté à Gregoire serment de fidélité. Ses successeurs aussi peu scrupuleux, portèrent toujours le titre de Rois de Sicile, sans prendre aucune investiture des Papes.

Cependant Louis étoit mort l'an 1362, à l'âge de quarante-deux ans, après en avoir régné cinq avant son couronnement, & dix depuis. Ce Prince ne laissa aucun enfant de la Reine Jeanne, de laquelle il avoit eu deux filles qui étoient mortes en bas âge. Le Prince de Tarente son frere ne lui survécut pas long-temps : il laissa pour héritier de ses prétentions à l'Empire & de sa principauté, Philippe son troisième frere. Philippe étant mort en 1368 sans postérité, la principauté de Tarente passa à Jacques del Balzo fils de François Duc d'Andria. Louis de Duras Comte de Gravina mourut aussi vers ce même temps. Il ne laissa qu'un fils nommé Charles, qui fut dans la suite Roi de Naples. C'étoit le seul Prince qui restât de la nombreuse famille de Charles II. Les Napolitains persuadés que l'autorité de leur Reine seroit plus respectée si elle la partageoit avec un nouvel époux, lui proposèrent Jacques d'Arragon Infant de Majorque. Jeanne n'avoit alors que trente-six ans, & ses sujets pouvoient espérer qu'il naîtroit des enfans de ce mariage. Il fut célébré à Naples l'an 1363, & Jacques d'Arragon prit le titre de Duc de Calabre. Les articles du traité de mariage portoient : « Que Jacques content du titre de » Roi de Majorque, ne prendroit point celui de Roi de Sicile ; qu'il ne » pourroit prétendre à l'honneur d'être couronné, ni sacré ; qu'il n'exigeroit » point l'hommage-lige des Barons, & autres regnicoles, mais seulement » le serment d'assurance ou de sûreté pour sa personne, en qualité d'époux » de la Reine ; qu'il ne s'ingéreroit en aucune façon dans l'administration » du royaume, ni des comtés de Provence, & de Forcalquier, & ne pour- » roit y tenir aucune place forte. Toute l'autorité, l'exercice entier du pou- » voir souverain, devoit rester entre les mains de la Reine (23). » Les autres clauses excluoiuent le Prince de la succession au royaume, en cas qu'il survécût à son épouse ou aux enfans qui pouvoient naître de ce mariage. Ces conventions n'empêcherent pas Jacques d'Arragon, de prendre dans plusieurs actes la qualité de Roi de Naples. Le mécontentement des Princes du sang à ce sujet, engagerent Jacques à se retirer de la cour de Naples, & à abandonner son épouse. Il pourvut auparavant à ce qui regardoit la succession, céda à Isabelle de Majorque, Marquise de Mont-Ferrat sa sœur & son unique héritière, tous les droits sur les îles de Majorque & de Minorque, avec les comtés de Roussillon & de Cerdagne. Il passa ensuite en Castille pour se joindre à Pierre le Cruel qui étoit en guerre avec le Roi d'Arragon. Il fut fait prisonnier dans la bataille que Henri Comte de Transtamare gagna sur le

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

MARIE Reine
de Sicile.

1377.

Mort de Louis
Roi de Naples.

(23) DEgley, histoire de Naples.

Roi de Castille. Jeanne donna pour sa rançon quarante mille ducats. Ce Prince délivré de sa prison, ne demeura pas long-temps tranquille à Naples. Il assembla une petite armée, & sous la protection de la France & de Henri Roi de Castille, il fit en 1364 une tentative pour reprendre le Roussillon & la Cerdagne. Il pénétra même jusqu'en Aragon, où il mourut en 1365 selon l'opinion la plus commune.

La Reine qui avoit alors pris la résolution de rester veuve, songea à se désigner un successeur. Elle forma le dessein de marier à Charles de Duras, Marguerite dernière fille du Duc de Duras & de Marie sa sœur. Elle fut obligée de différer ce mariage jusqu'à la fin de la guerre que le Roi de Hongrie faisoit aux Venitiens, parce que Charles Duras étoit entré au service du Roi de Hongrie. Les Princes du sang ne cherchèrent point à troubler l'Etat tant que cette Princesse gouverna seule; mais Ambroise Visconti, fils naturel de Bernard Seigneur de Milan, croyant pouvoir impunément faire quelque entreprise sur le royaume de Naples, y entra à la tête de douze mille hommes de cavalerie. Il se rendit maître de plusieurs places, & en peu de temps il fit de grands ravages dans le pays. La Reine arrêta bien-tôt ses progrès, & délivra ses Etats d'un ennemi si dangereux par la victoire complète qu'elle remporta sur lui. Ce grand avantage affermit son autorité, & rendit le repos à ses sujets. Elle profita de cette tranquillité pour aller visiter la Provence & les autres Etats qu'elle avoit en France. De retour à Naples, elle fit en 1369 le mariage de Charles de Duras avec sa nièce Marguerite, & les déclara ses héritiers à la couronne.

Le calme dont le royaume de Naples jouissoit depuis quelque temps, fut troublé par une guerre intestine. François del Balzo Duc d'Andria resté seul de la race des Princes du sang, se trouva héritier d'un grand nombre de terres; ce qui le rendit hardi & entreprenant. Ce Prince qui prétendoit que la ville de Matera, possédée par un Comte de la maison de Saint-Severin, dépendoit de la principauté de Tarente, s'en empara à main armée. La Reine informée de cette violence, défendit au Duc d'Adria d'user des voies de fait. Elle lui ordonna de s'en rapporter aux arbitres qu'elle nommeroit pour décider les difficultés qu'il avoit avec Saint-Severin. Les ordres de la Reine ne firent aucune impression sur l'esprit de ce Duc, & cette Princesse fut obligée d'agir avec rigueur pour vaincre son obstination. Après l'avoir inutilement cité à comparoître devant son tribunal, elle le déclara juridiquement rebelle, & ordonna à ceux de la maison de Saint-Severin de s'emparer de la ville qui leur appartenoit, & de saisir au nom du fils des autres terres que le Duc avoit dans la Pouille.

Cette guerre fut longue parce que le Duc s'étoit préparé à la défense, mais enfin il fut obligé de céder & de sortir du royaume. La Reine s'empara de tout ce qu'il possédoit dans ses Etats, & en vendit une partie pour l'indemniser des dépenses que cette guerre lui avoit causées. Le Duc d'Andria appuyé du crédit de Gregoire XI. & secondé par plusieurs Capitaines qui cherchoient de l'occupation, rentra en Italie à la tête de treize mille hommes. Etant arrivé à Aversa, il y vit Raimond del Balzo son oncle, grand Chambelan du royaume. Ce Seigneur lui représenta si vivement l'irrégularité de sa conduite, que le Duc prit dès-lors la résolution de renoncer à son

entreprise. Il se rendit à Andria où il s'embarqua pour retourner en Provence, afin d'employer la médiation du Pape auprès de la Reine. Les troupes qu'il avoir conduites en Italie se trouvant sans chef, se mirent à piller de tous côtés afin de pouvoir subsister. Jeanne délivra son royaume de ces nouveaux ennemis en leur donnant soixante mille florins. Ces défordres avoient duré jusqu'à la fin de l'année 1375.

Tant de mouvemens firent comprendre à la Reine, qu'elle auroit de la peine à soutenir seule tout le poids du gouvernement. Cette Princesse qui avoit alors quarante-six ans, se détermina à prendre pour époux Othon Duc de Brunswick Prince de l'Empire, qui s'étoit acquis une grande réputation par sa valeur. On convint qu'il ne prendroit point le titre du Roi, sans doute pour ne point frustrer de la couronne Charles de Duras, qu'elle avoit déjà reconnu pour son successeur. La cérémonie du mariage se fit à Naples le 25 de mars de l'année 1376, & il y eut de grandes fêtes à cette occasion. Marguerite de Duras qui venoit d'accoucher d'un fils auquel on donna le nom de Ladislas, vit avec peine le mariage de la Reine. Elle craignoit qu'Othon ne fit venir les Allemans en Italie, & qu'avec leur secours il ne se maintint sur le trône. Jeanne tâcha de calmer les inquietudes de Marguerite, en l'assurant qu'elle ne souffriroit point que son nouvel époux fit quelques tentatives à ce sujet. Cependant elle donna à ce Prince tous les Etats du Prince de Tarente, qui contenoient près de la moitié du royaume : elle le mit aussi en possession de ceux qu'elle avoit saisis au Duc d'Andria.

L'Italie fut assez tranquille jusqu'à la mort de Gregoire XI. qui arriva le 27 de mars 1378. Depuis Clement V. jusqu'à ce Pape, le Siège Apostolique étoit resté à Avignon. Les Romains qui desiroient le fixer dans leur ville, vouloient un Italien pour Pape. Ils n'osoient cependant se flatter de l'obtenir, parce que le Collège des Cardinaux n'étoit composé que de seize, parmi lesquels il n'y en avoit que quatre Italiens. Le Peuple s'assembla tumultueusement à la porte du Conclave, & les Cardinaux ne purent appaiser sa fureur qu'en promettant de le satisfaire. Après avoir protesté entr'eux que l'élection qu'ils alloient faire, seroit nulle comme ayant été forcée, ils nommerent Barthelemi Prignano Archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. L'équivoque de ce nom avec Jean de Bar, François & grand Chambelan du feu Pape, occasionna un nouveau tumulte. Le Cardinal de saint Pierre ayant paru aux fenêtres du Conclave pour appaiser les esprits, on s'imagina qu'il avoit été élu. Les portes furent enfoncées, on se saisit de ce Cardinal, & on le revêtit des ornemens pontificaux malgré sa résistance, & qu'il protestât toujours qu'il n'étoit point Pape. L'Archevêque de Bari informé que les Cardinaux ne se proposoient pas de confirmer son élection, se fit proclamer le lendemain par quelques Cardinaux qui avoient été forcés par les Magistrats. Ils écrivirent en même-temps à tous les Princes Chrétiens qu'ils ne le reconnoissoient point pour Pape. Les Cardinaux qui n'étoient point Italiens se retirèrent à Avignon au nombre de douze. La Reine de Naples envoya cependant complimenter Urbain sur son élection ; mais le grand Chancelier qui avoit été chargé de cette ambassade, ayant été mal reçu par le Pontife, forma dès lors le projet de négocier une nouvelle élection.

Le Duc d'Andria qui s'étoit laissé toucher aux remontrances de son oncle,

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Mariage de
Jeanne avec
Othon Duc de
Brunswick.

Scisme entre
les Papes de
Rome & d'Avi-
gnon.

1378.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Conspiration
contre la Reine
Jeanne.

conçut de nouveaux projets depuis la mort de ce Seigneur. Informé des dispositions du Pape à l'égard de la Reine, il fit entendre à ce Pontife qu'il seroit de son intérêt d'engager Charles de Duras à se rendre maître du royaume de Naples. Ce Prince refusa les offres du Pape, parce que ce projet bleffoit tout à la fois la justice & la reconnaissance. La Reine avertie de ce qui se tramoit contre elle, assembla son conseil pour délibérer sur une affaire d'une si grande importance. On y résolut de convoquer un Concile dans la ville de Fondi, & d'y procéder à une nouvelle élection. Les Cardinaux François s'y rendirent avec trois Italiens, & entrèrent au Conclave le 20 de septembre. On y déclara d'abord nulle l'élection d'Urbain, & on élut à sa place Robert Cardinal de Geneve, Alleman de nation, qui se fit nommer Clement VII. Telle fut l'origine du Schisme qui divisa les Princes Chrétiens.

Urbain toujours occupé de son dessein sur le royaume de Naples, fit faire de nouvelles propositions à Charles de Duras. Ce Prince jaloux de l'amitié que la Reine témoignoit à Robert d'Artois qui avoit épousé la sœur aînée de Marguerite, promit d'entrer dans les vues du Pape pourvu que ce Pontife en obtint la permission du Roi de Hongrie. En attendant, il fit tous les préparatifs nécessaire pour se rendre à Rome. Tout sembloit alors conspirer contre la Reine Jeanne. Les fêtes qu'elle donna au Pape Clement dans le château de l'Œuf qui est hors de la ville de Naples, firent soupçonner au peuple qu'elle ne le regardoit pas comme un Pape légitimement élu, puisqu'elle refusoit de le recevoir dans la ville. Quelqu'un du peuple tint à ce sujet des discours peu respectueux contre la Reine. Un des Nobles de la ville ne pouvant supporter l'insolence de cet Artisan, le frappa avec violence. La populace accourut aussi-tôt & bien-tôt toute la ville fut en combustion. Le nom du Pape Urbain étoit dans toutes les bouches, & les maisons de ceux qui étoient attachés à Clement VII. furent exposées au pillage. L'Archevêque de Naples fut chassé de son Siège par celui qu'Urbain avoit nommé à sa place. Le Pape effrayé de ces mouvemens, s'embarqua avec précipitation, & passa à Avignon où il fixa son Siège. La Reine assurée de la fidélité de la Noblesse & des principaux citoyens qui s'étoient rassemblés auprès d'elle, fit punir les rebelles par divers supplices, & ses châtimens obligèrent le petit peuple à rester tranquille.

1380.

Ces troubles étoient à peine apaisés qu'il s'en éleva de nouveaux, beaucoup plus dangereux que les premiers. Le droit de préssance dans les actes ou dans le gouvernement des affaires, excita une querelle entre les Nobles des places *Capuana* & *Nido*, & ceux de *Porta-Nova*, *Porto* & *Montagna*. Les premiers prétendoient avoir droit sur les seconds. On en vint d'abord aux injures, & des injures on passa aux coups, & cette révolution causa de grands désordres dans la ville de Naples. La Reine trop occupée du soin de la propre conservation, ne jugea pas à propos de faire punir les Auteurs de ce tumulte : elle se contenta seulement de faire jurer aux deux partis, qu'ils suspendroient leur querelle jusqu'au retour du Prince Othon qui étoit allé à saint Germain. Elle leur accorda en même-temps une amnistie générale, afin de calmer leur inquiétude.

Marguerite de Duras instruite des desseins de Charles, se rendit par la permission de la Reine avec ses deux enfans Ladislas & Jeanne, auprès de son

Entreprise de
Charles de Du-
ras contre la
Reine.

son mari qui étoit dans le Frioul. Charles qui avoit obtenu son congé du Roi de Hongrie, alla à Rome où le Pape lui donna la Bulle d'investiture, en conséquence de laquelle il le déclara Roi de Naples & de Jérusalem, & en cette qualité il fut sacré & couronné par le Pape. La Reine à cette nouvelle pourvut à sa défense autant qu'il lui fut possible, mais elle s'aperçut que le nombre des partisans de Charles étoit très-considérable. Dans cette extrémité elle implora le secours de Jean premier, Roi de France. Pour engager ce Monarque à lui accorder sa demande, elle lui promit d'adopter Louis Duc d'Anjou son fils, & de le faire son héritier & légitime successeur, tant à la couronne de Naples qu'à tous ses autres Etats. Le Pape Clément donna une Bulle par laquelle il accordoit l'investiture du royaume de Naples au Roi Louis & à la Reine Jeanne. Cette démarche de la Reine acheva de lui faire perdre le reste de ses sujets qui lui étoient attachés, & tous les suffrages se réunirent en faveur de Charles. Ce Prince à la tête d'une nombreuse armée qui grossissoit sur sa route, entra dans le royaume de Naples par la terre de Labour. Le Prince Othon dont les troupes étoient beaucoup inférieures en nombre à celles de son ennemi, fut contraint de se retirer à Arienzo. Charles le suivit de près à dessein de lui livrer bataille, mais Othon refusa toujours d'en venir aux mains, & s'approcha de la ville de Naples. Charles ne tarda pas à paroître devant cette ville, & les deux armées se trouverent campées en présence l'une de l'autre. Charles ayant trouvé moyen d'introduire dans la ville quelques troupes par une porte qui étoit mal gardée, elles se rendirent dans la place du marché, & crièrent *vive le Roi Charles de Duras & le Pape Urbain*. La populace répondit à ces cris, & la porte de la ville de ce côté-là fut ouverte à l'armée de Charles. Ce Prince se trouva bien-tôt maître des portes les plus importants de la ville; mais tous les partisans de la Reine, la Duchesse de Duras & Robert d'Artois s'étoient enfermés avec la Reine dans le château-neuf. Cette Princesse qui attendoit des galères de Provence, avoit cru pouvoir recevoir une si grande quantité de personnes; mais les vivres qui auroient pu nourrir les soldats chargés de la défense du château, furent consumés en moins d'un mois.

Cependant Othon employoit toutes sortes de moyens pour engager le Roi Charles à accepter la bataille. Les Officiers de ce Prince lui conseilloient de n'employer ses troupes qu'à la garde de la ville & à serrer de près le château, qui seroit bien-tôt obligé de se rendre faute de provisions. Othon voyant qu'il lui étoit impossible de secourir la Reine, se retira à Averse. Jeanne ne voyant point paroître les galères qu'elle attendoit, fit proposer au Roi Charles de lui accorder une trêve. Ce Prince qui connoissoit la situation où étoit la Reine, ne voulut accorder que cinq jours de trêve, au bout desquels il exigeoit que la Reine se rendit. Il lui envoya pendant ce temps-là toutes les provisions dont elle avoit besoin pour sa table, & la fit assurer qu'il avoit entrepris la guerre plutôt pour prendre de justes précautions contre le Prince Othon, que pour ôter à la Reine la couronne qu'il vouloit au contraire lui conserver. Othon se présenta de nouveau devant le château le dernier jour de la trêve, & fit attaquer les barrières que l'ennemi avoit fait mettre. Charles rangea aussi-tôt son armée en bataille, & donna le signal du combat. La victoire fut long-temps disputée, & le Prince Othon fit des actions extraor-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

dinaïtes. Guidé par son désespoir, il se jeta au milieu des ennemis du côté où étoit l'étendard du Roi Charles; mais ses soldats n'ayant point imité son exemple, il fut bien tôt environné & forcé de se rendre prisonnier. Le lendemain de cette bataille, la Reine consentit à se remettre entre les mains du vainqueur, à qui elle recommanda toutes les personnes qui étoient avec elle dans le château dont Charles prit possession. Il eut d'abord de grands ménagemens pour la Reine, & voulut qu'on la traitât en cette qualité; parce qu'alors il se flattoit que cette Princesse le nommeroit son héritier universel, & lui assureroit les Etats qu'elle possédoit en France. Dans cette espérance il lui permit d'entretenir secrètement les Officiers Provençaux qui venoient d'arriver sur les dix galères que Jeanne avoit attendues avec tant d'impatience. Elle profita de cet instant pour leur représenter la triste situation où elle se trouvoit, & la ferme résolution dans laquelle elle étoit de céder ses Etats à Louis Duc d'Anjou. Ils promirent de suivre les ordres de cette Princesse, & le Comte de Caserte se rendit auprès du Duc d'Anjou, & lui renouvella les intentions de la Reine de Naples. Après le départ des Provençaux, Charles connut qu'il n'avoit rien à espérer, ce qui le détermina à traiter cette Princesse en prisonnière. Elle fut conduite dans le château de la ville de Muro, & le Prince Othon fut enfermé dans celui d'Alta Mura.

Les habitans de Naples & toute la Noblesse prêtèrent serment de fidélité au Roi Charles, & ce Prince de son côté rendit hommage au saint Siège. Il fit ensuite sçavoir au Roi de Hongrie le succès de son entreprise, & le conseil fut ce qu'il devoit faire de la Reine Jeanne. Ce Prince lui conseilla de la faire mourir de la même manière que le Roi André son premier mari. Charles suivit ce cruel conseil, & cette Princesse fut étranglée dans le château de Muro. Son corps fut exposé pendant sept jours dans l'Eglise de sainte Claire de Naples, afin que personne n'ignorât qu'elle étoit morte. Elle fut ensuite ensevelie sans pompe. La plupart des Historiens s'accordent à faire l'éloge de cette Princesse: quelques-uns ont voulu noircir sa réputation, & l'ont chargée du meurtre d'André: mais tous conviennent qu'elle gouverna avec beaucoup de prudence & de justice, & qu'elle a passé pour une des plus grandes Reines de son siècle. Elle étoit alors âgée d'environ cinquante-six ans.

Après la mort de la Reine, tout le royaume se soumit à Charles, à l'exception des Comtes de Fondi, d'Ariano & de Caserte. Ce n'étoit pas de la part de ces trois Seigneurs que le Roi avoit le plus à craindre: il prévoyoit bien que le Duc d'Anjou ne tarderoit pas à faire valoir ses droits comme fils adoptif de la Reine Jeanne. Les subsides dont il avoit besoin pour soutenir les frais de cette guerre, le déterminèrent à convoquer à Naples une assemblée générale de la Noblesse. Il en obtint un subside de trois cens mille florins, & avec ce secours il se flatta de renverser les projets du Duc d'Anjou. Charles se vit encore bien-tôt un nouvel ennemi. Le Pape Urbain à qui il étoit redevable de la couronne, lui fit demander pour son neveu la principauté de Capoue avec les autres terres, comme il en étoit convenu dans le traité qu'il avoit fait avec ce Pontife. Le Roi ne se pressa point de satisfaire le Pape sur cet article, ne pouvant se résoudre à démembrement ainsi la couronne de places si importantes. Cette conduite irrita tellement le Pape, qu'il résolut de priver Charles du royaume de Naples.

Mort tragique
de la Reine
Jeanne.

1382.

CHARLES III.
dit le PETIT, &
LOUIS Ier. Duc
d'Anjou Roi
de Naples.

1382.

Cependant Louis d'Anjou s'étoit fait reconnoître des Etats que la Reine Jeanne possédoit en France, & le Pape Clement lui avoit donné l'investiture du royaume de Naples, & l'avoit fait proclamer Roi dans Avignon. Cette nouvelle engagea plusieurs Barons d'Italie à refuser au Roi Charles les sommes qu'il lui avoient promises, & à se déclarer en faveur de Louis d'Anjou. Jacques del Balzo profitant de ces troubles, s'empara de la principauté de Tarente, & épousa la sœur de la Reine Marguerite. La maison de Saint-Severin, toujours ennemie de celle del Balzo, renouvella ses anciennes querelles. Ainsi le royaume étoit à la veille de retomber dans l'état où il s'étoit trouvé sur la fin du regne de la Reine Jeanne. Tous ces mouvemens causerent beaucoup d'inquiétude au Roi, & lui firent chercher les moyens de remédier aux maux dont il se voyoit menacé. Il résolut de faire arrêter Jacques del Balzo, soupçonné de vouloir s'emparer de la couronne qu'Agnès sa femme pouvoit repeter comme nièce de la Reine Jeanne & sœur aînée de la Reine Marguerite. Ce Prince fut assez heureux pour se sauver; mais son épouse & la Duchesse de Duras furent arrêtées & envoyées dans la ville de Muro.

Louis d'Anjou ayant fait tous les préparatifs nécessaires pour faire la conquête du royaume de Naples, envoya devant lui douze galeres, afin de soutenir le courage de ses partisans. Elles parurent sur les côtes de Naples au mois de juin 1383, & les ravagerent. Le Roi méprisant une si foible armée, marcha à la rencontre de Louis d'Anjou qui avoit pris sa route par terre. Charles informé qu'une grande partie de la Noblesse s'étoit déclarée pour le Roi Louis, & que l'armée de ce Prince étoit plus considérable que la sienne, jugea à propos de rester dans les environs de Naples. Louis ne trouvant point d'obstacles, entra dans la terre de Labour, & se rendit maître de quelques places qui avoient refusé de lui ouvrir leurs portes. Il passa ensuite dans la Pouille, malgré les efforts que fit Charles pour s'opposer à cette marche. Ce Prince eut alors une nouvelle inquiétude : Urbain étoit parré de Rome dans le dessein de se rendre à Naples, & Charles craignoit que le Pape n'indisposât les Napolitains contre lui. Il résolut d'aller au devant de lui, & ils se trouverent ensemble à Aversa. Le Roi ne put cependant l'empêcher de venir à Naples, mais sous prétexte de lui rendre plus d'honneurs, il l'obligea de loger dans le château-neuf. Le Pape somma de nouveau le Roi de lui céder la principauté de Tarente avec ses dépendances, outre les duchés d'Amalfi, de Nocera, de Scafati, & plusieurs autres villes & châteaux avec une pension de cinq mille florins. Les circonstances dans lesquelles Charles se trouvoit ne lui permirent pas de refuser le Pontife, & il consentit à tout ce qu'on exigea de lui. Urbain lui promit en conséquence de lui aider à soutenir la guerre, & de le laisser jouir en paix de la propriété du reste du royaume. Il excommunia en même-temps le Duc d'Anjou, & publia une Croisade contre lui.

Charles assuré de la protection du Pape ne songea qu'à chasser de la Pouille son rival. Il partit de Naples au mois d'avril, & se rendit à Barlette. Louis cherchoit les occasions d'en venir aux mains; mais Charles différoit toujours la bataille, dans l'espérance que son ennemi auroit de la peine à subsister dans le pays. Le Roi Louis considérant qu'il ne pouvoit rien entre-

Y 1

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Louis d'Anjou
se rend maître
des Etats de
Provence.

Son entrée en
Italie.

1383.

1384.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Mort de Louis
d'Anjou.
Louis II. Roi
de Naples.

prendre, se retira d'abord à Bari, & quelque-temps après à Biselia où il mourut. Il laissa de Marie de Châtillon, dite de Blois, son épouse, deux fils : savoir, Louis qui lui succéda, & Charles Prince de Tarente.

Charles délivré d'un ennemi si dangereux, retourna à Naples où il apprit que le Pape se plaignoit hautement de ce qu'il ne se pressoit pas de satisfaire aux conditions du traité. Il lui envoya des Ambassadeurs pour tâcher de l'apaiser, & pour le prier de se rendre à Naples afin d'avoir ensemble une nouvelle conférence. Le Pape voulut exiger que le Roi vint le trouver, & qu'il supprimât les impôts qu'il avoit établis dans le royaume. Cette réponse du Pape irrita si fort le Roi, qu'il ordonna au Comte Alberic son grand Connétable, d'aller assiéger Urbain dans le château de Nocera. On croit qu'il se déterminâ à prendre ce parti sur le soupçon qu'il eut que le Pape avoit formé le dessein de donner l'investiture du royaume aux enfans du Roi Louis d'Anjou. Les disputes qu'il avoit eues avec le Pape, qui prétendoit que le royaume de Naples appartenoit à l'Eglise; & que par conséquent il étoit maître d'en disposer, avoient confirmé ce soupçon. Le Pape se voyant assiégé, eut recours aux excommunications; mais ces moyens étant inutiles pour le tirer de l'embarras où il étoit, les Cardinaux qui se trouvoient auprès de lui lui conseillèrent de se réconcilier avec le Roi. Urbain persuadé qu'ils le trahissoient, & ayant d'ailleurs surpris quelques lettres, les fit mourir au milieu des tourmens. Cependant le siège de Nocera avançoit de jour en jour. Urbain fit demander du secours aux Génois, & cette République lui envoya dix galères. D'un autre côté, le Comte des Ursins arriva avec huit cent cavaliers d'élite, & trouva moyen de s'introduire dans le château. Ce Comte engagea Saint-Severin à travailler à la délivrance du Pape, & sa négociation eut tout le succès dont il s'étoit flatté. Saint-Severin amena avec lui trois mille hommes, ce qui mit le Pape en état de sortir du château, & de se rendre à l'embouchure de la rivière de Sele, où il s'embarqua sur les galères Génoises qui le portèrent à Civita-Vecchia.

CHARLES monta
sur le trône
de Hongrie.

1385.

La mort de Louis Roi de Hongrie (24) qui ne laissoit aucun enfant mâle, mit la couronne sur la tête de Marie sa fille que les Hongrois nommerent le *Roi Marie*. La puissance d'un Seigneur nommé Nicolas, à qui Isabeau mere & tutrice de cette Princesse avoit abandonné le soin des affaires, excita la jalousie des grands du royaume, & les porta bien-tôt à la révolte. Ils résolurent de reconnoître pour leur Souverain Charles Roi de Naples, & l'inviterent à venir prendre possession du royaume. La Reine Marguerite fit tout ce qu'elle put pour détourner le Roi d'accepter les offres des Hongrois. Rien ne fut capable de le faire changer de résolution, & il se mit en marche le quatre de septembre avec une petite armée. Il arriva à Zagrab où il écrivit à la plus grande partie des Seigneurs, pour leur marquer qu'il étoit dans l'intention de supprimer les impôts, & de leur accorder de nouveaux privilèges. Persuadé que cette démarche étoit suffisante pour lui gagner tous les esprits, il crut pouvoir aller à Bude pour s'y faire couronner Roi; & en effet un grand nombre de Seigneurs avoient abandonné les intérêts du Roi Marie, & s'étoient rendus auprès de ce Prince. Cependant Isabeau fit venir

(24) Ce Prince étoit mort en 1382.

en diligence Sigismond de Luxembourg, fils de Charles IV. Empereur & Roi de Bohême, & fit célébrer ses nocés avec le Roi Marie. Sigismond se retira ensuite en Bohême sur la nouvelle que Charles s'avançoit à grandes journées.

Les deux Princesses envoyèrent alors des députés à Charles, pour sçavoir quel étoit le motif de son arrivée en Hongrie. Charles dissimulant, répondit qu'il venoit pour soutenir l'autorité chancelante du Roi Marie, & que par conséquent elle n'avoit rien à redouter de sa part. Les Princesses feignirent d'ajouter foi aux paroles de Charles, parce qu'elles n'étoient pas en état de lui résister. Elles le reçurent avec des démonstrations extérieures d'une grande joye, & elles se comportèrent avec tant d'adresse que Charles pensa tomber dans le piège qu'elles vouloient lui tendre. Chacun dissimuloit de son côté, & Charles par une modestie affectée, refusa de loger dans le palais royal qui étoit à Bude. Nicolas toujours attaché au service des deux Reines, velloir continuellement à leur sûreté. Charles s'étoit fait nommer Gouverneur du royaume, & il prenoit toutes ses mesures pour s'emparer de la couronne. Toutes les affaires s'expédioient alors par les ordres de ce Prince, & ses partisans ne cessoient de publier les avantages que les Hongrois pourroient retirer s'il avoient ce Prince à leur tête. Ces discours firent effet sur l'esprit du peuple, & bien-tôt toute la ville fut en désordre. Charles profitant de la crainte dont les Reines étoient saisies, entra dans le château où elles étoient, & en confia la garde à quelques troupes Italiennes. Pendant qu'il étoit occupé à rassurer les Princesses, il fut proclamé Roi par le peuple & par la Noblesse. Après cette proclamation, on fit sçavoir au Roi Marie que les Etats du royaume désiroient être gouvernés par un Prince, & que par conséquent elle devoit abandonner la couronne & le royaume. Le Roi Marie répondit avec fermeté qu'elle ne céderoit jamais la couronne qu'elle tenoit de l'héritage de son père : qu'elle prioit seulement le Roi de lui permettre de se retirer en Bohême auprès de son époux. Isabeau plus prudente, demanda quelque temps pour faire réponse à une demande d'une si grande importance. Une nouvelle députation força les Reines à se déterminer promptement. Isabeau persuadée qu'il falloit céder au temps, porta elle-même la couronne au Roi Charles, & elle se comporta avec tant d'esprit & tant d'adresse dans cette occasion, qu'on fut tenté de croire qu'elle abdiquoit volontairement en faveur de Charles son parent. Ce Prince lui-même trompé par les apparences, invita les Reines à se trouver à son couronnement. L'Archevêque de Gran qui faisoit cette cérémonie, demanda aux assistants par trois fois, selon la coutume, s'ils vouloient reconnoître Charles pour leur Roi. La plus grande partie resta dans le silence, & il n'y eut que ceux qui avoient invité ce Prince à passer en Hongrie, qui répondirent avec empressement.

Les deux Reines connurent alors qu'elles avoient encore de fidèles sujets, & elles se flatterent de quelque révolution favorable pour elles. Nicolas leur proposa de faire assassiner le Roi, & se chargea de conduire cette intrigue. On choisit le temps où ce Prince devoit se rendre au château auprès des deux Reines, sous prétexte de quelque négociation, & il y fut blessé mortellement. Les Italiens effrayés de cet événement, ne songèrent plus qu'à

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Mort de Charles.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1386.

TABULAS &
LOUIS II. d'An-
jon Roi de Na-
ples.

1386.

se mettre à l'abri des fureurs du peuple qui s'étoit déjà assemblé en tumulte, & qui proclamait de nouveau le Roi Marie. Le corps de Charles fut porté dans l'Eglise de saint André où reposoient les Rois de Hongrie. Quelques Auteurs ont prétendu qu'on n'attendit point que ce Prince mourut de la blessure, & qu'il fut empoisonné ou étouffé, parce que l'on avoit appris qu'un des Chefs du parti du Roi, s'avançoit avec un corps de troupes pour le venger. Charles étoit alors âgé de quarante-deux ans, & en avoit régné environ quatre comme Roi de Naples. Il avoit laissé de Marguerite de Sicile son épouse, Ladislas son successeur immédiat, & Jeanne qui succéda à ce dernier.

La Reine Marguerite voulut cacher pendant quelque-temps la mort de son époux, afin de prévenir la mauvaise volonté de plusieurs Seigneurs Napolitains, & d'assurer la couronne à son fils Ladislas. Cette nouvelle s'étant répandue malgré toutes ses précautions, elle fit proclamer son fils, & envoya aussitôt un Ambassadeur au Pape, pour le prier d'accorder sa protection au jeune Roi. Elle lui fit offrir en même-temps les terres qu'il avoit demandées au feu Roi. Ces propositions ayant été agréables au Pape, il fit présent au jeune Roi de vingt mille ducats pour l'aider à lever des troupes.

La minorité de ce Prince ne fut pas exempte de troubles. Les cinq places ou assemblées de la Noblesse & le peuple, mécontents de la conduite de la Reine mere, uniquement occupée des moyens d'amasser de l'argent, & qui d'ailleurs avoit abandonné le soin des affaires à des gens sans mérite, résolurent de remédier à ces maux. Ils créèrent pour cet effet une nouvelle Magistrature qu'ils nommèrent *les huit Seigneurs du bon gouvernement*, & les chargèrent de s'opposer aux violences des Ministres du Roi. Ces Magistrats prirent bien-tôt tant d'autorité, que la Reine prévint un soulèvement général.

En effet Thomas Saint-Severin, grand Connetable & Chef du parti Angevin, prit le titre de Vice-Roi pour le jeune Louis, à qui le Pape avoit accordé l'investiture du royaume de Naples. Tous les Barons qui étoient dans les intérêts de Louis s'assemblerent à Ascoli, & à l'exemple de ceux de Naples, ils créèrent six Députés pour le *bon gouvernement*. Ces nouveaux Gouverneurs à la tête des troupes qu'ils avoient levées, tentèrent inutilement de se rendre maîtres d'Aversa. Ils se présentèrent ensuite devant Naples; mais ils ne purent engager dans leur parti *les huit du bon gouvernement*. Un Député des six engagea l'armée à rester devant Naples, dans l'espérance que la populace ne tarderoit pas à se révolter. C'étoit alors le temps des vendanges, & le peuple accoutumé à se répandre dans la campagne, souffroit avec impatience d'être renfermé dans la ville; d'ailleurs ceux qui avoient des biens, n'apprennoient pas tranquillement les dommages que leur causoit le voisinage de l'armée. Des murmures on passa bien-tôt aux effets, & tout le peuple courut aux armes. Cette révolte seroit devenue dangereuse si la Noblesse & ceux qui avoient du crédit parmi le peuple, n'eussent trouvé moyen de l'adoucir. Ils engagèrent *les huit* à faire une trêve avec l'armée ennemie, & l'on convint pendant ce temps-là que les habitans de Naples pourroient aller en sûreté dans la campagne, & que les soldats auroient la liberté d'entrer dans la ville au nombre de trente à la fois. La nouvelle d'un secours qui arrivoit à la Reine mere, déterminâ les Ministres de cette Princesse à prendre

les armes pour chasser les soldats qui étoient dans la ville en conséquence de la trêve. Sous ce prétexte, ils insultèrent les maisons de ceux qui étoient dans le parti du Roi Louis, ce qui causa une espèce de guerre civile. Les huit envoyèrent ordre aux deux partis de cesser les hostilités, mais on n'y eut aucun égard, & le désordre dura un jour & une nuit. Les troupes que le Pape envoyoit au secours de Ladislas étant arrivées à Capoue, Saint-Severin se vit obligé de transférer son camp dans un endroit nommé *Correggio* : d'un autre côté la Reine Marguerite se retira avec Ladislas à Gayette, où elle resta pendant treize ans que durèrent ces guerres.

Raymond des Ursins, Gonsalvionier de l'Eglise, entra le lendemain dans Naples en criant : *Vivent Urbain & le Roi Ladislas. Les huit du bon gouvernement se retranchèrent dans le quartier de Nido, & se mirent à crier : Vivent Ladislas & le bon gouvernement.* Raymond des Ursins les attaqua vivement, & il les avoit déjà fait plier lorsque Saint-Severin entra par une autre porte dans la ville de Naples, en criant : *Vivent le Roi Louis & le Pape Clement.* Raymond des Ursins se vit alors environné de tous côtés, & après avoir perdu une partie de ses troupes, il fut assez heureux pour se retirer à Nola. Saint-Severin se trouvant maître de Naples par la retraite des troupes du Pape, fit prêter serment de fidélité à Louis II. & proposa aux habitans d'envoyer une ambassade à ce Prince pour l'assurer qu'ils s'étoient soumis plutôt par affection que par force. La proposition de Saint-Severin fut approuvée, & l'on fit aussitôt partir des Ambassadeurs qui allèrent à Marseille rendre leurs hommages au Roi, & l'engager à passer promptement dans le royaume de Naples, ou d'y envoyer des secours d'hommes & d'argent. Ils allèrent ensuite trouver le Pape Clement, & le pressèrent avec beaucoup d'instances, d'aider le Roi Louis dans son entreprise. Le Pape leur fit de grandes promesses, & les Ambassadeurs de retour à Naples, y répandirent la joie en annonçant le succès de leur ambassade.

Naples se trouvoit alors pressée par la famine, parce que la Reine Marguerite & Raymond des Ursins avoient coupé les vivres à cette ville, afin de l'obliger à se rendre. Une somme de trente mille écus d'or que le Pape envoya sur quelques galères de Provence, firent revenir l'abondance dans cette ville, & la mirent en état de n'avoir rien à craindre des entreprises de la Reine Marguerite. Quelques jours après l'armée Provençale y arriva, conduite par le Seigneur de Montjoye, qui avoit le titre de Vice-Roi & de Capitaine Général. Saint-Severin offensé de ce qu'on ne lui avoit pas conservé la dignité de Vice-Roi, se retira dans ses terres. Le Prince Othon ne pouvant supporter les hauteurs du Vice-Roi, abandonna de même le parti du Louis & embrassa les intérêts de la Reine Marguerite.

Cette-Princesse qui cherchoit de tous côtés des ressources pour continuer la guerre avec avantage, forma le dessein de marier Ladislas avec Constance, fille de Mainfroi de Clermont. Ce Seigneur qui étoit Comte de Motica, possédoit les deux tiers de la Sicile, dont il s'étoit emparé à la faveur des troubles. Il s'étoit depuis rendu maître de Gerbe, par le moyen d'un armement qu'il avoit fait à ses frais pour repousser les Maures qui ravageoient les Côtes de la Sicile. Les richesses immenses de Mainfroi étoient les véritables motifs de cette alliance. Les propositions qu'on lui en fit, lui furent

Marriage de
Ladislas avec
Constance de
Clermont.

1389.

deffains pour la campagne suivante ; mais une maladie considérable & qui pensa le conduire au tombeau , traversa ses projets. La foiblesse de sa santé ne lui permit pas de songer à la conquête de Naples , & il y eut alors quelques conférences pour la paix. Comme ce Prince ne la desiroit pas sincèrement , il ne fut pas possible de convenir d'aucun article , & après plusieurs négociations inutiles , la guerre recommença avec plus d'ardeur qu'auparavant.

Ladiflas n'étoit pas en état d'en soutenir les frais , & ce n'étoit qu'avec les secours du Pape qu'il pouvoit espérer de la continuer. Boniface lui promit encore de nouvelles sommes d'argent ; mais ce ne fut qu'à condition qu'il donnetoit plusieurs terres de son royaume aux parens de ce Pontife. Le Roi Louis s'adressa de son côté au Pape Clement , & il en obtint six galères & quelque argent , Benoit XIII. successeur de Clement , à l'exemple de son prédécesseur , prit les intérêts de Louis , & fit présent à ce Prince de quinze mille ducats. Les deux Rois fortifiés par les secours qu'ils avoient reçus des deux Papes , ne songerent plus qu'à se disputer la couronne. Ladiflas s'avança jusqu'aux portes de Naples , dont il espettoit enfin se rendre maître. Thomas de Saint Severin qui étoit rentré dans les intérêts du Roi Louis , conseilla à ce Prince d'épouser la fille du Duc de Sessa , afin de le mettre dans son parti. Le Roi approuva cette idée , & le Duc flatté de cet honneur consentit à ce mariage. Il n'eut pas lieu par les intrigues de ceux qui étoient opposés au parti du Roi Louis.

Cependant la ville de Naples étoit resserrée de plus en plus par mer & par terre , & Louis n'espérant plus la deffendre , se retira à Tarente. Les Napolitains consentirent alors à écouter les propositions que Ladiflas leur fit faite , & ouvrirent enfin leurs portes à ce Prince. Le vainqueur pour s'attirer l'amour des habitans de cette ville leur accorda plus qu'il ne leur avoit promis. Cette nouvelle consterna si fort le Roi Louis , qu'il prit aussitôt la résolution de s'en retourner en Provence , quoiqu'une grande partie du royaume fut encore dans ses intérêts. Rien ne fut capable de le faire changer de sentimens , & après avoir obtenu que Charles d'Anjou son frere , & tous les François qui étoient dans le château-neuf en sortiroient avec leurs bagages ; il mit à la voile pour la Provence.

Ladiflas maître du royaume de Naples , à l'exception de Tarente , par la retraite du Roi Louis , abaissa le pouvoir de la maison de Saint-Severin & du Duc de Sessa. Tranquille possesseur de ses Etats , il songea à se remarier afin de pouvoir transmettre sa couronne à ses descendans. Le Pape Boniface lui fit épouser Marie sœur de Jean Roi de Chypre. Ladiflas jouissoit à peine des douceurs de la paix , que son ambition l'exposa de nouveaux aux fureurs de la guerre. Les Hongrois mécontents de Sigismond , s'étoient revoltés contre lui , & avoient proclamé Ladiflas pour leur Roi , comme fils & héritier de Charles III. Ladiflas apprit cette nouvelle avec beaucoup de joye , & se mit en chemin sous prétexte d'accompagner sa sœur qui alloit en Autriche pour y épouser Leopold. Ce voyage ne fut pas long ; car après s'être rendu maître de Zara & y avoir laissé garnison , il s'en retourna à Naples. Tous les Auteurs ne sont point d'accord sur cette expédition. Quelques-uns ont prétendu que ce Prince avoit été couronné en Hongrie avant son retour en Ita-

Tome II,

Z *

 ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

 1324.

Naples se soumet à Ladiflas.

 Louis II. abandonne le royaume de Naples.

1400.

 1401.
Expédition de
Ladiflas en
Hongrie.

lie; d'autres ont écrit que le Pape Boniface l'avoir fair couronner, & lui avoit fourni tout ce qui lui étoit nécessaire pour les frais de cette guerre. Costanzo & plusieurs autres Historiens rapportent que les Hongrois ne proclamèrent Ladislas qu'après la mort du Roi Marie. Ils ajoutent que Ladislas mécontent des Hongrois, & redoutant Sigismond qui s'avançoit avec une armée considérable, abandonna son entreprise, & vendit à la République de Venise la ville de Zara. Les successeurs de Ladislas prirent depuis ce temps le titre de Rois de Hongrie.

Mort de Marie
Reine de Sicile.

Cependant Marie Reine de Sicile étoit morte l'an 1401, & elle avoit laissé la couronne à Martin son mari. Ce Prince épousa l'année suivante, Blanche fille de Charles III. Roi de Navarre. Il fit une expédition considérable en Sardaigne l'an 1409, & remporta une grande victoire sur les Rebelles. Il mourut peu de temps après à la fleur de son âge, sans laisser d'enfans légitimes. Martin surnommé le Vieux, pere de ce Prince, s'empara alors du trône de Sicile. Martin étant mort l'an 1410, eut pour successeur Ferdinand, qui laissa la couronne à Alphonse V. Roi d'Aragon. A la mort de ce Prince, elle passa sur la tête de Jean II. son frere. Enfin l'an 1516 Ferdinand le Catholique, son fils & son successeur, unir la Sicile à la couronne d'Espagne. Elle fut demembrée de cette Monarchie par le traité d'Utrecht de l'an 1713, en faveur de Victor Amedée Duc de Savoie. Ce Prince la céda en 1720 à l'Empereur Charles VI. en échange de la Sardaigne. Charles VI. la perdit en 1734, & Don Carlos en fut reconnu le Souverain en 1736 (26). Je reviens à l'histoire de Naples.

Ladislas de retour de son expédition de Hongrie, pouvoir jouir en paix de son royaume; mais son naturel ambitieux le porta à former le dessein de reculer les bornes de ses Etats. Il avoit résolu de s'emparer de Rome, & les circonstances paroissoient alors assez favorables. Innocent VII. successeur de Boniface XI. s'étoit attiré la haine des Romains, & la ville de Rome étoit toute en troubles. On vouloit exiger de ce Pontife qu'il rétablît la liberté & les droits du Capitole, & qu'il mit fin au Schisme. Ces demandes ayant fait connoître au Pape ce qu'il avoit à craindre de la part des Romains, il fit venir auprès de lui Louis Marquis de la Marche son neveu, avec des troupes, afin de les forcer à rester tranquilles. Ce secours ne fut pas capable d'empêcher le peuple de se soulever, & d'avoir recours à Ladislas. Ce Prince qui attendoit depuis long-temps cette occasion favorable à ses desseins, se rendit en diligence à Rome, ce qui obligea le Pape d'en sortir avec son neveu, & de se retirer à Viterbe. Les Romains ne restèrent pas long-temps dans les intérêts de Ladislas. Pendant qu'il étoit à Perouse, ils rappellerent le Pape, & chasserent de leur ville toutes les troupes étrangères. Ladislas résolu de se venger, rassembla une nouvelle armée; mais dans le temps qu'il faisoit ces préparatifs, Innocent mourut le 6 de novembre 1406.

1406.

On s'étoit flatté que la mort de ce Pontife feroit cesser le Schisme qui durait depuis si long-temps, & le Roi de France vouloit s'opposer à l'élection d'un nouveau Pape. Les Cardinaux qui étoient à Rome, n'eurent aucun égard aux desseins du Roi de France, & nommerent pour Pape Ange Cor-

(26) On voit par cet exposé, que l'histoire de la Sicile est mêlée avec celle d'Espagne, de Savoie & de la maison d'Autriche.

naro Venitien, qui prit le nom de Gregoire XII. Ils étoient cependant convenus avant que de procéder à l'élection, que celui qui seroit nommé consentiroit à donner sa démission si Benoît renonçoit au Pontificat. Les deux Papes éludèrent l'exécution de leurs promesses, & l'on fut obligé de s'assembler à Savoue pour tâcher de terminer cette affaire.

Ladislas profita de l'absence du Pape pour rentrer dans Rome. Il s'avança à la tête d'une armée de vingt-trois mille hommes, & envoya par mer plusieurs bâtimens pour garder l'embouchure du Tibre, afin de couper les vivres aux Romains. Paul des Ursins chargé de la garde de la ville, se défendit aussi long-temps qu'il lui fut possible; mais enfin la famine s'étant fait sentir dans Rome, il fut contraint de se rendre à des conditions honorables. Ladislas entra triomphant dans Rome le 25 d'avril, & se fit porter sous un dais de drap d'or, par huit Barons Romains. Le lendemain on remit à ce Prince le château Saint-Ange, & le Roi demeura à Rome jusqu'au mois de juillet. Ladislas fut le premier qui prit le titre de Roi de Rome; car les Goths, les Lombards & les François n'avoient point encore pris ce titre. Ce Monarque ne conserva pas long-temps cette conquête. Paul des Ursins souleva le peuple pendant l'absence de Ladislas, & les troupes de ce Prince se voyant attaquées de tous côtés, prirent le parti de la retraite. La mauvaise saison empêcha Ladislas de se venger.

Le Roi de France étoit toujours occupé des moyens de rendre le calme à l'Eglise; mais tous ses soins avoient été infructueux, parce qu'aucun des deux Papes n'avoit voulu donner sa cession. Benoît avoit cependant indiqué un Concile à Perpignan, & Gregoire devoit tenir le sien à Aquilée. Les Cardinaux des deux Obédiences en convoquèrent un troisième à Pise. Dans ce dernier, qui se tint le 25 de mars 1409, on y cita les deux Papes à comparaître, & on les déclara déchus du Pontificat. Les Cardinaux nommèrent ensuite Pierre Philaret de Candie, connu sous le nom d'Alexandre V. Il se trouva dans ce Concile vingt-deux Cardinaux, quatre Patriarches, douze Archevêques, soixante-sept Evêques en personnes, quatre-vingt-cinq par députés, un grand nombre d'Abbés, de Généraux & de Procureurs d'Ordres, de Députés des Chapitres, & soixante-sept Ambassadeurs.

Alexandre V. reconnu par la plus grande partie de l'Europe pour Pape légitime, prit les intérêts de Louis d'Anjou contre Ladislas, & engagea le premier à rentrer en Italie. Alexandre espiroit par cette diversion, empêcher Ladislas d'attaquer l'Etat ecclésiastique. Ce Prince instruit des intentions d'Alexandre, offrit une retraite dans ses Etats au Pape Gregoire, & lui rendit tous les honneurs dûs au légitime Souverain Pontife.

Louis excité par les exhortations du Pape, s'embarqua à Marseille & se rendit à Pise, où il eut une conférence avec ce Pontife au sujet de l'expédition de Naples. Alexandre lui accorda une nouvelle investiture, & excommunia Ladislas. Les projets de Louis pensèrent être renversés par la mort d'Alexandre arrivée le 3 de mai 1410; mais il trouva dans Jean XXIII. son successeur, un protecteur plus zélé & plus entreprenant. Il fournit les sommes nécessaires pour l'entretien de l'armée de terre, acheta un grand nombre de Galères Genoises qu'il joignit à celles de France, & composa une flotte qui alla attaquer par mer le royaume de Naples. Ladislas de son côté ne né-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1407.

1408.

1409.

Louis II. rent
re dans le
royaume de Na-
ples.

1410.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

gligeoit aucun moyen de se fortifier contre les attaques de son rival. Il ne put cependant empêcher le Roi Louis d'entrer dans Rome, & de s'en rendre maître. Cette conquête ouvroit alors à Louis le chemin du royaume de Naples : mais au lieu de passer promptement dans ce royaume, il s'amusa à soumettre quelques places dans le patrimoine de saint Pierre, qui appartenoient à Ladislas. Ce Prince à la tête de dix-sept mille hommes, marcha à la rencontre de son ennemi, qui de son côté s'avançoit dans le dessein de livrer bataille. On en vint aux mains entre Rocca-Secca & Ceperano. Ladislas ayant été vaincu, se sauva à Saint-Germain où il rassembla les débris de son armée. Louis ne retira pas de cette victoire tout le fruit qu'il pouvoit en espérer. Ses troupes qui manquoient d'argent refuserent d'aller plus loin, & le vainqueur se vit contraint de retourner sur ses pas en attendant qu'il eut reçu de nouveaux secours du Pape. Ce Pontife étoit alors dans de grandes inquiétudes, & n'étoit guères en état de songer aux intérêts des autres. L'Empereur Sigismond avoit indiqué un Concile universel dans la ville de Constance, pour décider lequel des trois Papes étoit le véritable. Jean XXIII. incertain de son sort, conseilla au Roi Louis d'interrompre pour quelque-temps ses expéditions dans le royaume de Naples. Cette réponse fit connoître à Louis qu'il n'avoit rien à espérer du Pape : ce qui le détermina à passer en Provence.

1412.

Après sa retraite, Ladislas entra dans l'Etat ecclésiastique où il commit de grands désordres. Jean XXIII. résolu de se rendre au Concile où il avoit été cité, fit la paix avec Ladislas l'an 1412. Ce traité n'empêcha pas ce Prince de former de nouvelles entreprises pendant l'éloignement du Pape, & de favoriser François de Vico qui prenoit la qualité de Préfet de Rome. A la faveur de ces nouveaux troubles, il se rendit maître de cette capitale l'an 1413, & mit dans son parti Sforce & Paul des Ursins. Ces succès excitèrent Ladislas à former de nouveaux projets. Il avoit dessein de porter la guerre en Toscane, & il fit tout ce qu'il put pour cacher ses véritables intentions. En effet, après la prise de Rome, il attaqua toutes les places de l'Etat ecclésiastique, & s'arrêta à Perouse. Les Florentins qui soupçonnoient que ce Prince songeoit à les attaquer, conjurèrent sa perte & se servirent d'un Médecin de Perouse qui lui fit prendre un poison lent, & dont l'effet lui causa enfin la mort. Cet événement arriva l'an 1414. Ce Prince qui avoit régné vingt-huit ans, ne laissa point d'enfans légitimes, quoiqu'il eut eu trois femmes : sçavoir Constance de Clermont qu'il répudia ; Marie ou Marguerite de Chypre ; & Marie d'Anguien Princesse de Tarente. L'humeur guerrière de ce Prince rétablit dans le royaume la discipline militaire, & augmenta le nombre des Barons. Cette inclination l'engagea dans des dépenses excessives ; ce qui ruina le revenu de sa couronne.

Jeanne IIe.
Reine de Na-
ples.

1414.

Jeanne fille de Charles le Petit, succéda à Ladislas son frere. Cette Princesse étoit veuve du Duc d'Autriche. La nombreuse armée que le feu Roi avoit rassemblée, se dissipa après la mort de ce Prince. La Reine Jeanne ne put conserver de toutes les conquêtes que son frere avoit faites, que la ville d'Osie & le château Saint-Ange de Rome. Le royaume de Naples perdit beaucoup de son éclat sous le gouvernement de cette Princesse. Maîtresse de ses actions, elle n'observa plus aucun ménagement, & éleva à la charge de

grand Chambellan , Pandolfe Alapo son maître-d'hôtel , avec lequel elle entretenoit depuis long-temps un commerce criminel. Ces grandes faveurs dont la Reine le combloit , ne calmerent pas l'inquietude que lui causoit l'affiduité de Sforce auprès de Jeanne. Craignant d'être supplanté par ce rival , il employa toutes sortes de moyens pour le perdre. Il persuada à la Reine que Sforce la trahissoit , & qu'il étoit dans les intérêts de Louis. Jeanne ajoutant foi trop facilement aux discours de Pandolfe , le chargea de faire arrêter Sforce & de l'enfermer dans la tour de Beverella.

Les murmures que l'emprisonnement de Sforce occasionnoit , donnerent beaucoup d'inquietude à la Reine. Cette Princesse sur les représentations de son conseil , consentit à se rematier. On avoit d'abord jetté les vûes sur l'Infant Don Jean d'Arragon , fils du Roi Ferdinand ; mais la disproportion d'âge fit manquer ce mariage. Elle épousa Jacques de Bourbon , Comte de la Marche , Prince de la maison de France , très-éloigné de la couronne. Par le traité qu'elle fit avec ce Prince , il fut réglé qu'il n'auroit point le titre de Roi , & qu'il se contenteroit de celui de Comte & de Gouverneur Général du royaume. Le grand crédit de Pandolfe lui avoit fait un grand nombre d'ennemis. Appréhendant enfin de succomber sous leurs efforts , il crut devoir s'appuyer de quelque alliance considérable. Dans cette vûe il obtint la liberté de Sforce , à condition que ce Seigneur épouseroit Catherine sa sœur. Jules-Cesar de Capoue ne put voir tranquillement cette alliance. Il alla au-devant du Comte de la Marche dans la plaine de Troja , le salua comme Roi , & l'informa de la triste situation du royaume & de la mauvaise conduite de la Reine. Sforce qui la Reine envoya le lendemain avec un nombreux cortège à la rencontre du Comte de la Marche , ne le salua que sous ce titre. Ce Prince en fut très-irrité , & Jules-Cesar qui cherchoit à faire sa cour aux dépens de son rival , lui chercha querelle à ce sujet lorsqu'ils se rencontrèrent dans le palais. On les arrêta tous deux prisonniers ; mais Jules-Cesar obtint sa liberté dès le lendemain. La Reine dissimula son chagrin , & ordonna aux Elus de Naples de recevoir le Comte de la Marche comme leur Roi. Après que l'Archevêque de cette ville eut fait les cérémonies du mariage , il s'éleva un cri général de *vivent le Roi Jacques & la Reine Jeanne*. Les fêtes continuèrent pendant quelques jours ; mais on remarqua bien-tôt que le Roi & la Reine y prenoient peu de part , & qu'ils étoient occupés d'autres soins. En effet le Roi ayant fait arrêter le Comte de Pandolfe , il le fit condamner à mort après qu'il eut fait l'aveu de tous ses crimes. Le Roi Jacques chassa ensuite tous les Courtisans de la Reine , dont il fit examiner la conduite avec une rigidité extraordinaire.

Cependant la Noblesse de Naples murmuroit hautement de ce que le Roi donnoit toutes les charges aux François , & qu'elle en étoit entièrement privée. D'un autre côté la jeunesse accoutumée aux fêtes que la Reine donnoit souvent , desiroit que cette Princesse reparut en public comme auparavant. On osa même en faire la demande au Roi d'une manière séditieuse. Jules-Cesar de Capoue qui s'étoit d'abord montré des plus zélés serviteurs du Roi , fut un des premiers à s'en détacher. Il s'étoit flatté de pouvoir obtenir une des sept grandes charges du royaume , pour récompense des services qu'il avoit rendus. Déchus de ses espérances , il prit la résolution de se

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Mariage de la
Reine avec le
Comte de la
Marche

1415.

venger de l'ingratitude du Roi & de délivrer la Reine. Il obtint la permission d'entretenir secrètement la Reine, & eut l'imprudence de lui déclarer qu'il étoit déterminé à faire périr le Roi. Jeanne s'imaginant que c'étoit un piège qu'on lui tendoit, avertit le Roi du dessein de Jules-César, & pour l'en convaincre elle le fit cacher derrière une tapisserie, un jour que Jules-César étoit venu pour l'entretenir de nouveau de son projet. Jules fut aussi-tôt arrêté, & deux jours après le Roi lui fit trancher la tête. Tous ces événemens se passèrent pendant les cinq premiers mois du règne de Jacques.

Ce Prince scut bon gré à la Reine de ce qu'elle venoit de faire, & il consentit qu'elle fut moins gênée; mais il ne lui rendit pas entièrement la liberté. Il lui permit enfin au mois de septembre, d'aller dîner dans le jardin d'un Florentin. La nouvelle en devint bien-tôt publique, & tous les Napolitains coururent en foule pour voir leur Reine; on ne se contenta pas de la plaindre, on voulut la délivrer. Comme elle étoit prête à retourner au château, les citoyens entourèrent sa voiture & la conduisirent à l'Archevêché, en criant *vive la Reine Jeanne*. Jacques informé de ce qui venoit d'arriver, se retira dans le château de l'Œuf. La Reine fut transportée dans le château Capuana, où tout le monde s'empressa d'aller lui témoigner la joie qu'on ressentoit de la revoir. Les Napolitains appréhendant que la Reine ne se livrât à quelque nouveau favori, envoyèrent des députés au Roi pour engager ce Prince à traiter la Reine avec moins de dureté. Jacques accepta toutes les conditions qui lui furent proposées, & il fut convenu par le traité que sous la foi & garantie de la ville de Naples, le Roi reprendroit la Reine: qu'il consentiroit que cette Princesse, comme légitime souveraine du royaume, seroit reconnue pour telle ainsi qu'on en étoit convenu par le traité de son mariage, & qu'elle pourroit se choisir une cour convenable à son rang: que Jacques conserveroit le titre de Roi avec une pension de quarante mille ducats par an pour entretenir sa maison, dont les charges seroient pour la plus grande partie possédées par des Gentilshommes Napolitains.

Jeanne rentra dans tous ses droits par ce traité, & se trouva maîtresse de disposer des emplois les plus considérables: sa cour devint brillante comme auparavant, & cette Princesse se trouvant libre, s'abandonna de nouveau à sa passion dominante. Sergianni Caracciolo devint le favori; mais ce Seigneur craignant les suites de l'inclination de la Reine, lui représenta qu'elle ne devoit rien tenter contre son époux sans avoir auparavant gagné l'affection de ses sujets. La Reine, par le conseil de son favori, combla de bienfaits tous les Nobles & les principaux d'entre le Peuple. Annecchino fut le seul qui n'eut point de part aux gratifications que la Reine faisoit avec une sorte de profusion. Sergianni ne pouvant souffrir le crédit de Storce, l'éloigna de la cour en l'envoyant au secours du château Saint-Ange, assiégé par Braccio de Montone qui s'étoit rendu maître de Rome. Il relegua aussi en Allemagne Urban Origlia, dont il redoutoit la beauté & la valeur, Sergianni ayant ainsi banni de la cour tous ceux qui lui caufoient quelque ombrage, porta la Reine à déclarer au Roi qu'elle vouloit absolument que les François sortissent de ses Etats. L'ordre en fut donné malgré le chagrin que le Roi avoit témoigné à ce sujet, & il se vit lui-même prisonnier de la femme.

rance, élurent pour Pape Othon Colonne, qui prit le nom de Martin V. Cette élection mit fin au Schisme qui divisoit l'Europe depuis tant d'années. Les François employèrent la médiation du Pape auprès de la Reine Jeanne pour obtenir la liberté de son époux. Sergianni lui envoya aussi des Ambassadeurs au nom de cette Princesse. Ils lui offrirent tous les secours dont il auroit besoin pour l'aider à rentrer dans l'Etat ecclésiastique, & rétablir la dignité de l'Eglise. D'un autre côté Sforce excita de grands mouvemens dans la ville de Naples, & l'on fut obligé de créer dix députés comme on avoit fait du temps de la Reine Marguerite. La Reine épouvantée de tous ces défordres, fut obligée d'accorder les demandes des députés & celles de Sforce. Sergianni fut exilé, & l'on rendit la liberté à ceux que ce favori avoit fait mettre en prison.

Martin V. employa enfin sa médiation auprès de la Reine de Naples, pour obtenir la liberté du Roi Jacques. Antoine Colonne, neveu de ce Pontife, chargé de cette négociation, fut reçu à la Cour de Naples avec tout l'accueil possible; mais l'élargissement du Roi Jacques, que la Reine feignoit de vouloir accorder, fut différé à un autre temps. Cette Princesse étoit toujours gouvernée par Sergianni, dont l'éloignement n'avoit pas diminué le crédit. Il fut même envoyé auprès du Pape, & il négocia avec tant d'adresse, qu'il obtint pour la Reine l'investiture du royaume de Naples, que Jean XXIII. avoit toujours refusée. Jeanne de son côté rendit au Pape tout ce que Ladislas avoit conquis dans l'Etat ecclésiastique, & par le conseil de son favori, elle accorda plusieurs terres de son royaume aux frères & aux neveux du Pontife. Sergianni qui cherchoit en même-temps à gagner l'amitié du Pape pour ses propres intérêts, promit à Martin de chasser Braccio des terres de l'Eglise. La Reine pour satisfaire au traité que son favori venoit de faire avec le Pape, envoya le Connetable Sforce en Toscane avec son armée, afin d'y soutenir les intérêts du Pontife. Sergianni délivré par ce moyen de la présence de son rival, reparut à Naples & y fut reçu avec de grands applaudissemens, à cause des traités qu'il venoit de conclure avec la Cour de Rome, & qui sembloient affermir la Reine sur le trône de Naples. Sergianni prit alors le titre de grand Sénéchal.

Le Légat du Pape chargé de couronner la Reine, étant arrivé à Naples, obtint la liberté du Roi Jacques, mais on ne lui rendit par son autorité. La Noblesse s'intéressa d'abord pour ce Prince, & ces mouvemens auroient eu quelques succès sans les brigues de Sergianni, qui craignoit de perdre tout son pouvoir. Le Roi ennuyé de la vie qu'il menoit à Naples, & persuadé que la Reine qui avoit cinquante ans, ne lui donneroit point d'enfans, s'embarqua secrètement sur un vaisseau Genoïs, fit voile pour Tarente d'où il se rendit en France. La Reine ne s'occupa plus que des cérémonies de son couronnement qui fut fait le 2 d'octobre dans le château-neuf.

La retraite du Roi Jacques & la défaite de Sforce qui avoit été battu par Braccio, étoient des événemens favorables à l'ambition de Sergianni. Persuadé qu'il n'avoit rien à craindre, il montra tant d'audace, que les Nobles commencèrent à conspirer de nouveau contre lui, & invitèrent Sforce à se rendre à Naples. Ce Duc à qui le grand Sénéchal avoit refusé l'argent dont il avoit besoin pour lever de nouvelles troupes, n'avoit cessé d'importuner la Cour pour

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1417.

Couronnement
de la Reine.

1419.

Louis XII. est
appelé en Italie
par le Duc Sforce,
ce.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

La Reine adop-
te Alphonse V.
Roi d'Arragon.

1420.

Louis III, pa-
roit devant Na-
ples avec son
armée,

en obtenir. Le Pape même s'étoit plaint qu'on le laissoit exposé à la fureur de Braccio ; mais on avoit toujours différé sous divers prétextes. Sforce irrité de la conduite qu'on tenoit à son égard, & sollicité d'ailleurs par les mécontents, invita Louis Duc d'Anjou fils de Louis II. (27) à venir prendre possession de la couronne dont son pere avoit joui. Le Duc d'Anjou accepta avec joye les propositions que le Duc Sforce lui fit faire, & lui envoya trente mille ducats en le déclarant son Vice-Roi & son grand Connetable, Sforce ne tarda pas avec cet argent à lever des troupes, & à marcher vers Naples, dont il sollicita les habitans à se déclarer en faveur de Louis III.

Les partisans de ce Prince causèrent bien-tôt de l'inquietude à la Reine & à son favori. Sergianni pour appaiser le peuple qui commençoit à murmurer, fit venir par mer des provisions de bouche ; mais on craignoit que ce secours ne fut pas de longue durée sur les avis qu'on avoit reçus de l'approche de l'armée navale du Roi Louis. Dans des circonstances si critiques, la Reine de l'avis de son conseil, envoya demander du secours au Pape : mais ce Pontife ayant reproché au Ministre de la Reine, la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de Sforce, déclara que pouvant à peine se défendre lui-même, il lui étoit impossible de secourir les autres. Caraffa, Ministre de la Reine, s'adressa alors aux Ambassadeurs d'Alphonse. Ils se trouvoient à Rome pour expliquer au Pape les raisons qui avoient engagé leur maître à porter la guerre en Corfe. Caraffa leur représenta que le Roi d'Arragon tiendroit un plus grand avantage de son armement, s'il vouloit donner du secours à la Reine de Naples. Après ces premières ouvertures, dont il fit part à la Reine, il se rendit en Sardaigne, muni des pleins pouvoirs de cette Princesse, pour négocier avec le Roi d'Arragon qui étoit dans cette isle. Pour engager ce Prince à employer ses forces en faveur de la Reine de Naples, il l'adopta au nom de cette Princesse, & promit de lui remettre le château-neuf & le château de l'Œuf avec la province de Calabre qu'il posséderoit sous le titre de Duc. Des propositions si avantageuses engagèrent le Roi d'Arragon à marcher promptement au secours de Jeanne, & en attendant il lui envoya quelques galères avec des troupes & de l'argent.

Cependant Louis d'Anjou étoit arrivé devant Naples où il avoit joint ses troupes à celles de Sforce. La ville se trouvoit alors si serrée, qu'elle étoit prête à se rendre, lorsque l'armée d'Arragon, commandée par Petiglios, parut à propos. La ville d'Averse s'étoit soumise à Louis, & le parti de ce Prince augmentoit de jour en jour. Braccio, célèbre aventurier, qui s'étoit enfin rendu aux instances de la Reine, fit bien-tôt changer les choses de face. Après avoir battu le Général Sforce, il entra dans Naples à la tête de trois mille chevaux. Cette nouvelle déterminna Alphonse à se rendre à Naples où il fut reçu comme en triomphe. La Reine renouvela l'acte d'adoption & les autres conventions qui avoient été faites avec ce Prince. Alphonse ayant délivré la ville de Naples, alla mettre le siège devant Acerra, tandis que Louis de son côté qui s'étoit fortifié dans Avello, ravageoit toute la terre de Labour. Le

(27) Ce Prince étoit mort en France l'an 1417, & il avoit laissé d'Yolande son épouse, Louis III. René dit le Bon ; Charles Comte de Maine ; Marie femme de Charles VII.

Roi de France ; Yolande épouse de François Comte de Montfort, fils & successeur de Jean VII. Duc de Bretagne.

Pape Martin voyant les progrès du Roi Alphonse , fit tout ce qu'il put pour le porter à la paix. Après plusieurs négociations, il convint de remettre Acerra entre les mains du Pape jusqu'à ce qu'on eut terminé tous les différends par un traité. On conclut une trêve pendant laquelle on devoit travailler à la paix. Martin V. quoique dans le parti du Duc d'Anjou , étoit obligé de ménager Alphonse qui sembloit vouloir protéger l'anti-Pape Benoît X^{II} alors retiré dans un lieu imprenable de l'Espagne appelé Paniscola. Cette crainte le força à remettre entre les mains d'Alphonse Acerra & toutes les places & les terres qui avoient été mises en dépôt entre les mains des Légats. La seule ville d'Aquila reconnoissoit encore le Roi Louis ; mais le Capitaine Braccio s'en rendit bien-tôt maître.

Sforce qui avoit abandonné les intérêts de Louis , alla se soumettre au Roi Alphonse , & son exemple fut suivi par tous ceux qu'il avoit entraînés dans le parti de la maison d'Anjou. Les hommages que l'on rendoit au Roi d'Aragon , altereroient bien-tôt la bonne intelligence qui avoit régné d'abord entre la Reine & Alphonse. Sergianni qui voyoit déjà d'un œil jaloux la puissance du Roi d'Aragon , & qui cherchoit les moyens de l'abbattre , persuada à la Reine qu'Alphonse s'empareroit bien-tôt du souverain pouvoir , & qu'elle seroit peut-être releguée dans quelques places de la Catalogne. Jeanne naturellement craintive , prêta trop volontiers l'oreille aux discours de son favori , & commença à se mettre en sûreté contre les entreprises d'Alphonse. Ce Prince surpris de la conduite de la Reine à son égard , soupçonna que Sergianni étoit l'auteur de ce qui se passoit , & il le fit emprisonner. Il se rendit ensuite chez la Reine qui s'étoit enfermée dans le château de Capuana ; mais cette Princesse en fit fermer les portes. Cette rupture occasionna dans Naples un grand désordre , & la Reine n'eut d'autre parti à prendre que d'appeler Sforce à son secours. Ce Général ne différa pas à obéir à cette Princesse , dans l'espérance de faire révoquer l'adoption d'Alphonse en faveur de Louis. Il rassembla quelques troupes & s'avança en diligence vers Naples. Alphonse envoya son armée pour l'arrêter en chemin ; on en vint aux mains , & Sforce vainqueur des troupes d'Alphonse , entra dans la ville & assiégea ce Prince qui étoit dans le château-neuf. Pendant que ses troupes étoient occupées à ce siège , il alla faire celui d'Averse.

L'arrivée des nouvelles troupes Catalanes releva le courage d'Alphonse , qui se trouvoit dans un extrême danger. Naples se vit alors exposée à toutes les horreurs de la guerre , dont elle étoit devenue le théâtre. La Reine plus alarmée qu'auparavant , obligea Sforce d'abandonner le siège d'Averse pour voler à son secours. Ce Général fut assez heureux pour la faire sortir de Naples sans danger : il la conduisit d'abord à Nola & ensuite à Averse , lorsqu'il se fut rendu maître de cette ville.

Les affaires d'Alphonse avoient changé de face , & ses forces s'étoient augmentées considérablement , sur-tout depuis que Braccio s'étoit joint à lui. Sforce pour balancer le parti d'Alphonse , porta la Reine à révoquer l'adoption d'Alphonse & à appeler à sa succession Louis d'Anjou , afin d'engager ceux qui étoient dans les intérêts de cette maison à se déclarer pour elle. Sforce pour flatter en même-temps la Reine , proposa à Alphonse de rendre la liberté à Sergianni. Le Roi n'y voulut consentir qu'à condition qu'on lui

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Division entre
le Roi Alphonse
& la Reine
Jeanne.

1422.

1423.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Adoption de
Louis III. par
la Reine Jean-
ne.

Alphonse aban-
donne la ville
de Naples & re-
tourne en Es-
pagne.

rendroit tous les Seigneurs Catalans & Arragonois qui avoient été faits prisonniers dans cette guerre. La Reine accepta le traité, & le Roi d'Arragon lui rendit son favori. Sergianni se lia ensuite d'amitié avec Sforce, & approuva la résolution que la Reine avoit prise d'adopter Louis d'Anjou. Le traité d'adoption fut bien-tôt conclu, & l'on convint que Louis porteroit le titre de Roi, puisqu'il avoit à combattre contre un autre Roi; mais qu'il ne feroit cependant que Duc de Calabre. Cette adoption est un double titre, & un double droit à la couronne de Naples pour la maison d'Anjou. Louis se rendit ensuite à Aversa, où la Reine lui fit rendre tous les honneurs possibles. Cette Princesse mit aussi-tôt une puissante armée sur pied, & le Pape qui prenoit alors ses intérêts, lui fournit quelques secours.

Les partisans du Duc d'Anjou qui avoient été obligés de se soumettre à Alphonse, n'eurent pas plutôt appris l'adoption du Roi Louis, qu'ils allèrent joindre ce Prince à Aversa. Il ne resta pas long-temps dans cette place, & marcha avec Sforce pour attaquer Naples. Il y eut un combat du côté de la porte du marché, dont l'avantage resta au Roi Louis. Ces succès sembloient en annoncer de plus grands, & inspirerent une nouvelle ardeur aux troupes de Louis. Alphonse au milieu de ces embarras, fut obligé d'abandonner son entreprise pour voler au secours de Don Henri d'Arragon son frere, que Jean Roi de Castille avoit fait emprisonner. Alphonse laissa donc Pierre, son frere cadet, pour commander les troupes qui restoient en Italie.

1424.

Tout réussissoit alors à Louis. Philippe Visconti Duc de Milan s'étoit rendu maître de Gayette au nom de ce Prince, & Jacques Caldora un des Chefs de l'armée de Braccio, étoit passé dans le parti du Roi & de la Reine, depuis la mort de Sforce qui s'étoit noyé en passant la rivière de Pescara, comme il alloit au secours de la ville d'Aquila. Caldora remit la ville de Naples entre les mains du Roi & de la Reine, ce qui obligea l'Infant Don Pierre à se retirer dans le château-neuf. Après cette expédition, Caldora chargé de marcher contre Braccio, attaqua ce Capitaine qui fut défait & tué dans une action près de Celano.

1425.

La mort de cet aventurier & la retraite d'Alphonse rendirent pour quelques années le repos au royaume de Naples. Les Catalans occupoient toujours le château-neuf; mais on n'étoit point incommodé du voisinage de cette garnison. Le grand Sénéchal qui craignoit que le Roi Louis ne voulut détruire son autorité, empêcha que l'on ne mit le siège devant ce château, & fit même accorder aux Catalans plusieurs trêves, pendant lesquelles la garnison se fournissoit de tout ce dont elle avoit besoin pour vivre. Sergianni étoit bien aise de se réserver une ressource contre le Roi Louis, en lui faisant craindre le retour du Roi d'Arragon. Rien n'égaloit alors le crédit du grand Sénéchal, qui ne voyoit personne plus obsolu que lui dans le royaume. Il se servit de cette autorité pour se venger des familles qui lui avoient été contraires, & combla de biens tous ses partisans.

L'anti-Pape Benoît XIII. qui étoit mort l'an 1424, avoit eu un successeur nommé Clement VIII. Le Roi Alphonse paroissoit le soutenir pour inquisiteur le Pape Martin dont il n'étoit pas content, parce qu'il avoit donné l'investiture du royaume de Naples au Roi Louis. Ce ne fut qu'en 1429 qu'il se raccommoda avec Martin V. Clement se défit alors de tous ses droits à

la Papauté, ce qui termina entierement le Schisme qui avoit duré cinquante-un an. Martin resté seul & unique Pape, mourut à Rome l'an 1431. On lui donna pour successeur Eugene IV. Les Colonnes eurent beaucoup à souffrir sous ce Pape, & les grands biens que leur oncle leur avoit laissés, les meritoient en état de lui résister. Le grand Sénéchal ennemi de cette maison, se joignit au Pape pour les tourmenter. Il engagea la Reine à leur ôter la principauté de Salerne & toutes les terres dont ils jouissoient dans le royaume. Le but de Sergianni étoit de s'emparer de tous ces biens. Maître du duché de Venosa, du comté d'Avellino, de la Seigneurie de Capoue, il osa demander la principauté de Salerne & le duché d'Amalfi.

La Reine qui étoit revenue de sa passion pour Sergianni, lui refusa Salerne & Amalfi. Ce refus irrita tellement le grand Sénéchal qu'il perdit le respect. On fit alors entendre à la Reine que ce Ministre pourroit dans la suite se porter à de plus grandes extrémités, & qu'il étoit de la prudence de le prévenir. La Reine ayant ordonné qu'on l'arrêterait, les ennemis de Sergianni firent cet ordre pour l'assassiner, sous prétexte qu'il avoit fait résistance lorsqu'on avoit voulu l'arrêter. La Reine parut fâchée de la mort du grand Sénéchal: elle fit cependant confisquer ses biens, & pardonna à ceux qui étoient les auteurs de ce meurtre. Les Rois Louis & Alphonse ne tirèrent pas de cette mort tout le fruit qu'ils pouvoient en espérer. La Duchesse de Sessa qui s'étoit emparée de l'esprit de la Reine, retenoit le Roi Louis dans la Calabre, & l'empêchoit de venir à la Cour. Elle favorisoit alors le Roi Alphonse; mais ce Prince ayant aussi voulu mettre dans ses intérêts le mari de cette Duchesse dont elle étoit séparée, elle prit d'autres sentimens à son égard. Alphonse privé de toutes ses esperances, fit avec la Reine une treve pour dix ans, & se retira en Sicile qui lui appartenait alors.

Le Roi Louis épousa Marguerite fille du Duc de Savoie. Ce mariage auroit dû se faire à Naples en présence de la Reine; mais la Duchesse de Sessa avoit donné des raisons pour empêcher qu'il n'y fut célébré. Ce Prince ne vecut qu'un an avec son épouse, étant mort au mois de novembre de l'année suivante 1434. On prétend que sa maladie fut occasionnée par les fatigues que lui avoit causées la guerre qu'il avoit faite contre le Prince de Tarante. Ce Prince ne laissa point d'enfans. La Reine fut sensiblement touchée de la mort du Roi Louis, & elle lui donna tous les éloges qui lui étoient dus. Cette Princesse ne lui survécut pas long-temps. Elle mourut le 22 de février de l'an 1435, dans la soixante-cinquième année de son âge & la vingtunième de son regne. Elle est la dernière de la première famille des Ducs d'Anjou Rois de Sicile. Elle avoit fait un testament par lequel elle institua pour son héritier René d'Anjou Duc de Lorraine & Comte de Provence, frere du Roi Louis. La Reine laissa dans son trésor cinq cens mille ducats qui devoient être employés pour les besoins de la ville de Naples, & pour entretenir une armée qui devoit conserver le royaume au Roi René. Elle nomma seize Seigneurs de sa Cour, qui furent chargés du gouvernement de l'Etat jusqu'à l'arrivée de ce Prince, qui étoit prisonnier du Duc de Bourgogne (18).

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Mort de Ser-
gianni.

1432.

Mariage &
mort de Louis
III.

1433.

1434.

Mort de Jeanne
II.

1435.

(18) Voyez l'histoire de Lorraine de cette Introduction tom. 2. pag. 14.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

René d'Anjou
Roi de Naples.

1455.

Entreprises
d'Alphonse.

Il parut alors trois concurrens au royaume, Alphonse Roi d'Arragon, René d'Anjou & le Pape Eugene IV. Ce Pontife déclara aux Napolitains qu'on ne pouvoit donner la couronne qu'à celui qu'il en investiroit, & qu'en attendant il s'emparetoit du gouvernement du royaume, & nommeroit les Ministres qui seroient chargés du soin des affaires. Les Napolitains dont le plus grand nombre étoit attaché au parti d'Anjou, s'opposèrent aux volontés du Pape, & déclarèrent qu'ils ne reconnoitroient point d'autre souverain que René d'Anjou, & voulurent que les dernières volontés de la Reine eussent leur exécution. En conséquence, le royaume fut gouverné par les seize Seigneurs auxquels les Napolitains ajoutèrent vingt autres personnes tirées de la Noblesse & du peuple. On leur donna le titre de tuteurs de la couronne, & on les chargea d'empêcher que les seize Seigneurs n'abusassent de l'autorité qui leur étoit confiée. On se précautionna ensuite contre les entreprises d'Alphonse.

Ce Prince résolu de faire valoir ses droits sur le royaume de Naples, en vertu de l'adoption de la Reine Jeanne, mit plusieurs Seigneurs dans son parti. Assuré de leurs sentimens à son égard, il alla mettre le siège devant Gayette, & il auroit emporté cette place si les Genoïs ne fussent venus à son secours avec une flotte considérable. Alphonse ayant appris l'armement des Genoïs, équipa de son côté une puissante flotte. Elles se rencontrèrent le 5 d'août près de l'île de Ponzo, & se livrèrent un combat qui dura dix heures. Les Genoïs y remportèrent une victoire des plus complètes, & firent prisonnier le Roi Alphonse, le Roi de Navarre & plusieurs autres Princes avec un nombre considérable des Seigneurs, qui furent conduits à Milan. Le Duc fut assez généreux pour tendre la liberté au Roi, avec lequel il fit une ligue contre René d'Anjou. Il renvoya en même-temps sans rançon, tous les autres Princes & Seigneurs prisonniers.

Cependant les députés que la ville de Naples avoit envoyés au Duc René, n'avoient pu engager ce Prince à passer en Italie; parce qu'alors il étoit prisonnier du Duc de Bourgogne, qui ne l'avoit relâché qu'à condition qu'il se présenteroit routes les fois qu'il le sommeroit de comparoître. Isabelle épouse de René, s'embarqua en Provence & arriva au mois d'octobre à Gayette d'où elle se rendit à Naples. La plus grande partie des Barons du royaume lui prêterent serment de fidélité, & cette Princesse en qualité de Vicair du Roi son mari, s'empara du gouvernement. Elle se conduisit avec tant de prudence, qu'elle auroit conservé la couronne à son mari, si le Duc de Milan n'eut pas pris les intérêts d'Alphonse. Tout sembloit se déclarer contre le Roi René. La ville de Gayette attaquée de la peste, tomba entre les mains de Don Pierre, frère d'Alphonse; & les Comtes de Nola & de Caserte avec plusieurs autres Barons, se jetterent dans le parti d'Alphonse. Isabelle eut alors recours au Pape, qui connoissant l'ambition du Duc de Milan, envoya trois mille hommes de cavalerie pour défendre la Reine. Les Genoïs qui s'étoient brouillés avec le Duc de Milan & le Roi d'Arragon, prirent aussi les intérêts du Roi René. La guerre s'alluma avec beaucoup de chaleur; mais comme les deux partis se trouvoient en forces presque égales, les succès furent souvent variés.

Le Roi René qui avoit enfin obtenu sa liberté, s'étoit embarqué à Mar-

Arrivée du Roi
René en Italie.

feille, & après une heureuse navigation il arriva au port de Gènes. On lui remit sept galères avec lesquelles il se rendit à Naples. Sa présence ranima le courage de ses partisans, & ce Prince voulant soutenir la réputation qu'il s'étoit acquise, forma le projet de soumettre les places qui refusoient de le reconnoître. Pendant qu'il étoit dans l'Abruzze, Alphonse qui avoit reçu de nouveaux secours de Sicile & de Catalogne, se présenta devant Naples. Les habitants de cette ville soutenus par les Gênois, firent une si vigoureuse résistance, que le Roi d'Arragon fut contraint d'abandonner son entreprise. René maître de l'Abruzze qu'il venoit de soumettre, retourna à Naples, & fit attaquer le château-neuf qui étoit depuis si long-temps au pouvoir du Roi d'Arragon. Charles VI. Roi de France envoya des Ambassadeurs pour négocier la paix. On proposa une trêve d'un an; mais Alphonse qui connoissoit l'épuisement dans lequel étoit le Roi René, refusa d'accorder une si longue trêve, & aima mieux perdre le château-neuf qui se rendit en 1439. Cette perte fut réparée par la prise de Salerne, dont il se tendit maître sans difficulté.

La mort de Caldora, célèbre Capitaine de son temps, fit un tort considérable au Roi René. Ce Prince ayant eu quelques soupçons contre le jeune Caldora qui avoit remplacé son père, le fit arrêter. Les soldats accoutumés à combattre sous ce Capitaine, lui procurèrent bien-tôt une liberté, dont il ne jouit que pour causer de grands dommages au Roi René. Le parti de ce Prince diminuoit tous les jours depuis la desertion de Caldora. Ces pertes continuelles lui firent prendre le parti de renvoyer en Provence la Reine Isabelle & ses enfans. Il promit ensuite au Roi Alphonse de lui abandonner le royaume de Naples, à condition qu'il adopteroit Jean son fils aîné, & qu'il le déclareroit son successeur à la couronne de Naples. Pendant qu'il étoit occupé de ces négociations, les Napolitains l'assurèrent qu'il recevroit bientôt des secours de la part du Pape, du Comte François Sforce & des Gênois. L'espérance de ces secours fit rompre toute voie d'accommodement.

La trahison d'un habitant de Capri, qui remit cette île entre les mains d'Alphonse, ruina entièrement les affaires de René. Une galère qui venoit de France & qui étoit chargée d'une somme considérable d'argent pour René, fut arrêtée dans cette île, & par cet accident René se vit privé d'un secours dont il avoit un si grand besoin. Alphonse animé par ce succès, s'avança vers Naples dont il se rendit maître, ayant trouvé moyen de faire entrer des troupes par un aqueduc. René assez heureux pour se sauver sur un vaisseau Gênois qui étoit à la rade, se rendit à Florence où le Pape étoit alors. Il reçut dans cette ville l'investiture du royaume de Naples, & le Pape lui fit des grandes promesses qui furent sans effet. René cédant à sa mauvaise fortune contre laquelle il eut qu'il seroit inutile de luter plus long-temps, prit le parti de retourner en France. Telle fut la fin de la domination des Angevins sur le royaume de Naples. Elle avoit duré cent soixante-dix-sept ans, à compter depuis Charles premier d'Anjou jusqu'à la retraite de René. Les Rois de France qui héritèrent de ses droits & de ceux de Jean son fils, firent diverses entreprises pour les faire valoir : mais presque toujours sans succès.

Alphonse resté seul maître du royaume de Naples, sembla préférer cet Etat à tous les autres dont il étoit Souverain. Il fixa son séjour à Naples,

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1438.

1439.

1442.

& comme il étoit maître de la Sicile, ces deux royaumes furent alors réunis de nouveau. Alphonse s'appliqua à faire fleurir ce royaume, & à y rétablir le bon ordre, soit par les fréquens Parlemens qu'il fit tenir, soit par l'institution de plusieurs Tribunaux, soit enfin par les reglemens qu'il fit observer. Le Roi accorda en même-temps diverses graces & privilèges dont on a fait un recueil assez considérable. Dans le Parlement qu'il fit tenir à Naples, il déclara Ferdinand, son fils naturel, habile à lui succéder à tous ses Etats, & particulièrement au royaume de Naples. Le consentement des Barons du royaume ne suffisoit pas pour assurer la couronne à Ferdinand, on avoit encore besoin que le Pape accordât l'investiture, suivant l'usage qui se pratiquoit depuis long-temps. Eugene IV. ne paroissoit pas disposé à favoriser la maison d'Arragon, dont il avoit vu les succès avec beaucoup de chagrin. Alphonse qui jusqu'alors avoit toujours chertché les occasions de mortifier le Pape en soutenant le parti des anti-Papes, changea de conduite à l'égard de ce Pontife dont il vouloit gagner l'amitié. Le Schisme s'étoit renouvelé par le Concile de Bâle qui annulloit tout ce que le Pape faisoit. Ce Concile déposâ même en 1438 Eugene IV. & mit en sa place Felix V. Eugene de son côté, tint à Florence un Concile dans lequel il condamna celui de Bâle. Le Roi Alphonse prit d'abord le parti de Felix pour inquieter Eugene; mais pendant qu'il paroissoit traiter ouvertement avec l'anti-Pape, il employoit la médiation de plusieurs Cardinaux pour se reconcilier avec le Pape. Eugene ayant enfin cédé à toutes les représentations qu'on lui fit à ce sujet, se déterminâ à conclure un traité de paix qui fut signé le 9 d'avril 1443. Ce traité fut suivi de plusieurs Bulles (19) qu'il donna en faveur d'Alphonse. Par la dernière accordée, le 14 de juillet 1444, il confirme la légitimation de Ferdinand Duc de Calabre, & le reconnoit habile à succéder au royaume de Naples.

Traité de paix
entre le Pape &
& Alphonse V.

1443.

Alphonse craignant que le mauvais caractère de ce jeune Prince n'indisposât ses sujets contre lui, voulut l'affermir sur le trône par le moyen de quelque puissante alliance. Il lui fit épouser la niece du Prince de Tarente, & donna en mariage au fils unique du Duc de Sessa Leonor, sa fille naturelle, qui porta en dot à son époux la principauté de Rossano avec une grande partie de la Calabre. Pendant que le Roi prenoit toutes ces précautions pour contrebalancer la haine que ses sujets témoignioient déjà pour Ferdinand, & qu'il ne négligeoit rien pour se rendre le Pape favorable, ce Pontife mourut le 23 de février 1447. Nicolas V. d'un caractère doux & paisible, fut nommé son successeur. Ce Pontife donna la paix à l'Eglise, & confirma tout ce que son prédécesseur avoit fait en faveur d'Alphonse & de Ferdinand. Il publia même une Bulle par laquelle il rendoit au Roi de Naples les terres d'Acumulo, Civita Ducale & Lionessa, villes situées dans la montagne de l'Amatrice, qui avoient été remises à Eugene en échange de Benevent & de Terracine. Ces deux dernières restèrent à Alphonse sans aucune charge ni cens, que celui de donner deux épreuviers chaque année; mais en 1452, il le déchargea de cette redevance. Alphonse profita du loisir que la paix lui donnoit, pour s'occuper à l'étude de l'histoire dont il faisoit ses

1447.

(19) On les trouve dans Chioccarello. Lunig. tom. 2 pag. 1239. 1246. 1248. & suiv.

délices. L'amour qu'il avoit pour les lettres, le porta à favoriser les Sçavans : il reçut dans sa Cour ces hommes célèbres dans les sciences , & qui après la ruine de Constantinople , avoient cherché un asyle en Italie. Il s'appliqua en même-temps à donner une meilleure forme au gouvernement, & à faire rendre la justice à ses peuples. Alphonse Borgia, Evêque de Valence, étoit son principal Ministre , & il suivoit les avis de ce Prélat préférablement à ceux de ses autres Conseillers. Le Roi augmenta le nombre des titres & des Barons, & leur accorda la juridiction criminelle.

Ces occupations serieuses & utiles ne l'empêchoient pas de passer une partie de son temps dans les plaisirs de l'amour , de la chasse & des fêtes publiques qu'il donnoit souvent. Les Florentins & les Genoïs pensoient troubler le repos dont il jouissoit ; mais il trouva moyen de les porter à la paix. Ce Monarque étoit si puissant , que les Princes recherchoient son alliance avec empressement. Le Duc de Milan, qui craignoit que Charles VII. ne proregeât le Duc d'Orléans , dans ses prétentions sur le Duché de Milan comme fils de Valentine Visconti, sœur du Duc Philippe , proposa un double mariage au Roi Alphonse. Hippolite Marie fille du Duc de Milan devoit épouser Alphonse fils aîné du Duc de Calabre, & Eleonor fille de ce Duc devoit se marier à Sforce troisième fils du Duc de Milan. Ces Princes & Princesses n'avoient alors qu'environ huit ans , & ces mariages ne furent célébrés qu'en 1464. Alphonse de Borgia , connu sous le nom de Calixte III. qui avoit succédé à Nicolas V. mort en 1455 , s'opposa autant qu'il put à ces alliances. Depuis qu'il étoit monté sur la chaire de saint Pierre, il avoit pris d'autres sentimens à l'égard d'Alphonse , & s'étoit déclaré son ennemi.

Vers ce même temps, Don Carlos qui portoit le titre de Prince de Viane, se retira à Naples pour y trouver un asyle auprès de son oncle. Il s'étoit révolté contre Jean Roi de Navarre son pere , à l'occasion du mariage de ce Prince avec la fille de l'Amiral de Castille. Jaloux du grand crédit de la Reine sa belle-mere , qui gouvernoit l'esprit du Roi comme elle le jureoit à propos, il résolut de se faire reconnoître Roi dans la Navarre, que sa mere avoit apporté en mariage.

Cette entreprise n'ayant pas réussi , il se rendit à Naples auprès de son oncle, qui lui assigna douze mille ducats par an pour son entretien. Alphonse s'apercevant dans la suite , que ce Prince par ses manieres douces & insinuantes gaignoit tous les esprits, l'envoya à Rome sous prétexte de négocier sa réconciliation avec son pere. Don Carlos qui avoit fixé son séjour dans cette ville , y resta jusqu'à la maladie du Roi. Il retourna alors à Naples , & sa présence causa beaucoup d'inquietude à son oncle. Ce Prince qui étoit dans le château-neuf, craignant que son neveu ne s'en emparât après sa mort, se fit transporter dans le château de l'Œuf, où il mourut le 27 de juin 1458 à l'âge de soixante-quatre ans. Ce Prince qui ne laissoit point d'enfans légitimes, institua par son testament Jean Roi de Navarre, héritier de ses Etats d'Arragon & de Valence , & donna le royaume de Naples à Ferdinand Duc de Calabre son fils naturel. Alphonse illustre par ses grandes qualités, par sa générosité & par sa magnificence, fut généralement regretté de ses sujets.

Sa mort occasionna de grands troubles dans le royaume , qui fut exposé

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1455.

Mort d'Alphonse I. (V.)

1458.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

FERDINAND I^r.
JEAN D'AMIOU
Roi de Naples.

aux plus grands maux, & déchiré par des guerres intestines. Le Prince de Viane fit tout son possible pour se faire déclarer Roi par le moyen de plusieurs Barons Catalans & Siciliens; mais les Napolitains & une partie des Barons, fideles aux promesses qu'ils avoient faites à Alphonse, proclamèrent Ferdinand. Le Prince de Viane n'osant alors pousser plus loin ses prétentions, se retira en Sicile avec plusieurs Catalans. Ferdinand délivré de cet ennemi, n'en étoit pas plus tranquille sur le trône. Le Pape ne vouloit pas consentir qu'il y restât, & prétendoit que la couronne étoit dévolue au Saint Siège.

Ferdinand connoissant les intentions du Pape, assembla tous les corps de l'Etat, & leur fit prêter serment de fidélité. Deux Ambassadeurs du Duc de Milan qui avoient assisté à cette cérémonie, engagèrent les Etats à garder la parole qu'ils avoient donnée à Alphonse, & déclarèrent en même-temps que leur maître prendroit toujours les intérêts de Ferdinand. Caliste informé que les Etats du royaume avoient prêté serment de fidélité à ce Prince, publia une Bulle par laquelle il révoqua celle que les Papes Eugene & Nicolas avoient données en sa faveur, & déclara que Ferdinand ne pouvoit succéder à Alphonse; puisqu'il n'étoit qu'un enfant supposé. Il dégagca du serment de fidélité tous ceux qui lui avoient prêté, & descendit sous peine d'excommunication de le reconnoître pour Roi. Cette Bulle fit impression sur l'esprit de plusieurs personnes, & les porta à se révolter. Ferdinand de son côté refusa le Pape, & en appella au jugement de l'Eglise. Il fit cependant tout ce qu'il put pour engager le Pape à ne lui point être contraire, & il lui avoit envoyé des Ambassadeurs pour tâcher de l'adoucir; lorsque la mort de ce Pontife délivra le Roi d'un si puissant ennemi. Pie II. qui fut mis en sa place, ne refusa point l'investiture que Ferdinand lui fit demander, & lui envoya un Légat pour le couronner. La cérémonie du couronnement se fit à Barlette le 4 de février 1449. Le Roi s'y montra magnifique & libéral, & tout le monde eut lieu d'être content. Le Pape avoit auparavant exigé que le Roi lui payeroit les arrérages du tribut que le royaume de Naples devoit au Saint Siège, & qu'il rendroit Benevent & Terracine. Ferdinand pour s'assurer davantage la protection du Pape, maria en 1461 Antoine Piccolomini, neveu du Pape, à Marie sa fille naturelle, & lui donna en dot le Duché d'Amalfi, le comté de Celano & la charge de grand Justicier. Cette alliance & celle du Duc de Milan, étoient de puissans secours qui sembloient devoir retenir les esprits dans la soumission & la dépendance.

Révolte des
Princes de Ta-
rente & de Ros-
sano.

Le caractère inquiet des Princes de Tarente & de Rossano, ne leur permit pas de rester en repos. Trop soupçonneux ou excités par l'ambition, ils résolurent de mettre le Roi dans le cas de les refuser, afin d'avoir un prétexte de se révolter. Dans la crainte que leurs biens ne tentassent Ferdinand, ils s'abstinrent d'aller à la Cour; & pour trouver des ressources en cas qu'ils en eussent besoin, ils supplièrent le Roi de rétablir dans leurs terres, les ennemis déclarés de ce Monarque. Ferdinand qui avoit pénétré leurs desseins, leur accorda tout ce qu'ils demandèrent; mais ces grâces loin de lui gagner ces Princes, furent au contraire le motif de leur révolte. Persuadés qu'ils avoient offensé le Roi par leurs demandes indiscrètes, & que ce Prince naturellement dissimulé, ne tarderoit pas à se venger, ils formèrent le dessein de le prévenir

prévenir en lui déclarant ouvertement la guerre. Ils voulurent engager Jean Roi d'Arragon, frère d'Alphonse, à faire valoir ses droits sur la couronne de Naples. Cette tentative ne put avoir son effet, parce qu'alors le Roi étoit occupé à se défendre contre ses propres sujets qui s'étoient soulevés en faveur de Don Carlos son fils. Ferdinand instruit des desseins du Prince de Tarente, envoya de son côté deux Ambassadeurs pour engager le Roi d'Arragon à lui accorder son amitié & sa protection. Le Roi trop occupé pour songer à faire quelque entreprise hors de ses Etats, répondit favorablement aux Ambassadeurs.

Le Prince de Tarente n'ayant pu obtenir du Roi d'Arragon ce qu'il desiroit, résolut d'appeller à la couronne Jean d'Anjou Duc de Calabre, qui étoit alors à Gènes. Les Genoïs irrités de ce qu'Alphonse refusoit de leur rendre des vaisseaux qui leur avoient été pris, s'étoient donnés à Charles VII. qui avoit envoyé Jean d'Anjou pour les gouverner. Ce Prince accepta les offres du Prince de Tarente, & se tendit promptement à Sessa avec vingt-deux galères & quatre gros vaisseaux. Le Prince de Tarente avoit cependant disposé tout ce qui étoit nécessaire pour favoriser l'arrivée de Jean d'Anjou. A peine ce Prince eut-il paru dans la terre de Labour, qu'une grande partie des places de cette province se soumirent, & que plusieurs Barons se présentèrent pour lui prêter serment de fidélité. Toute la Principauté, la Basilicate & la Calabre se déclarèrent pour Jean d'Anjou. Ce qui fait voir jusqu'à quel point Ferdinand étoit haï de la Noblesse.

Les affaires de ce Prince se trouvoient alors en mauvais état, & il y avoit tout lieu de craindre qu'il se verroit obligé d'abandonner le royaume, lorsque les secours qu'il reçut du Duc de Milan, firent changer sensiblement les choses de face. Le Duc qui craignoit quelque entreprise de la part du Duc d'Orléans, engagea Robert Saint-Severin à regagner la Noblesse par les voyes de la douceur. Ce moyen ne lui paroissoit cependant pas facile, parce qu'il sçavoit que les rebelles n'oseroient pas se fier aux promesses de Ferdinand qui étoit dissimulé & vindicatif. Il donna plein pouvoir à Saint-Severin de traiter en son nom avec les Barons qui voudroient rentrer dans le devoir. Saint-Severin négocia avec tant de prudence & d'habileté, qu'il porta le Comte de Marisco son parent à se soumettre au Roi, à condition qu'il obtiendrait la ville de Salerne avec le titre de Prince; qu'il y feroit battre monnoye, & que les biens de ses sujets qui seroient confisqués pour crime de félonie, lui appartiendroient, sans que le fisc put y rien prétendre.

La soumission du Prince de Salerne fut le salut de Ferdinand. Robert des Ursins & plusieurs autres Seigneurs très-puissans, imitèrent bien-tôt l'exemple de Marisco. Le Roi par le moyen de ces Seigneurs qui lui avoient accordé le passage sur leurs terres, entra en possession de la Calabre. D'un autre côté Antoine Piccolomini, neveu du Pape Pie II. étant entré dans la terre de Labour, se rendit maître de cette province au nom du Roi, tandis qu'un nouveau renfort de troupes Milanoises s'emparoit de plusieurs places dans l'Abruzzes. Ferdinand maître de la Calabre, passa dans la Pouille où il prit Saint-Ange. Il y trouva une grande quantité d'or & d'argent, dont une partie provenoit de la dévotion des peuples, & l'autre appartenoit à plusieurs personnes qui l'avoient apportée pour la mettre en sûreté. Ferdinand fit dresser

Tome II.

Bb *

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Jean d'Anjou
est invité à
monter sur le
trône de Na-
ples.

1460.

un mémoire de ces sommes, & s'en servit ensuite pour les frais de la guerre. Il en fit battre une monnoye qui d'un côté représentoit Ferdinand, & de l'autre saint Michel avec ces mots : *IUSTA TUENDA* (30).

Un secours inattendu acheva de relever entièrement les affaires de Ferdinand. Georges Castriot, connu sous le nom d'Escander, de Scanderberg ou d'Alexandre, arriva avec un corps de troupes de seize cens hommes, & la présence de ce Héros inspira tant de terreur aux ennemis du Roi, qu'ils n'osèrent plus l'attaquer. La reconnaissance étoit le motif du secours que Castriot amenoit à Ferdinand. Il n'avoit pas oublié que le Roi Alphonse V. lui avoit envoyé du secours, lorsqu'ils avoit été attaqué par les Turcs en Albanie. Depuis l'arrivée de ce Prince, le parti d'Anjou diminua considérablement, & le plus grand nombre des Seigneurs rebelles mit bas les armes.

Le Prince de Tarente se vit lui-même obligé d'avoir recours à la clémence de celui qu'il avoit si grièvement offensé. Il obtint cependant un traité assez avantageux, aux conditions qu'il feroit sortir le Duc Jean de la Pouille & de ses terres. Le Prince de Tarente se retira ensuite à Altamura où il mourut peu de temps après. Le Roi fut soupçonné d'être l'auteur de cette mort. Le Duc Jean qui s'étoit fortifié dans le territoire de Sora, qui fait partie de la terre de Labour, se voyant abandonné des plus puissans Seigneurs du pays, se retira dans Ischia qu'il fut enfin forcé d'abandonner. Ce Prince considérant qu'il lui étoit impossible de relever son parti, abandonna son entreprise & repassa en Provence. Il fut accompagné par quelques Chevaliers qui étoient résolus de suivre sa fortune. C'est ainsi que la maison d'Anjou perdit, sans retour pour elle, le royaume de Naples. Jean mourut à Barcelonne le 16 de décembre 1470, ou selon d'autres le 27 de juillet 1471. Il étoit fils de René d'Anjou & d'Isabelle, & avoit épousé Marie fille de Charles I. Duc de Bourbon, dont il eut René mort jeune; Jean II. Duc de Calabre, qui ne vécut pas long-temps après son pere; Nicolas Duc de Calabre & de Lorraine, & Marie morte jeune. Jean fut un des plus grands Capitaines de son siècle, quoique souvent malheureux; mais plus admirable, dans ses disgrâces, que brillant dans ses succès. Il n'éprouva jamais de revers qui n'ajoutât encore à sa gloire, s'il fut souvent malheureux, il ne cessa jamais d'être grand.

Ferdinand délivré d'une guerre dangereuse, perdit en même-temps ses plus puissantes protections. Le Pape Pie II. le Duc de Milan & George Castriot, Seigneur d'Albanie, moururent la même année. Paul II. qui succéda à Pie II. eut de grands différens avec le Roi, au sujet des arrérages du tribut que le royaume de Naples devoit au saint Siège. Ferdinand qui n'étoit pas alors en état de les payer, & qui avoit inutilement fait tous ses efforts pour engager le Pape à lui remettre, repeta les terres du royaume de Naples que l'Eglise possédoit. Ces demandes arrêtaient les poutfuites de Paul II. & il ne fut plus question de rien sur cette matière. La possession de la mine d'alun de roche dans le territoire de la Tolfe, excita de nouvelles querelles; mais elles furent bien-tôt terminées (31). Paul II. étant mort le

(10) Vergara table 25. n° 4. Giannone.

(11) Les Papes ont toujours prétendu que l'Alun qu'on recuioit de la Tolfe & des cam-

pagnes de Pouzzol & d'Agnano leur appartenoit. Voy. à ce sujet Chioecarello XXI. vol. de ses Manusc. sur la Jurisdic. Giann.

1463.

1464.

18 de juillet 1471, on élut à sa place Sixte IV. Ce Pontife remit à Ferdinand tout ce qu'il devoit, & exigea seulement qu'il lui envoyât chaque année un Palefroi blanc & bien harnaché. Ferdinand voulant s'attacher plus étroitement Sixte IV. donna en mariage à Antoine de la Rouvere, neveu de ce Pontife, Catherine fille du Prince de Rossano & de Diane d'Arragon sa sœur, avec le Duché de Sora.

La paix dont le royaume jouissoit alors, rendit à la cour de Naples tout le lustre qu'elle avoit eu sous le regne précédent. Ferdinand occupé à en augmenter encore l'éclat, songea en même-temps à rendre ses Etats plus florissans qu'ils l'avoient été jusqu'alors, & à y faire regner l'abondance. Il établit pour cet effet à Naples des manufactures d'étoffes d'or, de foye & de laine, & leur accorda de grands privilèges. L'imprimerie fit aussi de grands progrès sous le regne de ce Prince, qui se plaisoit à favoriser les belles-lettres, & à les cultiver. Il réforma aussi les Tribunaux & l'Université, fit aggrandir la ville de Naples, dont les habitans s'étoient considérablement multipliés depuis l'établissement des manufactures, & remit le bon ordre dans toutes les provinces de son royaume.

La prospérité dans laquelle ce Prince vécut pendant quelque temps, le fit paroître bien différent de ce qu'il avoit été dans les commencemens de son regne & dans l'adversité. Devenu avare & cruel, il s'attira la haine des Barons & mêmes des puissances voisines. La mauvaise conduite d'Alphonse, Duc de Calabre son fils, augmenta encore les mécontentemens, & fut en quelque sorte la cause des maux dont Ferdinand fut accablé sur la fin de son regne. Ces deux Princes qui n'ignoroient pas les sentimens de leurs sujets, résolurent de les tenir dans le devoir par la crainte. Ils avoient pour cet effet toujours des armées sur pied, & Ferdinand ayant fait une ligue avec le Pape Sixte, déclara la guerre aux Florentins. Laurent de Medicis qui gouvernoit alors la République de Florence, eugaea les Venitiens à prendre la défense de la Toscane.

Pendant que Ferdinand étoit occupé aux préparatifs de cette guerre, Mahomet II. qui s'étoit rendu maître de l'Empire de Constantinople, avoit formé le projet de porter la guerre dans le royaume de Naples. Les Venitiens & les Florentins furent soupçonnés d'avoir engagé le Sultan à cette expédition, pour les délivrer des entreprises du Roi de Naples. Il seroit cependant possible de croire que les grands succès de Mahomet l'avoient excité à vouloir conquérir tous les pays qui avoient autrefois été de la dépendance de l'Empire d'Orient. Quoiqu'il en soit, Mahomet ayant échoué devant l'île de Rhodes, envoya dans la Pouille un Bacha avec une flotte qui y arriva à la fin du mois de juin. L'armée Ottomane, composée d'une nombreuse infanterie & de quatre mille hommes de cavalerie, forma le siège d'Otrante. Cette ville dont la garnison étoit de mille hommes, se défendit pendant deux mois avec toute la valeur possible; mais enfin elle fut prise d'assaut. Les citoyens furent presque tous passés au fil de l'épée, & cette ville éprouva toutes les horreurs de la guerre. Après cette expédition, le Bacha retourna à Constantinople avec douze galères chargées du butin qu'il avoit fait. Ariadeno Bailif de Negrepoint, qui étoit resté à sa place avec sept mille hommes d'infanterie & cinq cens de cavalerie, forma le dessein d'attaquer Brindes.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1471.

Etablissement
des manufactu-
res de foye & de
laine.

Entrée des
Turcs en Italie.

1480.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1481.

Conjuraison
des Barons con-
tre le Roi.

1484.

Ferdinand dans cette extrémité, demanda du secours à tous les Princes de l'Europe, & rappella son armée de la Toscane. Il rassembla en même-temps une flotte de quatre-vingt galeres & quelques petits vaisseaux. Galeas Carracciolo, chargé du commandement de cette flotte, croisa dans la mer d'Otrante, & sa présence intimidait les ennemis. Le Duc de Calabre se présenta aussi à la tête de la Noblesse Napolitaine. D'un autre côté le Roi de Hongrie beau-frère du Duc, envoya dix-sept cens soldats, trois cens cavaliers; & vingt-deux galeres Genoises dépêchées par le Pape, arriverent au secours du Roi de Naples. Tous ces renforts mirent ce Prince en état d'attaquer les ennemis: les Turcs battus en différentes petites rencontres, se retirèrent dans Otrante où ils firent une vigoureuse résistance. Ces avantages n'étoient pas assez considérables pour ôter l'inquietude que caufoit le voisinage de l'armée Ottomane; mais la mort de Mahomet arrivée le 3 de mai 1481, délivra le royaume de Naples d'un ennemi si puissant. Ariadeno dans cette circonstance, demanda à se rendre, & le 10 d'août on lui accorda une capitulation fort honorable, & il fit voile pour Constantinople. Ferdinand échappé d'un si grand danger, congédia les troupes Hongroises, & celles de Portugal & d'Espagne qui étoient venues à son secours.

Alphonse Duc de Calabre de retour à Naples, forma le projet d'abaisser la puissance des Barons dont il croyoit avoir sujet de se plaindre. Maître absolu dans le royaume par la négligence de Ferdinand qui lui avoit abandonné les rênes du gouvernement, il chercha à satisfaire en même-temps son avarice & sa cruauté. Trop imprudent pour savoir conduire en secret une telle entreprise, il laissa échapper des paroles qui découvrirent bien-tôt ses mauvais desseins. Les Barons instruits de tout ce qu'ils avoient à craindre de la part de ce Prince, se liguerent ensemble pour prévenir l'orage qui les menaçoit. Ils eurent recours à Innocent VIII. qui avoit succédé à Sixte IV. Le nouveau Pape qui n'avoit pas les mêmes sentimens pour le Roi de Naples que ses prédécesseurs Pie II. & Sixte IV. profita des dispositions des ennemis de Ferdinand, pour obliger ce Prince à payer le tribut annuel dû au Saint Siège. Il refusa même de recevoir la Palefroi blanc que le Roi envoya à Rome. Le Roi fit faire à ce sujet des protestations publiques, comme on le peut voir dans Chioccarello (31). Innocent VIII. fâché de ce qu'il ne pouvoir obtenir du Roi de Naples le tribut qu'il exigeoit, promit le royaume de Naples à René Duc de Lorraine, petit-fils du Roi René du côté de sa fille Yolande. Cependant Alphonse Duc de Calabre résolut de prévenir les rebelles dont il avoit découvert les projets. Il entra tout d'un coup dans le comté de Nola, s'empara de la ville, & fit arrêter la femme & les deux fils du Comte qui furent conduits à Naples & enfermés dans le château-neuf. Les autres conjurés craignant le même sort, prirent les armes, & tout le royaume fut en un instant en combustion. Le Prince de Bisignano un des conjurés, voulant gagner du temps, entra en négociation. Le Roi parut déterminé à écouter volontiers toutes les propositions qu'on lui feroit. Mais le Prince de Salerne trouveroit toujours quelque difficulté pour retarder la signature du traité. Les rebelles se rassemblèrent à Salerne, & le Roi leur envoya

(31) Tome premier.

Don Frederic qu'ils avoient demandé, afin de prendre des mesures pour rétablir la paix.

Ce jeune Prince s'étoit attiré l'estime & l'affection de tout le monde par la douceur de son caractère & par ses autres vertus. Le Prince de Salerne lui offrit alors la couronne en présence de toute la Noblesse qui étoit assemblée; mais Frederic toujours guidé par la vertu, rejeta les offres qu'on lui faisoit, & justifia même son frere, dont le Prince venoit de faire un portrait odieux. Les rebelles irrités de n'avoir pu séduire le Prince Frederic, violerent les droits les plus sacrés en le retenant prisonnier. Ils arborerent en même-temps les bannières du Pape, afin d'engager le Pontife à se déclarer en leur faveur. Ferdinand résolut d'attaquer les Etats de l'Eglise, pour empêcher Innocent VIII. de donner du secours aux rebelles. Après avoir assemblé de nombreuses armées sous les ordres du Duc de Calabre, de Don Ferdinand son petit-fils, & du Duc de Saint-Ange son quatrième fils, il les fit marcher de différents côtés, & jeta par ce moyen la terreur dans l'esprit de ses ennemis. Le Duc de Calabre qui s'étoit rendu maître des Etats du Pape, alla mettre le siège devant Rome. Cependant Don Frederic s'étoit échappé de sa prison, & étoit retourné à Naples, où on lui avoit donné les éloges que meritoit sa vertu.

Le Pape qui n'avoit pu engager le Duc de Lorraine à passer en Italie, & qui ne recevoit point de secours de la part des Venitiens, se détermina enfin à faire la paix, & porta les Batons à mettre bas les armes. Le traité fut signé le 12 d'août 1486, & l'on convint que le Roi payeroit comme Vassal du Saint Siège le tribut ordinaire, & qu'il ne chercheroit point à se venger des rebelles. Ferdinand malgré les promesses qu'il avoit faites, étoit résolu de punir les factieux; mais la méfiance qu'ils témoignoiient tous, & les précautions qu'ils prenoient secrètement, obligèrent le Roi à dissimuler & à tâcher de les tromper. En effet quelques-uns donnerent dans le piège que Ferdinand leur tendoit. Le Prince de Salerne persuadé que les Souverains pardonnerent rarement à ceux qui ont attenté à leur autorité, crut devoir se mettre à l'abri des poursuites du Roi en se retirant en France.

Les autres conjurés, trompés par la conduite que le Roi tenoit à leur égard, ne tarderent pas à se repentir de leur trop grande confiance. Le Roi les fit tous arrêter dans le château-neuf où ils s'étoient assemblés pour célébrer les noces de Marc Coppola fils du Comte de Sarno, avec la fille du Duc d'Amalfi. Il nomma ensuite quatre Commissaires pour instruire leur procès. Ils furent condamnés à avoir la tête tranchée, & tous leurs biens furent confisqués au profit du fisc. La mort de tant de Seigneurs fit regarder Ferdinand & Alphonse son fils comme deux tyrans, & augmenta la haine qu'on leur portoit déjà. Ferdinand appelé le Catholique, qui par les droits de sa femme, avoit uni la Castille au royaume d'Aragon, ne put s'empêcher de se plaindre hautement de la conduite du Roi de Naples, qui avoit violé un traité dont le Pape, les Rois d'Espagne & de Sicile avoient été garans; & sous ce prétexte il projeta de le chasser du trône. Les troubles qui s'élevèrent dans la Sardaigne & dans le royaume de Grenade, empêcherent l'exécution des desseins du Roi Catholique, & retarderent la ruine de la maison du Roi de Naples.

Ce Prince regna encore six ans dans la paix & la tranquillité; mais com-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1492.

1494.

ALPHONSE II.
Roi de Naples.

1494.

FERDINAND
II. Roi de Na-
ples.

1495.

me il avoit toujours à craindre, soit de la part de la Noblesse qui étoit irritée contre lui, soit de la part du Roi de Castille, il eut soin de fortifier les places de son royaume, & de les fournir des bonnes garnisons. Il donna aussi toute son attention à maintenir la paix dans l'Italie, & refusa d'employer ses armes en faveur de Galeas Sforce Duc de Milan, qui se trouvoit opprimé par Louis Sforce son oncle. La mort de Laurent de Medicis arrivée au mois d'avril de l'an 1492, & celle du Pape Innocent VIII. qui survint quelques mois après, troublèrent la paix dont l'Italie jouissoit alors. Ferdinand malgré toutes les précautions, se vit exposé à une guerre considérable de la part de Charles VIII. & de Louis Sforce. Après avoir fait d'inutiles tentatives pour engager ces Princes à renoncer à leur projet, il fit tous les préparatifs nécessaires pour se mettre en état de résister à ses ennemis. Les mouvemens qu'il se donna, lui causerent une maladie dont il mourut le 25 de janvier 1494, âgé d'environ soixante-onze ans. Il laissa deux fils, Alphonse son successeur & Frederic.

Le trône de Naples fut alors occupé par Alphonse II. fils aîné de Ferdinand. Le nouveau Roi informé que Charles VIII. s'étoit mis en marche pour entrer en Italie, fit tout ce qu'il put pour l'arrêter en Lombardie. Mais tous ses efforts ayant été inutiles, il voulut engager Alexandre VI. à se rendre médiateur, & à engager le Roi de France à renoncer à son entreprise sur le royaume de Naples. Ce Pontife allarmé des approches des François, songea plutôt à ses intérêts particuliers, & fit un traité avec le Roi de France. Ce Monarque ne trouvant aucun obstacle, fut bien-tôt maître de tout le royaume; & il reçut les hommages de tous les Barons dans la ville de Naples qui lui avoit ouvert ses portes.

Cependant Alphonse qui s'étoit retiré en Sicile, envoya demander du secours à Ferdinand le Catholique, & lui représenta qu'il étoit de son intérêt de chasser les François du royaume de Naples, dans la crainte qu'ils ne songeassent à s'emparer de la Sicile. Alphonse désespérant se soutenir sur le trône, renonça à la couronne en faveur de son fils qui étoit alors âgé de vingt-quatre ans, & embrassa la vie religieuse. Il mourut au bout de quelque-temps dans la quarante-cinquième année de son âge, après avoir régné environ un an.

Les grands succès de Charles avoient excité la jalousie de tous les Princes d'Italie, & il s'étoit formé une ligue contre ce Monarque. Instruit de leurs dessein, & craignant d'être coupé dans sa retraite, il songea à repasser en diligence dans ses Etats, & sortit de Naples le 20 du mois de mai (31). Gonsalve Fernandès que le Roi Catholique avoit envoyé en Calabre, avoit profité de l'absence du Roi pour y faire de grandes conquêtes. Les Napolitains de leur côté engagèrent Ferdinand à se rendre dans leur ville. Ce Prince qui étoit toujours resté en Sicile, se mit en mer avec soixante gros vaisseaux & vingt autres plus petits, & parut aux environs de Naples. Le Comte de Montpensier que le Roi avoit laissé dans cette ville, sortit avec ses troupes pour s'opposer au débarquement. Les Napolitains profitant de son imprudence, coururent aux armes, se saisirent des portes de la ville & firent entrer Ferdinand avec toute sa suite. Capoue, Aversa & plusieurs autres places voisines

(31) Voyez le détail de cette expédition | tion, tome premier, partie seconde, pag. dans l'histoire de France de cette Introduc- | 214 & suivantes.

imiterent l'exemple de la capitale, & bien-tôt il ne resta plus que quelques villes aux François. Ferdinand pour mettre davantage dans ses intérêts le Roi Catholique, épousa avec dispense du Pape, Jeanne sa tante, fille de Ferdinand son grand pere, & de Jeanne sœur du Roi d'Espagne. Appuyé de cette alliance, il poursuivit les François avec plus d'ardeur, & se vit en peu de temps maître de presque tout le royaume, à la réserve de Tarente & de Gayette. Il n'eut pas la satisfaction de jouir du fruit de ses travaux, étant mort au mois d'octobre de l'année 1496.

Ce Prince eut pour successeur Frederic son oncle, Prince recommandable par sa sagesse & sa vertu. Alexandre VI. lui envoya l'année suivante la Bulle d'investiture, & chargea un Légat de l'aller couronner. Le regne de ce Prince auroit pu être heureux & de longue durée, si la mort de Charles VIII. arrivée en 1498, n'eut occasionné de nouveaux troubles & fait paroître de nouveaux prétendants à la couronne de Naples. Louis XII. qui réunissoit en sa personne le titre de Roi de France & celui de Duc d'Orleans, songea à s'emparer du duché de Milan & du royaume de Naples. Les circonstances paroissoient alors favorables : quelques Princes d'Italie desiroient la perte de Sforce, & Alexandre VI. se flattoit à la faveur des troubles de pouvoir élever son fils Cesar à la souveraineté. Il avoit déjà voulu engager Frederic à donner sa fille en mariage à Cesar, avec la principauté de Tarente ; mais le Roi de Naples n'avoit pas voulu y consentir.

Louis XII. étant arrivé en Italie, s'empara avec assez de facilité du duché de Milan. Frederic effrayé par ce succès, implora le secours de Ferdinand le Catholique qui lui envoya promptement un corps de troupes sous la conduite de Gonsalve surnommé le grand Capitaine. Louis craignant de trouver des oppositions de la part du Roi d'Espagne, entra en négociation avec ce Prince, & ils convinrent entr'eux de partager le royaume de Naples. Ferdinand fondeoit ses prétentions sur ce qu'Alphonse V. Roi d'Aragon, après avoir acquis la couronne de Naples par droit de conquête, n'avoit pu la donner à son fils naturel au préjudice de Jean son frere. Louis & Ferdinand firent donc un traité qui portoit en substance, « qu'ils attaqueroient tous deux en même-temps le royaume de Naples, & qu'après l'avoir conquis, ils le partageroient entr'eux : que le Roi de France auroit la ville de Naples, Gayette & toutes les autres places & terres de la Province de Labour, toute l'Abruzzo & la moitié des revenus de la Douane sur les bestiaux de la Pouille. Qu'il auroit le titre de Roi, enforte qu'outre celui de Roi de France & de Duc de Milan, il porteroit encore celui de Roi de Naples & de Jerusalem : que le Roi Ferdinand d'Espagne auroit pour sa part le Duché de Calabre, toute la Pouille avec la moitié des revenus de la Douane, & le titre de Duc de Calabre & de la Pouille : que chacun feroit pour son compte la conquête de ce qui lui étoit échu en partage, sans que l'autre fut obligé de l'aider ; mais qu'il n'y apporteroit aucun empêchement. (33) » Ce traité devoit être tenu secret jusqu'à l'arrivée du Roi de France à Rome, & on étoit convenu de le rendre alors public, & de déclarer que ce traité avoit été fait dans la vue de porter avec plus de facilité la guerre chez les Infidèles.

(33) Giannone.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

FRANCIS III.
Roi de Naples.

1496.

Arrivée de
LOUIS XII. en
Italie.

1500.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Conquête du
Royaume de
Naples par
Louis XII. &
Ferdinand le
Catholique.

1501.

FRANCIS
chassé du Trône,
se retire en
France.

Les deux Rois devoient en conséquence demander au Pape l'investiture conformément à leur partage.

Après ces différentes conventions, Louis XII. envoya mille lances & dix mille hommes d'infanterie pour attaquer le royaume de Naples. Frederic qui ignoroit que Ferdinand s'étoit ligué contre lui avec la France, demanda des troupes au Roi de Castille. Il se flattoit avec ce secours de se trouver en état de résister à l'armée Françoisise: mais il eut bien-tôt connoissance de son malheur. A peine l'armée Françoisise fut-elle arrivée dans le territoire de Rome, que les Ambassadeurs des Rois de France & d'Espagne notifièrent au Pape & aux Cardinaux le traité de partage qui avoit été fait entre leurs souverains. Le Pape qui s'étoit déclaré contre Frederic depuis que ce Prince avoit refusé de donner sa fille en mariage au Cardinal de Borgia son fils, accorda les investitures à Louis XII. & à Ferdinand le Catholique. Frederic informé de cette ligue, chargea Prosper Colonne de garder la ville de Naples, & s'enferma dans Aversa. Cependant Gonzalve avoit déjà fait soulever la plus grande partie du royaume, & le Roi de Naples se voyoit réduit à l'extrémité. Capoue fut obligée de subir la loi du vainqueur aussi-bien qu'Aversa & Nola. La perte de ces places ôta toute esperance au parti de Frederic de pouvoir en conserver aucune. En effet Gaète se rendit sans résistance, & la ville de Naples fut obligée de se racheter du pillage, moyennant la somme de soixante mille ducats. Frederic qui fuyoit de ville en ville, se retira dans le château-neuf; mais voyant qu'il lui étoit impossible de résister long-temps, il remit à d'Aubigny toutes les terres & places, qui, suivant le partage, devoient revenir au Roi de France. Le Général François consentit que Frederic emporteroit tout ce qu'il jugeroit à propos du château-neuf & de celui de l'Œuf, à la réserve de l'artillerie qui y étoit restée du temps du Roi Charles. Frederic eut la liberté de se retirer dans l'isle d'Ischia pour six mois, pendant lequel temps il pourroit aller où il voudroit, pourvu que ce ne fut pas dans le royaume de Naples.

Frederic privé du trône, se rendit dans l'isle d'Ischia plus accablé de l'inquietude que lui causoit le sort de son fils aîné qui étoit renfermé dans Tarente, que de ses propres malheurs. Beatrix sœur du Roi, s'étoit aussi retirée dans cette isle avec Isabelle Duchesse de Milan. Frederic se trouvant sans ressource, se jeta entre les bras du Roi de France, qui lui donna le duché d'Anjou avec trente mille ducats de rente (34). Il mourut le 9 de novembre de l'an 1504.

(34) Le Roi Frederic avoit épousé en premières nées Anne de Savoye, fille d'Amédée IX. & d'Yolande de France. Il n'en eut qu'une fille nommée Charlotte, Princesse de Tarente qui fut mariée en 1500 à Gui XVI. du nom Comte de Laval. Frederic épousa en seconde nées Isabelle de Baux, dont il eut Ferdinand Duc de Calabre, Alphonse connu sous le nom d'Infant d'Aragon, & César & deux filles. Tous ses enfans moururent sans postérité, à l'exception de la Princesse de Tarente qui laissa un fils & deux filles. Le fils nommé Gui XVII. Comte de Laval, fut tué

au combat de la Bicoque. Catherine l'aînée des filles, fut mariée en 1518 au Comte de Rieux; & Anne la cadette en 1521 à François de la Tremoille, Prince de Talemont. La ligne de Catherine ayant manqué en 1505 par la mort de Gui XX. du nom, Comte de Laval, toute la succession des Comtes de Laval & de la Princesse de Tarente, passa dans la ligne d'Anne de Laval, & fut recueillie par Henri Duc de la Tremoille son arrière petit-fils. C'est en vertu de cette ligne successorale que la maison de la Tremoille a des prétentions sur le royaume de Naples comme

Les

Les succès de Gonsalve n'étoient pas moins considérables dans la Calabre. Toutes les villes se rendirent volontairement, à la réserve de Manfredonia & de Tarente. La première de ces deux places ayant été obligée de capituler, Gonsalve alla mettre le siège devant Tarente, où le jeune Duc de Calabre étoit enfermé. Les Seigneurs à qui Frederic avoit confié la garde de cette ville après avoir fait une vigoureuse résistance, convinrent de rendre la place si elle n'étoit pas secourue dans le terme de quatre mois, à condition que le Duc de Calabre auroit la liberté de se retirer où il jugeroit à propos. Gonsalve promit avec serment de ne point attenter à la liberté du Duc; mais cet engagement du Général Espagnol, ne l'empêcha pas d'arrêter ce Prince, & de le faire conduire en Espagne où il fut retenu jusqu'à sa mort qui arriva l'an 1559 ou 1560. Il n'eut point d'enfans de ses deux femmes, Marie de Mendocce & de Germaine de Foix, veuve de Ferdinand le Catholique. Le royaume de Naples ayant été ainsi conquis, Louis d'Armagnac Duc de Nemours commanda dans la partie de ce royaume qui appartenoit au Roi de France, & Gonsalve Fernandes fut nommé Vice-Roi pour le Roi Ferdinand.

La bonne intelligence ne regna pas long-temps entre la France & l'Espagne, puissances alors rivales l'une de l'autre. Les différends commencèrent au sujet des limites des Provinces, & ils augmentèrent peu de temps après à l'occasion de la perception des droits de Douane pour le passage des bestiaux de la Pouille dans la Capitanate. Ces disputes occasionnerent bien-tôt une guerre ouverte. Les François s'emparèrent par force des Places que les Espagnols tenoient dans la Capitanate. Ces succès firent négliger à Louis XII. le soin d'envoyer de nouveaux renforts dans le Royaume de Naples: les Espagnols reprirent courage, & la fortune se déclara en leur faveur; sur ces entrefaites l'Archiduc offrit sa médiation pour rétablir la paix entre les deux couronnes, & le traité en fut signé le 15 d'avril 1503. (35) Louis XII. & l'Archiduc Philippe, firent publier cette paix dans le Royaume de Naples, & ordonnerent aux Vicerois de suspendre les hostilités jusqu'à la ratification du Roi d'Espagne. Les Généraux François obéirent aux ordres de leur Souverain; mais Gonsalve ne croyant pas devoir reconnoître ceux de Philippe, refusa de mettre bas les armes, & attaqua les François de tous côtés. Après avoir remporté sur eux une victoire complète, il alla se présenter devant Naples. Les François qui étoient dans cette Ville se retirèrent aussi-tôt dans le chateau-neuf. Les Napolitains ouvrirent alors leurs portes aux Espagnols, & Gonsalve fit son entrée dans cette Ville le 14 de mai. Averse & Capoue suivirent l'exemple de la Capitale.

Louis XII. informé de ce qui s'étoit passé en Italie, se plaignit à Philippe de l'infraction du traité. L'Archiduc qui n'y avoit aucune part, pressa vivement Ferdinand & Isabelle de donner satisfaction au Roi de France;

unique héritière du Roi Frederic; & c'est en conséquence qu'elle obtint de Louis XIV. en 1648, la permission d'envoyer au Congrès de Munster, y faire les poursuites nécessaires pour la conservation de ses droits. Ces protestations ont été renouvelées depuis dans les autres Congrès, & en dernier lieu en 1748

à l'occasion du traité définitif de paix, conclu à Aix-la-Chapelle. *Art. de vérifier les dates par les Bénédictins.*

(35) Voyez ce traité dans l'histoire de France de cette Introduction, tome I. partie II. pag. 210 & suivantes.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Définition entre les François & les Espagnols.

1503.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

mais les succès de leurs armes leur firent prendre la résolution de ne point ratifier le traité de paix. Louis XII. irrité contre Ferdinand, mit sur pied une puissante armée, & équipa une flotte considérable à dessein d'attaquer le Royaume de Naples par terre & par mer. Il se détermina en même-temps à attaquer le Roussillon, l'ontarabie, les Côtes de Catalogne & de Valence. Pendant qu'il faisoit ces grands préparatifs de guerre, les Châteaux de Naples tombèrent au pouvoir des Espagnols, & il ne restoit plus aux François que Gayette & quelques petites places du Royaume. Cependant Louis XII. se flattoit avec ses nombreuses armées de se venger de la perfidie des Espagnols ; mais la mort d'Alexandre VI. & celle de Pie III. son successeur, renversèrent tous ses projets. Jules II. qui étoit alors assis sur la chaire de Pierre, se déclara ennemi des François, & traversa toutes les entreprises de Louis XII. Ce Monarque rebuté par tant de difficultés, se vit contraint d'écouter les propositions de paix qui lui furent faites. Le Roi Frédéric fut le médiateur de cette paix ; mais tandis qu'on étoit occupé en négociations, Gonfalve poursuivoit toujours les François avec la même ardeur, & gagna sur eux une bataille près de Garillan. Les fruits de cette victoire furent la soumission de Gayette & la retraite entière des François, qui abandonnèrent le Royaume au commencement de l'année 1504.

Les François
abandonnent
le Royaume de
Naples.

1504.

On trouvoit toujours des difficultés à la conclusion de la paix, parce qu'aucun des deux partis ne vouloit céder les droits qu'il avoit sur le Royaume de Naples, & toutes les négociations se terminèrent par une trêve de cinq mois qui fut prolongée dans la suite. C'est ainsi que le Royaume de Naples passa au pouvoir de Ferdinand le Catholique. Ce Prince ne changea point la forme du gouvernement, & la laissa telle qu'il l'avoit trouvée. Depuis ce temps le royaume de Naples est demeuré uni à la Monarchie d'Espagne jusqu'en 1713, qu'il fut démembré en faveur de Charles VI. Ce Monarque le céda à l'Infant Don Carlos, par le traité de Vienne fait en 1736.

Traité de
paix entre
Louis XII. &
Ferdinand le
Catholique.

1505.

La mort d'Isabelle Reine de Castille, fit disparaître les difficultés qui avoient retardé la paix entre Ferdinand & le Roi de France. Ces deux Monarques qui avoient intérêt de diminuer la puissance de l'Archiduc Philippe, songèrent à terminer toutes leurs querelles par une alliance. Ferdinand épousa Germaine de Foix, fille d'une sœur du Roi de France, & Louis XII. en conséquence de ce mariage, lui donna pour dot la portion du royaume de Naples dont il avoit été dépouillé, à condition que Ferdinand lui payeroit dans l'espace de dix ans sept cens mille ducats, & qu'il doteroit sa nouvelle épouse de trois cens mille. Le traité de paix fut ensuite conclu à Blois le 2 octobre 1505. Il portoit en substance : « Que toute la noblesse du parti d'Anjou, & en général tous ceux qui s'étoient déclarés pour les François, seroient rétablis sans aucune rançon dans leurs libertés, honneurs, états & biens, & mis en même situation qu'ils étoient au jour que la guerre commença entre les François & les Espagnols, que l'on reconnut être celui auquel ces premiers firent une cour- » se sur Tripalda : que toutes les confiscations prononcées tant par le Roi Frédéric que par le Roi d'Espagne, seroient annulées ; que tous les prisonniers » faits par les Espagnols dans le royaume de Naples, seroient mis en li-

» béré, & notamment le Prince de Roisano, le Marquis de Bitonto, Alphon-
 » se & Honoré Saint-Severin, & Fabrice Gesualdo : Que le Roi de France
 » abandonneroit le titre de Roi de Naples & de Jerusalem : Que les Barons
 » prêteront hommage en conformité des présentes conventions, & qu'on
 » solliciteroit sur le même pied l'investiture du Pape : Que dans le cas où la
 » Reine Germaine de Foix viendroit à mourir sans enfans nés de ce maria-
 » ge, la portion du royaume de Naples qui étoit remise par sa dot appar-
 » tiendrait à Ferdinand; mais que si elle lui survivoit, cette portion retour-
 » nerait à la couronne de France : Que le Roi Ferdinand seroit obligé d'ai-
 » der Gaston Comte de Foix, frere de sa nouvelle épouse, à conquérir le
 » royaume de Navarre qu'il prétendoit lui appartenir, & qui étoit possédé
 » par Catherine de Foix & Jean d'Albert son mari : Que le Roi de France
 » obligerait la veuve du Roi Frederic & les deux fils qu'elle avoit auprès
 » d'elle, d'aller en Espagne où l'on fourniroit tout ce qui seroit nécessaire à
 » leur entretien, & que si elle refusoit, le Roi de France ne lui donneroit
 » plus rien (36).

Le Roi d'Angleterre se rendit garant de ce traité. Tous les Seigneurs Na-
 politains qui étoient à la Cour de France, suivirent la Reine Germaine en
 Espagne. Isabelle, veuve de Frederic, refusa de passer dans ce royaume, &
 se retira à Ferrare. Ferdinand ne jouit pas long-temps de la paix qui lui étoit
 procurée par ce traité. L'Archiduc Philippe prétendit en même-temps au
 royaume de Castille & à celui de Naples. Ferdinand obligé de céder celui de
 Castille, obtint après bien des contestations le royaume de Naples.

L'autorité que Gonsalve s'étoit acquise dans ce pays, ou plutôt l'indépen-
 dance qu'il vouloit affecter, obligea Ferdinand à entreprendre le voyage de
 Naples. Le plaisir de voir ce beau pays, & l'envie de rétablir les affaires du
 royaume lui servirent de prétexte. Gonsalve informé que le Roi devoit se
 rendre à Naples envoya vers ce Prince, qui étoit encore à Barcelone, un
 exprès pour l'assurer de son obéissance. Ferdinand cachant ses véritables in-
 tentions, fit un accueil favorable à celui qui étoit chargé de la députation.
 Il confirma en même-temps à ce Général toutes les donations qui lui avoient
 été faites, & lui promit par écrit la grande Maîtrise de saint Jacques. Après
 toutes ces précautions, Ferdinand s'embarqua & se rendit à Naples sans in-
 terrompre sa route : quoiqu'il eût appris en chemin la mort de Philippe son
 gendre, qui avoit laissé de son mariage avec Jeanne deux fils; savoir, Char-
 les & Ferdinand, & quatre filles. Ferdinand fut à peine arrivé à Naples qu'il
 reçut des Ambassadeurs de tous les Princes d'Italie. Ils venoient le solliciter
 de mettre un juste équilibre entre les différentes puissances de cette pres-
 qu'île, afin d'y maintenir la tranquillité. Ferdinand occupé d'autres desseins
 étoit résolu de ne pas faire un long séjour dans le royaume de Naples. Il son-
 geoit à reprendre le gouvernement de Castille, dont la Reine Jeanne étoit
 incapable de supporter le poids, sur-tout depuis une maladie qu'elle avoit
 eue après la mort de son mari, & qui lui avoit dérangé l'esprit. Cette Prin-
 cesse desiroit avec beaucoup d'impatience le retour de son pere, & un grand
 nombre de Seigneurs le souhaitoient aussi ardemment. Ferdinand unique-

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

FREDERIC le
Catholique, Roi
de Naples.

1506.

(36) Lionard tome II. de ses recueils, fol. troisième, vie de Gonsalve. Giannone.
 35. Guichardin livre sixieme. Jove livre

ROYAUME
DE NAPLES
ET DE SICILE.

ment occupé de cet objet , parut négliger le royaume de Naples pour lequel il fit cependant plusieurs bons reglemens , & dans lequel il introduisit une nouvelle police qui fut perfectionnée par ses Vices-Rois & les Rois ses successeurs. La trop grande idée que les Italiens avoient de ce Prince , fut peut-être cause qu'on ne trouva pas qu'il en avoit assez fait , ou qu'on ne fut pas assez juste pour faire attention aux circonstances dans lesquelles il se trouvoit. L'obligation où il étoit , par le traité de paix fait avec le Roi de France , de restituer aux Barons du parti d'Anjou tous les biens qui avoient été confisqués , le jeta dans des dépenses considérables. La plupart de ces terres avoient été données à ceux qui s'étoient déclarés pour lui , & il ne pouvoit leur ôter sans s'exposer à faire des méconrens. Obligé d'indemniser les Barons du parti d'Anjou , il mit de nouveaux impôts sur le peuple , qui au lieu de trouver du soulagement à ses maux passés , se vit fatigué par de nouvelles charges. Il se brouilla aussi avec le Pape qui lui avoit refusé l'investiture du royaume , parce qu'il demandoit une diminution du tribut que le Pontife vouloit exiger. Il desiroit d'ailleurs que cette investiture fut faite en son nom comme légitime successeur d'Alphonse le vieux , & c'est dans ce sens qu'il s'étoit fait prêter hommage à Naples. Il se reconcilia cependant avec le Pape l'an 1510 , & obtint alors tout ce qu'il avoit demandé , Leon X. confirma en 1513 ce que son prédécesseur avoit fait en faveur de Ferdinand.

FERDINAND
retourne en
Castille.

1507.

Ce Prince sortit de Naples le 4 de juin 1507 , & s'arrêta à Savone où il eut une entrevue avec le Roi de France. Ferdinand & Gonsalve s'embarquèrent ensemble pour Barcelone. A peine ce dernier fut-il arrivé , que le Roi lui ordonna de se retirer dans ses terres , & lui défendit d'en sortir sans sa permission. On prétend que ce Capitaine regrettoit trois choses ; la première d'avoir manqué de parole à Ferdinand Duc de Calabre , fils du Roi Frederic : la seconde d'avoir violé sa promesse à l'égard du Duc Valentin ; & la troisième qu'il ne vouloit pas expliquer ; mais qu'il n'est pas difficile de soupçonner , étoit de n'avoir pas profité de l'affection de la Noblesse & des peuples pour se faire proclamer Roi.

Ferdinand la Catholique & ses successeurs ayant cessé de faire leur résidence à Naples , cette ville fut alors gouvernée par des Vices-Rois ou Lieutenans , qui avoient une entière autorité d'établir de nouvelles loix que le Prince confirmoit ensuite. Le Vice-Roi fut d'abord assisté d'un conseil composé de deux Jurisconsultes sous le nom de Regens collateraux & d'un Secrétaire ; dans la suite on y ajouta trois autres Regens Napolitains ou Espagnols. Ces Regens prenoient le gouvernement du royaume aussi-tôt que le Vice-Roi étoit mort , & ils se faisoient assister par des Regens d'épée que le Roi avoit créés pour cet effet. Ce Conseil colatéral anéantit peu-à-peu l'autorité des sept grands Officiers de la couronne , & elle passa toute entière à la personne du Vice-Roi. La plupart des Tribunaux de justice firent place à d'autres ou furent démembrés , avec attribution d'une partie de leur juridiction suivant ce qui se pratiquoit en Espagne (36).

Depuis que le royaume de Naples eut passé sous la domination Espagnole , l'histoire générale de ce pays se trouve mêlée avec celle de l'Espagne , de

(33) M. d'Egly , histoire de Naples.

l'Allemagne & de la France. Quant à l'histoire particulière, elle ne nous offre que quelques événemens remarquables dont je ferai mention. Le plan de cet ouvrage ne me permet pas de donner une suite des Vice-Rois qui ont gouverné ce royaume depuis Ferdinand jusqu'à Don Carlos, & de rapporter tout ce qu'ils ont fait d'avantageux ou de nuisible à ce royaume.

L'établissement de l'Inquisition dans le royaume de Naples souffrit de grandes difficultés, & y excita bien des troubles. Ferdinand fit d'inutiles tentatives pour l'introduire. Les dogmes de Luther prêchés par Bernardin Othin, furent le motif des efforts que fit Charles V. pour obliger les Napolitains à subir le joug du Saint-Office. Pierre de Toledé, Vice-Roi de Naples, engagea le Pape à envoyer des Commissaires Apostoliques pour s'opposer aux progrès du Lutheranisme. Dans la crainte de soulever le peuple en publiant les Bulles qui autorisoient les Inquisiteurs, il les fit seulement afficher aux portes de l'Archevêché & se retira à Pouzzole. Il avoit chargé quelques-unes de ses créatures de faire entendre aux Napolitains que ce n'étoit qu'une commission passagère de la Cour de Rome. Les Napolitains effrayés envoyèrent à ce sujet une députation au Vice-Roi, qui calma leur inquiétude pour quelques temps. Mais l'année suivante, lorsqu'on eut publié un Edit qui ordonnoit l'exécution des Bulles, ils se soulevèrent ouvertement & déchirèrent le placard. Le Vice-Roi calma cette émeute en assurant les citoyens qu'on ne songeoit point à établir l'Inquisition. Le nouvel Edit qu'on afficha le 11 de mai, & qui s'expliquoit à découvert sur l'Inquisition, excita un nouveau soulèvement. Le peuple prit les armes & s'assembla tumultueusement sous les ordres d'un nommé Masaniello. On cassa l'élu & tous les autres Officiers que l'on soupçonnoit être d'intelligence avec le Vice-Roi & la Cour de Rome. Les Nobles se joignirent bien-tôt au peuple, & l'on résolut d'une voix unanime de s'opposer à l'établissement de l'Inquisition.

Pierre de Toledé s'étant rendu à Naples voulut punir les coupables, & fit citer Masaniello devant le tribunal de la Vicairie. Ce factieux étoit accompagné d'une si grande foule de peuple lorsqu'il se présenta devant le Tribunal, qu'on jugea à propos de le renvoyer après lui avoir fait subir quelques interrogatoires. Les esprits étant ainsi échauffés, le moindre événement paroissoit considérable, & contribuoit à entretenir l'esprit de rébellion. L'arrivée de trois mille soldats Espagnols que le Vice-Roi avoit fait venir à Naples des garnisons voisines, fit concevoir de nouveaux soupçons. On sonna l'alarme au clocher de saint Laurent: les boutiques & les maisons furent fermées, & le peuple parut une seconde fois sous les armes. Les Espagnols firent feu sur les rebelles pendant que l'artillerie des châteaux tiroit sur le peuple. Sur ces entrefaites un citoyen qu'on avoit arrêté pour dettes, ayant rencontré quelques jeunes Gentilshommes, se plaignit à eux qu'on l'avoit pris par l'ordre de l'Inquisition. Ceux-ci firent leurs efforts pour le délivrer; mais le Regent de la Vicairie envoya du secours aux Algoisils, & fit saisir cinq de ces jeunes Gentilshommes. Le Vice-Roi en fit condamner trois à la mort, & parcourut toute la ville à la tête d'un corps de troupes. Le peuple resta tranquille pendant cet instant, quoiqu'il fût toujours sous les armes. A peine se fut-il retiré que les Chefs des rebelles assemblèrent un conseil dans lequel on résolut de refuser l'obéissance au Vice-Roi, & de s'exposer plutôt

ROYAUME
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Troubles au
sujet de l'éta-
blissement de
l'Inquisition.

1546.

1547.

à périr que de souffrir qu'aucun d'eux fut puni de mort. Cette union fut scellée par un acte public, & l'on menaça de mettre le feu aux maisons de ceux qui refuseroient d'y entrer. Ceux qui étoient du parti contraire, effrayés par cette menace, se joignirent malgré eux aux rebelles. Il se fit alors une procession par toute la ville, pendant laquelle on repetoit ces mots ; *Union, union pour le service de Dieu, de l'Empire & de la ville.*

Naples fut pendant trois jouts exposée aux horreurs d'une guerre civile, & il y eut des deux côtés un grand nombre de personnes tuées. Le Vice-Roi à la sollicitation de quelques Seigneurs, consentit à une trêve qui devoit durer jusqu'au retour des Députés que chaque parti envoyoit à l'Empereur. Cependant chacun resta sous les armes, & les Tribunaux furent fermés. Le Vice-Roi trouva moyen de désunir les ligues, en ordonnant aux Barons de se rendre au quartier des Espagnols pour le service de l'Empereur. Il accepta en même-temps cinq mille hommes d'infanterie que le Duc de Florence son gendre lui avoit offert. Les Napolitains informés de cette nouvelle, assemblèrent une armée de quatorze mille hommes, & la guerre civile recommença avec plus de fureur qu'auparavant. Elle dura jusqu'à l'arrivée des Députés qu'on avoit envoyé à l'Empereur, & qui ordonnerent aux rebelles de la part de ce Monarque de poser les armes. On obéit aussi-tôt, & le calme parut rétabli dans la ville. Quelques jours après le Vice-Roi annonça aux Napolitains que Charles V. consentoit à ne point établir l'Inquisition dans Naples, & qu'il oublioit leur révolte. Trente-trois personnes furent exceptées de l'amnistie, & la ville de Naples fut condamnée à donner cent mille écus par forme d'amende.

La Cour de Rome n'ayant pu venir à bout d'introduire l'inquisition dans le royaume de Naples, envoya sous les regnes suivans des Inquisiteurs particuliers, ou en donna la commission à des Evêques Napolitains. Quelques-uns trouverent moyen d'exercer leur juridiction par la complaisance des Vices-Rois; mais Philippe II. ordonna par un Edit du 10 de mars de 1565, que conformément aux maximes du royaume, les Evêques comme Juges ordinaires & naturels, & non comme délégués du Saint Siège, auroient seuls, dans le droit, la connoissance de tous les délits en matiere de Foi. Il déclara en même-temps qu'il ne prétendoit pas qu'il y eût à Naples aucune Inquisition. Ces ordres du Monarque n'empêcherent pas quelques Inquisiteurs d'exercer leur juridiction avec beaucoup de rigueur, sans daigner prendre sur leur commission les lettres d'attache. Philippe III. Philippe IV. & Charles II. furent contraints de donner de nouveaux Edits pour maintenir les Napolitains dans leur liberté.

Troubles en
Sicile.

1647.

Les nouvelles impositions que la Cour d'Espagne fut obligée de lever dans les deux Siciles, pendant les guerres que la maison d'Autriche eut à soutenir contre la France, furent la cause d'une grande révolution qui arriva dans ce pays. Les troubles commencerent d'abord dans la Sicile en 1647 sous le regne de Philippe IV. La récolte avoit été peu abondante, & l'on étoit menacé d'une pareille disette pour la récolte suivante. Pendant la cherté des grains, les Magistrats de Paletme avoient eu soin de faire vendre le pain à plus bas prix qu'il ne coûtoit. Ils voulurent dans la suite regagner ce qu'ils avoient perdu, & firent exposer en vente des pains plus petits qu'à l'ordinaire. Cette

nouveauté excita une révolte générale dans toute la ville : les registres des recettes publiques furent brûlés, les Receveurs massacrés, & les arsenaux enfoncés. Les rebelles se donnerent bien-tôt des Chefs, & obligèrent le Vice-Roi à supprimer les droits qu'on levoit sur les denrées. Le Vice-Roi trop faible pour résister aux mutins, se vit forcé d'accorder tout ce qu'on exigea de lui, & cependant la révolte dura jusqu'à la fin de l'année.

La ville de Naples n'étoit pas alors plus tranquille. Les fortes impositions dont on avoit surchargé le peuple, étoient aussi le motif des troubles qui agitoient cette ville. Les Vices-Rois plus portés pour leurs propres intérêts que pour ceux de leurs Souverains, ne songeoient qu'à s'enrichir aux dépens des peuples, & comme ils réservoient pour eux la plus grande partie des sommes qu'on devoit, on étoit obligé d'accabler le peuple de nouveaux impôts pour remplir les besoins de l'Etat.

Les François maîtres en 1647 de Portogone & de Piombino en Toscane, menaçoient Orbitello dont on prétend que le Cardinal Mazarin vouloit faire un entrepôt pour l'armée navale de France. L'Espagne obligée de lever des troupes & d'équiper une flotte pour résister aux François, se vit contrainte de lever une nouvelle taxe sur le royaume de Naples. Le Duc d'Arcos qui en étoit le Vice-Roi, ne trouva pas d'autre moyen pour fournir les sommes dont la Cour de Madrid avoit besoin, que de mettre un impôt sur les fruits. Les peuples accoutumés à faire leur principale nourriture des fruits, n'avoient jamais supporté patiemment qu'on eût levé quelques droits sur ces denrées. Ils ne furent pas plus tranquilles dans cette occasion : après avoir pris le plan d'une révolte générale, ils mirent le feu au bureau où l'on faisoit la recette du nouvel impôt. La populace avoit alors pour Chef un homme de la plus vile condition, nommé Mafaniello ou Thomas Aniello. Cet aventurier portoit le même nom que celui qui s'étoit mis à la tête du peuple, lorsqu'il s'étoit révolté au sujet de l'Inquisition. Celui-ci étoit à peine dans l'adolescence, hardi, entreprenant, & n'aspiroit qu'au moment de se venger des Receveurs, qui avoient maltraité sa femme pour avoir voulu passer un peu de farine en contrebande. Une dispute survenue dans le marché entre les Marchands fruitiers de la ville de Naples & ceux de Pouzzole, fournit à Mafaniello l'occasion qu'il cherchoit depuis long-temps. La sédition commença d'abord par une troupe d'enfans armés seulement de cannes de roseaux, qui pillèrent le bureau de la recette. Bien-tôt le peuple se joignit à ces enfans, se jeta sur les autres bureaux, & courut au Palais du Vice-Roi. Le Duc d'Arcos effrayé, crut apaiser le peuple en faisant jeter de l'argent, & en supprimant l'impôt sur le fruit. Cette douceur loin d'apaiser les mutins, leur donna encore plus de hardiesse, & peu satisfaits d'avoir obtenu l'abolition de cette taxe, ils demandèrent séditionnellement la suppression de tous les autres impôts, & le rétablissement des privilèges que Ferdinand le Catholique & Charles V. leur avoient accordés.

Le Vice-Roi par le conseil de l'Archevêque de Naples, promit d'accorder tout ce qu'on demandoit aussi-tôt que chacun seroit rentré dans le devoir. On ne fut pas satisfait de ces promesses, & le peuple, toujours ennemi de la Noblesse, profita des circonstances pour satisfaire sa haine. Les maisons de plusieurs Gentilshommes furent exposées à sa fureur, & un grand nombre

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Révolution
à Naples.

de Nobles furent massacrés. Masaniello étoit l'ame qui faisoit agir cette populace effrénée, & régloit le sort de ses citoyens. Le Vice-Roi se vit donc contraint de signer un traité solennel par lequel il supprimoit toutes les gabelles ou impôts dont on avoit chargé le peuple depuis le regne de Charles V. Le peuple resta sous les armes jusqu'à ce que la Cour d'Espagne eut ratifié le traité que le Vice-Roi venoit de faire. Pendant cet intervalle, le Vice-Roi accorda des honneurs extraordinaires à Masaniello, dans le dessein de le faire périr en secret. Ce factieux travailla lui-même à sa perte : devenu insolent & cruel, il s'attira la haine de ses partisans même, & il fut tué huit jours après avoir gouverné la populace Napolitaine. Sa tête fut portée au bout d'une lance dans la place du marché, sans que le peuple en parut touché.

La mort de Masaniello sembloit devoir rendre le calme à la ville de Naples; mais la conduite des Nobles à l'égard du peuple, & la diminution du poids du pain, excitèrent une nouvelle révolte plus dangereuse que la première. La mémoire de Masaniello devint chère à la populace. Sa tête fut réunie à son cadavre, on le revêtit d'un manteau royal, on lui mit une couronne de laurier sur la tête, à l'un de ses côtés le bâton de Commandant, à l'autre une épée nue, on le porta ensuite sur un riche brancard à l'Eglise des Carmes, où on lui rendit tous les honneurs funebres dus à un Général d'armée. Le peuple ensuite s'empara du Torrion des Carmes & de différens postes avantageux. Tous les châteaux étoient alors dégarnis de ce qui étoit nécessaire pour leur défense, l'argent manquoit, & tout le monde refusoit de payer ce qui étoit dû au trésor public. D'ailleurs toutes les troupes étoient parties pour le Milanès, & celles qu'on avoit fait venir des autres provinces avoient été battues par les partisans du peuple. Bien-tôt toutes les villes du royaume se révoltèrent à l'imitation de la ville de Naples, & refusèrent de payer les impôts. Dans cette extrémité le Vice-Roi crut apaiser les séditieux en leur accordant de nouvelles grâces; mais les rebelles soupçonnant la bonne-foi du Duc d'Arcos, exigèrent qu'on les mit en possession des châteaux. Ils choisirent pour leur Capitaine Général, François Toraldo, Prince de Massa, qui fut obligé d'accepter cet emploi du consentement même du Duc d'Arcos. Il ne le conserva pas long-temps. Soupçonné de l'intelligence qu'il entretenoit avec le Vice-Roi & avec les Espagnols, il fut inhumainement massacré.

Philippe IV. informé de tous ces défordres, envoya Don Juan d'Autriche son fils naturel, avec une flotte composée de vingt-deux galeres & de quarante autres bâtimens; mais ils étoient mal pourvus de munitions, & n'avoient à bord que quatre mille fantassins. Le Duc d'Arcos persuadé que ce secours étoit suffisant pour soumettre les rebelles, engagea Don Juan d'Autriche à les pousser avec vigueur. Ce Général commença par sommer le peuple de mettre bas les armes; & sur son refus, il fit débarquer trois mille hommes qui s'emparèrent de plusieurs postes avantageux, d'où l'on tira sur la ville. Le canon ruina plusieurs Eglises, palais & maisons des particuliers, & inspira d'abord une grande frayeur aux factieux: mais ils s'y accoutumèrent insensiblement. Les Chefs de la révolte ne cessoient de les exciter par leurs discours séditieux, & publioient que le Roi d'Espagne avoit résolu de ruiner leur ville pour donner un exemple de sévérité. Ces discours portèrent les rebelles à employer toutes sortes de moyens pour leur défense. Ils se

servirent

servirent de l'artillerie qui étoit dans les arsenaux, & l'opposèrent aux barbares des Espagnols. Ces derniers furent bien-tôt obligés de cesser leur feu faute de poudre, & d'éloigner leur flotte. Les factieux connoissant la foiblesse de ceux qui les attaquoient, se portèrent aux dernières extrémités. Ils abattirent les bannières du Roi, foulèrent son portrait aux pieds, prirent le ritte de République, & publièrent un manifeste dans lequel ils exposoient les raisons qui les avoient forcés à secouer le joug Espagnol. Ils choisirent pour leur General Janvier Anneff, homme de basse naissance.

Les troubles de Naples firent concevoir à Henri II. Duc de Guise, l'espérance de se rendre maître du royaume de Naples sur lequel il avoit des prétentions en qualité de descendant d'Yolande d'Anjou fille du Roi René. Guidé par son courage, il crut venir facilement à bout de cette entreprise chimérique, mais il manquoit de prudence & de politique, vertus si nécessaires dans ces occasions. Anneff à qui il offrit sa personne & ses biens, accepta ses offres de concert avec les Chefs du peuple Napolitain. Le Duc de Guise voulut intéresser la France dans cette affaire : le Cardinal de Mazarin qui ne voyoit pas beaucoup d'avantage dans cette entreprise, dont la réussite leur sembloit douteuse, ne donna que de faibles secours à ce Prince.

Le Duc de Guise impatient de tenter cette aventure, n'attendit point la flotte Française qui devoit partir des côtes de Provence, & s'embarqua à Ostie sur des felouques Napolitaines. Il arriva à Naples le 15 de novembre, & fut reçu au milieu des acclamations du peuple. Dans l'acte de serment de fidélité qu'il prêta au Dôme, il prit la qualité de General des armes & de défenseur du royaume de Naples & de sa liberté. Le Duc de Guise après avoir examiné les forces des rebelles, connut bien-tôt qu'elles ne consistoient que dans une populace furieuse qui n'avoit ni ordre ni discipline. Ce nouveau General leva d'abord quelques troupes à ses dépens, fit plusieurs reglemens, & voulut qu'on observât les loix de la guerre. Il fit frapper en même-temps au coin de la République des pieces d'argent & de cuivre, & se fit élire pour sept ans Duc de Naples. Aussi-tôt qu'il fut revêtu de cette nouvelle dignité qui enlevait à Anneff tout son pouvoir, il marcha contre les Barons que la haine du peuple avoit forcés à se réunir aux Espagnols.

L'armée navale de France parut enfin à la vue de Naples; mais le Duc de Richelieu qui la commandoit, n'ayant point reçu d'ordre de favoriser les entreprises du nouveau Duc de Naples, se contenta de canonner la flotte Espagnole, & de reprendre la route de Provence. La Cour de France n'avoit d'autre dessein que d'occuper les Espagnols par la révolte de Naples, & la flotte qu'elle avoit envoyée, n'étoit pas assez pourvue de ce qui étoit nécessaire à une expédition de cette importance pour seconder les desseins du Duc de Guise. On étoit d'ailleurs indifférent contre ce Prince, qui fier de sa nouvelle dignité, avoit tenu des discours peu menagés de la maison royale de France. Il s'étoit comporté avec tant de hauteur à l'égard des Français qui avoient bien voulu l'accompagner, que ceux-ci souleverent contre lui plusieurs Chefs des rebelles, & l'abandonnerent. Innocent X. touché des maux dont les Napolitains étoient accablés, chargea Emile Altieri son Nonce à Naples, de faire tous ses efforts pour pacifier les troubles. Les Espagnols, Don Juan d'Auriche, le Duc d'Arcos, & tous les Barons desiroient avec impa-

Tome II.

D d *

ROYAUMES
DE NAPLE
ET DE SICILE.

Expédition du
Duc de Guise à
Naples.

rience la fin de la guerre civile. Anneſe lui-même qui avoir perdu la plus grande partie de ſon autorité, ne paroifſoit pas éloigné de la paix : mais lorsqu'on rendit public l'Edit de Philippe IV. qui donnoit plein pouvoir au Duc d'Arcos de traiter avec les rebelles, Anneſe recuſa le Vice-Roi parce qu'il avoit ſouvent manqué à ſes promeſſes. Don Juan s'étant aperçu que le Vice-Roi étoit devenu odieux au peuple, ſe chargea du ſoin des affaires du conſentement même du Duc d'Arcos. L'amniſtie générale qu'il accorda loin de calmer les eſprits, ſembla au contraire les autorifer à faire de nouvelles entrepriſes. L'Edit fut déchiré, & le peuple remplit les tribunaux de tous ceux qui étoient dans leur parti.

D'un autre côté le Duc de Guiſe ſe perdit par ſon imprudence : Anneſe & les autres Chefs des rebelles irrités contre lui du peu de ménagement qu'il avoit pour eux, s'étoient détachés de ſon parti. Ces diviſions nuifoiſent aux intérêts de la nouvelle République, dont elles diminueient les forces en les partageant. Don Juan profita de ces diviſions, pour faire de nouvelles propositions aux rebelles. Pendant que le Cardinal Filomarini travailloit à ſes- menter Anneſe, la Cour d'Eſpagne mécontente de ce que le conſeil collatéral avoit fait renoncer le Duc d'Arcos à la Vice-Royauté, envoya le brevet de Vice-Roi à Don Innigo de Guevara Comte d'Ognate, ſon Ambaſſadeur à Rome. Le nouveau Vice-Roi s'étant rendu à Naples le premier de mars 1648, prit la réſolution d'attaquer le quartier des rebelles. Il jugea cependant à propos de continuer les négociations qui avoient été commencées. Le Duc de Guiſe n'avoit plus alors aucun crédit, ni parmi la Nobleſſe qu'il avoit voulu attirer à ſon parti en affectant de méprifer les populaires, ni parmi le peuple en préſence duquel il avoit ſouvent maltraité la Nobleſſe dans ſes diſcours. Ses dépenses ſuperflues, ſa magnificence extraordinaire, ſes exécutions ſanglantes contre tous ceux qui lui devenoient ſuſpects, enfin ſes vaines promeſſes d'obtenir de la France une flotte ſupérieure à celle qui avoit paru, l'avoient rendu également odieux à tout le monde. Il étoit traité de tyran, & ſe voyoit tous les jours en danger de perdre la vie. Informé du deſſein de ſes ennemis, il ſe rendit à Poſſilippo ſous prétexte d'attaquer l'iſle de Niſura : mais il ne cherchoit alors que les moyens de fuir le péril qui le menaçoit. Le Vice-Roi profitant de ſon éloignement, s'avança avec Don Juan d'Autriche vers le quartier des rebelles parmi leſquels ils avoient des intelligences. Ils y furent reçus aux acclamations du peuple, qui imploroit la clémence & la miſéricorde du Souverain. En un inſtant trois mille hommes ſe rendirent maître de tous les poſtes ſans effuſion de ſang, & les eſprits ayant tout-à-coup changé, le calme fut entièrement rétabli dans la ville, & chacun retourna à ſes occupations ordinaires. La réduction de Naples ſe fit le Lundi-Saint 6 d'avril.

Réduction de
Naples.

Cet événement renverſa les projets du Duc de Guiſe, & l'obligea à prendre la fuite. Les Royaliſtes le pourſuivirent avec tant de diligence, qu'ils l'arrêterent priſonnier avant qu'il pût ſortir du royaume. Il fut d'abord conduit à Gaëte où l'on conſulta long-temps pour ſçavoir ce que l'on feroit de lui. Un grand nombre étoient d'avis qu'il fut puni de mort; cependant il fut décidé qu'on l'enverroit en Eſpagne, où il reſta quatre ans.

L'entrepriſe du Prince Thomas de Savoye ſur le royaume de Naples, pa-

roissoit mieux concertée. Ce n'étoit point sur l'attachement momentané d'une vile populace ce que Prince comptoit : il étoit assuré d'un grand nombre de Barons Napolitains qui étoient prêts à lui sacrifier leur vie & leurs biens. Le Cardinal Mazarin avoit plusieurs raisons qui l'engageoient à le soutenir dans cette expédition. D'ailleurs les mauvais succès de cette tentative ne pouvoient influer sur les autres projets de la guerre, puisque la flotte Françoisé pouvoit des côtes de Naples passer en Lombardie ou en Catalogne. Le Prince Thomas étant parti de Provence, fit voile du côté de Naples. Il ne put être favorisé dans sa descente par les François ou leurs partisans, parce qu'alors ils n'avoient pas assez de forces, & étoient trop dispersés dans le royaume. Thomas n'avoit donc d'autres ressources que les intrigues qu'il entretenoit dans le royaume. Augustin de Lieto Capitaine des Gardes du Duc de Guise qui étoit sur la flotte avec le Prince Thomas, chargea un Napolitain nommé Charles Rosa, de porter des lettres à Annefe & aux autres Chefs du peuple, pour les engager à secouer le joug Espagnol. Rosa se flattant qu'il recevrait une récompense considérable en découvrant la conjuration tramée contre l'Etat, donna au Comte d'Ognate toutes les lettres dont il étoit chargé. Le Vice-Roi qui étoit bien-aise de découvrir les sentimens d'Annefe & des autres Chefs, voulut que Rosa les fit tenir à ceux à qui on les adressoit. Aucun de ceux à qui on les présenta, ne voulut les décacheter, & tous les portèrent au Vice-Roi. Annefe fut le seul qui gardât le silence. Le Comte d'Ognate ayant de fortes raisons pour soupçonner sa fidélité, le fit arrêter & punir de mort.

Le Prince Thomas informé de ce qui s'étoit passé, s'aperçut trop tard qu'il ne devoit pas compter sur les Napolitains. Il alla faire une descente dans l'isle de Procida, dont il se rendit maître : mais il ne fut pas si heureux à l'attaque de Salerne. La vigoureuse résistance du Commandant, & les troupes que le Vice-Roi envoya, obligèrent le Prince Thomas à se rembarquer précipitamment & à reprendre la route de Provence.

Naples & la Sicile rentrèrent alors sous l'obéissance qu'elles devoient à leur Souverain, & le calme leur fut enfin rendu. Le Vice-Roi confirma l'amnistie aux Napolitains ; mais on fut obligé de rétablir une partie des impôts à l'exception de celui qu'on avoit voulu mettre sur les fruits & les légumes. Le repos dont les Napolitains jouissoient, ne dura que jusqu'à l'an 1654. Les peuples irrités contre le Vice-Roi, qui depuis la paix avoit fait connoître son caractère dur & sévère, soupiroient après le moment où ils seroient délivrés du joug des Espagnols. Plusieurs mécontents avoient invité la Cour de France à faire de nouvelles tentatives sur le royaume de Naples ; mais les troubles domestiques & les disgrâces particulières du Cardinal Mazarin avoient retardé cette entreprise. On ne voulut point en charger une seconde fois le Prince Thomas de Savoye, & le Prince de Condé à qui les Napolitains avoient proposé la couronne, refusa des offres si brillantes.

Le Duc de Guise qui étoit sorti de sa prison, forma de nouveaux projets sur le royaume de Naples, & s'adressa à Louis XIV. pour engager ce Monarque à lui donner le commandement d'une flotte. La Cour de France ne parut pas cependant favoriser entièrement le Duc de Guise en cette occasion. Elle se contenta de lui donner quelques secours, afin de le mettre en état de

D d 2

 ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

 Entreprise du
Prince de Sa-
voye sur Na-
ples.

 1654

 Nouvelle tent-
ative du Duc
de Guise.

faire diversion de ce côté-là; car elle ne prétendoit pas le mettre en possession du royaume de Naples. Ainsi tout le succès de cette entreprise, dépendoit des intelligences qu'on entretenoit avec les mécontents de l'Abruzze & de la Calabre. Les principaux Chefs étoient le Cardinal Antoine Barberin, Jean Renaud Monaldeschi, & le Marquis Maximilien Palombara. Ces partisans du Duc de Guise leverent quelques troupes dans l'Etat Ecclésiastique. Ce Prince pressoit l'armement de la flotte à laquelle il avoit contribué de ses propres deniers. Elle étoit à peine en état de se mettre en mer, lorsque le Prince d'Orange le força d'embarquer l'armée avant même que l'équipement fut achevé. Cette flotte sortit du port de Toulon le 5 d'octobre. Elle étoit composée de vingt-trois vaisseaux de guerre, de six barques longues, de quatre brulots & de six galères. Les troupes de débarquement étoient au nombre de cinq mille hommes, moitié infanterie, moitié cavalerie démontée, parce qu'on s'étoit flatté de trouver facilement des chevaux dans le royaume de Naples. La flotte dispersée par la tempête, s'alla mettre à couvert sous l'île Favognana située à la pointe occidentale de la Sicile, & ce fut pendant le séjour qu'elle fit dans le port de cette île, qu'on résolut de faire la descente à Castellamare. La flotte y arriva le 5 de novembre, & débarqua avec tout l'ordre possible. Don Garcias d'Avellana & de Haro Comte de Castrillo, avoit alors remplacé le Comte d'Ognate. Le nouveau Vice-Roi instruit de l'armement des François, avoit pris toutes les précautions pour n'être point surpris, & il avoit eu soin de redoubler la garnison de Castellamare, quoiqu'il fut persuadé que les François ne feroient qu'une fausse attaque de ce côté-là. Le Duc de Guise ayant inutilement sommé le Commandant de cette place à se rendre, se vit obligé d'en faire le siège dans toutes les formes. Il fut poussé avec tant de vigueur, qu'en deux fois vingt-quatre heures la ville fut forcée de se rendre. Le Duc de Guise qui vouloit gagner l'affection des peuples par sa douceur, fit tout ce qu'il put pour empêcher le pillage.

Les vivres commençoient à manquer, & l'on étoit embarrassé fut le parti qu'on devoit prendre. On résolut donc de s'emparer du cours de la rivière de Sarno & des ponts de Perfica & de Scafata, qui servoient de passage au bled que l'on envoyoit de la Pouille à Naples. Cette entreprise fut si mal concertée, qu'on ne put s'en rendre maître. Les troupes manquant de pain; parce qu'on n'avoit point de moulins pour moudre les bleds, & que d'ailleurs toutes les places du royaume étant en état de défense, le Duc de Guise fut obligé de se rembarquer avec précipitation. Tel fut le succès de cette seconde expédition.

1659.

La paix conclue entre la France & l'Espagne par le traité des Pyrénées, fut suivie du mariage de Louis XIV. avec l'Infante Marie Thérèse fille de Philippe IV. Cette alliance en terminant les anciennes querelles, sembloit devoir assurer à l'Italie la tranquillité qu'elle lui procuroit; mais la mort de Philippe IV. arrivée le 17 de septembre 1665, fut la source des nouveaux troubles qui agiterent les deux Siciles. Louis le Grand proposa alors à la Cour de Madrid qu'on lui fit raison des droits de son épouse sur diverses provinces des Pays-bas, en qualité d'héritière de Don Balthazard son frère, ou qu'on lui donna un équivalent. La Régente d'Espagne refusant de satisfaire le Roi, ce Monarque fit examiner juridiquement les droits de la Reine son épouse, & les cou-

tumes locales des différens pays de la Flandre Espagnole dont il prétendoit se mettre en possession. Il porta ensuite la guerre en Flandres & en Franche-Comté, où il eut des succès si rapides que l'Espagne fut obligée de lui céder par le traité d'Aix-la-Chapelle, toutes les places dont il s'étoit rendu maître dans les Pays-bas. Cette paix ne fut pas de longue durée. Les Hollandois redoutant le voisinage de la France, firent tout ce qu'ils purent pour chasser les François des Pays-bas. Louis le Grand qui avoit trouvé moyen de mettre dans ses intérêts le Roi d'Angleterre, l'Evêque de Munster & l'Electeur de Cologne, déclara la guerre à la Hollande. Le Duc de Lorraine, l'Empereur & le Roi d'Espagne se liguerent avec les Hollandois. La Flandres & l'Allemagne devinrent le théâtre de la guerre. Le Roi de France profita des troubles de Messine pour faire une puissante diversion de ce côté-là.

Don Louis del-Hojo, Gouverneur de Messine, avoit résolu d'anéantir l'autorité du Senat qui s'étoit maintenue jusqu'alors, & auquel les habitans avoient recours pour les affaires civiles. Après avoir gagné la populace par ses libéralités & ses caresses, il chercha à l'indisposer contre la Noblesse & les Senateurs, en lui faisant entendre que la puissance & la richesse des Nobles étoient la cause de la misère du peuple. Assuré de l'impression que ses discours avoient déjà faite sur les esprits, il forma le dessein de pousser les choses jusqu'à l'extrémité. Il empêcha qu'on n'apportât des bleds à Messine, & la disette s'étant bien-tôt fait sentir, il en rejeta la faute sur les Senateurs, qu'il accusa de faire des amas de grains pour les vendre à l'étranger; mais on ne tarda pas à connoître l'auteur de cette famine. Don Scipion d'Alifia chargé par le corps de ville, de demander au Vice-Roi de Naples la permission d'enlever des bleds, apprit que Don Louis del-Hojo ne vouloir pas qu'on secourut Messine. Pour remédier à ces maux, on équipa quelques vaisseaux pour croiser sur les côtes, afin d'obliger les barques ou autres bâtimens chargés de bled, de se transporter à Messine. Ce moyen ne fut pas capable de rétablir l'abondance pour long-temps, vu le grand nombre de personne qu'il falloit nourrir; car la plupart des gens de la campagne s'étoient réfugiés dans la ville. Une troupe de ces paysans excités par le Gouverneur se souleverent, & Don Louis s'étant mis à la tête des factieux, les engagea à mettre le feu au palais des Senateurs. Il se rendit lui-même dans l'endroit où ils se renoient assemblés à dessein de les faire massacrer par ceux qui l'accompagnoient; mais heureusement les Senateurs s'étoient mis à l'abri de sa fureur. Il ne put satisfaire sa haine qu'en les déposant. Il falloir en créer de nouveaux, & il étoit d'usage d'en choisir quatre parmi la Noblesse, & deux dans la Bourgeoisie. Don Louis regla que dorénavant, chacun de ces deux ordres en fournirait trois. Le Gouverneur s'étant aperçu que les nouveaux Senateurs tenoient des assemblées à son préjudice, se mit une seconde fois à la tête d'une troupe de scelerats, & fit mettre le feu à plusieurs palais. On ouvrit alors les yeux, & il se forma un parti appelé les *Malvizzi* pour opposer à celui du Gouverneur qu'on nommoit *Merli*.

Le Prince de Lignes, Vice-Roi de Sicile, dont les intentions étoient les mêmes que celles du Gouverneur; mais qui sçavoit se conduire avec plus d'adresse, se rendit à Messine sous prétexte de donner satisfaction au Senat & aux habitans. La présence du Vice-Roi n'empêcha pas le Gouverneur de

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1669.

Mouvements
en Sicile.

se conduire avec imprudence. Il apôta deux cens hommes pour se jeter l'épée à la main sur la cavalcade qui devoit se faire le jour de saint Jacques suivant l'usage. Le Vice-Roi qui sentoit les conséquences d'une telle entreprise, donna ordre au Gouverneur de se retirer à Melazzo. Cette conduite auroit pu rendre le calme, si le Prince de Lignes n'eût permis aux *Merli* de continuer leurs défordres. Les *Malvizzi* forcés de pourvoir à leur défense, acheterent des armes & des munitions, rassemblèrent environ trois mille hommes de troupes, & formerent le complot de massacrer en un jour la faction de leurs ennemis. Le Vice-Roi qui fut averti de ce projet, voulut en prévenir l'exécution en donnant quelque satisfaction aux Sénateurs. Le bannissement des plus séditieux des *Merli*, apaisa les *Malvizzi* & les engagea à rester tranquilles.

Le sort de Messine toucha les autres villes de la Sicile qui lui offrirent du secours; mais cette confédération ne fut pas capable d'attirer l'attention de la Cour de Madrid. Elle trouva même mauvais que le Vice-Roi eût éloigné le Gouverneur, & eût chassé les *Merli*. En conséquence des ordres que l'on envoya au Prince de Lignes les *Merli* eurent permission de rentrer dans Messine, & les principaux de la Noblesse & de la Bourgeoisie furent bannis de la ville ou mis en prison, & même quelques-uns d'entr'eux furent condamnés à mort. Quelque-temps après, le Roi d'Espagne donna la Vice-Royauté de Sicile au Duc de Ferrandina, & le gouvernement de Messine à Don Diegue Soria, Marquis de Crispano.

Ce nouveau Gouverneur irrité de la joye que les habitans avoient fait paroître à l'élection des nouveaux Sénateurs, prit la résolution de les faire massacrer. Il avoit assemblé pour cet effet dans son palais cinq cens *Merli* avec autant d'Espagnols, & s'étoit munis de canons & d'autres armes nécessaires pour l'exécution de son dessein. Il fut découvert, & les précautions que l'on prit, sauvèrent les Sénateurs du danger qui les menaçoit. On connut alors tout ce qu'on avoit à redouter de Don Diegue Soria, & l'on résolut d'employer la force pour s'en délivrer. Le Gouverneur voyant que son projet étoit manqué, sortit de son palais avec ses troupes, & attaqua les *Malvizzi*. Telle fut l'origine de cette guerre civile qui causa tant de défordres dans le pays (17).

Toute la ville fut bien-tôt en combustion, les *Malvizzi* s'assemblèrent en si grand nombre qu'ils repoussèrent les *Merli*. La Cour de Madrid songea alors aux moyens d'arrêter cette révolution, & donna ordre au Vice-Roi de Naples de faire marcher des troupes contre les Messinois. Ceux-ci ne se croyant pas en état de résister aux Espagnols, résolurent d'implorer la protection de la France. Don Antoine Caffaro s'adressa au Duc d'Étèves, Ambassadeur de France à Rome. Ce Ministre dépêcha aussitôt un Courier au Roi, pour l'informer du dessein des Messinois. Il conseilla en même-temps à Don Antoine de se rendre à Toulon, & de faire part de cette affaire au Duc de Vivonne qui devoit conduire une flotte en Catalogne. Cependant le Senat de Messine avoit député vers le Vice-Roi pour le porter à un accommodement; mais la négociation avoit été sans effet, parce que les Messinois avoient re-

(17) On voit le récit de cette révolution dans un relation des mouvemens de Messine imprimée en 1675, & dans les *Gazzetti* part. 2. lib. 6. Giannone rapporte différemment le

commencement de cette révolution; mais il s'accorde avec les autres Ecrivains, à dire que la conservation des privilèges obligea les Messinois à la révolte.

fusé de se rendre à discrétion comme on l'exigeoit. Les Espagnols continuoient de battre la ville avec l'artillerie des châteaux, tandis que les habitants assiégeaient le Marquis de Crispiano dans son palais, qui fut enfin forcé. Le Gouverneur s'étant retiré dans le château de *San-Salvatore*, passa quelques jours après à Melazzo. Les Messinois se rendirent ensuite maîtres de plusieurs autres postes hors de l'enceinte.

Pendant que les Messinois se défendoient avec tant de courage contre les Espagnols, Don Antoine avoit obtenu du secours de la France. Les Genoïs & les Maltois ayant appris cette nouvelle, abandonnèrent le Marquis de Baiona qui commandoit en l'absence du Duc de Ferrandina. Trop foible pour continuer la guerre, il fit à son tour des propositions d'accommodement; mais les Messinois fiers du secours qu'ils attendoient, refusèrent d'entamer aucune négociation, & ôtèrent même le portrait du Roi d'Espagne, qui étoit placé à la porte du palais du Senat. Le Commandeur de Valbelle chargé de conduire le secours que Louis le Grand envoyoit aux Messinois, parut le 28 de septembre & mouilla à un mille de Messine, dont le port étoit défendu par les Espagnols. Don Antoine Caffaro de retour dans cette ville, rendit compte de sa commission, & le Senat pour marquer sa reconnaissance au Roi très-Christien, fit arborer l'étendard & les armes de ce Monarque au bruit des trompettes & des tambours. Valbelle attaqua le château de *San-Salvatore*, dont le Gouverneur se trouva si pressé, qu'il promit de se rendre s'il ne recevoit pas de secours dans le terme de huit jours. Sur ces entre-faites on découvrit la flotte Espagnole; mais elle étoit encore si éloignée, que les François tâchèrent de faire croire que c'étoit un nouveau renfort qui leur venoit de France. Cependant Valbelle jugea à propos avec son escadre, d'aller à la rencontre des Espagnols. Les Messinois animés par la résolution du Général François, songèrent à se rendre maîtres de *San-Salvatore*. Trois cens hommes déguisés trouverent moyen de s'y introduire, & après s'en être emparés, ils éleverent au haut des tours, l'étendard de France. La flotte Espagnole l'ayant aperçu, se retira à Melazzo & dans d'autres ports, sans avoir fait aucune tentative. Valbelle de son côté qui avoit été jetté sur les côtes de la Calabre, n'avoit pu attaquer les Espagnols. Il repassa en suite en France pour exposer au Roi la nécessité pressante de la ville, & le supplier au nom des habitants de leur envoyer de nouveaux secours.

Louis le Grand écouta favorablement la demande des Messinois, & leur envoya deux mille hommes sous les ordres du Marquis de Vallavoit, & Valbelle les conduisit dans les mers de la Sicile qu'il connoissoit parfaitement. La ville de Messine souffroit alors ce que la famine avoit de plus affreux. Dans cette cruelle extrémité, les Messinois, après avoir abandonné la plupart des postes dont ils s'étoient rendu maîtres, prêtèrent l'oreille aux propositions de paix que les Espagnols leur faisoient. L'arrivée du Duc de Ferrandina avec dix-neuf galères, acheva de les décourager. Le Sénateur Don Caffaro eut beaucoup de peine à les retenir dans les intérêts de la France, & il se voyoit prêt à être forcé de signer le traité lorsqu'on aperçut la flotte Francoise. Les Espagnols qui auroient pu l'empêcher d'entrer dans le port de Messine, se retirèrent dans ceux de la Calabre. La vue de l'armée Francoise fit passer les Messinois de la plus profonde tristesse à la plus grande joye,

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Les Messinois
implorèrent le se-
cours de la
France.

& leur abbatement se convertir en une fureur que le Marquis de Vallavoit se crut obligé de ralentir. Après les acclamations de *vive le Roi de France* notre Maître & notre Libérateur, ils se jetterent sur les Espagnols, & en firent un grand carnage. Cette ardeur dura tant que l'abondance regna dans la ville : mais aussi-tôt que les provisions commencerent à manquer, ils reprirent les conférences avec les Espagnols.

Cependant le Duc de Vivonne cingloit avec sa flotte vers Messine. Les Espagnols résolus de l'attaquer, allerent à sa rencontre, & lui livrerent un combat qui fut très-sanglant. La victoire se déclaroit pour les Espagnols lorsque le Commandeur Valbelle vola au secours des François avec trois vaisseaux de guerre. Les choses changerent alors de face : deux vaisseaux Espagnols furent coulés à fond, un troisième fut pris, & le reste de la flotte ennemie se retira en désordre. Après ce grand avantage, le Duc de Vivonne entra dans le port de Messine. S'étant rendu dans cette Ville, il fit prêter serment de fidélité aux habitans, & se fit reconnoître Vice-Roi, tant de cette ville que des autres lieux qui voudroient secouer le joug de la domination Espagnole. Le Duc de Vivonne qui venoit de recevoir le bâton de Maréchal de France, profita de sa victoire pour reprendre sur les ennemis tous les postes dont il s'étoient rendu maîtres pendant l'absence du Commandeur Valbelle. Il assiegea Agouste, & obligea cette place à capituler après douze jours d'attaque.

Quelque-temps après, le Roi publia un manifeste par lequel il déclara :
 » Qu'il n'avoit accordé l'année précédente du secours aux Messinois, que par
 » compassion pour leur misere : Qu'il avoit bien voulu à leur instante priere
 » les recevoir au nombre de ses sujets : Que par ce nouveau titre le Roi,
 » sans parler de ses anciens droits, pouvoir unir à sa couronne, outre la
 » ville de Messine, toutes les autres places qu'elle possédoit dans l'isle, &
 » toutes celles que l'amour de la liberté porteroient à secouer le joug des Es-
 » pagnols : Que néanmoins ses vûes dans cette occasion ayant été moins
 » d'étendre ses limites, que de protéger des peuples affligés, il n'avoit
 » reçu les Messinois que pour les tendre à eux-mêmes : Que son dessein n'é-
 » toit point de les faire vivre sous ses loix : mais qu'à l'exemple de ses pré-
 » decesseurs, qui avoient donné deux fois des Rois à Naples & à la Sicile dans
 » deux branches de la maison royale de France, son intention étoit encore de
 » donner à cette isle un Souverain qui tirât son origine du même sang : Qu'il
 » lui remettroit tous les droits acquis à la France sur ce royaume, & tous
 » ceux que le consentement des peuples avoit déferés ou pourroit déferer à
 » l'avenir à S. M. : Que ce Prince prendroit les mœurs, les coutumes & les
 » loix de son Etat, & qu'il rétablirait chez les Siciliens un trône que leurs
 » ancêtres avoient vu avec douleur transporter en Arragon & en Castille.
 » Qu'enfin de tous les interêts que le Roi avoit pu prendre jusqu'alors à la
 » Sicile, il se réservoir seulement celui de raffermir de plus en plus la puis-
 » sance de ce royaume, le bonheur & la félicité de ses peuples par la liaison
 » & la protection toujours assurée de la France (38).

On ignore quel étoit le Prince à qui le Roi destinoit le trône de Sicile. Ce

(38) Lunig, tom. II. pag. 1393, d'Egly histoire de Naples.

Monarque voulut aussi engager les Napolitains à se soulever, ou du moins il parut quelques écrits que l'on attribua à la Cour de France. Il n'étoit pas alors difficile d'exciter quelque révolution dans ce royaume, où le Peuple étoit fort mécontent, & dans lequel une troupe de bandits exerçoit toutes sortes de brigandages. Ils s'étoient répandus dans l'Abruzze où ils mettoient les plus riches domaines à contribution, & le nombre en étoit devenu si considérable qu'il y avoit à craindre que les villes murées ne fussent pas à l'abri de leurs fureurs. D'un autre côté, les troupes Napolitaines & Espagnoles se disputoient le rang. On avoit long-temps balancé à décider cette question dans la crainte qu'un tel jugement n'eût de funestes suites. Cependant le Vice-Roi, de l'avis de quelques membres du Conseil collatéral, prononça en faveur des troupes Espagnoles. Cette décision irrita les Officiers Italiens, & ils protestèrent qu'ils ne céderoient jamais un honneur qu'ils avoient conservé avec gloire. Le service militaire souffrit de toutes ces disputes, soit par la nonchalance ou la malice de ceux qui en étoient chargés. Les troupes Espagnoles qui étoient sans occupation & sans argent, commettoient des désordres épouvantables dans la ville, & enlevoient avec hardiesse tout ce qu'ils trouvoient dans les boutiques. La Cour d'Espagne étoit trop occupée pour songer à remédier à tant de maux.

L'affaire de Messine l'inquiétoit beaucoup, & elle craignoit que l'île entière ne passât enfin sous la domination des François. Le secours qu'elle attendoit des Hollandois, arriva sous les ordres de l'Amiral Ruiter. Le Lieutenant Général du Quesne qui commandoit la flotte François, attaqua l'Amiral ennemi le 6 de janvier à la vûe de Stromboli, & remporta sur ce grand Général un avantage considérable. Malgré cet échec, Ruiter se présenta devant Agouste pour faire le siège de cette ville. M. du Quesne s'avança pour secourir la place, & engagea le 22 d'avril un second combat. Il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre, & chacun s'attribua la victoire. Cependant les ennemis abandonnerent le siège d'Agouste, & l'Amiral Ruiter perdit la vie des blessures qu'il avoit reçues dans le combat. Quelques temps après, c'est-à-dire le 2 ou 3 de juin, MM. de Vivonne & du Quesne battirent de nouveau les ennemis auprès de Palerme, & se rendirent maîtres de la Scalette & de quelques autres postes avantageux.

Les Espagnols n'ayant plus assez de forces pour s'opposer aux François; ceux-ci demeurèrent en possession de leurs conquêtes jusqu'en 1678. Le Roi qui vouloit amener ses ennemis à la paix, crut qu'il étoit de la politique d'abandonner l'affaire de Messine, & ordonna au Duc de la Feuillade qui avoit été envoyé pour remplacer le Maréchal de Vivonne, de ramener les troupes Françaises. En effet cette conduite du Roi, & quelques avantages qu'il remporta en Allemagne, engagèrent l'Empereur à accéder au traité de paix qui avoit été conclu à Nimègue entre la France & les Etats Généraux (39).

Messine abandonnée des François, se vit dans la nécessité de recourir à la clémence de son Souverain. Le Gouverneur des atmes de la place de Reggio, instruit de la retraite des François, se rendit à Messine avec l'Evêque d'Esquilache, & présenta aux habitans le portrait du Roi Catholique. Les habi-

1676.

(39) Voyez l'article de France de cette Introduction, tom. I. part. II. pag. 352 & suiv.
Tome II. Ee *

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

tans témoignèrent beaucoup de joye à cette vûe , & donnerent des grandes marques de foudmission. Le Vice-Roi Gonzaga accorda une amnistie générale dont il n'excepta que ceux qui s'étoient embarqués avec le Marquis de la Feuillade. Il n'abolit point le Senat, voulant auparavant avoir des ordres précis de la Cour sur une matiere de cette importance. Le Roi d'Espagne n'approuva point la douceur dont il avoit usé à l'égard des Messinois; il fut rappelé à Madrid , & on lui donna pour successeur le Comte de San-Stefano alors Vice-Roi en Sardaigne. Ce Seigneur ayant pris possession de sa nouvelle dignité le 5 de janvier 1679, cassa le Senat conformément aux ordres qu'il avoit reçu de la Cour, changea la forme du gouvernement, ordonna qu'à l'avenir ces Magistrats ne seroient plus nommés Senateurs ou Jurés, mais simplement Elus, & enfin il limita leur autorité à un tel point qu'il la réduisit presque à rien. Les Messinois perdirent toutes leurs franchises & privilèges; le palais de la ville fut démoli, & le Vice-Roi fit élever en la place une pyramide, au haut de laquelle on plaça la statue du Roi, faite du métal de la même cloche qui servoit autrefois à appeler les citoyens au conseil. Il défendit toutes les assemblées, regla les revenus & les droits publics, & fit bâtir une citadelle pour contenir les Messinois dans le devoir.

Troubles occasionnés par la mort de Charles II. Roi d'Espagne.

1700.

La mort de Charles II. Roi d'Espagne arrivée le premier de novembre 1700, causa de grands mouvemens dans la plus grande partie de l'Europe, & fit passer les royaumes de Naples & de Sicile sous une nouvelle domination. Le Duc d'Anjou fils du Dauphin étant monté sur le trône d'Espagne en conséquence du testament de Charles II. se vit en même-temps maître du royaume de Naples. L'Empereur Leopold fit plusieurs protestations contre le testament du feu Roi d'Espagne, & voulut faire valoir ses droits sur cette couronne. Plusieurs puissances de l'Europe prirent les intérêts de l'Empereur contre la France, & résolurent de mettre la couronne d'Espagne sur la tête de Charles Archiduc d'Autriche, second fils de l'Empereur. Les Hollandois, les Rois d'Angleterre & de Portugal, & le Duc de Savoye se liguerent pour forcer Philippe V. à céder le trône à l'Archiduc Charles. Cette affaire occasionna une guerre considérable dont on a fait mention ailleurs (39).

Conjuration à Naples.

Cependant quelques Seigneurs Napolitains, partisans de la maison d'Autriche, formerent un complot à Naples pour livrer cette ville à l'Archiduc. Ils cherchèrent à indisposer le petit peuple contre Philippe V. par les différens bruits qu'ils faisoient courir au désavantage de ce Prince. Ils publiaient que les Grands du royaume d'Espagne l'avoient abandonné, & qu'ils s'étoient déclarés pour l'Empereur; que les troupes Autrichiennes paroissent déjà sur les frontières des Etats de Naples, & qu'une puissante flotte s'avançoit vers les côtes. Ces discours firent impression, & quelques mutins commencèrent à s'assembler, & à prendre ouvertement le nom d'*Imperiaux*. Ils insultèrent ensuite ceux qui ne paroissent pas être de leur parti, & bien-tôt l'on s'aperçut que l'esprit de révolte avoit gagné un grand nombre de personnes. Cajetan Gamba Corta Prince de Macchia qui étoit dans les intérêts de la maison d'Autriche, se mit à la tête des rebelles. Les Conjurés ayant pris leurs mesures pour faire réussir leur projet criminel, ils résolurent de faire assas-

(39) Histoire d'Espagne de cette Introduction | 106 & suiv. Histoire de France partie seconde, tome premier, partie première, page | de, pag. 167 & suivantes.

ner le Vice-Roi, & de s'emparer ensuite du château-neuf. Ils se flattoient que la ville se trouvant sans chef & sans défense, seroit obligée de prendre le parti qu'on voudroit. Ils gagnèrent le cocher du Vice-Roi qui devoit s'arrêter à la fontaine de Medina, & leur donner le signal par un coup de fouet pour les avertir que son maître étoit sans suite. Spinelli de son côté avoit engagé quelques soldats de la garnison du château-neuf à fournir des armes aux Conjurés, dont les uns entrentoient dans la citadelle sous quelque prétexte, & les autres s'y introduisoient sous l'habit de payfans.

Le Vice-Roi assez heureux pour découvrir ce complot avant son exécution, trouva moyen de concert avec le Duc de Popoli, de traverser le dessein des factieux. Ceux-ci s'étant aperçu que leur secret avoit transpiré, n'en devinrent que plus furieux, & se déclarèrent ouvertement en faisant retentir par toute la ville le nom de l'Empereur. Ce premier mouvement se passa au milieu d'une nuit qu'ils avoient prise pour l'exécution de leur entreprise criminelle. Ces proclamations attirèrent la populace de tous côtés, & les Conjurés lui promirent l'abolition des taxes & des impôts. Ils allèrent ensuite aux prisons dont ils enfoncerent les portes, & après en avoir tiré les ouvriers en laine & en soie, ils mirent le feu au palais de la Vicairie, & tous les registres publics furent réduits en cendres. Ils s'emparèrent aussi de la tour de sainte Claire & de celle de saint Laurent où les Officiers de la ville tiennent leurs assemblées. Une grande partie de la Noblesse & des principaux du peuple s'étoient rendue auprès du Vice-Roi, qui étoit gardé outre cela par des troupes Espagnoles. On ignoroit encore le nombre des Conjurés, & l'on craignoit que toute la ville n'eût part à ce complot. Mais si-tôt qu'on se fut aperçu de leur foiblesse, & qu'il n'y avoit rien à redouter de la populace, on les attaqua avec tant de vigueur qu'ils furent chassés de tous les postes où ils s'étoient retranchés. Cette troupe de factieux fut à peine dissipée, que le calme fut rétabli par toute la ville, & le peuple fit retentir les rues de Naples du nom de Philippe V. Les chefs des Conjurés qu'on avoit fait prisonniers, furent punis de mort. Les autres villes où il y avoit aussi eu quelque émotion, rentrèrent dans le devoir aussi-tôt qu'elles eurent appris ce qui s'étoit passé à Naples.

Les progrès des Imperiaux dans le Milanais, & les mouvemens de quelques chefs de la dernière conjuration, obligèrent Philippe V. à se rendre en Italie. Il fit le 15 d'avril son entrée dans Naples, où il accorda diverses grâces à ses peuples. Il abolit plusieurs impôts, diminua considérablement celui de l'entrée des grains, déchargea le royaume de deux millions d'arrérages qui étoient dûs sur les revenus du patrimoine royal, & distribua les charges & les emplois aux grands Seigneurs qui s'en étoient rendus plus dignes, & fit mettre en liberté soixante-dix prisonniers, dont quelques-uns avoient eu part à la dernière conspiration. Le Clergé, la Noblesse & les autres Corps de l'Etat qui s'étoient assemblés à Naples, prêterent une seconde fois serment de fidélité au Roi, & ce Monarque les conserva dans tous les droits & privilèges dont ils avoient joui ou dû jouir sous les regnes précédens, & il leur en promit de nouveaux lorsque les circonstances deviendroient plus favorables. Les Napolitains pour marquer au Roi leur reconnaissance & la joie qu'ils avoient de voir leur Souverain, firent de grandes réjouissances, lui présentèrent trois

ROYAUME
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Philippe V. se
rend à Naples.

1702.

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Charles est re-
connu Roi de
Naples.

1707.

cens mille ducats en forme de don-gratuit, & prirent la résolution de faire élever dans la principale place de la ville la statue équestre de ce Prince. Le Pape le fit complimenter par le Cardinal Barberin son Légat à Latere. Philippe V. resta à Naples jusqu'au deux de juin : ce voyage affermit les peuples dans l'obéissance, & renversa pour quelque-temps les projets des partisans de la maison d'Autriche.

Le royaume des deux Siciles fut quelques années sans se ressentir des malheurs de la guerre; mais en 1707 il se forma un parti qui mit la couronne de Naples sur la tête de l'Archiduc Charles. Le Cardinal Pignatelli Archevêque de Naples, le Duc de Monteleone son frere & le Cardinal Grimani, chargé des affaires de l'Empereur (40), conduisirent cette intrigue. Lorsqu'ils eurent pris routes leurs mesures pour disposer une partie des Napolitains à se déclarer en faveur de l'Archiduc, ils engagèrent la Cour de Vienne à faire avancer un corps de troupes pour forcer le reste des Napolitains à se soumettre. Les Généraux de Thaun, Martinitz, Vaubonne & Bathé, furent chargés de conduire un corps de douze mille hommes pour cette entreprise. L'armée Autrichienne ne trouvant aucun obstacle sur la route, força la ville de Capoue à se rendre, & marcha ensuite vers Naples.

Le Vice-Roi après avoir pourvu les trois châteaux de ce qui étoit nécessaire pour faire une vigoureuse défense, se retira à Gaëte. Son absence fut causée que plusieurs factions éclatèrent, & que les habitans prirent la résolution de recevoir les Impériaux plutôt que de souffrir la rigueur d'un siège. Ils députerent au Général de Thaun & au Comte de Martinitz qui étoient à Aversé, & convinrent de se rendre aux propositions suivantes.

» Que les Napolitains seroient confirmés dans les privilèges qui leur
» avoient été accordés par Charles V. & Philippe IV. Que le nouveau Souve-
» rain établirait un port libre à Salerne; Qu'il seroit permis à la Noblesse
» Napolitaine comme aux roturiers, d'équiper des vaisseaux marchands pour
» faire fleurir le commerce; Qu'au moyen d'un droit modique levé sur les
» marchandises, le Souverain entretiendrait à ses dépens vingt vaisseaux,
» outre les galères du royaume pour veiller à la sûreté de la navigation contre
» les corsaires & les armateurs; Qu'il seroit fortifier la frontière de l'Etat
» ecclésiastique; Que les garnisons seroient composées moitié de troupes na-
» tionales, moitié de troupes étrangères; Que dans chaque place il y auroit
» deux Commandans, l'un Napolitain, & l'autre au choix du Prince; Que
» pour les châteaux de Naples, il nommerait un Gouverneur général pris
» du corps de la Noblesse Napolitaine, & que les Commandans de chacun
» de ces châteaux, seroient élus par les citoyens; Que le peuple choisiroit
» aussi un interprète des loix du royaume, qui ne pourroit jamais être revêtu
» d'aucun emploi par le Prince, ni soumis à d'autres juridictions qu'à celle
» des bourgeois de Naples; Que les Ministres du Prince seroient obligés de
» prendre leurs degrés dans le royaume; Qu'ils ne pourroient exercer leurs
» fonctions avant l'âge de trente ans, & sans avoir auparavant prêté serment
» de ne jamais préjudicier aux droits & privilèges de la nation; qu'enfin tous
» les bénéfices ecclésiastiques ne pourroient être données qu'à des Napolitains? »

(40) L'Empereur Leopold pere de Joseph & de l'Archiduc, étoit mort en 1705.

Ces conditions ayant été acceptées par le Comte de Thau, de nouveaux Députés apportèrent le 8 de juillet les clefs de la ville, & les Généraux de l'Empereur en prirent possession. Les trois châteaux qui auroient pu se défendre pendant quelque-temps, se soumirent aussi-tôt qu'ils en furent sommés à l'exception du château-neuf, qui donna des marques de son attachement à Philippe V. Il fut cependant obligé de capituler, & après avoir obtenu la permission de sortir avec toutes les marques d'honneur, il fut conduit à Gaëtte avec sa garnison. Toutes les villes du royaume imitèrent l'exemple de la Capitale, & Charles fut reconnu dans toutes les provinces.

Le Comte de Martinitz, Vice-Roi de Naples au nom de Charles, demanda un don-gratuit de 50000 écus pour l'entretien de l'armée Impériale. On fut étonné de cette demande; mais le Vice-Roi fit comprendre que le nouveau Roi n'avoit accordé un traité si avantageux, que dans l'espérance que les Napolitains feroient reconnoissans; que d'ailleurs il n'exigeoit cette somme que pour payer les troupes, qu'il seroit difficile de retenir dans le devoir si l'argent leur manquoit.

Cependant la ville de Gaëtte ou le Duc d'Escalona s'étoit jetté, étoit encore au pouvoir de Philippe V. Le Général de Thau l'assiéga par terre le 22 d'août; mais comme le chemin de la mer étoit libre, les Vice-Rois de Sardaigne & de Sicile y faisoient entrer continuellement des munitions de guerre & de bouche. Le Général Alleman ayant inutilement demandé une escadre pour attaquer par mer cette place qu'il désespéroit pouvoir prendre, eut recours à l'artifice. Il gagna un corps de Catalans qui étoit dans l'armée du Duc d'Escalona, & par le moyen de ces traitres il se rendit maître de la ville par surprise. Le Duc d'Escalona eut à peine le temps de se jeter dans le château. Il fut bien-tôt obligé de demander à capituler, parce que le Comte de Thau avoit menacé de faire pendre la garnison si elle ne se rendoit promptement. Le Général Autrichien refusa d'accorder aucune capitulation, & exigea que tous ceux qui étoient dans le château se rendissent à discrétion. Le Vice-Roi, le Duc de Bisaccia, le Prince de Cellamare, & plusieurs autres Seigneurs furent conduits à Naples où ils furent enfermés dans le château de Saint-Erme, & traités moins en prisonniers de guerre qu'en criminels d'Etat.

La dureté avec laquelle le Comte de Martinitz traita les Napolitains, excita quelques murmures; ce qui obligea la Cour de Vienne à donner la Vice-Royauté au Comte de Thau. Ce Seigneur ne traita pas les peuples avec moins de rigueur. Il commença par demander un nouveau subside de 400000 ducats, sous prétexte de l'employer à la conquête de la Sicile ou à celle des places de la côte de la Toscane. Il refusa des passe-ports aux Seigneurs Napolitains qui vouloient aller faire leur Cour à Vienne ou à Barcelonne, & obligea les soldats Espagnols à prendre parti dans les troupes Allemandes. Cette conduite le rendit odieux aux Napolitains, & lui fit perdre son crédit. On fut encore plus irrité contre lui lorsqu'on apprit qu'il avoit employé aux besoins pressans de la Cour de Barcelonne le subside qu'on lui avoit accordé pour la conquête de la Sicile, d'où les Napolitains tiroient la plus grande partie de leurs vivres. On souffrit bien-tôt par la disette des bleds, & la ville n'étoit plus en état de fournir le pain aux soldats de la garnison. Les Magis-

trats en firent leurs représentations au Vice-Roi, & le prièrent d'envoyer une partie de troupes dans la Calabre & dans les autres provinces où l'abondance étoit plus grande. Le Vice-Roi loin de se rendre aux prières des Magistrats, les menaça de les faire pendre si le soldat manquoit de pain. Le peuple informé des mauvaises intentions du Gouverneur, étoit disposé à la révolte; mais l'Elu par sa prudence trouva moyen de calmer les esprits pour quelque temps. Le Comte de Thaun prit de son côté toutes les mesures nécessaires pour maintenir le peuple & l'empêcher de se soulever. L'Archiduc instruit du mécontentement de ses nouveaux sujets, rappella le Comte de Thaun & mit en sa place le Cardinal Grimani.

L'Empereur mécontent de Clement XI. qui refusoit de donner l'investiture du royaume de Naples à l'Archiduc, fit publier par le Cardinal Grimani un decret, « par lequel il deffendoit de prendre à l'avenir l'investiture du » Pape pour les deux Siciles; parce que, disoit le decret, elles n'étoient » pas fiefs ecclésiastiques comme on l'avoit faussement cru jusqu'alors; Que » les Etats d'Avignon & de Benevent devoient être restitués à la couronne » de Naples, ayant été injustement usurpés, l'un par Clement VI. à la Reine » Jeanne Ire. & l'autre par Pie II. à Ferdinand I.; Que tous les évêchés du » royaume seroient à la libre disposition du Roi de Naples, nonobstant ce » qui avoit été réglé au contraire; qu'il y auroit alternative pour la collation » des bénéfices entre la daterie & les Evêques, & qu'on les confereroit aux » Diocésains, excepté ceux que sa Majesté trouveroit par la suite à propos » de réserver; Que les bénéfices du royaume seroient donnés aux nation- » naux, & demeureroient à la disposition du Roi, qui seul pourroit imposer » des pensions, les dateries ne devant plus le faire à l'avenir; Que les évê- » chés & autres bénéfices ne seroient plus tenus de payer les Annates à la » chancellerie; Qu'on ne pourroit pas assigner à Rome les Laïques du royaume, pour cause non-appartenante à la juridiction ecclésiastique sans le » consentement du Roi, & les Ecclésiastiques quand ils auroient été jugés » par les Metropolitains; Que les monasteres & abbayes ne pourroient être » imposés à aucune contribution par le Saint Siège; Qu'on supprimeroit dès- » lors le tribunal de la Nonciature à Naples; Que le tribunal de l'Eglise de » saint Pierre seroit aussi entierement annullé, &c. (41) »

Après cette déclaration l'Empereur résolut de forcer le Pape par la voye des armes, à se déclarer en faveur de l'Archiduc, & il y eut même quelques hostilités dans le Ferrarois. L'Empereur qui avoit fait avancer 12000 hommes sur les frontieres du Boulonnois, voulut avant que d'en venir aux dernieres extrémités, faire de nouvelles propositions au Pontife. « Il demandoit » que le Pape reconnût l'Archiduc pour Roi d'Espagne, & qu'il lui donnât » l'investiture; Que sa Sainteté désarmât, & mit ses troupes sur le pied où » elles étoient à son avènement au Pontificat; Qu'elle consentit que les troupes Imperiales qui se trouvoient dans les Etats de l'Eglise, y prissent des » quartiers d'hiver, puisqu'il n'étoit pas juste de les exposer à de longues » marches pendant la rigueur de la saison, & qu'enfin le Pontife s'obligeât » de donner aux Imperiaux un libre passage au travers des Etats de l'Eglise, » toutes les fois qu'il seroit nécessaire. »

(41) M. d'Egly histoire de Naples. Journal historique tom. 9 pag. 257 & suiv.

On fut long-temps à délibérer sur la réponse qu'on devoit faire ; mais le Marquis de Prié déclara au Pape qu'il ne pouvoit lui accorder que jusqu'au 15 de janvier, & qu'alors il se verroit forcé d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus si le Pape ne consentoit à signer le traité que l'Empereur exigeoit.

Le Pape employa inutilement les remontrances & les prières, & il se vit contraint de signer le traité qu'on nomma *d'accommodement*. Il portoit : « Pour » ce qui regarde l'affaire principale, que le Pape désatmeroit & réduiroit » ses troupes au nombre de cinq mille hommes, la réforme du reste devoit » se faire une moitié dans dix jours, & l'autre immédiatement après la ra- » tification du traité : Que les troupes Impériales évacueroient les terres de » l'Eglise, à la réserve de six regimens de mille hommes chacun, auquel » Clement XI. feroit fournir la subsistance : Que le Pape congédieroit les » François & les Espagnols qui étoient à son service : qu'il donneroit libre » passage aux troupes Impériales qui iroient & viendroient du royaume de » Naples en Lombardie, & qu'il feroit démolir les nouveaux forts & châ- » teaux construits sur les frontieres de Naples & du Mantouan ; Qu'il ne » donneroit point de secours ni de retraite aux mécontents de Naples, ni » aucune assistance aux autres ennemis de l'Empereur : Que Comachio & ses » dépendances resteroient entre les mains de ce Prince : Que cependant il » feroit nommé des Commissaires pour regler les prétentions de l'Empe- » reur, tant sur ce sief que sur les Etats de Parme, de Plaisance & autres, » comme il seroit permis au Pape de faire faire à la Cour de Vienne des re- » montrances sur les articles ci-dessus, sans néanmoins en retarder l'exé- » cution (42). »

Il n'avoit point été fait mention dans ce traité de la reconnoissance de l'Archiduc pour Roi d'Espagne, ni de l'investiture pour le royaume de Naples ; mais ces deux affaires avoient été renvoyées à l'examen d'une congregation approuvée par le Pape & par le Marquis de Prié, & qui étoit composée de quinze Cardinaux tous Allemans ou Italiens. On ne put rien y décider à cause du partage des sentimens. La plupart prétendoient que le Pape ne pouvoit reconnoître l'Archiduc après avoir reconnu Philippe V. & que l'Empereur devoit être satisfait de ce que la Cour de Rome n'avoit accordé l'investiture à aucun de ces deux Princes. Le Pape esperoit que la paix le tireroit de l'embarras où il se trouvoit, & qu'alors il pourroit se déclarer sans faire de mécontents. Cependant les Cours de Versailles & de Madrid rappellerent les Ambassadeurs qu'ils avoient à Rome, & congédièrent les Nonces du Pape. Les Impériaux de leur côté continuèrent leurs hostilités sur les terres de l'Eglise, esperant par ce moyen forcer le Pape à se déterminer.

Le Pontife tint ferme autant qu'il le put, mais de nouvelles menaces du Marquis du Prié ne lui permirent pas de différer plus long-temps à prendre un parti. Il se vit dans la nécessité de déclarer publiquement qu'il reconnoissoit l'Archiduc Charles d'Autriche IIIe. du nom, pour Roi Catholique & des Espagnes, sans prétendre que cette déclaration put préjudicier aux droits de Philippe V. aussi Roi Catholique & des Espagnes. Cette déclaration ne satisfit point entierement l'Empereur Joseph, & ses differens avec Clement XI. ne

(42) M. d'Egly. Ibid.

224 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

furent terminés que par la mort de l'Empereur, arrivée le 17 d'avril 1711.

L'Archiduc son frere ayant été élu à la place & connu sous le nom de Charles VI. se vit abandonné d'une partie de ses alliés. La trop grande puissance de la France avoit excité la jalousie de ses voisins, & ce même motif engagea plusieurs souverains de l'Europe à se détacher des intérêts de Charles VI. Ces raisons déterminèrent l'Angleterre, le Duc de Savoye, le Roi de Portugal, le Roi de Prusse, l'Electeur de Brandebourg & les États Généraux à signer à Utrecht le 11 d'avril 1713, un traité de paix avec la France & Philippe V. & ce ne fut qu'en 1714 que l'Empereur consentit à signer un traité avec la France, & tous les différens entre Philippe V. & Charles VI. ne furent terminés qu'en 1720.

Entre les différens articles du traité d'Utrecht, on regla que Philippe V. seroit reconnu pour Roi d'Espagne; que le royaume de Sicile seroit donné en toute propriété à Victor Amedée II. Duc de Savoye, & que Naples, Milan, la Sardaigne & généralement toute l'Italie jouiroient d'une parfaite neutralité & demeureroient dans l'Etat où elles se trouvoient alors (43).

Victor Amedée
prend possession
de la Sicile.

1713.

En conséquence du traité signé à Utrecht, Victor Amedée II. Duc de Savoye prit publiquement à Turin le 22 de Septembre, le titre de Roi de Sicile. Il se rendit dans cette isle le 2 d'octobre suivant, pour s'y faire reconnoître par ses nouveaux sujets. Il étoit à peine en possession de ce royaume qu'il eut un différend considérable avec le Pape Clement XI. au sujet du droit de la légation héréditaire qui appartient aux Rois de Sicile, & qui avoit été accordée en 1098 au Comte Roger par Urbain II. Cette querelle n'étoit pas encore finie lorsque Victor Amedée consentit à monter sur le trône de Sardaigne en échange de celui de Sicile.

Les Espagnols
se rendent maîtres
de la Sicile.

1718.

Cet échange avoit été proposé dans le traité de la triple alliance fait en 1718, & le Duc de Savoye étoit prêt à y accéder & à remettre cette isle entre les mains des Imperiaux, lorsque le Cardinal Alberoni Ministre d'Espagne forma le projet de s'en emparer. Une flotte considérable commandée par Don Antonio de Castagneta, alla débarquer six mille hommes à Palerme que les Piémontois au nombre de cinq cens abandonnerent aussi-tôt. Le débarquement se fit aux acclamations de *vive Philippe V.* & les Espagnols prirent possession de cette ville le premier de juillet, au nom de leur Souverain. Les châteaux qui furent attaqués le 12 par les ordres du Marquis de Leede, se rendirent à discretion au bout de deux jours. Après cette expédition Don Luc Spinola à la tête de la cavalerie, marcha du côté de Messine, & le Marquis de Leede qui s'étoit rembarqué avec son infanterie, fit une descente à l'embouchure septentrionale du canal de Messine. Les Piémontois abandonnerent d'abord la tour du Phare, & se retirèrent dans la ville; mais connoissant les dispositions des habitans qui vouloient se rendre aux Espagnols, ils quitterent bien-tôt leurs postes à dessein de renforcer les garnisons des châteaux. Le Senar & les Magistrats porterent alors les clefs de la ville au Général Espagnol, & lui prêterent serment de fidélité au nom de Philippe V. ceci se passa le 24 de juillet. Différens corps de troupes Espagnoles s'emparerent en même-temps de Termini, & bloquerent Syracuse, Trapani & Milazzo.

(43) Voyez l'hist. de France de cette Introduction tom. I. part. II. pag. 381 & suiv.

Les puissances qui employoient leur médiation pour rétablir la paix entre l'Empereur & Philippe V. redoublèrent alors tous leurs efforts pour forcer la Cour de Madrid à terminer la guerre. L'Amiral Bing, par ordre de la Cour d'Angleterre, se présenta devant Messine, & signifia au Marquis de Leede qu'il étoit chargé de la part du Roi son maître de s'opposer à toutes les entreprises qu'on feroit pour troubler la neutralité accordée à l'Italie par le traité d'Utrecht. Les réponses qu'il reçut du Général Espagnol, lui ayant fait connoître qu'il étoit dans la résolution de continuer les hostilités, il attaqua le 11 d'août la flotte Espagnole, lui enleva ou brûla quelques vaisseaux, & força les autres à prendre la fuite. L'Espagne se plaignit hautement de la conduite des Anglois, & se disposa à continuer la guerre. L'Empereur qui avoit conclu la paix avec les Turcs à Passarowitz, fit passer des troupes en Italie pour y attaquer les Espagnols.

Ceux-ci s'étoient à la fin rendus maîtres du château de San-Salvatore, & formoient le siège de Milazzo. L'Amiral Bing qui avoit reçu ordre de secourir cette place, fit d'abord une tentative sur l'île de Lipari; mais cette entreprise n'ayant point réussi, il alla débarquer 10000 hommes de troupes Impériales aux environs de Milazzo. Caraffè & Vetterani qui les commandoient, attaquèrent les Espagnols: le combat fut très-vif de part & d'autre, & chacun s'attribua la victoire. Jusqu'alors les Piémontois avoient refusé de rendre aux Impériaux Siracuse & quelques autres places, parce que le Duc de Savoye n'étoit pas encore en possession de la Sardaigne. L'Amiral Bing employa si heureusement sa médiation, que les Piémontois consentirent à remettre au Général Mercy tous les postes qu'ils occupoient. Les Espagnols qui n'avoient pu recevoir le secours qu'ils attendoient, se virent obligés de lever le siège de Milazzo. Les Impériaux maîtres de Siracuse, les battirent près de Francavilla dans la vallée de Demona. Malgré cet avantage, ils ne purent les chasser de leur camp de Francavilla, où le Marquis de Leede s'étoit forifié. Le Général Mercy s'empara ensuite de Messine, des châteaux & de la citadelle, qui se rendirent par capitulation.

Le Roi d'Espagne qui avoit fait en même-temps plusieurs pertes sur les frontières de son royaume, ouvrit enfin les yeux sur la conduite du Cardinal Alberoni, & le priva du ministère. Il n'y eut plus alors d'oppositions à la paix, & Philippe V. souscrivit aux conditions qui servoient de base à la quadruple alliance. Les Ministres d'Angleterre & d'Espagne à la Haye, y signèrent en conséquence le 20 de février une suspension d'armes, jusqu'à ce qu'on eut assemblé un Congrès où l'on termineroit toutes les affaires. Philippe V. pour préliminaires, renonça par acte du 22 du juin aux Etats demembrés de sa couronne & possédés par l'Empereur.

La publication de suspension d'armes en Sicile, n'empêcha pas les Impériaux de continuer les hostilités. Il y eut même deux actions assez vives, l'une le 30 d'avril & l'autre le 3 de mai. Enfin le 6 du même mois, le Marquis de Leede, le Comte de Mercy, & l'Amiral Bing après plusieurs conférences, signèrent un traité conventionnel pour l'évacuation de la Sicile, dont l'Empereur fut mis en possession en même-temps que la Sardaigne fut cédée au Duc de Savoye. Ce Prince avoit régné huit ans sur la Sicile.

Charles VI. reconnu par les puissances de l'Europe pour Roi de Naples &

Tome II.

Ff*

ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

Des Impériaux
se rendent maîtres de la Sicile.

1719.

1720.

 ROYAUMES
DE NAPLES
ET DE SICILE.

1711.

1715.

1718.

de Sicile, en reçut l'investiture le 18 de juin 1711, par Innocent XIII. successeur de Clement XI. & le Connetable Colonne présenta la haquenée au nom de l'Empereur. Ce Monarque assura de la possession des deux Siciles par le traité définitif signé le 30 d'avril 1715, renouvela les sollicitations à la Cour de Rome pour obtenir une Bulle qui lui confirmât la jouissance du droit de légation que Clement XI. avoit prétendu anéantir. Sous son Pontificat & sous celui d'Innocent XIII. cette affaire demeura en suspens. Benoît XIII. successeur de ce dernier, donna satisfaction à la Cour de Vienne par la Bulle du 30 d'août 1718, qui dérogeant à celle de Clement XI. rétablit l'Empereur dans le droit de légation. Cette Bulle est en forme de règlement, tant sur les causes qui doivent être de la compétence du tribunal de la Monarchie, que sur la manière d'y procéder. Les diverses causes qui y sont insérées souffrirent beaucoup d'oppositions de la part de quelques Cardinaux, jaloux des immunités & des prérogatives du Clergé de Sicile.

1733.

 DON CARLOS
Roi des deux
Siciles.

1736.

Par le traité de la quadruple alliance, on avoit accordé à Don Carlos fils de Philippe V. la succession éventuelle des Etats de Parme & de Toscane; cependant après la mort du Duc de Parme, l'Empereur fit des difficultés continuelles pour empêcher Don Carlos de prendre possession de ces duchés. La Cour d'Espagne irritée de la conduite de l'Empereur, étoit résolue de forcer ce Monarque par la voye des armes à exécuter les articles du traité, lorsque la France se vit obligée de déclarer la guerre à Charles VI. pour faire valoir les droits du Roi Stanislas sur la couronne de Pologne. Les Rois d'Espagne & de Sardaigne se joignirent aux François, & après trois années de guerre (44), les hostilités cessèrent en 1736, & le traité de paix fut signé à Vienne le 18 de Novembre. Entre les différens articles de ce traité, il fut réglé que les royaumes de Naples & de Sicile appartiendroient à Don Carlos, qui en avoit fait la conquête pendant la guerre (45), & qui avoit déjà été couronné Roi de ces deux royaumes. Ainsi ces deux Etats rentrèrent de nouveau sous la domination Espagnole.

A peine Don Carlos eut-il été reconnu Roi des deux Siciles par le traité de Vienne, qu'on arrêta les articles du mariage de ce Monarque avec la Princesse Marie Amélie Walburge, fille aînée de Frederic Auguste Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Le Comte de Fuencarla Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Vienne, fit la demande de la Princesse, & soucrivit au contrat de mariage qui fut signé à Dresde le 19 de Mars 1738. Le Prince Royal de Pologne, chargé de la procuration de Don Carlos, fit le 9 du mois de mai suivant, la cérémonie d'épouser au nom de ce Monarque, la Princesse Amélie qui partit le 12 pour se rendre à Naples (46).

(44) Voyez l'histoire de France de cette Introduction. tome I. Partie II. page 393. & suivant.

(45) Ibid.

(46) Don Carlos avoit été obligé de demander les dispenses nécessaires, à cause du degré de parenté qui étoit entre lui & cette Princesse. Philippe Guillaume Electeur Palatin, mort en 1691, eut entre autres enfans; 1°. Dorothee Sophie mariée à Antoine Far-

nese II. dernier Prince de la maison, Duc de Parme & de Plaisance, dont elle eut Elisabeth, qui devint Reine d'Espagne & fut mere de Don Carlos. La seconde fille de Philippe Guillaume, fut Eleonor Magdeleine, troisième femme de l'Empereur Leopold. De ce mariage naquit l'Empereur Joseph, dont la fille aînée Marie Joseph épousa le Roi de Pologne, Electeur de Saxe aujourd'hui regnant. Ainsi l'Electeur Philippe Guillaume

La Cour de Rome, qui jusqu'alors avoit différé de donner l'investiture du royaume de Naples, consentit enfin à l'accorder à Don Carlos. Clément XII. en donna la Bulle le 18 de Mai, & le Cardinal Acquaviva, Ministre du Roi des deux Siciles, ayant prêté serment de fidélité entre les mains du Pape au nom de son Souverain, la Bulle fut envoyée à Naples par l'Avocat Storace. Don Carlos fit présenter le 18 de juin au Pape par le Connetable Colonne, la haquenée que le Souverain Pontife avoit refusé de recevoir jusqu'alors.

Cependant la Princesse de Saxe étoit arrivée le 19 du même mois à Gaëte où le Roi étoit allé l'attendre. La bénédiction nuptiale fut faite par les mains de l'Evêque de cette ville, dans la Chapelle du palais. Trois jours après, la Cour retourna à Naples où il y eut les fêtes les plus brillantes, & le 1 de juillet, le Roi & la Reine firent leur entrée publique avec une magnificence digne de cette auguste cérémonie. Ce fut vers ce même-temps que le Roi institua l'ordre de saint Janvier (47), dont il se déclara le Grand Maître, & qu'il unit à perpétuité à sa couronne. « Les Chevaliers doivent être au nombre de soixante, le Roi se réservant la liberté de l'augmenter ou diminuer. Il faut qu'ils soient nobles de quatre quartiers, & les Statuts leur imposent l'obligation de faire consister leur gloire à défendre à quelque prix que ce soit la Religion Catholique, de s'employer de toutes leurs forces à faire cesser les inimitiés qui pourroient naître entre les Confrères : De promettre au Roi par serment une fidélité inviolable : De tâcher d'assister journellement à la Messe : De communier à Pâques & le 19 de septembre fête de saint Janvier : De faire dire une Messe solennelle, & de réciter l'Office des morts pour le repos de l'ame de chaque Chevalier : De ne point appeler en duel, & de n'accepter aucun défi pour quelque raison que ce soit, mais de s'en rapporter à la décision du Roi sur leurs différends, & de donner même tous leurs soins pour prévenir les duels parmi ceux qui ne seroient pas de l'Ordre : D'assister à toutes les Chapelles publiques que le Roi tiendra à l'honneur du saint, pour y prendre place chacun suivant l'ordre de sa promotion, & afin que ces Statuts soient connus de chaque Chevalier, il leur est ordonné d'en avoir toujours une copie. La marque de l'Ordre est une croix, ayant une fleur de lys dans chacun de ses quatre angles intérieurs, & au milieu l'image de saint Janvier, tenant de la main gauche le livre de l'Evangile, & sur ce livre les Armoises (48) du précieux sang, & de la main droite le bâton pastoral. La devise est *in Sanguine Fædus*. On porte cette croix en écharpe de l'épaule droite à la gauche, attachée à un ruban incarnat noiré en mémoire du martyre de ce saint, & la même croix doit être brodée en argent au côté gauche des habits sur la poitrine. « Le Roi donna les marques de cet ordre à ceux qui s'étoient signalés pour son service, & il les reçut lui-même le 4 d'août dans l'Eglise Métropolitaine ; par les mains du Cardinal Archevêque de Naples.

Don Carlos jaloux du bonheur & de la gloire de ses nouveaux sujets, em-

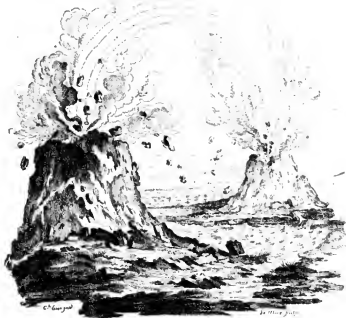
étoit bisayeul du Roi des deux Siciles, & triayeul de la Reine son épouse.

(47) Voyez les Statuts de cet Ordre dans le Journal historique de mai 1739.

(48) On nomme ainsi des phioles de verre où l'on conserve à Naples du sang de saint Janvier.

ploya les commencemens de son regne à mettre un meilleur ordre dans les finances, à rétablir le commerce & à faire fleurir les sciences & les arts. Il fit des changemens avantageux dans le gouvernement intérieur de ses Etats. Le conseil collatéral qui partageoit avec les Vice-Rois le poids du gouvernement, n'étant plus alors nécessaire, fut entièrement supprimé. Le Roi créa à la place quatre Charges de Secrétaires d'Etat : la première pour le département de la guerre, la Marine & les affaires étrangères ; la seconde, pour les affaires de grace & de Justice ; la troisième, pour l'administration des Finances ; & la quatrième, pour le droit de patronage & les autres affaires ecclésiastiques. Il supprima aussi les Vicaires généraux des Provinces, & attribua les fonctions de leurs Charges, en ce qui concerne la Police & les Finances aux Présidens des Cours de la Vicairie qui avoient déjà l'administration de la justice. Ce qui ne tendoit qu'à diminuer le nombre des Officiers, & par conséquent des dépenses inutiles. En un mot, Don Carlos s'est toujours uniquement occupé des moyens de soulager son peuple, qui voit revivre dans ce Prince tous les grands Rois que l'amour pour leurs sujets à rendus si chers à la postérité.

Fin de l'Histoire du royaume de Naples.





INTRODUCTION

A L'HISTOIRE

UNIVERSELLE.

CHAPITRE QUATRIEME.

DU GRAND DUCHÉ DE TOSCANE.



L'HISTOIRE de ce grand Duché offre deux objets principaux; sçavoir l'histoire de Florence comme République, & celle de Toscane comme Souveraineté ou Duché. L'histoire de la République commence à la fin du treizieme siècle, lorsque l'Empereur Rodolphe 1er. Chef de la maison d'Autriche reconnut que Florence étoit une ville libre & indépendante. Elle perdit sa liberté en passant sous la domination d'Alexandre de Medicis, que Charlequint avoit fait Duc de Florence, en lui donnant en mariage Marguerite sa fille naturelle. L'histoire du grand Duché de Toscane comme souveraineté, renferme l'histoire de Florence & de son territoire, & celle de Pise avec la seigneurie de Sienne; mais Florence comme le lieu principal de la résidence des grands Ducs, est toujours l'objet essentiel de cette principauté.

L'origine de Florence est très-ancienne, puisque selon le sentiment des meilleurs Historiens, elle fut bâtie avant l'Empire d'Auguste, à quelques

Origine & progrès de la ville de Florence.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

milles de Fiesole. On prétend qu'elle fut formée d'une de ces colonies que le Dictateur Sylla avoit établies dans cette dernière ville. Les marchés qui se tenoient dans la plaine entre le pied de la montagne sur laquelle est située Fiesole & la rivière d'Arno, obligèrent les marchands à construire quelques habitations, qui d'abord formèrent un bourg. Il s'agrandit tellement dans la suite, qu'il fut regardé comme une ville assez considérable d'Italie. Elle profita beaucoup sous la domination des Romains, & elle étoit fort riche & très-peuplée, lorsqu'elle fut prise & ruinée par Totila Roi des Goths vers le milieu du sixième siècle : Charlemagne, maître de l'Italie, la fit rebâtir environ 150 ans après. Depuis ce temps jusqu'en 1215, elle suivit le sort des autres villes de la Toscane, c'est-à-dire qu'elle fut soumise aux descendants de Charlemagne d'où elle passa sous la puissance des Berengers, & ensuite des Empereurs Allemands. Ce fut sous le règne de ces derniers, que les Florentins s'emparèrent de la ville de Fiesole.

Troubles dans
cette ville.

1215.

Toute l'Italie s'étant partagée entre l'Empereur & le Pape, les Florentins restèrent unis entr'eux jusqu'à l'an 1215, n'étant uniquement occupé que de leur propre conservation; mais une aventure arrivée à un Citoyen, & qui paroissoit ne devoir intéresser que quelques particuliers, excita dans la ville des troubles dont les suites devinrent si funestes aux Florentins. Un Gentilhomme nommé Buondelmonte, l'aîné de cette illustre famille, s'étoit engagé à épouser une demoiselle de la maison des Amedei (1). Ce jeune cavalier s'étant laissé surprendre par les charmes d'une demoiselle de la maison des Donati, oublia bien-tôt les premiers engagements qu'il avoit pris, & consentit à donner la main à celle dont la beauté l'avoit séduit. Les Amedei n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle; qu'ils résolurent de venger l'affront que Buondelmonte avoit fait à leur parente. Mofcadi Lamberti qui s'étoit chargé de cette vengeance, l'assassina près le vieux pont de l'Arno, & le renversa mort au pied du pilastre qui soutenoit la statue de Mars, ancienne Idole des Florentins.

La mort de ce jeune Seigneur mit toute la ville en mouvement, & divisa la Noblesse en deux factions, qui prirent le nom de Guelfes & des Gibelins. Les Buondelmonte furent les chefs de la première, & les Uberti avec les Amedei se mirent à la tête de la seconde (2). Ces deux factions se répandirent bien-tôt dans toutes les autres villes d'Italie, & y causèrent des maux effroyables. Elles troublèrent la ville de Florence jusqu'au temps de Frederic I. Roi de Naples, qui voulant étendre sa domination aux dépens de l'Eglise, favorisa les Gibelins & en chassa les Guelfes. Ces derniers se retirèrent dans les villages qui sont au haut du Val d'Arno où ils avoient des châteaux, dans lesquels ils s'enfermèrent pour soutenir l'effort de leurs ennemis. Après la mort de Frederic, l'union parut rétablie entre les Guelfes & les Gibelins, & ces premiers furent reçus dans la ville.

Les Florentins
secouent le
joug.

Les Florentins songèrent alors à se mettre en liberté, & prirent divers arrangements afin de trouver les moyens de la conserver. Ils partagèrent la ville en six quartiers, & élurent douze Citoyens qui devoient commander à ces six quartiers, & gouverner tous ensemble la République. On leur don-

(1) Ou Amidei selon Nicolas Machiavel.

(2) Je repete ici que les Guelfes étoient du parti des Papes, & que les Gibelins soute-

noient les intérêts des Empereurs. Histoire de Naples de cette Introduction. pag. 118 note 8.

na le nom d'Anciens, & il fut réglé qu'on les changeroit tous les ans. On choisit en même temps deux Juges étrangers, dont l'un s'appelloit le Capitaine du peuple, & l'autre Podestâr. On leva aussi vingt compagnies dans la ville, & soixante & seize dans la campagne : toute la jeunesse eut ordre de s'enrôler, & de se tenir prête à marcher routes les fois qu'elle seroit commandée par le Capitaine ou par les Anciens. Chaque corps de ces troupes dont les armes étoient différentes, portoit un drapeau différent. On en donnoit de nouveau tous les ans le jour de la Pentecôte, & cette cérémonie se faisoit avec beaucoup de pompe. On avoit inventé un grand char qui étoit tiré par deux bœufs, & au-dessus duquel on voyoit flotter un drapeau blanc & rouge. Il étoit destiné à servir de retraite aux troupes lorsqu'elles étoient repoussées, & ce petit obstacle qu'ils oppoïoient aux ennemis, leur facilitoit le moyen de se rallier. Lorsqu'on avoit résolu de se mettre en campagne, on conduisoit ce char au marché-neuf, & on le consignoît avec grande pompe entre les mains des Chefs du peuple. Les Florentins avoient encore coutume avant que de commencer les hostilités, de sonner pendant un mois une certaine cloche, afin d'avertir l'ennemi de se tenir sur ses gardes ; car ils avoient pour maxime qu'on ne devoit jamais user de surprise. On portoit aussi cette même cloche en campagne, & elle servoit à avertir les soldats de tour ce qu'ils devoient faire (3).

Ce fut sous cette sorte de gouvernement, qui dura dix ans, que Florence monta à un tel degré de puissance qu'elle devint le chef de route la Toscane, & qu'elle fut regardée comme une des premières villes de l'Italie. Les Florentins après avoir soumis les villes de Pistoie, d'Arezzo, de Sienne, de Volterra, & plusieurs autres châteaux, amenèrent à Florence une partie des habitants de ces places. La faction des Guelfes étoit alors la plus forte, car le peuple ne pouvoit souffrir les Gibelins qui l'avoient traité avec trop de hauteur sous le règne de Frederic I. D'ailleurs les Florentins avoient pris le parti du Pape, dans l'espérance de pouvoir plus facilement conserver leur liberté sous la protection de Rome, que sous l'autorité des Empereurs qui pourroient la leur ravir. Les Gibelins dont le crédit étoit entièrement tombé, crurent avoir trouvé l'occasion de se relever à l'avènement de Mainfroi au trône de Naples ; mais le traité qu'ils firent avec ce Prince, ne put être si secret que les Anciens ne le découvrirent. On résolut alors de prévenir leurs desseins, & les Uberti reçurent ordre de comparoître pour rendre compte de leur conduite. Les Uberti refusèrent d'obéir aux Anciens, & levant alors ouvertement l'étendard de la révolte, ils prirent les armes & se fortifièrent dans leurs maisons. On fut obligé de les y attaquer, & le parti des Guelfes se trouvant le plus fort, les Gibelins se virent forcés d'abandonner la ville & de se retirer à Sienne. Les secours qu'ils reçurent de Mainfroi, les mirent en état de repousser les Guelfes, & d'en tailler en pièces une grande partie auprès de la rivière d'Arbie. Ceux qui purent échapper au fer du vainqueur, allèrent chercher en asyle dans la ville de Lucques. Jourdan qui commandoit les troupes Napolitaines, ne donna pas le temps aux vaincus de se reconnoître. Profitant de sa victoire il se rendit maître de Flo-

(3) Histoire de Florence par Nicolas Machiavel. Liv. II.

tence & la priva de la liberté dont elle jouissoit depuis peu de temps. L'aversion que le peuple avoit contre les Gibelins, augmenta encore par la conduite du Comte Jourdan. Ce Général dont la présence étoit nécessaire dans le royaume de Naples où il y avoit de grands troubles, laissa à Florence pour Vicaire royal le Comte Gui Novello Seigneur de Casentino. Dans une assemblée que ce Comte tint avec les Gibelins à Empoli, la destruction de la ville de Florence fut résolue, comme étant la seule qui put empêcher le parti Gibelin de se soutenir en Toscane. Ce projet auroit eu son exécution sans la fermeté & la grandeur d'ame de Farinata Uberti, un des célébres partisans des Gibelins. Quoiqu'il fut grand ennemi des Guelfes, il ne put consentir à la ruine de sa patrie, & il déclara qu'il en prendroit la défense avec la même valeur qu'il avoit fait voir en attaquant les Guelfes. L'estime que l'on avoit pour ce grand homme, ramena les esprits à la douceur, & leur fit chercher d'autres moyens de relever leur parti.

Cependant le Comte de Bologne avoit forcé les Lucquois à chasser de leurs Etats les Guelfes qui s'y étoient réfugiés. Ceux de l'Arme qui étoient en guerre avec les Gibelins, engagèrent ces Guelfes à marcher à leur secours. Les Gibelins furent vaincus, & leurs terres furent partagées entre ceux qui par leur valeur avoient le plus contribué à la victoire. Les Guelfes de Florence étant devenus par ce moyen riches & puissans, offrirent leurs services au Pape Clement IV. qui avoit appelé Charles d'Anjou à la couronne de Naples. Le Pontife en reconnaissance de ces offres, leur donna son enseigne, que les Guelfes ont toujours portée depuis en temps de guerre, & c'est la même dont on se sert encore aujourd'hui à Florence.

1266.

Charles d'Anjou étant monté sur le trône de Naples, employa aussi les Guelfes de Florence, ce qui rendit leur faction plus considérable, & diminua beaucoup celle des Gibelins. Ceux qui gouvernoient à Florence avec le Comte Novello, penserent qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre pour gagner le peuple de Florence, que celui de le traiter avec douceur. Ils commencerent à rendre à la *Commune* la part qu'elle avoit eue autrefois au gouvernement. Ils choisirent pour cet effet trente-six habitans du menu peuple, & deux Nobles pour travailler à la réforme de l'Etat. Ces nouveaux Elus partagerent toute la ville en corps de métiers, & nommerent pour chacun de ces corps un Magistrat qui devoit connoître des différends. Chaque corps eut aussi son drapeau, sous lequel il devoit se ranger toutes les fois qu'on seroit obligé de prendre les armes. Ces corps de métiers furent d'abord au nombre de douze, sept grands & cinq petits. Ces derniers se multiplièrent dans la suite jusqu'au nombre de quatorze, ce qui fit vingt-un en tout.

Le Comte Novello voulut imposer une taille pour l'entretien des troupes; mais il y trouva tant d'oppositions, qu'il ne jugea pas à propos d'employer la force. Il reconnut trop tard l'imprudence qu'il avoit eue de rendre la puissance au peuple, & il prit alors la résolution de lui enlever de nouveau toute l'autorité. Les trente-six qui découvrirent son dessein, firent mettre tout le peuple sous les armes: ce qui effraya tellement les Gibelins, qu'ils se retirèrent dans leurs maisons. Le Comte Novello rassembla ses troupes, & marcha à la rencontre des corps de métiers. Le combat fut vif de part & d'autre; le Général Napolitain voyant la plus grande partie de ses troupes
hors

hors de combat, se retira la nuit à Prato avec les débris de son armée. Il voulut le lendemain retourner à Florence, mais les habitans se défendirent avec tant de valeur, qu'il fut obligé de renoncer à son entreprise, & d'aller s'enfermer à Cafentino. Le peuple de Florence devenu libre par la retraite de ce Comte & des Gibelins, songea à rétablir l'union entre les citoyens. On rappella tous ceux qui étoient sortis de la ville, tant Guelfes que Gibelins, & on consentit à oublier le mal que ces derniers avoient fait à la ville. Il resta cependant toujours un esprit de discorde qui ne tarda pas à éclater.

L'arrivée de Conradin, neveu de Mainfroi, en Italie, parut un événement favorable aux Gibelins pour s'emparer du gouvernement. Les Guelfes craignant de tomber sous la puissance de leurs ennemis, engagèrent Charles d'Anjou à leur envoyer des troupes pour se défendre. Le Roi de Naples qui sentoit de quelle conséquence il étoit pour lui de maintenir les Guelfes dans ses intérêts, consentit à leur demande, & fit marcher des troupes de ce côté-là. Les Gibelins ne se croyant plus en sûreté dans la ville, en sortirent promptement, & n'attendirent pas qu'on les forçât à se retirer.

Après la retraite des Gibelins, le gouvernement prit une nouvelle forme. On élut douze Chefs qui devoient exercer la Magistrature pendant deux mois, & ils prirent le titre de *bons hommes* à la place de celui d'*Anciens* qu'on avoit donné aux Magistrats précédens. On établit ensuite un conseil de quatre-vingt Bourgeois, & un autre de cent quatre-vingt personnes tirées de la populace. Tous ces conseils joints ensemble, formoient le grand conseil ou le conseil général. On en créa encore un autre de cent vingt personnes, composé d'artisans, de Bourgeois & de Nobles : celui-ci étoit chargé de faire exécuter les délibérations des autres conseils, & de distribuer toutes les charges de la République (4). Les Guelfes eurent grande part à toutes ces Magistratures & aux autres charges ; ce qui les mit en état de résister aux Gibelins, dont on partagea les biens en trois parties. La première fut consignée au profit du public, la seconde fut assignée au Magistrat du parti appelé les *Capitaines*, & la troisième fut adjugée aux Guelfes pour les dédommager des pertes qu'ils avoient faites (5).

Les Florentins restèrent tranquilles jusqu'à l'avènement de Grégoire X. à la Chaire de saint Pierre. Ce Pontife s'étant rendu à Florence pour passer en France, vouloir rétablir l'union dans la ville, & obtint qu'on écouterait les Agens des Gibelins, afin de trouver des moyens pour les faire rentrer dans leur patrie. Les Guelfes consentirent enfin au rappel de leurs ennemis, mais la crainte empêcha ces derniers de profiter de l'accommodement qui avoit été conclu. Le Pape rejetant la faute sur la ville, l'excommunia, & elle resta dans l'interdit jusqu'à la mort du Pape arrivée l'an 1276 : Innocent V. son successeur leva les censures que Grégoire avoit prononcées contre cette ville.

La puissance des Guelfes réduisit la ville de Florence dans un triste état. La Noblesse méprisant les loix que son crédit rendoit impuissantes, commettoit toutes sortes de défordres & de violences dans la ville. Les Chefs du peuple employeroient tous les moyens possibles pour arrêter cette licence, & rappellèrent les bannis. Au lieu de douze Gouverneurs, on en établit

(4) Nicolas Machiavel.

(5) Ibid.

Tome II.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

1182.

quatorze; savoir sept de chaque parti. Cette nouvelle Magistrature étoit annuelle, & les sujets devoient être choisis par le Pape. Ce gouvernement ne subsista que deux ans. Martin IV. ayant rendu à Charles d'Anjou Roi de Naples, toutes les prérogatives que Nicolas III. son prédécesseur lui avoit ôtées, les factions se reveillèrent alors en Toscane. Les Florentins se souleverent contre le Gouverneur, qui étoit dans leur ville de la part de l'Empereur, & donnerent encore une nouvelle forme au gouvernement, afin de venir à bout de priver les Gibelins des charges qu'ils possédoient, & d'obliger la Noblesse à rester tranquille. Les corps des métiers à la place des quatorze Gouverneurs qu'on avoit établi en dernier lieu, choisirent trois citoyens à qui ils donnerent le nom de *Prieurs*. Ceux-ci devoient gouverner la République pendant deux mois, & on pouvoit prétendre à cette Magistrature pourvu qu'on fut marchand ou artisan. On y en ajouta trois autres dans la suite, afin qu'il y en eut un de chaque quartier de la ville. Cet ordre dura jusqu'à l'an 1342, que la ville fut partagée en quatre parties. On créa alors neuf Prieurs, & le nombre en fut pouillé quelque fois jusqu'à douze selon les circonstances. Cette Magistrature fut la ruine de la Noblesse, qui en fut excluse par le peuple. Ces Magistrats furent logés dans un palais; ce qui ne s'étoit point encore pratiqué; car jusqu'alors tous les conseils s'étoient assemblés dans les Eglises. Dans le dessein d'inspirer au peuple plus de vénération pour ces nouveaux Magistrats, on leur donna une garde & des Officiers, & l'on ajouta le titre de Seigneurs à celui de Prieurs.

Tous ces différens arrangemens ne rendirent point encore la tranquillité à la ville de Florence, & à peine le parti Gibelin y fut-il ruiné, qu'il s'éleva des divisions entre les Nobles & le peuple. Les premiers se mettant au-dessus des loix, insultoient continuellement les autres citoyens, & c'étoit inutilement que l'opprimé imploroit le foible secours de la justice, parce que l'agresseur étoit souvent soutenu par le crédit de ses parens & de ses amis qui le garantissoient du pouvoir des Prieurs & du Capitaine. Les Chefs des métiers pour remédier à cet abus, ordonnerent que chaque seigneurie lorsqu'elle entreroit en Magistrature, créeroit un Gonfalonnier (6) de justice qui seroit pris parmi le peuple. Cet Officier devoit avoir sous lui vingt compagnies qui composoient mille hommes, & il étoit chargé de prêter main-forte à la justice lorsqu'elle en auroit besoin pour faire exécuter ses jugemens.

Ce nouveau reglement inspira d'abord quelque terreur aux Nobles, & les tint quelque temps en bride; mais ils trouverent moyen dans la suite d'empêcher le Gonfalonnier de faire sa charge. Il falloit d'ailleurs que l'accusateur eut des témoins, & personne n'en vouloit servir contre les Nobles. D'un autre côté le procès trainoit en longueur, & si le Juge rendoit une sentence, on ne la mettoit point en exécution. Ainsi le peuple se trouvoit toujours exposé aux mêmes inconvéniens. Jean Della-Bella, homme de la première qualité mais zélé Republicain, engagea les Chefs des métiers à entreprendre la reforme de l'Etat. Il fut donc réglé que le Gonfalonnier demeureroit avec les Prieurs, & qu'il auroit quatre mille hommes sous ses ordres: qu'aucun Noble ne pourroit être du corps des Seigneurs: que ceux

(6) Ce mot Italien veut dire un homme qui porte l'étendard; mais ici il signifie le protecteur de la justice.

qui protegeroient les criminels, seroient soumis à la même peine que le criminel, & que le bruit général suffiroit pour lui faire son procès. Jean Della-Bella s'attira la haine des Nobles par ses nouveaux reglemens, & ils vinrent à bout de le faire regarder comme le Chef d'une émeute arrivée quelque temps après à l'occasion d'un homme du peuple qui avoit été tué. Le peuple voulut prendre la defense de Della-Bella, mais ce Seigneur ne voulant pas être la cause des troubles qui agiteroient sa patrie à son sujet, ni la victime de la jalousie de ses ennemis, s'exila volontairement.

Les Nobles crurent alors qu'ils pourroient reprendre leur premiere autorité, & firent une députation à la seigneurie pour l'adoucissement des loix qui avoient été faites contr'eux. Le peuple craignant que la seigneurie ne se laissât gagner, se souleva & prit les armes. Les Nobles de leur côté se fortifierent & se mirent en état de defense. On étoit prêt à en venir aux mains lorsque quelques particuliers du corps de la Noblesse & de celui du peuple, se mirent entre les deux partis, & proposerent un accommodement. Après plusieurs conferences, on convint d'accorder aux Nobles ce qu'ils demandoient, & l'on mit bas les armes. Le peuple fit à ce sujet une nouvelle reforme dans le gouvernement, & diminua le nombre de ceux qui composoient la seigneurie, parce que quelques-uns d'entr'eux avoient soutenu la parti de la Noblesse.

Malgré toutes ces divisions, la ville de Florence devenoit puissante, tant par ses richesses que par le nombre de ses habitans. Elle comptoit dans la ville seule trente mille hommes capables de porter les armes, & soixante & dix mille dans la campagne. Tous les peuples de la Toscane dépendoient de cette République, soit comme vassaux, soit comme alliés. Elle n'avoit plus rien à redouter de la part de l'Empereur ni de celle des bannis, & d'ailleurs elle étoit en état de résister aux efforts de ses voisins. Elle auroit joui d'un bonheur parfait, si elle n'eût été continuellement déchirée par des divisions intestines, qui tantôt étoient causées par la méfintelligence qui regnoit entre les Nobles & le peuple: tantôt par la haine que se portoient mutuellement deux puissantes familles. Les querelles qui s'éleverent entre celles des Donati & des Cerqui, ne paroissoient pas d'abord fort considérables; mais diverses circonstances en rendirent les suites funestes. Un différend survenu entre deux jeunes gens de la maison des Cancellieri de Pistonie, servirent à augmenter l'animosité que ces deux familles avoient l'une contre l'autre, par l'intérêt que chacun prit de son côté dans cette querelle. Cet incident n'avoit cependant pas encore engagé les Cerqui & les Donati à en venir à une rupture ouverte: mais un événement plus simple, fit bientôt éclater le desir réciproque qu'ils avoient de se détruire. Les Donati s'amusoient à regarder une danse de femmes le premier jour de mai, lorsque les Cerqui attirés par le même motif, s'approcherent pour se récréer de ce spectacle. La curiosité leur fit pousser leurs chevaux sur ceux des Donati qu'ils ne reconnoissoient pas. Ces derniers piqués de cette action, mirent l'épée à la main, & il y eut un combat très-vif entre les deux partis. Toute la ville fut alors divisée, & chacun se déclara pour celui qui l'intéressoit davantage. Les deux factions qui se formerent à ce sujet, prirent le nom de *Blancs* & de *Noirs*. Les Cerqui étoient les Chefs de la premiere faction, & les

Donati étoient à la tête de la seconde. La ville ne fut pas la seule qui se ressentit des maux que causa cette division, la campagne éprouva les mêmes malheurs. Les Guelfes & les Républicains craignant que les Gibelins ne profitassent des circonstances pour rétablir leur parti, engagèrent le Pape Boniface à chercher quelque expédient pour empêcher qu'une ville qui avoit toujours été le rempart de l'Eglise, ne perût ou ne tombât sous la puissance des Gibelins. Le Pape envoya un Légat qui n'ayant pu trouver moyen de pacifier les troubles à cause des obstacles que la faction des *Blancs* y apportoit, mit la ville en interdit.

Cependant les Cerqui & les Donati en venoient souvent aux mains ensemble, & c'étoit en vain que le Magistrat vouloit se servir de la force des loix. Les Donati qui étoient les plus foibles, appréhendant de succomber sous les efforts de leurs ennemis, demandèrent au Pape un Prince du sang royal pour réformer l'Etat, se flattant qu'ils pourroient alors avoir l'avantage sur les *Blancs*. Les Seigneurs regarderent cette demande comme un attentat à la liberté publique : ils firent prendre les armes au peuple & aux gens de la campagne, & condamnerent à l'exil Corso Donati & ses partisans. Ils firent subir la même peine à quelques-uns de la faction des *Blancs* ; mais ceux-ci rentrèrent bien-tôt dans la ville sous différens prétextes. Donati & ses partisans se rendirent à Rome, où ils portèrent le Pape à faire ce qu'ils lui avoient demandé par écrit. Le Pontife consentit que Charles de Valois, frere du Roi de France, qui étoit alors à Rome, se rendit à Florence. Les *Blancs* qui cherchoient à gagner ce Prince, lui donnerent pouvoir de disposer de la ville comme il le jugeroit à propos. Charles profita de ces dispositions, & fit armer tous ses partisans.

Le peuple craignant de perdre sa liberté, se mit sous les armes, & se prépara à la défendre. Donati & ceux de sa faction se voyant appuyés par Charles, & informés d'ailleurs que les *Blancs* s'étoient attiré la haine publique par leur conduite dans le gouvernement, eurent la hardiesse de rentrer dans la ville. Ils y furent bien reçus, ce qui obligea Cerqui de se retirer hors de la ville dans des endroits fortifiés. Ils se virent dans la nécessité d'avoir recours au Pape, qui envoya une seconde fois un Légat pour réunir les Cerqui & les Donati. Le Légat vint d'abord à bout de concilier les esprits, & de faire faire quelque accommodement qu'il fortifiait par des mariages que les deux partis contracterent ensemble. Mais le Légat ayant exigé que les *Blancs* eussent part au gouvernement, il y eut de si grandes oppositions du côté des *Noirs*, que le Ministre Apostolique se retira fort mécontent.

Les alliances que les *Blancs* & les *Noirs* avoient faites entr'eux, n'étoient pas capables de diminuer leur aversion mutuelle, & il y avoit tout lieu de craindre que les hostilités ne recommençassent entre ces deux factions. En effet peu de temps après, Nicolas de Cerqui fut attaqué par Simon fils de Corso Donati. Le premier testa mort sur le champ de bataille, & le second mourut le lendemain de ses blessures. Sur ces entrefaites on découvrit une conjuration de la part des *Blancs*, qui vouloient absolument prendre part aux affaires de l'Etat, & ils furent tous bannis de la ville. Les Donati furent cependant soupçonnés d'avoir joué ce stratagème pour perdre leurs ennemis, & sauver leur honneur.

Le Prince Charles ne resta pas encore long-temps à Florence, & il retourna à Rome à dessein de poursuivre son entreprise sur la Sicile. L'ambition de Corso Donati entretenoit les troubles dont Florence étoit agitée depuis si long-temps. Il se trouva dans la ville jusqu'à six partis différens; sçavoir, celui du Peuple, celui de la Noblesse, celui des *Blancs*, celui des *Noirs*, celui des Guelfes & celui des Gibelins. Tant de factions occasionnerent des désordres épouvantables dans la Ville, & il n'y avoit point de jour qu'on ne se battît dans quelques quartiers. Enfin tous ces partis étant las de la guerre, mirent les armes bas pour quelque temps. Le Légat que le Pape avoit envoyé à Florence pour tâcher de rendre le calme à la Ville, fit entendre au Souverain Pontife que l'unique moyen de remédier à tant de maux, étoit d'éloigner les auteurs de toutes ces divisions. Le Pape en conséquence cita devant lui douze des principaux Habitans, à la tête desquels étoit Corso Donati. Pendant que ceux-ci se rendoient à Rome, les bannis, soutenus du Légat, rentrèrent dans la Ville de Florence; mais ils furent bien-tôt obligés d'en sortir. La Ville ne fut pas pour cela plus tranquille, & les désordres continuèrent comme auparavant.

On remit alors sur pied les anciennes compagnies du Peuple, & on leur donna les drapeaux sous lesquels les Corps de métiers s'étoient autrefois assemblés. Leurs Commandans furent appelés Gonfalonniers des compagnies & collègues des Seigneurs. Ils devoient leur prêter main-forte dans le cas où ils en auroient besoin, & les aider de leurs conseils dans l'administration des affaires. On ajouta aux deux anciens Recteurs un troisième, qui, conjointement avec les Gonfalonniers, étoit chargé de s'opposer aux entreprises des plus puissans. Tant d'efforts pour rendre le calme à Florence furent inutiles. Corso Donati de retour dans sa patrie, cherchoit toujours à entretenir la division, se flattant sans doute, de s'emparer de la souveraine puissance à la faveur des troubles. Il s'attira par sa conduite la haine de ses Citoyens, & se fit regarder comme un homme qui vouloit donner des fers à sa patrie : le mariage qu'il contracta avec la fille de Ugguccione de la Foggivole, Chef du parti Gibelin & des *Blancs*, & qui étoit très-puissant dans la Toscane, acheva de le rendre odieux à toute la République. On ne vit plus en lui qu'un tyran. Il fut cité devant le Capitaine du Peuple, & ensuite déclaré rebelle. Après ce Jugement, la Seigneurie avec le Peuple rangé sous ses drapeaux, marcha vers son Palais à dessein de l'y forcer. Tant d'ennemis conjurés pour le perdre, ne furent pas capables de l'étonner. Il se fortifia dans sa maison & dans les rues voisines qui y avoient accès. Les troupes qu'il avoit placées dans ces différens postes, se défendirent avec tant de valeur, que le Peuple tout nombreux qu'il étoit, ne put venir à bout de forcer les barricades qu'il avoit faites. On trouva cependant moyen de percer les maisons voisines de la sienne, & Donati n'eut alors d'autre parti à prendre que celui de la fuite. Il se fit jour l'épée à la main au travers de ses ennemis, & il étoit déjà hors des portes de la Ville lorsqu'il fut joint & arrêté par une compagnie de Cavalerie. Ne pouvant supporter la joye que ses ennemis témoignoiient de le voir entre leurs mains, il se laissa tomber de cheval, & un des Cavaliers qui le conduisoient, lui coupa la tête. Tel

fut le fort de Corfo Donati, qui se feroit fait une grande réputation si son esprit inquiet ne l'eût pas excité à troubler fa patrie. Cet événement arriva l'an 1308.

Les Florentins délivrés de la crainte que leur avoit caufée l'ambition de Donati, refterent tranquilles jufqu'à l'arrivée de l'Empereur Henri VII. que le parti Gibelin avoit engagé à fe rendre à Rome pour s'y faire couronner. La République de Florence pour diminuer le nombre de fes ennemis, jugea à propos de rappeller tous les exilés à qui le retour n'étoit pas expreffément defendu par la fentence de banniffement. Ils demanderent en même-temps du fecours à Robert Roi de Naples, & l'engagerent à leur accorder ce qu'ils demandoient en lui donnant leur ville pour cinq ans. L'Empereur ayant été couronné à Rome l'an 1312, forma le projet de foumettre les Florentins. Il prit la route de Péroufe & d'Arezzo, & campa fon armée à une demi-lieue de Florence. Il refta cinquante jours dans cette pofition, fans pouvoir rien entreprendre contre la ville : ce qui le détermina à marcher vers le royaume de Naples, dont il avoit réfolu de faire la conquête. Sa mort arrivée le 24 d'août 1313, délivra le Roi de Naples & les Florentins de la terreur que les armes de ce Prince leur avoit infpirée.

Un ennemi moins puiffant ne laiffa pas que de donner de l'inquietude. Uguccione de la Faggivole s'étant rendu maître de Pife & de Lucques par le moyen de la faction Gibeline, incommodoit beaucoup les Florentins. Ils mirent promptement une armée fur pied, paffèrent le val de Nievole, & prèrentent le combat à Uguccione. Les Florentins furent battus, & perdirent environ deux mille hommes avec le Prince Pierre, frere du Roi de Naples qui les commandoit. Robert envoya à la place de fon fils le Comte d'Andria pour commander les Florentins, qui, ne pouvant jamais refter unis, fe partagerent en deux factions, dont l'une étoit pour le Roi de Naples, & l'autre pour les ennemis. Les Chefs de ce dernier parti étoient Simon de la Tofa, & les Magalotti. Ils demanderent des troupes au Roi de France & à l'Empereur, pour les aider à chaffer le Comte d'Andria. N'ayant pu obtenir le fecours d'aucune de ces puiffances, ils mirent à leur tête Lando d'Agobbio, & lui donnerent pouvoir fur tout le peuple. Cet homme naturellement cruel & avaro, donnoit par tout des marques de fa barbarie. Continuellement accompagné d'une troupe de fcélérats armés, il commettoit toutes fortes de défordres dans la campagne. Il pouffa même la hardieffe jufqu'à faire battre de la fauffe monnoye au coin de Florence, fans que perfonne osât le contredire, parce qu'alors la ville étoit fi fort divifée, que les loix n'avoient plus de force. Ceux qui étoient fincèrement attachés aux intérêts de leur patrie, gémiſſoient en eux-mêmes, & n'ofoient découvrir leurs bonnes intentions. Ils firent ſçavoir ſecretement au Roi de Naples le triſte état où la ville étoit réduite, & le fupplierent de déclarer le Comte Gui de Buttefole fon Lieutenent à Florence. Le Roi y conſentit volontiers, & les grandes qualités du Comte forcerent ſes ennemis à le voir fans peine occupé cette place. Il n'avoit cependant pas grande autorité, parce que les Seigneurs & les Gonfalonniers des compagnies, favorifoient Lando & fon parti. L'arrivée de la Princeſſe de Bohême, qui alloit à Naples pour épouſer le Prince Charles, fils du Roi Robert, fut avantageuſe aux Florentins. Elle trouva moyen

de mettre fin aux divisions , & de priver Lando de l'autorité qu'on lui avoit donnée avec tant d'imprudence.

Il fallut alors songer à faire une nouvelle réforme dans l'Etat , & pour exécuter ce projet , il fut décidé que la ville resteroit encore trois ans sous l'autorité du Roi de Naples. On nomma six Seigneurs du parti du Roi , pour les opposer aux sept de la faction de Lando , & l'on fit ensuite quelques autres Magistrats pour les joindre aux treize Seigneurs , qui furent remis au nombre de sept quelque temps après selon l'ancien usage. Sur ces entrefaites , Uguccione perdit Lucques & Pise , qui tombèrent entre les mains de Castruccio Castracani , Bourgeois de Lucques , qui devint bien-tôt Prince des Gibelins en Toscane. La puissance de ce Seigneur causa une telle inquiétude aux Florentins , qu'ils suspendirent leurs guerres civiles pour ne s'occuper que des moyens de se garantir contre ses entreprises.

Cependant la ville avoit repris sa première liberté , & n'étoit plus sous l'autorité du Roi de Naples , & elle avoit rétabli ses Recteurs & ses Magistrats ordinaires. La terreur que lui inspiroient les armes de Castruccio , l'obligeoit à rester unie afin d'être en état de résister à ce Seigneur. Il avoit déjà enlevé tous les châteaux aux Seigneurs de Lunigiane , & il attaquoit Prato. Les Florentins résolus de secourir cette place , se mirent tous sous les armes , & pour augmenter leurs forces & diminuer celles de leur ennemi , ils publièrent que tous les Guelfes rebelles qui viendroient au secours de Prato , seroient rétablis dans leur patrie. Cette publication eut tout l'effet qu'on pouvoit en attendre ; quatre mille hommes joignirent les Florentins qui étoient déjà au nombre de vingt mille , sans compter la cavalerie qui montoit à quinze cens hommes. Castruccio ne jugeant pas à propos de risquer le sort d'un combat , se retira en diligence vers Lucques. Le peuple étoit d'avis qu'on poursuivît Castruccio ; les Nobles s'y opposèrent , en représentant qu'il ne falloit pas ainsi exposer toutes les forces de Florence , & qu'on devoit être satisfait d'avoir délivré Prato. La décision fut renvoyée aux Seigneurs ; mais ils ne purent s'accorder entr'eux. Le peuple se souleva & força la Noblesse à marcher contre l'ennemi. On avoit pris cette résolution trop tard , & Castruccio s'étoit déjà retiré à Lucques. Cet événement irrita si fort le peuple contre la Noblesse , qu'il refusa de tenir la parole qu'on avoit donnée aux quatre mille rebelles qui étoient venus au secours de Prato. Ils voulurent en vain employer la ruse & la douceur pour rentrer dans la ville , & ce fut aussi inutilement que les Nobles prirent leur parti.

Ces nouveaux désordres firent connoître qu'un seul Chef ne suffisoit pas pour les compagnies du peuple , & l'on en créa jusqu'à quatre. Les Seigneurs & les conseils obtinrent en même-temps le pouvoir de nommer les Seigneurs qui devoient gouverner pendant les quarante mois suivans. Ils mirent le nom de ceux qui prétendoient à ces charges dans une bourse , d'où ils les tiroient tous les deux mois ; avant que le terme des quarante mois fut échu , on recommença à mettre les noms dans la bourse , parce que plusieurs citoyens craignoient que les leurs n'y eussent pas été mis. Ce fut de ce règlement d'où vint la coutume de mettre dans la bourse les noms des Magistrats qui devoient gouverner au-dedans & au-dehors de la ville ; au lieu qu'auparavant on ne faisoit l'élection des nouveaux Magistrats qu'après

que ceux qui étoient en charge avoient fini leurs temps (7).

Cependant Castruccio s'étoit rendu maître de Pistoie, & sa puissance étoit devenue si redoutable, que les Florentins résolurent de lui enlever cette ville avant que sa domination y fut bien affermie. Ils s'assemblerent au nombre de vingt mille hommes d'infanterie, & trois mille hommes de cavalerie, sous la conduite de Raimond de Cordone. Les Florentins furent d'abord assez heureux pour s'emparer d'Alto-Passio, mais leur Général qui s'étoit flatté que les Florentins le choisiroient pour leur Prince s'ils se trouvoient dans quelque embarras, traîna la guerre en longueur, & ne profita pas de l'avantage qu'il avoit eu. Trompé dans ses espérances, il s'en vengea par la plus noire perfidie, en donnant le temps à Castruccio de se fortifier & de recevoir les secours qu'il attendoit des Visconti & des autres Seigneurs de la Lombardie. Il ne porta pas loin la peine de sa trahison, ayant été tué dans un combat où les Florentins firent une perte considérable. Ils firent alors de nouveaux préparatifs, & sacrifiant leur liberté même pour abattre leur ennemi, ils se donnerent à Charles Duc de Calabre, fils du Roi Robert. Ce Prince qui étoit occupé à la guerre de Sicile, envoya Gaulnier Duc d'Athènes, François de nation, pour prendre possession de la ville, & il le déclara son Lieutenant dans le pays. Charles ayant terminé la guerre de Sicile, se rendit à Florence avec mille chevaux, & y fit son entrée le 18 de juillet l'an 1326. Sa présence empêcha Castruccio de ravager le pays des Florentins. Ce fut tout l'avantage que les Florentins en retirèrent; mais d'un autre côté ils firent des pertes plus considérables que celles que Castruccio leur auroit fait essuyer. Ils furent obligés de donner à Charles quatorze cens mille florins, quoiqu'il eût été réglé qu'on n'en donneroit que deux cens mille.

Les Gibelins inquiets du séjour que Charles faisoit en Toscane, engagèrent Louis de Bavière, qui avoit été élu Empereur, à se rendre en Italie. A peine ce Prince y fut-il arrivé, que Galeas Visconti & les autres tyrans de la Lombardie, allèrent joindre son armée. L'approche de l'armée Imperiale obligea le Duc Charles à quitter Florence, où il laissa Philippe de Sagginet pour son Lieutenant. Cependant l'Empereur s'étoit rendu maître de Pise, & après cette expédition, il avoit pris sa route vers Rome. Castruccio entra alors dans Pise, dont il se fit reconnoître souverain; mais il perdit en même-temps Pistoie, que les Florentins lui enleverent par le moyen des intelligences qu'ils entretenoient dans la ville. Castruccio fit alors tout ce qui dépendoit de lui pour reprendre cette place, & les Florentins de leur côté employèrent la force & la ruse pour la conserver. Tous leurs efforts furent inutiles, & Pistoie fut contrainte de se soumettre aux loix de Castruccio & de lui ouvrir ses portes. Ce siège avoit causé tant de fatigues à ce Prince, qu'il mourut à son retour à Lucques. Le Duc de Calabre mourut en même-temps à Naples, & les Florentins se virent par cet événement délivrés de la domination de l'un, & de la terreur que l'autre leur avoit inspirée. Florence devenue libre encore une fois, fit quelques changemens dans le gouvernement. On cassa tous les anciens conseils, & l'on en fit de nouveaux, l'un composé de trois cens personnes tirées du corps du peuple, & l'autre de

(7) Cette manière d'élire s'appelle en Italien *Squittino*.

deux cens cinquante composé de Boutgeois & de Gentilshommes. Le premier fut appelé le conseil du peuple, & l'autre le conseil commun.

Louis de Baviere après différentes expéditions, se vit obligé de reprendre la route de ses Etats. Pendant qu'il étoit à Pise, un corps de cavalerie Allemande se révolta & se fortifia à Montechiaro. Après le départ de l'Empereur ces cavaliers s'emparèrent de Lucques, qu'ils proposèrent d'abord de vendre aux Florentins pour la somme de vingt mille florins. A leur refus Girardin Sipinola, Genoïs, l'acheta trente mille florins. Les Florentins n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils se repentirent de n'avoir pas accepté l'offre qu'on leur avoit faite, & ils employèrent alors toutes sortes de moyens pour se mettre en possession de cette ville : ce qui occasionna plusieurs guerres. Le Prince de Verone qui s'étoit emparé de Lucques à la faveur des troubles, s'étoit obligé à remettre cette ville entre les mains des Florentins; mais se sentant assez de force pour leur résister, il résolut de garder la ville de Lucques. Les Florentins s'étant ligués avec les Venitiens, l'attaquèrent si vivement que peu s'en fallut qu'ils ne se rendissent maîtres de ses Etats. Il étoit réduit aux dernières extrémités lorsque les Venitiens contents de la conquête qu'ils avoient faite de Trevise & de Vicence, consentirent à lui accorder la paix. Ce Prince ayant perdu peu de temps après le duché de Parme que les Visconti Ducs de Milan lui avoient enlevé, prit le parti de vendre la ville de Lucques qu'il ne pouvoit plus conserver. Les Florentins & les Pisans desiroient en faire l'acquisition. Ces derniers considérant que ceux de Florence l'emporteroient parce qu'ils étoient plus riches, formèrent le projet de se rendre maîtres de la place par la force, & en conséquence ils en firent le siège conjointement avec les Visconti. Les Florentins qui avoient conclu le marché, firent tous leurs efforts pour obliger les Pisans à lever le siège. Cette guerre fut longue & sanglante, & la ville de Lucques tomba au pouvoir de ces derniers.

Les secours que les Florentins avoient demandés au Roi de Naples, n'arriverent qu'après la prise de Lucques. Elle avoit tellement irrité le peuple contre ceux qui étoient chargés du gouvernement, qu'on avoit à craindre une sédition générale. Les vingt Administrateurs de la guerre, croyant prévenir les maux dont la République étoit menacée, voulurent confier le gouvernement à Gaultier Duc d'Athènes, & le déclarerent protecteur de la République & Général des troupes. Les Nobles toujours mécontents du gouvernement, & qui cherchoient les moyens d'affaiblir l'autorité du peuple, crurent avoir trouvé l'occasion favorable à leurs desseins. Ils se flattoient qu'en mettant la souveraine puissance entre les mains de ce Duc, ils recevroient la récompense des services qu'ils lui rendoient, & qu'il seroit plutôt porté pour eux que pour le peuple. L'ambition du Duc lui fit écouter favorablement les propositions qu'on lui fit, & il se prêta à tout ce qu'on voulut. Pour gagner l'affection du peuple, il fit punir de mort ou condamna à l'exil ceux qui avoient eu la conduite de la guerre de Lucques. Insensiblement il s'empara de la souveraine autorité, & se fit craindre des Florentins. Assuré de la bienveillance d'une partie des habitans, il osa demander aux Seigneurs qu'on le revêtit du pouvoir absolu. Les Seigneurs à qui il s'adressa d'abord, refusèrent leur consentement avec beaucoup de courage; mais ce res-

fus ne l'empêcha pas de poursuivre ses desseins. Il convoqua une assemblée du peuple, & cette ordonnance fit bien-tôt connoître aux Seigneurs que la liberté publique étoit perdue sans ressource. Ils se déterminèrent à avoir recours aux prières, pour engager le Duc d'Athènes à renoncer à son projet. Toutes leurs remontrances furent inutiles, & ils furent contraints de demeurer d'accord que le peuple s'assembleroit, & qu'on lui donneroit pour un an la même autorité que le Duc de Calabre avoir eue.

Le peuple s'étant assemblé le 8 de Septembre de l'an 1342, le Duc accompagné de ses partisans, se rendit sur la place, & fit lire au peuple les articles du traité qui étoit fait entre lui & la seigneurie. Lorsqu'on fut à l'article qui portoit que l'autorité lui étoit donnée pour un an, le peuple s'écria aussi-tôt *pour la vie*. Il fut ensuite élevé & porté au travers de la multitude dans la place, & l'on fit retentir son nom de tous côtés. Celui qui étoit chargé de la garde du palais lui en ouvrit les portes, & l'en mit en possession. Il fut aussi-tôt pillé par les domestiques du Duc, l'étendard du peuple fut déchiré, & celui du Duc d'Athènes fut mis à la place.

Gautier maître absolu de la République, priva de tout pouvoir ceux qui pouvoient contrebalancer son autorité. Il descendit aux Seigneurs de s'assembler au palais, ôta les enseignes aux Gonfalonniers des compagnies du peuple, cassa les reglemens de la justice qu'on avoit faits contre les Grands, fit ouvrir les prisons, rappella plusieurs exilés, & descendit à tout le monde le port des armes. Il gagna en même-temps l'amitié de ceux du dehors, & accorda plusieurs grâces à ceux d'Arezzo. Il fit aussi la paix avec les Pisans quoiqu'on l'eût mis à la tête de la République pour faire la guerre à ce peuple. Il augmenta les anciens impôts & en mit de nouveaux. Ne gardant plus alors aucune mesure, il fit connoître son caractère cruel & injuste, & il n'épargna ni les grands ni les petits. Redoutant les Nobles qui l'avoient élevé, il chercha à les abbaissier, & s'attacha particulièrement à mettre dans ses intérêts la populace; se flattant qu'avec son secours & celui des troupes étrangères, il pourroit conserver son autorité. Il fut bien-tôt joint par plusieurs François à qui il donna des charges, afin de s'en faire un appui dans l'occasion. Ces faveurs en attirèrent un grand nombre, & en peu de temps ils introduisirent dans la ville leurs modes & leurs manieres. La plupart des citoyens voyoient avec peine l'ordre de l'Etat entierement renversé, les loix anéanties ou méprisées, & le luxe poussé jusqu'à l'excès. La conduite du Duc d'Athènes, les respects qu'il vouloit qu'on lui rendit & la terreur qu'il inspiroit par ses exécutions sanguinaires, lui avoient attiré la haine de tout le monde & le faisoient regarder comme un tyran. Il n'ignoroit pas les sentimens des Florentins à son égard, & cependant il faisoit paroître au-dehors une tranquillité dont il ne jouissoit pas entierement. Il poussa même l'assomation jusqu'au point de faire périr Mathieu de Marozzo qui lui avoit découvert une conjuration que les Medicis avoient tramée contre lui. Cette conduite imprudente empêcha ceux qui lui étoient attachés, de l'instruire des mauvaises intentions de ses ennemis, & donna plus de hardiesse à ceux-ci de conspirer contre sa personne. Il se forma trois conjurations de la part des trois ordres de la République; les Grands, les simples Gentilshommes & Bourgeois, & les Artisans: mais la plus considérable étoit celle dont l'Ar-

chevêque de Florence étoit le Chef. Le Duc d'Athènes fut assez heureux pour découvrir cette conjuration, dont il fit arrêter quelques-uns des principaux Chefs. Les autres conjurés voyant que leur dessein étoit découvert, résolurent de vendre chèrement leur vie, & se mirent sous les armes. Le Duc dont les forces étoient inférieures à celles du peuple, se fortifia dans son palais tandis que ses partisans se rangeoient sur la place pour s'opposer aux conjurés : mais se voyant environnés de tous côtés & en danger d'être taillés en pièces, ils abandonnerent le parti du Duc, dont on attaqua le palais avec beaucoup de vigueur. Gautier considérant qu'il alloit être forcé, essaya de gagner le peuple en donnant la liberté à tous les prisonniers qu'il retenoit dans le palais, & en faisant mettre les armes du peuple à la place des siennes. Cette ressource étoit alors inutile, & les esprits étoient trop animés contre lui.

Cependant les Florentins créèrent quatorze citoyens, dont la moitié étoient tirés d'entre les Nobles, & le reste parmi le peuple. Ils leur donnoient plein pouvoir de reformer l'Etat de Florence conjointement avec l'Evêque. Ils nommèrent encore six personnes pour exercer la charge de Podestat jusqu'à ce qu'il y en eût un d'élu. Les Siennois qui étoient venus au secours du peuple, proposèrent quelque accommodement; mais le peuple ne voulut rien écouter avant qu'on lui eût remis entre les mains Guillaume de Scefi avec son fils, & Cerrettieri Bisdomini. Le Duc se vit forcé d'abandonner ces deux Seigneurs qui avoient toujours pris son parti. Le peuple assouvait sur eux tout ce que la barbarie peut inspirer de cruautés, & il poussa la brutalité jusqu'à manger quelques pièces de ces malheureux cadavres (8). Le peuple ayant ainsi satisfait sa rage, consentit que le Duc d'Athènes se retirât avec ses gens & ses effets où il le jugeroit à propos, à condition qu'il renonceroit à toutes ses prétentions sur Florence, & qu'il ratifieroit cette renonciation lorsqu'il seroit à Casentino qui étoit hors des terres de la République. En conséquence de cet accord, le Duc sortit de la ville & se rendit à Casentino, où le Comte Simon le força à tenir sa parole. Ce Prince n'avoit conservé que dix mois une souveraineté que la mauvaise intention de quelques citoyens lui avoit fait obtenir, & que son caractère avare & cruel lui fit perdre en si peu de temps.

À la faveur de tant de troubles, les villes qui dépendoient de Florence secouèrent le joug, & reprirent leur ancienne liberté. L'état où Florence se trouvoit alors, ne lui permettoit pas d'user de violence pour réduire toutes ces villes. Le gouvernement crut qu'il étoit plus à propos d'agir par les voies de la douceur; & pour cet effet il envoya des députés pour traiter avec elles en qualité d'alliées, car elles ne vouloient plus être regardées comme sujettes. Cette conduite eut tout l'effet qu'on pouvoit en attendre, puisqu'Arezzo & les autres villes consentirent à se remettre sous la domination de Florence. Après avoir ainsi pacifié les troubles du dehors, on s'occupa à régler les affaires du dedans de l'Etat. Pour satisfaire les Grands, on régla qu'ils auroient la troisième partie du gouvernement & la moitié des autres charges. On partagea la ville en quatre parties, & on nomma les Seigneurs pour chaque partie, & à la place des douze bons hommes on créa huit Con-

(8) Nicolas Machiavel.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

seillers, dont quatre étoient tirés de la Noblesse, & les quatre autres du peuple.

Rien n'étoit capable d'entretenir l'union entre les Nobles & le peuple. Les premiers vouloient toujours dominer, & s'emparer de toute l'autorité. Le peuple jaloux de ses droits, ne pouvoit souffrir qu'on les lui enlevât, & n'étoit occupé que des moyens d'abaisser les Grands : ce qui occasionna encore de nouvelles dissensions qui tournerent au préjudice des Nobles. On cassa les quatre Conseillers de leur Ordre, qui furent remplacés par huit nouveaux qu'on tira du peuple, ce qui forma le nombre de douze. On joignit aux huit Seigneurs qui restoiient, un Gonfalonnier de justice, & seize Gonfalonniers des compagnies du peuple ; enfin les conseils furent tellement reformés, que le peuple se vit entièrement maître du gouvernement. Les Nobles mécontents d'avoir perdu toute leur autorité, résolurent de la reprendre à quelque prix que ce fut. Ils firent provisions d'armes, fortifièrent leurs maisons & envoyèrent demander du secours jusqu'en Lombardie. Les Seigneurs & le peuple prirent leurs précautions de leur côté, & mirent dans leurs intérêts Sienne & Perouse. Chaque parti ayant reçu les renforts qu'il attendoit, on en vint aux mains dans differens quartiers de la ville. Le combat fut long & sanglant ; mais il devint funeste à la Noblesse. Les Grands furent repoussés de tous côtés, & le peuple dans sa fureur rasa leurs palais & leurs tours. Ce coup abbatit entièrement la puissance des Grands, & ils n'osèrent plus s'armer contre leurs citoyens. L'Etat fut encore reformé, & le peuple fut divisé en trois classes ; sçavoir les *puissans*, les *médiocres* & le *menu peuple*. On regla que ceux du premier Ordre auroient deux Seigneurs d'entr'eux ; les deux autres classes en devoient avoir chacune trois, & le Gonfalonnier devoit être pris, tantôt des uns, tantôt des autres. On renouvela en même-temps toutes les loix qui avoient été faites contre les Nobles, & plusieurs d'entr'eux furent mêlés parmi la populace.

Guerres de
Florence avec
l'Archevêque
de Milan.

1350.

Les Florentins après avoir ainsi abaissé la puissance des Grands, restèrent quelque-temps tranquilles ; mais pendant cet intervalle, ils furent affligés d'une peste qui fit périr quatre-vingt-seize mille hommes. Ils étoient à peine délivrés de ce fléau, qu'ils furent attaqués par Jean Visconti Archevêque de Milan. Ce Prélat étoit très-puissant ; car outre l'archevêché de Milan dont il étoit pourvu, il possédoit encore plusieurs villes avec la seigneurie de Bologne dont il s'étoit emparé, & que Clement VI. avoit été contraint de lui laisser aux conditions néanmoins qu'il payeroit douze mille ducats de cens annuel à la chambre Apostolique. Chef des Gibelins qui étoient à Milan, il se flatta de se rendre maître par leur moyen de toute la Toscane où ils étoient en grand nombre. Il résolut d'abord d'attaquer les Florentins sous prétexte qu'ils avoient excité les habitans de Bologne à se soulever contre lui. Jean Aulege Visconti fut mis à la tête des troupes. que l'Archevêque de Milan avoit rassemblées pour cette entreprise. Les Florentins effrayés du ravage que l'ennemi faisoit jusqu'aux portes de la ville, étoient prêts à se soulever ; mais les Magistrats vinrent à bout de les apaiser, & les encouragerent à faire tête aux Milanois. On leva promptement des troupes, & avec les secours que les Florentins reçurent de plusieurs endroits, ils se trouverent en état de repousser leurs ennemis. Le Duc de Milan voulut alors

engager les Pisans à se joindre à lui contre les Florentins. Les Gambacurta qui avoient beaucoup de crédit à Pise, firent connoître à leurs citoyens qu'il étoit de leur intérêt de rester unis avec la République de Florence.

Cependant les Milanois avoient été forcés d'abandonner leur entreprise sur une petite place appelée Scarparia, qu'ils avoient inutilement assiégée pendant deux mois. Cette place étoit défendue par Jean & Silvestre de Medici, dont on récompensa la valeur en les faisant Chevaliers. Jean Visconti résolu de réparer sa honte, leva sur ses sujets des impôts extraordinaires pour subvenir aux frais de cette guerre. Les Florentins qui redoutoient toujours les forces de l'Archevêque de Milan, engagèrent Charles IV. Roi de Bohême & désigné Empereur, à leur envoyer du secours. Cette nouvelle alliance détermina le Duc à demander la paix aux Florentins. Le traité qu'il fit quelque-temps après avec les Genoïs, l'avoit mis en état de recommencer la guerre, & il se dispoisoit à attaquer la République de Florence lorsqu'il mourut de la peste. Ce Prélat laissa ses Etats à trois de ses neveux, Maffée, Bernabo & Galeas. La mort de l'Archevêque procura aux Florentins quelques années de repos, qui fut enfin troublé par les entreprises de Bernabo Visconti. Ce Prince suivant l'exemple de son oncle, prit la résolution de détruire Florence qu'il regardoit comme un obstacle à la puissance des Gibelins. Les Pisans qu'il étoit venu à bout de mettre dans ses inérêts, déclarèrent la guerre aux Florentins. Les commencemens de cette guerre furent assez heureux pour la République de Florence, qui sous la conduite de Boniface Loup de Parme, enleva plusieurs villes aux Pisans. Rodolphe qui lui succéda dans le commandement des troupes, s'empara du port de Pise; & il auroit eu de plus grand succès si le commerce continué qu'il avoit avec les femmes, ne lui eût pas fait négliger son devoir. Pierre Farnese qui fut chargé du soin de cette guerre, remporta un avantage considérable sur les Pisans. Ce Général étant mort de la peste, on mit en sa place Regnier son frere qui ne fut pas si heureux que ses prédécesseurs. Les choses changerent alors de face, & les Pisans reprirent le dessus. Un secours de trois mille Anglois qu'ils avoient pris à leur solde, les mit en état de continuer la guerre avec vigueur. Ils ravagerent tout le territoire de Pistoie, & s'approcherent jusqu'à un mille de Florence. Après avoir passé l'Arno, ils prirent la ville d'Empoli qui est située sur cette riviere entre Pise & Florence. Ils retournerent ensuite dans leur patrie, emportant avec eux un butin considérable. Ils ne restèrent pas long-temps dans l'inaction. Ils marcherent de nouveau contre les Florentins: le succès répondit à leur attente; les Florentins furent battus, & leur Général fut fait prisonnier. Les Florentins se virent alors dans la nécessité de rappeler les bannis, afin de réparer par ce moyen les pertes qu'ils avoient faites. Buondelmonte Chef des bannis, marcha contre les Pisans & remporta sur eux une victoire complete.

On traita alors de la paix, mais ce n'étoit qu'un prétexte pour gagner du temps; car les propositions que les Pisans faisoient, étoient trop déraisonnables pour qu'on pût les accepter. La guerre continua donc encore pendant cette année avec divers avantages de part & d'autre. Cette campagne qui fut terminée par un combat décisif dans lequel les Pisans furent entièrement défaits, les obligea à consentir à la paix. Elle fut conclue à des conditions

DUCHE DE
TOSCANE.

1351.

1353.

1354.

Guerre des
Florentins avec
les Pisans.

1362.

1364.

DIRCHÉ DE
TOSCANE.

assez avantageuses pour les Florentins. Cette guerre étoit à peine terminée, qu'ils en eurent une autre à soutenir contre la ville de Lucques. Nicolas l'atriarche d'Aquilée, frere de l'Empereur Charles IV. attaqua tout d'un coup les Florentins, sans déclarer les raisons qui le faisoient agir. Le besoin d'argent que l'Empereur avoit alors, fut regardé comme le véritable motif de cette invasion : ce Prince esperant par ce moyen obliger les Florentins à acheter la paix. En effet ils prirent le parti d'offrir de l'argent à l'Empereur pour se délivrer d'une guerre dont ils craignoient les suites.

Le Patriarche n'osant plus les attaquer au nom de l'Empereur avec qui ils avoient fait un traité, leur déclara la guerre au nom du Pape. Maître de San-Miniato, petite ville du Florentin entre Pise & Florence, il pouvoit inquiéter facilement cette dernière ville. Les Florentins résolurent de reprendre cette place afin d'écarter les ennemis de leur voisinage. Le Pape & Bernabo donnerent du secours aux alliés, & retarderent par ce moyen la prise de cette place. Les Florentins prirent le parti de faire un traité avec le Pape contre le Milanais, & les villes de Bologne, de Lucques, de Pise, de Padoue, de Mantoue & de Ferrare, entretenir dans cette ligue. Pendant ces différentes négociations, les Florentins livrerent combat aux Anglois qui les battirent. Les vainqueurs marcherent alors vers Florence, afin d'attirer l'ennemi de ce côté-là, & l'obliger à lever le siège de San-Miniato. Cette ruse ne leur réussit pas, & les Florentins se rendirent maîtres de la place par stratagème. Ce succès les ayant mis en état de n'avoir plus rien à craindre pour eux, ils envoyereut une partie de leurs troupes au secours du Pape qui étoit attaqué par Bernabo. Ce Prince donr les forces devenoient alors inférieures à celles de ses ennemis qui faisoient de grands ravages dans ses Etats, demanda la paix.

Pendant que les Florentins signaloient leur valeur au-dehors, l'intérieur de la République étoit déchiré par de continuelles divisions, dont il ne paroissloit pas possible d'arrêter le cours; puisque tous les reglemens qu'on avoit faits jusqu'alors, n'avoient pu couper la racine à tant de maux. La loi par laquelle on avoit interdit aux Gibelins la possession des charges de Magistrature, avoit subsisté pendant long-temps; mais dans la suite cette loi fut négligée, & l'on vit parmi les premiers Magistrats, des citoyens qui descendoient des Gibelins. Uguccione de Ricci voulut faire revivre cette loi dans l'esperance de dépouiller les Albizi qu'il haïssoit, des charges qu'ils possédoient. Cette famille qui étoit originaire d'Arezzo, étoit soupçonnée d'être de la faction Gibeline. Pierre Albizi pour écarter ces soupçons, appuya le dessein de Ricci, & fit renouveler cette loi qui fut la source de grands troubles. Ce que Ricci avoit fait pour perdre son ennemi, ne servit au contraire qu'à augmenter sa puissance & son crédit. Albizi s'étant chargé de faire exécuter le nouveau reglement, donna ordre aux Capitaines de tâcher de découvrir les Gibelins ou ceux qui descendoient de ces familles. Ils devoient les avertir de n'entrer dans aucune charge, s'ils ne vouloient s'exposer à subir les peines prononcées par la loi. C'est de-là que tous ceux qui furent exclus des charges à Florence, furent appelés des *avertis*.

Cette commission rendir les Capitaines redoutables; car chacun craignoit de devenir un *averti*. Les Ricci qui sentirent trop tard la faute qu'ils avoient

1368.

1370.

faite, chercherent à diminuer la puissance des Capitaines, en faisant ajouter trois nouveaux Capitaines aux six qui étoient déjà en exercice. Deux de ces nouveaux devoient être tirés des petits artisans. On regla aussi que ceux qui auroient été découverts pour être Gibelins, seroient confirmés tels par vingt-quatre citoyens nommés à cet effet. Cette ordonnance modera la puissance des Capitaines, & fit tomber presque entièrement l'avertissement. Il fut rétabli quelque-temps après par le crédit de Benqui de la maison de Buondelmonte. Ce Gentilhomme irrité de ce qu'on avoit fait une loi, par laquelle il étoit défendu à tout Bourgeois descendu d'une famille noble, d'entrer dans la charge des *Seigneurs*, se joignit à Pierre d'Albizi, afin d'abatte la puissance du peuple, & de rester seuls maîtres des charges. Les Ricci de leur côté tâchoient de renverser les desseins de leurs rivaux ; & la jalousie qui subsistoit entre ces deux familles, menaçoit la ville de grands troubles. Quelques sujets bien intentionnés pour la patrie, alletent trouver les Seigneurs pour les engager à abolir les loix qui entretenoient les factions, & à ne laisser subsister que celles qui avoient pour but la conservation de la liberté de la République. Les Seigneurs frappés des remontrances qu'on leur faisoit, nommerent cinquante-six personnes pour travailler à rétablir l'union entre les citoyens. Tous leurs soins furent inutiles, parce qu'ils songerent plutôt à dissiper les factions qui regnoient alors, qu'à en détruire la source & l'origine. Ils priverent des charges trois personnes de chacune des familles des Albizi & des Ricci ; mais les premiers conserverent toujours celles qu'on avoit établies pour le parti des Guelfes contre les Gibelins : ce qui donna aux Albizi plus d'autorité qu'aux Ricci qui cherchoient à les abaisser.

La guerre que les Florentins eurent à soutenir contre Grégoire XI. releva le parti de ces derniers, parce qu'ils avoient toujours pris les intérêts de Bernabo ; & que les huit citoyens qu'on avoit nommés pour commander avec une pleine autorité, étoient tous ennemis du parti des Guelfes. Les desseins ambitieux des Légats qui commandoient en Italie pendant le séjour que les Papes faisoient à Avignon, occasionnerent cette guerre. Les hostilités avoient commencé par le ravage que des troupes à la solde du Pape avoient fait sur les terres des Florentins, dans un temps où ils étoient pressés par la famine. Les Florentins se plaignirent d'abord au Légat des désordres que ces troupes commettoient ; mais le Ministre Apostolique répondit qu'il n'avoit plus d'autorité sur ces troupes qu'on avoit congédiées, & que c'étoit à eux à prendre les mesures nécessaires pour leur conservation. Les Florentins profitèrent de la réponse du Légat, & engagerent Augut Général de ces soldats étrangers, à entrer au service de la République. Cet événement surprit le Légat & rompit toutes ses mesures ; car quelques Historiens prétendent que le Pape lui avoit donné ordre de se rendre maître de Florence. Cette République fortifiée par les nouvelles troupes qu'elle venoit d'enrôler, ne craignit plus de déclarer la guerre au Pape. Pour augmenter encore ses forces, elle fit alliance avec Bernabo qui étoit un des plus grands ennemis du Pape & de ses Ministres.

Plusieurs villes de l'Etat ecclésiastique profitèrent de cette conjoncture pour reprendre leur première liberté, & quelques-unes d'entr'elles massacrèrent leurs garnisons. Bologne ne fut pas plus fidelle que les autres, & la

Guerre des
Florentins avec
Grégoire XI.

1375.

DUCHÉ DE
TOLCANÉ.

révolte de cette ville mit le Pape dans la nécessité de parler de paix. Les Florentins après avoir long-temps amusé les Ambassadeurs du Pape, donnèrent à connoître qu'ils étoient dans l'intention de continuer la guerre. Gregoire irrité de la conduite des Florentins à son égard, prit la résolution de mettre la ville en interdit, & cita les Florentins à comparoître devant son tribunal. Ils tâchèrent de parer ce coup, & envoyèrent trois Ambassadeurs à Avignon. Leurs représentations furent inutiles, & la sentence d'excommunication fut publiée. Leur Etat & leurs biens furent donnés au premier occupant, les citoyens condamnés à l'esclavage, & ceux qui étoient à Avignon en furent chassés (9). Les Florentins pour se venger, envoyèrent du secours aux Bolognois qui étoient assiégés par le Légat. Rodolphe Varane de Cammeret qui commandoit ce secours, se comporta avec tant de prudence & de valeur, qu'il obligea le Légat de se retirer en quartier d'hiver à Cefene, ville de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne. Les troupes Bretonnes qui étoient à la solde du Légat, traitèrent les habitans de cette ville avec tant de cruauté, que ceux-ci furent contraints de prendre les armes pour arrêter la licence de ces troupes. Ils en massacrèrent la plus grande partie & chassèrent les autres. Le Légat sous l'esperance d'une amnistie générale, les engagea à mettre bas les armes; mais à peine se furent-ils mis hors d'état de pouvoir se défendre, que le Ministre du Pape fit entrer dans la ville des troupes Angloises qui passerent au fil de l'épée la plupart des habitans, sans distinction d'âge ou de sexe, & il ne se sauva d'un si grand massacre, que ceux qui furent assez heureux pour se dérober par la fuite à la fureur du soldat (10).

1376.

Les Florentins désespérant de pouvoir soutenir long-temps cette guerre, demandèrent du secours à Charles V. Roi de France, à Louis Roi de Hongrie, & à Jeanne Reine de Sicile; ils demandèrent en même-temps la paix à Gregoire XI. qui étoit de retour à Rome. Le Pape envoya deux Moines à Florence; mais les habitans de cette ville soupçonnant qu'ils étoient venus plutôt pour exciter quelque trouble dans la ville que pour négocier, les renvoyèrent en les assurant qu'ils étoient disposés à faire la paix si on leur faisoit des propositions justes & raisonnables. Le Pape mécontent des Florentins, envoya contre eux Raymond son neveu, qui ayant pris sa route par la campagne maritime de Sienne, mit le siège devant la ville de Grossette. L'arrivée du Général Augur le força d'abandonner son entreprise & de se retirer. Les Florentins qui desiroient toujours la paix, députèrent pour la troisième fois vers le Pape, mais ce fut inutilement. Ils avoient jusqu'alors observé l'interdit, & il s'étoit passé presque un an sans qu'on célébrât le service divin dans tout l'Etat de Florence. Les habitans ne se flattant plus d'apaiser le Pape, résolurent de n'avoir plus d'égards à l'excommunication, & contraignirent les Prêtres à reprendre leurs fonctions (11). Le Pape de son côté n'espérant plus réduire les Florentins, prit sincèrement la résolution de leur accorder la paix, & voulut que Bernabo fit les fonctions de médiateur. On étoit occupé à ces négociations lorsque Gregoire XI. mourut. Urbain VI. son successeur leva l'excommunication, & les reconcilia avec l'Eglise.

1378.

Nouveaux
troubles dans
Florence.

Les discordes civiles empêchèrent les Florentins de jouir de la paix qui

(9) Pogge, histoire de Florence.

(10) Pogge Leonard Artin. Anon.

(11) Pogge, & Nicolas Machiavel.

venoit

venoit de leur être accordée. La puissance des Guelfes étoit la cause des désordres qui regnoient dans la ville. Ils avoient un parti contraire formé des Bourgeois auxquels s'étoient joints les Ricci, les Alberti & les Medicis. Ces derniers étoient si fort redoutés que les Guelfes se crurent obligés de faire une cabale pour empêcher que Silvestre Medicis ne fût nommé Gonfalonnier. Tous leurs efforts furent inutiles, & Medicis ayant obtenu cette charge malgré ses ennemis, forma le dessein d'abattre la puissance des grands (12). Il fit en secret une loi qui renouvelloit les ordres de la justice contre les Grands, diminueoit l'autorité des Capitaines des quartiers, & rétablisoit les *avertis* dans toutes leurs dignités. Il proposa cette loi dans les différens collèges & conseils; mais cette démarche n'ayant point réussi, il fallut avoir recours à la force & à la crainte. Benoit Alberti fit prendre les armes au peuple, & bien-tôt toute la place fut remplie de gens armés. Les collèges voyant cette émeute, se virent contraints d'accepter la loi sans avoir eu le temps de délibérer sur ce qu'ils avoient à faire. Il ne fut pas ensuite facile de calmer cette émeute, & quelque promesse qu'on fit aux Seigneurs, aux Collèges, aux Huit, aux Capitaines des quartiers & aux Syndics des métiers, de reformer l'Etat à l'avantage & au contentement de tout le monde, on ne put empêcher quelques enseignes des corps de métiers, de brûler la maison de Lapo de Castiglionquo un des Chefs du parti des Guelfes. Les autres Chefs de cette faction craignant la fureur du peuple, se cachèrent ou sortirent de la ville sous différens déguisemens. La maison de Castiglionquo ne fut pas la seule qui éprouva la fureur de cette populace mutinée, plusieurs autres eurent le même sort, & quelques couvens ne furent pas même épargnés. La présence des Seigneurs qui étoient accompagnés d'une troupe de gens armés, apaisa cette émotion populaire. On fit grâce aux *avertis*, mais aux conditions qu'ils seroient trois ans sans entrer dans aucune Magistrature. Les loix qui avoient été faites contre les citoyens par les Guelfes, furent cassées, & on déclara rebelles Sapo de Castiglionquo & ses adhérens. On nomma ensuite des nouveaux Seigneurs du nombre desquels étoit Louis Guichardin. Ces nouveaux Magistrats employèrent tout leur pouvoir à faire cesser le tumulte. Ils vinrent enfin à bout d'obliger le peuple à mettre bas les armes & de rouvrir les boutiques. Le calme auroit été entièrement rétabli si les *avertis*, qui ne pouvoient se résoudre à passer trois ans sans occuper de charge, n'avoient excité un nouveau soulèvement. Les corps des métiers s'assemblerent en leur faveur, & afin d'étouffer cette sédition dans son origine, on jugea à propos d'accorder que tout citoyen pourroit être reçu en tout temps au nombre des Seigneurs, des collèges, des Capitaines de quartier ou du conseil, des corps des métiers : que personne ne pourroit être *averti* comme Gibelins, & que dans le parti des Guelfes on remettrait de nouveaux noms dans les bourses, & qu'on brûleroit ceux qui y étoit auparavant.

Quelques esprits inquiets & qui esperoient trouver quelques avantages dans les brouilleries, engagerent les artisans à demander qu'on bannît un grand nombre de personnes qui étoient leurs ennemis. Les Seigneurs firent

(12) Cette charge comme on a déjà pu le voir en étoit revêtu, que s'il eût été le Souverain donnoit presque autant d'autorité à celui qui en étoit revêtu.

comparôître devant eux les Magistrats des corps des métiers. Louis Guichardin leur parla avec tant de force & de bonté, qu'ils consentirent à rester tranquilles.

Pendant qu'on étoit occupé à rendre le calme d'un côté, il s'élevoit d'un autre de nouveaux troubles, & il sembloit qu'il n'étoit pas possible que Florence pût jouir quelque temps d'un plein repos. La populace & ceux qui dépendoient du corps des artisans qui travailloient à la laine, appréhendant d'être punis pour les vols & les incendies dont ils avoient été les auteurs dans la dernière émeute, formèrent le projet de s'emparer du gouvernement. Les Seigneurs informés de ce complot, prirent toutes les précautions nécessaires pour faire avorter cette entreprise, & il fut résolu que les Magistrats & les compagnies se trouveroient en armes sur la place. Les rebelles avertis de ce qui se passoit, se rendirent en troupes dans les lieux qu'ils avoient marqués pour leurs rendez-vous. Toute la ville étoit en armes, ce qui inspira tant de frayeur aux Gonfalonniers qu'ils ne voulurent point abandonner leurs maisons, & il ne se trouva qu'un petit nombre de gens d'armes qui vinrent au secours des Seigneurs. Trop foibles pour résister à une populace mutinée, ils ne tardèrent pas à se retirer. Les séditieux ne trouvant aucun obstacle à l'exécution de leurs desseins, demandèrent qu'on leur rendit leurs prisonniers. Ils commencèrent à donner des marques de leur fureur en mettant le feu à la maison de Guichardin. Les Seigneurs croyant les apaiser, leur remirent les prisonniers; mais cette action ne fut pas capable de les adoucir. Après s'être emparés de l'étendard de la justice, ils parcoururent toute la ville, ils brûlèrent & pillèrent les maisons de leurs ennemis. Le lendemain ils enlevèrent par force les enseignes des corps des métiers, & s'emparèrent du palais du Podestat. Ils chargèrent ensuite quatre Députés pour faire aux Seigneurs les demandes suivantes: « Que le corps de métier » qui travaille à la laine, ne pût pas désormais avoir un Juge étranger: Qu'on » érigeât trois nouveaux corps de métiers; l'un pour les Cardeurs & les Tein- » turiers, l'autre pour les Tondeurs, les Tailleurs & autres métiers sembla- » bles, & le troisième pour la lie du peuple: Qu'il y eût toujours deux Sei- » gneurs tirés de ces trois corps de métier, & trois des quatorze petits mé- » tiers: Que la seigneurie donnât à ces trois derniers corps une maison pour » s'assembler: Que personne du corps de ces métiers ne pût être contraint » avant deux ans de payer aucune dette qui excéderoit la somme de cin- » quante ducats: Que le Mont de Piété ne payât aucun intérêt, & remboursât » le principal seulement: Que tous les gens bannis & condamnés fussent remis » dans leur premier état; & que l'on rendit les charges à tous les avertis. »

Le conseil ne se trouvant pas soutenu, fut obligé d'accorder ces demandes, dans l'espérance de voir la fin des troubles; mais la populace étoit résolue de pousser les choses jusqu'à l'extrémité. Elle s'empara du palais des Seigneurs qu'elle avoit forcés d'en sortir, & y entra sous la conduite d'un nommé Michel de Lando Cardeur, qui portoit l'étendard de la justice. Cet homme avoit les jambes nues & le corps couvert de haillons. Ce fut cet homme qu'ils choisirent pour Gonfalonnier. Nicolas Machiavel nous le représente comme un homme intelligent & judicieux, & qui étoit plus redevable aux dons de la nature qu'à ceux de la fortune. Lorsqu'il fut revêtu de cette charge,

ses premiers soins furent de chercher à rendre à la République un repos dont elle étoit privée depuis si long-temps. Il commença par défendre de piller ou de brûler les maisons, & afin de retenir par la crainte, il fit élever un gibet au milieu de la place. Il cassa les Syndics des métiers & en fit de nouveaux, dépouilla les Seigneurs de la Magistrature, & brûla les bourses où étoient renfermés les noms de ceux qui devoient entrer dans les charges de l'Etat. Il ôta aussi le pouvoir aux huit Directeurs de la guerre, & partagea l'Etat en trois classes. La première étoit composée des nouveaux corps de métiers, la seconde des petits corps, & la troisième des métiers du premier rang. Il fit du bien à plusieurs citoyens, afin de les mettre dans ses intérêts, & les engager à le soutenir quand il en auroit besoin.

La populace considérant que Lando avoit trop favorisé les plus puissans entre les citoyens, reprit les armes & voulut forcer la seigneurie à s'assembler, afin de faire de nouveaux reglemens. Lando lui parla avec fermeté, & l'exhorta à mettre bas les armes. Les remontrances du Gonfalonnier n'eurent aucun crédit sur ces mutins, & ils s'assemblèrent dans Ste Marie Nouvelle, où ils élurent huit Cliefs, & ils décidèrent que rien ne pourroit être fait par la seigneurie, qu'il ne fut confirmé par huit personnes qu'on tireroit du corps de leur métier. Ils envoyèrent des Députés à la seigneurie pour faire ratifier cette décision par les Seigneurs, & priver Lando de la place dont ils l'avoient honoré. Le Gonfalonnier supportant avec peine leur insolence, mit l'épée à la main, en maltraita plusieurs & en fit arrêter quelques-uns. La populace informée de ce qui se passoit, résolut de se porter aux dernières extrémités; mais Lando jugea à propos de la prévenir. S'étant fait accompagner par un grand nombre de gens armés, il marcha contre les mutins, leur livra combat & les mit en fuite. Cette action de valeur fit cesser pour quelque temps les troubles dans Florence, & obligea le méau peuple à rester dans le devoir.

L'élévation de deux citoyens de la plus basse extraction à la dignité de Seigneurs, occasionna bien-tôt de nouvelles divisions. Tout le peuple en armes déclara qu'il ne vouloit plus qu'aucun homme de la populace entrât dans le corps des Seigneurs. On leur donna satisfaction, & les deux citoyens que le sort avoit favorisés, furent privés de leur charge. Les corps des métiers de la populace furent aussi cassés, & on ne laissa dans les charges que Michel Lando, Louis de Puccio, & quelques autres dont on avoit reconnu le mérite. Les charges furent partagées entre les grands & les petits métiers, & par ces reglemens les Artisans avoient plus d'autorité que les Bourgeois & les Gentils-hommes. Ces divers arrangemens furent la cause des grands désordres qui continuèrent d'agiter la République pendant long-temps, & qui firent périr sur l'échafaut plusieurs citoyens innocens ou coupables.

Toutes ces discordes qui sembloient devoir causer la ruine de cet Etat, ne l'empêchèrent pas de soutenir les efforts de ses voisins qui étoient jaloux de sa puissance. Un de ses plus redoutables ennemis, fut Jean Galeas Visconti, qui après s'être rendu maître du Milanès, avoit formé le projet de soumettre la Toscane & la République de Florence. Il cacha son dessein jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moment de le faire éclater. La guerre des Florentins avec les Siennois lui parut d'abord un prétexte favorable pour l'exé-

1386.

1387.

DUCHI' DE
TOSCANE.

1389.

cution de son entreprise ; ces derniers ayant imploré son secours ; mais la paix s'étant faite promptement par l'entremise des Bolois & des Pisans , Galeas fut obligé d'attendre une autre occasion pour attaquer les Florentins. La retraite que les Florentins avoient accordée à François Carraria Prince de Verone , que Galeas avoit fait prisonnier , lui parut un motif suffisant pour entreprendre la guerre. Il chassa les Florentins de ses Etats , & ceux-ci pour se venger , offrirent un asyle & des privilèges à tous les Milanois qui voudroient s'établir sur les terres de la République. Cette première querelle n'eut cependant aucune suite , & la bonne union parut rétablie entre ce Prince & la République.

La paix qui venoit d'être conclue , n'empêcha pas Galeas de poursuivre ses premières intentions. Il s'empara tout d'un coup de Perouse , détacha les Siennois du parti des Florentins , & fit une irruption dans la campagne de Monte Pulciano. Les Florentins pour prévenir l'orage qui les menaçoit , firent tous les préparatifs nécessaires pour s'opposer à leur ennemi , & nommerent dix Magistrats qui furent chargés de l'administration de la guerre. Galeas non-content d'enlever aux Florentins tous leurs alliés , voulut les faire passer pour les auteurs de cette guerre. Les Florentins après avoir assemblé une puissante armée ne restèrent pas long-temps sur la défensive ; ils envoyèrent Augur avec six mille hommes pour ravager le Milanès , tandis qu'ils faisoient marcher un autre corps de troupes contre Ubaldin Général de Galeas , qui étoit dans le Siennois. Ce Général se rendit maître de plusieurs places importantes ; mais sa mort arrivée pendant le siège d'une de ces places , délivra les Florentins d'un ennemi dont ils avoient beaucoup à craindre. Augur leur Général continuoit toujours à ravager le Milanès pendant que François de Carraria reprenoit Padoue , dont Galeas avoit dépouillé son père.

Ces succès furent soutenus par l'arrivée d'Etienne Duc de Bavière , qui étoit passé en Italie à la prière des Florentins. Le seul avantage qu'ils tirent de la venue de ce Prince , fut la retraite de Galeas qui se crut obligé de songer plutôt à défendre ses Etats , que de continuer à ravager le Florentin. Etienne au lieu de pousser vivement l'ennemi , retourna en Allemagne , ayant seulement laissé en Italie Henri Comte de Montfort qui fut chargé de la garde de Padoue. Les Florentins avoient alors trois armées sur pied. François de Carraria étoit dans le territoire de Verone ; Augur ravageoit le Milanès , & Louis de Capoue attaquoit sans relâche les Siennois. Ces forces furent augmentées par la jonction d'un corps de troupes Françaises commandées par Jacques Comte d'Armagnac. Ce Général qui avoit joint ses troupes à celles d'Augur , enleva plusieurs places dans le Milanès ; mais il échoua devant Alexandrie , ville dont il entreprit le siège avec trop d'imprudence. Le Commandant de la place qui avoit une garnison considérable , fit une sortie si vigoureuse , que les assiégeans furent culbutés & obligés d'abandonner leur entreprise. Jacques d'Armagnac fut blessé dans cette occasion , & mourut quelques jours après.

Galeas profitant de sa victoire , alla attaquer Augur qui s'étoit retiré vers Cremona. Le Général Florentin se laissa insulter pendant cinq jours sans vouloir livrer bataille , mais s'étant aperçu que la crainte qu'il affectoit avoit

donné trop de confiance aux ennemis; il fondit sur eux à l'improviste, & remporta une victoire des plus complètes. Cet avantage ne le délieroit pas encore de la mauvaise disposition où il étoit; car il ne pouvoit se retirer sans un grand danger, ni demeurer plus long-temps, parce qu'il manquoit de vivres. Sa prudence & sa valeur le tirent de cet embarras: il trouva moyen de se rendre sur les bords de l'Adige où il pensa périr, parce que les ennemis avoient rompu les digues. Après avoir rétabli son armée, il songea à chasser les ennemis des places qu'ils occupoient au-delà du Pô, & à faire des courses dans le Plaisantin. Il fit construire pour cet effet un grand pont sur ce fleuve à Borgo-Forte, afin de pouvoir secourir le Duc de Mantoue qui venoit d'abandonner le parti de Galeas. Ce Prince avoit assemblé son armée à Lucques, à dessein de jeter la terreur dans la ville de Florence. Ces résolutions n'avoient d'autre motif que de porter les Florentins à demander la paix, & il avoit déjà même employé la médiation du Doge de Gènes.

Pendant qu'on étoit occupé aux conférences pour la paix, les puissances belligérentes poussèrent la guerre avec la même ardeur. Augut que les Florentins avoient fait approcher, rompit les mesures de Galeas & remporta sur lui une seconde victoire près de San-Miniato, qu'il eut soin ensuite de fortifier. Galeas crut réparer cette perte en faisant garder les chemins de Pise à Florence, & en se retirant vers Spolète, à dessein d'y attirer le Général Florentin; mais celui-ci trop prudent pour donner dans le piège, persista à demeurer dans son poste. Sa conduite obligea les Milanois à laisser les chemins libres, & à se retirer. Galeas qui avoit un grand nombre de partisans à Gènes, les engagea à mettre quelques vaisseaux en mer pour enlever tout ce qu'ils pourroient aux Florentins. Ceux-ci ne restèrent pas dans l'inaction, & ils équipèrent des Galeres pour s'opposer aux entreprises des Genois. Galeas d'un autre côté enleva aux Florentins un convoi considérable qui venoit par terre.

Cependant on travailloit toujours à Gènes à rétablir la paix entre Galeas, la République de Florence & ses alliés. Elle fut enfin conclue en 1392 par l'entremise du Grand-Maitre de Rhodes, du Légat du Pape & du Doge de Venise. Il étoit dit dans ce traité: " Que Padoue seroit rendue à François de Carraria, fils de François de Carraria que Galeas tenoit en prison, à condition que le fils payeroit par an aux Milanois, une certaine somme d'argent pendant l'espace de cinquante ans. A l'égard de la liberté du pere, on la fit espérer, mais on la laissa à la discrétion de Galeas. On convint que tous les prisonniers pendant la guerre, rentreroient dans leur patrie avec le consentement de leurs citoyens: Qu'on rendroit de part & d'autre les places qui avoient été prises: Que Galeas n'enverroit point de troupes dans la Toscane, à moins qu'elles n'y fussent appelées par les Siennois ou les habitants de Perouse, dans le cas où ils seroient attaqués par les Florentins ou leurs alliés. Qu'on ne renverroit pas toutes les troupes à la fois, de peur qu'il ne s'en formât quelques sociétés de Brigands. "

Cette paix n'étoit pour ainsi dire qu'une suspension d'armes, puisque la conduite artificieuse de Galeas obligea les Florentins à recommencer la guerre l'année suivante. Cette nouvelle querelle fut occasionnée par quelques troupes de Galeas, qui demandèrent un passage à Bologne & à Ferrare avec me-

naces d'user de violences si on leur refusoit. Les Bolois craignant quelque outrage de la part de ces troupes, leur refuserent le passage & demandèrent du secours aux Florentins. Ces troupes n'ayant pu traverser le Bolois, gagnèrent la Toscane par le Parmesan, & se répandirent dans la marche d'Ancone où elles se fortifièrent.

Les Florentins mécontents de Galeas qui n'observoit point la plupart des articles du dernier traité, renouvelèrent les alliances qu'ils avoient faites avec les Bolois, les Princes de Ferrate, de Mantoue, de Padoue, de Ravenne, de Faenza, d'Imola & avec les Seigneurs de Forli & de Malatesta. Ces précautions paroissoient nécessaires contre un Prince dont on connoissoit les desseins ambitieux. Les Florentins croyoient avoir lieu de les redouter, sur-tout depuis que Jacques Appien s'étoit emparé de la souveraineté de Pise, après avoir assassiné Pierre Gambacurta Seigneur de cette ville dont il étoit Secrétaire. On s'étoit facilement aperçu que Galeas avoit envoyé cinq mille hommes pour le mettre en état de soutenir les efforts de ceux qui avoient formé quelque dessein contre lui. Galeas qui avoit obtenu de l'Empereur Venceslas le titre de Duc de Milan, n'avoit pas vu sans chagrin que le Duc de Mantoue eût fait alliance avec les Florentins. Après avoir inutilement tenté toutes sortes de voies pour le détacher de cette confédération, il prit le parti d'assiéger Mantoue. Dans la crainte que la République de Florence ne donnât du secours à cette place, il assembla dans le Siennois quatorze mille chevaux qui ravagèrent le territoire de la République, quoiqu'il n'y eût encore eu aucune déclaration de guerre. Alberic qui commandoit ce corps de troupes, voulut s'emparer de Segni petite ville de l'Etat de l'Eglise; mais il fut repoussé avec perte.

Les Florentins firent à leur tour des courses sur les terres des Siennois, & s'emparèrent de Volterra, de Grosseto & de quelques autres places importantes. Le Duc de Milan rappella les troupes qu'il avoit envoyées en Toscane, afin de s'en servir au siège de Mantoue, & résolut en même-temps de détruire le pont que les Florentins avoient fait sur le Pô, à dessein d'être plus à portée de secourir Mantoue. Cette entreprise n'eut pas le succès qu'il en attendoit. Charles Malatesta chargé de défendre ce Pont, repoussa l'ennemi avec intrepidité, & l'obligea d'abandonner son projet. Les Mantouans & les Venitiens avoient aussi eu part à la gloire de cette action. Malatesta après cette victoire attaqua l'armée Milanoise commandée par Vermius, & la tailla en pieces. Il fit plus de six mille prisonniers, & enleva toutes les munitions de guerre. Alberic qui commandoit l'armée navale, ne pouvant seul soutenir le siège, fut obligé de le lever. Tant de mauvais succès auroient dû porter le Duc de Milan à la paix, à laquelle ses ennemis paroissent disposés; mais l'esperance qu'il avoit de rétablir ses affaires, ne lui permit pas d'y songer sérieusement. Les Venitiens mécontents de son irrésolution, s'unirent avec les Florentins & leurs alliés, afin de le forcer à mettre bas les armes. Cette nouvelle confédération intimida le Duc & l'engagea à faire une trêve de dix ans. Ce fut pendant cette trêve qu'il acquit la souveraineté de Pise, que Gerard fils de Jacques Appien lui céda moyennant une somme d'argent. Le voisinage d'un ennemi si redoutable, donna beaucoup d'inquiétude aux Florentins, & il n'étoit pas difficile de s'appre-

cevoit que Galeas ne resteroit pas long-tems tranquille, & qu'il chercheroit les moyens de se rendre maître de la République de Florence. Les hostilités même qu'il exerça pendant la treve, donnoient assez à connoître quelles étoient ses véritables intentions. Il étoit déjà maître de Sienne, de Perouse, de Pise, & il avoit mis le Mantouan dans ses inérêts; de sorte qu'il n'y avoit que la ville de Padoue qui fut restée dans le parti des Florentins. Ils se virent donc obligés de se fortifier de quelque nouvelle alliance, ce qui les déterminâ à avoir recours à Robert de bavière qui venoit de monter sur le trône Imperial à la place de Vincelas. Ils l'invirent à reprendre les villes qui appartenoient à l'Empire, & dont le Duc s'étoit emparé. Ces propositions firent plaisir à l'Empereur, & il passa l'année suivante en Italie avec une armée de quinze milles hommes. Les Florentins lui envoyèrent trois mille chevaux sous les ordres de François Carraria. Cette nouvelle ligue ne fut pas capable d'effrayer le Duc de Milan: il rassembla promptement quinze mille hommes, & les fit marcher contre les Allemans. Les Milanès ayant enveloppé un corps de troupes Allemandes, jetterent le désordre dans le reste de l'armée, & la repoullèrent avec perte jusques dans son camp. Après cet échec, l'Electeur de Cologne & le Duc d'Autriche abandonnerent l'armée Imperiale, qui se trouvant trop foible pour agir, se retira dans le Trencin. Les Florentins engagerent néanmoins l'Empereur à faire avancer cinq mille hommes sur leurs terres, pour les mettre à l'abri des efforts de Galeas que sa dernière victoire avoit rendu plus entreprenant. La présence de l'Empereur coûta cher aux Florentins, qui étoient obligés de lui fournir des sommes considérables pour l'engager à rester en Italie. Cependant il n'y resta que jusqu'au printems prochain.

1400.

Galeas delivré de l'inquietude que les Allemans lui avoient causée, fit inutilement tout ce qu'il put pour obliger les Venitiens à renoncer à l'alliance qu'ils avoient faite avec les Florentins. Cette tentative n'ayant pu lui réussir, il attaqua Bologne dont il se rendit maître malgré la défense opiniâtre des habitans. Cette conquête affoiblit beaucoup le parti des Florentins, & donna lieu à plusieurs de leurs voisins de se soulever contre eux. Dans cette extrémité ils s'adresserent à Boniface IX. qui consentit à faire une alliance avec eux, afin de rentrer en possession des villes que le Duc de Milan avoit enlevées au saint Siège. Pendant cette négociation, Galeas Visconti mourut de la peste au mois de septembre 1402. à l'âge de 55 ans. Ses Etats furent partagés après sa mort entre ses trois fils: le Milanès, Bologne, Sienne, Perouse & Assise, resterent à Jean Marie son fils aîné qui prit le titre de Duc; Veronne, Pavie Vicensé & quelques autres petites villes furent données à Marie son second fils; & Gabriel son fils naturel qu'il avoit légitimé, eut en partage la souveraineté de Pise.

1402.

La guerre que les Florentins avoient soutenue avec tant de courage contre le Duc de Milan, ne fut pas le seul fleau dont ils furent alors affligés. La haine qui subsistoit entre les familles d'Albizi & d'Alberti, avoit été en même-tems la cause des maux qui avoient déchiré le sein de la République. Maza Albizi qu'on avoit fait Gonfalonnier de justice, voulut se servir du pouvoir que lui donnoit sa charge, pour faire éprouver aux Alberti les effets de sa vengeance. Il fit arrêter Albert & André Alberti sur les dépositions d'un ci-

Troubles à Flo-
rence pendant
la guerre du
Milanès.

toyen qui les accuſoit d'avoir des intelligences ſecrettes avec les ennemis. Toute la ville fut auſſi-tôt ſoulévée, ce qui détermina les Seigneurs à convoquer tout le peuple en *Parlement*, & à faire un nouveau conſeil extraordinaire. On y condamna un grand nombre de citoyens à l'exil, parmi leſquels fut comprise la plus grande partie de la famille des Alberti : Pluſieurs perſonnes des corps des métiers furent *averties*, & quelques-unes furent miſes à mort.

Les métiers & la populace ſ'imaginant qu'on vouloit les exterminer, prirent les armes, & une partie ſe rendit ſur la Place tandis que l'autre environnoit la maiſon de Veri de Medicis pour l'engager à ſe mettre à la tête du Gouvernement, & les délivrer de la tyrannie de ceux qui ne cherchoient que la ruine de l'Etat. Veri de Medicis, que l'ambition ne dominoit pas, ne voulut point profiter de l'occafion qui ſe préſentoit de ſ'emparer de la Souveraineté; il ſe contenta d'employer les moyens les plus prudents pour calmer la fureur du peuple, & le porter à mettre bas les armes. Les Seigneurs enrôlèrent alors deux mille Citoyens, afin qu'ils puſſent leur prêter main-forte lorsqu'ils en auroient beſoin. Après ces précautions néceſſaires, on punit de mort ou d'exil ceux qui paſſoient pour les plus ſéditieux. On ordonna en même-temps qu'on ne pourroit poſſéder la charge de Gonſalonnier de Juſtice, avant l'âge de quarante-cinq ans, & l'on fit auſſi pluſieurs autres réglemens pour maintenir l'autorité qu'ils avoient. Ces réglemens déplurent généralement à tout le monde, & l'on penſoit avec raiſon qu'un Gouvernement ne peut être bon & ſolide lorsqu'il a beſoin de la violence pour ſe ſoutenir. Donato Acciaivoli, qui n'avoit pas moins d'autorité que le Gonſalonnier, ne put voir tranquillement le triſte état où ces Citoyens étoient réduits. Il prit la réſolution de faire rappeller tous les exilés, & d'obtenir qu'on accorderoit les charges à ceux qui avoient été *avertis*. Il fit d'abord connoître ſes intentions à pluſieurs d'entre le peuple, & il engagea enſuite deux des Seigneurs de ſes amis à propoſer cette loi. Elle le fut en effet; mais il y eut de ſi grandes oppoſitions, que Donato ſe crut obligé d'en venir aux menaces. Cette hardieſſe déterminâ les Seigneurs & les autres Magiſtrats à l'envoyer en exil à Barlette. On relegua auſſi pluſieurs perſonnes des corps de métiers qui avoient beaucoup de crédit parmi le menu peuple.

Le nombre des exilés & des *avertis* avoit augmenté celui des mécontents. Quelques-uns des *avertis* irrités contre le gouvernement, formèrent le projet de ſ'en venger par le moyen des exilés, à qui ils avoient promis de les faire rentrer ſecrètement dans la ville. Ils étoient convenus de tuer Mazo Albizi, & ils ſe flattoient que le peuple ne tarderoit pas à prendre leur parti. Ils ſe rendirent en effet dans la ville le 4 d'août 1397, & le lendemain ils cherchèrent Albizi pour l'aſſaſſiner. Ce deſſein n'ayant pas réuſſi, ils exercèrent leur fureur ſur un homme qui étoit du parti de leurs ennemis, & ſe mirent à crier : *Vive la liberté, périſſent les tyrans*. Ces clameurs ne firent point l'effet qu'ils en avoient attendu, & le peuple ne fit aucun mouvement en leur faveur. Connoiſſant alors, mais trop tard, le danger auquel ils s'étoient expoſés, ils cherchèrent un aſyle dans une Eglife. Ils y furent bien-tôt forcés; pluſieurs furent tués en ſe deſſendant, & le reſte fut fait priſonnier.

Malgré

Malgré tous ces troubles, la République de Florence s'étoit toujours soutenue, & avoir résisté avec gloire aux efforts de Jean Galeas. La mort de ce Prince n'avoit pas entièrement délivré les Florentins de la guerre, & la cavalerie Milanoise qui étoit restée à Sienne & à Pise, continuoit toujours à faire des courfés sur leurs terres. Ils résolurent pour faire diversion, de porter la guerre dans la Romagne où Galeas avoit fait plusieurs conquêtes. En conséquence le Pape qui avoit fait alliance avec les Florentins, comme on l'a vu plus haut, envoya une armée pour faire le siège de Bologne (13). Charles Malatesta l'un des plus grands Capitaines de son siècle, avoit le commandement de cette armée. Ce Général après avoir ravagé le Parmesan, étoit d'avis de commencer le siège de Bologne : mais le Légat qui se flattoit de s'en rendre maître par intrigues, empêcha Malatesta d'exécuter son dessein, & fit marcher les troupes vers Milan. Les factions qui troubloient cette ville, obligèrent Jean Marie à faire la paix avec le Pape, sans y comprendre les Florentins. Par ce traité, Bologne & Perouse passèrent sous la domination du Saint Siège. Les Florentins de leur côté profitant des troubles du Milanès, firent une incursion dans le pays, & donnerent des troupes à Petro Rosio qui s'étoit emparé de Parme.

Ces hostilités finirent à la mort de Jean Marie qui fut assassiné par ses sujets à qui sa tyrannie l'avoit rendu odieux. Philippe Marie son frere & son successeur fit la paix avec les Florentins, qui se raccommoderent en même-temps avec les Siennois. Les premiers firent alors l'acquisition de la ville de Pise, que Gabriel Marie fils naturel de Jean Galeas leur vendit deux centis mille écus d'or. Cette acquisition occasionna une guerre contre la République de Florence & celle de Pise. Les Pisans qui avoient trouvé moyen de s'emparer de la citadelle que la garnison Florentine avoit lâchement abandonnée, firent des propositions de paix aux Florentins ; mais elles parurent si injustes, qu'on résolut d'emporter par force ce qu'on ne pouvoit obtenir par les voies de la négociation. Bertold des Utins chargé du soin de cette guerre, s'empara avec beaucoup de difficultés de plusieurs postes aux environs de Pise : ce qui facilita le siège de cette ville. Elle étoit déchirée par les factions des Guelfes & des Gibelins qui se réunirent pour la défense commune de leur patrie. Ils firent cependant quelques propositions de Paix qui ne furent point écoutées, & ils se virent dans la nécessité d'implorer le secours des étrangers. Ladislas Roi de Naples ayant refusé de les secourir, ils s'adresserent à Charles VI. Roi de France, qui voulut engager les Florentins à renoncer à leur entreprise. Rien ne fut capable de les arrêter, & ils presserent si vivement le siège, que les Pisans qui souffroient ce que la famine a de plus affreux, consentirent à se soumettre.

Les Florentins maîtres de cette République, jouissoient enfin au-dedans & au-dehors d'une paix dont ils avoient été si long-temps privés. Elle fut cependant troublée au bout de deux ans, à l'occasion d'un Concile que les Cardinaux vouloient tenir à Pise pour élire un nouveau Pape à la place de Gregoire XII. & de Benoît XIII. (14) Ladislas qui favorisoit le premier, voulut forcer les Florentins à empêcher la tenue de ce Concile ; mais n'ayant pu

(13) Cette ville faisoit autrefois partie de la Romagne.

(14) On a fait mention plus haut de cette affaire, dans l'hist. de Naples, p. 181 & suiv.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

1409.

1410.

1411.

Guerre avec
le Duc de Mi-
lan.

1419.

obtenir ce qu'il demandoit, il envoya une armée dans le Siennois où il fit tout ce qu'il put pour engager ces peuples à abandonner les intérêts des Florentins. Irrité de n'avoir pu réussir, & du refus que ces derniers firent de contracter alliance avec lui; il alla mettre le siège devant Arezzo d'où il fut honteusement repoussé. Il fut plus heureux à Cortone & à l'adoue dont il se rendit maître. Après ces conquêtes il retourna à Naples.

L'élevation de Jean XXIII. sur la chaire de saint Pierre & les pertes qu'il avoit faites, le mirent dans la nécessité de rechercher l'alliance des Florentins. On balança long-temps sur le parti qu'on devoit prendre; mais enfin on consentit à la paix à condition qu'elle ne porteroit aucun préjudice au Pape & à Louis d'Anjou, & que Ladislas promettoit de ne faire aucune entreprise contre Rome & l'Etat Ecclésiastique. Ce Prince malgré ce traité se rendit maître de Rome, où il s'empara des effets des marchands Florentins qui y négocioient. Cette infraction au traité n'empêcha pas la République de Florence de renouveler avec lui l'alliance qu'elle lui proposoit. La mort du Roi de Naples arrivée quelque-temps après, délivra l'Italie d'un Prince qui s'étoit rendu redoutable.

Philippe Visconti devenu Souverain de la Lombardie & du Milanès par la mort de son frere, avoit dessein de s'emparer de Gênes; mais il appréhendait que les Florentins ne traversassent ce projet. Il proposa pour cet effet de faire une nouvelle alliance avec eux. Cette proposition ne fut pas également reçue de tous les citoyens; cependant après bien des discussions on convint de traiter avec lui, à condition qu'il ne feroit point marcher ses troupes dans la Toscane, ni dans le pays de Modene au-delà de Pontremole, ni vers Bologne au-delà du Crustulo, & qu'il ne feroit aucune alliance à leur préjudice. Philippe après ce traité, s'empara de Bresse & s'avança vers Gênes qui consentit à se soumettre. Serezana qu'il avoit laissée au pouvoir du Doge de Gênes avec quelques autres places situées en-deçà de la Magre, & le traité qu'il avoit fait avec le Légat de Bologne, indisposèrent contre lui les Florentins qui regardoient toutes ces choses comme une infraction au dernier traité. Ce Prince informé de leurs sentimens à son égard, envoya des Ambassadeurs à Florence pour se justifier. Les avis furent partagés sur ce qu'on devoit faire en cette occasion. Les uns prétendoient qu'on ne devoit pas rompre avec ce Prince, d'autres vouloient absolument qu'on lui déclarât la guerre, & ce dernier avis l'emporta.

On fut encore quelque-temps à en venir à une rupture ouverte; mais on prenoit ses précautions de part & d'autre pour n'être point surpris. Les troupes que Philippe envoya à Bologne à la prière du Légat, causèrent de l'inquiétude aux Florentins. Son entreprise sur Forlî fit connoître ses véritables intentions, & donna beaucoup plus d'alarmes à Florence. George Ordelaffi Souverain de Forlî, avoit laissé en mourant un fils nommé Thibaut, & il l'avoit mis sous la tutelle du Duc Philippe. La Princesse mere du jeune Prince qui redoutoit l'ambition du Duc de Milan, envoya son fils à Imola, dont Louis Alidosi son pere étoit Souverain. Le peuple de Forlî obligea la Princesse à remettre le jeune Ordelaffi entre les mains de Philippe, qui par le moyen du Marquis de Ferrare, se rendit maître de la souveraineté de Forlî.

Ces deux motifs parurent suffisans aux Florentins pour attaquer le Duc.

de Milan. On songea d'abord à s'emparer de Forli & des autres lieux aux environs. Philippe pour empêcher le Seigneur d'Imola de prêter du secours aux Florentins, envoya Ange de la Pergola faire le siège de cette place, qui fut prise à la faveur de la glace dont les fossés étoient couverts. Cependant Malatesta qui commandoit les troupes de Florence, faisoit le siège de Forli. Ange de la Pergola résolu de secourir cette ville, attaqua le fort de Zagonara d'où il sortoit des partis qui faisoient des courses jusqu'aux portes d'Imola. Le Général Milanois se flattoit que les Florentins levoient le siège de Forli pour défendre Zagonara. En effet les Florentins ayant appris qu'Alberigo qui commandoit dans ce fort, avoit promis de se rendre dans l'espace de quinze jours s'il n'étoit secouru, abandonnerent leur entreprise sur Forli, & marcherent vers Zagonara. Le Général ennemi alla à leur rencontre & leur livra bataille. Les Florentins fatigués de la marche & d'une forte pluie qu'ils avoient essuyée le long du chemin, ne purent résister à des troupes fraîches qui les attendoient de pied ferme. Au reste ce fut plutôt une déroute qu'un combat, puisqu'il n'y eut que quelques personnes de tuées du côté des Florentins (15).

Cet échec excita bien des murmures à Florence contre ceux qui avoient conseillé de faire la guerre. Le discours que leur fit Renaud d'Albizi fils de Mazo, ranima le courage des Florentins, & on enrôla de nouvelles troupes pour continuer la guerre. La levée des impôts qu'on avoit mis pour ce même sujet, excita des troubles dans la ville. Les principaux de la République se voyant extraordinairement chargés, résolurent de reprendre l'autorité qui étoit entre les mains de la populace. Ils tinrent plusieurs assemblées pour prendre les mesures qu'ils croyoient nécessaires à l'exécution de leur dessein, & voulurent engager Jean de Medicis à entrer dans leur complot. Ce citoyen qui ne cherchoit que la tranquillité de l'Etat, refusa les propositions qui lui furent faites, & voulut leur persuader de laisser la République dans l'état où elle se trouvoit alors.

La guerre dont on étoit alors occupé, empêcha que ces factions n'eussent de funestes suites. Ange de la Pergola après avoir battu les Florentins près de Zagonara, avait enlevé dans la Romagne toutes les places qui appartenoient aux Florentins, excepté Castrocaro & Modigliane. Les Florentins ne se croyant pas assez forts pour supporter seuls le poids de cette guerre, proposèrent aux Vénitiens de se joindre à eux contre l'ennemi commun de l'Italie. Ils balancerent quelque-temps; mais enfin ils consentirent à faire un traité par lequel les deux Etats s'obligèrent à faire la guerre à frais communs, & aux conditions que les conquêtes que l'on feroit en Lombardie, appartiendroient aux Vénitiens: que celles qu'on feroit dans la Romagne & dans la Toscane resteroient aux Florentins, & que François de Carnagnole ou Carmignole, qui avoit quitté le service du Duc de Milan, seroit nommé pour commander les troupes combinées.

Carnagnole commença les hostilités par le siège de Bresse. Cette ville

(15) Nicolas Machiavel. Malatesta, selon Poggé, battit d'abord les ennemis, qui s'étaient ensuite ralliés, recommencerent le combat, désirent les Florentins, & firent un

grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouva Malatesta, que Philippe renvoya comblé de présents.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

1424.

1425.

1426.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

étoit partagée par les factions des Guelfes & des Gibelins. Le Général Venitiens favorisé par les Guelfes, s'empara d'un quartier de la ville, d'où il fut impossible de le chasser. Les citoyens cependant se défendirent avec tant de valeur, que Carmagnole ne put se rendre maître de la place qu'après huit mois de siège. Le Duc de Milan fit tout ce qu'il put pour la reprendre ; mais on prétend que la division qui s'étoit mise parmi les Généraux, fut cause que cette conquête resta aux Venitiens. Carmagnole profitant de ces divisions, s'empara de plusieurs autres places dans le Bressan. D'un autre côté les Florentins tirèrent un grand avantage de l'éloignement des troupes Milanoises, pour rentrer en possession d'une partie des places qu'ils avoient perdues pendant la guerre.

Les affaires du Duc de Milan se trouvoient alors en fort mauvais état, & il desiroit sincèrement la fin de la guerre. Le Pape se chargea volontiers de négocier la paix, & il envoya pour cet effet le Cardinal de Sainte-Croix qui assembla à Ferrare les Ambassadeurs de chaque parti. La paix y fut conclue ; & il fut réglé que Bresse, Cremona & Bergame, dont les Florentins avoient été en possession avant la guerre, seroient livrées aux Venitiens avec leurs territoires. Le Duc de Milan n'avoit cédé qu'aux circonstances, & sa conduite fit bien voir qu'il n'avoit pas consenti de bonne foi au traité de paix ; puisque les Gouverneurs des places qui devoient rentrer sous la domination des Venitiens, refusèrent de leur ouvrir les portes. Le Duc qui venoit de donner à connoître ce qu'il pensoit, envoya des troupes pour ravager le pays de Mantoue : ce qui obligea les Venitiens & les Florentins à faire de nouveaux préparatifs de guerre. Ils commencèrent les hostilités par les courses qu'ils firent dans le Milanès : le Duc se vengea en mettant tout à feu & à sang dans le pays de Bresse. Il s'empara en même-temps de plusieurs places maritimes, & entr'autres de Casal Maggiore. Bambo qui commandoit la flotte Venitienne, arrêta les progrès du Duc de Milan, & délivra Verfel que les ennemis assiégeoient. Il attaqua aussi la flotte Milanoise qui étoit sur le Pô, & l'avantage qu'il remporta sur elle, rendit libres les passages de ce fleuve. D'un autre côté Cremona fut assiégée par Carmagnole qui avoit résolu de reprendre toutes les places que les Venitiens avoient perdues dans le Bressan.

Le Duc de Milan qui jusqu'alors n'avoit fait la guerre que par ses Généraux, s'avança en diligence vers Cremona pour obliger le Général Venitien à se retirer. Les deux armées s'étant trouvées en présence l'une de l'autre, on en vint aux mains, & le combat fut long & opiniâtre. Aucun des deux partis ne put s'attribuer la victoire ; puisque la lassitude seule contraignit les deux armées à mettre fin au combat. Le ravage que le Duc de Savoie & le Marquis de Montferrat faisoient dans le Milanès, força Philippe à retourner en diligence dans ses Etats. Cependant Carmagnole après avoir fait d'inutiles efforts pour se rendre maître de Cremona, attaqua Casal avec la flotte Venitienne. Cette place ne fit pas une longue résistance, la garnison s'étant rendue sans l'aveu du Commandant. Tous ces différens succès n'étoient point capables de mettre le Duc dans la nécessité de songer à la paix ; mais la victoire complète que Carmagnole remporta sur lui, auroit décidé de son sort si le vainqueur eut voulu profiter de son avantage. Par ses lenteurs affectées

il donna le temps à Philippe de réparer une partie de ses forces. Ce Prince n'osant plus se flatter de pouvoir soutenir plus long-temps la guerre, employa la médiation du Pape pour porter ses ennemis à la paix. Le Légat du Pape n'eut pas de peine à y faire consentir les Florentins qui ne trouvoient aucun avantage dans la guerre, & la paix fut signée aux mêmes conditions que la précédente.

La paix que les Florentins venoient de conclurre, sembla reveiller les discordes qui n'avoient été suspendues que par la guerre. L'ordonnance qui taxoit chaque citoyen à donner un demi florin par cent, chagrina beaucoup les plus riches, & à cette occasion le peuple prétendit qu'on fit des recherches afin d'examiner si les citoyens ne possédoient pas quelqu'autre biens dans le territoire de Florence. On ordonna en conséquence à tous ceux qui y avoient quelques revenus, d'en apporter l'état dans un temps marqué. Les habitants de Volterra portèrent leurs plaintes à la seigneurie ; mais les Commissaires de la taxe s'en vengerent en faisant mettre en prison dix-huit de ces habitants. Ce fut vers ce temps-là que mourut Jean de Medicis qui fut sincèrement regretté de tous ses sujets. Voici le portrait que nous en fait Nicolas Machiavel ; « Il étoit très-charitable, & il secourait les pauvres sans attendre qu'ils implorassent son secours. Il chérissoit tout le monde, ne donnoit son estime qu'aux honnêtes gens, & plaignoit le sort des méchans. Il ne brigua jamais les charges, & il les posséda toutes : il aimoit la paix & évitoit la guerre. Il avoit l'air mélancholique, mais il étoit gai » & railleur dans la conversation. »

Cependant les habitants de Volterra étoient sortis de prison, parce qu'ils avoient consenti à tout ce qu'on avoit exigé d'eux. Animés contre les Florentins, ils attendirent une occasion favorable pour s'en venger. La nomination des nouveaux Prieurs fut le signal de leur révolte. Un nommé Juste, homme de basse condition, & l'un de ceux qui avoient été emprisonnés à Florence, ayant obtenu par le fort la charge de Prieur, résolut de délivrer ses citoyens de la domination des Florentins. Il n'eut pas de peine à soulever le peuple parmi lequel il avoit beaucoup de crédit, & il s'en fit déclarer Souverain. Persuadé que les Florentins ne tarderoient pas à l'attaquer, il demanda du secours à Sienné & à Lucques. Ces deux Républiques refusèrent de favoriser sa révolte, & celle de Lucques envoya prisonnier à Florence le Député que Juste lui avoit envoyé. Ce nouveau Souverain se confiant dans la situation & dans la force de la place, parut ne témoigner aucune inquiétude des préparatifs que les Florentins faisoient contre lui. Pendant qu'il étoit occupé à chercher les moyens de se défendre, il ne pouvoit prévoir le coup qui le menaçoit. Quelques Nobles envieux du poste qu'il occupoit, l'assassinèrent & livrèrent la ville aux Florentins qui étoient déjà campés aux environs.

La rébellion des habitants de Volterra étant apaisée, Florence pouvoit jouir de quelques repos, si la mauvaise intention de quelques citoyens n'eût porté la république à entreprendre une guerre sans aucun prétexte réel. Elle fut occasionnée par la prise de deux châteaux qui appartenoient aux Lucquois, & dont Fortebraccio fils d'une sœur de Braccio de Perouse, se rendit maître sans aucune déclaration de guerre. Cette expédition mit toute la

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Fin de la guerre
avec le Duc
de Milan.

1427.

Révolte des
habitants de
Volterra.

Les Florentins
attaquent la
République de
Lucques.

DUCHE' DE
TOSCANE.

ville de Florence en mouvement, & l'on ne pouvoit s'accorder sur le parti qu'on devoit prendre. Après bien des contestations & des assemblées, il fut résolu qu'on feroit la guerre à la République de Lucques (16). Altorre Gianni, & Renaud d'Albizi furent nommés pour commander les troupes de la République conjointement avec Fortebraccio. La mauvaise conduite des deux premiers, & les cruautés qu'ils exercèrent sur des peuples qui s'étoient soumis volontairement, engagèrent les Magistrats à leur ôter le commandement de l'armée, & à en nommer d'autres à leur place. Les Lucquois implorèrent d'abord inutilement le secours des Venitiens & du Duc de Milan; mais enfin ces deux puissances se déterminèrent à leur en envoyer secrètement. Antonio Petruccio commandoit les troupes Venitiennes, & François Sforce étoit à la tête de celles du Duc de Milan. Cependant les Généraux Florentins s'étoient avancés vers Lucques pour faire le siège de cette place. Persuadés qu'on ne pouvoit se rendre maître de la ville que par le moyen d'un habile Ingénieur, on employa un célèbre Architecte nommé Philippe, fils de Brunellesco (17). Il s'étoit flatté de pouvoir inonder la ville, mais son projet ne put réussir par le travail des assiégés, qui opposant des digues, repoussèrent l'eau du côté des assiégeans. Cette inondation obligea ceux-ci à lever le siège, & les Lucquois profitant de ce désordre, firent une sortie & ruinèrent les travaux des Florentins.

François Sforce s'étant mis à la tête des troupes Milanoises sous prétexte d'aller à la rencontre d'Alphonse Roi de Naples, prit la route de Lucques, tandis qu'un autre corps de troupes de huit cens chevaux, envoyé aussi par le Duc de Milan, reprenoit plusieurs forts dont Fortebraccio s'étoit emparé. Ce Général attaqua François Sforce, & défit la plus grande partie de ses troupes. François Sforce après cette défaite résolut de faire soulever les Lucquois contre Guinis leur Gouverneur. Ce projet eut bien-tôt son exécution, & le Gouverneur fut fait prisonnier & envoyé à Milan. Les Lucquois demandèrent alors la paix que les Florentins refusèrent de leur accorder, parce qu'ils se flattoient qu'ils deviendroient bien-tôt maîtres de cette République que François Sforce venoit d'abandonner. Le siège de cette place fut poussé avec toute la vigueur possible, & la ville étoit si pressée par la famine, qu'elle auroit été obligée de se rendre si Philippe ne l'eût secourue indirectement. Les Genois à la sollicitation, envoyèrent des Ambassadeurs pour engager les Florentins à lever le siège. Les Ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de hauteur, & la réponse qu'on leur fit, les irrita tellement qu'ils envoyèrent du secours aux Lucquois. Le Général Genois ayant trouvé un gué pour passer la Cetchia, surprit les assiégeans, les tailla en pièces & délivra la ville.

Un si mauvais succès ne fit point perdre courage aux Florentins, & ils leverent en diligence une nouvelle armée à dessein de recommencer le siège de Lucques. Dans la crainte que les Siennois ne s'opposassent à leur

(16) Poggé dans son histoire de Florence nous apprend que les Florentins étoient irrités contre la République de Lucques, parce que dans la dernière guerre elle avoit donné du secours au Duc de Milan.

(17) Les Florentins après sa mort, lui érigèrent une statue de marbre dans la principale Eglise de Florence avec une inscription qui rendoit témoignage de ses grands talens.

entreprise, ils leur envoyèrent des Ambassadeurs pour les engager à rester neutres; mais ils avoient déjà fait une ligue avec Philippe & avec les Génois. La mort de Martin V. arrivée sur ces entrefaites, & l'élevation d'Eugene IV. au Souverain Pontificat, releverent les espérances des Florentins. Les secours qu'ils reçurent du nouveau Pape, les mirent en état de continuer la guerre contre les Lucquois.

L'éloignement que Philippe marquoit pour la paix, engagea les Florentins à renouveler l'alliance avec les Venitiens, & à donner ordre à Carmagnole d'entrer dans le Milanès avec les troupes qu'il commandoit. Ce Général eut le malheur de tomber dans une embuscade où il fut battu par François Sforce. Cette défaite ne l'empêcha cependant pas d'entreprendre le siège de Cremonne avec le reste de ses troupes. Piccinino Général Milanois, faisoit de son côté des conquêtes aux environs de Volterra & dans le Pisan, pendant que les Siennois étoient occupés à ravager la Toscane. La désertion de Nicolas Tolentin qui étoit passé au service de la République de Florence, obligea Philippe à rappeler de la Toscane Piccinino pour défendre le Milanès. Tout sembloit alors favoriser les Florentins. Les Venitiens avoient une armée considérable sur pied, & une puissante flotte en mer; & Michel Cutinioli Général des troupes du Pape, avoit battu les troupes des Siennois qui ravageoient la Toscane. La défection de Forthebraccio & la trahison de Carmagnole qui laissa battre trois fois la flotte Venitienne en refusant de la secourir, empêchèrent les Florentins de profiter de ces avantages. Les Venitiens reparerent cette perte par la victoire signalée qu'ils remporterent peu de temps après sur les Génois.

Cependant Michelet continuoit à faire des conquêtes dans le Pisan & aux environs de Volterra. Philippe étoit plus heureux dans le Milanès où ses Généraux reprenoient des places sur les Florentins & les Venitiens par la perfidie de Carmagnole. Les Venitiens après avoir long-temps dissimulé, résolurent de punir ce traître. On lui donna ordre de se rendre à Venise, sous prétexte de le consulter sur les affaires présentes. Lorsqu'il y fut arrivé on le fit arrêter, & après l'avoir convaincu de felonie, il eut la tête tranchée dans la place publique. Le Duc de Mantoue fut chargé du commandement des troupes Venitiennes, & ce Prince ne tarda pas à reprendre sur le Duc de Milan les places que les Venitiens avoient perdues par la faute de leur Général. L'arrivée de Sigismond en Italie causa quelque inquiétude aux Florentins. En effet ce Prince sollicité par le Duc de Milan & les Siennois, permit aux Hongrois, aux Bohémiens & aux Allemans qui étoient avec lui, de faire des courses dans le Florentin; mais elles furent battues en diverses rencontres. Après le départ de l'Empereur, les Florentins se vengèrent des Siennois par le ravage de leurs terres, pendant que tout réussissoit aux Venitiens dans le Milanès. Philippe se vit alors contraint de demander la paix. Elle fut conclue à Ferrare à l'avantage des Florentins.

La Ville de Florence n'avoit pas été exempte de troubles pendant le cours de cette guerre, & l'esprit de faction avoit continué à désoler l'Etat. L'estime générale que Côme de Medeis s'étoit attirée par sa libéralité & la douceur de son caractère, avoit excité contre lui la jalousie de ceux qui gouvernoient avec une conduite bien différente. Le courage d'Avetardo de

DUCHÉ DE
TOSCANE.

La paix conclue avec le
Duc de Milan.

DUCHE' DE
TOSCANE.

Conspiration
contre Medicis.

Medecis, & la prudence de Pucci qui avoit beaucoup de crédit & d'autorité, paroissoient des moyens assez puissans pour établir la grandeur de Medicis, & pour relever son parti. Le plus grand ennemi de cette maison étoit Albizi, qui se regardant comme le seul Chef de son parti, fit jouer différens ressorts pour la détruire. Il s'adressa pour cet effet à Guadagni qui étoit Gonfalonnier, & lui persuada que le salut de la République dépendoit de la ruine de Medicis, que son crédit & ses richesses éleveroient bien-tôt à la Souveraineté. Le Gonfalonnier animé par les discours d'Albizi, prit toutes les mesures nécessaires pour perdre Côme de Medicis, & il le cita à comparoitre devant lui. Ce Ciroyen qui n'avoit rien à se reprocher, comparut devant les Seigneurs malgré l'avis de ses amis. A peine fut-il arrivé au Palais qu'il fut arrêté, & cependant Albizi se fit accompagner d'un grand nombre de gens armés, avec lesquels il se rendit sur la place. Les Seigneurs y assemblèrent le peuple, & établirent un conseil extraordinaire de deux cens hommes pour travailler à la reforme de la ville. On agita en même-temps ce qu'on décideroit au sujet de Côme. Les uns vouloient qu'il fut banni : d'autres prétendoient qu'il avoit mérité la mort, & le plus grand nombre ne disoit mot ; de sorte qu'on ne pouvoit rien conclure. Côme de Medicis qui étoit enfermé dans une petite chambre de la cour du palais, entendant les différens discours du peuple, s'apercevoit bien que sa vie étoit en danger. Il apprehendoit d'ailleurs que ses ennemis ne la lui ôtassent par des voies indirectes, ce qui lui fit prendre la résolution de refuser la nourriture qu'on lui présentoit. Malavolti sous la garde duquel il étoit, le rassura en mangeant avec lui de tout ce qu'on lui servoit. Il lui permit aussi d'avoir un entretien secret avec un domestique du Gonfalonnier, par le moyen duquel il fit toucher une somme considérable à ce Magistrat, qui devint alors plus traitable. Medicis fut seulement condamné à l'exil, & on l'envoya à Padoue malgré Albizi, qui vouloit qu'on le fit mourir. Plusieurs de ses parens & de ses amis furent en même-temps condamnés à une peine semblable.

Medicis reçut avec un visage gai l'ordre injuste qui le bannissoit de sa patrie, & il sortit de la Ville la nuit suivante. Il reçut de grands honneurs par tout où il passa, & les Venitiens lui envoyèrent rendre visite de la part du Sénat. La Ville de Florence ressentir bien-tôt la perte qu'elle avoit faite, & Albizi qui prévoyoit sa ruine, voulut engager ses amis à se joindre aux Grands, & à les faire rentrer dans les charges ; mais toutes ses remontrances ne purent les engager à troubler de nouveau l'Erat. Le Gonfalonnier & les Seigneurs qui furent tirés les mois suivans, étoient tous du parti de Medicis, ce qui jeta l'alarme dans le parti contraire. Albizi profitant du peu de temps qui lui restoit, rassembla ses amis en diligence, & fit tout ce qu'il put pour leur persuader de prendre les armes, & d'obliger Donato Velluti qui étoit encore Gonfalonnier, d'assembler le peuple dans la Place. Le sujet de cet assemblée devoit être la création d'un nouveau conseil extraordinaire, afin de casser les nouveaux Seigneurs, & de brûler les bourses, & d'en faire d'autres où il n'y entrât que le nom de leurs partisans. Cet avis ne fut point goûté, & l'on convint seulement de prendre les armes si les nouveaux Seigneurs entreprenoient quelque chose au préjudice du parti contraire aux Medicis.

Le

Le nouveau Gonfalonnier n'eut pas plutôt pris possession de sa charge, qu'il fit mettre en prison Donato Velluti son prédécesseur, qui étoit accusé de s'être emparé des deniers publics. Profitant ensuite des dispositions de ses collègues en faveur de Côme de Medicis, il travailla au rappel de ce Citoyen. Il voulut auparavant s'assurer de ceux qui l'avoient fait bannir, ce qui le détermina à citer devant lui Renaud d'Albizi, Ridolfe Peruzzi & Nicolas Barbadori Chefs du parti opposé. Albizi ne jugeant plus à propos de différer l'exécution de ses premiers desseins, parut en armes avec plusieurs citoyens & soldats qu'il avoit mis dans ses intérêts, & envoya solliciter les autres de se joindre promptement à lui. Une grande partie de ceux sur lesquels il comptoit ayant manqué au rendez-vous, Albizi ne se trouva pas en état de rien entreprendre, & donna par ce moyen le temps aux Seigneurs de pourvoir à leur sûreté. On fit d'abord quelques propositions à Albizi; mais il ne voulut rien écouter, & persista à demander que les Seigneurs fussent déposés. Le peu de zèle & de fermeté que témoignèrent quelques-uns des Chefs des conjurés, & les soins que se donna le Pape Eugene IV. qui étoit alors à Florence, d'apaiser le tumulte, obligèrent Albizi à changer de langage. Se voyant presque abandonné, il se mit sous la protection du Pape, dans l'espérance qu'il seroit en sûreté.

Pendant que le Pontife étoit occupé à négocier un accommodement entre Albizi & les Seigneurs; ceux-ci levèrent secrètement des troupes dans les environs de Pistoie, & les firent entrer de nuit dans Florence. Fortifiés par ce secours, ils convoquèrent une assemblée du peuple & nommerent un conseil extraordinaire. Le rappel de Medicis y fut résolu, & Albizi avec un nombre considérable de citoyens furent condamnés à l'exil. Medicis retourna à Florence où il fut reçu en triomphe, & regardé comme bienfaiteur du peuple & le pere de la patrie.

Retour de Côme de Medicis.

Les Seigneurs qui succéderent à ceux qui avoient rappelé Côme de Medicis, prolongerent l'exil des ennemis de ce citoyen, & ils bannirent même quelques autres. La maison des Alberti fut alors rétablie, & tous les Grands, à la réserve de quelques-uns, furent réduits au rang du peuple. Le gouvernement fit de nouvelles loix; ne mit dans les bourles que les noms de ceux qui étoient dans son parti, & il régla que les Magistrats des affaires criminelles seroient pris parmi leurs adhérens. L'autorité de juger à mort fut mise entre les mains des *huit de la Garde*. On ajouta encore par rapport aux bannis, qu'ils ne pourroient rentrer dans leur patrie après le terme marqué pour leur exil, à moins que des trente-sept Magistrats qui étoient à la tête des affaires, il n'y en eut trente-quatre qui y consentissent. Il fut défendu de leur écrire ou de recevoir de leurs lettres, & l'on punissoit avec la dernière rigueur ceux qui se rendoient suspects par leurs actions ou leurs discours.

La paix que les Florentins avoient faite avec le Duc de Milan, ne pouvoit être de longue durée; car ce Prince qui les haïssoit naturellement ne cherchoit que les occasions de recommencer la guerre. Il y fut encore excité par Renaud d'Albizi, & les autres exilés qui esperoient à la faveur de la guerre pouvoir changer la face affaires de la République, & rentrer en triomphe dans leur patrie. La liberté que Gènes s'étoit procurée en se jouant le joug du Duc de Milan, & l'alliance que les Florentins avoient

1436.

Tome II,

L1*

faite avec cette République, étoient de nouveaux motifs qui animoient Philippe contre les Florentins. Pendant qu'il faisoit tous ses efforts pour soumettre les Genois, il envoya Piccinino dans les environs du Lucques. Le voisinage des troupes Milanoises fit craindre aux Florentins quelque entreprise de leur part. Afin de faire diversion, ils firent des courses sur le territoire de Pise, & obtinrent du Pape que le Comte Sforce entreroit à leur service. Piccinino pour cacher ses desseins feignit de marcher contre le Roi de Naples, & demanda qu'on lui livrât passage. Les Florentins qui connoissoient ses véritables intentions, refusèrent de lui accorder ce qu'il demandoit, & fermerent tous les passages. Les deux armées demeurèrent quelque temps en présence sans faire aucun mouvement. Piccinino qui ne vouloit pas rester dans l'inaction, attaqua Vico Pisano; mais n'ayant pu se rendre maître de ce poste, il ravagea le pays voisin. Ces différentes expéditions ne furent point capables d'engager les Florentins & le Comte Sforce, à faire aucune démarche pour s'opposer à ses progrès. Le motif de cette tranquillité étoit le respect qu'on avoit pour le Pape qui étoit occupé à négocier la paix. Les ennemis persuadés que la crainte seule retenoit les Florentins, poursuivirent leurs conquêtes avec plus d'ardeur, & allèrent mettre le siège devant Barga petite ville du Florentin. Cette entreprise déterminâ les Florentins à ne plus garder de mesures, & à marcher au secours de la place. Piccinino fut battu par le Comte Sforce, & la ville fut délivrée.

Les ravages que les Venitiens faisoient alors dans le Milanès, mirent Philippe dans la nécessité de rappeler Piccinino de la Toscane. Les Florentins délivrés des troupes Milanoises, s'avancèrent vers Lucques dont ils espéroient se rendre maîtres avec facilité. Le Comte Sforce reprit auparavant toutes les places dont le Général Milanois s'étoit emparé, & après avoir ruiné le pays par le fer & le feu, il ferma tous les passages par lesquels on pouvoit faire entrer des vivres dans Lucques, afin de se rendre maître de la ville par la famine. Les Lucquois ainsi pressés de tous côtés, firent tant d'instances auprès du Duc de Milan, qu'il résolut d'envoyer une armée considérable dans la Toscane, ou d'attaquer les Venitiens avec ces mêmes forces, afin de contraindre les Florentins à les secourir. Philippe prit cependant le premier parti, & cette nouvelle causa une grande inquiétude aux Florentins. Ils engagèrent alors les Venitiens à redoubler leurs efforts pour occuper le Duc dans la Lombardie; mais ceux-ci abandonnés par le Marquis de Mantoue, représentèrent qu'ils ne pouvoient continuer la guerre si le Comte Sforce ne se chargeoit de commander leurs troupes. Cette proposition embarrassâ beaucoup les Florentins: D'un côté ils sentoient la nécessité de pousser la guerre avec vigueur en Lombardie; de l'autre ils se voyoient presque forcés à abandonner leur entreprise sur la ville de Lucques. Ils consentirent enfin à laisser partir le Comte Sforce après la prise du château d'Uzano, dont il faisoit alors le siège. Ce Général à qui le Duc de Milan avoit promis sa fille Blanche en mariage, refusa de passer le Pô, & les Venitiens ne le demandoient cependant pour commander leurs troupes qu'à cette condition. On trouva enfin moyen de concilier les intérêts du Comte Sforce, & il se mit en marche pour aller prendre le commandement des troupes Venitiennes. Quelques sujets de mécontentement survenant entre lui & la République de Venise, l'obligèrent à retourner en Toscane.

Cette démarche du Comte porta le Duc de Milan à le charger de travailler à la paix entre Lucques & Florence, & de le faire comprendre lui-même dans ce traité. Il renouvela alors les promesses qui lui avoient faites de lui donner sa fille. Cette alliance ne pouvoit être que très-avantageuse au Comte Sforce, puisqu'elle lui donnoit l'esperance de devenir un jour maître du Milanès; car le Duc n'avoit point d'enfant mâle. Ce motif étoit assez puissant pour engager le Comte à faire tout ce que Philippe desiroit. Les Florentins voyant qu'ils ne pourroient plus l'engager à combattre pour leurs intérêts, se trouverent forcés à faire la paix avec la République de Lucques. Elle fut conclue au mois d'avril de l'an 1438, & par ce traité les Lucquois conservèrent leur liberté.

DUCHE' DE
TOSCANE.

1438.

La paix qui venoit d'être signée avec le Duc de Milan, ne fut pas de plus longue durée que les autres. Son ambition & son humeur inquiette ne lui permirent pas de demeurer long-temps en repos. Il continua la guerre contre les Venitiens, & les avantages qu'il remporta sur eux, les obligèrent d'avoir recours aux Florentins, & d'engager le Comte Sforce à se mettre à la tête de leurs troupes. Les Florentins qui redoutoient la grande puissance du Duc, consentirent volontiers à se joindre aux Venitiens, & le Comte Sforce mécontent de Philippe, qui différoit le mariage de sa fille sous divers prétextes, entra dans la ligue, mais aux conditions qu'il ne passeroit pas le Pô. Tous les arrangemens ayant été faits, Sforce se mit en marche & arriva heureusement dans le territoire de Padoue.

Les succès de ce Général déterminèrent le Duc de Milan à envoyer des troupes en Toscane pour faire diversion. Ce n'étoit pas le seul ennemi que les Florentins eussent à craindre. Jean Vitellesqui de Corneto, connu sous le nom de Cardinal de Florence, qui commandoit les troupes du Pape, étoit irrité contre les Florentins de ce qu'ils n'avoient point observé le traité fait par sa médiation au nom du Pape avec Albizi, lorsqu'on l'avoit forcé à mettre bas les armes. Les Florentins appréhendant qu'il ne se joignît aux troupes de Piccininò, firent part de leur crainte au Pape. Ce Pontife commençoit à se repentir de la trop grande autorité qu'il avoit donné à ce Prélat, & il étoit dans la résolution de la diminuer lorsqu'on surprit une lettre qu'il écrivoit au Général de Philippe. L'obscurité affectée qui regnoit dans cette lettre fut regardée comme un témoignage de sa perfidie, & il fut arrêté prisonnier dans le château Saint-Ange par les ordres du Pape (18).

1440.

Cependant Piccinino s'avançoit vers la Toscane, & il étoit déjà dans la Romagne. Le Comte Sforce craignant qu'il ne lui enlevât la Marche, voulut quitter la conduite de l'armée Venitienne pour aller défendre son propre bien. Les Venitiens lui représentèrent qu'on pourroit obliger le Duc à rappeler son Général en portant la guerre dans le Milanès, & ces réflexions l'engagerent à rester en Lombardie. Piccinino étant arrivé dans la Toscane, fit des courses jusqu'aux portes de Florence. Cette République manquoit alors de troupes; & la terreur s'étoit déjà répandue dans les esprits. Elle étoit cependant calmée par l'esperance du secours qu'on attendoit des Venitiens & du Pape. Capponi forma un corps de troupes des habitans de Flo-

(18) Nicolas Machiavel, histoire de Florence.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

rence, & reprit quelques postes avec cette petite armée. Le Comte de Poppi qui avoit abandonné les intérêts des Florentins pour se joindre au Général Milanais, lui conseilla de laisser les environs de Florence & de passer dans le Casantin, où il pourroit faire des conquêtes qui causeroient de grands dommages à la République. Piccinino s'y rendir maître en effet de quelques châteaux; mais par son éloignement il donna aux Florentins le temps de rassembler leurs troupes.

Le mauvais état des affaires du Duc de Milan en Lombardie, le firent à rappeler Piccinino. Cette nouvelle engagea ce Général à livrer combat aux Florentins, & il marcha contre eux avec tant de diligence qu'il pensa les surprendre. On se battit long-temps avec une ardeur égale, & la victoire balança plus d'une fois entre les deux partis; enfin elle se déclara par les Florentins, qui firent un grand nombre de prisonniers & un immense butin. Si l'armée de la République eût été mieux disciplinée, elle auroit entièrement détruit celle du Duc de Milan, dont les débris s'étoient retirés à Borgo. Mais l'avidité de conserver le butin l'empêcha d'assiéger les Milanois, & leur fournir les moyens de se retirer en sûreté. Les exilés qui étoient avec Piccinino voyant toutes leurs espérances perdues, cherchèrent un établissement dans divers endroits de l'Italie. On profita de l'éloignement des ennemis pour rentrer en possession des places du Casantin, & l'on se rendit maître de Poppi, dont le Comte fut dépouillé pour avoir trahi les Florentins. Cet état avoit été 400 ans dans la maison de ce Prince: La nouvelle de tant de succès, causa une joie étonnante dans la ville, & les Généraux qui avoient commandé les troupes pendant ces dernières expéditions, furent reçus en triomphe dans la ville. Jusqu'alors le Duc de Milan avoit refusé d'entrer en accommodement; mais la manière insolente avec laquelle Piccinino lui demanda la récompense de ses peines, le détermina à faire la paix avec les Venitiens & les Florentins, & le Comte Sforce épousa la fille de ce Prince.

Paix entre le
Duc de Milan,
les Venitiens &
les Florentins.

1441.

1447.

La mort du Duc de Milan arrivée en 1447, sembloit devoir assurer les Florentins de quelque tranquillité au-dehors; mais ils trouverent dans Alphonse Roi de Naples un ennemi encore plus redoutable. Ce Monarque qui étoit à Tivoli avoit formé le projet de se rendre maître de la Toscane, & il se flattoit de venir à bout de ses desseins à la faveur de la guerre que les Venitiens continuoient en Lombardie. Les Florentins fortifièrent leurs places autant qu'il leur fut possible, & leverent promptement des troupes. Alphonse ayant inutilement tenté de mettre les Siennois dans son parti, prit la route de Volterra, & se rendit maître de plusieurs châteaux dans le territoire de cette ville. Il eut les mêmes avantages dans celui de Pise; mais il ne put s'emparer de Campile que les Florentins défendirent avec tant de valeur, qu'il fut obligé de renoncer à son entreprise. La mauvaise saison le força à prendre ses quartiers d'hiver, & les Florentins employèrent cet intervalle à faire de nouveaux préparatifs pour soutenir les efforts du Roi de Naples. Le nombre de leurs troupes montoit au printemps suivant à cinq mille hommes de cavalerie & de deux mille d'infanterie. L'armée d'Alphonse composée de quinze mille hommes, menaçoit d'abord Campile; mais elle rabattit tout d'un coup sur Piombino. Les Florentins qui sçavoient de quelle

importance il étoit pour eux de conserver cette place, s'avancèrent pour la secourir. Ils se postèrent si avantageusement qu'on ne pouvoit les forcer ; mais ils souffrirent beaucoup par la disette des vivres & sur-tout du vin, qu'il n'étoit pas facile de transporter à leur camp. Les Napolitains au contraire recevoient par mer tous les secours dont ils avoient besoin, de sorte que l'abondance regnoit parmi eux, à la réserve du fourrage. Les Florentins désespérant pouvoir sauver la place, étoient d'avis qu'on écoutât les propositions de paix que le Roi de Naples faisoit, & qu'on lui remit la place comme il l'exigeoit avec cinquante mille florins. Capponi fit revenir ses citoyens d'un sentiment si contraire à leurs intérêts, & il fut résolu qu'on prendroit le Seigneur de Piombino sous la protection de la République. Le Roi de Naples dont l'armée étoit considérablement affoiblie par les maladies, se vit alors contraint d'abandonner le siège & de se retirer mécontent des Florentins.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

1450.

Les intérêts du Comte Sforce qu'ils prirent quelque-temps après, leur attirèrent la haine des Venitiens & du Roi de Naples. Sforce qui étoit devenu Duc de Milan, avoit recherché l'alliance des Florentins par le moyen de laquelle il espiroit s'affermir dans la nouvelle domination, & résister aux efforts des Venitiens jaloux de sa prospérité & de sa grandeur. Les deux Républiques s'envoyèrent mutuellement des Ambassadeurs pour avoir des éclaircissements sur les motifs qui les faisoient agir d'une façon contraire à ce qui étoit réglé par la ligue qui avoit subsisté entr'elles jusqu'alors. Ces différentes explications annonçoient une rupture prochaine, & en effet elles ne furent pas long-temps à en venir à une guerre ouverte. Avant qu'elle éclatât les Venitiens firent un traité avec les Siennois, & chassèrent les Florentins des terres de leur domination. Le Roi Alphonse les traita de même sans avoir aucun suzer. Les Florentins voyant qu'ils ne pouvoient éviter la guerre, se préparèrent à la soutenir avec honneur. Ils renouvelèrent l'alliance qu'ils avoient faite avec le nouveau Duc de Milan, & en firent une avec les Génois & le Roi de France.

La guerre commença en même-temps dans deux endroits différens ; car pendant que les Venitiens attaquoient le Duc de Milan, le Roi Alphonse avoit fait entrer dans la Toscane douze mille hommes sous la conduite de Ferdinand son fils naturel, qui avoit sous ses ordres Frederic Seigneur d'Urbino. Les premières expéditions ne furent pas glorieuses pour les Napolitains, ils s'emparèrent de quelques foibles châteaux après avoir essuyé des travaux tels que de fortes places leur auroient fait éprouver, & ils eurent le chagrin d'échouer devant la plupart de ceux qu'ils attaquèrent. Ferdinand s'en vengea par le ravage qu'il fit sur les terres de la République, & par le butin dont il enrichit ses troupes. Le Roi de Naples qui avoit une flotte de vingt bâtimens, se rendit maître de la Roque de Vada par la négligence du Commandant.

1452.

La campagne suivante, l'armée des Florentins ayant été renforcée par un corps de troupes qu'Alexandre Sforce frère du Duc de Milan leur amena, entra avec beaucoup de facilité en possession des châteaux qu'elle avoit perdus l'année précédente. Les Napolitains qui s'étoient retirés auprès de Sienne, se contentoient de faire des courses en attendant quelque occasion

1453.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

qui pût leur faire remporter des avantages plus considérables. Sur ces entrefaites le Roi de Naples traita secrètement avec Gerard Gambartorti Seigneur du Val de Bogno, qui consentit à remettre entre ses mains cette seigneurie aux conditions qu'Alphonse lui en donneroit une semblable dans le royaume de Naples. Pendant qu'il étoit occupé à livrer tous les postes au Commissaire que le Roi avoit envoyé à cet effet, un particulier ne pouvant supporter sa trahison, souleva tout le peuple. On prit aussi-tôt les armes, & les habitans ayant arboré l'étendard de la République de Florence, chassèrent tous les Arragonnois. Gambartorti eut bien de la peine à se sauver, & il abandonna sa femme, sa famille & tout son bien à la discrétion de ses ennemis. Les Florentins irrités de la perfidie de ce Seigneur, mirent en prison son fils qu'ils avoient en otage, & envoyèrent des troupes à Bagno pour garder le pays au nom de la République. L'arrivée du Roi René en Italie que les Florentins avoient appelée à leur secours, fut si avantageuse au Duc de Milan, qu'il força les Vénitiens à abandonner toutes les places qu'ils lui avoient prises. Ces succès avoient mis François Sforce en état de faire de nouvelles conquêtes, & après tant d'avantages René étoit repassé en Provence malgré les sollicitations du Duc, qui vouloit l'engager à rester plus long-temps (19). Il consentit cependant à laisser une partie de ses troupes, & envoya son fils pour les commander.

Toutes les puissances étoient lassées de la guerre, & desiroient la paix. Le Pape sur-tout les pressoit d'en venir à un accommodement, parce qu'il avoit dessein de se servir de leurs troupes pour les faire marcher contre Mahomet II. Empereur des Turcs, qui s'étoit rendu maître de Constantinople. Il engagea donc tous les Princes d'Italie à envoyer à Rome leurs Plénipotentiaires, afin de travailler à la paix générale. Pendant que chacun y disputoit ses intérêts, les Vénitiens & le Duc de Milan signèrent un traité de paix le 9 d'avril 1454. Le Pape, les Florentins, la ville de Sienne y accédèrent peu de tems après, & le Duc fit une alliance avec les Républiques de Venise & de Florence. On eut beaucoup de peine à faire consentir le Roi de Naples à la paix; mais il ne put résister aux vives sollicitations du Pape. Il ne voulut cependant point traiter avec les alliés, à moins qu'on ne lui donnât le pouvoir de faire la guerre aux Genoïs, aux Princes de Rimini & de Faenza; ce qui laissa quelque semence de guerre en Italie.

Cependant la République de Florence avoit éprouvé quelques troubles domestiques. Le grand crédit de Côme de Medicis, & l'attachement que le peuple témoignoit pour ce citoyen, continuoient à exciter la jalousie des Grands. Depuis l'an 1434, le parti de Medicis avoit été le plus puissant, quoique celui qui lui étoit opposé fût assez considérable. La grande union qui regna entre les Medicis, & leur conduite à l'égard du peuple, les maintinrent dans une si grande autorité, que pendant l'espace de 20 ans, c'est-à-dire depuis 1434 jusqu'en 1455, ils obtinrent six fois les Conseils Extraordinaires par le moyen des Parlemens ou assemblées générales du peuple. Le crédit de Neri Capponi avec lequel Côme de Medicis étoit toujours resté uni, avoit encore contribué à soutenir le parti de ce dernier; mais après

1454.

Jalousie des
Grands contre
Côme de Medi-
cis.

(19) Voyez ci-devant l'histoire de Lorraine, page 25.

la mort de Capponi , ceux qui cherchoient à abaisser le pouvoir de Medicis , firent tout ce qu'ils purent pour empêcher les Conseils Extraordinaires , & propofoient souvent de faire fermer les bourses , & de créer les Magistrats selon l'usage des Scrutins.

Ce reglement ayant passé , l'autorité se trouva tantôt dans une famille & tantôt dans une autre , & ceux qui étoient sortis de charge retournoient à leur premier état de simple citoyen. On rétablit en même-temps la maniere d'imposer les droits suivant la Loi qui avoit été faite en 1427. Les Grands reconnurent alors qu'en voulant enlever à Medicis toute l'autorité dont il avoit toujours joui , ils n'étoient plus respectés ni considérés. Ces motifs les engagerent à le prier de faire tous ses efforts pour les tirer de l'abaissement où ils étoient , en rétablissant le gouvernement sur l'ancien pied. Medicis leur promit de travailler à ce qu'ils desiroient ; mais il leur déclara qu'il ne consentiroit jamais qu'on employât la violence pour en venir à bout. On fit donc plusieurs tentatives auprès des Conseils , pour en obtenir un Extraordinaire. Le refus des Magistrats obligea les Grands à faire de nouvelles soumissions à Medicis , pour le porter à demander une assemblée générale du peuple. Ce citoyen qui étoit bien aise de leur faire sentir davantage la faute qu'ils avoient faite , refusa d'y donner les mains. Donato Coqui devenu Gonfalonnier de justice , crut à la faveur de sa charge , obtenir cette assemblée : mais tous les mouvemens qu'il se donna furent inutiles , & il en conçut un si violent chagrin qu'il en perdit l'esprit.

Luc Pitti , homme hardi & entreprenant lui ayant succédé , mit en usage les moyens les plus violens pour l'exécution de ce projet. Il y eut un Conseil Extraordinaire dans lequel on créa les nouveaux Magistrats à la volonté d'un petit nombre de personnes. Résolus d'affermir par la crainte une autorité qu'ils avoient usurpée par la force , ils bannirent tous ceux qui auroient pu leur être contraires. Jérôme Machiavel qui étoit du nombre des exilés , se rendit dans la suite criminel , en excitant les Princes d'Italie à faire la guerre à sa patrie. Il fut arrêté à Luginiane , & conduit à Florence où on le fit mourir. Luc Pitti que l'Etat avoit fait Chevalier , ordonna que les Prieurs des métiers seroient appelés dans la suite les Prieurs de la liberté. Il obtint encore qu'à l'avenir le Gonfalonnier seroit assis au milieu des Seigneurs ; car jusqu'alors il avoit été seulement placé à leur droite. Enfin pour donner du poids à tout ce qu'il venoit de faire , il institua des processions publiques pour remettre le ciel du rétablissement du gouvernement. Les riches présens que Pitti reçut alors de Medicis , de la seigneurie & de la plupart des Grands , monterent à des sommes considérables. Il en employa une partie à bâtir deux palais magnifiques , qui cependant ne lui coûtèrent pas beaucoup d'argent , puisque les citoyens lui donnerent les matériaux dont il avoit besoin , & lui fournirent tous les ouvriers nécessaires à la construction de ces édifices. Son crédit étoit si grand qu'il l'emportoit sur celui de Côme de Medicis.

Celui-ci qui étoit fort âgé & fort infirme , n'étoit plus en état de se mêler du gouvernement. Il mourut l'an 1464 âgé de soixante-quinze ans , universellement regretté de tous ses citoyens qui le nommèrent dans son épitaphe le *Pere de la Patrie*. Il avoit employé la plus grande partie de ses ri-

DUCHÉ DE
TOSCANE.

MORT DE CÔME
DE MEDICIS.

1464.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

cheffes à faire rebâtir plusieurs Eglises & Monasteres, à en fonder de nouveaux, & à secourir plusieurs de ses concitoyens. Cette magnificence dans laquelle il vécut, ne le porta jamais à s'écarter des bornes d'un simple citoyen. Personne cependant n'avoit plus d'autorité que lui dans la République qu'il gouverna pour ainsi dire trente-un an. Il favorisoit beaucoup les belles-lettres, & ce fut lui qui fit venir à Florence Argitopole, pour y enseigner le Grec & les belles-lettres, & il fit de grands biens à Marsilio Ficino, restaurateur de la Philosophie de Platon (20). Il ne laissa qu'un fils nommé Pierre, Jean son second fils étant mort avant lui.

Conjuration
contre Pierre
de Medicis.

Pierre héritier des biens de son pere, ne conserva pas long-temps le crédit que ce citoyen avoit eu. Peu instruit dans le maniement des affaires, il s'abandonna avec trop de confiance à Dioti Salvi Neroni, qui avoit beaucoup de pouvoir parmi ses citoyens. Il exécutoit en cela les volontés de son pere qui lui avoit ordonné de suivre les avis de cet homme. Neroni se conduisant plutôt par les principes de l'ambition, que par ceux de l'amitié & de la reconnaissance, conçut le dessein de lui enlever toute l'autorité, & de lui faire perdre la faveur du peuple. Il s'étoit joint avec Luc Pitti, Ange Acciaivoli & Nicolas Soderini; mais il se flattoit qu'il pourroit s'emparer du gouvernement après qu'il auroit entièrement renversé la puissance de Medicis. Pour venir à bout de son dessein, il fit entendre à Pierre de Medicis, qu'il étoit obligé de faire de grandes dépenses s'il vouloir conserver la réputation que son pere s'étoit acquise. Il lui fit en même-temps connoître qu'il ne pouvoit soutenir cette dépense qu'en se faisant rembourser des sommes que son pere avoit prêtées. Pierre de Medicis persuadé par les discours de Neroni, exigea que tous les créanciers de son pere lui rendissent l'argent qu'ils lui devoient. Cette conduite lui attira un grand nombre d'ennemis, & le fit regarder comme un avaro. Dès cet instant on le regarda comme la cause de tout ce qui arrivoit de mal dans la République, & surtout des banqueroutes qui se firent dans ce temps-là. Ses ennemis, c'est-à-dire ceux qui vouloient gouverner à sa place, profitant de la mauvaise disposition du peuple à son égard, demanderent que l'Etat fut gouverné par l'autorité des Magistrats, & non selon la volonté d'un petit nombre de personnes.

Quelques citoyens qui voyoient avec peine les semences des divisions qui alloient troubler la République, chercherent à les dissiper en occupant le peuple par des fêtes & des spectacles. Il y avoit déjà un an que Côme de Medicis étoit mort, & le deuil qu'on en avoit porté étoit fini. On fit des préparatifs pour deux fêtes publiques: l'une représentoit l'histoire des trois Sages qui allerent adorer Jesus-Christ dans la crèche. L'autre fut un tournoi où les plus considérables personnes de la République entrèrent en lice contre les plus célèbres Chevaliers de l'Italie. Laurent de Medicis fils aîné de Pierre, eut l'honneur de cette joute (21).

A peine ces fêtes étoient-elles passées, que les intrigues recommencerent & furent l'occasion des troubles dont nous allons parler. Galeas fils & successeur de François Sforce, envoya des Ambassadeurs à Florence pour confirmer

(20) Nicolas Machiavel.

| (21) Ibid.

l'alliance

l'alliance que son pere avoit faite avec la République, & pour demander qu'on lui payât la somme dont on étoit convenu avec le Duc par ce traité. Le parti contraire à Medicis s'opposa à la conclusion de cet article, & représenta que l'alliance avoit été faite avec François & non pas avec Galeas, dont on n'avoit pas à esperer les mêmes secours que ceux qu'on avoit reçus de son pere. Pierre de Medicis étoit d'avis que pour un léger intérêt on ne se brouillât pas avec le Duc de Milan, dans la crainte que les Vénitiens en profitant de cette rupture, n'attaquassent le Milanès, & qu'après s'en être rendus maîtres ils n'inquiétassent la République de Florence.

Ces différens avis formerent deux partis dans la ville : celui de Medicis s'assembla dans la *Grossetta*, & l'autre dans la *Pietà*. Ceux qui composoient ce dernier, après avoir cherché divers expédiens pour enlever à Pierre de Medicis toute l'autorité, convinrent d'attendre pour agir que les nouveaux Seigneurs fussent en charge. Pendant que les conjurés prenoient ainsi leurs mesures, Nicolas Fedini un d'entr'eux découvrit à Pierre de Medicis ce qui se tramait contre lui, & lui donna la liste de tous ceux qui avoient signé le complot. Medicis effrayé du nombre & de la qualité de ses ennemis, voulut aussi avoir la liste de ses partisans ; mais il fut fort étonné de trouver parmi eux plusieurs de ceux qu'il avoit déjà vus sur la première liste.

Sur ces entrefaites on fit un nouveau Magistrat, & Nicolas Soderini fut fait Gonfalonnier. Jamais le peuple n'avoit témoigné tant de joye à la réception d'aucun Magistrat. Les personnes les plus distinguées se trouverent sur son chemin, & on lui mit sur la tête une couronne d'olivier pour lui faire connoître que c'étoit de lui qu'on attendoit le repos & la liberté de la patrie. Thomas frere du Gonfalonnier, homme prudent & ami de Medicis, engagea son frere à faire un nouveau scrutin & à remplir les bourses des noms de ceux qui aimoient la liberté, afin d'affermir ainsi le gouvernement sans exciter aucun tumulte. Nicolas Soderini employa tout le temps de sa magistrature à travailler à cet établissement, & il sortit de charge sans avoir rien terminé. Cet événement servit beaucoup à fortifier le parti de Medicis, & les deux factions se trouvant alors égales, elles restèrent tranquilles pendant quelques mois. Les ennemis de Medicis qui n'avoient pu jusqu'alors réussir dans leurs desseins, formerent le projet de l'assassiner, & de faire approcher de la ville le Marquis de Ferrate avec ses troupes. Ils étoient résolus après la mort de ce citoyen, de paroître en armes sur la place, afin d'obliger par crainte la seigneurie à reformer le gouvernement selon leur volonté. Pierre de Medicis qui étoit malade à Carregge, informé du dessein de ses ennemis, prit les armes sous prétexte qu'il étoit averti que le Marquis de Ferrate s'avançoit vers Florence à la tête de ses troupes. Medicis accompagné d'un grand nombre de personnes, se rendit dans cette ville où il fut joint par tous ceux qui étoient dans ses intérêts. Les conjurés surpris de cet événement, prirent aussi les armes, & Diot Salvi fit tout ce qu'il put pour engager Luc Pitti à entrer dans leur parti. Nicolas Soderini employa aussi toutes sortes de moyens pour le gagner ; mais toutes ses sollicitations furent inutiles. La plupart des conjurés considérant que leur parti étoit le plus foible, chercherent les voies d'accommodement.

On convint donc de s'assembler chez Medicis, afin de travailler à réta-

DUCHÉ DE
TOSCANE.

1466.

blir l'union & la bonne intelligence parmi les citoyens. Les Chefs des conjurés s'y trouverent aussi, & voulurent reprocher à Medicis qu'il étoit l'auteur de ces troubles parce qu'il avoit pris les armes le premier. Medicis n'eut pas de peine à justifier sa conduite, & il fit voir que ce n'étoit que pour sa propre defense qu'il avoit fait armer ses partisans. Il fit ensuite de sanglans reproches à Dioti Salvi Neroni & à ses freres. Enfin il déclara qu'il approuveroit tout ce que la seigneurie regleroit, & que pour lui il ne demandoit rien autre chose que de finir ses jours en sûreté & en repos. On se sépara sans avoir rien conclu, & il fut seulement décidé qu'il étoit nécessaire de réformer l'Etat & de changer le gouvernement. Medicis attendit que Bernard Lotri qui n'étoit pas dans ses intérêts, fut sorti de magistrature pour entreprendre quelque chose. Robert Lion ayant été nommé Gonfalonnier peu de temps après, convoqua le peuple & fit faire un nouveau Conseil Extraordinaire qui n'étoit composé que des partisans de Medicis. Ce conseil donna à la République des Magistrats tels que la nouvelle régence les desiroit.

Ce coup imprévu abbatir entierement la faction opposée à Medicis ; une partie de ses ennemis sortit de la ville, & les autres furent chassés ou mis à la torture. Luc Pitti, dont la fortune avoit été si brillante, tomba tout d'un coup dans l'humiliation, & se vit abandonné de tous ceux qui s'étoient empressés à lui témoigner leur zèle & leur affection. Les exilés firent tout ce qu'ils purent, soit pour perdre Medicis, soit pour exciter quelques guerres contre leur patrie. Enfin ils trouverent moyen d'engager les Venitiens dans leur querelle, & de les porter à marcher contre Florence. Cette République depuis le départ des factieux, avoit fait alliance avec le Duc de Milan & Ferdinand Roi de Naples. Elle avoit aussi à son service le Comte d'Urbino pour commander ses troupes. Ainsi quoiqu'elle fut d'abord surprise de l'approche des ennemis, elle se trouva bien-tôt en état de leur faire tête. Cette guerre ne fut pas de longue durée, & après quelques actions peu considérables, elle fut terminée à la satisfaction des deux partis.

Les exilés n'ayant tiré aucun profit de cette guerre, furent contraints d'aller chercher un asyle dans differens Etats d'Italie. Après la conclusion de la paix, le gouvernement bannit tous ceux qui lui étoient suspects, ou les priva de leurs charges. Ainsi toute l'autorité se trouva entierement entre les mains du parti de Medicis. Ce citoyen que la foiblesse de sa santé empêchoit de se mêler du gouvernement, ignoroit la plus grande partie de ces choses. Quoiqu'il fut presque réduit à la dernière extrémité, il voulut donner des fêtes magnifiques à l'occasion du mariage de Laurent de Medicis son fils avec Clarice des Ursins. Le pouvoir tyrannique dont ceux de son parti usoient envers les citoyens, le toucha tellement qu'il les fit venir chez lui & leur fit des remontrances capables d'émouvoir toutes personnes qui ne seroient pas avenglées par l'ambition. Ses représentations n'ayant pas eu l'effet qu'il s'en étoit proposé, il prit la résolution de faire revenir à Florence tous les exilés, & il avoit déjà eu un entretien secret avec Ange Acciaivoli qui étoit du nombre des bannis. Sa mort arrivée peu de temps après, empêcha l'exécution de ce projet. Il étoit alors âgé de cinquante-trois ans. Il laissa deux fils : savoir Laurent & Julien.

Mort de Pierre
de Medicis.

Après la mort de Pierre de Medicis, la plupart des citoyens s'empressèrent de faire leur cour à Thomas Soderini, qui s'étoit acquis une grande réputation non-seulement dans la patrie, mais encore dans toute l'Italie. Ce citoyen que l'ambition ne guidait pas, exhorta le peuple à se rendre plutôt au palais de Medicis, & pour lui en donner l'exemple, il assembla les chefs des premières maisons de la République dans le couvent de saint Antoine, où il fit venir Laurent & Julien de Medicis. Il fit alors entendre aux assistants, que l'unique moyen de se rendre redoutables au-dehors & de conserver la paix au-dedans, étoit de se laisser gouverner par ces deux jeunes gens qu'il leur présentait, comme ils avoient fait pendant la vie de Côme de Medicis. Laurent parla ensuite avec tant de modestie, qu'il gagna tous les cœurs. L'assemblée jura de les regarder comme leurs enfans, & ils promirent de leur côté de regarder ces citoyens comme leurs pères. Depuis cet instant Laurent & Julien furent reconnus pour Princes de la République.

Pendant que Florence jouissoit de la tranquillité au-dedans & au-dehors, un des exilés nommé Bernard Nardi, résolut d'exciter quelques troubles dans l'espérance qu'il pourroit en retirer quelque avantage. Il prit donc la résolution de faire soulever Prato & Pistoie. Par le moyen des intelligences qu'il entretenoit dans la première de ces deux villes, il s'introduisit dans la place & se fit du Podestat ou Gouverneur. Étonné de ce que tous les habitans ne se joignoient point à lui, & que le conseil des Huit ne vouloit point entrer dans ses desseins, il voulut faire pendre le Podestat pour inspi-
rer de la terreur aux autres. Cet Officier prêt à subir le supplice, lui représenta que cette action loin de lui être avantageuse, ne serviroit qu'à irriter les esprits contre lui. Nardi touché de ces remontrances lui accorda la vie ; mais il le fit rentrer en prison. Le peuple ayant reconnu la faiblesse des conjurés, commença à reprendre courage ; on prit les armes, & un des citoyens atterra & blessa Nardi. La prise de ce Chef abbatit bien-tôt le parti, & rendit le calme dans la ville. Cette nouvelle avoit cependant causé une grande inquiétude à Florence, & l'on avoit déjà fait partir un corps de troupes sous la conduite de Saint-Severin, lorsqu'on apprit que les troubles étoient apaisés.

La découverte d'une mine d'alun trouvée dans le territoire de Volterra, obligea les Florentins à prendre les armes. Ceux qui en avoient fait la découverte s'étant inutilement adressés à leurs concitoyens, se trouverent dans la nécessité d'avoir recours aux Florentins, afin d'avoir l'argent dont ils avoient besoin pour le travail de la mine. Les habitans de Volterra con-
nuient trop tard la faute qu'ils avoient faite de négliger cette entrepri-
se, & ils voulurent que le profit de cette mine appartint à tous les ci-
toyens. Laurent de Medicis qui cherchoit l'occasion de se signaler, fut d'avis qu'on forçât par la voye des armes les habitans de Volterra à suivre le
jugement des Florentins, qui avoient décidé en faveur des particuliers. La
guerre ayant été résolue, Frederic Seigneur d'Urbain se mit à la tête de l'ar-
mée Florentine, & ne tarda pas à se rendre maître de Volterra. Cette nou-
velle causa beaucoup de joye dans Florence, & l'entreprise donna une grande
réputation à Laurent de Medicis.

Les secours que ce citoyen donna à Nicolas Vitelli qui s'étoit révolté

Mm 2

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Laurent & Ju-
lien de Medicis
reconnus Prin-
ces de la Repu-
blique.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

contre Sixte IV. dans Citta di Castello, indisposa contre lui le souverain Pontife. Son ressentiment n'éclata cependant pas alors, parce qu'il perdit Frère Pierre, Cardinal de saint Sixte son Ministre. Les Florentins qui redoutoient quelque entreprise de la part du Pape, firent une ligue avec les Venitiens & le Duc de Milan, & proposèrent au Pape & au Roi de Naples d'y entrer. Le Pontife qui avoit formé des desseins contre la République de Florence, en avoir fait une avec le Roi de Naples. Il enleva même à cette République Frederic Prince d'Urbain, un des grands Capitaines de son siècle, & le fit Chef de la ligue qu'il venoit de faire. Il travailla en même-temps à mettre les Siennois & les Seigneurs de la Romagne dans ses intérêts, afin d'être plus à portée d'attaquer les Florentins. Ces derniers instruits des démarches du Pape & de celles du Roi de Naples, prirent leurs précautions pour ne pas succomber aux efforts de leurs ennemis, & ils firent alliance avec Perouse & le Seigneur de Faenza. Il se passa cependant encore deux ans sans qu'il y eût une rupture ouverte entre les deux ligues. Le Pape ne négocioit aucune occasion de chagriner les Florentins. Après la mort de Philippe de Medicis Archevêque de Pise, il mit en sa place François Salviati ennemi de la maison de Medicis. L'opposition qu'il trouva de la part de la seigneurie, ne servit qu'à irriter davantage les esprits.

Conjuration
contre Laurent
& Julien de
Medicis.

1477.

Ce n'étoit seulement pas au-dehors que la République avoit de puissans ennemis; elle en avoit au-dedans qui n'étoient pas moins dangereux. Ses propres citoyens continuellement divisés par l'ambition & la jalousie, ne cessent d'y causer des défordres effroyables. Laurent de Medicis écoutant avec trop d'imprudence les conseils de ceux qui lui faisoient entendre qu'il n'étoit point de son intérêt de faire part du gouvernement aux plus riches citoyens, refusa d'accorder aucune charge aux Pazzi qui étoient d'une famille la plus riche & la plus noble de l'Italie. Ce traitement les irrita, & leur fit chercher l'occasion de se venger. François plus sensible que les autres, s'étoit retiré à Rome où le Pape lui donnoit toutes sortes de marques d'amitié. Ce fut dans cette ville qu'il forma conjointement avec le Comte Jérôme & l'Archevêque de Pise, une conjuration pour faire périr les deux jeunes Medicis. Les conjurés se rendirent à Florence où ils mirent dans leur complot un grand nombre de personnes. Après avoir inutilement tenté d'arracher les deux frères hors de la ville, & les avoit invités à un festin pendant lequel ils devoient exécuter leur dessein criminel, ils prirent la résolution de les assassiner dans l'Eglise. Le coup pensa cependant manquer, parce que Julien ne s'étoit pas rendu à l'Eglise avec son frère. Les deux assassins l'allerent trouver dans son palais, & lui firent tant d'instances qu'ils l'emmenèrent avec eux à l'Eglise. Ce fut dans cet endroit qu'ils le poignardèrent, tandis que d'autres assassins attaquoient Laurent qui fut assez heureux pour avoir le temps de se défendre & de se sauver dans le Sanctuaire. Les assassins de Laurent furent tués par les assistants, & leurs corps traînés dans tous les quartiers de la ville.

Mort tragique
de Julien de
Medicis.

Cette exécution ne produisit pas l'effet que les conjurés en avoit attendu. L'Archevêque de Pise & Poggio l'un des conjurés, étant entré dans le palais de la seigneurie pour la mettre dans ses intérêts, furent pendus (22) aux

(22) Nicolas Machiavel. Joan. Michael. Brut. histor. Florent.

fenêtres & l'on tua une partie de ceux qui les accompagnoient. Cependant Laurent de Medicis s'étoit retiré chez lui, & toute la ville avoit pris les armes pour le défendre. La fureur du peuple étoit si grande, qu'il insulta & maltraita tous les Pazzi, & que François assassin de Julien ayant été trouvé chez lui, fut pendu à côté de l'Archevêque & des autres complices. Jacques qui s'étoit sauvé fut arrêté par des Payfans & conduit à Florence, où il fut mis à mort quatre jours après. Les rues étoient pleines des membres de ceux qu'on avoit fait mourir; & que le peuple se plaisoit à déchirer en pièces. Ils déterrerent même le corps de Jacques de Pazzi, & après l'avoir traîné nud par toute la ville avec la corde qui avoit servi à le pendre, ils le jetterent dans l'Arno. Montesecco Général des troupes du Pape qui avoit été de la conjuration, eut la tête tranchée. Lorsque le calme fut rétabli dans la ville, on fit la pompe funèbre de Julien de Medicis, & les citoyens donnerent de grandes marques de leur tristesse. La femme de Julien qui étoit testée enceinte, mit quelques mois après au monde, un fils qu'on appella Jules.

Florence délivrée des troubles domestiques, ne tarda pas à être attaquée par le Pape & le Roi de Naples. Ces deux puissances déclarerent qu'elles ne faisoient la guerre que pour délivrer les Florentins de la domination de Medicis. Le Pape se servit en même temps des armes spirituelles, & jeta l'interdit sur la ville (13). Laurent ayant assemblé le peuple, offrit de se sacrifier pour le salut de la ville; mais il eut soin d'insinuer que la raison don't les ennemis de Florence se servoient pour lui faire la guerre, n'étoit qu'un vain prétexte. On fut touché de son discours, & tous les citoyens lui promirent d'exposer leur vie pour défendre la sienne; & en effet on établit une compagnie de gardes du corps, pour le mettre à l'abri des entreprises de ses ennemis. On fit ensuite tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre, & l'on demanda du secours aux Vénitiens & au Duc de Milan, en vertu de la ligue qu'on avoit faite avec eux.

Cependant l'armée combinée du Pape & de Naples, étoit entrée dans le Quainti par les terres des Siennois qui s'étoient déclarés contre les Florentins. Elle s'empara de plusieurs châteaux, & fit de grands ravages dans tout le pays. Les ennemis qui ne trouvoient aucune résistance, s'avancèrent vers Castelline dont ils firent le siège. Les Florentins n'avoient pas encore de troupes sur pied, & les secours qu'ils attendoient de leurs alliés n'étoient pas arrivés. Les Vénitiens s'excusoient même sur ce qu'ils n'étoient obligés à fournir des troupes qu'à la République, & que dans le cas présent il ne s'agissoit que des intérêts d'un particulier. Thomas Soderini qui se rendit à Venise par ordre de la seigneurie, les fit changer de sentiment, & ils ne tarderent pas à envoyer les secours qu'on leur demandoit. Castelline qui n'avoit pu être secourue, fut obligée de se rendre après quarante jours de siège. Les ennemis marcherent ensuite du côté d'Arezzo, & attaquèrent le mont de San-Sovino. L'armée Florentine étoit enfin assemblée, & elle s'étoit avancée du côté de l'ennemi. La position qu'elle avoit prise incommodoit si fort les ennemis qu'ils auroient été obligés de se retirer honteusement si on ne leur eût pas accordé une trêve de quelques jours. Ils employèrent ce

(13) Nicolas Machiavel & Michel Brutus, histoire de Florence.

Le Pape & le
Roi de Naples
attaquent les
Florentins.

temps-là à se remettre en meilleur état, & la treve étoit à peine expirée qu'ils se rendirent maîtres du château de San-Sovino. Telles furent les expéditions de cette campagne, après laquelle les troupes du Pape & celles du Roi de Naples, prirent leurs quartiers d'hiver dans le territoire de Sienne.

Les troubles arrivés à Milan & à Gênes, influèrent sur les Florentins. Les Sforce & Saint-Severin chassés d'abord de Milan & ensuite de Gênes, entreprirent au service du souverain Pontife & du Roi de Naples. On les envoya dans le territoire de Pise, où les ravages qu'ils firent causèrent beaucoup d'inquiétude aux Florentins. Sur ces entrefaites les Ambassadeurs de l'Empereur, du Roi de France & du Roi de Hongrie, qui alloient à Rome de la part de leurs maîtres, s'arrêtèrent à Florence. Ils conseillèrent aux citoyens d'envoyer un Ambassadeur au Pape pour lui demander la paix, & ils promirent d'appuyer leur demande; mais cette tentative fut inutile, & ils se virent dans la nécessité de continuer la guerre. Dans cette fâcheuse circonstance, ils firent une députation au Roi de France pour le prier d'employer sa médiation ou lui demander du secours. Les Florentins prirent à leur solde le Marquis de Mantoue, & obtinrent avec beaucoup de peine des Vénitiens le Comte Charles fils de Braccio, & Deifebe fils du Comte Jacques Piccinino qui vinrent avec un grand nombre de troupes. Ce nouveau secours joint à celui que le Marquis de Ferrare amena, mit les Florentins en état de partager leur armée. Ils en firent marcher une partie du côté de Pise pour attaquer Saint-Severin qui étoit près du Serquio. Ce Général ne jugeant pas à propos d'attendre l'ennemi, se retira dans son camp de Lunigiane. Le Comte Charles profitant de la retraite de Saint-Severin, reprit toutes les places du Pisantin, & après ces conquêtes toutes les forces de la République de Florence se réunirent entre Colle & Saint Gimignien.

On les partagea de nouveau en deux, & un corps sous les ordres du Comte Charles, alla du côté de Perouse, tandis que le reste de l'armée resta à Poggibonzi, afin d'empêcher les ennemis de pénétrer dans le Florentin. On se flattoit aussi que cette manœuvre obligeroit le Pape à faire marcher une partie de ses troupes du côté de Perouse. Le Comte Charles y remporta des avantages considérables; mais les Florentins eurent le malheur de le perdre au milieu de ses victoires. Sa mort sembla relever le courage des ennemis, & ils s'avancèrent dans l'espérance de battre les Florentins. Robert Rimini qui commandoit alors depuis la mort du Comte Charles, accepta le combat & défit entièrement les troupes du Pape. Cette bataille se donna près du Lac nommé *Lago-di-Perugia*, autrefois le Lac Thralymene où Annibal vainquit Titus Flaminius Consul Romain.

La nouvelle de cette victoire causa une grande joie à Florence, & on en auroit pu tirer un grand avantage, si la division arrivée entre le Marquis de Ferrare & de Mantoue au sujet du butin fait sur les Siennois, n'eût obligé la République à consentir à la retraite du premier. L'armée se trouvant alors sans Chefs & mal disciplinée, n'osa résister à la première attaque des troupes Napolitaines, & prit honteusement la fuite; de sorte que ce fut plutôt une déroute qu'un combat. Les ennemis firent un grand butin; car les Florentins avoient abandonné leurs munitions, leurs chariots & leur ar-

tillerie. Florence étoit alors affligée de la peste, & la plupart des habitans s'étoient retirés dans la campagne; mais le bruit qui se répandit de la défaite des troupes Florentines, leur inspira tant de terreur, qu'ils rentrèrent promptement dans la ville comme dans un asyle assuré.

Les Magistrats qui étoient chargés du soin de la guerre, ordonnèrent à l'armée qui étoit auprès de Perouse de s'approcher de Florence, afin d'empêcher l'ennemi de profiter de sa victoire, & de donner le temps à la République de rassembler un nouveau corps de troupes. Les ennemis qui étoient à Perouse se voyant délivrés de la présence des Florentins, firent des courses dans le pays d'Arezzo & dans celui de Cortone: ils s'emparèrent même de quelques châteaux. Ils trouverent une grande résistance de la part de la garnison de Colle, qui soutint leurs efforts assez long-temps pour mettre la République en état de marcher à son secours. Mais comme elle manquoit de vivres, & que l'armée ne se trouvoit pas assez forte pour livrer combat au Duc de Calabre, elle fut contrainte de capituler.

La rigueur de la saison ou d'autres motifs, portèrent le Pape à proposer une trêve de trois mois, qui fut acceptée avec joie des Florentins. Ce fut pendant cette espèce de tranquillité, qu'ils ressentirent tous les maux que cette guerre leur avoit causés. Chacun rejetta les fautes qu'on avoit faites sur les autres; on se plaignit des impôts excessifs dont le peuple étoit accablé, & des dépenses faites mal à propos: enfin tout le monde desiroit la paix. Laurent de Medicis après avoir pris conseil de ses amis, se détermina à traiter avec le Roi de Naples plutôt qu'avec le Pape. La seigneurie lui donna le titre d'Ambassadeur du peuple Florentin, & plein pouvoir d'agir comme il le jugeroit à propos pour le bien de l'Etat.

Pendant que Medicis étoit en chemin pour se rendre à Naples, Louis Fregose surprit Serezane dans le temps que la trêve subsistoit encore, & fit prisonniers les Florentins qui défendoient la place. On s'en plaignit au Duc de Calabre; mais ce Prince assura que cette action ne s'étoit point faite de son consentement ni de celui de son pere. Medicis étant arrivé à Naples, y fut reçu avec tous les honneurs possibles, & le Roi fut si charmé de son esprit, de sa prudence & de sa grandeur d'ame, qu'il résolut d'en faire un ami. Il le garda auprès de lui le plus long-temps qu'il put, soit pour chercher à le connoître plus à fond, soit aussi pour voir si pendant son absence il ne surviendrait point des troubles dont il pourroit profiter. En effet ses ennemis voulurent faire quelques mouvemens qui n'eurent aucune suite, & la ville resta tranquille.

Medicis ayant obtenu son audience de congé, partit de Naples le 6 de mars comblé de bienfaits, & assuré de l'amitié & de la protection du Roi. Son retour fut une espèce de triomphe, & tout le monde s'empressa à lui témoigner la joie que sa présence leur causoit. Le crédit & l'autorité de Laurent augmentèrent encore par le service qu'il venoit de rendre à sa patrie. On publia deux jours après un traité entre la République & le Roi de Naples, par lequel chacune de ces deux Puissances, s'obligeoit à la conservation mutuelle de leurs Etats; on étoit aussi convenu que l'on remettrait à la volonté du Roi, la restitution des places qu'il avoit prises sur les Florentins; que les Pazzi qui étoient en prison à Volterra seroient délivrés; & qu'on

DUCHÉ DE
TOSCANE.

1479.
Traité entre
la République
& le Roi de Na-
ples.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

payeroit pendant un temps une certaine somme au Duc de Calabre.

Le Pape & les Venitiens étoient fort mécontents de la conduite du Roi de Naples, & sur-tout les derniers qui se plaignoient qu'ils n'avoient pas été compris dans le traité. La République craignit alors que cette paix ne lui attirât une guerre plus considérable que la première. Comme le peuple vouloit faire à ce sujet quelque changement dans le gouvernement, les Magistrats formèrent un conseil de soixante-dix citoyens à qui on donna toute l'autorité dans les grandes affaires. Ce conseil ratifia le traité que Medicis avoit fait avec le Roi de Naples, & nomma des Ambassadeurs pour envoyer au Pape & au Roi. Malgré ce traité le Duc de Calabre restoit avec son armée dans le Siennois. La méfintelligence des habitans étoit le prétexte dont il se servoit pour différer son départ. On craignit à Florence qu'il ne se rendit souverain de cette République; mais on n'étoit pas en état de le forcer à décamper. Une descente que les Turcs firent dans la terre d'Otrante, l'obligèrent à quitter promptement la Toscane pour marcher au secours de ses propres Etats (14). Sa retraite causa une grande joie aux Florentins & aux Siennois qui se voyoient délivrés du danger éminent de perdre leur liberté.

Le Pape accor-
de la paix aux
Florentins.

Le Pape, qui jusqu'alors n'avoit voulu écouter aucunes propositions de paix, changea de conduite, & fit savoir aux Florentins que s'ils vouloient demander pardon on leur accorderoit (15). Douze Ambassadeurs furent chargés d'aller à Rome pour y négocier un accommodement, & donner au Pape la satisfaction qu'il exigeoit. Ils ne trouvèrent pas d'abord les choses aussi faciles qu'on leur avoit fait espérer, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils purent avoir audience. Enfin le Pape consentit à les écouter, & après leur avoir parlé avec hauteur & leur avoir fait plusieurs menaces, il convint de leur accorder la paix. Il ajouta aux conditions de ce traité, que les Florentins entretiendroient à leurs dépens quinze galères, tant que l'armée Ottomane seroit en Italie. Cette dernière condition paroissoit bien dure; mais rien ne fut capable d'adoucir l'esprit du Pape. Le nouvel Ambassadeur que la seigneurie envoya au Pontife pour ratifier le traité, trouva moyen de gagner les bonnes grâces du Pape, & l'engagea à se relâcher sur plusieurs articles.

Ce fut alors que les Florentins se virent entièrement débarrassés des ennemis du dehors, & qu'ils n'eurent plus rien à redouter ni de la part du Pape ni de celle du Roi de Naples. Ce Prince occupé à se défendre contre les Turcs, n'osa plus différer l'évacuation des places qu'il avoit promis de rendre par le traité de paix, dans la crainte que les Florentins ne rompiissent avec lui. L'exécution de ce traité rendit à Laurent de Medicis la réputation qu'il s'étoit acquise auparavant, & que les délais affectés du Roi de Naples à remplir ses engagements, lui avoient fait perdre. On l'avoit hautement accusé d'avoir vendu sa patrie, & d'être d'intelligence avec le Roi de Naples; mais lorsque toutes les places furent restituées, on loua beaucoup sa prudence, & on le regarda comme le Sauveur de la patrie.

Nouvelle guerre
entre le Pape
& les Florentins.

La paix qui venoit d'être faite dans cette partie de l'Italie, fut rompue aussitôt que les Turcs eurent abandonné l'Italie. Le Pape & les Venitiens firent ensemble une ligue à laquelle se joignirent les Génois, les Siennois

(14) Voyez ci-devant l'Hist. de Naples pag. 195 & suiv. (15) Nicolas Machiavel.

&c

& quelques autres petits Princes de l'Italie. Les Florentins, le Duc de Milan, le Roi de Naples & les Bolonois en firent en même-temps une autre de leur côté. Ces différentes ligues annonçoient une guerre prochaine, & en effet elle commença de la part des Venitiens qui vouloient se rendre maîtres de Ferrare. Le motif de cette guerre étoit le refus que faisoit le Marquis de Ferrare, de recevoir un Vidame & du sel de la part des Venitiens. Ces préparatifs de guerre engagèrent la ligue opposée à prendre ses précautions afin de n'être point prévenue. Le Roi de Naples & les Florentins firent marcher leurs troupes du côté de Rome, afin d'empêcher le Pape de donner du secours aux Venitiens. Alphonse Duc de Calabre, auquel s'étoient joints les Colonnes, ravagea tout le territoire de Rome, tandis que les Florentins s'emparèrent de la ville de Castello, d'où ils chassèrent Laurent qui la tenoit au nom du Pape. Les Romains irrités de voir leurs terres en proie aux ennemis, sortirent en ordre de bataille sous la conduite du Seigneur de Rimini, & attaquèrent le Duc de Calabre. Ce Prince se défendit avec toute la valeur possible; mais enfin il fut obligé de céder & de prendre la fuite. Le Seigneur de Rimini étant mort quelques jours après la victoire, le Comte Jérôme chargé du commandement des troupes du Pape, eut ordre de marcher vers Castello & Rimini, dont il ne put s'emparer. Cependant les Venitiens faisoient la guerre avec succès, & les affaires du Marquis de Ferrare étoient en mauvais état.

Le Roi de Naples & les Florentins n'espérant plus réduite le Pape par la force des armes, le menacèrent d'un Concile que l'Empereur avoit déjà convoqué à Bâle. Ces menaces engagèrent le Pape à entrer dans la ligue que le Roi de Naples & les Florentins avoient faite ensemble. Il considéroit d'ailleurs que la trop grande puissance des Venitiens pourroit être nuisible à l'Eglise & à l'Italie: c'est ce qui le détermina à donner ordre aux Venitiens de cesser la guerre contre le Marquis de Ferrare. Ils n'eurent aucun égard aux ordres du Pape, & ils continuèrent la guerre avec tant d'avantage qu'ils se virent presque maîtres du Ferrarois. Les confédérés résolurent alors de lui envoyer du secours. Les succès des alliés furent si considérables que les Venitiens auroient été en danger de perdre tout ce qu'ils possédoient en Lombardie, si la méfintelligence ne se fût pas mise entre les Chefs de l'armée. Les Venitiens profitèrent de cette désunion, & persuadés qu'ils regagneroient par la paix ce qu'ils avoient perdu pendant la guerre, ils firent un traité secret avec Louis Sforce. Les alliés se voyant abandonnés par ce Prince, n'eurent d'autre parti à prendre que celui de se contenter de cette paix, d'autant plus que la guerre leur occasionnoit des dépenses considérables, & qu'ils ne pouvoient en tirer aucun avantage.

La paix n'étoit cependant pas rétablie en Toscane. Les Florentins qui avoient des troupes dans les environs de Serezane, incommodèrent les habitants de cette ville par des fréquentes incursions. Augustin Fregose, noble Génois, qui s'étoit emparé de cette place, ne croyant pas pouvoir la défendre contre les Florentins, la donna à Saint-George (16). Cet espede de

(16) C'est le nom qui fut donné à un corps de Citoyens de Gènes, qui avoient prêté de l'argent à l'Etat pendant la guerre, & à qui la

République donna en payement l'entrée de la douane.

gouvernement mit une flotte en mer, & envoya des troupes à Pietra Santa, afin d'empêcher les habitans de cette place de favoriser les Florentins. Ceux-ci qui n'avoient aucune raison pour l'assiéger, & qui cependant ne pouvoient se rendre maîtres de Serezane, sans être en possession de Pietra Santa, en cherchèrent l'occasion. Ils firent passer de ce côté-là un convoi faiblement escorté, afin d'exciter les habitans de cette ville à l'attaquer. Ce projet réussit comme on s'y étoit attendu, & la garnison s'empara du convoi. Ces hostilités justifiant la conduite des Florentins, ils abandonnerent Serezane & allerent mettre le siège devant Pietra Santa. La garnison qui étoit considérable se défendit avec tant de valeur, que les assiégeans qui s'étoient éloignés de la place, songeoient à entrer en quartier d'hiver. Les Magistrats de Florence ne pouvant supporter une telle lâcheté, envoyèrent de nouveaux Commissaires pour obliger l'armée à retourner au siège. Antoine Pucci, un de ces Commissaires, sut ménager les esprits avec tant d'adresse, qu'il ranima leur courage & leur fit faire des actions héroïques. L'ardeur qu'ils témoignerent alors inspira tant de terreur aux alliés, qu'ils commencèrent à faire des propositions. Sur ces entrefaites Medicis se rendit au camp, & quelques jours après la place se rendit.

Le Commandant de la flotte Genoïse n'étoit pas resté dans l'inaction, & après avoir brûlé le château de Vada, il avoit fait des courses dans le pays; mais les troupes Florentines qui s'étoient avancées de ce côté-là, l'avoient obligé de se retirer. Il ne fut pas plus heureux devant Livourne, qu'il battit inutilement pendant plusieurs jours avec son artillerie. Tout l'hiver se passa en négociations qui furent sans effet, & les hostilités auroient recommencé au printemps suivant, sans la maladie de Laurent de Medicis & la guerre qui survint entre Innocent VIII. successeur de Sixte IV. & le Roi de Naples. Les Florentins alliés de ce Prince ne l'abandonnerent pas en cette occasion, & envoyèrent leurs troupes du côté de Rome sous la conduite du Comte de Pitigliane (16). Cette guerre dont on a fait mention dans l'histoire de Naples, fut terminée en 1486.

Le zèle avec lequel les Florentins avoient secouru le Roi de Naples, leur attira l'estime du Pape qui voyoit combien on pouvoit compter sur de tels alliés. Ces réflexions lui firent rechercher leur amitié, & sur-tout celle de Laurent de Medicis dont il demanda une des filles en mariage pour François son fils. En conséquence de cette alliance, il voulut engager les Genoïses à céder Serezane aux Florentins; mais tous ses efforts furent inutiles. Les Genoïses au contraire attaquèrent le château de Serezanello, qui est au-dessus de Serezane. Les Florentins surpris, assemblèrent promptement leurs troupes à Pise, & demanderent inutilement du secours à tous leurs alliés. Ils ne perdirent pas pour cela courage, & résolurent de soutenir seuls la guerre, puisqu'ils ne pouvoient recevoir du secours de ceux de qui ils auroient dû en attendre. Ils marcherent du côté de Serezanello, & attaquèrent les Genoïses avec tant de valeur qu'ils restèrent maîtres du champ de bataille. On fit ensuite le siège de Serezane, que la bravoure des assiégés fit traîner en lon-

(16) J'ai oublié d'observer jusqu'à présent que les Florentins avoient coutume de donner le commandement de leur armée à quelques Seigneurs étrangers, qu'ils prenoient à leur service.

guet. L'arrivée de Laurent de Medicis fit changer les choses de face, & la ville consentit alors à se rendre à discrétion. On traita les habitans avec douceur, à la réserve de quelques rebelles qui furent punis. Les Genoïs ne firent aucune tentative pour la reprendre, & la paix parut rétablie entre les deux Républiques.

Laurent de Medicis employa ce temps de repos à élever sa famille par les alliances qu'il fit. Il maria Pierre de Medicis son fils aîné à Alphonsine fille du Chevalier des Ursins, & il obtint le chapeau de Cardinal pour Jean de Medicis son second fils, qui n'avoit encore que treize ans. Il en avoit un troisième qui étoit trop jeune pour qu'il songeât à son établissement. L'ainée de ses filles épousa Jacques Salviati, la seconde fut mariée à François fils du Pape comme on l'a vu plus haut, il donna la troisième à Pierre Ridolfi, & la quatrième à Jean de Medicis. Les pertes considérables qu'il fit dans le commerce (17), le mirent dans le cas d'avoir besoin d'être aidé du public, dont il reçut de grosses sommes. Il abandonna alors la marchandise, & acheta de belles terres dans le Parnese, le Pisantin & dans le Val de Pise. Il y fit bâtir des édifices si magnifiques, qu'ils ressembloient plutôt à des palais qu'à des maisons de particuliers.

La ville de Florence attira en même-temps toute l'attention de ce zélé citoyen. Il la rendit plus belle & plus grande qu'elle n'étoit, en faisant construire de nouveaux bâtimens dans les endroits qui n'avoient point été occupés jusqu'alors. Il songea aussi à la sûreté de la ville, & pour la mettre en état de défense, il fit fortifier le château de Firenzuola au milieu de l'Apennin du côté de Bologne; il rétablit celui de Poggio Imperiale du côté de Sienne. Continuellement occupé de tout ce qui pouvoit être avantageux à sa patrie, il voulut encore y faire regner la joie & les plaisirs. Les fêtes, les spectacles, les tournois furent les amusemens qu'il procura souvent à ses citoyens. Ami des sciences & des arts, il protégea ceux qui les cultivoient: tels furent entr'autres Agnolo de Montepulciano, Christophe Landini & Demetrio Græco. Le Comte de la Mitandole, cet homme si célèbre, après avoir parcouru toutes les différentes parties de l'Europe, fixa son séjour à Florence, que Laurent de Medicis avoit rendu si florissante. L'architecture, la musique, la poésie faisoient les délices de Laurent, & il avoit composé plusieurs ouvrages en vers. Curieux d'encourager la jeunesse de Florence à s'appliquer aux belles-lettres, il forma à Pise une Université, où il attira tous les plus grands hommes qui fussent alors en Italie. Le zèle qu'il montrait pour la patrie, excita la jalousie de quelques citoyens jaloux de son mérite, & leur fit concevoir le projet de l'assassiner. Il évita heureusement les embûches qu'on lui dressa, & ces scélérats subirent la peine que méritoient leurs criminelles intentions.

Ses grandes qualités lui attirèrent l'admiration de tous les Princes d'Italie & des pays éloignés. Matthias Roi de Hongrie lui donna souvent des preuves de l'amitié qu'il avoit conçue pour lui; le Sultan d'Egypte le fit visiter par ses Ambassadeurs, & le Grand Seigneur lui sembla entre les mains un de ceux qui avoient assassiné son frère Julien. Ce citoyen couvert de gloire

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Occupation de
Laurent de Me-
dicis pendant la
paix.

(17) On sait que les Medicis étoient né-
gocians; mais ils avoient cela de commun

avec les premières familles de Florence.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Mort de Lan-
rent de Medi-
cis.

1492.

Pierre II. de
Medicis succède
à son pere.

mourut au mois d'avril de l'an 1492. On ne témoigna pas moins de douleur à sa mort qu'on avoit fait à celle de Côme de Medicis, & sa mémoire fut toujours en vénération dans toute l'Italie. Les Souverains même envoyèrent leurs Ambassadeurs à Florence pour témoigner le chagrin que leur caufoit la mort de ce grand homme (28).

Florence étoit privée de son plus ferme appui par la perte qu'elle venoit de faire. Elle lui fut d'autant plus sensible qu'elle ne trouva pas dans Pierre de Medicis les mêmes qualités & les mêmes talens qu'elle avoit eu si souvent lieu d'admirer dans son pere, & dont elle avoit tiré de si grands avantages. Loin de suivre la route que Laurent lui avoit tracée, & de consulter le conseil qui étoit chargé des affaires importantes, il se laissa entierement conduire par les avis dangereux de Virgile des Ursins qui étoit livré à la Cour de Naples. Les liaisons secretes qu'il lui fit faire avec le Roi, furent enfin découvertes, & causerent de grandes inquietudes à Ludovic Sforce, Regent du Milanois. Ce Prince par une idée singuliere avoit engagé tous ses alliés à envoyer en même-temps Rome tous leurs Ambassadeurs, afin qu'ils pussent y faire ensemble leur entrée dans le même jour. Ils devoient en conséquence avoir audience d'Alexandre VI. en commun, & il étoit convenu qu'un d'entr'eux porteroit la parole au nom de tous. Le but de cette démarche extraordinaire étoit de faire voir au Pape & aux Princes d'Italie qu'ils étoient tellement unis ensemble, qu'ils sembloient ne faire qu'un Prince & qu'un Etat.

Pierre de Medicis qui avoit été nommé pour cette ambassade, applaudit en public le dessein de Sforce; mais il ne put interieurement approuver un projet qui bleffoit si fort sa vanité. Il s'étoit flatté de briller en cette occasion & de faire son entrée à Rome avec toute la magnificence possible. Uniquement occupé de ces idées, il engagea le Roi de Naples à faire en sorte que cet arrangement n'eût pas lieu. Ferdinand fit ce qu'il desiroit, mais en même-temps il déclara à Ludovic Sforce les raisons qui le faisoient agir. Ce Prince ne put s'empêcher de marquer son mécontentement, & de soupçonner que le Roi de Naples & Medicis formoient quelque entreprise contre lui. Dans la crainte que le Roi de Naples ne voulut prendre les intérêts de Jean Galeas, légitime souverain du duché de Milan, il chercha à lui susciter des ennemis, & engagea pour cet effet Charles VIII. Roi de France à faire la conquête du royaume de Naples (29). Ainsi fut rompue cette ligue qui avoit tenu jusqu'alors les affaires d'Italie dans un juste équilibre.

1494.

Les Florentins étoient naturellement portés à prendre les intérêts de la France, mais Pierre de Medicis les força à rester unis avec Alphonse II. qui venoit de succéder à Ferdinand son pere. Le titre de Souverain qu'il ambitionnoit (30), lui fit regarder l'alliance du Roi de Naples comme l'unique moyen d'exécuter ce projet. Il devoit cependant être content de la puissance dont il jouissoit; puisque l'élection des Magistrats dépendoit entierement de lui, & que les affaires importantes ne se glogoient que par sa volonté.

(28) Telle est l'éloge que nous en fait Nicolas-Machiavel.

(29) On a parlé de cette guerre dans l'his-

toire de Naples & de France.
(30) François Guichardin.

Ce fut dans ces circonstances que Laurent & Jean de Medicis (31) formèrent conjointement avec Ludovic Sforce, une conspiration contre lui pour le dépouiller de son autorité. Ce complot fut découvert, & les coupables furent seulement exilés dans leurs terres, parce que les Florentins ne voulaient pas faire subir la rigueur des loix à ceux qui étoient du sang de Medicis.

Cependant Charles étoit entré en Italie, & on avoit résolu dans son conseil qu'il prendroit sa route par la Toscane pour se rendre dans le royaume de Naples. Cette nouvelle jeta la consternation dans la ville de Florence où l'on murmuroit hautement contre Pierre de Medicis, qu'on regardoit comme l'auteur des maux dont on étoit menacé. Les Nobles qui voyoient avec peine qu'une seule famille se fut approprié tout le pouvoir dans la République, cherchoient à animer le peuple, & peu s'en fallut qu'il n'y eût un soulèvement général. Les manières dures & hautaines de Pierre de Medicis avoient d'ailleurs aigri tous les esprits. Ce citoyen reconnoissant trop tard la faute qu'il avoit faite en refusant de prendre les intérêts de la France, résolut de la réparer par sa soumission. Il se rendit au camp de Charles & convint de remettre entre les mains de ce Monarque Serezane, Serezanello & Pietra Santa, qui étoient les clefs de l'Etat de Florence de ce côté-là; il promit aussi de lui livrer les villes de Pise & de Livourne. Le Roi s'engagea par écrit à rendre toutes ces places après la conquête du royaume de Naples. Il exigea encore que Medicis lui fit prêter deux cens mille ducats par les Florentins, à ces conditions il assura Pierre de Medicis de son amitié & de sa protection.

Les Florentins n'eurent pas plutôt appris la conclusion de ce traité, qu'ils furent indignés contre Medicis qui avoit osé sans l'aveu de la République livrer une partie de son domaine. On envoya plusieurs Ambassadeurs au Roi pour se plaindre du traité que Medicis avoit fait avec lui; & pour lui faire connoître qu'un particulier n'avoit pas le droit de disposer du bien de l'Etat. Pierre de Medicis s'aperçut aisément que la ville étoit sur le point de se révolter: ce qui le détermina à se rendre promptement à Florence, pour y prévenir les troubles, ou mettre ordre à ses affaires avant qu'ils arrivassent. Il n'étoit déjà plus temps: les Magistrats l'avoient déclaré rebelle, ses partisans étoient entièrement refroidis, & le peuple s'étoit soulevé. Il voulut le lendemain de son arrivée entrer dans le palais de la seigneurie; mais on refusa de l'y recevoir: le peuple même prit les armes, & Pierre ne trouvant plus de sûreté dans la ville, en sortit précipitamment. Il se retira à Bologne suivi de Jean Cardinal & de Julien ses frères, qu'on avoit aussi déclarés rebelles. C'est ainsi que la temerité d'un jeune homme fit perdre à la maison de Medicis, un pouvoir qu'elle avoit exercé dans sa patrie pendant soixante-dix ans de suite.

Charles étoit alors à Pise, & les habitants de cette ville profitant du séjour du Roi, le supplièrent de les délivrer du joug des Florentins. La réponse du Roi ayant été favorable, ils prirent aussi-tôt les armes, renversèrent les armoiries de la République de Florence, & les ôtèrent des places publiques.

(31) Ces deux jeunes gens descendoient de Laurent de Medicis frère de Côme, bisayeul de Pierre, & ils étoient parens de ce dernier, du troisième au quatrième degré. C'est de ce Jean que sont descendus les grands Ducs de Toscane.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Pierre de Medicis est obligé de forcer de Florence.

Révolution des Pisans contre les Florentins.

DUCHE' DE
TOSCANE.

CHARLES VIII.
se rend à Flo-
rence,

Le Roi cependant voulut que les Officiers Florentins restassent à Pise, & qu'ils y exerçassent leur juridiction. Il remit en même-temps la vieille citadelle entre les mains des Pisans, & conserva la neuve qui étoit un poste plus important.

Sur ces entrefaites Charles prit la route de Florence, où il devoit être reçu suivant le traité. Les citoyens étoient encore sous les armes, & le Roi crut devoir les intimider par le nombre de ses troupes. Il s'arrêta donc à Signa qui est à sept mille de Florence, pour donner le temps à d'Aubigni de le venir joindre avec un corps de troupes. On soupçonna alors que le Roi avoit formé le dessein de s'emparer de la souveraineté de Florence, & il y étoit d'ailleurs excité par quelques courtisans. Plusieurs cependant étoient d'avis qu'on rétablît Pierre de Medicis, & le Roi même lui écrivoit à ce sujet. Ce citoyen n'étoit plus alors à Bologne, n'ayant pu supporter les reproches de Bentivoglio, & il étoit allé chercher un asyle à Venise. Les Florentins voyant qu'ils ne pouvoient refuser l'entrée de leur ville au Roi de France, prirent toutes leurs précautions pour n'être point surpris, & remplirent secrètement toutes leurs maisons d'hommes armés. On étoit convenu outre cela que le son de la grosse cloche du palais serviroit de signal en cas de besoin.

Le Roi fit son entrée dans la ville à la tête de ses troupes, étant armé de toutes piéces & monté sur un cheval bardé. Après cette cérémonie on entra en négociation, & Charles demanda le rappel de Medicis & les sommes qu'on lui avoit promises. Il voulut aussi exiger la souveraineté de Florence, mais il ne persista pas sur cette demande, & il établit seulement certains Ministres pour y tendre la justice en son nom. Les Florentins ne consentoient à aucunes demandes du Monarque, cependant ni les uns ni les autres se pressoient de terminer leurs différens par les armes, quoiqu'il y eût déjà eu plusieurs émeutes. Le Roi étoit d'ailleurs informé que les Florentins étoient convenus de prendre les armes au premier son de la cloche. Le dessein que le Roi avoit eu de rétablir Pierre de Medicis, ne put avoir son exécution par l'irrésolution de ce citoyen, qui se laissa séduire par le conseil des Venitiens.

Les conférences qui se tenoient tous les jours n'avoient encore eu aucun succès, & elles ne servoient au contraire qu'à aigrir davantage les esprits, parce que le Roi ne vouloit se relâcher sur aucune des propositions qu'il avoit faites. Tout annonçoit une guerre ouverte, & peut-être même la ruine de Florence, lorsque la fermeté d'un citoyen sauva la patrie. Pierre Capponi, homme d'esprit & de courage, & l'un des quatre Députés de Florence, entendant la lecture des conditions que Charles proposoit de nouveau, déchira le papier où elles étoient écrites, & élevant la voix, il dit : faites battre le tambour, & nous sonnerons nos cloches ; voilà ma réponse à de pareilles propositions (32). Ce discours surprit d'autant plus le Roi, qu'il fut persuadé que Capponi n'auroit osé avancer de telles paroles, s'il n'eût été sur d'être soutenu. Charles devint plus traitable par ces réflexions, fit des propositions plus modérées. Les principaux articles du traité furent ;

Traité entre
le Roi de France
& les Florentins.

(32) François Guichardin.

« Que la ville de Florence seroit amie , confédérée & sous la protection de
 « la couronne de France : Que les villes de Pise , de Livourne & leurs cita-
 « delles demeureroient entre les mains du Roi , qui s'obligerait de les ren-
 « dre aux Florentins sans rien exiger d'eux , aussi-tôt après l'expédition de
 « Naples : Que cette entreprise seroit censée finie dès que Charles auroit con-
 « quis la capitale de ce royaume , ou qu'il auroit conclu un traité de paix ,
 « ou une trêve de deux ans , & même dès le moment qu'il fortiroit d'Italie
 « pour quelque raison que ce pût être : Que les Gouverneurs de ces places
 « s'engageroient par serment de les rendre dans les cas mentionnés : Que
 « cependant le domaine , la juridiction , l'administration & les revenus de
 « ces villes appartiendroient aux Florentins comme auparavant : Que les
 « mêmes conditions seroient suivies à l'égard de Pietra Santa , de Serezane
 « & de Serezanello : Qu'attendu que les Genoïs avoient des prétentions sur
 « ces trois dernières places , le Roi pourroit faire terminer le différend , ou
 « par un accommodement ou par discussion ; mais que si cela n'étoit pas
 « fait dans le temps marqué , il les rendroit néanmoins aux Florentins :
 « Qu'il seroit libre au Roi de laisser à Florence deux Ministres , sans l'in-
 « tervention desquels on ne pourroit y rien résoudre qui eût rapport à l'af-
 « faire de Naples tant qu'elle dureroit : Que pendant le même-temps les
 « Florentins ne pourroient nommer le Capitaine Général de leurs troupes
 « sans la participation du Roi : Que toutes les autres places qu'on leur avoit
 « enlevées ou qui s'étoient revoltées contr'eux , leur seroient incessamment
 « rendues , & qu'ils pourroient y rentrer à main armée dans le cas où on
 « refuseroit de les y recevoir : Qu'ils fourniroient au Roi pour son entre-
 « prise cent vingt mille ducats ; savoir cinquante mille , quinze jours
 « après la signature du traité , quarante mille dans le mois de mars
 « (33) suivant , & trente mille dans celui de juin : Qu'il y auroit une am-
 « nistie générale pour les Pisans : Que le decret d'exil prononcé contre
 « Pierre de Medicis & ses freres , seroit révoqué ainsi que la confiscation
 « de leurs biens ; mais que le premier ne pourroit approcher des frontieres
 « de l'Etat de Florence plus près de cent milles , au moyen de quoi on lui
 « étoit la liberté de demeurer à Rome. »

Deux jours après la publication de ce traité , le Roi partit de Florence & se rendit à Sienne , d'où il prit le chemin de Rome. Je ne suivrai point le Roi dans le cours de cette expédition. J'en ai fait mention dans l'histoire de France & dans celle de Naples.

Charles étoit à peine sorti des terres de la République de Florence , que les Pisans chasserent de leur ville tous les Officiers Florentins , & ils en mirent même quelques-uns en prison après s'être emparés de leurs effets. Un des articles du traité que le Roi avoit fait avec la République de Florence , avoir occasionné cette révolte. « Il y étoit dit que Pise demeureroit entre
 « les mains du Roi de France jusqu'à la conquête du royaume de Naples ,
 « & que cependant la juridiction & les revenus de cette ville , appartienn-
 « droient aux Florentins. » Le Roi n'avoit pas eu soin en partant de don-

DUCHE' DE
TOSCANE.

Révolte des
Pisans.

1495.

(33) Charles VIII. avoit fait son entrée à Florence le 17 de novembre , & ce même jour Jean Pic de la Mirandole , cet hom-

me si sçavant , étoit mort dans cette ville à l'âge de trente-un ans.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

net ses ordres pour faire exécuter cet article ; & c'est ce qui donna occasion aux Pisans de secouer le joug de Florence. Trop foibles pour soutenir seuls une si grande entreprise, ils engagèrent dans leur parti les villes de Lucques & de Sienne naturellement ennemies de la République de Florence. Ils tentèrent inutilement d'intéresser les Vénitiens dans leur querelle ; mais ils furent plus heureux du côté du Duc de Milan qui engagea les Gênois à leur donner du secours. Les villes du territoire de Pise suivirent l'exemple de la capitale, & bien-tôt tout le pays fut soustrait à la domination des Florentins. Ceux-ci qui s'étoient flattés que le Roi de France arrangerait cette affaire, négligèrent d'abord de travailler à soumettre les Pisans. Lorsqu'ils se furent aperçus que le Roi n'y faisoit aucune attention, ils songèrent à arrêter les progrès des Rebelles, & à les faire rentrer promptement dans le devoir. Ils ne tardèrent pas à reprendre plusieurs places, mais ils attaquent envain Castina, Buti & Vico-Pisano.

Pendant les Florentins & les Pisans prirent Charles VIII. pour l'arbitre de leur différend. Ce Monarque voulut que les Ambassadeurs des deux partis se rendissent à Rome, où il devoit juger cette affaire. Charles après avoir écouté les plaintes des uns & des autres, proposa à ces deux peuples de rester tranquilles pendant qu'il seroit occupé à la guerre de Naples : il s'offrit en même-temps à être le sequestre du territoire de Pise, promettant aux Florentins de faire exécuter le traité aussi-tôt qu'il se seroit mis en possession du royaume de Naples. Les Florentins peu satisfaits des réponses du Roi, le préférèrent de prononcer son jugement. Charles feignant de se rendre à leurs instances, envoya à Pise le Cardinal de St Malo. Ce Prélat de retour à Florence, déclara qu'il n'avoit pu rien gagner sur les Pisans, & que n'ayant point reçu d'ordres de les contraindre par la force, il avoit été obligé de se retirer. Les forces des rebelles augmentoient considérablement tous les jours, & le Duc de Milan qui fomentoit ces troubles, leur donna pour Chef Luce Malvezzi qui se rendit à Pise avec de nouvelles troupes.

Indécision des
Florentins sur
la forme de leur
gouvernement.

Pendant on étoit occupé à Florence à mettre ordre au gouvernement de la République. Le peuple assemblé en Parlement convint d'une espèce d'administration, qui sous le nom de gouvernement populaire, tendoit plutôt à rendre un petit nombre de personnes dépositaires de l'autorité, que la communiquer à tout le peuple (34). Un grand nombre de citoyens qui avoient espéré avoir part à l'administration de la République, ne purent supporter un tel gouvernement, & il fallut mettre l'affaire de nouveau en délibération. Les uns étoient d'avis qu'on établit un gouvernement Démocratique, & les autres étoient pour l'Aristocratique. Ce dernier avis l'auroit emporté si Jérôme Savonarole de Ferrare de l'Ordre des Freres Prêcheurs, & qui se faisoit passer pour un homme inspiré de Dieu, n'eût fait pencher les Esprits pour la Démocratie. Il fut donc réglé qu'on établissait un conseil général de tous les Florentins, à l'exclusion néanmoins de la populace. Ce conseil ne devoit avoir d'autres fonctions que celles d'élire tous les Magistrats, & d'approuver les loix faites dans les conseils particuliers.

(34) François Guichardin.

Charles

Charles étoit venu à bout de son entreprise, & le royaume de Naples étoit passé sous ses loix. Sa trop grande puissance avoit excité la jalousie des Princes d'Italie. Le Pape, l'Empereur, les Rois d'Espagne, les Venitiens & le Duc de Milan, s'étoient ligués contre lui. Charles avoit déjà résolu de repasser en France; mais il vouloit auparavant se mettre en possession de la ville de Pise. Il envoya pour cet effet un nouveau corps de troupes pour augmenter la garnison de la citadelle. Ces troupes se joignirent aux Pisans qui faisoient le siège de Librafatta tandis que les Florentins étoient occupés à celui de Montepulciano. Les Pisans soutenus par les François, s'emparèrent de Librafatta qui n'avoit pu être secourue. Après la prise de cette place, les François firent des courses dans tout le territoire de Pise comme s'ils eussent été en pays ennemi. Les Florentins portèrent leurs plaintes au Roi, qui promit de leur donner satisfaction lorsqu'il seroit de retour en Toscane.

Les confédérés s'opposoient au passage de ce Prince autant qu'il leur étoit possible, ce qui l'obligea à précipiter sa marche. Lorsqu'il se fut rendu à Pise, les Ambassadeurs de Florence le supplièrent de mettre en exécution les articles du traité. D'un autre côté les Pisans lui faisoient toutes les instances possibles pour leur conserver la liberté. Le Roi incertain sur le parti qu'il devoit prendre, promit de terminer cette affaire lorsqu'il seroit arrivé à Ast, cependant elle ne fut décidée que dans la ville de Trin. Le Roi environné d'ennemis de tous côtés, crut devoir conserver l'amitié de la République de Florence, dont il pouvoit avoir besoin. Après différentes discussions on convint des conditions suivantes. » Que toutes les villes & » les citadelles des Florentins qui étoient entre les mains du Roi, leur » seroient rendues sans aucun délai: mais que deux ans après ce traité, ils » céderoient Pietra-Santa & Serezane à la ville de Gènes sous le bon plaisir de ce Prince, qui s'obligeoit de les en dédommager raisonnablement; » Que cette cession ne se feroit qu'après que les Genoïs se seroient soumis à la France (35). Que les Ambassadeurs de Florence donneroient alors les trente mille ducats qui restoient à payer suivant un des articles du dernier traité: mais qu'on leur donneroit des pierreries en gages pour la sûreté de cette somme, en cas que pour quelque raison que ce pût être les places ne fussent pas rendues: Qu'après cette restitution les Florentins prêteroiient au Roi sous l'obligation des Généraux de France, soixante-dix mille ducats: Que si la guerre qui se faisoit en Toscane, se réduisoit au siège de Montepulciano, ils enverroient deux cens cinquante hommes d'armes dans le royaume de Naples au secours de l'armée du Roi, ce Monarque s'obligeant de son côté à ne les retenir que jusqu'au mois d'octobre inclusivement: Qu'on pardonneroit aux Pisans & que l'on conviendrait de quelle manière se feroit la restitution des effets qui avoient été pris aux Florentins: Qu'on donneroit aux Pisans quelques moyens d'exercer le commerce & d'entrer dans les emplois. »

En conséquence de ce traité, le Roi donna ordre aux Commandans des places de les rendre aux Florentins, l'Ambassadeur chargé des expéditions

(35) Charles faisoit alors une tentative sur cette République.
 Tome II.

DUCHE' DE
TOSCANE.

nécessaires pour l'exécution du traité, fut arrêté à Alexandrie par ordre de Ludovic. Le Duc qui lui avoit fait enlever ses papiers, ayant eu par ce moyen connoissance du traité que Charles avoit fait avec les Florentins, se joignit aux Venitiens pour soutenir la révolte des Pisans. Ces deux puissances avoient formé séparément le dessein de les soumettre, & elles ne les secouroient en apparence que pour les subjuguier dans la suite avec plus de facilité. Cependant les Florentins informés des arrangements que leurs Ambassadeurs avoient pris avec le Roi de France, se mirent en état de forcer les Pisans à leur ouvrir les portes des villes de leur dépendance. Ils s'étoient flattés en même-temps que les nouveaux ordres que le Roi avoit expédiés depuis la détention de l'Ambassadeur de Florence, les mettroient en possession de la citadelle de Pise, & de toutes les autres places comprises dans le traité de Trin. Les Officiers du Roi, ou gagnés par le Duc de Milan & les Venitiens, ou forcés d'obéir à quelques ordres secrets de la Cour de France, refusèrent sous différens prétextes de donner satisfaction aux Florentins. Ceux-ci en portèrent leurs plaintes au Roi, qui parut irrité de la résistance des Commandans de ces places, & il leur ordonna une seconde fois de les évacuer. D'Entraques, Commandant de la citadelle de Pise, après bien des difficultés, proposa aux Florentins de faire avancer leur armée vers une des portes de Pise, en leur promettant de seconder leurs efforts pour les rendre maîtres de la ville. Les Florentins comptant sur ces promesses, attaquèrent avec tant de vigueur un des fauxbourgs, qu'ils s'en emparèrent malgré la résistance des Pisans, & ils se seroient mis en possession de la ville si d'Entraques n'eût fait tirer sur eux le canon de la citadelle (36). Ils se virent forcés à abandonner leur entreprise, & se retirèrent vers Cassina.

Entreprise de
Pierre de Medici.

Les confédérés qui ne cherchoient qu'à susciter de nouveaux embarras aux Florentins pour les détacher de la France, engagèrent Pierre de Medici à faire quelques tentatives pour se rétablir dans Florence. Virgile des Ursins qui après s'être sauvé de l'armée de France le jour de la bataille du Taro (37), s'étoit retiré à Bracciano, fut chargé de cette expédition. On convint en même-temps que Jean Bentivoglio qui étoit à la solde des Venitiens & du Duc de Milan, feroient une irruption dans l'Etat de Florence du côté de Bologne, & que Catherine Sforce occuperoit les Florentins du côté d'Imola & de Forli. On se flattoit que les Siennois agiroient de leur côté dans l'espérance de conserver Montepulciano. Virgile & Pierre étoient persuadés que les Florentins ainsi attaqués de tous côtés, auroient de la peine à résister. Ils comptoient aussi que les habitans de Perouse & que la ville de Cortone se déclareroient en leur faveur ; mais toutes ces flatteuses idées n'eurent aucun effet, & il se présenta au contraire des obstacles insurmontables. Les Florentins informés des desseins de Pierre de Medici, avoient pris toutes leurs précautions pour en empêcher les effets. D'ailleurs les confédérés ne s'intéressoient pas sincèrement à son rétablissement ; de sorte que cette entreprise fut entièrement manquée.

Suite de l'affaire
de Pise.

D'un autre côté, d'Entraques avoit livré aux Pisans la citadelle de Pise

contre les ordres du Roi, puisque suivant le traité elle devoit être rendue aux Florentins. Les Pisans maîtres de ce poste, la détruisirent jusqu'aux fondemens, & demandèrent du secours au Pape, à l'Empereur, aux Vénitiens, au Duc de Milan, aux Gênois, aux Siennois & aux Lucquois : car ils ne se sentoient pas assez forts pour résister aux Florentins. Persuadés qu'ils ne pourroient jamais conserver leur liberté, ils ne cherchoient qu'à changer de maître, & c'est ce qui les détermina à offrir la souveraineté de leur ville à Ludovic Sforce. Ce Prince balança quelque temps à accepter ces offres avantageuses, dans la crainte d'exciter contre lui la jalousie des confédérés ; mais après la retraite des François, il n'hésita plus à se rendre aux premières instances des Pisans. Ceux-ci avoient alors changé de résolution, & les secours que le Sénat de Venise leur avoit promis, leur firent penser qu'ils pourroient conserver leur indépendance en ménageant la protection de tout le monde. En effet les confédérés qui cherchoient tous les moyens d'abaisser les Florentins, avoient intérêt de secourir les Pisans. Le Duc de Milan & les Vénitiens s'y portèrent avec plus d'ardeur, & ils leur fournirent des secours considérables. Mais le Duc considérant qu'il ne pouvoit plus prétendre à la souveraineté de Pise, commença à négliger leurs intérêts. Les Pisans qui recevoient au contraire en abondance de la part des Vénitiens tout ce qu'ils avoient besoin, prièrent instamment le Sénat de Venise de prendre leur ville sous sa protection particulière. Il y eut à Venise de longues contestations à ce sujet ; mais enfin les Vénitiens s'obligèrent par un décret public à défendre les Pisans ; Ludovic affecta une grande indifférence en cette occasion, & parut même satisfait de la conduite des Pisans.

Ce ne fut pas la seule ville dont les Florentins furent dépouillés : les Généraux François, par l'instigation du Duc de Milan, vendirent aux Gênois, aux Pisans & aux Lucquois, les places qui devoient rentrer sous la domination des Florentins. Serezane & Serezanello furent remises aux Gênois avec Lunigiane ; Pietra-Santa, Murrone furent vendues aux Lucquois, & Librafatta fut livrée aux Pisans. Charles VIII. pour donner à connoître que toutes ces choses s'étoient faites contre sa volonté, exila Ligny & d'Entragues qui lui avoient déobéi avec tant de hardiesse ; mais leur disgrâce ne dura pas long-temps. Les mécontentemens des Florentins ne les empêchèrent pas de rester unis à la France, parce qu'ils connoissoient les vûes ambitieuses des Vénitiens & du Duc de Milan.

Les alliés n'ayant pu engager les Florentins à abandonner les intérêts de Charles VIII. firent tous leurs efforts pour les contraindre à rompre avec ce Monarque. Les troupes qu'ils envoyèrent aux Pisans, mirent ceux-ci en état de n'avoir rien à craindre de la part des Florentins qui se trouvoient eux-mêmes dans un extrême embarras. Ils se voyoient environnés d'ennemis, n'avoient aucun secours à espérer de la France, & d'un autre côté l'Empereur les pressoit vivement d'entrer dans la ligue qu'on avoit faite contre la France. Dans ces circonstances ils se crurent obligés de ménager l'Empereur, & c'est ce qui les détermina à lui envoyer des Ambassadeurs pour l'assurer qu'ils le prendroient volontiers pour arbitre dans l'affaire de Pise. Ce Monarque qui étoit entré en Italie par le conseil des Vénitiens & du Duc de Milan, entreprit le siège de Livourne qu'il se flattoit d'enlever

DUCHE' DE
TOSCANE.

1497.
Division de la
ville de Floren-
ce.

aux Florentins. Cette entreprise ne fut pas heureuse, & il fut obligé d'y renoncer & de reprendre la route de ses États. Le départ de l'Empereur & la retraite des troupes Milanoises, rendirent les Florentins supérieurs dans le territoire de Pise, & leur faciliterent les moyens de reprendre tous les châteaux des collines. Ces succès mirent les Venitiens dans la nécessité d'envoyer de nouvelles troupes; car le Duc de Milan leur avoit laissé tout le poids de cette guerre, qui n'offrit aucun événement considérable l'année suivante. Le Duc de Milan qui songeoit toujours à enlever Pise aux Venitiens, fit proposer aux alliés de rendre cette ville aux Florentins, à condition qu'ils entreroient dans la ligue; mais les Venitiens vinrent à bout de rompre les mesures du Duc.

Cependant le gouvernement qu'on avoit établi à Florence, y avoit excité de nouveaux troubles, parce qu'on n'avoit pas pris en même-temps les précautions nécessaires pour conserver la liberté & pour prévenir les défordres. Le Moine Savonarole (38) dont on a déjà parlé, y avoit un parti si puissant que tous les Magistrats qu'on nommoit, étoient de sa faction. La discorde regnoit dans les assemblées générales, & l'intérêt particulier étoit toujours celui qu'on préféroit au bien public. Les fatigues d'une longue guerre & l'épuisement des finances joints à une grande disette de vivres, excitoient les murmures du peuple, & l'on avoit à craindre un soulèvement général. Pierre de Medicis informé de la situation de la République, voulut profiter d'une occasion qui paroissoit favorable à ses desseins. Fortifié par les conseils des Venitiens, du Pape & du Duc de Milan, il forma le projet de s'introduire de nuit dans la ville de Florence. Il s'avança vers cette ville à la tête de mille hommes; mais le mauvais temps qui survint retarda sa marche, & il ne se présenta à la porte que quelques heures après le lever du Soleil. Ses ennemis prirent aussi-tôt les armes, & les Magistrats arrêterent tous ceux qui étoient suspects. Le peuple & le reste des habitans attendirent avec tranquillité la suite de cette affaire. Pierre de Medicis voyant qu'il ne se faisoit aucun mouvement en sa faveur comme on lui avoit fait espérer, & apprehendant d'ailleurs que les troupes Florentines qui étoient dans le territoire de Pise ne vinsent l'attaquer, il retourna à Sienne. Après la retraite de Pierre de Medicis, le gouvernement informa contre les complices de cette conjuration. On condamna à

(38) Les esprits furent partagés au sujet de ce Moine. Les uns prétendoient qu'il étoit inspiré de Dieu. D'autres soutenoient au contraire que ce n'étoit qu'un fanatique. Les choses furent poussées même si loin, que deux Moines l'un Dominicain & l'autre Cordelier proposèrent de se jeter au feu en présence du peuple; le premier pour soutenir que Savonarole étoit un Prophète, & le second pour prouver le contraire. Ce duel singulier n'eut cependant pas lieu, parce que Savonarole vouloit que son champion entrât dans le feu tenant le Sacrement, & que tout le monde s'y opposât. Dès cet instant Savo-

narole perdit tout son crédit, & il fut arrêté le lendemain à l'occasion d'une rumeur qui s'éleva. Il fut mis à la question & avoua qu'il n'étoit point Prophète. Le Général des Dominicains & l'Evêque Romolino, Commissaires délégués par le Pape Alexandre VI. contre lequel il avoit souvent mal parlé, le dégradèrent des Ordres Sacrés, & le livrèrent entre les mains des Juges séculiers. Il fut condamné à être pendu & brûlé avec les deux autres Moines dont on vient de parler. Il mourut avec constance sans rien dire qui pût faire juger s'il étoit innocent ou coupable. François Guichardin.

mort ceux qui furent trouvés coupables, & l'on punit même ceux, qui, ayant su le complot, ne l'avoient pas révélé.

Le Duc de Milan après avoir inutilement proposé de nouveau de remettre les Florentins en possession de Pise, entreprit de les aider de ses troupes pour leur en faciliter les moyens. La jalousie qu'il avoit conçue contre les Vénitiens, étoit le seul motif de sa bonne volonté apparente pour les Florentins. Ceux-ci ayant reçu un échec considérable près de San Regolo dans le territoire de Pise, & voyant leurs troupes considérablement diminuées, envoyèrent demander du secours à Louis XII. successeur de Charles VIII. Ce Monarque qui ne vouloit point se brouiller avec les Vénitiens, ne leur répondit que par des honnêtetés sans effet. Ce fut alors que les Florentins se virent dans la nécessité d'avoir recours au Duc de Milan. Ce Prince consentit avec plaisir à leur fournir les troupes dont ils avoient besoin. Il s'opposa au passage des troupes Vénitiennes qui furent obligées de prendre leur route par le Ferrarois. Il engagea aussi l'Empereur à renvoyer de sa cour l'Ambassadeur de Venise. Les Florentins secondés du Duc de Milan se mirent en campagne sous les ordres de Paul Vitelli, dont la prudence & la valeur étoient connues. Ce nouveau Général ne tarda pas à remporter des avantages considérables sur les Pisans, & à reprendre plusieurs postes. Cependant il y eut quelques négociations entamées entre les Vénitiens & les Florentins, par la médiation du Duc de Ferrare. Elles n'eurent aucun effet parce que les Vénitiens ne vouloient se désister d'aucune de leurs prétentions. Toutes voies d'accommodement ayant été rompues, chacun songea de son côté à forcer son ennemi à la paix.

Les Vénitiens après avoir inutilement tenté de mettre les Siennois & les habitans de Perouse dans leur parti, attaquèrent les Florentins par la Romagne. Ils s'emparèrent du bourg Marradi, situé sur l'Apennin, & de-là ils s'avancèrent vers le château de Castiglione, bâti sur une éminence au-dessus du même bourg. La valeur du Commandant de ce château donna le temps aux Florentins de marcher à son secours. L'approche des ennemis obligea les Vénitiens à se retirer, & ils allèrent joindre les autres troupes Vénitiennes qui étoient entre Ravenne & Forli. La crainte des troupes Milanoises qui étoient dans la Romagne, les empêcha de songer à aucune entreprise considérable. Paul Vitelli continuoit à faire la guerre avec succès, & la prise de Montemaggiore le mit en état de se rendre maître de Librafatta. Ces conquêtes commencèrent à donner de l'inquiétude aux Vénitiens, mais la querelle survenue entre le Duc de Milan & le Marquis de Mantoue, releva leurs espérances. Ce dernier promit aux Vénitiens de se jeter dans Pise malgré les troupes de Florence. Ces promesses n'eurent point d'effet par la faute des Vénitiens qui changèrent de résolution. Cette inconstance des Vénitiens, porta le Marquis de Mantoue à rester au service du Duc de Milan.

Les Vénitiens pour faire diversion avoient formé le dessein de surprendre Bibiena place du Casentin, par le moyen d'une intelligence avec des anciens partisans de Medicis. Les Florentins en furent avertis; mais celui qu'ils envoyèrent pour faire échouer le projet des conjurés, se conduisit avec tant d'imprudence qu'il ne put empêcher les ennemis de se rendre maîtres de la ville. Alviano qui avoit conduit cette entreprise, s'avança ensuite vers

DUCHÉ DE
TOSCANE.

1498.
Suite de la
guerre de Pise.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Poppi qu'il eseroit emporter d'emblée. La résistance qu'il y trouva le fit renoncer à son projet, & il se contenta d'enlever tous les postes de cette vallée. Les succès des Venitiens obligèrent les Florentins à donner ordre à Paul Vitelli de se rendre dans le Casentin. L'arrivée de ce Général fit changer les choses de face, & les Venitiens prirent le parti de la retraite. Vitelli manœuvra alors avec tant d'adresse qu'il les força à abandonner plusieurs petits postes, leur ferma tous les passages, & leur coupa les vivres. Ce fut dans ces circonstances que le Duc de Ferrare proposa de nouvelles conférences pour la paix. Le Duc de Milan la desiroit, parce qu'il redoutoit alors les armes de France dont il étoit menacé. Louis XII. qui souhaitoit que les Venitiens & les Florentins s'unissent à lui, proposa qu'on remit la ville de Pise entre ses mains, & pour engager les Florentins à y consentir, il leur promit secrètement de les mettre en possession de cette place sitôt qu'il en seroit le maître. Ludovic qui craignoit que les deux Républiques ne se joignissent contre lui, pressoit vivement la conclusion des négociations entamées par le Duc de Ferrare, & il fit tout ce qu'il put pour empêcher les Venitiens & les Florentins de consentir au dépôt.

Pendant qu'on étoit occupé de ces différentes affaires, le Général Florentin continuoit de presser vivement les troupes Venitiennes dans le Casentin, on étoit alors au milieu de l'hiver, & les troupes des deux partis souffroient beaucoup de la rigueur de la saison. Paul Vitelli vouloir reprendre Bibiena; mais sur la nouvelle qu'il reçut que les Venitiens rassembloient à Ravenne des nouvelles troupes, il demanda un renfort de quatre mille hommes d'infanterie. La République étoit alors divisée en deux partis, les uns favorisoient Paul Vitelli, & les autres vouloient rétablir dans le commandement des troupes le Comte Rinuccio qui avoit été défaits à San Regolo, comme on l'a dit plus haut. Ces différens partis furent cause qu'on n'envoya point les quatre mille hommes que Paul Vitelli avoit demandés. Le Comte de Pitigliano qui avoit eu le temps de rassembler les troupes Venitiennes, marcha au secours des Venitiens qui étoient dans le Casentin. Paul Vitelli après avoir laissé suffisamment de troupes pour bloquer Bibiena, & posé de bonnes gardes à tous les passages, s'avança en ordre de bataille pour s'opposer à la descente des ennemis. Le Comte de Pitigliano voyant la difficulté de forcer ces passages, & considérant d'ailleurs la position avantageuse des ennemis, n'osa risquer cette entreprise.

Décision du
Duc de Ferrare
sur le sujet de
l'affaire de Pise.

On négocioit toujours la paix, & les deux Républiques prirent enfin le Duc de Ferrare pour juge de leurs différens. Il decida : « Que les Venitiens retirent les troupes qu'ils avoient dans Bibiena & dans les autres lieux appartenans aux Florentins : Que ceux-ci payeroient aux Venitiens pour les frais de la guerre la somme de cent quatre vingt mille ducats ; savoir quinze mille tous les ans jusqu'à définition de paiement : Qu'on accorderoit aux Pisans une pleine amnistie, & la liberté d'exercer toutes sortes d'arts, & de commercer par terre & par mer : Qu'ils auroient la garde des citadelles de Pise & de tous les autres lieux dont ils étoient en possession au jour de cette décision ; mais qu'ils ne pourroient mettre en aucun endroit que des personnes affectionnées aux Florentins, & qu'elles seroient payées sur les revenus que ceux-ci retireroient de Pise : Que les

« Pisans ne pourroient augmenter, ni les garnisons qu'on tenoit dans ces
 « places, ni la dépense qu'on y faisoit avant la révolution: Que tous les châ-
 « teaux du territoire de Pise qui avoient été repris par les Florentins, de-
 « puis que les Pisans étoient sous la protection des Venitiens, seroient saisis
 « si les Pisans l'exigeoient: Que la ville de Pise auroit le premier degré
 « de juridiction en matière civile seulement, & que la justice y seroit
 « rendue en cette partie par un Podestat étranger, qui seroit choisi par les
 « Pisans dans les lieux agréés des Florentins: Que le Gouverneur qui seroit
 « établi par ceux-ci, ne connoitroit que des causes d'appel, & ne pourroit
 « juger les affaires criminelles, où il s'agiroit de peine afflictive, sans le
 « conseil d'un Assesseur qui seroit choisi par le Duc de Ferrare & ses suc-
 « cesseurs, entre cinq Docteurs en droit de ses Etats, qui lui seroient pro-
 « posés par les Pisans: Que tous les biens, meubles & immeubles enlevés
 « de part & d'autre, seroient rendus au propriétaire sans restitution de fruit:
 « Qu'au reste les droits des Florentins sur la ville de Pise & sur son terri-
 « toire, demeureroient en leur entier: Enfin, que les Pisans ne pourroient
 « rien entreprendre au préjudice de la République de Florence, tant par rap-
 « port aux forteresses qu'à toute autre chose. »

La publication de ce jugement excita de grands murmures à Venise contre le Duc de Ferrare. On se plaignoit de ce qu'on manquoit de foi aux Pisans qu'on avoit toujours flattés d'une pleine liberté, & de ce qu'on n'avoit pas exigé une somme assez forte pour les frais de la guerre. D'un autre côté les Députés de Pise faisoient voir leur mécontentement, & publioient qu'ils avoient refusé plusieurs fois des conditions beaucoup plus avantageuses de la part des Florentins mêmes. Pour faire cesser leurs plaintes, on engagea le Duc de Ferrare à ajouter à sa décision, une déclaration qui portoit: « Que sous le nom de forteresses étoient comprises les portes de la
 « ville de Pise & des autres places où il y avoit des citadelles: Que pour
 « le payement des garnisons & des gages du Podestat & de l'Assesseur, il
 « seroit assigné aux Pisans une certaine somme sur les revenus de Pise:
 « Que les endroits d'où le Podestat seroit pris, seroient les Etats de l'Eglise,
 « de Mantoue, de Ferrare & de Bologne, & que les sujets qui seroient ac-
 « tuellement engagés au service de quelqu'un, seroient exclus de cette
 « place: Qu'il n'y auroit point de restitution des biens meubles, & qu'à
 « cet égard tout seroit enseveli dans un profond oubli: Que les Pisans au-
 « roient la liberté de nommer l'Assesseur, & que sans l'assistance de ce Ma-
 « gistrat, le Gouverneur Florentin ne pourroit juger aucune affaire crimi-
 « nelle, quelque légère qu'elle pût être: Qu'enfin les Pisans seroient favo-
 « rablement traités par les Florentins, de la même manière que toutes les
 « autres villes nobles d'Italie, & qu'on ne leur imposeroit aucune nouvelle
 « charge. »

Cette déclaration avoit été faite à l'insu des Ambassadeurs de Florence. Les Venitiens l'avoient demandée pour diminuer le mécontentement des Députés de Pise, & afin de faire connoître que s'ils n'avoient pas obtenu pour eux une liberté entière, ils avoient du moins pourvu à leur sûreté. On étoit d'ailleurs bien aise à Venise de voir terminer cette affaire, tant à cause des dépenses que cette guerre occasionnoit à la République, que par la crainte

DUCHÉ DE
TOSSANE.

re où on étoit de quelque entreprise de la part du Turc. Les Florentins ne furent pas satisfaits de ce jugement. Ils ne pouvoient supporter qu'on leur fit payer les frais d'une guerre qu'on leur avoit faite injustement, & dont ils ne tiroient d'autre profit qu'un vain titre de souveraineté, puisque les forteresses restoient au pouvoir des Pisans, & que la justice criminelle ne dépendoit pas des Magistrats qu'on leur enverroit. Ils furent cependant obligés de ratifier cette décision de peur d'irriter contr'eux le Duc de Milan.

Les Pisans étoient si irrités contre les Venitiens, qu'ils firent sortir de leurs villes les troupes de cette République. Ils balancerent long-temps sur le parti qu'ils devoient prendre : enfin ils se déterminèrent à ne point ratifier la décision du Duc de Ferrare, & à défendre seuls leur liberté. Ils proposèrent de nouveau au Duc de Milan d'accepter la souveraineté de leur ville ; mais ce Prince qui se voyoit sur le point d'être attaqué par l'armée Françoisé, ne jugeoit pas à propos d'augmenter ses embarras & de multiplier le nombre de ses ennemis. Il cherchoit au contraire à faire de nouvelles alliances, & il employa toutes sortes de moyens pour engager les Florentins à entrer dans ses intérêts. On délibéra long-temps à Florence sur la proposition du Duc de Milan, & il fut résolu que la République resteroit neutre.

Suite de la
guerre de Pise.

1499.

Les Florentins persuadés qu'ils ne réduiroient jamais les Pisans par les voies de la négociation, résolurent de les soumettre par la force des armes. Paul Vitelli chargé de cette expédition commença les hostilités par la prise de Cascina. Le Général Florentin maître de cette place & des autres postes aux environs, se disposa au siège de Pise. Cette entreprise étoit très-difficile : la place forte par elle-même étoit défendue par un grand nombre de citoyens aguerris & déterminés à périr plutôt qu'à retourner sous la domination des Florentins. Toutes ces difficultés ne furent point capables de rebuter Paul Vitelli, & il commença le siège le dernier de juillet. Il fut obligé de le lever le 4 de septembre suivant, parce qu'il avoit mal formé ses attaques, & que la maladie qui se mit dans son camp emporta la plus grande partie de son armée. La conduite de Paul Vitelli fut universellement condamnée à Florence, & on l'accusa de n'avoir pas voulu prendre la ville de Pise. Il fut mis en prison, & après lui avoir fait subir un interrogatoire où il n'avoua rien qui pût le faire regarder comme coupable de trahison, on se hâta de le faire mourir de peur que le Roi de France qui étoit à Milan ne demandât sa liberté.

Le Marquis de Mantoue, le Duc de Ferrare & Jean Bentivoglio avoient fait alliance avec ce Monarque : mais les Florentins eurent plus de peine à traiter avec ce Prince. La cour de France étoit portée pour les Pisans, & l'on étoit indifférent contre la République de Florence qui avoit fait mourir sans beaucoup d'examen Paul Vitelli un des grands Capitaines de son siècle. Le traité fut cependant conclu, & le Roi s'engagea de fournir aux Florentins six cens lances & quatre mille hommes d'infanterie dans les cas où ils en auroient besoin. Ils s'obligèrent de leur côté à donner au Roi quatre cens hommes d'armes & trois mille fantassins pour la défense de ses Etats en Italie. On convint encore par ce traité « Que le Roi fourniroit le nombre de » lances & d'artillerie nécessaires pour réduire la ville de Pise & les autres places

« places dont les Siennois & les Lucquois s'étoient emparés ; mais ces trou-
 « pes ne devoient point être employées contre les Genois. Le Roi promet-
 « toit de plus que s'il faisoit passer une armée dans le royaume de Naples,
 « elle seroit employée toute entière, ou du moins en partie, à recouvrer ces
 « places en chemin faisant, quand même les Florentins ne le demande-
 « roient pas. Après la conquête de Pise, les Florentins devoient donner au
 « Roi pour l'expédition de Naples cinq cens hommes d'armes, & cinquante
 « mille ducats pour payer cinq mille Suisses pendant trois mois. Il fut dit
 « encore qu'ils rembourseroient au Roi trente-six mille ducats qui leur
 « avoient été prêtés par Ludovic Sforce, sur lesquels néanmoins on leur
 « tiendrait compte des payemens ou des dépenses qu'ils avoient faites pour
 « lui, &c.»

Louis XII. assuré de la plupart des Princes d'Italie par les différens traités
 qu'il venoit de faire avec eux, attaqua le Milanès dont il s'empara (39).
 Maître de ce duché, il songeoit à passer dans le royaume de Naples ; mais
 les mouvemens qui se faisoient en Allemagne l'obligèrent à différer son
 entreprise. Ses troupes se trouvant alors sans occupation, il en donna une
 partie aux Florentins pour les aider à reprendre Pise & Pietra-Santa. Les
 Pisans auxquels s'étoient joints les Genois, ceux de Sienne & de Lucques,
 firent tout ce qu'ils purent pour empêcher le Roi de France de lui fournir
 ce secours. Ils offrirent à ce Monarque cent mille ducats, s'il vouloit per-
 mettre que Pise, Pietra-Santa & Monte-Palciano ne retournassent point sous
 la domination des Florentins, & ils s'obligeoient outre cela de lui payer
 cinquante mille ducats par an, s'il vouloit leur procurer la propriété du
 port de Livourne & de tout le territoire de Pise. Le Roi étoit vivement
 sollicité par plusieurs personnes d'accepter ces offres ; mais ce Prince ayant
 plus d'égard au traité qu'il avoit signé avec les Florentins qu'aux propo-
 sitions avantageuses qu'on lui faisoit, leur envoya six cens lances, cinq mille
 Suisses, & un corps d'infanterie Gascone avec de l'artillerie. Le Roi étoit
 résolu de mettre d'Alegre à la tête de cette armée, mais à la prière des Flo-
 rentins il en donna le commandement à Beaumont, qui s'étoit fait une plus
 grande réputation par sa probité & sa bonne-foi, que par ses talens militaires.

Les Florentins ne tirèrent pas un grand avantage de ces nouvelles trou-
 pes ; parce que le Roi les employa à mettre à contribution le pays de Man-
 toue, & ceux des Seigneurs de Carpi, de Carregio & de la Mirandole, qui
 avoient donné du secours à Ludovic Sforce. Ce retardement donna le temps
 aux Pisans de se fortifier & de se préparer à la défense. Cependant Beau-
 mont après les avoir sommés de se rendre, mit le siège devant Pise le 29
 de juin. L'artillerie fit un si grand effet, que le lendemain il y eut une breche
 d'environ 17 toises. On donna aussitôt l'ordre pour monter à l'assaut ; mais
 lorsque les troupes s'approchèrent, elles furent bien surprises de trouver un
 fossé très-large & très-profond que les Pisans avoient pratiqué derrière la mu-
 raille (40). Cet obstacle ralentit l'ardeur du soldat, & les Pisans ayant fait

DUCHÉ DE
TOUSCANE.

Louis XII.
fournit des
troupes aux
Florentins.

1500.

(39) Voyez l'histoire de France de cette
Introduction. tom. I. part. II. p. 219 & suiv.

(40) Cette ville n'avoit point de fossé en
dehors, & elle n'étoit défendue que par la

sforce de ses murailles qui étoient extrême-
ment épaisses, & dont les pierres étoient
liées avec de la chaux, qui est excellente en
ce pays.

quelques liaisons avec les troupes Françaises, ils les portèrent à entrer dans leurs intérêts, en leur faisant entendre qu'ils consentoient à se mettre sous la protection de leur Souverain, pourvu qu'il ne les forçât point à rentrer sous la domination des Florentins. Le siège commença alors à traîner en longueur, & les Pisans ayant reçu quelques secours, ils se trouverent en état de faire une plus longue résistance. Les assiégeans ne tarderent pas à abandonner leur entreprise, & bien-tôt toute l'armée se dissipa.

Les Florentins se trouverent dans un extrême embarras, parce qu'ils avoient congédié leur infanterie, afin de pouvoir payer les Suisses & les Gascons. Les Pisans informés de la situation de leurs ennemis, attaquèrent & prirent Librafatta & le fort de la Ventura, ce qui leur donna une libre communication avec la ville de Lucques. Le Roi fut irrité de la desertion de ses troupes, & il en rejeta la faute sur les Florentins qui n'avoient pas voulu que d'Alegre, prit le commandement de l'armée qu'il avoit fait marcher pour leur secours. Il envoya à Florence un Gentilhomme de sa chambre pour leur offrir de faire entrer ses Gens-d'Armes dans le territoire de Pise pendant l'hiver, afin de contenir les Pisans, & de faire passer au printemps prochain de nouvelles troupes pour les mettre en état de poursuivre leur entreprise. Les Florentins refusèrent les offres du Roi, & prirent la résolution de continuer la guerre avec les seules troupes de la République. Ses ennemis s'imaginant alors qu'elle étoit brouillée avec la France, donnerent ouvertement du secours aux Pisans. Les divisions qui regnoient toujours à Florence, les empêchoient de remédier à tant de maux. D'ailleurs Pistoie étoit déchirée par les factions des Panciatichi & des Cancellieri, qui se faisoient une guerre cruelle, dont la ville & la campagne ressentoient les funestes effets.

Les dépenses considérables que les Florentins avoient faites pour soutenir la guerre contre les Pisans, les avoient empêchés de satisfaire aux engagements qu'ils avoient pris avec le Roi. Ce Prince les pressa vivement de payer les sommes qu'ils avoient promises pour l'entretien des Suisses. La méintelligence qui regnoit parmi les citoyens étoit en partie la cause que cet argent n'avoit point encore été donné. Personne ne prenoit les véritables intérêts de la République, & le peuple se méfioit de la plupart des principaux citoyens, parce qu'il les soupçonnoit de travailler au rappel de la maison de Medicis. On se plaignoit outre cela que les Suisses s'étoient retirés avant le terme prescrit par le traité, & que d'ailleurs on ne s'étoit point rendu maître de Pise. Le Roi en rejetoit la faute sur les Florentins, qui n'avoient pas fourni les vivres & les autres choses dont l'armée pouvoit avoir besoin.

Tout paroissoit alors contrainte aux Florentins. Cesar Borgia, Duc de Valentinois (41), les força de faire avec lui un traité par lequel l'on étoit convenu : « Qu'il y auroit alliance défensive entre la République & le Duc de Valentinois ; Que Florence ne pourroit donner du secours à ceux qui se révolteroient contre le Duc, qui de son côté s'obligeoit à ne point soutenir les rebelles à la République, & nommément les Pisans ; Que les Florentins ne prendroient point contre lui la défense du Seigneur de

(41) Il étoit fils du Pape Alexandre VI.

„ Piombino, quoiqu'il fut sous leur protection ; Qu'ils soudoyeroient le
 „ Duc de Valentinois pour trois ans avec trois cens hommes d'armes, &
 „ lui donneroient trente-six mille ducats par an ; Que le Duc seroit tenu
 „ d'envoyer ces troupes à leur secours toutes les fois qu'ils en auroient be-
 „ soin, soit pour leur defense, soit pour faire quelque expédition. „

Le Duc en conséquence de ce traité, exigea que les Florentins lui avan-
 çassent un quartier de sa solde, & qu'on lui prêtât de l'artillerie pour assié-
 ger Piombino. On lui refusa l'un & l'autre, parce que le traité ne les y
 obligeoit pas, & que d'ailleurs ils n'étoient pas dans le dessein de l'exécu-
 ter, attendu qu'ils l'avoient fait par force. D'un autre côté ils esperoient se
 raccommoder avec le Roi de France. En effet ce Monarque commanda au
 Duc de Valentinois de sortir de l'Etat de Florence, & donna ordre à d'Au-
 bigny de le forcer à se retirer. L'affaire des Florentins avec le Roi n'étoit
 pas encore accommodée. Après que ce Monarque eut fait la conquête du
 royaume de Naples conjointement avec le Roi d'Espagne, ils firent de nou-
 veaux efforts pour regagner ses bonnes grâces ; mais ils furent sans effet par
 rapport aux conditions trop dures que le Roi proposoit. Ce Ministre fit
 même remettre aux Lucquois Pietra-Santa & Muttoni, & voulut engager
 les Siennois, les Lucquois & les Pisans à faire une ligue pour le rétablisse-
 ment de Medicis à Florence, dans l'idée que le Roi retireroit beaucoup
 d'argent de ces derniers & de chacune de ces villes en particulier. Ses espé-
 rances ayant été trompées, cette intrigue n'eut pas lieu. La crainte que les
 Florentins n'embrassassent le parti de l'Empereur, déterminâ enfin le Roi
 de France à écouter les propositions des Florentins, & au commencement
 de l'année 1502, il fit un nouveau traité avec eux. Les principales condi-
 tions de ce traité furent : „ Que le Roi seroit tenu de défendre pendant
 „ trois ans & à ses frais les Etats dont la République de Florence étoit en
 „ possession : Que de son côté elle fourniroit au Roi quarante mille ducats
 „ tous les ans pendant ces trois années : Que tous les autres traités précé-
 „ dens entre le Roi & la République, seroient annulés, ainsi que les obli-
 „ gations respectives qui en résultoient ; & qu'enfin il seroit libre aux Flo-
 „ rentins de faire la guerre aux Pisans, & à tous ceux qui leur retenoient
 „ des places. „

1501.

1502.

Les Florentins assurés de la protection du Roi, formèrent le dessein de re-
 couvrir par famine la ville de Pise. Ce conseil leur avoit déjà été donné com-
 me l'unique moyen de soumettre une ville qui se défendoit avec tant de
 courage, & de laquelle tant de puissances prenoient souvent le parti. Cet
 expédient étoit à la vérité le plus long ; mais il étoit le plus sûr, & il évi-
 toit de grandes dépenses. Ils ravagèrent en conséquence le territoire de Pise,
 & mirent le siège devant Vicopisano, dont ils ne purent s'emparer. Pen-
 dant que les Florentins étoient ainsi occupés contre les Pisans, la ville d'A-
 rezzo se souleva par les intrigues de Vitellozzo, de Jean Paul-Baglione, des
 Ursins & de Pandolphe Petrucci, qui vouloient rétablir Pierre de Medicis
 à Florence. Guillaume Pazzi, Commissaire de la République à Arezzo, crut
 empêcher l'exécution de ce projet en faisant arrêter deux des conjurés. Ce
 coup de vigueur irrita le peuple, qui s'étant soulevé, délivra les prisonniers,
 & mit en prison le Commissaire & les autres Officiers des Florentins. L'E-

Les Florentins
attaquent de
nouveau les Pi-
sans.Révolte d'A-
rezzo.

vêque de la ville qui s'étoit retiré dans la citadelle, conserva ce poste à la République. Vitellozzo informé de cette révolte, se rendit en diligence à Arezzo avec un corps de troupes; mais il n'y resta pas long-temps, & se contenta d'y laisser seulement ses troupes.

Les Magistrats de Florence regarderent avec trop d'indifférence cet événement, & ne songerent point à remédier aux maux qu'il pouvoit causer à la République. Vitellozzo profitant de la lenteur des Florentins, retourna à Arezzo avec de nouvelles troupes. Les Siennois leur fournirent de la poudre & des boulets pour attaquer la citadelle, qui manquant de vivres & n'ayant pu être secourue, fut obligée de se rendre. Elle fut aussitôt rasée par les rebelles qui se rendirent maîtres des places voisines. Le Pape & son fils furent soupçonnés d'avoir eu part à cette entreprise, & cette opinion redoubla la crainte des Florentins. Ils n'avoient point alors de troupes sur pied par la négligence de ceux qui les gouvernoient, & il n'étoit pas facile d'en lever sur le champ. Ils eurent recours au Roi de France, & pour l'intéresser dans leur cause, ils représentèrent à ce Monarque qu'il y avoit à craindre que le Duc de Valentinois & ses alliés, étant maîtres de la Romagne & de la Toscane, ne portassent leurs vûes plus loin. Ces motifs engagèrent le Roi à prendre la résolution de passer en Italie & d'envoyer promptement du secours aux Florentins. Il donna ordre en même-temps à un de ses Héraults de commander à Vitellozzo & aux autres confédérés, d'abandonner leur entreprise contre les Florentins. L'approche des troupes Françaises obligea Vitellozzo d'assez retirer, & il convint de remettre cette place entre les mains des François avec les autres postes dont il s'étoit emparé.

Changement
dans le gouver-
nement de Flo-
rence.

Les Florentins rapportoient à l'irrégularité de leur gouvernement, tous les malheurs qui leur étoient arrivés depuis quelque-temps. Occupés de ces idées, ils songerent à en établir un nouveau. Il fut donc résolu que le Gonfalonnier de justice, dont la Magistrature n'avoit jusqu'alors duré que deux mois, conserveroit cette dignité pendant toute sa vie. On se flattoit que par ce moyen le Chef de la République seroit plus à portée de suivre les affaires du gouvernement, & de prévenir les défordres en ne donnant les places de Magistrats qu'à ceux qui s'en rendroient dignes. Ce reglement ayant été fait, on élut Pierre Soderin qui s'étoit attiré l'estime de ses concitoyens par son intégrité & sa modération. Il avoit toujours eu part aux affaires publiques, & il s'y étoit appliqué avec ardeur.

1503.

Louis avoit abandonné l'Italie après les mauvais succès qu'il avoit eus dans le royaume de Naples, & le Pape avec le Duc de Valentinois se trouvoient alors en état d'agir suivant les principes de leur ambition. Les Florentins qui se trouvoient exposés à tous leurs artifices, prirent les mesures nécessaires pour s'en garantir. Ils leverent de nouvelles troupes, & choisirent pour commander en chef leur armée, Jacques de Sillery, Bailly de Caën, Capitaine de cinquante lances Françaises, & qui avoit beaucoup de réputation. Ils se flattoient qu'ayant à leur tête un Général François, on n'oseroit se déclarer ouvertement contre eux, ou que le Roi seroit plus disposé à les secourir. Le nouveau Général recommença contre les Pisans la guerre qui avoit été interrompue. On ravagea une seconde fois le territoire de Pise, & l'on fit ensuite le siège de Vicopisano qui se rendit sans résistance. La prise de cette

place fut suivie de celle de Vernacula petite forteresse que les Pisans avoient bâtie depuis leur révolte contre Florence. Le Bailli maître de ce poste qui commandoit la ville, pouvoit faire des courtes jusqu'aux portes de Pise. La perte de ce château alarma beaucoup les Pisans qui n'avoient bien-tôt plus d'autres ressources que leur désespoir ; car ils étoient toujours résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que de se soumettre aux Florentins. Les Pisans auroient cependant désiré la paix, parce qu'ils ne vivoient pas tranquillement. On avoit soin de les amuser & de les flatter en leur faisant espérer du secours. Le Duc de Valentinois leur en fournissoit secrètement, & il songeoit même à s'emparer de la souveraineté de Pise, que les habitans de cette ville lui avoient offerte. Les projets de ce jeune ambitieux furent déconcertés par la mort d'Alexandre VI. & par une maladie de langueur que lui causa le poison qu'il avoit pris.

La France & l'Espagne avoient enfin signé une treve générale pour tous leurs Etats, & il ne restoit plus d'autre guerre dans toute l'Italie que celle de Pise. Les Florentins obstinés à se rendre maîtres de cette République, prirent à leur solde Jean-Paul Baglione & plusieurs autres Capitaines de la Gendarmerie des Colonne & des Savelli. Ils firent encore le dégât dans la campagne de Pise, & pénétrèrent dans le Val de Serchio & le Val d'Osole. Ils s'emparèrent ensuite de Librafatta, & ils se seroient alors rendus maîtres de Pise si les Genois n'eussent secouru cette République. Elle recevoit, par le moyen des Genois, des vivres par mer ; mais les Florentins ayant loué trois galères du Roi Frederic, les empêchèrent de recevoir ce secours. Comme on étoit résolu de réduire les Pisans par la famine, l'armée Florentine fut distribuée dans le territoire de Pise pour empêcher les habitans de semer leurs terres. On avoit aussi formé le projet de détourner l'Arno : mais cette entreprise après avoir coûté des sommes immenses, fut entièrement abandonnée à cause des difficultés insurmontables qui se rencontrèrent. Les Florentins essayèrent enfin de gagner les Pisans par la douceur, & ils proposèrent une amnistie générale à tous ceux qui retourneroient dans leurs bourgs ou dans leurs terres. Plusieurs acceptèrent la proposition, & la ville de Pise se vit par ce moyen délivrée de plusieurs bouches inutiles. Cependant la misère étoit toujours la même ; mais l'horreur qu'on avoit pour la domination des Florentins, soutenoit le courage presque abattu des Pisans. Réduits aux dernières extrémités, ils proposèrent aux Genois d'accepter la souveraineté de leur ville. Les Lucquois & Pandolphe Petrucci offroient en même-temps de contribuer en partie pendant trois ans aux frais de la guerre. Les Genois flattés de ces offres, n'osoient les accepter sans le consentement du Roi de France. Pour engager ce Prince à les approuver dans cette démarche, ils lui représentèrent que Pise se trouveroit dans la nécessité de se donner aux Espagnols, qui pourroient dans la suite s'emparer de toute la Toscane. Ces motifs avoient entièrement déterminé le Roi ; mais son conseil l'en détourna dans la crainte que les Genois ne devinssent trop puissans, & qu'ils ne cherchassent à se rendre indépendans. Le Roi leur défendit donc d'accepter la seigneurie de Pise, & il leur accorda seulement la permission de secourir cette ville.

La guerre des Florentins contre les Pisans, qui ne fut terminée qu'en 1509,

DUCHE' DE
TOSCANE.

1505.

n'offre pendant cet espace de temps aucun événement considérable; en effet elle ne consulta qu'en différentes courses faites sur les terres des Pisans, & dans quelques legeres escarmouches où les Florentins eurent souvent du dé-savantage. Ils résolurent cependant de tenter de nouveau le siège de cette place; mais la lâcheté de leurs troupes les empêcha de s'en rendre maîtres. Le canon avoit fait plusieurs breches praticables, & le Général se dispoisoit à faire donner l'assaut, lorsque l'infanterie refusa de combattre. Il se vit donc obligé d'abandonner le siège. Cette infanterie avoit cependant quelque temps auparavant remporté un avantage considérable sur d'Alviane, qui avoit formé une entreprise contre les Florentins.

Depuis le levée du siège de Pise, les habitans de cette ville ne furent plus si souvent exposés à voir leurs terres ravagées par leurs ennemis. Plusieurs motifs avoient engagé les Florentins à ralentir leur ardeur: d'un côté la crainte d'offenser le Roi d'Arragon, & d'un autre les dépenses qu'ils étoient obligés de faire pour l'entretien des troupes. Les Rois de France & d'Arragon travaillerent cependant à terminer cette affaire par un accommodement: mais les differens intérêts des deux Cours fit traîner en longueur cette négociation qui ne décida rien. Il y eut enfin un traité en 1508 entre les Rois de France, d'Arragon & les Florentins, par lequel on convint: „ Que le Roi de France & celui d'Arragon ne pourroient donner du „ secours aux Pisans: Qu'ils empêcheroient efficacement leurs sujs ou „ leurs alliés de fournir aux assiégés des vivres, de l'argent, des troupes „ ou des munitions de guerre: Que les Florentins payeroient cinquante „ mille ducats dans les termes marqués à chacun des deux Rois, en cas „ que Pise fut réduite dans un an: Qu'il y auroit une ligue entr'eux pour „ trois ans, à commencer du jour de cette réduction, & qu'en vertu de „ cette alliance les Florentins seroient obligés de défendre les Etats des „ deux Rois en Italie avec trois cens hommes d'armes; obligation qui de- „ voit être réciproque de la part de Louis & de Ferdinand à l'égard de la „ République de Florence: „ Cette République avoit forcé peu de temps „ auparavant les Lucquois à faire un traité avec eux. Les principaux articles „ étoient: „ Que la République de Lucques ne pourroit secourir en aucune „ maniere les Pisans, & que pendant que la guerre durerait, les Lucquois „ ne pourroient être troublés dans la possession de Pietra-Santa & de Mu- „ trone; sans préjudice des droits des Florentins sur ces places. „

Fin de la guerre
de Pise.

1509.

Cependant les Pisans souffroient beaucoup par la disette des vivres, & les Genoïs avoient fait une tentative inutile pour leur en fournir par mer. Les Florentins avoient fermé tous les passages, de sorte que Pise ne pouvoit plus recevoir aucun secours ni par mer ni par terre. Les principaux citoyens qui avoient le gouvernement de la République, chercherent à amuser le menu peuple & les Payfans; mais comme il n'y eut rien de terminé, les Florentins s'attachèrent à resserrer de plus près la ville, de sorte qu'on y souffrit ce que la famine a de plus affreux. On reprit alors les conférences, & malgré les chefs des Pisans on conclut un traité dont les conditions leur furent très-favorables. On leur pardonna tout ce qu'ils avoient fait contre la République & contre les particuliers: on leur accorda aussi plusieurs privilèges, & ils furent dispensés de la restitution des effets qu'ils avoient pillés lors-

qu'ils se révolterent. Telle fut enfin la décision d'une guerre qui avoit causé tant d'inquiétude aux Florentins.

Cet accommodement leur procura pour quelque-temps une tranquillité qui fut troublée à l'occasion du Concile tenu à Pise contre Jules II. Ce Pontife irrité contre les Florentins de ce qu'ils avoient souffert qu'on tint ce Concile dans leurs Etats, mit en interdit la ville de Florence & de Pise, & pour donner beaucoup d'inquiétude à la première de ces deux villes, il chargea le Cardinal de Medicis de la légation de Bologne. Ce Prélat avoit un parti assez considérable dans la ville, & il ne paroissoit pas difficile d'y faire naître quelques nouveaux troubles. Les principaux citoyens étoient jaloux de la grandeur & de l'autorité du Gonfalonnier qui s'étoit attiré la haine de plusieurs par son ambition. On se plaignoit qu'il ne laissoit presque point de part dans les affaires à ceux qui étoient capables de s'en mêler. On demanda donc qu'il y eût un Senat, afin de tempérer l'autorité du Gonfalonnier du peuple. D'un autre côté les ennemis du Gonfalonnier qui étoient dans les intérêts du Roi de France, traversoient tout ce qui se faisoit en faveur de ce Prince, & favorisoient ouvertement le Pape. Ces divisions occupoient tellement les Florentins, que la haine qu'on portoit aux Medicis, paroissoit considérablement affoiblie. Il y avoit même lieu de croire que la plupart de ceux qui avoient toujours été opposés à cette famille, sembloient être disposés à les favoriser pour chagriner Soderin (42). Les véritables amis de Medicis concurent alors quelques espérances pour le retour de cette maison. Le Cardinal de Medicis depuis la mort de Pierre son frère (43), avoit toujours affecté de ne point se mêler des affaires de la République, & il avoit rendu de grands services aux Florentins qu'il avoit vus à Rome. Ceux mêmes qui s'étoient déclarés le plus ouvertement contre Pierre son frère, avoient également ressenti les effets de sa protection. Une conduite si modérée lui avoit gagné l'estime & l'amitié d'un grand nombre de citoyens.

Le souverain Magistrat de Florence ayant appelé de l'interdit du Pape au concile de l'Eglise universelle, rendit une ordonnance pour obliger le Clergé des quatre principales Eglises, d'y célébrer publiquement le service divin (44). Le Pape irrité de plus en plus contre les Florentins, résolut de s'en venger & de les forcer à recevoir les Medicis. Lorsqu'on fut informé des desseins du Pape, on prit toutes les mesures nécessaires pour se défendre, & l'on proposa de se servir des revenus ecclésiastiques pour soutenir les frais de cette guerre. Plusieurs rejetterent cette proposition, tant par la crainte des censures, que pour contredire Soderin qui étoit l'auteur de cet avis. Malgré ces oppositions, la taxe fut imposée du consentement de tout le peuple. Cette nouvelle augmenta encore la colère du Pape, & il étoit déterminé à presser ses alliés de faire la guerre aux Florentins, lorsqu'il en fut détourné par Pandolphe Petrucci qui lui conseilla au contraire de faire le siège de Bologne.

Les Florentins virent donc par ce moyen la guerre éloignée de leurs Etats,

(42) On se ressouvient que c'étoit le nom du Gonfalonnier. seuve Garigliano l'an 1503.

(43) Il avoit été noyé par accident dans le

(44) François Guichardin.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Troubles à
Florence.

1511.

Mouvements
en faveur des
Medici.

1512.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

& ils crurent devoir garder la neutralité entre le Pape, ses alliés & la France. En effet pendant cette guerre, ils n'avoient fourni à Louis XII. que les secours auxquels ils s'étoient obligés pour la défense du Milanès; de sorte que par leur conduite ils avoient offensé le Roi de France, & n'avoient point adouci l'esprit du Pape. Le Roi d'Arragon seul avoit retiré quelque avantage de cette neutralité; parce qu'après la bataille de Ravenne, ses troupes avoient eu la liberté de se sauver par l'Etat de Florence. Le Pape toujours animé contre cette République & sur-tout contre le Gonfalonnier, étoit continuellement occupé des moyens de rétablir les Medicis à Florence. Il en pressoit vivement ses alliés, & cette affaire fut renvoyée aux conférences qui devoient se tenir à Mantoue.

Pendant le Pape voulant sonder les esprits des Florentins, leur envoya Laurent Pucci sous prétexte d'entrer dans la ligue contre les François. Ils furent long-temps indécis sur la résolution qu'ils devoient prendre. Car d'un côté, ils soupçonnoient que le Pape leur tendoit un piège sur l'apparence d'une négociation, & de l'autre l'Evêque de Gurck, Ministre de l'Empereur, leur avoit annoncé que ce Monarque les prendroit sous sa protection s'ils vouloient lui donner quarante mille ducats. Ils les exhortoit d'ailleurs à ne prendre aucun engagement, jusqu'à ce que l'Empereur se fût déclaré. Ces différens motifs les engagèrent à ne donner aucune parole, & à promettre seulement de donner aux alliés une certaine somme.

Les Ministres des Princes de l'Italie & de l'Empereur se rendirent enfin à Mantoue pour travailler à chercher les moyens de mettre l'Italie à couvert des entreprises de la France. Julien de Medicis qui s'étoit rendu à cette assemblée pour le Cardinal son frere & en son propre nom, fit de grandes instances pour engager les confédérés à faire les derniers efforts en faveur de sa maison. Cette affaire souffroit de grandes difficultés. Le Vice-Roi de Naples n'avoit pas assez de troupes pour cette entreprise, & de plus l'Evêque de Gurck vouloit que les Espagnols se rendissent en Lombardie pour empêcher les Venitiens de reprendre Bresse. Il eut été facile aux Florentins de détourner l'orage qui les menaçoit, s'ils eussent voulu accepter les offres du Ministre de l'Empereur, & donner quelque argent au Vice-Roi qui en étoit alors fort pressé. Mais tel étoit le sort de cette République de ne jamais prendre un parti avantageux pour elle, ce qui provenoit de la désunion continuelle des citoyens. L'Evêque de Gurck n'ayant pu engager les Florentins à faire ce qu'il desiroit, consentit que le Vice-Roi marchât vers Florence. Cette République qui n'avoit point été informée de ce qu'on avoit concerté contre elle, se trouva pour ainsi dire sans défense. Le Cardinal de Medicis accompagnoit le Vice-Roi avec Franciotte des Urfin & les Vitelli. Aussitôt que le Vice-Roi fut entré sur les terres de Florence, la République lui envoya un Ambassadeur pour lui représenter l'attachement qu'elle avoit toujours eu pour le Roi d'Arragon, & pour demander au Vice-Roi ce qu'il desiroit des Florentins. Ce Seigneur répondit que c'étoit au nom des confédérés qu'il venoit attaquer la République pour la forcer à abandonner les intérêts de la France: Qu'il falloit donc pour cet effet que le Gonfalonnier fût privé de sa charge, qu'on établit à Florence un autre gouvernement, qu'enfin le Cardinal & Julien de Medicis fussent rétablis dans leur patrie.

Ces

Ces propositions jointes à l'approche de l'armée des Espagnols qui s'avançoit toujours, jetterent la consternation dans les Esprits. Il n'y avoit qu'un petit nombre de troupes pour la défense de la ville. On craignoit en même-temps d'être attaqué d'un autre côté par les troupes du Pape. On se prépara cependant à soutenir l'effort des ennemis, & on leva en diligence le plus grand nombre de troupes qu'il fut possible. Les Florentins députerent vers le Pape; mais ils n'eurent pas lieu d'être satisfaits de la réponse qu'ils en reçurent. Le Vice-Roi étant arrivé à quinze mille de Florence, fit déclarer aux Florentins qu'on n'en vouloit ni à leurs Etats ni à leur liberté, qu'on exigeoit seulement qu'ils déposassent le Gonfalonnier, & que les Medicis eussent la liberté de vivre dans leur patrie, non pour se mêler du gouvernement, mais pour y être soumis à l'autorité des loix & des Magistrats comme le reste des citoyens. Les sentimens furent beaucoup partagés sur la réponse qu'on devoit faire; mais le Gonfalonnier après avoir fait un long discours au peuple, le termina en assurant qu'il étoit prêt à renoncer à la dignité si on l'ordonnoit, ou à songer à la défense de la patrie. Il fut donc résolu dans cette assemblée que les Medicis seroient reçus comme simples particuliers, mais on ne voulut point consentir que le gouvernement fut changé: ainsi il fallut se préparer à la guerre. Le Général Espagnol informé de la résolution des Florentins, attaqua Prato qui est à dix mille de Florence.

Le Vice-Roi, dont l'armée n'étoit pas considérable, manquoit de provisions & il craignoit de ressentir bien-tôt les effets de la famine. Il fit donc proposer aux Florentins de recevoir les Medicis, & de lui donner une certaine somme d'argent. Le Gonfalonnier fit traîner l'affaire en longueur dans l'espérance que les ennemis se retireroient faute de vivres. Les choses tournerent autrement qu'il ne l'avoit prévu: les Espagnols pressés par la faim attaquèrent Prato avec tant de vigueur, qu'ils la prirent d'assaut. La plus grande partie de la garnison qui n'avoit pas eu le courage de se défendre, fut passée au fil de l'épée, & l'autre fut faite prisonnière de guerre. La ville de Pistoie effrayée par cet exemple, fournit des vivres aux Espagnols, qui promirent de ne la point inquiéter. Le Gonfalonnier sentit alors la faute qu'il avoit faite; mais il étoit incapable de la réparer. Quelques jeunes factieux profitant de l'abbatement où étoit le peuple, exécuterent le projet qu'ils avoient formé en faveur de Medicis. Ils entrèrent dans le palais du Gonfalonnier, & menacerent de le tuer s'il n'en sortoit. Celui-ci céda sans résistance, voyant que la plus grande partie du peuple étoit contre lui. Les conjurés assemblèrent les Magistrats, & les forcerent à déposer le Gonfalonnier. Ce Magistrat se retira d'abord dans le territoire de Sieuine; ayant pris ensuite le chemin d'Ancone, il se rendit par mer à Raguse.

Après la déposition de Soderin, les Florentins firent un traité avec le Vice-Roi, & consentirent que la famille de Medicis rentrât dans sa patrie. On lui permit de retirer dans un certain temps les biens qui avoient été aliénés par le fils, en remboursant aux acquéreurs le principal, & les dépenses qu'ils pourroient avoir faites. La République accéda en même-temps à la ligue, & s'obligea de payer à l'Empereur les quarante mille ducats que l'Evêque de Gutck avoit demandés, & quatre-vingt mille au Vice-Roi pour son armée. Ils lui promirent aussi en particulier vingt mille ducats, moyen-

Tome II.

Qq *

— DUCHÉ DE
TOSCANE.

nant quoi il s'engagea de sortir des Etats de Florence après le premier paiement, & de leur rendre les places dont il s'étoit emparé. Ils firent encore un autre traité avec le Roi d'Aragon, par lequel on s'obligea mutuellement à fournir un certain nombre de lances pour la défense des Etats respectifs.

Les Florentins songerent ensuite à changer encore la forme du gouvernement. On fit de nouvelles loix, & il fut décidé : « Que le pouvoir du Gonfalonnier ne dureroit qu'un an : Que tous ceux qui auroient été revêtus » des premières dignités au dedans & au-dehors ; savoir ceux qui auroient » été Gonfalonniers de justice, ou des dix *della Balia* (45), Magistrature » considérable dans la République, & ceux qui auroient eu des ambassades » ou des commissions générales de la guerre, seroient adjoints pour tous » jours au conseil des quatre-vingt, qui changeoit tous les six mois, & dans » lequel se regloient les plus importantes affaires, & cela pour qu'elles ne » fussent pas décidées sans la participation des principaux citoyens : Qu'au » reste la forme du gouvernement subsistât en son entier telle qu'elle » étoit alors (46). » Jean-Baptiste Ridolfi fut élu Gonfalonnier pour cette première année. On se flattoit que la grande autorité que cet homme avoit dans la ville, & son crédit auprès de la Noblesse, joints à ses talens, pourroient enfin rétablir la République.

Rétablissement
de la famille de
Medicis.

Mais tous les efforts que l'on pouvoit faire pour rendre à la République de Florence une véritable liberté, étoient absolument inutiles. Trop divisée au-dedans, & souvent attaquée au-dehors par des ennemis jaloux de son bonheur, elle jouissoit seulement d'une ombre de liberté, que des factieux cherchoient à tous momens à lui ravir. Elle avoit alors tout à redouter de la maison de Medicis. Le Cardinal de Medicis n'avoit pas travaillé avec tant d'ardeur au rétablissement de sa maison, pour la laisser dans l'obscurité au milieu des citoyens qui l'avoient vue autrefois si distinguée par sa puissance & ses richesses. Porté par son ambition à relever l'éclat de sa famille, il y étoit encore excité par les anciens partisans de sa maison, & par plusieurs de ceux qui ne tenoient pas dans la République un rang qui répondît à la bonne opinion qu'ils avoient de leur mérite. Le Cardinal crut devoir employer la force pour l'exécution de son dessein, & engagea le Vice-Roi de Naples à le soutenir avec ses troupes qui étoient encore à Prato. Ce Général Espagnol étoit resté dans ce poste pour y attendre le premier paiement de la somme dont on étoit convenu par le traité, & qu'il n'étoit pas facile de faire vu la situation où se trouvoit la République de Florence. Medicis assura des troupes Espagnoles, se rendit dans la ville accompagné de plusieurs Capitaines & soldats Italiens. Le lendemain de son arrivée, quelques soldats firent entrer le palais où l'on tenoit pour lors un conseil, & pillèrent la vaisselle d'argent qui servoit dans les repas publics. Le Gonfalonnier & les autres Magistrats ne pouvant s'opposer à cette violence, convoquèrent l'assemblée du peuple au son de la grosse cloche. La vue des gens armés en faveur de Medicis, celle des soldats qui étoient entrés dans la ville, & la crainte de l'armée qui étoit dans le voisinage, firent que le peuple à

(45) Ce mot peut se traduire par celui | (46) François Guichardin.
d'autorité.

consentit à tout ce que le Cardinal voulut. On donna à cinquante citoyens, nommés suivant les intentions de ce Prélat, un pouvoir aussi étendu que celui de tout le peuple assemblé. Ce conseil qui fut appelé la *Balia* ou *Balta*, rendit une ordonnance par laquelle on rétablit le gouvernement comme il étoit avant l'année 1494. On mit donc une garde perpétuelle au palais, & les Medicis ayant repris leur ancien rang, gouvernèrent avec plus d'empire & d'autorité que n'avoient fait leurs pères.

Jean Cardinal de Medicis étant monté sur la chaire de St Pierre le 11 de Mars, prit le nom de Leon X. Ce fut alors qu'il fongea davantage à l'élevation de sa famille. Il fit Cardinal Jules II. de Medicis, fils naturel de Julien I. & par le moyen de cette dignité, il purgea sa naissance de tous les défauts qu'on lui reprochoit (47). Le nouveau Pape s'étant rendu maître du duché d'Urbin en 1516, le donna à Laurent III. de Medicis son neveu qui commandoit ses troupes. Ainsi la famille de Medicis se vit élevée à un plus haut point de gloire qu'elle n'avoit été jusqu'alors.

Le repos dont la République de Florence jouissoit depuis le rétablissement de cette maison, ne fut point interrompu par les longues guerres qui affligèrent l'Italie pendant plusieurs années. Le duché d'Urbin, le Ferrarois, le Milanès avoient été les principaux théâtres de ces guerres auxquelles les Florentins n'avoient pris qu'une foible part. L'envie de rétablir ses frères & ses neveux à Florence, porta le Cardinal de Volterre (48) à engager François I. à seconder son entreprise. Le Roi de France donna ordre en conséquence à Renzo des Ursins, Seigneur de Ceré, de marcher contre Florence. Renzo ne tarda pas à se rendre dans le territoire de Sienné avec sept mille cinq cents hommes & un grand nombre de bannis. Le Cardinal de Medicis qui gouvernoit alors la République, employa tous les moyens nécessaires pour faire échouer un projet qui le mettoit en danger de perdre toute son autorité. Guy Rangone à qui il avoit donné le commandement des troupes, marcha à la rencontre des ennemis qu'il se proposa d'amuser. Il se flattoit qu'en traînant les choses en longueur, l'ennemi seroit obligé d'abandonner son entreprise faute d'argent, & que par conséquent il devoit éviter d'en venir à aucune action décisive. Il se contenta donc d'enlever leurs convois, & de fournir de troupes les places les plus voisines du Siennois & des Etats de Florence. Ces sages précautions eurent tout l'effet qu'il pouvoit en espérer, & rendirent inutiles les efforts de Renzo. Ce Seigneur qui n'avoit pu se rendre maître d'aucune place, & dont l'armée souffroit beaucoup par la disette des vivres, prit le parti de se retirer à Acquapendente. Les Florentins l'obligèrent à mettre bas les armes en le menaçant de se jeter sur ses terres. Renzo n'ayant plus aucune espérance de venir à bout de l'expédition dont on l'avoit chargé, & voyant d'ailleurs que les affaires de François I. étoient ruinées en Italie, consentit volontiers à faire la paix.

Quelque-temps après, Don Juan Manuel, Ambassadeur de Charles V. à la Cour de Rome, avant que de partir d'Italie, laissa aux Florentins un billet par lequel il reconnoissoit que l'Empereur avoit promis par un écrit du

1513.

Tentatives en
faveur des So-
derin.

1522.

(47) Jules de Medicis étoit cousin-germain du Pape. Ce même Jules fut élu Pape le 19 de novembre 1523, & prit le nom de Cle-

ment VII.

(48) Il s'appelloit François Soderici.

mois de septembre 1510, de confirmer six mois après la diète qui suivroit son couronnement, les privilèges & la souveraineté de la République de Florence. Il ajouta que des raisons s'étant opposées à l'exécution des promesses de ce Monarque, il renouvelloit ses engagements par son ministère. En effet l'Empereur fit expédier l'année suivante son diplôme à ce sujet.

Le passage des Impériaux par la Toscane, sous la conduite du Connétable de Bourbon qui étoit au service de l'Empereur, causa de grandes alarmes aux Florentins. Dans cette extrémité, ils eurent recours aux Vénitiens & au Duc d'Urbin, qui leur promirent des troupes pour les mettre en état de se défendre contre les efforts du Connétable. Tous ces confédérés avoient rassemblé leurs troupes dans la Toscane, & le pays se trouvoit par ce moyen à l'abri des entreprises des Impériaux. En effet le Duc de Bourbon ne resta pas long-temps en Toscane, & marcha en diligence vers Rome (49). Cependant il y avoit de grands troubles à Florence, la jeunesse avoit demandé aux Magistrats qu'on lui mit en main les armes publiques, sous prétexte de se défendre contre les gens de guerre. Pendant qu'on étoit occupé à délibérer sur cette matière, il arriva une émeute dans la ville, ce qui fournit une occasion aux jeunes gens de prendre les armes. Silvio Cardinal de Cortone sortit de la ville dans ce moment critique, à dessein d'aller au-devant du Duc d'Urbin qui venoit au secours de la République. On fit alors courir le bruit que le Cardinal abandonnoit la ville. La jeunesse devenue plus hardie par l'absence de ce Prelat, s'empara du palais, & força le Gonfalonnier à rendre un decret par lequel Hyppolite & Alexandre de Medicis, neveux du Pape, furent déclarés rebelles (50). Le Duc d'Urbin, le Marquis de Saluces, & plusieurs autres Officiers, étant entrés dans la ville avec le Cardinal de Cortone & Hyppolite de Medicis, firent mettre sous les armes quinze cens hommes d'infanterie qu'on y tenoit depuis plusieurs jours à cause de l'état présent des affaires. Cette troupe n'étoit pas suffisante pour forcer le palais, & l'on résolut de faire entrer dans la ville une partie de l'infanterie Vénitienne qui campoit dans la plaine. On voulut tenter auparavant les voies de la douceur, afin de ne point être obligé de faire périr dans cette attaque la plus grande partie de la Noblesse qui s'étoit retirée dans le palais. Guichardin Lieutenant du Pape & Frederic de Bozzolo, firent de si vives représentations aux rebelles, qu'ils consentirent à mettre bas les armes & à profiter de l'amnistie qu'on leur proposoit. La conduite du Lieutenant du Pape qui avoit d'abord reçu de grands éloges, fut blâmée dans la suite par le Cardinal de Cortone. On reprochoit à Guichardin d'avoir préféré le salut des Florentins à la grandeur des Medicis : le peuple d'un autre côté publioit que pour favoriser cette famille, il avoit engagé ceux qui occupoient le palais à l'abandonner, en leur exagérant le péril où ils étoient. Quelque-temps après, les Florentins à la sollicitation du Marquis

(49) Il fut tué en attaquant cette ville, qui cependant fut prise d'assaut & dans laquelle on exerça toutes sortes de barbaries. Voyez l'histoire de France de cette Introduction, tom. I. part. II. pag. 237 & suiv.
(50) Le premier étoit fils naturel de Julien

II. & le second étoit aussi fils naturel de Laurent III. Le Pape qui étoit alors sur la Chaire de St Pierre, étoit Jules II. de Medicis qui avoit pris le nom de Clement VII. lorsqu'il fut élu Pape en 1523.

de Saluces & des Vénitiens, entrent dans la ligue qu'on avoit faite contre l'Empereur, & s'obligent de payer cinq mille hommes d'Infanterie. Cette démarche irrita Charles V. qui avoit à leur prière donné pouvoir au Duc de Ferrare de traiter avec eux en son nom.

La jalousie continuelle que les familles avoient les unes contre les autres, suscitoit à chaque instant de nouveaux troubles dans la République. Les ennemis de Nicolas Caponi qui étoit alors Gonfalonnier, cherchèrent à le perdre dans l'esprit du peuple en lui inspirant de la défiance contre ce Magistrat. Il avoit résolu de mettre à couvert de la haine publique les partisans des Medicis, de les faire entrer dans les charges, & de ménager le Pape dans tout ce qui seroit indifférent à la liberté. Les adversaires de cette Maison qui ne voyoient point sans inquiétude & même sans jalousie le dessein du Gonfalonnier, se servirent de toutes sortes de moyens pour le rendre suspect, afin qu'il ne fut pas continué dans sa charge. On profita pour le perdre d'une lettre qu'il avoit reçue du Pape, & qui pouvoit en effet causer quelque défiance à ceux qui n'étoient point instruits des liaisons secrètes qu'il entretenoit avec le Pontife. Les fédéreux saisissant cette occasion, forcèrent le palais & y retirèrent le Gonfalonnier comme en prison. On assembla aussitôt quelques Magistrats & un grand nombre de citoyens qui le déposèrent, & on entama ensuite son procès. Son innocence ayant été reconnue, ses amis & la plus grande partie de la Noblesse le reconduisirent en triomphe dans sa maison.

L'animosité que les Florentins témoignent contre les Medicis, & la ligue qu'ils avoient faite avec les ennemis de l'Empereur, leur avoient attirés deux puissans ennemis, je veux dire le Pape & Charles V. Les Florentins avoient été exclus tacitement du traité de Cambrai; puisque dans l'article où il avoit été fait mention d'eux, on avoit ajouté qu'ils seroient censés compris dans le traité, supposé qu'ils terminassent dans l'espace de quatre mois leurs différends avec l'Empereur. Ce Monarque irrité contre eux avoit chargé le Prince d'Orange, d'attaquer la République de Florence aussitôt qu'il en seroit sollicité par le Pape. Clement VII. ne tarda pas à engager ce Prince à rassembler les troupes pour travailler au rétablissement des Medicis. L'Empereur de son côté s'étoit rendu à Gènes le 12 du mois d'août, & son arrivée avoit jeté la terreur dans toutes les provinces d'Italie qui lui avoient été contraires. Les Florentins lui députèrent quatre Ambassadeurs pour régler avec lui toutes les affaires de la République. Charles V. ne fut point touché de cette ambassade, & il refusa de leur accorder une suspension d'armes.

Ce Monarque avoit offert au Pape d'envoyer les troupes qu'il avoit amenées avec lui en Toscane; mais le Pontife croyant pouvoir réduire les Florentins sans le secours d'une armée si nombreuse, refusa les offres de l'Empereur. Cependant les Ambassadeurs Florentins obtinrent audience de ce Monarque, & tâchèrent de justifier leur conduite en alléguant les ordres du Pape qui dispoisoit alors de tout à Florence. Ils déclarèrent donc qu'ils n'étoient entrés dans la ligue que par une pure nécessité. Ils ne firent point mention des différends de la République avec le Pape; mais le Grand Chancelier qui venoit d'être nommé Cardinal, leur annonça qu'ils devoient

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Révolution de
Florence.

1529.

Charles V. at-
taque les Flo-
rentins.

fatissaire le Pape. Il ajouta que la République s'étant liguée avec les ennemis de l'Empereur, & ayant fait marcher des troupes contre son armée, elle avoit perdu ses privilèges, & par conséquent que l'Empereur étoit maître d'en disposer à sa volonté. Il leur signifia que ce Prince refuseroit toujours de les écouter jusqu'à ce qu'ils fussent d'accord avec le Pape.

Le Prince d'Orange qui étoit entré en Toscane, s'étoit déjà rendu maître de quelques places, & avoit député vers Malatesta pour l'engager à livrer au Pape la ville de Perouse. On lui offroit de lui conserver tous ses biens particuliers, de lui permettre d'aller au secours des Florentins, & d'empêcher que Braccio, Sforce, Baglione & ses autres ennemis ne rentrassent dans Perouse. Ces conditions avantageuses firent impression sur l'esprit de Malatesta, & le disposèrent à conclure avec le Pape. Il refusa cependant de le faire sans l'aveu des Florentins, qui craignant pour leurs troupes qu'on avoit envoyées pour défendre Perouse, consentirent que Malatesta fit un accommodement avec le Pape. Le Pontife maître de cette place ne songea plus qu'à forcer la République de Florence, à faire tout ce qu'il exigeoit d'elle. Les Florentins avoient espéré quelques secours des Venitiens & du Duc de Ferrare; mais ces deux puissances qui traitoient alors avec l'Empereur, n'étoient gueres disposées à exécuter leurs promesses. N'ayant plus d'autres ressources que dans eux-mêmes, ils cherchèrent à retarder le plus qu'ils pourroient la marche du Prince d'Orange, afin d'avoir le temps de réparer les murs de Florence dont ils prévoyoiient le siège. Ils envoyèrent donc des Députés au Prince d'Orange, & des Ambassadeurs au Pape pour demander une suspension d'armes: ce qu'ils ne purent obtenir. Le Prince d'Orange qui avoit toujours continué sa marche, se présenta devant Cortone qui se rendit après une légère résistance. Arezzo imita son exemple, & se soumit aux conditions qu'elle se gouverneroit elle-même en forme de République sous la protection de l'Empereur, & qu'elle ne seroit plus sujette de Florence. Tout se déclaroit alors contre les Florentins: l'Empereur ne vouloit écouter aucune proposition de paix, que les Medicis ne fussent entièrement rétablis dans la ville, & Jean de Salsafello qui gardoit l'argent des Florentins, passa dans les troupes Impériales avec Alexandre Vitelli, & trois mille hommes de pied. Le Prince d'Orange obligé de suivre les ordres qui lui étoient donnés, se disposa à faire le siège de Florence, & demanda de l'artillerie aux Siennois. Ces peuples n'osèrent le refuser quoiqu'ils vissent avec peine l'élevation de la famille de Medicis.

Cependant le Pape avoit donné audience aux Ambassadeurs des Florentins, & leur avoit déclaré que son dessein n'étoit point d'attenter à la liberté de la République; mais que les injures qu'il avoit reçues du gouvernement populaire, & la nécessité d'assurer l'état de sa famille, l'avoient forcé à attaquer les Florentins. Il exigea donc que la ville se remit à sa discrétion, l'assurant qu'elle n'auroit pas lieu de se repentir de cette démarche. Les Florentins étoient bien éloignés de cette disposition, puisqu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le Prince d'Orange n'étoit pas encore en état de commencer le siège, car ceux qui étoient chargés de conduire l'artillerie que les Siennoisournissoient, ne se pressoient pas de se rendre à l'armée. Pendant que tout se disposoit au siège

de la place, quelques habitans furent d'avis qu'on traitât avec le Pape. Le Gonfalonnier à qui cette proposition fut communiquée, s'y opposa fortement, & mit dans son parti un grand nombre de jeunes gens téméraires & mal intentionnés. Les sentimens étoient alors si partagés, que si le Prince d'Orange se fût avancé, il auroit pu se rendre maître de la ville; parce qu'une grande partie du peuple auroit profité des circonstances pour se déclarer ouvertement en faveur du Pape. Sa lenteur à presser le siège qu'il pouvoit commencer sans l'artillerie, donna le temps aux Florentins d'achever les fortifications de leur ville, & leur fit reprendre courage.

Enfin le 24 d'octobre toute l'armée ennemie campa sur les hauteurs qui commandent la ville. Il n'y avoit que huit mille hommes d'infanterie dans Florence, parce qu'on avoit envoyé le reste des troupes dans Prato, Pistoie, Empoli, Pise & Livourne; à l'égard des autres places on se reposoit de leur défense sur la force de leur situation & sur la fidélité des habitans. Sur ces entrefaites, l'Empereur ayant fait la paix avec les Venitiens & le Duc de Milan, il rappella les troupes qu'il avoit dans la Lombardie, & les fit marcher vers Florence comme il en étoit convenu dans une entrevue qu'il avoit eue avec le Pape à Bologne. Jusqu'alors le siège avoit traîné en longueur, parce que d'un côté les alliés n'avoient pas été en état de donner l'assaut, & que de l'autre les Florentins qui se flattoient que ses ennemis se retireroient faute de vivres & d'argent, se tenoient seulement sur la défensive. L'arrivée des troupes Impériales fit changer les choses de face. Pistoie & Prato étant tombée en leur pouvoir, elles passèrent l'Arno, & formèrent une attaque opposée à celle du Prince d'Orange. Ce Prince secondé par ces nouvelles troupes, fit ouvrir une nouvelle tranchée au commencement de l'année 1530, afin de battre les bastions de plus près. On employa cependant de part & d'autre les voyes de négociation; mais il ne patoissoit pas facile de rien terminer, parce que d'un côté les Florentins ne vouloient point consentir à changer la forme du gouvernement, ou à démembrer les Etats de la République, & que de l'autre le Pape prétendoit en donner la souveraineté à sa famille. Le Pontife engagea le Roi de France à porter les Florentins à consentir à ses demandes. Mais toutes ces démarches furent infructueuses.

Cependant les Impériaux pressoient le siège de Florence, & les attaques devenoient plus vives. Les Florentins resserrés de tous côtés, manquant de vivres, & ayant perdu toutes les places voisines, songeoient encore à se défendre dans l'espérance des secours que quelques puissances leur avoient promis. Ils avoient chargé Petruccio de rassembler une armée à Pise, & de marcher avec ce nouveau secours vers Florence, afin que ce nouveau renfort les mit en état de livrer bataille aux Impériaux. Le Prince d'Orange averti du dessein des ennemis, prévint Petruccio & lui livra combat. L'ardeur de ce Prince lui devint funeste, car il fut tué dans le premier choc. Sa mort n'empêcha pas les Impériaux de remporter une victoire complète, & de retourner en triomphe à leur camp.

Le désespoir étoit la seule ressource qui restoit aux Florentins, & en effet ils étoient résolus de s'enterrer sous les ruines de leur ville, lorsque Malatesta Baglione qui commandoit leurs troupes, les força en quelque façon à capituler. Ils avoient formé le dessein de sortir pour attaquer un ennemi

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Siège de Flo-
rence.

1530.

Rédution de
Florence.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

plus fort qu'eux & bien retranché. Ils proposèrent à ce Général de se mettre à leur tête; sur le refus qu'il en fit, on voulut le priver du commandement, & on lui donna ordre de sortir de la ville avec ses troupes. Malatesta piqué de cet ordre, frappa de son poignard un de ceux qui étoient venus le lui apporter. Cette action causa un soulèvement général, & ceux qui étoient bien intentionnés, en profitèrent pour forcer leurs concitoyens de céder à la nécessité. On envoya donc quatre Députés le 9 d'août à Don Ferdinand de Gonzague qui avoit pris le commandement de l'armée depuis la mort du Prince d'Orange, & l'on convint le lendemain des articles de la paix. Les principaux furent: « Que la ville payeroit incessamment quatre » vingt mille ducats pour engager l'armée à se retirer: Que l'Empereur » seroit prié de régler dans l'espace de trois mois, la forme du gouverne- » ment de Florence, sans toucher néanmoins à la liberté: Qu'il y autoit » amnistie générale de toutes les injures faites au Pape, à ses partisans & » à ses serviteurs: & qu'en attendant la décision de l'Empereur, Malatesta » Baglione garderoit la ville avec deux mille hommes d'Infanterie. » Ce Général de concert avec Valori Commissaire Apostolique, convoqua l'assemblée du peuple, afin de régler le gouvernement. Suivant leur intention, on chargea douze partisans du Pape d'établir telle forme de gouvernement qu'il leur plaitoit. Ces nouveaux Législateurs ne tardèrent pas à décider, & les choses furent remises sur le pied où elles étoient avant l'année 1527.

Aussi-tôt que les troupes se furent retirées, ceux qui venoient d'être chargés de l'administration des affaires, firent mourir juridiquement plusieurs citoyens, & en condamnèrent un grand nombre à la prison ou à l'exil. Il étoit cependant porté par le traité qu'il y auroit une amnistie générale; mais on se servit de différens prétextes pour condamner ces malheureux citoyens. Ils furent punis comme criminels d'Etat, qui par leurs actions & leurs conseils avoient cherché à troubler le repos de la République. On imputa aussi à plusieurs leur vie déréglée & les crimes particuliers qu'ils avoient pu commettre. On vouloit faire voir que ce n'étoit point les ennemis des Medicis qu'on poursuivoit avec tant de rigueur, mais seulement ceux de l'Etat. Ce ne furent pas les seuls malheurs que les Florentins éprouverent alors: la longueur de la dernière guerre avoit épuisé les finances de la République, & les campagnes toujours couvertes de soldats, n'avoient pu être ensemençées. La famine se fit bien-tôt sentir, & il fallut faire venir des pays étrangers, des grains & les autres choses nécessaires à la vie, ce qui acheva de ruiner les Florentins.

Florence érigée
en duché.

Florence touchoit au dernier moment d'une liberté dont elle n'avoit jamais su jouir, & elle subit enfin le joug que l'Empereur voulut lui imposer (51). Ce Monarque se conformant aux intentions du Pape, ou songeant

(51) En finissant l'histoire de la République de Florence, il m'a paru à propos de rapporter quelques réflexions de Nicolas Machiavel sur cette République, & la comparaison qu'il en fait avec celle de Rome. Voici sommairement il s'explique à la tête du troisième

livre de son histoire. « Tous les grands désordres qui arrivent dans les Républiques, n'ont point d'autres sources que la division qui se rencontre ordinairement entre le peuple & la Noblesse: parce que celle-ci veut dominer, & l'autre refusant peut-être

peut-être plutôt à ses intérêts, donna à Florence un maître qui étoit redevable de son autorité à la maison d'Autriche. Il appréhendoit sans-doute que cette ville en conservant sa liberté, ne fût toujours plutôt portée pour la France que pour l'Espagne. Il ordonna donc que la République auroit les mêmes Magistrats & les mêmes loix que dans le temps qu'elle étoit gouvernée par les Medicis : Qu'Alexandre neveu du Pape seroit à la tête des affaires : Qu'enfin cette place seroit héréditaire à la postérité, & à son deffaut à ses plus proches parens. Il rendit à la ville de Florence tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs ou par lui-même : mais à condition qu'elle en seroit déchue de plein droit toutes les fois qu'elle donneroit la moindre atteinte à la puissance des Medicis. Au reste sa décision étoit conçue dans des termes qui faisoient sentir que c'étoit moins en conséquence de ce qui avoit été arrangé avec le Pape, qu'en vertu de l'autorité Impériale qu'il regloit ainsi les choses (53). Les Florentins n'étant point en état de s'opposer aux ordres de l'Empereur, furent obligés d'y souscrire : la dignité du Gonfalonnier de justice fut abolie, & Alexandre de Medicis (54) fut reconnu Duc de Florence.

DUCHÉ DE
TOSCANE.
Alexandre de
Medicis premier Duc.

1531.

d'obéir, cette diversité d'humeur étoit l'origine des autres maux qui font naître les dissensions & les guerres civiles. Ce ne fut que cette division qui causa tant de troubles & de divisions dans l'ancienne Rome, & s'il est permis de faire une comparaison aussi inégale, ce fut aussi l'origine des discordes de Florence, quoiqu'avec des effets bien différens dans l'un & dans l'autre. Car la méfintelligence qui naissoit d'abord entre la Noblesse & le peuple Romain, se terminoit par des disputes, au lieu que les armes décidoient ordinairement celles de Florence. Une loi suffisoit pour étouffer l'animosité qui regnoit à Rome, mais à Florence elle ne pouvoit s'éteindre que par le sang ou par l'exil de plusieurs citoyens. Les discordes de Rome augmentoient la valeur militaire, ils la détruisirent au contraire entièrement à Florence. Enfin toutes les contestations qui arrivoient à Rome, produisirent une inégalité surprenante entre des citoyens d'abord égaux entr'eux ; mais celles de Florence rendirent égaux des citoyens qui ne l'étoient pas auparavant. Il faut que cette grande diversité soit née des fins différentes que ces deux peuples se sont proposées. A Rome le peuple vouloit partager les premiers emplois avec la Noblesse ; à Florence le peuple combattoit pour que la Noblesse n'eût aucune part aux charges. L'intention du peuple Romain étoit plus juste, les Nobles n'en ressentoient pas la même peine que ceux de Florence, & ils cédoient aisément sans en venir aux armes ;

de forte qu'après quelque contestation il survenoit une loi qui, en satisfaisant le peuple, maintenoit la Noblesse dans ses prérogatives. D'un autre côté les prétentions du peuple Florentin étoient injustes & injurieuses ; ce qui tendoit la Noblesse plus animée à sa défection, faisoit répandre le sang des citoyens, & occasionnoit tant d'exils. Les loix qu'on publioit ensuite, n'étoient faites qu'à l'avantage du vainqueur, & on n'avoit aucun égard au bien public. Ce que le Peuple Romain obtenoit, produisoit au contraire un grand bien, parce que les Nobles partageant la Magistrature & le commandement des armées avec les autres citoyens, ceux-ci se conformoient aux Nobles, & acquiescoient par ce moyen tout ce qui les distinguait de ces hommes. Ainsi le mérite devenant général, la puissance de la République augmentoit beaucoup : mais quand le peuple de Florence avoit le dessus : il ôtoit toutes les charges aux Nobles, & ceux-ci n'y pouvoient rentrer qu'en se conforment aux manières populaires. C'est ce qui leur faisoit changer leurs titres & leurs armes, afin de passer pour Plebéiens. La valeur militaire & la grandeur d'âme s'éteignirent alors entièrement chez les grands de Florence, & le peuple resta dans la bassesse où il est ordinairement. C'est ce qui fit perdre à Florence toute la gloire dont elle avoit joui jusqu'alors. «

(53) Guichardin.

(54) C'est le même qui fut chassé de Florence en 1517 comme on la vu plus haut.

Tome II.

R r *

DUCHE' DE
TOSCANE.

Après qu'il eut épousé Marguerite fille naturelle de l'Empereur, il songea à affermir sa nouvelle puissance, & rendit diverses ordonnances qui rendoient roubles au bien & à l'avantage de la patrie. Pour gagner l'affection du peuple, il se chargea de juger les différends qui survenoient entre les citoyens, & il recevoit avec bonté toutes les requêtes qui lui étoient présentées même de la part des plus petits. Résolu de multiplier le nombre de ses partisans, il crut qu'il étoit de sa politique de pardonner à tous ceux qui s'étoient déclarés contre sa famille, & de combler de bienfaits ceux qui y avoient toujours été attachés. Une conduite si modérée & si prudente faisoit concevoir de grandes espérances de lui, & les Florentins se flattoient de vivre heureux sous sa domination. Son incontinence extrême lui fit bientôt perdre l'estime des Florentins, & lui attira la haine de ses nouveaux sujets.

Laurent de Medicis, le plus proche parent d'Alexandre, formoit depuis long-temps le dessein de se rendre maître de la souveraineté de Florence en faisant périr ce Prince. Pour s'insinuer davantage dans sa confiance, & lui rendre des pièges avec plus de sûreté, il voulut être le Ministre de ses plaisirs. Quelques amis d'Alexandre l'avertirent des mauvaises intentions de Laurent, & des discours qu'il tenoit dans quelques assemblées. Le Duc ne put s'empêcher de déclarer à son confident ce qu'il avoit appris; mais celui-ci sans paroître étonné, avoua que tout ce qu'on avoit dit de lui étoit véritable. Il ajouta en même-temps qu'il s'étoit cru obligé d'en agir ainsi, afin d'engager par de fausses confidences les ennemis du Duc à déclarer ce qu'ils pensoient. Alexandre prévenu en faveur de Laurent, ajouta foi avec trop de facilité aux paroles de ce traître, & continua à se livrer entièrement à lui.

Alexandre est
assassiné.

1537.

Après que Laurent eut pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour jouir du fruit de son crime, il se disposa à le consommier. Le libertinage du Duc lui en fournit une occasion. Alexandre épris des attraits d'une Dame très-vertueuse, en desiroit la possession avec ardeur. Laurent profitant de cette passion, déclara au Duc que cette femme avoit enfin consenti à se rendre la nuit suivante dans sa maison, & qu'il pourroit l'y entretenir en toute sûreté. Alexandre aveuglé par son amour, donna dans le piège que son ennemi lui rendoit, & se laissa conduire par ce traître qui lui conseilla de renvoyer deux domestiques qu'il avoit avec lui. Le Duc en attendant l'heure du prétendu rendez-vous, se jeta sur un lit où il s'endormir. Laurent accompagné de deux assassins, entra aussitôt dans la chambre où le Duc reposoit & lui porta le premier coup. Alexandre réveillé par la douleur, se défendit autant qu'il lui fut possible, mais enfin il succomba & tomba mort.

Laurent effrayé de l'action qu'il venoit de faire, loin de songer à en tirer quelque avantage ne s'occupa que des moyens de se sauver. Il se rendit en diligence à Venise où il apprit à Philippe Strozzi ce qui venoit d'arriver. Son Intendant qu'il avoit chargé de faire sçavoir à ses partisans la mort de Medicis, ne trouva pas les esprits disposés à exciter quelques mouvemens en faveur de son maître. Le Cardinal Cibo informé de la fin tragique de son parent, crut devoir cacher cette nouvelle jusqu'à ce qu'il eût pu ras-

sembler des troupes. Il écrivit pour cet effet à Alexandre Vitelli & à Baglione, de se rendre promptement à Florence avec le plus grand nombre de soldats qu'ils pourroient conduire avec eux.

Côme de Medicis fils de Jean II. étoit alors à une maison de campagne à quelque distance de la ville. Instruit de la mort d'Alexandre & de la fuite de Laurent, il se rendit à Florence à dessein d'en obtenir la souveraineté; cependant par le conseil du Cardinal, il affecta de ne point chercher la principauté que le peuple & les soldats témoigneroient avoir envie de lui offrir par la manière dont il fut reçu dans la ville. Il étoit alors dans la dix-huitième année de son âge, & l'on croyoit voir en lui toutes les qualités & la valeur qu'on avoit admirées dans son père. Ses amis mêmes le pressoient de profiter des dispositions favorables du peuple, & de s'emparer de la souveraineté. Côme dissimulant toujours ses véritables intentions, déclara qu'il étoit content de sa fortune, & qu'il ne souhaitoit autre chose que de tenir un rang honorable parmi les Nobles. Il étoit ainsi obligé de feindre jusqu'à ce qu'il fût assuré des suffrages de tous les citoyens, ou du moins qu'il eût assez de force pour les obliger de faire par la crainte ce qu'ils ne voudroient pas accorder de bon gré; car il sçavoit que plusieurs soupçonnoient après l'ancienne liberté. Ceux qui étoient chargés de régler le gouvernement, s'assemblerent dans le palais plutôt à dessein de travailler à la réforme de la République, qu'à l'élection d'un Prince. Le Cardinal qui étoit présent à cette assemblée, déclara qu'on ne pouvoit changer le gouvernement que l'Empereur avoit établi, & que d'ailleurs le repos de la République exigeoit qu'on en donnât l'administration à Côme de Medicis. Pendant qu'on étoit à délibérer sur cette matière, Vitelli étoit entré dans la ville avec ses troupes qui commençoient déjà à vouloir y exercer toutes sortes de brigandages. Le conseil qui en fut averti, consentit enfin que le soin de la République fut confié à Côme de Medicis, aux conditions qu'il ne seroit point appelé Duc, mais seulement Chef; qu'il ne laisseroit pendant son absence aucun Lieutenant dans la ville s'il n'étoit citoyen; qu'il se contenteroit de la somme de douze mille ducats d'or par an, pour l'entretien de sa maison. Côme ayant accepté ces conditions, on annonça au peuple ce qui avoit été résolu, & le nouveau Chef de la République fut proclamé au milieu des applaudissemens publics.

Quelque-temps après, Laurent fut déclaré ennemi de la patrie, ses biens confisqués & sa maison rasée pour marque d'ignominie, & l'on promit sept mille ducats à ceux qui le tueroient (55). Il le fut quelques années après avec son oncle Soderin, par deux soldats qui avoient été de la garde à pied d'Alexandre. Ils refusèrent le salaire qu'on avoit promis, parce qu'ils n'avoient fait cette action que dans la vue de venger leur maître.

Côme de Medicis reconnu Chef de la République, profita des bons conseils que le Cardinal Cibo lui avoit donnés. Il rendit la justice avec toute l'équité possible, sans avoir égard à aucune recommandation. Il parut toujours attaché aux intérêts de l'Empereur, & demeura fidèle à ce Prince. Il donna un édit pour rappeler ceux qu'Alexandre avoit exilés, & leur accorda

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Côme de Medicis II. Duc de Florence.

Condamnation
de Laurent.

(55) Paul Jove.

ses bonnes grâces. Il eut soin de faire élever à ses frais Jules & Julie enfans de son prédécesseur.

Cependant le bruit de la mort d'Alexandre & de l'élevation de Côme, s'étoit répandue par toute l'Italie. Les exilés relevoient beaucoup l'action de Laurent de Medicis, & le comparoient à Brutus qui avoit fait mourir César pour rendre la liberté à sa patrie. Ceux qui pensoient plus juste, ne voyoient qu'avec horreur le crime de Laurent, qui n'avoit eu d'autre motif que l'ambition ; puisqu'il n'avoit fait mourir Alexandre que dans l'espérance de le remplacer. Pendant la nuit qui suivit le jour de l'élevation de Côme, Alexandre Vitelli se rendit maître par surprise du château de la Roque, & promit de ne le remettre qu'entre les mains de Côme, pourvu qu'il restât fidèle à l'Empereur. Il voulut donner pour otages ses deux enfans, mais Côme les refusa généreusement dans le dessein de s'attacher cet homme par un principe d'honneur. Quelque-temps après, il fit sçavoir à l'Empereur qu'il ne s'étoit saisi de la Roque, que pour le défendre & le conserver à ce Monarque, & qu'il ne le livreroit qu'à celui qui seroit chargé de ses ordres.

Les exilés de Florence qui étoient à Rome, étant rassemblés par Barthelemi Valori & Francois Albizzi, résolurent de marcher contre leur patrie avant que la puissance de Côme fût bien affermie. Le Pape Paul III. qui croyoit qu'il étoit de ses intérêts que l'Etat de Florence fut rétabli en République plutôt que d'être sous la conduite & l'autorité d'un seul Prince, entra dans le complot des exilés, & leur permit de lever des troupes dans l'Ombrie & dans les provinces de sa domination. Côme averti de leurs desseins, assembla promptement une armée dont il donna la conduite à Vitelli & à Baglione ; il leur ordonna de marcher contre les rebelles & de leur fermer tous les passages. Les Cardinaux Salviati & Ridolfi qui avoient pris le parti des exilés, quoiqu'ils fussent parens de Côme de Medicis, s'étoient aussi mis en chemin pour se rendre à Florence, afin d'y régler les affaires de la République. Les exilés étant arrivés à Monte-Pulciano, n'osèrent avancer plus loin par la crainte des troupes que Côme de Medicis avoit fait venir à Florence. Ce Prince fit sçavoir aux Cardinaux qu'il leur seroit permis d'entrer dans la ville, pourvu qu'ils y vinssent sans troupes, & qu'on les y recevrait avec tous les honneurs dûs à leur dignité. Ils acceptèrent les offres de Côme, parce qu'ils esperoient trouver moyen de mettre dans leur parti un grand nombre de citoyens.

Les Cardinaux après avoir fait d'inutiles tentatives sur le peuple, tâchèrent de persuader à Côme de Medicis de se démettre de la principauté de Florence : mais Côme déclara qu'il étoit résolu de la conserver jusqu'à l'effusion de la dernière goutte de son sang. Peu de temps après, il leur signifia qu'ils eussent à se retirer promptement de la ville où ils râchoient d'exciter quelques mouvemens. Philippe Strozzi, Chef des exilés, parut bientôt aux environs de Florence avec un corps de troupes, & Pierre son fils chargé de la guerre qu'on vouloit faite à Côme de Medicis, fit de vaines entreprises sur quelques villes de l'Etat de Florence.

Sur ces entrefaites, Côme de Medicis reçut de la part de l'Empereur la confirmation de l'autorité que le Sénat de Florence lui avoit donnée. Ce

Monarque lui accorda en même-temps le titre de Prince & de Duc, & voulut qu'il jouit des mêmes prérogatives qu'Alexandre son prédécesseur. Il auroit désiré épouser Marguerite veuve d'Alexandre, mais l'Empereur lui refusa cette grace. Les titres dont Charles V. venoit de le décorer, semblerent lui gagner l'affection de la plus grande partie de ceux qui lui étoient opposés, & le rendre plus respectable à ses partisans. Cependant les exilés ne perdoient point de vue leur premier projet, & persisteroient toujours dans le dessein de rentrer dans leur patrie par la force des armes, & de dépouiller Côme de Medicis de la souveraine puissance. Ils engagèrent Philippe Strozzi à se charger de la conduite de cette expédition, quoiqu'il témoignât toujours une grande répugnance à accepter cet emploi, & qu'il représentât qu'on devoit être satisfait de ce que ses deux fils étoient entrés dans cette entreprise. Côme de son côté se prépara à une vigoureuse défense, & songea à mettre une bonne garnison dans Pittoie. Les ennemis s'étoient déjà avancés vers Florence, & une partie de leurs troupes étoit arrivée à Montemurlo qui est à trois mille de Prato, lorsque le Duc prit la résolution d'attaquer les exilés avant que toutes leurs forces fussent réunies. Il fit sortir les troupes de Florence pendant la nuit, & après avoir pris quelques rafraichissemens à Prato, elles marcherent vers le camp des exilés où elles arrivèrent à la pointe du jour. Les ennemis surpris eurent à peine le temps de se défendre. On en fit un grand carnage, & le reste fut conduit prisonnier à Florence. Cet événement arriva le premier du mois d'août. Salviati n'eut pas plutôt appris la défaite de Philippe Strozzi, qu'il se retira à la Mirandole avec l'armée qu'il commandoit. Les prisonniers furent remis entre les mains des Juges qui les condamnèrent à la mort. Les principaux d'entr'eux eurent la tête tranchée dans la prison; les autres furent exécutés dans la grande place. Philippe Strozzi craignant le même sort, prévint le supplice en se perçant d'une épée qu'un de ses gardes avoit laissée par hazard dans la prison. On prétend que Côme de Medicis étoit résolu de lui accorder la vie; parce qu'il avoit été grand ami de Jean de Medicis son pere, & qu'il n'avoit entrepris cette guerre qu'à l'instigation des autres exilés & de Pierre Strozzi son fils. Le Duc voulant donner des marques de sa clémence, condamna à une prison perpétuelle une partie des factieux; & permit à quelques-uns d'entr'eux de racheter leur liberté par argent. Côme délivra de ses ennemis, s'attacha à gagner les bonnes grâces de l'Empereur par sa soumission & sa fidélité inviolable. N'ayant pu obtenir pour épouse la Princesse Marguerite, il se maria du consentement de Charles avec Eleonor fille de Pierre de Tolède, Vice-Roi de Naples, & par ce nouvel engagement il resserra les nœuds qui l'attachoient à l'Empereur.

Il chercha à profiter de la protection de ce Monarque pour étendre les bornes de l'Etat de Florence & augmenter sa puissance. Il desiroit depuis long-temps de s'emparer de Piombino & de son territoire (56), & il y avoit

Tentatives de
Côme de Medi-
cis sur Piombi-
no.

(56) La ville de Piombino qui étoit de la dépendance de Pise, étoit passée sous la domination des Apiani vers l'an 1390. Le chef de cette famille nommé Jacques Apiani, avoit pris son nom d'un village du territoire de Pise,

dans lequel il étoit né. Devenu Secrétaire de Pierre lurnommé Gambacorte, qui s'étoit rendu maître de Pise à la faveur des troubles, il conçut pour ce Seigneur une haine si grande, qu'elle le porta à l'assassiner avec

DU CHEV. DE
TOSCANE.

déjà quelques prétentions par le marché qu'il avoit fait avec Ferdinand Apiani pour les mines d'alun. Pour engager l'Empereur à le mettre en possession de cette place, il ne cessoit de représenter qu'il étoit de l'intérêt de la Toscane que Piombino appartint à l'Empereur, ou fut donné à quelqu'un qui lui seroit entièrement dévoué. Il ajoutoit qu'il falloit mettre une bonne garnison dans l'isle d'Elbe, & la fortifier dans la crainte que ceux qui s'en empareroient, ne se rendissent maîtres de toutes les côtes. Comme ne s'en étoit pas tenu aux simples représentations, il avoit déjà avancé cent cinquante mille écus d'or pour être employés aux fortifications de cette isle. Charles lui avoit promis de lui rendre cette somme, ou de lui remettre Piombino avec son territoire, & de donner quelqu'autre place en dédommagement à Jacques Apiani qui en étoit légitime possesseur. La mort de ce dernier qui ne laissoit qu'un fils en bas âge, parut au Duc de Florence un événement favorable à ses desseins. Il redoubla alors ses instances & donna tant d'inquiétude aux Impériaux, que Mendose Ministre de l'Empereur, reçut ordre d'entrer en négociation avec la veuve de Jacques Apiani. Il lui proposa d'abandonner Piombino à l'Empereur qui se chargeoit de l'en dédommager. Cette Dame refusa d'abord ces offres, mais dans la suite elle souffrit qu'on y mît garnison Espagnole. Elle eut lieu de se repentir de sa complaisance, car le Général Espagnol la chassa de la citadelle, & l'obligea de se retirer dans la ville avec son fils. Dans ces circonstances Comme pressoit toujours la restitution des sommes qu'il avoit prêtées. Mendose de concert avec Gonzague, permit au Duc de Florence de fortifier Porto-Ferrato capitale de l'isle d'Elbe. Les travaux furent poussés avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps les fortifications furent finies.

Les Genoïs ne virent point sans jalousie que le Duc de Toscane eût formé cette entreprise, & ils offrirent à la veuve d'Apiani les sommes nécessaires pour entreprendre de fortifier Piombino, à condition qu'elle se mettroit elle, son fils & ses Etats, sous la protection de la République. Cette démarche n'empêcha pas le Ministre de l'Empereur de remettre au Duc de Florence, Piombino & les autres places qui en dépendoient avec tous les titres. Cependant le jeune Apiani (Jacques VI.) par le conseil des Genoïs, s'étoit rendu auprès de l'Empereur, pour engager ce Prince à lui faire restituer l'héritage de ses peres. Charles prévenu contre le Duc de Florence, que ses ennemis avoient peint à ce Monarque comme un ambitieux qui ne cherchoit qu'à étendre sa domination aux dépens des autres, annulla le traité que les Ministres avoient fait avec Côme de Medicis. Il ordonna donc que Piombino & toutes ses dépendances seroient remises entre les mains de Mendose, dans l'état où elles se trouvoient alors. Ainsi Piombino avec l'isle d'Elbe passa au pouvoir des Impériaux. Ce procédé n'empêcha pas le Duc de Florence de rester dans le parti de l'Empereur, parce qu'il

toute sa famille. Les Florentins sollicitèrent alors les Pisans de se mettre sous leur protection; mais Jacques Apiani soutenu des bernois & de Galest Visconti, rendit ce dernier maître de Pise. Visconti pour le récompenser, lui donna la ville de Piombino

avec tout ce qui en dépendoit. Telle fut l'origine de la maison des Apiani. Jacques eut pour successeur Gerard son fils & successivement Jacques II. Emanuel, Jacques III. Jacques IV. & Jacques V. *De Thou, Histoire Universelle.*

jugeoit cette politique nécessaire à l'affermissement de sa nouvelle souveraineté.

Les succès des François en Italie & l'approche de la flotte Ottomane sur les côtes de Toscane, furent pour Côme de Medicis, des circonstances dont il sut tirer avantage. Il fit alors connoître à l'Empereur que les habitans de Sienne fongeoient à se procurer la liberté à la faveur de tant de troubles, & que d'un autre côté les François ne manqueroient pas de profiter de l'occasion pour faire de nouvelles conquêtes. L'Empereur qui avoit alors à craindre pour le Milanès & le royaume de Naples, ne se trouvoit pas en état de défendre le Siennois & la Toscane. Il manquoit d'ailleurs d'argent, & il étoit dans un extrême embarras. Côme profitant habilement de la position où Charles se trouvoit, lui prêta deux cens mille écus d'or, & lui fit demander la souveraineté de Piombino. Rien ne paroissoit alors s'opposer à ses desirs. Jacques Apiani consentoit à la lui céder, & l'Empereur avoit donné ordre que la ville avec ses dépendances lui fussent livrées. La mauvaise volonté des Ministres les porta à traîner l'affaire en longueur, & ce ne fut qu'après de nouveaux ordres, que le Duc de Florence se vit maître de Piombino & de son territoire. On exigea de lui une promesse de rendre ces places toutes les fois que l'Empereur ou ses héritiers lui offriroient l'argent qui auroit été employé à les fortifier ou à les défendre. Côme de Medicis maître de cette ville & de l'isle d'Elbe, trouva les fortifications qu'il avoit commencées presque entièrement détruites; mais sa diligence répara bien-tôt ce désordre, & en peu de temps il se vit en état de n'avoir rien à craindre de la flotte des Turcs.

On avoit trop négligé les avis que le Duc de Florence avoit donnés au sujet de la ville de Sienne, & l'on s'aperçut trop tard qu'il n'étoit presque plus temps de prévenir le mal. La garnison Espagnole qui étoit dans cette ville, n'étoit pas suffisante pour s'opposer aux desseins des Siennois qui avoient résolu de secouer le joug. Mendose se trouva donc obligé de demander à Côme le secours qu'il avoit promis. Le Duc de Florence donna ordre à trois mille hommes d'infanterie & à trois cens cavaliers, de marcher de ce côté-là pour faire face aux ennemis. Il s'étoit en effet formé une conjuration dans la ville, & le jour étoit pris pour l'exécution de ce projet. Les bannis devoient se présenter devant les portes de la ville, & on étoit convenu de les leur ouvrir, afin de fortifier leur parti. Ce projet eut enfin son exécution, & les Siennois ayant pris les armes, firent les Espagnols à abandonner leur ville, & à se retirer dans la citadelle où ils les assiégèrent. Après avoir ainsi recouvré leur liberté, ils n'étoient pas sans inquiétude à cause du voisinage des troupes Florentines que Côme avoit fait marcher vers Staggia. Considérant que ce Prince pouvoit beaucoup leur nuire ou les soutenir dans leur révolte, ils députèrent vers lui pour lui faire sçavoir que la dureté de Mendose & l'insolence des soldats Espagnols les avoient forcés à prendre les armes; que cependant ils étoient toujours résolus d'avoir pour l'Empereur le même respect & la même obéissance qu'auparavant, qu'ainsi ils le prioient de ne faire aucune entreprise contre eux.

Le Duc de Florence leur promit de prendre leurs intérêts, pourvu qu'ils ne cherchassent point à se soustraire à l'obéissance qu'ils devoient à l'Empe-

DUCHÉ DE
TOSCANE.

teur. Il étoit cependant résolu de secourir les Espagnols qui étoient dans la citadelle, mais informé que par la négligence de Mendose, il n'y avoit point de munitions de bouche, il prit le parti de calmer la fureur des Siennois & de rétablir la tranquillité. Il étoit convenu que les Siennois lui donneroient des otages jusqu'à ce que l'Empereur leur eût prescrit de justes conditions, mais l'arrivée d'un Officier François, qui promettoit du secours aux rebelles de la part de son maître, fit rompre toutes les négociations. Le Pape fit en même-temps solliciter le Duc de Florence de retirer ses troupes, & ne pas s'opposer aux desseins des Siennois qui n'avoient d'autre but que de se rendre libres. Il lui fit aussi considérer qu'il s'exposoit à voir incessamment des troupes Françaises dans ses Etats, & qu'il étoit de sa prudence d'éloigner un si puissant ennemi. Le Duc convaincu de la solidité de ses raisons, consentit à se retirer aux conditions suivantes : « Qu'Otto de Montauto sortiroit de la citadelle avec la garnison Espagnole & tout le bagage ; Qu'après qu'elle auroit été rasée, les Siennois congédieroient les troupes étrangères ; Que la République demeureroit toujours fidèle & attachée à l'Empire, qu'elle ne nuirait point aux Etats alliés de l'Empire ; Qu'elle ne permettroit point qu'on fit des levées dans son territoire contre l'Empire ou ses alliés ; Qu'elle ne recevrait dans ses ports aucun ennemi de l'Empire ; Qu'elle conserveroit les droits de son ancienne liberté ; Qu'elle ne fourniroit rien pour rembourser les frais de la construction de la citadelle ou ceux de la dernière guerre, & qu'en faveur de l'affection que Côme avoit pour les Siennois, il prieroit l'Empereur de souscrire à cette dernière condition. » On n'employa dans l'acte du traité, que le nom de l'Empire & non celui de l'Empereur, parce que les Siennois espiroient obtenir plus aisément l'approbation du corps de l'Empire, que celle de l'Empereur. Malgré la conclusion de ce traité & même l'exécution de quelques-uns des articles, les Espagnols conservèrent Orbitello : ce qui engagea les troupes Françaises à rester dans le pays de Sienne. Le Duc de son côté crut devoir se tenir sur ses gardes & fortifier les frontières de ses Etats. Le Cardinal de Ferrare que le Roi de France envoyoit à Sienne, fit tout ce qu'il put pour engager le Duc de Florence à se tendre médiateur ; mais ce Prince ne donna que des réponses vagues & équivoques. Incertain du succès de l'entreprise que Charles V. faisoit sur Merz, il étoit bien aise de ménager les bonnes grâces du Roi de France.

1553.

Il fut cependant obligé de se déclarer ouvertement quelque-temps après. Charles V. irrité de ce que les Siennois étoient entrés dans le parti de la France, résolut de leur déclarer la guerre & de chasser les François du territoire de Sienne. Côme de Medicis se vit contraint de prendre part à cette guerre & de fournir des troupes à l'Empereur. Côme auroit désiré n'avoir pour voisins, ni ce Monarque, ni les Espagnols, ni le Roi de France, & il cherchoit un moyen pour que la République de Sienne conservât sa liberté, en même-temps qu'elle seroit alliée du Roi de France, & qu'elle auroit pour l'Empereur toutes sortes d'égards & de ménagemens. Son projet ne put avoir lieu, parce que le Pape, dont il employoit la médiation, recherchoit de son côté la souveraineté de Sienne. Ce Pontife voulut cependant dans la suite travailler à pacifier tous ces troubles, & fit plusieurs propositions

propositions que les Siennois, les Ministres de France & les Généraux de l'Empereur refusetoient d'accepter. Le bruit de l'arrivée de l'armée navale des Turcs, obligea le Vice-Roi de Naples & les Impériaux d'abandonner le territoire de Sienne pour aller au secours du royaume de Naples. Côme se trouva alors exposé seul à toutes les forces des François ; mais sa politique & sa prudence le tirèrent d'un si mauvais pas. Ne pouvant plus compter sur les secours de l'Empereur ni des Espagnols, ils jugea à propos de mettre le Pape dans ses intérêts, en mariant une de ses filles à Fabien fils de Baudoin & neveu de ce Pontife (57). L'ambition de Côme n'étoit pas flattée par ce mariage ; les circonstances dans lesquelles il se trouvoit, l'avoient forcé à contracter cette alliance. Il fiança en même-temps Isabelle son autre fille à Paul Jourdain, Chef de la maison des Ursins, de tout temps fort attachée aux intérêts de la France. Il se trouvoit par ce moyen allié à la famille des Colonne, parce qu'Antoine Chef de cette maison avoit épousé la sœur de Paul Jourdain.

Le Duc de Florence toujours occupé des moyens de chasser les François, fit une nouvelle convention avec l'Empereur pour en obtenir quelques troupes, & en garnir toutes les frontieres. Le Roi de France informé des démarches de Côme, prit le parti de lui faire la guerre ouvertement, & il nomma Pierre Strozzi (58) pour être le chef de cette entreprise. Le Duc irrité de ce que le Roi lui avoit mis en tête son plus grand ennemi, songea de son côté à se préparer à la guerre avec plus d'ardeur qu'auparavant, & ne voulut écouter aucunes propositions. Le Cardinal de Ferrare ne fut pas plus satisfait des ordres du Roi, qui lui enlevoient par ce moyen toute l'autorité qu'il avoit eue jusqu'alors. Il commença dès ce moment à agir avec beaucoup de nonchalance, & à négliger les intérêts du Roi.

Le Duc de Florence qui avoit formé le dessein de porter tout d'un coup la guerre dans le pays de Sienne, prit toutes les précautions nécessaires pour exécuter son entreprise secrètement & avec succès. Toutes ses troupes furent divisées dans les environs de Sienne, avec ordre de joindre le Marquis de Marignan, afin de surprendre Sienne après qu'on se seroit rendu maître des postes voisins. Le Marquis de Marignan sortit de Florence le 26 de janvier à la tête de deux mille quatre cents hommes avec quelques pieces de campagne, des échelles & d'autres munitions. Il marcha avec autant de diligence qu'il lui fut possible, mais les mauvais chemins empêchèrent son armée d'aller aussi vite qu'il l'auroit désiré. Dans cette circonstance il fit marcher trois cents hommes en avant, qui s'emparèrent d'un fort que les François avoient bâti auprès de la ville pour en empêcher les approches. Les Siennois étoient d'avis de chasser les Florentins de ce poste, avant que toute l'armée ennemie fût arrivée ; mais le Cardinal de Ferrare s'y opposa ; ce qui donna le temps aux Florentins de se fortifier.

Cependant Côme de Medicis fit savoir au Sénat de Venise, aux Ducs de Ferrare & de Mantoue, & à la République de Lucques, les raisons qui le portoient à déclarer la guerre aux Siennois, qui au mépris du traité qu'ils avoient fait avec l'Empereur, s'étoient mis sous la protection du Roi de

Guerre entre
les Florentins
& les Siennois.

1554.

(57) Il se nommoit Jules III.

(58) Il étoit fils de Philippe, dont on a vu

la mort plus haut.

France. Il tâchoit en même-temps de faire entendre que les François n'avoient pris les intérêts des habitans de Sienne , que pour s'établir en Italie , & subjuguier tout le pays. Il voulut aussi engager le Pape à interdire l'entrée en Italie aux François , comme à des ennemis communs. Le Pontife qui ne vouloit point se brouiller avec la France , & qui cherchoit à favoriser le Duc de Florence , publia qu'il ne donneroit aucun secours dans cette guerre ni aux uns ni aux autres.

Le siège de Sienne paroissoit une entreprise assez difficile. Cette ville qui a trois milles de circuit , s'étend sur de petites hauteurs , & étoit fortifiée de bonnes murailles & d'un fossé très-profond. Elle étoit outre cela défendue par une forte garnison , & il y avoit une grande abondance de vivres dans la place. Les courses continuelles que les assiégés faisoient , obligèrent le Duc de Florence à redoubler les gardes pour s'y opposer. La ville fut alors plus étroitement resserrée , & l'eau y manqua bien-tôt , parce qu'on avoit coupé tous les canaux par lesquels elle est conduite de la montagne de Camollia dans la ville. Sur ces entrefaites il arriva une partie de troupes Allemandes & Espagnoles que l'Empereur avoit promises , & avec ce nouveau renfort on étoit en état de pousser plus vivement le siège. Cependant il se passa deux mois sans qu'il y eût quelque action considérable , quoique le Duc de Florence pressât beaucoup le Marquis de Marignan de faire quelque entreprise. Ce Général en conséquence attaqua plusieurs petits postes , dont il vint à bout de se rendre maître. Pierre Strozzi faisoit tous ses efforts pour défendre la ville , & il sollicita le Roi de France de lui envoyer du secours. Il fit de nouvelles levées , & rassembla de tous côtés autant de troupes qui lui fut possible. La France fut quelque temps sans pouvoir lui fournir celles dont il avoit besoin ; mais enfin l'arrivée de nouvelles troupes le mirent en état de faire quelque expéditions. Trop foible encore pour attaquer le Marquis de Marignan , il résolut de faire une diversion , afin d'obliger le Général Florentin à abandonner le siège. Il passa dans le Florentin , & il fit avec succès le siège de plusieurs places ; ce qui obligea Côme de Medicis à rappeler le Marquis de Marignan. Pierre Strozzi craignant de ne pouvoir résister à ce Général , & voyant d'ailleurs que ses troupes manquoient de vivres , prit le parti de se retirer. Le Marquis de Marignan retourna en diligence au siège de Sienne , & reprit plusieurs postes dont les ennemis s'étoient emparés depuis son absence. Il envoya ensuite différens détachemens pour se saisir des forts & des châteaux qui étoient dans les environs , & fit faire le dégât dans tout le pays. Pierre Strozzi ne négligeoit cependant rien pour secourir les Siennois qui se trouvoient resserrés de plus en plus. Le Marquis de Marignan ne se pressoit pas malgré tous ses avantages de terminer la guerre , & le Duc de Florence se plaignoit de sa lenteur. En effet il donna le temps aux assiégés de recevoir de nouveaux secours , & de pourvoir à leur défense. Un corps de Florentins fut même battu , & cet échec obligea le Marquis à abandonner le poste qu'il occupoit devant une des portes de la ville. Il s'en vengea quelque-temps après par la bataille qu'il gagna sur Pierre Strozzi , qui s'étoit flatté de faire lever le siège aux Florentins. Le vainqueur ne profita point de sa victoire comme il auroit pu faire , & il se contenta de former le siège de quelque autre place , au lieu

d'attaquer la ville de Sienne que la perte de la bataille avoit consternée. Il prit enfin la résolution de faire dresser plusieurs batteries & de battre la ville. Les Siennois pressés par la famine, songerent alors à se tendre; mais le brave Montluc ranima leur courage, & les fit travailler à de nouvelles fortifications au-dedans des murailles. Les batteries des Florentins ne firent pas grand effet; parce que les murs étoient de brique, & le Marquis de Marignan se vit obligé de retirer ses batteries, & de réduire le siège en blocus; car il n'avoit plus d'esperance de prendre la ville que par la famine. Elle devint si grande, que les Siennois songerent enfin à se rendre aux conditions suivantes. » Que l'Empereur & l'Empire protegeroient toujours la » ville & la République de Sienne: Que les citoyens jouiroient de leur » liberté: Qu'on maintiendrait l'ancienne autorité des Magistrats, & qu'on » oublieroit tout ce qui s'étoit passé: Que les Siennois seroient rétablis » dans leurs biens & dans leurs dignités: Qu'il leur seroit permis s'il le » jugeoient à propos, de se retirer seuls ou avec leurs familles, & d'aller » s'établir où ils voudroient: Que l'Empereur pour la sûreté de la ville, » pourroit y mettre à ses frais & dépens une garnison nombreuse telle qu'il » le souhaiteroit, & de quelque nation que cetur; mais qu'il ne pourroit faire » construire une nouvelle citadelle, ni rétablir l'ancienne sans le consentement des citoyens: Qu'aussi-tôt que la garnison Imperiale seroit entrée » dans la ville, on seroit abbatre les fortifications qu'on avoit élevées pendant le siège ou auparavant: Que l'Empereur pourroit à son gré régler » le gouvernement; sans néanmoins s'éloigner de l'ordre observé jusques » alors dans le partage des montagnes & des quartiers de la ville, & sans » toucher à l'autorité, aux privilèges, & aux droits des Gouverneurs & des » Magistrats, tant de la ville que de la campagne: Qu'il seroit permis aux » Officiers & aux Soldats François, & à ceux qui auroient pris leur parti, » de sortir avec leurs armes; tambour battant, enseignes déployées, & leurs » équipages de guerre. On en excepta les Napolitains, les Milanois, & » les Florentins qui étoient dans la ville, & que l'Empereur & le Duc de » Florence regardoient comme des rebelles & des proscrits. » Ce dernier article fut changé, & les Bannis profiterent des privilèges qu'on avoit accordés aux autres. Ce traité fut conclu le 2 d'avril 1555.

1555.

En conséquence d'un des articles de la capitulation, une partie des Siennois qui ne pouvoient pas rester dans une ville qu'ils ne regardoient plus comme libre, se retirèrent à Montalcino, où ils établirent sous la protection du Roi de France, une nouvelle République avec un Senat, & créèrent des Magistrats qu'ils envoyèrent dans les villes dont ils étoient les maîtres, pour y exercer la justice & conserver leur ancienne liberté. Ils se consoloient par-là du malheur d'avoir été forcés d'abandonner leur patrie. La prise de Sienne ne mettoit pas fin à la guerre, & le Duc de Florence avoit toujours à craindre des François & des Turcs, dont la flotte étoit dans la mer de Toscane. Pout se mettre à l'abri des entreprises de ces derniers, il fortifia Piombino & les autres places maritimes. Il fut bien-tôt délivré de la crainte que le voisinage de l'armée Ottomane lui avoit causée; car elle se retira après avoir inutilement tenté de se mettre en possession de Calvi.

Côme n'ayant plus rien à craindre des Turcs, étoit résolu de ravager les campagnes aux environs de Montalcino; mais les liaisons que les Siennois qui s'y étoient établis, entretenoient avec ceux qui étoient restés à Sienne, le firent changer de dessein. Il fut contraint de prendre des mesures pour empêcher que la ville de Sienne ne secourût le joug qu'on venoit de lui imposer. Cependant les villes qui dépendoient des Siennois, se rendoient aux François, & Côme de Medicis se voyoit privé d'une partie de ses conquêtes. Il prit alors la résolution de raser toutes les citadelles de ces villes excepté de celles qui étoient sur la frontière. Ce projet ne put avoir son exécution, parce que le Senar de Sienne qui conservoit une apparence de République, s'y opposa autant qu'il put. Ce fut alors que l'Empereur opprima entièrement la liberté des Siennois.

1557.

La prudence de Côme & sa politique ordinaire lui firent tirer de grands avantages de toutes les guerres d'Italie. Il avoit été fâché de ce que l'Empereur ne lui avoit pas donné la souveraineté de Sienne après la réduction de cette République; mais il avoit su dissimuler, & il s'étoit flatté qu'il se trouveroit quelque occasion dont il sauroit profiter pour l'exécution de son dessein. Philippe II. fils de Charles V. à qui son pere avoit cédé la souveraineté de Sienne, se trouvoit fort embarrassé pour soutenir en Italie la guerre contre les François. Il profita de ces circonstances pour demander les sommes qui lui étoient dûes, ou qu'on lui rendir Piombino que l'Empereur avoit aussi cédée à son fils Philippe. Pour appuyer ses demandes, il mit le Pape dans ses intérêts, & enfin il obtint ce qu'il avoit demandé. Philippe consentit à lui remettre la souveraineté de tout le Siennois, & par ce moyen le Duc de Florence devint très-puissant.

Le traité fut conclu à condition que le Duc de Florence & ses enfans recevroient & tiendroient en fief de Philippe l'Etat de Sienne, de la manière qu'il l'avoit reçu de l'Empereur son pere, à l'exception de Porto-Ercole, Telamone, la montagne de l'Argentiere & la citadelle de Piombino, que Philippe se réservoir : que par ce moyen les sommes que l'Empereur & Philippe devoient à Côme, & les dépenses qu'il avoit faites seroient tenues pour remboursées. Ainsi Côme acquit par sa politique & sa patience, la souveraineté de l'Etat de Sienne. Le Cardinal de Burgos fâché de la conclusion de ce traité, fit tout ce qu'il put pour en retarder l'exécution : mais enfin la garnison Espagnole se retira le 19 de juillet, & les Florentins prirent possession de cet Etat. Par ce moyen la treve que Mondue avoit faite avec le Duc de Florence, s'étendit aux Etats que ce Prince venoit d'acquiescer nouvellement, de sorte que les François cessèrent de faire la guerre dans toute la Toscane, & n'attaquèrent que les places maritimes qui appartenoient aux Espagnols.

1559.

La paix étoit enfin rendue à la plus grande partie de l'Europe par le traité du Cateau Cambresis, signé le 2 d'avril entre les puissances belligerentes. Cette paix causa une grande joie à tous les peuples, & chagrina beaucoup les Siennois. Ils s'étoient toujours flattés que le Roi de France les remettroit en liberté, ou qu'il leur seroit permis de se mettre sous la protection de tel Prince qu'ils jugeroient à propos; mais il n'y avoit rien en leur faveur dans le traité, & ils ne pouvoient tirer grand avantage de quelques

articles équivoques qu'ils interpretoient en leur faveur. Corneille Bentivoglio les avoir engagés à se donner au Duc de Ferrare. En effet ce Prince s'étoit rendu en France dans ce dessein, & il espéroit réussir par le moyen des Princes de la maison de Guise. Il travailla en même-temps à gagner le Conseil d'Espagne qu'il sçavoir n'avoit abandonné qu'à regret les habitans de Sienne. Il n'ignoroit pas d'ailleurs qu'on voyoit avec chagrin l'agrandissement de Côme, dont la fortune rapide donnoit de la crainte à ses voisins, & de la jalousie à Philippe même. Le Duc de Florence instruit des projets du Duc de Ferrare, fit les plus fortes instances auprès de Philippe pour l'engager à conserver la souveraineté de Sienne qui lui avoit été confirmée par le dernier traité. Ses sollicitations l'emportèrent enfin sur les démarches de ses rivaux, & Philippe donna ordre au Gouverneur du Milanès de joindre ses forces à celles de Côme, pour obliger les Siennois à se soumettre aux articles du traité.

Tout ce que le Duc de Florence avoir fait jusqu'alors pour gagner l'amitié de ces Républicains, avoit été inutile, & ils soupироient toujours après leur ancienne liberté. Ils s'adressèrent au Pape & voulurent le porter à prendre leurs intérêts; mais le Pontife qui n'étoit plus gouverné par les Caraffe ses neveux, ne voulut point rallumer la guerre dont l'Italie étoit enfin délivrée. Les Siennois ainsi abandonnés, firent de nouvelles tentatives auprès du Roi de France. Elles n'eurent aucun succès, & les troupes de France par ordre du Roi, eurent ordre d'évacuer toute la Toscane & tout le pays de Sienne. La mort de Henri II. Roi de France arrivée sur ces entrefaites, releva pour quelque-temps l'esperance des Siennois, parce qu'ils crurent que cet événement changeroit la face de leurs affaires. Le Duc de Florence craignant qu'un long retardement ne lui causât quelque dommage, résolut enfin d'avoir recours à la voye des armes, & donna ordre à Vitelli d'attaquer les Siennois au nom du Roi d'Espagne. La retraite des François fit connoître aux Siennois qu'ils étoient trop foibles pour résister au Duc de Florence, & ils se déterminèrent enfin à se soumettre. Ils prêtèrent serment de fidélité à ce Prince, tant pour Montalcino que pour les autres places qui dépendoient du territoire de Sienne. Cet événement se passa au quatrième jour d'août, mois qui avoit toujours été heureux à Côme, dit Monsieur de Thou.

Côme de Medicis avoit enfin triomphé de tous ses ennemis, & étoit venu à bout de tous ses desseins. Au milieu de tant de gloire, il se vit en danger de perdre la vie par la conjuration de quelques factieux. Pandolfe Pucci, d'une illustre famille de Florence & favori de Côme, fut le Chef de cette conjuration. Les bienfaits dont le Duc le combloit continuellement, n'avoient pu lui faire oublier que ce Prince l'avoit fait mettre en prison sur un soupçon assez léger. Il fit part de son projet aux bannis de Toscane qui étoient à Rome, & il trouva bien-tôt des complices de son crime. Pendant qu'ils étoient occupés à prendre les mesures pour l'exécution de cet attentat, la conjuration fut découverte, & les Chefs furent arrêtés prisonniers. Ils ne tarderent pas à porter la peine de leurs crimes, & ils furent punis de mort. Le Duc de Florence voulant cependant donner des marques de sa clémence, rendit aux enfans des conjurés les biens de leurs peres, dont il pouvoit s'emparer suivant les loix de l'Etat.

Conjuration
contre le Duc
de Florence.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

Projet du Pape
en faveur de la
maison de Me-
dicis.

1560.

L'élévation de Pie IV. au Pontificat, pensa fournir à Côme de Medicis un moyen de relever encore l'éclat de sa maison, par l'acquisition d'un nouveau titre, si les projets de ce Pape eussent eu leurs effets. Ce Pontife qui se nommoit auparavant le Cardinal Medici ou Medichino avoit pris le nom & les armes de la maison de Medicis. Pour marquer son attachement à cette famille, il donna le chapeau de Cardinal au second fils de Côme, & rendit à ce Duc la nomination à l'archevêché de Pise. Peu content de ce qu'il venoit de faire en faveur de Côme, il forma le projet de marier François fils aîné du Duc, avec la sœur de Philippe Roi d'Espagne, qui étoit veuve du Prince de Portugal. Pour engager ce Monarque à cette espèce de méfiance, il proposa de donner à Côme le titre de Roi de Toscane, & de lui conférer les droits & les honneurs dus à la dignité royale. Ces propositions excitèrent la haine & la jalousie des autres Princes d'Italie, & lui attirèrent même l'indignation du Roi d'Espagne. Ce fut aussi par le moyen du Pontife qu'il se rendit maître de la ville de Soana, dont Urfini étoit en possession. Côme la réclamait comme faisant partie du territoire de Sieune qui devoit lui être rendue suivant la teneur des traités. Sur le refus que fit Urfini de rendre cette place, le Duc de Florence envoya des troupes pour l'attaquer. Les Ministres de France & de l'Empereur qui étoient à Rome, engagèrent le Pape à faire cesser les hostilités & à se déclarer arbitre de cette affaire. Le Comte Urfini qui avoit accepté la médiation, remit en conséquence la ville entre les mains du Pape, & ce Pontife la livra au Duc de Florence (59).

Institution de
l'Ordre de St
Etienne.

Les nouvelles courses que les Turcs firent sur les côtes d'Italie, mirent le Duc de Florence dans la nécessité de pourvoir à la sûreté de ses frontières. Il fit équiper une flotte, & afin qu'elle fût montée par des hommes courageux & dressés à l'exercice de la marine. Il créa un Ordre de Chevalerie dont l'institution avoit assez de rapport à celle des Chevaliers de St Jean de Jérusalem. Il leur donna une Eglise & un palais dans la ville de Pise, & le nom de Chevaliers de saint Etienne Pape, en mémoire de la victoire remportée à Marciano dans les environs de Siéne le 2 d'août 1554, jour où l'on célèbre la fête de ce Pontife. Il donna à cet Ordre de grands revenus, & ordonna que lui, & à l'avenir les Ducs ses successeurs, seroient les Chefs de cette Milice Chrétienne. Pie IV. lui en accorda la confirmation par sa bulle du 6 de juillet 1562, & ce Pontife donna en même-temps à cet Ordre un grand nombre de privilèges, & entr'autres que les Chevaliers mariés, même ceux qui auroient été mariés deux fois, pourroient posséder des pensions sur les bénéfices jusqu'à deux cens ducats, & les transporter à d'autres personnes ecclésiastiques: Qu'ils pourroient disposer par leur testament de tous leurs biens meubles & immeubles de quelque nature qu'ils fussent, & de quelque manière qu'ils eussent été acquis, même en faveur des enfans naturels non-légitimés, à la réserve d'un quart qui appartien-droit à l'Ordre. Côme prit pour lui & ses successeurs, la grande maîtrise de cet Ordre (60).

Côme avoit joui jusqu'alors d'un bonheur assez suivi; mais il fut enfin

(59) De Thou, *Hist. univers.*

(60) Ibid.

troublé par un chagrin bien sensible. Jean & Garcie ses fils prirent querelle un jour qu'ils étoient ensemble à la chasse. Des paroles ils en vinrent bientôt aux coups, & Garcie porta à son frere un coup de poignard qui le renversa mort. L'assassin ayant rejoint ceux de sa suite, on s'aperçut bientôt de l'absence de Jean. Comme on soupçonnoit qu'il pouvoit lui être arrivé quelque malheur, on le chercha avec beaucoup d'attention, & l'on trouva son corps étendu sur la pousière. Le Duc à qui l'on apprit cette triste nouvelle, ordonna de tenir la chose secrète, & d'apporter pendant la nuit le corps de son fils dans son palais. Il fit ensuite appeler Garcie, & ce malheureux ayant avoué son crime, il lui plongea dans le sein le même poignard dont il s'étoit servi pour tuer son frere. Le Duc pour cacher au public une telle catastrophe, fit courir le bruit qu'ils étoient mort tous deux d'une maladie contagieuse, & il leur fit faire des magnifiques obsèques (61). Il perdit peu de temps après Eleonor de Tolède sa femme. Tant de pertes ne furent pas capables de l'abattre, son courage & sa constance le soutinrent dans tous ses malheurs.

Il songea à marier François son fils aîné avec la plus jeune des filles de l'Empereur Ferdinand; parce qu'il regardoit ce mariage comme un moyen assuré d'affermir sa puissance. Pendant que ce jeune Prince étoit à la Cour de Philippe II. Alexandre Farnese fils d'Octave Duc de Parme, lui disputa la préséance des assemblées publiques. Comme en fut piqué, mais résolu de parvenir au but qu'il s'étoit proposé, il jugea à propos de dissimuler, & consentit de s'en rapporter à la décision du Roi d'Espagne sur cet article. Comme eut aussi vers ce même temps une semblable dispute avec Alphonse de Ferrare sur la préséance. Chacun allegua les différentes raisons qu'il pouvoit avoir pour appuyer ses prétentions; mais enfin Comme l'emporta, & François son fils se la vit donner dans la suite par le Senat de Venise sur le Duc de Ferrare.

Les préparatifs que le Roi d'Espagne faisoit pour porter la guerre en Afrique, obligerent Comme de Medicis à équiper une flotte pour la joindre à celle de ce Prince. Pendant qu'il étoit occupé à Pise à donner ses ordres, il remit le gouvernement de ses Etats entre les mains de François son fils, qui n'étoit âgé que de vingt-quatre ans; mais il se réserva les titres & les honneurs. Pour donner à cette résignation l'apparence & la forme d'une succession certaine & incontestable qu'il transmettoit à son fils, il voulut qu'elle se fit avec beaucoup de pompe en présence des Conseillers & du Senat ou Conseil des quarante-huit. Il y eut à ce sujet plusieurs fêtes dans la ville, & l'on en rendit à Dieu des actions de grâces publiques. François commença dès lors à gouverner la Toscane avant la mort de son pere. Le Duc avoit mis auprès de son fils, Barthelemy Concini, homme de confiance & d'une

1564.

(61) Quelques-uns prétendent que ce fait n'est point véritable, & qu'il a été inséré dans le livre de M. de Thou après sa mort, puisqu'il ne se trouve point dans les éditions qu'il a données lui-même, où il se contente de dire que Comme perdit en un jour deux de ses fils, Jean qui étoit Cardinal & Garcie, & que bien-tôt après Eleonor de Tolède

leur mere mourut aussi, soit d'un mal d'estomac qu'elle avoit naturellement foible, soit du chagrin qu'elle eut de la mort de ses enfans. Cependant cette histoire se trouve dans l'édition de 1734, dans laquelle on a eu soin d'ajouter à la fin de chaque volume les restitutions, les différentes leçons ou variantes avec des notes & des corrections.

DUCHE' DE
TOSCANE.

Côme est créé
Grand Duc.

1570.

expérience consommée. Le jeune Duc épousa l'année suivante Jeanne sœur de l'Empereur Maximilien; & les nœces furent célébrées avec beaucoup de magnificence.

Pie V. qui étoit dans les intérêts du Duc de Toscane, voulant terminer en sa faveur la dispute qui étoit entre ce Prince & le Duc de Ferrare, donna le titre de Grand Duc au premier, par une bulle qu'il publia le 27 d'août 1570. Les Ministres de l'Empereur qui étoient à Rome, s'y opposèrent & donnerent leur protestation, ils menacerent même d'en tirer raison si le Pape continuoit d'entreprendre sur les droits de l'Empire. Le Pontife se crut alors obligé de justifier sa conduite, & le Duc de Florence apporta aussi plusieurs raisons pour tâcher de faire voir que l'Empereur n'avoit aucun droit sur Florence. Cette affaire traîna en longueur, & Côme n'en vit point la fin.

1572.

Ce Prince qui avoit été long-temps malade de la goutte, s'étoit retiré à Pise pour se reposer & pour rétablir sa santé. Il y eut une attaque d'apoplexie très-violente, qui fut suivie d'une paralysie sur la langue & sur la main droite. Incapable alors de gouverner ses Etats, il en remit entièrement le soin à son fils. Cependant l'Empereur & le Roi d'Espagne pressioient vivement Gregoire XIII. d'abolir le decret que Pie V. son prédécesseur avoit donné en faveur de Côme. Dans ce même temps le Duc de Ferrare intenta à ce Prince un procès sur le même sujet, & le porta devant le tribunal de l'Empereur, dont il étoit Vassal à cause des villes de Modene & de Reggio. Côme & François pour éviter de comparoître devant l'Empereur, porterent le Pape à engager le Duc de Ferrare, qui étoit feudataire du saint Siège, à se délistier de ses poursuites. Les priores du Pontife furent inutiles, & l'affaire fut plaidée devant le tribunal de l'Empereur.

sa mort.

1574.
21 d'avril.

Ce procès n'étoit pas encore terminé lorsque Côme mourut après une longue maladie, à l'âge de cinquante-cinq ans après en avoir régné trente-huit. C'étoit un Prince orné de grandes qualités de corps & d'esprit, également heureux & prudent. Il s'oublia cependant dans la prospérité, & il se laissa sur la fin de sa vie, dominer par l'amour des plaisirs; ce qui le porta à faire plusieurs actions qui ternirent l'éclat de la réputation qu'il s'étoit acquise. Il s'étoit déclaré le protecteur des belles-lettres & des arts, & il avoit établi à Pise une célèbre Université. L'ambition qui le guida presque toujours, le porta à vouloir paroître l'Emule d'Auguste. Il prit comme lui le Capricorne pour devise, & le fit placer dans plusieurs maisons qu'il bâtit avec la magnificence d'un Roi. Après la mort d'Eleonor sa femme, il épousa en secondes nœces Camille Martelli, dont il n'eut qu'une fille, qui fut mariée à Cesar d'Est, parent & héritier d'Alphonse Duc de Ferrare. Côme laissa trois fils du premier lit, sçavoir François qui lui succéda; le Cardinal Ferdinand qui fut Grand Duc de Florence après la mort de François, & Pierre.

François 111e.
Duc de Floren-
ce.

1575.

La dispute entre les Ducs de Florence & de Ferrare fut enfin terminée en faveur du premier, & l'Empereur consentit à confirmer au Prince François le titre de Grand Duc; mais à condition qu'il le tiendrait de l'Empereur. La vie de ce Duc ne nous offre aucun événement considérable. Ce Prince ayant perdu depuis la mort de sa femme Philippe son fils, se remarja
avec

avec Blanche Capella Dame d'une des premières familles de Venise, dont il n'eut point d'enfans mâles; ce qui le porta à déclarer héritier de ses Etats le Cardinal Ferdinand de Medicis son frere. François mourut subitement le 9 d'octobre 1587, & cinq heures après Blanche son épouse eut le même sort. On prétend qu'ils moururent empoisonnés. Le Grand Duc avoir eu de cette Princesse, avant son mariage, un fils nommé Antoine, pour lequel il avoit fait l'acquisition de la principauté de Capistân dans le royaume de Naples. Ce jeune Prince étoit mort avant son pere. François laissa deux filles de sa première femme. Eleonore l'aînée, étoit déjà mariée avec Vincent de Gonzague Prince de Mantoue. La seconde nommée Marie, épousa dans la suite Henri IV. Roi de France, après que ce Monarque eut repudié Marguerite sœur de Henri III.

Ferdinand devenu héritier des Etats de Florence par la mort de son frere, envoya des Ambassadeurs au Pape pour lui remettre son chapeau de Cardinal, & lui demander la permission de se marier. Le Pontife lui accorda sa demande avec d'autant plus de facilité, qu'il n'étoit point encore dans les Ordres sacrés. Ce Prince épousa le 30 d'avril 1589 Christine fille de Charles II. Duc de Lorraine, & de Claude de France sœur de Henri III. Ferdinand merita l'estime de toute l'Europe, par la sagesse qu'il fit voir dans toutes ses actions. Dès le commencement de son regne il délivra ses Etats d'une multitude innombrable de bandits qui s'étoient tellement fortifiés, qu'ils y avoient formé des habitations. Non-content d'avoir rendu à ses Etats la tranquillité & la sûreté, il les voulut encore procurer aux autres. La Méditerranée étoit infestée par les corsaires qui venoient continuellement ravager les côtes d'Italie, & qui troubloient le commerce par leur piraterie continuelles. Ferdinand pour remédier à ces désordres, équipa une flotte pour leur donner la chasse. Il remporta sur eux de grands avantages, leur enleva plusieurs vaisseaux, les poursuivit jusqu'en Afrique, où il se rendit maître de quelques places qu'il fit raser. Ses succès furent si grands que peu s'en fallut que sa flotte ne prit Famagoutte en Chypre.

Le Grand Duc animé par ces progrès voulut se délivrer entièrement du joug des Espagnols; il agit avec tant d'adresse & de prudence, qu'il vint à bout de les faire sortir des terres de sa domination. Ami de la justice, il prit toujours le parti des Princes injustement persécutés, & les aida de ses conseils & de ses trésors. Dans les guerres de la ligue, après la mort funeste de Henri III. Roi de France, il fournit secrètement de l'argent à Henri le Grand. On le vit cependant faire enurer des troupes dans les îles d'If & de Pomegues; mais son dessein n'étoit que de prévenir les Espagnols; puisqu'il les rendit ensuite au Roi moyennant le remboursement de deux cens mille écus que ce Monarque lui devoit. Ce sage Prince mourut regretté de ses sujets & de tous les Princes de l'Europe.

Il eut pour successeur Côme son fils, dont la foiblesse du tempérament étoit réparée par la vivacité de son esprit & par l'étendue de son génie. La guerre que Charles Emanuel Duc de Savoye déclara à Ferdinand Duc de Mantoue, obligea Côme à secourir ce Prince & à lui envoyer un corps de troupes considérable, qui s'ouvrit le passage par le Duché de Modene.

Il ne refusa pas un pareil secours à l'Empereur Ferdinand II. pendant les

Tome II.

Tr *

DUCHÉ DE
TOSCANE.
Sa mort

1587.

Ferdinand IVe.
Duc de Florence.
ce.

1588.

Sa mort.

1600.
Côme Prince
Ve. Duc.

1613.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

1619.
Sa mort.

1620.
Ferdinand II.
Vie. Duc.

troubles de Bohême. Ce Monarque assiégé dans Vienne, se trouvoit dans un grand embarras lorsque les troupes Florentines le délivrèrent du danger qui le menaçoit. Côme mourut l'an 1620, après s'être fait une grande réputation.

Ferdinand II. son fils & son successeur marcha sur ses traces, & se conduisit avec toute la prudence possible dans les conjonctures les plus délicates. Ce Prince épousa Victoire petite fille de François Marie, dernier Duc d'Urbain. On voulut alors lui conseiller de se mettre en possession de ce duché : mais il refusa d'écouter de pareilles propositions, & laissa réunir cet Etat à celui de l'Eglise dont il étoit un fief dévolu par la mort de François Marie.

Ferdinand qui cherchoit à écarter la guerre de ses Etats, observa une exacte neutralité entre la France & la maison d'Autriche, dans le temps que ces deux puissances se faisoient la guerre. Il auroit cependant eu occasion de se déclarer, sur-tout lorsque les François assiégèrent Orbitello, & qu'ils prirent Piombino & Porto Longone. Mais il ne put s'empêcher de se rendre médiateur entre le Pape & le Duc de Parme, à qui le Pontife vouloit enlever le duché de Castro. Il négocia si efficacement que ce duché fut rendu au Duc de Parme. Les Venitiens éprouverent aussi son zèle, & il leur fournit des troupes pour secourir Candie que les Turcs assiégeoient. Il ne put voir la fin de ce siège étant mort en 1668.

Côme III.
VI e. Duc.

Côme son fils aîné fut reconnu Grand Duc de Florence après la mort de son pere. Ce jeune Prince avoit déjà parcouru différentes Cours de l'Europe, & il étoit de retour lorsque Ferdinand mourut. Côme avoit épousé Marguerite Louise fille de Gaston Jean-Baptiste Duc d'Orléans. Il naquit de ce mariage deux Princes; sçavoir Ferdinand & Jean Gaston, & une fille nommée Marie-Anne-Louise. Ferdinand étoit né le 9 d'août 1663, & il avoit épousé le 25 de novembre 1688 Yolande Beatrix sœur de Maximilien-Marie-Emanuel, Electeur de Bavière. Il mourut le 31 d'octobre 1713. Marie-Anne-Louise épousa Jean Guillaume Electeur Palatin, dont elle resta veuve l'an 1716.

Jean Gaston qui étoit né le 24 de mai 1671, s'étoit marié en 1697. à Anne-Marie-Françoise, fille de Jules-François Duc de Saxe Lawembourg & veuve de Philippe-Guillaume, Comte Palatin du Rhin. Il n'eut point d'enfans de ce mariage. François-Marie frere du Grand Duc, & qui avoit été créé Cardinal; voyant que son neveu n'avoit point d'enfans, renvoya son chapeau au Pape, & épousa en 1709 Eleonore de Gonzague fille du Duc de Gualtalla. Ce mariage ne fut pas plus fécond que le premier, François-Marie étant mort le 3 de février 1711 à l'âge de cinquante-un ans, la Princesse fa veuve épousa huit ans après le Prince Philippe de Hesse Darmstadt Gouverneur du Mantouan. Côme III. mourut le 31 d'octobre, après avoir gouverné près de 54 ans l'Etat de Florence, & y avoir entretenu la tranquillité & l'abondance. Il s'étoit rendu le protecteur de la liberté d'Italie, & par la sagesse de sa conduite, il s'étoit attiré l'estime de tous les Princes.

1723.

Jean Gaston
VIIIe. Duc.

Il laissa ses Etats à Jean Gaston son fils. Comme il y avoit tout lieu de croire que ce Prince n'auroit point de postérité, la succession de cette mai-

son venoit naturellement à celle de Parme, qui avoit pour Chef un Duc qui n'avoit point d'enfans, & dont le frere n'étoit pas marié; il fallut donc songer à assurer les Etats des deux maisons à Don Carlos fils de Philippe V. Roi d'Espagne. Après la mort d'Antoine Farnese Duc de Parme & de Plaisance, l'infant fut reconnu pour son héritier; mais les obstacles qui survinrent de la part de l'Empereur l'empêchèrent de prendre possession.

Cependant la santé du Grand Duc qui étoit fort foible, faisoit craindre pour la vie de ce Prince. On prit alors les mesures nécessaires afin que Don Carlos ne trouvât aucune difficulté pour cette succession, & en conséquence il fut déclaré Prince héréditaire de Toscane. La Cour de Vienne s'y opposa, prétendant que toute la Toscane dépendoit de l'Empire, sous prétexte que Florence en avoit reconnu la souveraineté. Cette querelle n'étoit pas encore décidée lorsque la guerre qui survint au sujet de la couronne de Pologne, occasionna un nouvel arrangement. Par le traité qui fut fait à Vienne, il fut réglé qu'on céderoit à l'Empereur en pleine propriété, les duchés de Parme & de Plaisance, & à l'égard du Grand duché de Toscane, on convint qu'il appartiendrait à la maison de Lorraine pour la dédommager des duchés de Lorraine & de Bar qui furent réunis à la couronne de France (62). Ainsi Jean Gaston vit disposer de ses Etats en faveur d'une maison étrangère.

Ce Duc étant mort le 9 de juillet 1737 à l'âge de 67 ans, François Etienne Duc de Lorraine prit possession du grand duché de Toscane. Ce Prince occupe aujourd'hui le trône Impérial, & je ferai mention de ce qui le regarde dans l'article d'Allemagne.

Avant que de terminer ce chapitre, je crois devoir dire un mot des Républiques de Sienne, de Pise & de Lucques, dont il a été fait si souvent mention dans le cours de cette histoire. Le plan que je me suis proposé, ne me permet pas de m'étendre davantage sur ces petits Etats.

Cette République est très-petite, puisqu'elle ne consiste qu'en sa capitale avec un territoire peu étendu, qui est enclavé dans les Etats du Duc de Toscane dont elle est indépendante. Cette ville est fort ancienne, puisque Strabon, Pline, Ptolomée, Tite-Live & Agathias en font mention. Elle fut assiégée dans le sixième siècle par Narsès Général des armées de Justinien. Elle passa dans la suite sous la domination de Boniface pere de la Comtesse Mathilde, d'Ugucione, de Castruccio Castracani. Ce dernier fut le plus célèbre (63), & ce fut en 1317 qu'il s'empara de la ville de Lucques sa patrie. Il se fit confirmer par l'Empereur Louis de Bavière, le pouvoir suprême sous le titre de Duc de Lucques. Il conserva cette dignité jusqu'à sa mort qui arriva l'an 1328. Louis de Bavière vendit alors ce duché à Gerard Spinola Genoïs. Martin de l'Escale Seigneur de Verone, s'en accommoda ensuite, & quelque-temps après les Florentins l'achetèrent. Les Pi-

DUCHÉ DE
TOSCANE.

François de
Lorraine IX.
Duc.

1737.

De la Républi-
que de Luc-
ques.

(62) On a vu le détail de cette guerre, & le traité qui l'a suivie dans l'article de France de cette Introduction.

(63) La vie de ce Souverain de Lucques donnée par Machiavel, est traduite avec

des notes critiques & politiques par M. Dreux du Radier Avocat en Parlement, & se vend à Paris chez Michel Lambert, vol. in-8. 1755.

sans y prétendirent aussi ; ce qui causa une longue guerre entre les deux partis. L'Empereur Charles IV. à qui les Lucquois s'adressèrent, les mit en liberté l'an 1370. Ils furent encore subjugués par un de leurs citoyens nommé Paul Giunifi ; mais cette nouvelle domination ne dura que jusqu'à l'an 1430, & alors ils rentrèrent dans une parfaite indépendance. Le gouvernement est aristocratique : la souveraineté réside dans un conseil de deux cens quarante Nobles, qui se partagent en deux & qui servent par semestre. Ils ont à leur tête un Gonfalonnier choisi d'entre les Nobles, & qui est logé dans le palais de la République avec neuf Conseillers appelés Anziani. Ils ont coutume d'y coucher & d'y manger, quoique leurs femmes & leurs familles demeurent dans des maisons particulières. La dignité de Gonfalonnier répond à celle de Doge de Venise ou de Gènes, excepté qu'elle n'est que pour deux mois, & que ce Magistrat n'en tire d'autre émolument que sa table. Les Conseillers qui sont avec lui ne conservent également leur pouvoir que pendant deux mois. Le Gonfalonnier porte la barette & l'étole avec la robe cramoisi, & on lui donne le nom de Prince, mais on ne le traite que d'excellence. Après un intervalle de six ans, il peut être élu de nouveau. Sa garde ordinaire est de soixante suisses. Comme la foiblesse de la République ne lui permet gueres de se mêler des différends qui surviennent entre les Princes de l'Europe ou d'attaquer ses voisins, toute l'attention du Magistrat se borne à procurer l'abondance & la tranquillité au-dedans, & à ménager l'amitié de ses voisins au-dehors.

La République de Lucques est un des Etats les mieux policés : il y a des loix fort severes contre les fainéans & les vagabonds. On y entretient avec beaucoup de soin les fabriques, & sur-tout celles de soie qui sont une des richesses de ce petit Etat. L'industrie des habitans a fait donner à Lucques le surnom d'*Industrieuse*.

Lucques est située près de la riviere de Serchio, au milieu d'une plaine fertile qui peut avoir quinze ou vingt milles d'étendue en divers sens, & cette plaine est bordée par de riches côtes qui sont habités. Les fortifications de Lucques sont assez regulieres & bien revêtues ; mais presque à rez de chaussée. En 1626 on avoit abattu les anciennes murailles pour la fortifier à la moderne. Elle a onze bastions égaux tous revêtus de brique avec leur courtine : ses remparts ombragés de grandes allées de peupliers, sont un lieu de divertissement pour ses habitans. Elle a outre cela un arsenal pour armer vingt mille hommes en cas de besoin. Via-Regio est la seule place qui serve de port à la République. Lucques a produit de grands hommes, tels que le Pape Luce III. Xantès Pagninus, &c.

De la République
de l'île.

Le Pisantin est une petite province d'Italie dans le grand duché de Toscane. Elle est entre le Florentin & le Siennois, la petite principauté de Piombino, la République de Lucques & la mer de Toscane. Cette province n'a pas une grande étendue ; mais elle est assez fertile. Pise sa capitale a été soumise à divers maîtres, après avoir formé une République puissante qui avoit résisté aux infideles. Elle avoit outre cela fait la conquête des îles de Corse & de Sardaigne ; s'étoit rendue maîtresse de Carthage & avoit rendu son nom redoutable sur la mediterrannée. Charles VIII. Roi

de France dans son voyage d'Italie en 1494, lui fit rendre la liberté qu'elle avoit perdue ; mais elle fut assujettie de nouveau en 1609. Elle est maintenant en la puissance des Grands Ducs de Toscane qui en ont fait la résidence des Chevaliers de l'Ordre de S. Etienne. On admire dans cette ville le palais, la maison de ville, l'Université fondée par Laurent de Medicis, & le jardin de médecine.

Le Siennois est une province du duché de Toscane. Il a le Florentin au nord, la mer de Toscane au midi, l'Etat de l'Eglise à l'est, & le Pisân à l'ouest. Outre la ville de Sienne qui en est la capitale, on y trouve Grossetto, Pienza, Monte-Pulciano, Monte-Alcino, &c. Le petit Etat *Degli Presidii* qui est enclavé dans cette province, appartient aux Espagnols. Sienne capitale de cette République, est située au milieu des montagnes, & est regardée comme une des plus grandes villes d'Italie. On y admire sa citadelle, ses palais & ses Eglises, sur-tout la métropole. Cette ville fut bâtie par les Gaulois Senonois après la prise de Rome par Brennus, & elle passa ensuite sous la domination des Romains. La chute de l'Empire Romain fit éprouver à cette ville de grandes vicissitudes, & la fit souvent changer de maîtres. Elle secoua enfin le joug & forma un Etat Républicain. Elle tomba ensuite au pouvoir des Ducs de Toscane, qu'elle reconnoît aujourd'hui pour ses légitimes Souverains. Les Siennois sont fort ingénieux, & parlent la langue Italienne avec plus de politesse qu'en aucun autre lieu de l'Italie. L'Université y est célèbre.

La République de S. Marin est un petit Etat libre dans le duché d'Urbain & environné de l'Etat Ecclésiastique. Il consiste en une petite ville assez pauvre, située sur une roche avec six ou sept villages au bas & quelques châteaux. Cette République se vante d'avoir conservé sa liberté depuis l'an 600. Le gouvernement en est aristocratique. Cette République pensa perdre son indépendance l'an 1639 par les intrigues de quelques citoyens mal intentionnés.

Saint-Marin avoit eu la précaution de se mettre sous la protection des Papes & sous celle des Empereurs, afin d'être toujours assurée de l'amitié de l'un des deux partis selon qu'ils étoient les plus forts en Italie. Quelques personnes que leur conduite avoit mis hors d'état de vivre dans leur patrie, entreprirent d'en changer la forme du gouvernement, afin d'y pouvoir rentrer. Ils se plaignirent au Cardinal Alberoni, & voulurent faire passer leurs Magistrats pour des tyrans. Ce Prélat qui étoit alors Légat de la Romagne, leur fit espérer la protection du saint Siège, & crut avoir trouvé une occasion d'unir ce petit Etat au patrimoine de saint Pierre. Ils lui avoient fait entendre que le peuple de saint-Marin, fatigué du joug qu'on lui imposoit, se donneroit volontiers au Pape. Le Cardinal Alberoni persuadé de la facilité de l'entreprise, se rendit dans cette ville où il fut bien reçu par les séditieux. Les Chefs de la République l'envoyèrent complimenter ; mais lorsqu'on s'aperçut de son dessein, on voulut prendre les précautions pour s'y opposer. Les factieux firent alors ouvrir les portes aux troupes que le Cardinal avoit fait approcher de la ville. Les Capitaines de l'Etat trop foibles pour résister à ce Prélat, furent contraints de lui remettre les clefs

DUCHÉ DE
TOSCANE.

De la Républi-
que de Sienne.

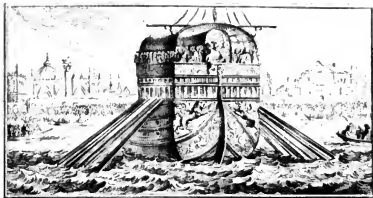
De la Républi-
que de saint-
Marin.

DUCHÉ DE
TOSCANE.

de la ville & du château , en protestant néanmoins contre cette violence. Le Cardinal Alberoni maître de la ville , voulut exiger des habitans le serment de fidélité ; mais plusieurs abandonnerent leur patrie plutôt que d'y consentir. D'autres plus courageux firent serment d'être fideles à leur patrie. On usa de rigueur pour les réduire. Le Pape informé de cette oppression , & voyant que cette soumission n'étoit rien moins que volontaire , ordonna au Cardinal de remettre les choses dans leur ancien état , & se désista de toutes prétentions sur un peuple libre.

Fin de l'Histoire du duché de Toscane.





INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

CHAPITRE CINQUIEME.

DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE.



E rang que la République de Venise tient entre les souverainetés de l'Europe, demande que nous recherchions quelle a été son origine, & par quel degré elle est parvenue à cette puissance où nous la voyons aujourd'hui. Les fréquentes invasions des Barbares depuis la décadence de l'Empire d'Occident, obligèrent les Peuples d'Italie à se mettre à l'abri des fureurs de ces étrangers. Pendant le ravage que les Goths firent en 407 sous leur Roi Radagaïse, les habitans des villes voisines des Lagunes (1) allerent chercher

ORIGINE DE
VENISE.

(1) La mer ayant rompu cette langue de terre qui se trouve dans le fond du Golfe Adriatique, s'est ouvert un passage par six différentes bouches, & s'étant répandues sur les terres qui étoient plus basses, elle y a fait ce qu'on appelle les Lagunes, formant

dans toute cette étendue qui n'est que de cinq ou six milles de large, un grand nombre de petites îles. Les six bouches par où la mer déborde dans les Lagunes, sont les seuls ports qui conduisent à Venise du côté de la mer.

ORIGINE DE
VENISE.

une tettaite assurée dans ces petites isles qui n'étoient habitées alors que par quelques pêcheurs. La défaite des Goths permit à ces fugitifs de retourner dans leurs terres; mais l'incurSION des Visigoths conduits par Alaric l'an 413, contraignit ces mêmes peuples à retourner dans leur premier asyle. Le long séjour que ces Barbares firent en Italie, obligea ces réfugiés à commencer à bâtir des maisons de bois & de roseaux, pour s'y loger avec plus de commodité.

Les Padouans maîtres des isles des Lagunes, & qui avoient un port à celle de Rialte, résolurent d'en faire un lieu considérable, tant pour leur servir d'asyle que pour mieux assurer leur commerce maritime. En conséquence, le Sénat de Padoue envoya trois Consuls l'an 411, & fit proclamer Rialte place de refuge. Ce nouvel établissement ne tarda pas à être peuplé non-seulement par ceux qui étoient déjà dans les autres isles; mais encore par ceux qui habitoient la terre ferme. Les ravages effroyables qu'Attila Roi des Huns fit dans l'Italie, multiplia le nombre des habitans de ces isles. Comme ils n'avoient plus d'esperance de retourner dans leurs anciennes demeures, ils firent transporter les pierres & le marbre des palais qui avoient été détruits, afin d'en élever de nouveaux dans ces isles: de sorte qu'en moins de cinquante ans, on avoit déjà élevé des bâtimens magnifiques, & chacun se trouvoit logé commodément.

Rialte étoit devenue la plus considérable de ces isles par la multitude de ses habitans. La ville de Padoue qui s'étoit rétablie, changea le gouvernement de Rialte, & à la place des trois Consuls, elle y envoya des Tribuns pour régir cette nouvelle colonie avec plus de dignité. Cependant les plus riches & les plus puissans furent reconnus dans la suite pour les protecteurs du peuple, à cause du besoin qu'il avoit de leur assistance. Chaque isle eut ses Tribuns qui prirent insensiblement tant d'autorité, qu'ils s'érigerent enfin en petits Souverains. Il subsiste encore près de Rialte les restes d'un vieux palais de la famille des Badouaires, qui a donné pendant près de trois cens ans, des Tribuns à Rialte.

Ces Peuples s'étant considérablement augmentés, les Tribuns des douze principales isles des Lagunes prirent la résolution de former une République & d'élire quelqu'un d'entr'eux pour en être le Chef. Ils s'adressèrent à l'Empereur Leon qui étoit Souverain de tout le pays, & au Pape Jean V. pour obtenir la permission d'élire leur Prince auquel ils donnerent le nom de Duc ou de Doge (1). Les Tribuns ayant obtenu ce qu'ils demandoient, s'assemblerent dans Eracle, ville des Lagunes (2), & élurent pour premier Doge Paul Luce Anafeste. Quoiqu'il semble qu'on ne doive compter le commencement de la République de Venise que du jour de cette élection, les Venitiens le comptent de celui de la proclamation qui fut faite à Rialte par les Padouans en 411 le 25 de mars, & tous les ans ils en solennifient la naissance à pareil jour. Ils disent que leur République à trois avantages

Etablissement
de la République.

709.

(1) Saint Didier dans son histoire de la République de Venise. Je n'entreprendrai point d'examiner s'il est vrai qu'avant l'établissement de ces peuples, les isles qu'ils habiterent, ne relevoient ni de l'Empire d'Occi-

dent ni des Rois Goths, comme le prétendent les Auteurs Venitiens.

(2) Il ne reste aujourd'hui de cette ville que quelques ruines près de l'embouchure de la Piave.

singuliers

singuliers au-dessus de tous les autres Etats ; qui sont 1°. d'être née libre ; 2°. chrétienne ; 3°. enfin d'avoir été fondée dans le même-temps que le royaume de France (4).

Le nom de Venise ne subsistoit point encore , & Eraclée fut le premier siège de la République jusqu'à la mort du troisième Doge, qui fut massacré à cause de sa conduite dure & cruelle à l'égard des citoyens. Le peuple ne voulant plus souffrir le gouvernement des Doges , donna pour chefs à la République des maîtres de Chevaliers (5) , dignité élective & annuelle. Cette sorte de gouvernement ne subsista pas long-temps , & l'on élut de nouveau un Doge.

Theodat ou Deodat fut le premier Doge depuis le rétablissement de cette dignité. Il porta son siège à Malamocco qui étoit sans doute alors la plus considérable des îles depuis la destruction d'Eraclée (6). Ce Duc soupçonné de vouloir se gouverner en tyran , parce qu'il faisoit faire quelques fortifications à l'embouchure de l'Adige , fut déposé & on lui creva les yeux.

Galla ou Gaulo qui s'étoit mis à la tête des factieux , fut élu Doge & continua de faire sa résidence à Malamocco. Il eut le même sort que son prédécesseur , car à peine y avoit-il un an qu'il jouissoit de sa dignité qu'il en fut privé.

On lui donna pour successeur Dominique Monegario. Comme on n'avoit pas été content de la conduite de ses prédécesseurs , & qu'on appréhendoit qu'il ne suivit leur exemple , on le força à recevoir deux adjoints , sans l'avis desquels il ne pouvoit rien faire. Ce frein qu'on avoit voulu mettre à son autorité , ne fut pas capable de le contraindre & de l'empêcher de gouverner tyranniquement. Le peuple irrité de sa conduite , le priva de sa dignité , & le condamna à avoir les yeux crevés.

Maurice Galbaio fut mis à sa place. Les peuples furent si contents de son gouvernement , qu'ils lui permirent de se donner pour collègue Jean son fils.

Celui-ci obtint la même faveur après la mort de son père ; mais ses injustices continuelles & ses violences dont Maurice son fils étoit le complice , firent détester le gouvernement de ces deux Ducs , & furent cause de leur ruine.

Obelevius Antenorio fut alors revêtu de la dignité de Doge. Cette élection se fit au rapport des Historiens dans la ville de Treviso qui appartenoit à Charlemagne. Ce fut sous le gouvernement de ce Doge que Pepin , fils de Charlemagne & Roi d'Italie , attaqua les Venitiens qu'il battit par terre & par mer. Il les força de se soumettre ; mais par le traité de paix conclu à Aix-la-Chapelle , où l'Empereur Nicéphore avoit envoyé des Ambassadeurs à Charlemagne , Venise fut rendue à l'Empereur d'Orient (7).

(4) Saint Didier. Quant au dernier article , dont les Venitiens se vantent , j'ai fait voir dans l'article de France que cette Monarchie s'étoit établie dans les Gaules bien avant l'an 421.

(5) *Magistri Equitum*.
Tome II.

(6) Cette ville fut rebâtie & appelée *Citta Nuova* : elle avoit été détruite par les habitants d'Istolo dans une guerre intestine qui s'étoit élevée entre ces deux petites villes.

(7) Eginard cité par le P. Daniel.

Voici ce que le Chevalier de saint Disdier rapporte au sujet de cette guerre. « On lit, dit-il, dans les Annales de Venise, que Pepin qui étoit » Souverain de toutes ces Provinces, & à qui la République de Venise » payoit un tribut annuel en cette qualité, voulut visiter les isles mariti- » mes qui étoient du ressort de son domaine, & que le Doge qui avoit » été élu à la place d'Obelerius (8), lui en avoit refusé l'entrée à cause des » soupçons qu'il avoit que le Roi induit par les conseils d'Obelerius, n'eût » dessein d'inquiéter la République. Pepin indigné de ce refus, arma con- » tre ces peuples, ruina Éraclee, & alla d'un autre côté attaquer Mala- »occo qui étoit alors l'isle capitale; mais l'ayant trouvé abandonnée par » le Doge & par tous les habitans qui s'étoient sauvés à Rialte, il résolut » de les y aller attaquer par mer. Les mêmes Annales de Venise ajoutent » que Pepin ayant mis ses troupes sur des radeaux pour les faire passer » pendant la nuit à Rialte, il s'éleva une si furieuse tempête qu'elle rompit » tous les radeaux, & submergea la plus grande partie de ces soldats, & » que ce mauvais succès changea le courage & la résolution du Roi; de » sorte qu'il fit dessein de laisser ces peuples en paix: mais qu'ayant sou- » haité de voir Rialte, il y fut reçu avec tant de démonstrations de joye » & tant de marques d'honneur, que par un sentiment d'affection pour » ces peuples, il jeta son sceptre dans la mer avec cette imprécation; *ainsi » périssent tous ceux qui entreprendront de nuire à la République.* »

« Cependant la suite des mêmes Annales & le témoignage de plusieurs » Auteurs dignes de foi, font clairement connoître que Pepin fut reçu à » Rialte en vainqueur généreux plutôt qu'en Prince qui auroit eu la for- » tune contraire, & que la République ne lui auroit pas accordé après la » perte de son armée ce qu'elle lui avoit hautement refusé lorsqu'il étoit » en état de l'obtenir par force. En effet le Roi exerça tout acte de sou- » veraineté, & laissa des marques de sa libéralité au Doge & au public, » remettant à la République le tribut qu'elle lui payoit annuellement, & » lui donnant cinq milles d'étendue en terre ferme le long des bords des » Lagunes, avec une pleine liberté de trafiquer par mer & par terre. »

« On ajoute encore que Pepin voyant que le Doge ne portoit sur lui » aucune marque de sa dignité, détacha la manche d'une veste & la mit » sur la tête du Doge en forme de bonnet, & c'est de-là que la corne » ducale tire son origine; ainsi nommée à cause de la pointe que cette » manche faisoit sur la tête. C'est alors que Venise prit naissance, puisque Pe- » pin voulut encore que l'isle de Rialte, jointe aux autres isles voisines, porta » le nom de Venise qui étoit alors celui de toute la province voisine des » Lagunes, & que ce lieu fut à l'avenir la résidence des Doges & le siège » de la République. Voilà quels ont été les commencemens & les pre- » miers progrès de la République de Venise, laquelle avoue qu'elle doit » son principal établissement, & sa première grandeur à la magnanimité » d'un Roi François. »

Depuis le retablisement de la paix entre les deux Empires, le peuple accorda la dignité de Doge à Ange Badoer ou Participatio. Ce Duc envoya

(8) Ce Doge avoit été chassé avec ces deux freres.

Justinien son fils à Constantinople, afin de prendre des arrangemens avec l'Empereur Grec pour le gouvernement des Venitiens. On attribue encore à ce Doge la fondation du palais ou lieu des assemblées publiques, & plusieurs autres établissemens avantageux à cette République, qui n'étoit pas encore fort considérable.

Justinien son fils & son successeur bâtit le monastere des Religieuses de S. Zacharie, des deniers de la chambre Imperiale de Constantinople. L'évenement le plus remarquable qui arriva sous le gouvernement de ce Doge, fut le transport du corps de S. Marc à Venise.

Jean Badoer fils du précédent, ayant été reconnu Doge après la mort de son pere, fit construire une Eglise pour mettre le corps du saint Evangeliste. Cependant Obelerius vivoit encore à Malamocco où il avoit obtenu la permission de demeurer avec un entretien proportionné à la qualité de Doge qu'il avoit eue autrefois. Jean Badoer convaincu ou soupçonnant peut-être qu'Obelerius travailloit secrètement à rentrer dans son ancienne dignité, voulut obliger les habitans de Malamocco à lui remettre ce Prince entre les mains. Sur le refus qu'ils en firent, il assiegea cette place dont il se rendit maître, & fit couper la tête à son rival qu'il avoit fait prisonnier. La famille d'Obelerius pour venger la mort de leur parent, excitèrent quelques troubles à la faveur desquels elle vint à bout de faire renfermer Jean Badoer dans un Cloître où il mourut.

On élut alors pour Doge Pierre Tradonic connu sous le nom de Gradenigo. A l'exemple de ses prédécesseurs, il associa son fils Jean au gouvernement, & fut créé Protospataire par le Patrice Theodore que l'Empereur Grec envoya expressément à Venise pour en faire la cérémonie. Il ne fut pas heureux dans la guerre qu'il fut obligé de soutenir contre les Sarrasins & les Sclavons, qui étoient venus ravager les isles voisines de Venise. Ce fut dans cette occasion que les Venitiens se servirent pour la première fois des vaisseaux nommés palandres. La mauvaise conduite de ce Doge à l'égard des citoyens, lui suscita bien-tôt un grand nombre d'ennemis, & il fut assassiné comme il sortoit de l'Eglise de S. Zacharie.

La haine que l'on portoit à ce Duc, empêcha son fils de jouir de la dignité de Doge qu'il avoit partagée avec son pere. Les suffrages furent réunis en faveur d'Orso Badoer qui avoit acquis la réputation d'homme sage & modéré. Il fut aussi créé Protospataire par l'Empereur Basile, & il obtint de l'Empereur d'Occident la confirmation de la donation des terres que Pepin Roi d'Italie avoit faite aux Venitiens.

Ce Duc étant mort, Jean Badoer son fils fut déclaré son successeur. Son gouvernement n'eut rien de considérable, si ce n'est la guerre qu'il entreprit contre ceux de Comachio pour venger l'injure que le Gouverneur de cette ville avoit fait à son frere en le retenant prisonnier. La fin de cette guerre fut la prise & la ruine de cette ville. L'amour qu'il avoit pour la terraire, ou d'autres raisons qu'on ignore, le firent renoncer à sa dignité.

On mit en sa place Pierre Candien. Ce Doge fut tué peu de temps après en combattant contre les corsaires de Narenta qui étoient venus pour attaquer Venise. Jean Badoer fut alors chargé du gouvernement qu'il conserva jusqu'à l'élection de Pierre Tribun.

 ORIGINE DE
VENISE.

 828.

 829.

 837.

 864.

 882.

 887.

ORIGINE DE
VENISE.

888.

L'irruption des Hongrois en Italie pensa devenir funeste aux Venitiens. Quelques-uns de ces étrangers trouverent moyen d'entret dans les Lagunes & firent le ravage dans plusieurs isles. Ils se préparoient à attaquer Venise même, c'est-à-dire Rialte, mais le Doge pourvut à la defense de la ville en la faisant environner de murailles, & en fermant les avenues du grand canal avec des chaînes. Berenger délivra l'Italie de ce fleau, tant par la force de ses armes que par les sommes d'argent qu'il donna aux Hongrois pour les engager à se retirer.

912.

Pierre Tribun eut pour successeur Orfo II. de la famille de Badoer, dont le fils fut élu Evêque de Venise. Le Doge dont l'inclination n'étoit rien moins que guerrière, s'ennuya bien-tôt de sa nouvelle dignité, & se retira dans un Couvent où il finit ses jours.

939.

Pierre Badoer ne lui succéda pas immédiatement. Après celui-ci on élut Pierre Candien II. qui partagea la souveraineté avec son fils. La tyrannie de ce dernier irrita tellement les esprits, qu'on le bannit & le chassa de la ville. Cependant quelques années après il fut rappelé, & on lui remit en main le gouvernement de la République. Il n'usa de son pouvoir que pour exercer de nouvelles violences, & pour chercher les moyens d'opprimer la liberté de ses concitoyens. Le peuple se souleva de nouveau, l'assiégea dans son palais & y mit le feu. Le Doge en étant sorti avec un petit enfant qu'il tenoit entre ses bras, il fut massacré avec cette innocente victime. Le palais ducal, l'Eglise de saint Marc, deux autres Eglises & trois cens maisons furent consumées dans cet incendie.

977.

Pierre Urseole homme entierement adonné à l'oraïson, fut choisi pour succéder à Pierre Candien III. Ses premiers soins furent de faire réparer à ses frais le palais ducal & l'Eglise de saint Marc. Les ravages que les Sarrasins firent sous son gouvernement dans l'Italie, lui donnerent occasion de signaler sa valeur & son humanité. Ces barbares tenoient assiégés Bari & Capoue, & ils se seroient rendus maîtres de ces deux places, si Urseole ne fut venu à bout d'y faire entrer des vivres. Il ne se contenta pas de leur avoir procuré ce secours, il voulut encore les délivrer de ces dangereux ennemis. Les Sarrasins attaqués par la flotte Venitienne, furent battus & mis en fuite. Uniquement occupé de tout ce qui pouvoit être utile à ses citoyens, il n'entreprit rien dont la République ne pût tirer de grands avantages. La gloire qu'il s'étoit acquise au-dedans & au-dehors, ne fut pas capable de l'éblouir & de lui faire perdre de vue le but qu'il s'étoit toujours proposé, je veux dire de l'envie qu'il avoit toujours eue de se consacrer particulièrement à Dieu. Après avoir travaillé avec fruit à donner un meilleur ordre à la République, & avoir apaisé par sa prudence & sa douceur les esprits de ceux qui ne cherchoient qu'à troubler l'Etat, il s'adonna entierement aux exercices de piété, & ne songea plus qu'aux moyens de soulager les pauvres. Il fit bâtir un hôpital où il avoit lui-même soin des malades, & il laissa de gros revenus pour l'entretien de ceux que la misère forçoit à s'y rendre. Enfin par le conseil de Guérin qui étoit passé de France à Venise pour visiter l'Eglise de saint Marc, il renonça à sa dignité & se retira secrètement en Provence pour y passer le reste de ses jours dans la solitude. Il fut universellement regretté, & la République sentit la perte qu'elle venoit de faire.

978.

On lui donna pour successeur Vital Candien IV. Il étoit fils de Candien III. qu'il avoit eu de sa première femme. Animé du désir de venger la mort de son père dont il n'avoit cependant pas lieu d'être content, il se rendit auprès de l'Empereur Othon II. afin de l'engager à déclarer la guerre aux Venitiens. Valdrade seconde femme de Candien III. étoit aussi à la Cour de l'Empereur pour le même sujet. Les Venitiens pour apaiser ce Monarque, crurent devoir nommer pour Chef de la République le fils du Doge qu'ils avoient si inhumainement massacré. En effet Othon consentit à renouveler avec eux le traité qu'il avoit déjà fait. Vital Candien ne conserva sa nouvelle dignité qu'environ seize mois; car étant tombé dangereusement malade, il abdiqua & se retira dans un Monastère.

Tribuno Memo fut ensuite élu Doge. Il y eut de grands troubles dans la République sous le gouvernement de ce Duc. Les Mauroceni & les Caloprini (deux des plus illustres familles de la ville) excités par une haine mutuelle, en venoient souvent aux mains. Les Caloprini se trouvant les plus foibles, eurent recours à l'Empereur Othon qui étoit alors à Verone. Ce Monarque prit leurs intérêts, & les fit rentrer dans leur patrie. Peu de temps après, quatre de la famille des Mauroceni voulant venger la mort d'un de leurs parens, attaquèrent trois des Caloprini & les mirent hors de combat. Cette action renouvela une querelle qui paroissoit assoupie, & causa de nouveaux désordres. Cependant ces troubles furent apaisés par l'autorité du Doge & des principaux Magistrats de la République. Tribuno Memo après avoir gouverné pendant quatorze ans, renonça à sa dignité & voulut finir ses jours dans un Monastère.

Urseole II. fut mis en sa place du consentement unanime du Sénat & du peuple. Sous ce nouveau Duc, la République devint plus florissante qu'elle n'avoit été jusqu'alors. Les Empereurs Bazile & Alexis qui regnoient dans la Grece, permirent aux Venitiens de commercer dans toute l'étendue de leur empire. Ceux-ci contractèrent en même-temps alliance avec les Souverains d'Egypte & de Syrie. Ils firent aussi d'autres traités avec les Princes d'Italie. La puissance des Venitiens étoit déjà si grande que les Peuples de l'Illyrie, de la Dalmatie, de l'Istrie, eurent recours à eux pour les délivrer des corsaires de Narenta qui les avoient attaqués par terre & par mer. Pour les engager à leur fournir le secours qu'ils demandoient, ils consentirent de se donner à eux avec tout ce qu'ils possédoient. La République considérant le grand avantage qui devoit lui revenir de cette guerre, prit aussitôt la résolution d'équiper une flotte considérable afin d'être en état de repousser les corsaires de Narenta, & de se voir par ce moyen en possession de la Dalmatie & de l'Istrie.

Tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition ayant été faits, la flotte s'avança vers la ville de Pola (9) dont les Venitiens prirent possession. Les autres villes suivirent l'exemple de Pola & se rendirent à ceux qu'ils regardoient comme leurs libérateurs. Les Peuples de la Dalmatie ne témoignèrent pas moins de soumission, & parurent recevoir avec plaisir le joug des Venitiens. Les habitans des îles de Curzula & de Lefina refusèrent de se sou-

(9) Ville d'Istrie.

ORIGINE DE
VENISE.

mettre ; mais la première de ces deux îles fut bien-tôt réduite. Lesina se défendit plus long-temps , & donna plus de peine aux Venitiens qui s'en rendirent cependant maîtres malgré la vigoureuse résistance des habitants. Après ces conquêtes les Venitiens' entretenirent sur les terres des Narentaniens, y firent de grands ravages & s'emparèrent de leurs forts & de leurs châteaux. Urseole ayant terminé heureusement cette entreprise , fut reçu en triomphe dans sa patrie , & il fut résolu que lui & ses successeurs porteroient dans la suite le titre de Ducs de Venise & de Dalmatie (10). On envoya des Magistrats pour gouverner au nom de la République, les villes dont on venoit de faire la conquête. Urseole s'étoit acquis tant de gloire dans cette expédition, que l'Empereur Orthon pour témoigner à ce Duc l'estime & l'amitié qu'il avoit pour lui, l'engagea à lui envoyer son fils, à qui il donna le nom d'Orthon lorsque ce jeune Prince reçut la confirmation. Il accorda en même-temps plusieurs privilèges & immunités à la République. Peu de temps après, l'Empereur à son retour de Rome se rendit incognito à Venise, & donna au Duc de nouvelles marques de l'estime qu'il faisoit de lui. Il y avoit déjà vingt-deux ans qu'Urseole gouvernoit la République, lorsque sentant approcher la fin de ses jours, il fit trois parts des biens qu'il possédoit. Il abandonna la première à ses enfans, donna la seconde aux pauvres & destina la troisième pour les spectacles.

1006.

Après la mort Orthon son fils qu'il avoit associé au gouvernement, fut reconnu pour Chef de la République. Fidele imitateur de la conduite de son pere dont il possédoit aussi les bonnes qualités, il gouverna la République avec beaucoup de prudence. La réputation d'Orthon devint si célèbre que Geris Roi de Pannonie lui donna sa fille en mariage, & cette auguste alliance ne contribua pas peu à rendre ce Duc plus respectable aux Venitiens. La première guerre qu'Orthon entreprit, fut contre les habitans d'Adria qui faisoient des courses sur les frontières de l'Etat de Venise. La victoire qu'il remporta fut eux près de l'embouchure du Pô, les obligea de demander la paix que le vainqueur voulut bien leur accorder. Vers ce même-temps Mourcymirus Roi de Croatie faisoit des courses dans la Dalmatie. Orthon, résolu de venger les nouveaux sujets de la République, marcha contre ce Prince & le détruisit entièrement. Mourcymirus s'étant retiré après sa défaite dans l'intérieur de ses Etats, le Doge visita toutes les villes que son pere avoit ajoutées au domaine de la République, & leur fit de nouveau prêter serment de fidélité. Orthon de retour dans sa patrie devint la victime de l'ambition de Flambannicus qui avoit formé contre lui une conjuration, & il fut envoyé en exil dans la Grece la dix-huitième année de son gouvernement.

1014.

* Pierre Centranicus qui fut mis à sa place, donna ses premiers soins à apaiser les troubles qui venoient de s'élever dans la République ; mais l'esprit de sédition s'étoit tellement emparé des citoyens, qu'il ne put venir à bout de son entreprise. Sur ces entrefaites Pepon Patriarche d'Aquilée surprit la ville de Grado & s'en rendit maître. Il ne jouit pas long-temps de cette conquête ; car il en fut bien-tôt chassé par les Venitiens, & Ursus

(10) Justiniani Hist. de Venise.

frère d'Othon fut rétabli dans le Siège que le Pape avoit déclaré être la Metropole de Venise. Ursus, à ce qu'on rapporte, souleva le peuple contre Centranicus qui fut saisi & envoyé en exil. Ursus prit alors le gouvernement de la République à dessein de le remettre entre les mains de son frère ; mais ayant appris que ce Prince étoit mort, il se démit de l'administration des affaires. Dominique Ursuele s'empara alors de la souveraine autorité. Les factions qui s'éleverent contre lui, l'obligerent bien-tôt à renoncer à la nouvelle dignité, & même à s'exiler volontairement à Ravenne pour mettre ses jours à l'abri de la fureur du peuple.

Dominique Flambannicus auteur de l'exil du Duc Othon, fut alors élu Doge par le consentement unanime du peuple. L'Archevêque de Grado pendant son gouvernement l'avoit fait déclarer ennemi de la patrie, & il avoit été contraint de sortir de la ville ; mais il y étoit rentré après l'abdication de ce Prélat. Résolu de venger l'injure qu'il avoit reçue, il porta le peuple à donner un decret pour bannir à perpétuité de la ville la famille des Ursueles, à qui la République avoit tant d'obligations. Ce Duc fit aussi faire un nouveau reglement par lequel on ordonna que les Doges ne prendroient plus des Collegues dans la suite. Ce Prince mourut après avoir gouverné la République pendant dix ans.

On lui donna pour successeur Dominique Contarin qui fut obligé de marcher en Dalmatie pour soumettre la ville de Zara qui s'étoit révoltée. Sur ces entrefaites, le Patriarche d'Aquilée se rendit pour la seconde fois maître de Grado. Les Venitiens avant que de prendre les armes, s'adressèrent au Souverain Pontife qui obligea Pepon à rendre cette ville aux Venitiens.

Dominique Contarin étant mort, les suffrages se réunirent en faveur de Dominique Silvio. Cette élection eut plusieurs circonstances qui la distinguèrent des autres. Le Doge fut élevé sur les épaules des principaux Electeurs, qui, l'ayant ainsi montré au peuple, le porterent jusqu'à la barque dans laquelle il devoit être transporté à Venise. Il trouva sur le rivage de cette ville, le Clergé qui étoit venu processionnellement au devant de lui. Lorsqu'il fut dans l'Eglise de S. Marc, où il étoit entré pieds nus par humilité, il y reçut l'étendard de la ville, & cette cérémonie qui se pratiqua pour la première fois en cette occasion, s'observa dans la suite à l'installation des autres Doges. Les conquêtes des Normans dans la Calabre, la Pouille & la Sicile, obligerent l'Empereur de Constantinople d'avoir recours aux Venitiens pour chasser ces étrangers de l'Italie. Les Grecs joints aux Venitiens, eurent d'abord de grands avantages contre les Normans, qu'ils battirent sur mer. Ces étrangers ayant équipé une nouvelle flotte attaquèrent les Grecs pendant l'absence des Venitiens, & remportèrent sur eux une victoire complète. La puissance de Nicéphore étant abbatue, & Alexis étant monté sur le trône de Constantinople, les Venitiens envoyèrent leur flotte au secours de ce dernier. Ils présentèrent de nouveau la bataille aux Normans, mais ils ne furent pas aussi heureux qu'ils l'avoient été la première fois ; car ils furent entièrement défaits. Les Venitiens irrités par ce mauvais succès, en rejeterent la faute sur le Doge & le déposèrent. Quelques

ORIGINE DE
VENISE.

1034.

1044.

1058.

1072.

Historiens prétendent que la déposition de ce Duc est fautive, & ils soutiennent qu'il étoit encore revêtu de la dignité de Doge lorsqu'il mourut.

On lui donna pour successeur Vital Falieri. Ce Doge eut à peine l'administration de la République qu'il songea à en affermir la puissance, & à lui assurer la conquête qu'il avoit faite en Dalmatie & en Ilirie. Il envoya pour cet effet des Ambassadeurs à Constantinople pour obtenir de l'Empereur Alexis de nouveaux titres de possession. Pour reconnoître la faveur qu'il avoit reçue de l'Empereur, il joignit ses troupes aux siennes contre les Normans; mais le succès de cette guerre ne fut pas heureux.

1086.

Après la mort de ce Doge, Vital Michel fut mis en sa place. La guerre que les Princes Chrétiens étoient alors résolus de porter en Palestine pour faire la conquête de la Terre-Sainte, ne permit pas aux Venitiens de rester dans l'inaction. Animés du même zèle que tous les Princes de l'Europe, ils équipèrent une nombreuse flotte pour transporter les troupes destinées à cette expédition. Elles eurent grande part aux succès des Croisés, & elles retournèrent dans leur patrie chargées du butin considérable qu'elles avoient fait sur les Mahometans. Elles ravagèrent ensuite toutes les côtes de la Calabre & de la Pouille, & se rendirent maîtresses de Brindes. Vers ce même temps les Venitiens fournirent du secours à Mathilde pour la remettre en possession du Ferrarois. Cette Princesse en reconnaissance de ce que la République de Venise avoit fait pour elle, accorda plusieurs exemptions aux Venitiens qui s'établirent à Ferrare ou qui commerceroient dans cette ville.

1101.

Ordelafo Falieri, successeur de Vital Michel, suivit l'exemple de ce Doge, & envoya des troupes pour soutenir Baudouin sur le trône de Jérusalem. Les Venitiens n'acquiescèrent pas moins de gloire dans cette seconde expédition qu'ils en avoient eue dans la première. Les troupes Venitiennes étoient à peine de retour de la Palestine, que le Doge entreprit la guerre contre les Padouans au sujet des limites des deux Etats. La victoire complète qu'il remporta sur ses ennemis, termina promptement cette guerre à l'avantage de la République. Les Padouans consternés de leur défaite, implorèrent le secours de l'Empereur Henri IV. (V.) qui étoit à Verone. Ce Monarque ne voulant pas refuser les Padouans, engagea les Venitiens à lui envoyer des Ambassadeurs, afin qu'il prit connoissance du sujet de cette guerre. Après avoir écouté les raisons des uns & des autres, il leur représenta qu'ayant la même origine, ils devoient vivre en bonne intelligence, oublier leurs injures réciproques, & mettre bas les armes. Les sages remontrances de l'Empereur eurent tout l'effet qu'il en avoit espéré, & la paix fut rétablie entre ces deux peuples. Les Venitiens reçurent de ce même Prince plusieurs privilèges qui contribuèrent à la gloire & à l'utilité de la République. En considération des grâces qu'ils venoient d'obtenir de Henri, ils convinrent de donner tous les ans à ce Prince un manteau d'étoffe d'or, comme un monument éternel des privilèges qui leur avoient été accordés.

Vers ce même-temps, la République fut affligée de plusieurs fléaux. Un incendie considérable détruisit la plus grande partie de la ville de Venise : La ville de Malamocco après avoir éprouvé le même malheur, eut beaucoup à souffrir d'une inondation qui y causa de grands ravages. Les Venitiens étoient

étoient à peine délivrés de ces maux, qu'ils apprirent que la ville de Zara s'étoit revoltée, & avoit passé sous la puissance de Caloman Roi de Hongrie. Ordelaflo craignant que toute la Dalmatie ne secouât le joug, équipa promptement une flotte, & alla mettre le siège devant Zara. Caloman de son côté envoya des troupes pour secourir une ville qui s'étoit donnée à lui. Les Venitiens alletent à la rencontre des Hongrois, leur livrèrent bataille & les mirent en fuite. Cette victoire obligea la ville de Zara à implorer la clémence du vainqueur, & toute la Dalmatie rentra de nouveau sous l'obéissance des Venitiens. Le Doge animé par ces succès, s'avança jusques dans la Croatie, où il remporta des avantages considérables. En mémoire de ces conquêtes, les Doges prirent le titre de Princes de Croatie. Ordelaflo retourna triomphant à Venise, où il conduisit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouverent plusieurs Princes. Les grands succès des Venitiens dans la Dalmatie n'empêcherent pas cette Province de se révolter de nouveau, ce qui obligea le Doge à se rendre une seconde fois en ce pays. Il n'y resta pas long-temps dans l'inaction, & attaqua les Hongrois qui soutenoient la révolte des habitans de cette Province. Ce combat fut en même-temps funeste à la République & au Doge; car celui-ci ayant été tué dans l'action, les Venitiens prirent aussi-tôt la fuite, & se retirèrent en désordre dans la ville de Zara. La nouvelle de cette défaite abbatit si fort les esprits, qu'on étoit prêt à abandonner les conquêtes qu'on avoit faites en Dalmatie. Cependant on prit la résolution d'envoyer des Ambassadeurs à Caloman pour lui demander la paix, ou du moins une trêve: cette dernière fut accordée pour cinq ans.

Dominique Michel élu Doge après la mort d'Ordelaflo, donna ses premiers soins à la guerre de Palestine, il fit charger plusieurs vaisseaux de toutes sortes de munitions pour l'armée Chrétienne. Il s'y rendit ensuite lui-même, & eut la plus grande part à la prise de la ville de Tyr, dont on lui céda la troisième partie, ainsi que des autres conquêtes qui furent faites, comme on en étoit convenu. Calojean Empereur de Constantinople jaloux des succès des Croisés, & sur-tout ennemi déclaré des Venitiens, prit la résolution d'attaquer ces derniers, & couvrit la mer de ses vaisseaux. Michel informé des desseins de l'Empereur, quitta la Syrie & ravagea l'île de Rhodes. Chio, Samos, Lesbos, Paros & les autres îles de l'Empire de Constantinople eurent le même sort. Il entra ensuite dans le Peloponèse (la Morée) où il s'empara de la ville de Modon. De-là il passa en Dalmatie pour y soumettre les villes qui s'étoient revoltées à l'infatigation des Hongrois. Vainqueur de tant de peuples, il ramena dans sa patrie son armée triomphante. On rapporte que pendant que ce Prince étoit en Syrie, il fit faire une monnoye de cuir pour payer les troupes, les assurant qu'il échangeiroit ces pieces en monnoye d'or ou d'argent dès qu'il seroit de retour à Venise; ce qui fut exécuté avec toute l'exactitude possible. Michel ne survécut pas long-temps à tant d'exploits, & ce Prince étant mort, on élut pour Doge Pierre Polani.

Les efforts que ceux de Pesaro & de Ravenne faisoient pour soumettre la ville de Fano, l'obligerent à avoir recours aux Venitiens qui la prirent sous leur protection, à condition qu'elle payeroit un tribut annuel. Peu

de temps après, les Venitiens eurent une guerre plus considérable contre les Pisans qui vouloient leur disputer l'Empire de la mer. Cette guerre qui fut longue & dont les événemens furent beaucoup variés, fut enfin terminée par la médiation du Pape. Les Venitiens ne restèrent pas long temps tranquilles; ils eurent de nouveaux démêlés avec les habitans de Padoue, & il y eut un combat très-sanglant dans lequel ces derniers furent vaincus. Les Venitiens usèrent cependant de clémence avec les vaincus, & remirent en liberté ceux qui avoient été faits prisonniers dans le combat.

Les hostilités que Roger Roi de Sicile commit dans la Grece, obligèrent l'Empereur Emanuel de demander du secours aux Venitiens. Polani se mit aussitôt en mer avec une flotte considérable; mais à peine étoit-il au milieu de sa course que la maladie le força de retourner à Venise. Son frere & son fils furent alors chargés du commandement de la flotte qui fit voile vers l'isle de Corfou. Après y avoir taillé les ennemis en pieces, ils firent rentrer cette isle sous la puissance de l'Empereur de Constantinople. Ils passèrent ensuite en Sicile, & les ravages qu'ils firent sur les côtes contraignirent Roger à abandonner ses conquêtes dans la Grece pour secourir ses Etats.

1147.

Peu de temps après Polani mourut, & on éleva à la dignité de Doge Dominique Morosini. Les habitans d'Ancone infestoient alors le Golfe Adriatique par leurs pirateries, & incommodoient fort les Venitiens. Le Doge envoya contre eux quelques vaisseaux pour leur donner la chasse. Il y eut un combat très-vif entre les Venitiens & les Pirates qui tourna à l'avantage des premiers. Le Chef des ennemis fut pris & suspendu à un gibet. Vers ce même-temps, le Doge fit bâtir vis-à-vis l'Eglise de S. Marc une tour très-élevée, d'où l'on découvroit une grande étendue de mer & de pays. Les Venitiens vainqueurs des habitans d'Ancone se virent bien-tôt dans la nécessité de supporter une nouvelle guerre contre ceux de Pola & des autres villes de l'Istrie, qui ravageoient les côtes de l'Etat de Venise. On vint facilement à bout de les soumettre, & pour les punir de leur rébellion on leur imposa un tribut. Morosini après avoir gouverné la République avec beaucoup de gloire, mourut & eut pour successeur Vital Michel II.

1156.

1159.

Le Schisme qui regnoit alors dans l'Eglise au sujet du Pape Alexandre III. & de l'Anti-Pape Victor IV. devint funeste aux Venitiens, qui reconnoissoient Alexandre pour légitime Pontife. L'Empereur Frederic surnommé Barberousse qui avoit pris le parti de l'Anti-Pape, suscita une guerre considérable aux Venitiens. Les habitans de Padoue, de Vicence, de Verone & de Ferrare, pour suivre les intentions de l'Empereur, attaquèrent les Venitiens & se rendirent maîtres de quelques places. Le Doge leva aussitôt des troupes & marcha à la rencontre des confédérés, qui n'ayant pas jugé à propos d'attendre l'armée Venitienne, se retirèrent promptement après avoir détruit les villes dont ils s'étoient rendus maîtres. Le Doge ne voyant plus paroître d'ennemi, entra dans le Ferrarois où il mit tout à feu & à sang. Les Venitiens étoient à peine sortis de cette guerre, qu'ils se virent attaqués par Ulric Patriarche d'Aquilée leur plus grand ennemi. Ce Prélat s'étant rendu maître de Grado, se retiroit avec le butin

qu'il avoit fait dans cette ville lorsqu'il fut surpris par l'armée Venitienne. On lui enleva tout ce qu'il emportoit, & il fut conduit prisonnier à Venise avec douze Chanoines & un grand nombre d'autres personnes. On ne leur rendit leur liberté qu'aux conditions que le Patriarche enverroit tous les ans un taureau & douze sangliers en mémbrane de cette victoire. Ces animaux furent tués dans la place publique en présence du Doge, des Sénateurs & du peuple, & la coutume s'est conservée depuis ce temps-là de courir le taureau pendant le carnaval (11).

Les Venitiens délivrés de tous ces ennemis, se trouvant bien-tôt exposés aux entreprises d'un ennemi beaucoup plus dangereux, Emanuel Empereur de Constantinople leur envoya des Ambassadeurs pour leur demander des secours par terre & par mer contre Guillaume Roi de Sicile. Quelques Historiens prétendent que l'Empereur Grec avoit fait un traité secret avec le Roi de Sicile à qui il avoit offert sa fille en mariage, & qu'il n'avoit demandé des troupes aux Venitiens contre son futur gendre qu'afin de faire tomber sur la République toutes les forces de la Grece & de la Sicile. Quoiqu'il en soit, les Venitiens qui avoient fait un traité avec Guillaume, représentèrent aux Ambassadeurs de l'Empereur qu'ils ne pouvoient le violer, & que ce Prince ne devoit pas trouver mauvais qu'ils gardassent la foi qu'ils avoient donnée. Comme il y avoit tout lieu de craindre que l'Empereur irrité de ce refus, ne commît quelques hostilités contre la République, le Senat ordonna à tous les Venitiens qui exerçoient le commerce dans les différentes villes de Grece, de retourner promptement dans leur patrie. Ce qu'on avoit prévu ne tarda pas à arriver : Emanuel envoya une flotte en Dalmatie, & se rendit maître de Corfou, de Raguse & de plusieurs autres places. Il eut soin cependant de publier qu'il n'avoit eu d'autres desseins en faisant ces conquêtes, que de forcer les Venitiens à renouveler avec lui l'ancienne amitié. Il envoya pour cet effet des Ambassadeurs au Senat par le ministère desquels il promit de rendre à la République toutes les villes de Dalmatie dont il s'étoit emparé, à condition qu'elle continueroit à commercer dans toute l'étendue de l'Empire. Les Venitiens flattés de ces promesses, donnerent dans le piège que l'Empereur leur tendoit, & l'avidité du gain l'emportant sur la prudence, un nombre considérable de ces Républicains se repandirent bien-tôt dans toutes les villes de la Grece. On envoya en même-temps des Ambassadeurs à Emanuel pour faire un nouveau traité d'alliance. Ce Prince abusant de la crédulité des Venitiens, fit arrêter tous ceux qui se trouverent dans ses Etats, & leur enleva leurs vaisseaux avec tout ce qu'ils possédoient (12). Les Ambassadeurs de la République informés de la perfidie de l'Empereur, sortirent en diligence des terres de la domination de ce Monarque, & firent sçavoir au Senat ce qui s'étoit passé. Une nouvelle si peu attendue consterna le peuple; mais on songea bien-tôt aux moyens de prendre vengeance d'un si sanglant outrage. Une flotte composée de cent vaisseaux ou galeres, équipée avec toute l'ardeur & la diligence possible, parut en peu de temps sur les côtes de Dalmatie où elle s'empara de Spalatro, de Raguse & de plusieurs autres places

(11) Justiniani.

(12) Idem.

dont les Grecs s'étoient rendus maîtres. Après cette expédition, Michel ayant reçu de nouveaux renforts de l'Esclavonie & de la Croatie, s'avança jusqu'à Negrepon. Le Gouverneur de cette isle hors d'état de résister à de si grandes forces, eut recours à la ruse pour se tirer de l'embarras où il étoit, & demanda une entrevue avec le Doge. Il lui conseilla d'envoyer des Ambassadeurs à Emanuel, qu'il assuroit être disposé à faire la paix. Michel ne soupçonnant point le dessein du Gouverneur Grec, chargea deux personnes de considération de se rendre à la Cour de Constantinople pour y traiter de la paix. Cependant il réduisit sous sa puissance l'isle de Chio, & comme l'hiver approchoit, il résolut d'y attendre l'arrivée de ses Ambassadeurs, & passa tout ce temps sans faire aucune entreprise contre l'Empereur. Ce délai lui devint funeste: la peste se mit dans son armée, & Emanuel après avoir longtemps amusé les Ambassadeurs de la République, les renvoya sans rien terminer. Les troupes ainsi maltraitées par la maladie contagieuse, retournerent dans leur patrie. Venise se ressentit bien-tôt des effets de la peste qui fit périr un grand nombre des habitans. Tant de maux consécuteurs irritèrent le peuple, & le portèrent à se soulever contre le Doge qu'il regardoit comme l'auteur de son infortune. Michel fit tout ce qu'il put pour arrêter la sedition, mais comme il parcouroit la ville avec ses gardes, il reçut une blessure dont il mourut peu de temps après.

1173.

L'administration de la République fut alors confiée à onze personnes qui étoient en même-temps chargées de l'élection du Doge. Ils offrirent d'abord la souveraine autorité à Aurio Malipiero; mais celui-ci l'ayant refusée, il leur conseilla de choisir pour Doge Sebastien Ziani, homme fort riche & qui étoit alors âgé de soixante & dix ans. La ville se ressentit bien-tôt de ses largesses par les differens édifices qu'il fit construire à ses frais. Cependant l'Empereur de Constantinople toujours ennemi des Venitiens, ne cherchoit que les moyens de leur nuire, & engagea les habitans d'Ancone à faire de nouvelles courses sur la mer Adriatique. Quelques avantages remportés sur eux les forcèrent à rester tranquilles.

Les dépenses que ces guerres occasionnerent aux Venitiens, épuisèrent tellement leurs finances, qu'ils avoient besoin d'une longue paix pour se remettre. Pendant qu'on travailloit à faire un traité avec l'Empereur Grec, le Schisme qui s'étoit élevé dans l'Eglise au sujet d'Alexandre III. & de l'Anti-Pape Victor, engagea les Venitiens dans une nouvelle guerre. Le Pape Alexandre fuyant les persécutions de Frederic Barberousse Empereur d'Occident, se retira secrètement à Venise comme dans un asyle assuré. Les Venitiens pour témoigner leur zèle au Pontife, envoyèrent des Ambassadeurs à Frederic pour le porter à faire la paix avec le Pape. Frederic refusa d'écouter aucune proposition, & menaça même les Venitiens s'ils ne lui remettoient le Pontife entre les mains. Le Doge déterminé à soutenir les intérêts d'Alexandre III. & à le défendre contre les entreprises de l'Empereur, se prépara à la guerre. Frederic pour forcer les Venitiens à abandonner le parti du Pape, envoya son fils Orthon (13) avec une flotte considérable sur les côtes de l'Istrie. Le Doge ne tarda pas à l'y joindre, &

(13) D'autres Historiens veulent que ce fût Henri autre fils de ce Prince.

après un sanglant combat la victoire demeura aux Venitiens. Cette nouvelle causa une si grande joye au Pape, que ce Pontife s'étant rendu au bord de la mer pour y recevoir le Doge qui revenoit victorieux, lui mit un anneau au doigt, & fit la cérémonie de lui faire épouser la mer. C'est depuis ce temps que cet usage s'est conservé. La défaite de la flotte Impériale, & les troubles d'Allemagne rendirent l'Empereur plus traitable. Après les premières propositions de paix, il consentit à une entrevue avec le Pape. Elle se fit à Venise avec toute la pompe possible, & les deux Souverains se retirèrent fort satisfaits l'un de l'autre. Tels furent les principaux événemens qui arrivèrent sous le gouvernement de Ziani.

Ce Prince étant mort, on lui donna pour successeur Aurio Malipiero ou Mastropetro. La révolte de Zara mit les Venitiens dans la nécessité d'armer de nouveau contre elle. Pendant qu'on étoit occupé à cette guerre, les Chrétiens firent une nouvelle expédition en Syrie où la flotte Venitienne resta trois ans. Les affaires de Dalmatie n'étoient point encore terminées, & le Roi de Hongrie étoit toujours maître de Zara. La mort de Mastropetro l'empêcha de reprendre cette place, & la gloire de cette conquête étoit réservée à Henri Dandolo son successeur.

Ce Doge fit d'abord la guerre contre les Pisans, qui à leur retour de Syrie étoient entrés dans le Golfe Adriatique, & s'étoient rendus maîtres de Pola ville de l'Istrie. Les Pisans furent entièrement défaits, & on détruisit les fortifications de Pola afin que cette place ne leur servit plus de retraite. Les Chrétiens songeoient alors à une nouvelle croisade, & ils engagèrent les Venitiens à fournir des vaisseaux pour le transport des troupes & des munitions de guerre & de bouche. L'argent manquoit cependant pour une si grande expédition; mais les Venitiens offrirent des sommes considérables aux conditions que les Croisés joindroient leurs forces à celles de la République, pour reprendre sur le Roi de Hongrie les places dont il s'étoit emparé dans l'Istrie. On fit voile d'abord de ce côté-là, & la ville de Zara ainsi que les autres places ne pouvant résister à tant de forces, rentrèrent sous la domination de la République. Dandolo après avoir ainsi étendu l'Empire des Venitiens, suivit les Croisés, qui profitant des troubles dont Constantinople étoit alors agité, se rendirent maîtres de cette ville, & y fondèrent l'Empire Latin. Dandolo étoit encore à Constantinople lorsqu'il mourut.

Pierre Ziani son fils fut mis à sa place. L'Empire de Constantinople étoit alors partagé entre ceux qui avoient contribué à en faire la conquête. Les Venitiens qui en possédoient une part considérable, voulurent avoir un Magistrat dans la ville de Constantinople pour prendre les intérêts de leurs concitoyens qui s'étoient établis dans cette ville. Ils envoyèrent un règlement par lequel on décida que ceux qui feroient de nouvelles conquêtes, les conserveroient non-seulement pour eux; mais encore pour leurs descendants. Un grand nombre de Venitiens animés par ce règlement, se repandirent de tous côtés, & bien-tôt les Cyclades, l'Eubée, Micon, Athènes, Corinthe, Argos & toute la Morée passèrent sous la puissance de divers Seigneurs. Le Senat pour les maintenir dans leurs nouvelles possessions, envoya sur les côtes de la Grece une flotte, qui étant entrée dans la Morée,

REPUBLIQUE
DE VENISE.

1178.

1191.

Conquêtes des
Venitiens dans
la Grece.

1205.

s'empata de Modon, de Coron, villes qui étoient occupées par des Pirates. Corfou eut bien-tôt le même sort, & on y fit passer un grand nombre de citoyens tant de la Noblesse que du Peuple. La conquête de Candie fut alors résolue, mais elle ne fut pas terminée sans une grande effusion de sang.

Tant de succès excitèrent la jalousie des Genoïs, & les portèrent à engager Henri Comte de Malthe à se joindre à eux pour chasser les Venitiens de l'isle de Candie. Henri gagné par les sollicitations des Genoïs, attaqua les Venitiens avec tant d'avantage, que peu s'en fallut qu'ils ne fussent obligés d'abandonner entièrement cette isle. L'arrivée de Regnier Dandolo que le Senat avoit envoyé pour soumettre les Grecs, fit changer les choses de face. Le Comte de Malthe fut contraint de se retirer, & les Grecs reconurent de nouveau la domination de la République. La force avoit obligé les habitans à plier sous le joug qu'on leur avoit imposé; mais ils n'en cherchoient pas moins l'occasion de le secouer. Leurs fréquentes révoltes dévoiloient assez leurs sentimens, & devinrent funestes à Dandolo, qui fut percé d'une flèche lorsqu'il vouloit appaiser une de ces émeutes. Le Senat informé de la mort de ce Général & du caractère inquiet des Grecs, envoya une colonie dans cette isle, à dessein de les forcer à rester tranquilles.

Les Genoïs n'ayant pu de ce côté-là causer du dommage aux Venitiens, troublèrent la navigation par le grand nombre de vaisseaux, dont ils couvrirent la mer. La victoire que la flotte de la République remporta sur eux près de Drepane, les mit dans l'obligation de demander la paix qui leur fut accordée. Les Venitiens n'en jouirent pas long-temps, & ils eurent bientôt à soutenir contre les habitans de Padoue, une guerre considérable qui étoit occasionnée par un sujet assez léger. Les habitans de Trevisé voulant représenter une attaque simulée d'un petit fort qu'ils avoient construit dans la place publique, avoient invité les peuples voisins à assister à ce spectacle. Il s'y trouva un grand nombre de Venitiens & de Padouans. Plusieurs jeunes Venitiens portant l'étendard de la République, s'étoient avancés jusqu'à la porte de ce petit fort, lorsque les padouans excités par la jalousie, se jetterent sur cette petite troupe, lui arrachèrent son étendard & le déchirèrent en pieces. Les Venitiens irrités de cette action mirent l'épée à la main, & il y auroit eu un combat très-sanglant entre les deux partis, si les Magistrats de Trevisé n'eussent employé tous leurs soins pour appaiser le tumulte. Telle fut la cause de la guerre que les Venitiens déclarerent aux Padouans. Ceux-ci s'étant joints aux habitans de Trevisé, furent les premiers en campagne & firent des courses sur les frontieres des Etats de la République. Les Venitiens marcherent à leur rencontre, & les ayant trouvés près de la Tour Bibiana, il leur livrerent bataille & remporterent sur eux une victoire complete qui fut suivie de la paix.

Cependant la puissance des Venitiens augmentoit considérablement dans la Grece, tant par les conquêtes qu'ils y faisoient que par la soumission volontaire des Gouverneurs de quelques places. Toutes ces nouvelles possessions, en étendant la domination des Venitiens, les forçoient à avoir toujours des troupes sur pied pour maintenir leurs nouveaux sujets dans le devoir, & les empêcher de se soustraire à leur obéissance. Les habitans de

Candie faisoient sur-tout de continuel efforts pour recouvrer leur liberté; & leurs fréquentes révoltes mirent pendant près de cent soixante ans les Venitiens dans la nécessité de faire la guerre dans cette isle. La rébellion de quelques Seigneurs Grecs qui s'étoient emparés de deux fortes places de l'isle de Candie, obligea Jacques Tiepolo son Gouverneur pour les Venitiens, à appeler à son secours Sanuto qui étoit dans l'Archipel. Les rebelles furent bien-tôt soumis; mais l'ambition de Sanuto causa de nouveaux troubles dans l'isle. Résolu de se servir de ses forces pour se rendre Souverain de Candie, il attaqua le Gouverneur & le contraignit à sortir de sa capitale. Le Senat informé de ce qui se passoit, envoya à Tiepolo des troupes, par le moyen desquelles il chassa Sanuto, ce qui rétablit pour lors la tranquillité dans l'isle.

Quelque-temps après Ziani étant mort, Jacques Tiepolo qui étoit de retour à Venise fut élu Doge. Pendant l'administration de ce Prince, il y eut de grands mouvemens dans l'isle de Candie, & il s'éleva plusieurs factions contre les intérêts de la République; mais les Gouverneurs qu'on y envoya vinrent à bout de les dissiper en employant tantôt la douceur tantôt la force suivant les circonstances. Ce n'étoit pas seulement de ce côté-là que les Venitiens étoient occupés: les entreprises du Roi de Hongrie dans la Dalmatie & la révolte de Zara, attirèrent leurs armes dans ces contrées; mais quelques avantages remportés contre les Hongrois & les rebelles, firent rentrer la Dalmatie sous leur pouvoir. L'Italie n'étoit cependant pas plus tranquille, & la guerre que l'Empereur Frederic II. y avoit portée, avoit mis les Venitiens dans l'obligation de se joindre à la ligue qui s'étoit formée contre ce Monarque. Tels furent les principaux événemens qui se passèrent sous le regne de Tiepolo.

Ce Prince étant mort, on lui substitua Marin Morosini. Les excès qu'Eccelinus Azolin soutenu par Frederic II. commettoit dans la ville de Padoue dont il s'étoit rendu le tyran, lui avoient attiré la haine de tous les Princes d'Italie. Les Venitiens engagés par le Pape à faire la guerre à cet aventurier, l'attaquèrent & le poursuivirent sans relâche, & enfin défirent entièrement ses troupes dans un combat où il fut blessé mortellement. La mort d'Azolin rendit la liberté à plusieurs villes qui avoient gemi pendant trente-quatre ans dans l'oppression. Le Pape en reconnaissance des services que les Venitiens lui avoient rendus, accorda au Primicier de S. Marc & à ses successeurs, le droit de porter la mitre & la croix. Peu de temps après Morosini mourut, & on lui donna pour successeur Regnier Zeno.

* Sous le gouvernement de ce Doge, la République eut à soutenir en Syrie une guerre considérable contre les Genoïs. Ces deux peuples après la conquête de la Terre-Sainte à laquelle ils avoient contribué, avoient eu leur part des villes qu'on avoit enlevées aux Musulmans. Chacun y avoit son quartier particulier, & un Chef qui ne commandoit qu'à ceux de sa nation. La ville de Prolemais étoit partagée entre les Venitiens, les Genoïs & les Pisans. L'Eglise principale de cette place devoit être en commun à ces trois nations; mais les Genoïs voulurent de leur propre autorité en exclure les Venitiens. L'affaire fut portée au Pape Alexandre IV. & ce Pontife décida que les trois nations auroient le même droit dans cette Eglise. Les

1228.

1248.

1252.

1258.

Genois soutenus de Philippe de Montferrat, méprisèrent les ordres du Pape & se retranchèrent dans l'Eglise comme dans une forteresse, tandis que Philippe étoit occupé à chasser les Venitiens de toute la Syrie. La République ne tarda pas à prendre vengeance de cet affront, & ayant fait un traité avec Mainfroi Roi de Sicile, elle fit partir une flotte pour la Palestine. Lorsque les Venitiens furent arrivés à Ptolemaïs, ils s'emparèrent des vaisseaux Genoïs, entrèrent en vainqueurs dans la ville, & détruisirent l'Eglise dont leurs ennemis s'étoient rendus maîtres. Cette nouvelle engagea la République de Gênes à équiper une flotte pour l'envoyer contre les Venitiens, qui de leur côté avoient fait de nouveaux préparatifs pour s'opposer aux Genoïs. Les deux flottes se rencontrèrent en pleine mer, & se livrèrent un combat très-sanglant, dont l'avantage resta aux Venitiens. Ceux-ci poursuivirent leur route vers Ptolemaïs, où ils ruinèrent tout ce qui appartenoit aux Genoïs, dont deux mille furent faits prisonniers. Ce succès fut suivi de deux autres victoires que la flotte Venitienne remporta sur celle de Gênes, la première dans les environs de Tyr, & la seconde près de l'île de Candie. Cependant par l'entremise du Pape il y eut une trêve entre les deux Républiques, & les prisonniers Genoïs furent remis en liberté. La trêve fut mal observée, & il y eut souvent de petits combats entre les vaisseaux des deux Républiques.

Sur ces entrefaites Michel Paleologue avoit surpris la ville de Constantinople, & les Latins en avoient été chassés. Les Venitiens seroient peut-être venus à bout de la reprendre, si les Genoïs n'eussent fourni du secours à l'Empereur Grec. Ce Prince maître de la capitale de l'Empire d'Orient, fit d'inutiles efforts pour rentrer en possession des places dont les Venitiens s'étoient emparés. Les dépenses que ces guerres continuelles avoient occasionnées, mirent le Senat dans la nécessité de lever un impôt sur le peuple. Cette nouveauté excita une sédition si considérable, que le Doge & les Senateurs coururent risque de la vie. Elle fut enfin apaisée, & les auteurs de ces troubles furent punis du dernier supplice.

1268.

Ce fut vers ce temps-là que Zeno mourut. Laurent Tiepolo fut alors revêtu de la dignité de Doge. La guerre continuelle que les Venitiens & les Genoïs se faisoient dans la Terre-Sainte, nuisoit aux affaires des Chrétiens. Clément IV. voulut travailler à reconcilier ces deux peuples; mais toutes ses peines furent inutiles. Le Roi de France tenta vainement la même chose, & n'ayant pu obtenir que ces deux Républiques rivales fissent entr'elles un accommodement solide, il les engagea à signer une trêve.

La famine que les Venitiens éprouverent, les força d'aller acheter des grains dans la Pouille & la Sicile; mais n'en ayant pu obtenir, ils eurent recours à leurs voisins. Cette démarche ne fut pas plus heureuse, & les Venitiens irrités de ces refus firent une ordonnance par laquelle on contraignit tous les peuples qui voudroient commercer dans le Golfe de Venise, à payer un tribut à la République. Ce règlement attira de nouveaux ennemis à la République: Les Bolois firent savoir au Senat que si on n'abolissoit cette ordonnance, ils seroient obligés de prendre les armes pour rendre la mer libre à tous les négocians. Les Venitiens ne furent point effrayés de ces menaces, & refusèrent d'accorder l'abrogation de cette loi. Les Bolois ne tardèrent

tardèrent pas à prendre les armes, & commirent plusieurs hostilités contre les Venitiens. Ceux-ci ne restèrent pas long-temps tranquilles, & ils se mirent bien-tôt en campagne. La fortune favorisa long-temps les Bolois, mais ils furent enfin vaincus. On parla alors de paix, & elle fut conclue aux conditions que les Bolois seroient exempts de payer aucun droit, & qu'ils auroient la navigation libre. Les habitans de la Marche d'Ancone vouloient entreprendre la guerre pour le même sujet, ils en faisoient déjà les préparatifs lorsque le Pape les engagea à rester tranquilles. Pendant que ces choses se passoient en Italie, il y avoit de grands mouvemens dans la Grece. Les Gouverneurs de Negrepont firent une entreprise sur la partie de l'Asie mineure qui appartenoit à Paleologue. Ce Prince se rendit bien-tôt dans ce pays avec une flotte, & battit les Venitiens qui étoient venus au secours de ces Gouverneurs. L'Empereur Grec qui avoit sans doute des raisons de ménager les Venitiens, renvoya les prisonniers, & fit un traité de paix pour cinq ans avec la République.

Jacques Contarini élu Doge après la mort de Laurent Tiepolo, pensa être obligé de recommencer la guerre contre les Genoïs, qui avoient enlevé un vaisseau Venitien chargé de riches marchandises. Cette affaire n'eut cependant pas de suite, la République de Genes ayant donné satisfaction à celle de Venise. Les troubles qui s'élevèrent dans l'Istrie, ne furent pas si facilement terminés. On fut obligé d'envoyer une flotte dans le pays, pour faire le siège de Capo-d'Istria qui s'étoit révoltée. Cette ville se voyant pressée par terre & par mer, eut recours au Patriarche d'Aquilée qui leva des troupes en diligence dans le Frioul & la Carniole; mais comme elles étoient mal disciplinées, elles ne purent tenir contre les Venitiens, & furent bientôt contraintes d'abandonner l'Istrie. La ville n'ayant plus de secours à espérer demanda à capituler, & toute la Province rentra sous la domination de la République.

Les Venitiens délivrés de cette guerre, en entreprirent une autre contre les habitans d'Ancone, qui, irrités contre l'ordonnance qui avoit été rendue au sujet des droits que la République vouloit exiger, causoient aux Venitiens tout le dommage possible. On arma contre'eux, & après divers succès qui furent variés, les habitans d'Ancone furent entièrement vaincus & forcés à demander la paix. On ne leur accorda qu'à condition qu'ils reconnoissent les Venitiens comme souverains de la mer Adriatique.

Contarini accablé de vieillesse mourut quelque-temps après. On mit en sa place Jean Dandolo qui étoit alors en Illyrie. Ce fut sous ce Prince que l'on commença à battre la monnoye d'or, qui a pris de ce Duc le nom de ducat. Les peuples de l'Istrie toujours rebelles, ne cessoient de donner de nouvelles occasions aux Venitiens d'exercer leur valeur. Le Patriarche d'Aquilée qui les excitoit à la révolte, attira sur ses terres les armes de la République; trop foible contre des ennemis si puissans, il se vit contraint de rester tranquille pour quelque-temps; mais à peine eut-il mis dans son parti un Prince voisin, qu'il suscita dans l'Istrie de nouveaux embarras aux Venitiens. La guerre devint en effet très-considérable, & il y eut plusieurs actions entre les deux partis. Comme on se battoit à forces égales & avec la même ardeur, les avantages étoient à peu-près égaux & ne décidoient rien.

Tome II.

Y y *

1274.

1280.

Enfin les Venitiens firent le siège de Trieste, & leverent aux environs de leur camp diverses fortifications pour se précautionner contre les attaques de l'ennemi. La défense de ces fortifications coûta beaucoup de sang aux Venitiens; mais ils eurent la gloire de les conserver. Ils redoublèrent alors leurs efforts contre la ville qu'ils tenoient assiégée par mer & par terre. Leur valeur & le nombre de leurs troupes ne purent les mettre en possession de cette place qui fit une si longue & si vigoureuse résistance, que les assaillans furent contraints de renoncer à leur entrepise, & de se retirer entièrement de la province.

1290.

La mort de Jean Dandolo arrivée quelque-temps après, pensa occasionner des troubles dans la ville au sujet de l'élection du nouveau Doge. Le peuple prévenu en sa faveur de Jacques Tiepolo, s'assembla séditieusement & déclara qu'il vouloit avoir absolument ce Seigneur pour Doge. Tiepolo craignant que cette élection tumultueuse ne l'exposât dans la suite à plusieurs désagréemens, sortit secrètement de la ville, & eut soin de cacher le lieu de sa retraite. Les choses furent alors remises dans leur premier état, & l'on élut suivant l'usage ordinaire Pierre Gtadenigo. Les guerres étrangères ne lui permirent pas de s'appliquer entièrement à régler les affaires de l'intérieur de la République, & il fut obligé au contraire de pourvoir en même-temps à sa sûreté & à sa gloire.

1293.

La rivalité qui subsistoit toujours entre les Républiques de Venise & de Gênes, maintenoit la haine que ces deux peuples se portoient réciproquement, & étoit le sujet des guerres continuelles qu'ils se faisoient. Les trêves mêmes étoient mal observées, & il y avoit toujours quelques hostilités de part & d'autre pendant qu'elles duroient. A peine la dernière fut-elle expirée, que la guerre recommença à l'occasion de sept galères marchandes de la République de Gênes que quatre galeasses Venitiennes avoient attaquées. La fortune s'étoit déclarée pour les premiers, & les quatre bâtimens avoient été pris. Cette affaire fut d'abord traitée par les voies de la négociation; mais comme les hostilités continuoient pendant ce temps-là, il n'y eut aucun accommodement, & on en vint à une rupture ouverte. Les deux flottes s'étant rencontrées près de Corsica dans l'Illyrie, se livrèrent un sanglant combat d'où les Génois sortirent vainqueurs. Cette défaite loin d'abattre les Venitiens, ne servit qu'à les irriter davantage & à les engager à continuer la guerre dans l'espérance de se venger. Ils équipèrent une nouvelle flotte, & ils se préparoient à aller chercher l'ennemi lorsque la flotte Génoise commandée par Lamba d'Oria entra dans le Golfe de Venise, & présenta le combat. Les Venitiens l'acceptèrent avec joie, & l'on se battit de part & d'autre avec un acharnement incroyable. La victoire fut longtemps disputée; enfin elle se déclara pour les Génois. Les Venitiens continuèrent encore la guerre; mais toujours avec le même désavantage. Ils enlevèrent cependant quelques vaisseaux Génois; ces prises n'étoient pas capables de balancer les pertes qu'ils avoient faites. Las d'une guerre si ruineuse, ils songèrent à la paix, & elle fut conclue entre les deux Républiques l'an 1299.

1294.

1297.

Venise délivrée de la crainte que lui causoient les ennemis du dehors, se vit exposée à la fureur de quelques citoyens séditieux qui pensèrent bou-

1299.

leverfer l'Etat. Le changement que le Doge avoit fait dans le grand confeil, fit un grand nombre de mécontents. Plusieurs dont les ancêtres avoient eu part aux affaires publiques, ou qui y avoient été eux-mêmes employés, ne purent voir fans chagrin qu'ils en étoient exclus par le reglement que le Doge avoit fait. La plupart fe contenterent de murmurer hautement ; mais Marino Bocconio & Giovanne Balduino formerent une conspiration. Ils fe firent un grand parti parmi la populace, résolurent de massacrer le Doge & le Senar, & de remettre ensuite les choses sur l'ancien pied. Leur projet fut découvert, & les Conjurés furent punis de mort.

La tranquillité étant alors rétablie dans la République, on envoya une flotte à Constantinople pour forcer l'Empereur Paleologue à payer une somme d'argent qu'il devoit aux Venitiens. Le ravage effroyable que les troupes de la République firent sur les côtes maritimes de la Grece, forcerent l'Empereur à leur donner satisfaction. Ils ne furent pas si heureux dans leur entreprise sur Ferrate. Afon d'Est étant mort, Friscus son fils voulut s'emparer du gouvernement, se croyant appuyé de la faveur du peuple. Mais les Ferrarois ayant changé de sentiment, voulurent se donner au Pape Clement V. Friscus eut alors recours aux Venitiens, qui se rendirent maîtres de la ville. Le Pape irrité de ce qu'elle étoit passée au pouvoir de la République, fulmina une excommunication contr'elle, & envoya des troupes pour chasser les Venitiens. Surpris d'abord par l'arrivée de ces troupes, ils se retirèrent dans la citadelle, qu'ils furent enfin obligé d'abandonner après une vigoureuse résistance.

L'année suivante on vit éclore une nouvelle conspiration. Les Rebelles avoient à leur tête Bajamonte Tiepolo, qui pour se venger de ce que Pierre Gradenigo avoit été élu Doge à la place de son pere, prit la résolution de faire périr le Doge & tous les Senateurs. Il avoit trouvé moyen de mettre de son complot une grande partie du peuple & plusieurs familles de la premiere Noblesse de la République. Telles étoient celles de Quirini, de Badouairi & de Barozzi. Les Conjurés ayant pris les mesures nécessaires pour la réussite de leur entreprise, profiterent du moment d'un violent orage qui avoit jetté l'effroi dans l'esprit de la plupart des citoyens, pour l'exécution de leur projet criminel. Ils pillerent d'abord les magasins de bled, & se rangerent ensuite en bataille dans la place de S. Marc. Le Doge qui avoit rassemblé près de lui toute la Noblesse, à laquelle s'étoit joint un grand nombre d'autres personnes, marcha à la rencontre des Rebelles, & les attaqua avec tant de vivacité, qu'il les força à prendre la fuite. Pendant que Bajamonte songeoit à se dérober aux poursuites du vainqueur, une femme lui jeta d'une fenêtre une grosse pierre dont il fut renversé par terre. Plusieurs des Conjurés furent pris & perdirent la vie au milieu des supplices. Leurs maisons & celles de Tiepolo furent entièrement rasées, & le palais de Marco Quirini fut changé en boucherie. La femme qui avoit jetté la pierre eut pour recompense une pension viagere, & l'on ordonna que le jour auquel la conspiration avoit été découverte, seroit solennisé dans la suite comme un jour de fête dans tous les Etats de la République. Quelques Historiens racontent différemment la suite de cette conjuration, & prétendent qu'après un combat opiniâtre entre les deux partis, on proposa à Bajamonte de sortir

de la ville avec tous ses complices : proposition qu'il accepta volontiers, & qu'en conséquence il se retira en Illytie. Ces troubles étoient à peine apaisés, qu'on apprit que la ville de Zara s'étoit donnée volontairement aux Hongrois. On fit quelques tentatives pour la réduire, & il y avoit tout lieu d'espérer qu'on auroit réussi sans la perfidie du Général Venitien qui passa dans le parti ennemi.

1313.

Sur ces entrefaites Pierre Gradenigo mourut, & Martin Georgio fut déclaré son successeur. Ce nouveau Doge ne conserva pas long-temps sa dignité, étant mort le dixième mois après son élection.

1314.

Jean Soranzo lui succéda. Le commencement du règne de ce Prince fut marqué par la soumission de la Dalmatie qui rentra sous la puissance des Venitiens. Ce fut environ vers ce temps-là que François Dandolo s'étant jetté aux genoux du Pape, ayant au col une chaîne de fer, obtint du Pontife que l'excommunication qu'il avoit lancée contre Venise feroit levée.

1330.

Ce zélé citoyen fut récompensé de ce qu'il avoit fait pour la République & fut élu Doge après la mort de Soranzo. Il y eut alors quelques mouvements en Istrie ; mais qui furent bien-tôt apaisés. Deux guerres plus dangereuses occupèrent ensuite la République, l'une contre les Genoïs, & l'autre contre les Turcs. La première ne consistoit encore que dans quelques prises de vaisseaux qui se faisoient mutuellement, quoique les Genoïs remportaient plus souvent l'avantage. A l'égard de la seconde à laquelle le Pape prit part, on la fit avec beaucoup d'appareil. La flotte combinée croisa dans toute la Méditerranée, & s'opposa aux entreprises que les Turcs méditoient sur l'Italie. Cependant les deux Généraux qui conduisoient cette flotte, ayant été surpris sur les côtes de la Grèce dans une Eglise où ils étoient entrés pour assister au service divin, furent massacrés par les Turcs avec le petit nombre des personnes qui les accompagnoit.

Les Venitiens eurent quelque-temps après une nouvelle guerre à soutenir contre les Seigneurs de la maison de l'Escale, qui tenoient alors sous leur domination Verone, Padoue, Vicence, Parme, Bergame, Bresse, Lucques, Trevise, &c. Le sujet fut que les Scaligers ne vouloient pas accorder aux Venitiens la liberté de la navigation sur le Pô & l'Adige. Les secours que les Florentins, les Milanois & Jean Roi de Bohême fournirent à la République, la mirent en état de remporter de si grands avantages sur ses ennemis, qu'ils furent obligés au bout de deux ans d'une guerre ruineuse, de demander la paix à des conditions honteuses. On convint par le traité que Feltri, Bellano, Ceneda feroient cédées au Roi Jean ; Padoue à Ubertino Carrario ; Bresse & Bergame aux Milanois ; quatre villes du territoire de Lucques aux Florentins, & Trevise, Castel-Baldo & Bassano aux Venitiens.

1332.

François Dandolo qui s'étoit couvert de gloire pendant la dernière guerre, mourut peu de temps après qu'elle fut terminée. Barthelemy Gradenigo fut alors revêtu de la souveraine dignité. Ce Prince fit bâtir la salle du grand conseil pour l'assemblée de la Noblesse quand elle procède à l'élection des Magistrats. Le gouvernement de ce Prince fut d'ailleurs remarquable par une violente tempête qui pensa faite périr la ville, & par la révolte de l'île de Candie, qui vouloit se soustraire à la domination de la République. Les troupes qu'on envoya dans cette île, vinrent à bout de réduire les Rebelles

dont une partie fut punie du dernier supplice. Gradenigo après avoir gouverné pendant quatre ans la République, mourut de chagrin à ce qu'on prétend, à cause d'une famine effroyable dont la République fut affligée, & qu'on attribuoit à sa mauvaise conduite.

Il eut pour successeur André Dandolo que plusieurs avoient déjà voulu faire Doge avant Gradenigo, quoiqu'il n'eût alors que trente ans. Ce fut sous le gouvernement de ce Duc, que les Venitiens eurent la liberté de trafiquer en Egypte & en Syrie, ce qui rapporta des revenus considérables à la République. Pendant qu'elle s'enrichissoit ainsi par ce nouveau commerce, elle se trouvoit continuellement obligée de faire la guerre dans la Dalmatie pour y conserver ses conquêtes. C'étoit pour la septième fois que la ville de Zara secouoit le joug, & qu'elle passoit volontairement au pouvoir des Hongrois. Les Venitiens pour la punir de sa rébellion continuelle, envoyèrent des troupes pour en faire le siège. La résistance qu'elle fit pendant un an, engagea le Roi de Hongrie à faire passer dans ce pays une armée considérable pour la défendre. Cette armée ayant été battue & mise en déroute, Zara se vit dans la nécessité d'implorer la clémence du vainqueur. Les auteurs de la révolte furent condamnés à l'exil par un décret du Senat, & il y eut une amnistie générale pour les autres. La peste & les autres malheurs dont la République fut affligée peu de temps après, lui firent craindre que le Roi de Hongrie n'en profitât pour faire quelque nouvelle invasion dans la Dalmatie. Ils députèrent pour cet effet des Ambassadeurs à ce Prince, lorsqu'il se rendit en Italie pour passer dans le royaume de Naples, & ils firent avec lui une trêve pour dix ans. On fit ensuite la guerre en Istrie, où les habitans de Capo-d'Istria s'étoient révoltés. Les Rebelles ne purent soutenir long-temps les efforts des Venitiens, & les troubles furent bien-tôt apaisés, les Auteurs furent emmenés à Venise pour y être examinés par le Senat. Après cette expédition, les Venitiens entrèrent en Croatie pour se venger du Prince de ce canton, qui avoit fait des courses dans l'Istrie. Effrayé de l'approche de ces troupes, il demanda promptement la paix, elle lui fut accordée à condition qu'il se présenteroit en personne devant le Doge & le Senat.

Jusqu'alors il ne s'étoit rien passé de remarquable entre les Venitiens & les Genoïs, & les hostilités n'avoient consisté que dans la prise de quelques vaisseaux; mais enfin les deux peuples se déclarèrent une guerre ouverte, & chacun mit en mer une flotte assez considérable. Elles se rencontrèrent dans le détroit de Constantinople, & se livrèrent un furieux combat, d'où les Genoïs, quoique plus foibles par le nombre, sortirent victorieux après avoir perdu plusieurs de leurs vaisseaux. L'année suivante les Venitiens qui avoient fait alliance avec le Roi d'Arragon, vengerent la honte de leur défaite par la victoire éclatante qu'ils remportèrent près de Cagliari sur leurs ennemis. Les Genoïs d'abord abattus par une si grande perte, reprirent bien-tôt courage & armerent une nouvelle flotte dont ils donnerent le commandement à Pagano d'Oria. Cet Amiral après avoir fait quelques dégâts sur les côtes de l'Etat de Venise, fit voile vers le Levant. Il y rencontra la flotte Venitienne près de l'île Sapienza, & il l'attaqua avec tant de vigueur, qu'il la ruina presque entièrement. L'Empire des Venitiens auroit été détruit si le vain-

1336.

1352.

1354.

queur se fût transporté à Venise, où tout étoit dans la consternation; mais heureusement Pagano d'Oria ramena à Gènes sa flotte victorieuse. Les Vénitiens prirent alors les précautions nécessaires pour la défense de leurs Etats, & ils trouverent encore moyen d'armer plusieurs vaisseaux. Ils firent des courses sur les côtes de Gènes, & enleverent quelques bâtimens à leurs ennemis. Enfin les deux peuples las d'une guerre qui ruinoit leur commerce & qui affoiblissoit leurs forces, consentirent à la paix qui fut signée l'an 1355.

1355.

Cependant André Dandolo étoit mort, & Marino Falieri avoit été élu Doge l'an 1354. Ce Prince chargé par son état du soin de défendre la patrie, forma le projet de la réduire en servitude, & d'en massacrer les principaux citoyens. Un sujet assez léger lui fit prendre un parti si violent. Offensé de ce qu'un jeune homme d'une des premières familles de la République, prenoit quelques libertés avec sa femme, & qu'il n'avoit obtenu du Senat d'autre satisfaction que l'exil du coupable, il conçut le dessein criminel de s'en venger par le massacre général de tous les Sénateurs. Il étoit dans ces dispositions lorsque le Chef des Bateliers vint lui demander justice d'un soufflet qu'il avoit reçu de Jean Dandolo. Le Doge après lui avoir représenté qu'il étoit dans un Etat où la justice ne regnoit plus, l'invita à se joindre à lui pour l'exécution de son entreprise. Le complot fut découvert, & le Doge ayant été pris, eut la tête tranchée sur un échafaut qu'on avoit dressé devant son palais. Le Senat ordonna ensuite que le portrait de ce Doge ne seroit point mis au rang des autres dans la grande salle; mais qu'à sa place on mettroit l'inscription suivante.

1356.

Hic est locus Marini Falerii decapitati pro criminibus (12).

Jean Gradenigo, surnommé Nafon, fut alors élu Doge. La paix dont les Vénitiens jouissoient par terre & par mer, le mit en état de continuer leur commerce dans l'Egypte & dans la Syrie. La trêve qu'ils avoient faite avec le Roi d'Hongrie étoit à peine expirée, que ce Prince entra tout d'un coup en Dalmatie & fit le siège de plusieurs villes. Pour empêcher les Vénitiens d'envoyer un grand nombre de troupes dans cette province, il leur suscita des ennemis en Italie, & fit alliance avec François Carrario qui s'avança tout d'un coup jusqu'à Trevise. Les Vénitiens pourvurent en même-temps à la sûreté de leurs places dans la Dalmatie, & à la défense de leurs Etats en Italie.

1358.

Sur ces entrefaites Gradenigo mourut, & on lui donna pour successeur Jean Delfino. Ce Prince se trouvoit assiégé dans la ville de Trevise par le Roi de Hongrie quand il fut élu. Il trouva moyen de traverser l'armée ennemie, & d'arriver sain & sauf à Venise. Les Hongrois poussèrent vivement le siège de Trevise; mais la ville se défendit avec tant d'opiniâtreté, que le Roi de Hongrie craignant de ne pouvoir la prendre, retourna dans ses Etats après avoir laissé quelques troupes pour continuer le siège. Le sort de la guerre étoit en Italie, car les Vénitiens avoient fait revenir de la Dalmatie une partie de l'armée qu'ils y avoient envoyée; ce qui facilita aux ennemis le moyen de se rendre maîtres de plusieurs places dans cette provin-

(12) C'est ici la place de Marino Falieri décapité pour crimes.

ce. L'embarras où les Venitiens se trouvoient, les porta à demander la paix au Roi de Hongrie. Ils eurent beaucoup de peine à l'obtenir, & elle ne leur fut enfin accordée qu'aux conditions qu'ils renonceroient au titre de Princes de Dalmatie, & qu'ils n'auroient que la moitié des terres & des îles qui sont aux environs du Golfe del Quane. A l'égard de l'Italie, le Roi promit de leur rendre les conquêtes qu'il avoit faites dans la Marche Trevitane.

La mort de Jean Delfino obligea les Venitiens à faire une nouvelle élection, & les suffrages se réunirent en faveur de Laurent Celli. La révolte des habitans de l'isle de Candie causa de nouvelles inquiétudes à la République, & ce fut avec beaucoup de peine qu'elle vint à bout de soumettre les Rebelles. La mort d'une partie des factieux, & les précautions que l'on prit pour prévenir une semblable sédition, n'empêchèrent pas les habitans de se révolter une seconde fois. Cette tentative n'eut pas un meilleur succès que la première: les séditieux battus & poursuivis de tous côtés, portèrent la peine de leur rebellion. Cet événement s'étoit passé sous le gouvernement de Marc Cornaro qui avoit succédé à Celli l'an 1367. Il ne conserva pas long-temps cette dignité; car il mourut l'année suivante, & on lui donna pour successeur André Contarini.

Ce Prince avoit refusé d'accepter la dignité suprême à cause d'une prétention qui lui avoit été faite; que la République auroit beaucoup à souffrir lorsqu'il en seroit devenu le Chef. Le hazard justifia ce qui lui avoit été prédit. En effet Venise eut à soutenir une guerre dangereuse de la part des Genoïs, de François Carrario Seigneur de Padoue, du Patriarche d'Aquilée, du Roi de Hongrie & de ceux de Trieste. Ces derniers commencèrent à occuper la République en se donnant à la maison d'Autriche. Les Venitiens envoyèrent promptement des troupes pour punir cette ville de sa révolte. Ils mirent le siège devant la place, & livrèrent bataille au Duc d'Autriche qui vouloit s'y établir. La victoire qu'ils remportèrent sur ce Prince, força Trieste à se rendre aux conditions qu'on voulut lui imposer.

Cette guerre étoit à peine terminée, qu'ils se virent attaqués par François Carrario Prince de Padoue, qui cherchoit à étendre les bornes de ses Etats aux dépens de ceux de Venise. Avant que d'en venir à une rupture ouverte, on avoit tenté les voyes d'accommodement, mais ces démarches ayant toujours été infructueuses, on fut obligé d'avoir recours aux armes. Les succès que les Venitiens eurent d'abord, firent connoître à Carrario qu'il ne pourroit long-temps soutenir seul leurs efforts, & ce qui le détermina à avoir recours au Roi de Hongrie. Ce Prince qui ne cherchoit que l'occasion de faire de la peine aux Venitiens, envoya promptement une armée dans la Marche Trevitane. Elle en vint aux mains avec celle de la République, & lui enleva la victoire qu'elle avoit eue dans le commencement du combat. D'un autre côté Carrario attaqua les Venitiens près de Padoue, & les tailla en pieces. Ces deux défaites furent réparées par un avantage considérable que ces derniers eurent sur les troupes Hongroises, & par l'immense butin qu'ils firent en cette occasion. Le Roi de Hongrie écrivit alors à Carrario de faire la paix avec les Venitiens à quelque condition que ce fût, parce qu'il ne pouvoit plus lui fournir de secours. Carrario se voyant abandonné

1366.

1367.

1368.

de ce Monarque, envoya des Ambassadeurs au Senat pour proposer un accommodement. On consentit volontiers à la paix, & l'on nomma des Commissaires pour regler les frontieres des deux Etats.

Les Venitiens resterent trois ans tranquilles, mais après cet intervalle ils furent attaqués par Leopold Duc d'Autriche qui entra tout d'un coup dans la Marche Trevisane à la tête d'un corps de troupes. L'armée Venitienne s'étant mise en marche pour aller à la rencontre de ce nouvel ennemi, le força bien-tôt à se retirer dans la Carniole. Les Venitiens ne se contentèrent pas d'avoir contraint le Duc d'Autriche à abandonner l'Italie, ils s'avancèrent jusqu'à Feltri, & après avoir ravagé les environs de cette ville, ils en firent le siège. Cette nouvelle obligea Leopold à marcher au secours des habitans de Feltri. Les Venitiens ne jugeant pas à propos d'attendre l'ennemi, se retirèrent près de Trevise. Se voyant ainsi pressés des deux côtés par les troupes Autrichiennes & Hongroises, ils firent avec ces Princes une trêve qui fut suivie de la paix.

1374

Les Venitiens n'en jouirent pas long-temps. Louis Roi de Hongrie, le Patriarche d'Aquilée, Carrario ou (Carrera,) & les Genoïs se liguerent ensemble pour les attaquer par terre & par mer. La possession de l'isle de Tenedos fut le sujet de cette guerre. Chacun des deux partis avoit des prétentions sur cette isle que les Venitiens occupoient du consentement de Calojean Empereur de Constantinople. Andronic fils de ce Prince qui avoit en même-temps conçu de la haine pour son pere & pour la République de Venise, étoit résolu d'exciter des troubles dans l'Empire à l'aide des troupes Genoïses. L'Empereur informé des desseins de son fils, avoit permis aux Venitiens de mettre une forte garnison dans Tenedos. Les Genoïs fâchés de ce que les Venitiens étoient en possession de cette isle, joignirent leurs troupes à celles d'Andronic, & s'avancèrent vers Tenedos à dessein de s'en emparer. Zeno qui la défendoit au nom de la République, soutint les efforts des ennemis avec toute la valeur possible, & vint à bout de les repousser. Pendant que ces choses se passaient dans la Grece, Carrario & le Patriarche d'Aquilée se jetterent sur le territoire de Trevise, & y firent de grands ravages. Les Senateurs firent aussi-tôt équiper une nouvelle flotte dont ils donnerent le commandement à Victor Pisano. Ce Général alla à son tour ravager le territoire de Gènes. Fescio qui commandoit la flotte Genoïse, ayant rencontré les Venitiens près d'Antio, leur livra combat. La tempête qui s'éleva alors, ne put arrêter l'ardeur des combatans; l'action fut des plus vives, & la victoire demeura aux Venitiens. Le vainqueur après avoir commis quelques nouvelles hostilités sur les côtes de Gènes, retourna dans la mer Adriatique, d'où il reçut ordre de passer en Istrie.

Cependant les Genoïs attaquèrent le Roi de Chypre allié des Venitiens, & s'emparèrent de la ville de Famagoulte. On dit que le sujet de la haine des Genoïs contre le Roi de Chypre, venoit de ce que ce Prince à la cérémonie de son couronnement avoit donné le pas au Député de la République de Venise sur celui de Gènes. Le Roi de Chypre trop foible contre les Genoïs, engagea les Venitiens à se joindre à lui pour reprendre la ville de Famagoulte. Les Genoïs s'y défendirent avec tant de valeur, que les Venitiens & les Cypriotes furent repoussés. La flotte Venitienne qui croisoit sur les

côtes

côtes de l'Istrie, s'avança jusqu'au Golfe de Cataro, & s'empara de la ville de ce nom qui appartenait au Roi de Hongrie. De-là elle fit voile vers la Calabre, & s'approcha de Tarenne où elle rencontra la flotte Genoïse qui évita le combat, & se retira dans la Dalmatie. Le Général Venitien se rendit alors sur les côtes de Dalmatie, où il fit plusieurs entreprises inutiles & mêmes désavantageuses.

La flotte Venitienne s'étoit retirée sur les côtes de l'Istrie pour y passer l'hiver, & elle y avoit beaucoup souffert, tant par la rigueur de la saison, que par le défaut des vivres. Elle se mit en mer aussi-tôt que le temps favorable à la navigation fut venu, & comme elle s'approchoit de la Pouille, elle rencontra quinze vaisseaux ennemis avec lesquels elle engagea la bataille. La mort du Général Genoïse & la blessure de Pisano Général de la flotte Venitienne, mirent fin au combat. Les Venitiens retournèrent en Istrie, & les Genoïse se retirèrent à Zara. Les deux flottes ne restèrent pas long-temps dans l'inaction, elles s'attaquèrent près de Pola avec une ardeur égale; mais la victoire se déclara pour les Genoïse, qui avoient perdu leur Général dans la bataille. Quelques ravages sur les côtes de l'Erat de Venise, furent les suites du grand avantage que les Genoïse avoient remporté sur les Venitiens. Leur flotte ayant été renforcée par un grand nombre de galères, elle fit voile vers Venise sous la conduite de Pierre d'Oria. Ce Général s'empara de plusieurs places qui étoient le long de la côte. La prise de Chioggia qui n'est qu'à vingt-cinq milles de Venise, alarma beaucoup la République, & lui fit craindre un pareil sort. Dans cette extrémité elle demanda la paix; mais les conditions qu'on voulut lui imposer étoient si dures, qu'elle résolut de ne plus écouter que son désespoir. Cette généreuse résolution n'auroit pu cependant remédier à la famine & aux autres malheurs dont elle étoit accablée, si d'Oria se fût contenté de tenir les Venitiens bloqués, & d'empêcher qu'ils ne reçussent des vivres par terre & par mer. Trop d'ardeur lui fit perdre les avantages qu'il avoit eus jusqu'alors. Les tentatives qu'il fit pour se rendre maître de Venise furent inutiles. Les Venitiens avec de petites barques légères qui voltrigeoient continuellement autour de la flotte, lui causèrent de grands dommages. D'Oria voyant qu'il ne pouvoit rien avancer du côté de la mer, les pressa vivement du côté de la terre: mais il n'eut pas un meilleur succès. Les Venitiens avoient repris courage, & l'ardeur des Genoïse s'étoit rallentie. Depuis cet instant les affaires changèrent de face, & les troupes Venitiennes remportèrent plusieurs avantages consécutifs sur l'armée Genoïse. Chioggia fut reprise, & l'on fit en cette occasion un grand nombre de prisonniers. Les Genoïse s'en vengèrent par la conquête de plusieurs places sur la côte de Venise. Les troubles qu'il y avoit alors à Gènes, obligèrent cette République de rappeler sa flotte. Les Venitiens profitèrent de cette circonstance pour rétablir leurs affaires, & firent plusieurs prises sur les Genoïse. Ceux-ci pensoient cependant à continuer la guerre, & l'année suivante ils firent partir une nouvelle flotte dans la mer Adriatique. Elle ne fit rien de considérable, & comme les deux peuples étoient las de la guerre, chacun consentit volontiers de faire la paix. Entre les principales conditions du traité, on convint que la citadelle de Tenedos seroit abbatue, & que les deux Ré-

1379.

1380.

1381.

 REPUBLIQUE
DE VENISE.

1382.

1383.

publicques ne pourroient plus envoyer de vaisseaux vers le Tanais. Ce traité qui avoit été conclu par la médiation d'Amé VII. Duc de Savoye, fut signé au mois d'août 1381.

L'année suivante, André Contatini qui s'étoit acquis beaucoup de gloire dans la dernière guerre, mourut dans la quinzième année de son gouvernement, & il eut pour successeur Michel Morosini. La mort de ce Prince arrivée quatre mois après, occasionna une nouvelle élection, & les suffrages se réunirent en faveur d'Antoine Venieri. Pendant le gouvernement de ce Duc, la République entra dans les guerres que plusieurs Princes d'Italie ses voisins se faisoient mutuellement. Ses intérêts lui firent prendre tantôt le parti du Duc de Milan, tantôt celui des ennemis de ce Prince.

1400.

Antoine Venieri étant mort, on substitua à sa place Michel Stenon. La paix que les Venitiens avoient faite avec les Genois, eut des suites bien différentes. Les premiers ayant rétabli leurs affaires, étendirent les bornes de leur domination par les conquêtes qu'ils firent sur leurs voisins, & rendirent leur nom célèbre tant sur la terre que sur la mer. Les Genois au contraire perdirent leur liberté, & tombèrent sous la puissance des François. Boucicault qui les gouvernoit au nom du Roi, porta la guerre en Syrie, & s'empara de Beryte pour venger les Genois des insultes que leurs Marchands avoient essuyées de la part des habitans de cette place. Les Venitiens qui faisoient un gros commerce à Beryte, attaquèrent les vaisseaux de Boucicault sous prétexte que dans le pillage de la ville, on n'avoit pas épargné les effets qui leur appartenoient. Boucicault se défendit avec toute la valeur dont il étoit capable ; mais après un combat long & opiniâtre, la flotte Genoïse qui étoit beaucoup maltraitée, fut obligée de songer à la retraite. Cette affaire auroit eu de grandes suites, si la France n'eut donné ordre à Boucicault de rester tranquille. Ce héros forcé d'obéir, ne put s'empêcher de proposer un défi au Doge & à l'Amiral de Venise, comme c'étoit l'usage de ce temps-là. Ils ne jugerent point à propos de lui répondre, & les occupations que les Genois donnerent à Boucicault, ne lui permirent pas de chercher à se venger des Venitiens.

1405.

Quelque-temps après, ces derniers déclarèrent la guerre à François Carrario Souverain de Padoue. Ce Prince oubliant les services que lui avoit rendus la République contre le Duc de Milan, fit tout ce qu'il put pour lui susciter des ennemis. Les Venitiens qui n'ignoroient pas les sentimens à leur égard, dissimulèrent d'abord ; mais enfin ils se déterminèrent à se déclarer ouvertement contre lui. Après la mort de Galeas, il s'étoit emparé de Verone & avoit conçu le dessein de se rendre maître de Vicence. Les habitans de cette ville qui haïssoient Carrario, demandèrent du secours à Catherine de Galeas. Elle leur conseilla de se donner aux Venitiens, & la proposition qu'ils en firent au Sénat fut acceptée avec joie. Ils envoyèrent aussitôt une forte garnison dans cette ville pour la défendre contre les efforts de Carrario. Ils firent en même-temps sçavoir à ce Prince, que cette ville étant sous leur protection, il ne devoit former sur elle aucune entreprise. La fierté des réponses de Carrario, irrita tellement la République qu'elle résolut de lui déclarer la guerre. Sur ces entrefaites Feltri, Bellune, & quelques autres places furent jointes au domaine de Venise.

Aussi-tôt que l'armée Venitienne fut prête, elle matcha contre Verone & fit de grands ravages dans les environs de cette ville. Carrario craignant de ne pouvoir supporter seul l'effort des Venitiens, engagea Albert Duc de Ferrate à se joindre à lui. Les avantages qu'on remporta sur ce Prince, le mirent bien-tôt dans la nécessité de demander la paix. La République délivrée de ce nouvel ennemi, ne songea plus qu'à pousser vivement la guerre contre le Prince de Padoue. Les succès furent si grands, que l'armée Venitienne s'empara de Verone & de Padoue. Carrario ainsi dépouillé de ses Etats, voulut engager le jeune Galeas à prendre ses intérêts. Ce Prince lui conseilla de se rendre à Venise, & d'implorer la clémence du Senat. Il eut l'imprudence de suivre cet avis, dont il eut bien-tôt lieu de se repentir. On lui fit son procès, & ses Juges le condamnèrent à la mort. Il fut étranglé dans la prison avec ses trois fils (13).

Tels furent les progrès de la République sous le gouvernement de Michel Strenon qui mourut en 1413. On élit en sa place Thomas Mocenigo. La République de Venise étoit alors très-puissante par le grand nombre de villes qu'elle avoit mises sous sa domination. Le nouveau Doge qui aimoit la paix, au lieu de s'occuper à faire de nouvelles conquêtes, ne songea qu'à faire fleurir le commerce, ce qui contribua à rendre cette République si riche & si florissante. Les Venitiens pendant le regne de ce Prince, firent cependant plusieurs acquisitions en Dalmatie. Mocenigo étant prêt de mourir, conseilla aux Venitiens de ne point chercher à reculer les bornes de leur Empire en terre ferme; mais de s'appliquer plutôt à augmenter leurs forces maritimes. Il leur représenta que les conquêtes en terre ferme leur feroient plus nuisibles qu'avantageuses, parce qu'elles exciteroient la jalousie des Princes de l'Italie.

Après la mort de Mocenigo, François Foscari fut reconnu pour son successeur. Les malheurs que les Florentins éprouverent dans la guerre qu'ils firent contre Philippe Duc de Milan, les mit dans la nécessité d'avoir recours aux Venitiens (14); & cette guerre mit une grande partie de l'Italie en combustion. Elle ne fut entièrement terminée que l'an 1441 par un traité de paix fait entre les Venitiens, le Duc de Milan, & les Florentins. Ils gagnèrent dans cette guerre Bresce, Bergame, Peschiera, Legnago, Riva, Ravenne & plusieurs autres places.

Pendant le cours de cette longue guerre qui avoit été intertompue par quelques suspensions d'armes, Philippe avoit engagé les Genois en 1431 à faire la guerre aux Venitiens. Ces derniers furent défaits dans la première bataille qu'ils livrerent aux Genois; mais ils s'en vengerent bien-tôt par la victoire complète qu'ils remporterent sur leur flotte. Peu de temps après les Venitiens, firent une descente dans l'isle de Scio, & mirent le siège devant la Capitale. Cette entreprise ne fut pas heureuse: la vigoureuse résistance de la ville & les secours qu'elle reçut des Genois qui étoient établis à Pera, forcerent les Venitiens à lever le siège. La République de Gènes informée du danger où étoit l'isle de Scio, avoit équipé une flotte pour la secourir. Cet armement fut inutile, car les ennemis étoient déjà retirés

(13) Justiniani.

(14) On en a fait mention ci-dessus dans

l'histoire de Florence pag. 259 & suiv.

REPUBLIQUE
DE VENISE.

lorsqu'elle arriva. Il n'y eut aucun événement considérable l'année suivante, & les deux Républiques ennuyées d'une guerre dont elles ne retiroient aucun avantage, signèrent un traité de paix en 1433.

1447.

Les Venitiens avoient aussi été obligés d'envoyer une flotte contre Amurath Empereur des Turcs qui avoit attaqué Theffalonique. Le Général Venitien après avoir nettoyé les mers des Pirates qui les infestoient, remporta plusieurs avantages sur les Turcs, & s'empara même de quelques villes. La mort de Philippe Duc de Milan arrivée en 1447, exposa les Venitiens à une nouvelle guerre contre les Milanois. Ces peuples avoient envoyé au Senat de Venise trois Députés pour demander qu'on leur remit toutes les places qui avoient appartenu à Philippe. On promit de les satisfaire à condition qu'ils payeroient tous les frais de la guerre, dont ces conquêtes avoient été les suites. Le refus des Milanois fit connoître aux Venitiens qu'ils alloient être attaqués par François Sforce, qui vouloit s'emparer du duché de Milan, sous prétexte qu'il appartenoit à Blanche Marie sa femme, fille naturelle de Philippe. Ce Prince qui ne laissoit aucun enfant à sa mort, avoit déclaré pour héritier de ses Etats Alphonse Roi d'Arragon & de Naples. Sforce respectant peu la dernière volonté de son beau-père, & n'écoutant que son ambition, vint à bout de s'établir dans le Milanès. Les Venitiens qui connoissoient la valeur de ce Duc, firent de grands préparatifs pour soutenir la guerre sur terre & sur mer. Sforce de son côté après avoir levé une nombreuse armée dans les différentes parties de l'Italie, se rendit maître de Plaisance qui appartenoit aux Venitiens. Cependant le Pape & les Florentins employèrent leur médiation pour rétablir la paix; mais leurs soins furent inutiles, parce qu'aucun des deux partis ne vouloir s'y prêter. Cette guerre ne fut pas heureuse pour les Venitiens: leur flotte fut battue sur le Pô près de Cremona, & leur armée fut défaite sous les murs de Caravaggio. Ces pertes n'avoient point abbatu le courage des Venitiens, & ils firent de nouveaux efforts pour réparer leurs forces. Ils étoient dans ces dispositions lorsque Sforce leur proposa la paix. Les conditions furent que les Venitiens conserveroient les conquêtes qu'ils avoient faites, & que Sforce posséderoit le Milanès. La politique avoit engagé ce Prince à faire alliance avec les Venitiens, parce qu'alors il méditoit le projet de soumettre entièrement les Milanois, qui soupiroient après la liberté, & qui étoient soutenus par Alphonse Roi d'Arragon. Les Milanois pressés par le Duc Sforce, eurent recours aux Venitiens, qui prirent ouvertement leur défense. Cette alliance n'empêcha pas Sforce de se mettre en possession du duché de Milan, & il se conduisit avec tant de prudence, qu'il regagna l'amitié des Venitiens. La paix fut faite de nouveau avec ce Prince & le Roi Alphonse.

La prise de Constantinople par Mahomet II. jeta la consternation parmi les Chrétiens, & causa beaucoup d'inquiétude aux Venitiens. Ils députèrent des Ambassadeurs au Sultan pour demander la restitution de ce qui leur appartenoit. Ils eurent une réponse favorable du Prince Ottoman, & obtinrent tout ce qu'ils avoient demandé. Comme toute la Chrétienté étoit en guerre avec les Turcs, le Senat n'osa approuver hautement la paix que les Ambassadeurs Venitiens avoient conclue. D'ailleurs ils ne pouvoient rester tranquilles à la vue des grandes conquêtes que les Mahometans fai-

soient tous les jours, & ils avoient lieu de craindre que le Turc n'observât pas exactement le traité qu'il avoit fait avec eux. Ils ne jugeoient cependant pas à propos de commencer les hostilités sans avoir un sujet légitime.

Sur ces entrefaites le Senat rendit un decret injuste, par lequel il déposa François Folcari à cause de son grand âge. Ce Doge mourut peu de jours après de chagrin & d'infirmités. On avoit nommé à sa place Pascal Malipiero. Le nouveau Doge fit recevoir une loi par laquelle il fut réglé qu'on ne déposeroit jamais aucun Doge quelque âgé qu'il fût, puisqu'alors la dignité de Duc avoit toujours été pour la vie. La République fut assez tranquille sous le gouvernement de ce Prince, & l'histoire de ce temps-là ne nous offre rien de considérable.

Malipiero étant mort, on élut pour Doge Christophe Moro. Ce que les Venitiens avoient prévu au sujet de la puissance des Turcs, ne tarda pas à arriver. Maîtres de toutes les places que les Grecs avoient occupées, ils songèrent à chasser les Venitiens des villes dont ils étoient encore en possession. Le Senat fit passer aussitôt une flotte sous la conduite de Victor Capello, & il s'occupa à fortifier l'Isthme de Corinthe, afin d'empêcher les ennemis de pénétrer dans cette Péninsule. Les nouveaux renforts que la République envoya, fournirent à leur armée les moyens de repousser les Turcs. Elle profita de leur retraite pour faire le siège de Corinthe; mais l'arrivée de l'armée Ottomane la fit bien-tôt abandonner son entreprise, & l'obligea de se retirer de l'Isthme. Les Venitiens perdirent en même-temps Argos dont ils s'étoient emparés, & la plus grande partie de leurs troupes fut taillée en pièces. Ils reçurent encore plusieurs échecs dans la Morée, & furent battus à Metelin.

Le siège de Chalcis que les Turcs firent ensuite, causa de nouvelles alarmes aux Venitiens, qui craignoient que les Ottomans après la prise de cette ville, ne se rendissent maîtres de toute la Côte maritime de la Grece, & ne poussassent leurs conquêtes jusqu'en Syrie. Canalis qui commandoit la flotte Venitienne, reçut ordre de secourir les assiégés qui se défendoient toujours avec une valeur incroyable. L'approche des Venitiens avoit même ranimé leur courage, & ils étoient disposés à soutenir le choc des ennemis jusqu'à la dernière extrémité. Le Sultan étoit prêt à lever le siège & à prendre la fuite, lorsqu'un de ses Officiers Généraux reveilla ses espérances & lui fit connoître le danger d'une telle démarche. Le siège fut donc poussé avec plus de vigueur qu'auparavant, & ce fut en vain que les habitans de Chalcis implorèrent le secours du Général Venitien, qui différa sous divers prétextes d'attaquer les Turcs, & de secondar les efforts généreux des assiégés. La ville n'ayant point été secourue, tomba enfin au pouvoir des Turcs qui firent un carnage affreux des habitans, sans distinction d'âge ni de sexe. Canalis se flattant de réparer sa honte en livrant combat à la flotte Ottomane qui fit voile vers Chio, la poursuivit pendant long-temps. Il manqua cependant l'occasion de la combattre, & se retira vers l'île de Cée sans avoir rien fait.

La prise de Chalcis consterna beaucoup les Venitiens, & le Senat ordonna que Canalis seroit déposé & mis en prison. Ce Général qui ignoroit

REPUBLIQUE
DE VENISE.

1457.

Guerre contre
les Turcs.

1462.

1472.

encore ce qu'on avoit résolu contre lui, se flattant de surprendre la ville, s'en approcha avec la flotte & fit débarquer une partie de les troupes. Cette expédition ne fut pas heureuse, les Venitiens furent battus & obligés de regagner en diligence leurs vaisseaux. Pierre Mocenigo prit ensuite le commandement de la flotte, & Canalis s'étant rendu à Venise, fut condamné à un exil perpétuel. Sur ces entrefaites Christophe Moro étant mort, la dignité de Doge fut conférée à Nicolas Trono. L'Amiral Venitien parcourut toutes les côtes de la Grece, pour confirmer dans le parti de la République les habitans des isles qui lui appartenoient encore. Il fit des tentatives sur quelques places, mais elles ne lui réussirent pas. Il se contenta de ravager les terres & de croiser dans la mer d'Ionie, pour rompre les desseins des Turcs. Il se rendit cependant maître de Smyrne, qu'il détruisit par le feu après en avoir enlevé un butin considérable, & avoir défilé les Turcs qui étoient venus au secours de cette place. Les Venitiens qui avoient fait alliance avec Uzun-Hassan Roi de Perse, lui envoyèrent des présents considérables, & donnerent ordre à Mocenigo de conduire sa flotte suivant la volonté du Roi de Perse, qui craignoit alors les entreprises des Turcs. En conséquence Mocenigo alla d'abord dans l'isle de Chypre, & ensuite sur les côtes de la Sicile où il eut de grands avantages sur les ennemis. Cependant Uzun-Hassan perdit deux batailles considérables contre les Turcs, & fut obligé de chercher un asyle dans les montagnes d'Arménie. Mocenigo se vit alors contraint de se retirer dans l'isle de Chypre.

1473.
Les Venitiens
se rendent maîtres du royaume de Chypre.

La mort de Trono arrivée l'an 1473 occasionna une nouvelle élection, & elle fut faite en faveur de Nicolas Marcello. Jean Roi de Chypre étoit mort vers ce même-temps, & il n'avoit laissé qu'une fille légitime nommée Charlotte, qui fut mariée en premières noces à Jean Duc de Combrasse en Portugal, & en second lieu à Louis Prince de Savoye. Jean avoit outre cela un fils naturel nommé Jacques, qui fut Archevêque de Nicosie. La Princesse Charlotte & son époux avoient un droit incontestable à la couronne, & c'étoit même la dernière volonté du Roi. Jacques n'écoutant que son ambition, mit dans son parti les Mammelucs, & promit de payer au Soudan d'Egypte un tribut pour le royaume de Chypre. Jacques vint à bout de chasser la Princesse Charlotte, & il épousa Catherine Cornaro. Il n'eut de ce mariage qu'un fils qui fut son successeur. Le jeune Prince étant mort peu de temps après, Catherine remonta sur le trône. Les Venitiens lui envoyèrent son frere George Cornaro, pour l'engager à céder son royaume à la République. Il trouva moyen de la déterminer, & on lui donna à la place la ville d'Azola dans la marche Trevisane (15). C'est ainsi que le royaume de Chypre passa sous la puissance des Venitiens, malgré les protestations de la maison de Savoye à qui la Princesse Charlotte avoit porté son droit.

Les Turcs animés par les progrès qu'ils avoient déjà faits, résolurent de chasser les Venitiens de toute la Grece, & de se rendre maîtres des places qui dépendoient de la République. Ils mirent le siège devant Scutari ville d'Albanie, dont George Castrio (Scanderberg) avoit fait présent aux Ve-

(15) Quelques Historiens assurent que cette Princesse ne se démit de la souveraineté qu'avec un extrême regret, & qu'elle ne put y consentir que dans la crainte d'être forcée à le faire.

niens. La ligue qu'ils firent avec le Roi de Hongrie, les mit en état de repousser les Turcs, & de délivrer la place; mais ils la perdirent quelques-temps après.

Marcello étant mort dans le quinzième mois de son gouvernement, eut pour successeur Pierre Mocenigo qui s'étoit acquis tant de gloire dans la guerre contre les Turcs. Il ne conserva cette dignité qu'un an, & on mit en sa place André Vendramino. Les Venitiens ne cessoient d'envoyer de nouveaux vaisseaux dans la Grece, pour tâcher d'abatte la puissance des Turcs; mais leurs entreprises n'avoient pas souvent de succès favorables. Les Ottomans ne se contenterent pas de poursuivre les Venitiens dans la Grece, ils oferent encore porter la guerre dans le Frioul, & les attaquet jusques dans leurs États. Ils y remporterent une victoire complete sur ces peuples, & firent de grands ravages sur leurs terres. Après cette expédition, les Turcs abandonnerent l'Italie d'où ils emporterent un butin considérable.

André Vendramino ne survécut pas long-temps au malheur de la République, & Jean Mocenigo lui succéda. Les Venitiens accablés par tant de pertes, demanderent la paix au Sultan. Elle ne leur fut accordée qu'à condition qu'ils céderoient Scutari & quelques autres places. Ils furent encore obligés de donner une grosse somme d'argent pour avoir la liberté de commercer dans la Grece. Ils jouissoient à peine de la paix, lorsque les Florentins implorerent leur secours contre le Pape & le Roi Ferdinand (16). Cette guerre n'étoit pas encore finie lorsqu'ils furent contrains d'armer contre Hercule Duc de Ferrare. Ce Prince souffrant avec peine que les Venitiens envoyassent un Magistrat dans sa capitale, ôta les privilèges qui avoient été depuis long-temps accordés aux Venitiens, & voulut rétablir les Salines de Comachio contre le traité qui avoit été fait. Il mit dans son parti le Roi de Naples, la République de Florence & le Duc de Milan. Les Venitiens ayant trouvé moyen de détacher ce Prince de cette ligue, eurent des succès assez favorables, & après une guerre de quatre ans, le Duc de Ferrare fut contraint de leur céder Rovigo & le Polefin. On lui permit alors de rétablir les Salines de Comachio.

Venise délivrée de tant de guerres, fut affligée de la peste qui fit périr un grand nombre de citoyens. Le Doge même en mourut, & on lui donna pour successeur Marc Barbarigo, qui ne gouverna que neuf mois. Augustin Barbarigo son frere fut alors revêtu de la dignité suprême.

Le repos dont l'Italie jouissoit depuis long-temps, fut troublé par la guerre que Sigismond Duc d'Autriche fit aux Venitiens. Elle ne fut pas favorable à ces derniers qui furent battus plusieurs fois, & qui perdirent même quelques places. Ces mauvais succès ne les avoient cependant pas déterminés à faire des propositions d'accommodement, mais ils ne crurent pas devoir refuser celles que leur fit le Duc d'Autriche, à qui les troupes de l'Allemagne caufoient de l'inquietude. Les conditions de paix furent avantageuses aux Venitiens, & Sigismond consentit de ne plus faire aucunes difficultés au sujet des frontieres de l'Etat de Venise, qui avoient fait le sujet de la guerre. La tranquillité fut alors de nouveau rendue à l'Italie, & un calme

 REPUBLIQUE
DE VENISE.

1474.

1477.

1480.

1485.

(16) Voyez plus haut l'histoire de Florence, pag. 277.

 REPUBLIQUE
DE VENISE.

heureux regnoit dans toutes ses Provinces. Les entreprises des Florentins sur les Pisans, les desseins d'Alexandre VI. l'inconstance & l'inquietude continuelle de Ludovic Sforce, Regent du Milanès, & les projets de Charles VIII. Roi de France sur le royaume de Naples, troublerent la félicité des peuples de cette contrée, & engagerent les Venitiens dans de nouvelles guerres. Ludovic allarmé de l'alliance contractée entre le Roi de Naples & Pierre de Medicis, fit une ligue avec le Pape & les Venitiens. Ce traité avoit pour but la sûreté commune des alliés, & particulièrement la conservation de la Regence du Milanès. On convint que la République de Venise, & Jean Galeas Duc de Milan, au nom duquel les affaires de cet Etat se faisoient, enverroient des troupes pour la défense du Pape. Peu rassuré par ces précautions, Ludovic résolut d'engager Charles VIII. à faire la conquête du royaume de Naples, afin d'occuper Ferdinand & l'empêcher de former quelques projets sur le Milanès : d'un autre côté Hercule d'Est Duc de Ferrare desiroit ardemment de rentrer en possession du Polefine de Rovigo, que les Venitiens lui avoient enlevé dans la dernière guerre qu'ils avoient eue avec ce Prince. Persuadé qu'à la faveur des troubles, il lui seroit facile de s'en rendre maître, il avoit engagé Ludovic son gendre à proposer au Roi de France le voyage d'Italie. La nouvelle des préparatifs que ce Monarque faisoit pour l'exécution de son dessein, causa beaucoup d'inquietudes aux Princes d'Italie, & leur fit prendre divers partis. Les uns se déclarerent pour ce Prince, les autres formerent une ligue contre lui; les Venitiens demeurèrent neutres, & résolurent d'attendre avec tranquillité l'événement de cette guerre.

Cependant les Rois de France & de Naples les avoient sollicités chacun séparément de prendre leurs intérêts. Ils eurent l'adresse de faire entendre aux Ministres du Roi de France, que la crainte continuelle où ils étoient que les Turcs ne les attaquaient de nouveau, les empêchoit de fournir des troupes à Charles, & de prendre part à son expédition. Ils refusèrent également d'écouter les propositions que le Pape leur fit de s'opposer à l'entrée du Roi en Italie. Les grands succès de ce Monarque leur causerent enfin de l'inquietude, & les déterminèrent à prendre part à la ligue qui se forma entre le Pape, l'Empereur, les Rois d'Espagne & le Duc de Milan. On étoit résolu d'enlever à Charles le royaume de Naples qu'il venoit de conquérir, & les Venitiens avec leur flotte devoient attaquer les places maritimes, tandis que les troupes des autres confédérés aideroient Ferdinand à remonter sur le trône. Cette ligue obligea le Roi de France à songer à repasser dans ses Etats, afin d'éviter l'orage qui le menaçoit (17). En conséquence de ce traité, les Venitiens joignirent leurs troupes à celle des confédérés, & attaquèrent les François sur les bords du Taro. Charles remporta tout l'avantage de cette journée, selon le sentiment le plus général; mais les Italiens publièrent que la victoire s'étoit déclarée en leur faveur. Ce glorieux succès mit le Roi en état de sortir de l'Italie sans aucun danger.

Après la retraite de ce Prince, les Confédérés prirent la résolution d'empêcher que les Florentins ne restaient en possession de la ville de Pise,

(17) On a vu dans l'histoire de France & | mens que je ne crois pas devoir repeter ici
dans celle de Naples, la suite de ces événe-

dont les Venitiens & le Duc de Milan avoient formé séparément le projet de se rendre maîtres (18). Les premiers fournirent aussi du secours à Ferdinand II. qui leur remit Otrante, Brindes & Trani pour sûreté des frais de la guerre. Charles qui avoit appris le mauvais succès de ses armes dans le royaume de Naples, résolut de faire une seconde fois le voyage d'Italie. Ludovic craignant d'être exposé aux premières attaques de l'ennemi, proposa aux Venitiens d'inviter l'Empereur Maximilien à passer les Alpes. Ce Prince s'étant rendu aux sollicitations du Duc de Milan & des Venitiens, arriva en Italie où sa foiblesse le fit mépriser. Cependant la République de Venise fournissoit de grands secours aux Pisans, dans la crainte que le Duc de Milan ne vint à bout de les soumettre.

Pendant que les Venitiens étoient occupés à soutenir les Pisans contre les Florentins & le Duc de Milan, Bajazet II. méditoit de nouvelles conquêtes, & avoit rompu le traité que la Cour Ottomane avoit fait avec la République de Venise. Avant que de partir du port de Constantinople où il avoit rassemblé une flotte très-nombreuse, il fit arrêter tous les Venitiens qui étoient dans cette capitale, & fit jeter dans une obscure prison André Gritti qui avoit averti le Gouverneur de Lepante, des préparatifs que le Sultan faisoit. Grimani Amiral de la flotte Venitienne qui étoit à Modon, informé des desseins de Bajazet, se mit aussi-tôt en mer dans l'intention de livrer combat aux Ottomans. Il ne tarda pas à rencontrer la flotte ennemie. L'action s'engagea bien-tôt avec une ardeur égale, & le combat devint très-sanglant. La victoire étoit prête à se déclarer pour les Venitiens, lorsque les Turcs trouverent moyen de mettre le feu aux vaisseaux de leurs ennemis. Grimani fut accusé de n'avoir pas fait son devoir en cette occasion, par la jalousie qu'il avoit conçue contre Loredan Gouverneur de Corfou qui l'étoit venu joindre. La joie que sa flotte avoit témoignée à la vue de ce grand homme, avoit causé un dépit secret à l'Amiral qui craignoit que Loredan ne lui ravit la gloire de cette journée. On voulut engager Grimani à attaquer une seconde fois les Turcs; mais il le refusa sous prétexte qu'il n'avoit pas le vent favorable. Les François que Charles VIII. avoit envoyés au secours de Rhodes, & qui avoient réuni leur flotte à celle des Venitiens, connoissant la mauvaise volonté de l'Amiral de la République, prirent le parti de se retirer. Les Ottomans voyant qu'ils n'avoient rien à craindre des Venitiens, allèrent assiéger Lepante par terre & par mer. Cette ville qui n'étoit défendue que par ses propres habitants, ne put résister long-temps aux efforts des ennemis, & fut contrainte de se rendre. Grimani de retour à Venise, fut mis en prison & ensuite condamné à un bannissement perpétuel.

Les Turcs maîtres de Lepante, s'approchèrent de Napolé de Romanie; mais ils furent repoussés & contraints d'abandonner leur entreprise. Ils se déterminèrent alors au siège de Modon. La flotte Venitienne s'avança pour secourir cette place, & soutint un combat contre les Ottomans qui eurent tout l'avantage de cette action. Cet échec n'empêcha pas les Venitiens de jeter du secours dans la ville. La trop grande confiance que l'arrivée

(18) On a fait mention de l'affaire de Pise dans l'histoire de Florence.

de ce tenfort fit prendre aux habitans, fut cause de leur perte. Ils eurent l'imprudence d'abandonner leurs murailles pour se livrer à la joye, & ils fournirent par ce moyen aux Turcs l'occasion de prendre la ville par escalade. Le vainqueur y commit toutes sortes de cruautés, & après avoir massacré tous les habitans, il réduisit cette ville en cendres. Coron appréhendand le même sort, ouvrit ses portes à la première sommation.

1499.

Bajazet encouragé par tant de succès, résolut à la sollicitation du Duc de Milan, de porter la guerre en Italie. Un de ses Généraux à la tête de dix mille hommes, entra dans le Frioul, & y commit des désordres épouvantables. Il emmena de ce pays un grand nombre d'esclaves, & y fit un riche butin. Gonsalve qui commandoit la flotte Espagnole, s'étant joint à celle des Venitiens, les deux flottes allèrent faire une descente dans l'isle de Cephalonie dont elles s'emparèrent. On transporta dans cette isle toutes les personnes qui étoient échappées du sac de Modon, & celles qui avoient quitté la ville de Coron depuis qu'elle étoit passée au pouvoir des Turcs. Le Senat pour reconnoître le grand service que les Espagnols venoient de leur rendre, envoya à ce sujet un Ambassadeur extraordinaire à Ferdinand, & un présent considérable à Gonsalve.

Sur ces entrefaites, le Roi de Pologne fit sçavoir aux Venitiens qu'il étoit résolu de rompre avec les Turcs, dont il avoit lieu d'être mécontent. Cette nouvelle fit plaisir à la République; mais elle ne jugea cependant pas à propos de prendre aucun engagement avec ce Prince. Pezaro Général Venitien profitant de l'éloignement de l'armée Ottomane, reprit la ville de Junco que Charles Contarini avoit lâchement abandonnée. Il fit couper la tête à cet Officier pour le punir de sa perfidie. Pezaro mit ensuite à la voile, pour se rendre à Prevesa où les Turcs faisoient construire une flotte. Il entra dans le port, battit ceux qui s'opposoient à sa descente, mit le feu aux bâtimens qui n'étoient point encore achevés, & fit remorquer les autres. Cependant les Venitiens perdirent Durazzo dans l'Albanie, dont les Turcs se rendirent maîtres par surprise. Pezaro s'en vengea par la prise de plusieurs vaisseaux & par la conquête de sainte-Maure. Toutes ces pertes consécutives rendirent les Turcs plus traitables qu'ils n'avoient été jusqu'alors, & ils écoulerent volontiers les propositions de paix qu'on leur faisoit depuis le commencement de la guerre, & qu'ils avoient toujours rejetées. Entre les différens articles du traité de paix, on convint que l'isle de Cephalonie demeureroit à la République; qu'on restitueroit sainte-Maure aux Turcs; qu'on désarmeroit sur les frontières, & que le commerce seroit rétabli entre les deux nations.

1500.

Pendant que la flotte Venitienne avoit été occupée à continuer la guerre contre les Turcs, la République n'avoit pas cessé de soutenir les Pisans contre les Florentins & Ludovic Sforce. Louis XII. qui avoit formé le dessein de passer en Italie & d'attaquer le Milanès, n'eut pas de peine à mettre les Venitiens dans son parti. Il leur avoit promis pour les y engager, de leur abandonner Cremona & toute la Giaradadda. Des offres si avantageuses éblouirent ceux qui paroissoient le plus opposés aux intérêts de la France. On considéroit que par cette nouvelle acquisition, la République embrafferoit presque toute la riviere de l'Oglio; qu'elle étendrait ses limites

jusqu'au fleuve du Pô & bien avant sur l'Adda, & qu'elle se trouvoit par ce moyen voisine de Milan, de Parme & de Plaisance; ce qui pourroit la mettre en état dans la suite de faire la conquête de ces provinces, en cas que la France se vit obligée de les abandonner. Le traité d'alliance fut conclu à Etampes & signé à Blois le 15 d'avril 1499. On convint par ce traité, que pendant que le Roi entreroit dans le Milanès, les Venitiens l'attaqueroient aussi de leur côté: qu'après la conquête de ce Duché, le Roi en gardant pour lui tout le reste, abandonneroit en propriété aux Venitiens Cremona avec toute la Giaradadda, à l'exception néanmoins d'environ soixante & dix pieds de terrain le long de la rivière d'Adda: que le Roi seroit obligé de défendre Cremona & tout ce que les Venitiens possédoient dans la Lombardie jusqu'aux Lagunes de Venise, & que les Venitiens seroient chargés de la défense du Milanès. Il ne fut point fait mention de Pise que le Roi auroit voulu qu'on mit en sequestre entre ses mains (19). Je ne suivrai point ici Louis XII. dans son expédition du Milanès, parce qu'il en sera fait mention dans l'histoire de ce duché, & que d'ailleurs j'en ai parlé dans l'histoire de France. Je ne répéterai pas non plus ici les détails de la guerre de Pise où les Florentins tirent tant de part: on en a vu la description dans l'article précédent.

Le Doge Barbarigo se sentant accablé de vieillesse, voulut renoncer à sa dignité; mais on refusa d'y consentir, & ce Prince fut obligé de conserver la souveraine puissance jusqu'à la mort. Leonard Loredano fut mis à sa place. La mort d'Alexandre VI. arrivée en 1503, recueillit les projets que les Venitiens avoient formés sur la Romagne. Cesar Borgia Duc de Valentinois & fils du Pontife, avoit fait des grandes conquêtes dans cette province pendant la vie de son pere. Les Venitiens n'avoient osé s'y opposer, dans la crainte que le Roi de France ne prit ses intérêts; mais ils crurent n'avoir plus rien à ménager après la mort du Pape. Ils voulurent surprendre Césene, & comme ils n'avoient point d'artillerie & que la ville étoit sur ses gardes, ils furent obligés de renoncer à leur entreprise. Ils se retirèrent dans le territoire de Ravenne qui leur appartenoit, & y attendirent quelque occasion plus favorable à leurs desseins. La querelle de Naldo ancien Capitaine du Duc de Valentinois & des habitans de Faenza, leur en fournit bien-tôt les moyens. Il appella les Venitiens à son secours & leur livra les forts du Val-di-Lamone dont il avoit la garde. Les Venitiens ne tardèrent pas à gagner le Commandant de la citadelle de Faenza, qui leur permit de faire entrer trois cens fantassins. Forlimpopolo & plusieurs autres villes de la Romagne, tombèrent alors sous leur puissance ainsi que Rimini qui ouvrit volontairement ses portes. Pandolfe Malatesta Souverain de cette ville, reçut en échange Citadella dans le territoire de Padoue, & entra au service de la République avec un certain nombre de Gendarmes. Les Venitiens voulurent attaquer en même-temps la ville de Fano; mais ils ne purent la soumettre, & elle demeura sous la domination de l'Eglise. Ils songèrent alors à pousser le siège de Faenza avec plus de vigueur. Les habitans de cette ville craignant de succomber sous les efforts

1501.

(19) François Guichardin,

REPUBLIQUE
DE VENISE.

de leurs ennemis, implorèrent le secours du Pape Jules II. Ce Pontife qui n'avoit encore ni troupes ni argent, voulut essayer si par son seul crédit il pourroit engager les Venitiens à se délistier de leur entreprise. Il envoya donc pour cet effet un Nonce à Venise pour redemander Faënza au nom du saint Siège. On répondit que cette ville ne lui avoit jamais appartenu, & que par conséquent il n'avoit aucun droit de la réclamer. Les habitans n'ayant plus d'esperance, prirent enfin le parti de capituler & de se soumettre aux Venitiens. Ils auroient pu se rendre maîtres d'Imola & de Forlì ; mais ils ne jugèrent pas à propos de pousser plus loin leurs conquêtes dans la Romagne, de peur d'irriter le Pape. Ils possédoient alors dans cette province Faënza, Remini, Monte - Fiore, San - Arcangelo, Verrucchio, Gattera, Savignano, Meldola, Porto-Cesenatico, & dans le territoire d'Imola, Tossignano, Solaruolo & Monte-Battaglia.

1504.

1505.

Louis XII. qui avoit résolu de reprendre sur les Venitiens le Bressan, le territoire de Crème, le Bergamasque, le Cremonois & la Giradadda, avoit fait une ligue contr'eux avec le Pape, l'Empereur & l'Archiduc. La crainte des armes de France fit prendre aux Venitiens la résolution de satisfaire le Pape sur les demandes qu'il faisoit, & afin de le détacher de la ligue, ils proposerent de lui rendre toutes les places dont ils s'étoient emparés dans la Romagne depuis la mort d'Alexandre, excepté le territoire de Faënza & de Rimini. Cette satisfaction qui sembloit forcée, ne parut pas adoucir entièrement l'esprit du Pape & le disposer à leur être plus favorable. L'Empereur Maximilien sous prétexte d'aller recevoir à Rome la couronne Imperiale, avoit conçu le dessein d'entrer en Italie avec une puissante armée, & afin de ne point trouver d'obstacles, il avoit envoyé des Ambassadeurs à la République, pour l'engager à livrer passage à ses troupes, l'assurant qu'elles n'y commettraient aucuns désordres. Les Venitiens lui représenterent qu'ils ne pouvoient lui accorder ce qu'il exigeoit, dans la crainte d'être regardés comme des traîtres par tous les Princes d'Italie. L'Empereur fit auprès d'eux de nouvelles tentatives, & leur proposa même de se joindre à lui contre la France. Louis de son côté les pressoit vivement de prendre un parti & de se déclarer pour l'un ou pour l'autre. Les Venitiens redoutoient également ces deux Monarques, & ils auroient désiré rester neutres & ne se point mêler de cette guerre. Enfin ils crurent qu'il leur étoit plus avantageux de refuser le passage à l'armée Imperiale, sans prendre cependant aucun engagement effectif avec le Roi de France.

1508.
Guerres de
l'Empereur
contre les Ve-
nitiens.

Maximilien irrité du refus des Venitiens, s'avança jusqu'à Trente, où après avoir fait les préparatifs nécessaires pour l'exécution de ses desseins, il entra dans la montagne de Siaga dont le Val est à douze mille de Vicence, attaqua les habitans du sommet de ces montagnes appellées les sept Communes, & se rendit maître de leurs places. Il y avoit lieu de croire que l'Empereur alloit continuer à poursuivre ses conquêtes; mais on fut bien surpris d'apprendre qu'il étoit retourné à Bologne. Peu de temps après il entra en personne dans le Frioul à la tête de six mille hommes, s'empara de toute la vallée de Picadoro, prit les forts de saint-Martin & de la Piève & plusieurs autres postes. Il se rendit ensuite à Inspruck, ayant donné ordre à ses troupes de marcher dans le Trevisan. Les Venitiens ne résistèrent

pas dans l'inaction, & ils envoyèrent Alviane pour enlever aux Allemands toutes les places dont ils s'étoient rendus maîtres. Ce Général fit une extrême diligence, attaqua les Allemands, les battit, & profitant de sa victoire, il les chassa de tous les postes qu'ils occupoient. Animé par ces succès, il se présenta devant Trieste & l'obligea à lui ouvrir ses portes. Portdenone & Fiume, villes d'Esclavonie, eurent bien-tôt le même sort. Cependant les Allemands eurent quelques légers avantages auprès de Trente, où ils mirent en fuite un corps de trois mille hommes d'infanterie Venitienne. L'Evêque de Trente crut devoir alors faire quelque entreprise, & assiegea Rivadi-Trento, château sur le lac de la Gard. La révolte des Grisons qui étoient dans l'armée Allemande & leur désertion, obligèrent le Prélat à lever le siège. Il y eut encore diverses escarmouches; mais l'Empereur n'ayant pas reçu les renforts qu'il attendoit d'Allemagne, fit proposer une suspension d'armes pour trois mois. Le Senat ne voulut point entendre à aucun accommodement, à moins que la treve ne fût d'un an & que le Roi de France y fût compris. Ce dernier article souffrit beaucoup de difficultés, & pensa faire rompre la négociation. Les François de leur côté vouloient que la treve fût générale, & que les alliés de toutes les puissances y participassent. Les Ministres de l'Empereur s'y opposèrent absolument, & le Senat de Venise ne pouvant pour les intérêts de la patrie, refuser la treve qui étoit offerte, conclut le 20 d'avril un traité après lequel l'Empereur & les Venitiens désarmèrent; ce qui rendit le calme à l'Italie pour quelque temps.

Cette treve fut la source des maux dont les Venitiens furent accablés dans la suite. L'Empereur mécontent des pertes qu'il avoit faites, Louis XII. fâché de ce que les Venitiens ne l'avoient point fait comprendre dans la treve, le Pape Jules irrité contre eux de ce qu'ils possédoient plusieurs places de l'Etat ecclésiastique, avoient résolu de réunir leurs forces contre les Venitiens. Cette fameuse ligue fut conclue à Cambrai entre ces trois Princes & le Roi d'Espagne Ferdinand. Il fut donc arrêté: « qu'on prendroit » les armes contre ces Républicains pour les obliger à rendre les villes & » les terres qu'ils avoient enlevées à chacun des Confédérés: sçavoir Faenza, » Rimini, Ravenne & Cervie au Pape: Padoue, Vicence & Verone à l'Em- » pire: le Frioul & Trevisé à la maison d'Autriche: Cremona, la Giaradad- » da, Bresce, Bergame & Crème au Roi de France: au Roi d'Arragon, les » ports & les places du royaume de Naples engagés par Ferdinand II. Il » fut encore décidé que le Roi de France commenceroit la guerre en per- » sonne le premier d'avril prochain, & que le Pape & le Roi Catholique » la feroient aussi le même jour: que pour fournir à l'Empereur un pré- » texte honnête de rompre la treve, le Pape lui demanderoit du secours » comme au Protecteur de l'Eglise: que sur cette demande, Maximilien » lui enverroit au moins une compagnie de gensdarmes, & que quarante » jours après que le Roi de France auroit ouvert la campagne, l'Empereur » attaqueroit aussi en personne les Etats des Venitiens. Qu'aussi-tôt que » l'un des Alliés auroit recouvré ce qui lui appartenait, il seconderoit les » autres jusqu'à ce qu'ils fussent aussi rentrés dans leurs biens: Qu'ils seroient » réciproquement tenus de se défendre les uns & les autres, s'ils étoient

Ligue de Cam-
brai contre les
Venitiens.

RÉPUBLIQUE
DE VENISE.

» troublés par les Venitiens dans la possession des places reconquises , &
» qu'aucun des confédérés ne pourroit traiter avec les ennemis que
» du consentement des autres : Que le Duc de Ferrate, le Marquis de
» Mantoue, & tous ceux qui prétendroient avoir été depouillés par les
» Venitiens pourroient accéder à la ligue dans trois mois , & qu'alors ils
» jouiroient de tous les avantages du traité : Que le Pape presseroit les Ve-
» nitiens sous peine des censures ecclésiastiques de rendre les places usur-
» pées sur le saint Siège, &c. (20) »

Le Pape qui redoutoit le séjour des François en Italie , fit ce qu'il put pour engager les Venitiens à lui rendre les places qu'il demandoit , & en ce cas il leur offroit de se joindre à eux , & de ne point accéder à la ligue. Leur refus imprudent l'obligea à ratifier le traité de Cambrai , mais il ne se pressa pas d'en exécuter les conditions.

1509.

Tant de puissances liguées contre la République ne furent pas capables d'abattre le courage des Venitiens , & ils se préparèrent à la guerre avec une ardeur incroyable. En conséquence du traité de Cambrai , le Roi de France fit déclarer la guerre aux Venitiens , & donna ordre au Maréchal de Chaumont de commencer les hostilités avant son arrivée. Le Général François passa l'Adda , & surprit la ville de Trevi dans laquelle il fit un grand nombre de prisonniers. Cette conquête lui facilita celle de plusieurs autres places voisines. D'un autre côté , le Marquis de Mantoue se rendit maître de Casal Maggiore. Le Pape publia alors contre les Venitiens une bulle sous le titre de *Monitoire* , par laquelle il les sommoit de lui restituer dans vingt-quatre jours toutes leurs usurpations avec les revenus qu'ils en avoient tirés sous peine d'encourir les censures ecclésiastiques.

L'armée Venitienne s'étant mise en campagne , profita de la retraite de Chaumont au-delà de l'Adda , & reprit Trevi avant que l'armée Française fut assemblée. Louis XII. informé que les Venitiens assiégeoient cette place , marcha pour la secourir ; mais l'armée n'arriva que le lendemain de la reddition de la ville , c'est-à-dire le 9 de Mai. Les François passèrent la rivière sans obstacle & s'avancèrent vers Trevi, Alviane Général de l'armée Venitienne eut beaucoup de peine à mettre ses soldats en bataille , parce qu'ils étoient trop occupés au pillage de Trevi. On n'en vint pas aux mains ce jour-là , & il n'y eut que quelques legeres escarmouches. Louis XII. desiroit le combat , mais les Venitiens cherchoient à l'éviter , & ne songeoient qu'à prendre des postes avantageux pour incommoder l'armée Française. Louis qui s'étoit rendu maître de Rivolta , avoit résolu d'attaquer Vaila ou Pandino , afin d'empêcher les Venitiens de tirer des vivres de Cremona ou de Crème. Alviane pénétrant les desseins de ce Prince , fut d'avis que l'armée décampât , & qu'elle marcha vers ces deux places pour prévenir les François.

Bataille d'Al-
gnadelle 14
Mai.

Les Venitiens avoient pris le plus court , & étoient arrivés les premiers. L'avant-garde Française se trouva par ce moyen proche de l'arrière-garde des ennemis. La bataille paroissoit inévitable , ce qui obligea Alviane à rassembler toute son armée , & à se mettre en état de sortir de cette jour-

(20) François Guichardin.

née avec honneur. La situation favorable où il s'étoit posté, l'engagea à commencer le combat. Les François ne purent soutenir le premier choc, & ils furent obligés de plier. L'arrivée du Roi qui étoit à la tête du corps de l'armée, fit changer les choses de face & rétablit le combat. Les Venitiens se battirent cependant avec une valeur incroyable; mais comme ils ne furent point soutenus par une partie de l'armée qui étoit sous les ordres du Comte de Pitigliano, ils furent contraints d'abandonner la victoire à leurs ennemis, après avoir perdu plutôt les forces que le courage & vendu cherement leur vie. Alviane fut fait prisonnier, & les François se rendirent maîtres de vingt grosses pièces d'artillerie.

La suite de cette victoire fut la prise de Caravaggio, de Bergame, de Bresce, de Cremone, de Pizzighitone & de Peschiera. La nouvelle de la perte de la bataille jeta la consternation parmi les Venitiens, & ne leur fit envisager qu'un avenir funeste. Cependant ils ne se hâsèrent point abbatte, leverent de nouvelles troupes & augmentèrent de cinquante galeres leur armée navale. Ils travaillèrent en même-temps à se raccommoder avec l'Empereur, le Roi Catholique & le Pape. Les troupes de ce Pontife n'avoient pas de moindres avantages dans la Romagne, où elles s'emparèrent de Solarolo, de Granarolo & de toutes les autres places du territoire de Faënza. Ravenne même se rendit aussi à l'exception de la citadelle, seul poste qui resta alors aux Venitiens dans la Romagne.

Le triste état où se trouvoient alors les Venitiens, sembloit autoriser leurs voisins à se déclarer contr'eux. Le Duc de Ferrare profitant de la foiblesse où il les voyoit, chassa le Magistrat que la République entretenoit dans sa capitale, suivant les anciens traités. Il se remit en même-temps en possession du Polesine de Rovigo, & maltraita par son artillerie les vaisseaux des Venitiens qui étoient sur l'Adige. D'un autre côté le Marquis de Mantoue (11) reprit Azola & Lunato que les Venitiens avoient enlevé à Jean-François de Gonzague son bisayeul, pendant leurs guerres contre Philippe-Marie Visconti. En Istrie Christophe Frangipani s'empara de Pisino & de Divinio, & le Duc de Brunswick qui étoit entré dans le Frioul par ordre de l'Empereur, réduisit sous la puissance de ce Prince Feltro & Bellona. Trieste & les autres places secouèrent le joug des Venitiens & rentrèrent sous la domination de l'Empereur. Les Comtes de Londrone augmentèrent aussi leurs Etats aux dépens de celui des Venitiens, & l'Evêque de Trente leur enleva Riva-di-Trento & Agreste. Tels étoient les ennemis que les Venitiens avoient alors à combattre. Dans une si triste situation, ils crurent devoir prendre le parti d'abandonner leurs Etats de terre ferme & de se réduire à l'Empire de la mer. Leur intention étoit de faire perdre par ce moyen au Roi de France l'idée d'attaquer Venise. Ils pensoient d'ailleurs que si la fortune leur devenoit plus favorable, ils pourroient rentrer en possession de tout ce qu'ils abandonnoient. En conséquence de cette résolution, leur armée se retira à Meltrie, & ils donnèrent ordre aux Officiers qu'ils avoient à Padoue, à Verone & dans les autres villes destinées à l'Empereur par le traité de la ligue, de sortir de ces places & de les remettre

(11) Il fut le premier Marquis de Mantoue, créé par l'Empereur Sigismond en 1433.

au pouvoir des habitans. Ils firent rendre en même-temps au Roi d'Arragon les ports & les autres places qui leur avoient été cédés par Ferdinand. Enfin ils livrerent au Pape la citadelle de Ravenne. Les Cardinaux Venitiens qui étoient à Rome, supplierent le Pape de lever le *Monitoire* qu'il avoit donné contre les Venitiens, puisqu'avant les vingt-quatre jours ordonnés par sa Bulle, il se trouvoit en possession de ce qu'il avoit exigé. Le Pape fâché de ce que les Venitiens lui avoient fait plus de résistance qu'au Roi d'Arragon, demanda qu'on restituât les revenus & tout ce qui avoit été pris aux Eglises & au Clergé. Ils s'adresserent alors à l'Empereur, & firent tout ce qu'ils purent pour le toucher; mais leurs démarches furent inutiles.

Leur humiliation toucha enfin le Pape, qui voulut bien recevoir les Ambassadeurs que le Doge lui envoya. Il refusa cependant de leur accorder encore l'absolution jusqu'à ce que l'Empereur eût été entièrement satisfait. La conduite du Roi de France releva davantage leurs esperances. Ce Monarque content des conquêtes qu'il avoit faites, avoit résolu de s'en tenir aux termes du traité de Cambrai : il refusa même les hommages de Verone, de Padoue & de toutes les autres villes que les Venitiens avoient abandonnées, & il renvoya les Deputés de ces villes à l'Empereur Maximilien. Treviso fut la seule ville qui ne suivit pas l'exemple des autres. Les bannis que les Venitiens y avoient rétablis, touchés de reconnaissance pour leurs bienfaiteurs, excitèrent la populace en faveur de la République. On jugea donc à propos d'y envoyer une garnison pour soutenir la bonne volonté des habitans.

La négligence de l'Empereur à remplir les conditions du traité de Cambrai, sauva les Venitiens. Louis XII. qui avoit satisfait à ses engagements, & qui avoit essuyé presque seul tout le poids de cette guerre, songea à retourner dans ses Etats après avoir mis de bonnes garnisons dans les places qu'il venoit de conquérir. L'Empereur proposa cependant aux Confédérés de joindre leurs troupes aux siennes pour attaquer Venise. Le Roi de France y consentoit volontiers, mais le Pape & le Roi d'Arragon s'y opposerent entièrement.

L'Empereur en formant le dessein d'attaquer Venise, n'avoit compté que sur les forces des alliés; car il manquoit alors d'argent & de troupes. Vienne & Padoue étoient restées sans garnisons, & plusieurs autres places n'étoient pas mieux gardées. Les Venitiens commençoient à se repentir d'avoir abandonné leurs Etats de terre ferme, & l'exemple de Treviso leur faisoit voir qu'ils auroient pu du moins conserver plusieurs villes. La foiblesse de l'Empereur les encouragea à faire la conquête de Padoue. Ils se conduisirent avec tant de prudence dans cette occasion, qu'ils surprirent la ville & s'en rendirent maîtres avec beaucoup de facilité. Ils le furent bientôt de tout le territoire, & reprirent avec la même promptitude la ville & la citadelle de Legnago. Louis XII. parut d'abord inquiet des progrès des Venitiens, & il balança long-temps sur le parti qu'il devoit prendre; enfin il pensa qu'il étoit de ses intérêts que l'Empereur & les Venitiens se fissent une longue guerre qui les affoiblirait mutuellement. Il laissa cependant sur les confins du Veronese sept cens lances pour marcher aux ordres de l'Empereur. Ce Monarque se determina enfin à entrer en Italie; mais

avec

avec une si foible armée qu'il eut beaucoup de peine à soumettre les payfans qui étoient affectionnés à la République. Il se rendit maître de Seravalle & de plusieurs autres petits postes ; car il n'étoit pas en état de faire de grandes entreprises. Il proposa de nouveau aux alliés de faire le siège de Venise. Il y trouva toujours des oppositions de la part du Pape & du Roi Catholique. L'intérêt des Venitiens n'étoit pas le motif qui les faisoit agir : ils appréhendoient plutôt que l'Empereur ou le Roi de France ne devint trop puissans par cette conquête qu'ils n'avoient point d'espérance de partager. Le Padouan, le Veronese, le Frioul & l'Istrie se trouverent alors également ravagés par les troupes Allemandes & Venitiennes : les villes n'étoient pas plutôt prises par un parti qu'elles retomboient aussitôt au pouvoir du parti contraire, & les habitans de ces contrées voyoient leurs terres continuellement défolées & exposées à la fureur des soldats.

Cependant l'Empereur dont l'armée étoit renforcée par le grand nombre de troupes qu'il avoit reçu, s'avança jusqu'à Padoue pour en faire le siège. Les Venitiens firent alors un nouvel effort pour sauver cette place, & toute la jeune Noblesse en état de porter les armes, se rendit dans cette ville pour la défendre. Ce nouveau secours joint aux munitions de guerre & de bouche dont la ville étoit pourvue, la mit en état de résister aux vigoureuses attaques des Allemands qui reçurent plusieurs échecs considérables pendant ce siège. L'Empereur rebuté par la défense opiniâtre des assiégés, & par les pertes qu'il avoit faites, abandonna son entreprise & retourna en Allemagne, laissant ses affaires en mauvais état & le sort de l'Italie dans une entière incertitude.

Le Pape dont les vûes étoient d'enlever au Roi de France ce qu'il possédoit en Italie, ne vouloit cependant pas former aucune ligue particulière, & étoit résolu de n'être redevable à personne de l'exécution de son projet. Il étoit cependant bien aise d'être secouru indirectement, & c'est ce qui le porta à accorder l'absolution aux Venitiens. Il fit malgré cela de grandes difficultés de lever les censures, & il vouloit que les Venitiens laissassent libre la navigation de la mer Adriatique à tous les sujets de l'Eglise, & qu'ils ne tinssent plus dans Ferrare le Magistrat nommé *Bis-Domino*. Il y eut de grandes contestations à ce sujet, & pendant que les Venitiens plaidoient leur cause au tribunal du saint Siège, ils reprirent Vicence & plusieurs autres places. Cette nouvelle parut engager l'Empereur à rentrer en Italie ; mais il ne fit toujours que de fausses démarches. Les succès des Venitiens avoient entièrement relevé leur courage, & ils crurent qu'ils pouvoient déjà faire plusieurs entreprises considérables. Ils portèrent la guerre dans le Ferrarois, dans l'espérance de se remettre en possession de toutes les places dont ils avoient fait autrefois la conquête, & qu'ils venoient de perdre dans la dernière guerre. Cette expédition ne fut pas aussi heureuse qu'ils se l'étoient promise. Ils eurent plusieurs avantages, & ils se flattoient d'en remporter d'autres plus considérables lorsqu'ils se virent obligés de songer à leur propre défense. Louis XII. qui vouloit abattre la trop grande puissance des Venitiens, voyant que l'Empereur ne pouvoit défendre Verone, fit marcher des troupes de ce côté-là pour empêcher les Venitiens de s'en rendre maîtres. Chaumont se disposa même à faire le siège de Vicence ; ce

qui obligea les Venitiens à retirer leur armée du Ferrarois, après avoir laissé quelques troupes pour défendre Polesine & appuyer leur armée navale. Le Duc de Ferrare la fit attaquer par les différentes batteries de canon qu'il avoit posées de distance en distance sur le rivage du Pô. Presque toute la flotte Venitienne périt en cette occasion, & il n'y eut qu'un très-petit nombre de soldats qui trouverent moyen de se sauver.

1510.

Le Pape qui persistoit toujours dans ses desseins contre la France, consentit enfin à donner l'absolution aux Venitiens, aux conditions » qu'ils ne » disposeroient à l'avenir d'aucuns bénéfices ni dignités ecclésiastiques, & » qu'ils n'apporteroient aucun obstacle à l'exécution des Bulles qui seroient expédiées en Cour de Rome : Qu'ils n'empêcheroient pas que les » causes bénéficiales ou appartenant à la juridiction ecclésiastique, fussent » portées en cette cour : Qu'ils n'imposeroient ni décimes, ni aucuns autres » subsides sur le Clergé ou sur des lieux privilégiés : Qu'ils se désisteroient » de l'appel qu'ils avoient interjeté du *Monitoire* : Qu'ils renonceroient à » tous les droits qu'ils pouvoient prétendre dans les Etats de l'Eglise, & » particulièrement à celui de tenir le *Bis-Domino* dans Ferrare : Que les » sujets de l'Eglise pourroient naviger dans le Golfe sans payer aucun péage, non seulement pour leurs propres marchandises, mais encore pour » celles des étrangers qui seroient chargées sur leurs vaisseaux, & sans être » obligés d'en faire aucune déclaration : Que les Venitiens ne se mêleroient en aucune manière des affaires de Ferrare, ni des autres places » de cet Etat qui relevoient de l'Eglise : Que toutes les conventions qu'ils » pourroient avoir faites avec quelques Sujets ou Vassaux du saint Siège à » son préjudice, seroient anéanties : Qu'ils ne pourroient donner retraite à » aucuns Ducs, Barons, autres Sujets ou Vassaux de l'Eglise qui seroient » rebelles au saint Siège ou ses ennemis : Enfin, qu'ils restitueroient tous » les impôts levés sur le Clergé, & s'obligeroient d'indemniser les Eglises » de tous les dommages qu'elles avoient soufferts (11).

La conduite du Pape avec les Venitiens alarma également l'Empereur & le Roi de France. Le dernier se flatoit cependant que le Pape ne feroit rien de plus en faveur de la République : il ignoroit les véritables intentions du Pontife, qui permit aux Sujets & aux Vassaux de l'Eglise d'entrer au service des Venitiens. Il travailla en même-temps à les reconcilier avec l'Empereur ; mais ce Monarque ne voulut y consentir qu'à condition qu'il garderoit Verone que les Venitiens redemandoient, ainsi ces négociations n'eurent aucun effet. L'Empereur & le Roi de France résolus de pousser vivement les Venitiens, rassemblèrent un grand nombre de troupes, & convinrent que les Allemans entreroient dans le Frioul, tandis que Chaumont à la tête des François attaqueroit les Venitiens d'un autre côté. Ils proposèrent au Pape de s'unir avec eux comme on en étoit convenu par le traité de Cambrai. Jules déclara que les obligations de cette ligue étoient finies, puisque chacun des contractans étoit entré en possession des places qui avoient fait le sujet de cette ligue.

Maximilien ne fut pas plus satisfait du Roi Catholique, qui ne voulut

(11) François Guichardin.

fournir que quatre cens lances au lieu des sommes d'argent que l'Empereur lui demandoit.

Pendant que l'Empereur & le Roi de France étoient occupés à prendre de justes mesures pour l'exécution de l'entreprise qu'ils avoient formée contre les Venitiens, ceux-ci firent une tentative sur la ville de Verone. Ils y avoient été excités par les habitans qui avoient beaucoup à souffrir des soldats de la garnison qu'on ne payoit pas exactement. Ceux qui étoient chargés de cette expédition ayant été saisis d'une terreur panique au moment qu'ils étoient prêts d'escalader les murailles, se retirèrent avec précipitation à San-Bonifacio d'où ils étoient partis.

Le Maréchal de Chaumont se mit enfin en campagne après avoir été joint par les troupes du Duc de Ferrare & par quelques Allemands. L'armée entra dans le Vicentin où elle s'empara de Lonigo & de tout le pays que les Venitiens avoient été obligés d'abandonner de la part des François. Venance n'ayant point de secours à espérer, fut obligé de se rendre à la discrétion du Général Allemand, qui accorda la vie aux habitans à la prière du Maréchal de Chaumont. On fit ensuite le siège de Linago qui se rendit aux François par la lâcheté de ceux qui défendoient la place. Le Roi de France étoit résolu de ne pas pousser la guerre plus avant; parce qu'il étoit las de fournir seul aux dépenses, que l'inaction de l'Empereur rendoit inutiles. Les nouvelles sollicitations de ce Monarque, l'engagerent cependant à continuer les opérations de la campagne jusqu'au mois de juin. Le Maréchal de Chaumont employa ce temps à faire des conquêtes sur les Venitiens. La campagne fut encore prolongée pendant le mois de juillet, en conséquence des nouveaux engagemens que Maximilien prit avec Louis XII. L'Empereur ne les ayant point remplis, Chaumont refusa de faire le siège de Trevise, & retourna dans le Milanès suivant les ordres qu'il avoit reçus de la cour de France.

Les Venitiens entrèrent alors dans la ligue que le Pape fit contre le Roi de France, & dont le but étoit d'enlever à ce Prince le Milanès. Ils profitèrent aussi de la foiblesse où étoit l'armée Imperiale depuis que les François l'avoient abandonnée, & ils reprit sans peine tout ce qu'ils avoient perdu dans la dernière campagne. Ils auroient pu faire de plus grandes conquêtes, si leurs Généraux eussent su tirer avantage des circonstances. Le Pape qui s'étoit joint aux Venitiens, commença les hostilités dans le Ferrarois, pendant que les Venitiens s'emparoiént du Frioul & du Polesine de Rovigo que le duc de Ferrare avoit abandonné pour ne plus songer qu'à défendre la capitale. Ils ne furent pas si heureux devant Verone dont ils se virent obligés d'abandonner le siège. Les Venitiens voulant ensuite se faire un passage sur le Pô afin de pouvoir joindre l'armée du Pape, attaquèrent Ficheruolo, place peu considérable, mais dont les Venitiens ne purent se rendre maîtres qu'après un long siège. La ville de Stellata eut le même sort; & par ce moyen les Venitiens se trouverent en état de jeter un pont sur le fleuve. Une batterie que les ennemis avoient placée à Bondeno, & deux galères qui croisoient continuellement sur le Pô, ruinèrent une partie de la flotte Venitienne. L'approche de l'hyver engagea les Venitiens à se retirer, & il y avoit lieu de croire que les hostilités seroient suspendues pendant

1511.

ce temps-là. L'impatience du Pape ne lui permit pas d'attendre le retour de la belle saison ; il voulut malgré les avis de ses Généraux que ses troupes se disposassent à le mettre en possession de la ville de Ferrare. Il ordonna en conséquence d'attaquer la ville de Concordia, & après la prise de cette place il fit faire le siège de la Mirandole dont il se rendit maître en personne. L'approche de l'armée Françoisé mit le Pape Jules dans la nécessité de se retirer & de renoncer au siège de Ferrare. Je ne suivrai point les différentes expéditions de cette guerre qui ne sont point de mon sujet ; il me suffit de remarquer que le Pape persistant toujours dans sa haine contre les François, fut cause que l'accommodement proposé entre l'Empereur & les Venitiens ne put avoir lieu. La guerre qu'il continua contre ce Monarque ne lui fut pas avantageuse : il perdit Bologne ; son armée & celle des Venitiens furent mise en déroute ; & sans la moderation du vainqueur, il auroit perdu tout l'Etat ecclésiastique ; mais Louis XII. après avoir remis Bologne entre les mains des Bentivoglio, ordonna à Trivulce de rendre à l'Eglise toutes les conquêtes qu'on avoit faites sur elle, & de ramener l'armée Françoisé dans le Milanès. Le Pape ne fut point touché de la conduite du Roi de France, & il chercha au contraire les moyens de le chasser de l'Italie.

1512.

Son opiniâtreté ayant empêché les Venitiens de s'accommoder avec l'Empereur, les hostilités continuèrent entre ce Prince & la République. L'Empereur dont les troupes n'étoient pas nombreuses, ne fit aucune entreprise considérable ; & cette guerre se réduisit de part & d'autre à la prise de quelques petits postes & au ravage des terres, soit dans le Frioul, soit dans l'Istrie. Cependant le Pape forma contre la France une ligue avec le Roi d'Arragon & les Venitiens, qu'il obligea d'accepter une trêve de huit mois avec l'Empereur, aux conditions que chacun conserveroit les places dont il étoit alors en possession, & que les Venitiens donneroient outre cela à Maximilien 50000 florins du Rhin. Le Pape tenta dans la suite de les engager à se raccommoder entièrement avec l'Empereur ; mais il n'en put venir à bout, parce qu'ils s'obstinoient à vouloir conserver Vicence que l'Empereur redemandoit. Jules qui avoit intérêt que Maximilien reconnût le Concile de Latran, se déclara contre les Venitiens & fit un traité particulier avec l'Empereur. Le Roi d'Arragon qui craignoit que les Venitiens ne se joignissent au Roi de France, fit tout son possible pour porter l'Empereur à céder Verone à la République : ce fut inutilement, parce que ce Prince sentoit l'importance de ce poste.

1513.

Le Roi de France à qui Jules & ses alliés avoient enlevé le Milanès, ne pouvant compter sur l'Empereur, dont il connoissoit la légèreté & l'irrésolution, conclut un traité avec les Venitiens. Il fut stipulé qu'ils fournissent au Roi huit cens hommes d'armes, quinze cens Chevaux-Legers & dix mille hommes de pied pour le servir contre tous ceux qui s'opposeroient au recouvrement d'Ast, de Gênes & du Milanès. Le Roi de son côté s'obligea d'aider les Venitiens à reprendre toutes les places qu'on leur avoit enlevées en Lombardie & dans la Marche Trevisane, en conséquence de la figure de Cambrai. Les succès des armes du Roi furent rapides, & tout le Milanès passa bien-tôt sous sa puissance ; mais la perte d'une bataille le priva bien-tôt de ses conquêtes. L'armée Venitienne qui s'étoit emparée de Cre-

monne, se vit obligée de se retirer dans la crainte d'être poursuivie par le vainqueur. Alviane qui la commandoit, eut soin de faire transporter une grande quantité de munitions de bouche à Padoue & à Trevise, & envoya un corps de troupes pour faire le siège de Legnago. Après la prise de cette place, il attaqua inutilement Verone, dont il croyoit que les habitans se déclareroient en sa faveur. L'arrivée des Espagnols le força à se retirer au-delà de l'Adige. Les Espagnols se rendirent alors maîtres de Bergame, de Bresce & de Peschiera. Sur la nouvelle qu'ils avoient joint les Allemands, & que ces deux corps réunis marchaient vers Montagnana, les Venitiens résolurent de se réduire à la défense de Padoue & de Trevise, & donnèrent ordre à leur armée de se retirer dans ces deux places. Le Viceroy obligé de suivre les avis de l'Evêque de Gurck, mit le siège devant Padoue. La vigoureuse résistance des assiégés le contraignit bien-tôt à décamper. Informé que Venise étoit alors sans défense, parce que toutes les forces de la République étoient renfermées dans Padoue & dans Trevise, il forma le projet de l'attaquer. Il fit conduire pour cet effet dix grosses pieces de canon du côté de la ville sur laquelle il fit tirer. Ses troupes se repandirent ensuite dans le pays, & ruinèrent toutes les villes & villages d'où ils emportèrent un immense butin. Les Venitiens ne voyoient pas sans un extrême chagrin l'avantage qu'une foible armée avoit sur eux, & ils prirent la résolution d'en tirer vengeance. Alviane chargé par le Senat de rassembler des troupes, ne fut pas long-tems à être en état de marcher à l'ennemi. Les Espagnols se trouvoient dans une position bien dangereuse : ils étoient entre Venise, Trevise & Padoue; & il n'étoit pas difficile de les couper dans leur retraite & de les enfermer de tous côtés. Alviane leur ferma en effet tous les passages, & ne cessa de les harceler pendant leur route. S'il se fut moins précipité, il seroit venu à bout de détruire toute cette armée sans courir aucun risque; mais son ardeur lui fit perdre le fruit des sages précautions qu'il avoit prises jusqu'alors. Les ennemis enfermés de tous côtés, n'eurent plus d'espérance que dans leur valeur, & quoique plus foibles par le nombre que les Venitiens, ils résolurent de présenter la bataille. Ils se battirent avec tout de courage, qu'ils forcerent bien-tôt les troupes Venitiennes à lâcher pied.

On entama alors de nouvelles négociations entre l'Empereur & les Venitiens à la sollicitation de Leon X. qui s'étoit chargé d'être l'arbitre entre ce Monarque & la République. Les deux partis trop attachés à leurs intérêts, & ne voulant se désister d'aucune de leurs prétentions, faisoient tous les jours de nouvelles difficultés qui firent perdre l'espérance d'un accommodement; ainsi les hostilités continuèrent entre l'Empereur & les Venitiens sans qu'il se passât rien de considérable. Sur ces entrefaites Louis XII. étant mort, François I. son successeur, qui étoit résolu de reprendre le Milanès, renouvella la ligue avec les Venitiens. Ces peuples secondés des armes de la France, eurent divers avantages sur les troupes de l'Empereur, qui se déterminèrent enfin à la paix & à céder Verone.

Toute l'Italie se trouvoit alors en paix par le traité fait à Noyon entre François I. & Charles Roi d'Espagne, & par celui que le Roi de France avoit fait avec les Suisses. Elle fut cependant troublée peu de temps après par la guerre que François Marie de la Rovere fit pour rentrer dans le

1515.

1517.

duché d'Urbain dont le Pape l'avoit dépouillé. Cette guerre qui fut terminée en huit mois à l'avantage du Pape, rendit de nouveau le calme à l'Italie. La mort de Maximilien & l'élévation de Charles V. sur le trône Imperial, causerent de nouveaux troubles dans cette contrée, & occasionnerent des guerres considérables auxquelles les Venitiens furent obligés de prendre part.

1521.

Sur ces entrefaites, Leonard Loredano étant mort, on élut pour Doge Antoine Grimani, qui étoit alors âgé de quatre-vingt-sept ans. Il ne gouverna la République que pendant vingt-deux mois, après lesquels on lui donna pour successeur André Gritti.

1523.

L'Empereur connoissant de quelle importance il étoit pour lui de séparer les Venitiens d'avec la France, employa toutes sortes de moyens pour en venir à bout. François I. qui en fut informé, fit tout ce qu'il put pour engager la République à rester dans ses intérêts, l'assurant qu'il ne tarderoit pas à passer en Italie avec une puissante armée. Les Venitiens se trouvèrent embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre, & ils différèrent le plus long-temps qu'ils leur fut possible à terminer avec l'Empereur. Enfin ils conclurent avec ce Monarque un traité dans lequel il fut dit : « Qu'il y auroit une paix & une alliance perpétuelle entre Charles V. Ferdinand archiduc d'Autriche, François Sforce duc de Milan & les Venitiens ; que ceux-ci fourniroient dans l'occasion un corps d'environ sept mille hommes pour la défense du Milanès ou du royaume de Naples. Le Sénat craignant d'exciter le ressentiment des Turcs par une obligation, stipula qu'il ne feroit tenu de défendre ce dernier Etat que contre les Princes Chrétiens. De son côté l'Empereur s'obligea de contribuer sans réserve à la défense des Etats de la République en Italie. Le Sénat convint encore de payer à l'Archiduc deux cens mille ducats en huit ans, pour finir leurs anciens différens avec ce Prince, & pour satisfaire au traité de Wormes. Après la signature du traité, les Venitiens qui venoient de congédier Theodore Trivulce, nommèrent François-Marie duc d'Urbain, Gouverneur général de leurs troupes, & lui firent les mêmes conditions qu'à Trivulce (23). »

Les Venitiens à l'abri de ce traité, crurent leur puissance bien affermie, & qu'ils n'avoient plus rien à redouter ; mais la victoire complète que Charles remporta à Pavie sur François I. leur fit envisager différemment les choses. Ils commencèrent alors à redouter sa puissance ; & leur crainte étoit fondée sur les anciens démêlés de la République avec la maison d'Autriche, & sur le souvenir de la longue guerre qu'ils avoient soutenue contre Maximilien, qui avoit voulu faire revivre les droits de l'Empire sur les Etats que les Venitiens possédoient en terre-ferme. En conséquence de ces réflexions, ils proposèrent au Pape de se liguier ensemble avec François I. contre l'Empereur. Ils faisoient espérer au Pontife que le duc de Ferraro entreroit volontiers dans cette ligue, à cause de ses anciennes liaisons avec la France. Clement VII. parut d'abord accepter avec joie la proposition des Venitiens, & il avoit même déjà fait partir un Ministre pour la conclure ;

(23) François Guichardin,

sion de ce traité, lorsque l'Archevêque de Capoue le détermina à faire un
 accommodement avec l'Empereur. Il fut permis aux Vénitiens d'accéder à
 ce nouveau traité dans l'espace de vingt jours à des conditions raisonnables
 qui seroient dictées par le Pape & par Charles V. Les Venitiens sous
 divers prétextes, différèrent d'y prendre part ; & lorsque François I. fut de
 retour dans ses Etats, les Ambassadeurs de la République qui s'étoient ten-
 dus en France, se déterminèrent à conclure un traité avec le Roi. Avant
 que cette négociation fut conclue, les Venitiens sans consulter le Pape,
 demanderent six mille hommes aux Cantons. Enfin le traité fut signé le
 17 de mai à Coignac par les Commissaires du Roi, & les Ministres du
 Pape & des Venitiens. Il portoit « qu'il y auroit ligue & alliance perpé-
 „ tuelle entre le Pape, le Roi de France, les Venitiens & le duc de Mi-
 „ lan, dont le Pape & les Venitiens promirent la ratification. On s'obli-
 „ geoit par ce traité de rétablir François Sforce dans la jouissance du Mi-
 „ lanès, & de faire mettre en liberté les enfans du Roi : il portoit encore
 „ que la ligue seroit dénoncée à l'Empereur, & qu'il auroit la liberté d'y
 „ accéder dans l'espace de trois mois, à condition de rendre les otages
 „ moyennant une somme convenable, qui seroit fixée par le Roi d'An-
 „ gletterre ; de remettre toutes les places du Milanès à François Sforce, &
 „ de rétablir les autres Etats de l'Italie comme ils étoient avant la dernière
 „ guerre : Que pour secourir le château de Milan, le Pape mettroit en
 „ campagne neuf mille cinq cens hommes, & les Venitiens neuf mille
 „ huit cens : Que le duc de Milan leveroit quatre mille sept cens soldats
 „ dès qu'il le pourroit : Qu'en attendant le Pape & les Venitiens fourni-
 „ roient ces quatre mille hommes à sa place : Que le Roi seroit partir in-
 „ cessamment cinq cens lances pour l'Italie, & donnoit quarante mille
 „ écus au Pape & aux Venitiens par mois, pour faire des levées en Suisse :
 „ Qu'il attaqueroit en même-temps l'Empereur au-delà des Monts, du
 „ côté qu'il jugeroit à propos, avec une armée qui seroit au moins de douze
 „ mille hommes, & fournir d'une artillerie proportionnée : Que l'on ar-
 „ meroit une flotte dont le Roi fourniroit douze galères, les Venitiens
 „ treize, & le Pape celles qu'il avoit sous les ordres d'André d'Orta : Qu'à
 „ l'égard des vaisseaux, on en équiperoit à frais communs : Qu'on se fer-
 „ viroit de ces forces contre Gènes, & qu'ensuite après la défaite ou l'a-
 „ foiblissement de l'armée Imperiale en Lombardie, on attaqueroit vive-
 „ ment le royaume de Naples par terre & par mer : Qu'après la conquête
 „ de cet Etat, le Pape en pourroit donner l'investiture à qui bon lui sem-
 „ bleroit ; mais par un article séparé, il s'engagea de ne disposer de cette
 „ couronne que de l'aveu des confédérés ; & il exigea que le cens se paye-
 „ roit au saint Siège sur l'ancien pied, se réservant d'ailleurs le pouvoir
 „ de disposer de quatre mille ducats de rente dans ce royaume en fonds de
 „ terre. Les confédérés pour assurer le Roi que les succès de la ligue en
 „ Italie, & la conquête du royaume de Naples seroient un moyen d'ob-
 „ tenir la liberté de ses enfans, stipulèrent que si l'Empereur vouloit ac-
 „ céder à la ligue aux conditions précédentes dans l'espace de quatre mois
 „ après la conquête de Naples, on lui rendroit ce royaume ; mais que s'il
 „ rejettoit cet expédient, le Roi jouiroit à perpétuité d'une redevance an-
 „ nuelle sur le royaume de Naples. »

REPUBLIQUE
DE VENISE.

Le traité portoit encore « que le Roi dans un autre temps & sous quel-
« que prétexte que ce pût être, ne pourroit inquiéter François Sforce par
« rapport au duché de Milan ; qu'au contraire, il seroit obligé de le défen-
« dre envers & contre tous, conjointement avec le reste des Alliés : Qu'il
« feroit même tous ses efforts pour engager les Suisses à renouveler alliance
« avec ce Duc ; mais que pour dédommager le Roi de la cession de ses droits,
« ce duché lui payeroit un tribut annuel que le Pape & les Venitiens re-
« gleroient, & qui seroit au moins de cinquante mille ducats : Que Fran-
« çois Sforce épouserait une Princesse du sang de France, & donnerait à
« Maximilien son frere une pension convenable pour décharger le Roi de
« celle qu'il lui faisoit : Que le comté d'Ast seroit rendu à la France : Que
« dès qu'on auroit repris Gènes, ce Prince rentreroit en possession de la
« Souveraineté de cette ville : Que si Antonio Adorno Doge de Gènes
« vouloit entrer dans la ligue, il n'y seroit reçu qu'à condition de faire
« hommage au Roi, comme Octavian Fregose l'avoir fait quelques années
« auparavant : Que tous les Confédérés demanderoient conjointement la li-
« berté des enfans de François I. à l'Empereur, auquel on déclareroit en com-
« mun qu'on ne poseroit point les armes qu'il n'eût satisfait le Roi sur
« cet article : Qu'en conséquence, après que la guerre d'Italie seroit ter-
« minée, ou que du moins le Royaume de Naples seroit conquis, &
« l'armée Impériale tellement affaiblie qu'on n'en eût plus rien à craindre,
« les Alliés seconderoient le Roi contre l'Empereur au-delà des Monts avec
« douze mille cinq cens hommes, ou lui donneroient de l'argent au lieu de
« troupes, à son choix : Qu'aucun des Confédérés ne pourroit traiter avec
« l'Empereur sans le consentement des autres : Que si ce Prince accedoit
« à la ligue, il pourroit venir prendre à Rome la couronne Impériale avec
« un nombre de troupes qui seroit réglé par le Pape & par les Venitiens :
« Que la mort de l'un des Alliés ne romproit pas la confédération : Que
« le Roi d'Angleterre en seroit reconnu protecteur & conservateur ; qu'il
« seroit toujours le maître d'y accéder, & qu'en ce cas il auroit dans le
« royaume de Naples une principauté de trente-cinq mille ducats de re-
« venu, & le Cardinal d'York une autre de dix mille ducats de rente dans
« ce royaume ou dans quelque autre partie de l'Italie (14). »

En conséquence de ce traité, les Venitiens seconderent les efforts des
François en Italie, & eurent part aux différentes opérations de la guerre qui
se firent tant dans le Milanès & la Toscane, que dans le royaume de Na-
ples. Après tant d'hostilités reciproques, l'Empereur & François I. signe-
rent à Cambrai un traité de paix, dans lequel le Pape & le Duc de Savoie
furent compris. On ajouta que les Venitiens & les Florentins y auroient
part aussi bien que le Duc de Ferrare, supposé que dans l'espace de quatre
mois ils terminassent leurs différends avec l'Empereur, & que le Duc réglât
les siens avec le Pape dans le même-temps : clause qui excluait tacite-
ment ces puissances de ce traité (15). Les Venitiens se voyant abandon-

(14) François Guichardin.

(15) La manière dont on en usa avec les Venitiens dans ce traité qui leur rappelloit la mémoire de la ligue de Cambrai, fit dire au Doge André Gritti que la ville de Cambrai est si le Purgatoire des Venitiens, où ils

nés, songerent à faire aussi la paix avec l'Empereur, qui étoit passé en Italie avec une armée formidable. Dans cette disposition ils firent retirer à Corfou l'armée Navale qui faisoit le siège du château de Brindes, & ils ne s'attachèrent qu'à défendre les places qu'ils avoient dans la Pouille. Ils cesserent aussi les opérations dans la Lombardie; ainsi la guerre traîna en longueur, & se réduisit à de legeres courses de part & d'autre. Ils accepterent cependant le traité que François Sforce fit avec eux, par lequel ce Prince s'obligea de n'entamer aucune négociation sans l'aveu du Sénat, qui promit de son côté de lui fournir deux mille hommes d'infanterie & huit mille ducats par mois. L'Empereur qui étoit occupé plus particulièrement de la guerre de Florence, desiroit faire la paix avec les Venitiens & le Duc de Milan. Il y eut plusieurs négociations, pendant lesquelles l'Empereur continua toujours la guerre avec succès. Les avantages qu'il remporta ne l'empêcherent pas de traiter avec le Duc de Milan & les Venitiens. On convint à l'égard de ces derniers, qu'ils rendroient Ravenne & Cervi au saint Siège avec le territoire de ces villes, sans préjudice de leurs droits: Qu'ils évacueroient aussi dans le mois de janvier prochain, toutes les places qu'ils occupoient dans le royaume de Naples. L'Empereur de son côté s'obligea à leur rendre dans un an plusieurs villes dont il s'étoit emparé, où de s'en rapporter à des arbitres dont on conviendrait de part & d'autre, pour terminer les difficultés qu'il pourroit y avoir à ce sujet, &c.

La tranquillité qui venoit d'être retablie, fut troublée par la guerre que les Venitiens eurent à soutenir contre les Turcs. Jusqu'alors la République avoit menagé avec tout le soin possible la Cour Ottomane, & avoit évité de lui causer de l'ombrage. A l'avenement de Soliman au trône, elle avoit eu soin d'envoyer vers ce Prince un Ambassadeur pour confirmer les capitulations faites avec son prédécesseur. Elle avoit même signifié aux Maltois dont le Sultan se plaignoit, qu'on seroit obligé d'attaquer leurs vaisseaux s'ils continuoient à entrer dans le Golfe & à troubler la navigation du Levant (26). Toutes ces précautions n'empêcherent pas Soliman de songer à porter la guerre dans l'Italie, & d'attaquer les places que les Venitiens possédoient dans la Grece & sur les côtes de l'Albanie inférieure. La flotte Ottomane commandée par Barberousse, fit d'abord une descente dans la Pouille (27) & s'empara du château de Castro. Les Espagnols vouloient que les Venitiens joignissent leur flotte à la leur contre les Ottomans; mais le Sénat étoit résolu de garder la neutralité, de peur de faire tomber sur eux l'orage qui menaçoit l'Italie. André d'Oria Amiral de l'Empereur, se vengea des Venitiens en attaquant quelques vaisseaux Turcs, & en faisant croire qu'il étoit d'intelligence avec les Venitiens.

De moindres prétextes auroient engagé Soliman à rompre avec la République, & il faisoit cette occasion de lui déclarer la guerre. Les hostilités commencèrent par la prise d'un vaisseau richement chargé, qui appartenoit à Alexandre Contarini: par l'imposition d'une taxe de dix pour cent qu'on

Guerre des
Venitiens avec
Soliman.

1536.

1537.

Les Empereurs & les Rois de France faisoient espier à la République, les fautes qu'elle avoit faites de s'allier avec eux.

Tome II.

(26) Sagredo histoire Ottomane.

(27) On en a fait mention dans l'histoire de Naples.

Ccc.

mit en Syrie sur les marchandises, & par la faïste des effets qui appartenoient à des Marchands Venitiens établis à Constantinople. Les Venitiens firent alors un armement considérable pour mettre leurs Etats à couvert des entreprises de la Porte. Cependant le grand Seigneur assura l'Ambassadeur de Venise, qu'il étoit dans l'intention de vivre en paix avec la République. Ce Prince auroit peut-être en effet laissé les Venitiens tranquilles, si André d'Oria n'eût continué à donner la chasse aux vaisseaux Turcs, & si Barberousse ennemi des Venitiens, n'eût persuadé le Sultan qu'ils s'entendoient avec les Espagnols. La perte de quelques galeres Turques dont les Venitiens s'étoient emparés, acheva d'irriter Soliman & le déterminà à leur déclarer la guerre, quoiqu'ils protestassent que ces hostilités n'étoient que l'effet du hazard. Barberousse qui étoit dans la Pouille, reçut ordre de s'avancer vers le port de Corfou, pour faire le siège de la capitale de cette île. Les habitans s'opposèrent autant qu'ils purent à la descente des Turcs, dont ils firent un grand carnage; mais enfin ils furent obligés de céder. Les ennemis ravagèrent alors tout le pays, & firent de grandes menaces à la garnison de la place si elle ne se rendoit promptement. Rien ne fut capable d'intimider les soldats chargés de la défense de la ville, & ils firent bien-tôt connoître aux Turcs qu'ils étoient résolus de faire résistance jusqu'à la dernière extrémité. Le siège de Corfou causa une grande inquiétude aux Venitiens, & les engagea à demander du secours au Roi de France & à l'Empereur. Le Pape qui s'étoit chargé de cette négociation, obtint de Charles que ses galeres se joindroient à celles des Venitiens pour secourir Corfou. D'Oria à qui on signifia ces ordres, refusa d'y obéir, sous divers prétextes. Corfou se défendit avec tant de valeur, que les Turcs après avoir perdu une grande partie de leur armée, se virent contraints de lever le siège.

Soliman pour effacer la honte que ses armes avoient reçue devant Corfou, commanda qu'on fit les sièges de Napolé de Romanie & de Malvasie, qui étoient les seules places que la République possédoit dans la Morée. Elles étoient fortes par leur situation, & encore plus par la fidélité des habitans. Napolé fut la première attaquée; mais la valeur du Commandant de cette place, fit échouer les desseins des ennemis. Barberousse de son côté entra dans l'Archipel, & se rendit maître de Chio, de Pathmos, d'Egèna, de Nio, de Stampalia, de Paros & de Tine. Le Général Venitien eut quelques avantages dans la Dalmatie, & s'empara de Scardona qui fut totalement saccagée.

La guerre n'étoit cependant pas encore entièrement ouverte entre les Venitiens & la Porte; Soliman leur avoit même permis de lui envoyer un Ambassadeur extraordinaire pour écouter les excuses de la République au sujet de la prise de quelques bâtimens Turcs. Les Sénateurs furent partagés sur le parti qu'on devoit prendre, & cette affaire fut longtemps en délibération. Enfin on se laissa flatter par les promesses avantageuses du Pape, & par celles de l'Empereur avec lesquels les Venitiens firent une ligue contre les Turcs. Pendant que la République prenoit ses mesures pour faire la guerre aux Ottomans, Barberousse entra dans l'Archipel, se rendit maître des îles de Schiros & de Schiatti. Il fit ensuite une descente

dans l'isle de Candie; mais il fut repoussé avec pette, & ne remporta d'autre fruit de cette expédition, que quelques munitions qu'il trouva dans Scithia qu'on avoit abandonnée. Les autres Généraux de Soliman furent moins heureux que Barberouffe; le Sangiac de la Morée qui avoit mis le siège devant Napoli, fut obligé de le lever une seconde fois, & le Sangiac de Sctari qui avoit attaqué la ville d'Antivari dans la province de Dalmatie, ne put en venir à bout. Les Venitiens de leur côté tâchoient de reparer ces pertes, en faisant quelques conquêtes sur les Ottomans. Ils prirent Obruazzo qu'ils avoient déjà manqué par la négligence d'un de leurs Capitaines.

D'Oria avoit enfin réuni ses forces à celles des Venitiens & du Pape. Le Patriarche Grimani Général des galeres du Pontife voulut signaler son zèle par l'attaque de la Prevesa (18). Les Turcs chargerent ses troupes avec tant de vigueur, qu'ils les forcerent à se rembarquer promptement après avoir perdu un grand nombre des leurs. Toute l'armée Chrétienne composée de cent soixante-dix-sept galeres & de trente vaisseaux, s'étant rassemblée, prit la route du golfe de Larta. Barberouffe que rien n'étoit capable d'effrayer, s'avança vers cette flotte formidable à dessein de la combattre. Capello Général Venitien, commença l'attaque; & il chargea si vigoureusement les galeres Turques, qu'il les obligea à songer à la retraite. D'Oria auroit pu la leur couper, & par ce moyen l'armée Navale des ennemis auroit été détruite; mais ce Général au lieu de profiter de l'avantage qu'on venoit d'avoir, se retira à Capo-Ducato dans l'isle de Sainte-Maure. Les Venitiens furent irrités de la conduite de d'Oria que l'on soupçonnoit d'intelligence avec les Turcs. Malgré les mauvaises intentions de cet Amiral, on résolut de donner une seconde bataille aux ennemis, & de les aller chercher dans le golfe où ils étoient. La perfidie de d'Oria sauva une seconde fois la flotte Ottomane, & causa beaucoup de dommage aux Venitiens qui perdirent plusieurs galeres. Les Turcs fiers d'un avantage qu'ils ne devoient qu'à la méintelligence des Chrétiens, osèrent se présenter devant le port de Corfou où la flotte des confédérés s'étoit mise à l'abri. La consternation où elle étoit alors, & la conduite de d'Oria sur lequel on ne pouvoit plus compter, empêcherent les Chrétiens de répondre aux insultes des Ottomans. La saison qui étoit déjà avancée, contraignit les deux flottes à prendre leurs quartiers d'hiver. La flotte combinée avant que de se retirer, s'empara de Castelnovo que Barberouffe voulut défendre. Comme il venoit au secours de cette place, il fut surpris par une violente tempête, qui maltraita beaucoup sa flotte. On étoit d'avis de profiter de cette circonstance pour l'attaquer; mais on ne put jamais y faire consentir d'Oria.

Quoique le Senat eût beaucoup à se plaindre d'André d'Oria, il ne voulut point cependant faire paroître ce qu'il pensoit à son égard. Il lui écrivit au contraire une lettre, par laquelle il lui déclaroit qu'il n'avoit pas voulu écouter les bruits qu'on avoit fait courir à son sujet, & qu'il étoit persuadé que la prudence & l'intérêt seul des Chrétiens, l'avoient engagé à se comporter comme il avoit fait. Les Venitiens en agissoient de la sorte, parce qu'ils étoient bien aise de ne pas avoir pour ennemi un homme qui avoit

(18) Château situé à l'embouchure du golfe de Larta anciennement connu sous le nom de Nicopolis.

RÉPUBLIQUE
DE VENISE.

tant de crédit auprès de l'Empereur. Ce fut vers ce temps-là qu'André Gritti mourut, & que Pierre Lando lui succéda. Le peu de secours qu'on avoit retiré des alliés, porta les Venitiens de concert avec le Pape à entrer en négociation avec les Turcs. On convint d'abord d'une trêve de trois mois qui fut ensuite prolongée. Les Turcs ne vouloient rien conclure avec les Venitiens jusqu'à ce qu'ils eussent rendu Castelnovo; mais on leur représenta qu'il étoit impossible de satisfaire la cour Ottomane sur cet article, parce que cette ville étoit gardée par les Impériaux. Barberousse chargé de reprendre cette place, en fit le siège qu'il poussa avec tant de vigueur, qu'il s'en rendit maître en peu de temps. Charles V. & le Roi de France firent tout ce qu'ils purent pour exhorter les Venitiens à continuer la guerre, leur promettant de puissans secours contre les Infidèles. Le Senat appréhendant que de si belles promesses n'eussent aucun effet, résolurent de terminer avec la Porte, & ils donnerent pour cet effet de nouveaux pouvoirs à l'Ambassadeur de la République. Le traité souffrit beaucoup de difficultés, & le Sultan ne voulut point consentir à la paix que les Venitiens ne cedassent Napoli & Malvasie. Il permit aux habitans qui voudroient se retirer d'emporter tout ce qu'ils jugeroient à propos, & donna liberté de conscience & sûreté pour leurs biens à ceux qui resteroient dans ces villes.

Paix avec les
Turcs.

Quelque-temps après on découvrit à Venise que le secret de l'Etat étoit trahi par quelques Citoyens qui occupoient les premières charges de la République. Deux des coupables se retirèrent dans le palais de l'Ambassadeur de France, & on fut obligé d'user de violence pour forcer ce Ministre à livrer les criminels. Le Roi fut irrité de cette démarche des Venitiens; mais cette affaire n'eut cependant point de suite. Le Roi ayant demandé un jour à l'Ambassadeur de la République, ce qu'il penseroit si l'on agissoit de la sorte à son égard. Ce Ministre répondit que s'il avoit entre ses mains des gens qui eussent trahi leur Souverain, il ne balanceroit pas à les remettre au pouvoir de ceux qui les reclameroient de sa part (29). Cette réponse apaisa le Roi, & la bonne intelligence fut rétablie entre la cour de France & celle de Venise.

1540.

Cette République jouit enfin d'une paix dont elle avoit été privée depuis si long-temps. Pierre Lando en profita pour fortifier l'entrée du port de Venise, & pour mettre cette ville en état de deffense. Ce Doge étant mort quelque-temps après, on élut François Donat. Ce Prince qui aimoit la tranquillité, employa tous ses soins pour la conserver à la République pendant son gouvernement, quoique presque toute l'Europe fut alors agitée. Ce Prince s'occupa à faire plusieurs embellissemens dans la ville de Venise: il fit achever le palais ducal, & fit bâtir la bibliothèque de S. Marc & l'hôtel de la monnoye.

1553.

Il eut pour successeur Marc-Antoine Trevifan, qui ne fut élevé à la dignité de Doge que malgré lui. Il mourut en odeur de sainteté, & l'on mit en sa place François Venieri. La République continua sous son administration à jouir d'une paix profonde. Le gouvernement de Laurent Priuli ne fut pas si heureux. La République fut affligée de la peste, & ce fléau sur

1554.

1556.

suivi de la famine, qui fut causée par l'interruption du commerce. Les Venitiens furent d'ailleurs assez tranquilles, & ils ne prirent aucune part aux guerres que Philippe & Henri II. se firent mutuellement : ils trouverent moyen de se conserver l'estime & l'amitié des uns & des autres. On fut si satisfait de la conduite de Priuli, qu'à sa mort on lui substitua Jérôme Priuli son frere, & la République n'eut point sujet de se repentir de son choix.

Ce Prince eut pour successeur Pierre Loredano. Les Venitiens qui avoient grand intérêt de menager la cour Ottomane, n'eurent pas plutôt appris que Selim II. étoit monté sur le trône après la mort de Soliman son pere, qu'ils lui envoyèrent un Ambassadeur extraordinaire pour le complimenter à ce sujet, & confirmer la bonne intelligence qui regnoit depuis quelques-temps entre leurs Etats. Le Sultan fit partir de son côté un autre Ambassadeur, sous prétexte de remercier les Venitiens. Après avoir eu une audience publique, il en demanda une particuliere, dans laquelle il se plaignit du brigandage que les Uscoques (30) commettoient continuellement, & reprocha aux Venitiens leur tranquillité à cet égard, eux qui auparavant avoient témoigné tant d'ardeur pour reprimer les attentats de ces Barbares. Le Senat fit voir la difficulté qu'il y avoit de réduire ces Pirates, qu'on ne pouvoit attaquer dans leur retraite, défendue par les rochers & les écueils. Selim qui ne cherchoit qu'un prétexte de déclarer la guerre, envoya aux Venitiens l'année suivante un nouvel Ambassadeur. Ce Ministre leur fit savoir que le Sultan étoit résolu de se venger d'Alphonse Duc de Ferrare qui avoit donné du secours à l'Empereur, & qu'il esperoit que la République ne prendroit pas le parti de ce Prince, & ne l'empêcheroit pas de le punir. Il fit en même temps de nouvelles plaintes contre les Uscoques & les corsaires Chrétiens. Le Senat répondit qu'il avoit donné des ordres pour reprimer l'audace des Uscoques, & qu'à l'égard du Duc de Ferrare, la République n'avoit aucun part à ce qu'il avoit fait.

Cependant le Sultan avoit formé le dessein de se rendre maître de l'Isle de Chypre, & il fit même de grands préparatifs pour cette expédition. Les Venitiens avertis des desseins de la Porte, demanderent du secours à tous les Princes Chrétiens, & le Pape fit tout ce qu'il put pour les engager à former une ligue. La République pour détourner l'orage qui la menaçoit, voulut faire diversion en excitant le Sophi à faire la guerre aux Turcs : mais cette négociation n'eut aucun succès. Selim avant que de commencer la guerre, fit partir pour Venise un nouveau Ministre qui étoit chargé d'exiger de la République qu'elle cédât le royaume de Chypre au Sultan, à qui il appartenoit en qualité de Souverain d'Egypte. En cas de refus, ce Ministre avoit ordre de lui déclarer la guerre. Les Venitiens prirent la résolution d'en courir les risques plutôt que de céder le royaume de Chypre. Le Sultan piqué de leur refus, fit donner des gardes à l'Ambassadeur de la République, & pressa l'armement qu'il faisoit faire pour

(30) Pirates sur les côtes de Dalmatie. Les Bannis de la République étoient joints à ces Brigands, chez lesquels ils avoient été chercher une retraite. Leur plus fameuse

étoit dans un golfe qui est situé à l'endroit où l'Istrie & la Dalmatie se joignent ensemble, & qu'on nomme Quanaer.

REPUBLIQUE
DE VANISE.

l'expédition de Chypre. La conclusion de la ligue que les Princes Chrétiens devoient faire, trainoit toujours en longueur, & les Venitiens commencèrent à craindre qu'on ne les laissât seuls porter tout le poids de cette guerre. Ils résolurent cependant de faire les premières hostilités, & Sebastien Veniero, Provediteur général de l'isle de Corfou, se rendit maître du château Sopoto & de la forteresse de Braccio-di-Maina. La flotte Venitienne s'avança ensuite vers l'isle de Candie, pour être plus à portée de secourir le royaume de Chypre. On étoit sur la fin de la campagne lorsque les forces des Confédérés se joignirent enfin à celles de la République. La flotte Ottomane qui étoit sortie du port de Constantinople, alla attaquer l'isle de Tine; mais la valeur du Commandant de la place, rendit inutiles les efforts des Turcs, & les contraignit de se retirer avec perte. Ils reprirent la route de Rhodes, qui étoit le rendez-vous des Troupes destinées à passer en Chypre.

Guerre en
Chypre.

La flotte Ottomane ne tarda pas à mettre à la voile pour se rendre dans cette isle, où après une navigation favorable ils débarquèrent près de Baffo. Les Turcs ne trouverent aucune résistance, parce qu'on ne s'étoit pas imaginé que les ennemis feroient leur descente de ce côté-là où la mer étoit très-basse, & que d'ailleurs les habitants de cette isle qui jouissoient depuis long-temps d'une paix profonde, n'étoient plus accoutumés à la guerre. On renferma les meilleures troupes & les Généraux les plus expérimentés dans Nicosie & dans Famagouste, les deux plus importantes places de l'isle. Les Turcs avertis que la première étoit moins gardée, quoiqu'elle renfermât ce qu'il y avoit de plus riche & de plus précieux dans l'isle, prirent la résolution de mettre le siège devant cette place, dont les fortifications n'étoient point encore achevées, & qui étoit mal-pourvue de vivres. Les assiégés n'espérant pas pouvoir résister long-temps aux vigoureuses attaques des Turcs, envoyèrent demander du secours à la flotte Venitienne qui étoit près de Candie. Zano qui la commandoit ne vouloit rien entreprendre avant l'arrivée des Confédérés. Il se contenta de faire de belles promesses dont la garnison de Nicosie ne tiroit aucun avantage. Elle ne perdit cependant pas courage : elle repoussa les Turcs qui étoient montés à l'assaut, & fit une sortie où la plus grande partie fut taillée en pièces. Ceux qui périrent en cette occasion, aiment mieux tomber sous le fer des Ottomans que de subir leur joug. Les Turcs ennuyés de la longueur du siège, offrirent des conditions honorables aux assiégés, s'ils vouloient se rendre, & les menacèrent au contraire de ne leur faire aucun quartier, s'ils persistoient à se défendre. Ces offres avantageuses & les menaces ne firent aucun effet, & les Turcs furent obligés de continuer les attaques. Ils donnèrent un assaut général où il y eut bien du sang de répandu de part & d'autre : les Chrétiens repoussés de postes en postes, se défendirent avec une valeur incroyable, & disputèrent le terrain autant qu'il leur fut possible. Enfin ils se retranchèrent dans la place où ils étoient déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, lorsque le Bacha d'Alep leur offrit la vie à condition qu'ils mettroient bas les armes. Cette capitulation fut mal observée; car à peine les Chrétiens se furent-ils rendus, que les Turcs les massacrerent inhumainement, & commirent des cruautés épouvantables dans

Siège & prise
de Nicosie.

toute la ville. Mustapha Général de l'armée Ottomane, fit ensuite le siège de Famagouste.

Le Commandant de cette place fit avertir les Venitiens du danger où elle se trouver, & engagea le Senar à lui envoyer de prompts secours. Les Généraux de l'armée Chrétienne qui s'étoit enfin rassemblée, ne pouvoient s'accorder sur le parti qu'on devoit prendre. Les uns étoient d'avis qu'on alla attaquer quelques places appartenant aux Turcs, afin de faire diversion, & les autres pensoient qu'il valoit mieux secourir l'île de Chypre. Ce dernier sentiment prévalut; la flotte des alliés considérablement plus forte que celle des Turcs, auroit pu remporter sur cette dernière de grands avantages sans l'irrésolution continuelle des Généraux Chrétiens. La flotte étoit déjà sur les côtes de Caramanie, à soixante milles de l'île de Chypre, lorsque d'Oria reprit la route de Sicile malgré les vives représentations des alliés: l'armée du Pape & celle des Venitiens se retirèrent en Candie. Ainsi les forces que les Chrétiens avoient réunies pour abattre la puissance Ottomane, furent inutiles & ne servirent qu'à honorer le triomphe des Infidèles. Cependant on travailloit alors à Rome à une nouvelle ligue; mais il s'élevait de si grandes difficultés qu'elles paroissent insurmontables. Elle fut enfin conclue entre le Pape, le Roi d'Espagne & la République. Don Jean d'Autriche fut déclaré Général de la ligue, & on son absence Antoine Colonne. Entre les différens articles de ce traité, il fut dit que les conquêtes se partageroient suivant le projet de la ligue de l'an 1537.

Les Venitiens envoyèrent seize cens hommes pour renforcer la garnison de Famagouste; & l'arrivée de ces troupes qui trouvaient moyen d'entrer dans la place, releva le courage des assiégés. Les Venitiens faisoient cependant la guerre en Dalmatie. Jacques Malatesta Général de la République, ayant fait une descente près de Risano, fut battu par les Turcs, & tomba entre leurs mains. La prise de Scardona & le butin que les Venitiens firent dans ce pays, réparèrent en quelque sorte cette perte. Les Turcs firent en même-temps quelques tentatives sur Cattaro, qu'ils espiroient surprendre par le moyen des intelligences qu'ils avoient dans la ville, mais ce projet n'eut aucun effet, parce qu'on fut assez heureux pour découvrir la conspiration avant qu'elle éclatât. Les Ottomans ne réussirent pas mieux dans l'île de Candie où ils attaquèrent la Canée. Une sortie de la garnison les força bien-tôt d'abandonner leur entreprise. Ils s'en vengeront par les cruautés qu'ils commirent dans la ville de Retimo, dont ils s'étoient facilement emparés, parce qu'elle étoit alors sans défense. Ils ruinèrent ensuite les îles de Zante & de Cephalonie, Liezina & Curzola où ils firent un immense butin.

Le siège de Famagouste qui avoit été interrompu pendant l'hiver, recommença à l'ouverture de la campagne avec plus de vigueur qu'auparavant. Marc-Antoine Bragadin qui commandoit dans la place, encouragea les assiégés par son discours & son exemple: il augmenta les fortifications de la ville dont il fit sortir les bouches inutiles, & prit toutes les autres précautions nécessaires pour soutenir un long siège. Les Turcs de leur côté poussèrent les attaques avec tant d'ardeur, qu'ils ruinèrent les fortifications du dehors. Les brèches étant devenues praticables, il y eut da

REPUBLIQUE
DE VENISE.

fréquens assauts où les Turcs furent toujours repoussés. Tout le peuple, les femmes, les infirmes même & les vieillards, étoient occupés à faire de nouveaux retranchemens, & reparer les breches autant qu'il étoit possible. Les assiégés étoient enfin réduits à la dernière extrémité; les munitions de guerre & de bouche leur manquoient entièrement; & la plus grande partie de la garnison étoit détruite. Le Commandant ne pouvant se refuser aux prières du peuple qui demandoit à se rendre, consentit enfin à capituler. Les otages furent donnés de part & d'autre, & l'on convint entr'autres articles : Que les assiégés sortiroient avec armes & bagages, & cinq pieces de canon : Qu'on leur fourniroit des vaisseaux pour les porter en Candie : Que les habitans auroient la liberté de demeurer dans la ville ou d'en sortir, & qu'on ne les inquieteroit point dans l'exercice de leur Religion, dans leurs personnes, leurs biens & leur honneur. Ces articles furent signés de la main de Mustapha même; mais ils n'en furent pas plus exactement observés. Les Turcs, maîtres de la place, y commirent toutes sortes de cruautés; & le Général Turc ayant en son pouvoir les Officiers de la garnison, les fit massacrer inhumainement aux yeux de Bragadin qu'il fit ensuite périr dans les tourmens. Les Turcs perdirent près de soixante mille hommes pendant ce siège. La prise de ces deux places mit le Sultan en possession de l'isle de Chypre qui fut entièrement perdue pour les Venitiens.

Bataille de
Lepante.

La lenteur des alliés étoit cause de cette perte & du malheur des habitans de l'isle de Chypre, qui par leur courageuse résistance, avoit donné le temps aux Confédérés de leur porter du secours. Enfin Jean d'Autriche qu'on avoit long-temps attendu, se rendit à Messine où étoit le rendez-vous de l'armée Navale des Chrétiens. On mit à la voile au commencement de septembre, & après des avis différens, on alla chercher l'ennemi qui étoit dans le Golfe de Lepante. Les Turcs balancerent quelque temps à accepter le combat. Le choc de quelques galeres déterminâ les deux partis à une action générale. Elle fut sanglante & opiniâtre, & la valeur des Turcs & des Chrétiens rendit la victoire long-temps douteuse; mais la prise de la Capitane & la mort du Pacha de mer, la décida en faveur des Chrétiens, qui perdirent cinq mille hommes dans cette journée sans compter les blessés. On prétend qu'elle en coûta plus de trente mille aux Turcs. Le butin fut très-considérable, & pensa causer une nouvelle bataille entre les Chrétiens. Tout fut alors dans la consternation à Constantinople, où l'on craignoit que les alliés n'arrivassent avec leur flotte victorieuse. La division continuelle qui regnoit entr'eux, fut le salut des Ottomans. Jean d'Autriche, content de la gloire qu'il s'étoit acquise, se retira avec ses vaisseaux, & Colonne se rendit à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe. Les Venitiens restés seuls, ne purent faire aucune entreprise considérable, & la suite d'un si grand avantage se réduisit à la prise de Margariti dans le Golfe de Corfou.

1572.

La mort de Pie V. abbatit les esperances des Venitiens. Gregoire XIII. qui lui succéda, ne témoigna pas tant d'ardeur pour la ligue que le dernier Pontife. Ses retardemens donnerent le temps à Selim d'équiper une nouvelle flotte aussi considérable que la première. Cependant Jean d'Autriche

§§

& Colonna joignirent l'armée Venitienne. On se trouva trois fois en présence de l'ennemi sans profiter de cette circonstance, & on laissa échapper l'occasion de le battre de nouveau. Jean d'Autriche abandonna une seconde fois la flotte Venitienne, qui se vit dans la nécessité de se retirer à Corfou. Le Senat faisant de sages réflexions sur l'état où se trouvoit la République & sur le peu de secours qu'elle avoit à attendre des alliés, résolut de faire la paix avec le Sultan. Elle fut enfin signée, & les Venitiens se virent débarrassés d'une guerre dangereuse qui ruinoit le commerce & l'Etat. Le Pape désapprouva cette paix, aussi-bien que l'Empereur & le Roi d'Espagne; mais les Venitiens firent connoître que la situation de leurs affaires ne leur permettoit pas de soutenir la guerre plus long-temps. La République profita du calme qui lui étoit rendu pour rétablir ses finances & son commerce, & acquitter les dettes qu'elle avoit été obligée de contracter. On eut soin en même-temps d'exercer les jeunes gens dans la marine, afin de les mettre en état de rendre service à la patrie; on s'appliqua à cultiver les terres & à dessécher plusieurs endroits qu'on rendit fertiles. Ces occupations utiles rendirent à la République son ancienne splendeur, & lui firent oublier toutes ses pertes, & les maux dont elle avoit été long-temps affligée.

Pendant que les Venitiens travailloient à rendre leurs Etats plus florissans, Don Jean d'Autriche songeoit à faire des conquêtes dans l'Afrique, & Selim formoit le projet d'en chasser les Chrétiens. La paix que le Sultan venoit de conclure avec les Venitiens, sembloit l'autoriser à proposer à la République de joindre ses forces à celles des Ottomans contre les Espagnols. Quoique la République eût quelque sujet de se plaindre de ces derniers, elle refusa d'entrer dans la ligue qui lui étoit proposée. Cette résolution des Venitiens n'altéra cependant pas la bonne intelligence qui regnoit alors entre eux & Selim. Elle subsista encore sous le regne d'Amurat III. mais ils eurent quelques difficultés avec Mehemet III. au sujet du brigandage des Uscoques qu'on les accusoit de favoriser.

Ce n'étoit pas seulement contre les Turcs que ces barbares exerçoient leur fureur, ils attaquoient encore les Etats de l'Empereur & ceux des Venitiens. La République pour remédier à ces désordres, chargea Bembo de donner la chasse à ces brigands, & de les aller chercher jusques dans leurs retraites. Le Général Vénitien remporta sur eux quelques avantages, & fit couper la tête à ceux qui lui tombèrent entre les mains. Cette sévérité irrita davantage les Uscoques, & les engagea à se jeter dans l'Istrie où ils exercèrent toutes sortes de cruautés. Comme on s'étoit aperçu qu'ils trouvoient un asyle dans les villes que la maison d'Autriche possédoit en Dalmatie, on attaqua quelques-unes de ces places. L'Ambassadeur d'Espagne en fit ses plaintes au Senat; mais on lui répondit qu'il étoit naturel de poursuivre ses ennemis dans tous les lieux où ils se refugioient. Ces représentations étoient justes, & la maison d'Autriche ne jugea pas à propos de rompre ouvertement avec les Venitiens pour ce sujet. Elle commit cependant quelques hostilités contre eux, & fit tout ce qu'elle put pour les brouiller avec la Porte; mais cette affaire n'eut aucunes suites.

Les démêlés que la République eut avec la cour de Rome, furent plus

Tome II.

D dd *

Démêlés entre Paul V. & les Venitiens.

1595.

1607.

considérables. Paul V. se plaignoit que la République anticipoit sur les immunités Ecclésiastiques & sur l'autorité du saint Siège ; les Venitiens de leur côté ne pouvoient souffrir que le Pontife donnât atteinte à leurs loix & aux privilèges dont ils avoient toujours joui jusqu'alors. La prison de quelques Ecclésiastiques, la punition de plusieurs autres convaincus de crimes , & le decret que le Senat donna , par lequel il étoit défendu aux Ecclésiastiques d'acquiescer aucuns biens-fonds, irritèrent le Pape qui en fit des reproches à l'Ambassadeur de la République. Le Senat pour adoucir le Pontife , lui fit faire plusieurs remontrances qui firent impression sur son esprit. Cependant il réduisit à trois points les sujets de plaintes qu'il avoit contre la République, & il vouloit que le Senat lui en donnât une prompte & entière satisfaction. Ces trois articles étoient 1°. un decret de 1603. qui défendoit de bâtir de nouvelles Eglises : 2°. un autre de 1605. qui empêchoit le Clergé d'acquiescer des biens immeubles : 3°. au sujet de la juridiction sur les Ecclésiastiques, qu'il trouvoit qu'on pouvoit trop loin.

La réponse du Senat ne contenta pas le Pape , qui étoit d'ailleurs fâché de ce qu'on ne vouloit pas lui remettre deux Prêtres détenus dans les prisons de Venise. Pour punir ces Républicains, il lança contre eux une sentence d'excommunication , & jeta l'interdit sur tout l'Etat de Venise pour forcer la République à révoquer ses decrets , & à remettre les prisonniers entre les mains du Nonce. Le Patriarche d'Aquilée vouloit publier dans son diocèse le bref du Pape ; mais le Doge Donato le menaça de bannissement , ainsi que les autres Prélats & Ecclésiastiques, s'ils ne continuoient à faire le Service divin dans toutes les Eglises les portes ouvertes. Le Duc harangua ensuite le peuple , & lui déclara que le démêlé qui étoit entre le Pape & les Venitiens, ne regardoit point la Religion ; mais seulement le salut & la liberté de la patrie. Les Venitiens qui pensoient que le Pape après les avoir attaqué par les armes spirituelles , pourroit employer contre eux les forces humaines, se préparèrent à la guerre. Cette querelle occasionna divers écrits, & les plus célèbres furent ceux du fameux Gerson & de Fra-Paolo. Ils furent critiqués par Bellarmin ; & ces critiques souffrirent plusieurs répliques.

Ce que les Venitiens avoient prévu ne manqua pas d'arriver, le Pape rassembla des troupes de tous côtés , & en avoit donné le commandement à Rainuce Duc de Parme. Le Roi d'Espagne écrivit alors une lettre à Paul V. dont le résultat étoit de lui faire connoître qu'il seroit toujours prêt à défendre les intérêts du saint Siège. Le Cardinal de Joyeuse qui s'étoit rendu à Venise, négocia avec tant d'adresse, que le Sénat lui promit, sans cependant renoncer à ses droits, dont il remettoit la discussion à un autre temps » de ne faire aucun usage des decrets renouvelés ou portés depuis » peu , tant au sujet des biens amphitéroïques sur lesquels le Clergé prétendoit les droits de retrair par préférence à tous autres, qu'au sujet de » l'aliénation des biens fonds , & la défense de construire des Eglises ou » d'autres maisons de piété : de remettre entre les mains du Nonce les » deux Prêtres prisonniers : de révoquer les ordonnances publiées contre » l'interdit , & de rétablir tous les Religieux bannis excepté les Jésuites.

« tes » (31). On demandoit seulement au Pape de lever les censures, & d'accorder son amitié à la République. Le Cardinal de Joyeuse & Neuville d'Alincourt qui étoient chargés de cette médiation de la part de Henri IV. devoient au nom des Venitiens garantir au Pape tous ces articles. Le Cardinal s'étant ensuite rendu à Rome, fit tout ce qu'il put pour engager le Pape à entrer en accommodement; mais le Pontife persistoit toujours à exiger le rappel des Jésuites. Le Cardinal du Perron tâcha d'éloigner de l'esprit du Pape, l'idée qu'on lui avoit inspirée de faire la guerre à la République. Les Espagnols pensèrent plus d'une fois faire rompre la négociation, en excitant le Pape à ne point abandonner l'affaire qui concernoit les Jésuites. Enfin la faction Espagnole voyant qu'elle ne pouvoit empêcher les accommodemens, & que le Pape s'étoit rendu aux raisons des Cardinaux de Joyeuse & du Perron, voulut avoir la gloire de la conclusion de cette affaire. Le Cardinal de Joyeuse chargé du Bref qui levoit l'interdit sur les Etats de Venise, se rendit dans cette capitale, y fit publier le Bref, & donna l'absolution des censures au Senat & à tous les Ordres de la seigneurie. Le Senat rendit les prisonniers comme il l'avoit promis, & revoqua la protestation qu'il avoit faite contre les censures de Rome. La paix fut alors rendue à toute l'Italie.

La mort de François de Gonzague Duc de Mantoue, qui ne laissoit qu'une fille & deux freres, & les prétentions du Duc de Savoye, occasionnèrent une guerre, à laquelle les Venitiens prirent une grande part (32), en se déclarant pour Ferdinand Duc de Mantoue, frere de François de Gonzague. Dans la suite ils prirent les intérêts du Duc de Savoye contre la maison d'Autriche, dont la République avoit lieu de se plaindre. Il y avoit en effet depuis long-temps des hostilités entre ces deux puissances, quoiqu'il n'y eût point de guerre ouverte. Elle ne tarda pas enfin à se déclarer, & les Venitiens portèrent la plus grande partie de leurs forces dans le Frioul & dans l'Istrie, où ils essayèrent plusieurs échecs. Ils étoient en même-temps occupés par la guerre des Uscoques qui incommodoient beaucoup la République. Le Senat fit alors alliance avec le Duc de Wirtemberg & l'Electeur Palatin, qui promirent du secours aux Venitiens. L'Empereur Matthias vouloit menager un accommodement entre l'Archiduc & la République; mais comme ce Monarque exigeoit pour préliminaires qu'elle tendit à l'Archiduc, les terres dont elle s'étoit emparée, la négociation ne put avoir lieu, & la guerre continua dans le Frioul. Elle ne consista qu'en différentes escarmouches, & dans la prise réciproque de quelques forts.

Ce fut pendant ces circonstances qu'on découvrit à Venise une conjuration qui rendoit à la ruine de la République. Les Auteurs de ce complot étoient, suivant Nani & les autres Historiens Italiens, le Duc d'Osone Viceroi de Naples, D. Pierre de Tolède, Gouverneur de Milan, & Don Alphonse de la Cueva, Ambassadeur d'Espagne à Venise. Ces mêmes Ecritains avouent que Philippe III. Roi d'Espagne n'avoit point autorisé les desseins criminels de son Ministre, & que c'étoit à son insçu qu'on avoit formé ce projet. L'Ambassadeur d'Espagne avoit gagné quelques traitres qui

(31) M. de Thou.

(32) On fera mention de cette affaire dans

le Chapitre qui traitera de la Savoye.

1612.

Conjuration
contre Venise

1618.

étoient convenus de mettre le feu à l'arsenal & dans plusieurs endroits de la ville. A la faveur du tumulte que l'incendie causeroit, ils devoient faire entrer des troupes que le Vice-Roi de Naples envoyoit pour soutenir les conjurés, massacrer les Senateurs & mettre la ville au pillage. D'un autre côté le Gouverneur de Milan étoit chargé de s'emparer de toutes les places fortes que les Venitiens possédoient en terre ferme, & l'on comptoit beaucoup sur les intelligences qu'il avoit dans les villes de Crème & de Bresse. Cette conjuration fut si secrète, qu'on en fut averti la veille seulement du jour qu'elle devoit éclater. Un des Conjurés nommé Jaffier, excité par ses remords, découvrit tout le complot. L'Ambassadeur d'Espagne ne se croyant plus en sûreté au milieu d'un peuple qui avoit tant de sujets de se plaindre de lui, se retira en diligence à Milan, les Senateurs avoient eu soin d'empêcher que la populace ne se portât à quelque excès à son égard. Les complices qui furent arrêtés, souffrirent le supplice que méritoit leur crime.

Cependant la guerre continuoit toujours entre la maison d'Autriche & la République de Venise, qui se vit obligée d'entrer sur les terres qui appartenoient à cette maison, pour y donner la chasse aux Uscoques. Le siège de Gradisque que les Venitiens poussaient avec vigueur, engagea la cour de Madrid à entrer en négociation. Elle y étoit portée d'ailleurs par les fréquentes incursions des Turcs sur les frontières de la Croatie. La paix fut signée entre les Allemans & les Venitiens. En conséquence du traité, on bannit de Segna cent trente Chefs des Uscoques les plus redoutables; on brula leurs barques, & par ce moyen on mit fin à leurs brigandages. La plus grande partie de cette nation fut transférée à Carlestor & en d'autres lieux sur les frontières. C'est ainsi que fut détruit un peuple qui avoit si longtemps désolé les mers par ses pirateries, interrompu le commerce & causé de grands dommages à ses voisins.

L'entreprise des Espagnols sur la Valteline & l'affaire de la succession du Duc de Nevers au duché de Mantoue, occuperent pendant quelque-temps les Venitiens, qui prirent part à ces deux événemens dont ou a fait mention ailleurs. Ces différentes guerres n'empêchoient pas la République d'être florissante & de continuer son commerce avec succès. Les courses des pirates protégés secrètement par la cour de Constantinople, ne laissoient pas cependant que de leur faire quelque tort, & la chasse que l'on fit à ces brigands, pensa occasionner une rupture ouverte entre la Porte & les Venitiens. Le Gouverneur de Candie croyant poursuivre un de ces pirates, prit après un combat fort opiniâtre une galere Turque. Le Général Venitien reconnu alors sa méprise, & fit tout ce qu'il put pour réparer sa faute. Le Sultan Amurat étoit résolu d'en prendre vengeance; mais l'Ambassadeur de la République vint à bout de l'appaiser, & cette affaire n'eut aucune suite.

Les courses fréquentes de deux escadres de Tunis & d'Alger, & les ravages qu'elles firent sur les côtes d'Italie & sur les terres même des Venitiens, obligèrent le Senat de donner ordre à Marin Capello, de poursuivre ces corsaires. A la vue de la flotte Venitienne, ils s'étoient retirés dans le port de la Vallone qui appartenoit aux Turcs. Capello les y poursuivit; mais il

h'osa entrer dans le port, de peur de donner au Sultan sujet de se plaindre de la République; il avoit même salué la forteresse d'un coup de canon tiré sans boulet. Il se mit en embuscade, à dessein d'attaquer les Pirates lorsqu'ils sortiroient du port. Ils tentèrent en effet de se sauver par la fuite; mais se voyant pressés par l'armée Venitienne, ils tentèrent promptement dans le port & débarquèrent tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Capello resta dans les environs pendant plus d'un mois, & à la fin il se déterminà à se rendre maître de leurs vaisseaux, ce qu'il exécuta sans peine. La nouvelle de cet événement fut si sensible à Amurat, qui faisoit pour lors la guerre en Perse, que dans son premier mouvement de fureur, il voulut que l'on fit mourir le Baile (33), & tous les Venitiens qui se trouvoient dans ses Etats. Cet ordre injuste fut révoqué, & il se contenta de faire mettre en prison l'Ambassadeur de Venise. La guerre de Perse qui occupoit alors Amurat, & les présens considérables que le Senat lui fit, le déterminèrent à entrer en accommodement avec la République, & à signer un traité dont les conventions furent; » Que l'Ambassadeur de la République seroit remis en liberté; Que le commerce seroit rétabli entre les sujets de » l'une & de l'autre puissance; Qu'il ne seroit plus fait mention de ce qui » s'étoit passé à la Vallone, & que les conventions de la dernière paix » roient renouvelées, confirmées & ratifiées; Que lorsque les Pirates en- » tiroient dans les ports de sa Hauteffe, ils promettraient solennellement » de ne faire aucun tort aux Venitiens, & que si avant que d'y entrer, ils » leur avoient causé quelques dommages, ils ne pourroient plus y être reçus, » protégés ou défendus par les Gouverneurs, qui au contraire, seroient » obligés de remettre en liberté les esclaves Venitiens, de rendre les prises » à ceux à qui elles appartiendroient, & d'arrêter les corsaires pour les faire » punir par la Porte suivant leurs crimes; Que les Agas, les Commandans » & les autres Ministres qui disobéiroient à ces ordres du Sultan, ou négligeroient de les faire exécuter, seroient privés de leurs charges, & punis » pour servir d'exemple aux autres; Que si les Gouverneurs des forteresses » n'observoient pas exactement ces articles du traité, il seroit permis aux » Venitiens d'attaquer les corsaires, sans que la Porte pût s'en formaliser; » Que lorsque les vaisseaux de la République trouveroient en mer ces mêmes Pirates, il leur seroit permis de leur donner la chasse. » Ce fut à la fermeté & à la prudence de Louis Contarini Ambassadeur de la République à Constantinople, que les Venitiens furent redevables d'un traité si avantageux.

1639.

Ce traité qui fut confirmé par Ibrahim successeur d'Amurat, n'empêcha pas le Sultan de songer à faire la guerre aux Venitiens. La retraite qu'ils avoient donnée dans l'isle de Candie à des esclaves Chrétiens d'Alexandrie, avoit paru un prétexte suffisant à la Porte, pour prendre les armes contre la République. Elle avoit cependant trouvé moyen d'apaiser Ibrahim; mais le desir qu'il avoit d'attaquer les Chrétiens, lui fit bien-tôt oublier la satisfaction que les Venitiens lui avoit faite. Les sujets de plaintes qu'il avoit continuellement contre les Maltois, lui avoient fait prendre la résolution

1644.

(33) C'est le nom qu'on donne aux Ambassadeurs de Venise à la Porte.

 REPUBLIQUE
DE VENISE.

Siège de Candie.

1645.

1656.

1665.

1669.

d'attaquer l'isle de Malthe: mais fut la représentation qu'on lui fit que cette entreprise seroit très-difficile, il forma le projet de se rendre maître de l'isle de Candie.

Il fit donc équiper une flotte considérable qu'il envoya pour attaquer cette isle. Les Venitiens voulurent s'opposer à la descente des Turcs; mais leur armée ayant été battue, les Otomans s'emparèrent de la Canée & de Retimo, & formèrent ensuite le siège de sa capitale. Ce siège qui dura vingt-cinq ans, fut un des plus longs, dont il soit fait mention dans l'histoire. Il faut cependant avouer que les attaques ne furent vivement poussées que dans le commencement du siège & vers la fin. La mort d'Ibrahim & la longue minorité de Mahomet IV. son fils, qui lui succéda à l'âge de sept ans, furent cause que cette guerre traîna en longueur, & fut souvent interrompue. Il y eut pendant cet intervalle plusieurs actions sur mer entre les Turcs & les Venitiens, & la plupart se passerent au détroit des Dardanelles, où ces derniers remportèrent le plus souvent l'avantage. Ils s'emparèrent même de l'isle de Tenedos; mais ils ne purent long-temps conserver cette conquête que le Grand Visir leur enleva. La guerre de Hongrie qui survint sur ces entrefaites, retarda les opérations du siège. Elle fut à peine terminée, que le Grand Visir fit de nouveaux efforts pour faire la conquête entière de l'isle de Candie. Les Venitiens de leur côté envoyèrent de nouvelles troupes qu'ils avoient levées sur les terres du Pape, avec la permission du Pontife. L'Empereur & les Princes d'Allemagne leur fournirent aussi de puissans secours, & six cens François avec la permission du Roi, se rendirent en Candie sous les ordres du Duc de la Feuillade. Les principaux Seigneurs qui l'accompagnoient, étoient le Chevalier de Trême, le Comte de S. Paul, le Duc de Caderouffe, & le Duc de Château-Thierry. La trop grande ardeur des François leur devint funeste, & quatre cens d'entr'eux périrent pendant ce siège. Cependant la place se trouvoit extrêmement pressée; mais l'esperance qu'elle avoit des secours qui devoient lui arriver de France & d'Italie, l'empêcha de se rendre. Le Duc de Navailles à la tête de sept mille François, arriva le 19 de juin, & trouva moyen d'entrer dans la ville. Le Duc de Beaufort, grand Amiral de France, qui avoit été chargé de la conduite de ces troupes, débarqua le 26, à dessein de partager la gloire que l'on espiroit acquérir dans une sortie générale qui devoit se faire le lendemain.

Avant que le jour parut, les troupes étoient sous les armes & défilèrent dans un profond silence. Elles avoient ordre de n'attaquer les Turcs qu'après qu'une mine auroit joué; & l'on se fonda sur l'effet qu'elle pourroit produire. Malheureusement le feu ne put prendre à la poudre; & malgré cet inconvénient on donna le signal du combat; mais il arriva un accident qui favorisa beaucoup les Infidèles. Pendant que les troupes étoient le plus acharnées les unes contre les autres, un magasin à poudre qu'on avoit pris, sauta en l'air, & tua un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Cet événement imprévu mit le désordre dans l'armée des confédérés, & il fut impossible de rallier les soldats. Le Duc de Navailles & les autres Gentilshommes qui étoient avec lui, se virent obligés de se faire l'épée à la main un passage au travers des Turcs, & de se retirer dans la

place. A l'égard du Duc de Beaufort, on n'a jamais su ce qu'il étoit devenu ; & il y a apparence qu'il fut enterré sous les ruines du magasin. Le Duc de Navailles s'étant retiré quelque temps après ce mauvais succès, la ville se vit dans la nécessité de capituler, & les habitants eurent la permission de sortir, s'ils le jugeoient à propos. Tous profiterent de cette permission ; & il ne resta dans la ville que deux Prêtres Grecs, une femme & trois Juifs. Il fut dit dans ce traité que les Venitiens ne payeroient aucun tribut à la Porte, excepté pour les isles qu'ils possédoient dans l'Archipel ; & que la Suda, la Garabuse & Spinalonga, ainsi que la forteresse de Clissa en Dalmatie, resteroient à la République.

Les dépenses considérables que les Venitiens avoient été obligés de faire pour la défense de Candie, & le grand nombre des troupes qu'ils avoient perdues pendant un si long siège, les obligèrent de rester tranquilles pour quelque temps, dans le dessein cependant de profiter de la première occasion qui se présenteroit de se venger des Turcs. La guerre de l'Empereur contre la Porte, leur en fournit une ; & ils entrèrent volontiers dans la ligue offensive & défensive que ce Monarque avoit faite avec le Roi de Pologne. A la faveur de cette guerre ils firent plusieurs conquêtes dans la Morée, l'Albanie, la Livadie & la Dalmatie. Par le traité de paix qui se fit en 1699, après bien des difficultés de la part des Venitiens, il fut réglé „ que la Morée entière avec toutes les villes, forteresses, châteaux, montagnes, rivières, jusqu'aux ruines de l'ancienne muraille de l'Isthme „ de Corinthe, demeureroient à la République : Que la Terre-ferme qui „ étoit au-delà, appartiendrait entièrement au Grand-Seigneur comme „ avant la guerre : Que la forteresse de Lepante seroit rendue en l'état où „ elle étoit : Que le château Romelie, situé du même côté, seroit démoli, „ ainsi que la forteresse de Preveza : Que la forteresse de Maur, „ le fort qui est à la tête du pont, & toute l'isle de Leucade, demeureroient „ à la République : Que le golfe de Lepante & celui d'Egine, seroient „ communs aux deux Etats, & que l'on n'y souffriroit aucun Corsaire „ faite : Que les isles de l'Archipel resteroient sujettes du Grand-Seigneur, „ & que les Venitiens n'y pourroient point lever de contributions : Que „ l'isle de Zante seroit pareillement exempte du tribut qu'elle payoit auparavant „ au Grand-Seigneur : Que les forteresses de Clin, de Siclut & de „ la Gabella en Dalmatie, demeureroient aussi à la République. Et afin „ qu'il n'y eût plus de différens au sujet des limites, on convint de tracer „ une ligne de Clin à la forteresse de Vertica vers la source de la rivière „ de Certina ; de Vertica le long de cette rivière à Sign ; de-là à Duare ; „ de Duare à Vergoras, d'où elle seroit continuée à Siclut & à la Gabella, „ place située dans l'Erzegovine sur le bord Oriental de la Narrenzza. „ On ajouta de plus que la République de Raguse resteroit contrainte „ aux Etats du Grand-Seigneur, sans qu'on pût en empêcher la communication „ par aucun obstacle ; enfin que Castelnovo & Rifano „ près de Cattaro, demeureroient à la République, ainsi que les autres „ forts dont elle se trouvoit alors en possession de ce côté-là (34). » Il

REPUBLIQUE
DE VENISE.

Capitulation
de Candie.

1684.

1699.

(34) Sagredo.

REPUBLIQUE
DE VENISE.

y eut quelques difficultés au sujet des limites entre l'Empereur & la République ; mais elles furent bien-tôt terminées, & la tranquillité fut entièrement rétablie de ce côté-là.

Il ne se passa cependant rien de considérable dans l'intérieur de la République, qui étoit en bonne intelligence avec les Princes ses voisins. Elle ne voulut pas même prendre part à la guerre qui fut occasionnée par l'élevation du Duc d'Anjou à la couronne d'Espagne, qui lui étoit disputée par l'Empereur Leopold, & elle observa une parfaite neutralité.

1711
Nouvelle guerre
contre les
Turcs.

1714.

La paix dont elle jouit jusqu'en 1714. la mit en état de soutenir une nouvelle guerre contre les Turcs. Ceux-ci chagrins d'avoir cédé la Morée, ne cherchoient qu'une occasion favorable de rompre avec les Venitiens, dans l'espérance de reprendre ce qu'ils avoient perdu dans la dernière guerre. Les secours que quelques Marchands Venitiens avoient fournis aux Rebelles de Damas ; & le refus que la République fit de remettre entre les mains du Grand-Seigneur les sommes d'argent que le Vaivode de Valachie (35) avoit sur la banque de Venise, parurent au Sulran des prétextes plausibles pour déclarer la guerre aux Venitiens. En conséquence il publia un Manifeste, équippa une flotte considérable, & rassembla une armée de près de deux cens mille hommes. Les Venitiens dont les forces étoient de beaucoup inférieures, reçurent quelques secours du Pape, du Grand-Duc de Toscane & des Maltois.

1716.

L'Empereur prit avec plus de chaleur le parti des Venitiens ; car après avoir fait d'inutiles efforts à la Porte pour la détourner de les attaquer, il menaça de déclarer la guerre, & fit un traité de ligue offensive & défensive avec la République. Pendant cette guerre qui fut longue & sanglante, les Venitiens remportèrent d'abord divers avantages ; mais dans la suite ils perdirent plusieurs places dans la Morée. Cependant l'Empereur qui se voyoit engagé dans une guerre avec l'Espagne, desistoit avec ardeur de faire la paix ; & après plusieurs négociations elle fut conclue le 21 de juillet 1718. On stipula à l'égard des Venitiens tout ce qui avoit rapport à la Religion & au commerce ; & l'on convint que chacun „ conserveroit les places dont il étoit alors en possession : Que la forte-
„ resse d'Imorsch dans l'Erzegovine appartiendrait à la République, ainsi
„ que Tiscovatz, Sternizza, Unistia, la tour de Prolech, Erxano, & tous
„ les autres lieux dont les Venitiens s'étoient emparés dans la Dalmatie
„ & l'Albanie : Qu'on tireroit une ligne de l'un de ces lieux à l'autre à
„ la distance d'une heure de chemin de chacun d'eux, de sorte qu'ils se-
„ roient tous ensemble renfermés comme dans un demi-cercle qui se ter-
„ mineroit à la côte maritime : Que conformément à ce qui avoit été ré-
„ glé dans le traité de Carlowitz, le territoire de Raguse demeureroit con-
„ tigu aux Etats du Grand-Seigneur, à qui par cette raison la République
„ rendroit Popovo avec ses faubourgs, & que la communication seroit
„ aussi conservée du côté de Risano : Que l'isle de Cerigo seroit rendue
„ à la République sur qui elle avoit été prise pendant la guerre : Qu'elle

1718.

(35) Les richesses de ce Prince avoient excité la cupidité d'Achmet. Il fit déposer le Vaivode, & le fit périr dans une prison, afin de s'emparer de ses terres.

„ conserveroit

„ conferveroit Buttrinte, la Preveza & Voniza avec un territoire d'une „ heure de chemin. » Cette nouvelle paix pensa plusieurs fois être trou-
blée par différentes méprises des Venitiens, qui s'emparèrent de quelques
vaisseaux du Grand-Seigneur ; mais ces especes d'hostilités n'eurent point de
suites, & il n'y eut aucune guerre considérable entre les deux puissances.

Tels sont les principaux éveuemens que l'histoire de la République de
Venise nous fournit. Passons maintenant à son Gouvernement dont M. de
S. Disdier nous a donné un long détail.

L'incursion des Goths en 407. celle des Visigoths en 413. obligèrent les
peuples voisins des Lagunes de s'y réfugier, comme il a déjà été dit.
Les Padouans qui étoient les maîtres de ces îles & de celle de Rialte,
firent proclamer cette dernière place de refuge : ce qui y attira beaucoup
de personnes, tant des autres îles que de la Terre-ferme. Ils y envoye-
rent trois Consuls en 421. Ce fut la première forme du Gouvernement
de Venise en sa naissance. Atrila Roi des Huns, ravagea pour la seconde
fois en 453. toute l'Italie, & détruisit entr'autres villes considérables, Pavie,
Milan, Padoue & Aquilée. Les îles des Lagunes, & sur-tout celle de Rial-
te, se repeuplèrent encore davantage des déplorables restes de ces villes.
Padoue se rétablit enfin ; & pour maintenir Rialte & les autres îles sous
sa dépendance, le Sénat lui envoya des Tribuns pour les gouverner. Cette
seconde forme de gouvernement dura près de trois cents ans, jusqu'en
l'année 709. où les Tribuns des douze principales îles des Lagunes for-
merent le dessein de composer une République, & d'élire quelqu'un d'eux
pour en être le chef. Pour ne point blesser le droit que Padoue avoit dans
ces lieux, ils s'adressèrent à l'Empereur Leon Souverain de tout le pays, &
au Pape Jean V. de qui ils obtinrent la permission d'élire leur Prince, qu'ils
nommèrent Duc ou Doge. C'est à Eraclee, ville des Lagunes, dont on
ne voit plus aujourd'hui que quelques ruines, que fut élu le premier Doge
Paul-Luce Anafeste.

Les Doges eurent un pouvoir absolu jusqu'en 1172. où les notables
Citoyens après la mort de Vital Micheli, choisirent onze personnes re-
commandables par leur probité & par leur mérite, qui se retirèrent dans
l'Eglise de saint Marc, & y élurent Sébastien Ziani. Mais afin que le peu-
ple ne jouit plus du droit d'élire le Doge, & pour limiter en quelque
forte l'autorité du Prince, on établit un Conseil qui en étoit tout-à-fait
indépendant, duquel on devoit élire des membres pour être eux-mêmes
électeurs du Doge. Il fallut satisfaire le peuple que cette nouvelle forme
de gouvernement auroit pu révolter, & on lui accorda le droit de créer
douze Tribuns qui pussent contre-balancer l'autorité du Prince, en re-
fusant de souscrire à ses ordonnances, qui pour lors n'auroient aucun effet.
Ces Tribuns étoient tous les ans deux cents quarante Citoyens de tous
états, quarante par chacun des six quartiers de la ville pour composer le
grand Conseil qui venoit d'être établi. Ce Gouvernement dura 117 ans,
jusqu'à ce qu'en 1289 le Doge Pierre Gradenigo changea toute la face
de la République. Il fixa à perpétuité le grand Conseil à un certain nom-
bre de Citoyens & à leurs descendants, auxquels, à l'exclusion de tous les
autres, devoient appartenir la connoissance & la souveraine administration

Tome II.

E e e *

REPUBLIQUE
DE VENISE.

Ancienne for-
me du gouver-
nement de Ve-
nise.

Etablissement
d'un Conseil
indépendant.

Tribuns élus
par le peuple.

Fixation du
grand Conseil.

RÉPUBLIQUE
DE VENISE.

Forme actuelle
du gouverne-
ment.

Le Doge.

Conditions
qui l'accompa-
gnent.

des affaires de l'Etat. Cette innovation lui atrita la haine de plusieurs anciennes familles de la République comprises dans l'exclusion. On projeta de le massacrer, lui & tous ses partisans ; mais la conjuration échoua & donna occasion à de nouveaux reglemens , auxquels la République doit en partie l'union & la vigueur où on la voit encore aujourd'hui.

Dans l'ordre extérieur de son Gouvernement elle conserve l'image de la Monarchie , en la personne du Doge , au nom duquel se font les ordonnances , les dépêches & les négociations : de l'Aristocratie ; dans les Senateurs , parmi lesquels se trouvent les plus sages têtes de l'Etat , & qui reglent avec une autorité absolue les affaires les plus importantes : & de la Démocratie ; dans le grand Conseil qui est l'assemblée de toute la Noblesse , & qui distribue la plupart des charges & des dignités à ceux qui s'efforcent de les mériter ; & quand ils en sont revêtus , ce qui ne se fait que par la voye des suffrages , ils n'ont de pouvoir qu'autant qu'il plaît à ce grand corps de leur en conserver.

Le bur de la République depuis l'établissement des Doges & dans les différens changemens arrivés dans la forme de son Gouvernement , a toujours été de restreindre & de borner le pouvoir de ses Princes. Ce fut surtout à la fixation du grand Conseil en 1289 qu'ils perdirent le crédit qui leur étoit resté depuis la création du même Conseil. Le Doge est assujéti à toutes les loix sans aucunes réserves. Le Senat en a même fait de particulieres à son égard. Les frères , enfans & petits-fils d'un Doge ne peuvent posséder aucunes charges de la République qui soient relatives au Gouvernement ; & s'ils en possèdent , il faut qu'ils s'en démettent après que l'élection est faite. Autrefois la femme d'un Doge étoit traitée en Princesse ; mais le Senat depuis long-temps n'en a plus voulu couronner. Cela n'empêche pas que les familles qui n'ont point encote donné de Doges à la République , ne fassent tous leurs efforts pour obtenir cet honneur , dans l'espérance d'affermir leur fortune , si le Doge peut vivre long-temps dans cette dignité : c'est même une raison pour laquelle on l'établit à vie , & il en est d'autant plus dépendant du Senat & considéré chez les étrangers. On fait ordinairement choix d'un Procureur de saint Marc , ou d'un Sénateur qui s'est signalé par des services rendus à la République , soit dans les Ambassades , soit dans le commandement de la flotte , soit dans l'exercice des premières charges. Le Doge préside à tous les Conseils ; mais ce n'est qu'à la tête du Senat , dans les Tribunaux où il assiste , & dans le Palais Ducal de saint Marc qu'on le reconnoît pour Prince de la République.

Hors de-là , il se voit réduit à la condition d'un simple particulier , & il n'ose se mêler d'aucune affaire : il ne peut quitter la ville sans l'aveu de ses Conseillers. On prétend qu'autrefois il n'avoit pas même la permission de quitter son Palais. Lorsqu'il sort de la ville , il n'a aucune marque distinctive de sa dignité ; & un Noble feint de ne pas le reconnoître de peur de lui rendre des respects qui ne lui sont dûs que lorsqu'il est avec la République (36). On lui donne le titre de *Votre Sérénité & de Sérénité*.

(36) Il ne peut faire ni recevoir aucunes visites de quelque importance , sans l'agrément du Senat.

niffime Prince ; mais ce sont des qualités qu'on ne regarde pas comme attachées à sa personne ; & les Ambassadeurs en son absence, se servent des mêmes termes en parlant au Collège ; & lorsqu'ils ont dit *Faire Sérénité*, ils ajoutent toujours, *Vos Excellences*. Les dépêches se font en son nom. Les réponses des Ambassadeurs lui sont adressées ; mais il ne peut les ouvrir ni y répondre : ce qu'on peut faire sans lui. Les Sénateurs ne délibèrent sur aucune proposition des Ambassadeurs ou des autres Ministres que lui & ses Conseillers ne se soient retirés. Et lorsqu'on a pris les avis des Sages, la délibération est dressée par écrit & portée à la première assemblée du Senat, où le Doge n'a que sa voix comme les autres Sénateurs. Lorsqu'il avoit une autorité souveraine, la monnoye étoit battue à son coin ; à présent elle ne porte plus que son nom : en place de son portrait, c'est un Doge revêtu des habits Ducaux, à genoux devant l'image de saint Marc, qui est le Hieroglyphe de la République, pour faire entendre que le Prince lui est sujet. Les particuliers peuvent faire battre monnoye dans l'endroit où elle se fabrique, mais avec la permission du Doge à qui l'on paye un droit. La République lui fournit de grosses sommes pour les frais de sa maison & pour ceux des repas qu'il donne quatre fois l'année aux Ambassadeurs, à la Seigneurie & à tous les Sénateurs qui assistent aux fonctions de ces jours-là ; il peut vendre les charges de Commandeurs du Palais, ou Huissiers de la Justice, & celles des vingt-cinq Ecuyers du Doge : il a de plus la collection de tous les bénéfices de saint Marc ; & tout cela ensemble lui forme un revenu considérable. Quoique la République lui ait fait accorder par les Papes les véritables prérogatives de la Majesté Royale, & la préséance au-dessus des autres Princes après les têtes couronnées, elle semble lui enlever cet avantage en le mettant, à l'égard des Cardinaux, au rang de tous les autres Princes d'Italie. Il va recevoir un Cardinal à sa gondole dans une visite particulière ; & lorsque celui-ci va à l'audience, il s'assied dans la chaise du Doge à sa droite.

Revenus du
Doge.

La République a quelquefois obligé ses Princes à recevoir ou à retenir leur dignité ; & aussi elle a sçu les déposer quand elle les a jugés hors d'état, par leur âge ou par leurs infirmités, de lui être utiles.

Lorsque le Doge est mort, on embaume son corps, & ensuite on l'expose sur un lit de parade pendant trois jours, pour donner le temps à ses créanciers de demander ce qui peut leur être dû ; & ses héritiers sont obligés d'acquitter ses dettes ; autrement il seroit privé des honneurs funébres qu'on lui rend aux dépens de la République, & qui entraînent choses ont ceci de particulier : la seigneurie y assiste en veste d'écarlate, pour faire entendre au peuple qu'il ne doit point s'affliger d'une mort qui n'intéresse point la liberté ni la souveraineté de la République. Dans l'espace de ces trois jours, la vie du défunt Doge est scrupuleusement examinée par trois Inquisiteurs élus à cet effet, qui écoutent toutes les plaintes qu'on peut faire contre sa conduite publique ou privée, & qui font droit sur les moindres choses, aux dépens de la succession.

Obseques du
Doge.

Après les obseques, les Nobles qui sont âgés de plus de 30 ans s'assemblent dans le grand Conseil, pour y élire cinq Correcteurs, qui ont le droit d'a-

Et d'en d'un
nouveau Doge.

REPUBLIQUE
DE VENISE.

jouter quelque chose aux Statuts, que le nouveau Doge, après son élection, jure d'observer inviolablement, ou d'en retrancher tout ce qu'ils jugent inutile ou contraire au bien de l'Etat. Par ce moyen la République ôte à ses Princes toute occasion d'interpréter les termes de leurs obligations, ou d'en restreindre le nombre.

Il doit y avoir quarante & un électeurs du Doge : & telle est la manière dont on les tire du corps de la Noblesse, qui compose le grand Conseil. Il y a dans une urne autant de balles que de Nobles ; & trente de ces balles sont dorées. Des trente Nobles qui ont chacun une balle dorée, neuf seulement ont le droit d'élire, & c'est le sort qui en décide. Ces neuf en élisent quarante, qui se trouvent par le sort réduits à douze : ces douze en choisissent vingt-cinq, que le sort réduit encore à neuf, lesquels nomment quarante-cinq Nobles, & de ces quarante-cinq on en tire au sort onze, pour nommer enfin les quarante & un véritables électeurs du Doge. On voit que le sort & le mérite concourent également à une action si importante, & que par ce moyen la République a su écarter toutes les brigues, & donner à presque toutes les familles la satisfaction de contribuer à l'élection de leur Prince.

Les quarante & un électeurs du Doge, après avoir été tous approuvés dans le grand Conseil, s'enferment dans le Palais de saint Marc, où ils sont gardés & traités de la même manière à peu près que les Cardinaux le sont dans le Conclave. L'élection est ordinairement bien-tôt faite : cependant elle traîne quelquefois en longueur, parce qu'il faut des quarante & une voix en avoir vingt-cinq pour être fait Doge. Le Doge qui vient d'être élu prête aussi-tôt le serment, & se montre ensuite au peuple. Il reçoit les compliments de son élévation par la bouche du grand Chancelier, & cela dans la salle où il doit être exposé après sa mort, pour lui faire comprendre tout le poids des obligations qu'il vient de contracter, & rappeler à son souvenir que sa vie sera discutée & jugée sévèrement dans le lieu-même où il reçoit les rênes de l'Etat. Sorti de cette salle, il monte dans une machine destinée pour cette cérémonie, & qu'on nomme le *Païis*, à cause de sa figure. Elle est soutenue sur un brancard très-long, & environ deux cens hommes la portent sur leurs épaules. Le Doge y est assis, & a debout derrière lui un de ses enfans, ou de ses plus proches parens. Il a deux ballins pleins de pièces d'or & d'argent frappées exprès pour cette occasion : il jette au peuple toute cette monnoye, tandis qu'il fait le tour de la place de saint Marc.

Marche du
Doge aux céré-
monies solen-
nelles.

Le Doge dans les cérémonies solennelles où assistent les Ambassadeurs & la Seigneurie, est précédé par le Clergé de saint Marc, & ensuite par les Huissiers ou Commandeurs du Palais, desquels huit portent des étendards, où l'on voit peint le lion de saint Marc, & qui sont de différentes couleurs. Il y en a deux bleus pour signifier la paix ; deux rouges, symboles de la guerre, deux violets & deux blancs ; ceux-ci signifient la ligue, & ceux-là la trêve. De ces huit étendards, les deux qui répondent aux circonstances où se trouvent la République, marchent les premiers. Suivent six autres de ces mêmes Huissiers avec des trompettes d'argent, longues de six pieds, après lesquels viennent cinq Haut-bois. Ensuite

les Ecuyers du Doge marchent deux à deux. Ils sont inférieurs aux Citadins, & leur fonction principale est de servir à table, lorsque le Doge traite la Seigneurie & les Ambassadeurs. Après les Ecuyers viennent le Capitaine Grand, & le Cavalier du Doge, ou le maître de Cérémonie. La charge de Capitaine Grand étoit autrefois possédée par de nobles Venitiens; on l'a ensuite donnée à des Citadins; & aujourd'hui les Capitaines mêmes des Sbiros peuvent la briguer. Sept ou huit de ces Capitaines de Sbiros suivent le Capitaine Grand & le Cavalier du Doge. Les Secrétaires du Senat marchent ensuite; après lesquels vient le grand Chancelier. Un Ecuyer du Doge porte une chaise pliante de bois doré, garnie d'un brocard d'or, & un autre Ecuyer porte un carreau de même étoffe; un Clerc de Chapelle marche devant le Doge avec le chandelier, & le cierge blanc de sa sérénité. Le Doge a reçu la chaise d'or, le carreau, le cierge, les étendards & les trompettes de la reconnaissance du Pape Alexandre III. à qui la République avoit accordé sa protection, & que Sébastien Ziani avoit obligé dans plusieurs circonstances particulières. Le Doge suit immédiatement après tout ce cortège, & marche au milieu du Nonce du Pape & de l'Ambassadeur de France. Quand il y a à Venise plusieurs autres Ambassadeurs, ils marchent tous de front suivant leur rang, à côté du Nonce & de l'Ambassadeur de France. Lorsque François de Nouailles Evêque d'Acqs, étoit Ambassadeur de Charles IX. auprès de la République, elle décida à l'imitation de la Cour de Rome, la préséance de la France sur l'Espagne. Depuis ce temps-là, l'Ambassadeur d'Espagne n'assiste point aux fonctions publiques. Le plus ancien des Ecuyers tient élevé sur la tête du Doge, un grand parasol en forme de pavillon, garni d'un gros brocard d'or. C'est encore Alexandre III. qui en a fait présent au Doge. Après le Doge, marchent ses Conseillers deux à deux. Le premier est accompagné du Noble, élu pour aller remplir la première Podestatie, ou le premier gouvernement qui vaquera dans les Etats de la République. Ce Noble marche à la droite du Conseiller, & porte à deux mains une longue épée dans son fourreau de velours cramoisi. On en porte une autre derrière le Doge, & elle est la marque de la dignité de grand Ecuyer de l'empire d'Orient, dont le Doge Pierre Gradenigo fut revêtu par l'Empereur Michel, & que plusieurs Doges posséderent après lui. On porte cette épée après ce Prince, & à la tête de la seigneurie, pour faire voir que le Senat à toute l'autorité, & que le Doge n'en a que l'ombre. Après les six Conseillers du Doge, viennent trois Chefs de la *Quarantie* criminelle, deux Avogadors, trois Chefs du Conseil des dix, deux censeurs & plusieurs Senateurs marchant tous deux à deux, avec la veste ducale qui est de pourpre.

Quand la cérémonie se fait dans l'Eglise de saint Marc, le Doge s'assied à la première place, à la main droite de la porte du chœur: il a à son côté le Nonce & l'Ambassadeur de France, sans qu'il y ait entr'eux de place vide. Mais les Conseillers placés au même premier rang qui est à côté, sont à quelque distance. Tous les Chefs qui se trouvent aux fonctions publiques avec le Doge & les Conseillers, sont sur deux autres rangs de bancs du même côté; & les Senateurs qui représentent le Pregadi, sont de l'autre. On leur donne à tous la paix à baiser, & les honneurs

do l'encens, aussi-bien qu'au Doge, pour marquer qu'ils assistent à ces cérémonies, moins pour former le cortège du Prince, que parce qu'ils sont, comme lui, membres essentiels du corps de la République.

Lorsque la cérémonie est terminée, le Doge retourne au Palais dans le même ordre. Le Nonce & l'Ambassadeur de France le conduisent jusqu'au pied de l'escalier, & là ils prennent congé de lui. Mais une chose qui est à remarquer, c'est qu'au lieu de se retirer, ils se rangent à main droite, & demeurent là jusqu'à ce que le dernier Sénateur soit passé. Cette coutume semble déroger à la dignité d'Ambassadeur; c'est cependant un Nonce du Pape qui l'a introduite. Il poursuivait au Sénat une affaire d'une très-grande importance, & par cette civilité outrée, il cherchoit à se rendre favorable tous les Sénateurs. La République a saisi cette occasion de donner un nouveau lustre aux membres du Sénat, dont chacun par cet usage est honoré des plus grands Princes Chrétiens, à l'égal du Doge même.

Dans ces sortes de cérémonies, tout le monde est vêtu magnifiquement; l'or & la pourpre éclatent de toute part, & chacun porte des marques distinctives de sa dignité.

Le Collège.

On appelle *Collège* le Tribunal où toute la majesté du Prince réside. Les Ambassadeurs y vont à l'audience; on y traite des affaires étrangères; toutes les Requêtes y sont présentées, & les Causes privilégiées; savoir celles des Prêtres & des Bénéfices, y sont plaidées. On y juge encore les Procès entre parens, & on y règle la compétence des Juges. En un mot, c'est à ce Tribunal que l'on prépare les matières qui doivent être réglées au Sénat.

Le Doge, ses six Conseillers, les trois Chefs de la Quarantie criminelle, les six Sages Grands, les cinq Sages de Terre-ferme, & les cinq Sages des Ordres, composent le Collège qui représente tout le corps de l'Etat, parce que ses membres sont tous de différens âges & de différentes dignités.

Les six Con-
seillers du
Doge.

Les six Conseillers du Doge sont toujours de vieux Sénateurs de la première noblesse. Ils sont Conseillers pendant un an; mais ils ne peuvent assister au Collège que les huit premiers mois: les quatre derniers mois ils président à la Quarantie criminelle, dont les trois Chefs, nommés Vices-Conseillers, ont pendant deux mois séance au Collège. Le Doge, ses Conseillers, les Vice-Conseillers représentent la Seigneurie, & jugent toutes les Causes privilégiées qui se plaident au Collège.

Il n'y a que six Conseillers, parce qu'il n'y a dans Venise que six quartiers. Ils sont véritablement Conseillers de la Seigneurie, quoiqu'on ne les appelle que Conseillers du Doge: ils ont même plus de pouvoir que lui; car il ne peut faire qu'avec eux ce qu'ils peuvent faire sans lui. Un Noble ne peut être Conseiller que du quartier où il demeure. Les Conseillers de la Seigneurie délibèrent tous ensemble sur ce qu'ils doivent proposer au grand Conseil, & un seul peut faire telle ou telle proposition au Sénat & au grand Conseil: les Chefs de la Quarantie n'ont pas ce droit, à moins qu'ils ne soient tous trois du même avis.

Comme les Conseillers de la Seigneurie exercent une partie de leurs fonctions au grand Conseil, ils ont le droit de l'assembler extraordinairement. Le Pregadi & le grand Conseil nomment chacun de son côté à cette

dignité : néanmoins les Conseillers obtiennent presque toujours la préférence dans le grand Conseil, qui approuve ordinairement les élections du Senat, quoiqu'il puisse déposer les élus de leurs emplois. Il est à remarquer qu'on ne peut dépouiller un Noble de sa charge, sans lui faire son procès, ou sans lui donner un nouvel emploi.

Lorsque le Doge est malade, ou que le siège est vacant, c'est le plus ancien des Conseillers qui le représente dans toutes ses fonctions. Mais il ne s'assied point dans le siège Ducal, & ne prend jamais les habits du Doge. On ne le distingue que par la barrette qu'il n'ôte point de sa tête, comme le Doge n'ôte jamais sa corne de la sienne.

Les Sages Grands sont six Gentilshommes d'une prudence consommée, & qui connoissent parfaitement les vrais intérêts de la République, entre les mains desquels on remet les plus grandes affaires de l'Etat. Pendant les six mois de leur administration, ils sont les maîtres du Gouvernement : aussi les Procureurs de saint Marc se trouvent-ils fort honorés, quand on les élève à cette dignité. Les Sages Grands consultent toutes les matières qui doivent être agitées au Pregadi : dans un cas urgent ils assemblent le Senat. C'est aussi le Senat qui les élit ; & jamais dans une nouvelle élection on ne change tous les six Grands Sages à la fois, non plus que les six Conseillers ; on conserve toujours trois anciens Sages ou Conseillers, afin de ne pas confier les affaires à des Sujets tous nouveaux & encore sans expérience à l'égard de l'exercice qu'exigent ces places importantes.

Les six Grands Sages sont de semaine chacun à leur tour ; & l'on peut regarder comme le Chef de la République celui qui est en exercice, puisqu'il reçoit tous les Mémoires & toutes les Requêtes, qu'il propose les affaires au Pregadi, & que c'est ordinairement lui qui détermine les résolutions du Senat : car il y porte le résultat des délibérations des Sages, & la substance des réponses qu'on doit faire aux dépêches des Ambassadeurs de la République, & aux offices que ceux des Princes étrangers passent au Collège.

La République donne le titre de Sages de Terre-ferme à tous les Ambassadeurs qu'elle députe vers les Rois & les Princes souverains. Ils ont presque autant d'autorité dans le Collège que les Sages Grands. C'est le Senat qui les élit pour six mois seulement. On choisit pour cet emploi des Nobles d'un âge mûr, & qui se sont distingués dans les divers postes qu'ils ont déjà occupés. Le premier de ces cinq Sages, nommé le Sage de l'Ecriture, est proprement le Secrétaire d'Etat pour la Guerre. Les Soldats & les Officiers dépendent entièrement de lui : il peut les casser, les juger même à mort & sans appel, dans toute l'étendue des Etats de la République. Le second est le Sage Caissier ou le Trésorier des Guerres : il a soin de faire payer les troupes, les Officiers & les Pensionnaires de l'Etat. Le troisième est le Sage des Ordonnances : il est le Directeur des Milices de Terre-ferme. Les deux autres Sages ne sont que pour représenter les trois premiers en leur absence.

Depuis quelques siècles la République a fait beaucoup d'acquisitions en Terre-ferme : ce qui a étendu & fortifié le crédit & le pouvoir des Sages de Terre-ferme. Mais quoiqu'ils aient voix délibérative au Collège avec

REPUBLIQUE
DE VENISE.

Vice-Doge.

Les six Sages
Grands.

Les cinq Sages
de Terre-ferme.

les Sages Grands, lorsque l'on consulte les matieres dont le Senat doit prendre connoissance; néanmoins quand on agit dans le Senat ces mêmes matieres, ils n'ont point de voix délibérative; & cela par une politique du Gouvernement, qui ne veut point souffrir une égale autorité dans différens emplois.

Les cinq Petits
Sages.

La dignité de Petit Sage ou de Sage des Ordres est une Magistrature sans juridiction, mais qui devient une école admirable pour la jeunesse Vénitienne. Elle peut y acquérir la connoissance des affaires, & se rendre digne de posséder les premières places de la République. Les cinq places de Petits Sages sont destinées aux jeunes Nobles d'ancienne origine, qui, n'ayant rien plus à cœur que de parvenir un jour aux dignités les plus éclatantes, commencent à donner des preuves de sagesse & de prudence, en perfectionnant leurs bonnes mœurs, ou en quittant leurs dereglemens. Ces jeunes Gentilshommes sont en charge pendant six mois, & leur qualité de Sages des Ordres les met en grande distinction: ils assistent aux consultations du Collège, ils entrent au Senat, & conséquemment ont part au secret de l'Etat. Ils n'ont point à la vérité de voix délibérative dans l'une ni dans l'autre de ces assemblées; mais à la consultation des Sages, ils peuvent dire leur avis, en parlant debout & découverts. Ils entrent, quand ils le veulent dans la chambre secrète, pour prendre connoissance des dépêches des Ambassadeurs ou des registres des affaires de l'Etat. Ils étoient nommés autrefois Sages de la Mer, parce que dans les discours qu'ils sont obligés de faire en entrant au Collège, ils doivent parler principalement de ce qui regarde la Marine. C'est dans cette occasion où ils font briller leurs talens naturels ou acquis, ainsi que lorsqu'ils veulent parler sur les matieres qui s'agissent dans les consultations des Sages.

Le Prégadi.

Le Prégadi ou Senat est l'ame de la République, & le premier mobile de toutes les actions de ce grand corps. C'est le siège de l'autorité souveraine. On y conclut la paix, & la guerre; on y traite des alliances, des ligues, de l'élection des Capitaines Généraux, des Provediteurs des armées & des principaux Officiers, & de la nomination des Ambassadeurs: on y règle les impôts suivant les besoins de l'Etat: on y fait le choix de ceux qui composent le collège, & l'examen des consultations des Sages. Le Prégadi est ainsi nommé, parce qu'autrefois, comme il ne s'assembloit que dans des cas extraordinaires, on alloit prier les citoyens les plus éclairés de s'y trouver, afin de prendre les moyens les plus sûrs de veiller aux intérêts de la République. Il s'assemble à présent tous les mercredis & tous les samedis. Le Sage de semaine peut le convoquer, suivant l'exigence des cas.

Le Prégadi ne fut d'abord composé que de soixante Senateurs: mais l'importance des affaires exigea qu'on en créât soixante autres. Les principaux Nobles d'un âge & d'une expérience consommés, occupent toujours ces six-vingt places. Les membres du collège, du Conseil des dix, de la Quarantie criminelle, & les Procureurs de S. Marc entrent au Senat avec la plupart des Magistrats de la ville, en sorte que l'assemblée est d'environ 280 Nobles, dont une partie à voix délibérative: les autres ne sont que pour écouter & acquiescer la connoissance des affaires.

Il n'y a que les avis du Doge, des Conseillers de la Seigneurie, & des Sages

Sages grands, qui peuvent être *ballotés*, c'est-à-dire tirés au sort des balles. Autrement il regneroit une grande confusion dans une assemblée si nombreuse, où les avis sont sans force, s'ils n'ont la moitié des voix. Il est permis néanmoins à ceux qui n'ont pas le droit de suffrage de haranguer le Senat, pour approuver ou contredire les opinions proposées. Comme les six vingt Senateurs font tous les ans changés ou continués comme il plaît au grand Conseil, par le moyen des *ballotations*, leur conduite est d'une circonspection admirable, & ils prennent bien garde d'abusier de leur autorité.

Il est aisé de comprendre que dans une assemblée si considérable, il peut y avoir des gens sans connoissance & sans expérience, soit par rapport à leur trop grande jeunesse, soit par le défaut d'une éducation supérieure; & des vieillards opiniâtres, & trop attachés aux anciennes coutumes. Que peuvent donc faire les meilleures têtes du Senat, pour obvier à tout inconvénient; ils temporisent & s'efforcent par leurs harangues de se concilier les esprits, & de faire prendre un meilleur biais aux affaires importantes.

Les secrets d'Etat ne transpirent jamais au-dehors, chose assez surprenante, vu la multitude des personnes qui composent le Senat, & la différence de leurs âges & de leurs lumières. Mais aussi la République a établi des peines severes pour les coupables, & les sermens se renouvellent lorsqu'il s'agit de quelque affaire importante. Si la matiere qu'on traite dans le Senat peut intéresser en quelque sorte la Cour de Rome, on exclut tous ceux qui paroissent avoir la moindre relation avec cette cour, cette relation ne fût-elle que de parenté. Ainsi les Senateurs ou autres assistants, qui ont des enfans ou des freres pourvus de bénéfices ou de dignités ecclésiastiques, sont obligés de se retirer sur l'heure. Tel est à cet égard l'usage des Venitiens, qui ont exclu du gouvernement tous les Ecclésiastiques.

La souveraine autorité réside, comme je l'ai dit, dans le Senat, mais non pas toute entière; le grand Conseil la partage avec lui. Le Senat a l'administration absolue des affaires d'Etat, & le grand Conseil dispose souverainement de toutes les Magistratures. Il élit les Senateurs, confirme les élections du Senat, crée les Procureurs de S. Marc, les Podestats, les Gouverneurs & les Commandans des provinces, & a le droit d'établir de nouvelles loix: enfin il corrige toutes les erreurs publiques, & les fausses démarches des particuliers qui n'usent pas de leur pouvoir au gré de la noblesse.

Tous les nobles Venitiens âgés de 25 ans, & qui ont pris la veste, entrent au grand Conseil, & y ont le droit de la *ballote* ou du suffrage. En faveur des Nobles qui auroient encore cinq ans à attendre, on en tire au sort tous les ans trente, & ceux que le sort favorise, jouissent des mêmes privilèges que s'ils avoient vingt-cinq ans. Le grand Conseil s'assemble les dimanches & les fêtes, excepté les jours de la Vierge & de S. Marc. C'est en été depuis huit heures du matin jusqu'à midi, & en hyver depuis midi jusqu'au coucher du soleil; & si alors une affaire n'a pas été encore terminée, elle est renvoyée à la première séance, où on la recommence comme s'il n'en avoit jamais été question: il n'est pas permis d'en finir aucune dans le grand Conseil après le soleil couché. Cette assemblée se tient dans

410 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

REPUBLIQUE
DE VENISE.

la plus grande salle du palais ; le Doge y préside comme au Senat : les Conscillers de la Seigneurie prennent séance à ses côtés. Les Chefs du Conseil des Dix, les Avogadors, & les Censeurs sont assis sur des bancs élevés, comme devant veiller à ce qu'il ne se passe rien de la part des Nobles contre les statuts.

Les Conscillers de la seigneurie peuvent convoquer extraordinairement le grand conseil, si quelque affaire pressante l'exige, ou le trop grand nombre d'emplois à distribuer. C'est au son des cloches des quartiers de la ville, que les Nobles se rendent au grand Conseil, où ils ne peuvent porter aucune arme sous peine de la vie. On craint que la chaleur des *ballotations* ne donne occasion à quelque désordre. Il s'est tramé en différens temps plusieurs conjurations, qui tendoient à faire périr la noblesse Venitienne d'un seul coup, & on choisissoit pour cela les jours du grand Conseil, parce qu'à l'exception des Gentilshommes qui sont employés dans les provinces, presque tous les autres se trouvent ordinairement à l'assemblée. Mais depuis ce temps-là on a mis des gardes aux principales entrées du palais, & l'on tient les autres fermées. On prend pour cet effet les ouvriers de l'arsenal, reconnus pour les sujets les plus fidèles de la République ; & leurs ouvrages n'en sont point retardés, parce que le grand Conseil ne s'assemble que les jours de fêtes. Cette milice, nommée autrement *la Maîtrise*, est sous le commandement de quelques Procureurs de S. Marc.

Le grand Conseil ne distribue jamais que neuf emplois, & c'est toujours le sort, qui, par le moyen des *ballotations*, décide quels doivent être les Electeurs des Nobles, dont une partie doit posséder ces emplois ; & qui sont ceux qui les posséderont en effet. Les Electeurs doivent être au nombre de trente-six, divisés en quatre bandes : il en est de même des Elus : ainsi il y a quatre Elus pour chaque emploi : mais on les *ballotte* l'un après l'autre, & celui des quatre qui a le plus de balles, est pourvu de la charge. Les Senateurs se dispersent dans la salle, pour voir s'il ne se commet pas quelque abus dans ces *ballotations* ; & un Noble qui donnoit plusieurs balles pour servir son ami, ou pour se venger de son ennemi, seroit exclu à perpétuité du grand Conseil, si la manœuvre étoit découverte.

Toutes les *ballotations* se font au grand Conseil les portes ouvertes : il y a même un banc élevé pour les étrangers curieux de voir comment les Nobles donnent leurs suffrages. Mais lorsqu'un Gentilhomme se prépare à haranguer l'assemblée sur les matieres qui y sont agitées, ou pour lui communiquer quelque avis important, on fait sortir tous les étrangers qui sont dans le Conseil. Il y a dans la salle une espece de chaire destinée pour les harangues.

Le Conseil des
Dix.

Le Conseil des Dix est un des plus graves & des plus redoutables Tribunaux de Venise. C'est à lui qu'appartient la connoissance des affaires criminelles, qui arrivent entre les Gentilshommes, tant dans la ville que dans tout l'Etat, & l'examen de la conduite des Podestats, Commandans & Officiers des provinces. Il veille à la tranquillité publique, & est le maître de permettre ou de défendre les fêtes & les divertissemens, suivant qu'il le trouve à propos : il trouve les crimes de Leze-Majesté publique, c'est

ainsi qu'on appelle à Venise la Majesté du Prince); il fait le procès à ceux qui professent quelque secte particuliere, & aux faux monnoyeurs: en un mot la jurisdiction de ce tribunal est si étendue, que son autorité ne fait pas moins trembler les Nobles que les simples sujets de la République. Sa création est de l'année 1310. Ce fut alors que la ville recouvra la tranquillité qu'elle avoit perdue depuis la conspiration de Bayamonte Tiepolo contre le Doge Pierre Gradenigo; & 25 ans après il fut confirmé à perpétuité. Le Doge préside à ce Conseil, accompagné de ses six Conseillers. Mais les dix Senateurs qui le composent, ont le même pouvoir sans lui. Ces Senateurs sont des Nobles du premier rang, & ils doivent être tous de différentes familles. Ils sont élus tous les ans par le grand Conseil: mais ils sont eux-mêmes les Electeurs des trois Chefs de leur corps, qui sont changés tous les trois ans, pendant lesquels ils sont en exercice par semaine. Ce tribunal sur les dépositions des témoins, & sur les réponses des accusés, fait le procès aux coupables sans qu'il leur soit permis de se défendre par eux-mêmes, ou par la bouche d'un Avocat. Cette severité, qui a quelque chose de barbare, fait que la Noblesse supporte un tribunal si terrible d'autant moins patiemment, qu'elle est directement soumise à son autorité. Le Conseil des Dix se tient une fois la semaine; mais les Chefs peuvent le convoquer dans des circonstances urgentes. Il faisoit autrefois des traités de paix & d'alliance sans la participation du Senat, lorsque des raisons pressantes sembloient l'exiger: mais aujourd'hui il n'a plus ce pouvoir. Comme tout ce qui peut contribuer à la sûreté de la République le regarde, il a un petit arsenal dans le palais, proche la salle du grand Conseil; & une partie du canon du grand arsenal, avec quelques galeres, sont à sa disposition: il a aussi le commandement de la galere qui est toujours ancrée à la rive de la place de S. Marc.

Il n'y a aucun tribunal qui soit tant à redouter que celui des Inquisiteurs d'Etat. Comme de toutes les matieres criminelles, celle dont il prend connoissance est la plus délicate, il porte la severité jusqu'à punir le simple soupçon quelquefois aussi rigoureusement que le crime même. Les Inquisiteurs ne sont qu'au nombre de trois, qui sont deux Senateurs du Conseil des Dix, & un des Conseillers du Doge, sur la vie duquel aussi bien que sur celle des Nobles, des étrangers & de tous les sujets de la République, ils ont un pouvoir absolu sans être obligé d'en rendre compte à qui que ce soit, ni d'en communiquer avec le Conseil des Dix, lorsqu'ils sont tous trois de même avis.

Leur procédure est tout-à-fait extraordinaire, & les exécutions de leurs jugemens sont aussi secretes que ces jugemens mêmes, à moins qu'il ne s'agisse d'un crime public. La seule confrontation de deux témoins, ou le seul rapport des espions, dont ils remplissent la ville, suffit pour envoyer la nuit noyer l'accusé, dont on n'écoute point les defenses. Cette rigueur a donné lieu à plusieurs fâcheux inconvéniens. Il est défendu sous peine de mort aux Nobles, aux Citadins qui portent la veste, & à tous les Officiers publics, d'avoir aucune communication ou correspondance avec les Ambassadeurs ou autres Ministres des Princes, ni même avec la moindre personne de leurs maisons, & cela dans la crainte que les secrets de l'Etat ne

FFF

Le tribunal des
Inquisiteurs
d'Etat.

transpirent. Les Avocats & les Médecins, à cause de la nécessité de leurs ministères, ne sont point compris dans cette rigoureuse défense, ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient très-circonspects dans leurs visites. Un Gentilhomme d'un mérite reconnu, nommé Antoine Foscarini, alloit tous les soirs chez une courtisane qui demouroit auprès de la maison de l'Ambassadeur d'Espagne. Un de ses ennemis saisit cette occasion de le perdre. Il plaça des espions, & gagna un homme de la taille de Foscarini, pour entrer chez l'Ambassadeur dans le temps que le Gentilhomme seroit chez la courtisane. Il le fit appercevoir aux espions qui le prenant pour Foscarini, vinrent faire leur rapport. Les Inquisiteurs, pour être plus certains du fait, envoyèrent chez le Gentilhomme, où ils pensèrent qu'il pourroit être, & comme on ne l'y trouva pas, ils donnerent ordre de se saisir de lui : il fut pris la nuit à quelque distance de la maison de la courtisane, & conduit dans les prisons de l'Inquisition, où on lui envoya un confesseur & un bourreau. Le Gentilhomme par ses protestations, persuada le confesseur de son innocence : celui-ci rapporta la chose aux Inquisiteurs, qui, sans l'écouter, ordonnerent que leur jugement fut exécuté sur l'heure. L'ennemi de Foscarini se voyant au lit de la mort, fit un aveu public de l'artifice dont il s'étoit servi pour le perdre. On décerna des honneurs à la mémoire de l'infortuné Gentilhomme, on fit satisfaction à sa famille, & depuis ce tems-là, il fut ordonné que les Inquisiteurs ne condamneroient plus à mort un Noble pour de telles accusations sans l'entendre.

La Noblesse redoute tant d'être suspecte au Tribunal des Inquisiteurs d'Etat, que si quelque Gentilhomme, croyant s'adresser à un de ses amis, attaque l'un des gens de quelq'Ambassadeur, il va aussi-tôt en faire sa confession à l'un des membres de ce Tribunal, qui lui ordonne d'être à l'avenir plus circonspect.

Si quelq'Etranger de consideration donne des soupçons aux Inquisiteurs, la moindre punition qu'il ait à craindre, c'est de recevoir un ordre signé d'un de ces Magistrats, par lequel il lui est enjoint de sortir sous vingt-quatre heures des Etats de la République, à peine de mort, si on l'y trouve ce terme expiré.

Avogadors.

Il y a à Venise deux Magistrats dont la fonction ressemble assez à celle des Avocats & des Procureurs-Généraux. On les nomme Avocats de la Commune, parce qu'ils instruisent les procès, & qu'ils plaident contre les Criminels pour l'observation des Loix. Ils ont une petite juridiction, & jugent les procès qui s'élèvent entre les Sujets pour des coups, pour des injures, pour l'enlèvement des filles. Mais pour les affaires importantes, ils sont obligés de les porter aux Tribunaux qui doivent en connoître. Ils représentent les anciens Tribuns de la République, puisqu'ils ont le droit de suspendre pour trois jours les jugemens de tous les Tribunaux, & même de celui des Inquisiteurs d'Etat, lorsqu'il ne s'agit point d'un crime positif, mais seulement de l'exécution des Ordonnances, que les Juges supérieurs peuvent faire sur la matiere d'Etat ; & ils doivent pendant ces trois jours alléguer les raisons de leur interposition : lorsqu'elles sont bien fondées, on délibère de nouveau sur les mêmes matieres. Les deux Avogadors sont élus par le Senat, & confirmés par le grand Conseil, dont les

délibérations feroient nulles, si l'un d'eux n'y affistoit.

Quoiqu'il y ait trois Quaranties ou Chambres, composées chacune de quarante Juges, nous ne parlerons que de la criminelle, qui après les Tribunaux où l'on traite des affaires d'Etat, est le plus considérable. C'est même le plus ancien de tous. On ignore son origine; mais il est certain qu'il existoit avant la création des deux Quaranties, que l'on nomme vieille & nouvelle. Autrefois cette Chambre connoissoit des affaires civiles & criminelles, & même des crimes d'Etat & de tous ceux de la Noblesse. Mais à présent sa juridiction est bien affoiblie, & le Conseil des Dix lui enlève toutes les affaires importantes. Néanmoins ce Tribunal est toujours fort considéré, parce qu'il est l'entrée aux dignités du Senat & du grand Conseil. Les quarante Juges qui le composent ont voix délibérative au Senat, & les trois Chets, qui sont les Présidens de cette Chambre, prennent séance au Collège pendant les deux derniers mois qu'ils sont en charge.

Le Doge avec les Conseillers de la Seigneurie, présidoit autrefois à la Quarantie criminelle; mais on s'est contenté d'y faire présider trois des Conseillers pendant les quatre derniers mois de leur année; & cela afin de voir le rapport & la communication qu'il y a entre le Collège & la Quarantie criminelle par le moyen des principaux membres. C'est à cette Chambre où les Avogadors font souvent par leur interposition renvoyer les décisions des Conseils souverains sur les affaires civiles & criminelles des particuliers pour être revues, & quelquefois même annulées; & c'est aussi à ce Tribunal que le Doge Pierre Gradenigo fit passer le décret de la fixation du grand Conseil à perpétuité. Quoique les deux autres Quaranties soient les degrés ordinaires pour monter à celle-ci, beaucoup de riches Nobles, qui regardent les deux premières comme des emplois fort au-dessous d'eux, s'efforcent par leurs brigues d'entrer *per saltum* dans la Quarantie criminelle, qui donne de grandes prérogatives, & où l'on peut acquérir un mérite utile au bien de la République.

La manière dont on procède dans les affaires criminelles feroit croire qu'on cherche moins à s'assurer du coupable qu'à instruire à fond le procès. Cependant lorsqu'on a toutes les preuves nécessaires, on envoie rompre la porte de la maison du Criminel, pour faire chez lui avec quelque éclat perquisition de sa personne. C'est le Capitaine Grand qu'on charge de cette exécution; & sur le rapport que fait cet Officier de l'absence du Coupable, il est cité à comparoître dans un terme plus ou moins long, suivant la graveté du délit, & il n'en est pas moins en sûreté, pourvu qu'il ne paroisse pas aux lieux publics de saint Marc & de Rialte. Il peut même faire demander jusqu'à trois délais; & lorsqu'il voit qu'il manquera de moyens de justification ou de protections assez fortes, il lui est facile de s'évader. Ce qui fait qu'à Venise la plupart des Criminels sont jugés par Contumace, & le jugement est accompagné de conditions proportionnées au crime : *Que le Condamné ne pourra jamais acheter de grâces*, comme il se pratique à Venise : *qu'on donnera une somme considérable à celui qui le tuera dans les Etats de la République : que cette somme sera doublée, si on le tue dans des pays étrangers*, &c. Si le crime interresse vivement la Ré-

REPUBLIQUE
DE VENISE.

La Quarantie
criminelle.

Procédure des
affaires crimi-
nelles.

publique, on accorde au meurtrier du Condamné le droit de délivrer même un Criminel d'Etat. Cette politique fait que le Criminel n'est en sûreté dans aucun asyle. On a cependant vu des Nobles coupables des plus grands crimes obtenir leur grace, & être rétablis dans leurs biens & dans leur noblesse.

Lorsque le Coupable est dans les prisons, & que son procès est instruit, l'Avogador prend le jour qu'il lui plaît pour l'audience; il le fait conduire devant les Juges, & là il plaide fortement contre lui, & conclut toujours à une punition très-sévère. L'Avocat du Criminel répond à tous les chefs d'accusation & emploie toute son éloquence pour exciter la compassion des Juges. Il se jette même à leurs pieds, ainsi que le Coupable & sa famille. Cette coutume, qui tient des anciens usages de Rome, offre aux yeux de toute l'assemblée un spectacle fort touchant. Enfin tout le monde étant retiré, on *ballotte* l'opinion de l'Avogador contre celle qui est proposée par les Chefs, & qui est toujours la plus douce. C'est aussi par la *ballotation* que tous les degrés de punition sont déterminés. Par-là les Juges décident de la vie & de la mort des Criminels sans être obligés de rendre raison de leurs opinions: on ne sçait pas même ceux qui sont contraires ou favorables au Coupable. C'est toujours la pluralité des balles qui l'emporte. Comme les Juges sont maîtres & souverains, on ne leur demande pas s'ils ont des grades dans les Facultés de Droit ou la connoissance du Droit, pour exercer comme il faut leurs charges. De même que les Officiers d'armée jugent selon les regles de la guerre, de même aussi ces Magistrats ne jugent que conformément aux loix, à leur conscience & à leurs lumières naturelles.

Au reste, les affaires criminelles traînent fort en longueur. On laisse des années entières les coupables dans les cachots, pour leur faire expier une partie de leur crime. On en condamne souvent pour huit ou dix ans, & quelquefois pour toute la vie aux prisons obscures: ce sont des cachots presque au dessous de l'eau, où l'on ne voit d'autre clarté que celle d'une petite lampe, & qui rassemblent toutes les horreurs du tombeau. La République a besoin de forçats, aussi condamne-t-on aux galères pour des fautes très-légères. La coutume d'accorder des grâces pour de l'argent, est une invention qui d'un côté est très-utile à l'Etat, mais qui de l'autre ouvre la porte à tous les crimes par l'espoir de l'impunité.

La dignité de Procureur de S. Marc se donne à vie, comme celle de Doge. C'est une des plus éminentes de la République, par la relation qu'elle a avec le gouvernement de l'Etat, & par les grands privilèges & prérogatives qui l'accompagnent. Elle donne l'entrée au Senat & le pas au-dessus de tous les autres nobles Venitiens. Les Procureurs sont censés les premiers Sénateurs, & comme tels, ils sont exempts de toutes les charges publiques qui obligent à de grandes dépenses, excepté dans des ambassades extraordinaires, & dans les commissions importantes. Rien n'excite tant l'ambition de la noblesse Venitienne que la Procuratie, & ce n'est que par de grands services rendus à l'Etat qu'on peut y prétendre. Il y a plus de 630 ans qu'un Procureur de S. Marc a été créé pour prendre le soin de cette Eglise, & en administrer le revenu: la République en a créé un second plus

de 80 ans après : dans la suite, les biens de cette Eglise augmentèrent ; on en créa un troisième, & à chacun des trois Procureurs on donna plusieurs fois deux collègues, de manière que depuis environ 300 ans, le nombre fut fixé à neuf, composant trois procuraties ou chambres, chacune de trois Procureurs. La première se nomme la procuratie d'en haut, & prend le soin de tout ce qui concerne l'Eglise ; la seconde distribue aux pauvres les biens légués par les habitants qui sont en-deçà du grand canal, & s'appelle la procuratie d'en-deçà, ou citérieure ; & la troisième, nommée la procuratie d'au-delà, ou ultérieure, a la direction des biens laissés aux pauvres par ceux qui demeurent au-delà du même canal. Comme les richesses de l'Eglise de S. Marc s'accrurent considérablement par les grandes donations du Doge Sébastien Ziani, la République multiplia la dignité de Procureurs, pour en décorer les Nobles qui rendoient des services à l'Etat. Les Procureurs sont les exécuteurs de tous les legs pieux, prennent les orphelins sous leur tutelle, & les veuves sous leur protection. Tous les ans ils marient de pauvres filles, & ils donnent gratis des habitations qui dépendent de leurs procuraties.

Dans les besoins de l'Etat, la République a vendu la veste ducal de Procureur. Mais quoique les Procureurs qui se font par argent jouissent des mêmes privilèges que les neuf anciens Procureurs qu'on appelle, pour les distinguer des autres, Procureurs par mérite, cependant il y a cette différence entre ceux-ci & les premiers, qu'après la mort d'un Procureur par mérite, le grand Conseil en élit un autre avant les obsèques du défunt, au lieu qu'on ne remplace point un Procureur par argent ; & cela afin de réduire avec le temps les Procureurs au nombre fixé. Les Procureurs sont maîtres de la bibliothèque de S. Marc, & gardiens des archives de la République. Ils tiennent leurs conseils ordinairement trois fois la semaine, dans le superbe bâtiment des procuraties neuves.

A l'entrée publique d'un nouveau Procureur de S. Marc, lorsqu'il va en cérémonie complimenter le Doge, & prendre possession de sa nouvelle dignité, la joie éclate dans toute la ville, & comme la marche se fait par la mercerie, les marchands à l'envi parent les rues & les boutiques le plus richement qui leur est possible : les rues sont couvertes en berceau avec de grandes pièces de draps blancs, & de part & d'autre on ne voit que riches tableaux, brocards magnifiques, dentelles superbes, &c. Il y a un concours de monde étonnant : la moitié des hommes, & sur-tout des Dames & des courtisanes, pour voir ces cérémonies avec moins de contrainte, y assiste en masques, suivant l'usage autorisé par la liberté Venitienne.

Le nouveau Procureur se rend à l'Eglise de S. Salvador, où s'assemblent tous les Procureurs, les Sénateurs & les Nobles qui veulent l'accompagner à l'audience : on célèbre une grande messe en musique, après laquelle tous sortent deux à deux, le nouveau Dignitaire à la tête, auquel le plus ancien des Procureurs donne la main. On arrive à travers une affluence de peuple au palais de S. Marc : le nouveau Procureur monte au collège, dont il trouve les portes ouvertes ; ce que font aussi les Ambassadeurs à leur première audience : il salue comme eux trois fois le collège, & prend séance entre les Sages-Grands, & le dernier des Chefs de la Qua-

Leur entrée
publique.

rantie criminelle; c'est la place des envoyés des Princes. Après son remerciement fait à la République, & la prestation de son serment, il va avec le même cortège aux procuraties neuves, où il est revêtu de sa dignité. Il retourne chez lui en gondole au bruit du canon, de la mousquetterie & des trompettes, & au milieu d'un grand cortège de gondoles & de barques magnifiquement parées. Les Gondoliers de chaque trajet de la ville, sont obligés de fournir pour ce cortège une pécote à dix rames, moyennant un demi-ducat & une certaine quantité de pain & de vin qu'on leur distribue par tête à la maison du Procureur, sur la libéralité duquel ils mesurent leurs acclamations. Le Procureur donne bal chez lui pendant trois jours: les masques s'y trouvent en grand nombre; on n'y épargne point les rafraîchissemens. Pendant tout ce temps on allume dans tous les quartiers de la ville où il y a de ses parens ou de ses amis, des falots & des feux de joye. Toutes ces réjouissances sont accompagnées de fréquentes décharges de boîtes, & la fête est presque aussi magnifique & générale que si la République eût triomphé de quelque puissant ennemi.

La République ne pouvant se passer du ministère des Citadins, a voulu pour exciter le zèle & s'assurer la fidélité des principaux membres de ce grand corps, établir la dignité de Grand-Chancelier, à laquelle on ne parvient que par l'importance des services rendus à l'Etat. C'est la dernière récompense où aspirent les Secrétaires de la République, dont les premiers sont ceux du Conseil des Dix. Le Grand-Chancelier a la préséance sur tous les Magistrats, à l'exception des Conseillers & des Procureurs de S. Marc, ce qui l'égale en apparence aux premiers Senateurs, & même l'élève au-dessus d'eux en plusieurs choses. Il porte la veste ducale de pourpre, & a le titre d'excellence: il tient les sceaux de la République, & en a le secret: les portes de tous les conseils lui sont ouvertes: il assiste à la lecture des dépêches & des réponses des Ambassadeurs, & à tout ce qu'on agit dans le Senat: il lit dans le grand Conseil tout ce qui s'y doit *balloter*; en un mot il est le Chef des Citadins, comme le Doge l'est des Nobles. Avec toutes ces prerogives, il n'est qu'un serviteur honoraire, qui entre dans la confiance de ses supérieurs; & comme il n'a aucune voix délibérative, tous ses privilèges n'empêchent pas qu'il ne soit moins qu'un simple Gentilhomme: il n'use jamais de son droit de préséance que dans les fonctions de sa charge, & dans le particulier, il rend à la Noblesse les respects d'un Citadin. C'est le grand Conseil qui l'élit, & lorsqu'il prend possession de sa charge, il fait son entrée au collège à-peu-près avec la même pompe que les Procureurs de S. Marc. Ses funérailles se font aux dépens du public; & la seule différence qu'il y a entre son convoi & celui du Doge, c'est que la seigneurie assiste aux obsèques de celui-ci en veste d'écarlate, comme je l'ai déjà dit, au lieu qu'aux funérailles du Grand-Chancelier, elle a des vestes noires pour témoigner le regret qu'elle a de sa mort.

Il y a à Venise plus de cinquante magistratures ou juridictions subalternes, mais qui ne méritent point de détail, après celui où nous venons d'entrer des tribunaux supérieurs.

Quoique bien des Généalogistes prétendent qu'il n'est pas aisé aux familles Vénitiennes, de prouver distinctement une filiation qui remonte à plus

de sept cens ans , il faut néanmoins convenir qu'il s'en trouve qui apportent des preuves très-fortes , pour ne pas dire indubitables , d'une ancienneté qui va au-delà du temps de la première fondation de la République. En effet les Valiers , les Candians & les Padouans qui furent envoyés par leur Sénat , pour être les premiers Consuls de Rialte , & les Tribuns qui gouvernerent ensuite , étoient des personnes de qualité puissantes en biens & en crédit. Il y a encore à présent à Venise des familles qui portent le nom de quelques-uns de ces premiers Magistrats de la République naissante , comme les Badouari ; & l'on doit remarquer qu'il n'est jamais arrivé dans cet état de ces troubles qui , confondant toutes choses , interrompent la suite des familles par des usurpations ou des suppositions de noms propres , & que d'ailleurs par un usage qui a toujours été une loi fondamentale de l'État , les noms propres ont été de tous temps constamment fixés dans les familles des nobles Venitiens.

La noblesse Venitienne se divise en quatre classes. La première comprend les douze maisons électorales , issues des douze Tribuns qui furent les Electeurs du premier Doge de la République. Elles se sont conservées jusqu'à-présent , pendant que plusieurs autres illustres maisons se sont tout-à-fait éteintes. Ces douze familles électorales sont les Contarini , les Morosini , les Badouari , les Tiepoli , les Micheli , les Sanudi , les Gradenighi , les Memmi , les Faleri , les Dandoli , les Polani , les Barozzi. Après elles , il y en a quatre presque aussi anciennes ; car on voit dans les archives de l'abbaye de S. George Majeur , qu'elles ont signé avec les 12 précédentes en l'an 800 , au contrat de fondation de cette même abbaye. Ce sont les Justiniani , les Cornari , les Bragadini & les Bembi. On nomme ces quatre familles les quatre Evangelistes , & les douze maisons électorales , les 12 Apôtres. Il y a encore huit autres familles comprises dans la première classe de la Noblesse , parce qu'elles étoient fort considérables avant la fixation du grand Conseil , particulièrement les Quirini , les Delphini , les Soranci , les Zozzi & les Marcelli.

Après la destruction de la ville d'Acre en Syrie , plusieurs illustres maisons de cette même ville se retirèrent à Venise , & comme elles étoient recommandables avant la fixation du grand Conseil , où elles furent comprises , on les admit parmi la noblesse d'ancienne origine.

La seconde classe de la noblesse Venitienne comprend les familles qui ont composé le grand Conseil depuis sa fixation. Cet établissement , en perpétuant le gouvernement de la République dans les mêmes maisons , les annoblit toutes alors ; & elles furent écrites dans le livre d'or , qui est le catalogue qu'on commença de faire en ce temps-là de toutes les familles de la noblesse Venitienne. L'époque de la fixation du grand Conseil remonte à près de 500 ans. Ce qui fait que la noblesse de cette seconde classe est en grande considération , sur-tout depuis que les besoins de l'Etat en ont fait créer de nouvelle dans deux occasions différentes. De ces familles , dont le nombre étoit fort grand , il en subsiste encore aujourd'hui plus de 80 , dont les principales sont les Mocenighi , les Capeli , les Foscarini , les Foscari , les Grimani , les Gritti , les Gouffoni , les Loredani , les Donati , les Malipieri , les Nani , les Pesari , les Pisani , les Priuli ,

REPUBLIQUE
DE VENISE.

Ancienneté de
la noblesse Venitienne.

Première classe
des Nobles Venitiens.

Seconde classe.

les Ruzzini, les Sagredi, les Valieri, les Venieri, les Basadonna, & quelques autres qui ont presque toutes donné des Doges à la République.

On admet au rang des Nobles de la seconde classe trente familles, que le Sénat 91 ans après la fixation du grand Conseil, aggrega à la Noblesse à cause des secours pécuniaires que la République, pendant la guerre des Génois, avoit reçus de ces mêmes familles, qui n'étoient alors que de citadins & de Bourgeois de toutes sortes de professions. De ces 30 maisons, onze sont éteintes, & de celles qui subsistent encore, il n'y a guères que les Trevisani, les Vendramini, les Renieri, les Justi, & les Pasqualighi qui se fassent distinguer parmi ce grand corps de Noblesse.

Troisième
classe.

L'extrême besoin d'argent où se trouva la République pendant la guerre de Candie, obligea le Sénat de donner des titres de Noblesse à toute personne indistinctement, moyennant 100000 ducats; il falloit cependant que les requêtes présentées au Prégadi à ce sujet, fussent fondées sur quelques prétextes spécieux. Voici quelques-unes de ces familles qui sont aujourd'hui les plus considérables en biens & en alliances. Les Labbia Gentilshommes Florentins, qui, sans déroger à leur qualité, suivant les privilèges de la Noblesse de Florence, exerçoient le commerce à Venise; les Videmans originaires d'Allemagne; les Ottoboni, famille d'un grand Chancelier de la République; les Zanobi, originaires d'Avignon: ils étoient marchands de Verone; les Fini; les Manias, Gentilshommes du Frioul; les Gambata, Gentilshommes de Bresse. Le Marquis de Fonsca étoit banquier à Venise lorsqu'il acheta la noblesse: comme il étoit ouvertement dans les intérêts de l'Espagne, dont le Roi à qui il avoit prêté beaucoup d'argent, lui avoit donné pour récompense un marquisat dans ce royaume, & que d'ailleurs il ne pouvoit produire son extrait baptismal, il éprouva beaucoup de difficultés: mais enfin il fut reçu en considération de son mérite & de ses richesses. Cette troisième classe de nobles Venitiens, n'est pas encore employée dans les grandes charges de la République.

Quatrième
classe.

La République a donné un nouvel éclat à la noblesse Venitienne, en y aggregant des têtes couronnées, beaucoup de Princes souverains, & plusieurs illustres maisons de France & d'Italie. Par-là elle a mis de puissantes maisons étrangères dans ses intérêts, & en a récompensé quelques-unes, qui étant sujettes de la République, lui avoient rendu des services importants, où qui se trouvant sur ses frontières, il lui avoient cédé des places fortes qu'elles possédoient: ce qui avoit étendu ses limites: On appelle les Nobles de cette quatrième classe, Nobles faits par mérite. A la tête de cette classe étoit la maison de Valois, reçue & aggregée au corps de la noblesse Venitienne en la personne de Henri III. Roi de France & de Pologne. La maison de Bourbon a fait le même honneur à la République. Henri le Grand voulut être reçu noble Venitien, par reconnaissance des services qu'il en avoit reçus. Les maisons de tous les neveux des Papes depuis Innocent VIII. celles de Joyeuse, de Richelieu, de Mazarin, des Pio, des Malatesta, des Bentivoglio, qui sont les principales familles particulières d'Italie; des Martinengues Seigneurs de Bresse, des Collates Seigneurs de la Marche-Thevinsane, ont été décorées de la noblesse Venitienne, ou par grace, ou par argent. Quoique les enfans des nobles Venitiens soient censés déchus

de ce rang, lorsqu'ils n'ont pas été écrits au livre d'or, dans le tette porté par une loi particulière établie à ce sujet, cependant cette quatrième espèce de Noblesse n'est point sujette à cette rigueur, parce qu'elle ne vit point dans l'Etat, & qu'elle ne se mêle point des affaires de la République; & tous ceux qui en sont, lorsqu'ils se trouvent à Venise, peuvent, en prenant la veste, entrer au grand Conseil, & y avoir droit de suffrage.

Les Benzoni & les Savotnians, nobles Venitiens par mérite, demeurent dans Venise, y portent la veste & ont entrée aux conseils. Les premiers donnerent autrefois à la République la ville de Creme, qui leur appartenait; & les derniers, qui étoient très-puissans dans le Frioul, lui ont donné quelques forteresses.

On appelle Nobles de terre ferme tout ce qu'il y a de Gentilshommes hors de Venise, & dans tout l'Etat, à l'exception de quelques familles aggrégées à la troisième ou à la quatrième classe de la noblesse Venitienne qui ne demeurent pas à Venise. Les nobles Venitiens croioient s'abaisser que de faire comparaison avec les Nobles de terre ferme, quelqu'ancienne que soit la noblesse de ceux-ci. Ils se croient leurs souverains. Ce qui est souvent une source de fâcheux différens, les Nobles de terre ferme, ne voulant point céder à ceux de Venise, qui sont hors de la ville sans aucune charge publique; & le Gentilhomme de terre ferme est toujours puni, sa cause fût-elle la meilleure.

La noblesse de
terre ferme.

Les Gentilshommes de terre ferme composent les conseils des villes dont ils sont. Ils reglent plusieurs choses, concernant la police & les intérêts publics, pourvu qu'ils n'ayent rien de relatif au gouvernement Politique, dont la République ne fait part qu'aux nobles Venitiens. Cependant lorsque quelqu'un de ces Gentilshommes prend le parti des armes pour le service de la République, elle lui donne des emplois d'importance, souvent même des gouvernemens de places & de citadelles dans les provinces. Au reste elle traite quelquefois aussi favorablement les Officiers étrangers. Disons un mot des Citadins.

Les Citadins de Venise sont toutes les bonnes familles qui forment un second ordre entre la noblesse & le peuple. Quoique beaucoup inférieurs aux Gentilshommes de terre ferme, néanmoins ils ont plus de rapport qu'eux au gouvernement de la République; & lorsqu'ils sont en terre ferme, ils vont de pair avec eux, & ont l'entrée dans les conseils des villes; & les Gentilshommes de terre ferme ont à Venise les mêmes privilèges que les Citadins; mais ils n'en font pas grand cas, s'estimant presque autant que les nobles Venitiens mêmes. On distingue deux classes de Citadins.

Citadins.

La première est de ceux qui le sont d'origine, & qui descendent des familles, qui avant la fixation du grand Conseil, avoient au gouvernement la même part que la seule noblesse Venitienne y a actuellement, & qui ne sont demeurées dans l'ordre des Citadins, que par leur exclusion du grand Conseil.

Première
classe.

La seconde classe est de ceux à qui la République a accordé ce rang, ou par mérite ou par argent. Les uns & les autres jouissent des mêmes privilèges. Les Medecins, les Avocats, les Marchands, les Ouvriers d'étoffes d'or & de soye, & les Verriers de Mouran, qui se disent tous annoblis

Seconde classe.

Ggg 2.

REPUBLIQUE
DE VENISE.

par Henri III. sont compris dans le corps des Citadins. La République confère aux Citadins toutes les charges ou emplois qu'elle tient au-dessous d'un noble Venitien, comme les Secrétariats des Tribunaux, des Ambassades, &c. & c'est parmi les membres de ce corps, qui se vante avec raison d'avoir toujours été inviolablement attaché aux intérêts de l'Etat, au lieu qu'il s'est trouvé souvent des traîtres parmi les Nobles, qu'on élit, comme je l'ai déjà dit, le grand Chancelier.

Il faut présentement parler de l'éducation & des mœurs de la jeune noblesse Venitienne.

F Education des
Nobles.

Les pères & mères poussent ordinairement jusqu'à l'excès, l'amour & la complaisance pour leurs enfans : Ils ne leur refusent rien de ce qu'ils peuvent désirer, & les excusent dans leurs fautes les plus graves. Ils les habillent richement dès qu'ils ont atteint l'âge de six à sept ans. La flatterie des domestiques qui cherchent à se faire un jour de leurs maîtres de puissans protecteurs, nourrit dans le cœur de ces jeunes Gentilshommes les sentimens d'empire & de fierté, que l'indulgence & le luxe de leurs parens leur a inspirés. Lorsqu'ils sont capables de réfléchir, & qu'ils connoissent qu'il n'y a qu'eux de souverains dans l'Etat, ils deviennent violens & emportés dans leurs desirs, auxquels ils mettent rarement des bornes. C'est à l'âge de seize ou dix-sept ans, qu'ils entrent en société avec ceux d'un âge plus avancé, avec lesquels ils prennent en liberté tous les divertissemens qui leur plaisent. Ceux qui ne peuvent point fournir à l'excensive dépense qu'exige la soif des plaisirs, & la fréquentation des courtisanes, qui ne manquent point à Venise, inventent toutes sortes de moyens pour avoir de l'argent. Ils n'accordent leur protection, & leur crédit qu'à ceux qui savent le reconnoître amplement. Si quelqu'un a un ennemi déclaré, il s'adresse à un de ces Nobles, qui fait venir cet ennemi, & qui lui défend avec les plus fortes menaces de toucher à la personne qu'il protège. Quand on ne peut être payé de quelque mauvaise dette, on a recours à un pareil appui, & le créancier oseroit moins manquer à la parole qu'on lui fait donner de payer à certain terme, que s'il y étoit condamné par justice. C'est ce qu'on appelle *tenir tribunal*.

Leurs mœurs.

Les Braves

La plupart des nobles Venitiens ont à leur service certaines personnes prêtes à tout faire, à poignarder un homme, ou à le jeter sur le carreau d'un coup de carabine, & à couper le visage de quelque femme dont on a sujet de se plaindre, ce qui se pratique communément en Italie. Ils les honorent du nom de braves, & lorsque ces prétendus braves ont affaire à un homme d'épée, & qu'ils veulent l'attaquer en gens d'honneur, ils s'équipent de pied en cap d'une armure qui les met à l'abri des blessures, & qui rend le combat fort inégal.

On joue beaucoup à Venise : mais le jeu n'est guères la passion dominante que des Nobles qui sont déjà d'un âge avancé, la jeune Noblesse aime mieux courir après des plaisirs que la jalousie des maris, ou la débauche des courtisanes leur fait souvent acheter bien cher.

On voit cependant de jeunes Nobles qui s'opposent au torrent, & s'affranchissent de la tyrannie des passions : ce sont sur-tout ceux qui s'adonnent à l'étude des belles-lettres, & des sciences, & qui ont fait quelque séjour dans les pays étrangers.

Les Venitiens ont de tout temps porté une espece d'habit long à la mode du levant, & suivant l'ancienne coutume romaine. Pendant plusieurs siècles c'étoit une robe longue de couleur bleue ; mais il a été immuablement fixé à une veste de drap noir, ample & longue jusqu'à terre, dont les manches sont fort larges, descendent jufques sur le poignet, & sont presque fermées par le bout. En été on porte cette veste flottante & ouverte par devant. Mais l'obligation indispensable de la porter de drap & de celui de Padoue en toute saison, est d'une très-grande incommodité pendant les chaleurs vives. Sous cette veste on porte de petites étoffes de soie noire très-propres.

Tous ceux qui portent la veste, Senateurs, simples Nobles & Citadins ne mettent sur leur tête qu'une large barrette de laine noire tricotée, bordée d'un tour de grosse laine pendante, qui forme une espece de cordon. Mais presque tous les jeunes gens, par le soin qu'ils ont de leurs cheveux, portent plutôt cette barrette à la main que sur la tête.

Ils sont obligés de porter l'étoile par-dessus la veste. C'est un laiz de même drap, cousu en double, & qui a plus d'une aune de long, avec une lisière très-large aux deux bouts. Ils la jettent sur l'épaule gauche en forme de chaperon. La barrette étoit autrefois cousue à un des bords de l'étoile, qui est présentement une marque d'autorité. Cependant les citadins qui ont la veste sont obligés de porter aussi l'étoile, de laquelle on se couvre, lorsqu'il pleut.

Les conseillers du Doge, les Procureurs de S. Marc, les Chefs du conseil des Dix, les Sages-grands, & les Sages de terre ferme sont les seuls qui soient exempts de l'incommodité de ce gros habit pendant les grandes chaleurs. Ils portent, par un privilege attaché à leur dignité, une veste de petit camelot. En hyver on double la veste d'une bonne fourrure, on la croise sur l'estomach, & on se ceint d'une ceinture large de velours noir, garnie d'une douzaine de plaques d'argent en bosse. Ce n'est qu'à 25 ans que les jeunes nobles Venitiens sont obligés de porter cet habit, parce que ce n'est qu'à cet âge là qu'ils ont entrée dans le grand conseil. Cependant les parens font prendre la veste à leurs enfans dès l'âge de 15 à 16 ans, ce qui contribue à les faire vivre avec plus de modération. Les medecins, avocats, secretaires de la République, notaires, & autres officiers du Palais, & un grand nombre de citadins portent aussi cette sorte de vêtement ; ce qui ne plaît pas à bien des Nobles, mais le Senat, par plusieurs considérations politiques, a toujours rejeté la proposition qui lui a été souvent faite de mettre quelque difference extérieure qui pût faire distinguer les Nobles de ceux qui ne le sont pas. Ceux qui portent la veste, & qui ne sont pas nobles Venitiens s'exposent à de severes reprimandes, ou même à quelque chose de plus, s'ils ne saluent profondément toutes les excellences dont Venise est remplie. Les autres personnes, le peuple, & les étrangers ne sont point tenus aux mêmes devoirs, & la liberté du pays fait que les Nobles ne prennent pas même garde, si on leur fait des réverences.

Le titre des Gentils-donnes Venitiennes n'appartient qu'aux femmes & aux filles des nobles Venitiens : cependant routes les dames citadines ou étrangères, d'un rang à se faire distinguer, se le donnent. Les gentils-donnes Venitiennes sont pour la plupart d'une belle taille & d'un port majestueux ; elles sont fieres, du moins en apparence ; & peut-être ne le paroissent-elles que

REPUBLIQUE
DE VENISE.
L'habillement.
La veste.

La barrette.

L'étoile.

Les Gentils-
Donnes Veni-
tiennes.

REPUBLIQUE
DE VENISE.

pour n'avoir point ces aits des dames qui vivent dans des pays de liberté, où il y a plus de société & de commerce entre les personnes de différent sexe. Elles vivent très-tirées, ne se visitent point, ne se parlent point même, lorsqu'elles se rencontrent, si elles ne sont grandes amies. Elles demeurent en deshabillé chez elles, excepté les jours de fêtes, & lorsqu'il y a concours à quelque Eglise, où elles ne manquent pas de se trouver, je parle de celles dont les maris ne poussent point la jalousie à l'excès. Car il y en a d'autres qui ne vont qu'à la Messe à la plus prochaine Eglise, & qui sont des années entières sans pouvoir sortir de leurs maisons. Dans une réjouissance générale, ou aux mariages des nobles puissans, auxquels toutes les dames sont invitées, on en voit un assez grand nombre, & de très-bien mises. Elles se parent la tête de fleurs, & elles ont l'art de se coiffer d'un très-bon ait. Elles entrent dans une Eglise d'un pas grave; elles ont une longue queue trainante, l'usage des laquais & des pages étant inconnu à Venise; & en quelqu'endroit qu'elles veulent s'arrêter, elles déplacent fierement le gentilhomme comme le bourgeois. Si elles se trouvent indispensablement obligées de donner ou de rendre le salut à quelque personne de grande considération, elles s'en acquittent en trois temps, & d'un ait fort embarrassé. On se soucie très-peu à Venise d'apprendre au beau sexe à faire la révérence. Elles se font suivre par le plus grand nombre de femmes de chambre qu'il leur est possible; & ces suivantes sont assez considérées des Nobles, sans doute pour les bons offices qu'ils en espèrent, & qu'elles sont effectivement en état de leur rendre, vu l'extrême familiarité qu'elles ont avec leurs maîtresses, dont elles font toute la compagnie dans la contrainte & dans les ennuis de leur solitude.

Les filles.

Les Gentils-donnes filles ne paroissent en public que couvertes d'un voile blanc d'une gaze très-fine, à travers lequel ils voyent le jour. Les filles de qualité qui veulent se faire religieuses le portent, mais elles ne s'en couvrent pas le visage, afin de voir le monde auquel elles vont renoncer. Les dames citadines se parent ordinairement du même voile, & les courtisanes aussi, pour contrefaire les honnêtes femmes.

Mariages des
nobles.

S. Disdier, dont tout ceci est extrait, dit qu'au rapport de Sabellin, à Venise, on mettoit anciennement à l'enchère les filles à marier, & qu'elles étoient délivrées au plus offrant. Cela étoit fort avantageux pour les belles: mais afin que les laides ne restassent pas sans mari, on les dotoit d'une partie de l'argent qu'on donnoit pour les belles. Cette coutume fut abolie après l'établissement de la République. Aujourd'hui, voici comme la noblesse Venitienne se marie. On dresse un contrat, le Gentilhomme le signe, & souvent n'a jamais vu ni connu la personne qu'on lui destine. Toutes choses arrêtées, l'usage veut que pendant quelque-temps le Gentilhomme passe & repasse tous les jours à certaines heures du soir sous les fenêtres de la Gentil-donne, comme feroit le plus passionné des amans, & elle de son côté y paroît quelquefois. Il est encore d'usage que le nouveau marié, dans la première visite qu'il tend à sa future femme, lui porte le collier de perles qu'il est obligé de lui donner. On juge bien que dans ces premières entrevues, il y a souvent de part ou d'autre de singuliers accueils.

De plusieurs freres, il ne s'en marie ordinairement qu'un. Les autres ne veulent point être détournés de l'application aux affaires publiques, ou trouver chez les courtisanes ou ailleurs, de quoi pouvoir se païser de femmes légitimes.

Il est permis, suivant les loix de la République, à la Noblesse de s'allier aux familles des Citadins, d'épouser les filles des verriers de Mouran, ou des ouvriers en étoffes d'or & d'argent, parce qu'ils jouissent, comme nous l'avons déjà dit, des privilèges des Citadins. Ces alliances relient souvent de pauvres Nobles, qui reçoivent de leurs femmes de gros biens en compensation de la qualité. Si un Noble se marie à quelque fille d'une condition inférieure à la *Citadinance*, les enfans ne seroient que roturiers; & pour éviter tout abus sur cette matiere, un Noble même de la premiere classe doit, dans le terme prescric par l'ordonnance, qui n'est que de peu de jours après l'accouchement de la femme, s'il est résident à Venise, comparoître devant l'un des Avogadors avec deux témoins, qui attestent que ce Gentilhomme a eu d'une telle son épouse, un enfant mâle ou femelle, appellé d'un tel nom. Après cette formalité, l'Avogador écrit le nom de l'enfant, (si c'est un mâle) sur le livre d'or: sans cela il ne seroit pas censé noble Venitien, & il n'auroit point entrée au grand Conseil, jusqu'à ce qu'il fût réhabilité: ce qui ne se peut faire qu'avec beaucoup de difficulté & de dépenses. On voit aujourd'hui des branches de la premiere Noblesse réduites à l'ordre des Citadins, parce que quelques enfans n'ont pas été écrits au livre d'or, dans le temps prescric.

Depuis la fondation de la République jusqu'à présent, il n'y a point eu en Europe de ville qui ait eu un plus grand commerce que Venise. En effet elle est si avantageusement située, qu'autrefois elle faisoit seule le commerce du Levant & des Indes Orientales. Il ne lui reste plus guères que le commerce de Constantinople & d'Allemagne, qui consiste dans le débit des plus riches étoffes, velours, brocates, points de Venise, & des plus belles glaces. Il y a dans la ville un vieux palais sur le grand canal, que la République a donné aux Turcs, qui y habitent, & qui est l'entrepôt des marchandises qu'ils envoient dans le levant, & des cuirs, de la cire, & des soyes qu'ils en font venir. La République, pour entretenir cet important commerce, a beaucoup d'égards pour eux. Elle a aussi donné aux marchands Allemands un très-beau & très-ancien palais, proche le pont de Rialto où est leur magasin, & leur a accordé des grands privilèges qui facilitent beaucoup le commerce. Les sommes qu'elle donne annuellement au Doge pour l'entretien de sa maison, & pour les frais des répas publics, sont allouées sur les revenus de ce magasin.

Commerce de
Venise.

La bourse des marchands, nommée autrement la banque *del giro*, (de la circulation,) est un dépôt de l'argent des négocians entre les mains du Prince; c'est ainsi qu'ils appellent la République qui en demeure garant, & qui paye les appointemens des officiers qui en tiennent les registres. La sûreté inviolable de cette banque est d'un grand avantage pour les négocians, & d'une extrême commodité pour le commerce, puisque sans déboursier aucune somme on fait à tous momens des payemens, en changeant seulement les parties de nom, de maniere que les sommes circulent & changent de main sans sortir des coffres du Prince,

La bourse des
Marchands.

RÉPUBLIQUE
DE VENISE.

qui jouit de ce fond, & n'en paye aucun intérêt. Il y a toujours dans les coffres de la banque de l'argent comptant pour rembourser les intéressés qui ont besoin de leurs fonds, ou d'une partie. Mais comme, à cause de la commodité qu'il y a de négocier l'argent sans rien déboursier au moyen de ses effets, on les préfère au comptant, il y a des personnes toujours prêtes à y acheter des sommes à intérêt, quoique ce fond n'en produise aucun, & cela se fait parce que ce même fond étant fixé, tout le monde n'est pas reçu à y porter son argent. Les marchands n'ont ordinairement de crédit qu'autant qu'on leur voit de fonds sur les registres de la banque. Si une partie de l'argent en étoit dissipée par les officiers publics, le Prince en feroit le remboursement de ses propres deniers.

La mer épousée
par le Doge.

Le jour de l'Ascension il se fait à Venise la plus belle cérémonie qu'on puisse voir. Le Doge accompagné de toute la seigneurie sort du palais en grande pompe, & va monter sur le bucentaure qu'on amène proche des colonnes de S. Marc. C'est un bâtiment plus long qu'une galette, haut comme un vaisseau, sans mâts & sans voile; sur le pont duquel est élevée une voûte de menuiserie sculptée & dorée en dedans, qui regne d'un bout à l'autre de la machine, & qui est soutenue par trois rangs de figures, qui forment une double galerie, avec des bancs de tous les côtés, où sont assis les Sénateurs. L'extrémité du côté de la poupe est en demi-cercle, avec un parquet un peu élevé. Le Doge s'assied au milieu, ayant à sa droite le Nonce & l'Ambassadeur de France, & à sa gauche les Conseillers de la Seigneurie, & les chefs de la Quarantie. Ce bâtiment est orné magnifiquement; on arbore sur la poupe le grand pavillon de S. Marc, & à la proue font les étendards de la cérémonie, les hautbois & les trompettes. Il part de la place de S. Marc au bruit du canon, accompagné de galères, de galiotes, de quantité de pétoles, ou barques longues, & de gondoles richement ornées. On avance ainsi jusqu'aux bouches du Lido, & quelquefois un ou deux milles en mer, selon que le tems est plus ou moins assuré. Le bucentaure arrivé à l'entrée de la mer, on exécute plusieurs motets, le Patriarche de Venise bénit la mer, & le Doge reçoit du maître de cérémonie une bague d'or toute unie, & la jette dans la mer, en prononçant ces paroles : *Notre mer, nous t'épousons en signe de la véritable, & perpétuelle domination que nous avons sur toi.* On jette ensuite dans la mer des fleurs & des herbes odoriférantes pour couronner, dit-on, l'épousée. Quoique cette fonction soit la plus éclatante de toutes celles qui se font à Venise, elle est néanmoins réservée au sous-Prégadi, c'est-à-dire, aux jeunes Nobles, qui n'entrent au Sénat que pour s'instruire, sans y avoir de voix délibérative, & non aux Sénateurs ordinaires. C'est peut-être que la République n'ose pas exposer sur une maison flottante les personnes dont elle regretteroit le plus la perte, si quelque malheur arrivoit. La cérémonie finie, le Bucentaure revogue avec le même cortège, & s'arrête à l'Eglise de S. Nicolas du Lido, (*du rivage*), où le Patriarche célèbre une grande Messe, après laquelle la Seigneurie rentre dans le bâtiment & retourne à S. Marc au bruit de l'artillerie & de la mousqueterie du château du Lido, & de tous les vaisseaux qui sont à l'ancre.

Le Pape Alexandre III. persécuté en 1715 par l'Empereur Frédéric II. se réfugia

refugia à Venise *incognito*. Le Doge Sebastien Ziani l'ayant sçu, alla le chercher en cérémonie, le logea dans son palais, & lui rendit tous les honneurs dûs à sa dignité. L'Empereur en fut averti, & fit beaucoup de menaces aux Venitiens, qui n'en protegerent pas moins Alexandre III. Il envoya son fils Othon avec une puissante armée navale. Le Doge arma promptement 30 galeres, les commanda en personne, gagna la bataille, & fit Othon prisonnier. Le Pape fut recevoir le Doge victorieux à l'entrée du Lido, & lui donna l'anneau qu'il portoit, en lui disant que la mer, sur laquelle les Venitiens étoient si puissans, devoit leur être soumise, comme la femme l'est à son mari. Ces paroles inspirerent à la République l'idée de la cérémonie des épousailles de la mer. Elle se fait le jour de l'Ascension, parce que ce fut ce jour-là que l'Empereur, gagné par son fils Othon, se rendit à Venise, où il reconnut le Pape Alexandre, qui l'attendoit sur les pas de l'Eglise de S. Marc, revêtu de ses habits pontificaux.

DIGRESSION SUR LES USCOQUES.

LES USCO-
QUES.

COMME il a souvent été fait mention des Uscoques dans l'histoire de de Venise, j'ai pensé qu'il seroit à propos de donner ici une idée de ces Brigands. On peut voir leur histoire plus au long, traitée par M. Amelot de la Houfflaie, tome III. de son histoire du gouvernement de Venise.

Le desir naturel aux hommes de chercher leur liberté, a plus d'une fois obligé des peuples à abandonner leur patrie où ils étoient contraints de plier sous un joug onéreux, & d'aller chercher un asyle où ils fussent à couvert de la tyrannie. Des gens chargés de crimes, se sont pareillement trouvés dans l'obligation de quitter le lieu de leur naissance, pour éviter les supplices que méritoit leur conduite criminelle. Ces différentes raisons ont donné quelquefois naissance à de nouveaux peuples. Ce fut ce premier motif qui fut la cause de l'établissement des Uscoques dans la Dalmatie (36). Les ravages que les Turcs firent dans la Hongrie, la Grece, la Bulgarie, la Servie, mirent plusieurs habitans de ces pays dans la nécessité d'abandonner leurs terres occupées par les Infidèles, pour aller chercher une retraite où ils fussent en sûreté contre les efforts des Ottomans. Ces premieres peuplades n'étoient pas alors regardées comme des compagnies des brigands, parce qu'elles resterent tranquilles pendant quelque-temps dans leurs nouvelles demeures. Elles s'accoutumerent dans la suite à faire des courtes sur les Turcs ; mais bien-tôt elles attaquèrent indifféremment leurs voisins, & leur causerent de grands dommages.

Pierre Chrusich, Feudataire de la couronne de Hongrie, & Seigneur de la forteresse de Clissa, y recut les Uscoques, dans l'esperance de se servir de ces fugitifs, pour étendre son territoire aux dépens de ses voisins. Les Turcs irrités des fréquentes irruptions des Uscoques, résolurent d'en prendre

1537.

(36) Scoco, mot d'où l'on a formé ce-
lui d'Uscoques, signifie transfuge. Amelot
Tome II.

vengeance. Chrusich informé du dessein des Turcs, eut recours au Pape Paul III. & à l'Empereur Ferdinand, dont il obtint des troupes; mais ces secours n'empêchèrent pas la forteresse de se rendre aux Ottomans après la mort de Chrusich, qui avoit été tué dans une sortie. Cette conquête mit les Turcs en état de porter avec plus de facilité leurs armes dans la Dalmatie & la Croatie. Les Uscoques qui échappèrent aux fers des Turcs, se réfugièrent à Segna, qui appartenoit alors aux Comtes Frangipani. Le Sultan qui avoit pris le titre de Roi de Hongrie, avoit déclaré ses prétentions sur cette ville. L'Empereur Ferdinand l'unit à sa couronne, & l'offrit pour rançon aux Uscoques avec une somme considérable, aux conditions qu'ils continueroient à ravager les terres de l'empire Ottoman, afin d'occuper les Turcs de ce côté-là. Les Uscoques animés par le butin considérable qu'ils faisoient sur les Turcs, s'accoutumèrent insensiblement à faire le métier de Pirates, & ne mirent bien-tôt plus de différence entre les Chrétiens & les Ottomans.

Ces brigandages attirèrent aux Venitiens des plaintes continuelles de la Cour de Constantinople, & pensa même leur causer plus d'une fois des guerres considérables de la part des Turcs qui les accusoient de favoriser ces pirates. Cependant les Venitiens les poursuivoient sans relâche, & faisoient pendre tous ceux qui tomboient entre leurs mains. Plusieurs raisons empêchoient qu'on vint à bout de détruire les Uscoques. Ils étoient soutenus par les Ministres de la Cour de l'Empereur, & par les Commandans qu'on envoyoit à Segna. D'ailleurs il étoit très-difficile de les aller chercher dans leur retraite, défendues par des écueils, de petites îles & des rochers. Les Uscoques avec leurs barques légères trouvoient moyen d'emporter les richesses qu'ils avoient enlevées, & Segna étoit l'asyle ordinaire où ils se retiroient. Les peuples des environs, animés par les succès des Uscoques, se joignoient à eux; de sorte que dans la suite on les distingua en Sripendiaires, en Cafalins & en Aventuriers. Les Cafalins étoient ceux qui étoient nés dans la ville, & qui y avoient un domicile de peres en fils; les Sripendiaires étoient divisés en quatre compagnies de cinquante hommes chacune, sous quatre Capitaines qu'ils appelloient Vaivodes. On nommoit Aventuriers les vagabonds qui s'étoient sauvés de Turquie, de Dalmatie, de la Pouille & de Venise même. Ces derniers obéissoient aux chefs des barques où on les employoit pour aller en course. Ces Pirates faisoient tous les ans plusieurs sorties générales; mais les deux plus ordinaires étoient à Pâques & à Noël. Le pillage des terres étant souvent infructueux, ils aimoient mieux courir les mers, d'où ils rapportoient un butin considérable. Les Turcs leur avoient opposé une nation encore plus méchante & plus féroce, qu'on appelloit les Martelloffes; ce qui n'empêcha cependant pas les Uscoques d'incommoder souvent les Infidèles. La Porte avoit offert plus d'une fois aux Venitiens de se joindre à eux pour détruire ces brigands, & elle devoit les attaquer par terre pendant que la flotte Venitienne les presseroit du côté de la mer. La République ne put accepter ces offres, parce qu'elle considéra que c'étoit ouvrir de ce côté-là un passage aux Turcs pour entrer en Italie. La Cour de Constantinople crut donc devoir se servir du prétexte d'exterminer les Uscoques, pour déclarer la guerre aux Chrétiens; & la Hongrie devint le

théâtre sanglant d'une longue guerre. Ainsi les Uscoques furent en partie cause des maux que les Turcs firent aux Chrétiens.

La République de Venise, toujours incommodée par les fréquentes courses de ces pirates, ne cessoit de s'adresser à la Cour de l'Empereur, afin qu'on y remediât. Ce Monarque pour satisfaire les Venitiens, envoya plusieurs fois des ordres pour faire cesser les brigandages des Uscoques. Ils restèrent en effet tranquilles pendant quelque-temps; mais comme ils étoient mal payés, & que d'ailleurs ils étoient trop accoutumés au pillage pour abandonner si-tôt un métier où ils trouvoient tant d'avantage, ils recommencerent leurs courses & continuerent leurs pirateries. L'Archiduc Ferdinand étoit d'avis de transporter les Uscoques dans un endroit où ils fussent contrainits de rester en repos; mais ceux qui avoient intérêt que ces Pirates exerçassent leurs brigandages, firent entendre à l'Empereur que les Venitiens ou les Turcs ne tarderoient pas à s'emparer de Segna, si l'on en ôtoit la garde à ces peuples. Ces représentations engagerent ce Monarque à protéger indirectement les Uscoques, qui se voyant soutenus, continuerent à troubler la navigation, & à exercer des cruautés inouïes sur ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. La Cout de Madrid entra enfin dans le projet des Venitiens, & par le traité de paix, qui fut fait en 1618 entre l'Empereur & la République, on détruisit ces Brigands qui furent transportés de Segna, à Carlistot & dans d'autres lieux.

DUCHÉ DE
PARME.

DU DUCHÉ DE PARME.

LEs villes de Parme & de Plaisance, après la destruction de l'Empire d'Occident, eurent une destinée commune avec les autres villes de l'Emilie. L'Empire d'Orient qui avoit conservé une ombre de souveraineté en Italie, la voyoit enfin réduite à une portion de la grande Grece, ou comme nous disions aujourd'hui du royaume de Naples, & à l'Exarchat de Ravenne. Les Lombards, peuple venu du fond de la Germanie, s'étoient fait dans l'Italie un royaume qui ne subsiste plus aujourd'hui, quoiqu'il y ait une province qui porte encore ce nom. Rome, Bologne, Parme, Plaisance, Ferrare, &c. & quantité d'autres villes qui n'étoient pas assez puissantes pour se garantir seules de l'invasion des Barbares, s'érigerent en Républiques indépendantes, & formerent entr'elles une ligue dont le Pape étoit le Chef & le Protecteur. Telle fut la premiere origine de l'autorité temporelle du saint Siège sur ces villes, pour ne point citer ici la donation de Constantin, tant de fois alleguée & rejetée.

Les Lombards ayant voulu envahir ces villes comme ils avoient fait le reste de l'Exarchat, Pepin Roi de France, força Astolphe leur Roi à tendre ces villes au saint Siège. Parme & Plaisance furent comprises dans la restitution. Charlemagne ayant vaincu les Lombards & renversé totalement leur Monarchie, fit une nouvelle donation au saint Siège, & se regla sur celle de Pepin qu'il confirma & amplifia encore: Parme, Plaisance & toute l'E-

Hhh 2

DUCHÉ DE
PARME.

milie étoient de ce nombre. Les Schifmes & les autres maux que l'Italie avoit soufferts, donnetent lieu à quantité de petits tyrans de se former chacun un Empire, qu'ils tâchèrent d'agrandir & d'affermir autant qu'il leur étoit possible. Plusieurs de ces nouvelles dominations furent de courte durée, & passèrent à peine la troisième génération; mais l'invasion des Visconti à Milan, fut celle qui eut les plus dangereuses suites pour la liberté de l'Italie. Luchin & Jean fils de Mathieu, surnommé le Grand, & freres de Galeas I. obtinrent de Benoît XII. l'investiture de Plaisance pour eux & pour leurs successeurs à l'infini. Les Plaisantins même, sentoient depuis quelques années, qu'ils ne pouvoient se maintenir sous l'obéissance du S. Siège, parce que les Papes qui résidoient alors à Avignon, ne pouvoient les défendre de l'usurpation des Visconti.

Dans une assemblée générale de la ville, tenue le 7 octobre 1339, les Plaisantins résolurent de députer quelqu'un de leurs citoyens, revêtu du caractère d'Orateur, vers Benoît XII. pour lui faire entendre, au nom de ses compatriotes, qu'ils avoient perdu l'esperance de vivre en paix & en sûreté dans leurs villes, si on ne cédoit le gouvernement de Plaisance, & si on ne mettoit la ville & son territoire sous la protection des Visconti.

Dans le même temps, Jean & Luchin envoyèrent aussi à Avignon un Ambassadeur, qui avoit ordre de s'unir aux Plaisantins. Le triste état où se trouvoit la Lombardie, dominée par les Visconti qui étoient très-puissans, toucha sensiblement le Pape. Il n'étoit pas moins affligé de voir l'Etat Ecclésiastique continuellement opprimé par les usurpations de plusieurs familles qui s'étoient revoltées contre le saint Siège. Elles y avoient été autorisées par l'exemple de Frederic II. dont les forces & la témérité s'étoient augmentées depuis que les Papes avoient transporté leur Cour au-delà des Alpes. Dans ces dispositions, le Pape n'eut pas de peine à se rendre aux instances des Plaisantins & des Visconti, & il nomma ceux-ci ses Vicaires perpétuels, à condition qu'eux & leurs successeurs payeroient tous les ans au saint Siège dix mille florins. Quelques-uns disent qu'il se réduisit à cinq mille florins d'or, parce qu'il y comprenoit quelques autres villes. Le Pape voulut que dans l'investiture on inserât la clause qui lui conservoit le souverain domaine, à quelque titre qu'il lui appartint, *sive ex donatione, sive ex prescriptione, vel quocumque titulo quocumque*. Ce mot de prescription marque que dès ce temps-là, il y avoit déjà longue possession en faveur du S. Siège. Galeas II. & Bernabo, neveux de Jean & de Luchin, posséderent à même titre qu'eux les villes de Parme & de Plaisance; c'est-à-dire comme Vicaires perpétuels du saint Siège.

Le Concile de Constance tenu en 1414, ordonna d'un consentement unanime, qu'on exécuteroit exactement la Constitution qu'avoit donnée Charles IV. Empereur, pere de Sigismond, qui étoit présent au Concile. On y regla que les royaumes, les provinces & les villes, qui par rémerité, violence ou quelque tromperie, auroient été aliénés ou envahis, depuis le Pontificat de Gregoire XI. & après sa mort jusqu'alors par quelque personne que ce fût, Ecclésiastique, Seculière, Empereurs même, Rois ou Papes, seroient restituées au saint Siège ou à quelqu'autre Eglise que ce fût, qui en auroit été dépoillée; cassant & annullant toutes sortes de conces-

fions, démembremens, inféodations faites par les Papes & par les Empereurs, &c.

Il est facile de voir que le Concile en parlant des usurpations ou concessions faites avant Gregoire IX. n'y a point compris celles de Parme & de Plaifance, cédées par Benoît XII. mais en ratifiant les anciennes concessions privilégiées, il ajoute, à condition que ceux qui possédoient ces fiefs n'en fussent pas déchus avant le Pontificat de Gregoire XI. & qu'ils eussent payé & payassent encore les cens ou les redevances dues en vertu de leurs investitures. Or Galeas & Bernabo, fils de Luchin, & Philippe Marie, fils de Jean Galeas, étoient dans le cas de l'exclusion, & n'avoient cessé de payer les cens & les redevances depuis l'an 1376, dans lequel temps le Pape Gregoire, les remit en possession de Parme & de Plaifance, jusqu'au temps que le Concile donna sa Constitution.

Bernabo, dont on vient de parler, fut empoisonné. On soupçonne que ce fut par les ordres de son neveu Jean Galeas, qui ne put posséder ses Etats qu'au même titre que ses prédécesseurs. Jean Galeas obtint de l'Empereur Venceslas, une investiture pour l'Etat de Milan. Il n'y est question ni de Parme ni de Plaifance qui n'en étoient pas, & même quand par surprise elle en auroit fait mention, elle ne lui donnoit aucun droit sur ces deux villes, puisqu'elle fut annullée par le corps Germanique, & par la Constitution du Concile.

Jean-Marie son fils aîné, vécut en tyran, & ses sujets lassés de ses cruautés continuelles, l'assassinèrent l'an 1402, & délivrèrent le pays d'une domination si insupportable. Philippe-Marie son frere ne tint que fort peu de temps Parme & Plaifance; parce que cette dernière ville tomba en 1404 au pouvoir de Vignate, qui en fut chassé bien-tôt après par Philippe Arcello Plaifantin. Celui-ci en fut dépossédé à son tour par le même Vignate, l'an 1405. Viscomti s'en empara ensuite; mais Vignate ayant corrompu Nostenduno, son Capitaine, la reprit encore une fois, & la conserva quelque temps. L'Empereur Sigismond la lui enleva de rechef, & la lui rendit peu après en vertu d'un accord qu'ils avoient fait ensemble à Cremona.

Aussi-tôt que Sigismond eut repassé les Alpes, Vignate vivement pressé par les sollicitations de Viscomti, se rendit à Milan, où on l'avoit attiré sous prétexte d'établir une parfaite correspondance avec lui. Il y fut reçu avec les marques apparentes de la plus sincère amitié; mais au milieu d'un repas Viscomti le fit arrêter & conduire à Pavie, où il fut mis en prison.

Après la mort de Jean-Marie, Parme secoua le joug des Viscomti, en se soumettant volontairement à Otton Terzo & à Pierre Rossi, qui furent reconnus Souverains par le peuple en 1404. Ils reçurent les clefs de la ville & le bâton de Commandant, après avoir juré l'un & l'autre de vivre en bonne intelligence. Ils violèrent bien-tôt leur serment, & deux mois après Otton chassa Rossi & tous ceux qui le favorisoient. Nicolas Marquis d'Est, dont Otton tramait secrètement la perte, le fit assassiner l'an 1409. Son fils né le 6 de décembre 1406, fut malgré son bas âge, reconnu pour son successeur. Charles Fogliani son ayeul maternel, le fit porter à l'hôtel-de-ville, & nomma Jacques Terzo son oncle, pour recevoir des Parmesans en son nom, le serment de fidélité. Cependant peu de temps après, ces mêmes peu-

DUCHÉ DE
PARME,

ples abbâtirent les armoiries des Terzi & des Visconti, & se donnerent volontairement à Nicolas Marquis d'Est.

Ce Prince gouverna Parme l'espace de 27 ans, & l'an 1412, il y fonda les facultés de droit, de Philosophie & de Médecine, avec la permission & l'autorité du Pape. L'an 1420 Philippe-Marie, Duc de Milan, s'empara de la ville de Parme. Il ne la posséda pas long-temps suivant toutes les apparences; car on trouve dans plusieurs Historiens, que le Marquis d'Est gouverna cette ville pendant plusieurs années après cette époque, & qu'au bout de vingt-sept ans de jouissance, il la remit au Duc de Milan, qui la garda jusqu'à sa mort.

Dans ces divers changemens, on ne voit pas que l'Empire ni le S. Siège y aient pris part, ni qu'ils se soient donnés de grands mouvemens pour s'assurer de leurs droits. On a vu dans l'article de France, les efforts que Louis XII. fit pour se saisir du Milanès, qui lui appartenait du chef de son ayeule Valentine de Visconti. Ce fut à l'occasion des guerres causées par cette succession, que le saint Siège rentra en possession de Parme & de Plaisance.

Après la mort du Duc Philippe-Marie, les Plaisantins secouèrent la domination du gouvernement de Milan; mais François Sforce les obligea bientôt à rentrer sous sa dépendance. A la faveur des guerres que les Rois de France firent dans le Milanès, & les différens troubles qui agiterent cette province, les duchés de Parme & Plaisance furent réunis au S. Siège, qui les abandonna dans la suite aux Farnese.

Origine de la
maison de Far-
nese.

La maison Farnese tire son origine d'un château nommé Farnetto, près d'Orviette en Toscane selon quelques-uns, & selon d'autres avec plus de vraisemblance, de Castel-Farnese dans le petit Etat de Castro. Pierre Farnese I. étoit Consul d'Orviette dans le treizième siècle: ses descendans parvinrent souvent aux dignités par leur mérite, & plusieurs d'entr'eux commandèrent en qualité de Généraux, les troupes de diverses Républiques. Pierre-Louis Farnese, Seigneur de Montalte, est le moins connu dans l'histoire. Il eut de son mariage avec Jeanne Gaëtan de Sermoneta, trois enfans, qui furent Alexandre, Barthelemi & Julie.

Alexandre de
Farnese.

Alexandre s'étant insinué dans les bonnes grâces du Pape Alexandre VI. en fut honoré d'une légation à Ancone. Cet emploi qui ne déchoit pas assez son état le laissoit encore dans l'incertitude, s'il se marieroit ou s'il prendroit les ordres sacrés. Une fille de qualité de la maison des Raffini le détermina; mais comme la légation étoit un obstacle & qu'il falloit opter & renoncer à l'une ou à l'autre; il prit le parti de conserver cette dignité & de tenir le mariage secret. La dame mourut après avoir eu deux fils Pierre Louis Farnese, & Alexandre & une fille nommée Constance. La légation étant finie l'Abbé Farnese revint à Rome accablé de dettes. Le Pape les paya, le combla de faveurs, & l'éleva au Cardinalat. Alexandre Farnese n'avoit que vingt-cinq ans lorsqu'il fut honoré de la pourpre en 1493. & il y avoit quarante ans qu'il en étoit revêtu lorsque le Pape Clement VII. mourut. Il fut élu pour lui succéder, & prit le nom de Paul III. Il employa les 15 ans de son Pontificat à songer aux intérêts du Saint Siège, mais il n'oublia point ceux de ses enfans.

Ses enfans.

Il est élu Pape

Ses ancêtres avoient prêté diverses sommes aux Papes, & la Chambre

Apostolique ne s'étoit pas pressée de les acquitter. Sa famille possédoit Nepi & Frosinon. Ce dernier lieu étoit d'autant plus à la bienfaisance des Papes, qu'étant aux portes de Rome & indépendans de leur autorité temporelle, il servoit de retraite à tous les malintentionnés. Paul III. les mit sous la puissance du Saint Siège à perpétuité, & éteignit les dettes & les prétentions que sa famille pouvoit former. Mais pour la dédommager amplement il fit entendre que la sûreté & le bien de la Chambre Apostolique demandoient qu'on donnât pour toujours l'investiture de Parme & de Plaisance à un Prince qui y résidât actuellement, & qui se reconnût vassal du Saint Siège; qu'aini on effaceroit les préjugés que pourroit causer la longue possession des Vicomti & des Sforces. L'affaire fut examinée dans un Consistoire, & à la réserve de deux ou trois Cardinaux elle passa d'un consentement unanime.

En conformité de ce decret, on donna le 12 d'Août de la même année 1545. L'investiture des Etats de Parme & de Plaisance au Duc Pierre-Louis & à ses descendans mâles à perpétuité. Le Prince Octave son fils alors âgé de 20 ans & le Prince Alexandre encore enfant, âgé de quelques mois, y étoient compris, & acqueroient par là un droit actuel en vertu de cette investiture. Le Duc Pierre-Louis en prit possession dans la Cathédrale de Plaisance le 19 du même mois, & fut reçu par le Cardinal Marino Grimani Legat Apostolique en présence de l'Evêque de Plaisance aux acclamations du Clergé & du Peuple.

Pierre Louis ne trouva pas des sujets disposés à se soumettre au joug d'une police telle qu'il vouloit l'établir. La Noblesse accoutumée à l'orgueil & à l'indépendance, à cause de l'éloignement du Souverain dont elle éluoit facilement l'autorité, s'étoit acquise une espèce de tyrannie sur le peuple. Les Legats qui y avoient exercé le pouvoir souverain de la part du Saint Siège n'avoient pu s'opposer à cet abus : le tems de leur legation qui n'étoit que pour quelques années, ne suffisoit pas pour remédier à ce désordre qui fut cause de la perte de Pierre Louis. A peine eut-il pris possession de ses nouveaux Etats qu'il s'appliqua sérieusement à y établir un bon ordre & une juste subordination. Le peuple recevoit tous les jours des insultes de la Noblesse sans en pouvoir tirer aucune raison. Le Duc tâcha d'y remédier. Il destina certains jours de la semaine pour donner audience aux grands & aux petits indifféremment, & d'ordinaire en présence des Nobles du premier rang. Au lieu de renvoyer les supplians aux tribunaux inférieurs, qui n'avoient presque plus d'autorité pour contenir la Noblesse dans les bornes de la justice, il jugeoit lui-même sans appel & faisoit exécuter ses arrêts sans aucun égard ni acception de personne.

Plaisance qui n'avoit autrefois pour défense que des bastions de terre, venoit d'être entourée de murailles; mais elle n'avoit point de forteresse qui pût la garantir des ennemis tant du dehors que du dedans. Le Duc fit bâtir la citadelle qu'on y voit maintenant, & poussa l'ouvrage avec tant de soin que dans l'espace de trois mois la muraille fut élevée jusqu'au cordon, avec de grands & vastes fossés & elle fut regardée alors comme une des meilleurs forteresses d'Italie.

Les Nobles qui regardoient leurs usurpations comme un droit acquis ne

DUCHÉ DE
PARME

PIERRE-LOUIS
FARNÈSE 1er,
Duc de Parme.

1545.

DUCHÉ DE
PARME.

1547.

tardèrent pas à trouver insupportable la domination du Duc. Quatre d'entre'eux conspirèrent contre lui & l'assassinèrent le 10 de Septembre 1547. Les meurtriers n'étoient pas sans protection ; ils se dispersèrent & firent par tout un portrait affreux du Prince qu'ils avoient assassiné. Quelques-uns soupçonnent que le Marquis de Gonzague, Gouverneur du Milanès pour Charles V. & ennemi juré de la maison de Farnese, étoit complice de la conjuration. Ce soupçon est fondé sur ce que dans le moment de l'exécution les Milices Impériales étoient presque aux portes de Plaisance & qu'elles y furent aussi-tôt introduites par les conjurés ; de sorte que la ville resta au pouvoir de Charles V. tant qu'il continua de gouverner l'Empire. Les Plaisantins dépêchèrent au Pape un Courier pour protester de leur soumission ; mais Gonzague les obligea de faire serment à l'Empereur. Dans la suite on prétendit que la protestation au Pape n'étoit qu'un simple compliment & que le serment de fidélité étoit libre & fait de plein gré. Toutes les tentatives du Pontife pour engager l'Empereur à se dessaisir de Plaisance furent inutiles. Ce Prince conserva ce Duché jusqu'à sa mort ; mais dans son testament il chargea Philippe II. son fils & son successeur au Royaume d'Espagne, d'examiner la justice & d'agir en conséquence. Il y déclare lui-même qu'il avoit voulu faire cette restitution au Duc Octave, & qu'il en avoit été retenu par diverses considérations qu'il y explique.

Pierre-Louis avoit épousé Hieronime Ursini, fille de Louis Comte de Perigliani de laquelle il eut Alexandre qui fut Cardinal & mourut l'an 1589, âgé de soixante & neuf ans, Octave qui lui succéda, Horace Duc de Castro tué au siège de Hesdin en 1555, Rainuce qui fut Cardinal & Archevêque de Naples, & Victoire qui fut mariée à un Duc d'Urbain.

Octave.

Octave après l'assassinat de son pere ne put succéder qu'au Duché de Parme, celui de Plaisance étant occupé par les troupes de l'Empereur. En qualité de feudataire du S. Siege il en rendit les devoirs au Collège des Cardinaux durant la vacance du Saint Siege après la mort du Pape Paul III. son ayeul. Ce fut Alexandre Farnese chargé de la procuration qui s'en acquitta l'an 1550 & paya le cens porté par l'investiture. Octave prêta encore le même serment de fidélité entre les mains de Jules III. pour le duché de Parme seulement. Son mariage avec Marguerite, fille naturelle de Charles V. lui facilita la restitution de Plaisance. Il entra en effet en possession de cette ville l'an 1556. Philippe II. avoit déjà exécuté la volonté de l'Empereur son pere ; mais à des conditions un peu onéreuses à un Souverain qui prétendoit être indépendant de Philippe. En rendant la ville & le territoire de Plaisance à Octave, on exigea de lui, qu'il envoyât Alexandre son fils unique à Milan ; on se reserva le château de Plaisance, où Philippe laissoit une garnison qu'Octave devoit payer. On a même prétendu qu'il reçut de Philippe II. comme Souverain du Milanès, une investiture pour les duchés de Parme & de Plaisance. Mais cette investiture que l'on ne trouve nulle part en original, étant demeurée secrète, suppose qu'elle ait existé, n'est pas d'une force égale aux actes publics d'hommage & de soumission que fit Octave aux Papes Paul IV. Pie IV. Pie V. & Gregoire XII. qu'il reconnut comme les souverains Seigneurs. Cependant ni l'Empire ni les Rois d'Espagne possesseurs du Milanès ne se départirent point de leurs prétentions

prétentions sur le souverain domaine de ces deux villes.

Le Prince Alexandre qui avoit été envoyé dans le Milanès s'attacha à Philippe II. à qui il rendit de très-grands services. Il devint en peu de temps un des grands capitaines de son siècle, & le Roi d'Espagne le considéroit avec justice comme un des plus fermes appuis de la Couronne. Octave son pere profitant d'une occasion si favorable, fit faire de très-vives instances pour obtenir l'évacuation du château de Plaisance. Le Roi y étoit assez porté, mais le Conseil s'y opposa. Ses Ministres le regardoient comme une conquête faite par le droit de la guerre. Philippe néanmoins malgré les oppositions de son Conseil, remit l'examen de cette affaire au Cardinal de Grandvelle, au premier Commandeur de Castille & à Jean d'Idiaques, son Secrétaire d'Etat. Persuadé de bonne foi qu'il avoit un droit réel sur ces villes, il vouloit que la restitution du château fût faite au Prince, comme une faveur personnelle & une récompense des grands services qu'il avoit rendus à la Couronne. Le Prince au contraire étoit dans la résolution de laisser plutôt le château entre les mains du Roi que de souffrir qu'il ne fût pas restitué à son pere. Après une longue contestation, le Roi goûtant enfin les sages réflexions d'Alexandre & voulant restituer le château de Plaisance à qui il appartenait, satisfait aux justes desirs du Prince qui préféroit à son intérêt particulier l'amour qu'il devoit à son pere; & résolut enfin de faire cette restitution au Duc Octave qui mourut peu de temps après âgé de soixante & deux ans.

1586.

Il eut pour successeur ce même Alexandre Farnese son fils unique, dont la vie fait une partie essentielle de l'histoire d'Espagne & de celle des Provinces-unies. Ses guerres de Flandres & sur-tout le siège d'Anvers le couvrirent d'une gloire que Strada, Grotius & quantité d'historiens du premier ordre ont pris soin d'immortaliser. Il avoit épousé Marie, fille d'Edouard, Duc de Guimaranes en Portugal. Cette alliance est remarquable parce que c'est du chef de cette Princesse que les Ducs de Parme ont fondé leurs prétentions sur le Portugal. Les raisons qu'ils alléguoient étoient; qu'après la mort de Henry, qui avoit quitté le chapeau de Cardinal pour regner, le Duc de Parme auroit dû naturellement lui succéder. Edouard, frere de Henri avoir laissé deux filles, dont l'aînée étoit Marie, Duchesse de Parme, & la seconde Catherine mariée à Jean Duc de Bragance dont le petit-fils chassa les Espagnols. Alexandre mourut l'an 1592 & laissa de son mariage Rainuce I. Edouard qui fut Cardinal & Marguerite qui fut mariée à Vincent I. Duc de Mantoue.

Rainuce I. succéda à son pere, & l'année suivante il reconnut la souveraineté du Saint Siege par un serment de fidélité qu'il prêta à Rome par son Ambassadeur le 6 de Septembre. Le bruit des investitures secretes étoit déjà répandu; il en fut averti & ne put souffrir qu'on le soupçonnât du crime de felonie envers le Saint Siege. Il écrivit à ce sujet deux lettres le 14 d'Octobre 1594. Elles sont très-vives, l'une qui est de sa main, est adressée au Pape Clement VIII. & l'autre qui est beaucoup plus longue & plus forte est adressée au Commissaire de la Chambre Apostolique. Il y rejette ce faux bruit comme injurieux à la mémoire de son pere, de son ayeul & à sa propre réputation, & comme préjudiciable au souverain Domaine du

RAINUCE I.

1592.

1593.

Tome II.

lii *

DUCHÉ DE
PARME.

Saint Siege qu'il reconnoît lui-même sans aucune ambiguité & sans restriction. Il conserva toujours ces sentimens jusqu'à la mort, & paya régulièrement le cens d'année en année.

Il avoit taché dès l'année 1580, c'est-à-dire 12 ans avant la mort de son pere, de faire valoir ses droits sur la Couronne de Portugal ; mais Philippe II. étoit son concurrent & à portée d'obtenir par la violence une préférence que les Portugais auroient donnée vraisemblablement à Rainuce, s'il avoit eu des forces suffisantes pour faire tête aux Castillans que les Portugais haïssoient déjà. Il mourut l'an 1622, laissant de sa femme Marguerite Al-dobrandin, niece du Pape Clement VIII. cinq enfans, sçavoir, Alexandre qui fut sourd & muet de naissance ; Odoard qui lui succéda ; François-Marie qui fut Cardinal, Marie qui épousa François Duc de Modene ; & Victoire, qui, après la mort de sa sœur, épousa le même Duc. Il avoit outre cela un fils naturel nommé Octave, qui lui causa de grands chagrins, il l'en punir en le faisant enfermer.

ODOARD.

1622.

Odoard fut à peine reconnu pour le successeur de son pere qu'il prêta au Pape le serment de fidélité. Il n'eut pas pour l'Espagne le même attachement qu'avoit eu son ayeul, & fit une ligue avec Louis XIII. Roi de France contre Philippe IV. Roi d'Espagne. Les troupes Françaises étant entrées dans les Duchés de Parme & de Plaisance, Odoard y joignit les siennes & en vint à une rupture ouverte avec Philippe. Diverses puissances s'intéresserent à en prevenir les suites : mais ce fut inutilement. Les Espagnols craignant que les choses n'allassent trop loin n'omirent rien pour empêcher que cette rupture n'éclatât. Ils s'unirent à Ferdinand III. Seigneur souverain du Milanés. & de concert avec lui ils donnerent ordre à leurs Ambassadeurs de presser fortement le Pape Urbain VIII. d'interposer son autorité. Ils lui firent entendre qu'il n'étoit pas moins de son intérêt particulier, que de celui de toute l'Italie, de s'opposer à la ligue qu'Odoard venoit de faire avec les François, & qu'en qualité de Souverain Seigneur il devoit forcer le Duc à y renoncer.

Ces instances faites de la part de deux puissans Monarques parurent très-raisonnables au souverain Pontife, qui se conformant à leur sentiment envoya deux brefs coup sur coup à Odoard. Il l'exhortoit à accepter les propositions de paix ; mais voyant que le Duc, sans égard à la premiere & à la seconde remontrance, ne vouloit pas renoncer à ses engagements, il joignit l'autorité aux exhortations, & publia contre lui un monitoire rigoureux. Les plaintes continuelles des Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi d'Espagne, irritèrent le Pape de plus en plus, & il étoit résolu d'en venir au dernier remede, lorsque le Gouverneur de Milan envoya contre le Duc une armée Espagnole, avec ordre de mettre tout au pillage. Ce qui fut exécuté avec une telle rigueur, qu'il en resta encore des vestiges. Alors Odoard qui n'avoit pas tiré des François tout les secours auxquels il s'étoit attendu, fit un accommodement avec l'Espagne par la médiation des Florentins.

Cependant Urbain VIII. toujours mécontent de l'humeur guerriere & inquiète d'Odoard, résolut de le dépouiller du duché de Castro. Odoard lui fournir bien-tôt un prétexte par l'emprunt de grosses sommes d'argent qu'il hypothéqua sur ce duché. Le Pape ravi de l'occasion, la saisit promptement

Sa dispute avec
le Pape, pour le
Duché de Castro.

pour réunir ce duché au saint Siège. Le Duc averti des desseins du Pape, commença par s'assurer de l'alliance du Grand Duc de Toscane, de la République de Venise & du Duc de Modene, & s'étant par ce moyen mis en état de conserver par la force, les droits dont on vouloit le dépouiller, il déclara la guerre au Pape, & entra avec toutes ces forces unies dans les terres de l'Eglise. La Franco assoupit cette querelle, & enfin après une longue négociation, elle fut terminée par un accord le 21 de Mars 1644. Odoard mourut deux ans après. Il avoit eu de son mariage avec Marguerite de Medicis, fille de Côme II. Rainuce II, qui lui succéda; Alexandre Farnese Gouverneur des Pays-Bas Hollandois, depuis l'an 1680 jusqu'à l'an 1682, & qui mourut en 1689 sans postérité; Horace né l'an 1636 mort en 1656; Pierre né en 1644, mort en 1667; Marie-Magdelaine, morte dans le célibat, & Catherine qui fut religieuse.

La regence de Rainuce II. fut longue & assez heureuse, si l'on en excepte le malheur qu'il eut de perdre le duché de Castro. Urbain VIII. étoit mort dès l'an 1644: son successeur Innocent X. agissant sur les mêmes principes, profita de la première occasion que le hazard lui fournit. Il avoit envoyé à Castro un Evêque qu'il avoit choisi & sacré pour cette ville, & ce Prélat ayant été tué dans une émeute populaire, le Pape pour venger cet attentat fit marcher des troupes qui se saisirent du duché de Castro & de l'Etat de Ronciglione, qui appartenoient au Duc de Parme. Il les confisqua, & les réunir au domaine de la chambre Apostolique, ce que les Italiens appellent *incamerare*.

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'à la fameuse affaire des Corfès. Les suites fâcheuses de l'insulte qu'ils avoient faite à l'Ambassadeur de France, & la satisfaction que Louis XIV. en exigea, furent terminées par le traité de Pise sous le Pontificat d'Alexandre VII. L'article premier & quatorze accordent au Duc de Parme un tetme pour le remboursement de l'emprunt, & le Pape s'oblige de donner main-levée du duché de Castro; mais ces articles n'eurent point leurs effets. Rainuce fut marié trois fois. 1°. Avec Marguerite de Savoye, fille de Victor Amedée I. Il n'eut point d'enfans de ce mariage. 2°. Avec Isabelle d'Est, fille de François de Modene; de laquelle il eut Marguerite-Marie-Françoise, qui épousa François II. Duc de Modene; Odoard & Isabelle. Il épousa en troisième nœces Marie d'Est, dont il eut François Farnese & Antoine, qui lui succéderent en 1694. François étant mort en 1727 sans laisser d'enfans, Antoine son frere épousa la Princesse Henriette de Modene, dont il n'eut point de postérité. Il mourut en 1731, & Don Carlos Infant d'Espagne prit possession des duchés de Parme & de Plaisance, après bien des difficultés de la part de la Cour de Vienne. Ce Prince étant monté sur le trône de Naples & de Sicile, on convint par le traité qui fut fait en 1736 entré l'Empereur & la France, qu'on céderoit à Charles VI. en pleine propriété les duchés de Parme & de Plaisance, que la maison d'Autriche conserva jusqu'en 1748. On les adjugea alors à l'Infant Don Philippe, avec une clause de reversion (37) en cas que ce Prince montât sur le trône des deux Siciles.

DUCHÉ DE
PARME.

1646.

RAINUCE II.

(37) Voyez le traité d'Aix-la-Chapelle, à la fin de l'hist. de France de cette Introduction;

DU DUCHÉ DE MANTOUE.

DUCHÉ DE
MANTOUE.

Louis de Gon-
zague.

1360.

1369.

1407.

1433.
Mantoue érigée
en Marquisat.

FREDERIC I.

FRANÇOIS II.

MANTOUE est une des plus anciennes villes de l'Italie. Après la chute de l'empire Romain, elle tomba sous la puissance des Lombards qui furent détruits par Charlemagne. La plupart des villes de l'Italie devinrent dans la suite le partage d'un grand nombre de petits Seigneurs qui s'emparèrent chacun de quelques villes. Ils les gouvernèrent avec une souveraineté absolue qui dégénéra en tyrannie. Un de ces Seigneurs gouvernoit Mantoue vers l'an 1328, lorsque Louis de Gonzague s'étant fait donner le titre de Capitain l'en chassa. On lui défera la seigneurie de la Ville qu'il venoit de délivrer, & l'Empereur Charles IV. la lui confirma volontiers à titre de Vicaire de l'empire. Il en jouit trente-deux ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1360 la quatre-vingt-troisième de son âge. Il avoit eu quatre fils; Gui de Gonzague qui lui succéda dans la dignité de Capitaine de Mantoue; Philippin l'un des grands Capitaines de son temps; Feltrin de Gonzague, duquel la famille de Novellara est descendue; Conrad qui eut une nombreuse postérité. Gui mourut l'an 1369, & eut pour successeur Louis II. son fils.

Jean-François son petit fils, qui succéda l'an 1407. à François I. son pere dans la charge de Capitain, fut élevé vingt-six ans après à la dignité de Marquis de Mantoue par l'Empereur Sigismond, qui érigea ce Marquisat en sa faveur. Il en jouit jusqu'à l'an 1444, qui fut celui de sa mort. Son fils Louis III. gouverna jusqu'en 1478, & eut de son mariage avec Barbe de Brandebourg, fille du Margrave Jean, surnommé le Chymiste, cinq fils & deux filles; Frederic I. qui lui succéda, François de Gonzague qui reçut la pourpre de Cardinal l'an 1464, & mourut en 1483; Louis de Gonzague qui fut Evêque de Mantoue en 1483, & mourut l'an 1511; Barbe qui épousa Evrard I. Duc de Wirtemberg; Dorothee qui fut mariée à Galeas-Marie Duc de Milan; Jean-François de Gonzague, duquel sont issus les Princes de la maison de Sabionetta & de Bozzolo; & enfin Rodolphe de Gonzague, dont sont descendus les Princes de Castiglione.

Frederic I. est recommandable dans l'histoire pour sa piété, sa générosité & son amour pour les belles Lettres. Son gouvernement sur moins brillant que celui de son pere, qui s'étoit signalé par sa prudence & son habileté à concilier les divers intérêts des Princes d'Italie, dont il fut souvent l'arbitre. Mais si Frederic n'eut pas les qualités qui acquierent une réputation éclatante, il eut au moins celles qui font les bons Princes. Ses fils étoient, François II. qui lui succéda en 1482, Sigismond Evêque de Mantoue, qui reçut le chapeau de Cardinal en 1508, & mourut en 1525, & Jean de Gonzague qui eut une nombreuse postérité.

François II. s'attacha aux Venitiens durant les guerres d'Italie, au commencement du seizieme siecle. Il se signala dans la bataille qui fut livrée sur le bord du Taro, & en plusieurs autres occasions où il donna de grandes

preuves de sa valeur. Louis XII. le mit à la tête de ses troupes l'an 1513 ; mais François s'étant aperçu qu'on n'avoit pas en lui toute la confiance qu'il demandoit & que la France le soupçonnoit d'entrettenir des intelligences avec le Capitaine Gonzalès, contre lequel il devoit agir, il feignit une maladie & se servit de ce prétexte pour se démettre du commandement qui lui avoit été confié. Il eut ensuite celui des troupes de l'Empereur Maximilien I. de Louis le More, Duc de Milan, & de l'Eglise sous le Pontificat de Jules II. Il eut même le malheur d'être fait prisonnier par les Venitiens qui le mirent à la tête de leurs armées. Le Pape honora son mérite, en lui déferant la qualité de Gonfalonier de l'Eglise. Il avoit épousé Isabelle fille d'Hercule I. Duc de Ferrate, & il eut trois enfans de cette Princesse ; savoir Frederic II. qui lui succéda ; Hercule qui fut fait Cardinal en 1527, & mourut l'an 1563, & Ferdinand duquel descendent les Princes de Guastalla dont nous parlerons dans la suite.

Frederic II. est celui qui éleva la maison de Gonzague à son plus haut degré de gloire & de puissance. Son mariage avec Marguerite fille de Guillaume VIII. dernier Marquis de Montferrat apporta cette belle succession à la maison de Gonzague.

Lorsque l'Empereur Charles V. eut déclaré la guerre à Clement VII, qu'il tenoit même assiégé dans le Château S. Ange, Frederic II. entra dans la ligue qui se fit alors pour la délivrance de ce Pape, mais il se raccommoda bien-tôt avec l'Empereur, qui passant par Mantoue quelque temps après & voulant s'attacher pour toujours ce Marquis, érigea le Marquisat de Mantoue en Duché. L'amitié de l'Empereur ne fut pas inutile à Frederic de Gonzague. Guillaume Marquis de Montferrat, son beau-pere, avoit laissé en mourant l'an 1518, un fils nommé Boniface, qui vécut jusqu'à l'an 1530, & qui ne se voyant point de postérité avoit institué pour son héritier Jean-George son oncle. Celui-ci quoiqu'engagé dans l'état ecclésiastique, le quitta pour recueillir la succession, & rechercha en mariage Julie, fille de Frederic Roi de Naples. Ce mariage ne fut point consommé, & Jean-George mourut au bout de trois ans.

La maison de Savoye prétendit le Montferrat du chef d'Yolande, & du chef de Blanche de Montferrat, qui avoit épousé Charles I. Duc de Savoye. Le Marquis de Saluce y prétendoit aussi du chef de Jeanne, sœur de Blanche. Mais l'Empereur mit garnison dans les places du Marquisat vacant, & en revêtit le Duc de Mantoue. Frederic mourut l'an 1540, & laissa quatre fils, savoir François III. qui lui succéda, & mourut sans avoir eu d'enfans de son mariage avec Catherine, fille de l'Empereur Ferdinand I. Guillaume qui succéda à son frere l'an 1550 ; Louis de Gonzague, Duc de Nevers en France ; Frederic, Evêque de Mantoue & Cardinal. De Guillaume & de Louis se formerent deux branches, dont la cadette porta le nom de Gonzague Nevers.

Guillaume I. n'avoit que quatorze ans quand son frere aîné mourut. Il fut élevé sous la tutelle de sa mere & de son oncle le Cardinal Hercule. Il épousa ensuite Eleonor d'Autriche, sœur de Catherine, de laquelle il eut Vincent I. Il mourut l'an 1587. Maximilien I. avoit en sa faveur érigé le Montferrat en Duché.

DUCHÉ DE
MANTOUE.

FREDERIC II.

MANTOUE éri-
gée.

1530.

Le Montferrat
acquis au Duc
de Mantoue.

FRANÇOIS III.

GUILLAUME I.
Erection du
Montferrat en
duché.

1587.

de Mantoue ; & deux filles qui prirent le voile. Lorsque les François évacuèrent l'Italie, la veuve qui étoit de la maison de Lorraine d'Elbeuf, se retira en France, & mourut à Paris sur la fin de l'année 1710. La succession de Mantoue fut contestée entre les Ducs de Guastalla & de Lorraine, mais l'Empereur les mit d'accord en prenant possession du Mantouan, où il mit un Gouverneur. Le Montferrat fut donné au Duc de Savoye, dont la famille poursuivoit cette riche dépouille depuis long-temps.

MAISON DE
GUASTALLA.

MAISON DE GUASTALLA.

Frederic I. Duc de Mantoue, eut un troisième fils nommé Ferdinand ; comme nous l'avons déjà dit. Ce Prince se distingua par ses vertus militaires: Il épousa Isabelle de Capoue, fille de Ferdinand Prince de Molfetta, de laquelle il eut six fils. Il n'y en eut que deux qui eurent des enfans, sçavoir Cesar I. de Gonzague Prince d'Amalfi, & Ottavio, dont la postérité finit l'an 1617 en la personne de son petit-fils de même nom. Cesar I. mourut jeune, & laissa Ferdinand II. qui épousa Victoire d'Oria, fille de Jean-André d'Oria Prince de Melfi, de laquelle il eut Cesar II. André & Vincent qui étoit Vice-Roi de Sicile l'an 1681, & mourut à Madrid l'an 1694 dans une extrême vieillesse. De Cesar & d'Isabelle des Ursins, fille de Paul Jourdain Duc de Bracciano, naquirent Ferdinand III. qui ne laissa que deux filles, & Vespasien qui fut Vice-Roi de Valence en Espagne. Il ne laissa aussi qu'une fille, qui épousa Thomas de la Cerda Grand d'Espagne. Ainsi la succession de Guastalla revint à la postérité d'André. Son fils Vincent de Gonzague ne put néanmoins en avoir la jouissance qu'en 1692. La branche de Sabioneta & de Bozzolo ayant manqué en 1703, l'Empereur donna l'investiture de cet Etat au Duc de Guastalla, pour l'indemniser du Duché de Mantoue qu'il lui refusoit. Vincent mourut âgé de quatre-vingt ans, l'an 1714, & eut pour successeur son fils aîné Antoine Ferdinand, né en 1687. Son autre fils est Joseph-Marie, né en 1690. Leur sœur Louise a épousé François Marie de Medicis, frere du Grand Duc Côme III. qui avoit été auparavant Cardinal.

Ducs de Guastalla.

MAISON DE SABIONETA ET DE BOZZOLO.

En parlant des fils de Louis III. de Gonzague, nous avons nommé Jean François & Rodolphe, qui formerent les branches de Sabioneta, de Bozzolo & de Castiglione. Nous allons faire mention de ces deux branches, & nous commencerons par celle de Sabioneta & de Bozzolo.

Jean-François fut Comte de Sabioneta. Il épousa Antoinette del Balzo, fille de Pyrrhus Duc d'Andria. Il en eut trois fils ; sçavoir Louis I. Comte de Sabioneta, qui servit l'Empereur Maximilien ; Frederic Seigneur de Bozzolo ; ce dernier épousa Jeanne Ursini, & n'eut point de postérité, & Pyrrhus Seigneur de Gazzolo & de S. Martin, mort en 1529. C'est de ce

Pyrrhus que descend la branche de S. Martin. Revenons à la première branche qui est celle de Sabioneta.

Louis I. épousa François de Fiesque, de laquelle il eut ; Jean Frédéric Comte de Sabioneta, surnommé Rodomont, qui épousa Isabelle Colonne, de laquelle il eut Vespasien de Gonzague, Duc de Sabioneta, qui mourut l'an 1591. Vespasien eut trois femmes, & ne laissa qu'une fille nommée Isabelle, qui fut son héritière, & épousa Louis Caraffe Prince de Stigliano. Elle mourut en 1637, & n'avait eu qu'un fils nommé Antoine, Duc de Mondragone. Ce Prince étoit mort avant sa mère ; mais il avait épousé Helene Aldobrandin, & en avait eu une fille qu'on nomma Anne, Princesse de Stigliano. Elle étoit non-seulement héritière de cette Principauté ; elle prétendoit l'être aussi de Sabioneta, du Chef de son ayeule. Son époux Philippe Ramire de Gufman, Duc de Medina de-las-Torres, voulut faire valoir ses prétentions, plaida jusqu'à l'extinction de toute la maison de Sabioneta & de Bozzolo ; mais ces procédures finirent en 1708 par l'investiture qu'en obtint Antoine Ferdinand de Guastalla.

Pyrrhus, dont nous avons parlé ci-dessus, étoit Seigneur de Gazzolo & de S. Martin. Son fils aîné Charles Comte de S. Martin Général de l'Empereur Charles V^e épousa Emilie de Gonzague, de laquelle il eut Scipion de Gonzague, Cardinal, mort en 1593. Pyrrhus de Gonzague Général de l'Empereur ; Annibal de Gonzague Evêque de Mantoue ; Ferdinand Comte de S. Martin, & Jule César Comte de Bozzolo, mort en 1605.

Ferdinand Comte de S. Martin fut Général de l'Empereur Maximilien II. & mourut en 1603. De son mariage avec Isabelle de Gonzague fille d'Alphonse, Comte de Novellara, il laissa Scipion Prince de Bozzolo ; Alphonse Marquis de Pomato, mort en 1669 ; Charles tué par ses propres domestiques en 1637 ; Louis qui fut Gouverneur de Raab, & mourut en 1660 ; Camille Général des Vénitiens, mort en 1658, & Annibal Prince de l'Empire & grand Maître de la maison de l'Impératrice Eleonor. De ces six Princes, il n'y en eut que trois qui eurent des enfans ; savoir Scipion, Louis & Annibal.

Ce dernier n'eut qu'un fils nommé Charles Ferdinand, né en 1637 & mort en 1652, & une fille. Marie-Isabelle qui fut d'abord mariée à Claude Comte de Colalto, & en secondes noces à Sigismond Helfried de Diderichstein. Elle mourut en 1702. Louis n'eut qu'un fils nommé Charles Ferdinand, qui mourut en 1665 sans héritiers. Scipion fils de Ferdinand disputa la succession de Sabioneta, & laissa ce procès à ses enfans qui n'en virent point la fin. Il eut trois fils ; savoir Ferdinand, Prince de Bozzolo, qui mourut sans enfans en 1672. Charles Prince de St Martin, qui mourut en 1666, & Jean-François dernier Prince de Bozzolo, qui mourut en 1703 sans postérité. Avec lui s'éteignit celle de Jean-François de Gonzague, & la succession de cette maison passa à la branche de Guastalla.

MAISON DE CASTIGLIONE.

Rodolphe de Gonzague, l'un des fils de Louis III. fut Seigneur de Castiglione & de Solferino. Il fut Général des Venitiens, & fut tué à Taro en 1494. Il avoit épousé Catherine de la Mirandole, dont il eut Louis de Gonzague & Jean-François. Ce dernier eut beaucoup d'enfans.

MAISON DE
CASTIGLIONE.

Louis de Gonzague, Seigneur de Castiglione & de Solferino, servit les Venitiens, & fut tué en 1521. Il eut de Paule d'Anguisciola trois fils, savoir Ferdinand de Gonzague, Alphonse de Gonzague assassiné en 1592, & Horace qui mourut sans enfans.

Ferdinand de Gonzague premier Marquis de Castiglione, entra au service d'Espagne, & eut quatre fils; Louis né en 1568, mort en 1592; Rodolphe Marquis de Castiglione, assassiné en 1593, François & Chrétien. Ces deux derniers furent les tiges de deux branches.

François de Gonzague, Prince de Castiglione, épousa Bibienne de Pernstein, de laquelle il eut Louis de Gonzague Prince de Castiglione, dont la fille unique fut mariée à Charles d'Orta, Duc de Turis; Ferdinand de Gonzague, qui de son mariage avec Olimpe Sfortia, eut deux filles; savoir Aloisia ou Louise, mariée à Frédéric de Gonzague, & Bibienne mariée à Charles Philibert d'Est, Jeanne qui épousa George Adam, Comte de Martinitz. Ainsi finit cette branche.

Chrétien Comte de Solferino épousa Marcelle Malefpine. Leur fils unique Charles de Gonzague fut Prince de Solferino, & ensuite de Castiglione, après la mort de son cousin Ferdinand, arrivée en 1675. Il eut pour fils. 1°. Ferdinand de Gonzague, Prince de Castiglione, né en 1649, qui de son mariage avec Laure, fille d'Alexandre II. Duc de la Mirandole, a eu plusieurs enfans. 2°. François de Gonzague, qui en 1716, épousa à Madrid Isabelle de Ponce de Leon, veuve du Duc d'Albe. 3°. Louis Jésuite. 4°. & Chrétienne de Gonzague. Il eut outre cela une fille nommée Louise, qui a été mariée au Comte Hippolite Malefpine.

MAISON DE NOVELLARA.

L'origine de cette branche doit se prendre plus haut, & il faut remonter jusqu'à Feltrin de Gonzague, quatrième fils de Louis de Gonzague, Chef de toute cette illustre famille. Il mourut en 1371, & laissa trois fils, savoir Odoard de Gonzague; Gui de Gonzague & Guillaume de Gonzague. Ce dernier eut quelques enfans. Mais on ne s'accorde pas sur ses deux freres. Quelques Généalogistes font descendre d'Odoard, les Princes de la maison de Novellara d'aujourd'hui; d'autres les font descendre du Prince Gui son frere.

MAISON DE
NOVELLARA.

Quoiqu'il en soit, Odoard ou son frere Gui, eut pour fils Jacques de Gonzague, qui fut pere de François de Gonzague, Seigneur de Novellara.

Jean-Pierre fils de François, fut premier Comte de Novellara. Alexandre de Gonzague son fils, fut pere d'Alphonse & de Camille. Le premier, sça-

Tome II.

K k k *

voir Alphonse I. épousa Victoire de Capoue, dont il eut Camille Comte de Novellara, & Isabelle qui fut mariée à Ferdinand de Gonzague, Prince de Bozzolo. Du mariage d'Alphonse II. avec Richard de Cibo, fille de Charles Prince de Massa & de Carrara, naquirent Camille Comte de Novellara en 1649, & Catherine qui a épousé Justiniani Prince de Bassano.

DU DUCHÉ DE MODENE.

DUCHÉ DE
MODENE.

C E n'est pas mon dessein de parcourir entierement les descendans d'Afon d'Est. L'histoire de cette illustre famille demanderoit plus de place que les bornes de l'Introduction ne nous le permettent. La maison d'Est posséda long-temps les duchés de Ferrare & de Modene. Thibaut d'Est fils d'Afon I. fut gratifié du titre du Marquis d'Est par l'Empereur Othon I. L'an 970 son fils augmenta les biens paternels, de Mantoue, Verone, Lucques, Plaisance & Parme.

Sa fille unique, l'illustre Mathilde d'Est, héritière d'un si beau pays, y ajouta encore Pise, Spolète, Ancone & la Toscane, ainsi elle se vit en possession d'une grande partie de l'Italie. Elle fut d'abord mariée à Godefroi le Bossu, Duc de Flandre, ensuite à Afon d'Est son cousin, dont elle se fit separer. Elle épousa en troisieme nœces Guelphe V. Duc de Baviere, qu'elle quitta encore. Elle laissa en mourant tous ses biens au S. Siège, & cette libéralité lui attira les éloges du Clergé. Les Empereurs ont toujours contesté la validité de cette donation, que les Papes ont fait valoir en toute occasion.

Afon II. petit-fils d'Albert frere de Thibaut, épousa Cunigonde fille & héritière de Guelphe II. Duc de Baviere. De ce mariage sortit Guelphe IV. Duc de Baviere, tige des Ducs de Brunswick & d'Hanover d'aujourd'hui. Après la mort de cette Princesse Afon épousa Etmengarde fille de Hugues Comte du Maine en France, de laquelle il eut Foulques, & de ce second mariage sont issus les Ducs de Ferrare. Nicolas III. Marquis d'Est & de Ferrare, Seigneur de Modene, de Reggio, de Forli & de la Romagne fut un des descendans de Foulques. Il eut trois femmes, sçavoir, Cecile de Carrara, Parisine Malatesta & Richarde fille de Thomas III. Marquis de Saluces. Les enfans qui provinrent de ces trois mariages furent Lionnel, Borso Hercule & Sigismond.

Lionnel.

Lionnel Matquis d'Est & de Ferrare mourut sans postérité quoiqu'il eût été marié deux fois. Borso son frere que quelques-uns prétendent être son fils, fut créé Duc de Modene par l'Empereur Frederic III. & le Pape Paul II. lui conféra le titre de Duc de Ferrare. L'histoire nous dépeint Borso comme un Prince sage, courageux, liberal & ami des sciences. Il mourut dans le celibat l'an 1471. l'année d'après l'érection des deux Duchés. Hercule son frere lui succéda, & c'est de lui que descendent les Ducs de Modene d'aujourd'hui. Sigismond est tige de la maison des Marquis de S. Martin.

Hercule épousa Eleonor d'Arragon fille de Ferdinand, Roi de Naples. Le Pape Sixte IV. & les Venitiens lui suscitèrent des embarras dont il se tira par sa bonne conduite. Il mourut l'an 1505, & laissa deux fils qui se distinguèrent par leurs belles qualités. L'un fut Alphonse, qui comme aîné succéda aux États de la maison d'Est; l'autre fut Hippolite. Ce dernier s'étant senti dès l'enfance un extrême penchant pour l'état Ecclésiastique, Jean Cardinal d'Arragon son oncle maternel lui céda l'Evêché de Strigonie, quoiqu'il ne fût alors âgé que de huit à neuf ans. Alexandre VI. le revêtit dans la suite de la pourpre Romaine. Il avoit fait de grands progrès dans les sciences, & la sagesse qui éclairoit dans ses conseils lui attira la confiance des plus puissans Princes de son temps, & les éloges d'un grand nombre d'écrivains. Il passa presque toute sa vie à voyager & mourut en 1520.

DUCHE' DE
MODENE.
Hercule.

Alphonse I. s'engagea dans la guerre des Florentins dont il commanda les troupes en 1508. Il rechercha l'amitié du Pape Alexandre VI. en épousant sa fille Lucrece de Borgia; mais Jules II. successeur de Pie III. ayant entrepris de perdre la maison d'Est lui enleva Modene & Reggio. Leon X. qui fut élu après la mort de Jules II. ne put pardonner à Alphonse d'avoir autrefois commandé l'armée des Florentins, & chercha toutes les occasions de chagriner ce Prince. Le Duc qui n'avoit pu venir à bout de se reconcilier avec le Pontife, prit après la mort le temps de la vacance du S. Siege pour se saisir de Reggio, de Rubiera & de quelques autres villes. Adrien VI. ne vécut pas assez long-temps & d'ailleurs étoit trop désintéressé & trop amateur de la paix pour lui faire une querelle; mais comme il y avoit tout lieu de croire que Clement VII. qui fut ensuite élu ne laisseroit pas tranquillement passer cette action de vigueur, Alphonse s'assura de la protection de Charles V. avec qui il s'allia, à condition que ce Monarque le protégeroit contre la Cour de Rome. Lorsque les troupes Impériales tenoient le Pape assiégé dans le château S. Ange, Alphonse enleva Modene & par le traité qui se fit ensuite entre Charles V. & Clement VII. il fut réglé que le Pontife donneroit l'investiture de Ferrare à Alphonse, lequel garderoit Modene & Reggio, comme fiefs de l'Empire, & jouiroit de la ville de Carpi. L'Empereur avoit aussi promis à ce Duc de lui donner la forteresse de Novi, avec une de ses filles; mais le mariage ne se fit point, & Alphonse paya pour cette place soixante mille écus à l'Empereur auquel il s'attacha, & le servit ensuite dans les guerres d'Allemagne. Il avoit épousé en premières noces Anne Sforce fille de Galeas Marie, Duc de Milan; ensuite il prit Lucrece fille du Pape Alexandre VI. & après la mort de cette Princeesse, il se maria secrètement avec Laure Eustochia fille d'une famille bourgeoise de Ferrare. Le premier mariage fut stérile; du second sortirent Hercule II. qui lui succéda; Hippolite Archevêque de Milan & Cardinal, un des plus grands hommes de son temps (38); François Marquis Della Massa, qui ne laissa qu'une fille nommée Marfise. Du troisième mariage, qui fut clandestin, naquit Alphonse d'Est, Marquis de Montechio.

ALPHONSE I.

(38) Il étoit aussi un des plus riches Bénédictins; car il étoit Archevêque de Milan, d'Auch, d'Arles & de Lyon: Evêque d'Aurais; Abbé de Flavigny.

DUCHÉ DE
MODENE.
MARQUE II.

Hercule II. mourut en 1558. De son mariage avec Renée fille de Louis XII. Roi de France, il avoit eu Alphonse II. qui fut son successeur, & Louis qu'on appella le Cardinal de Ferrare. Henri II. le nomma à l'Archevêché d'Auch, que son oncle avoit possédé & Paul IV. le fit Cardinal. Il fut deux fois en France en qualité de Légat & se trouva aux Etats de Blois en 1578. Un historien (39) de ce temps-là l'appelle *le trésor des pauvres & l'ornement du Sacré Collège*.

Alphonse II. se voyant sans enfans institua pour son héritier, Cesar d'Est fils d'Alphonse d'Est Marquis de Montechio. Le Pape Clement VIII. prit cette occasion pour réunir le Duché de Ferrare à l'Eglise. Il prétendit que Cesar d'Est étant né d'un mariage clandestin, son fils ne pouvoit succéder à ce fief, & depuis ce temps-là le Ferrarois est demeuré réuni à la Chambre Apostolique.

CESAR.

Cesar eut Modene & Reggio dont l'Empereur Rodolphe II. lui donna l'investiture. Il en jouit trente ans & mourut en 1628, laissant quatre enfans de son mariage avec Virginie de Medicis fille de Côme I. grand Duc de Florence, sçavoir Alphonse III. (40) proprement dit Duc de Modene, qui lui succéda; Aloisio d'Est Marquis de Montechio & Scandiano dont la fille unique Hippolite épousa Borso d'Est son oncle paternel; Laure mariée à Alexandre Pic de la Mirandole, & Borso d'Est qui eut de sa niece, Louis Marquis de Scandiano; Foresto qui porta ensuite le même titre; Cesar Ignace Marquis de Montechio, mort sans lignée l'an 1713. & Angélique-Catherine mariée à Philibert-Emmanuel Prince de Carignan.

A'phonse III.
ou I.

Alphonse III. avoit épousé Elisabeth de Savoye, fille du Duc Charles-Emmanuel. Cette Princesse, qui étoit d'une grande piété mourut en 1626. Le Duc qui l'aimoit tendrement fut si touché de sa mort qu'il en prit du dégoût pour le monde. Les Etats de son pere dont il hérita deux ans après ne furent point capables de l'y retenir. Il entra chez les Capucins après avoir remis ses Etats à François son fils aîné. Il mourut l'an 1624, âgé de 53 ans.

FRANÇOIS I.

François I. succéda à son pere en 1629. Sa sagesse lui servit beaucoup dans les conjonctures dangereuses où il se vit. Les guerres qui troublèrent l'Italie de son temps ne servirent qu'à faire connoître sa valeur & ses autres belles qualités. On lui défera le commandement de l'armée des Princes confédérés d'Italie en 1643. Et en 1656 il avoit commandé l'armée de France qui fit le siege de Valeuce sur le Pô en Lombardie. Il eut trois femmes, 1°. Marie Farnese femme de Rainuce duc de Parme, de laquelle il eut Alphonse II. Duc de Modene, (40) son successeur; Isabelle & Marie qui épousèrent successivement Rainuce II. Duc de Parme; Amauri qui mourut au siege de Candie, & Eleonor Religieuse aux Filles de Sainte Therese à Modene. Il épousa en second lieu Victoire Farnese sœur de Marie, sa premiere femme. De ce second mariage naquit Victoire qui ne vécut que sept ans. Sa troisième femme fut Lucrece Barberin fille de Thadée Prince de Palestrine de laquelle il eut Renaud.

(39) M. de Thou.

(40) Plusieurs regardoient les descendans d'Alphonse, fils de Laure Eustochie, comme une maison nouvelle & non pas comme

une continuation de l'ancienne maison de Modene, qu'ils considerent comme éteinte avec Alphonse II. en 1597.

Alphonse II. suivit les traces de son pere, & commanda plusieurs fois les armées de France en Italie. Il ne posséda son Duché que quatre ans, & mourut d'une goutte remontée l'an 1662. Il avoit épousé Laure fille de Jérôme Martinuzzi Romain, & de Marguerite Mazarin, sœur aînée du Cardinal Mazarin. De ce mariage sortirent Marie-Beatrix-Eleonore, mariée à Jacques II. Roi d'Angleterre, morte à Saint-Germain en Laye en 1718; François II. qui succéda au Duché de Modene. Ce Prince n'avoit alors que deux ans, & il fut élevé sous la tutelle de la Duchesse sa mere. Il épousa en 1692 Marguerite-Marie-Françoise Farnese, fille de Rainuce II. avec laquelle il ne vécut que deux ans, & mourut l'an 1694 sans laisser de postérité.

DUCHÉ DE
MODENE.
Alphonse IV.
ou II.

FRANÇOIS II.

Renaud son oncle avoit reçu le chapeau de Cardinal l'an 1686; mais il le quitta après la mort de son neveu. Il s'attacha à la maison d'Autriche, & épousa en 1695 Charlotte-Félicité, fille de Jean-Frédéric, Duc d'Hanover, belle-sœur de l'Empereur Joseph. Cette alliance l'engagea dans plusieurs guerres. En 1702 il livra la forteresse de Bersello aux Impériaux; mais les François lui en marquerent leur ressentiment l'année d'après & le dépouillèrent de ses Etats. Lorsque leurs affaires furent ruinées en Italie, il fut rétabli en 1706.

Renaud,

De son mariage avec Charlotte-Félicité d'Hanover, il eut Benedicte-Ernestine-Marie, née le 18 août 1697; François-Marie qui lui a succédé, né le 2 Juillet 1698; Amélie-Joseph, née le 25 Juillet 1699; Jean-Frédéric né le 1 septembre 1700, & Henriette née le 27 Mai 1702, mariée en 1725 au Duc Antoine de Parme.

Renaud voyant le Duc d'Orléans Régent de France devenu l'arbitre de l'empire, rechercha son alliance, & maria son fils aîné avec Charlotte-Aglæ, fille de ce Prince. Cette Princesse ayant passé en Italie avec le Prince son époux, fut sans le vouloir la source d'une méintelligence entre son beau-pere & son mari. Ces querelles domestiques, dont le véritable motif n'a jamais été publié, furent cause que le Prince & la Princesse furent long-temps absens de Modene, & voyagerent en différentes villes d'Italie. Le Duc de Modene comme ami & vassal de l'Empereur, prit part à la dernière guerre d'Italie; & son pays en souffrit beaucoup. Il se mit à couvert de l'orage en se retirant à Bologne, d'où après la paix, il retourna à Modene. Il y mourut le 26 octobre 1737, âgé de 83 ans.

Il eut pour successeur François-Marie son fils, qui possède aujourd'hui ce Duché. Il fut obligé d'abandonner ses Etats dans la dernière guerre d'Italie en 1741; mais ils lui furent rendus en 1748, par le traité d'Aix-la-Chapelle.

Le Modenois est borné à l'Occident par le Duché de Parme, au Midi par la République de Lucques & la Toscane, à l'Orient par l'Etat Ecclesiastique, & au Nord par le Duché de Mantoue. C'est un Fief masculin de l'Empire. Le Pays est très-abondant sur-tout en vins & en bleds. Sa Riviere la plus considérable est la Secchia qui l'arrose du Nord au Sud & se jette dans le Pô.

Cet Etat renferme les Duchés de Modene & de Reggio, & les Principautés de Carpi & de Correggio. Le Duc de Modene possède aussi au Nord-

446 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

DUCHÉ DE
MODENE.

Est le Duché de Mirandole, qu'il acheta de l'Empereur en 1710, & la Principauté de Novellara près de Guastalla. Celle de Massa au Sud-Ouest peut encore être regardée comme une annexe de Modene. Dans les Etats de ce Duché les Gouverneurs jugent les affaires importantes. Les Podestars rendent aussi la justice ; mais on peut appeler de leurs sentences à un tribunal supérieur & de celui-là au Duc. Le Marquis de Bentivoglio est vassal de Modene.

Le Duché de la Mirandole est un petit Etat sur les confins du Modenois au Nord-Est. Il a été possédé par la maison de Pic de la Mirandole qui en fut dépouillée en 1710 par l'Empereur, contre lequel François - Marie avoit pris parti.





INTRODUCTION

A L'HISTOIRE

UNIVERSELLE.

CHAPITRE SIXIEME.

DE LA RÉPUBLIQUE DE GENES.



A ville de Genes étoit déjà connue du temps de la seconde guerre punique, & c'étoit une des places de l'ancienne Ligurie. Elle fut détruite par Magon frère du célèbre Annibal, & fut ensuite rebâtie par les Romains, sous la puissance desquels elle demeura jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident. Elle eut le même sort que les autres villes d'Italie, & fit partie de ce nouveau royaume, tant qu'elle resta sous la domination des François. Elle fut alors gouvernée par des Comtes, dont l'un d'eux nommé Ademar remporta de si grands avantages sur les Sarrasins, qu'ils furent contraints d'abandonner l'isle de Corse, qui resta aux Genoës.

Les troubles qui s'éleverent dans l'Italie après la mort de Charles le Gros l'an 888, mirent les Genoës en état de s'ériger en République. Ils confièrent l'administration des affaires à des Consuls, dont ils ne limiterent ni le nombre ni la durée de leur magistrature. On en éliroit quelquefois jusqu'à huit, &

RÉPUBLIQUE
DE GENES.

pour quelque temps, les Genoïs & les Pisans renouvelèrent leurs anciennes querelles & en vinrent à une rupture ouverte. Les Pisans ne furent pas heureux dans cette guerre, & ils eurent de si grands avantages qu'ils ne purent obtenir la paix qu'en renonçant à leurs prétentions sur la Corse. Gênes délivrée de cette guerre, songea à étendre sa domination, & fit la conquête de Fiascone & des autres pays voisins.

Les Pisans qui n'avoient cédé qu'à la force étoient toujours disposés à disputer aux Genoïs la possession de l'île de Corse, & ils prétendoient que les Evêques de cette île devoient être sacrés à Pise, & par l'Evêque de cette ville. C'est ainsi qu'Urbain II. & Gelas II. l'avoient décidé. Mais Calixte II. en 1123 ordonna que les Evêques de Corse seroient sacrés à Rome. Les Pisans refuserent de souscrire à cette décision, & la guerre recommença entre les deux républiques. Les Genoïs toujours vainqueurs, forcèrent enfin leurs ennemis à demander la paix à des conditions onéreuses. Elle ne fut pas de longue durée, & les Pisans recommencerent leurs hostilités en attaquant les Genoïs. Ceux-ci de leur côté usèrent de représailles, interrompirent le commerce des Pisans, & s'établirent en Sardaigne plus solidement qu'ils n'avoient encore fait. Innocent II. employa sa médiation pour rétablir la bonne intelligence entre ces deux peuples, & la paix fut signée de nouveau en 1137. Ce fut à cette occasion que le Pape donna le titre d'Archevêché aux Métropoles de Gênes & de Pise. Le nouvel accommodement n'empêcha pas les deux Républiques de conserver leurs établissements dans les îles de Corse & de Sardaigne, & les prétentions respectives sur ces territoires.

Cependant on avoit fait quelque changement dans le gouvernement, & en 1122, on avoit réglé que le Consulat ne durerait qu'un an. On avoit aussi créé un Secrétaire, des Greffiers & quelques autres Officiers de la république, & en 1130, on décida que les Consuls, qui jusqu'alors avoient rempli les fonctions de Gouverneur & de Juges, ne s'occuperoient plus que des affaires d'Etat. Quatorze Magistrats furent chargés du soin de rendre la Justice; mais on changea dans la suite quelque chose à ce nouvel arrangement. Gênes avoit aussi augmenté son territoire par la prise de Montalte, & les Comtes de Vintimille reconnoissoient leur domination.

Les dommages continuels que les pirateries des Sarrasins d'Espagne causoient au commerce des Genoïs, obligèrent ceux-ci à équiper une flotte pour leur donner la chasse. Ils firent une descente dans l'île de Minorque qu'ils ravagèrent entièrement, mais ils ne s'y établirent pas. L'année suivante ils se rendirent maîtres d'Almerie, où ils firent un butin considérable. La prise de cette ville fut suivie de celle de Tortose que les Genoïs abandonnerent aux Comtes de Barcelone, après l'avoir conservée quelque temps.

Les Pisans ne pouvoient rester tranquilles, & toujours rivaux de la puissance des Genoïs, ils cherchoient les occasions de les chagriner. L'insulte qu'ils firent à quelques marchands Genoïs établis à Constantinople, fut la cause d'une nouvelle guerre que l'Empereur Frederic Barberousse voulut empêcher en employant sa médiation entre les deux peuples. Les démarches qu'il fit à cet égard furent inutiles, & la guerre recommença avec un acharnement incroyable. Les Genoïs pour affaiblir le parti de leurs adversaires,

Tome II.

LII *

REPUBLIQUE
DE GENÈS.

1121.

1129.

1137.

Changement
dans le gouver-
nement.

Guerre contre
les Sarrasins.

1144.

Nouvelle guerre
contre les
Pisans.

 REPUBLIQUE
DE GENES.

favoriserent Bariffone, qui à la faveur de ces troubles, avoit voulu se faire reconnoître Roi de Sardaigne. Frederic ne se rebutant pas des différentes tentatives qu'il avoit faites jusqu'alors pour terminer cette guerre, devint enfin l'arbitre de leurs différends. Il décida que la Sardaigne seroit partagée également entre les Pisans & les Genois, c'est-à-dire que les Comtés de Cagliari & d'Oristagnie, appartiendroient à ces derniers.

 Troubles à Gé-
nes.

 1185.
& suiv.

Genes florissante au-dehors, étoit déchirée par des factions intestines qui troublaient le repos que la gloire de ses armes lui avoit acquis. On crut remédier à ces désordres en changeant la forme du gouvernement, & en éliminant à la place du Consul, un Podestat qui ne devoit exercer le souverain pouvoir que pendant un an. Manizoldo Tetocio, citoyen de Bresse fut le premier qui posséda cette charge. Sa fermeté arrêta pour quelque temps les factieux ; mais lorsqu'il eut achevé le temps de sa Magistrature, les Genois nommerent de nouveau un Consul de leur nation. Les troubles & les dissensions recommencerent alors, & la ville partagée en différentes factions, étoit devenue le théâtre d'une guerre civile, qui sembloit annoncer la ruine de l'Etat. Pour arrêter la source de tous ces maux, on créa un nouveau Podestat, & le choix tomba sur Uberti Olivano citoyen de Pavie. Ce Magistrat mit bien-tôt fin à tant de troubles en faisant détruire les forts & les lieux de retraite, où les mutins trouvoient un asyle assuré.

 1194.

Toutes ces discordes n'empêcherent pas les Genois de fournir des secours considérables à l'Empereur Henri VI. pour l'aider à faire la conquête de la Sicile. Le succès de cette expédition ne fut pas capable d'engager l'Empereur à tenir aux Genois la promesse qu'il leur avoit faite, & il leur ôta même jusqu'aux droits qu'il leur avoit abandonnés sur la Sicile, dans les temps précédens. Ils représentèrent envain les services qu'ils venoient de lui rendre, & les engagements qu'il avoit pris avec eux. Cependant quelques citoyens mal intentionnés, se plaisoient à exciter des mouvemens dans la ville ; ce qui occasionna divers changemens dans la magistrature ; c'est-à-dire qu'alternativement on quitta les Consuls pour nommer des Podestats. Les Pisans profitèrent souvent de ces brouilleries pour attaquer les Genois, & leurs prétentions sur les isles de Corse & de Sardaigne furent toujours les motifs ou du moins les prétextes de ces petites guerres.

 Guerre contre
les Venitiens.

1224.

Celles que les Genois eurent à soutenir contre les Venitiens, furent beaucoup plus considérables (1). La possession des isles de l'Archipel, & de quelques endroits dans la Terre-Sainte, peut-être aussi la jalousie que la puissance de ces deux Républiques occasionnoit réciproquement, furent les sujets des différends qui survinrent entr'elles, & qui ne furent terminés qu'en 1432 ; Ces guerres avoient été souvent interrompues par des trêves. Ce n'étoit pas seulement aux Venitiens que la grandeur des Genois causoit de l'ombrage : les peuples voisins ne voyoient pas sans inquiétude les nouvelles acquisitions que faisoit continuellement la République. Les Alexandrins qui avoient des prétentions sur Capriata, que les Genois avoient réunie à leur domaine, se liguerent avec les Milanois & les habitants de Tortone. Les Genois soutinrent avec beaucoup d'avantage les efforts des

(1) Voyez ce qu'on en a dit ci-devant dans l'histoire de Venise.

confédérés, & l'on eût même que cette affaire se termineroit par les voyes de la négociation. Les Milanois devenus arbitres, ne purent s'empêcher de juger en faveur de la République, & de conduite à Capriata le Podestat de Gènes, afin qu'il en prit possession. Les Alexandrins profitèrent de cette occasion pour surprendre la ville, qui fut aussitôt mise au pillage, & presqu'elle reduire en cendres. La ville fut tellement détruite, que les Alexandrins se virent dans la nécessité de construire des cabanes pour s'y établir & s'y fortifier. Cette conduite irrita les Genoïs, & les obligea de continuer la guerre, qui cependant ne fut pas de longue durée. Les deux partis convinrent de s'en rapporter une seconde fois à des arbitres, & Capriata fut adjugée de nouveau aux Genoïs, qui en prirent possession. Ils avoient perdu l'année précédente la ville de Nice, dont le Comte de Provence s'étoit emparé.

Le commerce que les Genoïs faisoient avec les Maures de Ceuta en Afrique, les obligea de leur fournir de puissans secours pour les défendre contre une armée de Croisés qui étoient venus les attaquer. Ces secours les mirent état de résister aux Chrétiens; mais les Genoïs furent mal récompensés des services qu'ils avoient rendus: on refusa de les dédommager des frais de la guerre, & les magasins même qu'ils avoient à Ceuta, furent brûlés par les Maures. Les Genoïs pour se venger, envoyèrent une flotte considérable qui battit long-temps la ville de Ceuta avec des machines de guerre. Les Maures se voyant vivement pressés demandèrent la paix, qui fut conclue à l'avantage de la République.

Le refus que les Genoïs avoient fait de tendre hommage à Frederic II. indisposa ce Prince contre eux, & le porta à chercher toutes les occasions de leur susciter des troubles. Les démêlés que ce Monarque eut avec Gregoire IX. auxquels les Genoïs prirent part, acheverent d'irriter Frederic. Le Pape qui avoit formé le dessein de faire déposer l'Empereur, avoit convoqué un Concile à Rome; mais comme tous les chemins d'Italie étoient fermés, Gregoire obtint des Genoïs, qu'ils transporteroient sur leurs galeres de Nice à Rome, les Prelats qui voudroient se rendre au Concile. L'Empereur n'ayant pu obtenir des Genoïs qu'ils restassent neutres en cette occasion, engagea les Pisans à lui fournir une flotte pour l'opposer à celle des Genoïs. Il fit en même-temps entrer des troupes sur leurs terres, pour les obliger à désarmer leur flotte. Ce Prince avoit aussi trouvé moyen d'entretenir quelque liaison secrète avec les principaux citoyens, afin d'empêcher les Evêques qui étoient déjà à Gènes de passer à Rome. Ce complot fut découvert; quelques-uns des conjurés furent punis, & un grand nombre sortit de la ville. Le calme se trouvant rétabli, la flotte se mit en mer; mais elle fut rencontrée par celle de l'Empereur & des Pisans, qui la battirent & firent prisonniers tous les Prelats qui étoient dessus. Les ennemis des Genoïs profitèrent de la consternation que cet événement leur causa, pour les accabler de toutes parts. Pendant que les troupes Imperiales remportoient de grands avantages du côté de Voltaggio, Savone se rebella, & la flotte ennemie parut à la vue de Gènes, & se présenta ensuite devant Noli qui par sa vigoureuse résistance, donna le temps aux Genoïs de la secourir. En effet on avoit équipé une flotte avec toute la diligence possible, & Gènes

REPUBLIQUE
DE GENES.

1250.

1234.
Traité des Genoïs avec les
Maures.

Guerre contre
l'Empereur.

1240.

se trouva bien-tôt en état de faire face à ses ennemis de tous côtés.

La flotte Genoïse présenta plusieurs fois ; le combat à l'Amiral de l'Empereur ; mais il eut toujours soin de le refuser & par sa manœuvre habile il tint souvent la côte en alarme & donna plusieurs fois le change à l'Amiral de la République. Il paroïssoit que Frederic avoit dessein de traîner la guerre en longueur & qu'il avoit donné ordre à son Général d'éviter d'en venir aux mains. Les Genoïis qui avoient intérêt de terminer promptement cette guerre mirent le siège devant Savone ; mais les secours que l'Empereur donna à cette Ville, obligèrent le Podestat à abandonner son entreprise. Ce mauvais succès auroit causé quelques troubles dans la ville sans la fermeté & la prudence du Magistrat. Depuis cet événement la guerre ne se fit plus avec la même vigueur , & la mort de l'Empereur arrivée en 1251 délivra les Genoïis d'un ennemi puissant & formidable ; mais elle ne terminoit pas la guerre contre les Pisans. Les Florentins & les Luquois voulurent se rendre arbitres entre les deux Etats & en cette qualité ils décidèrent que les Pisans rendroient aux Genoïis quelques terres dont ils s'étoient emparés. Les Pisans peu satisfaits de la décision des Florentins refuserent d'y souscrire & continuèrent la guerre. Les Florentins & les Luquois s'étant joints aux troupes de la République , les Pisans furent obligés de succomber & de reconnoître la loi du vainqueur.

La jalousie que le peuple avoit conçue contre les Nobles, excita de nouveaux troubles dans la ville & occasionna un changement dans la Magistrature. Mécontents du Podestat qui sortoit de charge ils voulurent le faire mourir , & l'émeute devint si grande qu'on ne put l'apaiser qu'en nommant un Capitaine du Peuple. Boccanegra fut le premier qu'on revêtit de cette dignité. Le Podestat fut obligé de prêter serment d'obéissance à ce nouveau chef de la République , & de reconnoître son autorité. Boccanegra ne tarda pas à abuser de son pouvoir & s'attira de si grands ennemis qu'il fut contraint trois ans après de se démettre volontairement. Cette charge fut alors supprimée & la puissance fut remise entre les mains des Podestats.

1262.
Divisions intestines.

Les factions des Guelfes & des Gibelins qui avoient déjà causé tant de désordres en Italie , exercèrent pareillement leur fureur dans la ville de Gènes. Les Spinola & les d'Oria s'étoient déclarés chefs des Gibelins ; les Grimaldi & les Fiesques s'étoient mis à la tête des Guelfes. Ces deux partis cherchoient aux dépens l'un de l'autre à s'emparer du Gouvernement. Hubert Spinola voyant que le parti contraire étoit le plus fort , fit entendre aux Gibelins qu'ils ne pouvoient espérer l'emporter sur leurs adversaires qu'en abolissant l'ancien gouvernement , & en faisant tomber entre ses mains toute l'autorité. Les Partisans de Spinola gagnés par ces flatteuses promesses s'assemblèrent en grand nombre & furent bien-tôt joints par tous ceux qui pouvoient espérer l'impunité de leurs crimes dans le bouleversement de l'Etat. Cette troupe de factieux proclama Spinola Seigneur & Capitaine de Gènes ; mais celui-ci s'étant aperçu que le plus grand nombre du peuple lui étoit contraire , & qu'il auroit de la peine à se maintenir dans son usurpation , il abdiqua volontairement après avoir pris les précautions nécessaires pour se mettre à couvert des poursuites qu'on auroit pu faire contre lui. La facilité avec laquelle Spinola étoit sorti

1265.

1170.

de l'embarras où sa démarche trop hardie l'avoit jetté , le porta bien-tôt à faire de nouvelles entreprises qui furent mieux concertées. Il se joignit pour lors à Hubert d'Oria homme considéré par les services qu'il avoit rendus jusqu'alors à sa Patrie. Ils profitèrent des défordres affreux qui désole-
rent la République pour exécuter leur dessein criminel. Sous prétexte de maintenir la liberté & de remédier aux maux dont la République étoit accablée , ils assemblèrent tumultueusement ceux de leur faction dans la résolution de s'emparer de la souveraine autorité. Les oppositions qu'ils trouverent de la part des autres factions ne purent être levées sans une grande effusion de sang. Spinola & son Colleague demeurés vainqueurs se firent nommer *Capitaines de la liberté Genoife*. Les Guelfes & les Gibelins furent obligés de reconnoître leur souveraine puissance. Comme ces deux tyrans craignoient que le peuple ne se plaignît de ce qu'il n'avoit aucune part au Gouvernement , on choisit un homme du peuple à qui on donna le nom d'*Abbé du Peuple*. Il eut toutes les marques de distinction , & on lui prodigua même tous les honneurs ; mais on ne lui laissa aucun pouvoir. Ils créèrent même un Podestà qui pour lors n'avoit qu'un vain titre. Ils étoient enfin venus à bout d'affermir leur puissance , & en conséquence il fit arrêter dans ses Etats tous les Genoïs qui s'y trouverent. Les conjurés soutenus par les troupes du Roi de Sicile attaquèrent l'Etat de Genes de tous côtés & se rendirent maîtres de plusieurs Places. Ces avantages ne furent pas de longue durée & les Genoïs reprirent tout ce qu'on leur avoit enlevé. Innocent V. touché des malheurs de la République employa sa médiation pour terminer cette guerre. La paix fut conclue avec le Roi de Sicile , & l'union fut rétablie entre les Citoyens. Les Fiesques & les Grimaldi firent encore quelques tentatives ; mais elles n'eurent aucun succès & plusieurs d'entre eux furent bannis de la ville.

1177.

1178.

Ces troubles étoient à peine apaisés que les Genoïs se virent engagés dans une nouvelle guerre contre les Pisans , au sujet de leurs prétentions réciproques sur les îles de Corse & de Sardaigne. Cette guerre dont les frais furent considérables par les grands armemens que l'on fit de part & d'autre n'offrit aucun événement remarquable , si ce n'est un sanglant combat qu'il y eut entre les deux flottes à la vue de Pise & dans lequel les Genoïs demeurèrent vainqueurs. La guerre dura encore trois ans & fut enfin terminée le 15 d'avril 1188.

1184.

1188.

Pendant la ville de Gènes n'avoit pas été exempte de troubles. Les Grimaldi & les Fiesques formèrent de nouvelles cabales contre les Capitaines du Peuple qui gouvernoient la République avec autant de douceur que de prudence. Ils les attaquèrent ouvertement ; mais ils furent repoussés , & ils auroient été maltraités par le peuple si les Capitaines n'eussent pris leur défense. Cette modération ne fut pas capable de faire impression sur les esprits , & l'on souffroit avec peine que l'autorité restât si long-tems entre les mêmes mains. Les deux Capitaines zélés pour la tranquillité publique se démisrent de leur dignité & il fut décidé , que dorénavant on nommeroit

 REPUBLIQUE
DE GENES.

1291.

1296.

chaque année un Capitaine qui seroit choisi parmi les Etrangers , & que le Podestat lui seroit subordonné. Le nouveau règlement ne subsista que jusqu'à l'an 1296. A la faveur des nouveaux troubles que les Fiesques excitèrent, les Spinola & les d'Oria reprirent leur ancienne autorité & deux d'entr'eux furent créés Capitaines du Peuple , & il n'y eut plus alors de Capitaines étrangers ni de Podestat. Lorsqu'ils crurent que les troubles étoient entièrement apaisés ils renoncèrent à leur charge , & les choses rentrèrent dans le premier état où elles étoient auparavant.

1306.

L'ambition & la jalousie désunièrent enfin les Spinola & les d'Oria. Ces derniers se joignirent aux Grimaldi & aux Fiesques & causèrent dans la ville une sédition qui fit répandre beaucoup de sang. Les Spinola secondés du peuple l'emportèrent sur leurs ennemis qui furent contraints d'abandonner la ville. Ce succès fut suivi de l'élévation d'Obiso Spinola à la dignité de Capitaine du peuple avec un pouvoir sans bornes. On lui donna pour Colleague Barnabé d'Oria , le seul de sa famille qui fut resté dans le parti des Spinola. Leur union ne fut pas de longue durée & Spinola eut dans la suite autant à souffrir de sa famille que de ses ennemis. Quelques démarches de son Colleague lui donnèrent des soupçons & l'obligèrent de le faire déposer par le peuple. Les Guelfes qui avoient été bannis de la ville se liguerent en faveur de d'Oria & formèrent un parti considérable. Gênes fut attaquée & Spinola étant sorti à la tête de dix mille hommes fut battu & contraint de se retirer à Gavi. Les vainqueurs n'épargnerent ni les maisons ni les biens des Spinola qui furent même bannis de la ville. Douze Magistrats dont six étoient tirés de la noblesse & six autres du peuple furent chargés du soin de l'Etat. Cependant la guerre civile continua toujours : Spinola ayant rassemblé les débris de son armée qui fut grossie par le nombre de ses partisans , se présenta devant Gênes ; mais ce fut inutilement. Il se vengea de ce peu de succès par la ruine de Montalto & de Voltaggio , tandis que Buzala éprouvoit le même sort de la part des Guelfes. Après différentes hostilités les deux partis convinrent de mettre bas les armes , & l'on indemnisa les partisans de Spinola des pertes qu'ils avoient faites. Celui-ci fut seulement condamné à l'exil pour deux ans.

1311.

L'arrivée de l'Empereur Henri VII. en Italie releva l'espérance des Gibelins. Ce Monarque qui alloit se faire couronner à Rome passa par Gênes où il fit rentrer Spinola. Les grandes qualités que les Genois remarquèrent en ce Prince les portèrent à le reconnoître pour leur souverain & à se soumettre à lui pour vingt ans. C'étoit en effet le moyen d'arrêter la source des troubles qui désoleient l'Etat depuis long-tems , de si flatteuses espérances ne furent pas de longue durée l'Empereur étant mort l'année suivante. Les Gibelins voulurent alors s'emparer de nouveau du Gouvernement , & la guerre civile recommença avec plus de chaleur qu'auparavant. Les Spinola & les d'Oria qui s'étoient raccommodés se désunièrent bien-tôt , & les Guelfes profitant des circonstances , se mirent tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Enfin la ville de Gênes étoit dans une confusion inexprimable , & les citoyens acharnés à se détruire sembloient avoir juré la perte de leur Etat.

Les Guelfes reprirent une seconde fois le dessus : les Spinola & les d'Oria forcés d'abandonner la ville , se liguerent avec le Marquis de Ceva & de

Carteto : les Comtes de Ventimiglia & de Linguiglia & les habitans d'Albenga & de Savone. Marthieu Visconti & Can-della-Scala Souverain de Verone entrerent peu de temps après dans cette ligue. Les confédérés ayant réuni toutes leurs forces, formèrent le siege de Gènes le 25 de Mars 1318. Les assiégés appréhendant de ne pouvoir résister eurent recours à Robert Roi de Naples qui leur fournit promptement des secours & qui se rendir en personne à Gènes. On le reconnut pour le Souverain de la République, & on lui prêta serment de fidélité ainsi qu'au Pape Jean XXII. Sienne, Florence & Bologne se déterminèrent alors à envoyer à Gènes douze ceus hommes d'armes. De si puissans secours mirent les Genoïs en état de faire de fréquentes sorties, qui cependant ne leur furent pas favorables. Robert crut devoir tenter une action générale, & le 4 de Mai 1319 on attaqua en même temps tous les postes des assiégeans. Les confédérés soutinrent long-temps les efforts de leurs adversaires; mais enfin ils furent obligés de plier & de se retirer à Gavi. Les Guelfes n'usèrent point de leur victoire avec modération, ils brûlèrent & détruisirent toutes les maisons qui appartenoient aux Gibelins & firent de grandes réjouissances.

Le Roi de Naples ne croyant plus sa présence nécessaire à Gènes, en partit pour se rendre dans ses Etats. Les Gibelins profitant de l'absence de ce Prince, rassemblèrent leurs forces, & mirent une seconde fois le siege devant Gènes. La ville fut défendue aussi vigoureusement qu'elle fut attaquée; mais après un siege d'un an & demi, les Gibelins ayant été battus furent obligés d'abandonner leur entreprise. La guerre civile n'étoit pas cependant terminée, & les hostilités continuèrent encore long-temps entre les deux factions quoiqu'avec beaucoup moins d'ardeur. Sur ces entrefaites Robert se rendit à Gènes, & son pouvoir fut prorogé pour six ans. La guerre contre les Catalans qui suivit tant de troubles ne fut pas considérable; & ne consista que dans le pillage de quelques terres, & dans la prise réciptoque de quelques vaisseaux. La conduite du Vicaire que le Roi de Naples avoit laissé à Gènes, fut la source des nouveaux troubles qui s'éleverent dans la ville. Les Guelfes & les Gibelins recommencerent la guerre dont l'événement fut favorable aux derniers. Maîtres de la ville, ils le furent bientôt du gouvernement, & l'on élut Capitaine du peuple Raphaël d'Oría & Galeotto Spinola.

De nouvelles divisions occasionnerent un changement dans le gouvernement. Le peuple ayant exigé qu'on nommât un Abbé du peuple, on chargea vingt-quatre Electeurs de faire ce choix. Pendant qu'ils étoient enfermés pour faire l'élection, un homme de la populace eut la hardiesse de proposer Boccanegra (2). Ce Citoyen sous un dehors de modestie affectée refusa cette dignité, & représenta que personne dans sa famille n'avoit été *Abbé du Peuple*. On le proclama aussitôt *Seigneur*. Il parut long-temps balancer sur le parti qu'il devoit prendre. Enfin il déclara qu'il le rendoit & qu'il attendoit la décision du peuple pour sçavoir laquelle des deux dignités il accepteroit ou celle d'*Abbé* ou de celle de *Seigneur*. Il fut

 REPUBLIQUE
DE GENES.

1318.

 1319.

 1323.

 1331.

 BOCCANEGRA
premier Doge
de Gènes.

1339.

(2) Il étoit de même famille que Guillaume Boccanegra pour lequel on avoit créé quatre-vingt ans auparavant la dignité de Capitaine du peuple.

REPUBLIQUE
DE GENES.

1347.

de nouveau proclamé Seigneur & Doge , & on lui remit toute l'autorité souveraine à laquelle les deux Capitaines furent obligés de renoncer.

La conduite de Boccanegra lui attira l'estime & l'amitié des Génois ; mais les familles qui jusqu'alors avoient eu part au gouvernement , virent d'un œil jaloux la puissance du Doge. Il se forma diverses conspirations qui furent toutes étouffées dès leur naissance. Il fut cependant obligé de succomber à la fin , & d'abdiquer volontairement pour tâcher de faire renaître la bonne intelligence entre les Citoyens , & satisfaire les mécontents qui avoient marché contre Gènes. Il avoit gouverné pendant cinq ans avec beaucoup de gloire , & la République lui avoit obligation de la conquête de Final , de Varigotti & de Cervo qu'il avoit enlevées au Marquis de Final. Cette démarche de Boccanegra qui faisoit connoître combien il étoit zélé pour le bonheur de ses concitoyens , servit en même temps à dévoiler les mauvaises intentions de ceux qui avoient demandé sa démission. Après la retraite du Doge on proposa aux mécontents qui étoient hors de la ville d'y rentrer aux conditions qu'ils resteroient tranquilles ; mais les chefs des rebelles déclarèrent qu'ils ne vouloient y rentrer que les armes à la main. Cette réponse découvrit leur mauvaise volonté , & fit voir qu'on s'étoit trop précipité. On délibéra sur le parti qu'on devoit prendre , & l'on convint de créer un nouveau Doge qui fut Jean de Motta , Citoyen capable à tous égards de remplir ce poste. Il ne put cependant empêcher les troubles qui s'élevèrent peu de temps après , & dans lesquels la noblesse & le peuple l'emportèrent alternativement. Enfin il y eut un accommodement par le moyen duquel les mécontents furent reçus dans la ville à l'exception d'un petit nombre. Ces exilés réfugiés à Roccabruna & à Monaco dont les Grimaldi étoient les maîtres depuis environ quinze ans , y rassemblerent indistinctement toutes sortes de personnes , & firent des courses le long des côtes. Ils équipèrent même une flotte sur laquelle il y avoit plus de dix mille hommes. On fit en diligence les préparatifs nécessaires pour repousser un ennemi qui pouvoit devenir dangereux. Les exilés n'osant s'exposer aux attaques des troupes de la République , se rendirent en France où ils entrèrent au service de Philippe de Valois qui étoit alors en guerre avec le Roi d'Angleterre.

1350.

La tranquillité parut enfin rétablie par les soins du Doge , dont la République fut privée après qu'il l'eut gouvernée pendant sept ans. Il mourut très-pauvre , quoiqu'il eût été à la tête d'un des plus riches Etats de l'Italie. Il se forma plusieurs partis au sujet de l'élection de son successeur ; mais les suffrages se réunirent en faveur de Jean de Valenti , qui partagea les emplois entre les Nobles & les Pebeïens. Une nouvelle guerre contre les Vénitiens ne fut pas capable d'empêcher les dissensions domestiques , qui avoient été causées par les Guelfes & les Gibelins. Elles ne furent terminées que par la démission du Doge qui , pour satisfaire ses concitoyens , remit la souveraine autorité entre les mains de Jean Visconti , Archevêque de Milan.

1353.

Ce Prince étant mort , ses neveux qui lui succéderent héritèrent de la souveraineté de Gènes. Ils n'en furent pas long-temps possesseurs , & les Génois toujours inconstans , chassèrent les Officiers de ces Princes , & ne voulurent

voulurent plus reconnoître leur autorité. Boccanegra , qui douze ans auparavant avoit abdiqué avec tant d'apparence de modération , étoit l'auteur de ce complot. Il le comporta avec tant d'adresse , qu'il fut nommé Doge pour la seconde fois. A peine fut-il revêtu de cette dignité , qu'il bannit de la ville les plus puissans d'entre les citoyens , soit de la noblesse , soit du peuple. Pour se garantir des entreprises des Visconti , il fit une ligue avec le Marquis de Montferrat leur plus grand ennemi. Il songea ensuite à rétablir la tranquillité , & les sages précautions qu'il prit à ce sujet eurent l'effet qu'il en avoit attendu. L'avantage que la patrie retiroit de son gouvernement n'empêcha pas ses ennemis de former contre lui différentes conspirations dont il fut enfin la victime. Il mourut empoisonné après avoir gouverné la République pendant sept ans.

On lui donna pour successeur Gabriel Adorno qui étoit de famille Plebeienne & de la faction des Gibelins. Uniquement porté pour le peuple , il le laissa en possession des honneurs & des différentes Magistratures dont les Nobles furent privés. Son gouvernement fut rempli de troubles qui furent excités par les bannis. Ils mirent dans leurs intérêts les Visconti & le Marquis de Final , & secondés de leurs troupes , ils s'avancèrent vers Gènes tandis que Leonard Montaldo tâchoit de soulever le peuple contre le Doge. Ce Seigneur fut d'abord assez heureux pour rendre inutiles les efforts de ses ennemis ; mais enfin il succomba , & le peuple las de son administration le déposa , & mit à sa place Dominique Fregose , qui étoit pareillement de la faction des Gibelins.

Ce fut pendant les premières années qu'il gouverna la République que les Genoïs firent une expédition en Chypre. La préséance que le Roi de cette île avoit accordée aux Vénitiens sur les Genoïs , porta ces derniers à se venger. Une nombreuse flotte fut envoyée pour attaquer le royaume de Chypre , & les ravages qu'elle y fit , forcerent le Roi d'accepter la paix aux conditions qu'il payeroit un tribut annuel. Cette guerre fut suivie d'une autre contre les Vénitiens , au sujet de l'île de Tenedos (3). Cependant des citoyens mal intentionnés ne cessoient de causer des désordres dans la ville. Antoine Adorno & Nicolas Guarco souleverent le peuple contre le Doge qui fut mis en prison , quoiqu'on n'eût aucun reproche légitime à lui faire. Adorno fut mis à sa place , & quelques heures après on substitua à celui-ci Guarco qui l'avoit secondé dans ses desseins ambitieux. Ce nouveau Doge après avoir banni de Gènes la famille des Fregoses , voulut que les emplois fussent partagés entre le peuple & la noblesse.

Guarco ne fut pas plus tranquille dans la possession de sa dignité que l'avoient été ses prédécesseurs. Adorno & les autres citoyens qui avoient quelques prétentions , excitèrent une violente sédition que le Doge ne put venir à bout d'apaiser , & qui le mit dans la nécessité de se retirer à Final. Les troubles ne cessèrent cependant pas ; ils étoient entretenus par l'ambition de ceux qui espiroient profiter des circonstances pour s'emparer de la souveraine autorité. Leonard Montaldo l'emporta enfin sur tous ses concurrents , & fut reconnu par tout le peuple. Il ne posséda pas long-temps cette dignité , étant mort de maladie l'année suivante.

(3) On en a parlé dans l'histoire de Venise.

1363.

1371.

1374.

1378.

1390.

Antoine Adorno fut élu pour la seconde fois. Digne par ses talens du poste qu'il occupoit, il ne put fixer l'inconstance des Genoïs. Diverses confédérations qui s'étoient formées contre sa personne, lui firent connoître la mauvaïse intention de ses concitoyens, & le porterent à renoncer à sa dignité. Sacrifiant alors sa propre sûreté à son ambition, il se retira à Savone. Sa retraite obligea les Genoïs de créer un nouveau Doge, & le choix tomba sur Jacques Fregose fils de Dominique, homme d'un caractère doux, qui aimoit beaucoup la tranquillité, & qui par conséquent étoit peu propre à remplir une place si enviée. Adorno informé de cette élection demanda à être reçu dans la ville en qualité de simple particulier. On ne jugea pas à propos de lui accorder ce qu'il demandoit, & ce refus lui fit prendre le parti d'entrer dans la ville avec des gens armés, & de contraindre le Doge à lui céder sa place. Cette violence attira de nouveaux ennemis au Doge, & lui suscita bien des embarras. Toutes les précautions qu'il crut devoir prendre pour se garantir de leurs intrigues, ne purent le mettre à couvert de la conjuration d'Antoine Montaldo, qui s'étant introduit dans la ville à la tête d'un grand nombre de troupes se fit reconnoître Doge au préjudice d'Adorno.

1393.

Les factions continuelles des citoyens l'empêchèrent de rester tranquille possesseur de cette dignité, & bien-tôt il se présenta divers concurrens qui le forcèrent d'abdiquer. Fregose & Promontorio se firent successivement proclamer Doges; mais le peuple mécontent de ces élections tumultueuses, nomma douze Commissaires pour travailler à rétablir la tranquillité. Comme on ne pouvoit s'accorder sur le parti qu'il étoit à propos de prendre, les douze Commissaires proclamèrent Doge seulement pour une année François Justiniano. Les entreprises d'Adorno firent bien-tôt connoître au Doge qu'il n'étoit pas en état de remédier à tant de maux: ce qui le détermina à renoncer à sa dignité. Gènes sans Chef, se trouva dans une horrible confusion, & représentoit l'image d'une ville prise d'assaut. Chaque faction soutenue par des troupes ou par le peuple, se livroit de continuel combats, & cherchoit à obtenir par la force le pouvoir de tyranniser ses citoyens. Adorno chassé de la ville, on procéda à l'élection d'un Doge, & le choix tomba sur Antoine Montaldo, qui se retira l'année suivante, après avoir donné des marques de sa clémence à l'égard de ceux qui avoient conspiré contre lui. On nomma pour son successeur Nicolas Zaoglio que de nouvelles conjurations obligèrent d'abdiquer peu de temps après.

Antoine Guarco qui trouva moyen de se faire élire en sa place, ne jouit pas tranquillement de sa nouvelle dignité. Luc de Fiesque, Antoine Montaldo, Antoine Adorno, & Zaoglio se mirent à la tête de leurs factions, & occasionnèrent de nouveaux désordres. Le Doge obligé de céder aux circonstances, se refugia secrètement à Savone. Sa retraite ne mit point fin aux troubles, & les Gibelins, partisans d'Adorno, attaquèrent les Guelfes qui étoient dans les intérêts des Fiesques. Les Gibelins restèrent les maîtres, & Montaldo fut le seul rival qu'Adorno eût à redouter. Plus adroit & plus rusé que ce citoyen, il le fit bien-tôt tomber dans le piège qu'il lui tendoit. Il sut l'engager habilement à renoncer à ses prétentions, & ayant assemblé le peuple, ils déclarèrent publiquement qu'ils étoient résolus de

sacrifier leur ambition à la tranquillité de l'Etat. On fut surpris & en même-temps touché du discours d'Adorno. Ses partisans profitant des dispositions où l'on étoit à son égard, le firent créer Doge. Montaldo irrité d'avoir été le jouet de son rival, résolut de s'en venger. Il s'adressa pour cet effet au Duc de Milan, qui lui fournit tous les secours nécessaires pour l'exécution de ses desseins. Les avantages que le Doge remporta sur lui, ne l'empêchèrent pas de considérer qu'il seroit enfin obligé de succomber pour rompre les mesures de son ennemi, il proposa aux Genoïs de se mettre sous la protection de la France.

Charles VI. qui étoit alors sur le trône, accepta les propositions des Genoïs aux conditions suivantes. » Qu'ils reconnoitroient le Roi de France » pour leur souverain, & lui prêteroiént obéissance, sauf les droits de » l'empire s'il en existoit : que le Roi enverroit à Gènes un Gouverneur » François pour régir l'Etat conformément aux loix de la République, & » conjointement avec un Conseil que les Genoïs nommeroient, & qui se- » roit composé également de nobles, de Plébéïens, de Gibelins, de Guelfes, » mais dont le chef seroit nécessairement de la faction Gibeline : Qu'en » l'absence du Gouverneur le Conseil pourroit décider, & que ses déci- » sions auroient la même force que si le Gouverneur étoit présent : Que » le Roi ne pourroit mettre aucune taxe sur l'Etat de Gènes, ni toucher » aux anciens impôts dont le revenu appartien droit à la République : Que » tout ce qui concernoit l'Etat de Gènes seroit réglé dans le Conseil : Qu'on » remettrait au Roi dix forteresses, qui furent spécifiées dans le traité : » Que le Roi s'obligerait à faire dans l'espace de quatre mois tous les efforts » pour rétablir l'Etat de Gènes dans toutes ses possessions : Que le Roi & » les Genoïs auroient les mêmes amis & les mêmes ennemis, sauf les obli- » gations contractées par les traités précédens ; enfin que le Roi ne pourroit » disposer de la souveraineté de Gènes ni la céder à personne. »

Ces conditions furent signées le 25 d'octobre 1396, & le 27 de novembre Adorno remit solennellement aux Commissaires François les marques de sa dignité. Il fut nommé Gouverneur par *interim*, & le 18 de mars de l'année suivante il céda le Palais à Valeran de Luxembourg, & à Pierre Farnel Evêque de Meaux, que Charles VI. avoit envoyés à Gènes. Adorno mourut peu de temps après. Cet arrangement sembloit devoir promettre aux Genoïs une tranquillité dont ils étoient privés depuis si long-temps ; mais rien n'étoit capable d'arrêter la source des troubles. Les divisions continuelles entre les Guelfes & les Gibelins, se renouvelèrent & causèrent des défordres affreux. On en vint aux mains à diverses reprises, & Gènes se vit souvent inondée du sang de ses propres citoyens. Montaldo & Guarco étoient à la tête des Gibelins, & Ceva d'Oria s'étoit déclaré le Chef des Guelfes. Valeran de Luxembourg étoit sorti de Gènes dès l'année précédente, à cause de la peste dont la ville étoit affligée. L'Evêque de Meaux effrayé à la vue de ces guerres civiles, prit le parti de se retirer à Savone, d'où il repassa en France. Les Genoïs abandonnés à eux-mêmes se portèrent à de nouveaux excès de fureur, qui parurent enfin calmés à l'arrivée de Nicolas Calvi, que la Cour de France avoit envoyé en qualité de Gouverneur.

 REPUBLIQUE
DE GENES.

 Les Genoïs
se donnent à
Charles VI.

1396.

1398.

1399.

Ce calme ne fut pas de longue durée : Les Plebeïens mécontents des égards qu'on avoit pour les Nobles, prirent les armes & se soulevèrent contre le Gouverneur. Trop foible pour le poste qu'on lui avoit confié, il se retira à Savone. Les Genoïs nommerent alors Baptiste Boccanegra pour commander au nom du Roi de France, vers lequel ils députerent pour lui faire des excuses de ce qui s'étoit passé, & lui demander un nouveau Gouverneur. La Cour nomma le célèbre Maréchal de Boucicaud, & le fit précéder par Montclair & Renaud Olivier. Ces deux Seigneurs furent mal reçus à Gènes, & l'on refusa de reconnoître leur autorité. Luzardo fut chargé de l'administration des affaires ; mais de nouvelles dissensions le forcerent bien-tôt à se démettre.

1401.

Boucicaud étant arrivé à Milan, les plus distingués des Genoïs allèrent le trouver pour l'assurer de leurs bonnes intentions, & demander grace pour ceux qui avoient soulevé le peuple contre les Officiers de France. L'air froid avec lequel Boucicaud les reçut, leur apprit bien-tôt ce qu'ils avoient à craindre. Tout le peuple cependant s'empresse d'aller au-devant de lui ; mais tant de soumission ne fut pas capable de le toucher, & à peine eut-il pris possession de son gouvernement, qu'il condamna Boccanegra & Luzardo à perdre la tête. Le grand nombre de troupes dont il étoit accompagné, retint la populace & l'empêcha de faire aucun mouvement. Boccanegra eut la tête tranchée, malgré la résistance qu'il fit pour se défendre. Le peuple ne put s'empêcher de murmurer ; ce qui obligea les soldats à se tenir sur leurs gardes. Pendant qu'ils étoient attentifs aux différens mouvemens du peuple, Luzardo se jeta en bas de l'échaffaut, & se sauva à la faveur de la foule. Boucicaud irrité de l'évasion de ce prisonnier, fit punir de mort l'Officier Genoïs à qui il en avoit confié la garde. Cet exemple de sévérité inspira tant de terreur aux Genoïs, qu'ils n'osèrent même se plaindre hautement. Le Gouverneur pour couper la racine des divisions continuelles qui avoient causé tant de maux à l'Etat, contraignit les citoyens d'apporter toutes leurs armes au palais, rasa tous les petits forts que les factieux avoient élevés, défendit sous de grosses peines de se donner les noms de Guelfes ou de Gibelins, fortifia le châtelet qui commandoit toute la ville, & punit avec la plus grande rigueur la moindre contravention à ses ordonnances.

1403.

Cette conduite étoit dure à la vérité ; mais elle paroissoit nécessaire pour rendre le calme à un peuple qui ne l'avoit jamais connu. On ne pouvoit malgré cela s'empêcher d'admettre la grandeur d'ame, l'équité, la générosité & les autres grandes qualités de ce Seigneur. Toujours avide de gloire, il n'eut pas plutôt rendu la tranquillité aux Genoïs qu'il songea à étendre leur domination. Il se rendit en personne dans l'île de Chypre, & contraignit Lusignan de lever le siège de Famagouste & de payer tous les frais de la guerre. Famagouste appartenoit légitimement aux Genoïs, & la propriété leur en avoit été confirmée par Jacques père de Janus & de Lusignan. Boucicaud après cette expédition passa en Syrie, & s'empara de Beryte qu'il saccagea. Le motif de cette entreprise étoit de venger les Genoïs qui avoient reçu quelques insultes de la part des habitans de cette place. Les Venitiens qui y faisoient un gros commerce attaquèrent la flotte de Boucicaud & tem-

portèrent quelques avantages. Boucicaud étoit résolu de pousser les choses plus loin ; mais les ordres qu'il reçut de la Cour de France l'obligèrent à rester tranquille.

REPUBLIQUE
DE GENÈS.

Cependant Luzzardo avoit formé un parti considérable & il s'étoit rendu maître de Safello d'où il prit le chemin d'Arenzano. Cette tentative ne lui réussit point : sa petite armée fut défaite, & il fut même fait prisonnier. Il fut assez heureux pour échapper à ce nouveau danger, & alla chercher un asyle dans le Montferrat. Boucicaud trouva moyen de tenir pendant huit ans les Genoïs sous le joug qu'il leur avoit imposé. La crainte les retenoit ; mais elle ne les empêchoit pas de soupirer après leur ancienne liberté. Boucicaud se laissa surprendre par les apparences, & l'intérêt qu'il prit à la gloire de sa Patrie lui fit perdre Gènes, & le Milanès dont il fit l'acquisition pour la France.

Pendant qu'il étoit occupé dans le Milanès, les Genoïs profitèrent de son absence pour exciter un soulèvement général. Tous les François furent égorgés à la réserve des troupes qui étoient dans les forts que Boucicaud avoit fait construire. Le Marquis de Montferrat fut proclamé gouverneur & Capitaine général, avec la même autorité que les Doges avoient eue précédemment. Boucicaud après avoir fait d'inutiles efforts pour rentrer dans Gènes fut obligé d'abandonner son entreprise & de retourner en France.

1409
Les Genoïs
secouent le
joug de la
France.

La République fut moins tranquille sous le gouvernement du Marquis de Montferrat qu'elle l'avoit été sous celui de Boucicaud. Les factions des Guelfes & des Gibelins firent naître de nouvelles dissensions, qui furent à peine apaisées que les familles des Fregoses & des Adorno suscitèrent d'autres troubles. Le Marquis de Montferrat instruit de ce qui se passoit fit arrêter à Savone George Adorno, tandis que son lieutenant, qui étoit à Gènes, cherchoit à s'allier de la personne de Thomas Fregose. Cette tentative loin de réussir excita un soulèvement qui fit perdre au Marquis de Montferrat la souveraineté de Gènes. Les Partisans de Fregose ayant pris les armes, toute la ville se trouva bientôt dans une grande confusion. L'officier du Marquis de Montferrat ne se croyant point en sûreté, prit le parti de la retraite. Le Marquis crut devoir rendre la liberté à Georges Adorno pour l'opposer à la faction de Fregose. Cette démarche eut un effet contraire à celui qu'il en avoit attendu. Adorno puissant, riche & aimé de ses citoyens fut proclamé Doge, & le Marquis de Montferrat se vit contraint de consentir à évacuer l'Etat de Gènes. On lui paya cependant quatre-vingt mille écus.

Gènes délivrée d'une domination étrangère, fut bien-tôt déchirée par de nouvelles factions. Des citoyens ambitieux & ennemis de la patrie eurent pitié de honte de mettre les armes à la main des Genoïs, contre les Genoïs mêmes, & d'être la cause du sang qui fut versé pour leurs intérêts particuliers. Adorno obligé d'abdiquer eut pour successeur Barnabé Guarco que diverses conspirations forcèrent de renoncer à sa nouvelle dignité. Thomas Fregose qui fut mis à sa place ne fut pas plus tranquille, & les mêmes circonstances l'obligèrent de se démettre.

1415.

Ce fut sous le gouvernement de ce Duc qu'Alphonse V. Roi d'Aragon fit une entreprise sur l'île de Corse. Les Insulaires mécontents des Genoïs

1420.

REPUBLIQUE
DE GENES.

1421.

Le Duc de
Milan déclaré
souverain de
Gènes.

favorisèrent ce Prince & lui faciliterent les moyens de se rendre maître de Calvi. Il voulut dans la suite s'emparer de Bonifacio ; mais la flotte que le Doge envoya pour secourir la place , contaignit le roi d'Arragon de se retirer. Cette guerre étoit à peine terminée que les Genoïs se virent attaqués par un ennemi beaucoup plus dangereux. Philippe Duc de Milan qui avoit formé le dessein de se mettre en possession de la souveraineté de Gènes , arma puissamment par terre & par mer & remporta une victoire complète sur la flotte des Genoïs. Cet échec jeta la consternation dans Gènes , qui épuisée d'hommes & d'argent n'étoit pas en état de résister au Duc de Milan. Fregose faisant reflexion qu'il seroit plus prudent de céder aux circonstances , se démit volontairement , & Philippe put reconnoître souverain de Gènes. aux mêmes conditions que le Roi de France l'avoit été vingt-cinq ans auparavant.

Le Duc de Milan persuadé que l'unique moyen de mettre fin aux divisions qui régnoient depuis si long-temps entre les Genoïs étoit de les occuper au-dehors. Pour cet effet , il les engagea dans différentes guerres , dont la plus considérable fut celle de Naples. Les Guelfes cependant firent quelques mouvemens dont Fregose crut devoir profiter , & Adorno ne tarda pas à imiter son exemple. Les mécontents étoient aidés par le Marquis de Montferrat ; mais le Duc Philippe rendit pour quelque temps leurs efforts inutiles. De nouveaux mécontentemens déterminèrent enfin les Genoïs à secouer le joug , & la révolution fut si subite que le Duc ne la put prévoir. Ses troupes furent chassées des postes qu'elles occupoient & l'on reprit tous les forts dont il étoit le maître.

Le Duc de Milan fit tout ce qu'il put pour rentrer dans Gènes , & il favorisa l'ambition de quelques citoyens , dans l'esperance de s'emparer de Gènes à la faveur des troubles. En effet la ville étoit retombée dans son premier état , & la souveraine puissance se trouvoit toujours entre les mains du plus fort. On voyoit continuellement de nouveaux Doges forcés de céder à de nouvelles factions. Les Fregoses jaloux de l'autorité des Adorno résolurent de tout entreprendre pour leur enlever le souverain pouvoir. Jean Fregose s'adressa pour cet effet à Charles VII. Roi de France , & l'affaire fut négociée à Marseille. Sur ces entrefaites Fregose s'étant rendu maître de Gènes & du gouvernement , refusa de le céder aux François. Le Roi trop occupé dans son Royaume , n'étoit pas en état de se venger & d'entreprendre une guerre dans l'Italie. La mort de Jean fit place à Louis Fregose qui ne conserva pas long-temps la dignité de Doge. Pierre Fregose qu'on lui donna pour successeur se vit de même obligé de se défendre contre les entreprises des Adorno qui étoient soutenus par Alphonse Roi d'Arragon. Fregose craignant de succomber , & ne voulant pas cependant céder à ses rivaux , proposa aux Genoïs de se mettre une seconde fois sous la protection de la France. Charles VII. eut beaucoup de peine à accepter les offres des Genoïs , & ce ne fut que par complaisance pour le Duc de Calabre qu'il consentit à leur accorder ce qu'ils demandoient.

1447.

1458.

Jean d'Anjou qui avoit obtenu le gouvernement de Gènes s'étoit flatté que par ce moyen les Genoïs lui fourniroient les secours dont il avoit besoin pour conquérir le Royaume de Naples. Le Roi d'Arragon irrité de

voir à la tête de la République son plus grand ennemi, poussa avec vigueur la guerre qu'il faisoit depuis quelque temps contre les Genoïs. Aidé par les mécontents il mir le siege devant Gênes, & il se seroit rendu maître de cette place si la mort ne l'eût prévenu. Ferdinand son successeur rappella la flotte Aragonoise, & les factieux se trouvant alors abandonnés prirent le parti de la retraite.

La mort de Barnabé & de Raphaël Adorno arrivée quelque temps après celle d'Alphonse reveilla l'ambition de Pierre Fregosé. Il se repentir alors de s'être donné un maître & dès-lors il songea à trouver les moyens de forcer Jean d'Anjou à se retirer. Fregosé n'avoit cédé sa place que sur la promesse qu'on lui avoit faite de lui donner une grosse somme d'argent ; mais elle ne lui avoit pas encore été payée. Il se servit de ce prétexte pour venir à bout de ses desseins. Il commença par demander que ces sommes lui fussent remises avec celles qu'il avoit prêtes depuis à Jean d'Anjou. Sur les représentations que ce Prince lui fit qu'il n'étoit pas en état de le rembourser, il se plaignit hautement, & fit plusieurs menaces. Le Duc de Calabre qui connoissoit le caractère ambitieux de Fregosé, crut devoir prendre des précautions contre ses entreprises. Il fit sortir de Gênes toute la famille de ce citoyen. Ce nouveau sujet de plainte irrita celui-ci & le porta enfin à se déclarer ouvertement. Il mit dans son parti François Sforce alors Duc de Milan qui engagea le Roi de Naples à se liguier avec Fregosé contre les François.

Les secours d'argent qu'il reçut de ces deux Princes le mirent en état de lever quelques troupes avec lesquelles il s'avança vers Gênes. Jean d'Anjou se contenta de fortifier tous les postes de la ville & des environs, & par cette sage précaution, il rendit deux fois inutiles les efforts que Fregosé fit pour s'emparer de la ville. Ce Prince croyant n'avoir plus rien à craindre de Fregosé fit partir la flotte que les Genoïs avoient équipée en sa faveur pour aller combattre celle de Ferdinand. Fregosé profitant de cette circonstance, s'approcha de Gênes, escadala la première enceinte des murailles à dessein d'ouvrir la porte pour faire entrer le reste de ses troupes. Le Duc de Calabre ne tarda pas à paroître avec ses soldats & repoussa vivement Fregosé : ce factieux ayant trouvé moyen de s'introduire dans la ville dans l'espérance d'y trouver des partisans, fut bien étonné de ce que personne ne faisoit aucun mouvement pour lui. Il chercha alors à se sauver ; mais il fut reconnu, & on le perça de mille coups. Tel fut le succès de son entreprise.

Le Duc de Calabre voyant que tout étoit tranquille dans l'Etat de Gênes, partit pour son expédition de Naples. Son absence occasionna des troubles qui lui firent perdre la souveraineté de Gênes. Les disputes commencèrent entre la noblesse & le peuple au sujet des impôts, & des murmures on passa aux voies de fait. Sur ces entrefaites Prosper Adorno & Paul Fregosé, Archevêque de Gênes, parurent chacun à la tête de leur faction, & en vinrent aux mains à différentes reprises. Comme on craignoit de tomber sous la domination de Fregosé, on fortifia le parti d'Adorno. L'Archevêque de Gênes n'espérant plus l'emporter sur son rival, fit un accommodement avec lui, & consentit que le souverain pouvoir fût alternatif dans leurs fa-

1459.

1460.

pales factions qui troublèrent la patrie. D'un autre côté le peuple se souleva contre les Nobles. Enfin il y avoit encore un autre patri qui étoit résolu de rester sous la domination de Jean Galeas, fils aîné du dernier Duc de Milan. Ce Prince voulant faire valoir les droits de son père, envoya une puissante armée pour soumettre la ville de Gènes, où les Fiesques commettoient toutes sortes de désordres. Les Genoïs accablés de tous côtés, consentirent enfin à reconnoître la domination des Sforces.

La Duchesse de Milan qui gouvernoit sous le nom de Jean Galeas son fils, crut que l'unique moyen de conserver l'Etat de Gènes étoit de s'allier des principaux chefs des factions. Elle en avoit déjà engagé plusieurs à s'établir dans le Milanès. La puissance d'Adorno qui étoit gouverneur de Gènes lui causoit de l'inquiétude, & elle étoit résolue de le priver de ce poste éminent, & de mettre en sa place Branda de Castiglione, Evêque de Côme. Cette entreprise ne fut pas aussi facile que la Duchesse l'avoit pensée : tout le peuple étoit attaché au gouverneur, & il n'eut pas de peine à lui faire prendre les armes pour sa défense. Il fallut en venir à la force ouverte ; mais l'armée Milanoise fut entièrement défaite. Adorno délivré de cet ennemi, ne put se défendre des intrigues de Baptiste Fregose, & fut contraint de sortir de Gènes.

La Cour de Milan s'étoit flattée que Fregose ne s'empareroit du gouvernement qu'au nom de Jean Galeas. Fregose qui avoit fait un autre traité avec les Fiesques & le Roi de Naples dont il avoit reçu quelques secours, refusa de reconnoître l'autorité de Jean Galeas, & se fit élire Doge avec les cérémonies accoutumées. Il posséda cette dignité jusqu'à l'an 1483, que l'Archevêque de Gènes son oncle le contraignit de lui céder sa place qu'il possédoit alors pour la troisième fois. Les Genoïs ne furent pas plus content de son gouvernement qu'ils l'avoient été autrefois. Généralement haï de ces concitoyens, on chercha à le déposer. Informé du dessein de ses adversaires, il mit dans ses intérêts la Cour de Milan qui étoit alors gouvernée par Ludovic frère du feu Duc. Les chefs des factions voulant prévenir les effets de cette puissante alliance, soulevèrent le peuple contre lui, & il eut à peine le temps de se sauver dans le Château. Il y fut aussitôt assiégé ; mais il se défendit avec tant de vigueur qu'on ne put l'y forcer. Sur ces entre-faites les troupes Milanoises entrèrent sur le territoire de Gènes, & Branda de Castiglione se rendit dans la capitale pour traiter avec les Genoïs. Les différentes factions qui partageoient la ville, empêchoient qu'on ne se décidât promptement. On convint enfin que les Fiesques seroient conservés dans leurs biens & leur rang, & qu'ils auroient la liberté de demeurer dans la ville : Qu'Augustin Adorno seroit fait gouverneur de Gènes au nom du Duc de Milan : Que Paul Fregose se démettroit de la dignité de Doge : Qu'il auroit la permission de rester à Gènes ; mais à condition qu'il ne se mêleroit que des affaires ecclésiastiques de son Diocèse, & que les Genoïs reconnoitroient le Duc de Milan pour leur souverain aux mêmes conditions qu'ils s'étoient donnés aux Ducs ses prédécesseurs.

La souveraineté de Gènes fut confirmée à Jean Galeas par la cession que lui en fit Charles VIII., dans la même forme & aux mêmes conditions que Louis XI. l'avoit faite à François Sforce. La guerre que le Roi de France

entreprit au sujet de ses prétentions sur le Royaume de Naples, fut préjudiciable aux Genoïs, & leur pays devint le premier théâtre de cette guerre. Jean Galeas étant mort peu de temps après, Ludovic s'empara du Duché de Milan, & les Genoïs le reconnurent pour leur souverain. Ludovic & les Genoïs ne restèrent pas long-temps unis à la France. D'un côté le refus que Charles avoit fait de remettre à ces derniers Pietra-Santa & Sarzanne qu'il avoit repris sur les Florentins; de l'autre la rapidité de ses conquêtes dans le Royaume de Naples avoient porté le Duc de Milan & les Genoïs à faire contre ce Monarque une ligue avec le Pape, l'Empereur, le Roi d'Espagne & les Venitiens, pour la sûreté de leurs Etats, & la liberté de l'Italie.

Charles irrité contre les Genoïs, fit une tentative sur la capitale par le conseil des Fregoses, des Fiesques & des autres mécontents qui s'étoient joints à lui. Adorno gouverneur de Gènes pour le Duc de Milan, prit si bien ses mesures qu'il rendit inutiles les efforts des François, & remporta même sur eux un avantage considérable. Les François furent obligés d'abandonner tous les postes des deux côtés de Gènes, & ils ne purent garder que la Spezza qu'ils rendirent ensuite par le traité qui fut conclu entre Charles & Ludovic. Peu de temps après les Genoïs rentrèrent en possession de Sarzanne qu'ils achetèrent de l'Officier qui commandoit dans la place.

Louis XII. étant monté sur le trône après la mort de Charles VIII. s'empara du duché de Milan, & en conséquence l'Etat de Gènes fut obligé de reconnoître sa domination. Le Roi nomma pour Gouverneur Philippe, Comte de Ravestein. Ludovic de retour dans ses Etats, voulut engager les Genoïs à prendre son parti; mais toutes ses tentatives furent inutiles, & Gènes demeura fidèlement attachée à la France. De nouvelles querelles survenues entre le peuple & la Noblesse au sujet des charges & des honneurs, troublerent la tranquillité dont on jouissoit alors, & causerent un soulèvement général de la part du peuple. On l'apaisa en lui accordant ce qu'il demandoit, & l'on crut alors que le calme étoit rétabli. Il ne tarda pas néanmoins à se revolter: & il se divisa même en plusieurs factions, & la populace créa huit tribuns pour la commander.

Ces tribuns signalèrent leur nouvelle autorité par faire respecter leurs loix, en se faisant contre ceux qui refusoient de leur obéir. Il s'emparèrent aussi de la côte orientale de l'Etat de Gènes, dont Jean-Louis de Fiesque étoit Gouverneur pour le Roi de France. Ce Monarque irrité de cette démarche, ne jugea cependant pas à propos d'agir avec vigueur contre les rebelles, dans la crainte qu'ils ne se donnassent un nouveau Souverain. Il crut que par les voies de la douceur il viendrait facilement à bout de remettre les choses dans leur premier état; mais la populace animée par les Chefs, méprisa les ordres du Roi, se porta aux dernières extrémités, & fit même le siège de Monaco. Louis XII. envoya promptement des troupes pour secourir la place que les assiégeans abandonnerent aussi-tôt. Il ordonna en même-temps de couper les vivres à Gènes, afin de réduire plutôt les factieux. Les Tribuns de leurs côtés les empêchoient d'entrer en accommodement, & leur persuaderent de se soustraire entièrement à la domination Française. Ils se rendirent volontiers aux séductions de leurs Chefs, & ils élurent pour Doge Paul de Novi Teinturier en soie. On abbatit alors la bannière de France, & on éleva celle de l'Empire.

1498.

1499.

Le Roi déterminé à punir les murins, passa les Alpes avec le reste de son armée, & pénétra assez facilement jusques dans l'Etat de Gènes. Les rebelles effrayés de l'arrivée du Roi, se retirèrent dans la capitale, dont ils voulurent cependant défendre les approches; mais ils furent battus, & n'eurent d'autre parti à prendre que celui d'implorer la clémence du vainqueur, & de se rendre à discrétion. Le Roi entra dans la ville avec ses troupes, & après avoir reçu le serment de fidélité, il fit brûler le livre qui concernoit les conventions des Genoïs avec la France; les obligea à lui payer deux cens mille livres; fit élever un fort au Cap de Faro; augmenta les fortifications du château & des autres forts; ordonna qu'on refondroit toute la monnoye Genoïse, & qu'elle feroit dorenavant frappée au coin de France. Il déclara ensuite qu'il pardonnoit à tous les rebelles, à l'exception de soixante dont le plus grand nombre fut condamné à l'exil. Demetrius un des Chefs des murins, & Paul de Novi, eurent la tête tranchée: la tête de ce dernier fut placée sur le haut de la tour du château, & son corps coupé par morceaux, fut attaché aux portes de la ville. Les Genoïs auroient mérité un traitement plus rigoureux pour avoir massacré inhumainement un corps de troupes Françoises, qui par la capitulation avoit obtenu de sortir sain & sauf avec tous ses bagages, d'un fort qu'il avoit été contraint de rendre. Cependant toute la nation n'étoit point coupable de cette dernière révolte, & c'étoit la populace seule qui s'étoit portée aux extrémités dont nous avons parlé.

Les Genoïs sous la domination de la France, jouirent d'un repos dont ils n'avoient jamais goûté les douceurs sous leurs propres Magistrats. Ce bonheur fut troublé par les entreprises de Jules II. qui ayant dessein de chasser les François de l'Italie, voulut commencer pour leur enlever la souveraineté de Gènes. Il avoit mis dans ses intérêts les Fregoses & leurs partisans, & il étoit convenu avec eux qu'ils attaqueroient la ville du côté de la terre, tandis que sa flotte & celle des Venitiens se présenteroient dans le port de Gènes. Les François informés de ce dessein prirent de si justes mesures, que le projet échoua entierement. Le Pape ne se rebutant point, fit une nouvelle tentative dont le succès ne fut pas plus heureux. L'Officier François qui commandoit dans la place, ayant découvert que quelques citoyens mal intentionnés étoient entrés dans les intrigues du Pape, les punit avec la dernière severité.

Ces châtimens ne furent pas capables d'empêcher quelques factieux d'entrer dans les vues d'Alexandre Fregose, Evêque de Vintimille, & de chercher les moyens de soulever la nation contre les François. Le complot fut découvert, & l'Evêque de Vintimille auroit eu lieu de se repentir de son entreprise, si les révolutions arrivées peu de tems après dans le Milanès, ne l'eussent tiré de l'embarras où il étoit. La perte que les François avoient faite de la plus grande partie de ce duché & la retraite de presque toute leur armée, reveillerent des factions mal éteintes, & découragerent les partisans de cette province. On étoit d'ailleurs mécontent du Gouverneur, & les Fregoses profitant de ces conjonctures, formèrent un nouveau parti dans la ville, tandis qu'ils s'avancèrent avec un corps de troupes jusqu'à Chiavari. Ils envoyèrent alors un Hérault à Gènes pour sommer le conseil de remettre la ville entre les mains de Jean Fregose. Les Genoïs rejetterent cette

1512.

proposition, & ils étoient déterminés à demeurer fidèles à la France; mais ils n'avoient pas assez de forces pour résister à leurs ennemis. Le Gouverneur craignait alors que le peuple ne se soulevât contre lui, sortit de Gènes, & facilita par ce moyen l'entreprise de Jean Fregose. En effet trois jours après, ce citoyen se présenta devant la ville & les portes lui furent ouvertes par ceux de sa faction qui leverent le masque. Sur ces entrefaites Pierre Fregose se rendit à Gènes, & demanda que la ville lui fût remise. Les Genois appréhendant que cette concurrence n'excitât quelque trouble, élurent pour Doge Jean Fregose. A peine fut-il revêtu du souverain pouvoir, qu'il attaqua le château, & força le Commandant à capituler.

1513.

Le fort de la Lanterne fut ensuite attaqué; mais les secours qu'on trouva moyen d'y jeter, mirent la place en état de soutenir long-tems. Cependant les affaires des François se rétablirent en Italie, & l'approche d'une armée causa beaucoup d'inquiétude au nouveau Doge. Les Fiesques & les Adorno ne virent pas plutôt paroître la flotte François, qu'ils s'avancèrent dans la vallée de Polsevera avec quatre mille hommes. Après avoir battu les troupes du Doge, ils firent lever le siège du fort de la Lanterne, & entrèrent dans Gènes que le Doge avoit abandonnée. Antoine Adorno fut alors reconnu Gouverneur au nom de Louis XII. Gènes étoit rentrée sous la domination de ce Prince, & le Milanès étoit presque entièrement reconquis, lorsque la défaite des François à Novare leur fit perdre de si grands avantages. Adorno abandonné des François se vit dans la nécessité de sortir de Gènes. Octavien Fregose qui fut aussitôt proclamé Duc, attaqua les François qui étoient toujours dans le fort de la Lanterne. Pendant qu'il étoit occupé à ce siège, les Fiesques & les Adorno tentèrent de dépouiller le Doge. Ils s'introduisirent même dans la ville à la tête de quelques troupes, & firent tout ce qu'ils purent pour se rendre maîtres du palais. La valeur d'Octavien fit échouer leurs projets, & les deux Chefs de cette entreprise ayant été arrêtés, furent mis en prison où ils restèrent quelques mois.

1515.

1522.

François I. étant monté sur le trône après la mort de Louis XII. forma le projet de s'emparer du Milanès. Ses desseins obligèrent l'Empereur, & le Roi d'Espagne de faire une ligue dans laquelle entrèrent le Duc de Milan & les Suisses. On voulut y engager Octavien Fregose; mais la haine qu'il portoit au Duc de Milan, l'emporta sur l'animosité qu'il avoit toujours faite paroître contre les François. Il fit rentrer Gènes sous la domination du Roi, qui lui donna le gouvernement de cette République.

François I. ayant perdu le Milanès qu'il avoit conquis avec tant de facilité, la ville de Gènes se trouva exposée aux entreprises de l'Empereur. Ce Monarque mit le siège devant cette ville qui se défendit long-tems; mais pendant qu'elle déliberoit sur le parti qu'elle devoit prendre, elle fut prise d'assaut le 30 de mai & mise au pillage. Octavien Fregose fut fait prisonnier, & il mourut quelques jours après. Antoine Adorno fut alors reconnu Doge. Les François se rendirent maîtres une seconde fois de la côte occidentale de l'Etat de Gènes, qu'ils furent obligés d'évacuer après la bataille de Pavie où François I. fut fait prisonnier. Ce Monarque ayant recouvré sa liberté en conséquence du traité de Madrid, entra dans la ligue qui s'étoit formée contre l'Empereur. La flotte des alliés s'étant emparée de Sa-

vone & des deux côtes de l'Etat de Gènes, ferra de si près la ville qu'elle fut obligée de capituler. Le Doge qui s'étoit renfermé dans le château n'y résista pas long-tems, & tout fut soumis aux François.

Le Roi nomma pour Gouverneur Theodore Trivulce, ce qui causa quelque chagrin à d'Oria, qui prétendoit à cette place par les services qu'il avoit rendus pendant le siège de Gènes. Quelques autres sujets de mécontentemens le déterminèrent à passer au service de l'Empereur, & à former le projet d'enlever Gènes au Roi de France. Les Genoïis paroissoient indisposés contre ce Prince, qui refusoit de leur remettre Savone comme il l'avoit promis. D'Oria se servit de cette circonstance pour achever d'aigrir les esprits, & ses discours firent tant d'impression sur les Genoïis, qu'ils consentirent à secouer le joug des François. Tout sembloit favoriser les desseins de d'Oria: le Gouverneur s'étoit absenté de la ville à cause de la contagion qui y regnoit, & la plus grande partie de la garnison en étoit sortie pour la même raison. Trivulce qui soupçonnoit quelque complot, se retira dans le château, & Barbesieux qui étoit dans le port avec ses galeres, se retira à Savone à l'approche de la flotte de d'Oria. Ce Général ne trouvant point de résistance, fit débarquer ses troupes, & se rendit maître de la ville sans effusion de sang.

D'Oria ayant assemblé les Genoïis, les assura qu'il n'avoit eu d'autre but que leur liberté, & qu'ils pouvoient travailler maintenant à donner à leur gouvernement la forme qu'ils jugeroient nécessaire au bien de l'Etat. On nomma douze Commissaires pour reformer l'ancienne constitution de la République, & on leur confia en même-tems le gouvernement de l'Etat. On envoya ensuite les députés vers l'Empereur, pour le supplier de ratifier la promesse qu'il avoit faite à d'Oria de protéger les Genoïis. On en dépêcha d'autres au Roi de France pour s'excuser autant qu'il étoit possible sur cette révolution. Comme on craignoit que les excuses ne fussent mal reçues, on jugea à propos de lever des troupes & de se mettre en état de défense. Cependant on força les François à évacuer le château où ils étoient, & l'on se rendit maître de Savone dont on démolit les fortifications.

On s'appliqua ensuite à former le plan du nouveau gouvernement. Comme on étoit résolu de couper la racine aux divisions qui régnoient depuis si long-tems entre les Nobles & les Plebeïens, les marchands & les artisans, les Gibelins & les Guelfes, & sur-tout entre les Fregoses & les Adorno, on confondit tous ces noms & toutes ces factions. « On fit un » état de toutes les familles tant nobles que plebeïennes qui avoient six » maisons dans Gènes, & l'on n'en trouva que vingt-huit. On eut soin » de rejeter de cet état les Adorno & les Fregoses, qui avec le reste des » citoyens de quelque considération furent aggrégés à ces familles. Dans » cette distribution on porta indifféremment sous le titre de la même » famille, des nobles, des plebeïens, des partisans de Fregose ou d'Adorno, des Guelfes ou des Gibelins; & en abolissant toutes distinctions » entr'eux; on déclara, nobles les vingt-huit familles & tous ceux qu'on » venoit d'y aggréger. On se réserva le droit d'y associer dix personnes » chaque année. Sans avoir égard aux loix qui ordonnoient que le Doge » seroit de l'ordre du peuple & de la faction Gibeline; que les charges

REPUBLIQUE
DE GENES.

1527.

1528.

Nouvelle forme du gouvernement.

REPUBLIQUE
DE GENES.

seroient partagées également entre le peuple & les nobles, les Gibelins & les Guelfes, on statua que le Doge & les Magistrats pourroient être tirés indifféremment des vingt-huit familles qu'on venoit de former. Quant au reste des citoyens qui ne composoient que le petit peuple, il fut exclu du Gouvernement. Il fut décidé que l'on éliroit un Doge tous les deux ans pour régir l'Etat avec huit Gouverneurs & un Conseil composé de quatre cens personnes.

Aussi-tôt que ces nouveaux réglemens eurent été faits on nomma pour Doge Hubert Cathaneo Lazaro. André d'Oria auroit eu tous les suffrages s'il n'eût alors été occupé à commander la flotte de l'Empereur. Les Genois qui lui avoient tant d'obligation lui élevèrent une statue. Le Roi de France fut fort irrité lorsqu'il apprit la défection des Genois ; mais il n'étoit pas alors en état de les attaquer. Les tentatives que les Fregoses firent en sa faveur n'eurent aucun succès, & les citoyens qui avoient voulu les seconder, furent punis de mort. Gènes fut enfin délivrée de la crainte qu'elle avoit des armes de France par la trêve qui fut conclue en 1537 entre l'Empereur & François I. & dans laquelle les Genois furent compris. La paix qui fut signée à Crepi entre ces deux Monarques acheva de tranquilliser les Genois.

1537.

1544.

1545.
Conjuration du
Comte de Fiesque.

Le repos dont la République jouissoit fut troublé par cette fameuse conjuration des Fiesques qui pensa renverser la forme de l'Etat. Jean-Louis de Fiesque Comte de Lavagna ne put voir sans jalousie les honneurs que la République rendoit à André d'Oria, & la puissance de cette famille. Il crut ne pouvoir abaisser l'autorité & le crédit de ce citoyen sans détruire en même-temps la République : ce qui le porta à former le projet de se rendre maître de Gènes. On prétend qu'il fut soutenu dans ce dessein par François I. & Paul III. qui étoient mécontents d'André d'Oria, & qui cherchoient à détacher les Genois des intérêts de l'Empereur auquel ils étoient entièrement dévoués depuis la dernière révolution. Les intentions de Fiesque ne s'accordoient cependant pas avec celles de la France qui se flattoit par ce moyen de faire rentrer Gènes sous sa domination. Fiesque au contraire étoit bien aise d'être indépendant & de gouverner seul ses citoyens. En conséquence il refusa les secours qu'on lui offroit, & flatté par quelques amis imprudens il crut pouvoir avec le secours de ses partisans exécuter un si vaste projet. Il s'attacha par sa douceur affectée, ses richesses, sa libéralité à gagner le peuple & les artisans. Afin de mieux cacher son dessein il déclara qu'il étoit résolu d'armer une galere en course contre les Turcs. On ne fut donc point étonné de le voir former ses vassaux aux exercices militaires, & de ce qu'il faisoit transporter beaucoup d'armes dans sa maison.

1547.

Fiesque n'avoit encore mis dans sa confidence que trois de ses amis & ses ses deux freres. Il pouvoit compter sur leur secret ; mais les ouvertures qu'il en avoit faites à la Cour de France & au Duc de Plaisance firent bien-tôt transpirer ses dessein criminels. André d'Oria en fut averti, & cependant il négligea de prévenir le malheur qui le menaçoit en même-temps que la République. Tout paroissoit favoriser l'entreprise de Fiesque, & ce citoyen croyant qu'il étoit temps de frapper le coup qu'il avoit résolu de porter, demanda la permission de sortir sa galere du port, André d'Oria &

Jeannetin d'Oria son parent toujours persuadé que Fiesque n'étoit pas capable de former des complots, consentirent volontiers à la demande de ce factieux. Fiesque animé par la sécurité de ses adversaires invita tous ses amis à se rendre le soir à sa maison sous prétexte de leur donner un grand repas. Lorsqu'ils y furent tous assemblés il leur annonça qu'il étoit résolu de délivrer les Genoïs de la tyrannie des nobles, & qu'il avoit comploté sur le bras de ses amis pour la réussite de cette conjuration. Il leur déclara en même-temps que c'étoit cette nuit même que ce projet devoit s'exécuter. La plupart furent effrayés du discours de Fiesque; mais comme chacun craignoit que le plus grand nombre de ceux qui étoient présens ne fussent dans les intérêts de Fiesque, on dissimula ses véritables sentimens, & l'on promit de le seconder. On convint donc alors qu'au premier coup de canon qui se tireroit à bord de la galere de Fiesque, on s'empareroit de celle de d'Oria, pendant que Jerome & Ottobon freres de Fiesque se rendroient maîtres de deux portes de la ville: qu'on égorgeroit les d'Oria, & qu'on forceroit le palais. En effet, à peine le coup de canon se fit-il entendre que les conjurés exécutèrent avec succès les ordres qu'on avoit donnés, & Gènes alloit tomber au pouvoir de Jean-Louis de Fiesque sans un accident qui le priva de la vie, & délivra Gènes d'un citoyen si dangereux. Fiesque qui avoit couru sur le port en criant *liberté* avoit réveillé les soldats qui répondirent à son cri. Dans l'appréhension qu'ils ne brisassent leurs chaînes, & qu'ils ne cherchassent à se sauver, il voulut passer dans une galere pour arrêter le tumulte. La planche qui y conduisoit étant tombée dans l'eau Fiesque tomba en même temps, & le poids de ses armes l'empêchant de s'aider il fut noyé sans qu'on s'en apperçût. Cependant les conjurés qui le cherchoient découvrirent le malheur qui lui étoit arrivé. Jérôme de Fiesque son frere prit aussi-tôt sa place; mais les conjurés qui n'avoient pas beaucoup de confiance en lui ne tarderent pas à l'abandonner: ce qui l'obligea de se retirer. On parla alors d'accommodement, & l'on convint que les factieux mettroient bas les armes, & qu'on leur accorderoit un pardon général. Ainsi fut terminée cette conspiration dont les suites auroient été si funestes à l'Etat. André d'Oria échappa à la fureur de ses ennemis; il n'y eut que Jeannetin qui en fut la victime.

Jérôme de Fiesque ne croyant pas devoir compter sur le pardon qui lui avoit été accordé forma de nouvelles entreprises. Ses démarches engagèrent le Senat à sevir contre les coupables & à faire raser toutes les maisons qui appartenoient aux Fiesques. On commanda en même-temps des troupes pour faire le siege de Montobio, où Jérôme s'étoit retiré. On pressa si fort la place que Fiesque n'eut d'autre parti à prendre que celui de se rendre à discrétion. Les conjurés qui y étoient enfermés furent condamnés les uns à la mort, les autres au bannissement. A l'égard de Jérôme de Fiesque, on instruisit son procès & il eut la tête tranchée. Ottobon son frere se sauva en France; mais huit ans après il tomba entre les mains d'André d'Oria qui le fit mourir: action qui ternit la gloire de ce grand homme. Il ne restoit plus que Scipion de Fiesque qui fut enveloppé dans les malheurs de sa famille. Ses biens furent confisqués & il fut défendu à lui & à ses descendans jusqu'à la cinquième génération de rentrer dans Gènes. Jules Cibo frere d'E-

DUCHÉ DE
MODÈNE.

leonor femme du Comte de Fiefque voulut peu de temps après susciter de nouveaux troubles aux Genoïs. Son intrigue fut découverte & il fut puni de mort. Ces exemples de sévérité n'empêchèrent pas quelques autres citoyens d'entreprendre de remettre Gênes sous la domination de la France. On eut connoissance de leur trahison, & le Senat leur fit perdre la vie dans les supplices.

* Révolution en
Corse en faveur
des François.

1553.

Les Genoïs étoient alors entièrement attachés aux intérêts de l'Empereur par le conseil de d'Oria. La guerre que ce Prince eut avec Henri II. leur donna de l'occupation. Le Roi de France offensé de ce que loin de garder la neutralité ils fournissoient de l'argent à l'Empereur, résolut de s'en venger. Le Marquis de Termes qui commandoit les troupes Françoises en Toscane, informé de la négligence avec laquelle l'île de Corse étoit gardée, prit la résolution d'y faire une descente. Il avoit déjà mis dans son parti plusieurs habitans de cette île ; & il avoit même dans son armée un grand nombre de Corfès de distinction, parmi lesquels se trouvoit le célèbre Sampietro de la Basilica Seigneur d'Ornano. Il étoit de basse naissance ; mais il s'étoit élevé par son mérite, & passoit pour un des plus grands Capitaines de son siècle. Il étoit irrité contre les Genoïs qui avoient voulu le perdre à cause de son attachement pour la France. Ces motifs le portant à la vengeance il travailla à engager les Corfès à se déclarer pour Henri.

Le Marquis de Termes comptant sur les intelligences qu'il avoit dans l'île de Corse, fit débarquer les troupes & marcha vers la Baltie, dont il se rendit maître. Ajacio & Bonifacio eurent bien-tôt le même sort, & presque toute l'île se trouva au pouvoir des François, qui furent aidés dans cette entreprise par la flotte Ottomane qui étoit aux ordres de Dragut Rais. Les Corfès exercèrent en cette occasion toutes sortes de cruautés à l'égard des Genoïs, qui pour éviter leur fureur furent obligés d'avoir recours aux François. Cependant le Senat fit équiper une flotte considérable dont il donna le commandement à André d'Oria. Augustin Spinola son Lieutenant, étant débarqué avec trois mille hommes près de Calvi, obligea les François à lever le siège de cette place. D'Oria ne tarda pas à arriver avec le reste de la flotte ; & toutes les troupes s'étant rassemblées, formèrent un corps de douze mille hommes. Ce Général pendant qu'il employoit la douceur pour ramener les Corfès, fit attaquer San-Fiorenzo & tâcha de reprendre diverses places dont les François s'étoient emparés.

Les avantages des Genoïs firent perdre au Marquis de Termes un grand nombre de ses Partisans. La légèreté ordinaire de ces Insulaires les faisoit passer tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, & on ne pouvoit gueres compter sur eux. Le Marquis de Termes avoit résolu de secourir San-Fiorenzo, mais les secours qu'il reçut de France n'étant pas assez considérables, il ne put exécuter son entreprise, & la place fut contrainte de capituler. D'Oria qui avoit perdu la plus grande partie de ses troupes par les maladies, resta tranquille quelque temps. Dans l'espérance de ramener les Corfès à la soumission, il publia une amnistie pour tous ceux qui tenoient dans le devoir avant un temps marqué. Plusieurs en profitèrent ; mais

mais un grand nombre devenus plus hardis par l'impunité de leur révolte, repassèrent du côté des François. L'approche de la flotte Ottomane sur la côte d'Italie, obligea l'Empereur de rappeler d'Oria qui étoit toujours au service de ce Monarque. La retraite du Général Genoïs devint funeste à la République, & les François reprirent bien-tôt la supériorité dans l'isle, dont la plus grande partie des habitans se déclara en leur faveur.

Les nouveaux secours qu'on envoya au Matquis de Tetines, le mirent en état de faire le siège de Calvi, qui fut continué par des Urins, après que ce Général eut reçu ordre de passer en Piémont. Des Urins secondé par quatre mille hommes que les Turcs débarquèrent, donna plusieurs assauts qui ne servirent qu'à relever la gloire des assiégés, & à faire connoître que la place étoit en état de résister encore quelque mois. La retraite des Turcs qui craignoient de s'exposer plus long-temps sur la mer à cause de la mauvaise saison, & la vigoureuse résistance des habitans de Calvi obligèrent le Général François de se retirer à Ajaccio. Ces mauvais succès avoient porté les Corfès à abandonner le parti des François: Sampietro trouva moyen de les regagner, & il ne resta plus aux Genoïs dans toute l'isle, que la Baïe & Calvi. La trêve qui fut conclue entre Chatlequint & le Roi de France, ne suspendit que pour quelques temps les hostilités dans l'isle de Corse. Elles recommencèrent bien-tôt, mais il ne se passa rien de considérable.

La qualité de Viceroi de Corse que Henri II. accorda à des Urins, piqua tellement Sampietro qu'il résolut d'abandonner les intérêts de la France. On vint cependant à bout de le ramener par les promesses qu'on lui fit & qu'on ne garda point. Tant de sujets de mécontentemens l'auroient porté à traiter avec les Genoïs, s'il eût cru pouvoir le faire sans danger. Ces différentes brouilleries firent tort aux affaires des François dans l'isle de Corse où la guerre se fit avec moins d'ardeur qu'auparavant. Elle fut enfin terminée par la paix du Careau - Cambresis, en conséquence de laquelle l'isle de Corse fut restituée aux Genoïs. Une amnistie générale assura le pardon aux Corfès, & rendit pour quelque temps la tranquillité à ce peuple.

Sampietro toujours ennemi des Genoïs, n'avoit pas voulu profiter du pardon accordé à ses compatriotes, & il n'avoit cessé de solliciter Henri II. & François II. à faire de nouvelles entreprises sur cette isle. Peu satisfait de ses efforts, & mécontent de la cour de France il résolut de tenter seul d'exciter une révolte dans l'isle. Il se rendit pour cet effet en Corse où il fut joint par un grand nombre de ses partisans. Fornari qui y commandoit au nom de la République, mit à prix la tête de ce Rebelle & envoya demander de nouvelles troupes au Sénat. Cependant il marcha contre Sampietro dont le parti grossissoit tous les jours. Quelques avantages consécutifs que ce Factieux remporta sur le Général Genoïs, augmentèrent encore le nombre de ses partisans, & lui facilitèrent la conquête de quelques postes. L'arrivée d'Etienne d'Oria avec un corps de quatre mille hommes, fit d'abord changer les choses de face. Sampietro continuellement battu dans différentes rencontres, devint trop foible pour oser s'exposer à une bataille. Il prit donc le parti de fatiguer l'armée Genoïse par ses différentes manœuvres, persuadé que la faim & les autres inconvénients détruiroient bien-tôt ce corps de troupes. Ce qu'il avoit prévu arriva ; & les

Tome II.

Q o o *

REPUBLIQUE
DE GENES.

1554.

1556.

1557.

RÉPUBLIQUE
DE GÈNES.

1566.

maladies s'étant mises dans l'armée Genoïse, le Général fut obligé de suspendre les opérations de la campagne jusqu'à l'arrivée de nouveaux secours. Les hostilités recommencerent avec plus de vigueur qu'auparavant ; mais elles ne consistèrent qu'en ravages & dans la prise de quelques postes peu considérables. Sampietro ne cessoit de harceler les Genoïses sans oser en venir aux mains. Persuadé qu'il ne pouvoit venir à bout de chasser les Genoïses de la Corse sans secours étrangers, il s'adressa à la cour de France, mais il n'en put obtenir que quelques sommes d'argent, qui lui furent données par ceux qui croyoient avoir intérêt à entretenir les troubles dans la Corse. Cependant Sampietro flattoit toujours ses partisans, & leur faisoit espérer que la cour de France ne tarderoit pas à envoyer des troupes. Sur ces entretiens les Genoïses dressèrent une embuscade pour surprendre ce chef des Rebelles. Il ne put l'éviter, & il fut tué par les deux beaux-frères qui vengerent en même-temps la mort de leur sœur que Sampietro avoit étranglée par un excès de jalousie, & délivrèrent les Genoïses de leur plus redoutable ennemi. On fit en effet de grandes réjouissances à Gènes, & l'on distribua même des récompenses aux soldats qu'on avoit mis en embuscade. Alphonse son fils voulut marcher sur ses traces ; mais faisant réflexion qu'il ne viendrait jamais à bout d'affermir son autorité dans la Corse, il prit le parti de négocier un accommodement avec les Genoïses, & il entra au service de France. Ainsi furent apaisés les troubles de Corse, & cette île rentra sous la domination de la République qui pardonna aux Rebelles.

Différend entre
les anciens Nobles
et les nouveaux.

1576.

Jusqu'alors l'intérieur de Gènes avoit été assez tranquille ; mais la jalousie des anciens nobles contre les nouveaux, excita des troubles qui pensèrent avoir des suites funestes pour la République. Les anciens se plaignoient de ce que la plus grande partie des charges passoit entre les mains des nouveaux. Dans le dessein de satisfaire les premiers on fit quelques changemens au règlement de 1518. Les nouveaux qui les trouverent préjudiciables à leurs intérêts ne purent s'empêcher d'en témoigner leur mécontentement. Ces plaintes réciproques dégénérèrent bien-tôt en guerre civile, pendant laquelle les anciens nobles s'emparèrent de quelques places. Presque toute l'Europe prit part à cet événement, & les Princes qui prétendoient à la souveraineté de Gènes, aimèrent mieux qu'elle restât libre que de la voir soumise à quelqu'un d'entre eux : de sorte que chacun renonça à ce projet, soit dans la crainte de se faire des ennemis de leurs voisins, soit par la jalousie de l'aggrandissement de quelqu'un des prétendants. Ainsi l'Empereur, le Roi de France, celui d'Espagne, & le Pape travaillèrent à rétablir la bonne union entre les citoyens.

On publia une suspension d'armes, & l'on fit un nouveau règlement sur les parties du gouvernement politique qui parurent avoir besoin d'être réformées. « L'objet fut de confondre le plus qu'il seroit possible les anciens Nobles avec les nouveaux, en anéantissant tout ce qui pouvoit conserver cette distinction, & en unissant par des alliances les familles les unes aux autres : de permettre d'agréger aux corps de la noblesse les Plebeïens dont les services seroient jugés dignes de cette récompense : d'empêcher les fraudes, les brigues, les jalousies dans les élections : de laisser aux nobles seuls l'administration du souverain pouvoir ; mais de donner quelques charges aux Plebeïens, afin qu'ils eussent part aux honneurs, & les »

« attacher par ce moyen plus étroitement à l'Etat dont il font nombre.

Le calme fut alors rendu à la République , & il ne fut troublé que par la guerre que l'attachement qu'ils avoient pour l'Espagne leur attira. L'Empereur Ferdinand II. s'étant emparé du Marquisat de Zuccarello , le vendit aux Gênois. Charles Emmanuel I. Duc de Savoye voulut le répéter comme un bien qu'Emmanuel Philibert son prédécesseur avoit acheté de Scipion Carretto en 1568. Il proposa même qu'on en donnât l'investiture à Charles Barberin, frere du Pape Urbain VIII. mais les Gênois , refuserent absolument de le rendre. Louis XIII. qui avoit quelque sujet de mecontentement contre les Gênois profita de ces circonstances pour se déclarer ouvertement contre eux. Ce Prince fit avec le Duc de Savoye une ligue par laquelle il convint entre autres articles qu'ils seroient de concert la conquête de l'Etat de Gênes , & que dans le partage qui en seroit fait , le Roi auroit Gênes , toute la côte orientale , & la partie de la côte occidentale depuis Gênes jusqu'à Savone , & que le reste de l'Etat jusqu'au Comté de Nice appartiendrait au Duc de Savoye. Les Vénitiens accéderent à ce traité qui fut tenu fort secret.

Les Gênois avertis de l'orage qui les menaçoit , firent les préparatifs nécessaires pour s'opposer aux efforts de leurs ennemis , & mirent leurs places en état de défense. Ils refuserent les secours que Philippe IV. Roi d'Espagne leur offrit , & ils se crurent assez forts pour résister seuls aux troupes combinées de France & de Savoye. Jean-Jérôme d'Oria fut nommé pour commander les troupes de la République , & Charles d'Oria fut chargé du soin de défendre la Capitale. Toutes les précautions des Gênois n'étoient cependant pas suffisantes pour arrêter l'armée des alliés , qui en effet s'avança jusqu'à sept lieues de Gênes sans trouver de résistance. Elle s'empara avec la même facilité de Rocciglione , & la prise de cette place jeta une si grande consternation dans les esprits , que le Sénat même étoit résolu de rappeler la garnison de Savone , de Gavi & de Voltaggio , afin de se borner seulement à la défense de Gênes. Cette résolution n'eut point d'effet par les sages remontrances de Jérôme d'Oria. Ces deux dernières places étoient les seuls obstacles qu'on pouvoit opposer aux passages des ennemis. Le Duc de Savoye s'étant rendu maître de Voltaggio vouloir s'avancer vers Gênes sans s'arrêter à faire le siège de Gavi. Lesdiguieres qui commandoit les troupes Françoises lui ayant fait sentir le danger de laisser derrière soi une place de cette conséquence , il consentit à continuer le siège que le Général François avoit déjà commencé. Comme on se disposoit à établir des batteries , la garnison recevoit l'ordre d'évacuer la place. Le château fit plus de résistance ; mais les brèches que l'artillerie y fit obligèrent le Commandant à capituler.

Ces conquêtes mettoient alors le Duc de Savoye en état de marcher vers Gênes , & cette capitale n'auroit pu long-temps résister. Quelques sujets de brouilleries entre le Duc de Savoye & Lesdiguieres firent le salut des Gênois. Le Général François refusa de marcher , sous prétexte que le Duc de Savoye n'avoit aucune munition de bouche ni de guerre , & qu'il falloit attendre après son artillerie. Pendant qu'il étoit occupé à remplir les magasins qu'il établissoit à Gavi , il envoya le Prince de Piedinont qui s'empara de la côte occidentale de Gênes à l'exception de Savone. Les Gênois alarmés de tant de pertes se virent réduits à l'extrémité ; car ils manquoient alors

REPUBLIQUE
DE GENES.

de troupes & d'argent. Ils étoient dans la plus grande confirmation, lorsque leurs galeres chargées de grosses sommes d'argent qui leur venoient d'Espagne, arriverent heureusement dans le port. Ils ne tarderent pas à rassembler un grand nombre de soldats de différens endroits d'Italie, & il se trouva bien-tôt à Gênes quinze mille hommes de troupes réglées, sans compter les milices du pays & les compagnies bourgeoises. D'ailleurs la flotte d'Espagne, forte d'environ quarante galeres, se rendit dans le port de Gênes, où elles furent jointes par celles du Pape & du grand Duc de Toscane. Avec des forces si considérables, ils ne jugerent pas d'abord à propos de reprendre les places qu'ils avoient perdues : ils se contenterent de mettre Gênes & Savone en état de défense.

Les choses changerent alors de face, & le Duc de Savoye qui avoit eu de si grands succès, se vit bien-tôt réduit à la défensive. La flotte Françoisé avoit été obligée de se retirer, & les troubles qui agitoient la France ne permettoient pas à Louis XIII. d'envoyer des troupes en Italie. Le Duc de Savoye après quelques tentatives inutiles sur Savone se retira en Piedmont avec le reste de son armée. Les Gênois prirent alors tout ce qui leur avoit été enlevé pendant la campagne. Ils poussèrent ensuite plus loin leurs conquêtes, & s'emparèrent de quelques places qui appartenoient au Duc de Savoye. Le traité de Mousson entre la France & l'Espagne acheva de renverser les projets du Duc de Savoye. Les deux Monarques étoient convenus de faire conclure une trêve entre les Gênois & le Duc de Savoye. Ce Prince ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement, & de faire voir en même-temps qu'il ne cédoit qu'à la nécessité. En effet la trêve fut mal observée, il y eut plusieurs hostilités de part & d'autre. Une nouvelle guerre au sujet de la succession du Duc de Mantoue, occupa le Duc de Savoye, & suspendit pour quelque temps les projets qu'il avoit formés contre Gênes.

1626.

* 1627.

Conjuration
de Vachero.

1628.

Pendant qu'il étoit embarrassé dans cette guerre, un Gênois nommé Vachero lui offrit de former dans Gênes un parti considérable en sa faveur s'il vouloit le seconder. Le Duc accepta volontiers sa proposition, & dès cet instant Vachero travailla à la réussite de ses desseins. Ce citoyen homme de basse naissance avoit excité la jalousie des nobles à cause de ses grandes richesses. On l'avoit souvent insulté, & on avoit poussé les choses même jusqu'à parler de la femme d'une manière scandaleuse. Il en avoit porté ses plaintes aux Magistrats, mais elles n'avoient servi qu'à lui faire essuyer de nouveaux dégoûts. Irrité de se voir le jouet de la noblesse, il jura sa perte, & ce fut ce qui le détermina à conspirer contre la vie du Senat & des Nobles. Ce complot étoit prêt d'éclater lorsqu'il fut découvert par un nommé Radini que Vachero avoit voulu engager dans ses intrigues. Ce factieux fut arrêté avec trois de ses complices. Le Roi d'Espagne & le Duc de Savoye employèrent les prières & les menaces pour leur sauver la vie. Rien ne fut capable d'émouvoir les Gênois, & les coupables furent punis de mort. Le Duc de Savoye voulut les venger en faisant subir le même supplice à quatre des principaux Gênois qui étoient ses prisonniers ; mais il revoua bien-tôt cet ordre, qu'il n'avoit donné que dans le premier moment de la colere.

Ces nouvelles animosités n'empêcherent pas qu'on entrât en négociation.

Cependant le Duc de Savoye cherchoit à indisposer la Cour de Madrid contre les Genoïs. Tous ses efforts furent inutiles & sa mort arrivée quelque temps après délivra la République d'un ennemi dangereux. Victor-Amedée son fils & son successeur s'occupa à terminer promptement l'affaire qui concernoit la succession du Duché de Mantoue, & il consentit à faire un accommodement avec les Genoïs. On convint que la République & le Duc de Savoye se rendroient réciproquement les places & les prisonniers : que le Marquisat de Zuccarello resteroit aux Genoïs, qui payeroient au Duc cent soixante mille écus d'or en quatre termes, pour lui tenir lieu de toutes ses prétentions, &c. Les Genoïs souscrivirent volontiers à cet arrangement qui avoit été fait par la Cour de Madrid ; mais le Duc de Savoye fit quelques difficultés qui furent bien-tôt levées, & la paix fut rétablie entre les deux Etats.

Elle subsista pendant quarante années, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1671 que la Torrée, fils d'un célèbre Jurisconsulte, engagea le Duc de Savoye à favoriser un complot qu'il méditoit contre sa patrie. Le Duc de Savoye qui avoit dessein de s'emparer de Savone, accepta la proposition de la Torrée malgré les sages conseils de plusieurs Seigneurs de sa cour. En effet ce factieux perdit de dettes & de débauches, n'avoit aucun talent pour faire réussir un projet d'une telle importance, & d'ailleurs il n'avoit pas assez de crédit pour former un parti considérable dans Gènes. Il ne pouvoit donc s'adresser qu'à des gens de son espece. Celui à qui il confia son secret dans l'esperance qu'il lui faciliteroit les moyens de réussir, fit part aux Magistrats de ce qu'il venoit d'apprendre. Le Senat prit ses mesures pour parer le coup qui menaçoit la République. Comme on n'avoit pu s'assurer du Coupable, on le condamna par contumace, & sa tête fut mise à prix.

Cependant l'armée du Duc de Savoye étoit en campagne & s'approchoit de Savone ; mais le Général Piémontois ayant appris que la conjuration de la Torrée étoit découverte, crut devoir renoncer à son entreprise sur Savone, & l'armée se présenta devant Pievé, qui ouvrit ses portes à la première sommation. Ces hostilités furent suivies d'un manifeste auquel les Genoïs répondirent. Le Duc après y avoir répliqué, se disposa à continuer la guerre. Elle ne fut pas heureuse pour ce Prince, & les Genoïs remportèrent sur lui des avantages considérables. Clément IX. fit tout ce qu'il put pour rétablir l'union entre les Genoïs & le Duc de Savoye. Ce Prince qui espiroit réparer ses pertes, refusa d'entrer en accommodement. La perte de quelques places le détermina enfin à accepter la médiation du Pape & du Roi de France, & la paix fut signée en 1673.

Gènes auroit pu rester long-temps tranquille, si elle n'eût pas pris avec tant de chaleur les intérêts de la cour d'Espagne, & qu'elle eût respecté celle de France comme elle le devoit. L'insulte que les Genoïs avoient faite aux vaisseaux François ; & le refus qu'ils firent de satisfaire Louis le Grand, qui demandoit pour le Comte de Fiesque la restitution des biens de sa famille confisqués en 1547, irritèrent le Roi & le portèrent à leur faire sentir les effets de sa vengeance. Le Marquis du Quesne se rendit devant Gènes avec une flotte considérable. Le Senat députa alors six de

REPUBLIQUE
DE GÈNES.

1630.

1631.

1671.

Nonvelle guerre entre le Duc de Savoye & les Genoïs.

1673.

Bombardement de Gènes par François.

1684.

ses membres au Marquis de Seignelay qui étoit sur la flotte, pour sçavoir la raison d'un si puillant armement. Ce Seigneur leur reprocha leur alliance avec l'Espagne, & l'entreprise qu'ils avoient formée de brûler les vaisseaux François dans les ports de Marseille & de Toulon. Il leur rappella en même-temps les autres sujets de plaintes que le Roi avoit contre eux ; il leur déclara enfin que ce Prince exigeoit de la République qu'elle lui députât quatre des principaux Senateurs pour le supplier d'oublier ce qui s'étoit passé, & de remettre entre les mains des Officiers du Roi les corps de quatre nouvelles galères que les Genoïs faisoient construire pour le service de l'Espagne. Le Marquis de Seignelay ne leur donna que cinq heures pour se déterminer.

Les Genoïs résolus de s'exposer plutôt à la guerre que de donner satisfaction au Roi sur ce qu'il demandoit, firent une décharge générale de toute leur artillerie sur la flotte Française. Les Bombardiers François y répondirent avec tant de vivacité, qu'en moins de deux heures le feu parut en plusieurs endroits de la ville qui fut bien-tôt dans une extrême confusion. Le bombardement ayant continué depuis le 17 de mai jusqu'au 22, le Marquis de Seignelay voulut alors sçavoir quelle étoit l'intention des Genoïs. Ayant appris qu'ils persistoient dans leur obstination, il recommença à bombarder la ville : on fit ensuite une descente du côté de S. Pierre d'Arena dont on se contenta de brûler le faubourg. Le vent qui vint à changer, obligea les François à se rembarquer promptement. Le Général fit encore jeter des bombes jusqu'au 28 du même mois que la flotte mir à la voile. Les Genoïs délivrés d'un si grand danger, se portèrent à des excès de cruautés à l'égard des Negocians François & des Prissonniers qui étoient à Gènes. Innocent XI. qui s'intéressoit pour les Genoïs, travailla avec beaucoup de chaleur à les réconcilier avec le Roi de France. Cette réconciliation ne se put faire qu'aux conditions suivantes : 1^o. » Que le Doge alors en charge, & quatre Senateurs, se rendroient en France » pour témoigner au nom de la République l'extrême regret qu'elle avoit » d'avoir offensé le Roi : qu'à leur retour à Gènes, le Doge & les quatre » Senateurs rentreroient dans l'exercice de leur charge. 2^o. » Que la Républi- » que congédieroit dans l'espace d'un mois les troupes Espagnoles qu'elle » avoir appellées, & qu'elle supprimeroit toutes les augmentations faites » dans sa marine depuis 1683. 3^o. » Que dans l'espace de deux mois la République payeroit au Comte de Fiesque cent mille écus, &c. »

L'extrémité où les Genoïs se trouvoient réduits les força à accepter des propositions si dures, & le Doge se rendit en France avec quatre Senateurs comme on étoit convenu. Il eut son audience à Versailles le 15 de mai, & la manière dont le Roi reçut le Doge, adoucit en quelque sorte l'humiliation du personnage qu'il étoit venu faire en France.

Le danger que la République avoit couru en se brouillant avec le Roi, la rendit plus circonspecte dans la suite. Dans les guerres qui s'éleverent entre l'Empereur, la France & l'Espagne elle observa une exacte neutralité, & se conduisit avec tant de prudence qu'elle vint à bout de dissiper l'orage qui la menaçoit. Ses inquiétudes recommencerent en 1701, pendant la guerre qui s'alluma entre l'Empire & la France : elles furent calmées par les

1685.

traités de paix d'Utrecht & de Rastadt. Elle se trouva plus embarrassée en 1717 pendant la guerre que l'Empereur fit au Roi d'Espagne ; mais heureusement pour les Gènois elle dura peu. La tranquillité dont ils jouirent avec le reste de l'Europe fut interrompue par les troubles qui s'élevèrent dans la Corse (4). Ils n'étoient pas encore apaisés que les Gènois se virent obligés de prendre part à une guerre qui embrasa presque toute l'Europe : je veux dire celle que la mort de l'Empereur Charles VI. occasionna.

Les mauvais traitemens que les Gènois éprouverent de la part du Roi d'Angleterre, de la Reine de Hongrie & du Roi de Sardaigne au sujet du Marquisat de Final les portèrent à faire un traité avec la France, & ses alliés. La République rendit compte par un manifeste des raisons qui l'engageoient à rompre la neutralité & à se liguier avec la France. La Reine de Hongrie pour se venger des Gènois engagea la flotte Angloise à faire quelques tentatives sur la ville de Gènes & ses dépendances ; mais elles n'eurent pas grand effet. Les troubles que cette Princesse suscita en Corse furent plus considérables & causèrent de grands embarras aux Gènois. Ces peuples s'étoient toujours soutenus contre les efforts des alliés, tant que les troupes Françoises & Espagnoles restèrent en Italie : mais aussitôt qu'elles se furent retirées, les Autrichiens s'avancèrent vers Gènes & ravagèrent tous les environs. La République ne pouvant recevoir de secours de ses alliés, prit le parti de se rendre à la Reine de Hongrie. Comme cette soumission paroissoit forcée on traita les Gènois avec toute la dureté possible, & on les força à donner sur le champ cinquante mille guinées indépendamment des contributions dont on conviendrait. On exigea encore que le Doge & six Sénateurs se rendissent à Vienne pour implorer la clémence de la Reine ; & que quatre Sénateurs se rendroient à Milan en qualité d'otage. En conséquence de cette convention les Autrichiens prirent possession de Gènes le 7 de Septembre. Ils exigèrent alors des contributions exorbitantes qui ne purent être modérées malgré les remontrances & les supplications que le Senat fit faire à la Reine de Hongrie. Le pays d'ailleurs se trouvoit exposé à la fureur des troupes légères qui y faisoient des ravages épouvantables. Dans une si cruelle extrémité les Gènois persisterent dans les intérêts de la France, & ils refusèrent l'alliance défensive & offensive que la Reine leur proposa. Cette conduite leur attira de nouvelles vexations, & le Marquis de Botta Général des troupes de cette Princesse exigea le reste des contributions avec la dernière rigueur.

L'inflexibilité de la Reine de Hongrie jeta les Gènois dans le désespoir & les engagea sans doute à chercher dès-lors le moyen de secouer un joug si onéreux. Un événement imprévu leur fournit l'occasion qu'ils attendoient avec tant d'impatience. Le Marquis de Botta pour ôter aux Gènois les moyens de se révolter, voulut faire enlever l'artillerie de la ville. Pendant qu'on étoit occupé à la transporter, une foule de peuple s'assembla peut-être à dessein de s'y opposer. Un Officier Allemand frappa alors de sa canne un Gènois qui nuisoit au travail, ou qui ne s'y portoit pas avec assez d'ardeur. Celui-ci s'en vengea en frappant l'officier d'un coup de couteau.

(4) On fera mention de ces troubles dans l'article suivant.

REPUBLIQUE
DE GENÈS.

Aussi-tôt la populace fit tomber une grêle de pierres sur les Allemands qui conduisoient l'artillerie & en blessa plusieurs. En un instant la révolte devint générale, & le peuple après avoir enfoncé les portes de l'arsenal & du magasin à poudre, firent main basse de tous côtés sur les Allemands qu'ils rencontrèrent. Cet événement se passa le 5 de Décembre. Le lendemain ils attaquèrent les ennemis dans tous les postes où ils s'étoient retirés, & le Marquis de Botta eut bien de la peine à se sauver. Cette révolution coûta plus de cinq mille hommes à la Reine de Hongrie. Le Sénat parut toujours s'opposer aux entreprises du peuple afin de fléchir plus facilement cette Princesse en cas que la ville tombât de nouveau en son pouvoir.

1747.

Le Général Botta fit depuis ce temps-là des efforts inutiles pour rentrer dans Gènes, & il fut toujours repoussé avec perte. Les secours que les Genoïs reçurent de la France & de l'Espagne les mirent en état de remporter des avantages plus considérables. Ils battirent le 14 d'Avril le Comte de Schullembourg & le chassèrent de la montagne du diamant dont il s'étoit emparé. Le Duc de Boufflers que le Roi envoya à Gènes pour y commander les troupes, acheva d'éloigner les Autrichiens de la Capitale, & la délivra de la crainte où elle étoit. Ce Seigneur étant mort le 2 de Juiller suivant, on inscrivit sa famille parmi celles de la première Noblesse de la République. Il fut remplacé par le Duc de Richelieu dont les services furent récompensés par les mêmes honneurs qu'on avoit rendus au Duc de Boufflers : on lui érigea même une statue de marbre qui fut placée dans le grand salon du Palais. La paix qui fut signée à Aix-la-Chapelle mit fin à une guerre qui avoit été si dangereuse pour les Genoïs, & les rétablit dans leurs anciennes possessions.

DE L'ISLE DE CORSE.

DE L'ISLE.
DE CORSE.
Situation de
la Corse.

LE Royaume de Corse consiste en une Isle de ce nom située dans la Méditerranée, & qui a la Sardaigne au Midi & la côte de Gènes au Nord. Elle peut avoir environ soixante milles d'Italie en sa longueur & 315 de tour. Elle est remplie de bois & coupée en longueur par une chaîne de hautes montagnes. La partie de cette chaîne qui est au Midi vers le Cap Bonifacio s'appelle *Ultramontaine*, au-delà des Monts. Celle qui est au Nord vers le Cap Corso est nommée *en deça des Monts*. L'Isle est aussi séparée en sa largeur de l'Est à l'Ouest ; la partie Orientale s'appelle *Banda di dentro*, le côté intérieur ; l'Occidentale est *Dandi di fuori* le côté extérieur.

Cette Isle produit des bleds & des vins dont on fait beaucoup de cas en Italie. Elle abonde en gibier de toute espèce, oiseaux de proie, chiens de chasse & de garde ; chevaux forts & légers, quoique petits ; bœufs, moutons & chevres. Ses côtes & ses rivières fournissent beaucoup de poissons exquis. Elle fait un grand commerce de sel, de poisson salé, de miel & de cite. Elle a des mines de fer & des forges. Elle n'a point de loups ; mais elle a des renards d'une force & d'une vivacité extraordinaires.

L3

La langue des Corfès est un mélange du Grec, de l'Italien, de l'Espagnol, du François & autres langues des peuples voisins, on dit qu'elle est riche & énergique. Ceux qui la parlent sont en général assez ignorans, le Clergé comme les gens du monde. La paresse des uns & des autres est incroyable. Ils pourroient améliorer leurs terres par le travail & acheter à ce prix une vie moins dure ; mais ils préfèrent une oisiveté accompagnée des maux de l'indigence à des richesses & des commodités qui leur coûteroient de la peine à acquérir. Delà les vols si fréquens parmi eux. On les accuse d'être irréconciliables dans leur haine & de ne vouloir jamais pardonner les offenses qu'on leur a faites, & d'être enclins au mensonge. La superstition est encore si en regne chez eux qu'ils ont conservé l'ancien usage des Payens de consulter sur l'avenir les entrailles des animaux.

Ils ont six Evêques ; sçavoir, celui d'Aleria, d'Ajaccio, de Calvi suffragans de Pise, de Nebio, aujourd'hui San-Fiorenzo, de Mariana & d'Accie suffragans de Gênes. L'Evêque d'Aleria a 28000 liv. de revenu, & est le plus riche ; celui de San-Fiorenzo qui est le plus pauvre en a quatre mille, Les mille livres font environ quatre cens guildes de Hollande en comptant chaque livre à huit sols monnoye de Hollande. Il y a vingt-quatre ou vingt-cinq Monastères ou Couvens avec bon nombre de Curés & de Prêtres.

L'Isle de Corse, possédée anciennement par les Etrusques, fut occupée par les Cathaginois qui l'abandonnerent aux Romains dans la première guerre punique. Ceux-ci la posséderent jusqu'à la décadence de leur Empire. Les Sarrasins qui infestèrent la Méditerranée au septième siècle, prirent la Corse & en chassèrent la plupart des habitans qui passèrent en Italie. Lanza Ancisa, puissant Sarrasin, se fit Roi de Corse & eut cinq successeurs qui y regnèrent l'espace de 166 ans. Nugolo le dernier fut contemporain de Charlemagne. Hugues Colonne & quelques autres nobles Romains à la sollicitation du Pape Etienne IV. entreprirent la conquête de cette Isle & prirent d'abord Aleria. Hugues se fit appeler Comte de Corse. Ils désirèrent Nugolo qui alla attendre à Mariana un secours d'Afrique. Le Pape Pascal engagea le Comte de Barcelone à secourir Hugues qui avec ce renfort chassa Nugolo de toute l'Isle, malgré le secours venu d'Afrique. Hugues laissa son fils Bianco dans l'Isle & alla à Rome remercier le Pape qui lui confirma le titre de Comte & Seigneur de Corse, à condition qu'il releveroit de la Cour de Rome, & que l'Isle seroit toujours sous l'obéissance du Saint Siege.

Hugues étant mort à Rome, Bianco son fils eut beaucoup de peine à se soutenir contre les Sarrasins qui étoient demeurés dans l'Isle après la fuite de leur Roi. Nugolo revint même à Porto Vecchio, se mit à leur tête & ravagea l'Isle. Bianco l'ayant pris dans un embuscade le tua. Abdalla son fils tâcha de le venger ; mais Bianco secouru par l'Empereur rétablit les affaires des Chrétiens. Le Pape envoya aussi un puissant secours & on força les Sarrasins à se soumettre au Pape, à fournir une double dime de ce qu'ils recueilloient & même à donner la dixième de leurs enfans.

Cette condition les chagrina plus que le reste. Abdalla profitant de leur douleur reparut en Corse ; mais étant mal secondé, il ne fit rien, & se

retira. Bianco travailla alors à faire moderer les tribus , & s'attira par ce moyen l'amour de ses sujets. Son isle se peupla de Chrétiens , & les fucelleurs jouirent de son petit Etat. Un d'eux nommé Henri obtint pour récompense de ses services l'abolition de la dime des hommes , & fut tué par ses ennemis. Après sa mort les nobles établirent une espece d'Anarchie & tyranisèrent le peuple. Le Pape Grégoire , dont les Corfès implorèrent les secours , voyant que les nobles appelloient à leur secours ou les Pisans ou les Genoïs , y envoya enfin le Marquis de Massa de Marenne. Il se rendit maître de l'isle , & la gouverna jusqu'à l'année 1077 , qu'il mourut. Aussi-tôt que le Marquis fut mort , les Genoïs chasserent les Pisans qui avoient bâti Bonifacio ; & y mirent de nouveaux habitans de leur nation qui s'accommoderent fort mal avec les naturels du pays. La confusion recommença , & le Pape y envoya un Seigneur Romain de la maison de Savelli , qui gouverna six ans. Les Corfès à qui il devint odieux , le firent révoquer , & quatre autres que le Pape leur envoya successivement eurent le même sort.

En 1091 le Pape Urbain II. par une bulle qui est encore à Florence , proposa aux Pisans de prendre la Corse comme un fief dépendant du S. Siege. L'offre fut acceptée , & les Pisans s'obligerent à une redevance annuelle. Ils gouvernerent l'isle avec sagesse , & la rendirent florissante & paisible. Vers le commencement du douzieme siecle , les Genoïs s'étant érigés en République s'établirent dans la Pieve ou Paroisse de Valle , & harcelèrent ceux qui étoient attachés aux Pisans. Ces troubles leur occasionnerent des dépenses auxquelles ils ne purent suffire qu'en mettant des impôts qui les rendirent odieux. Un siecle entier se passa dans ces embarras , & au bout de ce temps ils donnerent le Comté de Corse à Sinucello , un des descendans de ce Comte Henri dont j'ai déjà parlé. Ce Seigneur entreprit de se rendre maître absolu de toute l'isle , & après avoir surmonté les difficultés que plusieurs de ses compatriotes lui opposèrent il fut reconnu en 1264 Gouverneur général de Corse. Il voulut mettre une capitation , mais un riche Corse s'y opposa , forma un parti & causa des troubles intestins qui durèrent encore longtemps après. Le Gouverneur trop foible pour faire tête à ses ennemis , s'adressa aux Genoïs vers l'an 1289 , & leur fit prêter hommage par les Corfès , comme à leurs Seigneurs directs. Cela ne rétablit point la tranquillité , & les Genoïs maîtres de l'isle qu'il leur avoit soumise en partie , le sacrifierent à ses ennemis , & l'emmenèrent prisonnier à Gènes , où il mourut. Les Pisans désespérant de pouvoir rétablir leurs affaires rendirent la Corse & la Sardaigne à Urbain IV. qui en gratifia Alphonse Roi d'Aragon. Ce dernier en prit possession ; mais il garda peu la Corse , parce que les Genoïs l'en chasserent en 1354. Alors divers Seigneurs devinrent les tyrans de leurs cantons , & le peuple ne pouvant supporter une telle oppression se fit un chef nommé Sambuccio en 1359. Celui-ci força quelques Seigneurs à rester tranquilles & démolit leurs châteaux ; mais ne pouvant se maintenir sans un appui , il se donna aux Genoïs qui y envoyèrent Jean Boccanegra pour Gouverneur. Ses successeurs ne purent vaincre l'humeur indocile des Seigneurs de Corse. Un d'eux nommé de la Rocca se fit élire Comte de cette isle , & conduisit si bien ses affaires qu'il ne resta plus

aux Genoïs que Calvi, Bonifacio & S. Colomban. Ses succès irritèrent les jalousies de plusieurs de ses compatriotes, qui s'étant joints aux Genoïs le troublèrent dans sa possession jusqu'à sa mort, arrivée en 1401. L'Isle se trouva alors divisée par deux partis nommés les *Noirs* & les *Rouges*, qui subsistèrent encore parmi les Corfès. Les François & le Duc de Savoie à qui les Genoïs s'étoient donnés successivement prirent part aux troubles de cette isle. La valeur de ses habitans fut utile à la République de Gènes, qui s'en servit avantageusement dans la guerre qu'elle eut contre le Duc de Savoie en 1671. Gènes crut trouver les moyens d'empêcher les Corfès de se revolter, en les surchargeant d'impôts & en élevant dans leur isle un grand nombre de petits forts. La République les traita même avec tant de sévérité, qu'elle leur refusa la permission de faire du sel. Vers l'an 1725, ils sollicitèrent pour avoir de l'adoucissement aux taxes que l'on tiroit sous divers prétextes. Il y en avoit une entr'autres, établie pour rembourser quelques dépenses extraordinaires qui avoient été faite durant une année de cherté. Les Corfès prétendoient que depuis qu'on percevoit cette taxe, le remboursement étoit fait il y avoit déjà long-temps, & demandoient qu'elle fût supprimée. Le Gouverneur Genoïs ne répondit que par des refus, & affecta même de marquer un dur mépris pour la nation Corfè.

Lorsque l'Empereur eût vendu Final aux Genoïs, ceux-ci y mirent garnison. Un soldat Corfè ayant fait une légère faute, fut condamné au cheval de bois. La populace se moqua de lui, & alla jusqu'à insulter les soldats les camarades qui étoient présens. Ceux-ci voulurent venger cet outrage, & firent feu pour écarter le menu peuple, dont ils tuèrent & blessèrent quelques-uns. Le Senat fit prendre ces Corfès & les condamna à être pendus. Leurs parens en Corfè s'étant joints à d'autres mécontents, prirent les armes & demandèrent hautement : 1°. L'abolition des taxes & des impôts. 2°. Qu'on rétablît le gouvernement de l'isle sur l'ancien pied. 3°. Qu'on retirât les garnisons étrangères, & enfin que l'on rendit un terrain situé dans les montagnes entre Liamone & Tavignani, qui appartenoit à la nation en commun, & que les Genoïs s'étoient approprié. Cette émeute éclata en 1729 pendant que François Pinelli étoit Gouverneur. Voici quelle étoit alors la forme du gouvernement de la Corfè.

Les Genoïs y envoyoient de deux en deux ans un Gouverneur. Ils y avoient outre cela quatre Commissaires ; l'un à Ajaccio, à Calvi, à Bonifacio & à Aleria, & chacun d'eux ne reconnoissoit dans son département d'autre Supérieur que le Gouverneur auquel on pouvoit appeller des sentences de ces quatre Commissaires, & de celles du Gouverneur au Senat à Gènes en dernier ressort. Le Gouverneur étoit réglé lui-même par un Conseil de douze Corfès naturels qui fixoient chaque année le prix des vivres. Outre cela la nation avoit le privilège d'élire tous les ans un certain nombre de députés pour faire ses affaires à Gènes. Deux d'entr'eux étoient chargés de l'administration générale, & avoient au-dessous d'eux douze Plenipotentiaires ou Syndics qui avoient soin du détail. Enfin dès qu'un Gouverneur sortoit de charge, les Genoïs envoyoient deux Sénateurs avec plein pouvoir d'examiner sa conduite dans les moindres choses.

Ces précautions propres à prévenir les abus & les injustices, ne produi-

rent pas cet effet. Plusieurs griefs qui demeuroient impunis parurent aux Corfès un motif pour prendre les armes. D'ailleurs ils ne furent pas fâchés de détruire les forts qui les tenoient dans l'esclavage, & dont on leur faisoit payer fort cher l'entretien.

Ceux d'au-delà des Monts déclarèrent les premiers qu'ils prenoient les armes pour secouer le joug des Genoïs, sous lequel ils gémissoient depuis si long-temps. Renforcés par les habitants de diverses paroisses du côté d'Accia, ils marchèrent vers Aleria qu'ils sommerent de se rendre. Ils forcèrent cette ville, massacrèrent tous les soldats étrangers qu'ils y trouvèrent, & de-là ils allèrent à la Bastie dont ils insultèrent les fauxbourgs. M. Mari Evêque d'Aleria, qui y étoit, fut député pour conférer avec Pompiliani leur Chef, qui lui remit leurs demandes. L'Evêque promit d'en écrire à Gênes, & d'en donner la réponse dans le terme de trois semaines, à condition qu'ils seroient tranquilles pendant ce temps-là. Ils se retirèrent en effet, & le Gouverneur prit ce temps pour envoyer lever les taxes au-delà des Monts. Les mécontents regarderent cette démarche comme une infraction de la trêve, & maltraitèrent les Commissaires. Le Senat s'en plaignit au Podestat des Corfès, qui excusa la nation, en disant que ce n'étoient que quelques rebelles d'au-delà des Monts qui s'étoient soulevés, & qu'on ne les devoit pas confondre avec eux.

La République y envoya Jérôme Veneroso, qui en avoit été Gouverneur & qui s'étoit fait aimer pendant ce temps-là, sembloit plus propre que personne à calmer l'orage. Le Président de la Bastie tâcha d'arrêter dans la ville Pompiliani, Chef des mécontents, sous la fausse promesse de la lui livrer. Pompiliani étoit prêt de donner dans le piège; mais un soupçon qui lui vint fort à propos, fut cause qu'il se contenta d'envoyer son Lieutenant. On le fit entrer & on l'égorgea; ce qui rendit l'accommodement plus difficile.

Veneroso étant arrivé à la Bastie, alla trouver Pompiliani & l'exhorta inutilement à prendre des sentimens pacifiques. N'ayant pu gagner le Chef, Veneroso prescrivit aux mécontents un terme pour quitter les armes, en leur promettant satisfaction sur leurs griefs, après quoi il n'y auroit plus de pardon à espérer. Personne n'obéit, & Veneroso déclara au Senat qu'il n'y avoit rien à attendre que par les voyes de la rigueur & de la force. Il retourna ensuite à Gênes, & fut suivi de Pinelli & des autres Officiers qui estoient de charge.

On avoit cru que le départ de Pinelli apaiseroit les troubles; mais Francesco Gropalo qui lui succédoit n'ayant pu diminuer les impôts, ils continuèrent comme auparavant. Les Chefs des mécontents entretenoient parmi eux une bonne discipline, & ne sembloient animés que de l'esprit de liberté. Leur désintéressement mis en parallèle avec l'avidité des Magistrats que Gênes envoyoit, fut avantageux au parti qui se grossit considérablement, & bien-tôt les Genoïs furent réduits à la Bastie, Ajaccio & Calvi, trois places qu'ils fortifièrent, sans oser paroître en rase campagne. Les mécontents avoient trois corps, dont un étoit d'environ douze mille hommes. Un vaisseau étranger leur rapporta des munitions, qui inquiéterent d'autant plus le Senat, que l'on soupçonnoit plus d'une puissance de favoriser ces troubles.

L'Empereur avoit rassemblé quelques troupes en Italie pour s'opposer à l'installation de l'Infant Don Carlos, qu'il ne vouloit permettre qu'à des conditions très-difficiles à accepter. Les choses s'étant accomodées, & toutes ces troupes n'étant plus nécessaires dans le Milanès, la République demanda qu'on en détachât quatre mille hommes en sa faveur. Douze mille auroient à peine été suffisans, mais l'économie Gènoise crut avoir assez de ce petit nombre. Les Corfès qui craignoient beaucoup plus la colère de l'Empereur qu'un renfort si foible, firent des propositions pour montrer qu'ils ne cherchoient autre chose que l'équité. Ils demandoient qu'on les satisfit sur leurs griefs, & qu'on leur accordât la permission d'ériger une Académie dans leur isle, & de faire du sel. Comme on refusa de les entendre, ils se servirent de bâtimens qui portoient pavillon François pour faire venir des munitions. Les galères Gènoises voulurent les visiter, ce qui occasionna des plaintes de la part du consul de France. Cependant les Corfès ayant attaqué la Bastie étoient prêts de s'en rendre maîtres lorsque les Impériaux arrivèrent, & en firent lever le siège. Mais la guerre qui se fit ensuite entre les Impériaux & les Corfès n'étoit nullement avantageuse aux premiers ; leurs succès étoient souvent douteux, les insultes fondoient tout-à-coup sur les postes & sur les partis, & se retiroient ensuite sans beaucoup de perte dans leurs montagnes, où on ne pouvoit les forcer. Les Allemands diminuoient tous les jours en nombre, & on fut contraint d'en faire venir deux mille autres.

Les Corfès étoient toujours sur la défensive & se choisirent Don Louis de Giasferi pour gouverneur. On lui donna un conseil de douze habitans, & il passa à Livourne où il acheta ce qui manquoit à son parti. Il tâcha même de prouver la bonté de sa cause au général Wachtendonck, qui jusques là avoit commandé les Impériaux. On fut sourd aux offres qu'il faisoit de quitter les armes, moyennant la conservation des anciens privilèges, & l'abolition des nouvelles taxes. M. de Wachtendonck avoit jusques-là menagé les troupes impériales, & agi avec beaucoup de modération ; mais l'arrivée du Prince Louis de Wirtemberg avec de nouvelles troupes enfla le courage des Gènois. Ils prétendoient une soumission sans réserve, & demandoient qu'on leur remit les chefs afin de les punir, & qu'on les dédommageât des frais de la guerre.

Les hostilités commencèrent alors sérieusement. Les avantages que les Allemands remportoient étoient peu considérables, & leur courtoie fort cher, parce que la division s'étant mise parmi les Officiers de Wirtemberg on étoit continuellement occupé à les accorder. Cependant les terres étoient ravagées, les arbres fruitiers étoient abbatus, & enfin les deux partis las d'une guerre si onéreuse soupirèrent l'un & l'autre après la paix. Le Général Wachtendonck en fit les premières ouvertures, & on négocia sous les auspices des Plénipotentiaires Impériaux. La base de l'accommodement fut un entier oubli du passé de part & d'autre, & on se donna réciproquement des otages. Les Plénipotentiaires Gènois, & les Corfès convinrent d'une paix dont l'Empereur fut garant. Un des principaux articles fut qu'il y auroit à la Bastie une chambre impériale à laquelle on pourroit appeller dans le cas où la République n'observeroit pas exactement les articles du traité. Cette chambre devoit être

composée d'un Président, d'un vice-Président, d'un Secrétaire, & de six Conseillers nommés par l'Empereur ; de deux Commissaires, l'un au choix de la République, & l'autre de la part des Corfès.

Le traité étoit à peine signé que le Marquis Raffaëli, Secrétaire des chefs des Corfès n'osant compter sur l'entier oubli du passé de la part des Genoïs, & ne voulant s'exposer à leur vengeance disparut. La République prit de-là occasion de dire qu'il avoit emporté avec lui des papiers qui auroient pu servir à prouver les intrigues des principaux Genoïs avec ses maîtres. Cette plainte faisoit voir l'envie qu'on avoit eu de saisir ces papiers, & l'usage qu'on en vouloit faire. Le Sénat fit d'abord arrêter quatre Corfès, sçavoir D. Louis de Giasteri, Jérôme Ciaccaldi, tous deux Plénipotentiaires qui avoient négocié le traité, Simon Astelli, & Simon Raffaëli, frere du Marquis ; on les mit d'abord en prison à la Bastie, d'où ils furent bien-tôt transportés à la tour de Gênes.

Cer arrêt fit beaucoup de bruit, le général Vachtendonck & les autres Officiers généraux s'en plaignirent. Ils déclarèrent que cette conduite seroit fort désagréable à sa Majesté Impériale, & prévirent qu'elle alloit faire recommencer les troubles.

En effet les Corfès qui avoient encore de la confiance en Vachtendonck, lui écrivirent pour l'avertir que si dans un mois, à compter du 26 Juillet, les quatre Seigneurs prisonniers à Gênes, n'étoient pas relâchés & remis en possession de ce qui leur étoit promis par le traité, ils sçauroient bien se venger des nouvelles contraventions de la République. Les prisonniers furent transportés dans la forteresse de Savonne au mois d'octobre, & le Sénat chercha à justifier sa conduite à leur égard ; mais l'Empereur crut son honneur engagé à faire réparer ce défaut de bonne foi, & les fit mettre en liberté le 22 d'Avril 1733. Le 8 du mois suivant on les obligea d'aller faire leur soumission en plein Sénat ; après quoi la plupart se dispersèrent en differens services. Il y eut ensuite un *Règlement de Régence* en XVII. Articles, & pour lui donner plus de poids, on l'inséra dans l'acte de garantie & l'Empereur le confirma.

Les principaux points étoient : « Qu'on aboliroit de certains impôts ; que la République n'exigeroit rien des habitans sous prétexte des frais de la guerre ; que les Corfès seroient admis aux honneurs & aux dignités séculières & ecclésiastiques, de même que les autres sujets de la République ; que les charges de Capitaines des ports à la Bastie, & à Ajaccio seroient conférées à des Corfès de nation ; que la noblesse Corse seroit considérée » à Gênes sur le même pied que celle des autres domaines de la République, » & qu'il y auroit à Gênes un Avocat général Corse pour porter au Sénat les plaintes & les requêtes de ceux qui seroient opprimés. »

L'Empereur promettoit de faire en sorte que les Corfès goûtaient tranquillement les fruits de la paix qu'ils venoient de conclure avec la République. Il s'obligeoit de plus à veiller sur ceux à qui le gouvernement de Corse seroit confié, afin qu'ils ne fissent aucune contravention au nouvel établissement. S'il arrivoit que quelqu'un voulût y porter atteinte, il s'engageoit encore à contraindre la République à y apporter un prompt remède, dans le cas qu'elle ne l'eût pas déjà fait d'elle-même, après en avoir été

requise par des représentations respectueuses. Mais tout cela ne devoit avoir lieu qu'autant que les Corſes garderoient à leurs Souverains, la fidélité qui leur étoit due. Cet acte ayant été publié dans toutes les villes & les bourgades, les Impériaux s'embarquèrent le 5 de Juin. Leur Général arriva à Gênes le 7, & en partit peu de temps après pour l'Allemagne.

Ces troubles ne cessèrent pas pour cela. Giafferi, Ciaccaldi & Aftelli, retournerent dans leur patrie où ils trouverent qu'un nouveau Commissaire général avoit ranimé le feu de la division par des sévérités imprudentes & mal soutenues. Vers le commencement de 1734 un corps de sept mille Corſes commandé par Maldini, prit la ville de Corse & son château, dont la garnison qui étoit de sept cens hommes, capitula au bout de dix jours. Ils firent tant de progrès cette année que les Genoïs parlèrent d'un nouvel accommodement. Les Insulaires n'en voulurent point à moins que les Cours de France, d'Espagne & de Turin n'en voulussent garantir le traité : la garantie de l'Empereur ne leur paroissoit pas suffisante, parce qu'alors ce Prince attaqué en Italie n'étoit gueres en état de faire exécuter ce qui avoit été promis sous sa médiation.

L'an 1735 ils convoquèrent une assemblée générale à laquelle ils invitèrent chaque paroisse d'envoyer des Députés, afin de faire un corps de loix qui remédiât aux défordres de l'anarchie que cette révolution introduisoit. Ils étoient maîtres de la campagne, & leurs troupes naturellement braves s'étoient aguerries en une infinité de rencontres, avoient réduits les Genoïs à se renfermer dans les places fortes. Dans cette assemblée ils élurent trois nouveaux Généraux, & trois Maréchaux de Camp. Un Avocat d'entre-eux, nommé Sebastien Costa, fut déclaré Auditeur-général, & un Capitaine Corse de nation, mais au service de Naples, leur amena des Officiers qui avoient quitté l'Espagne, & qui leur apportèrent des armes & des munitions. Il y eut alors un complot pour livrer un des chefs aux Genoïs ; mais celui qui s'y étoit engagé ayant été découvert fut empalé. Cependant les Corſes manquoient d'artillerie pour faire des sieges, & se virent contraints de fondre les cloches pour se faire du canon. Ils offrirent inutilement la souveraineté de leur isle à l'Espagne, personne ne vouloit s'engager pour eux dans une guerre contre les nations dont la République imploreroit le secours. Se voyant donc rebutés de tous côtés ils voulurent s'ériger en République, & firent un règlement qui passa en loi à l'assemblée générale du 30 Janvier 1736, en voici les principaux articles en abrégé.

- 1°. Le Royaume se met sous la protection de la sainte Vierge
- 2°. On abolit tous les restes du gouvernement Genoïs, & on ordonne que les loix & statuts en seront brûlés publiquement.
- 3°. On casse tous les Notaires, & on les rétablit sous la nouvelle autorité.
- 4°. On frappe de nouvelle monnoye au nom des Primats qui en fixeront la valeur.
- 5°. On consigne les terres & les fiefs des Genoïs : les étangs, la culture des terres, & la pêche des étangs seront affermés par les Primats.
- 6°. Une Junte, ou conseil disposera des emplois & des charges qu'il faudra accepter sous peine d'être traité en rebelle, & condamné à mort avec confiscation des biens. Même peine infligée à quiconque méprisera ou tournera en ridicule les titres donnés par le nouvel établissement.
- 7°. Même

» rigueur contre quiconque insinuera de traiter avec les Genoïs, ou détour-
 » nera le peuple de s'en tenir aux presentes délibérations. 8°. André Ciac-
 » caldi, Hiacinte Pauli, & D. Louis Giafferi, déjà élus généraux sont dé-
 » clarés Primats du Royaume. On leur donne le titre d'Altesse royale, à
 » eux & aux chefs, tant de la Diete que de la Jonte. 9°. La Diete gé-
 » nrale sera traitée de Séneiffime; chaque ville & chaque village y enverra
 » un Député. Douze Députés fuffiront pour représenter tout le Royaume,
 » & ces Députés pourrout délibérer & décider de toutes les affaires, des
 » taxes, des impôts, & auront le titre d'Excellence, &c. 10°. La Jonte
 » ou le Conseil fouverain fera de fix Corfes, qui fixeront leur domicile
 » au lieu qui feta déterminé; la Diete générale pourra les changer de
 » trois mois en trois mois, si elle le juge à propos. La Diete ne pourra
 » être convoquée que par ordre des Primats. 11°. Il fera établi un Conseil de
 » guerre de quatre personnes, dont les délibérations devront être approu-
 » vées par la Jonte. 12°. On établira un Magistrat de l'abondance de quatre
 » personnes, pareillement fubordonnées à la Jonte, afin de pourvoir à la
 » fubfiftance du peuple, & régler le prix des denrées. 13°. La Jonte dref-
 » fera un nouveau Code de loix auxquelles tous les peuples du Royaume
 » feront fournis. L'article XX. donne aux deux Secretaires d'Etat la charge
 » de veiller fur le repos du Royaume, & principalement fur les traites à
 » la patrie, ou foupçonnés tels avec pouvoir de leur faire leur procès en fecret
 » & de les condamner. »

Felix Pinelli fons le gouvernemeut duquel les troubles avoient éclaté, fut renvoyé de nouveau pour relever Grimaldi. Il commença par faire mettre le feu à quelques grains des Corfes; il y eut néanmoins peu à près un armiltice; l'un & l'autre parti en avoir également befoin pour recueillir les biefs de la campagne. Le fils de Pinelli le rompit bien-tôt, & ayant voulu s'avancer à la tête de douze cens hommes, il donna dans une embuscade où il fut fait prifonnier avec la moitié de fes gens. Son pere propofa alors une nouvelle fufpention d'armes, & demanda la délivrance de fon fils. Les Corfes à qui fix femaines fuffisoient pour moisfonner & mettre les grains à couvert, y confentirent, & rendirent le jeune Pinelli & quelques autres prifonniers Genoïs. Le Sénat méconteur du factifice que le Commiffaire général avoir fait à la liberté de fon fils, le rappella fous prétexte de fa trop grande fevérité, & nomma en fa place le Marquis Lorenzo Imperiali qui s'en excufa, & le Chevalier Rivavola qui ne s'en chargea qu'avec repugnance.

1736.

Au commencement de 1736, les Corfes propoferent de mettre bas les armes aux conditions fuyvantes. » 1°. Que les droits de la République sur
 » l'ifle ne confiftéroient plus qu'à y établir des Provediteurs pour recevoir
 » les contributions, maintenir les privileges du peuple, & décider les af-
 » faires militaires & criminelles. 2°. Que la République renonceroit à la
 » connoiffance des affaires civiles du pays, & confentiroit à l'établiffement
 » d'un Sénat à la Baftie, uniquement composé de Corfes indépendant de
 » celui de Gènes, & dans lequel toutes les affaires de l'ifle feroient dé-
 » cidées. 3°. Que l'on fixeroit le nombre de troupes que la République y
 » pourroit avoir, & les places qu'elles occuperoient. » Le Sénat rejetta ces
 offres,

offes, fit faire de nouvelles levées, & pressa le départ du nouveau Commissaire général, qui arriva à la Bastie au mois de Février. Les réjouissances qu'occasionna son arrivée parurent à Giafferi un temps favorable pour surprendre cette place. Ses espérances furent trompées, & il fut contraint de se retirer. On ne voulut point le poursuivre par la crainte de quelque embuscade. L'Evêque d'Aleria avoit fulminé une excommunication contre les ennemis de la République, & ne se croyant point en sûreté à la Bastie, où il s'étoit réfugié, il avoit passé à Gênes. Giafferi chagrin du mauvais succès de son entreprise sur la Bastie, alla brûler le palais de ce Prélat. Le Commissaire Rivarole fit à son tour parler d'accommodement, mais ses propositions furent rejetées. La prise d'Aleria par les Corfès, l'importance de divers postes dont ils s'étoient saisis, & les secours qu'ils recevoient de munitions & de provisions leur relevoient le courage.

On soupçonna diverses puissances, & sur-tout l'Espagne, de les favoriser sous main. Ces secours étoient négociés par les agens qu'ils avoient à Livourne, en d'autres ports voisins & même à Gênes, où tous les principaux Seigneurs de la Régence n'avoient pas le même intérêt à la réduction des Corfès.

Parmi les agens de Corse à Livourne il y avoit un Chanoine nommé Orticone homme de tête, & en qui la Nation avoit une extrême confiance. Il ne sortoit qu'en plein jour, bien accompagné, & la nuit bien enfermé & bien gardé dans son appartement, il se garantissoit du fer de ses ennemis. Le Baron Neuhoff originaire d'une famille illustre du Comté de la Mark, avoit couru en divers Etats de l'Europe, y avoit fait belle figure, & s'y étoit beaucoup endetté. Né en Allemagne, élevé en France, il avoit été en Portugal, delà en Espagne où il s'étoit marié, avoit passé ensuite en Italie & enfin s'étoit vu arrêter pour dettes à Gênes. Il avoit servi & se trouver à Livourne, où le Chanoine Orticone eut occasion de le connoître, parce qu'il s'intrigua vivement pour la liberté des quatre Corfès que les Genoïs avoient fait prisonniers. Neuhoff étoit un homme entreprenant & hardi, plein d'ambition, capable de risquer sa vie, n'ayant que cela à perdre. Avec toutes ces qualités il parut bien-tôt au Chanoine un homme capable de seconder les desseins des Corfès.

Orticone n'ignoroit pas les divisions continuelles qui régnoient entre les Primats de Corse, & dans la vue de les mettre d'accord il résolut de leur envoyer le Baron de Neuhoff. Celui-ci entra volontiers dans un projet qui flattoit son humeur ambitieuse & intrepide. Il passa d'abord à Tunis & fut par ses intrigues obtenir des Tunisiens des secours considérables d'armes & d'argent. Le Capitaine d'un bâtiment Anglois qui étoit à Tunis, se chargea de le conduire en Corse, & vers le 15 de mars il aborda au port d'Aleria.

A l'arrivée de Theodore, c'est ainsi que le Baron se faisoit nommer, on témoigna une joie universelle. Il fit mettre deux pièces de canon devant la porte du Palais où il logeoit, & se fit une garde de quatre cens hommes. Il nomma quatre Colonels, forma vingt-quatre compagnies, & fit distribuer les armes qui étoient dans le vaisseau où il s'étoit embarqué au port de Tunis. On ne parla plus alors que des puissans secours qui de-

Arrivée de
Theodore en
Corse.

IST DE
CORSE.

voient le suivre , & les Corfes le regardoient comme un libérateur que le Ciel leur envoyoit. Il fit assembler toutes les familles , leur fit jurer entre elles une amitié inaltérable , sous peine de mort pour quiconque ne seroit pas fidele à son serment. Il eut soin de faire observer ce règlement avec une telle exactitude que deux Corfes l'un de la faction des *Rouges* & l'autre de celle des *Noirs* s'étant battus pour une ancienne querelle , il les fit pendre sur le champ. Cette action de sévérité fit l'impression qu'il desiroit , & toute la nation ne parut plus qu'une famille qui le regardoit comme son pere.

Il est con-
nu.

Le 15 d'Avril 1736 les Corfes résolurent de le reconnoître pour leur souverain & ils procédèrent à la cérémonie de son couronnement. Ils lui mirent sur la tête une couronne de laurier , & après l'avoir mené en plaine campagne , ils l'éleverent sur leurs épaules , le proclamèrent Roi & lui prêtèrent le serment de fidélité.

Les Genoïs publièrent le 9 de Mai contre lui un manifeste , où ils faisoient de sa vie un détail fort capable de lui attirer un mépris universel. Theodore y répondit par un autre manifeste où il paroissoit à son tour menager fort peu les Genoïs. Il ordonna alors à toutes les Communautés de l'Isle de se joindre à lui , sous peine de confiscation de biens , & même de mort en cas de désobéissance. Par un second manifeste qu'il fit répandre à la Bastie il invitoit les habitans de cette place à se tirer du joug des Genoïs , & à venir se ranger sous ses étendards. Il fit ensuite avertir le Commissaire général Rivarole qu'il lui donnoit dix jours pour sortir librement de l'Isle. Theodore ayant fait bloquer la Bastie , fit moissonner les environs , & mit de grosses contributions sur les terres des principaux habitans. Ceux du territoire de Calenza ayant balancé s'ils prendroient son parti ou celui de Gènes , il leur écrivit en leur donnant l'option , ou de se déterminer pour lui sur le champ , ou d'être poursuivis à feu & à sang. Ces menaces les épouvantèrent & ils se soumirent. Quelques-uns des principaux de la Cour furent honorés du titre de Comtes & de Marquis & il institua un ordre de Chevalerie qu'il nomma l'ordre de la délivrance. Le desir qu'il avoit de s'attirer de nouveaux sujets & son attention à faire fleurir le commerce l'engagerent à accorder liberté de conscience aux Grecs & aux Juifs. Cependant les Genoïs étoient réduits à n'avoir plus dans l'Isle que la Bastie , San-Fiorenzo , Calvi , San-Bonifacio & deux autres forteresses ; encore ces places étoient-elles bloquées de si près , qu'elles étoient contraintes de tirer de Gènes leurs vivres , leur bois & même leur eau.

Avant l'arrivée de Theodore dans l'Isle , les Genoïs s'étoient appropriés la chasse & la pêche. Ils avoient pour cet effet forcés les habitans à s'éloigner des côtes & leur avoient ôté par ce moyen la facilité de vendre leurs denrées à d'autres qu'à leurs Commissaires qui les achetoient beaucoup au-dessous du prix qu'elles valoient. Les Genoïs ne vouloient pas non plus permettre aux Corfes d'avoir des artisans afin de les mettre dans la nécessité de se fournir à Gènes des choses dont ils avoient besoin & qui leur étoient vendues fort cher. Le sel dont ils auroient pu faire commerce avec les Etrangers leur étoit interdit , ils ne pouvoient pas même en faire pour leur propre usage , & les étangs & les rivières étoient afferméés à des Ca-

talans. Telle étoit la situation de la Corse lorsque Theodore y débarqua. A peine les habitans l'eurent-ils revêtu du souverain pouvoir, qu'il fit des changemens considérables. Il leur permit de chasser, de pêcher, de faire du sel & de s'appliquer à tout ce qu'ils croiroient devoir leur être avantageux. Cependant comme les secours qu'il avoit promis n'arrivoient point, il assembla au mois de Novembre les chefs de l'Etat & leur déclara la résolution qu'il avoit prise d'aller en personne lier ces secours. Ses desseins ayant été généralement approuvés, il fit du consentement des Corfès une ordonnance touchant le gouvernement de l'Etat pendant son absence. Il se disposa ensuite à partir, & s'étant déguisé en Abbé il passa à Livourne vers le 14 de Novembre & disparut. Chacun forgea alors différentes conjectures, & les Genoïs qui triomphèrent de cette absence ne manquèrent pas d'en faire mention dans leurs manifestes. Les Corfès y repliquèrent, persistèrent dans leur attachement pour leur Roi prétendu, & le déclarèrent même par un acte du 1 Décembre 1736. Ils ne laissoient pas néanmoins de remporter de grands avantages sur leurs ennemis, & les Genoïs irrités crurent devoir mettre à prix la tête de Theodore. Pendant qu'on ignoroit totalement ce qu'il étoit devenu, il étoit passé à Turin, de-là il se rendit à Paris & alla ensuite en Hollande par la Normandie. Il fut quelques jours à la Haye caché dans la maison d'un Juif & passa à Amsterdam où un ancien créancier le fit arrêter. On le tira d'affaires, & il sortit de prison : il trouva même le secret de faire partir quelques bâtimens chargés de provisions pour l'Isle de Corse, & commença à former une compagnie de marchands qui firent les avances & furent remboursés en marchandises du pays pour le retour.

Les Genoïs s'adressèrent alors à la France qui envoya le Comte de Boissieux avec trois mille hommes. Aussitôt qu'il fut débarqué à la Bastie, il y fit venir les députés des Corfès, & eut avec eux des conférences, où il fut trouvé bon que le Commissaire général des Genoïs n'assistât point. Il engagea les Corfès à lui donner une liste de leurs griefs, leur dit qu'il avoit ordre du Roi son maître de mettre tout en œuvre pour rétablir la paix & la tranquillité dans l'Isle, & d'offrir pour cela tous les secours nécessaires. Le mémoire fut remis & il y eut un traité conclu entre le Général François & les sieurs Giaferi & Orricone Plénipotentiaires des Corfès. Cette négociation fut conduite avec un très-grand secret, & pendant que l'on étoit occupé à y mettre la dernière main, le Baron de Drott neveu de Theodore arriva en Corse. Le Comte de Boissieux en étant informé le pria de se retirer; mais au mois de Septembre Theodore aborda lui-même avec des armes & des munitions. Les mouvemens qui se firent en sa faveur furent peu considérables parce que les Corfès étoient retenus par les drages qu'ils avoient donnés & qui étoient partis pour la France. Le Baron mit tout en usage pour relever le courage de ses partisans; mais les menaces que le Comte leur faisoit de toute l'indignation de la France, les engagerent à rester tranquilles, & rompirent les mesures de Theodore. On fit courir le bruit qu'il étoit demeuré dans l'Isle quoique cet aventurier ne trouvant plus de sûreté nulle part, se fut rendu à Naples, où le gouvernement ne jugea point à propos de lui donner retraite.

 ISLE DE
CORSE.

 1737.

 Troupes que
la France en-
voye en Corse.

1738.

Le Comte de Boissieux qui n'osoit se fier aux insulaires, exigea d'eux une déclaration par laquelle ils remettoient leur sort entre les mains du Roi très-Chrétien, & laissoient à la décision de son souverain arbitre leurs biens, leur vie & leur honneur. Ils la donnerent, mais avec toute la répugnance possible. Le Comte leur remit quelque-temps après un reglement cacheté, & déclara qu'il falloit premierement avant que de l'ouvrir, lui donner des sûretés que le Baron Theodore n'étoit plus dans l'Isle ni aux environs; en second lieu, que les peuples devoient le recevoir & s'y soumettre avec une obéissance aveugle, avant même de sçavoir ce qu'il contenoit d'avantageux ou de désavantageux pour eux & pour le royaume. Ce reglement avoit été signé par le Prince de Lichtenstein, de la part de l'Empereur, & par M. Amelot Secrétaire d'Etat au nom du Roi très-Chrétien, & contenoit huit articles. 1°. » Qu'il y auroit amnistie générale, rap-

pel de bannissement & de galere, pour tous ceux qui auroient encouru ces peines pour cause de rebellion, dont il ne seroit plus fait mention dans la suite: Que chacun seroit retabli dans tous ses biens & honneurs, à condition qu'il accepteroit préalablement l'amnistie, & se soumettroit au reglement.

» 2°. Qu'il sera fait un désarmement général de tous les habitans de l'Isle, avec peine de mort sans remission, pour tous ceux qui après ce

temps-là seront trouvés avoir des armes.

» 3°. Que les impôts, les subsides & les gabelles qui n'ont pas été payés pendant le cours de la révolte, sont remis aux habitans. Qu'il ne leur en sera rien demandé, ni pour aucun autres droits du Souverain: Que les nouvelles charges & impositions ne seront exigées que depuis le commencement du mois d'octobre précédent.

» 4°. Que le Commissaire général de la République du Gènes en Corse ne pourra plus, comme par le passé, envoyer aux galeres les délinquans sur les informations prises contre eux. Qu'il aura seulement le droit de les faire conduire en prison, & de faire ensuite travailler à instruire leur procès, qu'il sera obligé d'envoyer à Gènes, afin que tout y soit décidé selon les regles de la Justice.

» 5°. Que le Tribunal suprême de l'Isle sera composé de trois Auditeurs étrangers qui ne pourront être ni Genoïs, ni Corfès: Que ces derniers jugeront sans appel & en dernier ressort toutes les causes qui n'excéderont pas la valeur de cinq cens livres (5).

» 6°. Qu'on érigea en differens endroits de l'Isle des collèges, & autres lieux d'études dans lesquels on instruira la jeunesse. Que les Ecclésiastiques Corfès seront élevés à la dignité Episcopale, de même que les autres sujets de la République. Que cette même République promet que dans le cas où il y aura en Corse des Evêchés ou des bénéfices vacans, elle proposera au Pape des sujets de l'Isle pour les remplir.

» 7°. Que la République sera obligée pendant le terme de cinq ans de nommer chaque année quatre familles Corfès pour être honorées de la noblesse, & jouir des honneurs & des prérogatives attachés à ce rang:

(5) Ils n'avoient ce droit auparavant que jusqu'à la concurrence de 25 livres.

„ en sorte que par cette création on établira en Corse vingt familles nobles.

„ 8°. Que les assassinats & les meurtres seront désormais punis de mort :
 „ Que la République s'engage de ne jamais accorder de grace ni d'asyle
 „ à quiconque fera coupable d'un crime de cette nature. „

On ne donna que quinze jours pour accepter l'amnistie & le règlement. La Province de Balagna s'y soumit ; mais quand le Comte de Boissieux voulut désarmer les Piéves, il y trouva une résistance qui fit répandre bien du sang de part & d'autre. Le Comte les traita de rebelles & les menaça du fer & du feu. Les hostilités recommencèrent alors & ils ne ménagerent plus les François. Le Comte de Boissieux étant mort à la Bastie au commencement de l'année 1739, le Marquis de Maillebois lui succéda. Ce Général résolut d'abord d'attaquer Monte Maggiore, qui par sa situation avantageuse seroit de retraite aux fédéreux de la Balagna : les Corfès qui s'y étoient retirés se défendirent vigoureusement & ayant fait quelques prisonniers François ils les massacrèrent inhumainement.

Alors M. de Maillebois qui vouloit ménager ses troupes dont le petit nombre ne pouvoit suffire à l'entreprise qu'il méditoit, jugea à propos de se retirer de devant Monte Maggiore & d'attendre de nouveaux secours de la France. Il ne resta cependant pas pour cela dans l'inaction & fit des propositions d'accommodement aux Chefs des rebelles. Ceux-ci paroissoient assez disposés à l'écouter & firent même avec lui quelques conventions. Les secours que l'on attendoit étant arrivés, le Général François recommença ses attaques & se rendit maître de plusieurs places. Ces succès encouragèrent les troupes Françaises & le 2 de Mai elles pressèrent vivement les rebelles. Monsieur de Villemur qui n'avoit que deux petits canons s'empara du village de Lavataggio dans la Balagna, tandis que M. le Marquis du Châtel à la tête de quatre bataillons enleva aux ennemis un poste avantageux. M. de Maillebois fit alors publier une amnistie générale & cet acte de clémence joint aux progrès que l'armée faisoit tous les jours, engagea la plus grande partie des Corfès à se soumettre & à rendre leurs armes. Quoique les Chefs des mécontents eussent selon toutes les apparences favorisé les François, ils demandèrent à se retirer & s'embarquèrent au nombre de vingt-sept à la Paludella, sur un bâtiment François. Ils en partirent le 10 de Juillet & se rendirent à Porto Longone ; de-là quelques-uns passèrent à Naples où ils trouvaient de l'emploi.

Cependant toute la Corse n'étoit pas entièrement pacifiée, & les rebelles qui restoient encore rejettoient toutes les propositions qu'on leur faisoit. Le Baron de Neuhoﬀ neveu de Théodore n'oublioit rien pour les engager à soutenir le parti de son oncle. En effet ils se défendirent avec tout le courage imaginable & cinq cens d'entr'eux ayant été forcés dans un couvent de Tolla passèrent par dessus les murs du jardin & se retirèrent sur une montagne voisine. Ils y furent bien-tôt investis, & ne rendirent les armes qu'à la dernière extrémité. Le Baron de Neuhoﬀ toujours accompagné du Baron de Droft son parent s'étoit enfermé dans le village de Ziccavo la seule place qui fut restée dans son parti. Il résolut de s'y fortifier & fit jurer aux quatre cens hommes qui y étoient renfermés avec lui, de mourir plutôt que de se ren-

ISLE DB
CORSE.

dre. La place fut bien-tôt bloquée & Neuhoﬀ ne pouvant eſperer de réſiſter aux François, demanda deux jours pour ſe déterminer. Il profita de ce temps pour mettre en ſûreté tous ſes eſſets & ſe retira ſécètement avec les habitans de la place ſur une montagne près de-là. M. de Maillebois s'aperçut bien-tôt de ſa retraite & ne jugea pas à propos de l'y attaquer, comptant que la faim l'obligerait d'en deſcendre. Il ſe trompa dans ſes conjeſtures, & le Barou abandonné d'un grand nombre de ceux qui l'avoient accompagné eut le courage d'y reſter pendant près de deux mois. Alors les troupes Françoiſes étant ſortis de Ziccavo, Neuhoﬀ y reentra & rallimba tous ſes partiſans, avec leſquels il fit pluſieurs courſes aux environs.

L'hiver empêchoit qu'on achevât de détruire ces rebelles; mais au retour du Printemps on les pourſuivit de nouveau & on força enfin le Baron de Neuhoﬀ à ſe rendre, & à abandonner l'Iſle. Après avoir ainſi paciſié les troubles M. de Maillebois repaſſa en France avec ſes troupes & remit la Corſe aux Gênois qui eurent ſoin d'envoyer du monde pour remplacer les François. Le Marquis Dominique Marie Spinola nommé Commiſſaire général pour la Corſe y arriva à la fin de Juin 1740. Sa douceur pour des peuples qu'il aimoit parce qu'il étoit né parmi eux, lui gagna d'abord tous les cœurs; mais le règlement ſur les taxes leur ayant déplu, les troubles recommencerent, & ils reſuſerent abſolument de ſe conformer aux ordres de la République à ce ſujet. Les Gênois étoient réſolus de les y contraindre par la force, on prit les armes de part & d'autre & il y eut quelque action ſanglante.

Sur ces entreſaites Theodore aborda en Corſe avec deux vaiſſeaux Anglois & débarqua des armes & de la poudre. Il crut devoir profiter des circonſtances pour relever ſon parti, & fit en eſſet quelques tentatives. Elles n'eurent pas un heureux ſuccès & il fut obligé d'abandonner la Corſe & n'y reparut plus depuis.

La retraite de Theodore ne rendit pas pour cela le calme dans l'Iſle: les rebelles ſe rallimberent, & ſe donnerent des chefs. Ils ne demandoient pas cependant à ſe ſouſtraire à la domination Gênoiſe, & ils n'exigeoient que la diminution des taxes & la liberté de porter des armes. Mais plus on leur accorçoit, plus ils faiſoient de nouvelles demandes. On ſe déterminâ enfin à ſatisfaire les Corſes, & le calme parut entièrement rétabli.

1744.
Nouveaux
troubles en
Corſe excités
par Rivarola.

Cependant Gênes s'étoit déclarée pour la France & l'Eſpagne, & le traité qu'elle avoit fait avec ces deux Puiffances avoit indiſpoſé contre elle la Reine de Hongrie, le Roi d'Angleterre, & celui de Sardaigne. Ces nouveaux ennemis ne tarderent pas à ſuſciter des troubles dans la Corſe. Dominique Rivarola Gênois de Nation; mais Colonel au ſervice du Roi de Sardaigne ſe rendit en Corſe où il avoit des intelligences. Il ne tarda pas à rallimber un grand nombre de rebelles auxquels il promit de prompts ſecours de la part de l'Angleterre. En eſſet quelques jours après la flotte Angloiſe parut & les rebelles animés par ce renfort firent le ſiège de la Baſtie, dont ils s'emparèrent en peu de temps. Rivarola maître de cette place en traita les habitans avec beaucoup de douceur, & empêcha le pillage. La plus grande partie des Corſes étoit cependant demeurée fidèle à la République, & Luc Ornano, autrefois l'un des principaux chefs des mécontents leva douze cens hommes au ſervice des Gênois. Ceux-ci de leur côté ne ceſſerent d'en-

1745.

voyer à Calvi, à Ajaccio, & à San-Bonifacio des vivres, des armes & des munitions. Les rebelles soutenus par les Anglois, enleverent aux Genoïs San-Fiorenzo, San-Pellegrino & quelques autres postes de peu d'importance. Les Insulaires divisés en deux partis, se livroient de fréquens combats & ravageoient mutuellement l'intérieur de l'isle. Les habitans de Calvi, d'Ajaccio & de San-Bonifacio, redoutoient l'approche des Anglois qui paroissoient avoir dessein de les bombarder. Leur inaction causée par les vents contraires, décredita insensiblement le parti de Rivarola. Les habitans de la Bastie profitant de ces circonstances, chasserent les rebelles de leur ville. Les secours qu'ils reçurent des Genoïs les mirent en état de repousser les rebelles qui étoient venus les assiéger de nouveau. Genrile & quelques autres factieux qu'on avoit arrêtés à la Bastie, furent envoyés à Gênes où ils furent punis de mort. Ces châtimens irritèrent les parens des coupables qui étoient à la Bastie, & furent même cause d'une émeute. Elle n'eut cependant pas de suites; parce que les rebelles étoient en trop petit nombre pour être redoutables.

Gênes étant tombée au pouvoir des Autrichiens, les rebelles de Corse reprirent courage, & Rivarola après s'être emparé de plusieurs postes importants, se rendit maître d'une partie de la Bastie appelée *Terra Vecchia*. Les affaires des Genoïs s'étant retablies, le Comte de Choiseul passa en Corse avec cinq cens cinquante hommes, & força les rebelles à s'éloigner de la Bastie. Il les chassa ensuite des autres postes & les réduisit à l'extrémité. Rivarola ayant trouvé moyen de sortir de l'isle, se rendit à la Cour de Sardaigne pour y demander des secours contre les François. De retour dans cette isle, il se disposa à faire le siège de la Bastie; mais sa mort arrivée peu de temps après, arrêta ses projets. Matra devenu Chef des rebelles suivit le dessein de son prédécesseur, & mit le siège devant cette capitale. M. Jean Ange Spinola qui commandoit la garnison de cette place, se défendit avec un courage extraordinaire & ayant été secondé par M. Pedemonte alors Lieutenant Colonel au service de France, il força les ennemis à lever le siège. Le Duc de Richelieu fit en même-temps afficher des placards dans l'isle, par lesquels le Roi de France menaçoit les Corfes rebelles, & promettoit au contraire sa protection à ceux qui se soumettoient. Ces placards eurent l'effet qu'on en avoit attendu, & depuis cet instant le nombre des factieux diminua beaucoup. Les préliminaires de la paix signés à Aix-la-Chapelle acheverent de rendre le calme dans cette isle: les troupes Autrichiennes & Piémontoises ayant évacué la Corse, les rebelles firent leur accommodement avec la République. La douceur avec laquelle on traita les Corfes, fait espérer que ces insulaires resteront tranquilles, & ne chercheront plus à se soustraire à une domination dont ils paroissent contents.

1747.

1748.

DU DUCHÉ DE MILAN.

DUCHÉ DE
MILAN.

LA ville de Milan est une des plus anciennes de l'Italie, puisqu'elle fut bâtie par les Gaulois environ l'an 591 avant J. C. lorsqu'ils pénétrèrent en Italie sous la conduite de Bellovese. Cette ville tomba dans la suite au pouvoir des Romains, & Milan devint le séjour de quelques Empereurs. Après la chute de l'Empire, elle fut exposée aux courses des Barbares qui la ruinèrent plusieurs fois. Elle fut enfin soumise aux Lombards, & tomba sous la domination des François, après que Charlemagne eut fait la conquête de cette partie de l'Italie. Milan & son territoire formèrent ensuite une portion de l'Empire d'Allemagne. Elle devint bien-tôt si riche & si puissante, qu'elle commanda sur tout le pays des environs. L'orgueil de ses habitans donna sujet à l'Empereur Frederic I. de leur faire la guerre, & de les châtier par les tributs excessifs qu'il leur imposa. Les Milanois mécontents de la sévérité avec laquelle l'Empereur les avoit traités, insultèrent l'Imperatrice qui s'étoit rendue à Milan, & égorgèrent la garnison Allemande. L'Empereur résolu de venger l'affront qu'on avoit fait à cette Princesse, assiégea la ville, & après s'en être rendu maître, il la fit raser jusqu'aux fondemens. Une partie des habitans qui s'étoient sauvés, rebâtit la ville vers l'an 1171, sous la protection du Pape Alexandre III. & avec le secours de leurs voisins. Milan se rétablit insensiblement, & fut d'abord gouverné par des Seigneurs & ensuite par des Ducs, dont les plus célèbres furent les Visconti (6) & les Sforces.

Depuis que Milan se fut rétabli, elle se ligua avec d'autres villes d'Italie, & par le moyen de cette ligue le parti du Pape se soutint longtemps dans la Lombardie. Pendant les guerres qui survinrent entre l'Empereur & le souverain Pontife, la famille des Turriani (de la Tour) devint très-puissante dans Milan, & leur réputation augmenta à mesure que les Empereurs perdirent leur autorité dans cette Province. L'arrivée de Frederic II. en Italie releva la faction des Gibelins, dont les Visconti étoient partisans. Ils profitèrent de cette occasion pour chasser de Milan les Turriani & pour s'établir à leur place. Le traité qui fut fait peu de temps après entre le Pape & l'Empereur fit rentrer les Turriani dans la ville,

(6) La famille des Visconti, selon George Merula d'Alexandrie, tire son origine des Rois Lombards. Après la défaite de Didier le reste de cette nation qui étoit dispersée par toute l'Italie, retourna dans les villes qui avoient appartenu à leurs Rois. Quoique dans la suite ces villes aient été gouvernées par des Régens qu'on appelloit Vicaires, on conserva cependant la coutume que les Comtes d'Anghiera donnoient les ornemens royaux aux Princes désignés pour

succéder à l'Empire. Ces Comtes dans la suite ayant été détruits avec leur patrie, ceux qui échappèrent, prirent le titre de Viconte. Paul Jove, au contraire, rejette comme fautive l'opinion de ceux qui font remonter l'origine de la maison des Visconti jusqu'aux Rois Lombards. Il pense qu'il est plus naturel de les faire descendre de Heripand & de Galvanus qui commandoient à Milan, lorsque cette ville fut détruite par Frederic Barberousse,

Henri

Henry VII. de Luxembourg ayant eu dessein de se faire couronner à Rome, se rendit à Milan, où il fut reçu par Matthieu Visconti, & par Gui de la Tour tous deux chefs de leur maison. Matthieu résolut alors de perdre son rival, & d'employer la puissance de l'Empereur pour faire chasser une seconde fois les Turriani de Milan. Les défordres que les Allemands commettoient dans la ville lui fournirent le prétexte qu'il cherchoit. Il excita sectettement le peuple à prendre les armes pour se délivrer de la tyrannie des troupes étrangères. Le peuple animé par les émissaires de Matthieu prit les armes contre les Allemands, & le défordre devint bien-tôt considérable. Matthieu & ses partisans s'assemblerent autour de l'Empereur, & lui firent entendre que les Turriani étoient les auteurs de ce défordre. Ils représentèrent à ce Prince que le projet des rebelles étoit de lui enlever la ville de Milan, & de s'en faire reconnoître Souverains. Matthieu ajouta que sa seule faction étoit capable de conserver cette place à l'Empereur pourvu qu'il promit de soutenir son parti. Henri se laissa surprendre par ces discours & joignit ses forces à celles des Visconti. Les Turriani alors occupés à apaiser l'émeute furent attaqués par les troupes de l'Empereur. Plusieurs furent tués dans cette occasion, d'autres perdirent la vie dans les supplices, d'autres enfin furent bannis (7). Matthieu n'ayant plus de rivaux ne tarda pas à établir sa puissance, & c'est par lui que commence la chronologie certaine des Seigneurs de Milan. Je vais donner un abrégé de sa vie & celles de ses successeurs.

Matthieu surnommé le grand, naquit le 13 décembre 1250. Il étoit fils de Thibault & d'Anastase niece de Hubert Pirovan Archevêque de Milan. L'amour de la gloire, la fermeté dans le malheur, la clémence & la modération dans la prospérité furent les vertus qui lui firent donner le nom de Grand. Dans les victoires qu'il remporta sur les Turriani, par les mains desquels son pere même étoit péri, il refusa de les pousser jusqu'à la dernière extrémité. Ce ne fut pas toujours par la force qu'il vint à bout d'écarter ses ennemis & étendre la domination de ses Etats; ses largesses, & des sommes considérables distribuées à propos lui faciliterent la conquête de plusieurs places sans effusion de sang. Ce fut par ces voies indirectes qu'il éloigna plusieurs fois de ses Etats les armes de l'Empire & de la France.

Matthieu gouverna pendant sept ans depuis la mort d'Othon son oncle Archevêque de Milan; mais la malignité de ses proches, une conspiration imprévue de la noblesse, & la perfidie d'Albert Scor, l'obligèrent de sortir de Milan. Pendant cet exil qui dura neuf ans, il fit plusieurs tentatives inutiles pour rentrer dans sa patrie. L'arrivée de l'Empereur Henry VII. & la discorde qui régnoit alors parmi les Turriani, ranimèrent ses esperances. Il prit un habit de paysan, & par des sentiers impraticables il arriva sans être reconnu à Alt où l'Empereur étoit alors, & où Cassonus Turriano Archevêque de Milan, & son frere Napinus s'étoient rendus avec les chefs des Guelles. Matthieu implora la protection de Henri, qui frappé de son air majestueux, & touché de l'éloquence de son discours lui promit de travailler à son rétablissement. On convint que Matthieu & ses partisans

DUCHÉ DE
MILAN.

1310.

Matthieu Visconti surnommé le Grand.

1321.

Il est chassé de Milan.

Son retour.

(7) Nicolas Machiavel.
Tome II.

DUCHE' DE
MILAN.

fetoient teçus dans la ville, & qu'ils rentreroient dans les droits dont ils jouissoient auparavant.

Peu de temps après l'Empereur arriva à Milan où il fut couronné suivant la coutume. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, il s'éleva un tumulte extraordinaire.

Comme on ne sçavoit ni le sujet, ni l'auteur de cette révolte, on courut aux armes & on les tourna tout à coup contre les Turriani, dont les maisons furent pillées. Ils prirent la fuite, & Gui qui avoit succédé dans le gouvernement à Musca son oncle, eut de la peine à se soustraire à la fureur du peuple. On disoit foudrement que Matthieu avoit excité cette émeute pour se venger des Turriani. L'Empereur irrité voulut s'en éclaircir; mais ceux qu'il envoya à cet effet, lui rapportèrent qu'ils avoient trouvé ce Seigneur tranquille au milieu de sa famille : Matthieu se présenta devant l'Empereur pour se justifier. Ce Prince lui ordonna cependant de sortir de la ville, soit qu'il le crût coupable, soit qu'il voulût donner quelque satisfaction aux Turriani qu'on avoit si fort maltraités. Ce bannissement ne fut pas long, & peu de temps après Matthieu, par une faveur particulière de l'Empereur, fut rétabli dans le gouvernement des Etats de Milan, où il commanda pendant dix ans (8).

Il est fait Gouverneur.

Les fils de ce Prince avoient déjà la réputation de grands Capitaines, & ils étoient sortis avec honneur des entreprises dont leur père les avoir chargés. La gloire qu'il s'étoit acquise excita l'envie de ses principaux amis. Ils l'abandonnèrent, lorsque Robert Roi de Naples, & protecteur des Guelphes se rendit dans l'Etat de Gênes, pour s'opposer à Louis de Bavière que les Gibelins avoient fait venir en Italie. Le Nonce du Pape se joignit à Robert & excommunia Matthieu en même-temps qu'il jeta l'interdit sur la ville de Milan. Le peuple alarmé députa douze citoyens pour tâcher de fléchir le Nonce; mais ce Prélat répondit qu'il ne se rendroit point à leurs prières, que Matthieu ne fût chassé de la ville. Le peuple se dispoisoit à le satisfaire, lorsque Matthieu eut recours à son fils Galeas, qui commandoit alors à Plaisance. L'arrivée de ce Prince inspira de la crainte aux ennemis de son père, & les rendit plus traitables. Il parla avec force aux citoyens, leur fit entendre leurs véritables intérêts, & rétablit enfin par tout l'ordre & la tranquillité.

Conspiration
contre lui.

Dans ces circonstances Matthieu se voyant âgé de 72 ans, & sûr de la valeur de ses fils, remit le gouvernement entre les mains de Galeas, & après s'être relevé des excommunications lancées contre lui, il se retira dans un monastère, où il mourut le 24 Juin 1322, en présence de ses cinq fils (9). Il leur recommanda d'être toujours étroitement unis s'ils vouloient conserver le gouvernement qu'il leur laissoit. Nous verrons dans la suite l'usage qu'ils firent d'un avis si important. On céla sa mort pendant quelque temps, & on l'inhumait secrètement, pour ne pas exposer son corps à la vengeance, & à la cruauté de ses ennemis, en cas qu'il arrivât quelque révolution.

Sa mort.

1322.

(8) C'est ainsi que Paul Jove justifie Matthieu d'une action dont les autres Historiens l'ont chargé, & sur-tout Nicolas Machiavel,

comme je l'ai dit plus haut.

(9) Tristan Chalcus.

Galeas (10) avoit donné dès sa plus tendre jeunesse des marques de la valeur qui devoit le faire distinguer dans la suite. Il n'aimoit que les jeux qui avoient quelque rapport à l'art militaire. La première victoire où il se signala fut celle qu'il remporta sur les Guelfes. Son pere ayant été chassé de Milan par la trahison d'Albert Scor, il partagea son exil, & s'exposa pour lui à mille dangers. Il servit avec succès Charles Pere de Philippe de Valois qui étoit en guerre contre les Anglois. Ce Prince lui donna des marques de sa reconnaissance. De retour en Italie il fit des prodiges en combattant au siège de Ferrare, pour Adius, dont il avoit épousé la sœur, nommée Beatrix : il fut fait ensuite Préteur de Trevise par Girard Camine à qui cette ville appartenoit. Il devint de plus en plus formidable aux Guelfes, & après avoir fait prisonnier Albert Scor, il se rendit maître de Plaifance, & ensuite de Crémone.

Après la mort de Matthieu le Grand son pere, le Pape, le Roi Robert, une partie des Nobles, & tous les partisans des Guelfes étant venus à bout de faire abandonner aux Milanois & aux Allemans le parti des Gibelins, Galeas & Marc furent obligés de se retirer à Lodi chez leurs anciens amis. Les avantages que les Gibelins remportèrent sur les Guelfes, & la prise de Monza faciliterent à Galeas son retour dans Milan. Il y fut reçu au milieu des acclamations, & ses ennemis furent contraints de sortir de la ville.

Peu de temps après les troupes combinées du Pape, du Roi Robert, des Florentins, & de Paganus Turriano Patriarche d'Aquilée, s'avancèrent vers l'Adda. Marc s'opposa d'abord à leur passage ; mais se sentant inférieur en forces, il se retira à Milan qui fut aussitôt assiégée. Un secours de cinq cents hommes que Galeas avoit obtenu de Louis de Bavière, rendit inutiles les efforts des assiégeans qui restèrent plus de 4 mois devant la place. Ennuies de la longueur de ce siège, & persuadés qu'ils ne viendroient point à bout de réduire la place, ils résolurent de faire assassiner Galeas. Le complot fut découvert, & Jean l'un des freres de Galeas, prit les armes, quoiqu'il fût dans les ordres sacrés, & attaqua les Suisses qu'on avoit chargés de cette entreprise (11). Les ennemis leverent alors le siège, & se retirèrent à Monza en attendant de nouveaux secours de la part du Nonce, qui étoit à Plaifance. Cette ville lui avoit été livrée par la faction des Guelfes qui en avoient chassé Adius ou Azzo. Ils construisirent ensuite un pont sur l'Adda, afin de faciliter le passage des vivres & des troupes qui devoient les joindre. Galeas résolu de les attaquer, se rendit avec toute son armée, & ayant trouvé moyen de les attirer en plaine, il emporta sur eux un avantage considérable. Il les poursuivit jusqu'à Monza où il se réfugièrent ; mais Galeas les y assiegea, & les força de se rendre au bout de quelques mois.

Tant de victoires loin de diminuer le nombre des ennemis de ce Prince, sembloient au contraire les multiplier. Dans l'appéhension de succomber, il députa secrettement vers le Pape pour lui demander la paix. Le Pontife y consentit, & elle fut conclue aux conditions que Galeas prendroit les

DUCHE DE
MILAN.
.....
Galeas I. Vis-
conti.

Conspiration
contre Galeas.

(10) On prétend que ce surnom lui fut donné parce qu'il naquit au chant du coq. Ce nom fut ensuite transmis à sa postérité.

(11) Paul Jove.

DUCHÉ DE
MILAN.

armes contre les ennemis du Saint Siège. Cette paix ne fut pas de longue durée : le Pape & le Roi Robert à la sollicitation des Florentins, qui appuyoient le parti des Guelfes, ne tarderent pas à lever des troupes. Cardone qui les commandoit marcha vers Castruccio qui ayant reçu du secours de Galeas livra combat aux ennemis & tailla leur armée en pièces.

Galeas qui jusqu'alors avoit rendu inutiles tous les efforts de ses ennemis, ne put prévenir les suites de l'envie, que sa puissance avoit excitée dans sa propre famille. Marc son frere poussé par son ambition & sa jalousie forma le dessein criminel d'enlever à Galeas le gouvernement de Milan. Il lui fit un crime auprès de l'Empereur du traité qu'il avoit fait avec le Pape, & par ce moyen il indisposa ce Monarque contre son frere. L'Empereur prévenu par les discours de Marc fit enlever Galeas avec ses fils, & nomma vingt-quatre Magistrats pour gouverner l'Etat de Milan. Castruccio s'intéressa pour la liberté de Galeas, & l'Empereur consentit enfin qu'il fût sorti de prison où il étoit resté neuf mois. Galeas se rendit aussitôt à l'armée de Castruccio qui assiégeoit Pistoie. Ce siège fut long & incommode à cause des grandes chaleurs du mois d'Août. La Ville se rendit enfin ; mais Galeas & Castruccio ne profitèrent point de leur victoire, étant morts quelques jours après d'une maladie qui fut occasionnée par les travaux de la guerre. Galeas étoit alors âgé de cinquante & un an.

Actius ou Azzo
Visconti.

1339.

Actius fils & successeur de Galeas s'étoit déjà distingué par sa valeur & ses exploits. Il avoit souvent combattu sous les enseignes de Castruccio & avoir eu part aux victoires que ce Souverain de Lucques avoit remportées. Après la mort de son pere il obtint de l'Empereur la souveraineté de Milan, moyennant de grosses sommes d'argent qu'il offrit à ce Prince. Celui qui étoit chargé de les recevoir ayant pris la fuite avec l'argent qui lui avoit été délivré, l'Empereur exigea de nouvelles sommes des Milanois. Ceux-ci irrités de la conduite de ce Prince refuserent de les payer & fermerent les portes de leur ville. Résolu d'en tirer vengeance, il s'avança jusqu'à Pavie, mais Actius trouva moyen de l'apaiser en lui fournissant ce qu'il demandoit.

Actius étoit à peine en possession de la Principauté de Milan qu'il se vit attaqué par Marc son oncle, qui avoit conçu le projet de lui enlever son gouvernement par le moyen des partisans qu'il espiroit se faire dans la ville. Le complot fut découvert & Marc fut étranglé sans que personne parût s'intéresser à son sort. Quelque temps après Jean Roi de Bohême pere de l'Empereur Charles IV. passa en Italie avec une puissante armée. Actius alla au-devant de lui, & lui fit de riches présens pour renouveler avec lui l'ancienne alliance que ses ancêtres avoient contractée avec le pere de ce Prince. Cette démarche le rendit si agréable au Roi de Bohême qu'il obtint de ce Prince la restitution des villes dont il s'étoit rendu maître par la puissance de ses armes. Sur ces entrefaites Actius tomba malade de la goutte, & Leodrisius ennemi de la famille de ce Prince crut trouver l'occasion favorable de lui enlever la souveraineté de Milan. Il rassembla des troupes & s'avança vers l'Adda.

Actius quoique malade fit une diligence extrême & fut bien-tôt en état de marcher vers l'ennemi. Les armées furent à peine en présence qu'elles engagèrent le combat. Luchin qui commandoit les troupes d'Actius son neveu

eut l'avantage dans le premier choc ; mais il fut ensuite repoussé , & son armée se debanda. Pendant qu'il étoit occupé à la rallier , il fut enveloppé par les Suisses qui le firent prisonnier. Les ennemis crurent alors que la victoire s'étoit entièrement déclarée pour eux ; mais l'arrivée d'un escadron de cuirassiers fit changer les choses de face. Les ennemis occupés au pillage , ne purent soutenir le choc de ces nouvelles troupes , & l'armée d'Actius étant retournée au combat , fit un grand carnage des ennemis. Actius animé par ces succès , déclara la guerre à Mastinus Scaliger & lui enleva le Bressan. Tous ces avantages lui firent enfin jouir Actius d'un repos qu'il n'avoit point encore éprouvé , & il en profita pour aggrandir & embellir la ville de Milan. Ce Prince mourut âgé de trente-huit ans , après avoir gouverné pendant 16. Il avoit épousé Catherine de Savoye , dont il n'eut point d'enfans.

Après sa mort , Luchin & Jean ses oncles lui succéderent du consentement des Milanois. Jean qui étoit Archevêque de Milan , céda bien-tôt son droit à son frere, dont il connoissoit la valeur & la prudence. Les premiers soins de Luchin furent d'envoyer des députés à Benoît XII. pour obtenir de ce Pape qu'il levât l'interdit que ses prédécesseurs avoient jetté sur Milan. Le Pontife y consentit , & fit même rendre tous les trésors qu'on avoit enlevés à Monza dans les guerres précédentes , & qui avoient été transportés à Avignon.

Luchin n'eut aucune guerre à soutenir au-dehors ; mais il eut beaucoup à souffrir de la part de ceux dont il sembloit qu'il n'eût rien à redouter. Martin & Pinalla , Généraux des troupes d'Actius , s'imaginant que les services qu'ils avoient rendus étoient oubliés , formèrent une conjuration dans laquelle ils firent entrer Galeas & Barnabas. Les desseins de ces deux Officiers ayant été découverts , ils furent condamnés à périr de faim dans une prison , & leurs complices furent attachés au gibet. Galeas & Barnabas à la prière de l'Archevêque eurent la vie sauve ; mais ils furent envoyés en exil.

Ce ne fut pas les seuls chagrins qui accablèrent le Prince de Milan ; la conduite irrégulière de sa femme lui en causa de nouveaux. Eprise d'amour pour Galeas , neveu de son mari , elle en eut deux enfans d'une même couche. Cette Princesse craignant enfin le châtement que meritoient ses débauches , crut devoir le prévenir en donnant un poison lent à son époux. Ce Prince mourut âgé de soixante-deux ans , la dixième année de son gouvernement.

L'aveu que la femme de Luchin avoit fait de son commerce avec Galeas empêcha ses deux enfans de succéder à son mari. En conséquence le gouvernement des Etats de Milan fut remis entre les mains de Jean Archevêque. Il rappella Galeas & Barnabas de leur exil , afin d'affermir & de perpétuer dans sa famille le souverain pouvoir. Il leur fit contracter des alliances avantageuses ; Galeas épousa Blanche de Savoye , & Barnabas fut marié avec Beatrix , fille de Mastinus Scaliger.

Les dissensions domestiques qui troublaient continuellement la République de Gènes lui fournirent l'occasion de s'en faire déclarer souverain , comme on l'a vu , dans l'article qui traite de cette République. Il fit ensuite la

DUCHÉ DE
MILAN.

(Luchin Visconti.

1349.

(Jean Archevêque.

1360.

DUCHE' DE
MILAN.

guerre aux Bolognois, & les avantages qu'il temperta en différentes occasions allarmèrent tellement les Florentins & les Vénitiens, qu'ils firent une ligue avec le Pape Clément VI. & l'engagerent à excommunier ce Prélat. Il ne tarda pas à se réconcilier avec la Cour de Rome, & Urbain V. consentit que le Duc de Milan conserveroit Bologne moyennant un tribut annuel. Ce Prélat prit aussi le parti des exilés de Florence, comme on l'a vu dans l'histoire de cette République. La puissance de Jean croissant de plus en plus lui fit un grand nombre d'envieux dont il eut le bonheur de triompher. Il mourut après avoir gouverné avec beaucoup de gloire pendant sept ans.

Matthieu II.
Visconti.

Jean par son testament avoit voulu que ses Etats fussent partagés entre les trois fils d'Etienne son frere, à condition qu'ils gouverneraient en commun Milan & Gènes, & que ces deux villes n'auroient qu'un seul & même Préteur. Quant aux autres villes ou bourgs, il ordonna qu'après l'estimation faite par des gens de loi, il en seroit fait trois lots qu'on tireroit au sort, Bologne échut à Matthieu, qui se vit en même-temps en possession de Lodi, de Plaisance, de Parme & de Lucques. Olegianus ne le laissa pas long-temps tranquille possesseur de ces places. Il chassa de Bologne le Préteur & la garnison que Matthieu y avoit mis, & obligea les Bolognois de reconnoître sa domination. Ainsi Matthieu fut privé d'une partie de son héritage. Ce Prince n'avoit aucune des qualités essentielles pour gouverner un Etat. Ennemi de toute occupation sérieuse il passoit les jours dans les divertissemens & les nuits avec des femmes débauchées. Paul Jove rapporte qu'un jour comme il s'entretenoit avec ses freres du bonheur de regner, il répondit que cela étoit vrai, pourvu qu'on regnât seul. Ses freres jugeant par ce discours qu'il cachoit quelque dessein contre eux, résolurent de le prévenir, & on prétend qu'ils l'empoisonnerent. Il avoit eu deux filles de son mariage avec la fille de Philippe Prince de Mantoue.

Galeas II.
Visconti.

Galeas II. qui lui succéda, étoit un Prince guerrier, & qui cherchoit avec avidité les occasions d'acquiescer de la gloire. Il fit la guerre dans la Flandre avec succès, & l'Empereur Charles IV. qui connoissoit sa valeur le nomma son Lieutenant dans toute la Lombardie & l'Etat de Gènes. Il accorda aussi la même dignité à Barnabé frere de ce Prince. L'union & la bonne intelligence qui regna entre ces deux freres jusqu'à la mort ne contribua pas peu à affermir leur crédit & leur autorité. Ils avoient partagé entre eux l'administration de l'Etat, & ils possédoient chacun la moitié de la ville de Milan, où ils avoient construit une citadelle dans la partie de la ville qui leur appartenait. Depuis la mort de Matthieu, Bologne étoit échue à Barnabé, & il fut obligé de soutenir une longue guerre pour entrer en possession de cette place. Les Florentins & les Pisans qui redoutoient la puissance de ces deux freres devenus formidables par leur union, leur suscitèrent des ennemis. Ces liguees ne servirent qu'à relever la gloire de Galeas & de Barnabé, & à leur fournir de nouvelles occasions de triompher. Après avoir battu les ennemis ils allèrent mettre le siège devant Bologne; mais cette entreprise engagea les Florentins, les Pisans, les Princes de Ferrare, de Mantoue & de Verone à réunir leurs forces contre Galeas & Barnabé. Jean Marquis de Montferrat pour faire diversion attaqua le premier avec une armée composée d'Anglois & d'autres troupes étrangères.

Galeas vainqueur du Marquis de Montferrat marcha au secours de son frère qui avoit reçu deux échecs considérables devant Bologne. Cette jonction fit changer les choses de face , & la place fut obligée de capituler. Les confédérés entrèrent alors sur le territoire de Milan , afin d'obliger Galeas à partager ses forces, Barnabé usant de représailles, se jeta sur les terres de Mantoue , & y fit tant de ravages, que le Prince qui étoit dans le Milanès où il étoit prêt de remporter de grands avantages , le vit forcé de demander la paix.

Pendant que Barnabé achevoit de se rendre maître du territoire de Bologne , Galeas son frère cherchoit à appuyer son autorité par des alliances illustres. Il obtint pour son fils Jean Galeas , Isabelle sœur de Charles V. Roi de France , & maria sa fille Yolande à Lionnel Duc de Clarence , fils d'Edouard III. (VI.) Les noces de Jean Galeas furent célébrées à Milan avec une pompe & une magnificence extraordinaire. Si l'on peut ajouter foi à ce qu'en rapporte Paul Jove , dix mille hommes auroient été rassasiés de la desserte des tables. Il ne fit pas moins de dépense pour les noces de sa fille avec le Duc de Clarence. Ce jeune Prince ayant usé avec trop peu de modération des plaisirs qu'on lui avoit procurés, mourut peu de temps après , & Yolande épousa en secondes noccs Othon , Marquis de Montferrat qui fut assassiné dans les montagnes du territoire de Parme. Galeas mourut de la goutte l'an 1378 dans la soixantième année de son âge , & la vingr-deuxième de son gouvernement.

Galeas de retour de ses expéditions militaires , avoit coutume de se délasser par la lecture des Historiens , & par la conversation qu'il avoit avec les gens de lettres les plus célèbres. Il honoroit sur-tout d'une amitié particulière François Petrarque connu par la vivacité de son génie. Ce Prince naturellement porté à la clémence , donna quelquefois des exemples de sévérité. Il fit élever à Milan plusieurs superbes édifices , & fit construire un pont sur le Tésin.

Barnabé au contraire étoit d'un caractère impérieux , dur & cruel. Il ne se plaisoit qu'au milieu des combats , & il n'avoit point de compagnie plus agréable que celle des soldats dont il avoit gagné l'amitié par ses largesses. Tant qu'il vécut il ne quitta point les armes , & une guerre étoit à peine terminée , qu'il en entreprenoit une nouvelle. Il fut cependant obligé de renoncer à celle qu'il faisoit au sujet de Bologne , & d'abandonner ses prétentions sur cette ville. Il en fut dédommagé en quelque sorte par la conquête qu'il fit de Reggio. Ce Prince malgré les longues guerres dont il fut continuellement occupé , & les dépenses excessives pour soutenir l'éclat & la magnificence avec lesquels il vivoit , ne laissa pas de faire élever plusieurs superbes édifices , & de fonder des hôpitaux. Il eut soin de marier ses filles aux plus grands Princes de l'Europe , & leur donna des dotes considérables.

Il partagea également ses Etats entre ses cinq fils , & donna des terres & des maisons à ses autres enfans naturels. Les premiers peu satisfaits de l'étendue de leurs possessions , portèrent envie à la fortune & à la puissance de Jean Galeas leur cousin-germain. Ils y étoient excités par leur mere , femme ambitieuse qui ne cessoit de leur inspirer ses sentimens. Barnabé qui avoit les mêmes vûes , se joignit à ses fils , & forma le dessein de priver son ne-

DUCHE' DE
MILAN.

veu de la vie & de ses Etats. Jean Galeas informé des projets de son oncle & de ses cousins , prit ses précautions pour les faire échouer. Il augmenta la garde , & ne sortoit point de la citadelle où il s'étoit enfermé , sans avoir auparavant envoyé des espions au dehors , & sans être bien escorté. Il prit enfin le parti de se rendre à Milan , & comme il étoit en chemin il aperçut Barnabé avec deux de ses fils qui venoient au-devant de lui. Il les fit aussitôt attaquer , & les ayant fait prisonniers , ils furent enfermés par ses ordres dans une citadelle. Pour mettre ensuite le peuple dans ses intérêts , il lui abandonna les maisons & les terres de Barnabé qui furent bien-tôt mises au pillage. Personne ne plaignit le sort de ce Prince qui s'étoit attiré la haine de tout le monde par ses cruautés & sa tyrannie. Il avoit puni de mort plus de cent Laboureurs , qui contre ses ordres avoient tué des sangliers , dont ils avoient reçu des dommages considérables : il avoit de plus chargé les habitants des bourgs & des villages de sa dépendance , de nourrir ses chiens de chasse qui étoient environ au nombre de trois mille. Ceux qui avoient inspection sur ces animaux , faisoient exécuter les ordres du Prince avec une rigueur inouïe. Barnabé mourut sept mois après dans sa prison , & l'on croit qu'il fut empoisonné. Il étoit alors dans la soixante & sixième année de son âge , & dans la trentième de son gouvernement.

Jean Galeas
III. le Vieux.

Jean Galeas se vit par la mort de son oncle seul possesseur du Duché de Milan. Ce jeune Prince dès son enfance avoit donné des marques de son esprit & de son jugement. L'amour naturel qu'il avoit pour les sciences , lui fit faire de grands progrès , & le porta à favoriser dans la suite les gens de lettres , & à prévenir leurs besoins. Il avoit fait son apprentissage dans le métier de la guerre sous son père & sous son oncle Barnabé , & il s'étoit distingué en diverses occasions , quoiqu'il n'eût pas toujours été heureux dans ses différentes entreprises. Ces mauvais succès lui firent prendre le parti après la mort de son père de confier le soin de ses armées à des Généraux dont il connoissoit la prudence & la valeur. Ses affaires changèrent alors de face , & les victoires que ses Généraux remportèrent furent suivies de conquêtes si rapides , qu'en peu de temps ses Etats se trouverent considérablement augmentés. Ce fut alors qu'il reçut de l'Empereur Ladislas le titre de Duc de Milan avec les marques de cette dignité. Il se trouva maître de Verone , de Vicence , de Pavie , de Treviso , de Feltri , & les Siennois ainsi que les Luquois paroissoient disposés à reconnoître sa domination. Les Florentins jaloux de sa puissance excitèrent contre lui tous les Princes de l'Europe. Il eut à combattre contre les troupes de l'Empereur & de la France : mais deux victoires qu'il remporta , obligèrent ses ennemis à le laisser tranquille. Il attaqua ensuite le Duc de Mantoue , & le força à demander la paix. De si grands avantages suivis d'une victoire qu'il remporta sur les Bolognois , secondés des troupes du Pape & de celles des Florentins le mirent en possession de la ville de Bologne , qui avoit été le sujet de plus de cinquante années de guerre depuis la mort de l'Archevêque Jean. Galeas pour se venger des Florentins , fit marcher contre eux son armée victorieuse : mais sa mort arrivée peu de temps après les délivra de la crainte que leur avoit causé l'approche des troupes Milanoises. Cet événement arriva le 3 de septembre de l'an 1402. Ce Prince étant alors âgé de cinquante-

cinquante-cinq ans , & en avoit regné vingt-quatre. Il laissa deux fils qui étoient encore en bas âge, sçavoir Jean & Philippe.

Jean Galeas laissa la plus grande partie de les Etats à Jean-Marie, & Philippe eut en heritage Pavie, Novare, Alexandrie, Verceil, &c. Il donna en même-temps Pise & Cremona à Gabriel son fils naturel. Jean-Marie étoit à peine possesseur du duché de Milan, qu'il vit ses Etats déchirés par les guerres intestines que se firent les Guelfes & les Gibelins. Ce ne furent pas les seuls maux dont le Milanès fut affligé : les Commandans des places & les Ministres, profitant de la jeunesse du Prince, causerent des nouveaux troubles par leurs intrigues & leurs factions. Le Duc de Milan perdit alors plusieurs places, dont s'emparèrent les Chefs des différens partis qui s'étoient formés. Jean-Marie consterné par tant de pertes, suivit le conseil de sa mere, & donna le gouvernement de Milan à Charles Malatesta, qu'il chargea en même-temps du commandement de ses troupes.

Ce Seigneur dissipa bien-tôt toutes les factions qui avoient commis de si grands désordres, & vint à bout de rendre la tranquillité à l'Etat. Le calme ne fut pas de longue durée, & les Gibelins ne tarderent pas à attaquer le Gouverneur qui favorisoit les Guelfes. Il ne put résister à ses ennemis, & fut forcé d'abandonner la ville. Jean-Marie nomma un nouveau Gouverneur, qui devenu l'objet de la haine des Guelfes, eut beaucoup de peine à échapper à leur fureur. Ils engagerent alors le Duc de Milan à lui donner pour successeur Boucicaut qui étoit Gouverneur de Gênes ; mais la révolution qui arriva peu de temps après dans cette République, & la défaite de l'armée Françoisé par l'ancien Gouverneur de Milan, forcèrent Boucicaut à repasser en France.

Sur ces entrefaites, la mere de Jean mourut. Elle lui avoit conseillé quelque-temps auparavant de céder au Pape les villes les plus éloignées de ses Etats, afin de se concilier l'amitié du Pontife & conserver les villes les plus voisines de Milan, & reprendre celles qu'on lui avoit enlevées. En conséquence Bologne, Assise & Perouse retombèrent sous la domination du Pape. Le Duc de Milan rappella ensuite le Gouverneur qui avoit succédé à Malatesta, & lui rendit son ancienne autorité. Cet Officier vint à bout de rétablir le calme dans l'Etat, & il étoit prêt de déclarer la guerre aux habitans de Bergame, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau. La maladie de ce Gouverneur devint funeste au Duc de Milan. Les peuples irrités contre ce Prince, qui avoit souvent donné des marques de sa cruauté, conspirèrent contre lui, & l'assassinèrent dans l'Eglise S. Gothard. Les conjurés voyant que personne ne cherchoit à venger la mort de Jean-Marie, reconnurent pour leur Souverain Hastor, fils naturel de Barnabé, & dont le caractère & les inclinations étoient entièrement semblables à celles de son pere.

Philippe-Marie frere du dernier Duc s'étant assuré de la fidélité des troupes qui étoient destinées à porter la guerre dans le Bergamasque, marcha contre l'usurpateur, lui fit lever le siege de la citadelle de Milan, & tailla en pieces son armée. Après cette victoire Philippe fut reçu au milieu des acclamations du peuple, & reconnu souverain de l'Etat de Milan. Il commença alors par faire punir les meurtriers de son frere, & marcha

Tome II.

511*

DUCHE' DE
MILAN.
Jean-Marie
Visconti.

Philippe-Marie
Visconti.

ensuire contre Hastor qui s'étoit réfugié à Monza. Le siege de cette place fut poussé avec vigueur, & Hastor y perdit la vie en se défendant.

Philippe resté seul maître du Milanès s'occupa à reprendre routes les places qu'on avoit perdues par la foiblesse de Jean-Marie. Les succès qu'il eut en cette occasion l'engagerent à vouloir reprendre Verone qui étoit au pouvoir des Venitiens, Pise dont les Florentins s'étoient rendu maîtres, & Bologne que le Pape avoit réuni à son domaine. Cette entreprise ne fut pas heureuse : loin de recouvrer ces places il perdit encore Bresse, Bergame & la souveraineté de Gènes (12). Philippe étoit assiégé dans Milan par les Venitiens lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Il étoit âgé de près de soixante ans. Ce Prince qui ne laissoit point d'enfant mâle délibéra long-temps pour sçavoir s'il donneroit ses Etats à Alphonse Roi de Naples ou à François Sforce (13) à qui il avoit donné en mariage sa fille Blanche. Il se détermina enfin en faveur de ce dernier (14). Philippe-Marie avoit fait trancher la tête à Beatrix sa premiere femme accusée d'adultere. Il épousa ensuite une Princesse de Savoye.

Après la mort de Philippe, plusieurs Princes se disputèrent la possession du Milanès. L'Empereur Frederic IV. le Duc de Savoye, les Venitiens, Alphonse Roi de Naples, Charles Duc d'Orleans & François Sforce déclarèrent leurs prétentions sur ce Duché. De tous ces Princes, Charles Duc d'Orleans étoit le plus légitime héritier en conséquence des termes du contrat de mariage de Valennine sa mere & fille de Philippe. Cependant une partie des Milanois vouloit vivre en forme de République, & l'autre desiroit passer sous la domination d'un Prince. Ce dernier parti étoit encore divisé, les uns demandoient le Roi Alphonse pour leur Souverain, & les autres se déterminoient à se soumettre au Comte Sforce. Le parti de ceux qui n'aspiroient qu'après la liberté se trouvant le plus fort & le plus uni, il fut décidé que l'Etat de Milan se gouverneroit en forme de République. Plusieurs villes ne voulurent point se soumettre à ce reglement dans l'esperance de maintenir leur liberté : telles furent Pavie & Parme. Lodi & Plaisance qui ne pensoient point à rester indépendantes, mais qui détestant la domination des Milanois se donnerent aux Venitiens.

Sur ces entrefaites le Comte Sforce qui s'étoit retiré à Cremona y reçut les députés de la ville de Milan, qui le déclarerent Général des troupes de la République, & lui firent sçavoir qu'on lui cédoit la ville de Bresse qu'il restitueroit lorsqu'on pourroit lui remettre à la place la ville de Verone. Ce Général s'étant mis en compagnie s'avança vers Pavie, qui craignant de ne

(12) On a fait mention des guerres que ce Prince eut à soutenir contre les Florentins & les Venitiens. Voyez ces deux Chapitres.

(13) Il étoit bâtard de Jacques Attendulo connu sous le nom de Jacomuzzo, qui étoit un payfan des environs de Cotigoola. Celui-ci ayant pris parti dans les armes, s'y comporta avec tant de valeur, qu'après avoir passé par tous les degrés militaires, il devint le plus fameux Capitaine d'Italie, & commanda jusqu'à sept mille hommes à la fois. Il servit long-temps Jeanne II. Reine

de Naples, contre Alphonse Roi d'Aragon. Il prit dans la suite le nom de Sforce qu'il laissa à sa postérité. De trois fils légitimes qui lui survécurent, aucun n'étoit propre à la guerre, & ce fut François son bâtard qui lui succéda au commandement de ses troupes. François fut aussi grand Capitaine que son pere, & nous l'avons vu commander avec succès les troupes de Philippo-Marie, & celles des Vénitiens.

(14) Paul Jove.

pouvoir lui résister se soumit aux conditions qu'elle ne passeroit pas sous la puissance des Milanois. Le Comte balança quelque temps sur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté il appréhendoit que les Milanois mécontents de sa conduite ne se donnassent aux Venitiens, d'un autre il faisoit réflexion qu'en refusant la ville de Pavie il y avoit lieu de craindre qu'elle ne tombât au pouvoir du Duc de Savoye. Ce dernier motif l'engagea à accepter la proposition des habitans de Pavie.

Les Milanois qui n'approuvoient pas cette démarche, n'osèrent se brouiller avec le Comte qui leur paroissoit seul capable d'écarter les dangers qui les menaçoient. Cependant le Duc d'Orléans étoit passé en Italie avec des troupes ; mais tous ses efforts n'avoient pu le mettre en possession que du Comté d'Alt qui lui appartenoit du côté de sa mere. De tant d'ennemis qui avoient attaqué l'Etat de Milan il ne restoit plus que les Venitiens. Sforce qui s'étoit déjà rendu maître de Plaifance, alla mettre le siege devant Caravaggio dans l'esperance qu'après la prise de cette place il ne lui seroit pas difficile de s'emparer de Lodi. Les Venitiens qui vouloient conserver Caravaggio, attaquèrent l'armée Milanoise. Sforce se défendit avec tant de valeur que les Venitiens furent bien-tôt mis en désordre & obligés de prendre la fuite après avoir perdu la plus grande partie de leurs troupes. Une victoire si éclatante fut suivie de la conquête de tout le pays de Bresse. Les Venitiens abbatus par cette défaire, songerent à faire la paix qu'ils conclurent avec le Comte, en lui offrant les secours dont il auroit besoin pour se rendre maître de Milan.

Le but de cette négociation étoit de brouiller Sforce avec le Milanois, qui ne pouvant plus se fier à ce Général, ni se défendre par eux-mêmes, seroient forcés de se donner à eux. En effet, la nouvelle de ce traité irrita les Milanois qui lui envoyerent des députés pour se plaindre de sa conduite. Sforce n'ayant plus rien à ménager, donna un libre cours à son ambition, & secondé des troupes Venitiennes, il attaqua l'Etat de Milan & pressa vivement la capitale. Les Milanois prêts à succomber implorerent le secours des Venitiens qui consentirent volontiers à traiter avec eux. Sforce qui avoit prévu la politique des Venitiens ne put s'empêcher d'être vivement frappé de cette nouvelle. Résolu de temporiser il amusa la République de Venise en feignant de vouloir accéder au traité. Il signa même une treve de quarante jours & fit retirer ses troupes qu'il mit en garnison dans les villes qui lui appartenoient. Les Ambassadeurs envoyés de sa part à Venise avec plein pouvoir de traiter, avoient ordre d'amuser le Senat & de susciter continuellement de nouvelles difficultés.

Les Milanois & les Venitiens trompés par les apparences de la paix, négligerent de se tenir sur leurs gardes. Sforce profita des fautes de ses adversaires, & à peine la treve fut-elle finie qu'il recommença à faire le siege de Milan. L'armée Venitienne qui étoit campée sur l'Adda ne fit aucun mouvement pour secourir la place. Le Général qui la commandoit n'avoit point été d'avis de livrer un combat, dont la réussite étoit douteuse. Il se flattoit que les Milanois se voyant réduits aux dernières extrémités consentiroient à se donner aux Venitiens plutôt que de reconnoître pour Souverain le Comte Sforce, dont ils avoient tant de sujet de se plaindre. Cette inac-

DUCHÉ DE
MILAN.

François Sforce
s'empare du
duché de Milan.

tion fut avantageuse au Comte. La populace de Milan qui ressentait toutes les horreurs de la famine, s'assembla tumultueusement, & se jeta avec fureur sur les Magistrats. Gaspard de Vicomercato chef des séditieux leur fit connoître que l'unique moyen de se débarrasser d'une guerre si funeste, étoit de recevoir dans la ville le Comte Sforce & de remettre entre ses mains toute l'autorité. On suivit ce conseil, & le Comte entra comme souverain dans Milan le 26 de Février 1450. Ceux qui avoient été ses plus grands ennemis témoignèrent beaucoup de joie de son élévation, & le calme fut entièrement rétabli dans la ville.

1452.

Le nouveau Duc de Milan qui avoit à craindre les efforts des Vénitiens & du Roi Alphonse, ligués contre lui, fit une alliance étroite avec les Florentins. Les Vénitiens le laissèrent deux ans tranquille, après lesquels ils l'attaquèrent du côté de Lodi, tandis que le Marquis de Montferrat s'avantçoit vers Alexandrie. Le Duc pour faire diversion, entra dans le pays de Bresse où il fit de grands ravages. La victoire que ses troupes remportèrent sur le Marquis de Montferrat près d'Alexandrie, le mirent en état d'attaquer plus vivement les Vénitiens, & d'envoyer Alexandre Sforce son frere au secours des Florentins ses alliés qui étoient en guerre avec Alphonse. Le Pape qui vouloit rétablir la paix dans l'Italie, employa sa médiation pour la faire conclure. Pendant qu'on étoit occupé à Rome de ces négociations, les Vénitiens & le Duc de Milan firent ensemble leur traité qui fut signé le 9 d'Avril 1454, & chacun entra en possession des places qu'il avoit avant la guerre. Sforce délivré de cette guerre ne fut plus occupé que du soin d'affermir son autorité, & de conserver un Etat qu'il ne devoit qu'au succès de ses armes. Il en resta paisible possesseur jusqu'à sa mort arrivée l'an 1466.

1454.

Galeas-Marie
Sforce.

1466.

Il eut pour successeur Galeas-Marie Sforce son fils qui renouvela l'alliance que son pere avoit faite avec la République de Florence & demanda les sommes qu'on s'étoit obligé de payer tous les ans à son pere. Ce dernier article souffrit beaucoup de difficultés, & fut même cause des troubles qui s'élevèrent dans la République, comme on l'a vu dans l'histoire de Florence. Galeas pour obliger les Florentins à consentir à ce qu'il demandoit se rendit en Toscane avec ses troupes. Comme on redoutoit sa présence, on lui fit entendre qu'il n'étoit pas de son intérêt d'être si long-temps éloigné de ses Etats, où il pourroit se former contre lui quelque parti dangereux. Galeas donnant dans le piège qu'on lui rendoit, consentit à retourner à Milan, & ne laissa que quelques troupes pour soutenir ceux qui lui étoient attachés. Cependant les troubles furent apaisés & l'on fit un accommodement avec ce Prince.

Sa conduite cruelle & dissolue le rendit l'objet de la haine de ses sujets dont il deshonorait les femmes & les filles. Lampognano & Vicomri dont les femmes avoient été exposées à ses brutalités, résolurent d'en tirer vengeance. Les conjurés choisirent le jour de la fête de S. Etienne pour exécuter leur dessein dans l'Eglise de ce Martyr que le Duc avoit coutume de visiter. Comme il y entroit Lampognano & Olgeato s'approchèrent de lui, le frapperent de leurs poignards & le renversèrent mort à leurs pieds. Lampognano fut tué sur le champ, & Olgeato qui s'étoit d'abord sauvé fut

arrêté dans la suite & eut la tête tranchée. Cet événement arriva l'an 1476.

Galeas avoir épousé en premières noces Dorothee Gonzague fille de Louis Marquis de Mantoue qu'il fut soupçonné d'avoir fait empoisonner. Il se remaria ensuite avec Bonne fille de Louis Duc de Savoye dont il eut quatre enfans, savoir Jean-Galeas-Marie qui lui succéda; Hermes qui se retira en Allemagne après la mort de son frere; Blanche-Marie qui épousa l'Empereur Maximilien, & Anne qui fut mariée à Alphonse d'Est Duc de Ferrare.

Jean-Galeas-Marie trop jeune pour gouverner par lui-même ses Etats, regna sous la tutelle de sa mere, & de Cecus Simoneta : mais Ludovic Sforce dit le More son oncle s'empara bien-tôt de la Régence du Milanès, après avoir forcé la Duchesse à sortir de Milan, & avoir fait couper la tête à Simoneta. Profitant de la foiblesse du jeune Prince, il ne lui laissa que le nom de Duc, & gouverna avec tout l'éclat & la dignité d'un Souverain. Il devint même si puissant que les Princes d'Italie rechercherent son alliance, & que Charles VIII. fit un traité avec lui lorsqu'il méditoit la conquête du Royaume de Naples. Ludovic dont l'ambition n'étoit point encore satisfaite, esperoit à la faveur de la guerre que le Roi de France alloit entreprendre en Italie se faire reconnoître Duc de Milan au préjudice de son neveu. Il avoit marié Blanche-Marie sa niece à l'Empereur Maximilien, & cette alliance lui facilita les moyens d'exécuter son projet. Les trois Princes de la maison qui avoient régné jusqu'alors avoient négligé de demander l'investiture à l'Empereur. Ludovic prétendit en conséquence qu'ils ne devoient point être regardés comme légitimes Souverains de Milan. Il engagea l'Empereur à lui donner l'investiture de ce Duché pour lui, pour ses fils & leurs descendans, comme d'un fief dévolu à l'Empire. L'Empereur esperoit par cette faveur détacher Ludovic des intérêts de la France; mais ce politique se conduisit avec tant de dextérité qu'il amusa à la fois par de vaines promesses, Ferdinand & les autres Princes d'Italie, & qu'il se maintint également bien auprès de l'Empereur & du Roi de France.

Quelque temps après Jean Galeas mourut, & l'on soupçonna qu'il avoit été empoisonné par son oncle. Depuis cet événement Charles VIII. conçut de la défiance contre le Duc, & il étoit même dans le dessein de repasser les Alpes. Il se laissa cependant rassurer par les instances continuelles de Ludovic qui lui promettoit de joindre ses troupes aux siennes. Je ne suivrai point le Roi de France dans ses différentes expéditions en Italie, & je ne ferai qu'indiquer la plus grande partie des actions auxquelles Ludovic a eu part, parce que j'en ai fait mention dans l'article de Florence, & dans celui de France. Il me suffit de remarquer en général que le Duc de Milan qui avoit attiré Charles VIII. en Italie fut effrayé de la rapidité de ses conquêtes, qu'il se ligua avec les Venitiens contre ce Prince, lui suscita des ennemis dans toute l'Italie, fit soulever les Pisans & les soutint dans leurs revoltes, excita l'Empereur Maximilien à s'opposer aux entreprises de Charles VIII. enfin qu'il fut causé par ses intrigues & ses artifices d'une partie des maux dont l'Italie fut accablée.

Il eut lieu de se repentir de sa conduite envers la France, & s'il fut

DUCHÉ DE
MILAN.

Jean-Galeas-
Marie.

1476.

Ludovic Sforce
Duc de Milan.

1494.

assez heureux pour résister aux armes de Charles VIII. il eut le malheur de tomber en la puissance de Louis XII. qui après l'avoir fait prisonnier dans la ville de Novate le fit conduire en France & le fit enfermer dans le château de Loches où il mourut.

1500.

La ville de Milan tomba alors sous la puissance de la France, & le Roi usa d'une grande modération à l'égard des vaincus. Maximilien Sforce s'étoit retiré auprès de l'Empereur Maximilien, qui l'aïda à chasser les François de l'Etat de Milan & à s'en rendre maître. Il n'en fut pas long-

1512.

temps paisible possesseur, & en 1515 il fut obligé de céder la ville de Milan à François I. & de se retirer en France; où le Roi lui fit une pension considérable. François Sforce son frere trouva moyen de s'emparer du

1522.

Milanès d'où il fut chassé, & où il fut ensuite rétabli par l'Empereur Charles-Quint. Ce Prince étant mort sans laisser d'enfans, l'Empereur s'empara du Duché de Milan, dont il donna l'investiture à Philippe II. son fils qui monta sur le trône d'Espagne. Les Rois ses successeurs le posséderent jusqu'à la mort de Charles II. arrivée en 1700. Philippe de France Duc d'Anjou devenu Roi d'Espagne tâcha de le conserver; mais l'Empereur s'en rendit maître en 1706, & la possession lui en fut confirmée par le traité de Bade en 1714. Il appartient maintenant à l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême épousée de François-Etienne de Lorraine.

Fin de l'Histoire du duché de Milan.





INTRODUCTION

A L'HISTOIRE

UNIVERSELLE.

CHAPITRE SEPTIEME.

DU DUCHÉ DE SAVOYE.



A maison de Savoye est une des plus anciennes & des plus illustres de l'Europe. Il y a sur l'origine de cette maison un grand nombre d'opinions différentes, que Guichenon refute solidement. Nous adopterons avec lui celle qui est encore aujourd'hui la plus universellement reçue. On convient que Bertauld ou Bertauld est la souche de la maison de Savoye : & comme cette maison prétend descendre de celle de Saxe, il sera à propos de rapporter en

DUCHÉ DE
SAVOYE.

peu de mots, d'après Guichenon, les raisons qui prouvent que Bertauld étoit Prince Saxon.

L'ancienneté de la tradition, l'autorité de plusieurs manuscrits & d'un grand nombre d'historiens, sont les deux premières considérations sur lesquelles cet Auteur insiste avec raison. Il tire ensuite sa seconde conjecture du rapport de l'ancienne armoirie de Savoye avec celle de la maison de Saxe. Il est certain que les Saxons portoient l'aigle dans leurs armes, com-

DUCHE' DE
SAVOYE.

me on le voit encore sur le tombeau du Grand Wittichind à Paderborn ; & il est incontestablement démontré que les anciens Comtes de Savoye n'avoient point d'autre armoirie que l'aigle. De plus, les supports des écus de Savoye & de Saxe sont des lions ; ce qui fortifie encore cette conjecture. L'observation inviolable de la même loi¹ salique en Saxe & en Savoye, est une nouvelle preuve qui appuye ce sentiment. Enfin une dernière raison qui semble justifier pleinement la prétention de la maison de Savoye, c'est que tous les Princes Saxons reconnoissent les Ducs de Savoye pour leurs parens. En conséquence ceux-ci, depuis Charles le Guerrier, ont écartelé leur écu des armes de Saxe, & dans les diettes de l'Empire ils sont incorporés avec la maison électoral de Saxe. Dans le contrat de mariage de Frederic, fils aîné du Duc de Saxe, avec Charlotte fille de Louis Duc de Savoye, passé en l'année 1443. On lit ces termes (1) : *Want, &c. entre ces Ducs qui tous deux sont issus d'ancienneté de l'illustre maison de Saxe.*

Ainsi tout porte naturellement à prouver que Berauld est sorti de la maison de Saxe. Il ne reste plus qu'à examiner de qui il étoit fils. Guichenon, pour concilier les deux sentimens opposés, dont l'un donne à Berauld pour pere Hugues Duc de Saxe, & l'autre le fait descendre par les femmes de Wittichind le grand, Duc de Saxe & de Hongrie, issu de Sigeward Roi des Saxons, prétend que Hugues pere de ce même Berauld étoit fils d'Immed de Saxe, Duc d'Engern. Il ajoute que la maison de Saxe ayant réuni le royaume d'Italie à l'Empire d'Allemagne, Orthon III. pour s'opposer aux révolutions que l'éloignement des Empereurs causoit souvent, établit dans ce même royaume des Gouverneurs illustres par leur naissance & par leur mérite, sous le titre de Marquis d'Italie, du nombre desquels fut Hugues, (2) qui s'arrêta dans ces belles Provinces, & devint la tige des Souverains de Savoye.

Quoique les Ducs de cet Etat soient feudataires de l'Empereur, Vicaires-perpétuels & Princes du Saint Empire, puisque la Savoye a été mise par la Bulle d'or de l'Empereur Charles IV. au nombre des comtés mouvans de l'Empire, ils n'ont pas moins pour cela le droit de souveraineté, & ils en ont toutes les prérogatives. D'ailleurs la concession gratuite qui leur a été faite du vicariat du Saint-Empire, n'a été accompagnée d'aucune sujétion ou redevance particulière ; elle a été uniquement fondée sur la grandeur de leur naissance, sur la noblesse de leurs alliances, & sur leur mérite personnel. Ce n'est donc pas un titre qui déroge à l'indépendance & à la souveraineté. Après avoir donné une idée de l'origine de la maison de Savoye, je vais passer à l'histoire abrégée des Comtes & des Ducs de cette maison.

1. BERAULD
ou BERTAUD,
Comte de Sa-
voye & de Man-
frique.

La vie de Berauld est presque entièrement inconnue, & rien ne paroît plus contraire à la vérité & à la Chronologie que toutes les choses qu'on a publiées à son sujet. On sçait seulement que ce Prince eut beaucoup de crédit à la cour de Rodolphe ou Raoul Roi de Bourgogne & de Provence, & qu'il reçut de lui pour récompense de ses services, la Savoye & le comté de

(1) Guichenon.

(2) Il ne faut pas confondre cet Hugues Marquis d'Italie, avec un autre Hugues son

contemporain, Marquis de Toscane, petit fils d'Hugues Roi d'Italie.

Maurienne.

Maurienne. Cette donation fut faite à Aix l'an 1000. Il eut aussi une guerre avec Ulrich Mainfroid, Marquis de Syze au sujet du Marquisat d'Italie usurpé après la mort du Marquis Hugues par Hardoin Marquis d'Yvrée, qui s'étoit fait déclarer Roi d'Italie.

On ignore le temps de la mort de Berauld, le lieu de sa sépulture, & le nom de sa femme. Il eut un fils nommé Humbert *aux blanches mains*, qui lui succéda aux Comtés de Savoye & de Maurienne, comme on le voit par plusieurs titres encore existans, quoique dans tous les actes qui restent de lui, il n'ait pris, suivant l'usage de ces temps-là, que la simple qualité de Comte, sans aucune désignation de ses Etats.

Humbert, Hubert ou Hupert I. du nom, surnommé, *aux blanches mains*, se distingua dans les guerres qu'il y eut en Savoye, & en Piémont sous Rodolphe Roi de Bourgogne, & sous l'Empereur Conrad II. son successeur, contre Eudes, Comte de Champagne. L'Empereur pour récompenser sa valeur, lui donna Saint Maurice, le Chablais, & le Valais.

Humbert étoit un Prince très-pieux : il fit de grandes donations à différentes Eglises & abbayes, sur-tout à celle de Cluni. Il mourut l'an 1048. comme on le voit aujourd'hui au lieu de sa sépulture, qui est devant le grand portail de l'Eglise de Saint Jean de Maurienne. Il eut quatre fils de sa femme Ancilie ou Hanchille, dont on ne connoît point la maison, Amedée I. du nom, Burchard, Aymon, Oddon ou Othon, & une fille de laquelle on ignore le nom, & qui épousa Luitfrid ou Guirfrid Comte de Zeringen. Plusieurs historiens lui donnent encore d'autres enfans ; mais ils ne paroissent pas bien fondés sur ce qu'ils en disent.

Amedée (3) fils & successeur de Humbert fit en 1047 une réception magnifique à l'Empereur qui alloit à Rome pour se faire couronner. Il suivit ce Prince dans son voyage, & se fit accompagner d'un cortège si nombreux, qu'un jour l'Empereur lui ayant accordé une audience à Veronne, donna ordre de ne point laisser entrer sa suite. Amedée répondit à ceux qui lui signifierent la volonté de ce Monarque, qu'il n'entreroit point sans sa Queue : ce qui lui fit donner le surnom de *la Queue*. Amedée mourut la même année selon le sentiment le plus probable.

Il eut d'Adelgide, Adelgide, ou Adele son épouse dont on ignore la famille, un fils nommé Humbert, qui mourut avant lui & Othon qui lui succéda.

Tous les Historiens qui ont parlé d'Othon ont beaucoup varié sur son extraction ; mais il est prouvé par nombre de titres, qu'ils se sont trom-

DUCHÉ DE
SAVOYE.

1048.

III.
AMEDÉE I. le
nom surnom-
mé la Queue.

1047.

IV.
Othon.

(3) Les Historiens de Savoye ont avancé que ce Prince étoit fils d'Adelaïde Marquise de Syze. Or cela ne put être, puisque cette Princesse étoit femme d'Othon Marquis d'Italie, frère puîné d'Amedée. Ils ont été trompés par les titres de ce temps-là, dans lesquels ils ont vu qu'Adelaïde avoit eu un fils nommé Amedée, & ils ont confondu l'oncle avec le neveu, dont ils n'ont fait qu'une seule & même personne, ce qui a jeté une grande confusion dans l'histoire

du premier. Il est facile de relever cette erreur par le moyen d'un titre original qui se trouve dans la chambre des Comtes de Savoye. Amedée y prend la qualité de fils du Comte Humbert & d'Ancilie son épouse. Ce titre est une donation faite l'an 1030 par Amedée à Odile Abbé de Cluni, de l'Eglise de S. Maurice & de plusieurs héritages, dont le Prieuré du Bourget fut composé. *Guischenon*.

Tome II.

T t t *

DUCHÉ DE
SAVOYE.

pés, en lui donnant un autre pere qu'Amedée I. Othon épousa Adélaïde de Suze, veuve de Herman Duc de Souabe, & fille d'Ulrich Mainfroid Marquis de Suze. (4)

Cette Princesse apporta par ce mariage à la maison de Savoye, le Marquisat de Suze, Turin, le Piémont, la vallée d'Aoste, & plusieurs terres & châteaux sur la côte de Gènes.

1060.

Ughell. Ital.
fact.

On ne rapporte d'Othon qu'un grand nombre de donations faites en faveur des Moines & des Eglises. il mourut vers l'an 1060. Sa veuve fut aussi très-libérale envers les gens d'Eglise. Elle fonda l'Abbaye de Notre-Dame de Pignerol, l'Eglise de Mombra, & plusieurs autres. Cette Princesse mourut fort âgée vers l'an 1091. Elle eut cinq enfans; sçavoit, Pierre de Savoye, Amedée II. Othon de Savoye, Berthe & Adélaïde.

V.

Amedée II.

Le temps de la naissance d'Amedée II. est incertain. On sçait seulement que dans son bas âge il fut nommé dans un acte de donation faite en 1039 par Adélaïde de Suze sa mere, au monastere de Novalesse.

Ughell. Itali.
fact.

Ce Prince rétablit par la force de ses armes, Gislelm Evêque d'Asti chassé en 1060 pour la première fois de son Evêché, sous prétexte qu'il favorisoit l'herésie des Nicolaïtes, & qu'il vouloit changer la face du gouvernement de cette Ville.

Amedée profita pour s'agrandir des brouilleries qu'il y eut entre Gregoire VII. & l'Empereur Henri III. Ce Prince qui vouloit se rendre en Italie demanda le passage au Comte de Savoye, qui exigea de l'Empereur la cession de cinq Evêchés. Henri trouva la condition un peu dure, mais le temps pressoit & il démembra en faveur d'Amedée un canton de la Bourgogne, qui vraisemblablement est le pays de Bugey: car Amedée du chef de son ayeul (5) & de son pete possédoit déjà des terres sur les frontieres de cette province: & ce sera sans doute de ce côté-là, qu'il aura désiré étendre ses Etats. L'Empereur n'eut pas lieu de se repentir du don qu'il lui fit Amedée le servit auprès du Pape avec zele & avec succès.

On ignore le temps de la mort de ce Prince; & rien n'est moins certain que les époques qu'on en donne. Adélaïde sa mere lui survécut. Les Historiens sont encore en contradiction sur la femme qu'il épousa, quoiqu'ils s'accordent sur son nom. L'opinion la plus vraisemblable, fondée sur le rapport des temps & de certaines circonstances, est qu'il se maria à Jeanne fille de Gerould Comte de Geneve, & de Gisele niece de Raoul Comte de Bourgogne. Quoiqu'il en soit, il eut pour fils Humbert II. du nom, & pour filles, Constance & Lucrece de Savoye.

V 1.
Humbert II.
surnommé le
Renfermé.

Amedée eut pour successeur son fils Humbert qui se signala dès le commencement de son regne par la protection qu'il accorda aux peuples de la Tarentaise, qu'Aimeri Seigneur de Briançon & ses adherans vexoient

(4) En voici une preuve convaincante: Amedée II. fils d'Othon & d'Adélaïde herita des comtés de Savoye & de Maurienne, & des seigneuries de Chablais & de Valais, qui faisoient le patrimoine de Humbert aux blanches mains. Or la propriété de ce patrimoine n'auroit pu passer aux enfans d'Adé-

laïde, que par son mariage avec Othon fils de Humbert. D'ailleurs il est prouvé par un nombre infini de Chartres, qu'Amedée II. est fils d'Othon & d'Adélaïde. Comment donc quelques Historiens ont-ils pu avancer qu'Adélaïde avoit épousé en premières nocces Amedée I. (5) Guichenon.

ctuellement. En qualité de Marquis d'Italie, ou Lieutenant Général de l'Empire *ès marches ou lisières* d'Italie, il prit la défense de ces peuples. & toute la province de Tarentaise, par reconnaissance, & dans l'espérance d'une plus douce domination, se soumit volontairement à lui.

Il tira de grands avantages de la mort d'Adelaide de Suze son ayeule. Elle étoit la derniere de la famille des Marquis de Suze, & héritière universelle de tout cet Etat, la Duchesse de Turin sa sœur étant morte sans enfans. Elle eussya cependant bien des contradictions à la mort de ses petites filles. Mais par la disposition de la loi salique, à laquelle il est certain que le Marquisat de Suze, le Duché de Turin, & tout le patrimoine des anciens Marquis de Suze étoient sujets, toute la succession échut après sa mort à Humbert II. ses petits-fils, à l'exclusion de tous ceux qui y prétendoient, & qui ne ritoient leurs droits que des filles. Les auteurs contemporains le nomment Comte ou Prince de Piémont, comme héritier d'Adelaide de Suze son ayeule paternelle.

Il se mit au nombre des Croisés sous Godefroi de Bouillon, comme il paroît par une donation faite aux Religieux du Bourget en Savoye, afin d'obtenir de Dieu, dans son voyage d'Outremer, un heureux *Consulat*, c'est-à-dire suivant la maniere de parler de ce siècle, la grace de bien conduire les peuples qui lui seroient soumis. Sa piété se signala par un grand nombre de différentes fondations. Il n'y a presque point d'historiens qui n'aient fait un Roman sur son mariage, la vérité est qu'il épousa Guille ou Gisle de Bourgogne, fille de Guillaume II. surnommé *Tête hardie*, & de Gertrude fille de Theodoric Comte de Limbourg. Il eut d'elle cinq fils dont Amedée III. fut l'aîné, & deux filles. Il mourut à Moulitiers en Tarentaise le 19 octobre 1103. Son surnom lui fut donné à cause de la grandeur & de la grosseur de sa taille.

1103.

Après la mort de ce Prince ses Etats furent possédés par Amedée III. son fils qui étoit encore fort jeune. Il accompagna l'Empereur Henri IV. ou V. du nom dans le voyage que ce Prince fit à Rome pour se faire couronner par le Pape Paschal II. Ce Monarque qui étoit son cousin germain le créa Comte de l'Empire en récompense de ses bons services. Tous les historiens rapportent d'après l'ancienne Chronique de Savoye, qu'Amedée III. eut une guerre à soutenir contre Gui Comte de Geneve, qu'il tua dans un combat; mais Guichenon traite de fable cet événement, s'appuyant sur le peu de rapport des temps, & principalement sur ce que la généalogie de la maison de Geneve, pour laquelle il dit avoir fait des recherches très-exactes, ne parle point de Clarence, que l'on suppose gratuitement avoir été le sujet de cette prétendue guerre. Alix ou Adelaide de Savoye Reine de France, & sœur d'Amedée voyant que son frere n'avoit point d'enfans, engagea Louis le Gros son mari à envoyer une armée en Savoye, afin de régler la succession des Etats de Savoye. Ses projets furent déconcertés par la naissance de Humbert & par la mort du Roi. Les troubles que cet événement causa à la Cour de France, fournirent à Amedée l'occasion & le tems de recouvrer ce qu'on lui avoit pris. Louis le jeune croyant qu'il étoit de son intérêt de se reconcilier avec Amedée, employa avec succès la négociation de Pierre le vénérable Abbé de Cluni.

VII.
AMÉDÉE III.

DUCHÉ DE
SAVOYE.

1149.

Cette réconciliation étoit à peine faite , que l'Evêque de Turin donna un nouveau sujet d'allarmes à Amedée à qui il voulut disputer la jouissance des droits que lui & ses prédécesseurs avoient dans la ville de Turin ; mais le Comte de Savoye le força d'abandonner cette ville. Ce Prince se voyant tranquille, suivit la dévotion de ce temps-là & prit la croix à Metz en 1145 avec Guillaume Marquis de Monferrat son frère uterin , & plusieurs autres grands Seigneurs. Le mauvais succès de cette croisade l'obligea de retourner dans ses Etats. Il tomba malade dans l'Isle de Chypre , & mourut à Nicocie le premier Avril 1149. Il est certain que ce voyage fut le second qu'il fit Outremer. Mais il n'est pas possible de déterminer le temps du premier , qui n'a été entrepris que pour faire lever le siège d'Acre , comme quelques auteurs l'ont prétendu. Il n'est pas vrai non plus qu'il ait donné aucun combat naval pour les Chevaliers de l'Isle de Rhodes que les hospitaliers ne possédoient point encore ; ni qu'il ait fait de voyage en Asie avec le Roi Philippe Auguste , ce Prince n'étant monté sur le trône qu'environ 30 ans après la mort d'Amedée. Les historiens lui donnent jusqu'à quatre femmes : mais il n'en eut qu'une (6) , sçavoir Mathilde ou Mahaur d'Albon, fille de Guy VI. du nom Comte d'Albon & de Grenoble , & d'Agnès de Barcelone. Il fut pere de trois fils , dont l'aîné étoit Humbert III. Il eut aussi cinq filles.

VIII.
Humbert III.
surnommé le
Saint.

Humbert III. surnommé le saint , à cause de sa grande piété , naquit le premier Août 1136 au château de Veillane en Piémont. Après la mort de son pere on lui donna pour tuteur , & pour ministre Amedée Evêque de Lausanne , l'un des plus grands personnages de son siècle. Humbert étoit au monastere de Hautecombe , où il commençoit à goûter la douceur de la solitude , lorsqu'il en fut tiré pour marcher au secours de ses peuples. Le Dauphin Comte d'Albon & de Vienne surnommé Guignes VII. voulant venger la mort de son pere qui avoit été tué au siège de Montmeillan , étoit entré en Savoye & assiegeoit cette place. Humbert l'attaqua & l'obligea à lever le siège. Après cette victoire il retourna dans sa retraite.

1158.

L'Empereur Frederic I. surnommé Barbetouffe ayant convoqué en 1158 les Princes d'Italie à Roncailles , Humbert y envoya plusieurs illustres Evêques pour ses intérêts particuliers. Il accompagna ensuite le même Empereur au siège de Milan qui se fit la même année. Quelque temps après il abandonna le parti de ce Prince pour prendre celui d'Alexandre VI. Cette démarche irrita tellement l'Empereur , qu'il fit soulever contre lui plusieurs Evêques , & en particulier celui de Turin , qu'il avoit déclaré Prince du saint Empire. Humbert qui étoit alors en guerre avec le Marquis de Saluces qui avoit refusé de lui rendre hommage de ce qu'il tenoit de lui en fief , fit un accommodement avec ce Prince par l'entremise de Boniface , Marquis de Monferrat. Il se rendit ensuite à Turin , reprit tout ce que l'Evêque de cette ville avoit usurpé sur ses Etats , fit rentrer les autres rebelles dans le devoir , & rétablit la tranquillité dans le Piémont.

1173.

Humbert demeura tranquille jusqu'à l'an 1173 , que Frederic Barbetouffe à la sollicitation des Marquis de Monferrat & de Saluces , prit la

(6) Guichenon.

réolution d'entrer pour la seconde fois en Italie. Ce Prince brûla dans son passage la ville & le chàteau de Suze où étoient les principaux titres de la maison de Savoye, ravagea Veillane & les environs, & n'épargna que la ville de Turin, dont l'Evêque étoit son partisan. Humbert qui n'avoit pas assez de forces pour s'opposer à un ennemi si redoutable, étoit resté en Savoye; mais l'Empereur ne fut pas plutôt de retour en Allemagne, que le Comte de Savoye se rendit en Piémont, entra dans Turin, & se vengea de l'Evêque.

Les Milanois anciens ennemis de la maison de Savoye, profitèrent de la haine de Frederic contre Humbert, & engagerent Henri, Roi des Romains fils de l'Empereur, à faire conjointement avec eux la guerre au Comte de Savoye. Elle ne fut pas considérable, & les conquêtes des ennemis se bornèrent à la prise du chàteau de Veillane, qui fut démoli.

Humbert ne survécut pas long-temps à toutes ces disgrâces, & il mourut à Chamberi le 4 mars 1188.

Il avoit pris dans l'Abaye d'Aulps l'habit de Religieux de l'ordre de Cîteaux : & il ne sottoit point des Monastères où il s'étoit retiré, que malgré lui & pour contenter ses sujets. Ce Prince fut marié quatre fois. Guichenon ne dit pas s'il eut des enfans de sa premiere femme Faidive ou Faidide de Toulouse, fille d'Alphonse I. du nom, Comte de Toulouse, & de Faidide de Provence. Il assure qu'il n'en eut point de Gettrude d'Alsace ou de Flandres, fille de Thierri d'Alsace, Comte de Flandres, & de Sybille d'Anjou sa quatrieme femme. Humbert l'avoit épousée veuve : elle lui survécut, & se fit Religieuse. Il eut Agnès de Savoye de sa seconde femme Germaine de Zeringen, (d'autres l'appellent Anne,) fille de Berthauld IV. du nom, Duc de Zeringen; enfin de sa troisieme femme, Beatrix de Vienne, fille de Girard Comte de Vienne & de Mâcon, & de Guygonne surnommé More ou Morette, il eut Eléonore de Savoye, & Thomas Comte de Savoye, & de Maurienne qui lui succéda.

Ce Prince naquit au Chàteau de Charbonniere en Savoye, le 10 mai 1167, & succéda à son pere en 1188. Comme il étoit trop jeune pour gouverner ses Etats par lui-même, on lui donna pour tuteur Boniface, Marquis de Montferrat. Les premieres années de son regne furent troublées par une irruption que les habitans de la ville d'Aix firent en 1191 sur les terres du Piémont. Les secours qu'il reçut de Boniface & de Mainfroid Marquis de Saluces, le mirent en état de les repousser & de les forcer à abandonner cette Province.

Le Comte Thomas étoit alors délivré du plus grand ennemi de sa maison, je veux dire de l'Empereur Frederic I. mort en 1190.

Les fils de ce Monarque n'héritèrent point de la haine que leur pere avoit toujours portée à cette famille. Henri VI. son fils aîné, prit le parti de Thomas contre l'Evêque de Turin, & Philippe Duc de Suabe son autre fils, ayant été appelé à l'Empire après le décès de Henri, donna au Comte de Savoye pour preuve de son amitié, l'investiture de tous les pays que ce Comte avoit eus de la succession de ses ancêtres, avec promesse de le défendre contre tous ceux qui l'attaqueroient.

Thomas qui ne cherchoit que les moyens d'acquiescer de la gloire, passa

DUCHÉ DE
SAVOYE.

1188.

† N.
THOMAS I.

1207.

1213.

en France où les Albigeois commettoient de grands désordres. De retour de cette expédition, dans laquelle il s'étoit distingué par sa valeur, il consentit à faire un traité de paix avec Mainfroid III. du nom, Marquis de Saluces, qui lui avoit donné de nouveaux sujets de se plaindre de lui. La réputation que le Comte de Savoye s'étoit faite, porta les peuples voisins à avoir recours à lui en différentes occasions. Les Genoïs étant entré en guerre avec les habitans d'Alexandrie, que les Milanois & les Vercellois favorisoient, demandèrent du secours à Thomas qui leur envoya des troupes par le moyen desquelles ils vinrent à bout de repousser leurs ennemis. Le Comte ayant été déclaré l'année suivante Vicaire-général de l'Empire en Piémont & en Lombardie, par l'Empereur Frederic II. les villes d'Albenga & de Savone, se mirent sous sa protection. Elles lui promirent en conséquence de lui remettre toutes les terres qui sont situées sur la côte de Gènes: ce qui occasionna des brouilleries entre la maison de Savoye, & cette République.

1226,

Quelques années après, le Comte Thomas engagea l'Empereur à faire une ligue avec lui, les Marquis de Montferrat & de Saluces, les habitans d'Asti & de Quiers contre Gregoire IX. Le Pape mit alors les Milanois dans son parti. Ceux ci ayant été battus, le Pape fit la paix, & leva l'excommunication qu'il avoit lancée contre l'Empereur.

1233.

Cependant les habitans de Turin, avoient fait un traité secret avec Boniface, Marquis de Montferrat, & André Dauphin de Viennois à dessein de se soustraire à la domination du Comte. Thomas informé du projet des rebelles, s'approcha de Turin, & battit les troupes que ceux d'Asti envoyoient au secours des assiégés. La saison n'étant pas propre pour forcer une place aussi considérable, il se détermina à la bloquer, & prit la résolution de passer en Savoye pour rassembler de nouvelles troupes. Pendant qu'il étoit à Aoste, il y tomba malade, & y mourut le 20 janvier 1233. Il avoit fait pendant sa vie beaucoup de donations & de fondations. Rien n'est plus incertain que le voyage qu'on lui fait faire en Paletine à la croisade publiée par Innocent III. Il y a même des conjectures assez fortes pour persuader que ce Prince ne s'est pas trouvé au siège de Constantinople par les croisés.

Thomas s'étoit marié en premières nœces avec Beatrix de Genève, fille de Guillaume I. du nom, Comte de Genève, laquelle mourut sans enfans. En secondes nœces, il avoit épousé Marguerite de Foucigny, fille & héritière de Guillaume, Seigneur de Foucigny, qui le fit père des neufs fils, & de six filles. Les six filles furent Leonore de Savoye, épouse d'Axon d'Est IV. du nom, Comte de Verone & d'Ancone: Marguerite, mariée en 1218 avec Hetman le Vieil, Comte de Kibourg & autres lieux, Seigneur de Fribourg & Landgrave d'Alsace, morte sans enfans en 1283. Elle étoit veuve dès l'an 1264. Beatrix, mariée au mois de décembre 1220 avec Raymond Berenger Comte de Provence: Alix Abbessé en 1250 du monastere-royal de St Pierre de Lyon: Agathe, Religieuse, puis Abbessé du même monastere en 1279. Enfin Avoye, mariée en 1257 par l'entremise d'Eleonore de Provence, Reine d'Angleterre sa cousine à Baudouin de Rivières VII. Comte de Devonshire & de l'Isle de Wigh, grand Seigneur Anglois,

Les neuf fils de Thomas I. & de Marguerite de Foucigny, furent Amedée

IV. communement appellé Amedée III. l'aîné de tous, & qui en cette qualité succéda à son pere. Humbert de Savoye; Thomas Comte de Flandres; Aymon, qui mourut sans avoir été marié; Guillaume élu en 1214 Evêque de Valence; Amedée Evêque de Maurienne en 1220; Pierre Comte de Romont & de Richemont, Baron de Foucigny, & à son rang Comte de Savoye; Philippe, Archevêque de Lyon, puis Comte de Savoye & de Bourgogne; & enfin Boniface de Savoye, Evêque de Bellei & de Valence, Archevêque de Cantorbetie & Primat d'Angleterre. Outre ces neuf fils légitimes, il en eut deux naturels, Beraul & Benoît, dont on ne connoît ni les actions, ni les alliances, ni la postérité.

Amedée IV. du nom, communement appellé Amedée III. étoit né au château de Montmeillan l'an 1197. Il continua la guerre que son pere avoir commencée, & entra en possession de la ville de Turin. Boniface Marquis de Montferrat son gendre, lui céda alors tous les droits qu'il pouvoit avoir sur cette ville. Cette conquête fut suivie de plusieurs autres avantages. Les peuples du Valais, qui étoient entrés à main armée dans la vallée d'Aouste, à l'instigation de l'Evêque de Sion, furent contraints de rentrer dans le devoir, & Sion capitale du Valais, fut emportée après un siège opiniâtre. Amedée avoit été secouru dans cette guerre par ses gendres les Marquis de Montferrat & de Saluces. Henti III. Roi d'Angleterre son neveu lui fit en même-temps une donation à lui & à ses successeurs Comtes de Savoye, de deux cens marcs d'argent tous les ans, à prendre sur les revenus de St Beestain.

L'Empereur Frédéric II. étant passé en Italie pour se venger des Milanois qui s'étoient révoltés, fit son entrée dans Turin au mois de février 1238. Amedée lui fit une réception magnifique, & Frédéric pour lui témoigner son estime & sa reconnaissance, érigea en duché le pays de Chablais & d'Aouste. Il le fit ensuite l'un des deux vicaires généraux du Saint-Empire en Lombardie & en Piémont, qu'il créa en 1241 pour maintenir pendant son absence son autorité en Italie. Tant de bienfaits attachèrent le Comte de Savoye aux intérêts de l'Empereur, & l'engagerent à prendre le parti de ce Prince en toutes occasions. Il travailla à reconcilier ce Monarque avec Innocent IV. & il se rendit pour cet effet à Cluni où étoit le Pontife. Il refusa cependant le passage aux troupes que le Pape vouloit faire entrer en Italie, mais il engagea en même-temps l'Empereur à aller à Lyon où l'on étoit occupé à rendre la paix à l'Eglise.

Amedée mourut le 24 Juin 1253 dans le même château, où il avoit pris naissance. Ce Prince fit plusieurs testaments. Par le premier, du 14 août 1238 il institua son héritier Thomas de Savoye son frere, parce qu'alors il n'avoit point encore d'enfans. Par le second daté du 19. Septembre 1252, il déclara son héritier universel Boniface son fils, à qui il donna pour tuteur son frere Thomas; il laissa plusieurs terres à ses filles Constance & Léonore, & destina Beatrix son autre fille à être Religieuse. Par une nouvelle disposition datée du 24. Mai 1253, il confia son dernier testament, & donna en douaire à Cécile de Baux sa femme les châteaux de Montmeillan & de la Rochette & le pays de la Tarentaise;

DUCHÉ DE
SAVOYE.

X.
AMÉDÉE IV.
du nom, com-
munement ap-
pellé Amedée
III.

1253.

DUCHE DE
SAVOYE.

ordonnant, qu'en cas qu'il survint quelque différend entre ses frères & Boniface son fils, ils seroient terminés par Jean Archevêque de Vienne, Amédée Evêque de Maurienne & Jean Evêque de Belley.

Ce Prince avoit eu de sa première femme deux filles, sçavoir Béatrix & Marguerite. De Cécile de Baux, surnommée pour son extrême beauté, *Passerose*, fille de Barral I. du nom, Seigneur de Baux & de Venaissin, Vicomte de Marseille, & de Béatrix d'Anduse, il eut Boniface Comte de Savoye qui lui succéda, & trois filles Béatrix, Constance & Léonore, qui furent toutes mariées, à l'exception de Constance.

X I.
BONIFACE surnommé Roland

Boniface prit naissance au château de Chambéry le premier Décembre 1244 & il n'étoit âgé que de neuf ans lorsque son pere mourut. Thomas de Savoye son oncle fit en sorte par sa prudence que Pierre & Philippe ses frères, qui demandoient le partage des Etats de Savoye, se contentassent à son exemple d'un simple appanage. Boniface, malgré la foiblesse de son âge, voulut accompagner en Flandres son tuteur, qui s'étoit joint aux troupes auxiliaires que Louis IX. Roi de France envoyoit à Marguerite, Comtesse de Flandres, belle-sœur de Thomas. Cette Princesse se trouvoit réduite à de fâcheuses extrémités à cause de la désunion qui étoit entre ses enfans.

Marguerite, après divers événemens, fut rétablie dans ses Etats, & le Comte de Flandres ramena Boniface en Savoye.

Tandis que ce pays jouissoit d'une grande tranquillité sous ce Prince, par les soins de sa mère, plusieurs factieux déchiroient le Piémont, & les habitans de Turin avoient encore secoué le joug. Boniface se préparoit à punir les rebelles & à venger Thomas son oncle qui étoit tombé entre les mains des ennemis, & qui étoit mort en prison; mais de nouveaux troubles qui s'élevèrent l'obligèrent de suspendre son ressentiment. Charles de Flandres, Comte d'Anjou & de Provence, à qui le Pape Urbain IV. avoit donné les Royaumes de Naples & de Sicile, avoit porté la guerre en Piémont, parce que Boniface étoit pour Mainfroid Roi de Naples, son beau-frère, que le Pontife ne vouloit pas reconnoître pour Roi légitime. Charles qui étoit soutenu de Guillaume Marquis de Montferrat, s'étoit emparé de Turin & de plusieurs autres places. Boniface ne resta pas long-temps dans l'inaction, il s'avança vers les ennemis qu'il défit près de Rivoles, & mit ensuite le siège devant Turin. Les assiégés ayant reçu des secours du Marquis de Montferrat, & des habitans d'Als auteurs des troubles du Piémont attaquèrent le Comte de Savoye, taillèrent ses troupes en pièces, & le firent prisonnier. Cette défaite lui fut si sensible qu'il mourut de chagrin peu de temps après. Les ennemis firent beaucoup de difficultés pour rendre son corps, & on ne put l'obtenir qu'en donnant des sommes considérables. Ce Prince avoit été surnommé Roland à cause de sa force extraordinaire, & de sa grande valeur.

X II.
PIERRE DE
SAVOYE, surnommé le petit
Charlemagne.

Boniface étant mort sans enfans, Béatrix Dame de Château-Bellin, Constance & Eleonore Dame de Montpellier ses sœurs prétendirent à sa succession; mais Pierre de Savoye Comte de Romont & de Richemont leur oncle leur fut préféré conformément aux loix du pays. Il l'emporta aussi sur les enfans de Thomas de Savoye Comte de Maurienne & de Flandres.

dres son frere aîné, parce que la loi de la *Primogéniture & de la représentation* n'étoit pas encore établie dans la maison de Savoye (6).

Pierre de Savoye étoit né l'an 1203 & il étoit le septième des enfans de Thomas I. du nom, & de Marguerite de Foucigny. On l'avoit destiné dès son bas âge à l'Etat Ecclésiastique & il fut Chanoine de Valence en Dauphiné. Son inclination guerrière ne lui permit pas de rester long-tems dans cet état : il demanda son appanage à Amedée IV. son frere aîné, & il le servit utilement dans la guerre que ce Prince fit en 1236 contre les peuples du Valais.

Il passa ensuite en Angleterre où il fut appelé par Henri III. Roi d'Angleterre qui avoit épousé Leonore de Provence niece de ce Prince. Henri lui donna le Comté de Richemont & la Seigneurie d'Essex, il le fit chef de son conseil, & lui donna la garde des principales places de son Royaume. Mais le Comte de Richemont, craignant que la haute faveur dont il étoit honoré, ne lui attirât la jalousie des Anglois, & ne causât quelque trouble, pria le Roi de lui permettre de s'en retourner en Savoye. Le Roi consentit avec peine à sa demande, & comme Pierre étoit prêt à s'embarquer, il le rappella, & le força d'accepter le gouvernement du château de Douvres.

Henri qui avoit résolu de se rendre maître du Poitou, y envoya en 1247. Pierre de Savoye, & Pierre d'Aigueblanche Evêque d'Erfort, pour y former un parti ; mais cette intrigue fut découverte : Pierre de Savoye eut beaucoup de peine à se sauver. Il retourna en Angleterre, où il demeura quelques années.

Pierre de Savoye prit enfin le parti de retourner en Chablais. Il alla visiter l'Eglise de S. Maurice, & ce fut en cette occasion que l'Abbé Rodolphe lui fit présent de l'anneau de S. Maurice Martyr, à condition qu'il appartiendrait à tous les Comtes de Savoye. C'est avec cet anneau que les Comtes & les Ducs de Savoye ont toujours depuis ce temps-là pris possession de leurs Etats.

Pierre de Savoye eut alors une guerre avec Albert Seigneur de la Tour du Pin en Dauphiné. Ce Seigneur se vit enfin obligé de faire un accommodement avec lui, & de lui céder pour les frais de la guerre le château de Falavier en Dauphiné. Plusieurs Seigneurs lui rendirent en même-temps hommage, & remirent entre ses mains un grand nombre de châteaux. Ce Prince après avoir resté tranquille pendant quelques années repassa en Angleterre. Le Roi le nomma parmi les Ambassadeurs qu'il envoya en Savoye & en 1257 à la Cour de France pour obtenir la prolongation des trêves. Il fut encore employé l'année suivante à des négociations importantes dont une avoit pour objet un traité de paix entre la France & l'Angleterre ; ce fut environ vers ce même temps qu'Ebal de Geneve l'institua par testament héritier des droits qu'il avoit sur le Comté de Geneve. Ebal étoit alors en Angleterre où il s'étoit retiré pour éviter les persécutions de Guillaume II. Comte de Geneve son oncle qui lui avoit enlevé une partie de ses biens.

(6) Guichenon,
Tome II,

La mort de Boniface arrivée sur ces entrefaits mit Pierre en possession du Comté de Savoye. A peine fut-il reconnu Souverain, qu'il voulut tirer vengeance du traitement qu'on avoit fait à son neveu. Il assiegea Turin & força cette place à se rendre à discrétion, malgré le secours qu'elle avoit reçu des habitans d'Alt & du Montferrat. Maître de cette ville, dont il avoit tant de sujet de se plaindre il accorda aux rebelles un pardon généreux. Après cette expédition il repassa les monts, & retourna pour la troisième fois en Angleterre, où étoit l'Empereur Richard son neveu. Ce Prince le combla de bienfaits, lui donna l'investiture du Chablais & d'Aouste, avec la qualité de Vicaire général de l'Empire (7). Une nouvelle revolte que les habitans de Turin méditoient & quelques mouvemens excités par Rodolphe Comte de Geneve, le forcèrent à se rendre en Savoye. Henri Roi d'Angleterre lui fournit des troupes avec lesquelles il combattit & défit ce même Comte. Ceux de Turin firent une plus longue résistance, & il fut contraint de livrer aux habitans d'Alt un combat qui ne lui fut pas favorable.

Il fut plus heureux contre Eberad d'Hasbourg Comte de Lauffenberg, & il maintint Marguerite de Savoye sa sœur dans les terres que la maison de Kibourg lui avoit données. Ce Prince fit aussi valoir la donation qui lui avoit été faite en 1263 par l'Empereur Richard, & défendit la ville de Berne contre Eberad qu'il vainquit dans deux combats. Il entra en possession de cette ville. Pierre ne jouit pas long-temps de cette nouvelle conquête, il mourut au pays de Vaux le 7 Juin 1268. Il laissa différentes possessions à ses freres & sœurs, & fit beaucoup de legs pieux à des Eglises & à des Monastères.

Il abandonna à Amedée, à Thomas & à Louis ses neveux ce qu'il avoit en Angleterre, à la réserve du Comté de Richemont, & de son palais de Londres, & il révoqua les legs faits à Béatrix sa fille, de plusieurs châteaux & hommages dont il disposa en faveur de Philippe de Savoye Comte de Bourgogne son frere & son héritier universel. Sa valeur & ses exploits lui firent donner le surnom de *petit Charlemagne*.

Il avoit épousé au mois de février 1233. Agnès de Foucigny fille & héritière d'Aymon Seigneur de Foucigny. Elle avoit eu par une donation du 13 septembre 1252 tous les biens de son pere. Elle fit son testament en 1261 par lequel elle déclara Pierre Comte de Savoye son héritier pour les deux tiers, laissant l'autre tiers à Beatrix de Savoye leur fille. Elle recut néanmoins plus long-temps; car on en trouve un codicille signé de sa main, daté de la veille de Saint Laurent 1268.

Philippe frere & successeur de Pierre vint au monde à Aiguebelle l'an 1207, il étoit le huitième fils de Thomas Comte de Savoye. On l'avoit aussi destiné à l'Etat ecclésiastique. Il fut fait Evêque de Valence, & le

XIII.
PHILIPPE,
Comte de Sa-
voye.

(7) Le Chancelier de l'Empereur demanda au Comte les titres qui le mettoient en possession du Chablais & d'Aouste, pour faire dresser l'acte de l'investiture. Pierre de Savoye, persuadé qu'il n'avoit pas besoin de titre pour obtenir la confirmation de la pos-

session de ces provinces qui étoient depuis long-temps dans sa famille, tira son épée en disant que *c'étoit-là son titre*. Guichenon cite sur ce fait les premiere & seconde Savoisienues.

Pape Innocent IV. se trouvant au concile de Lyon lui donna l'archevêché de cette ville. Quoique Philippe ne fut point engagé dans les Ordres sacrés, il jouit néanmoins par dispense du Pape, des revenus de l'évêché de Valence, de l'archevêché de Lyon, & de plusieurs autres bénéfices qu'il avoit en Angleterre & en Flandres. Il secourut ses neveux Thomas Amédée & Louis de Savoye dans la guerre qu'ils eurent contre les habitans d'Ast, & il se trouva à la bataille que ses neveux perdirent l'an 1266. Il eut aussi des différends avec Guy Dauphin de Viennois, qui avoit usurpé sur lui plusieurs châteaux dépendans de l'Eglise de Lyon. Mais on ne tarda pas à conclure la paix & le traité fut signé à Vienne la même année.

Philippe voyant que Pierre de Savoye n'avoit point d'enfans mâles, & qu'en conséquence la succession du Comté de Savoye le regardoit, il abandonna tous les bénéfices & se maria en 1267 avec Alix veuve de Hugues de Bourbon dit de Châlons, Seigneur du Comté de Bourgogne, & pere d'Orthon IV. avec l'héritière du Comté de Bourgogne. Son frere étant mort un an après, il fut reconnu son successeur à l'exclusion de Beatrix sa niece, & de ses neveux fils de son frere aîné par les mêmes considérations qui avoient fait préférer Pierre de Savoye aux autres Princes & Princesses de cette maison, comme on l'a vu ci-dessus.

Il jouissoit à peine de ses nouveaux Etats lorsqu'il fut attaqué par Guy Dauphin Seigneur de Foucigny. Cette guerre ne fut pas longue par les soins de Marguerite Reine de France qui fit conclure une trêve entre ces deux Princes. Dans la même année les habitans de la ville de Berne lui envoyèrent un acte de leur soumission, par lequel ils le déclaroient le Seigneur, protecteur & défenseur de leur ville, & le prioient d'agréer les revenus du péage, de la monnoye & de la justice de leur ville & de son territoire.

Hugues Duc de Bourgogne qui avoit acquis le 5 août 1265 les droits que Beatrix de Bourgogne avoit sur le comté de même nom, voulut inquiéter Philippe. Mais par un traité du mois d'Avril 1270, il fut arrêté que Hugues, moyennant 11000 livres Viennoises, céderoit à Alix Comtesse de Bourgogne & à Orthelin ou Othon Comte de Bourgogne son fils toutes ses prétentions sur le comté de Bourgogne. Orthelin par le même traité promit de tenir en fief du duché de Bourgogne, la ville de Dole, & les Seigneuries de Rochefort & de Nublans.

Philippe après cet arrangement ne resta pas long-temps tranquille : Rodolphe Comte de Hapsbourg, aidé du Comte de Montbelliard, résolut de s'emparer du pays de Vaux. Il commença les hostilités par le siège de Neuchâtel que Philippe lui fit bien-tôt lever. Ce succès fut suivi de la conquête de Nyons qui se soumit volontairement. Les habitans de Morat imitèrent cet exemple & reconnurent Philippe pour leur Seigneur. La mort d'Alix sa femme arrivée au mois de Mars 1279 lui suscita de nouvelles affaires. Othon IV. fils d'Alix eut quelque différend avec Philippe au sujet de plusieurs châteaux & terres, dont celui-ci devoit jouir pendant sa vie. Les parties se soumirent à la décision de Marguerite de Provence Reine de France, & il fut conclu en 1281 que Philippe rendroit au Comte Othon

DUCHÉ DE
SAVOYE.

1270.

1272.

DUCHÉ DE
SAVOYE.

tout ce qu'il avoit dans le comté de Bourgogne, moyennant 12000 livres, qui lui seroient payées tous les ans dans la ville de Mâcon. Philippe cependant potta, tant qu'il vécut, la qualité de Comte de Bourgogne Palatin.

Cependant Rodolphe Comte d'Hapsbourg, qui étoit monté sur le trône impérial l'an 1273, porta la guerre en Suisse contre Marguerite de Savoye Comtesse de Kibourg & de Nidow. Philippe résolut de garantir les Etats de sa sœur, attira l'Empereur dans le pays de Vaux. Le Pape Martin IV. voulant prévenir les suites de cette guerre, employa sa médiation pour faire cesser les hostilités. Il fut secondé dans ce dessein par Matguerite Reine de France & Edouard Roi d'Angleterre. Les deux Princes consentirent à entrer en négociation, & conclurent enfin un traité qui fut signé le 24 Juin 1283. Deux ans après l'Empereur ordonna par des lettres-patentes que s'il survenoit guerre entre Philippe Comte de Savoye, & les villes Imperiales, on n'useroit point de représailles, & que les differends seroient terminés par voye d'arbitrage.

Philippe après avoir rétabli la tranquillité dans ses Etats, mourut sans enfans au château de Rosillon en Bugey le 17 novembre 1285. On a de lui deux testamens, l'un du 7 juin 1256, comme il étoit alors Archevêque de Lyon, il instituait ses héritiers Pierre de Savoye son frere, & Beatrix sa sœur Comtesse de Provence. Par le second daté du 17 decembre 1284 il nomma son héritier au comté de Savoye & aux Duchés de Chablais & d'Aouste, Amédée de Savoye Seigneur de Bauge, & de Bresse son neveu, & donna la Baronnie de Vaux à Louis de Savoye son autre neveu.

XIV.
AMÉDÉE le
Grand V. du
Royaume.

Amédée V. surnommé le Grand, naquit au château du Bourget le 4 Septembre 1249. Il n'avoit que 10 ans lorsque Thomas II. son pere, Comte de Maurienne & de Flandres mourut. Beatrix de Fiesque sa mere prit soin de son éducation; mais Philippe de Savoye alors Archevêque de Lyon, le prit en affection & le tint toujours auprès de lui.

Thomas de Savoye III. du nom, Comte de Piémont son frere aîné étant en guerre avec les habitans d'Ast, Pierre de Savoye son oncle, mit des troupes sur pied & les conduisit contre eux. Philippe Archevêque de Lyon y alla aussi, & y mena Amédée. Thomas perdit la bataille, & fut fait prisonnier avec Amédée & Louis ses freres. Lorsque ces trois Princes furent mis en liberté, Philippe Archevêque de Lyon, négocia le mariage d'Amédée avec Sybille de Bauge. Amédée par ce moyen devint Seigneur de Bauge & de Bresse (8).

Il alla ensuite en Angleterre avec Thomas & Louis ses freres pour recueillir la succession de leur oncle Pierre Comte de Savoye, & il traita à ce sujet avec la Reine Eleonore & avec le Roi Edouard son fils. A son retour Philippe qui étoit devenu Comte de Savoye & de Bourgogne, voulut le former de bonne heure & lui apprendre à gouverner. Il lui remit en même temps le duché d'Aouste.

(8) Il ne faut pas confondre la Bresse avec le Bressan ou le pays de Bresse. Le Bressan est une province de la République de Venise, & la Bresse est une province de France

entre le Rhône, la Saone, la Bourgogne & le pays de Vaux, dans laquelle la principauté de Dombes étoit enclavée, quoiqu'elle n'en dépende pas.

Après la mort de Philippe, Amedée fut reconnu Comte de Savoye sans aucune contradiction (9), car quoique Philippe de Savoye son neveu fils aîné de Thomas III. Comte de Piémont son frere aîné, eût pu prétendre à la succession par la loi des fiefs, comme représentant son pere, cependant Amedée lui fut préféré tant parce que cette loi de *représentation* ou de *primogéniture* n'étoit pas encore établie, qu'en faveur du testament de Philippe son oncle. D'ailleurs Philippe de Savoye & ses freres arrier-neveux de Philippe fils de Thomas I. étoient en bas âge : Amedée V. se fit déclarer leur tuteur, & pendant leur minorité il eut le temps d'affermir sa puissance. Il fut cependant obligé de contenter Louis de Savoye son frere puîné qui lui demandoit un partage & qui ne vouloit pas consentir au testament de Philippe Comte de Savoye son oncle. Ce différend fut terminé par arbitrage, & il fut arrêté que Louis de Savoye n'auroit en appanage que la Baronie de Vaux, suivant ce même testament (10).

Amedée V. étoit déjà en si grande considération que les habitans de Milan, de Pavie, de Cremona, de Plaisance & de la Bresse rechercherent pour alliance & son amitié. Les commencemens de son regne furent troublés par Amedée II. Comte de Geneve, & par Humbert Dauphin de Viennois, anciens ennemis de la maison de Savoye, qui lui firent la guerre. Le Comte de Savoye se mit promptement en campagne, & força le Comte de Geneve à se retirer du Bugey & du pays de Vaux où il avoit pénétré. Il se dispoisoit ensuite à marcher contre le Dauphin qui ravageoit les terres que la maison de Savoye possédoit en Viennois, lorsque le Pape, Edouard Roi d'Angleterre & Robert Duc de Bourgogne, travaillèrent à retablir la paix entre ces deux Princes. Mais comme leurs ambassadeurs ne purent s'assembler à ce sujet, l'affaire fut terminée par Guillaume Archevêque de Vienne, & par Perceval de Fiesque de Lavanie, chapelain du Pape & vicaire général de l'Empereur en Toscane. Ils convinrent d'un double ma-

(9) Pour bien entendre le fil de cette succession, il faut se rappeler que Thomas II. troisième fils de Thomas I. fut nommé par Amedée IV. fils aîné du même Thomas I. & pere de Boniface, pour être tuteur de ce Boniface, qui, à la mort de son pere, n'étoit âgé que de neuf ans, & que ce tuteur par sa prudence, empêcha ses freres puînés Pierre & Philippe, de demembrer les Etats de Savoye, en leur donnant l'exemple de se contenter de leur appanage. S'il ne fut pas mort avant Boniface, qui ne laissa point d'enfans, il auroit succédé au comté de Savoye comme l'aîné de Pierre & de Philippe; & à son défaut, ses enfans en auroient hérité, si la loi de *primogéniture* & de la *représentation* eût été alors établie en Savoye. Mais les seuls mâles les plus proches en degré, étant appelés à la succession, Pierre de Savoye oncle des fils de Thomas II fut préféré, & ensuite Philippe autre oncle,

Thomas étant mort sans enfans mâles. Mais Philippe décédé sans enfans; il fallut revenir à ceux de Thomas II. ils furent au nombre de trois, Thomas, Amedée & Louis. Thomas III. du nom, l'aîné étoit mort en 1181, & Philippe ne mourut qu'en 1185. La succession échut alors à Amedée, second fils de Thomas II.

(10) Les trois fils de Thomas de Savoye II. du nom, Comte de Flandres & de Beauric de Fiesque la seconde femme, furent la souche de trois différentes branches. Thomas III. du nom, qui étoit l'aîné, fut Comte de Piémont, & de lui sont descendus les Princes d'Achaïe & de la Morée. Amedée de Savoye V. du nom, Seigneur de Bresse, puis Comte de Savoye, dont il est question dans cet article, fut la souche des Comtes & Ducs de Savoye jusqu'à présent; & Louis de Savoye, Baron de Vaux le fut d'une troisième branche.

tiage entre le fils du Comte de Savoye & la fille du Dauphin, & entre le fils de ce Prince & la fille du Comte de Savoye, lorsqu'ils seroient en âge, & qu'il y auroit une paix perpétuelle entre ces deux Princes, enfin qu'ils se feroient mutuellement ce qui avoit été pris. Amedée fit aussi un traité particulier avec le Comte de Geneve. Le Comte de Savoye fit deux ans après un autre traité d'alliance & de confédération avec Othon Comte Palatin de Bourgogne, qui étoit allarmé du voisinage d'Amedée maitre de la Bresse. Il possédoit cette province du chef de Sybille de Beaugé son épouse, & il y avoit réuni Revermont que Robert Duc de Bourgogne lui avoit cédé.

La paix ne fut pas de longue durée entre les Comtes de Savoye de Geneve, & le Dauphin de Viennois; la guerre recommença l'an 1292. Elle ne fut cependant pas considérable, & l'en entra bien-tôt en négociations, qui furent terminées par de nouveaux traités. Il trouva aussi moyen d'appaîser Philippe de Savoye son neveu, qui à la sollicitation de sa mere Guye de Bourgogne, se plaignoit de n'avoir pas succédé au Comte Philippe son grand oncle. Comme il n'étoit pas assez puissant pour appuyer ses droits, il se contenta de demander un partage, & un appanage pour ses freres. Amedée ne négligea point une occasion si favorable de s'affermir dans le gouvernement, & d'éteindre tout prétexte de guerre civile. Il céda donc à son neveu le comté de Piémont, & l'obligea à se désister de ses prétentions sur la Savoye.

Tranquille possesseur de ses Etats, il se mêla des guerres de ses voisins, & prit part aux differends qui survinrent entre la France & l'Angleterre au sujet de Guy Comte de Flandres. Il fut même déclaré un des garants de la treve qui se fit entre les deux Cours.

Après que la paix fut entièrement conclue, Amedée resta encore quelque temps en France, où il se ligua avec le Comte de Provence contre le Dauphin. Cette ligue fut signée le premier mai 1300. Pendant qu'il étoit dans cette Cour, il fut chargé par Edouard I. d'arrêter les articles du mariage qu'il devoit contracter avec Marguerite de France. Cependant le Dauphin irrité de ce qu'il s'étoit ligué contre lui avec le Comte de Provence, lui déclara la guerre. Charles de France, Comte de Valois employa sa médiation pour les reconcilier. Le Dauphin peu satisfait de la décision du Comte de Valois, résolut de continuer les hostilités. Il mit dans son parti Hingues de Geneve, & alla assiéger le château de Monthous. Le Comte de Savoye voulut marcher au secours de la place. Le Comte de Geneve s'opposa à son passage; mais la victoire qu'Amedée remporta sur lui & sur ses alliés, les obligea à se retirer, & délivra le château de Monthous.

Le Comte de Savoye débarrassé de cette guerre, fournit des troupes à Philippe le Bel qui avoit résolu de faire une nouvelle guerre aux Flamands. Ces peuples qui redoutoient l'orage qui étoit prêt de fondre sur eux demandèrent une treve d'un an: Amedée & le Duc de Brabant en furent les médiateurs. Cette guerre n'ayant point eu d'autre suite, le Comte s'en retourna en Savoye.

Les difficultés qui survinrent dans la suite entre ce Prince & le Dauphin donnetent matiere à un nouveau traité de paix, par la négociation

d'Amedée II. Comte de Genève , & de plusieurs autres Seigneurs : ce traité fut conclu le 8 mai 1304 , mais il fut mal exécuté. Le Pape Clement V. se rendit arbitre entre ces deux Princes & les engagea à signer une trêve. Il ordonna qu'on visiteroit les lieux qui étoient le sujet de la dispute , & qu'on assigneroit à chacun ce qui lui appartiendrait. Mais le Dauphin de Viennois rompit bien-tôt la trêve , & se saisit du château d'Entremonts. Le Pape indigné le somma de restituer cette place au Comte de Savoye , ce qu'il refusa de faire. Le Comte l'assiégea , & après cinq semaines elle fut obligée de se rendre à discrétion. Le Comte usa envers les alliés de sa modération ordinaire. Il faut rapporter cet événement au mois d'octobre 1306 , & non à l'année 1314 comme le font les historiens de Savoye.

Le siège d'Entremonts , fut le sujet d'une nouvelle guerre entre le Comte de Savoye & le Dauphin. Elle fut suspendue par de longues trêves , qui furent souvent prolongées. L'élévation de Henri VII. au trône impérial , servit encore à augmenter & à affermir la puissance d'Amedée. Ce Monarque se étoit rendu à Ast l'an 1310 , lui donna l'investiture du Comté de Savoye , des Duchés de Chablais & d'Aouste , du Marquisat d'Italie , des Seigneuries de Bauge & de Coligny , & le créa lui & ses successeurs , Princes de l'Empire. L'année suivante il lui laissa le gouvernement de Milan , de Plaisance , d'Ast de Verone , de Cremone , &c. à cause de sa qualité de Vicaire-général de l'Empire. Il lui donna dans la suite en propriété , le comté d'Ast pour le récompenser des services qu'il en avoit reçus. Peu de temps après la ville d'Yvrée qui avoit beaucoup souffert par les divisions des Guelfes & des Gibelins , se mit sous la puissance du Comte de Savoye.

La protection que l'Empereur avoit accordée au Comte de Savoye , avoit arrêté les projets du Dauphin , & l'avoit empêché d'attaquer le Comte Amedée. Mais à peine Henri VII. fut-il mort , qu'il recommença la guerre avec plus d'ardeur qu'auparavant. Les animosités furent poussées jusqu'au point que le Comte provoqua le Dauphin à un combat singulier. Le sujet de ces querelles continuelles étoit la possession de différentes places que chacun prétendoit devoir lui appartenir. Les deux Princes convinrent enfin de choisir des arbitres & quarante Gentilshommes de chaque parti , jurerent l'observation du traité.

La fin de cette guerre permit au Comte de Savoye de se joindre aux Chevaliers de S. Jean de Jerusalem , lorsqu'ils firent la conquête de l'île de Rhodes sur les Turcs. Amedée s'y distingua beaucoup , & les secours qu'il fournit aux Chevaliers , empêchèrent Ottoman de reprendre cette place. Ce fut à ce sujet qu'Amedée changea ses armes , & qu'il prit la croix d'argent au lieu des aigles que ses prédécesseurs avoient toujours portés. Il prit pour devise ces quatre lettres , F. E. R. T. qui sont les initiales de ces quatre mots latins , *Fortitudo ejus Rhodum tenuit : Sa valeur a conservé Rhodes*.

La révolte de quelques Religieux de la ville d'Ambronai en Bugey pendant son absence , rompit le traité de paix qu'il avoit fait avec le Dauphin. Ces Religieux qui étoient toujours restés dans le parti de ce Prince , firent entrer des troupes dans la ville , & arborèrent la bannière du Dauphin sur la plus haute tour. Amedée de retour de son expédition dans l'île de Rhodes,

1313.

1339.

DUCHÉ DE
SAVOYE.

mit le siège devant Ambronai, & força cette place à se rendre. Le Dauphin de son côté attaqua le château de Mirebel en Foret, & s'en rendit maître. Ces premières hostilités furent suivies de plusieurs conquêtes qu'ils firent réciproquement. Jeanne Reine de France, entreprit de reconcilier ces deux Princes, & par la médiation de cette Princesse, ils signèrent une trêve entre eux. Cet intervalle mit le Comte en état de travailler à procurer des secours à Andronic, Empereur de Constantinople, qui étoit attaqué par les Mahometans. Il étoit occupé de cette affaire lorsqu'il mourut le 16 d'octobre 1323 dans la soixante-quatorzième année de son âge, & la trente-huitième de son règne.

1322.

Ce Prince avoit eu trois femmes. Sybille de Bauge la première lui donna trois fils & quatre filles, sçavoir Edouard qui lui succéda, Aymon, Jean; Bonne, Eleonore, Marguerite & Agnès. Il eut de sa seconde femme Matie de Brabant quatre filles, sçavoir Marie qui épousa Hugues Dauphin, Baron de Foucigny; Catherine qui fut mariée à Leopold, Duc d'Autriche; Anne femme d'Andronic Paleologue III. Empereur de Constantinople; & Beatrix qui fut donnée en mariage à Henri d'Autriche Roi de Bohême & de Pologne. Il n'eut point d'enfans de sa dernière femme Alix de Viennois. Amedée par son testament fait le 27 de septembre 1307, déclara pour son successeur Edouard son fils aîné, & après lui les enfans mâles qui proviendroient de son mariage. Il ne laissa qu'un léger appanage à Aymon son second fils.

X V.
Edouard fut
nommé Libé-
ral.

Edouard qui étoit né le 12 de février 1284, s'étoit distingué dans toutes les guerres que son pere avoit entreprises, ou auxquelles il avoit eu part. Il avoit même donné des marques de sa prudence, lorsqu'Amedée le chargea du gouvernement de ses Etats pendant le voyage qu'il fit à Rome avec l'Empereur Henri VII. Edouard fut à peine sur le trône, qu'il se vit obligé de faire la guerre à Hugues Dauphin, Baron de Foucigni. La prise d'un château que Hugues avoit fait bâtir sur un terrain qui dépendoit du comté de Savoye, força ce Prince à demander du secours à Guy Dauphin de Viennois son neveu, & à Hugues de Genève. Ces trois Princes allèrent assiéger le fort d'Alinges. Edouard les contraignit bien-tôt de lever le siège après avoir remporté sur eux une victoire complete. Cette défaite ne les empêcha cependant pas d'entrer dans le Chablais, pendant qu'Amedée III. Comte de Geneve s'avança jusqu'au pied du mont du Morier. Le Comte de Savoye marcha à sa rencontre, & le défit entièrement.

Ces défaites continuës ne rebutèrent pas ses ennemis: ils firent de nouvelles alliances, & le secours qu'elles leur procurèrent, les mirent en état de marcher vers le château de Varey en Buguey, devant lequel Edouard avoit mis le siège. Il y eut en cette occasion un sanglant combat entre les deux armées; mais la victoire se déclara en faveur du Dauphin. Edouard qui s'étoit trop avancé dans la mêlée seroit tombé entre les mains des ennemis sans la valeur de Hugues, Seigneur d'Entremonts. Le Comte de Savoye qui avoit perdu la plus grande partie de ses troupes dans cette bataille, se vit dans la nécessité de se retirer avec les débris de son armée. L'année suivante il se trouva en état de continuer la guerre, & d'entreprendre le siège de plusieurs places.

1325.

Cette

Cette guerre ne l'empêcha cependant pas de se joindre à Philippe de Valois lorsqu'il marcha contre les Flamands, & de se trouver à la bataille de Mont-Cassel qui se donna en 1328. Après cette expédition il retourna à Paris avec le Roi, & ce fut dans ces circonstances que Clemence de Hongrie, veuve de Louis Hutin, étant prête de mourir, voulut reconcilier le Comte de Savoie avec le Dauphin, afin de prévenir les malheurs dont leurs Etats étoient menacés. Ces deux Princes se rendirent dans la chambre de la Reine, où ils s'embrassèrent & se jurèrent une amitié réciproque.

Edouard étant allé quelque temps après au château de Gentilly près de Paris pour s'y recréer, tomba malade, & mourut le 4 de Novembre 1329 âgé de quarante-cinq ans dont il en avoit régné six. Il avoit épousé Blanche de Bourgogne, fille aînée de Robert II. Duc de Bourgogne, dont il n'eut qu'une fille nommée Jeanne, qui épousa en 1329 Jean III. Duc de Bretagne.

Edouard étant mort sans laisser d'enfant mâle, Aymon (12) son frere fut reconnu Comte de Savoie. Il étoit alors à Avignon auprès du Pape Jean XXII. Ce Prince qui n'étoit point encore dans les Ordres sacrés quitta l'Etat Ecclésiastique auquel on l'avoit destiné dès son enfance. Jeanne de Savoie sa niece Duchesse de Bretagne voulut réclamer la succession du Comte son père. Elle étoit appuyée par son mari qui cherchoit à faire valoir les prétentions de sa femme; mais il se déista bien-tôt lorsqu'on lui fit connoître les loix du pays.

La paix que la Reine de France avoit fait faire entre le Dauphin & le Comte de Savoie ne fut pas de plus longue durée que les autres. Le Dauphin loin de confirmer ce traité avec Aymon se prépara à lui faire la guerre, & fit une ligue avec le Duc de Bretagne. Le Comte de Savoie informé des desseins de son ennemi se disposa à rendre inutiles les efforts de son adversaire. Le Roi de France employa vainement sa médiation, il ne pût empêcher ces deux Princes de s'attaquer mutuellement. La mort du Dauphin causée par une blessure qu'il reçut au château de la Petrière ne suspendit pas les opérations de la campagne. Humbert son frere qui lui succéda, continua la guerre. On convint cependant d'une trêve qui fut suivie de la paix. Elle fut rompue l'année suivante, & donna sujet à un nouveau traité qui n'étoit que la confirmation du premier, excepté qu'on donna des cautions pour l'observation du traité. En conséquence on travailla à régler les limites des deux Etats, & l'on fit prêter serment aux habitants de ces différentes provinces, de s'en tenir à ce qui seroit décidé.

Ce Prince sincèrement attaché à la France joignit ses troupes à celles de Philippe VI. de Valois dans la guerre que ce Monarque eut avec le Roi d'Angleterre, & il l'accompagna en Flandres. Après la conclusion de la paix il se rendit dans ses Etats, où il travailla au bonheur de ses sujets. Il mourut au château de Montmeillan le 24 de Juin 1343 treize jours après avoir fait son testament par lequel il instituait Amedée son fils aîné, son héritier universel.

Aymon avoit épousé en 1330 Yolande fille de Theodore Paleologue

(12) Aymon fut le véritable nom de Bap- | que la plupart des Historiens ayant souvent
tême de ce Prince, & non pas Amé, quoi- | confondu ces deux noms en parlant de lui.

DUCHÉ DE
SAVOYE.

Marquis de Montferrat. Cette Princesse avoit eu pour dot les châteaux de Lancio, de Ciriès & de Caselle. On avoit réglé que si le Marquis de Montferrat ou ses descendans mouroient sans laisser d'enfans mâles, Yolande & ses successeurs auroient le Marquisat de Montferrat & qu'on donneroit aux filles leur mariage en argent. Cette clause a fuscité de grandes guerres entre les Ducs de Savoye & ceux de Mantoue. Le Comte de Savoye eut d'Yolande, Amedée qui lui succéda; Jean décédé en bas âge; Blanche promise au fils d'Edouard Roi d'Angleterre & ensuite mariée à Galeas Visconti Prince de Milan, & Catherine de Savoye. Il eut aussi plusieurs autres enfans naturels.

XVII.
Amedée VI.
surnommé le
vert.

Amedée surnommé le Comte verd (13) entra en possession des Etats de Savoye en conséquence du testament de son pere. Il étoit né le 4 de Janvier 1434, & il n'avoit que dix ans lorsque Aymon mourut. La sage conduite de Louis de Savoye Seigneur de Vaux son cousin & d'Amedée Comte de Geneve son neveu qu'on lui avoit donnés pour tuteurs, empêcha les troubles presque toujours inséparables d'une minorité. Ces deux Princes firent un accommodement avec Philippe de Valois au sujet des prétentions que Philippe Duc d'Orléans son fils avoit sur la Savoye comme héritier de Jeanne de Savoye Duchesse de Bretagne. Ils profitèrent aussi de la négligence de Jeanne Reine de Naples pour s'emparer de plusieurs places que cette Princesse avoit dans le Piémont, & dont les Seigneurs voisins cherchoient à se rendre maîtres. Amedée qui les avoit accompagnés dans cette expédition, retourna à Chambéry où il ordonna des tournois pendant trois jours. Ce fut dans l'un de ces tournois qu'il eut le surnom de Comte verd.

Il ne resta pas long-temps tranquille, & il se vit attaqué par Luchin Visconti Seigneur de Milan. Ce Prince jaloux des heureux succès d'Amedée, résolut de lui faire la guerre, & se ligua avec Thomas Marquis de Saluces. Les projets du Duc de Milan ne purent avoir leur effet, ce Prince étant mort dans le temps qu'il se préparoit à entrer sur les terres du Comte de Savoye. Galeas & Barnabé neveux de Luchin, & qui avoient été élevés en Savoye, pénétrés de reconnaissance pour leur bienfaiteur, engagèrent Jean Visconti Duc de Milan à faire un traité de paix avec la Cour de Savoye. Il fut cimenté par le mariage de Blanche sœur d'Amedée avec Galeas Visconti. Ce fut alors que la maison du Marquis de Saluces commença à tomber. Le premier fruit de l'union du Comte de Savoye avec le Duc de Milan, fut la paix qui se fit par la médiation de ce dernier entre Amedée & Jean Marquis de Montferrat. Ces deux Princes se disputoient la Seigneurie d'Yvrée; mais en conséquence de l'accommodement qu'ils firent ensemble, le Marquis ceda au Comte la moitié de cette ville.

Louis de Savoye un des tuteurs du Comte verd étant mort on apprehenda qu'il n'y eût du danger à laisser au Comte de Geneve le soin de la personne du Prince, & l'administration de ses Etats à cause des anciennes inimitiés des maisons de Savoye & de Geneve. On choisit à sa place Guillaume de

(13) Ce surnom lui fut donné, parce que | vertes, & qu'il étoit monté sur un cheval
dans un tournoi il parut avec des armes | caparaçonné de verd.

la Baume Seigneur de l'Abbergement à qui l'on donna pour l'aider son administration, plusieurs Seigneurs dont on connoissoit la sagesse & la probité. Sur ces entrefaites Humbert Dauphin de Viennois ayant cédé ses États au Roi de France, Amedée envoya proposer au Roi quelques échanges de terres enclavées dans ses États & dans ceux du Dauphiné. Ces propositions furent bien reçues, mais l'exécution en fut différée. Cependant la bonne intelligence ne dura pas long-temps entre le Comte de Savoie & le nouveau Dauphin. Quelques difficultés survenues entre les gens de justice de ces deux Princes pour l'Abbaye d'Ambronay & le château de Varey, furent le sujet des guerres qu'il y eut entre la France & la Savoie pendant les années 1353 & 1354. La victoire se rangea presque toujours du côté du Comte de Savoie & il eut l'avantage de gagner la celebre bataille des Abrès où il détruit entièrement les troupes de Hugues de Geneve qui avoit pris le parti du Dauphin. Le Roi Jean voulut enfin terminer une guerre si cruelle par une paix solide, & après quelques négociations infructueuses, il fit tenir à Paris une assemblée au Parlement, où il présida. On y examina les sujets de plainte des deux partis, & le 5 de Janvier 1355 on fit un traité qui étouffa toutes les semences de haine & de divisions entre les Peuples du Dauphiné & ceux de la Savoie. Il fut en même-temps décidé que le Comte épouserait Bonne de Bourbon cousine du Roi.

1354.

Cette nouvelle alliance engagea Amedée à prendre le parti de Jean contre Edouard Roi d'Angleterre. Ce Prince ayant repassé la mer, le Comte de Savoie retourna dans ses États. Les traités qu'il avoit faits avec le Dauphin, & l'alliance qu'il avoit contractée avec la France, le rendirent redoutable à ses voisins, qui n'osèrent troubler la tranquillité dont ses États jouissoient. Il fit une ligue avec le Roi de Sicile & le Prince de Tarente son fils, & députa plusieurs Seigneurs pour faire exécuter le traité des échanges qu'il avoit fait avec le nouveau Dauphin en 1349 & qu'il avoit renouvelé en 1355.

1357.

L'union qui regnoit entre lui & le Dauphin, alors Regent du Royaume pendant la prison du Roi Jean, l'auroit porté à travailler avec le Dauphin à la délivrance du Roi s'il n'eût été occupé dans ses propres États. Jacques de Savoie Prince d'Achaïe avoit obtenu de l'Empereur Charles IV. la permission d'imposer quelque nouveau tribut en Piémont. La duté avec laquelle il traita les habitants de cette province, les engagea à porter leurs plaintes au Comte de Savoie. Ce Prince envoya des Commissaires, qui après avoir fait les informations nécessaires condamnerent ce Prince & déchargèrent les peuples des nouveaux impôts. Jacques irrité de ce jugement fit mourir les Officiers du Comte de Savoie. Ce procédé obligea Amedée de marcher contre lui. Il prit Turin & toutes les villes que le Prince d'Achaïe possédoit, & lui livra un combat dans lequel il le fit prisonnier. Ce fut dans ces circonstances que Guillaume de la Baume acheta de Catherine de Savoie Comtesse de Namur la Baronnie de Vaux & les terres qu'elle possédoit en Bugey & en Valromey pour être incorporées au Comté de Savoie.

1359.

La Principauté de Piémont avoit été cédée par Jacques de Savoie à Frederic Marquis de Saluces. Ce Prince refusa de rendre au Comte de Savoie

Xxx 4

DUCHÉ DE
SAVOYE.

1362.

l'hommage qu'il devoit pour le Piémont & pour les autres villes qu'il tenoit en fief. Amedée marcha contre lui & se rendit maître de cette province qui fut réunie au Comté de Savoye. Il confirma aux gentilshommes du Piémont tous les privileges que le Prince d'Achaïe leur avoit accordés.

1363.

La guerre que Jean Marquis de Montferrat faisoit avec Galeas Visconti Duc de Milan fut une occasion dont Amedée se servit pour se venger du Duc qui avoit soutenu le parti du Marquis de Saluces. Il fournit des troupes au Marquis de Montferrat; mais cette bonne intelligence ne dura pas long-temps, & quoiqu'Amedée se fût raccommodé avec lui, il ne jugea à propos de s'en tenir au traité & s'empara de plusieurs châteaux qui appartenoient au Marquis. Ce Prince voulut alors se préparer à recommencer la guerre, afin de reprendre ce qu'il avoit perdu. Le Comte informé de ses dessein fit une ligue avec Galeas Prince de Milan, & ils convinrent de partager entr'eux les Etats du Marquis. L'année suivante il pardonna au Prince d'Achaïe & lui rendit tous ses biens. Cet exemple de générosité ne fut point capable de ramener à son devoir le Marquis de Saluces, & il donna bien-tôt de nouveaux sujets de plainte au Comte de Savoye. Amedée résolu de le forcer à se soumettre, alla mettre le siege devant Saluces où il s'étoit retiré, & il serra la place de si près que le Marquis ne trouva plus d'autre ressource que dans la clémence de son vainqueur. Il se rendit à la tente du Comte, & lui déclara qu'il remettrait entre ses mains sa personne & ses Etats. Amedée surpris d'une action à laquelle il ne s'attendoit pas pardonna de nouveau à ce Prince, & consentit que leurs différends fussent jugés par des arbitres. Le Marquis de Saluces ne demeura pas long-temps tranquille. Il crut devoir profiter des troubles dont le Val d'Aoste étoit agité, & des secours que Barnabé Prince de Milan étoit en état de lui fournir.

1364.

Amedée ne fut pas long-temps à rétablir le calme dans le Piémont d'où il chassa les troupes Angloises qui commettoient tous ces défordres. Il envoya ensuite le Prince d'Achaïe contre le Marquis de Saluces sur lequel on fit plusieurs conquêtes. Après avoir rendu le calme à tous ses Etats, il entreprit de passer en Grece pour secourir Jean Paleologue Empereur de Constantinople qui avoit été fait prisonnier par Amurat Empereur des Turcs. Il chargea de la regence de ses Etats Bonne de Bourbon son épouse, & s'embarqua à Venise avec son armée. Les grands avantages qu'il remporta contre le Roi de Bulgarie obligèrent ce Prince de rendre la liberté à l'Empereur Paleologue. Cette expédition étant ainsi heureusement terminée, le Comte de Savoye retourna dans ses Etats, où il resta quelques années en repos.

Leonel d'Angleterre, Duc de Clarence, mari d'Yolande, fille de Galeas, Prince de Milan, & de Blanche de Savoye, étant mort un an après son mariage, le Gouverneur des villes & châteaux que Galeas avoit donnés pour dot à sa fille, refusa de les remettre au beau-pere après la mort du gendre, & en traita avec Jean, Marquis de Montferrat. Galeas indigné de cette perfidie déclara la guerre au Marquis de Montferrat qui eut recours au Comte de Savoye. Ce Prince tenta sans effet la voie d'un accommodement. Dans ces circonstances le Marquis de Montferrat mourut, & laissa ses enfans sous la tutelle d'Odion, Duc de Brunswick, mari de Jeanne, Reine de

Naples. Tout sembloit favoriser les desseins du Prince de Milan. Aït étoit assiégé, & les terres de Montferrat pouvoient facilement devenir la proie du premier qui auroit voulu s'en emparer, à cause de l'éloignement du Duc de Brunswick. Le Comte de Savoye fut alors sollicité de protéger de jeunes orphelins qui étoient sans défense : mais il hérita long-temps à prendre un parti. Il étoit beau-frère de Galeas, & neveu du feu Marquis de Montferrat : il auroit voulu ne pas rompre avec les Princes de Milan ses voisins, & cependant l'alliance que Barnabé avoit faite avec le Marquis de Saluces, le chagrinait ; d'ailleurs il prévoyoit la ruine du Piémont, si Galeas s'emparoit de la ville d'Aït. Il se détermina enfin pour les jeunes Princes, & leva une forte armée qu'il envoya au secours d'Orthon qui étoit dans Aït. Ce Duc fit alors une sortie, dans laquelle il eut l'avantage. Le Comte de Savoye se disposa ensuite à livrer bataille, mais les Milanois qui connurent le danger qu'il y avoit de s'y engager, & qui avoient souffert cette même journée un second échec, leverent le siège, & se retirèrent.

1371.

Rien ne s'opposant plus aux progrès d'Amedée, il reprit le château de Vulpian que l'Abbé de sainte Benigne avoit enlevé au Marquis de Montferrat. Ces succès engagèrent ce Prince à se lier plus étroitement avec Amedée, qui promit de faire la guerre à Galeas pour l'obliger à rendre ce qu'il avoit usurpé sur le Montferrat. Le Marquis de Saluces étoit du parti des Visconti ; mais il ne fut qu'un foible obstacle aux conquêtes que le Comte de Savoye fit dans le Milanès.

Tant d'exploits forcèrent enfin les Visconti à demander la paix, & elle fut conclue le 22 de Juin 1375. Le Comte de Savoye ne songea plus alors qu'à tourner ses armes contre le Marquis de Saluces qui refusoit toujours de le reconnoître pour son souverain. Ce Marquis se voyant abandonné des Visconti, se déclara Vassal de Charles V. Roi de France, afin d'engager ce Monarque à le prendre sous sa protection. Il arbora alors les armes de France sur les places les plus fortes de son Marquisat. Amedée s'en plaignit au Roi de France ; mais il n'osa se brouiller avec un Monarque si puissant, & cette affaire fut terminée par les voyes de la négociation. L'Empereur qui prétendoit que ce Marquisat étoit un fief de l'Empire, céda au Comte tous les droits qu'il pouvoit avoir sur ce Marquisat, avec défense de porter ailleurs que devant lui les affaires qui pourroient survenir à ce sujet.

1375.

Ce petit mécontentement n'empêcha pas dans la suite Amedée de prendre le parti du Duc d'Anjou, lorsqu'il fut nommé Roi de Naples. Ce fut pendant cette expédition qu'il fut attaqué de la peste dont il mourut. Quelques Auteurs croient que ce Prince but de l'eau d'une fontaine empoisonnée, qui lui causa la mort. Il étoit alors dans la cinquantième année de son âge. Ce Prince ne laissa de son mariage avec Bonne de Bourbon qu'un fils nommé Amedée, qui fut son unique héritier. Il avoit établi le droit de primogéniture entre ses descendans, & avoit fait une loi pour exclure les filles de la souveraineté. Il avoit institué l'an 1362 l'Ordre du Collier ou simplement de Savoye. Il prit dans la suite le nom d'Ordre des Chevaliers de l'Annonciade.

1383.

Après la mort de ce Prince, Amedée son fils unique s'empara du Comté de Savoye. Il étoit né à Veillane en Piémont le 24 février 1360. A l'âge

XVIII.
Amedée VII.
surnommé le
Rouge ou le
Rous.

DUCHÉ DE
SAVOYE.

de dix-neuf ans, son pere lui avoit donné pour appanage les Seigneuries de Bresse & de la Valbonne, & il avoit forcé le Sire de Beaujeu à lui rendre hommage pour plusieurs villes & châteaux. Il s'étoit distingué dans la guerre que Charles VI. avoit entreprise en 1382 contre les Flamands. Il accompagna une seconde fois ce Prince qui fut obligé de repasser en Flandres pour punir les Gantois qui avoient appelés les Anglois à leur secours.

Quelques troubles qui survinrent dans ses Etats l'obligerent d'y retourner promptement. Les peuples du Valais s'étoient révoltés, & avoient chassé leur Evêque; ils étoient même entrés dans le Chablais, où ils avoient fait quelques hostilités. Le Comte de Savoye les força bien-tôt à rentrer dans le devoir, & à implorer sa clémence. Theodore, Marquis de Montferrat avoit voulu profiter de ces troubles pour attaquer Amedée. Il eut lieu de se repentir de son entreprise, & accepta volontiers la médiation de Galeas Duc de Milan, qui le reconcilia avec le Comte de Savoye.

Frederic, Marquis de Saluces, ne pouvoit rester tranquille, & il formoit toujours quelqu'entreprise sur le Piémont. Le Comte de Savoye délivré de la guerre du Valais, passa les Monts, & enleva au Marquis deux places importantes. Il auroit fait même de plus grands progrès, si Charles VI. qui se préparoit à déclarer la guerre aux Anglois, ne l'eût engagé à se joindre à lui. Il fut donc obligé à faire une trêve avec le Marquis de Saluces, jusqu'à ce que les Arbitres qui avoient été nommés pour juger ce différend, eussent terminé cette affaire. Pendant qu'Amedée étoit en France, Theodore Marquis de Montferrat excita une révolte dans le Canaveys, & fit même le siège de Verrue. La présence d'Amedée fit changer les choses de face, le siège de Verrue fut levé, & les rebelles furent punis.

1391.

Un jour que ce Prince chassoit au sanglier, il tomba de cheval & se cassa la jambe droite. Cet accident fut cause de sa mort arrivée le premier de novembre 1391. Il n'étoit alors âgé que de trente-un ans. On soupçonna que ce Prince avoit été empoisonné, & plusieurs personnes même furent inquiétées à ce sujet; mais on reconnut leur innocence, & on rehabilita la memoire de Pierre de Lupinis qu'on avoit fait mourir comme coupable de cet attentat. Amedée avoit épousé en 1376 Bonne de Berry, fille de Jean Duc de Berry & de Jeanne d'Armagnac. Il n'en eut qu'un fils nommé Amedée, qui lui succéda, & deux filles, sçavoir Bonne mariée à Louis de Savoye, Prince d'Achaïe, & Jeanne Pothume qui épousa Jean-Jacques Paleologue, fils du Marquis de Montferrat.

X I X.
Amedée VIII.
communément
appelé Amedée
VII. sur-
nommé le Paci-
fique.

Amedée n'avoit que huit ans lorsque son pere mourut. Bonne de Berry sa mere & bonne de Bourbon son ayeule, prétendirent à la tutelle de ce Prince & à la Regence de ses Etats. Il fut enfin décidé que Bonne de Bourbon seroit tutrice & Regente, & qu'on lui donneroit pour Conseillers, le Prince de la Morée, Louis de Savoye, les Sires de Villars & de Beaujeu, & plusieurs autres Seigneurs. Bonne de Bourbon ayant fini avec honneur le temps de sa regence, songea à abandonner les Etats de Savoye. On fit quelques difficultés pour lui rendre son douaire, mais l'approche de Louis de Bourbon son frere, qui s'étoit avancé jusqu'à Grenoble, obligea le Comte de Savoye à donner satisfaction à cette Princesse, qui se retira à Mâcon, où elle passa le reste de ses jours. Amedée augmenta ses Etats par l'acqui-

finon qu'il fit du comté de Geneve, moyennant une somme d'argent qu'il donna à Odon de Villars. Ce Prince lui remit en même-temps tous les droits que les Comtes de Geneve avoient en Gressivaudan, dans le Viennois & dans le Dauphiné. Le Comte de Savoye lui céda la seigneurie de Château-neuf en Valromey. Le titre de cette acquisition est daté du 5 d'août 1401. Il acheta encore pour cent mille florins d'or toutes les terres que Humbert VII. possédoit en-deçà de la Saône dans la Bresse & dans le Bugey, à la réserve des seigneuries de Roussillon & de Montdidier. Le motif de ces acquisitions étoit de s'opposer à l'aggrandissement de Louis Duc de Bourbon, qui depuis peu avoit succédé à Edouard, aux seigneuries de Beaujolais & de Dombes.

Ce Prince refusa de rendre hommage à Amedée pour plusieurs villes & châteaux, suivant le traité de 1337 fait entre Aymon Comte de Savoye & Edouard I. Seigneur de Beaujeu. Ce refus occasionna une guerre entre les deux Princes, & elle fut terminée à l'avantage du Comte de Savoye, à qui Louis de Bourbon fit rendre hommage par son fils aîné. Quelque-temps après Amedée passa en France, & assista à une assemblée des Princes que Charles VI. avoit convoquée, pour chercher les moyens de remédier aux troubles dont la France étoit agitée. Le Roi le rétablit alors dans la possession du Vicomte de Maulevrier, que ses prédécesseurs avoient possédé.

Pendant son séjour dans ce royaume, Theodore Marquis de Montferrat & Thomas Marquis de Saluces, se liguerent ensemble pour lui faire la guerre. Cette nouvelle obligea Amedée de retourner dans ses Etats, où sa présence rétablit bien-tôt le calme. Il ne fut pas de longue durée, & le Comte de Savoye se vit contraint de faire la guerre contre Thomas fils de Frederic, Marquis de Saluces, qui refusoit toujours de lui rendre hommage. Amedée passa en Piémont, s'empara de plusieurs places qui appartenoient au Marquis, & l'assiégea dans Saluces même. Thomas se vit alors dans la nécessité de reconnoître qu'il tenoit le marquisat de Saluces en fief du Comte Amedée, & les villes de Carmagnole & de Revel, du Prince de Morée.

Toutes les acquisitions qu'Amedée avoit faites, & les grands avantages qu'il avoit remportés sur ceux qui avoient refusé de lui rendre hommage, n'avoient pas peu contribué à relever la gloire de ce Prince, mais elle le fut encore davantage par le titre de Duc que l'Empereur Sigismond lui accorda. L'Empereur lui donna en même-temps l'investiture de tous ses Etats, & lui confirma les anciens privilèges dont il jouissoit. La mort de Louis de Savoye, Prince d'Achaïe & de la Morée, Comte de Piémont, servit encore à augmenter la domination du nouveau Duc. Louis étant mort sans enfans, Amedée se trouva seul maître de tous ses Etats.

Les grandes faveurs qu'il avoit reçues de Sigismond, le portèrent à se courir ce Prince dans la Croisade qu'il fit contre les Hussites. Charles VII. Roi de France, qui connoissoit ses talens, l'employa pour négocier la paix entre lui & le Duc de Bourgogne, & il fut aussi le principal auteur de la ligue que les Venitiens & les Florentins formerent en 1425 contre Philippe-Marie Duc de Milan. Il chassa de son siège Jean de Poitiers, Evêque de Valence, qui avoit voulu s'attribuer plusieurs droits de souveraineté

DUCHÉ DE
SAVOYE.

1412.

Comté de Sa-
voye érigé en
Duché.

1416.

dans les dépendances de son Evêché. Ce ne fut point en qualité de Vicaire Général de l'Empire, qu'il sévit contre ce Prélat, comme quelques Historiens l'ont avancé, mais ce fut en qualité de Comte de Valentinois & de Diois. Louis de Poitiers, par son testament du 22 juin 1419, avoit au défaut d'enfans, institué pour son successeur à ces deux comtés, Charles Dauphin de Viennois à de certaines conditions, & en cas que le Dauphin refusât de les exécuter, il appelloit à sa succession Amedée Duc de Savoye. Le Dauphin ayant manqué aux conditions prescrites, Amedée s'empara des comtés de Valentinois & de Diois.

1416.

Jusqu'alors Amedée avoit différé de se lier avec les Venitiens contre le Duc de Milan, & d'ailleurs les troupes qu'il avoit envoyées à Janus Roi de Chypre, ne lui permettoient pas de faire quelque entreprise en Italie. Les secours qu'il reçut du Duc de Bourgogne, le mirent en état d'attaquer le Duc de Milan, sur lequel il remporta des avantages considérables. Philippe-Marie craignant les suites de cette guerre, fit proposer un accommodement au Duc de Savoye, qui se détermina enfin à y consentir. Ces deux Princes signèrent un traité, par lequel ils renouvelèrent les anciennes confédérations, tant pour leurs Etats que pour leurs alliés. Le Duc de Milan céda alors à perpétuité au Duc de Savoye la ville & le comté de Verceil.

1427.

La paix que le Duc de Milan avoit faite avec les Venitiens, fut bientôt rompue. Il voulut engager le Duc de Savoye à prendre les armes contre eux, & il l'en fit même solliciter par l'Empereur Sigismond. Les Venitiens d'un autre côté, tâchoient de mettre dans leur parti le Duc de Savoye, en représentant à ce Prince que le Duc de Milan avoit commencé les premières hostilités. Amedée qui desiroit vivre en bonne intelligence avec les deux peuples, temporisa le plus long-temps qu'il put. Les Venitiens n'espérant plus le mettre dans leurs intérêts, eurent recours à Jean Jacques Marquis de Montferrat. Ce Prince toujours ennemi d'Amedée, fit tout ce qu'il put pour porter Charles VII. à déclarer la guerre au Duc de Savoye, dont ce Monarque avoit lieu de se plaindre pour avoir prêté du secours au Prince d'Orange, lorsqu'il fit quelques tentatives sur le Dauphiné. Cette intrigue fut découverte; mais le Duc de Savoye ne chercha pas à se venger du Marquis de Montferrat, il voulut au contraire faire un accommodement avec lui. Le Marquis de Montferrat qui se flattoit de recevoir des secours du Roi de France & des Venitiens, ne voulut écouter aucune proposition. Ses espérances se trouvant trompées, il se vit réduit à demander la paix. Les principaux articles du traité portoient que les sujets du Marquis obéiroient au Duc; que ce Prince mettroit garnison dans les villes & châteaux du Montferrat, dont le Duc de Milan ne s'étoit pas encore emparé, & que le Marquis de Montferrat, ses successeurs & leurs vassaux rendroient hommages aux Ducs de Savoye, & leur prêteroiens serment de fidélité.

Amedée travailla alors à reconcilier le Duc de Milan avec le Marquis de Montferrat. Philippe n'ayant point voulu y consentir, le Marquis se rendit à Venise dans l'espérance que le Duc de Milan ne pourroit refuser la médiation du Senat. Amedée ne fut pas content de cette démarche, parce qu'il appréhendoit que le Duc de Milan ne s'imaginât qu'il y eût quelque part. Il

obtin

obtenir cependant de ce Prince une suspension d'armes, mais il negligea alors de le porter à faire la paix. Il refusa même à la priere du Duc de Milan, de remettre au Marquis de Montferrat ses terres & ses places jusqu'à ce qu'il eut donné une entière satisfaction à ce Prince. Comme il avoit lieu de se défier du Marquis de Montferrat & des Venitiens, il fit avec le Duc de Milan un traité, dans lequel les Florentins furent compris.

Le Duc de Savoye qui avoit toujours aimé le repos & la solitude, songea enfin à satisfaire son inclination. Il se retira au prieuré de Ripaille, & il y établit un nouvel ordre de Chevalerie (14) seculiere qu'il nomma *S. Maurice*, patron de la Savoye. Il convoqua dans sa nouvelle retraite une assemblée des principaux Prélats & Seigneurs de Savoye, en présence desquels il déclara le dessein où il étoit de passer le reste de ses jours dans la tranquillité. Il créa alors Prince de Piémont, Louis son fils aîné, qui jusqu'alors n'avoit porté que le titre de Comte de Geneve, & il lui remit la lieutenance générale de ses Etats. Philippe son autre fils fut nommé Comte de Geneve. Le lendemain il prit l'habit d'hermite avec ses Chevaliers, & se rendir dans un hermitage qu'il avoit fait bâtir exprès. Le Prince de Piémont chargé du gouvernement de la Savoye, résolut de terminer par les voyes d'accommodement, les différends qui subsistoient depuis si long-temps entre sa maison & celle de Montferrat. On nomma des arbitres de part & d'autre, & cetle affaire parut entièrement terminée. On conclut alors le mariage d'Isabelle, fille du Marquis de Montferrat avec Louis Marquis de Saluces.

Pendant que le Duc de Savoye passoit ainsi sa vie dans la solitude, on tenoit à Bâle un Concile dans lequel on déposa Eugene IV. Les Cardinaux s'étant enfermés dans le Conclave, élurent pour Pape Amedée qui prit le nom de Felix V. Son élévation ne fut pas généralement approuvée, & plusieurs Princes Chrétiens refuserent de le reconnoître. Amedée craignant les suites de ce Schisme, renonça à sa nouvelle dignité l'an 1449. Il fut alors nommé Legat Apostolique pour la Savoye, le Piémont, le Montferrat, les Evêchés de Bâle, de Strasbourg, &c. Amedée retourna ensuite dans sa solitude où il mourut le 5 janvier 1451 âgé de soixante & sept ans. Il avoit épousé l'an 1401 Marie de Bourgogne, fille de Philippe le Hardi. Il avoit en de cette Princeesse, Amedée Prince de Piémont & d'Achaïe, qui mourut dix-huit ans avant son pere; Marie qui épousa Philippe-Marie Visconti, Duc de Milan; Louis Comte de Geneve qui succéda à Amedée VIII. Bonne fiancée avec François de Breragne, Comte de Montfort, fils de Jean Duc de Bretagne & de Jeanne de France. La mort de Bonne avoit empêché que ce mariage ne fut consommé. Marguerite qui fut mariée en premières nocces avec Louis d'Anjou Roi de Jerusalem, & en secondes nocces avec Louis Duc de Baviere, & en troisiemes avec Ulrich Comte de Wirtemberg. Il eut encore Philippe, & deux princes nommés Antoine, qui moururent en bas âge.

Après la mort d'Amedée, Louis qui se trouvoit alors l'aîné des enfans de Louis^x.

(14) Il ne devoit y avoir que six Cheva- tous Gentilshommes, & qu'ils eussent qu
liers & un Doyen, il falloit qu'ils fussent | part au gouvernement.

ce Prince, fut reconnu souverain de tous les Etats que son pere avoit possédés. Le commencement du regne de ce Prince, fut rempli de troubles dont la France crut devoir profiter. La trop grande faveur de Jean de Compeys, Seigneur de Thorens, excita la jalousie d'un grand nombre de Courtisans, & leur fit chercher les moyens de le perdre. Ce favori ne tarda pas à se venger, & la plupart furent bannis & perdirent leurs biens & leurs charges. Cette conduite de Compeys fit beaucoup de mécontents, qui s'adresserent d'abord au Pape Nicolas V. & au Roi d'Aragon. Mais ces Princes n'ayant pu rien obtenir du Duc de Savoye, ils implorerent la protection de Charles VII. Le Roi qui étoit peu satisfait du mariage du Dauphin avec Charlotte de Savoye, qu'on avoit fait sans son contentement, saisit cette occasion de causer quelque chagrin au Duc de Savoye. Il lui écrivit dans des termes qui irritèrent ce Prince, & qui le déterminèrent à se préparer à la guerre. Le Roi de son côté s'avança jusqu'à Feurs, à dessein de pénétrer dans la Savoye. Le Cardinal d'Estouteville lui proposa de suspendre son voyage jusqu'à ce qu'il eût eu une entrevue avec le Duc de Savoye. Ce Duc se rendit en conséquence à Feurs, & entama une négociation qui fut terminée à la satisfaction des deux Princes. Ils renouvelèrent alors les anciens traités, & ils convinrent du mariage du Prince de Piémont avec Yolande de France ; à l'égard de celui du Dauphin, le Roi desira que la consommation fut différée. Louis de retour en Savoye, reçut diverses plaintes sur la maniere dont la justice étoit administrée à ses sujets, & pour remédier aux différends abus qui s'y étoient glissés, il convoqua à Geneve une assemblée des trois Ordres de ses Etats.

1452.

1453.

Charles VII. deputa alors vers lui, pour le sommer de tenir la promesse qu'il avoit faite à l'égard des Gentilshommes qui avoient été bannis de Savoye. Le Duc pour satisfaire le Roi, cassa la sentence qui avoit été prononcée contre eux, & les rétablit dans leurs biens & dans leurs charges. Cette bonne intelligence qui regnoit entre Charles VII. & le Duc de Savoye, fut en quelque sorte la cause de la guerre que le Dauphin fit peu de temps après au Duc de Savoye, & l'hommage du marquis de Saluces que ces deux Princes prétendoient leur être réciproquement dû, en fut le prétexte. Le Dauphin fit plusieurs hostilités dans l'Etat de Savoye, & elles ne cessèrent que trois mois après par la médiation du Duc de Bourgogne & des habitants de Berne. On décida que la question de cet hommage resteroit indécidée pendant sept ans, sans préjudice des droits respectifs des deux partis. Le Duc de Savoye eut aussi quelques démêlés avec Jean Duc de Bourbon, qui lui avoit refusé l'hommage du château de Bezenens dans la principauté de Dombes, & il y eut même entr'eux un commencement de guerre. Louis XI. qui étoit alors sur le trône, voulut être l'arbitre de cette querelle ; mais il ne put venir à bout de terminer leurs différends, & toutes les négociations ne produisirent que des trêves.

Ce n'étoit pas le seul soin dont le Duc de Savoye étoit alors agité : les troubles que Philippe son fils excitoit dans sa Cour, lui causoient de plus grandes inquiétudes, & lui faisoient chercher les moyens d'y apporter quelques remèdes. Il se rendit pour cet effet en France, & engagea Louis XI. à trouver un prétexte pour attirer Philippe dans ce royaume, & s'assurer de

lui. Ce projet eut son exécution, & Philippe fut arrêté & conduit à Loches où il fut retenu prisonnier. Le Duc retourna ensuite dans ses Etats où il reçut des députés de Charles Duc de Berry & des autres Princes du sang, pour lui proposer de se liguier avec eux contre le Roi. Le Duc les refusa, & il prit même le parti de passer en France, pour avertir Louis XI. de ce qui se tramait contre lui. Il alla jusqu'à Lyon, où il tomba malade & où il mourut.

Louis eut seize enfans. 1°. Amedée qui lui succéda. 2°. Louis de Savoye Comte de Geneve & Prince d'Antioche, & depuis Roi de Chypre (15), de Jerusalem & d'Armenie. Il fut détrôné par Jacques, fils naturel de Jean Roi de Chypre son beau-pere, qui étoit issu de Melec-Ella Soudan d'Egypte. 3°. Janus de Savoye Comte de Geneve, qui épousa en premières nocés Helene de Luxembourg, & qui eut pour seconde femme Magdeleine de Bretagne de Brossé. 4°. Jacques Comte de Romont, qui épousa Marie de Luxembourg. 5°. Philippe Comte de Bugey, qui dans la suite fut Duc de Savoye. 6°. Aymon mort au berceau. 7°. Pierre. 8°. Jean-Louis. 9°. François, ces trois Princes embrassèrent l'Etat Ecclésiastique. 10°. Marguerite de Savoye, qui épousa en premières nocés Jean Marquis de Montferrat, & en secondes Pierre de Luxembourg. 11°. Anne morte en bas âge. 12°. Charlotte femme de Louis XI. 13°. Bonne qui épousa Galeas-Marie Sforce Duc de Milan. 14°. Marie qui épousa Louis de Luxembourg. 15°. Agnès mariée à François d'Orléans Grand Chambellan de France. 16°. Jeanne qui resta fille.

Amedée l'aîné des fils de Louis succéda à son pere. Il étoit à Bourg-en-Bresse, lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de ce Prince : ce qui lui fit prendre la résolution de retourner en Savoye. Louis XI. le sollicita alors de faire la guerre à Jean Duc de Bourbon, l'un des principaux Chefs de la ligue, & le Duc de Bourgogne fit tout ce qu'il put pour le porter à demeurer neutre. Amedée balança long-temps sur le parti qu'il devoit prendre ; mais il se détermina enfin pour Louis XI. & envoya des troupes en Beaujolais. Cependant Amedée travailloit à procurer la paix à ses sujets, & il fit en conséquence différens traités avec les Princes voisins. Toutes ces précautions ne purent le garantir des entreprises du Marquis de Montferrat. Guillaume qui avoit succédé à Jean-Jacques son pere, refusa d'observer les traités qui avoient été faits entre la maison de Savoye & celle de Montferrat. Les secours que le Duc de Milan avoit fournis au Marquis, l'avoient mis en état de soutenir la guerre contre le Duc de Savoye. Louis XI. également porté pour Amedée & Galeas Sforce, travailla à rétablir l'union entre ces deux Princes. Amedée qui avoit de grands sujets de plainte contre le Duc de Milan, ne voulut consentir à aucun accommodement. Il demanda la restitution de Valence sur le Pô, & de plusieurs autres villes & châteaux que François Sforce pere de Galeas avoit enlevés à la maison de Savoye. Tant d'animosité de part & d'autre, sembloit annoncer une longue guerre : elle fut cependant terminée sur la fin de la même année.

Amedée, dont la santé étoit extrêmement foible, ne pouvoit à peine vac-

(15) Il avoit épousé Charlotte de Chypre, & c'est sur ce mariage qu'est fondée la prétention de la maison de Savoye sur le royaume

de Chypre, parce que Charlotte étant héritière de cette île, transporta ses droits à son neveu Charles III. fils d'Amedée IX.

Yyy 2

DUCHÉ DE
SAVOYE.

1465.

X X I.
AMÉDÉE IX.
dit le Bienheu-
reux.

1467.

DUCHÉ DE
SAVOYE.

1471.

quer aux affaires du gouvernement. La noblesse & le peuple furent d'avis de donner la régence des Etats de Savoye & de Piémont à la Duchesse Yolande, Princesse d'une rare vertu & d'un mérite singulier. Les Comtes de Geneve, de Romont & de Bresse en concurrent de la jalousie, & prétendirent que le gouvernement leur appartenait. Ils leverent des troupes à dessein de forcer la Duchesse à leur abandonner l'administration des affaires, & pénétrèrent sans obstacles jusqu'à Chambéry. Ils allèrent ensuite mettre le siège devant le château de Montmeillan. Ils se saisirent de la personne du Duc, mais la Duchesse trouva moyen de s'échapper, & de se retirer dans le château d'Apremont. Louis XI. qu'elle informa de sa situation, lui envoya un prompt secours commandé par Charles de Savoye. Ce jeune Prince étant mort en chemin, le Comte de Comminges se mit à la tête des troupes, & délivra la Princesse qui se rendit à Grenoble. On parla alors d'accommodement. Les deux partis convinrent de mettre bas les armes, & l'autorité fut rendue à la Duchesse, en attendant que Louis XI. choisi pour arbitre, eût décidé à qui elle devoit appartenir. Amedée ne survécut pas long-temps; il mourut à Vercel l'an 1472 à l'âge de trente-sept ans.

Ce Prince avoit épousé en 1452 Yolande de France, fille de Charles VII. & il avoit eu de cette Princesse neuf enfans; sçavoir, Charles mort à l'âge d'environ quinze ans; Philibert qui lui succéda; une autre Prince nommé Charles; Jacques Louis Comte de Geneve; Bernard; Claude Galeas mort au betceau; Anne mariée à Frederic d'Arragon; Marie femme de Philippe, Marquis d'Haberg, Comte souverain de Neuchâtel en Suisse; & Louise qui épousa Hugues de Châlons, fils de Louis de Châlons Prince d'Orange.

X XII.
PHILIBERT I.
fut nommé le
Châleur,

Philibert qui succéda à Amedée, étoit né à Chambéry le 7 d'août 1465, & il n'étoit que dans la septième année de son âge lorsque son pere mourut. Amedée avoit déclaré Yolande tutrice du jeune Prince & Regente de ses Etats; cependant Louis XI. Charles Duc de Bourgogne, les Comtes de Romont, de Bresse & l'Evêque de Geneve, oncles du Prince, prétendirent à la régence. Les Piémontois étoient portés pour la Duchesse; mais les Savoyards étoient partagés en différentes factions. La Duchesse qui s'étoit retirée à Montmeillan avec le jeune Duc, y fut assiégée par les Princes de Savoye. Elle fut contrainte de se rendre, & de consentir que la décision de cette affaire fut remise aux Etats généraux de Savoye. Les Princes contre la parole qu'ils avoient donnée, se tendirent maîtres du jeune Duc, & le conduisirent à Chambéry. Yolande prit la fuite, & demanda des secours à Louis XI. aux Ducs de Bourgogne & de Milan, & au Marquis de Montferrat. Les Princes de Savoye ne se croyant pas assez forts pour résister, renoncèrent à leurs prétentions, & la régence fut défectée de nouveau à la Duchesse.

Le premier acte d'autorité que fit cette Princesse, fut la publication d'un édit par lequel elle déclara, que les fiefs qui étoient en-deçà & au-delà des Monts, seroient alienables, comme les autres biens, en faveur de tous ceux qui voudroient les acheter, au lieu qu'auparavant l'aliénation, ne s'en pouvoit faire qu'à ceux de la même famille. Cette Princesse fut obligée de fournir des troupes au Duc de Bourgogne qui étoit en guerre contre les Suisses. Ces secours ne l'empêchèrent pas de perdre tout son pays, & le Duc

traignant que la Duchesse de Savoye n'abandonnât alors son parti pour prendre celui de Louis XI. forma le dessein d'enlever la Duchesse & les enfans, & de les conduire en Bourgogne. On trouva cependant moyen d'enlever des mains des ravisseurs, le Duc Philibert & Jacques-Louis son frere.

Louis XI. fit alors rassembler les Etats de Savoye, pour donner un tuteur au jeune Duc pendant la détention de la Princesse. On supplia ce Monarque de vouloir bien prendre sous sa protection le Prince & ses Etats. Le Roi chargea l'Evêque de Geneve du gouvernement des pays qui sont en-deçà des Monts, & donna au Comte de Bresse celui du Piémont. Le Duc de Savoye & son frere furent remis entre les mains du Roi, avec les places de Chambery & de Montmeillan. Cependant Louis XI. trouva moyen de rendre la liberté à Yolande, & il lui promit en même-temps qu'il lui remettroit ses enfans & ses places; qu'il la maintiendrait dans sa premiere autorité, & la defendroit contre tous ceux qui voudroient la lui disputer. Cette Princesse ayant appris que Philippe de Savoye, Gouverneur du Piémont, n'abandonneroit pas facilement le gouvernement qui lui avoit été confié, voulut engager Louis XI. à l'y forcer. Ce Prince refusa de satisfaire la Duchesse; mais il lui déclara qu'il ne s'opposeroit point aux moyens qu'elle pourroit trouver pour contraindre Philippe à lui céder le gouvernement de Piémont. En conséquence Yolande s'adressa à Galeas-Marie Sforce Duc de Milan, qui ne tarda pas à entrer avec une puissante armée dans le Piémont, où il s'empara de plusieurs places. La rapidité de ses conquêtes engagea l'Archevêque de Turin à presser vivement Philippe de Savoye de remettre toute l'autorité entre les mains de la Duchesse. Philippe se rendit aux instances du Prélat, & les Milanois se retirèrent dans leur pays.

Yolande de retour dans ses Etats, travailla au bonheur de ses sujets, & fit plusieurs loix, dont quelques-unes eurent pour but d'abréger les formalités ordinaires de la justice. Les peuples ne jouirent pas long-temps du bonheur de posséder une si grande Princesse. Elle mourut l'an 1478.

Cette mort renouvella les troubles qui avoient déjà agité la Savoye au sujet de la tutelle du Duc Philibert. On convoqua une assemblée des principaux Nobles à Rumilli en Albanois, afin de prendre de justes mesures pour donner un tuteur au jeune Prince. On s'adressa cependant à Louis XI. qui chargea Grolée de ce poste important, & donna le gouvernement de la Savoye au Comte de la Chambre. Ce Seigneur abusa bien-tôt du pouvoir qui lui étoit confié: ce qui obligea le Roi à ordonner secrètement à l'Evêque de Geneve de prendre le gouvernement de l'Etat. Ce Prélat se rendit en diligence à Turin, & de concert avec Grolée, il prit des arrangemens pour conduire le jeune Duc en Dauphiné. Le Comte de la Chambre informé du départ du Duc, le suivit jusqu'à Yenne au pied du mont du Chat, entra dans la maison où le Prince étoit logé, & envoya Grolée prisonnier à Maurienne. Il persuada ensuite le Duc, qu'il lui étoit plus avantageux de rester parmi ses sujets, que de se remettre au pouvoir des François. Il le conduisit à Annecy où il fut résolu que le Duc se mettroit à la tête de ses troupes, pour chasser du Piémont l'Evêque de Geneve. Le Duc de Savoye séduit par les discours du Comte de la Chambre, mit promptement une armée sur pied & commanda qu'on fit le siège de Verceil. Le Roi irrité de la conduite du

DUCHE' DE
SAVOYE.

1482.

X X I I I.
CHARLES I.
surnommé le
Guerrier.

Comte de la Chambre, donna des ordres secrets pour faire arrêter ce Comte. On usa de ruse & d'artifice, & l'on vint à bout de se rendre maître de sa personne. Ses biens furent confisqués, & Gtolée sortit de prison.

Louis XI. s'étant rendu à Lyon, y manda le Duc de Savoye. Ce Prince s'y rendit, & reçut du Roi toutes les marques d'amitiés qu'il pouvoit souhaiter. Le trop d'exercice que Philippe prit à la chasse, aux tournois & aux courses de bague, lui causa une maladie dont il mourut: il n'étoit âgé que de dix-sept ans.

Charles né le 29 de Mars 1468, n'avoit que quatorze ans lorsqu'il succéda à Philibert son frere. Louis XI. pour empêcher les troubles qui pouvoient survenir au sujet de la régence, se déclara tuteur du jeune Prince, chargea l'Evêque de Geneve de la Lieutenance générale des pays qui sont en-deçà des Monts, & obligea Philippe de quitter le gouvernement du Piémont.

Louis XI. étant mort peu de temps après, Charles prit lui-même l'administration de ses Etats. La nomination à l'Evêché de Geneve occasionna une brouillerie entre le Duc de Savoye & la Cour de Rome. Jean-Louis Evêque de Geneve étant mort, le Duc nomma en sa place François de Savoye son oncle Archevêque d'Auch. Le Chapitre de son côté élut un de ses membres, & le Pape Sixte IV. vouloit y placer Jean de Compeys Evêque de Turin, à condition qu'il remettrait son Evêché à Dominique de Ruere son frere qu'il avoit fait Cardinal. Le Duc de Savoye s'opposa à la volonté du Pape qui ne laissa pas que de donner des provisions à Jean de Compeys, après avoir menacé des censures de l'Eglise tous ceux qui s'opposeroient à son installation. En conséquence ce Prélat se mit en possession de l'Evêché de Geneve; mais il en fut chassé par Philippe de Savoye Comte de Bresse. Il se retira à Rome & pressa le Pape de lui rendre l'Evêché de Turin ou de le faire jouir de celui de Geneve. Sixte IV. irrité contre le Duc de Savoye excommunia le Conseil de ce Prince & menaça de jeter l'interdit sur la ville de Geneve. Le Duc députa alors vers le Pape pour l'appaiser, & Sixte IV. se rendit enfin aux remontrances de Charles. Il confirma la nomination de François, & dédommagea Jean de Compeys en lui donnant l'Archevêché de Tarentaise.

Le Duc de Savoye qui s'étoit entièrement reconcilié avec le Pape, envoya sur la fin de l'année 1484 ses Ambassadeurs à Rome pour recevoir la donation que Charlotte Reine de Chypre sa tante lui faisoit de ce Royaume. Cette affaire fut terminée au mois de fevrier de l'année suivante. Ce fut cette même année qu'il se maria avec Blanche fille de Guillaume de Montferrat & d'Elisabeth de Milan.

L'Italie étoit alors agitée par la guerre qu'il y avoit entre Innocent VIII. & Ferdinand Roi d'Arragon. Les ennemis du Pape vouloient engager le Duc de Savoye à entrer dans leur ligue; mais ce Prince étoit trop occupé pour songer à prendre part à une guerre à laquelle il n'avoit aucun intérêt. Claude de Savoye Seigneur de Raconis à qui il avoit ôté le gouvernement de Verceil, & celui de Sommerive dont il avoit été obligé de le chasser par force, faisoit de grands ravages dans ses Etats, conjointement avec le Marquis de Saluces. Charles à cette nouvelle ne tarda pas à se mettre en

campagne, & non-seulement il reprit toutes les places qu'on lui avoit enlevées, mais il entra même sur les terres du Marquisat de Saluces, où il s'empara de plusieurs forts & châteaux. Il mit ensuite le siège devant la Capitale, & malgré la vigoureuse résistance des assiégés il força cette place à se rendre. Cependant le Marquis de Saluces étoit passé en France pour demander du secours à Charles VIII. Ce Monarque qui ne vouloit pas se brouiller avec le Duc de Savoie pour un sujet aussi léger ne voulut employer que sa médiation pour porter le Duc à faire un accommodement avec le Marquis. Charles consentit à signer une trêve d'un an, & cette trêve donna lieu à une assemblée qui se tint au pont de Beauvoisin, entre les députés du Roi & ceux du Duc, pour y examiner les droits que ces deux Princes pouvoient avoir sur le Marquisat de Saluces. Il n'y eut cependant rien de terminé à ce sujet, & on régla seulement quelques limites du Dauphiné & de la Savoie qui occasionnoient tous les jours des différends entre les Officiers du Roi & ceux du Duc de Savoie.

La trêve n'étoit pas encore expirée que le Marquis de Saluces envoya des troupes pour reprendre quelques postes que le Duc de Savoie lui avoit enlevés. Charles irrité de cette démarche, attaqua ces places, s'en rendit maître une seconde fois & fit passer les garnisons au fil de l'épée. Il s'empara ensuite de tout le Marquisat à la réserve du château de Revel, dont il leva le siège à la prière de la Marquise de Saluces sœur de sa femme qui y étoit enfermée. Charles VIII, vivement sollicité par le Marquis de Saluces, chargea Pierre Duc de Bourbon & François de Savoie Evêque de Geneve de travailler efficacement à reconcilier le Marquis de Saluces avec le Duc de Savoie. On proposa alors à Charles de mettre en dépôt les villes de Saluces & de Carmagnole en attendant que la question de l'hommage de ce Marquisat fut décidée. Le Duc ne parut pas trop content de cet arrangement ; mais enfin il y consentit sur l'assurance que le Roi lui donna que s'il vouloit passer en France on travailleroit à le satisfaire. Charles se rendit en conséquence à Tours où le Roi l'attendoit, & il eut lieu d'être content de la réception qu'on lui fit. On tint plusieurs assemblées au sujet de l'affaire du Marquisat de Saluces ; mais il paroît qu'il n'y eut encore rien de réglé, & que la décision fut remise à un autre temps.

Charles étoit à peine de retour dans ses Etats qu'il tomba malade & mourut le 13 de Mars 1489 n'étant âgé de vingt & un an. Philippe de Bergame auteur contemporain, & cité par Guichenon, rapporte que ce Prince mourut empoisonné, & que le soupçon tomba sur le Marquis de Saluces. Il étoit fondé sur ce que l'Echançon du Duc & Miaulus Maréchal de Savoie étoient morts de la même maladie que le Duc. Charles n'eut que deux enfans de Blanche de Montferrat ; sçavoir, Charles-Jean Amedée qui lui succéda, & une fille nommée Yolande Louise. Charles avoit prit en 1488 le titre & la qualité de Roi de Chypre comme neveu & le plus proche héritier de Charlotte Reine de Chypre morte à Rome au mois de Juill. 1487.

Charles-Jean Amedée né le 24 de Juin de l'an 1488 n'avoit que neuf mois lorsque son pere mourut. Sa minorité occasionna les mêmes troubles, qui avoient agité l'Etat pendant celle de Philibert I. Les Comte de Geneve

DUCHÉ DE
SAVOIE.

1487.

1489.

XXIV.
Charles-Jean
Amedée.

DUCHE' DE
SAVOYE.

& de Bresse, & François Evêque de Geneve ses oncles voulurent disputer la Régence à la Duchesse Douairière. Il y eut même une sédition à Turin où plusieurs personnes de considération perdirent la vie. Enfin le désordre fut apaisé : Blanche fut déclarée Régente ; la Lieutenance générale de Savoye fut donnée à l'Evêque de Geneve, & celle du Piémont au Comte de Bresse : Merle de Piozafque Amiral de Rhodes fut nommé Gouverneur du jeune Duc.

Le Marquis de Saluces & les Seigneurs de Racenis & de Cardée, qui étoient en France à la mort de Charles I. repassèrent promptement en Savoye avec quelques troupes Françoises dans l'esperance de rentrer en possession de leurs biens. Les secours qu'ils reçurent de Ludovic Sforce les mirent en état de contraindre la Régente à leur accorder ce qu'ils vouloient. Le calme étoit à peine rétabli que la mort de l'Evêque de Geneve arrivée en 1491 fut cause de nouveaux désordres. La Régente avoit nommé à cet Evêché Antoine de Champion Evêque de Montdevis, & le Pape lui avoit même donné ses Bulles. Le Comte de la Chambre avoit cependant fait nommer par le Chapitre Charles de Seyssel son parent Pronotaire d'Aix. Le Pape ayant refusé de consentir à cette élection le Comte de la Chambre se servit de ce prétexte pour troubler l'Etat. Il étoit irrité de ce que les habitans de Savoye n'avoient aucune part aux affaires, & que toutes les principales charges étoient occupées par les Piémontois. Il s'empara de Chambéry & s'avança ensuite jusqu'à Geneve, dont il espéroit se rendre maître. Le Comte de Bresse marcha en diligence contre le Rebelle, le battit en différentes rencontres, lui enleva toutes ses places, & le contraignit de se retirer en France. On lui fit ensuite son procès, tous ses biens furent confisqués, & on étoit prêt à raser ses châteaux lorsque le Roi obtint de la Régente le pardon de ce Seigneur.

Cette Princesse délivrée de ces troubles, trouva moyen d'entretenir la paix dans les Etats de son pupille. Elle vint à bout d'arrêter les entreprises des peuples du Valais qui cherchoient à étendre leurs limites, & elle termina quelques différends survenus entre les Genoïs & les habitans de Nice. Elle favorisa Charles VIII. lorsque ce Monarque voulut faire la conquête du royaume de Naples, & elle lui ouvrit le passage par ses Etats. Elle ne conserva pas long-temps une place, où elle avoit donné tant de preuves de sa prudence & de ses talens ; son fils étant mort dans la huitième année de son âge.

Philippe cinquième fils de Louis, se trouva alors possesseur du duché de Savoye ; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort un an & demi après qu'il en eut été reconnu Souverain. Ce Prince qui avoit été enfermé dans le château de Loches, comme on l'a vu plus haut, en étoit sorti deux ans après, & Louis XI. lui avoit donné le gouvernement de la Guienne & du Limousin. Amedée son frere lui avoit rendu toutes les terres de son appanage, & l'avoit fait Lieutenant Général de tous ses Etats. Philippe avoit toujours fidelement servi son frere ; mais il n'avoit pu oublier l'injure qu'il avoit reçue de Louis XI. & il s'étoit ligué contre ce Monarque avec le Duc de Bourgogne, qui l'avoit fait Chevalier de la roison d'or & Gouverneur des deux Bourgognes. Il se raccommoda dans la suite avec le Roi, dont il

1496.
X X V.
Philippe,
surnommé
sans terre.

1497.

regut

reçut les comtés de Valentinois & de Diois. Ce Monarque le chargea même du siège de Perpignan, où les Arragonois s'étoient enfermés. Il vécut en bonne intelligence avec Charles VIII. qui lui donna les charges de grand Chambellan & de grand Maître de France, avec le gouvernement du Dauphiné. Il fut aussi chargé par Philippe d'attaquer les Genoïs; mais cette entreprise n'eut pas un succès favorable. Il retourna ensuite en France, & il étoit à Grenoble lorsqu'il apprit la mort de son petit-neveu. Il oublia alors les injures qu'il avoit reçues de ses ennemis, & donna des preuves de sa clémence & de sa modération.

Ce Prince avoit été marié deux fois. Il avoit épousé en premières noces Marguerite, fille de Charles Duc du Bourbonnois & d'Auvergne. Ce mariage fut célébré en 1472. Il en sortit deux enfans; savoir Philibert II. qui succéda à Philippe, & Louise mariée à Charles d'Orléans, Comte d'Angoulême, père de François I. La seconde femme de Philippe fut Claudine de Brosse de Bretagne, dont il eut six enfans; savoir Charles III. successeur de Philibert II. Louis qui entra dans l'Etat Ecclésiastique; Philippe Comte de Geneve, puis Duc de Nemours, qui forma la branche des Ducs de Nemours, de Genevois & d'Aumale; Abfalon & Jean Amedée morts au berceau; & Philiberte Duchesse de Nemours mariée à Julien de Medicis, frère du Pape Leon X.

Philibert né le 10 d'avril 1480, avoit été élevé en France auprès de Charles VIII. & il avoit accompagné ce Monarque dans son expédition d'Italie. Ce jeune Prince conserva toujours de l'attachement pour la maison de France, & donna passage aux troupes de Louis XII. lorsque ce Prince voulut faire la conquête du duché de Milan. Il rendit le même service à ce Monarque, qui avoit formé le dessein de s'emparer du royaume de Naples. L'Italie étoit alors agitée par de grands troubles; mais le Duc se conduisit avec tant de prudence, qu'il fut en garantir ses Etats & y maintenir la paix.

La Savoye ne conserva pas long-temps un si bon Prince. Il mourut le 10 de septembre 1504 au pont d'Ains dans la même chambre où il étoit né. On attribue la cause de sa mort, à la fraîcheur de l'eau qu'il but au retour de la chasse. Il ne laissa point d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois, la première avec Yolande Louise de Savoye sa cousine, & la seconde avec Marguerite d'Autriche, Princesse Douairière d'Espagne, fille de l'Empereur Maximilien.

Philibert étant mort sans enfans, Charles son frère se mit en possession du duché de Savoye. Le rogne de ce Prince fut long & malheureux; né timide & craintif, il ne sçavoit ni se déterminer, ni exécuter. L'éducation qu'il avoit eue, n'avoit pas peu contribué à cette foiblesse qui fut en partie la cause de ses infortunes. Janus de Dwyne qu'on lui avoit donné pour Gouverneur, étoit peu capable de lui inspirer des sentimens héroïques; ce Seigneur étant plus propre à passer sa vie dans un cloître ou dans un cabinet, que d'être chargé de l'éducation d'un Prince (16).

Charles fut à peine maître des Etats de Savoye, qu'il chercha les moyens

DUCHÉ DE
SAVOYE.

X X V I.
PHILIBERT II.
dit le Bon.

X X V I I.
CHARLES III.
surnommé le
Bon.

d'entretenir la paix dont il jouissoient alors. Il envoya pour cet effet des Ambassadeurs au Pape, à Louis XI. & aux cantons de Berne, de Fribourg & de Soleure, afin de renouveler les anciens traités d'alliance & de confédération qui étoient entr'eux & la Maison de Savoye. Il députa aussi vers l'Empereur, pour en obtenir l'investiture de ses Etats, & elle lui fut donnée le 3 de Mai 1505. Toutes ces démarches n'empêchèrent pas les peuples du Valais de commettre quelques hostilités du côté du Chablais. Il fut obligé d'envoyer des troupes contr'eux; mais le Général qu'il chargea de cette entreprise, ne sut pas profiter de l'ardeur de ses troupes, & il fut obligé de conclure un traité peu avantageux pour lui. Quelques années après Jean du Four son Secrétaire, ayant reçu quelques délagremens à la Cour, se mit sous la protection des cantons de Berne & de Fribourg, qui lui donnerent le droit de bourgeoisie. Ce traité pour se venger, leur remit deux faux titres, par lesquels Charles I. Duc de Savoye donnoit aux Suisses des sommes considérables, & leur assignoit pour sûreté du payement, le pays de Vaux & les meilleures places de la Savoye (17). Les Suisses munis de ces pièces, demanderent à Charles III. le payement de ces sommes, & fut le refus que le Duc en fit, ils le menacerent de lui faire la guerre. Charles pour les prévenir, s'avança jusqu'à Geneve dont il fit fortifier le fauxbourg S. Gervais. Cependant il envoya des Ambassadeurs aux Cantons pour traiter avec eux, & il convint de payer une partie des sommes qu'il ne devoit pas (18). Il conclut dans la suite avec les Cantons, une alliance pour vingt-cinq ans, & ce traité fut signé à la diette de Bade au mois de mai 1512.

1512.

Jules II. étoit alors en guerre avec Louis XII. Ces deux Princes voulerent engager Charles III. à mettre les Suisses dans leurs intérêts. Le Duc de Savoye se trouvoit fort embarrassé : il étoit naturellement porté pour le Roi de France; mais l'Empereur le sollicitoit vivement pour le Pape. Il se détermina enfin pour le Roi de France, & il étoit occupé de cette négociation lorsque le Pape mourut. Louis XII. ne lui survécut que deux ans, & laissa la couronne à François I. neveu du Duc de Savoye. Charles travailla avec plus d'ardeur à porter les Suisses à faire une alliance avec le Roi, mais il ne put les y déterminer. Ce refus n'empêcha pas François I. de passer en Italie, & d'attaquer le Milanès. Je ne suivrai point ce Prince dans ces différentes expéditions, dont j'ai fait mention dans l'histoire de France. Il me suffit d'observer que le Duc de Savoye fit conclure un traité de paix entre la France & les Suisses, & qu'il fut rompu par les intrigues du Cardinal de Lyon. Il vint à bout dans la suite d'engager les Cantons à signer un nouveau traité avec le Roi, & de reconcilier ce Monarque avec le Pape.

Cependant Leon X. à la prière du Duc, avoir érigé en Evêché les villes de Chambéry & de Bourg-en-Bresse, & ces diocèses furent composés de tout ce qui dépendoit de ceux de Grenoble & de Lyon, en Savoye, en Bresse, en Bugy & dans le comté de Bourgogne. François I. l'Evêque de Grenoble, Charles Duc de Bourbon, Seigneur de Dombes, l'Archevêque & le Chapitre de Lyon s'y étoient inutilement opposés, parce qu'alors le Pape & le Roi étoient brouillés ensemble. Ce Monarque après la reconciliation avec

(17) Guichenon.

(18) Ibid.

le Pontife, demanda la révocation de ses Bulles, & obtint ce qu'il desiroit. Le Duc de Savoye envoya ses Ambassadeurs à Rome pour en solliciter le rétablissement, au moyen de certains arrangemens qu'il proposa au Roi, & qui furent rejettes. Telle fut la cause des préparatifs de guerre que François I. fit contre le Duc de Savoye. Ils n'eurent point de suites, parceque les Suisses menacerent de rompre l'alliance avec le Roi, & de se déclarer pour le Duc de Savoye. Le Duc se rendit en Suisse pour remercier les cantons, & à son retour il s'arrêta à Lausanne afin d'y terminer quelques différends survenus entre l'Evêque & le peuple. Après le départ de ce Prince, ceux qui n'étoient pas content de son jugement, se mirent sous la protection des cantons de Berne & de Fribourg, qui leur accorderent le droit de bourgeoisie au préjudice du traité fait en 1511. Les Genevois suivirent l'exemple de ceux de Lausanne, & obtinrent pareillement le droit de bourgeoisie. Charles s'avança alors avec des troupes vers Geneve, & somma cette ville de lui ouvrir ses portes. Les habitans de Fribourg à qui les Genevois avoient eu recours, prièrent le Duc de se retirer. Cependant le Clergé se rendit au camp de Charles, & demanda le pardon de la ville. Le Duc se laissa fléchir & fit son entrée dans Geneve, dont les Syndics lui apportèrent les clefs.

Les guerres que l'Empereur Charles V. fit contre François I. jetterent le Duc de Savoye dans de nouveaux embarras. Il se trouvoit à la fois beau-frere de l'Empereur (18) & oncle du Roi de France, & il ne sçavoit quel parti prendre. D'un côté Charles V. le sollicitoit de se joindre à lui contre François I. & de l'autre le Roi de France le pressoit de lui ouvrir les passages pour entrer en Italie. Il voulut demeurer neutre & porter les deux Monarques à faire entr'eux une paix solide. Toutes ses tentatives furent inutiles, & il se détermina en faveur du Roi de France. Ce Monarque après divers événemens, avoit été fait prisonnier à la bataille de Pavie, & il avoit obtenu sa liberté en 1526. Satisfait des secours qu'il avoit reçus de Charles III. il résolut alors de se lier plus étroitement avec la maison de Savoye, par le mariage de Louis Prince du Piémont, fils aîné du Duc avec Marguerite fille du Roi, quoiqu'ils fussent encore en bas âge. Après la conclusion de ce mariage, le Chancelier du Prar, à qui le Roi en avoit confié la négociation, lui proposa une ligue offensive & défensive; mais elle n'eut pas lieu, parce que le Duc de Savoye voulut en excepter le Pape, l'Empereur & l'Empire.

Dans le voyage que le Duc de Savoye fit à Bologne pour y accompagner l'Empereur, il exposa à ce Monarque & au Pontife, la justice de ses prétentions sur le royaume de Chypre. Le Pape & l'Empereur ayant examiné le titre de la donation de la Reine Charlotte, déclarerent que ce royaume appartenoit de droit au Duc de Savoye, & que les Venitiens devoient lui restituer. Charles V. lui donna en même-temps le comté d'Ast, & le Vicariat du S. Empire fut ce comté & sur le marquisat de Ceva. François I. parut mécontent de ce que le Duc avoit accepté le comté d'Ast, & ce fut en vain que ce Prince lui fit faire des représentations à ce sujet. Le temps marqué pour la conclusion du mariage du Prince de Piémont avec Margue-

(18) Il avoit épousé Beatrix de Portugal, belle-sœur de l'Empereur.

rite de France étant expiré, le Duc en voulut presser l'exécution. François I. répondit qu'il *vouloit remettre la chose à un autre temps, & que le Duc ne devoit rien attendre de lui parce qu'il l'avoit offensé.*

Le Roi de France crut avoir un nouveau sujet de se fâcher contre le Duc de Savoye. On avoit arrêté à Bologne entre Clement VII. & les Ambassadeurs de France, qu'il y auroit une entrevue à Nice pour y délibérer sur les affaires présentes. Le Pape avoit prié le Duc de lui remettre la ville & le château, & d'en faire sortir tous les gens de guerre, avec promesse de lui rendre aussi-tôt que l'entrevue seroit finie. Charles III. par le conseil de l'Empereur, se réserva le château, & fit approuver ses raisons au Pape, & en conséquence l'entrevue fut renvoyée à Marseille. Le Roi irrité du refus que le Duc avoit fait de livrer le château de Nice, obtint de Paul III. une Bulle qui supprimoit l'Evêché de Boutg-en-Bresse, dont le Duc avoit procuré le rétablissement. Charles III. qui ne cherchoit qu'à appaiser François I. consentit à l'exécution de cette Bulle.

1532.

Le droit de Bourgeoisie que les habitants de Geneve avoient obtenu, & que le Duc voulut faire casser par les ligues assemblées à Soleure fut cause de nouveaux troubles. Les Genevois soutenus par le Canton de Berne chasserent Pierre de la Baume leur Evêque, & la plupart d'entr'eux se déclarèrent pour la nouvelle opinion de Luther qui faisoit alors de grands progrès en Allemagne & en Suisse. Le Duc s'en plaignit aux ligues, & après plusieurs assemblées on exigea de lui qu'il laissât aux Genevois liberté de conscience. Charles III. loin de consentir à cette décision arma contre les Genevois pour les faire rentrer dans le devoir. François I. prévenu contre le Duc de Savoye envoya aux rebelles à différentes reprises des corps de troupes qui furent toujours battus. Charles III. s'en plaignit au Pape, à l'Empereur & au Roi même ; mais il ne reçut pour toute réponse que des menaces de ce dernier.

Cependant Geneve étoit serrée de près, & il n'y pouvoit plus entrer de vivres. Le Duc seroit venu à bout de forcer cette place si les habitants de Berne ne l'eussent prié avec de vives instances de faire retirer promptement ses troupes, & ne l'eussent menacé en même-temps de lui déclarer la guerre. Charles III. abandonné du Pape, ne recevant que des paroles de l'Empereur, allarmé par les menaces du Roi de France & des habitants de Berne, se vit dans la nécessité de consentir à tout ce qu'on voulut exiger de lui.

1555.

Tant de condescendance de la part de Charles III. n'empêcha pas François I. de lui déclarer la guerre. Les historiens ont beaucoup varié sur le véritable motif qui fit agir François I. Les uns ont prétendu que ce Prince n'avoit entrepris cette guerre que pour faire valoir de certains droits qu'il avoit sur le Duché de Savoye ; d'autres ont pensé que ce fut à cause du refus que le Duc avoit fait de livrer passage aux Lansquenets qu'il envoyoit à Milan pour venger la mort de Merveille son Ambassadeur que les Milanois avoient fait mourir ; d'autres enfin ont cru que le Roi étoit irrité contre le Duc de Savoye de ce que ce Prince avoit prêté de l'argent au Connétable de Bourbon pour faire des levées qui contribuèrent beaucoup à la défaite de l'armée royale à Pavie. Guichenon est au contraire persuadé que la véritable

raison de François étoit de se venger du Duc de Savoye qu'il soupçonnoit de préférer l'amitié de l'Empereur à la sienne. Quoiqu'il en soit l'Amiral Chabot qui commandoit les troupes du Roi commença les hostilités par la conquête de la Bresse où il ne trouva point de résistance. Il pénétra ensuite dans la Savoye & s'empara de Chambéry, de Montmeillan & de tout ce qui est en-deça du Mont Cenis. Il ne fut pas si heureux dans la Tarentaise où ses troupes furent battues. D'un autre côté les habitans de Berne entrèrent dans le pays de Vaux & s'en rendirent maîtres après avoir chassé l'Evêque de Lausanne. Ils soulevèrent aussi le pays de Gex, le Genevois & le Chablais jusqu'à la rivière de Draute, tandis que les peuples du Valais faisoient la conquête du reste du pays, & que le Comté de Romont tomboit en la puissance des habitans de Fribourg. Les affaires du Duc de Savoye n'étoient pas en meilleur état dans le Piémont, & la ville de Turin étoit passée sous la domination des François, il se retira à Verceil avec la Duchesse & le Prince son fils qu'il envoya ensuite à Milan.

L'Empereur qui étoit à Rome se plaignit au Pape de l'ardeur avec laquelle François I. poursuivoit le Duc de Savoye. Il y eut alors quelques négociations pendant lesquelles l'Amiral Chabot eut ordre de se retirer & de laisser les choses dans l'état où elles étoient, jusqu'au retour du Cardinal de Lorraine qui alloit trouver le Pape & l'Empereur de la part du Roi. Ce voyage fut inutile, le Pape persistant dans la résolution de rester neutre, & l'Empereur dans celle de faire la guerre. Après le départ de Chabot Charles III. soutenu des troupes Milanoises entreprit le siège de Turin qu'il fut obligé de lever.

Sur ces entrefaites l'Empereur qui étoit passé en Provence où il avoit échoué dans ses projets, étoit de retour en Italie. Pendant son séjour à Gênes il rendit un jugement par lequel il prétendit frustrer le Duc de Savoye des prétentions qu'il avoit sur la totalité du Montferrat, tant en vertu du contrat de mariage que de la succession d'Yolande & de Blanche de Montferrat. Il ordonna que Frederic de Gonzague & Marguerite de Montferrat son épouse entraissent par provision en possession des villes & châteaux portés dans la donation faite au Duc Amedée par Jean-Jacques Marquis de Montferrat, sauf au Duc de Savoye de faire juger en dernier ressort ces différends. Charles III. qui se trouvoit sans troupes, & qui voyoit ses Etats partagés entre les François & les Impériaux, se retira à Nice avec la Duchesse. Tandis que les François étoient occupés dans le Piémont, les peuples de la Tarentaise surprirent Chambéry & en chassèrent la garnison. Le Comte de S. Pol que le Roi envoya en Savoye reprit la capitale, & commit de grandes hostilités dans la Tarentaise. Le Val d'Aoste demeura fermement attaché au Duc, & les François ne purent jamais en forcer les avenues. Le Duc de Savoye ne retira aucun avantage des trêves que l'Empereur & le Roi de France firent ensemble, il eut au contraire beaucoup à souffrir lorsque ces deux Monarques se brouillèrent de nouveau, & ses Etats furent continuellement le theatre de la guerre. Par le traité que ces deux Monarques firent à Crépi l'an 1544 on étoit convenu que le Roi de France rendroit au Duc de Savoye tous ses Etats lorsque le Duc d'Orléans prendroit possession du Duché de Milan. Mais la mort de ce Prince & celle de François I. firent changer

DUCHÉ DE
SAVOYE.

les choses de face , & empêcherent le rétablissement de Charles III. Ce Prince accablé de chagrin tomba malade d'une fièvre lente dont il mourut à Verceil le 16 de Septembre 1553 dans la soixante & sixième année de son âge & la quarante-neuvième de son regne.

Ce Prince eut de son mariage avec Beatrix de Portugal, Adrien-Jean Amedée qui ne vécut que six semaines, Louis Prince de Piémont mort à l'âge de treize ans; Emmanuel Philibert qui lui succéda; Catherine, Marie, Isabelle mortes en bas âge, Emmanuel I. & Emmanuel II. morts au berceau; enfin Jean-Marie de Savoye qui ne vécut que quelques semaines. Charles avoit fait de nouveaux statuts dō l'Ordre du Collier, afin de le rétablir dans sa première splendeur. Il en changea le nom & voulut qu'il fut appelé l'Ordre de l'Annonciade, & que la fête de l'Annonciation fut celle de l'Ordre.

XXVIII.
EMMANUEL
PHILIBERT fut
nommé Tête-
de-fer.

Emmanuel Philibert né à Chambéry le 8 de Juillet 1528 étoit d'une complexion si foible qu'on l'avoit destiné à l'Etat Ecclésiastique; mais lorsqu'il fut devenu l'aîné de sa famille par la mort de ses freres, on l'exerça insensiblement au métier des armes. Dès l'âge de dix-sept ans il se rendit à la cour de l'Empereur, & il acquit beaucoup de gloire dans les guerres que ce Monarque eut à soutenir contre les Princes Protestans d'Allemagne. Il le servit avec le même zele dans les autres occasions où ce Prince l'employa. Il étoit en Flandres au service de l'Empereur lorsqu'il apprit la mort de son pere. Cette nouvelle qui l'affligea beaucoup ne l'empêcha pas de continuer la campagne.

Cependant les François continuoient à faire des conquêtes dans le Piémont, & le Maréchal de Brissac s'étoit emparé de Verceil, de Spino, de Pouzzon, d'Yvrée & de quelques autres places. Le Duc de Savoye profitant de quelques ouvertures de paix qu'il y eut entre l'Empereur & Henri II. partit de Bruxelles au commencement de l'année 1555, & se rendit dans ses Etats où il donna des ordres pour conserver les places qui lui restoiēt. Il retourna ensuite en Flandres après avoir laissé pour son Lieutenant-général en Piémont Amé ou Amedée de Valpergue Comte de Mazin. L'absence de ce Prince fut préjudiciable à ses Etats, qui étoient mal défendus par les troupes Impériales. Il perdit encore plusieurs places, & la retraite de Charles V. qui abdiqua en faveur de Ferdinand son frere, lui ôta l'espérance d'un prompt rétablissement. Philippe fils de Charles V. étant monté sur le trône d'Espagne donna le gouvernement des Pays-Bas au Duc de Savoye, & le chargea de continuer la guerre dans ces provinces. Le Duc forma le dessein de surprendre Lyon dans l'espérance de recouvrer par ce moyen la Bresse & le Bugey qui étoient sous la domination de Henri II. Il crut devoir profiter de l'avantage qu'il avoit remporté sur les François à S. Quentin, & envoya un manifeste dans la Bresse & le Bugey pour engager les peuples à le reconnoître pour leur souverain. Cette tentative n'eut aucun succès, & celui qu'il avoit chargé de la conduite de cette affaire fut obligé de se retirer, après avoir levé le siege de Bourg qu'il avoit entrepris. La guerre continuoit cependant en France avec différens succès & elle fut enfin terminée par la paix du Câteau-Cambresis. On convint à l'égard du Duc de Savoye que ce Prince épouserait Marguerite sœur de Henri, & qu'on lui rendrait tous

1555.

1557.

1559.

ses Etats à la réserve de Turin , de Pignerol , de Quieres , de Chivas & de Villeneuve - d'Ast jusqu'à ce que les prétentions que le Roi de France avoit sur les Etats de Savoye en vertu des droits de Louise de Savoye , mere de François I. eussent été examinés. L'accident arrivé au Roi qui fut mortellement blessé dans un tournoi , empêcha que le mariage du Duc ne fut célébré avec pompe , & le Roi voulut que la cérémonie s'en fit dans sa chambre.

François II. successeur de Henri exécuta généreusement l'article du traité du Câteau-Cambresis qui concernoit le Duc de Savoye. Ce Prince après son mariage remit au Roi d'Espagne le gouvernement des Pays Bas & alla prendre possession de ses Etats. Il s'occupa alors à réparer tous les désordres que la guerre avoit causé dans le Piémont & dans la Savoye. Il récompensa ensuite les sujets qui lui étoient restés attachés & accorda un pardon généreux à ceux qui s'étoient rangés du parti des François , ou qui avoient paru garder une espece de neutralité. Le Duc & la Duchesse alletent en Piémont dont ils visiterent les places & où ils furent reçus avec de grandes démonstrations de joye. Henri III. étant monté sur le trône , rendit au Duc de Savoye toutes les places que la France s'étoit réservées par le traité du Câteau , & Philippe Roi d'Espagne lui remit aussi celles dont il n'étoit que le dépositaire. Les habitans de Berne en conséquence du décret de la chambre Impériale de Spire évacuèrent le pays de Gex & tout ce qu'ils possédoient dans les Bailliages du Chablais , de Terniere , & de Gaillard en-deçà du lac de Geneve ; mais ils voulurent conserver le pays de Vaux , & le Duc aim mieux y consentir que de recommencer la guerre. Il rentra aussi en possession du pays qui est en-deçà de la riviere de Morges jusqu'à celle de Drance.

Non content d'avoir recouvré tout ce que son pere avoit perdu , il songea à étendre ses Etats du côté de Nice , & fit un échange avec la Comtesse de Tendes. Il lui donna la Seigneurie de Rivole en Piémont , & le Comté de Bugey en Bresse qui fut érigé en Marquisat , & il reçut d'elle en souveraineté les Seigneuries de Marro & de Prella & tout ce qu'elle possédoit à Oneille , à Ventimille , & à Carpas de la succession d'Honoré de Savoye Comte de Tendes son frere. Quelques années après il fit l'acquisition de ce Comté qui pour lors étoit possédé par Henriette de Savoye Marquise de Villars. Le zele que ce Prince avoit pour la religion catholique lui fit chercher les moyens d'empêcher que ses sujets n'adoptassent les opinions de Luther. Il employa même les armes pour obliger les habitans des Vallées d'Angrogne , de Luzerne & de quelques autres endroits de retourner à la religion catholique. Ce même zele le porta à secourir les Venitiens lorsque les Turcs voulurent s'emparer de l'Isle de Chypre. Il sacrifia dans ces circonstances ses propres intérêts à ceux de la religion. Il fournit aussi des troupes à Charles IX. qui étoit en guerre avec les Protestans. Ce Prince après avoir rendu à ses Etats leur ancienne splendeur fut attaqué d'une fièvre dont il mourut le 30 Août 1580. Il n'eut de Marguerite de France sa femme qu'un seul Prince nommé Charles-Emmanuel qui lui succéda. Emmanuel Philibert releva l'Ordre des Chevaliers de S. Maurice institué par Amedée VIII. & que les successeurs de ce Prince avoient négligé au point qu'il

1575.

1580.

352 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

DUCHÉ DE
SAVOYE.
X X I X.
CHARLES
EMMANUEL I.

étoit presqu'antant. Gregoire XIII. donna au mois d'Octobre 1571 une Bulle en faveur de cet Ordre, & créa Eminent & ses successeurs grands maîtres de l'Ordre. Il fut ensuite réuni à celui de S. Lazarre.

Charles-Emmanuel I. étoit âgé de dix-huit ans lorsque son pere mourut, étant né le 12 de fevrier 1562. Ce Prince avoit formé le projet de s'emparer de Geneve & il se flattoit que Henri III. le seconderoit dans cette entreprise; mais ses esperances ayant été trompées & ses desseins découverts, il fut obligé d'y renoncer. Mécontent de ce que ce Monarque ne lui avoit pas fourni les secours qu'il en attendoit, il profita des troubles que la ligue excitoit en France pour s'emparer du Marquisat de Saluces qui le rendoit maître de tous les passages de France en Italie. Henri IV. étant monté sur le trône de France, & ayant apaisé les troubles domestiques & terminé toutes les guerres étrangères par la paix de Vervins, songea à recouvrer le Marquisat de Saluces. Le Duc qui étoit résolu de le conserver n'oublia rien pour être dispensé de le rendre. Il passa même en France à ce sujet & fit toutes sortes de propositions. Henri IV. refusa d'entrer en accommodement & la guerre fut résolue entre ces deux Princes. Charles-Emmanuel trop foible pour résister au Roi de France perdit bien-tôt la Savoie & la Bresse. Ces pertes ne l'avoient cependant pas découragé, & il étoit dans le dessein de continuer la guerre, lorsque le Pape se rendit médiateur entre le Roi & le Duc de Savoie. Il n'étoit cependant pas facile de terminer cette querelle, parce que d'un côté Charles-Emmanuel ne pouvoit se résoudre à céder le Marquisat de Saluces, & de l'autre Henri ne pouvoit consentir à le laisser entre les mains du Duc. On convint cependant d'un échange, dont le traité fut signé le 27 de fevrier 1600. Le Duc en conséquence devoit céder tout le pays de Bresse, Barcelonnette avec son Vicariat jusqu'à l'Argenterie, le Val de Shore, celui de Perouse avec ses dépendances, la ville & le château de Pignerol avec son territoire. Il s'engagea en même-temps à démolir le fort de Beche-Dauphin. Charles-Emmanuel de retour dans ses Etats ayant refusé l'exécution de ce traité, les hostilités continuerent & les François firent de nouvelles conquêtes dans ce pays. Les succès de l'armée Française obligerent le Duc de Savoie à demander la paix qui fut signée à Lyon le 17 de janvier 1601. Par cette paix, la Bresse, le Bugey, le pays de Valromey & de Gex passerent sous la domination Française.

1600.

1603.

Charles Emmanuel délivré de cette guerre, & n'ayant plus rien à craindre du côté de la France, fit de nouveaux efforts pour rentrer en possession de la ville de Geneve. Il proposa d'abord à cette ville un traité de commerce, & cependant il fit assembler secrettement des troupes. Elles profitèrent d'une nuit obscure pour escalader les murailles, & une partie étoit déjà entrée dans la ville, lorsque les habitans s'éveillèrent & coururent aux armes. Ils se défendirent avec tant de valeur, qu'ils repoussèrent leurs ennemis & les forcerent à se retirer avec perte. Ils ne firent grace à aucun de ceux qui tomberent entre leurs mains, & les firent tous périr. La France & les Suisses s'étoient intéressés pour la ville de Geneve, & c'est ce qui fut cause en partie que cette entreprise ne put réussir.

La mort de François I. Duc de Mantoue, arrivée l'an 1612, reveilla les prétentions

prétentions que le Duc de Savoye avoit sur le Montferrat, dont Vincent étoit possesseur. Il commença par s'emparer de plusieurs places de ce marquisat; mais la République de Venise & le Grand Duc de Toscane ayant pris les intérêts des enfans du Duc de Mantoue, obligerent Charles Emmanuel à restreindre tout ce que ce Prince avoit pris. Il ne licentioit cependant pas ses troupes, & il y avoit lieu de croire qu'il avoit dessein d'attendre quelque nouvelle occasion de se rendre maître de ce marquisat. Le Duc de Milan qui pénétrait ses desseins, n'ayant pu l'obliger de désarmer, lui déclara la guerre, qui ne fut terminée qu'en 1618 par la médiation de la France.

Le marquisat de Zuccatello que l'Empereur avoit cédé à la République de Gènes, & sur lequel le Duc prétendoit avoir une cession antérieure, fut le sujet d'une nouvelle guerre avec la République de Gènes (19). Le Duc n'en vit point la fin, & cette affaire ne fut décidée que sous le règne de Victor-Amedée. Cette guerre avoit été suspendue par une nouvelle tentative que Charles-Emmanuel avoit faite sur le Montferrat après l'extinction de la branche de Gonzague Ducs de Mantoue. La France qui prit le parti de la branche cadette de Gonzague Ducs de Nevers, voulut obliger Charles de lui livrer le pas de Suze, pour aller secourir Casal qui étoit assiégé par les Espagnols. Le refus du Duc de Savoye obligea l'armée Française de marcher à Pignerol, dont elle s'empara. Sur ces entrefaites, Charles-Emmanuel mourut le 16 de juillet 1630. Ce Prince avoit eu de Catherine-Michelle Infante d'Autriche son épouse, Philippe-Emmanuel Prince de Piémont, né en 1586 & mort en 1603. Victor-Amedée qui lui succéda; Emmanuel-Philibert; Maurice Cardinal; Thomas-François Prince de Carignan, Marguerite qui épousa François de Gonzague Prince de Mantoue; Isabelle mariée à Alphonse d'Est Prince de Modene; Marie & François - Catherine, Religieuses. Jeanne morte en naissant. Charles-Emmanuel fut par la grandeur de son courage, & par ses talens admirables pour le gouvernement, l'un des plus grands Princes de son siècle.

Victor Amedée étoit âgé de quarante-trois ans, lorsqu'il succéda à son pere. Il fut assez heureux pour voir terminer une guerre défavorable, & par le traité qui se fit le 27 d'octobre 1630 entre la France & l'Espagne, on lui rendit tous ses Etats. Il étoit d'ailleurs convenu avec les Genois d'accepter une grosse somme, moyennant laquelle il renonçoit à tous ses droits sur le Montferrat. Le rite de Roi de Chypre qu'il prit dans la suite, lui occasionna une guerre avec les Vénitiens. Elle étoit à peine finie, qu'il prit part à celle que la France & l'Espagne se firent en 1635 (20). Il se déclara pour cette première couronne, & donna des preuves de sa valeur dans les deux batailles qu'on gagna sur les Espagnols. Peu de temps après il tomba malade à Verceil, & mourut le 7 d'octobre 1637.

Il avoit épousé le 11 de janvier 1619 Christine de France, fille de Henri IV. & de Marie de Medicis, dont il eut six enfans; savoir Louise-Marie-

DUCHÉ DE
SAVOYE.

1618.

1621.

1628.

1630.

VICTOR AMÉ-
DÉE I.

1635.

1637.

(19) On a vu les détails de cette guerre à l'histoire de cette République, pag. 477.

(20) Voyez l'histoire de France tom. 2, pag. 314.

DUCHE' DE
SAVOYE.

X X X.
François Hyacinthe.

Christine, qui épousa Maurice Prince de Savoye son oncle; François Hyacinthe qui lui succéda à l'âge de cinq ans; Charles-Emmanuel II. successeur de ce dernier; Marguerite Yolande, mariée avec Rainuce Farnese II. Duc de Parme & de Plaisance; Adelaïde-Henriette, épouse de Ferdinand Duc de Baviere; & Catherine-Beatrix morte au berceau.

La mort du Duc Victor Amedée fut la source des guerres civiles, qui causèrent dans la suite de grands désordres en Piémont. Madame Royale de France fut chargée de la régence des Etats de Savoye & de la tutelle des jeunes Princes, ainsi qu'il avoit été réglé par le feu Duc son époux. Quoique cette Princesse eût été reconnue en cette qualité par les Prélats, la noblesse, les peuples, & les Cours souveraines même, l'ambition des Princes de cette anguste famille, armé les sujets contre leur Souverain, attira en Italie les François & les Espagnols, & fut la cause de tous les maux dont la Savoye fut affligée.

A peine la Duchesse eut-elle été reconnue Régente, qu'elle écrivit au Prince Cardinal qui étoit à Rome, & au Prince Thomas pour lors en Flandres, afin de les engager à ne point revenir dans le Piémont, dans la crainte de donner de l'ombrage au Roi de France; parce que l'un étoit engagé dans les intérêts de l'Empereur, & l'autre dans ceux du Roi d'Espagne. Ces deux Princes n'eurent aucun égard à ses représentations. Le Prince Cardinal se rendit à Savoye, d'où il envoya avertir la Duchesse de son arrivée. Cette Princesse étonnée de sa résolution, députa vers lui pour lui remontrer le danger où il s'exposoit, & l'embarras où il la jettoit. Elle lui fit connoître que les François inquiets de son séjour en Piémont, demanderoient des places pour leur sûreté. Elle lui donna d'ailleurs des assurances qu'il recevrait tous les arrérages qui lui étoient dûs pour son appanage; elle lui en fit même toucher une partie & le déterminà par ce moyen à reprendre la route de Rome. Le Prince-Thomas avoit chargé le Marquis Hyppolite Pallavicini de passer en Piémont, sous prétexte de complimenter la Duchesse. Il lui avoit donné ordre de travailler secrètement à rendre la Régente suspecte aux peuples de la Savoye & du Piémont, & à lui faciliter les moyens de s'emparer du gouvernement. La Duchesse avertie de cette intrigue, la rendit inutile par ses précautions, & fit prêter au jeune Duc serment de fidélité par les trois Ordres de l'Etat.

Cependant le Maréchal de Créqui & l'Ambassadeur de France, pressèrent la Duchesse de renouveler le traité de la ligue qui avoit été fait en 1635, entre le Roi & Victor-Amedée. D'un autre côté les Espagnols cherchoient à la mettre dans leurs intérêts. Elle parut long-temps balancer sur le parti qu'elle devoit prendre; mais enfin elle se déterminà à signer une ligue offensive & défensive avec la France. Le jeune Duc ne survécut pas long-temps à ce traité: il mourut le 4 d'octobre 1638 à l'âge de six ans.

Charles-Emmanuel qui succéda à son frere, n'avoit alors que quatre ans. La Régente se trouva dans les mêmes embarras où elle avoit été sous le regne précédent, & elle eut beaucoup à souffrir de la part des Princes de Savoye. Ils avoient surpris Turin, & s'étoient brouillés avec les Espagnols. Le Comte d'Harcourt de la Maison de Lorraine, qui avoit marché au secours de la Duchesse, reprit Turin par composition. Enfin on trouva moyen

1638.
X X X I.
CHARLES
EMMANUEL II.

de concilier tous les esprits ; la tutelle du Prince tégnañt fut confirmée à la Duchesse Douairière , & les deux Princes de Savoye , oncles du jeune Duc , eurent part au gouvernement. On vint ensuite à bout de retirer des mains des Espagnols , les places dont ils s'étoient rendus maîtres. L'Etat fut alors plus tranquille , & Charles-Emmanuel ayant été déclaré majeur l'an 1649 , donna à la France de continuelles marques de sa reconnaissance pour les services qu'il en avoit reçus. Il eut cependant encore une longue guerre à soutenir contre les Espagnols ; mais la paix des Pyrénées rendit le calme à ses Etats. Ce Prince ne s'occupa plus qu'à la conserver avec ses voisins , & profita de ce temps favorable pour réparer les dommages que la guerre avoit causés , & pour embellir plusieurs villes de sa dépendance. Un de ses ouvrages le plus considérable est une voûte de cinq cens pas géométriques , qu'il fit percer dans le roc au travers du Mont-Viso , pour faciliter le transport des marchandises de France en Italie. Ce Prince mourut l'an 1675. On prétend que sa maladie fut causée par la frayeur qu'il eut en voyant tomber de dessus son cheval , Victor-Amedée son fils unique , qui faisoit ses exercices.

Ce Prince étoit encore trop jeune pour gouverner lui-même ses Etats ; ainsi la tutelle en fut donnée à sa mere Marie-Jeanne de Savoye Nemours. Lorsque ce Prince fut en état de gouverner par lui-même , il suivit l'exemple de Louis XIV. interdit la Religion protestante dans ses Etats , & chassa les Vaudois communément appelés Barbeta. Ce ne fut pas sans repandre beaucoup de sang , qu'il vint à bout de détruire en partie la Religion protestante.

Victor qui avoit paru d'abord attaché à la France , se ligu avec les ennemis de cette couronne ; mais il eut lieu de se repentir de cette démarche , qu'il lui fit perdre la plus grande partie de ses Etats. Il se détermina enfin à se reconcilier avec Louis XIV. & ce fut dans cette paix particulière que l'on convint du mariage de la Princesse Marie Adélaïde de Savoye avec Monsieur le Duc de Bourgogne. On rendit alors à Victor-Amedée toutes les places qu'il avoit perdues , & on y ajouta Pignerol avec ses dépendances ; mais aux conditions que les fortifications seroient démolies & ne pourroient être retables. La mort de Charles II. Roi d'Espagne , & l'élevation de Philippe d'Anjou sur le trône , fut un nouveau sujet de rupture entre la France & la Savoye. Ce Prince parut d'abord embrasser le parti de Philippe , & il lui donna même sa seconde fille en mariage ; mais dans la suite il se déclara pour l'Empereur , & appuya les intérêts de l'Archiduc. Je ne rapporterai point ici les événemens de cette guerre , dont j'ai fait mention dans l'histoire de France. Le traité d'Utrecht fit rentrer le Duc de Savoye en possession de ce qu'on lui avoit enlevé pendant cette guerre. On convint donc que Louis XIV. rendroit à ce Prince la Savoye & le comté de Nice ; qu'il lui céderoit de plus la vallée de Prajelas avec les forts d'Exiles , de Fencitrelles , les vallées d'Oulx , de Sezane , de Bardouache , de Château-Dauphin , & tout ce qui est au-delà des Alpes vers le Piémont. Le Duc de Savoye céderoit au Roi la vallée de Barcelonnette & ses dépendances. Louis XIV. lui confirmoit par ce traité la cession du royaume de Sicile , que le Roi d'Espagne avoit faite au Duc de Savoye. Il consentoit pareillement que la renonciation du Roi d'Espagne , qui au dessus de ses descendans , assurait la

Aaaa2

DUCHÉ DE
SAVOYE.

1649.

1675.

X X X III.
VICTOR AME-
DÉE II.

1689.

1696.

1701.

1713.

DUCHE' DE
SAVOYE.

1718.

1720.

1723.

X X X I I I .
CHARLES
EMMANUEL II.

1740.

succession de la monarchie à la Maison de Savoye, fut regardée comme une condition essentielle à la paix.

En conséquence de ce traité, le Duc de Savoye malgré les oppositions, prit possession de la Sicile. Il ne conserva pes long-temps ce royaume, dont les Espagnols se rendirent maîtres (21); mais en 1720 on lui donna la Sardaigne, dont il fut reconnu Roi par tous les Princes de l'Europe.

Ce Prince ayant acquis un nouveau titre, travailla à rendre la paix à ses sujets, & à reformer la jurisprudence, tant pour le civil que pour le criminel. Il fit dresser un code qui contenoit ses nouvelles loix, & il le fit publier en 1723. Le but de ce code est de faire administrer la justice plus promptement, & de prévenir les frais excessifs des procédures. Victor-Amédée qui se trouvoit au plus haut comble de gloire, n'en fut point ébloui, & forma le dessein de passer le reste de ses jours dans la retraite. Au mois de septembre 1730 il fit assembler les Prélats, les Ministres d'Etat, & les Chefs des Cours Souveraines. Il leur déclara qu'il abdiqnoit en faveur du Prince de Piémont son fils, & qu'il se retireroit à Chambéry. Il mourut à Montcalier le 31 d'octobre 1732, âgé de soixante-six ans.

Charles-Emmanuel après l'abdication de son pere, fut généralement reconnu Roi de Sardaigne & Duc de Savoye. Ce Prince prit le parti de la France en 1733, & déclara la guerre à l'Empereur. Les succès que les armées combinées de France & de Sardaigne remportèrent, obligèrent Charles VI. de consentir à la paix qui fut signée à Vienne. Par ce traité on donna au Roi de Sardaigne le Novarrois & le Tortonois. Après la mort de l'Empereur, Charles-Emmanuel crut devoir embrasser les intérêts de la Reine de Hongrie, & prendre part à la guerre qui fut faite au sujet de la succession de l'Empereur. On a vu les détails de cette guerre dans l'histoire de France, & il paroît inutile de les repeter ici. Par la paix qui fut faite en 1748, il fut décidé que le Roi de Sardaigne resteroit en possession de tout ce dont il jouissoit anciennement & nouvellement, & particulièrement de l'acquisition qu'il avoit faite en 1743 du Vigevanasque, d'une partie du Pavésan & du comté d'Anghera. Depuis ce temps, les Etats de Savoye ont joui d'une paix profonde, & le Roi de Sardaigne ne s'est occupé qu'à travailler au bonheur de ses sujets, dont il s'est toujours regardé comme le pere.

(21) Voyez ci-devant l'histoire de Naples & de Sicile, pag. 224.

Fin de l'Histoire de Savoye.

DIGRESSION SUR LE MONTFERRAT.

LE MONT-
FERRAT.

LE Montferrat faisoit autrefois partie du Royaume des Lombards, & fut ensuite compris dans le Royaume d'Italie, jusqu'à ce qu'enfin vers l'an 967 Alram ou Aleran, qui épousa Adelaïde, fille de l'Empereur Othon I. le posséda avec le titre de Marquis. Il étoit fils de Vittikind IV. Duc de Saxe, & arrière-petit-fils de Vittikind le grand dont on parlera au Chapitre des Ducs Electeurs de Saxe. Ses descendants & successeurs furent :

Guillaume I. vers l'an 980.

Boniface I.

Guillaume II.

Boniface II. épousa Constance, fille d'Amedée II. Comte de Savoie.

Guillaume III.

Reiner. Il mourut en 1116. Il avoit épousé Gisele de Bourgogne, fille de Guillaume II. veuve d'Humbert II. Comte de Savoie.

Guillaume IV. Il épousa Judith, fille de Léopold IV. Margrave d'Autriche. Guillaume V. surnommé *longue épée*. Il mourut l'an 1170. Il avoit épousé Sibylle, fille d'Amauri, Roi de Jerusalem. Il eut pour successeur son frere.

Boniface III. aida à prendre Constantinople l'an 1202, & fut Roi de Thessalie. Il se maria trois fois, premièrement avec Helene; 2. avec Marie veuve d'Isaac Comnene, Empereur de Constantinople; 3. avec Eleonore de Savoie, fille d'Humbert III.

Guillaume VI. son frere Demetrius eut le Royaume de Thessalie.

Boniface IV. surnommé le *Geant*, épousa Marguerite de Savoie, fille d'Amedée IV.

Guillaume VII. surnommé le *Grand*. Il mourut en 1292, après avoir gouverné 38 ans. Il avoit épousé Beatrix, fille d'Alphonse X. Roi de Castille.

Jean, surnommé le *Juste*. Il mourut en 1305, après avoir gouverné 13 ans. Son mariage avec Marguerite de Savoie, fille d'Amedée V. ayant été stérile, le Montferrat passa aux Princes de Grece. Yoland, sœur du Marquis Jean, porta son droit à Andronic Paleologue II. Empereur de Constantinople.

Theodore Paleologue I. mourut en 1338. Il avoit épousé Argentine, de la maison des Spinola de Gênes, de laquelle il eut outre Jean II. qui suit; Yoland qui fut mariée à Aimon, Comte de Savoie. C'est en vertu de ce mariage que sont fondés les droits de la maison de Savoie sur le Montferrat, parce que cette Princesse avoit eu en dot les Seigneuries de Lancia, de Ciries & de Caselle. Il fut aussi réglé alors que si les Marquis de Montferrat venoient à manquer d'héritiers mâles, le Marquisat appartiendrait aux Ducs de Savoie, en donnant aux filles la dot en argent. C'est cette convention qui a causé tant de troubles dans la suite du temps. Yoland est louée par les historiens de son temps à cause de sa sagesse, de sa piété, de sa charité envers les pauvres; en un mot, ils s'accordent à dire qu'elle étoit l'ornement des Princeses de son siècle.

Jean Paleologue II. mourut en 1371, ayant gouverné pendant 33 ans.

Othon Paleologue fut assassiné sans avoir eu d'enfans.

Jean Paleologue III. frere d'Othon, ne se maria point, & mourut en 1381.

Theodore Paleologue II. frere d'Othon, & de Jean III. succéda à ce dernier. Ce fut à lui que les Genoïs se donnerent, & il prit possession de sa nouvelle dignité le 9 Octobre 1409; mais leur inconstance ne s'accommoda pas long-tems du parti qu'ils avoient pris. Au mois de Mars 1412 ils chassèrent George, Marquis de Carreto, son Lieutenant, & pour obliger Theodore à renoncer à ses prétentions, ils lui donnerent vingt-six mille ducats pour racheter leur liberté. Theodore mourut en 1418.

Jean-Jacques Paleologue se mêla avec les Venitiens dans la guerre qu'ils eurent contre Philippe Sforce Duc de Milan. Ce Duc tourna tout l'effort de ses armes contre le Marquis à qui il prit près de soixante places en 1431. Ensuite il se rendit maître de Casal, & de tout le reste du Montferrat, de sorte que Jean-Jacques fut réduit à se retirer chez les Venitiens; mais il fut rétabli par le traité de Ferrare en 1433; & mourut deux ans après.

Jean IV. mourut en 1464, sans autre postérité que deux fils naturels. Son frere lui succéda.

Guillaume VIII. mourut l'an 1483, & laissa deux filles, sçavoit, Blanche mariée à Charles I. Duc de Savoye, & Jeanne mariée à Louis II. Marquis de Saluces.

Boniface V. troisième fils de Jean-Jacques, mourut en 1493.

Guillaume IX. fils de Boniface, mourut en 1518.

Boniface VI. mourut sans prospérité en 1530, & sa succession remonta à son oncle.

Jean George, fils de Boniface V. & frere de Guillaume IX. avoit pris l'État Ecclésiastique & le quitta pour succéder. Il épousa Julie, fille du Roi de Naples, & mourut en 1533, sans avoir consommé le mariage.

Il testoit une sœur de Boniface VI. nommée Marguerite, qui avoit épousé Frederic Gonzague, Duc de Mantoue, à qui elle porta le Montferrat. Le Duc de Savoye & le Marquis de Saluces prétendirent que le cas porté dans le contrat de mariage d'Yoland, étant arrivé, ils devoient succéder; mais Charles V. donna l'investiture au Duc de Mantoue.

Le Marquisat de Montferrat fut érigé en Duché l'an 1573 par l'Empereur Maximilien I. en faveur de Guillaume I. Duc de Mantoue & de Montferrat. Ces deux Duchés furent long-tems unis, excepté quelques démembrements que l'on fit de ce dernier au traité de Cherasque en faveur de la maison de Savoye. Mais Charles IV. Duc de Mantoue & de Montferrat, s'étant déclaré pour la France durant la guerre à laquelle la succession d'Espagne donna lieu, & ayant été mis au ban de l'Empire en 1708; la maison de Savoye prit ce tems pour demander le Montferrat à l'Empereur Joseph qui lui en accorda l'investiture. Ce pays lui a été confirmé par la paix d'Utrecht. Ainsi le Montferrat est présentement une annexe du Piémont, & un des États du Roi de Sardaigne.

Fin du second Volume:



TABLE DES MATIERES.

Contenues dans le second Volume.

*Nota. La Lorraine commençant ce Volume, & comprenant 56 pages, les chiffres de ces pages sont distingués dans cette Table par une * des 56 premières de l'Italie.

- A
- A**CTIUS ou AZZO, Visconti, Prince de Milan, page 500. Fait étrangler son Oncle, qui avoit voulu lui enlever le Gouvernement. *ibid.* Défait les troupes de Léodarius, p. 501. S'empare de la Bresse, *ibid.*
- Adolphe, Roi des Lombards, p. 56. est chassé du Trône, *ibid.*
- Adorno (Antoine), Doge de Genes, p. 457. Déposé de quelques heures après, *ibid.* Eut pour la seconde fois p. 458. Abdique, & se retire à Savone. Veut rentrer dans la ville. Contraint le Doge à lui céder sa place, *ibid.* Est créé de nouveau Doge, p. 459. Propose aux Genoïs de se mettre sous la protection de la France. Remet les marques de sa dignité aux Commissaires François. Est nommé Gouverneur par interim. Meurt, *ibid.*
- Adorno (Antoine), Doge de Genes, p. 470.
- Adorno (Gabriel), Doge de Genes, p. 457. Déposé par le peuple, *ibid.*
- Adorno (Gérard), Doge de Genes, p. 461. Obligé d'abdiquer, *ibid.*
- Adrien, Empereur des Romains, p. 26. Bâtit un Temple à Jupiter dans Jérusalem, à la place de celui de Salomon, *ibid.* Sa mort, p. 27.
- Azilinfé, Roi des Lombards, p. 56.
- Albert I. Duc de la Maison d'Alace, p. 4 *.
- Alboin, proclamé premier Roi des Lombards, p. 53.
- Alexandre III. Pape, se réfugie à Venise, p. 348.
- Alphonse I. dispute la Couronne de Naples à René d'Anjou, p. 188. L'obtient, p. 189.
- Alphonse II. Roi de Naples, p. 108.
- Alphonse I. succède à Hercule I. son Pere, au Duché de Modene, p. 443. Julie II. lui enleve Modene & Reggio, qu'il reprend, *ibid.*
- Alphonse II. succède à son Pere Hercule II. au Duché de Modene, p. 444.
- Alphonse III. succède à son Pere César au Duché de Modene, p. 444. Se fait Catin, *ibid.*
- Alphonse IV. ou II. succède à son Pere François I. au Duché de Modene, p. 445.
- Amédée ou Ami I. Comte de Savoye, p. 511. Pourquoi surnommé *la Queue*, *ibid.*
- Amédée II. Comte de Savoye, p. 514. reçoit en don de l'Empereur Henri III. le Pays de Bugey, *ibid.*
- Amédée III. Comte de Savoye, p. 515. Comte de l'Empire, *ibid.* Ses démêlés avec l'Evêque de Turin, p. 516. Serotif. Sa mort, *ibid.*
- Amédée IV. Comte de Savoye, p. 519. Créé Vicaire Général de l'Empire. Ses exploits. Ses Testaments. Sa mort. *ibid.*

TABLE

- Amédée V.* surnommé le Grand, Comte de Savoie, p. 124. Fait prisonnier de guerre. Va en Angleterre, *ibid.* Est reconnu Souverain, p. 125. Ses guerres contre le Comte de Geneve & le Dauphin de Viennois, *ibid.* & p. 126. Reçoit l'investiture, p. 127. Créé Prince de l'Empire provoque le Dauphin à un combat singulier. Son expédition de Rhodes, & sa devise en conséquence de sa victoire, *ibid.*
- Amédée VI.* Comte de Savoie, p. 130. Pourquoi surnommé le Comte Vert, fait la paix avec Jean, Visconti Souverain de Milan, & avec Jean, Marquis de Montferrat, *ibid.* Ses guerres contre la France, p. 131. Fait la paix & s'allie avec elle. Ses guerres avec Jacques de Savoie, Prince d'Achaye, *ibid.* Se rend maître du Marquisat de Saluces, & le réunit au Comté de Savoie, p. 132. Fournit des troupes au Marquis de Montferrat contre le Duc de Milan. Chasse les Anglois du Piémont. Va en Grece au secours de l'Empereur Paléologue, *ibid.* Secoure Othon, Duc de Brunswick, contre Galeas, & protège les enfans du Marquis de Montferrat, p. 133. Fait la paix avec les Viscontis, *ibid.*
- Amédée VII.* surnommé le Rouge ou le Roux, Comte de Savoie, p. 134. Ses guerres contre le Marquis de Saluces. Se joint à Charles VI. contre les Anglois. Meurt de s'être cassé la jambe, *ibid.*
- Amédée VIII.* surnommé le Pacifique, Duc de Savoie, p. 134. Fait acquisition du Comté de Geneve, p. 135. Guerre entre lui & Louis de Bourbon. L'Empereur Sigismond lui accorde le titre de Duc. Secoure Sigismond dans la Croisade contre les Hussites, *ibid.* Devient Comte de Valentinois & de Diois, p. 136. Attaque le Duc de Milan, traite avec lui, & avec le Marquis de Montferrat, *ibid.* Se retire à Ripaille, p. 137. Etablit l'Ordre de S. Maurice. Est élu Pape. Abdiqne le Pontificat, *ibid.*
- Amédée IX.* dit le Bienheureux, Duc de Savoie, p. 139. S'unit à Louis XI. contre Jean, Duc de Bourbon. Sa femme Régente. Troubles à l'égard de la Régence. Ils sont calmés, *ibid.*
- Amédée (Charles-Jean)* Duc de Savoie, p. 143. Troubles au sujet de la Régence pendant la minorité, p. 144. Autres troubles pour l'élection d'un Evêque de Geneve, *ibid.*
- Amédée I. (Victor)* Duc de Savoie, p. 153. Recouvre ses Etats par un traité entre la France & l'Espagne. A guerre avec les Vénitiens. Se déclare pour la France contre l'Espagne, *ibid.*
- Amédée II. (Victor)* Duc de Savoie, p. 155. Ses guerres avec la France. Se déclare contre Philippe V. appelé à la succession d'Espagne. Rentre en possession de ses Etats par la paix d'Utrecht, *ibid.* Se rend maître du royaume de Sicile; est ensuite reconnu Roi de Sardaigne, 156. Sa retraite & sa mort, *ibid.*
- Anastase (Paul Luc)*, premier Doge de Venise, p. 336.
- Ancus Marcius*, Roi des Romains, p. 12.
- Sa mort, *ibid.*
- André & Jeanne* sa femme, élus Rois de Naples, p. 160. André est étranglé, 161.
- Annibal*, commande les Carthaginois contre les Romains en Espagne, p. 14. Passe les Pyrénées. Ses victoires contre les Romains, *ibid.* Quitte l'Italie, pour marcher au secours de Carthage, p. 16. Est vaincu par Scipion. Mène une vie errante, *ibid.* s'empoisonne, p. 17.
- Annonciade (l'Ordre de l')* Voyez Collier.
- Ansprand*, Roi des Lombards, p. 62.
- Amenorio (Obelerius)*, Doge de Venise, p. 337.
- Anthem*, Empereur Romain, p. 48.
- Ansois*, Duc de Lorraine, succède à René II. son Pere, p. 31. * S'attache à François I. Roi de France. Remporte plusieurs avantages sur les Luthériens. Rétablit la bonne union entre François I. & Charles IV. meurt à Bar-le-Duc, *ibid.*
- Ansois (Marc)*, fait un second triumpvirat avec Lepidus & Octave, p. 19. Devient amoureux de Cléopatre. Se tue, *ibid.*
- Antonin*, Empereur Romain, p. 27. Sa mort, *ibid.*
- Aribert*, Roi des Lombards, p. 57.
- Ariolde*, Roi des Lombards, p. 57.
- Atiperti*, Roi des Lombards, p. 60.
- Afon I.* Duc de Modene, p. 441.
- Afon II.* Duc de Modene, p. 442.
- Astolphe*, Roi des Lombards, p. 64. traite avec Pepin, p. 65. investit Rome. Est battu par Pepin, *ibid.* Sa mort, p. 67.

T A B L E

Aikataric, Roi d'Italie, p. 50.
Augustule, dernier Empereur d'Occident, p. 48.
Aurelia, Empereur Romain, p. 35. triomphe à Rome. p. 36. est assassiné, *ibid.*
Ausaric, Roi des Lombards, p. 54 embrasse la Religion Chrétienne, p. 55.
Avitus, Empereur Romain, p. 47. privé du trône, *ibid.*
Aymon, surnommé le Pacifique, Comte de Savoie, p. 529. Ses guerres avec le Dauphin de Viennois. Aide Philippe de Valois contre le Roi d'Angleterre, *ibid.*
Azolin (*Eccelinus*), Aventurier soutenu par Frederic II. p. 391. Traite les Padouans en Tyran. Ses Troupes sont défaits par les Vénitiens. Est blessé mortellement, *ibid.*

B.

Badoer (*Ange*), ou *Participatio*, Doge de Venise, p. 338.
Badoer (*Jean*), Doge de Venise, p. 339. Fait trancher la tête à Obelerius. Est renfermé dans un Cloître, *ibid.*
Badoer (*Jean*), autre Doge de Venise, p. 339.
Badoer (*Orfo I.*) Doge de Venise, p. 339.
Badoer (*Orfo II.*) Doge de Venise, p. 342. Se retire dans un Couvent, *ibid.*
Badoer (*Pierre*), Doge de Venise, p. 342.
Balbin, Empereur p. 32. Est massacré, *ibid.*
Barnabé, Visconti, Prince de Milan, p. 503. Ses cruautés, p. 504. Sa prison & sa mort, *ibid.*
Barbarigo (*Marc*), Doge de Venise, p. 367.
Barbarigo (*Jean*) Doge de Venise, p. 367.
Baillie, de Bovines, p. 11 *. De Mons en Puelle donné par Philippe le Bel contre les Flamands, p. 15 *. De Gibraltar contre les Maures, p. 17 *. De Crete entre Philippe de Valois & le Roi d'Angleterre, p. 18 *. De Nanci entre les Ducs de Lorraine & de Bourgogne, p. 29 *. De Cannes entre les Romains & les Carthaginois, p. 35. De Plausale, entre César & Pompée, p. 39. Des Goths contre les Grecs, p. 41. Des Normands, contre le Pape Léon IX. p. 83. De Corte-Nuova en-Toute II.

tre l'Empereur Frederic & le Pape, p. 326. Entre les Vénitiens & les Padouans, p. 346. D'Uzum-Hallan Roi de Perle contre les Turcs, p. 366. D'Aignadelle entre les Vénitiens & les François, p. 375. Des Espagnols & des Vénitiens, p. 381. De Leparthe entre les Chrétiens & les Turcs, p. 392. De Francavilla entre les Espagnols & les Impériaux, p. 225.

Berauld ou *Bersauld*, premier Comte de Savoie, p. 512. Sa naissance disputée, *ibid.*

Berenger I. & *Gui*, Rois d'Italie, p. 74. Berenger est détrôné par Gui, *ibid.* Remonte sur le Trône, 75. Se retire aux approches de Louis III. Roi d'Arles. Retourne en Italie & défait Louis. Est couronné Empereur. Est assassiné, *ibid.*

Berenger II. Roi d'Italie, 76. Est déposé, *ibid.*

Boccanegra, premier Doge de Genes, p. 455. Est forcé d'abdiquer, 456. Est nommé Doge pour la seconde fois, 457. Est empoisonné, *ibid.*

Boccanegra (*Baptiste*), nommé par les Genoïses pour commander au nom du Roi de France, p. 460. A la tête tranchée, *ibid.*

Boniface, Comte de Savoie, p. 520. Ses guerres. Ses mauvais succès. Sa prison & sa mort, *ibid.*

Boucault (le Maréchal de) nommé par le Roi de France Gouverneur à Genes, p. 460. Condamne Boccanegra & Lazzardo à perdre la tête. Rend la tranquillité aux Genoïses. Ses expéditions militaires, *ibid.* & *suiv.* Obligé de retourner en France, 461.

Bozzolo (Maison de). Voyez *Sionista*.

Bulgares, entrent en Italie, 59.

C.

Caligula, Empereur Romain, p. 21. Se fait adorer comme un Dieu. Est poignardé, *ibid.*

Calvis (*Nicolas*), envoyé Gouverneur à Genes par & pour la Cour de France, p. 459. Obligé de se retirer à Savone, 460.

Candie, les fréquentes révoltes de cette Ile contre les Vénitiens, p. 351. & 356. Alliée par Ibrahim, 398. Capitule 399.

Candien I. (*Pierre*) Doge de Venise, p. 339. Tué dans un combat, *ibid.*

B bbb

TABLE

Candien II. (Pierre) Doge de Venise, p. 340. Partage la souveraineté avec son fils, *ibid.*

Candien III. (Pierre) Doge de Venise, chassé & rappelé, p. 342. assassiné, *ibid.*

Candien IV. (Vital) Doge de Venise, 341. Succède l'Empereur Othon II. contre les Vénitiens. Abdiqne, *ibid.*

Caracalla, Empereur Romain p. 30. Est assassiné, 31.

Carin, Empereur Romain, 37. Est tué, *ibid.*

Carlos (Dom), Roi des Deux Siciles, 226. Inlittue l'Ordre de Saint Janvier, 227.

Carinage, ruinée, 17.

Carus, Empereur Romain, 17.

Cassigione (Maison de), 441.

Cassius, conjure contre Rome, 18.

Celsi (Laurent), Doge de Venise, 359.

Cenraucius (Pierre), Doge de Venise, p. 342. Exilé 343.

César, fait par l'Empereur Duc de Modene & de Reggio, 444.

Cesar (Jules), commence le Triumvirat & est nommé Consul. Fait la conquête des Gaules, p. 18. Pourfuit Pompée, 19. Assassiné dans le Sénat, *ibid.*

Cirqui & **Donati** (les), factieux à Florence p. 235.

Charles I. Duc héréditaire de Lorraine succède à son Pere Jean I. p. 20 *. Ses guerres en Hongrie, *ibid.* contre les habitans de Metz & de Toul 21 *. Perd ses deux fils. Marie sa fille à René d'Anjou, qu'il veut faire son successeur, *ibid.*

Charles II. Duc de Lorraine, p. 32 *. Sa minorité. Envoyé en France, *ibid.* Son retour en Lorraine, 33 *.

Charles III. Duc de Lorraine, p. 34 *. Traite avec Charles I. Roi d'Angleterre, & avec Louis XIII. 35 *. Se démet en faveur du Cardinal de Lorraine son frere, 36 *. Accepte le commandement de la Ligue 37 *. Tâche de le remettre en possession de ses Etats, *ibid.* s'unit avec l'Espagne contre la France, 38 *. Sort une seconde fois de ses Etats, 41 *. Se joint au Duc de Baviere contre la France, *ibid.* Fait prisonnier par les Espagnols, 42 *. Remis en possession de ses Etats, 44 *. Transferte ses Etats à Louis XIV. *ibid.* Epouse la fille d'un Apoticaire, 45 *. Et par Procureur la Princesse de Cante-Croix, puis la fille du Comte d'A-

premont, 46 *. A guerre contre l'Electeur Palatin, 47 *. Se réfugie à Cologne, *ibid.* Sa mort, 48 *.

Charles IV. ou **Charles Leopold**, Duc de Lorraine p. 48 *. Fait la guerre contre la France pour l'Empereur, 49 2a.

Charles V. (Leopold Joseph) Duc de Lorraine p. 49 *.

Charles le Chauve, Empereur & Roi d'Italie, 73.

Charles d'Anjou, Urbain IV. Pape lui offre le Royaume de Sicile, 139. Son arrivée en Italie, 141. Défait Mainfroy & est créé Roi de Sicile, 142. est fait Roi de Jerusalem, 143. Veut reprendre la Sicile, 151. Sa mort, *ibid.*

Charles, dit le Boiteux, Roi de Naples, 251.

Charles Martel, couronné Roi de Hongrie p. 352.

Charles, dit le Petit, & Louis I. Dag d'Anjou, Rois de Naples, p. 170.

Charles monte sur le Trône de Hongrie, 172. Est assassiné, 173.

Charles VI. Empereur, reconnu Roi de Sicile, p. 226.

Charles I. Duc de Mantoue, p. 438.

Charles II. Duc de Mantoue, 438.

Charles III. Duc de Mantoue, 438.

Charles I. surnommé le Guerrier, Duc de Savoye, p. 142. A pour tuteur Louis XI. Son Conseil est excommunié. Fait des remontrances au Pape. Est écouté. Reçoit la donation du Royaume de Chypre. Ses guerres, 143.

Charles III. surnommé le Bon, Duc de Savoye p. 145. L'Empereur Charles V. & François I. tous deux en guerre, recherchent son amitié. Il se détermine en faveur du Roi de France, 147. François I. lui déclare la guerre, 148. Jugement inique de l'Empereur contre les Droits de Charles sur le Montferrat, 149. Les Etats de Savoye partagés entre les François & les Impériaux, *ibid.* Charles III. meurt, *ibid.*

Claude I. Empereur Romain, p. 35.

Claude II. Empereur Romain, p. 35.

Cleph, Roi des Lombards, p. 14.

Collier (Ordre du) établi en Savoye, p. 533.

Commode, Empereur Romain, p. 28, étouffé par un Athlete, 29.

Conrad II. dit le Salique, Empereur d'Allemagne, élu Roi d'Italie, p. 80.

Conrad III. Empereur & Roi d'Italie, p. 81.

TABLE

- Comad*, Empereur, élu Roi de Sicile, p. 130. Arrive en Italie, *ibid.*
Conradin, dispute la Couronne à Charles d'Anjou, p. 143. sa défaite & sa mort, 144.
Constance, femme de l'Empereur Henri IV. s'empare du Gouvernement de la Sicile, p. 113. sa mort.
Constantin (le Grand), Empereur Romain, premier Empereur Chrétien, p. 39. Partage l'Empire entre ses trois fils,
Constant.
Constantin.
Constantius, p. 41.
Constantinople (la Ville de) siège de l'Empire, p. 40. surprise par Michel Paleologue, p. 352.
Constantius & Galerius, Empereurs Romains, p. 38.
Contarini (André), Doge de Venise p. 359.
Contarini (Dominique), Doge de Venise, p. 343. soumet la Ville de Zara qui s'étoit révoltée, *ibid.*
Contarini (Jacques), Doge de Venise, p. 353.
Cornazo (Marc), Doge de Venise, p. 359.
Côme I. créé Grand Duc de Toscane, p. 328.
Côme II. Duc de Florence, p. 329.
Côme III. Duc de Florence, p. 30.
Corse (l'Isle de), p. 482. Les Pisans s'en emparent, p. 484. et les Génois, *ibid.* Gouvernée par les Noirs & par les Rouges, p. 485. Révolte contre les Génois, p. 388. & *suiv.* La France y envoie des troupes, 493. L'Isle se soumet au Général François, 495. Rentre sous la domination des Génois, 496. nouveaux troubles, *ibid.* La tranquillité rétablie, 497.
Craffus, forme le Triumvirat p. 18. Meurt p. 19.
Cunipert, Roi des Lombards, p. 60. sa mort, *ibid.*

D.

Dandolo (André), Doge de Venise, p. 357.
Dandolo (François), Doge de Venise, p. 356. sa soumission envers le Pape, suites de cette soumission, *ibid.*
Dandolo (Henri) Doge de Venise, p. 349. Défait les Pisans, *ibid.*
Dandolo (Jean) Doge de Venise, p. 353.

Dece, Empereur Romain, p. 33. Est tué dans une bataille, *ibid.*
Deifino, (Jean), Doge de Venise, p. 357.
Didier, Roi des Lombards, p. 67. Est vaincu par Charlemagne, & conduit en France, p. 68. Sa mort, *ibid.*
Dioctetien & Maximilien, Empereurs Romains, p. 38.
Domitian, Empereur Romain, p. 25. Est assassiné, *ibid.*
Donat (Pierre), Doge de Venise, p. 388. S'oppose à l'interdit jeté par Paul V. sur l'Etat de Venise, p. 394.
Donat (les). Voyez Cerqui.
Dregon, Comte de la Pouille, p. 90. Est assassiné, p. 91.

E.

Edouard, surnommé le Liberal, Comte de Savoye, p. 528. Ses Guerres contre le Dauphin de Viennois, *ibid.* Se reconcilie avec lui, 529.
Elagabale, Empereur Romain, p. 31. Est massacré, p.
Emilien, Empereur Romain, Est tué, p. 33.
Emmanuel I. (Charles). Sa minorité, p. 554. Troubles à l'occasion de la Régence, *ibid.* La tutelle confirmée à la Duchesse, p. 555. Longue guerre contre les Espagnols. Tranquillité rétablie, *ibid.*
Emmanuel II. (Charles) Son avènement au Trône, p. 556. Déclare la guerre à l'Empereur Charles VI. Prend le parti de la Reine de Hongrie contre la France, *ibid.*
Eraric, Roi des Goths. Sa mort, p. 51.
Etienne, Pape, se retire en France. Engage le Roi Pepin à le secourir, p. 65.
Eurajques. Leur origine, p. 4.

F.

Falerius (Ordelaf), Doge de Venise, p. 344. Envoie du secours à Baudouin Roi de Jérusalem, défait les Padouans, *ibid.* Assiège Zara, p. 345. Est tué dans un combat contre les Hongrois, *ibid.*
Falerius (Vital), Doge de Venise, p. 344.
Falieri (Marino), Doge de Venise, p. 358. Ses projets contre le Sénat. Sa punition, *ibid.*
Fauvise (la Maison de), son origine, p. 430.

TABLE

- Farnese (Alexandre)**, élu Pape, p. 430.
Farnese (Alexandre), succede à son pere Octave au Duché de Parme, p. 433. Sa mort, *ibid.*
Farnese (Pierre-Louis), élu premier Duc de Parme, p. 411. Est assassiné, p. 412.
Ferdinand I. Roi de Naples, p. 191. Est attaqué par les Turcs, p. 196. Conjuratation contre lui, *ibid.* Sa mort, p. 198.
Ferdinand II. Roi de Naples, p. 198. Sa mort, p. 199.
Ferdinand le Catholique, Roi d'Espagne, se rend maître du Royaume de Naples, p. 201. Retourne en Castille, p. 204.
Ferdinand I. Duc de Florence, purge la mer des Corsaires, p. 329. Sa mort, *ibid.*
Ferdinand II. Duc de Toscane, p. 33.
Ferdinand succede à son frere François au Duché de Mantoue, p. 438.
Ferri I. Duc héréditaire de Lorraine, p. 10 *. Meurt à Nanci, *ibid.*
Ferri II. après la mort du Duc Matthieu son pere gouverne la Lorraine sous la tutelle de Catherine sa mere, p. 11 *. majeur. Reçoit l'investiture des fiefs qu'il tenoit de l'Empire, *ibid.* Ses guerres avec Laurent Evêque de Metz, p. 14 *. Refuse son secours à Edouard Roi d'Angleterre, *ibid.*
Ferri III. Duc de Lorraine, p. 16 *. Embrasse les intérêts de Frederic III. Duc d'Autriche contre Louis de Baviere. Est fait prisonnier de guerre. Est délivré. A guerre contre les Messins, *ibid.* Secours Charles le Bel contre les Anglois. Tué à la bataille de Montcassel, p. 17*.
Flambannicus (Dominique), Doge de Venise, p. 343. Fait bannir à perpétuité la famille des Ursules, *ibid.*
Florence (la ville de), son origine, p. 129. ruiné par les Goths. Rebatie par Charlemagne, 130. République, 132. & suiv. Troublée par les Donati & les Cerqui, pendant la guerre du Milanès, 255. Changement dans le Gouvernement, 300. Révolution, 309. Assiégée & prise par le Prince d'Orange, 311. Erigée en Duché, 313.
Florien, Empereur Romain, p. 36. Est assassiné, *ibid.*
Foscari (François), Doge de Venise, p. 363. déposé, 364.
François, Duc de Lorraine, succede à Antoine son pere, 31 *. meurt d'apoplexie, *ibid.*
François-Etienne, Duc de Lorraine, suc-
- cede à son pere Charles V. p. 50*.
 Cede la Lorraine au Roi Stanislas. Est fait Empereur, *ibid.*
François, Duc de Florence, p. 128.
François de Lorraine, Duc de Toscane, p. 331.
François (Jean), succede à son pere dans la Charge de Capitain de Mantoue, p. 436.
François II. succede à son pere Frederic Marquisat de Mantoue, p. 436. Sa mort, 437.
François III. Duc de Mantoue, p. 337.
François IV. Duc de Mantoue, p. 438.
François I. Duc de Modene, succede à son pere Alphonse III. p. 444.
François II. succede à son pere Alphonse IV. au Duché de Modene, p. 445.
François-Marie, actuellement Duc de Modene, succede à Renaud son pere, p. 445.
Frederic I. Empereur & Roi d'Italie, p. 81. Sa mort, *ibid.*
Frederic I. Roi de Sicile, p. 113. Troubles pendant sa minorité, 115. Est couronné Empereur, 117. se brouille avec le Pape Honorius III. 119. Transporte les Sarrafins dans la Pouille, 121. S'embarque pour la Terre Sainte, *ibid.* Ses expéditions en Asie, 123. Son retour en Italie, 124. Henri son fils se révolte contre lui, 125. fait la guerre au Pape, 127. Concile de Lyon contre lui, 128. Sa mort, 129.
Frederic, frere de Jacques, & son Lieutenant en Sicile, se fait Roi de Sicile, p. 154. Charles lui dispute la Couronne, 155. Sa mort, 160.
Frederic II. dit le simple, Roi de Sicile, p. 163.
Frederic III. Roi de Naples, p. 199. Est chassé du Royaume par Louis XII. 200. Sa mort, *ibid.*
Frederic I. succede à François son pere au Marquisat de Mantoue, p. 436.
Frederic II. succede au Marquisat de Mantoue, p. 437. Acquiert le Montserrat, *ibid.* Sa mort, *ibid.*
Fregose (Baptiste), se fait élire Doge de Genes, p. 467.
Fregose (Dominique), élu Doge de Genes, p. 457. Mis en prison, *ibid.*
Fregose (Jacques), Doge de Genes, p. 458.
Fregose (Jean), Doge de Genes, p. 470. Abandonne Genes, *ibid.*
Fregose (Louis), Doge de Genes, p. 464.

Fregose

TABLE

Fregose (*Ottavien*), Doge de Genes , p.

Fregose (*Spinetta*), élu Doge de Genes ,

Fregose (*Thomas*), Doge de Genes , p.

G.

Galba, Empereur Romain , massacré , p.

Galbaio (*Maurice*), Doge de Venise ,

Galcais (*Jean*) Visconti , Duc de Milan ,

Galcais I. Visconti , Prince de Milan , p.

Galcais II. Visconti , Prince de Milan , p.

Galerius. Voyez *Constantius*.

Galla ou *Gaulo* , Doge de Venise , p.

Gallien, Empereur Romain , p. 34. Tué ,

Gallus & *Volusien* son fils , Empereurs

Gaulois (*les*), leur établissement en Ita-

Gautier, Duc d'Athènes , déclaré pro-

Genes (la ville de) son origine , p. 447.

Séerie en République , *ibid.* Ruinée par

les Sarrasins , 448. Rebâtie , *ibid.* Change

son Gouvernement , 449. Troubles , 451.

se soumet à l'Empereur Henri VII.

pour 20 ans , 454. se donne à Charles

VI. Roi de France , 459. secoue le

joug de la France , 461. Reconnoit la

domination des Sforces , 467. Recon-

noit Louis XII. pour souverain , 468.

secoue encore le joug , 471. Conjura-

Tome II.

tion du Comte de Fiesque , 472. De

Vachero , 478. bombardée par les Fran-

çois , 480. possédée par les Autrichiens ,

481. les Hongrois en font chassés , 482.

Georgio (*Marini*), Doge de Venise , p.

Grand d'Alfacc III. premier Duc héréditaire

de Lorraine , p. 4 *

Gria, Empereur Romain , p. 30.

Gisfieri (*Dam Louis de*), choisi par les

Corfes pour les Gouverner , p. 487.

Gibelini & *Guelfes* (*les*), factions con-

traires , p. 498. & *suiv.*

Glycerius, Empereur , quitte l'Empire ,

est ordonné Evêque , p. 48.

Godofroi de Bouillon, reçoit de l'Empe-

reur Henri IV. le Duché de Lorraine ,

p. 7 *. monte sur le Trône de Jérusa-

lem ; sa mort , *ibid.*

Gondebert & *Pertarri*, Rois des Lom-

bards , p. 57. Gondebert est tué , 58.

Gonzague (*Louis de*), se fait Seigneur de

Mantoue , p. 436.

Gordien le jeune , Empereur Romain ,

tué , p. 33.

Gordien (*les deux*), Empereurs Ro-

maines , p. 32. leur mort , *ibid.*

Gradenigo (*Barthelemi*), Doge de Ve-

nise , p. 356.

Gradenigo (*Jean*), surnommé *Nafon*

Doge de Venise , p. 358.

Gradenigo ou *Tradonic* (*Pierre*), Doge

de Venise , assassiné , p. 39.

Gradenigo (*Pierre*), Doge de Venise ,

p. 354. Conjurations contre lui , & le

Senat , 355.

Graien, Empereur , p. 44. sa mort , *ibid.*

Grimani (*Anioine*), Doge de Venise , p.

382.

Grimoaldé, Roi des Lombards , p. 58.

Donne établissement aux Bulgares en

Italie , 59. sa mort , *ibid.*

Grisini (*André*), Doge de Venise , p.

382.

Guarco, Doge de Genes , p. 457. se re-

tire à Final , *ibid.*

Guarco (*Anioine*), se fait élire Doge de

Genes , 458. se retire à Savone , *ibid.*

Guarco (*Barnabé*), nommé Doge de Ge-

nes , p. 461. forcé d'abdiquer , *ibid.*

Guerris, des Sabins contre les Romains , p.

9. des Samnites , 11. des Romains contre

Pyrrhus , 13. Puniques , *ibid.* & p. 7. des

Illyriens & des Gaulois contre les Ro-

maines , 13. des Romains contre diffe-

rens peuples , 17. de Mithridate contre

les Romains , 18. des Romains contre

les Parthes , 28. entre l'Empereur Hcu :

C ccc

TABLE

ri VII. & Robert ; 158. Civile à Naples, au sujet de l'Inquisition, 106. Civile en Sicile , 114. de Florence avec l'Archevêque de Milan, 144. des Florentins avec les Pisans, 145. & 157. avec Grégoire II. Pape, 147. des Florentins contre le Roi de Naples. 168. contre l'Espagne, 305. & *suiv.* contre les Turcs, 365. des Venitiens contre les Sforces, 364. entre les Venitiens & les Genoïs dans la Terre Sainte 352. & *suiv.* entre les Venitiens & les Boulonois, 353. des Venitiens contre les Sarrafins & les Sclavons, 339. entre les Venitiens & les Turcs, 385. & 400. des Turcs en Chypre, 390. & *suiv.* des Genoïs contre les Sarrafins, 449. des mêmes contre les Pisans, *ibid.* contre les Venitiens, 450. contre l'Empereur Frederic II. 451. contre Charles d'Anjou Roi de Sicile, 453. Intelline dans Genes des Spinola & des Oria, 454. des Genoïs contre Henri II. Roi de France, 474. contre la France & le Duc de Savoie, 477. contre le Duc de Savoie, 479.

Gui. Voyez *Berenger*.

Guillaume, dit Bras de fer, premier Comte de la Pouille, p. 90.

Guillaume I. dit le mauvais, élu Roi de Sicile, p. 102. Rétablit les troubles de Sicile, 103. chasse les ennemis de la Pouille. 104. On conjure contre lui, 106. sa mort, 108.

Guillaume II. dit le bon Roi de Sicile, p. 108. ses expéditions en Grece, 109. sa mort, *ibid.*

Guillaume III. Roi de Sicile, p. 111. est détrôné, 112. à les yeux crevés. *ibid.*

Guillaume I. succede à son frere François au Duché de Mantoue, p. 457. sa mort, *ibid.*

H.

Hardouin, & *Henri II.* Rois d'Italie, p. 179. Le premier se fait Moine. Le second reçoit la couronne Imperiale à Rome, *ibid.*

Henri II. Roi de France arrive à Nanci, p. 32. Engage la Duchesse de Lorraine régente à envoyer Charles II. en France, *ibid.* Sa mort, 33.

Henri, Duc héréditaire de Lorraine, succede à Charles II. son pere, p. 34. Sa mort, *ibid.*

Henri III. surnommé le Noir, Empereur & Roi d'Italie, p. 80. Sa mort, 84.

Henri IV. Empereur Roi d'Italie, p. 84. Sa mort, 85.

Henri V. Empereur & Roi d'Italie, p. 85. Sa mort, *ibid.*

Henri VI. Empereur & dernier Roi d'Italie, p. 85.

Henri I. Empereur, p. 110. Prétend à la couronne de Sicile, & envoie des troupes en Italie contre Tancrede, *ibid.* Détrône Guillaume, 112. Est élu Roi de Sicile, les cruautés en Sicile, *ibid.* Sa mort, 113.

Henri II. Duc de Guise, veut se rendre maître de Naples, p. 109. Est fait prisonnier, 110. sort de prison 111. les nouveaux projets, *ibid.*

Hercule I. succede à son pere Lionel, au duché de Modene, p. 443. Sa mort, *ibid.*

Hercule II. succede à son pere Alphonse I. au duché de Modene, p. 444.

Honorius, Empereur, p. 45. Sa mort, p. 46.

Hugues, Roi d'Italie, p. 75. Retourne en Provence, 76.

Humbert, Hubert ou Hupert I. Comte de Savoye, p. 513.

Humbert II. surnommé le Renforcé, Comte de Savoye, p. 514. Se croise sous Godefroi de Bouillon, 515.

Humbert III. surnommé le Saint, Comte de Savoye, p. 516. Abandonne le parti de l'Empereur Frederic I. pour embrasser celui d'Alexandre VI. fait rentrer dans le devoir ses sujets révoltés, *ibid.* Ses disgrâces occasionnées par la haine des Milanois, 517. Ses quatre femmes, & les enfans qu'il en eut. Avait prit l'habit de Religieux, *ibid.*

Hyacinthe, (François) Duc de Savoye, p. 554. Sa minorité, *ibid.* La Duchesse inquiétée dans sa régence. Elle signe un traité de ligue offensive & défensive avec la France, contre l'Espagne, *ibid.*

I.

Idibade, ou *Heldibade*, ou *Theodibade*, Roi des Goths, p. 51. Est tué, *ibid.*

Italie, sous la domination des Empereurs d'Allemagne, p. 77. & *suiv.*

J.

Jacques, élu Roi de Sicile, p. 151. Refuse de rendre la Sicile, 153. Sa mort, 160.

Jean I. Duc de Lorraine, succede à son pere Raoul, p. 18. Gouverne sous la tutelle de Marie de Blois sa mere, *ibid.* Prend en mains le gouvernement

TABLE

- de ses états , 14°. Se croise pour le Roi de France , *ibid.* Se joint à Charles VI. Roi de France, contre les Gaulois. Est empoisonné , 105°.
- Jean II.** Duc de Lorraine , p. 16°. veut se rendre maître du Royaume de Naples. Est battu par Ferdinand , *ibid.* Se rend maître de la Catalogne , 27°. Meurt à Barcelonne , *ibid.*
- Jean d'Anjou** , invité à monter sur le trône de Naples , p. 193°.
- Jean Gafion** , Duc de Florence , p. 110°. fa mort , 111°.
- Jean Visconti** , Archevêque & Prince de Milan , cède ses droits à Luchin son frere. p. 101°. Le gouvernement lui est remis après la mort de Luchin. *ibid.* Declaré souverain de Genes. 456°. Excommunié par le Pape. 102°. se reconcilie , distribue par son testament ses Etats à ses neveux. *ibid.*
- Jeanne I.** voyez André.
- Jeanne II.** Reine de Naples , p. 182°. adopte Alphonse V. Roi d'Arragon , 186°. se brouille avec le Roi Alphonse , 185°. adopte Louis III. 186°. fa mort 187°.
- Jérusalem** , prise par les Romains , p. 14°.
- Jovien** , Empereur , p. 43°. Fait abolir les sacrifices , fa mort , *ibid.*
- Julien** , Empereur Romain , p. 29°. est massacré , *ibid.*
- Julien l'Apostat** , Empereur , p. 41°. Fait reconstruire les Temples des faux Dieux , *ibid.* fa mort , 41°.
- Julius Nepos** , élu Empereur , p. 48°. est tué , *ibid.*
- Justiniano (François)** , proclamé Doge de Genes par les douze Commissaires , seulement pour une année. p. 418°. abdique , *ibid.*
- Justinien** , Doge de Venise , p. 119°.
- L.**
- Ladislas** , Roi de Naples , p. 174°. son divorce avec sa femme Contance , 176°. marche contre Louis d'Anjou , *ibid.* foumet Naples , 179°. ses expéditions en Hongrie , *ibid.* Prend Rome , 181°. fa mort , 182°.
- Lambert** , proclamé Roi d'Italie , p. 71°. fa mort , *ibid.*
- Lando (Pierre)** , Doge de Venise , p. 488°.
- Lazaro (Hubert Cathand)** , Doge de Genes , p. 473°.
- Lepidos** , fait un second Triumvirat avec Antoine & Octave , p. 19°. est vaincu par Octave , *ibid.*
- Licinus** , Empereur Romain , p. 39°. étranglé , p. 40°.
- Lionel** , Marquis d'Est créé Duc de Modene , p. 443°. fa mort , *ibid.*
- Lordano (Leonard)** , Doge de Venise , p. 371°.
- Lordano (Pierre)** , Doge de Venise , p. 389°.
- Lothaire II.** Empereur , & Roi d'Italie , p. 85°.
- Louis** , Duc de Savoye , p. 517°. troubles Troubles dans les commencemens de son regne , 518°. brouilleries avec Charles VIII. suivies d'une bonne intelligence ; ses démêlés avec Jean Duc de Bourbon , *ibid.* Remedie aux troubles suscités dans la Cour par Philippe son fils , 119°. fa nombreuse postérité , *ibid.*
- Louis** , Roi de France , Empereur , ses expéditions contre les Sarrasins , p. 72°. fa mort 73°.
- Louis III.** Roi d'Arles veut se rendre maître de l'Italie , p. 71°.
- Louis** , élu Roi de Sicile , p. 160°. fa mort , 161°.
- Louis** , Roi de Hongrie , entre en Italie , venge la mort d'André , p. 162°. fa mort , 173°.
- Louis I.** Duc d'Anjou , & Charles III. élus Rois de Naples , p. 170°. Le premier se rend maître de la Provence , 171°. entre en Italie , *ibid.*
- Louis II.** Roi de Naples , p. 172°. fait la guerre à Ladislas , 176°. abandonne la Royaume de Naples , 181°.
- Louis III.** adopté par la Reine Jeanne. Voyez Jeanne II.
- Louis XIV.** Roi de France , s'empare d'une partie de la Sicile , p. 215°. & *surv.*
- Luchin** , Visconti , Souverain de Milan , p. 501°. conjuration contre lui , empoisonné par sa femme. *ibid.*
- Lucius Ctejanus Commodus Verus** , Empereur Romain , p. 27°. fa mort , 28°.
- Lucques (la République de)** , p. 311°. & *surv.*
- Lucret** , outragée , p. 10°.
- Luitpold** , Roi des Lombards , p. 60°. privé de la Couronne , *ibid.*
- Luitprand** , Roi des Lombards , p. 60°.
- M.**
- Marc (St.)** son corps transporté à Venise , p. 339°.
- Marc Auréille** , Empereur Romain , 27°. défait les Marcomans , 28°. fa mort , *ibid.*

TABLE

- Mévin*, Empereur Romain, 31. est maffacré, *ibid.*
- Macrin*, & les enfans s'emparent de l'Empire Romain, 34.
- Mainfroi* s'empare du Gouvernement de Sicile, p. 132. Remet le Royaume entre les mains du Pape; se fait Roi de Sicile, 134. Fait la guerre au Pape, 135. est cité par Urbain IV. Pape, 138. fa délaite & fa mort, 142.
- Majorin*, Empereur Romain, 47. fa mort, *ibid.*
- Malipiero* ou *Maftropeto Aurio*, Doge de Venife, 149.
- Malpiero* (*Pafcal*), Doge de Venife, 161.
- Manout*, érigée en Marquisat 436. en Duché par l'Empereur, 417.
- Marcello* (*Nicolas*) Doge de Venife 166.
- Marie*, Reine de Sicile, 165. fa mort, 180.
- Marie* (*Jean*), Vifconti, Duc de Milan, 191. Donne le Gouvernement à plusieurs perfonnes fuccelfivement. Affafliné, *ibid.*
- Marie*, (*Philippe*), Vifconti, Due de Milan, 195. délaite l'armée d'Hafter ufurpateur, *ibid.* les bons & mauvais fuccès, 196.
- Marin* (la République de St.) 111. & fuiv.
- Matthieu I.* élu Duc de la Haute-Lorraine, p. 8. le Pape Eugene III. met fes terres en interdit, *ibid.* Excommunié par Henri Evêque de Toul, 9. s'empare de plusieurs terres appartenantes à l'Eglife: fes guerres, fa mort, *ibid.*
- Matthieu II.* Duc héréditaire de Lorraine, p. 12. fes guerres & fa mort, 13.
- Matthieu I.* furnommé le Grand, Vifconti, Prince de Milan, p. 402. Chaffé, fon retour, *ibid.* Conspiration contre lui, 403. fa retraite & fa mort, *ibid.*
- Matthieu II.* Vifconti, Souverain de Milan, p. 502. Bologne lui échoit en partage avec Lodi, Parme, Plaifance & Lucques. Il perd Bologne, est empoifonné par fes freres, *ibid.*
- Maurice* (Ordre des Chevaliers de St.) p. 132.
- Maxime*, Empereur, 47. fa mort, *ibid.*
- Maximien* ou *Maximin*, Empereur, p. 38. Affiégé Sévère dans Ravenne, 39. fa mort, 40.
- Maximilien*. Voyez *Diocletien*.
- Maximilien*, Empereur Romain, est maffacré, 32.
- Medici*, fufpect aux Florentins, exilé, p. 164. fon retour, 165. Jaloufie des Grands contre lui, 170. fa mort, 171.
- Medici* (*Alexandre de*), premier Duc de Florence, p. 111. est affafliné par Laurent de Medici, *ibid.*
- Medici* (*Côme de*) Duc de Florence, p. 115. les guerres, 116. Fait une tentative pour s'emparer de Piombino, 118. Affiégé Sienné, 121. La prend par capitulation, 121. l'Empereur lui remet la fouveraineté de tout le Siennois, 124. Conspuration contre lui, 125. Découverte, *ibid.* Inftitue l'Ordre de faint Etienne, 126. Tue l'un de fes fils pour venger la mort de l'autre, 127. est créé Grand Duc de Tofcane, 128. fa mort, *ibid.*
- Medici* (*Jules de*) Cardinal, gouverne la République de Florence, 107.
- Medici* (*Julien & Laurent de*) reconnus Princes de la République de Florence, p. 171. Conspuration contre eux, 176. Mort tragique de Julien, *ibid.* Laurent va à Naples, 179. fes occupations pendant la paix 181. fa mort, 182.
- Medici*, (*Laurent de*) après l'affaflinat d'Alexandre fe fave à Vienne, 114. est condamné. Fuit, est tué, *ibid.*
- Medici* I. (*Pierre de*), conjuration contre lui, p. 173. Appaifée, 174. fa mort, *ibid.*
- Medici* II. (*Pierre de*) fuccède à fon Pere au Gouvernement de la République de Florence, 184. obligé de fortir de Florence, 185. entreprend de fe rétablir, 190.
- Memo* (*Tribuno*) Doge de Venife 141. abdique, *ibid.*
- Michel* (*Dominique*) Doge de Venife, p. 141. le trouve à la guerre de Paleftine. Ravage l'Ile de Rhodes & plusieurs autres de l'Empire de Conftantinople. Fait une monnoie de cuir pour la paye des foldats, *ibid.*
- Michel I.* (*Vital*) Doge de Venife, p. 144.
- Michel II.* (*Vital*) Doge de Venife; p. 146. Ravage le Ferrarois, *ibid.* Fait prifonnier le Patriarche d'Aquilée. Reçoit dans une fédition élevée contre lui une bleffure dont il meurt, p. 148.
- Milan* (le Duché de) fous la domination de plusieurs puiffances. Guerres au fujet de la fuccelfion à ce Duché depuis la page 498. jufqu'à 506.

Milan

TABLE

Milan (la Ville de) bâtie par les Gaulois, p. 498. Raféc par l'Empereur. Rebâtie, *ibid.* Affiégée, 499.

Mocenigo (Jean), Doge de Venife, p. 367.

Mocenigo (Pierre) Doge de Venife, p. 365.

Mongario (Dominique), Doge de Venife, p. 337. Déposé. A les yeux crevés, *ibid.*

Monaldo (Antoine), se fait reconnoître Doge de Genes, p. 458. Est forcé d'abdiquer. Est élu de nouveau Doge. Se retire, *ibid.*

Monaldo (Leonard), nommé Doge de Genes, p. 457. Sa mort, *ibid.*

Monferrat (le Marquis de) proclamé Gouverneur des Genoïs, p. 461. Obligé d'évacuer l'Etat de Genes, *ibid.*

Moro (Christophe), Doge de Venife, p. 365.

Morofini (Dominique) Doge de Venife, p. 346.

Morofini (Marin), Doge de Venife, p. 351.

Morofini (Michel) Doge de Venife, p. 362.

Morta (Jean de), créé Doge de Genes, p. 456. Rétablit la tranquillité dans Genes. Sa mort, *ibid.*

N.

Néron, Empereur des Romains, p. 23. Fait mourir sa Mere, & brûler Rome. Premier persécuteur des Chrétiens. Sa mort, *ibid.*

Nerva (Coecilius) Empereur des Romains. Sa mort, p. 25.

Niger, Empereur des Romains, p. 29. Est tué, p. 30.

Nicolas, Duc héréditaire de Lorraine, succède à son Pere Jean II. p. 27. Se brouille avec Louis XI. Roi de France. Se joint au Duc de Bourgogne contre lui. Forme le projet de surprendre Metz. Ne réussit pas, *ibid.* Meurt sans enfans, p. 28 *.

Normand (les) Viennent en Italie, p. 88. Bâtissent Aversé dans le Duché de Naples, 90. Leurs conquêtes dans la Pouille, *ibid.* Mettent la Principauté de Capoue sous leur domination, 92. Leurs conquêtes en Sicile, 93. La Principauté de Benevent est en leur pouvoir, p. 94.

Novellara (Maison de) p. 441.

Novi (Paul de) Doge de Genes, p. 468.

Numa Pompilius, Roi des Romains, p. 9.

Numerien, Empereur Romain, p. 37. Poignardé, *ibid.*

O

Oclave, Triumvir, p. 29. Elu Empereur, 20. Ferme les portes du Temple de Janus. Sa mort, *ibid.*

Oclave, succède à Pierre Louis Farnese son Pere au Duché de Parme, p. 432. Sa mort, 433.

Odoacre, se fait Roi d'Italie, p. 48. Est vaincu par Théodoric. Sa mort, p. 49.

Odoard, succède à son Pere Raimce au Duché de Parme, 434. Fait la guerre à l'Espagne. Ses Etats pillés par les Espagnols. Sa dispute avec le Pape pour le Duché de Castres, *ibid.* & suiv. Sa mort, 435.

Othobrius, Empereur, p. 48. Sa mort, *ibid.*

Origine de la Souveraineté temporelle des Papes, p. 163.

Othon, Empereur des Romains, p. 24. Se tue, *ibid.*

Othon, Doge de Venife, p. 342. Ses exploits. Exilé, *ibid.*

Othon I. élu Roi d'Italie & Empereur d'Allemagne, p. 76. Sa mort, 77.

Othon II. Empereur d'Allemagne, élu Roi d'Italie, p. 78. Fait massacrer plusieurs Seigneurs à Rome. Sa mort, *ibid.*

Othon III. Empereur d'Allemagne, Roi d'Italie, p. 78. Rétablit le Pape sur son Siège, 79. Meurt, *ibid.*

Othon, Comte de Savoye, p. 573. Variété des sentimens sur son extraction.

P.

Paix des Carthaginois avec les Romains, p. 23. Des Lombards & des François, 56. entre les Romains & le Pape, 95. De Roger Roi de Sicile avec le Pape, 98. Entre Mainfroi & le Légat du Pape, 136. Des Pisans & des Florentins, 245. Entre le Pape & les Florentins, p. 280. Entre les Vénitiens & les Genoïs, p. 354. & 358. Des Vénitiens avec le Roi de Hongrie, p. 359. Des Vénitiens avec François Sforce, 364. Des Vénitiens avec le Sultan, p. 367. Des Vénitiens avec les Turcs, p. 388. Du Câteau-Cambresis entre la France & Dddd

TABLE

& les Genoïs, 475. Entre les Genoïs & les Corfès, 487.

Pepin, Roi de France, se transporte en Italie pour secourir le Pape, p. 65. Attaque les Vénitiens, 118. Sa flotte submergée. Sa réception à Rialte. Ses bienfaits, *ibid*.

Pertharic, Roi des Lombards, 59. Sa mort, 60.

Perinnax, Empereur des Romains, p. 20.

Philibert I. surnommé le Chasseur, Duc de Savoye, p. 140. Troubles au sujet de la Régence. La Duchesse Régente, *ibid*. Enlèvement du Duc, 141. Son rétablissement, *ibid*. Mort de la Régente. Renouveau des troubles, *ibid*. Mort du Duc, 141.

Philibert II. dit le Bel, élevé en France auprès de Charles VIII. p. 147. Donne passage aux troupes de Louis XII. Meurt sans enfans, *ibid*.

Philibert (Emmanuel), dit Tête-de-Fer, p. 150. Ses expéditions contre les Princes Protestans pour l'Empereur, *ibid*. Recouvre les Etats & les étend, 161. Secours les Vénitiens contre les Turcs qui vouloient s'emparer de l'Isle de Chypre, *ibid*.

Philippe, Empereur Romain, 33. Est poignardé, *ibid*.

Philippe V. Roi d'Espagne. Se rend à Naples, p. 210. En est reconnu Roi, 220. S'empare de la Sicile, 224. Renonce à ce Royaume, 225.

Philippe, Duc de Milan, déclaré Souverain de Genes, 462. Chassé de Genes, *ibid*.

Philippe I. Comte de Savoye, p. 122. Abandonne les Bénéfices, & se marie, 123. Reçoit la Ville de Berne sous sa protection. Ses succès dans la guerre, *ibid*. & *suiv*. Ses différends avec Othon IV. 121.

Philippe II. Duc de Savoye, p. 144. avoit été prisonnier à Loches, 139. Fait Gouverneur de la Guyenne & du Limousin par Louis XI. 144. Puis par le Duc de Bourgogne, fait Chevalier de la Toison d'Or, & Gouverneur des deux Bourgognes, *ibid*.

Pierre III. Roi d'Aragon, se rend maître de la Sicile, p. 148. Sa mort, 151.

Pierre II. élu Roi de Sicile, p. 160. Attaqué par Robert. Sa mort, *ibid*.

Pierre, surnommé le petit Charlemagne, Comte de Savoye, p. 120. Quitte

l'Etat Ecclésiastique, 121. Fait différens voyages en Angleterre. Les fa-veurs qu'il y recoit, *ibid*. Fait heritier des droits d'Ebal de Geneve. Monte sur le Trône, 121. Soumet ses sujets révoltés. Leur pardonne. Retombe dans de nouvelles Guerres, *ibid*.

Pise (la République de), p. 112. & *suiv*.

Pompée, Triumvir, p. 18. Se retire en Egypte, 19. Assassiné par la perûdie de Ptolomée, *ibid*.

Primogeniture ou représentation (droit de) établie en Savoye par Amedée VI. p. 113.

Prinli (Jerôme), Doge de Venise, p. 189.

Prinli (Laurent), Doge de Venise, p. 188.

Probus, Empereur Romain, p. 16. Son triomphe à Rome, p. 17. Est assassiné, *ibid*.

Promontorio, se fait reconnoître Doge de Genes, p. 418.

Puppien & Balbin, Empereurs Romains, p. 32. Puppien massacré, *ibid*.

Q.

Quintille, Empereur Romain, p. 35. Sa mort, *ibid*.

R.

Rachis, Roi des Lombards, p. 63. dépose la Couronne, p. 64.

Raimuc I. succede à son Pere Alexandre Farnese au Duché de Parme, p. 411. Sa mort, 414.

Raimuc II. succede à son Pere Odoard, p. 435. Perd le Duché de Castro, *ibid*.

Raoul, succede à son Pere Ferri III. au Duché de Lorraine, p. 17. Va combattre les Maures en Espagne, *ibid*. Est tué à la bataille de Creci, 18.

Ragnier, premier Duc de Lorraine, p. 1.

Ramus & Romulus, bâaissent Rome, p. 7. Romulus reconnu Roi des Romains, 8. Massacré 9.

Renaud, reconnu Duc de Modene après la mort de François II. son neveu, p. 435. Dépouillé de ses Etats par la France. Rétabli. Sa mort, *ibid*.

René d'Anjou I. Duc héréditaire de Lorraine, succede à Charles son beau-pere, p. 22. Ses guerres contre Antoine

TABLE

- Comte de Vaudemont au sujet des prétentions de ce dernier sur la Lorraine 13 *. *ibid.* Fait la paix avec les habitants de Metz 25 *. Cède le Duché de Lorraine à Jean Duc de Calabre son fils. Marche au secours des Florentins, *ibid.* Institue l'Ordre de la Chevalerie du Croissant, 16. Meurt, 25 *.
- René d'Anjou II.** Duc héréditaire de Lorraine, p. 28 *. Refuse de se joindre au Duc de Bourgogne contre la France. Lui déclare la guerre, *ibid.* Le bat, 18. & 29 *. Recouvre ses Etats, *ibid.* 29 *. Bat les Ferrarois, 30 *. Prend le parti du Roi de France contre le Duc d'Orléans. Sa mort, 31 *.
- René d'Anjou,** Roi de Naples, p. 188. Arrive en Italie, 189. Vaincu par Alphonse, *ibid.*
- Robert Guiscard,** Duc de la Pouille & de la Calabre, p. 91. Prend Bari, 93. Ses expéditions en Orient, 95. Sa mort, 96.
- Robert,** Roi de Naples, p. 157. A guerre contre l'Empereur, 158. Attaque la Sicile, 159. Sa mort, 160.
- Rocca (de la),** se fait élire Comte de Corse, p. 484. Sa mort, 485.
- Rodolphe,** Roi des Lombards, p. 57. assassiné, *ibid.*
- Rodolphe,** Roi d'Italie, p. 75. dépossédé par Hugues, *ibid.*
- Roger,** Comte de Sicile après la mort de Robert son père, p. 96. Sa mort, 97.
- Roger Duc de la Pouille & de la Calabre,** p. 97. Sa mort, 98.
- Roger II.** élu premier Roi de Sicile & de la Pouille p. 98. prend Salerne & Capoue, 100. soumet Naples, 101. ses expéditions en Afrique, *ibid.* Sa mort, 102.
- Rotharis,** Roi des Lombards, p. 57. Sa mort, *ibid.*
- Rome,** sa fondation, p. 7. origine de son nom, *ibid.* à la mort. Change de face sous les Consuls, 11. prise par les Gaulois, délivrée, 12. attentat contre sa liberté, 18. brûlée par Néron, 23. cesse d'être le siège de l'Empire. 40. assiégée par les Goths, 46. tombe sous la puissance de Bélisier Empereur d'Orient, 51. prise par Totilla, 52.
- S.*
- Sabines (enlèvement des),** p. 8.
- Sabotaria (Maison de),** p. 439.
- Savoie,** origine de cette Maison, p. 112.
- Loi Salique,** *ibid.* érigée en Duché, 115.
- Scipion,** Général des Romains, s'oppose à Annibal, p. 14.
- Servius Tullius,** Roi des Romains, succède à Tarquin l'ancien, assassiné, p. 10.
- Sévère,** Empereur Romain, p. 30. persécute les Chrétiens, sa mort, *ibid.*
- Sévère (Alexandre),** Empereur Romain, p. 32. tué par les troupes, *ibid.*
- Sévère (Valerius)** Empereur Romain, p. 38. Sa mort 39.
- Sévère II.** Empereur Romain, p. 47. empoisonné, 48.
- Sforce (François)** s'empare du Duché de Milan, p. 508. traite avec les Vénitiens, *ibid.*
- Sforce (François),** frère de Maximilien, Duc de Milan, p. 510. chassé & rétabli, *ibid.*
- Sforce (Galeas Marit),** Duc de Milan, p. 508. ses débauches, assassiné, *ibid.*
- Sforce (Jean Galeas Marit),** Duc de Milan, p. 509.
- Sforce (Ludovic),** Duc de Milan, p. 508. auparavant Régent du Milanais, sa politique, se ligue avec les Vénitiens contre Charles VIII. *ibid.* prisonnier de Louis XII.
- Sforce (Maximilien),** Duc de Milan, p. 510.
- Sienna (la République de),** p. 331.
- Silvio (Dominique)** Doge de Venise, p. 343. déposé, *ibid.*
- Simon I.** Duc héréditaire de Lorraine, commence à régner dans la haute Lorraine, p. 7 *. ses guerres avec l'Archevêque de Treves, p. 8 *. Sa mort, *ibid.*
- Simon II.** Duc héréditaire de Lorraine, p. 9 *. ses guerres avec son frère Ferri, leur réconciliation, 10. sa retraite & la mort, *ibid.*
- Soranzo (Jean),** Doge de Venise, p. 336.
- Stanislas (le Roi),** dernier Duc de Lorraine, mis en possession du Duché par la cession de François Etienne, p. 50. fonde des Ecoles à Nancy, & autres établissements, p. 51. & suit.
- Stenon (Miche),** Doge de Venise, p. 362.
- Sylla,** Consul, de Rome, p. 16.

T A B L E

T.

- Tacite**, Empereur Romain, p. 16. sa mort, *ibid.*
Tancrède, proclamé Roi de Sicile, p. 110. sa mort, 111.
Tarquin, l'ancien, Roi des Romains, p. 10. assassiné, *ibid.*
Tarquin, le Superbe, s'empare du Trône des Romains, p. 10. chassé, veut y remonter, sa retraite, 11.
Tarquin Collatin, Consul des Romains p. 11.
Teja, Roi des Goths, p. 11. sa mort, *ibid.*
Terentius Varron, Consul des Romains, p. 11.
Théodas, Roi d'Italie, p. 50
Théodas ou **Théodas**, Doge de Venise, p. 117. déposé, on lui creve les yeux, *ibid.*
Théodore, arrive en Corse, p. 401. couronné Roi, 402. soumet les habitants de Calenza, accorde liberté de conscience aux Grecs & aux Juifs, *ibid.* ses fuites & retours, 403. & *suiv.*
Théodoric, Roi des Ostrogoths, chasse Odoacre de l'Italie, p. 402. prend le titre de Roi d'Italie, *ibid.*
Théodose, associé à l'Empire Romain, p. 44.
Thiebault I. Duc héréditaire de Lorraine, succède à son père Ferri, p. 10 *. Vicaire de l'Empire, 11 *. ses guerres contre Frédéric Roi des Romains, se trouve à la bataille de Bovines, fait prisonnier, *ibid.* remis en liberté, 12 *. meurt, *ibid.*
Thiebault II. Duc héréditaire de Lorraine, succède à son père Ferri, p. 14 *. punit les Révoltés, *ibid.* prend le parti de Philippe le Bel contre les Flamans, 15 *. a guerre contre l'Evêque de Metz, meurt, 16 *.
Thierry, Duc héréditaire de Lorraine, p. 17 *. fait rentrer la Noblesse dans le devoir, 18 *. troubles dans la Lorraine, il se Brouille avec le Pape, *ibid.*
Thomas I. Comte de Savoie, p. 117. reçoit l'investiture des ses Etats, *ibid.* ses exploits contre les Albigeois, 118. Vicaire général de l'Empire, ses guerres, sa nombreuse postérité, *ibid.*
Tibère, Empereur Romain, p. 11. sa mort, *ibid.*
Tiepolo (Jacques), Doge de Venise, p. 111.

- Tiepolo (Laurent)**, Doge de Venise, p. 111.
Titus, Empereur Romain, p. 21. sa mort, *ibid.*
Totilla, Roi des Goths, p. 51. s'empare de Rome, 52. est battu par les Grecs, *ibid.*
Trajan, Empereur Romain, p. 21. poursuit ses victoires jusqu'aux Indes, 26. sa mort, *ibid.*
Trevifan (Marc-Amoine), Doge de Venise, p. 188. sa mort, *ibid.*
Tribuno (Pierre), Doge de Venise, p. 119.
Triumvirat, premier, p. 18. second, 19.
Trono (Nicolas), Doge de Venise, p. 166.
Tullius Hostilius, Roi des Romains, p. 9.
Turriani (les), puissance de cette famille dans le Milanais, p. 458. chassés par les Viscontis, rentrent dans Milan, *ibid.* leurs inimitiés contre les Gibelins, *ibid.* & *suiv.*
Tyrans (les treize), dans l'Empire Romain, p. 34.

U.

- Urscote (Dominique)** s'empare du Gouvernement de Venise, p. 143. factions contre lui, il s'exile, *ibid.*
Urscote (Pierre), Doge de Venise, p. 140. sa valeur contre les Sarrasins, sa piété, son abdication, *ibid.*
Urscote II. Doge de Venise, p. 141. ses exploits, 142.
Ursus, prend le Gouvernement de la République de Venise, p. 143. il abdique, *ibid.*
Ursicourt, leur établissement dans la Dalmatie, p. 425. leur destruction, 136.

V.

- Valentin (Jean de)**, Doge de Genes, p. 456. remet la Souveraineté entre les mains de Jean Visconti Archevêque de Milan, *ibid.*
Valentinien I. & **Valence** son frère, Empereurs Romains, p. 41. partagent l'Empire, *ibid.* leur mort, 44.
Valentinien II. Empereur Romain, p. 44. étranglé, 45.
Valentinien III. Empereur Romain, p. 46. assassiné, p. 47.
Valerien, Empereur Romain, p. 33. passe en Asie pour attaquer les Perses, 141. sa mort, *ibid.*

Vendraming

TABLE

Vendramino (André), Doge de Venise, p. 367.

Véniers (Antoine), Doge de Venise, p. 361.

Vénier (François), Doge de Venise, p. 388.

Venise (la République de), fait un traité d'alliance avec les Souverains d'Egypte & de Syrie, p. 341. trafique dans ses Provinces, 357. équipe une flotte pour le transport des troupes en Terre Sainte, 344. possède une partie de l'Empire de Constantinople, 349. se rend maître de l'île de Candie, 350. du Royaume de Chypre, 366. abandonne les Etats de Terre ferme, 375. les Etats interdits par le Pape Paul V. 391. conjuration contre la ville, 395. son origine & l'ancienne forme de son Gouvernement, 401. établissement d'un Conseil indépendant, fixation du grand Conseil, *ibid.* forme actuelle de son Gouvernement, 402. le Dogat, & les conditions qui l'accompagnent, *ibid.* obseques du Doge, 403. son élection, *ibid.* sa marche aux cérémonies, 404. il épouse la Mer, 424. les six Conseillers du Doge, *ibid.* les six Sages grands, 407. les cinq Sages de Terre ferme, *ibid.* les cinq petits Sages, 408. le Prégadi. *ibid.* le grand Conseil, 409. le Conseil des dix, 410. les Inquisiteurs d'Etat, 411. les

Avogadors, 412. la Quarantie criminelle, 413. les Procureurs de Saint Marc, 414. le grand Chancelier, 416. le commerce, 423. ancienneté de la Noblesse Vénitienne, 417. différentes Classes des Nobles, *ibid.* & *suiv.* leur éducation, 410. leurs mariages, 421. Citadins, 419. leurs différentes Classes. *ibid.*

Vespasien, Empereur Romain, p. 24. Sa mort, 25.

Vierigi, Roi d'Italie, prisonnier à Constantinople, p. 51.

Vincens I. Duc de Mantone, 438.

Vincens II. succede à son Frere Ferdinand au Duché de Mantoue, 438.

Visconti (les) Souverains de Milan, p. 408 & *suiv.*

Vitellus, Empereur Romain, p. 24. Massacré, *ibid.*

Z.

Zaoglio (Nicolas), nommé Doge de Genes, 458. Obligé d'abdiquer, *ibid.*

Xeno (Regnier), Doge de Venise, soutient une guerre en Syrie contre les Genoïs, p. 351.

Ziani (Pierre), Doge de Venise, succede à Dandolo, p. 349.

Ziani (Sébastien), Doge de Venise, p. 348. Ses largesses envers la Ville, *ibid.*

FIN DE LA TABLE.

Ad 1469037



